HERMANN ONCKEN

DIE RHEINPOLITIK KAISER NAPOLEONS III. VON 1863 BIS 1870 UND DER URSPRUNG DES KRIEGES VON 1870/71

ZWEITER BAND

HERMANN ONCKEN

DIE RHEINPOLITIK KAISER NAPOLEONS III. VON 1863 BIS 1870 UND DER URSPRUNG DES KRIEGES VON 1870/71

ZWEITER BAND

Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III. von 1863 bis 1870 und der Ursprung des Krieges von 1870/71

Zweiter Band

Die Rheinpolitik Kaiser Napoleons III. von 1863 bis 1870 und der Ursprung des Krieges von 1870/71

Nach den Staatsakten von Österreich, Preußen
und den süddeutschen Mittelstaaten

Von

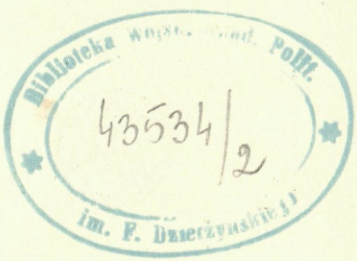
Hermann Oncken

ZWEITER BAND
(Juli 1866 bis Juli 1868)

8754

DEUTSCHE VERLAGS-ANSTALT STUTTGART
BERLIN UND LEIPZIG
1926

5316



Alle Rechte vorbehalten
Copyright 1926 by Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart
Druck der Deutschen Verlags-Anstalt in Stuttgart
Papier von der Papierfabrik Salach in Salach, Württemberg

KSIĘGA PRZYBYTKÓW
Biblioteki M.S.Z. Nr. 1053/48

INHALT DES ZWEITEN BANDES

IV. Das erste Stadium der Kompensationsforderungen am Rhein: Grenzen von 1814, Bayrische Pfalz, Rheinhessen mit Mainz, Luxemburg. (Ende Juli bis Mitte August 1866) 1

V. Das zweite Stadium der französischen Kompensationsforderung: französisch-preußisches Bündnisprojekt auf der Grundlage des Erwerbs von Luxemburg u. Belgien. (Mitte August 1866 bis Februar 1867) 77

VI. Die Luxemburger Krise und der erste Antrag eines französisch-österreichischen Eroberungsbündnisses mit dem Kriegsziel des ganzen linken Rheinufers. (Februar bis Mai 1867)..... 213

VII. Die Zeit der Monarchenbesuche und das zweite Bündnisangebot Napoleons III. an Österreich. (Mai bis Oktober 1867)..... 393

VIII. Diplomatische Erkundungsversuche und kriegerische Rüstungen. (November 1867 bis Juni 1868) 481

IV.

Das erste Stadium der Kompensationsforderungen am Rhein

(Grenzen von 1814, bayrische Pfalz, Rheinhessen mit Mainz, Luxemburg)

(Ende Juli bis Mitte August 1866)

237.

Drouyn de Lhuys an Graf Benedetti

Origines diplomatiques 11, S. 164 f.

Paris, le 23 juillet 1866[1]

Il est un point que je ne touche pas dans les instructions que je vous adresse en date de ce jour . . . et qui sera certainement un des objets essentiels de la négociation du traité de paix: je veux parler des remaniements de territoires en Allemagne.[2] Ils ne sont ni admis, ni exclus par les préliminaires; mais les déclarations du Roi Guillaume, de Mr. de Bismarck et de Mr. de Goltz nous ont préparés à les voir produire par le Cabinet de Berlin, soit qu'il les présente comme la condition du rétablissement de la paix entre la Prusse et les alliés de l'Autriche qui n'ont point adhéré aux préliminaires, soit qu'elle les admette en déduction d'énormes frais de guerre que l'insolvabilité de la Cour de Vienne et des autres États ne pourrait acquitter.

L'Empereur n'est pas résolu à repousser de telles prétentions d'une façon péremptoire. Sa Majesté serait même disposée à les satisfaire à de certaines conditions[3] et dans certaine mesure: le Royaume de Saxe devrait être maintenu comme État indépendant; les nouvelles acquisitions de la Prusse ne dépasseraient pas en population le chiffre de quatre millions d'âmes; enfin, dans ce cas, la France obtiendrait une rectification de frontières qui lui restituerait ses limites de 1814, en y ajoutant le Luxembourg, sauf une compensation à régler avec le Roi des Pays-Bas.

Cette partie fort délicate, ébauchée d'abord dans des entretiens entre Vous et Mr. de Bismarck, pourrait être la matière d'une convention secrète.

J'appelle dès à présent votre attention de ce côté, en vous invitant à me faire connaître votre pensée et me réservant de vous envoyer ultérieurement des instructions complémentaires.

[1] Über den Zeitpunkt und die Umstände, unter denen dieser Erlaß zustande kam, vgl. Nr. 233.

[2] Der Beginn der amtlichen Kompensationsforderungen.

[3] Das neue Moment ist die Verknüpfung der Zustimmung zu den Annexionen mit der Bedingung gleichzeitiger französischer Kompensationen. Diese Bedingung war in den bisherigen Verhandlungen nicht vorgesehen.

238.

Graf Benedetti an Drouyn de Lhuys

Origines diplomatiques 11, 219—225[1]

Nikolsburg, 26 juillet 1866

(Empfang der Depesche Drouyn de Lhuys vom 23. Juli.[2] Rückblick auf die bisherigen Besprechungen.)

. . . J'ai donc été trouver M. de Bismarck, et, après lui avoir rappelé que je n'avais cessé jusqu'à présent de lui déclarer que je n'étais pas instruit des vues du Gouvernement de l'Empereur en ce qui concerne les remaniements de territoire, je lui ai appris que je venais d'en être informé par une communication de Votre Excellence, et je lui ai offert d'en conférer avec lui soit immédiatement soit dans un autre moment; sur le désir qu'il m'en a exprimé, nous nous sommes expliqués sans autre retard.

Comme je le prévoyais, le Président du Conseil s'est montré fort surpris de ma communication, et m'a représenté qu'elle constituait un nouvel élément de négociation qui l'obligerait à suspendre tout arrangement avec l'Autriche et déterminerait vraisemblablement le Roi à continuer la guerre. Je lui ai résolument répliqué que c'était là une question dont Sa Majesté et son Gouvernement étaient seuls juges. J'ai tenu à ne pas lui laisser supposer un instant que la crainte de voir reprendre les hostilités nous déterminerait à laisser la Prusse s'agrandir seule. J'ai d'ailleurs ajouté que le sacrifice qu'elle s'imposerait était sans importance et disparaîtrait devant l'étendue des avantages politiques et territoriaux qui lui demeureraient acquis, grâce, dans une certaine mesure, à l'attitude de la France. J'ai rappelé le vœu qu'il m'avait souvent exprimé de nouer étroitement les rapports des deux pays, et je lui ai fait remarquer que les concessions qu'on nous accorderait seraient à la fois un gage de la solidité des arrangements pris dans le Nord de l'Allemagne et de l'entente commune dans toutes les questions. Prenant une carte et examinant l'importance du territoire que la Prusse aurait à nous céder, M. de Bismarck m'a assuré que, pour sa part, il n'aurait aucune difficulté à rétablir la frontière de 1814,[3] et il a

[1] Nach dem Original. Eine Kopie des Schreibens befand sich in Rouhers Händen unter den (jetzt zurückgegebenen) Papieren von Cercay, vgl. Orig. Diplom. 12, 410 f. Eine Photographie dieser Kopie, die mir vorgelegen hat, ergibt, daß sie einige Ungenauigkeiten gegenüber dem Original (z. B. positions statt propositions . . ., populations statt possessions . . .) enthält; es läßt sich aber auch erkennen, daß die Randbemerkung Bismarcks nicht »Wie hat er also ehrlich geglaubet?«, wie der Druck der Origines 12, 410 merkwürdig entstellt, gelautet hat, sondern: »Er hat es also ehrlich geglaubt.«

[2] Nr. 237.

[3] Gegenüber der Forderung der Grenzen von 1814 verfolgt Bismarck noch die bis zum Ausbruch des Krieges beobachtete Taktik, sich selbst als nicht unter allen Umständen unzugänglich hinzustellen, aber die Entscheidung dem König (dem er die Forderung noch nicht mitzuteilen wagt, dessen Ansicht er aber genau kennt) und dem preußischen Landtag vorzubehalten; die Erwähnung des Landtags ist der (in der Analyse von Stern nicht beachtete) erste Hinweis auf ein schlechthin unübersteigliches Hindernis und zeigt deutlich an, daß er im Augenblick gegenüber dem französischen Ansinnen nur Zeit gewinnen will.

reconnu, après m'avoir objecté qu'aux termes de la Constitution le Gouvernement du Roi ne peut y consentir sans l'approbation des Chambres, que, en leur présentant une proposition unique, ne comportant, comme le serait un traité général, aucune modification pour tous les changements qui seraient concertés, la Représentation nationale se résignerait à y acquiescer; mais le Président du Conseil ne prévoyait pas comment on pourrait indemniser le Roi des Pays-Bas pour l'abandon du Luxembourg. Les provinces prussiennes limitrophes de la Hollande font depuis trop longtemps partie intégrante du Royaume et sont trop étroitement unies à la Monarchie pour qu'on puisse songer à en détâcher le plus petit district. Aucun effort, aucune éventualité ne déterminerait, selon lui, ni le Roi ni aucun de ses Ministres à s'y prêter. Il conviendrait donc de chercher une autre base de transaction,[1] ou de trouver dans le Palatinat un équivalent du Luxembourg soit pour nous[2] soit pour le Roi

[1] Benedetti schweigt hier über den Vorschlag, den er hinsichtlich der Entschädigung des Königs der Niederlande machte und den Bismarck sofort ablehnte: Ostfriesland. Vgl. dazu die Randbemerkung Bismarcks zu dem Bericht Goltzens am 3. Januar 1867 (Nr. 327) und den Erlaß Bismarcks an Goltz vom 13. Januar 1867. (Nr. 335): »Von einer Entschädigung durch die süddeutschen Staaten hat Herr Benedetti damals nicht gesprochen, sondern vielmehr Ostfriesland für den König der Niederlande in Aussicht genommen, und ich habe dies damals sofort in Nikolsburg abgewiesen, schon wegen der besonderen Beziehungen Ostfrieslands zu dem königlichen Hause und wegen der öffentlichen Kundgebungen der Wünsche der Bevölkerung, welche die Wiederverbindung dieser Provinz mit Preußen vor allen anderen forderten und eine Abtretung derselben an fremde Herrschaft zu einer Unmöglichkeit machten. Ich erinnere mich, auch damals schon darauf hingewiesen zu haben, daß eine solche Territorialentschädigung, wodurch dem Staate der Niederlande ein Zuwachs als Ersatz für das gar nicht zu ihm gehörige Luxemburg gegeben würde, den Verhältnissen nicht entsprechend sei und vielleicht gar nicht einmal von dem König der Niederlande als Ersatz angesehen werden möchte.«

Schon hier wird sichtbar, wie unvollkommen der Bericht Benedettis an der entscheidenden Stelle ist. Oder ob er das hannoversche Ostfriesland mit den «provinces prussiennes limitrophes de la Hollande» verwechselt, die «trop longtemps partie intégrante du Royaume» sind? Wenn aber Bismarck an dieser Stelle schon die kleinste Abtretung für unmöglich erklärt, sollte er dann wirklich das seit fünfzig Jahren mit Preußen verbundene Saarbrücken abzutreten für seine Person so leicht genommen haben, wie es Benedetti hinstellt? Benedetti hörte nur die unverbindliche Floskel und überhörte den sachlichen Hinweis auf die realen Hindernisse.

[2] Der Zweifel, den schon Alfred Stern (Geschichte Europas von 1815 bis 1871, Bd. 9, 560) angedeutet hat: »Sollte Bismarck das wirklich gesagt haben?«, läßt sich mit Sicherheit als ein offenbares Mißverständnis Benedettis beweisen. Der Bericht des französischen Botschafters läßt völlig außer acht, daß Bismarck nach der Ablehnung des Äquivalents Ostfriesland (vgl. Anm. 1) ein territoriales Äquivalent als nicht sachentsprechend bezeichnet und überhaupt nur von einem privatrechtlichen Äquivalent, etwa in Domänen oder Geld, gesprochen wissen wollte — allein in diesem Zusammenhange kann die Pfalz erwähnt worden sein. Das geht sowohl aus den Äußerungen Rouhers zu Goltz (Bericht von Goltz vom 3. Januar 1867: »Eure Exzellenz hätten dies [Territorialentschädigung] aber nicht für notwendig erklärt, da sich in den Domänen der annektierten Länder eine solche Territorialentschädigung ausfindig machen lassen würde. Letztere habe Preußen übernehmen sollen usw.) als aus dem Erlaß Bismarcks an Goltz vom 13. Januar 1867 (Nr. 335) hervor: »In der Tat scheint man in den Niederlanden ... anzunehmen, daß nicht der Staat, sondern nur der König als Großherzog persönlich ein Interesse an dem Großherzogtum habe und Vorteile aus demselben ziehe. Ich kann daher wohl gesprächsweise bemerkt

des Pays-Bas. La Bavière devra se résoudre à sortir diminuée de la guerre actuelle; M. de Bismarck ne l'a pas caché à M. de Pfordten, qui s'est borné à répondre qu'on pourra en traiter, et les possessions bavaroises de la rive gauche du Rhin fourniraient le moyen de s'entendre.

Le Président du Conseil, cependant, n'a pas pu se décider à faire part au Roi de notre entretien; il a pensé que, dans la disposition d'esprit où elle est après les victoires remportées par ses armées et campant aux portes de Vienne, Sa Majesté ne concevrait pas la convenance d'un accord de cette nature même avec la France, et qu'il était indispensable de la préparer au sacrifice que nous lui demandions, si nous ne voulions pas compromettre, au moment de conclure les préliminaires de paix, le fruit des efforts faits pour atteindre ce résultat.

Il m'a paru, de mon côté, que je resterais dans les termes autant que dans l'esprit des instructions de Votre Excellence en me rapprochant de la manière de voir de M. de Bismarck.

(Folgen Betrachtungen über Hartnäckigkeit und Siegesgehobenheit des Königs, und die Notwendigkeit, den Waffenstillstand nicht scheitern zu lassen.)

... Tenant compte de ces considérations, j'ai déclaré à M. de Bismarck que je n'entendais pas indiquer le moment exact où la question que je venais de lui soumettre pouvait être débattue, et que je la livrais à son examen avec la confiance qu'il en reconnaîtrait l'opportunité.

Le Président du Conseil m'a fait observer qu'en la lui communiquant officiellement je le plaçais dans l'obligation d'en entretenir le Roi sans retard. « Je vous en fais, si vous voulez, la confidence pour vous seul et à titre particulier, mais je ne reste pas moins tenu, pour ce qui me concerne, de faire savoir à mon Gouvernement dans quels termes je m'en suis expliqué avec vous. » M. de Bismarck a accepté cet expédient, et il a été entendu qu'il se préparerait, de son côté, à se concerter avec nous, et que, du mien, je prierais Votre Excellence

haben, daß der König-Großherzog vielleicht eher durch andere persönliche Vorteile an Geld und Einkünften als durch eine Territorialentschädigung zur Abtretung geneigt gemacht werden könnte; gerade von den Domänen in den annektierten Ländern gesprochen zu haben, ist mir nicht erinnerlich. «

Danach erscheint es gänzlich ausgeschlossen, daß Bismarck die absurde Idee einer Abtretung der Pfalz an den König der Niederlande oder gar die unnationale Idee einer Abtretung an Frankreich (wo er schon die Schwierigkeit der Abtretung eines deutschen Territoriums wie Luxemburg, vgl. s. Erlaß vom 13. Januar 1867, betonte) von sich aus unvorsichtig in eine Debatte geworfen haben könnte, die sich nach der Instruktion für Benedetti und nach der Wiedergabe Bismarcks allein um die Grenzen von 1814 und Luxemburg drehte. Der Bericht Benedettis läßt ihn in den einzelnen Kompensationsvorschlägen eine sehr unwahrscheinliche Initiative ergreifen, die wenig zu den kritischen Randbemerkungen paßt, mit denen Bismarck jede allzu entgegenkommende Wendung seines Botschafters zu begleiten pflegte. Wenn er in diesem Zusammenhang Herrn v. d. Pfordten und badisch-pfälzische Abtretungen erwähnte, hatte er innerdeutsche Kompensationen im Auge, und wie er sich tatsächlich zu französischen Ansprüchen auf die Pfalz stellte, bewies sein Verhalten, als ihm die Forderung am 5. August amtlich vorgelegt wurde.

Die nachweislich unzuverlässige und vage Berichterstattung Benedettis hat mit ihrem erfolglüsternen Optimismus an dieser Stelle dazu beigetragen, bei Drouyn de Lhuys das Maß der Kompensationsforderungen noch über die Instruktion vom 23. Juli (Nr. 237) hinaus zu steigern.

de me faire parvenir un projet de Convention, sur les clauses et les termes de laquelle il serait plus aisé d'ouvrir une discussion utile.[1]

Il me reste . . . à vous dire, ainsi que vous m'y invitez, mon sentiment sur le résultat probable de nos efforts en cette occasion. Votre Excellence n'a pas oublié les observations que j'ai pris la liberté de lui soumettre quand elle m'a demandé de lui faire connaître l'état de l'opinion publique en Prusse à notre égard. J'avais l'honneur de vous écrire alors que M. de Bismarck était le seul homme, dans tout le Royaume,[1*] qui comprît l'avantage que le Gouvernement prussien aurait à combiner avec la France une alliance intime et constante au prix d'un sacrifice territorial. On était, cependant, à ce moment, en présence d'éventualités qui pouvaient mettre le Royaume en un grave péril. *(Folgen Betrachtungen über die veränderte Stimmung des Königs und seiner Umgebung, die Haltung des Kronprinzen; über das Vorbereitetsein auf irgendwelche französischen Kompensationsforderungen, und die Wahrscheinlichkeit, daß man schließlich, wenn auch mit Bedauern, seine Einwilligung zu Abtretungen geben werde.)* . . .

Cette conviction, nous devrons la faire naître et la faire partager par le Roi et son entourage, en conservant notre attitude calme et amicale, mais en tenant un langage qui n'autorise aucune illusion. Après le succès inespéré dont sa politique a été couronnée, le Gouvernement est tout puissant en Prusse, et il serait mal venu à soutenir qu'il lui serait impossible de faire agréer aux Chambres[2] et au pays la concession que nous lui demandons, et je me trompe fort ou il s'y résoudra, si nous ne lui permettons pas de douter que nous en faisons la condition des rapports cordiaux que nous entretenons avec lui. Je ne crois pas que M. de Bismarck essaie de se dérober sérieusement à cette nécessité, et nous devrons l'aider à la faire accepter par le Roi. L'Ambassadeur de Sa Majesté à Paris peut assurément y contribuer de la manière la plus efficace.

Quant à la nature même des réclamations que nous pouvons élever, je n'en dirai qu'un mot. Le redressement de notre frontière est naturellement indiqué comme la première des concessions qui devront nous être faites. Mais je ne puis m'empêcher de partager l'opinion de M. de Bismarck quand il considère comme une difficulté invincible d'offrir au Roi des Pays-Bas un dédommagement en Prusse pour le déterminer à nous restituer[3] le Luxembourg. Puisque Votre Excellence veut bien me le permettre, j'ajouterai qu'il serait préférable de trouver une autre combinaison pour obtenir le Luxembourg ou une possession équivalente. Je n'apprendrai rien de nouveau à Votre Excellence en lui annonçant que M. de Bismarck est d'avis que nous devrions la chercher en Belgique, et qu'il m'a offert de s'en entendre avec nous . . .

Randbemerkung Bismarcks (aus dem Jahre 1870, auf die unter den Papieren von Cercay gefundene Kopie):

1* Er hat es also ehrlich geglaubt.

[1] Vgl. Erlaß Drouyns de Lhuys vom 29. Juli, Nr. 241.

[2] Benedetti hatte den Sinn der Verweisung Bismarcks auf den preußischen Landtag in Sachen der Grenzen von 1814 nicht erfaßt. Er lebt noch in der Vorstellung der ohnmächtigen Position des Landtages der Konfliktszeit.

[3] Luxemburg hatte bis zu den französischen Revolutionskriegen niemals zu Frankreich gehört, und war nur von 1795 bis 1814 in französischen Händen.

239.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich! (Durch sichere Gelegenheit)

Paris, den 27. Juli 1866

Da der Kaiser morgen auf 14 Tage nach Vichy reist, so ging ich heute noch zu ihm nach St. Cloud. Vorher suchte ich mich indessen durch eine Unterredung mit dem Staatsminister Rouher über die Stimmung zu orientieren. Der letztere beseitigte die Besorgnisse, welche ich in meinem gestrigen Berichte geäußert habe. Er versicherte mir, der Kaiser sei vollkommen fest. Allerdings hätten ihn wiederholte ungünstige Nachrichten aus Italien sehr verstimmt und insbesondere auch gegen uns, indem man dort über einen vollständigen Mangel an Mitteilungen von uns geklagt habe, was noch in einem heute eingetroffenen Telegramm des Königs Viktor Emanuel geschehen sei. Indessen hoffe man jetzt auf eine Verständigung mit Florenz, wohin heute eine große Konzessionen enthaltende Depesche abgehe. Italien solle Venetien ohne alle Bedingungen mit Ausnahme der Übernahme eines Teils der Staatsschuld und ohne den französischen Durchgangspunkt erhalten. Was die Verhandlungen im Hauptquartier Nikolsburg betreffe, so sei auch in dieser Beziehung der Kaiser gestern abend durch ein Telegramm des Herrn Benedetti sehr beruhigt worden, wonach man über alle näher bezeichneten Bedingungen einig sei und nur noch die Genehmigung von Wien erwarte, um, wahrscheinlich heute mittag, den Frieden zu unterzeichnen. Herr Rouher beruhigte mich auch über die Abwesenheit des Kaisers. Er versicherte, daß Herr Drouyn de Lhuys gar keinen Einfluß mehr habe,[1] und bot mir an, alles, was ich dem Kaiser sagen zu lassen wünschte, zu übermitteln.

Den Kaiser fand ich in einer etwas weniger zuversichtlichen, aber für uns unveränderten Stimmung. Nachdem ich ihm wiederholt versichert hatte, daß das Telegramm des Prinzen Napoleon[2] auf einem Irrtum beruhen oder besonderen Gründen zugeschrieben werden müsse, teilte er mir den Inhalt des Benedettischen Telegrammes mit, äußerte sich aber zugleich besorgt darüber, daß die Nachricht vom Abschluß des Friedens noch nicht eingetroffen sei. Dies war in der Tat insofern auffallend, als das Telegramm von vorgestern datiert war und die Unterzeichnung auf gestern in Aussicht stellte. Der Kaiser sagte mir, Fürst Metternich habe noch gestern die Besorgnis geäußert, daß man sich nicht einigen werde,[1]* in welchem Falle die Feindseligkeiten heute wieder ausbrechen sollten, und er habe den Versuch gemacht, Frankreich auf die Seite Österreichs zu ziehen. Herr Drouyn de Lhuys habe ihm aber (wie dies auch Herr Rouher nach dem, was dieser mir sagte, getan) sehr entschieden erwidert, daß Österreich wohl tun würde, die gestellten Bedingungen anzunehmen. Der Kaiser trat hiernach meiner Vermutung bei, daß man von Wien aus nach

[1] Vgl. dagegen die Äußerungen der Kaiserin Eugenie zu Fürst Metternich und die Depesche vom 29. Juli, Nr. 241.

[2] Vgl. Nr. 234, Anm.

Empfang des Berichtes der österreichischen Bevollmächtigten den hiesigen Botschafter beauftragt habe, noch einen Versuch zu machen.

Der Kaiser fragte mich demnächst, wie ich mir den weiteren Gang der Sache dächte? Ich erwiderte, daß wenn jetzt in Nikolsburg schon der wirkliche Friede abgeschlossen würde, dann noch übrig bliebe, den Frieden zwischen Preußen und den anderen Alliierten Österreichs zu regeln, sowie unsere Bundesverhältnisse mit Hilfe des Parlaments festzustellen. Dann würde es vielleicht zweckmäßig sein, diese sowie die vorhergegangenen eingreifenden Veränderungen der Wiener Verträge in ein allgemeines Instrument zusammenzufassen und, nach vorsichtigen Verhandlungen mit den anderen Mächten, die allseitige Unterzeichnung desselben herbeizuführen. Ich glaubte die Überzeugung aussprechen zu dürfen, daß Seine Majestät der König darin dem Kaiser gern gefällig sein und wenn der letztere darauf Wert legte, bereitwillig dahin wirken würde, daß diese Unterzeichnung in Paris erfolge, um das Verdienst des Kaisers um dieses Friedenswerk auch äußerlich ins hellste Licht zu stellen.

Der Kaiser bemerkte indessen, daß er auf den Ort keinen besonderen Wert lege. Die Unterzeichnung könne ja ebensogut in Berlin erfolgen. Eure Exzellenz werden aus dem Nachfolgenden den Grund dieser Zurückhaltung entnehmen. Der Kaiser fragte mich nämlich demnächst, ob wir nun wohl bereit sein würden, freundschaftliche Beziehungen zu ihm zu unterhalten, und als ich dies versichern zu können glaubte, fuhr er fort: Von allen Seiten würden ihm Vorstellungen wegen der Gefahren der Vergrößerung Preußens gemacht, unter anderen von Thiers und der Königin von Württemberg. Hier habe jedermann an eine Niederlage Preußens geglaubt und deshalb trete jetzt die Eifersucht gegen diese Macht schärfer hervor. Er habe aber bei seiner seit Jahren ins Auge gefaßten und jetzt zu so wichtigen Ergebnissen gelangten Politik die Hoffnung gehabt, daß Preußen, einmal verstärkt, sich von Rußland würde emanzipieren können und keinen Grund haben dürfte, zu Frankreich in Gegensatz zu treten.

Als ich dies bestätigte, fragte der Kaiser, ob ich wohl glaubte, daß er bei der schließlichen Regulierung Landau und Luxemburg würde erhalten können? Er habe dabei nicht allein die öffentliche Meinung, sondern auch die strategischen Linien im Auge. Im Jahre 1815 habe man die französischen Grenzen so gezogen, daß man dieselben einer Invasion offen gelassen und Frankreich die notwendigen defensiven Linien vorenthalten habe. Er möchte die Genugtuung haben, dieses Mißverständnis zu beseitigen. Offensive strategische Linien verlange er nicht, aber die notwendigen defensiven möchte er Frankreich geben.[1] Von dieser Kategorie seien Landau und Luxemburg.

Ich erwiderte, ich könnte mich natürlich nicht im Namen der Königlichen Regierung über eine solche Frage aussprechen, aber unbedingt verneinen möchte ich sie nicht. Was Luxemburg anbetreffe, so sei eine Lösung im Sinne

[1] Während bis zum Ausbruch des Krieges das defensive Moment zur Begründung französischer Rheingelüste keine Rolle spielt, wird es von nun an immer mehr in den Vordergrund treten. Nachdem man bis Königgrätz in Paris an Eroberung und Vergrößerung schlechtweg, ohne jedes erläuternde Motiv, gedacht hatte, wird jetzt das Argument der Sicherheit Frankreichs mit steigendem Nachdruck hervorgeholt werden.

des Kaisers durch das Ausscheiden desselben aus dem bisherigen Bundesverband beseitigt; auch möchten die Nationalitäten dort gemischt sein[2*] (wobei der Kaiser mit der Bemerkung einfiel, die Bevölkerung wünsche sehr, französisch zu werden). Die strategische Bedeutung für uns sei ich außerstande zu beurteilen; wäre sie aber gering, so würde es uns vielleicht nicht unerwünscht sein, von der Garnisonslast befreit zu werden. Eine fernere Frage würde die Entschädigung des Königs der Niederlande sein. Für die Möglichkeit der Abtretung von Landau spräche der Umstand, daß diese Festung vielleicht seit der Befestigung von Rastatt für das Verteidigungssystem Süddeutschlands nicht mehr so wesentlich sei, letzteres auch eine zu große Besatzungslast, nachdem vermutlich Preußen und Österreich ihre Truppen aus Rastatt zurückziehen würden, nicht wünschen könne, endlich daß Landau, von Vauban befestigt, zu Ludwigs XIV. Zeit zu Frankreich gehört habe, mithin seine Abtretung im Jahre 1815 eine Abweichung von den damals befolgten allgemeinen Grundsätzen gewesen sei. Ich wisse aber nicht, welches unsere gegenwärtigen Beziehungen zu Bayern seien, ob insbesondere die Abtretung Rheinbayerns an Darmstadt, dem man dann vielleicht Landau entziehen könnte, zulässig sei?

Ich fügte hinzu, der Kaiser werde nicht verkennen, wie delikater Natur jede Abtretung bisher deutschen Landes an Frankreich sei, und Seine Majestät werde sich erinnern, daß ich deshalb nie in dieser Richtung Hoffnungen geweckt hätte. Die Überzeugung könne ich aber aussprechen, daß Seine Majestät der König zu dem, was in dieser Beziehung geschehen könne, ohne das Nationalgefühl zu verletzen, gern die Hand bieten werde, um ihm seine Freundschaft sowie sein Vertrauen zu zeigen, wobei ich mit Zustimmung des Kaisers andeutete, daß eine solche Grenzrektifikation ein Anerkenntnis seitens Frankreichs sein würde, welches spätere weitergehende Forderungen und das Verlangen nach der Rheingrenze ausschlösse.

Ich bot dem Kaiser an, hierüber Eurer Exzellenz ganz vertraulich Vortrag zu halten, was er dankbar annahm.

Stehen dem Wunsche des Kaisers nicht höhere Rücksichten entgegen, welche außerhalb des Kreises meiner Beurteilung liegen, so glaube ich allerdings, daß ihm eine solche Abtretung die ungemein schwierige Stellung, in welche ihn seine Politik dem eigenen Lande gegenüber versetzt, sehr erleichtern und dadurch wesentlich dazu beitragen würde, einen späteren Krieg zwischen Frankreich und Preußen, nach welchem jetzt die öffentliche Meinung und insbesondere das militärische Element drängen, zu verhüten.[1]

[1] Graf Goltz führte diese seiner ganzen Stellungnahme gegenüber der napoleonischen Politik entsprechenden, aber von der Politik Bismarcks abweichenden Gedankengänge in einem vertraulichen Bericht an Bismarck vom 29. Juli noch eindringlicher aus. In diesem Berichte heißt es: »Je mehr ich mich von der allgemeinen Unzufriedenheit überzeuge, welche die Resultate des Krieges in der französischen Bevölkerung erregt haben, desto notwendiger erscheint es mir im Interesse des für Preußen behufs Konsolidation der gewonnenen Stellung für eine Reihe von Jahren so wichtigen Weltfriedens, dem Kaiser Napoleon seine innere Stellung durch mehr als eine bloß äußerliche, daher als eine persönlich zu betrachtende und die Interessen der französischen Nation nicht berücksichtigende satisfaction d'amour-propre zu erleichtern. Die so leichtfertig proklamierte französische

Eure Exzellenz bitte ich gehorsamst, mich baldigst in den Stand zu setzen, die vertraulichen Äußerungen des Kaisers im Namen der Königlichen Regierung, wiewohl gleichfalls nur ganz vertraulich, zu beantworten.

Eure Exzellenz werden übrigens bemerken, daß der Kaiser nicht mit dem Kongreß allein abgefunden zu werden wünscht, was nicht ausschließt, daß ein solcher ihm neben einer kleinen Rektifikation sehr angenehm sein dürfte.

N. S. Eure Exzellenz bitte ich gehorsamst, nicht unerwogen zu lassen, daß der Kaiser in seiner Eigenschaft als Vermittler nichts für Frankreich verlangt, auch vor Zustimmung zu unseren Forderungen keine Pression auf uns in Seinem Interesse ausgeübt, uns vielmehr die Annexion von 4 Millionen Untertanen ohne Bedingung zugestanden hat und mit Seinen Wünschen erst in einem Augenblick hervorgetreten ist, wo ihre Erfüllung einzig und allein von dem Billigkeitsgefühl Seiner Majestät des Königs und Allerhöchstdessen Wunsche, wahrhaft vertrauensvolle Beziehungen zu dem Kaiser herzustellen, abhing. Dies erleichtert wesentlich die Erfüllung dieser Wünsche und ist ein vertrauenswertes Zeichen des Vertrauens und Taktes des Kaisers.

Randbemerkungen Bismarcks:

1* Sachsen!
2* dürfte richtig sein.

240.

Baron Wendland an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Paris, le 28 juillet 1866

. . . A cette occasion j'ai cru pouvoir demander à Mr. Drouyn de Lhuys, quelles seraient ses idées au sujet de la future reconstitution du midi de l'Allemagne. Le Ministre me répondit que la condition la plus essentielle d'entre toutes lui paraissait celle de la formation d'une union intime entre les différents

Mediation, der lange fortgesetzte Widerstand Italiens gegen die Anforderungen der Macht, welcher dieses Land seine Existenz verdankt, und die immense Machtentwicklung Preußens, von dem man fürchtet, daß es früher oder später die gesamten Kräfte Deutschlands in seiner Hand konzentrieren werde, wecken in Frankreich ein Gefühl der Demütigung, welches sich gegen die Dynastie, von der das französische Volk mehr als von jeder anderen eine Befriedigung des nationalen Ehrgeizes und, wenn nicht die Herstellung der Grenzen des ersten Kaiserreichs, doch die Herstellung der unbestrittenen Präponderanz Frankreichs in Europa erwartete, zu wenden droht. Insbesondere ist in der Armee, der bisherigen festesten Stütze des Kaisers, dieses Gefühl, welches von den Orleanisten und Legitimisten geflissentlich genährt wird, sehr lebendig. Hauptsächlich äußert es sich gegen Italien, in Beziehung auf welches ihm eine gewisse Berechtigung nicht abzusprechen ist; aber auch die militärische Eifersucht auf die preußische Armee ist dabei von bedeutendem Einfluß. Ich weiß, daß der Kaiser sich diese Lage nicht verhehlt und daß er sich dadurch sehr niedergedrückt fühlt. (Randbemerkung Bismarcks: croit-il nous attendrir?) Hieraus ist der Wunsch einer Verbesserung der strategischen Grenze Frankreichs hervorgegangen, welchen er mir in unserer letzten Unterredung äußerte.« (A. A. Berlin.)

états du sud, dans laquelle chaque état séparé garderait son autonomie.[1] Une pareille entente, ajouta-t-il, préserverait ces états de tiraillements dangereux en leur créant un avenir prospère; mais si les anciennes rivalités et les méfiances entre les cabinets allemands devaient continuer, comme cela a été le cas jusqu'à présent, il n'y aurait, pour les uns comme pour les autres, que de sombres perspectives à envisager . . .

241.

Drouyn de Lhuys an Graf Benedetti

Origines diplomatiques 11, 281

Vichy, 29 juillet 1866

Je reçois votre dépêche confidentielle du 26 juillet.[2]

Dans l'état de l'opinion, les agrandissements projetés de la Prusse, sans des securités pour la France, conduiraient à de graves et inévitables difficultés entre les deux pays. Si au contraire on nous accorde ces sécurités, les bons rapports et l'alliance sont assurés. Déclarez-le franchement à M. de Bismarck, en reprenant avec lui l'entretien dont vous me rendez compte, et proposez lui la convention suivante:

« Article 1^er^. L'Empire Français rentre en possession des portions de terri-

[1] Vgl. den Bericht Wendlands an König Ludwig II. vom 1. August: « Le langage de la presse parisienne s'est considérablement modifié dans les derniers jours et le mot d'ordre a été donné sur toute la ligne d'appuyer la combinaison d'une confédération indépendante des états du midi de l'Allemagne. » Diese Haltung der Presse hängt zusammen mit einem am 29. Juli (gleichzeitig mit der Kompensationsforderung Nr. 241) von Drouyn de Lhuys an Benedetti ergangenen Erlaß, in dem verlangt wird, daß im ursprünglichen Entwurf der vorgesehene, aber in dem Nikolsburger Vertrag fortgefallene Passus über den Südbund: « *qui jouira d'une existence internationale* » wiederhergestellt werde. (Orig. diplom. 11, 280f.) Vgl. dazu Benedettis Schritte in Berlin am 5. August (Orig. diplom. 11, 396f.) und die Verhandlungen darüber mit Wien (Orig. diplom. 12, 20 f., 105ff., wo auch die Entstehungsgeschichte der Textveränderung zur Sprache kam). Noch am 12. August trug Drouyn de Lhuys auch dem Fürsten Metternich die Angelegenheit vor, in der Bismarck nunmehr dem französischen Andringen stattgegeben habe: « Mr. Drouyn de Lhuys vous prie, de vouloir bien appuyer cette affaire qui selon lui peut avoir en temps et lieu des résultats aussi avantageux pour l'Autriche qu'elle est importante au point de vue français. » (Metternich an Mensdorff, 12. August 1866; H. H. u. St. Arch. Wien.)

Dieser neue Vorstoß Drouyns de Lhuys, dem Südbunde seine internationale Existenz auch formell und ausdrücklich zu sichern, fällt zeitlich genau mit dem Anlauf zusammen, zwei der diesem Südbunde zugewiesenen Staaten, Bayern und Hessen, um je eine Provinz zu berauben und durch den Gewinn von Mainz den ganzen Südbund unter die französischen Kanonen zu stellen. Der Südbund würde, wenn er diese volle internationale Autonomie erlangt hätte, in seiner Geburtsstunde gleich eine Probe des damit verbundenen Segens erlebt haben. Die gleißnerischen Worte des Ministers über « un avenir prospère » ließen freilich diese Gefahr nicht erkennen, so wenig wie der bayrische Gesandte aus ihnen entnehmen konnte, daß die « sombres perspectives à envisager » vor allem in den begehrlichen Hintergedanken des französischen Ministers verborgen waren.

[2] Nr. 238.

toire qui, appartenant aujourd'hui à la Prusse, avaient été comprises dans la délimitation de la France en 1814.

Article 2. La Prusse s'engage à obtenir du Roi de Bavière et du Grand-Duc de Hesse, sauf à fournir à ces Princes des dédommagements, la cession des portions de territoire qu'ils possèdent sur la rive gauche du Rhin, et à en transférer la possession à la France.

Article 3. Sont annulées toutes les dispositions rattachant à la Confédération germanique des territoires placés sous la souveraineté du Roi des Pays-Bas, ainsi que celles relatives au droit de garnison dans la forteresse de Luxembourg. »

L'Empereur, satisfait de vos services, recommande à toute votre sollicitude cette importante négociation.

Vous êtes autorisé à rester au quartier général ou à retourner à Berlin, suivant ce que vous jugerez le plus utile au succès de vos efforts.[1]

242.

Drouyn de Lhuys an Graf Goltz

Kopie. A. A. Berlin[2]

Vichy, le 3 août 1866

Je m'empresse de répondre à la lettre particulière que Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'avant-hier[3] relativement au désir énoncé par Mr. de Bismarck de nous voir reconnaître officiellement les annexions que la Prusse se propose d'opérer dans le Nord de l'Allemagne.

Toutes les fois que, dans mes conversations avec Vous, j'ai abordé la question des changements territoriaux qui pourraient avoir lieu au profit de la Prusse, je Vous ai exprimé la confiance que le cabinet de Berlin reconnaîtrait l'équité et la convenance d'accorder à l'Empire français des compensations de nature à augmenter, dans une certaine proportion, sa force défensive.[4] Le 23 juillet,

[1] Über die Entstehung dieser Instruktion, die Benedetti erst am 5. August zur amtlichen Kenntnis Bismarcks brachte (Nr. 245), finden sich nähere Aufklärungen in einem Bericht von Goltz vom 1. Dezember (Nr. 315). »Der Kaiser hat mir noch vor drei Tagen in Compiègne mit großer Offenheit sein Bedauern darüber ausgesprochen, daß er sich von seinem Minister habe verleiten lassen, die bekannten Kompensationsforderungen zu stellen. Als er nach Vichy gereist sei, habe er ganz im Sinne dessen, was er mir am vorhergehenden Tage gesagt, nur den Wunsch freundschaftlich äußern wollen, zum Besitz von Landau und Luxemburg zu gelangen. Am Tage nach seiner Ankunft (wo er krank im Bette lag) habe Drouyn de Lhuys ihm die Notwendigkeit vorgestellt, den angeblich günstigen Moment zu weitergehenden Forderungen zu benutzen. Der Minister habe die Sache als im hohen Grade dringlich dargestellt und dadurch seine (des Kaisers) Zustimmung zur Sache, aber nicht zu der beobachteten Form, zu einer schriftlichen Mitteilung und zu der drohenden Sprache erlangt. Die der Angelegenheit gegebene Öffentlichkeit habe ihn vollends in eine schiefe Stellung gesetzt.«

[2] Gedruckt bei Pradier-Fodéré, Documents pour l'histoire contemporaine (Paris 1871), S. 26 ff.

[3] Das Schreiben von Goltz an Drouyn de Lhuys vom 1. August findet sich nicht bei den preußischen Akten.

[4] Siehe S. 9, Anm. 1.

j'ai rappelé cette réserve à Mr. Benedetti par une dépêche qui a reçu l'approbation de l'Empereur.[1] Cette dépêche a été confidentiellement communiquée par notre Ambassadeur à Mr. Comte de Bismarck, qui, admettant l'équité de ce principe, a même échangé avec lui quelques idées concernant les moyens d'en réaliser l'application pratique. Cet entretien, dont Benedetti me rend compte dans une lettre du 26 juillet,[2] est antérieur à la signature des préliminaires et à l'armistice. Il devait être repris ultérieurement. En réponse à cette lettre, j'ai adressé à Mr. Benedetti sous la date du 29, un télégramme également approuvé par l'Empereur[3], dans lequel je précise nos vues, et que notre Ambassadeur a dû recevoir soit à Nikolsbourg, soit, par duplicata, à Berlin.

Comme dans Votre lettre, mon cher comte, Vous Vous référez à Vos entretiens avec l'Empereur, je n'ai pas manqué de la placer sous les yeux de Sa Majesté, et de prendre Ses ordres. Voici, en substance, la réponse que je suis chargé de Vous faire.

L'Empereur en interposant Ses bons offices pour le rétablissement de la paix, n'hésita pas à admettre que la Prusse, à la suite de ses succès, pouvait prétendre à une extension de territoire comportant une population de trois à quatre millions. Il ne pouvait, d'ailleurs, méconnaître que cet agrandissement modifierait gravement, sur notre frontière, l'équilibre des forces. Mais Sa Majesté n'a pas voulu compliquer les difficultés d'une œuvre d'intérêt européen, en traitant prématurément avec la Prusse des questions territoriales qui touchent particulièrement à la France, et qui, du reste, ne figuraient pas dans les préliminaires. Il Lui semblait suffisant de les avoir indiquées, et Elle se réservait d'en poursuivre l'examen d'un commun accord avec le Cabinet de Berlin, lorsque Son rôle de médiateur serait terminé.

C'est dans cette pensée que l'Empereur m'a donné l'ordre d'adresser à Mr. Benedetti les instructions rappelées ci-dessus. Dès que la réponse de notre Ambassadeur me sera parvenue, je pourrai Vous informer, mon cher comte, des résolutions auxquelles Sa Majesté se sera arrêtée sur les points indiqués dans Votre lettre.[4]

243.

Graf Goltz an Bismarck

Vertraulich. Durch Königl. Feldjäger

Paris, den 4. August 1866

. . . Die Bedeutung des in dem Schreiben[5] ausgesprochenen Vorbehalts vermögen Euer Exzellenz besser als ich zu würdigen, da mir der Inhalt der unterm 23. Juli an Herrn Benedetti erlassenen Depesche, sowie das Telegramm vom

[1] Drouyn de Lhuys an Benedetti, 23. Juli 1866, Orig. diplom. 11, 164 f., vgl. Nr. 237.
[2] Nr. 238.
[3] Drouyn de Lhuys an Benedetti, Vichy, 29. Juli. Orig. diplom. 11, 281 (wiederholt Nr. 241).
[4] Durch dieses Schreiben Drouyns de Lhuys wird die Kompensationsverhandlung von Paris-Vichy nach Berlin verlegt, der preußische Botschafter aber, wie sich auch aus Nr. 243 ergibt, aus der Verhandlung ausgeschaltet. Die ministerielle Behandlung schiebt zugleich die Person des Kaisers beiseite.
[5] Nr. 242.

29., welches die Absichten des Kaisers näher präzisieren soll, ebenso unbekannt sind als dasjenige, was Euer Exzellenz infolge der ersteren dem französischen Botschafter gesagt haben. Auf Grund einer Äußerung der Kaiserin hege ich nur die Vermutung, daß die Ansprüche des Kaisers sich nicht auf die mir von ihm am 27. Juli hinsichtlich der Festungen Luxemburg und Landau ausgesprochenen Wünsche beschränken, sondern insbesondere auch den Saarbrücker Distrikt einschließlich der Festung Saarlouis umfassen.

Zur Bezeichnung des hier beobachteten Ganges wird ferner die nachstehende kurze Zusammenfassung, einzelner unvermeidlicher Wiederholungen ungeachtet, für Eure Exzellenz von Interesse sein:

Am 21. Juli ermüdete mich Herr Drouyn de Lhuys durch endlose, im Scherze vorgebrachte Anspielungen, welche mir nur insoweit verständlich waren, als ich darin den Wunsch erkannte, von mir Offerten von Gebietsveränderungen zu erhalten. Er zeigte mir auf der Karte bald diesen, bald jenen Winkel, welcher sich häßlich ausnähme, wobei er insbesondere an der damals noch vorliegenden Kombination eines Austausches von Oberhessen gegen Hanau Anstoß nahm, hiermit Rheinbayern in Verbindung brachte, aber keine speziellen Vorschläge machte. Ich bat ihn endlich ernstlich, mir zu sagen, was er eigentlich wolle, insbesondere ob er jetzt hinterdrein eine Grenzrektifikation für Frankreich herbeizuführen wünsche? Er wich aber einer diesfälligen Erklärung aus.

Als ich am folgenden Morgen die Zustimmung des Kaisers zur Annexion von 4 Millionen in Norddeutschland begehrte, erhielt ich dieselbe unbedingt. Nur zugunsten von Sachsen machte der Kaiser den von mir angezeigten Vorbehalt. Die Annexion von Kurhessen und Hannover genehmigte er ausdrücklich. Im Laufe des Gesprächs, welches zum Teil vor einer Karte Deutschlands geführt wurde, wies der Kaiser auf Rheinbayern als ein geeignetes Objekt, um Hessen-Darmstadt für den Verlust von Oberhessen zu entschädigen. Ich bemerkte darauf, daß mir erst jetzt die endlosen Anspielungen klar würden, welche mir Herr Drouyn de Lhuys am vorhergehenden Tage gemacht habe und die ich mißverständlich als die Anmeldung von französischen Kompensationsansprüchen aufgefaßt hätte. Der Kaiser fiel mit folgenden Worten ein: « Oh ceci c'est autre chose, il ne s'agit pas de cela à présent; on pourra en parler lorsqu'il s'agira du règlement définitif. »[1]

Herr Drouyn de Lhuys bestätigte mir am folgenden Tage ohne jeden Vorbehalt die vom Kaiser erteilte Zusage, die Annexion norddeutscher Gebiete bis zur Einwohnerzahl von 4 Millionen zu unterstützen. Dennoch hat er an demselben Tage Herrn Benedetti einen angeblichen Vorbehalt zugunsten einer entsprechenden Verstärkung der Defensivkraft Frankreichs in Erinnerung gebracht. Offenbar hatte er dem Kaiser mit Erfolg vorgestellt, daß seine mir erteilte Zusage eine leichtfertige gewesen sei und durch das Verlangen von Gegenleistungen kompensiert werden müsse.

[1] Napoleon wünscht damals noch, die Kompensationsfrage nicht verfrüht — d. h. vor dem Abschluß der Präliminarien — zur Sprache zu bringen, um nicht diesen von seiner Gesamtpolitik erstrebten Abschluß zu gefährden.

Biblioteka Wojsk. Akad. Polit. im. F. Dzierżyńskiego

Als am 27. der Kaiser mich vertraulich fragte, ob ich glaubte, daß er Luxemburg und Landau würde erhalten können, glaubte Seine Majestät vielleicht, daß Herr Drouyn de Lhuys mich von dem am 23. getanen Schritte unterrichtet hätte. Der Bericht des Herrn Benedetti vom 26. konnte noch nicht eingetroffen sein. Der Kaiser kannte daher noch nicht die Aufnahme, welche jener Schritt bei Eurer Exzellenz gefunden hatte, und wollte versuchen, darüber etwas von mir zu erfahren. Hätte ich damals Euer Exzellenz Telegramm vom 25., Nr. 31, bereits besessen, so wäre es mir aller Wahrscheinlichkeit nach gelungen, die gewünschte Zusage vom Kaiser zu erlangen.

Daß es sich um diese handelte, erriet wahrscheinlich Herr Drouyn de Lhuys, als ich ihm am 28. sagte, daß Eure Exzellenz mir einen Auftrag erteilt, ich denselben aber nicht erhalten hätte. Er zog es aber vor, mich irrezuführen, indem er die Vermutung aussprach, daß die Zusage hinsichtlich Venetiens gemeint sei, was ich nur mit Widerstreben glaubte. Bei derselben Gelegenheit erklärte er mir auf meine ausdrückliche Frage, daß er die französische Mediation noch nicht für beendigt halte, was mit der in seinem anliegenden Schreiben[1] enthaltenen Bemerkung, der Kaiser habe die Prüfung der Kompensationsfrage bis zur Beendigung seiner Vermittlerrolle aufschieben wollen, im Widerspruch steht.

Im Anschluß hieran erlaube ich mir noch zu bemerken, daß Baron Budberg von der Unterredung, welche er am 27. abends (nach der meinigen) mit dem Kaiser hatte, den Eindruck mitnahm, als sei letzterer durch die Schnelligkeit, mit welcher die Dinge in Nikolsburg zum Ziel geführt werden, überrascht. Der Kaiser habe einen Waffenstillstand herbeiführen wollen und sehe sich nun plötzlich einem Friedensschlusse gegenüber. Daß ein solcher vorliege, war nach den erhaltenen französischen Mitteilungen mein eigener Eindruck gewesen, welchen ich dem Kaiser ausgesprochen hatte, und in der Tat ist das am 26. unterzeichnete Dokument so vollständig, daß es, obgleich Friedenspräliminarien genannt, doch, was Österreich betrifft, einem Frieden fast gleichkommt.

Dieser Umstand wirft ein deutliches Licht auf die vom Kaiser befolgte Taktik. Er legte den höchsten Wert auf den schleunigen Abschluß eines Waffenstillstandes. Vorbedingung des letzteren waren für uns annehmbare Friedenspräliminarien. Er durfte die letzteren daher nicht durch vorzeitige Kompensationsansprüche unannehmbar für uns machen. Daß wir aber einen fast vollständigen Frieden schließen und darin die Anerkennung Österreichs für alle Territorialveränderungen in Norddeutschland stipulieren würden, hatte er nicht vorhergesehen.

Die Phase, in welche wir nunmehr treten, ist eine unangenehme; ich halte sie aber nicht für gefährlich. Sie ändert auch nichts in meiner unmaßgeblichen Ansicht, soweit als möglich den Wünschen des Kaisers Rechnung zu tragen. Sie legt uns meines Erachtens ebensowenig die Notwendigkeit auf, über jene Grenze hinauszugehen und wesentliche nationale Interessen aufzuopfern.

[1] Vgl. Nr. 242.

Eine sofortige ausdrückliche und offizielle Anerkennung der Annexionen durch Frankreich scheint mir für unser sicheres Vorgehen nicht unumgänglich notwendig zu sein. Wenn Seine Majestät der König nach erfolgter Zustimmung der preußischen Kammern von Hannover, Kurhessen, Nassau, Oberhessen und Frankfurt Besitz ergreifen läßt und diese Länder der Krone Preußen für inkorporiert erklärt, so kann der Kaiser Napoleon nach seinen Erklärungen, ohne dieselben abzuleugnen, nicht feierlich dagegen protestieren. Er kann höchstens den bisherigen Agenten der betreffenden Souveräne vorläufig noch nicht erklären lassen, daß ihre Mission beendet sei. *(Folgen Einzelheiten über diese Agenten.)*

Daß der Kaiser Napoleon jetzt gegen uns Krieg beginnen werde, um Kompensationen zu erzwingen, ist nicht anzunehmen. Seine Armee ist dazu nicht vorbereitet. Er weiß außerdem, daß er uns dadurch nötigen würde, wider unsere Wünsche und Interessen den Entwicklungsprozeß der deutschen Einheit zu beschleunigen. Er muß ferner der mindestens moralischen Unterstützung Rechnung tragen, deren wir von seiten Englands sicher sind. Er kann endlich auf den, wie bei jeder Gelegenheit, so auch bei dieser, von Rußland gegen Preußen bekundeten Willen um so weniger Wert legen, als er weiß, daß derselbe besonders in Koalitionstendenzen gegen Frankreich seinen Grund hat.[1*]

Dessenungeachtet halte ich es nach wie vor für dringend wünschenswert, uns über diese Angelegenheit freundschaftlich mit dem Kaiser auseinanderzusetzen, der bis zu einem gewissen Punkte die Nationalvorurteile berücksichtigen muß. Zwar wäre die Behauptung töricht, daß gerade die gegenwärtige Vergrößerung Preußens eine Verstärkung der Defensivstellung Frankreichs notwendig mache. Das Ausscheiden Österreichs aus Deutschland unter Umständen, welche die Herstellung einer innigen Allianz zwischen jener Macht und Preußen für eine lange Reihe von Jahren ausschließen dürfte, gewährt in dieser Beziehung eine mehr als ausreichende Kompensation. Aber kein Einsichtiger verhehlt sich hier, daß die gegenwärtige Konzentration der Kräfte Norddeutschlands in Preußens Hand nur ein erster Schritt ist, welchem die völlige Deutschlands früher oder später um so sicherer nachfolgen muß, je länger wir uns Zeit lassen, jenes Gebäude gründlich zu befestigen, bevor wir es erweitern und dadurch von vornherein auf unsicheren Fundamenten begründen. Die Beendigung dieses unvermeidlichen Entwicklungsprozesses wird erst dasjenige wahre Gleichgewicht herstellen, dessen Europa seit Jahrhunderten entbehrt und welches allein den Weltfrieden dauernd zu sichern geeignet ist. Für Frankreich würden dadurch reelle Gefahren nicht erwachsen, sein gegenwärtiger Territorialbestand nicht gefährdet werden, wohl aber würde es aufhören, die erste Macht des Kontinents zu sein, sein bisheriges Übergewicht würde auf Deutschland übergehen, welches dadurch einer französisch-russischen Allianz gewachsen sein würde, und dies würde die französische Nationaleitelkeit auf das tiefste verletzen.

Es entspricht unserem Interesse, den Kaiser Napoleon in den Stand zu setzen, diesem Einwurfe zu begegnen, und mindestens einige Jahre des Friedens für unsere innere Konsolidation zu gewinnen.

Von diesem Gesichtspunkte erlaube ich mir wiederholt die möglichste Berücksichtigung der in meinem letzten Bericht befürworteten Wünsche zu empfehlen. Vielleicht könnte man darin durch Überlassung der Saarbrücker Kohlenwerke an eine französische Gesellschaft einen Schritt weiter gehen. Wenn es endlich vom strategischen Standpunkte zulässig wäre, die Werke von Saarlouis zu schleifen, so würde eine solche Scheinkonzession die Wirkung vervollständigen. Sollte der Kaiser Wert darauf legen, so könnte man das geheime Versprechen, uns seinerzeit französischen Annexionen in Belgien nicht widersetzen zu wollen, hinzufügen.

Ich darf überdies nicht unerwähnt lassen, daß ein jedes Hinausgehen über die Mainlinie alle bisherigen Resultate ernstlich in Frage stellen könnte. Die Zeitungsgerüchte von der beabsichtigten Einverleibung von Bayreuth, welches am linken Ufer des roten Main liegt, sind bereits hier in bedenklicher Weise ausgebeutet worden. Ich halte es für ratsam, uns, von Rheinbayern abgesehen, der Hineinziehung aller selbst der nördlich der Mainlinie belegenen Distrikte in das norddeutsche System zu enthalten. Denn was hier besonders beunruhigt, ist ja die unverkennbare relative Schwäche des süddeutschen Systems.

Nicht minder unangenehme, aber unvermeidliche Erörterungen wird Mainz veranlassen. Die Besetzung dieser Festung kann meines Erachtens nur Preußen übernehmen; aber es ist ratsam, diese Frage mit großer Vorsicht zu behandeln und womöglich ohne Übereilung im stillen bei Gelegenheit der schließlichen Bundesauseinandersetzung und vermöge eines Separatabkommens mit der Territorialregierung zu lösen. Wenn wir jetzt unsere diesfällige Absicht proklamieren, so provozieren wir erhöhte Kompensationsforderungen.

Es kann nur zweckmäßig erscheinen und ist mir erwünscht, daß diese delikate Kompensationsfrage vorzugsweise zwischen Euer Exzellenz und Herrn Benedetti verhandelt werde. Aber die neuesten Erfahrungen haben mir gezeigt, daß der verderbliche Einfluß des Herrn Drouyn de Lhuys noch keineswegs gebrochen ist und ich den Kaiser nicht ganz aus den Augen verlieren darf, wenn dieser jetzt so schwankende Monarch nicht wiederum eines Tages plötzlich in eine unseren Interessen feindliche Richtung einlenken soll. Ich glaube jetzt durch persönlichen Verkehr mit ihm einen wesentlichen Einfluß ausüben zu können. Deshalb erlaube ich mir den Wunsch zu wiederholen, daß mir durch ein Schreiben Seiner Majestät des Königs ein Vorwand gegeben werde, dem Kaiser nachzureisen. Dies müßte bald geschehen, denn nach dem Lager von Châlons kann ich passenderweise nicht gehen, wogegen ein kurzer Besuch in Vichy nicht auffallen kann. Ich vermute, daß der Kaiser noch acht Tage dort bleiben wird.

Zur Bezeichnung der Lage erlaube ich mir noch im engsten Vertrauen zu bemerken, daß mir die Kaiserin mit der größten Besorgnis von der für die Dynastie gefährlichen Stellung sprach, in welche der Kaiser durch seine jüngste Politik der Nation und der Armee gegenüber geraten sei. Sie schien dies als das *commencement de la fin* anzusehen.

Andererseits höre ich, daß Fürst Metternich mit gewohnter Indiskretion nach Wien berichtet hat, der Kaiser sei im Sterben, woran man dort neue

sanguinische Kombinationen geknüpft hat. Ich glaube, daß der österreichische Botschafter damit seinen Posten hat retten wollen. Ich habe den Kaiser sehr abgespannt gefunden, halte ihn aber nicht für ernstlich krank. In der Ruhe von Vichy wird er sich bald erholen.

Nachschrift zum Bericht Nr. 424 vom 4. August.

. . . Ich teilte dem Staatsminister das Privatschreiben seines Kollegen[1] mit, wobei ich ihm mein Befremden darüber nicht vorenthielt, daß derselbe mich auf Instruktionen an Herrn Benedetti verwiese, deren Kenntnis er mir sorgfältig vorenthalten hatte. Ich bemerkte dabei, daß diese Art, die Angelegenheit zu behandeln, durchaus unzweckmäßig sei. Denn die Gewährung oder Versagung der sofortigen offiziellen Anerkennung unserer Annexionen von seiten Frankreichs könne für die Königliche Regierung nicht wichtig genug sein, um danach ihre Entschlüsse hinsichtlich der Frankreich zu gewährenden Kompensationen zu bestimmen. Entweder seien die letzteren für uns möglich, dann würden wir sie, nicht um jener offiziellen Anerkennung willen, sondern im Interesse dauernder freundschaftlicher Beziehungen zu Frankreich gern zugestehen. Oder sie seien der Art, daß unsere Stellung zu Deutschland sie unmöglich mache, und dann könnten wir die letztere nicht einer Formalität aufopfern.

Herr Rouher trat meiner Auffassung bei und versprach mir, in diesem Sinne an den in Vichy anwesenden Marquis de la Valette zu schreiben, indem der Kaiser gerade seit einigen Tagen sehr unwohl sei. Er versicherte dabei, die Herrn Benedetti am 29. Juli erteilten Instruktionen nicht zu kennen. Er riet aber dringend, womöglich über die in den letzteren begehrten Kompensationen hinauszugehen.[2] Es handle sich nicht sowohl um die Beseitigung der allerdings in Frankreich unverkennbar vorhandenen Mißstimmung, als vielmehr um die Begründung fester Freundschaftsbeziehungen zwischen Preußen und Frankreich. Der Kaiser wünsche nach wie vor dringend die Allianz mit Preußen, aber diese Politik würde ihm sehr erschwert werden, wenn wir ihm nicht Konzessionen der angedeuteten Art machten. Andererseits begännen jetzt erst für uns die größeren Schwierigkeiten. Es würde an Widerstand in Deutschland und an Intrigen Österreichs und Rußlands nicht fehlen. Die feste Freundschaft Frankreichs würde uns demgegenüber von Nutzen sein. Sobald wir dem Kaiser eine möglichst vollständige Satisfaktion gewährten, würde er uns nicht allein freie Hand lassen, sondern unsere Politik, die nach seiner vom Staatsminister geteilten Überzeugung den wahren Interessen Frankreichs entspreche, laut und entschieden unterstützen.

Als ich von einer Zukunftsanweisung auf Belgien sprach, bemerkte Herr Rouher: Nach seiner Überzeugung werde die belgische Frage reif sein, sobald wir über den Main gingen,[3] eine Eventualität, die früher oder später unvermeid-

[1] Nr. 242.

[2] Damit ist wohl erwiesen, daß der Staatsminister Rouher die Instruktion vom 29. Juli — Nr. 241 — tatsächlich nicht gekannt hat.

[3] Eine erste Andeutung des Rouherschen Kompensationsplanes, der erst — nach dem Scheitern der ersten Kompensationsverhandlung — um Mitte August praktisch werden wird.

lich sei und welche er im französischen Interesse nicht fürchte, da ein einiges Deutschland für Frankreich keine Gefahr sei und es überhaupt widersinnig wäre, sich natürlichen historischen Entwicklungsprozessen aus kleinlicher Eifersucht widersetzen zu wollen.

Randbemerkung Bismarcks:

1* ?

244.

Freiherr von der Pfordten an Baron Wendland

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

München, den 4. August 1866

Indem durch beifolgende französische Depesche, welche auf Verlangen E. H. abschriftlich in Händen des Ministers der auswärtigen Angelegenheiten lassen können,[1] dieselben von den Schwierigkeiten unterrichtet sind, welche sich mir bei den Friedensverhandlungen in Berlin entgegenstellen werden, ersuche ich E. H., mit möglichster Anstrengung auf die Unterstützung und Vermittlung Frankreichs zu wirken, und erwarte Bericht über das Ergebnis Ihrer Schritte.

E. H. wollen vorzüglich hervorheben, daß durch die von Preußen zugemuteten Gebietsabtretungen Bayerns Existenz erschüttert und in Frage gestellt werden könnte, und daß insbesondere durch ein solches Verfahren von Preußen kaum der süddeutsche Bund werde hergestellt werden können, welcher doch einen wesentlichen Zielpunkt in dem von Frankreich vermittelten Friedensprojekt gebildet hat.

Indem ich der Kaiserlichen Regierung und dem Kaiserlichen Botschafter in Berlin bereits verpflichtet bin für die in Nikolsburg Bayern verliehene Vermittlung, hoffe ich, daß der Herr Botschafter alsbald solche Instruktionen erhalte, die in demselben Sinne günstig wirken werden.[2]

[1] Diese Depesche beauftragte, in ähnlichem Gedankengange, den Gesandten, «de réclamer l'extension de la médiation obligeante et puissante du Gouvernement Impérial en faveur de l'intégrité de la Bavière, dont l'existence même serait compromise par ces cessions territoriales, qui en même temps rendraient illusoire ou impossible la constitution de la confédération du Sud de l'Allemagne, laquelle cependant est une des bases principales du projet de paix» (Geh. St. Arch. München). Die Illusion von der Pfordtens bestand darin, daß er gar nichts davon ahnte, daß die » mächtige Vermittlung « des Kaisers Napoleon soeben in Berlin die Abtretung der Pfalz an Frankreich betrieb, und daß der Brief König Ludwigs II. an Napoleon, so unzeitgemäß, wie er vom deutschen Standpunkt war, für die Franzosen in diesem Augenblick nur eine tödliche Verlegenheit bedeuten konnte.

[2] Seit dem 29. Juli bestand die Verlegenheit der Franzosen darin, daß sie dem Bayern auf seine Bitten nichts zu erwidern wußten; denn daß sie selbst die gefährlichsten Anwärter auf bayrisch-deutsches Land waren, konnten sie schlechterdings nicht eingestehen. Charakteristisch ist schon eine Szene vom 1. August, wo Baron Wendland anstatt des in Vichy befindlichen Drouyn de Lhuys den Marquis de Banneville im auswärtigen Ministerium aufsuchte, um über das Vorrücken der Preußen in Bayern trotz Waffenstillstandes zu klagen und die Vermutung auszusprechen, daß die Preußen es auf bayrische Abtretungen bei den Friedensverhandlungen abgesehen hätten: »Ich fügte hinzu, daß ich . . . mir die Frage erlaube, was Frankreich Bayern wohl raten würde, wenn sich diese Vermutungen bestätigen

Seine Majestät der König, unser allergnädigster Herr, richten außerdem noch ein eigenhändiges Handschreiben an Seine Majestät den Kaiser der Franzosen, von dessen Inhalt die französische Depesche vom heutigen eine Paraphrase ist, in welchem Schreiben der König die Vermittlung des Kaisers zur Verhütung der Gebietsabtretungen und zur Realisierung des Süddeutschen Bundes anruft.[1] Seine Majestät beauftragen den Freiherrn von Perglas, gegenwärtig hier in Urlaub anwesend, dieses Allerhöchste Schreiben in die Hände des Kaisers zu legen, wovon E. H. den Minister der auswärtigen Angelegenheiten unterrichten und die geeigneten Anordnungen treffen wollen, um Freiherrn von Perglas die rasche und pünktliche Erfüllung seines Auftrags zu ermöglichen.

245.

Graf Benedetti an Bismarck[2]

Eigenhändig. A. A. Berlin

le 5. août 1866

Mon cher président, en réponse aux communications que j'ai transmises de Nikolsbourg à Paris, à la suite de notre entretien du 26 du mois dernier, je reçois de Vichy le projet de convention secrète que vous trouverez ci-joint en copie. Je m'empresse de vous en donner connaissance afin que vous puissiez l'examiner à votre loisir. Je suis du reste à votre disposition pour en conférer avec vous quand vous en jugerez le moment venu.

sollten, ob es zu einem Widerstande und Verteidigung seiner Gebietsteile auf Leben und Tod rate oder zur Nachgiebigkeit, sich in das Unvermeidliche zu fügen. Wenn Bayern den preußischen Angriffen vielleicht gegenwärtig auch widerstehen könnte, so sei ein Widerstand auf die Länge doch unmöglich; . . . wenn die europäischen Mächte und namentlich Frankreich diesem Vorgehen Einhalt zu tun nicht entschlossen seien. Da ich das Resultat der Friedensunterhandlungen zwischen Österreich und Preußen nicht kenne, so wisse ich auch nicht, ob es Preußen erlaubt sei, nachträglich Bayern und seinen Alliierten Bedingungen aufzulegen, die nicht in das Programm des Kaisers Napoleon als Médiateur aufgenommen seien. Marquis de Banneville bemerkte, daß er mir auf diese Frage nicht antworten könne, daß er aber darauf bedacht sein werde, sich womöglich über die Ansichten und Absichten der kaiserlichen Regierung die nötigen Aufschlüsse zu verschaffen. « (Geh. St. Arch. München.)

[1] Gedruckt: Origines diplomatiques 11, 365 ff. Über das Schicksal dieses Schreibens vom 3. August, die Weigerung Napoleons unter Ausflüchten, am 9. August — solange die pfälzische Kompensationsforderung noch spielte —, den Brief aus den Händen des Baron Perglas entgegenzunehmen, und den schließlichen Empfang am 14. August, nachdem die französische Kompensationsforderung in der Pfalz unter der Ablehnung Bismarcks zusammengebrochen, vgl. Nr. 242, 257, 279.

[2] Vgl. zu dieser schriftlichen Mitteilung den Bericht Benedettis an Drouyn de Lhuys vom 5. August: . . . « Voulant cependant agir avec prudence, j'ai pensé qu'il convenait, avec le tempérament du Président du Conseil, de ne pas assister à la première impression que produira sur son esprit la certitude que nous réclamons les bords du Rhin jusques et y compris la forteresse de Mayence. Dans ce but, je lui ai envoyé ce matin une copie de votre projet, en lui écrivant la lettre particulière que vous trouverez ci-jointe en copie. » (Orig. diplom. 11. 381 ff.)

Projet de convention

Article 1er. L'Empire français rentre en possession des portions de territoire qui, appartenant aujourd'hui à la Prusse, avaient été comprises dans la délimitation de la France en 1814.

Article 2. La Prusse s'engage à obtenir du roi de Bavière et du grand-duc de Hesse, sauf à fournir à ces Princes des dédommagements, la cession des portions de territoire qu'ils possèdent sur la rive gauche du Rhin et à en transférer la possession à la France.

Article 3. Sont annulées toutes les dispositions rattachant à la confédération germanique des territoires placés sous la souveraineté du roi des Pays-Bas, ainsi que celles relatives au droit de garnison dans la forteresse de Luxembourg.

246.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Sekret

5. August 1866

Benedetti teilt mir soeben vertraulich folgendes Projekt zu geheimer Konvention mit:

1. Preußen gibt an Frankreich die Grenze von 1814;
2. Preußen erwirkt von Bayern und Hessen-Darmstadt Abtretung aller Gebiete auf dem linken Rheinufer an Frankreich vorbehaltlich von uns zu gewährenden Entschädigungen;
3. Preußen gibt jede Verbindung mit Limburg und Luxemburg und Garnisonrecht in letzterem auf.

Da keine Gegenleistung an Preußen weiter erwähnt, so ist dies die Kompensation für unsere Annexion.

Dies widerspricht in schroffster Weise allem, was der Kaiser Ihnen wiederholt gesagt. Ich würde nicht die mindeste Hoffnung haben, je des Königs Zustimmung dazu zu erlangen, werde sie aber auch in dieser Ausdehnung nie beantragen. Ich setze Eure Exzellenz hiervon vorläufig nur zur eigenen Orientierung in Kenntnis und behalte mir weitere Mitteilung vor.

247.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. Eigenhändig. A. A. Berlin

5. August 1866[1]

Euer Exzellenz kennen aus meinem heutigen Telegramm die territorialen Ansprüche Frankreichs.

Unterredung mit Benedetti[2] läßt unzweifelhaft, daß auch Abtretung

[1] Dazu Vermerk: Zur Stat. 6. August.

[2] Über seine Unterredung mit Bismarck am Abend des 5. August hat Benedetti am 6. August ausführlich berichtet: (Orig. diplom. 11, 394—402). Bismarck gab, mit einem Rückblick auf die Geschichte von Landau und Mainz, zunächst zu verstehen, daß Frank-

von Mainz beansprucht wird. Im Falle der Ablehnung zwar nicht Krieg, aber doch dauernde Verstimmung angedroht. Benedetti verlangt amtlich Mitteilung an den König. Diese unmögliche Forderung kann uns zwingen, unseren deutschen Gegnern erhebliche Konzessionen zu machen und neue Anlehnung in der Koalition zu suchen, jedenfalls aber würde ihre Festhaltung durch Napoleon das bisherige vertrauensvolle Verhältnis abschneiden, und uns in die argwöhnische Defensive gegen Frankreich zurückwerfen. Ich kann Seiner Majestät erst morgen darüber Vortrag halten.

248.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin.

Paris, den 5. August 1866, 11^{45} nachm.; angek. 6. 8. 1^{47} vorm.

Telegramm Nr. 105 [1] und 106 erhalten. Die französischen Vorschläge stehen in der Tat im schroffsten Widerspruch zu den unzweideutigsten Erklärungen des Kaisers, welche er sehr oft wiederholt und nicht ableugnen kann. Mit der Übernahme der Mediation hat er überhaupt auf jede Kompensation verzichtet, die Annexation von vier Millionen demnächst unbedingt zugegeben. Die Friedenspräliminarien sind nach den von ihm in französischem Interesse gezogenen Grenzen festgesetzt worden, da wir Österreich ganz andere Bedingungen auferlegen konnten. Alles, was wir ihm daher geben, ist guter Wille und kann nur die Herstellung guter Beziehungen für die Zukunft bezwecken. Seiner formellen Anerkennung der speziellen Annexationen bedürfen wir nach seiner ausdrücklichen mündlichen Zustimmung zu letzteren nicht. Alles dies hoffe ich bei dem Kaiser direkt zur Anerkennung zu bringen, muß aber zu diesem Zwecke nach Vichy und bitte daher schleunigst um Ermächtigung nebst Mitteilung des Maximums dessen, was wir gewähren können.

reich dadurch in Deutschland eine Position gewinnen würde, wie es, mit Ausnahme der Revolution und des ersten Kaiserreichs, nie sie besessen hätte, und wies aus den Berichten des Grafen Goltz nach, daß Napoleon, wenn er auch bisweilen den Wunsch nach Erwerb Luxemburgs oder Wiederherstellung der Grenzen von 1814 ausgedrückt habe, schließlich doch anerkannt habe, « que de pareilles rectifications offraient plus d'inconvénients que d'avantages, et qu'elle jugeait préférable de témoigner ses sympathies à l'Allemagne avec un entier désintéressement ». Bismarcks Antwort gipfelte in den Sätzen: « Quelques considérables que puissent être nos acquisitions, je vous déclare, qu'il nous est totalement impossible de nous prêter à celles que vous jugez indispensables pour la France, et de dépouiller un prince Allemand de la possession des territoires que vous réclamez, et surtout de Mayence, pour en faire la remise à la France, de contraindre des populations essentiellement allemandes à devenir françaises; je n'imagine pas que, avec la volonté la plus ferme de réaliser ce plan, nous puissions tenir les engagements que nous prendrions pour en assurer le succès. Ce n'est certes pas l'étendue du pays ni le nombre des habitants qui sont un obstacle, pas plus d'ailleurs qu'ils ne sont un avantage d'une grande considération pour vous; mais l'émotion qu'un pareil sacrifice provoquerait en Allemagne serait tellement profonde, tellement générale qu'aucune force ne pourrait la contenir ou l'apaiser. »

[1] Nr. 246.

249.

Bismarck an König Wilhelm I.

Eigenhändig. A. A. Berlin

Berlin, den 6. August 1866

Eurer Majestät

beehre ich mich die Anlagen alleruntertänigst vorzulegen, für den Fall, daß Allerhöchstdieselben vielleicht Zeit haben, vor dem Vortrage einen Blick darauf zu werfen. Frankreich tritt nunmehr mit unerwarteten Forderungen amtlich heraus, nachdem mir Benedetti in Nikolsburg schon unbestimmtere Andeutungen gemacht hatte, die ich ausweichend und verschiebend beantwortet.

Randbemerkung König Wilhelms I.:

Goltz kann nach Vichy gehen, aber ihnen keine Andeutungen und Konzessionen machen, da er schon zu weit ging, und vor allem soll er das Nationalitätsprinzip Napoleons gegen ihn geltend machen. W. 6. 8. 66.

250.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich. Durch sichere Gelegenheit

Paris, den 6. August 1866

... Das Konventionsprojekt, dessen Inhalt Eure Exzellenz mir unter Nr. 109 zu telegraphieren die Güte hatten, bildet offenbar den Gegenstand derjenigen Instruktionen, welche Herr Drouyn de Lhuys seinem Schreiben an mich zufolge unterm 29. Juli an Herrn Benedetti gerichtet hat. Da der genannte Minister an demselben Tage gegen Mittags nach Vichy abgereist ist, der Kaiser die Reise dorthin aber bereits am 28. vormittags 11 Uhr angetreten hatte, so liegen zwischen dem Beschlusse, welcher jenen Instruktionen zum Grunde lag, und der Unterredung, welche ich am 27. nachmittags 4 Uhr mit dem Kaiser hatte, keine vollen vierundzwanzig Stunden. Innerhalb dieser Frist kann das in dem Briefe des Herrn Drouyn de Lhuys erwähnte Schreiben des Herrn Benedetti vom 26. Juli, welches, wie mir Herr Rouher versicherte, der Kaiser bei seiner Unterredung mit mir noch nicht besaß, eingetroffen sein. Aber obgleich Eure Exzellenz danach die Billigung des in dem Telegramm an den kaiserlichen Botschafter vom 23. Juli ausgesprochenen Prinzips (d'accorder à l'Empire français des compensations de nature à augmenter dans une certaine proposition sa force défensive) anerkannt und über dessen praktische Ausführung einige Ideen mit Herrn Benedetti ausgetauscht hätten, so kann der Bericht des letzteren doch unmöglich so sanguinische Hoffnungen hervorgerufen haben,[1]* um den immensen Kontrast zwischen der vom Kaiser an mich gerichteten bescheidenen Anfrage und den drei vorgeschlagenen Punkten zu rechtfertigen.

Ich erkläre mir diesen Kontrast auf zweierlei Weise: einmal durch die Einwirkung des Herrn Drouyn de Lhuys, welcher nachträglich aus der vom

Kaiser erstrebten Defensivlinie eine offensive gemacht hat, dann aber und hauptsächlich, indem man durch übertriebene Forderungen, an deren Durchsetzung man gar nicht ernstlich glaubt, mehr zu erlangen hofft, als wenn man sich gleich anfänglich auf Bezeichnung des eigentlich ins Auge gefaßten Ziels beschränkte.

Letzteres kann verständigerweise nur die Grenze von 1814 sein.[2]* Denn es ist völlig undenkbar, daß der Kaiser Napoleon es für möglich hält, als könnte Seine Majestät der König, aus einem glorreichen Feldzuge zurückgekehrt, ein so bedeutendes Stück deutschen Landes, einschließlich dem wichtigsten Bollwerke Deutschlands, der Festung Mainz, an Frankreich ausliefern und hierdurch Seiner deutschen Stellung einen tödlichen Streich versetzen. Diese Vorschläge verlassen auch gänzlich das mir von dem Kaiser entwickelte System, eine günstigere Defensivlinie zu erlangen, indem sie vielmehr darauf hinauslaufen, Frankreich eine Aggressivlinie zu geben, welcher gegenüber Deutschland auf dem wichtigsten strategischen Punkte völlig wehrlos sein würde.

Die Gebietsteile, welche die Alliierten im Jahre 1814 gelassen hatten, 1815 von dieser Macht aber trennten, sind bekanntlich

1. ein jetzt zu Belgien gehöriges Gebiet, welches die Ortschaften Chimay, Marienburg, Charlemont, Florenne sowie einen Zipfel gegenüber von Sedan umfaßt;

2. die südlichste Spitze der Rheinprovinz, enthaltend Saarlouis und Saarbrücken;

3. der südöstliche Winkel von Rheinbayern mit Bergzabern, Landau und Jockgrim.

4. das ehemalige Departement Mont-blanc.

Letzteres ist bereits durch die Annexion von Savoyen Frankreich wiedergegeben worden. Die Erwerbung von Nr. 1 muß Verhandlungen mit Belgien überlassen werden, zu denen wir höchstens unsere guten Dienste leisten können. Können wir Frankreich zum Besitz eines Teils von Luxemburg, einschließlich der Bundesfestung, verhelfen, so ist dies ein reichliches Äquivalent für das unter Nr. 2 bezeichnete preußische Gebiet. Wird endlich außerdem die Abtretung von Nr. 3 für zulässig gehalten — der einzige Punkt, über welchen ich Zweifel hege — und diese Strecke allenfalls noch südlich der Saarbrück-Landauer Eisenbahn bis zur preußischen Grenze verlängert, um Frankreich die auf bayerischem Gebiet belegenen Kohlenwerke zu geben, so gelangt diese Macht zu einer besseren Grenze, als diejenige von 1814 war, und das französische Nationalgefühl würde dadurch meines Erachtens in einer für die persönliche Stellung des Kaisers ausreichenden und den Frieden für mehrere Jahre sichernden Weise befriedigt werden. Wir würden hiermit eigentlich nur den zweiten Punkt der vorgeschlagenen Konvention ablehnen.

Ich hoffe zuversichtlich, den Kaiser durch Erinnerung an den historischen Hergang zu überzeugen, daß Seine persönliche Ehre Ihm verbietet, so unmögliche Forderungen zu stellen, wie sie in dem von Herrn Benedetti überreichten Projekt enthalten sind.

Seit Jahren hat Er die Stärkung Preußens behufs Sprengung der Koalition erstrebt. Da Er ein außer diesem Vorteil für Frankreich zu verlangendes Kompensationsobjekt nicht bezeichnen wollte,[3]* so wurde die Verhandlung über letzteres[4]* bis nach dem Kriege vorbehalten, von dessen Ergebnissen es in vielen Beziehungen abhängig war.[5]* Durch die Übernahme der Mediation verzichtete Frankreich faktisch auf die Verfolgung seiner speziellen Interessen, wie dies auch vielfach in offiziösen Blättern verkündigt wurde. Dessenungeachtet berieten wir unsere Friedensbedingungen mit dem Kaiser. Ich sagte Ihm wiederholt, daß wir Österreich gegenüber in der Lage sein würden, den Frieden zu diktieren, nur um des Kaisers willen uns mit Ihm vertraulich über unsere Forderungen zu verständigen suchten, damit Er von den letzteren abhandele, was Er für die französischen Interessen bedenklich fände, oder die geeigneten Gegenforderungen und Zusatzbedingungen aufstelle, um das für jene Interessen etwa bedrohte Gleichgewicht wiederherzustellen. Aus diesen Besprechungen sind die von Frankreich gemachten Vorschläge, welche den mit Österreich abgeschlossenen Friedenspräliminarien zum Grunde lagen, hervorgegangen. Da der Kaiser keine Kompensation in Anspruch nahm, wurde eine Verrückung des Gleichgewichts zum Nachteil Frankreichs durch Begrenzung der preußischen Hegemonie bis zur Mainlinie und durch das Zugeständnis der unabhängigen internationalen Existenz eines süddeutschen Bundes verhütet. Teils aus derselben Rücksicht, teils um den Widerstand Österreichs zu überwinden und durch einen schnellen Abschluß dem Kaiser aus Seiner peinlichen Lage zu verhelfen, wurde die Integrität Österreichs und Sachsens zugestanden und ersterem nur ein ganz kleiner Teil der Kriegskosten auferlegt. Nachträglich noch außerdem das andere System, dasjenige der direkten Vergrößerung Frankreichs, zum Teil auf Kosten Preußens anwenden zu wollen, wäre eine Unbilligkeit, welche der Kaiser nicht verkennen kann. Wir schulden Ihm nichts und können uns nur von dem Wunsche leiten lassen, Ihm Seine Stellung zu dem eigenen Lande zu erleichtern und wahrhaft freundschaftliche Beziehungen zu sichern, welche im Interesse beider Mächte liegen. Es würde aber nicht allein über dieses Ziel hinausgehen, sondern das letztere geradezu gefährden, wenn wir unsere Konzessionen bis zur Aufopferung unserer nationalen Stellung trieben.

Ich glaube, daß der Kaiser Sich diesen Gründen nicht verschließen wird, und teile daher die in Eurer Exzellenz heutigem Telegramm Nr. 107 von Herrn Benedetti ausgesprochenen Besorgnisse um so weniger, als die Verstimmung des Kaisers Seine Lage nicht bessern, derselbe vielmehr völlig leer ausgehen würde und weder in Österreich, noch in Rußland, noch in England den Stützpunkt finden dürfte, welchen wir Ihm zu gewähren bereit sind.

Randbemerkungen Bismarcks:

1* sicher nicht 2* auch die nicht[1]

3* ? 4* ?

5* er rechnete einfach auf unsere Niederlage!

[1] Wenn Bismarck in diesem Augenblicke ausspricht, unter keinen Umständen auch nur die Grenze von 1814 als Kompensation für Napoleon preisgeben zu wollen, so ist damit

251.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 7. August 1866, 2^{25} nachm., angek. 3^{40} nachm.

Herr Drouyn de Lhuys bleibt hier, da auch der Kaiser heute oder morgen zurückkehrt. Aus seinen vertraulichen Äußerungen kann ich schließen, daß man auf Mainz verzichten wird.[1]

252.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris 7 août 1866

Arrivé à Paris ce matin et ayant fait les démarches nécessaires à cet effet, j'ai été reçu avant trois heures par le Ministre des affaires étrangères.

J'ai, exposé à Mr. Drouyn de Lhuys d'abord le but de la mission, que Votre Majesté m'avez fait l'honneur de me confier, et je l'ai entretenu ensuite de la situation grave, dans laquelle la Bavière se trouve placée vis-à-vis de la Prusse. Je crois n'avoir omis dans ma conversation aucun des points servant à l'appui des intérêts de Votre Majesté et de la cause de l'indépendance et de l'intégrité du Royaume, j'ai enfin laissé dans les mains du Ministre la copie de la lettre autographe, que je suis chargé de remettre à l'Empereur de la part de Votre Majesté.

Monsieur Drouyn de Lhuys, sans m'interrompre, a écouté attentivement mes observations et réclamations, en présence du Baron de Wendland, qui m'avait introduit chez lui.

Quand j'avais épuisé tous les arguments que j'ai jugés utiles pour l'accomplissement de ma mission, le Ministre m'a dit que l'Empereur arrivant aujourd'hui de Vichy à St. Cloud, il lui présenterait avec empressement ma demande.

Mr. Drouyn de Lhuys m'a observé ensuite que la médiation de la France avait été acceptée exclusivement par l'Autriche, la Prusse et l'Italie, qu'elle

gewiß nicht erwiesen, daß er seit der Intervention Napoleons vom 5. Juli ununterbrochen und um jeden Preis diese Linie innegehalten hat, aber es ist wahrscheinlich. Es liegen keine authentischen Beweise vor, daß er sich zu jener Grenze hätte bereit finden lassen. Zwar schreibt Gustav Freytag am 13./14. Sept. 1866 an den Grafen Baudissin (mitget. von Dr. Willibald Freytag, Die Bücherstube, 3. Jg. 1914, S. 8—19) in einem längeren, augenscheinlich aus dem kronprinzlichen Kreise stammenden Bericht ». . . Da kam ins Hauptquartier die Kunde von der Abtretung Venetiens. Und jetzt wurde Bismarck schwach und riet zum Abkauf des Kaisers durch Landau, Saarbrück usw., seine alte Schwäche. Da aber waren wieder die Hohenzollern, Vater und Sohn, fest. Der Kronprinz, gehoben durch die Taten und Erfolge seiner Armee, forderte rücksichtslosen Vormarsch, Moltke disponierte, man ging gegen Wien. « Aber diese Erzählung zweiter oder dritter Hand, nicht für einen bestimmten Moment authentisch belegt und augenscheinlich verschiedene Kontroversen verschmelzend, ist kein Beweisstück für das, was Bismarck tatsächlich gewollt hat.

[1] Der Rückzug beginnt mit dem Verzicht auf die (vielleicht von Anfang an als solche gedachte) Maximalforderung.

n'avait agi qu'envers ces puissances et n'avait pas été appliquée à la Bavière et aux autres états allemands, qui avaient été les alliés de l'Autriche, la dernière ayant signé les préliminaires de paix séparément, et sans y faire comprendre ces états. Il m'a fait entrevoir certaines difficultés politiques graves pour la France dans le cas qu'elle allait proposer et faire valoir sa médiation en faveur de la Bavière aux conférences de Berlin, il dit, que ce serait un nouvel acte d'intervention dans les affaires d'Allemagne, qu'il considérait comme fort délicat et important, auquel il fallait réfléchir sérieusement.

J'y ai répliqué que la médiation française, qui a obtenu l'armistice et les préliminaires de paix à Nicolsbourg entre l'Autriche, la Prusse et l'Italie, avait été cependant en principe et dans l'intention accordée aussi à la Bavière, et s'était déjà fait valoir à un certain degré, — si cette intervention bienveillante de la France n'avait pas abouti alors complètement en notre faveur, il me semblait tout aussi naturel, que logique de l'appliquer actuellement dans quelque forme convenable aux conférences de paix à Berlin, dans l'intérêt commun de la paix et de la constitution de la confédération du Sud de l'Allemagne; le programme médiateur français, conçu antérieurement et appliqué partiellement à Nicolsbourg serait ainsi réalisé complètement et sans doute avec un succès parfait.

Le Ministre, obligé de réserver à l'Empereur la décision ultérieure à cet égard, et mes propres intérêts m'ayant invité à ne point la faire préjuger, je me suis borné à développer notre situation et notre avenir et à faire entrevoir l'intérêt de la France pour une pression de sa part sur le Cabinet prussien, en notre faveur, et pour empêcher la spoliation territoriale de la Bavière.

Les opinions avancées de Mr. Drouyn de Lhuys m'ont fait une impression pénible et ne semblent pas être favorables à un résultat complet de ma mission.

Je suis dans l'attente de mon audience à St. Cloud. Le retour subit et inopiné de l'Empereur à Paris est attribué à des motifs politiques importants. L'esprit public en France et celui de l'armée et fort ému est irrité, il réclame une décision de l'Empereur dans l'un ou l'autre sens.[1]

253.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Durch Oberstleutnant v. Loë

Berlin, den 8. August 1866

Eure Exzellenz sind durch meine letzten Telegramme vorläufig von den Eröffnungen unterrichtet, welche Herr Benedetti mir im Auftrage des Kaisers

[1] Vgl. dazu den entsprechenden Bericht des Baron Wendland, der Baron Perglas bei Drouyn de Lhuys einführte: »Auf meine frühere Anfrage . . ., inwieweit von Frankreich eine Hilfeleistung zu erwarten wäre, wollte oder konnte der Minister keine bestimmte Auskunft geben, indem er sagte, dies sei eine Sache von zu großer Tragweite, als daß darüber schnell und leicht entschieden werden könnte . . . Der württembergische Gesandte am hiesigen Hofe, Freiherr v. Waechter, den ich soeben im Vorzimmer des Herrn Drouyn de Lhuys fand, ist beauftragt, in ähnlicher Weise die Vermittlung Frankreichs in Anspruch zu nehmen.« (Geh. St. Arch. München.)

gemacht hat. Ich beeile mich nun, Ihnen das Nähere über diese neue Wendung der Dinge mitzuteilen.

Der französische Botschafter hatte mir schon am 26. Juli Eröffnungen gemacht,[1] welche darauf hinausgingen, daß der Kaiser mit irgendeiner Forderung vor der schließlichen Regulierung der Sache hervortreten werde; und es war dabei auf die Grenzen von 1814 und auf Landau und Luxemburg hingedeutet. Herr Benedetti hatte indes keinen peremtorischen Auftrag und keine schriftliche Vorlage; und dies machte es ihm möglich, von einer amtlichen Behandlung abzusehen, welche voraussichtlich die unmittelbar bevorstehende Unterzeichnung der Friedenspräliminarien und des Waffenstillstandes erschwert, vielleicht verhindert haben würde. Diese Andeutungen konnten mich indes nicht auf solche Anforderungen vorbereiten, wie es diejenigen sind, mit welchen der Botschafter gleich nach meiner Ankunft hervorgetreten ist. Eure Exzellenz erhalten in der Anlage Abschrift des Schreibens des Herrn Benedetti nebst dem Projekt der Geheimen Konvention in drei Artikeln,[2] und meine Unterredung mit dem Botschafter ergab, daß auch die Abtretung von Mainz darin mit eingeschlossen sein soll.

Diesmal bestand der Botschafter darauf, daß ich die Vorschläge Seiner Majestät dem Könige amtlich vorlegen solle, obgleich ich ihm von vornherein versicherte, daß so maßlose Anforderungen wie diese, welche alle unsere Befürchtungen weit hinter sich zurückließen, ebensowenig Aussicht hätten, von Seiner Majestät dem Könige angenommen zu werden, als meine eigene Überzeugung mir gestattete, sie zu befürworten.

Daß ich mich in meiner Voraussicht über die Gesinnung Seiner Majestät des Königs in dieser Beziehung nicht getäuscht habe, brauche ich nicht erst zu erwähnen.

Vor dem Kriege waren mir, durch Personen aus der vertrauten Umgebung des Prinzen Napoleon, Vorschläge, welche von dem Kaiser selbst auszugehen schienen, zugekommen, in denen für Frankreich das linke Rheinufer vom Süden her bis Koblenz hin, aber mit Ausschluß von Mainz und Koblenz gefordert wurde.[3] Ich konnte diese Vorschläge bei Seiner Majestät dem Könige nicht befürworten, obgleich damals als Gegenleistung ein aktives Bündnis gegen Österreich, unter Beteiligung Frankreichs mit 300000 Mann, und als schließliche Frucht die Vergrößerung Preußens um etwa 8 Millionen Bevölkerung dargeboten wurde, und bei der Ungewißheit, die damals noch bei uns über die Chancen eines Krieges mit Österreich herrschte, ein solches Bündnis von entscheidender Wichtigkeit für uns sein konnte.

Wie sollen wir es uns erklären, wenn jetzt nach einem glücklichen Kriege, wo wir jener Gegenleistung nicht mehr bedürfen, Forderungen gestellt werden, welche eine kaum geringere Landabtretung und durch den Einschluß von Mainz eine politisch und strategisch viel wichtigere Position enthalten, wäh-

[1] Vgl. Nr. 238.

[2] Nr. 245.

[3] Anspielung auf die Mission Kiß und den französisch-preußischen Bündnisentwurf des Prinz-Napoleon-Kreises vom 30. Mai 1866, vgl. Nr. 127 C.

rend zugleich das Maß dessen, was wir behalten sollen, auf die Hälfte reduziert wird?

Welches ist dabei der Gedanke und die letzte Absicht des Kaisers Napoleon?

Die durch Eure Exzellenz erhaltenen freiwilligen und positiven Zusicherungen, daß er für sich selbst nichts verlange, hatten uns glauben lassen, daß jenes eben angedeutete System der Kompensationen verlassen worden sei. Sie hatten uns zu großer Beruhigung gereicht, nicht nur indem sie uns die Gewißheit zu geben schienen, daß die augenblicklichen Früchte unseres Sieges von Frankreich nicht angefochten werden, sondern auch ganz besonders, weil sie uns das Vertrauen gewährten, daß der Kaiser in richtiger Würdigung der Situation Europas den wahren und größten Gewinn für Frankreich nicht im Erwerb irgendeines Territoriums, sondern in der Änderung der politischen Kombination, in der Loslösung Preußens von der nordischen Koalition, in der Unabhängigkeit und freien Bewegung einer norddeutschen Macht sehe, deren Interessen den französischen Interessen nicht entgegenstehen. Indem durch diese Befreiung Preußens von äußeren, für Frankreich feindlichen Einflüssen jede Gefahr, die in dieser Koalition liegen konnte, für Frankreich und namentlich für den Kaiser und seine Dynastie beseitigt und uns die Möglichkeit gegeben wird, unsere mit Frankreich gemeinschaftlichen Interessen zur vollen Entwicklung zu bringen, entsteht eine neue europäische Kombination, welche herbeigeführt und dauernd begründet zu haben, der Kaiser Napoleon, wie wir glaubten, für einen hinreichenden Gewinn ansah, um uns die Verstärkung unserer Stellung zu gönnen, ohne andere Kompensationen als diesen politischen Gewinn zu fordern.

Es lag hierin ein großer politischer Gedanke, den wir dem Kaiser Napoleon zutrauten. Seine auch jetzt oft wiederholten Versicherungen, daß er weder in dem Norddeutschen Bunde, noch in der direkten Vergrößerung Preußens um 4 Millionen etwas erblicke, was die Interessen Frankreichs berühre, bestärkten uns in diesem Glauben.

Sollen wir diesen Glauben jetzt aufgeben? Sollen wir annehmen, daß der Kaiser auf diesen politischen Gedanken verzichte? — Wir müssen es fast befürchten, denn er kennt die deutschen Verhältnisse zu gut, um nicht einzusehen, daß die Durchführung desselben mit solchen Forderungen und Vorschlägen, wie er sie jetzt an uns stellt, unvereinbar ist. Die Annahme derselben würde uns vor der eigenen Nation demütigen und die Stellung des Königs in Preußen selbst erschüttern.

Niemand hat besser als der Kaiser Napoleon die Bedeutung und die Macht der Nationalitätsideen in unserer Zeit erkannt und gewürdigt. Er hat sich zu ihrem Verteidiger und Beschützer gemacht, und sowohl früher als auch neuerdings in bezug auf Nordschleswig die Berücksichtigung derselben in dringender Weise von uns gefordert. Er hat dieselben nicht nur in Italien faktisch zur Geltung gebracht, sondern auch ihr Gewicht in Deutschland und für Deutschland anerkannt. Er kann sich nicht verhehlen, in welch direkten Gegensatz wir mit denselben treten müßten, wenn wir seine Forderungen erfüllen wollten. Er kann die Folgen beurteilen, welche das Bekanntwerden derselben in ganz

Deutschland haben würde. Bisher schien er großen Wert darauf zu legen, durch seine Haltung Deutschland gegenüber das Mißtrauen zu entkräften, welches das deutsche Volk gegen Frankreich und insbesondere gegen seine Dynastie hegte, und es ist ihm gelungen, in hohem Grade dadurch ein Vertrauen zu erwerben, welches durch seine gegenwärtige Haltung, sobald sie bekannt würde, wieder in das Gegenteil umschlagen müßte.

Ich empfahl Herrn Benedetti, dem Kaiser vorzuschlagen, daß er uns gestatte, seine Anforderungen zur öffentlichen Diskussion zu bringen, sie nicht mehr als Geheimnis zwischen den Kabinetten zu behandeln, sondern sie dem preußischen, eventuell dem deutschen Parlamente vorzulegen, und das erstere zu befragen, ob es in der Vergrößerung der Monarchie durch die Annexion von Hannover, Hessen und Nassau, das andere, ob es in der Konsolidierung eine hinreichende Kompensation für die Opfer erblicke, die uns zugemutet werden. Ich zweifle, ob der Kaiser es darauf ankommen lassen werde, selbst wenn wir uns anheischig machen wollten, den Grundsatz zu vertreten, daß ein gutes Verhältnis zu einem so mächtigen Nachbar dieses Opfer wert sei. Er wird sich über die Aufnahme, die unsere Vorlagen finden werden, nicht täuschen.

Weil er dies sicher nicht tut, weil wir ihm zutrauen müssen, daß er die Unmöglichkeit für uns, die Annahme seiner Vorschläge mit unserer Stellung in Deutschland zu verbinden, vollständig zu beurteilen weiß, hat es uns in hohem Grade beunruhigen müssen, daß er in diesem Augenblick mit solchen Vorschlägen hervortritt, und dadurch nicht allein das eben enger gezogene gute Verhältnis mit uns, sondern seine eigene gegenwärtig so glänzende Stellung kompromittiert.

Durch sein Einschreiten unmittelbar nach dem Siege, durch die in dem Schreiben vom 4. Juli angebotene und von uns aus so bereitwillig angenommene Vermittlung hat er die Stelle des Schiedsrichters in Europa erfolgreich geübt und sich selbst eine fast diktatorische Stellung gegeben. Wir haben diese Stellung akzeptiert; wir haben uns durch die Ratschläge und Wünsche des Kaisers, die er selbst durch die Notwendigkeiten seiner persönlichen Stellung seinem Lande gegenüber motivierte, mitten in unserer Siegeslaufbahn aufhalten lassen; wir haben einen Waffenstillstand geschlossen, welcher uns um die schon in unseren Händen befindliche feste Stellung von Preßburg brachte; wir haben auf die Einnahme der feindlichen Hauptstadt, welche offen vor uns lag und vom Feinde nicht ernstlich verteidigt worden wäre, verzichtet, weil er Wert darauf legte, vor seinem Lande die Rolle des Vermittlers durchzuführen; wir haben damit auf einen großen moralischen Eindruck unsererseits verzichtet, dem die Armee und das Land entgegensahen; wir haben endlich an Österreich eine Basis des Friedens bewilligt, auf welche es in dem Zustand, in dem es sich befand, uns gegenüber keinen Anspruch hatte. Wir haben eine Mäßigung bewiesen, welche uns im eigenen Lande verdacht wird, während die Früchte unserer Anstrengungen und Siege, die Früchte eines Kampfes, in dem wir unsere Existenz gefährdeten, Italien unverkürzt zugefallen sind. Es ist uns schwer gewesen, die Haltung des Kaisers mit der früher von ihm versprochenen neutralité bienveillante in Übereinstimmung

zu bringen. Er hat in der ganzen Vermittlung nur für Österreich Wohlwollen und Fürsorge gezeigt; sie ist Österreich zum entschiedensten Vorteil geworden. Wir haben weniger erreicht, als wir zu fordern berechtigt waren, und als wir ohne diese Dazwischenkunft erreicht haben würden. Wir selbst haben uns dies gefallen lassen, weil wir die volle Bedeutung der Stellung und der Macht des Kaisers würdigten. Also wir haben uns nicht verhehlt, was wir damit geopfert haben. Und schon geht durch Armee und Volk das Gefühl, daß es Frankreich sei, welches uns um den vollen Erfolg unserer Siege gebracht habe; und wir werden Mühe haben, unsere Mäßigung zu motivieren, daß dieses Gefühl nicht zu einer Überzeugung heranwachse, welcher wir kaum wieder widersprechen können. Wenn uns zu allen diesen Opfern, die wir dem Kaiser in dem Bewußtsein der Wichtigkeit unserer guten Beziehungen zu Frankreich gebracht haben, nun ersichtliche Abtretungen preußischen und deutschen Landes zugemutet werden, so wird eine Nachgiebigkeit unsererseits zum Kaudinischen Paß für uns, durch den wir nicht gehen können, ohne die Existenz des Heeres selbst zu gefährden.

Der Kaiser motiviert seine Forderungen durch die Rücksicht auf sein Land und die öffentliche Stimme desselben; wir stellen dem die Rücksicht auf unser Land und die Stimme unseres Volkes entgegen. Wir können es nicht mit der Klugheit, die wir an ihm hochzuachten gewohnt sind, vereinbar finden, daß er Ansprüche an uns macht, welche eine Demütigung Preußens enthalten, aus der eine neue unversöhnliche Feindschaft des preußischen und deutschen Volks gegen Frankreich hervorgehen müßte.

Ich wiederhole die Frage: was kann der Gedanke und die letzte Absicht des Kaisers bei dieser neuen Wendung sein?

Seine Majestät der König sprachen die Befürchtung aus, daß der Kaiser es zum Bruch mit Preußen treiben wolle, und ich kann nicht umhin, diese Befürchtung wenigstens für das diplomatische Gebiet gerechtfertigt zu finden.

Ich habe dem französischen Botschafter nicht verhehlt, daß seine Eröffnungen diesen Eindruck machen würden, und daß ich es im gegenwärtigen Augenblick für klüger halten würde, dieselben nicht weiter zu verfolgen. Aber seine Instruktionen scheinen diesmal sehr peremtorischer Art zu sein.

Herr Benedetti äußerte zwar: Nous ne vous ferons pas la guerre pour cela; aber er stellte eine dauernde Verstimmung des Kaisers und seiner Regierung in Aussicht, welche von verhängnisvollem Einfluß auf die ganze Lage sein würde.

Ich würdige vollständig die Bedeutung dieser Äußerungen. Niemand kann einen höheren Wert auf die Beziehungen zu Frankreich legen als ich. Durch das Auftreten des Kaisers können die Unterhandlungen, welche wir im Begriff sind zu eröffnen, auf das äußerste erschwert werden. Wir können, wenn wir der Unterstützung Frankreichs entbehren, oder das Vertrauen darauf verlieren, uns genötigt sehen, unseren Gegnern günstigere Bedingungen zu machen, als es bis jetzt in unserer Absicht lag. Wir können möglicherweise dahin kommen, auf direkte Annexionen zu verzichten, und uns auf die ver-

stärkte Stellung in einem neuen Bundesverhältnis zurückzuziehen, und unsere Anlehnung lediglich an der nationalen Entwicklung Deutschlands nehmen. Wir hätten es vorgezogen, in Gemeinschaft mit Frankreich und ohne alle Schädigung seiner Interessen die vollen Früchte unserer Siege einzuernten; will aber Frankreich uns diese Früchte dadurch verkümmern, daß es seine Zustimmung an Bedingungen knüpft, welche für uns unmöglich sind zu erfüllen, so müßten wir uns darüber resignieren und dürfen uns die Folgen nicht verhehlen, welche daraus für unser Verhältnis zu Frankreich hervorgehen müßten.

Wir täuschen uns nicht über die Bedeutung der gegenwärtigen Entscheidung. Es handelt sich in der Tat um mehr als um die verhältnismäßig kleine Gebietsabtretung, welche gefordert ist. Die Quadratmeilen und die Bevölkerungszahl sind kein solcher Zuwachs für Frankreich, der für die Gleichgewichtsfrage von Bedeutung wäre. Preußens Bevölkerung ist seit 1813 durch den natürlichen Verlauf des inneren Gedeihens um mehr als das Zehnfache dessen gewachsen, was Frankreich jetzt fordert. Die Abtretung wird das Machtverhältnis nicht verändern. Aber es handelt sich dabei um zwei Momente, welche prinzipiell von der größten Wichtigkeit für uns sind.

Einmal um unsere Stellung in Deutschland, welche unwiderleglich durch eine solche Transaktion verloren gehen würde. Eine Abtretung preußischer Untertanen, welche nicht aufhören wollen, Preußen zu sein; eine Zession deutschen Landes, welche wir von den Souveränen erwirken sollen, indem wir selbst sie anderweitig entschädigen, und in einem Umfange, wie der beanspruchte, welcher die Bundesfestung Mainz einschließt, würde Preußen jedes Vertrauens in Deutschland, die Regierung des Vertrauens im eigenen Lande berauben.

Das zweite Moment ist das Vertrauen, welches wir selbst zu Seiner Majestät dem Kaiser der Franzosen hegen dürfen. Dieses Vertrauen würde ebenfalls unwiederbringlich verloren sein, wenn wir zu der Überzeugung kämen, daß er den eben entwickelten Gedanken über die gegenseitige Stellung Frankreichs und Preußens, welche wir bisher für die seinigen zu halten Ursache hatten, untreu geworden, und in der Machtverstärkung Preußens statt eines Vorteils für Frankreich eine Gefährdung erblicke, für welche er Kompensationen auf Kosten Deutschlands suchen müßte. Ob wir annehmen, daß dies Hintergedanken seien, welche er von Anfang an gehegt,[1] — oder ob wir glauben sollen, daß er Einflüssen zugänglich geworden, welche seine unzweideutig bekundete Stimmung umgewandelt: in beiden Fällen könnten wir auf die Gemeinschaft unserer Interessen und auf die Dauer unserer günstigen Beziehungen nicht mehr mit derselben Zuversicht blicken wie bisher. Von seinen jetzigen Entschließungen hängt es ab, ob diese Zuversicht fortdauern, oder ob das alte Verhältnis des Mißtrauens und der Besorgnis vor Frankreich, welches uns mehr als ein Menschenalter hindurch in der Nordischen Koalition festgehalten hat, wieder eintreten soll.

[1] Diese Möglichkeit, die Bismarck noch offen läßt, muß heute, seitdem das ganze Aktenmaterial vorliegt, nachdrücklich bejaht werden, wenngleich die zweite Möglichkeit dadurch nicht völlig ausgeschlossen wird.

5316
Ministerstwo Spraw Zagranicznych BIBLIOTEKA

Nach den neuesten Äußerungen des Kaisers von Rußland dürfen wir annehmen, daß derselbe unseren Annexionen nicht entgegentreten wird, ohne daß Rußland eine Kompensation für seine, uns vorher nicht zugesagte Neutralität in Anspruch nimmt. Der Kaiser Alexander hat nur den Wunsch ausgedrückt, durch eine besondere Sendung einer hochgestellten Persönlichkeit darum angesprochen zu werden und der Verständigung mit uns eine ostensible Grundlage zu geben. Seine Majestät der König ist diesem Wunsche durch die Sendung des Generals v. Manteuffel entgegengekommen. Letztere, bereits von Brünn aus eingeleitet, hat in der Tat nur diese formale Bedeutung, und liegt demselben bisher kein anderer Zweck, namentlich keine Absicht einer Verständigung gegen Frankreich zugrunde. Noch ist unser Vertrauen auf den Kaiser Napoleon und unsere Hoffnung auf die Dauer unserer bisherigen Bemühungen mit ihm nicht so weit erschüttert, daß wir uns gezwungen sähen, diesen Weg einzuschlagen.

Ich habe alle diese Erwägungen auch in meiner Unterhaltung mit dem Kaiserlichen Botschafter zur Sprache gebracht, und ihm die Schwierigkeiten wie die Notwendigkeiten unserer Stellung nicht verhehlt. Ich ersuche Eure Exzellenz, Seiner Majestät dem Kaiser Napoleon gegenüber in diesem Sinne persönlich sich auszusprechen. Der Erfolg Ihrer Besprechung mit ihm wird von entscheidender Wirkung auf die Richtung sein, welche wir unserer Politik in der nächsten Zeit geben müssen.

254.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Ganz vertraulich. Durch Oberstleutnant v. Loë

Berlin, den 8. August 1866

Ich habe Ew. pp. in meinem heutigen Erlaß[1] die Gesichtspunkte angegeben, von denen aus wir die Eröffnungen betrachten müssen, die uns Herr Benedetti im Namen des Kaisers der Franzosen gemacht hat, und die Ew. pp. in Ihrer Unterhaltung mit dem letzteren darzulegen haben werden. Seine Majestät der König beauftragt Sie, zu diesem Ende sich, wenn der Kaiser dort noch verweilen sollte, nach Vichy zu begeben. Ein Schreiben an den Kaiser zu richten, hat Seine Majestät der König in der gegenwärtigen Phase nicht für angemessen erachtet; es wäre nicht möglich gewesen, demselben die nötige Ausführlichkeit zu geben, und gerade nach den Eröffnungen des Herrn Benedetti würde ein solches Schreiben der Mißdeutung ausgesetzt gewesen sein.

Ich füge den allgemeinen Betrachtungen meines Erlasses noch einige ganz vertrauliche Bemerkungen hinzu.

Ew. pp. haben gewünscht, das Maximum von Konzessionen zu wissen, welches dem Kaiser Napoleon gemacht werden könnte. Sie kennen die Gesinnungen Seiner Majestät des Königs, und wissen, daß Allerhöchstderselbe nicht

[1] Nr. 253.

darein willigen wird, eigene Untertanen wider ihren Willen aus seiner Monarchie ausscheiden zu lassen, und daß er Zessionen eigentlich deutschen Gebietes auch persönlich und, abgesehen von der Stellung Preußens in Deutschland, freiwillig nicht glaubt zugeben zu dürfen.

An dieser Gesinnung des Königs und dem ausgesprochenen, dem Kaiser nicht unbekannten Widerwillen der Bevölkerung gegen eine Rückkehr unter französische Herrschaft würde auch der Versuch scheitern, auf die Grenzen von 1814, welche materiell weniger Bedeutung haben, zurückzukommen.[1] Solche Abtretungen aber, wie Kaiser Napoleon sie jetzt verlangt, würden nur die Folge eines verlorenen Krieges sein können. Wenn dagegen der Kaiser, wie es aus seinen früheren Unterredungen mit Ihnen hervorzugehen schien, auf Luxemburg einen besonderen Wert legt, so sind wir zunächst kaum in der Lage, dies Großherzogtum in unseren Norddeutschen Bund aufzunehmen. Die Festung hat, nach dem Urteile sachverständiger Militärs, für uns nicht den defensiven Wert, der ihr früher beigelegt ist, und wir sind in der Möglichkeit, unser dortiges Besatzungsverhältnis als erloschen durch die Auflösung des Bundes zu behandeln.[2]

Ebensosehr sind wir bereit, die Hand dazu zu bieten, wenn der Kaiser nach der belgischen Seite hin eine Gebietserweiterung anstrebt. Unserer Auffassung nach liegt hier der natürliche Machtzuwachs Frankreichs, wie er sowohl durch Nationalität und Sprache, als durch das defensive System Frankreichs vorgezeichnet wird. Eine Gebietserweiterung nach der deutschen Seite zu wird immer prekär bleiben, und nur den alten Hader zwischen Deutschland und Frankreich verewigen und immer wieder wachrufen, den wir gerade zu beseitigen wünschen und durch die kluge Politik des Kaisers beseitigt glaubten. Wir hatten in der Tat gemeint, daß der Kaiser diese Auffassung teilte, um so mehr, da, wie Ew. pp. wiederholt bemerkt haben, er von vielen und zuverlässigen Seiten über die Stimmung am Rhein wohl unterrichtet ist.[3] Über kurz oder lang werden die Verhältnisse in Belgien doch in Fluß kommen; ja, es hängt von dem Kaiser selbst sehr wesentlich ab, sie in Fluß zu bringen. Es ist also keineswegs bloß ein Wechsel auf die Zukunft, wie Herr Drouyn de Lhuys sich einst gegen mich ausdrückte, was wir Frankreich bieten, wenn wir uns mit einem Erwerb nach dieser Seite hin einverstanden erklären. Ich halte Belgien auf die Dauer nicht für lebensfähig; und auch den Machtzuwachs Frankreichs durch das französische Belgien können wir ertragen, weil er unsere Stellung in Deutschland nicht berührt und das freundschaftliche Verhältnis zwischen Deutschland und Frankreich nicht unmöglich macht, wie es eine Abtretung deutschen Gebiets tun würde.

Kann der Kaiser hierauf nicht eingehen, beharrt er auf seinen Forderungen und gibt uns dadurch die Überzeugung, daß er das bisher zur Schau getragene System des Wohlwollens für Preußen und der Anerkennung der deutschen

[1] Siehe S. 26 Anm.

[2] Vgl. dazu die sehr einschränkende Instruktion, die König Wilhelm dem Oberstleutnant v. Loë für den Grafen Goltz mitgab, Nr. 260.

[3] Siehe Bd. 1, 173.

Nationalität verläßt: so müssen wir annehmen, daß die in meinem Erlaß ausgesprochene Befürchtung begründet sei, und daß er es wirklich zum Bruch mit uns treiben wolle. Dieser Bruch wird sich vielleicht, wie ich Herrn Benedetti andeutete, nicht gleich in einem Angriffskrieg von seiten Frankreichs, sondern zunächst nur in den diplomatischen Beziehungen und der Erschwerung oder Verhinderung der Früchte unseres Sieges — wozu in der Tat die Art der Vermittlung zwischen uns und Österreich bereits den Anfang gemacht hat — fühlbar machen. Wir müssen aber auch auf den Krieg gefaßt sein, und wir müssen von diesem Augenblick an uns gegen einen Angriffskrieg von Napoleon vorbereiten. Wir werden dies möglichst unostensibel tun; aber wir müssen darauf Rücksicht nehmen schon in den Anforderungen an Geld- und anderen Mitteln, welche wir an den Landtag stellen werden. Wir hegen keinen Zweifel, daß diese Mittel uns gewährt werden, und daß namentlich in dem Augenblick, wo die Gefahr von Frankreich her drohender und offenbarer wird, alle Parteiungen im Innern noch viel entschiedener zurücktreten werden, als sie es im Österreichischen Kriege getan — und zwar in einem solchen Falle nicht nur in Preußen sondern in ganz Deutschland.[1]

255.

Graf Benedetti an Drouyn de Lhuys

Origines diplomatiques. 12, S. 16 f.

Berlin, 8 août 1866, 2^{12} soir; reçu 3^{15} soir

Mr. de Loë part ce soir, et porte au Comte de Goltz des instructions longuement développées,[2] pour le mettre à même de vous exposer et de soumettre à l'Empereur les considérations qui ne permettent pas à la Prusse d'adhérer à notre projet de convention. Subsidiairement, il serait autorisé à rechercher avec vous d'autres combinaisons propres à nous satisfaire . . .

[1] Es ist die drohende Kompensationsforderung vom 5. August, die Bismarck das künftige Verhältnis zu Frankreich mit anderen Augen ansehen ließ. Radowitz erzählt in seinen Lebenserinnerungen 1, 111, Bismarck habe ihm am Abend des 9. August zu den an Goltz abgegangenen schriftlichen Instruktionen noch aufgetragen, mündlich auszurichten: »Auf die französischen Abtretungsverhandlungen gingen wir keinesfalls ein, wir würden eventuell vom Leder ziehen, Allianz machen, wo wir sie fänden, mit Österreich Verständigung suchen.«

Die Anknüpfung Bismarcks mit dem »nationalen Element« in diesen Tagen erhellt auch aus einem Schreiben des Kronprinzen Friedrich Wilhelm an ihn vom 9. August 1866 aus Heringsdorf: »Sie haben mir höchst merkwürdige Kundgebungen napoleonistischen Hungers zukommen lassen. Indem ich bestens danke, gestehe ich, daß ich solche unerhörten Forderungen unter den heutigen Umständen nicht für möglich gehalten hätte. Entweder denkt Napoleon nicht ernstlich an die Erreichbarkeit oder er hat seinerzeit nicht an Goltz das gesagt, was er wirklich zu tun oder zu unterlassen gedächte. Sollte Napoleon auf seinem Rhein-Ufer-Gelüste beharren, so haben wir allen Grund, ihm dankbar zu sein, daß er uns so rasch zur Erreichung der Vereinigung Deutschlands unter ein Oberhaupt verholfen hat. Denn wenn auch mit Widerstreben, so werden dann die Deutschen sicherlich nicht anders können, als sich dem Norddeutschen Bunde anzuschließen.« (Anhang zu den »Gedanken und Erinnerungen« 2, 401.)

[2] Nr. 253, 254.

256.

Denkschrift von Drouyn de Lhuys über die Errichtung eines rheinischen Pufferstaates.[1]

8. August 1866

La politique de la France est guidée par un désir manifeste de maintenir avec la Prusse des relations amicales. Pour que la continuation de cette politique soit possible, pour que le gouvernement puisse la faire accepter par l'opinion publique, il faut que l'alliance des deux nations repose sur une situation réciproque, n'impliquant pour aucune d'elles ni préjudice ni menace. Or il serait inutile de dissimuler que les transformations qui s'accomplissent en Allemagne modifient sensiblement l'équilibre des forces, dans lequel la France a trouvé depuis 1815 la seule sécurité. C'est donc un devoir pour l'Empereur Napoléon de rechercher d'autres garanties, et ce n'est qu'à la condition de se mettre d'accord sur ce point avec la cour de Berlin qu'il pourra donner à ses bons rapports avec elle un caractère vraiment durable. Le cabinet des Tuileries n'est point poussé par l'ambition d'englober sous ses lois des territoires situés en dehors des limites de la France,[2] et encore moins des populations de nationalité étrangère: ses déclarations réitérées, son attitude invariable dans les complications européennes, le mettent a l'abri de soupçons[3] de ce genre. Si donc il était amené à demander[4] aujourd'hui une extension de frontières pour la France il n'y serait contraint que[5] par l'impérieuse nécessité de veiller à la défense nationale.

En effet, devant les agrandissements que va recevoir la Prusse et qui résultent, pour elle, non seulement d'annexions territoriales considérables, mais encore d'une organisation politique qui la rendra l'arbitre toute-puissante de l'Allemagne, on reconnaîtra que la sécurité du territoire serait gravement

[1] Diese Denkschrift von Drouyn de Lhuys ist an einer sehr entlegenen Stelle, in dem Buche von M. P. Pradier-Fodéré, Documents pour l'histoire contemporaine (Paris 1871), das augenscheinlich Papiere von Drouyn de Lhuys zusammenstellt, veröffentlicht worden. Sie ist in ihrem wesentlichen Inhalt identisch mit dem Aktenstück, das dem Dänen Jules Hansen am 11. August als Grundlage einer vertraulichen Sondierung in Berlin im Ministerium des Auswärtigen mitgegeben wurde (gedruckt Hansen, Les Coulisses de la diplomatie 109—112, und danach wiederholt: Origines diplomatiques 12, 56—59, aber ohne Kenntnis des Zusammenhangs mit der obigen Fassung). Die spätere Fassung bei Hansen — vgl. Nr. 268 — enthält mehrere stilistische Abweichungen, die in den folgenden Anmerkungen angegeben sind, aber auch ein Plus von zwei Absätzen. Es dünkt mich aber sehr wahrscheinlich, daß diese beiden Absätze schon in der Fassung vom 8. August vorhanden gewesen und nur bei dem Abdruck im Jahre 1871 aus ganz bestimmten Gründen fortgelassen worden sind; sie sind daher auch in dem obigen Abdruck in Klammern eingeschaltet worden.

Daß Drouyn de Lhuys schon am 8. August die Basis der Annexionsforderung vom 5. August verließ und einen anderen Ausweg suchte, hängt mit der telegraphischen Meldung Benedettis vom 8. August 2^{12} nachm. (angek. 3^{14} nachm.) — Nr. 255 — zusammen. In der Denkschrift Drouyns haben wir die (möglicherweise schon bereitgehaltene) Umstellung auf eine neue » Kombination «, die in dieser Depesche angeregt ward.

[2] Fassung vom 11. August (J. Hansen): « de ses limites ».

[3] Fassung vom 11. August (J. Hansen): « de tout soupçon ».

[4] Fassung vom 11. August (J. Hansen): « il demande ».

[5] Fassung vom 11. August (J. Hansen): « on doit convenir qu'il y a été poussé ».

compromise, et que le gouvernement impérial serait autorisé à réclamer des positions équivalentes.[1]

Cependant une combinaison différente se présente à l'esprit, qui, sans soulever les mêmes objections, atteindrait le même but. Ce qu'il faut à la France, c'est une protection sur ses frontières; car il lui sera d'autant plus aisé d'entretenir avec ses voisins les relations cordiales qu'elle s'attache à conserver, lorsqu'elle n'aura rien à craindre de leur prépondérance. Le meilleur moyen d'assurer ce résultat ne consisterait-il pas dans l'interposition d'un État neutre, qui, comprenant les pays allemands situés sur la rive gauche du Rhin, supprimerait à la fois tout contact et toute cause de rivalité entre la France et la Prusse.[2]

La formation d'un tel État, en reculant un voisinage facilement redoutable, permettrait à la France de renoncer aux revendications territoriales et de rester dans une ligne de conduite plus conforme aux principes comme aux inclinations de son gouvernement. L'Europe verrait avec satisfaction les occasions d'un conflit entre deux grands peuples définitivement éloignées, grâce à un établissement conçu dans l'esprit même qui a présidé à l'organisation de la Suisse moderne et de la Belgique.

Le nouvel État trouverait dans l'homogénéité des populations de la Prusse, de la Hesse et de la Bavière rhénane,[3] dans l'unité du territoire, dans le nombre et la richesse des habitants d'excellentes conditions de vitalité, tandis que sa neutralité perpétuelle, garantie par les puissances limitrophes, le mettrait a l'abri de tout danger extérieur.

La Prusse,[4] sans démentir les principes qui font sa force, admettra l'existence autonome d'un État purement germanique, séparé politiquement de l'Allemagne nouvelle qu'elle veut créer, mais restant en communication intellectuelle[5] avec ce grand pays. Les acquisitions qu'elle se prépare à faire dans les pays occupés par ses armes lui offrent des compensations matérielles qui couvriraient amplement le sacrifice territorial auquel elle se prêterait, et l'acroissement de sa puissance compacte lui permettrait de souscrire sans détriment à un pareil échange.

[1] Fassung vom 11. August (J. Hansen): « (on reconnaîtra) que les positions réclamées par la France ne sont que strictement suffisantes pour établir sa sécurité. »

[2] Es handelt sich um einen letzten Versuch der französischen Regierung, statt der Annexion auf den vor dem Kriege von Napoleon und Drouyn de Lhuys gehegten Gedanken des rheinischen Pufferstaats zurückzukommen und zu seiner Begründung das Sicherheitsmotiv, das vor dem Kriege noch keine Rolle gespielt hatte, wirksam zur Geltung zu bringen. Wenn man für diesen Gedanken eine scheinbar für die Deutschen erträgliche Formulierung gefunden zu haben glaubt, so ist mit dieser versöhnlichen Ausmalung die Rechnung der praktischen Hintergedanken zu vergleichen, die in der Rede Persignys im Conseil vom 18. Mai entwickelt wird. (Nr. 112.)

[3] In der Fassung vom 11. August sind die Worte « de la Prusse, de la Hesse et de la Bavière rhénane » weggefallen.

[4] In der Fassung vom 11. August sind die Worte eingeschaltet « qui échapperait dès lors à la nécessité de morceler des territoires et de diviser, pour les remettre à la France, des populations allemandes ».

[5] Fassung vom 11. August (J. Hansen): « communication ».

[Il[1] serait possible même de ne pas détacher de la maison de Prusse ses possessions sur le Rhin, si l'on faisait choix pour le nouveau trône d'un prince qui lui appartiendrait, par exemple le prince héréditaire de Hohenzollern-Sigmaringen. L'empereur Napoléon, confiant dans la loyauté du roi Guillaume, trouverait dans la parole de son auguste allié un gage suffisant de l'indépendance et de la neutralité du pays sur lequel serait appelé à régner un prince de la maison Hohenzollern, et il ne ferait pas difficulté d'accorder son assentiment à cette désignation. Sa Majesté prussienne, élevée par la victoire à un si haut degré de gloire et de puissance, donnerait, en conférant cet apanage à une branche de sa famille qui a noblement payé sa dette sur les champs de bataille, un grand témoignage de sa bienveillance royale, et elle aurait ajouté ainsi à tous les titres d'honneur de l'illustre race dont elle est le chef, deux couronnes nouvelles acquises sous son règne par son seul prestige.]

En résumé, la combinaison dont il s'agit, honorable pour toutes les parties, compatible avec les principes des deux cours alliées, basée sur des précédents que la prudence des cabinets de l'Europe a établis et qui ont reçu la sanction du temps, présente la sauvegarde la plus efficace des intérêts mutuels[2] de la France et de l'Allemagne. Si le cabinet de Berlin tient sincèrement à l'amitié de l'Empereur, il doit éviter d'asseoir dans des positions offensives la formidable puissance militaire dont il va disposer, et dont l'extension sur les frontières mêmes de la France, telles que les traités de 1815 les ont faites, serait une menace permanente: la nation française, provoquée par le sentiment de sa propre conservation, réagirait bientôt avec une force irrésistible contre ce danger, et la sagesse des gouvernements serait impuissante a modérer les passions rivales, qui pousseraient l'une contre l'autre deux grandes nations.

[Que[3] la Prusse au contraire assure à la France les satisfactions qu'elle a

[1] Der hier beginnende Absatz findet sich nicht in dem Abdruck der Denkschrift vom 8. August bei Pradier, wohl aber in der Fassung, die Jules Hansen am 11. August im Ministerium ausgehändigt erhielt. Man könnte an sich annehmen, der Absatz sei erst nachträglich eingefügt und zeige das durch eine sehr persönliche, möglicherweise auf Napoleon selber zurückgehende Note an. Erwägt man aber, daß die Hohenzollern-Kandidatur ein integrierender Bestandteil dieser Pufferstaatsidee war und daß der folgende Absatz mit den Worten « la combinaison . . . *honorable pour toutes les parties* » unmittelbar an diesen Absatz anknüpft, so ist vielmehr anzunehmen, daß auch die Bezeichnung der Kandidatur Hohenzollern schon in dem ersten Entwurfe Drouyns vorgenommen worden war. Diese Annahme wird zur Gewißheit, weil das Motiv, aus dem man im Jahre 1871 (bzw. Nov. 1870) den Abdruck dieses Absatzes für inopportun hielt, auf der Hand liegt. Mitten im Kriege einzugestehen, daß die französische Regierung selber einige Jahre zuvor dem Erbprinzen Leopold von Hohenzollern eine Krone, und zwar im Interesse der französischen Sicherheit, zu verschaffen gesucht hatte, würde das Zentrum des Kriegsmotivs und Kriegsgeschreis vom Juli 1870 einer vernichtenden Kritik preisgegeben haben.

[2] Fassung vom 11. August (Hansen): « matériels ».

[3] Auch die folgenden Sätze fehlen in der Fassung bei Pradier und finden sich nur in dem von J. Hansen mitgeteilten Texte. Daß sie aber schon in der Denkschrift Drouyns de Lhuys vom 8. August gestanden haben, geht aus der Fortführung des Gedankens « le système répond donc aux nécessités des deux pays » hervor; bei dem Abdruck von 1871 mochte die Ausmalung der Allianz und des « nouvel ordre des choses » nicht mehr als zeitgemäß erscheinen.

le droit de réclamer, et elle s'en fera une alliée intéressée à soutenir devant l'Europe le nouvel ordre de choses créé par l'accord des deux puissances. Ce que veut le gouvernement de l'Empereur, c'est uniquement garantir la sécurité nationale, et, amené à proposer à la Prusse un partage de territoires, il ne s'y est déterminé, on le sait, que dans des vues exclusivement défensives. La constitution d'un État neutre intermédiaire lui donnerait des sûretés égales, et en procurerait de pareilles à l'Allemagne contre toute agression.]

Ce système répond donc aux nécessités des deux pays: il exclut les accroissements de force offensive, compromettants pour l'un ou pour l'autre, et il élève entre eux un rempart qui écarte à jamais toute menace pour l'un d'eux, tout péril pour leur alliance.[1]

257.

Drouyn de Lhuys an Baron Wendland

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Paris, le 9 août 1866

Une légère indisposition ne permettant pas à l'Empereur de fixer le jour où Sa Majesté pourra recevoir Mr. le Baron de Perglas, chargé de remettre à l'Empereur une lettre autographe de Sa Majesté le Roi de Bavière, Sa Majesté m'a chargé, pour éviter des retards, de vous prier de vouloir bien me remettre la lettre de votre auguste Souverain. Je m'empresserai de placer cette lettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale.[2]

258.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

Paris, den 9. August 1866

(Über »zwei ganz vorläufige Unterredungen« mit Drouyn de Lhuys.)

In der ersteren bestätigte ich die dem Minister bereits von Herrn Benedetti zugegangene Mitteilung,[3] daß seine Kompensationsvorschläge von Euer Ex-

[1] In dem Buche Pradiers heißt es S. 35, daß die Kombination Drouyns de Lhuys « ne fut pas accueillie par l'Empereur »; der Verfasser weiß allerdings auch nicht davon, daß sie am 11. August zur Grundlage einer außeramtlichen Sondierung gemacht worden ist. Dagegen glaubt J. Reinach (Revue historique, Tome CXXXVI, März-April 1921, S. 183) versichern zu können, daß Napoleon den Vorschlag gebilligt hätte.

Da es schwer fällt, anzunehmen, daß Drouyn de Lhuys diesen Plan, wenn auch nur auf dem Wege außeramtlicher Sondierung, am 11. August, unmittelbar vor seinem Rücktritt, durch seinen Untergebenen, Grafen Chaudordy, hinter dem Rücken des Kaisers einem politischen Agenten anvertraut haben sollte, so hat die letztere Annahme doch wohl die größere Wahrscheinlichkeit für sich.

[2] Das Motiv der Ablehnung, den Baron Perglas mit dem Briefe König Ludwigs II. zu empfangen, lag für Kaiser Napoleon III. natürlich in der Tatsache, daß er — was den Bayern allerdings unbekannt war — in diesem Augenblick noch in Berlin über die Abtretung der bayrischen Pfalz an Frankreich verhandeln ließ und sich schlechterdings nicht persönlich zu der Bitte um seine Vermittlung äußern konnte.

[3] Nr. 255.

zellenz nicht günstig aufgenommen worden seien. Er behauptete gleichwohl, daß denselben die Andeutungen zum Grunde gelegt worden wären, welche Euer Exzellenz dem Kaiserlichen Botschafter in Nikolsburg gemacht hätten.[1]* Insbesondere habe der von Euer Exzellenz gemachte ganz richtige Einwand, daß wir Frankreich nicht das dem Könige der Niederlande gehörige Großherzogtum Luxemburg geben, sondern nur auf das preußische Besatzungsrecht in der Festung dieses Namens verzichten könnten, dahin geführt, der genannten Macht dafür eine Entschädigung in Rheinbayern zu gewähren, über welches wir infolge der Bayern bei dem Friedensschlusse aufzuerlegenden Bedingungen würden verfügen können.[2]*

Ich habe Herrn Drouyn de Lhuys erklärt, daß ich noch nicht in der Lage sei, mit ihm die Frage, welche Kompensationsobjekte wir Frankreich zugestehen könnten, welche dagegen vorenthalten müßten, zu diskutieren. Nur das könne ich ihm mit Bestimmtheit versichern, daß Euer Exzellenz nie daran gedacht hätten, so bedeutende deutsche Gebiete, insbesondere die wichtige Festung Mainz, Frankreich zu überlassen. Ich setzte ihm zugleich die Bedeutung der letzteren auseinander und wies ihm nach, daß durch ihre Abtretung das Herz Deutschlands jedem Angriff offengelegt[1] und mindestens der Verlust des rechten Moselufers eine früher oder später unausbleibliche Folge derselben für uns sein würde. Er sagte mir zuletzt, daß auf den Erwerb von Mainz vielleicht verzichtet werden dürfte,[3]* worüber er indessen nichts Positives sagen könne, bevor er nicht von neuem die Befehle des Kaisers eingeholt hätte.

Meine Annahme, daß man gar nicht ernstlich gehofft hätte, alles in Anspruch Genommene zu erlangen, bestritt er entschieden. Er behauptete, daß die Kaiserliche Regierung zuversichtlich erwartet habe, keiner ablehnenden Antwort zu begegnen und daß ihr jede Absicht zu handeln ferngelegen habe. Er schilderte mir zugleich in lebhaften Farben die Stimmung des Landes, wie sie sich aus Berichten gewichtiger Autoritäten ergäbe, und die Gefahren für den Thron und die Dynastie, wenn Frankreich nicht eine nicht bloß illusorische, sondern reelle, wenngleich bescheiden bemessene Kompensation erhielte. Er habe, so sagte er, zwei Dynastieen fallen sehen und kenne daher genau die Symptome, welche einer solchen Umwälzung vorherzugehen pflegten. Er habe sich nie darin getäuscht. Hiernach könne er mir aber versichern, daß der Thron des Kaisers Gefahr liefe, wenn Seine Majestät sich eine so immense Veränderung des Gleichgewichts ruhig gefallen ließe.

Ich habe den Minister gebeten, überzeugt zu sein, daß ich die Schwierigkeit der Lage, in welcher der Kaiser sich befinde, vollkommen würdigte, und daß die Königliche Regierung alles, was ihr möglich sei, tun werde, um nicht allein jene Gefahren zu beseitigen, sondern auch dauernd gute Beziehungen zwischen beiden Mächten herzustellen. Dieselbe wünsche durchaus nicht, in eine neue kriegerische Aktion hineingetrieben zu werden, sich ein höheres Ziel als das

[1] Dieses Argument hatte für die traditionelle französische Politik nur die umgekehrte Beweiskraft. Auch von Thiers ist das Wort überliefert, wenn man ihn im Jahre 1848 hätte gewähren lassen, so würde er die Grenzen Deutschlands bis Mainz ausgedehnt und den Schlüssel Deutschlands in die Hände genommen haben.

bisherige zu stecken, und zwar um so weniger, als sie sich nicht verhehlen könnte, daß sie alsdann an die deutsche Nationalidee in einer Weise würde appellieren müssen, welche die revolutionäre Leidenschaft wachrufen könnte. Für beide Mächte sei ein Krieg gefährlich, ein aufrichtiges Einverständnis wünschenswert. Nationen hätten ihre fixen Ideen wie Individuen und es sei weise, solche zu schonen, um Ausbrüche des Paroxismus zu verhüten, aber dieses Bestreben dürfe nicht so weit gehen, sich solchen fixen Ideen dienstbar zu machen und hierdurch einen Selbstmord zu begehen. Eine solche krankhafte Neigung sei diejenige der französischen Nation, ihre Grenzen zu erweitern, obgleich sie unbestreitbar die stärkste Kontinentalmacht sei. Der Kaiser müsse dieser Richtung Rechnung tragen und auch wir seien bereit dazu. Aber Seine Majestät der König habe wenigstens in demselben Maße die Stimmung seines Volkes zu berücksichtigen und könne nicht alle moralischen Resultate seines siegreichen Feldzuges durch eine Verstümmelung Deutschlands vernichten.

Bemerkenswert war in dieser Unterredung die mir von Herrn Drouyn de Lhuys ausgesprochene Überzeugung, daß die Mainlinie ein bloß momentanes Palliativ und die Vereinigung von ganz Deutschland unter Preußen früher oder später unausbleiblich sei.

Heute schrieb mir Herr Drouyn de Lhuys, um mir den Wunsch einer Unterredung, bevor er zum Kaiser nach St. Cloud führe, auszusprechen. Er sagte mir, Herr Benedetti habe berichtet, daß ich durch den Oberstleutnant von Loë ausführliche Instruktionen erhalten würde.[1] Er wolle sich daher heute auf die Mitteilung beschränken, daß er mit dem Kaiser nochmals die ganze Sache durchgesprochen und Seine Majestät die an Herrn Benedetti seinerzeit erlassenen Instruktionen wiederholt gebilligt habe. Der Kaiser glaube damit nur den Erfordernissen der Verteidigung Frankreichs Genüge zu tun, während jeder Gedanke, die Offensivstellung dieser Macht zu verstärken, Ihm fern liege. Ich kennte aber besser als er die geographischen Voraussetzungen und die Bedingungen, welche unsere eigene Stellung vorschriebe. Er würde dankbar dafür sein, wenn ich in dem Wunsche, unsere guten Beziehungen dauernd zu befestigen, eine Kombination vorschlagen könnte, welche den beiderseitigen Interessen entspräche.[2] Ich versicherte dem Minister, daß dies mein lebhafter Wunsch sei. Wir hätten zwei Elementen Rechnung zu tragen, der Stimmung in Frankreich und dem deutschen Nationalgefühl. Unser beiderseitiges Bestreben müsse dahin gerichtet sein, eine Kombination ausfindig zu machen, welche beide befriedigte.

Den Kaiser, welcher in Vichy einen Fieberanfall gehabt hat und noch sehr leidend zu sein scheint, indessen heute einen Ministerrat abhält, habe ich noch nicht aufgesucht, weil ich zuvor Euer Exzellenz Intentionen in der Grenzrektifikationsfrage vollständig zu kennen wünschte. Indessen habe ich aus guter Quelle gehört, daß er in der Tat die Absicht gehabt hatte, keinerlei Kom-

[1] Nr. 255.

[2] Eine erste Andeutung des Ministers, daß er statt der Kompensationsförderung vom 5. August einen anderen Ausweg, eine andere Kombination — eben die in seiner Denkschrift vom 8. August, Nr. 256, entwickelte — zu suchen sich anschicke.

pensationen zu verlangen, und erst durch die beunruhigenden Berichte über die öffentliche Stimmung, welche in der Errichtung einer starken Macht an der Grenze Frankreichs ohne alle Entschädigung für dieses eine tiefe Demütigung erblickt und die relative Machtschwächung Frankreichs nicht mit Unrecht dem Kaiser zur Last legt, welcher zum Kriege getrieben[4*] und das preußisch-italienische Bündnis gefördert habe, nachträglich zu den ausgesprochenen Wünschen genötigt worden ist.

Ein Krieg ist deshalb für jetzt nicht zu fürchten, denn selbst der Marschall Mac Mahon soll dem Kaiser erklärt haben, daß die französische Armee jetzt einen solchen gegen Preußen zu führen nicht imstande sei.[1] Aber der Thron des Kaisers würde schwer erschüttert und zukünftigen Gefahren der Keim gelegt werden, wenn wir nicht Seine Wünsche innerhalb des Maßes des Vernünftigen erfüllen könnten.

Randbemerkungen Bismarcks:

1* !
2* ?
3* sehr gütig
4* in der Voraussicht, daß wir geschlagen werden würden

259.

Graf Mensdorff an Fürst Metternich

Ausfertigung. H. H. St. u. Arch. Wien

Lettre Particulière

Vienne, le 10 août 1866

... Le Duc de Gramont m'a aussi annoncé que le Gouvernement français avait réclamé à Berlin ses anciennes frontières de 1814 du côté de l'Allemagne[2] et que le Comte de Bismarck était disposé à accéder à cette demande. Le comte Apponyi me mande de Londres la même nouvelle en ajoutant que Lord Stanley s'en montre très inquiet, mais ne croit pas que l'Angleterre doive sortir pour cela de la neutralité qu'elle observe strictement en tout ce qui regarde les affaires de l'Europe continentale.[3]

[1] Über diesen Vorgang berichtet Radowitz in einem Brief an den Grafen Keyserling vom 26. August (Lebenserinnerungen, hrsg. von H. Holborn, 1, 116): » Mac Mahon war citissime aus Algier geholt worden, Kriegsrat wurde abgehalten und das positive Ergebnis fiel dahin aus, daß man sich nicht imstande fand, den Krieg jetzt zu unternehmen. Nur der allzeit mit dem Maule mutige Drouyn de Lhuys, unser Feind und momentan doppelt verbissener Österreicher, wollte losgehen quand même. Mac Mahon hat am bestimmtesten erklärt, daß die Armee nicht den Kampf mit der preußischen aufnehmen könne, und der Kaiser, wieder verständig geworden, ihm nachgegeben.«

[2] Die französischen Staatsmänner hielten es für angezeigt, der europäischen Diplomatie ihre Kompensationsforderung nicht in ihrem wahren Umfange, sondern in der sehr viel bescheideneren Form » der Grenzen von 1814 « einzugestehen.

[3] Aus dem Berichte des Grafen Apponyi vom 10. August 1866: Nous causâmes des graves éventualités que pourrait entraîner un refus de la Prusse d'accéder aux demandes françaises et je ne dissimulai pas à mon interlocuteur que je considérais ce refus comme très probable, la Prusse victorieuse ne pouvant, selon moi, faire des concessions de territoire qui diminueraient son prestige et sa popularité et lui vaudraient l'accusation de trahir

260.

Oberstleutnant v. Loë an Graf Goltz

Kopie. A. A. Berlin

Paris, den 10. August 1866

Eurer Exzellenz

erlaube ich mir ganz gehorsamst zu melden, daß Seine Majestät der König geruht haben, mich bei Gelegenheit meiner vorgestern erfolgten Abreise mit nachfolgenden mündlichen Instruktionen für Eure Exzellenz zu versehen.[1]

Seine Majestät sprachen sich über den letzten Bericht,[2] welchen Eure Exzellenz eingesandt haben, dahin aus, daß Allerhöchstdieselben mit dem Inhalte völlig einverstanden seien. Nur in betreff der Territoriallinie, welche Eure Exzellenz in dem genannten Berichte als eventuelle Basis eines preußischen Gegenvorschlages gegenüber den französischen Forderungen erwähnt haben, bemerkten Seine Majestät, daß Allerhöchstdieselben keine Linie zum Gegenstande von Unterhandlungen oder auch nur Besprechungen machen könne, welche irgendwie deutsches Gebiet berühre. Seine Majestät trugen mir nachdrücklichst und wiederholt auf, Eurer Exzellenz zu sagen, daß Allerhöchstdieselben fest entschlossen seien, eher Krieg zu führen, ehe Allerhöchstdieselben darin willigen würden, nur einen Zollbreit deutschen Landes abzutreten. Es sei weltbekannt, daß Seine Majestät vor Jahren feierlich erklärt hätten, niemals ein deutsches Dorf von Deutschland abreißen zu lassen[3] — und daran hielten

la cause Allemande. « Mais alors c'est la guerre », s'excria Lord Stanley, « et une guerre plus terrible que celle qui vient de terminer. » — « Je le crains bien », lui répondis-je, « d'autant plus que la Prusse trouvera cette occasion favorable pour resserrer le faisceau de toutes les forces allemandes dans une guerre nationale contre l'ennemi étranger, guerre qui ne manquerait pas d'être très populaire en Allemagne et tendrait, si elle était victorieuse, à établir définitivement la suprématie de la Prusse » . . . Pour ce qui est de l'attitude de l'Angleterre, il résulte du vague et prudent langage que m'a tenu Lord Stanley et encore plus de la réponse qu'il a faite à un de mes collègues qui l'a vu hier, après moi, et l'a interpellé à ce sujet, que le Cabinet Derby espère s'en tirer par une neutralité complète . . . (H. H. u. St. Arch. Wien).

Aus dem Urteil der öffentlichen Meinung in England über die französische Kompensationsforderung der Grenzen von 1814 sei ein Artikel der « Saturday Review » vom 11. August 1866 wiedergegeben: « Translated out of the jargon of diplomacy, this means the confiscation of portions of Germany and of Belgium. This is repeating the Savoy and Nice game on even less justifiable grounds; for, at any rate, French blood was spilled for Italy. But in the war between Austria and Prusse France expended only talk and interference. To be paid for such assistance by a surrender of German territory and by a robbery of Belgium which has been a mere bystander, is a wrong the very suggestion of which may produce the most momentous results. »

[1] Graf Goltz brach, wie Loë (Erinnerungen aus meinem Berufsleben, S. 268) erzählt, bei dem Empfang dieser Instruktion in die Worte aus: » Keinen Fußbreit deutschen Landes treten wir ab . . . Gott sei gelobt und gepriesen, daß wir soweit sind. «

[2] Nr. 250.

[3] Mitten in der Krisis des Jahres 1866, am 25. Mai 1866, hatte der alte König Ludwig I. von Bayern sich an König Wilhelm mit folgendem Schreiben gewandt: » Euere Majestät sprachen vor einigen Jahren die erhebenden Worte: nie einen Quadratfuß teutschen Landes an Frankreich abzutreten, o! seyen Höchstdieselben ihrer immer eingedenk. Es ist fast Gewißheit, daß ein Krieg zwischen Österreich und Preußen das linke Rheinufer

Seine Majestät heute ebenso fest. Seine Majestät ersuchten demgemäß Eure Exzellenz, etwaige Gebietsabtretungen, insofern sie deutsches Land berührten, niemals zum Gegenstande wenn auch nur konfidentieller Besprechungen, sei es mit dem Kaiser, sei es mit den Ministern oder anderen politischen Persönlichkeiten zu machen, damit nicht falsche Hoffnungen erweckt würden.

Der König bezeichnete die Haupt-Depesche,[1] welche ich gestern die Ehre gehabt habe, Eurer Exzellenz zu überreichen, als den präzisen Ausdruck seiner eigensten Anschauungen und Absichten — und ersucht Eure Exzellenz, sich genau in diesem Sinne auszusprechen. Er fügte hinzu, daß in einer zweiten Depesche,[2] welche Eure Exzellenz ebenfalls erhalten haben, der Minister die eventuelle Zession von Luxemburg ins Auge fasse und Eurer Exzellenz seine (des Ministers) Ideen darüber vertraulich und nur zur eigenen Information mitteile. Seine Majestät sehe sich nicht veranlaßt, diese Angelegenheit zu diskutieren, die ja vorläufig nur Holland angehe. Die Frage, ob, wenn später Holland sich geneigt fände, Luxemburg an Frankreich abzutreten, Seine Majestät den Besitz der Festung für Deutschland in Anspruch nehmen müsse oder nicht, sei eine sehr delikate und der König sähe gar keine Veranlassung, dieselbe jetzt aufs Tapet zu bringen.

Ich wagte darauf, um mich der Allerhöchsten Willensmeinung völlig zu vergewissern, den König zu fragen, ob es in den Allerhöchsten Intentionen läge, daß Eure Exzellenz weder über die Eventualität der Zession deutschen Gebietes noch über die Luxemburger Angelegenheit sich irgendwie und in irgendeiner Weise äußerten, welche die Möglichkeit eines Arrangements zuließen. Seine Majestät geruhten darauf zu erwidern, daß dies allerdings sein ausdrücklicher Wille sei und daß Allerhöchstdieselben Eure Exzellenz ermächtigten, sämtliche französische Forderungen pure von der Hand zu weisen. Seine Majestät fügten hinzu, daß, wenn der Kaiser auf seinen Forderungen bestände und die Absicht verriete, dieselben durch Waffengewalt zu unterstützen, Seine Majestät den Nationalkrieg in ganz Deutschland proklamieren und vor keinem Mittel zurückschrecken würden, demselben den größtmöglichsten Nachdruck zu verleihen.[3]

losreiße. Erhalten es Euere Majestät bey Teutschland, es ist dessen schönster Teil (und teutschen Sinnes sind seine Einwohner), für dessen Wiedererwerb Höchstdieselben in dem, ewig ruhmvollen, Befreyungskrieg mit gekämpft haben. Ich lege dieses ans Herz des Sohnes der teutschesten Frau. Preußen vernichte nicht, wozu es am meisten beygetragen. Als der erste Napoleon an Preußen Hannover abtrat, schwur er Preußen Rache. Belle-Alliance ist noch nicht vergessen. Erhalten Euere Majestät den Frieden!« (A. A. Berlin.)

Es war kein Vierteljahr seit dieser Mahnung verflossen, als König Wilhelm sein Wort von 1860 dem Kaiser Napoleon gegenüber auf die Gefahr des Krieges hin wahrmachte.

[1] Nr. 253.

[2] Nr. 254.

[3] In seinen »Erinnerungen aus meinem Berufsleben« überliefert Generaloberst v. Loë aus der Audienz vom 7. August, in der ihm die obige Instruktion erteilt wurde, noch folgende Worte König Wilhelms: »Es wird mir schwer, meinem Volke, nachdem der erste Krieg so große Opfer gefordert, sofort einen zweiten, mindestens ebenso blutigen aufzuerlegen — aber ich kann nicht anders. Der Kaiser Napoleon weiß seit langer Zeit genau, daß ich freiwillig niemals ein einziges deutsches Dorf abtreten werde. Er war von

261.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 10. August 1866, 6^{45} nm.; angek. 8^{13} nm.

Der Kaiser, sehr leidend, hat mich heute nicht empfangen können und wird mich sprechen, sobald es ihm möglich ist. Ich war hierdurch genötigt, Drouyn de Lhuys, dem meine Instruktionen angekündigt waren, zu sagen, daß ich beauftragt sei, dem Kaiser in Anknüpfung an das unannehmbare Konventionsprojekt über unsere gegenseitige Stellung Vortrag zu halten. Der Minister wußte bereits durch Benedetti, daß wir Projekt ablehnten, und führte eine ziemlich drohende Sprache, gab aber doch auch zu, daß er auf deutsche Untertanen keinen besonderen Wert lege und jeden anderweitigen Vorschlag,[1*] welcher die durch Preußens Vergrößerung beeinträchtigte Defensivstellung Frankreichs genügend stärkte, gern prüfen werde. Ich habe ihn ersucht, den Kaiser zu bitten, keinen Entschluß von irgendwelcher Tragweite zu fassen, bevor er mich empfängt.

Der Zustand des Kaisers scheint bedenklich, er selbst darüber sehr beunruhigt. Gestern hat er Blutegel setzen müssen. Es ist ein Blasenleiden, wie die einen sagen, rheumatisch, nach anderen sogar Zuckerkrankheit.

Ein von mir vorzulegendes Gegenprojekt würde meines Erachtens dem Kaiser den Rückzug und unseren hiesigen Freunden die Befürwortung des letzteren sehr erleichtern.[2*]

Randbemerkungen König Wilhelms I.:

[1*] Also Sardinien Genua als Gegengeschenk für Venetien.

[2*] Also Preußen soll Napoleon nochmals durch Konzessionen aus seinem Fiasko retten! Wohin wird Preußen mit solcher Magnanimität kommen, die uns schon Sachsen und Österreichisch-Schlesien kostet.

Von einem Gegenprojekt, wo von Abtretung deutschen Landes die Rede ist, darf Graf Goltz niemals sprechen.

262.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, eigenhändiger Entwurf. A. A. Berlin

Berlin, 10. August 1866, 8^{30} nachm.

Benedetti klagt, daß die französischen Forderungen wegen Mainz durch unsere Schuld bekannt geworden.[1] Ich glaube es kaum, habe aber Indicien,

meinem Standpunkt schon unterrichtet, als er 1860 nach dem Waffenstillstande von Villafranca mit mir in Baden-Baden zusammentraf, denn vor der Bewilligung . . . hatte ich keinen Zweifel über diese meine Anschauungen gelassen. Damals hatte ich die Reorganisation meiner Armee kaum begonnen, heute gebiete ich über 600 000 Mann siegreicher Truppen. Wenn der Kaiser aber jetzt sogar Mainz fordert, so muß er zum Kriege fest entschlossen sein.« Vgl. auch die Erinnerungen (S. 111) von Radowitz über seinen Empfang bei König Wilhelm am 10. August: »Der alte Herr war sehr dezidiert in seiner Abweisung der französischen Zumutungen: Das solle ihnen versalzen werden; man werde deutlich reden müssen und Graf Goltz solle den Kopf steif halten.«

[1] Die französische Diplomatie sprach amtlich in diesen Tagen nur von den Grenzen von 1814. Graf Mensdorff an Fürst Metternich 10. August: «Le Duc de Gramont

daß er sie Anderen mitgeteilt; bei seiner Vorsicht und guten Gesinnung für uns muß ich dann glauben, daß er dazu angewiesen war. Zu Ihrer persönlichen Information bemerke ich, daß wir uns auf alle Fälle rüsten und vorsehen.

263.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, eigenhändiger Entwurf. A. A. Berlin

Berlin, 10. August 1866, 10^{50} nachm.

Benedetti ist gestern abend nach Paris abgereist. Er beharrte bei Mainz, und seine Sprache, wenn auch persönlich freundschaftlich, war von Drohung nicht frei. Pferdeankauf, der auch durch Balan gemeldet, hielt er möglich. Aufhören der guten Beziehungen bezeichnete er als Folge unserer Ablehnung.[1]

264.

Baron Wendland an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Paris, den 10. August 1866

Übersendet Schreiben Drouyns de Lhuys.[2]

Ich habe Baron Perglas sofort von dem Inhalte dieser Depesche in Kenntnis gesetzt, und derselbe hat sich telegraphisch nach München gewendet, um die weiteren Allerhöchsten Befehle einzuholen.[3] Da die Kopie des Allerhöchsten Handschreibens dem Herrn Drouyn de Lhuys durch Herrn v. Perglas bereits übergeben wurde und der Kaiser davon Kenntnis genommen, so läßt sich aus dieser in der Tat wohl wenig freundlichen Weise der Schluß ziehen, daß keine großen Hoffnungen auf französische Intervention zu bauen

m'a aussi annoncé que le Gouvernement français avait réclamé à Berlin ses anciennes frontières de 1814 du côté de l'Allemagne et que le Comte de Bismarck était disposé à accéder à cette demande. Le Comte Apponyi me mande de Londres la même nouvelle en ajoutant que Lord Stanley s'en montre très inquiet . . . » (H. H. u. St. Arch. Wien.) Fürst Metternich an Graf Mensdorff 11. August: « Il paraît certain que le Gouvernement français a demandé à la Prusse les frontières de 1814. On a marchandé sur Sarrelouis tant que Landau, mais Mr. Benedetti déplore d'arriver avec un refus définitif à ce qu'on répond. Die Kaiserin hat mir sagen lassen cette affaire était ridicule. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[1] Theodor von Bernhardi 7, 269 gibt eine Erzählung Max Dunckers vom 24. August wieder: »Benedetti fragte noch vor seiner Abreise, wie es scheint, in etwas drohender Weise, ob das Bismarcks letztes Wort sei?« — « Sans doute! » — « Vous vous en repentirez! » — Das war Benedettis letztes Wort; damit reiste er ab nach Paris. Dort aber fand er die ‚Abwiegelung' bereits in vollem Gange, und er wurde förmlich desavouiert.

[2] Vgl. Nr. 257.

[3] Vgl. den Bericht des Baron Perglas an König Ludwig II. (Geh. St. Arch. München): « Je verrai après, si dans ces jours suivants l'Empereur et l'Impératrice voudront me recevoir, et m'offrir l'occasion de m'acquitter de mes messages —, si cependant, comme on le suppose, l'Empereur partait avant le 15e pour le camp de Châlons sans m'accorder cet honneur, je quitterai Paris pour me rendre directement à Berlin . . . » (Geh. St. Arch. München.)

sind.[1] Ich fand diese Ansicht zu meinem Bedauern bestätigt in einer Konversation, die ich heute morgens mit Herrn Drouyn de Lhuys hatte, in welcher ich ihn dringend bat, dem Baron Perglas eine Audienz bei dem Kaiser zu verschaffen. Herr Drouyn de Lhuys sagte, der Kaiser sei in der Tat unwohl und könne deshalb nicht empfangen. Was den Wunsch Euerer Königlichen Majestät betreffe, Frankreich möge zwischen Preußen und den süddeutschen Staaten eine Ausgleichung zustande zu bringen helfen, so könne der Kaiser nicht wohl eine neue Vermittlung übernehmen, nachdem diejenige, welche von Österreich, Preußen und Italien angenommen worden, beendigt sei. Als ich hierauf bemerkte, daß Bayern und die süddeutschen Staaten in diese vom Kaiser übernommene Vermittlung mit einbegriffen gewesen seien, entgegnete der Minister, daß es Sache Österreichs gewesen sei, keinen Vertrag abzuschließen, in welchem nicht auch diese Staaten mit einbegriffen gewesen seien. Dies sei aber doch geschehen, und Frankreich könne gegenwärtig nur seine bons offices anbieten, um eine Ausgleichung mit Preußen herbeizuführen. Hiezu sei Herr Benedetti bereits beauftragt, und was in dieser Beziehung nur immer geschehen könne, das werde der französische Botschafter in Berlin sicherlich zu tun bereit sein . . .

265.

Unterredung des Freiherrn v. Dalwigk mit dem Botschaftsrat Lefèbvre de Béhaine

(Die Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 248 f.)

Berlin, den 10. August 1866

Um 4 Uhr besuchte mich Edouard Lefèbvre, und ich hatte eine sehr intime Konversation mit ihm. Er fragte mich, was die süddeutschen Staaten im Falle eines Krieges Frankreichs gegen Preußen tun würden. Ich erwiderte: Nichts, weil diese Staaten durch die seitherigen Kriegslasten und die ihnen von Preußen auferlegten Kriegskostenentschädigungen erschöpft seien. Lefèbvre wollte wissen, was in bezug auf Mainz geschehen würde. Ich erwiderte, daß wir Preußen nicht hindern könnten, die Festung zu besetzen. Lefèbvre fand eine solche Besetzung von Mainz für Frankreich sehr beunruhigend, und ich konnte ihm nur vollkommen recht geben.[2]

[1] Der Gesandte sah die Situation richtiger als Baron Perglas, der in einem Bericht vom 10. August an den Staatsrat Daxenberger an der Illusion festhielt: »Die Interessen Frankreichs stimmen ohne allen Zweifel mit der Erhaltung Bayerns (im weitesten Sinne) und mit der Konstitution des süddeutschen Bundes zusammen, aber bezüglich der Mittel, welche Frankreich zur Realisierung dieser gemeinsamen Interessen anwenden könnte, besteht eine gewisse Zurückhaltung; Preußen wird sich vor derselben zu scheuen Ursache haben, und Baron Pfordten dieselbe in unserem Interesse auszulegen und zu benutzen verstehen.« (Geh. St. Arch. München.)

[2] Vgl. dazu den Bericht Dalwigks an den Großherzog von Hessen vom 10. August (Tagebücher S. 292 ff.): »Der erste Botschaftssekretär Edouard Lefèbvre, der sich Eurer Königlichen Hoheit zu Füßen legen läßt, war heute bei mir, um mich zu fragen, welche Haltung die Bevölkerung der Rheinufer einnehmen würde, wenn eine französische Armee die Grenze überschreite.«

Der Bericht Lefèbvres vom 11. August (Orig. diplom. 12, 61 ff.) malt Hergang und

266.

Freiherr von der Pfordten an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Berlin, den 11. August 1866

Gestern abend hatten Graf Bray und ich eine sehr lange Unterredung mit dem Grafen Bismarck,[1] in welcher derselbe bei weitem milder und entgegenkommender war, als am vorigen Tage. Der Grund hiefür liegt offenbar in der in den letzten Tagen zwischen Frankreich und Preußen eingetretenen Spannung, über welche ich nun aus verschiedenen Quellen erfahren habe, daß Frankreich Anspruch auf Territorialentschädigung erhoben habe, um das durch die Annexionen Preußens gestörte Gleichgewicht herzustellen. Es handelt sich dabei um Teile des Rheinlandes, ohne daß ich bis jetzt hätte erfahren können, wie weit die Forderungen gehen. Nach Andeutungen des Grafen Bismarck selbst scheint dabei auch die bayerische Pfalz wenigstens teilweise ins Auge gefaßt zu sein, woraus sich die Zögerung des Kaisers erklären würde, dem Baron Perglas eine Audienz zu gewähren. Auch von der Möglichkeit eines plötzlichen Angriffes der Franzosen auf Mainz wurde gesprochen, und Graf Bismarck wiederholte neuerdings das Verlangen, daß wir sofort preußische Garnison in Mainz zulassen sollten, worauf ich erwiderte, daß wir vollkommen bereit

Tonart der Besprechung ganz anders aus: « Mr. de Dalwigk . . . a été plus explicite encore. Il m'a dit que la France devrait entrer sans délai dans le Palatinat et la Hesse rhénane: il m'a assuré que nous n'y rencontrerions ni haines ni préjugés nationaux très difficiles à surmonter . . . J'ai demandé à Mr. de Dalwigk, s'il ne m'exprimait pas là une opinion purement personnelle, et je ne lui ai pas caché que Mr. von der Pfordten ne m'avait autorisé en rien à supposer qu'il la partageât. Mr. de Dalwigk m'a affirmé que son Collègue de Bavière jugeait la situation exactement comme lui. Ils étaient réduits au silence, a ajouté le Plénipotentiaire hessois: ils ne pouvaient pas ouvertement nous appeler, mais ils seraient heureux de nous voir venir de suite; l'entrée immédiate des troupes françaises dans le Palatinat rendrait aussitôt au Midi de l'Allemagne le courage de résister aux envahissements de la Prusse. »

Der französische Bericht verschweigt, daß die Initiative und Fragestellung doch von französischer Seite ausging; anderseits mag Dalwigk nicht das ganze unverantwortliche (und hinsichtlich der Gesinnung Pfordtens auch wahrheitswidrige) Gerede, das er geführt hatte, seinem Tagebuche anvertraut haben. Diese Dinge bilden in der Geschichte des deutschen Nationalsinns und des deutschen Partikularismus ein Kapitel für sich — in diesem Zusammenhange ist es nur von Wert festzustellen, in welcher Richtung sich die Fühler der französischen Politik vom 5. August in diesen Tagen noch bewegten.

[1] Am Mittag dieses selben Tages hatte v. d. Pfordten, wie er in einem Berichte an den König vom 10. August, nachm. 3 Uhr, mitteilte, eine lange Unterredung mit dem französischen Geschäftsträger Lefèbvre de Béhaine (» der als Sohn des früheren französischen Gesandten in München für uns sehr gut disponiert ist «); er legte ihm nahe, Napoleon möge in der Frage der preußischen Forderungen auf Kriegskostenentschädigung und Gebietsabtretung in Berlin » seine mächtige Stimme für Bayern erheben «. » Herr Lefèbvre versprach mir, nach Paris zu telegraphieren und mir alles mitzuteilen, was er von dort erhalten werde. « Indem v. d. Pfordten am Mittag des 10. August dem Franzosen auseinandersetzte, daß man höchstens durch pfälzische Gebietsteile zur Entschädigung Hessens beitragen könnte, ahnte er nichts davon, daß Frankreich bereits die ganze Pfalz für sich selber beanspruchte. Um so begreiflicher war die Zurückhaltung Lefèbvres (vgl. s. Bericht in den Orig. diplom. 12, 61 ff.).

seien, diese Frage bei dem Friedensabschlusse zu regeln, daß ich übrigens inzwischen schon mir genaue Aufschlüsse über die gegenwärtige Lage der Dinge in Mainz berichtlich erbeten hätte.[1]

In bezug auf die Gebietsabtretungen ließ Graf Bismarck gestern bedeutende Modifikationen als möglich durchblicken. Was nun zunächst die Entschädigung für Hessen-Darmstadt anlangt, so wies er es nicht von der Hand, daß diese Frage vielleicht durch den von mir schon in meinem gestrigen Berichte Nr. 6 erwähnten Vorschlag beseitigt werden könnte, die Provinz Oberhessen dem Großherzoge zu belassen, wenn er mit derselben dem Norddeutschen Bunde beiträte. Diese Idee scheint auch besonders durch Ihre Kaiserliche Hoheit die Großfürstin Helene, welche vor einigen Tagen hier eingetroffen ist, befürwortet zu werden, und wir werden uns daher heute zur Audienz bei derselben melden, um sie in diesem Gedanken zu befestigen. Außerdem ließ Graf Bismarck durchblicken, daß er auf der Abtretung von Hammelburg und Kissingen nicht schlechthin bestehen werde, während er vorerst an Brückenau und dem Landgerichte Hilters noch festhielt. Bezüglich der ehemals brandenburgischen Besitzungen beharrte er bei Kulmbach und warf einen schielenden Blick auf Bayreuth, wie zum Ersatz für Hammelburg und Kissingen.

Der ganzen Verhandlung aber gab er eine neue und freundlichere Wendung dadurch, daß er erklärte, es komme eben für Preußen darauf an, zu wissen, welche Politik Bayern künftig einzuhalten gedenke, ob es sich zu den Freunden oder zu den Feinden Preußens stellen wolle. Wir erwiderten ihm hierauf, daß dieses vorzüglich von der Art abhängen werde, in welcher jetzt der Friedensvertrag zustande käme; wie vor dem Kriege, so bestehe auch jetzt bei Regierung und Volk in Bayern, einzelne Parteileidenschaft abgerechnet, keine Feindschaft gegen Preußen, vielmehr der auf nationaler Grundlage ruhende Wunsch freundlicher Beziehungen zu diesem Staate. Dieses sei betätigt worden durch die Bemühungen Bayerns, den Krieg zu verhindern, und dieses würde sich auch ferner betätigen, wenn Preußen darauf verzichte, in dem jetzigen Friedensvertrage Bayern feindseliger zu behandeln als alle andern Bundesgenossen und als Österreich selbst. Die tiefe Kluft zwischen dem Norden und Süden, von welcher der Minister einigemal gesprochen habe, bestehe nicht, könne aber durch solche Friedensbedingungen, wie er sie uns auflegen wolle, allerdings herbeigeführt werden; Graf Bismarck erwiderte, daß es sich nur frage, ob diese Auffassung wirklich allgemein in Süddeutschland verbreitet sei, und ob irgendeine Garantie dafür zu finden sei, daß in Zukunft auch die bayerische Politik von solchen Gedanken geleitet werde und nicht wieder zu feindschaftlicher Alliance mit Österreich gegen Preußen zurückkehre. Wir entgegneten ihm hierauf, daß die Art und Weise, wie Österreich sich in letzter Zeit gegen Bayern benommen habe, wohl eine genügende Garantie hiefür biete und im übrigen es von Preußen selbst abhänge, durch Gewährung billiger Friedensbedingungen diese Garantie zu verstärken.

Die Unterredung, welche in der freundlichsten Weise abschloß, enthielt manche interessante Einzelheiten, welche mündlicher Mitteilung vorbehalten

[1] Vgl. Nr. 265.

bleiben müssen, machte uns aber den Eindruck, daß Graf Bismarck geneigt sei, von seinen ersten Forderungen bedeutend nachzulassen, um für die sich vorbereitende Krisis in Europa Bayern nicht zum Gegner zu haben, und in dieser Beziehung verdanken wir der tapferen Haltung unserer Armee, die der Minister ausdrücklich anerkannte, gewiß viel, so daß das bayerische Blut nicht umsonst geflossen ist . . .

267.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 11. August 1866, 9^{15} nachm; angek. 11^{12} nachm.

Der Kaiser hat mich ermächtigt, Euer Exzellenz anzuzeigen, daß ein Mißverständnis vorliege. Das Konventionsprojekt habe nichts anderes sein sollen, als der wohl ohne Zweifel schlecht dargestellte und mindestens, namentlich was Mainz anbetreffe, übertriebene Ausdruck der vertraulichen Besprechungen zwischen Ew. Exzellenz und Benedetti. Die Ablehnung desselben dürfe unsere freundschaftlichen Beziehungen nicht trüben, insbesondere auch die Zukunft nicht beeinträchtigen. Er bekenne sich nach wie vor zu der in Ew. Exzellenz Erlaß Nr. 382,[1] welchen ich ihm größtenteils vorlas, auseinandergesetzten Politik. Er erkannte wiederholt an, als Vermittler nichts fordern zu können. Deshalb habe er seine Wünsche nach Beendigung der ganzen Angelegenheit ausgesprochen. Freilich wünsche er sehr, daß zur Befriedigung der hiesigen, von den feindlichen Parteien ausgebeuteten öffentlichen Meinung etwas geschehen könne; dies sei zwischen uns unter gleichmäßiger Berücksichtigung unserer Stellung freundschaftlich zu vereinbaren. Ganz unabhängig hiervon werde er die Annexionen offiziell anerkennen, die Gesandten nicht mehr empfangen, sobald erstere vollzogen worden. Er beklagte die Veröffentlichung und wünscht, daß auch bei uns die Einzelheiten dementiert werden. Er sprach noch den Wunsch aus, Bayern keine Gebietsabtretungen, wie z. B. Bayreuth, zuzumuten, nicht über den Main zu gehen, und fragte, ob wir nicht Hessen-Darmstadt Oberhessen lassen könnten, dessen Bevölkerung der Dynastie sehr anhänglich sein sollte. Ich erwiderte, daß dies kaum nützlich sein dürfte[1*] und Darmstadt nur durch Rheinbayern entschädigt werden zu können scheine. Kriegsgefahr nicht vorhanden.

Randbemerkung Bismarcks:

[1*] ?

[1] Nr. 253.

268.

Außeramtliche französische Sondierung in Berlin auf der Grundlage der Denkschrift von Drouyn de Lhuys über den rheinischen Pufferstaat

(Jules Hansen, Les Coulisses de la Diplomatie, S. 108 ff.)

11. August 1866

Le 11 août, le comte de Chaudordy[1] me fit appeler au ministère des affaires étrangères et me pria de me rendre à Berlin, de solliciter une audience de Mr. de Bismarck, et de lui demander son opinion sur un document que je devais lui remettre. « Quel qu'en soit le résultat, » ajouta le Comte, « cette mission sera pour vous des plus honorables, parce qu'elle a certainement pour but de créer une paix durable en Europe. »

Je lui dis que j'étais prêt à me charger immédiatement de cette mission, tout en exprimant mes doutes sur la possibilité d'un succès, et je quittai Paris le 12 août au soir, emportant le Mémorandum dont voici la teneur:

(Folgt das Memorandum Drouyns de Lhuys vom 8. August.[2])

A mon arrivée à Berlin, le 13 août, je sollicitai immédiatement une audience du président du conseil des ministres. J'attendis trois jours, sans avoir de réponse à ma demande; enfin le quatrième jour, le 16 août,[3] je reçus une lettre de Mr. de Keudell, conseiller de légation, qui était chargé par le président du conseil des ministres de recevoir mes communications, et le même soir j'eus une entrevue avec ce fonctionnaire auquel je fis part de l'objet de ma mission.

Mr. de Keudell ne voulut pas entendre parler de compensations pour la France. Il s'exprima à peu près en ces termes:

La Prusse n'a pas demandé l'intervention de la France; elle n'a donc pas à lui en payer le salaire . . . La Prusse tient à une bonne entente avec la France, mais elle aime mieux, cependant, chercher son principal point d'appui en Allemagne même. Enfin, la Prusse préférerait entreprendre une nouvelle guerre, plutôt que de faire, de bon gré, des concessions à la France, sous quelque forme que ce fût, qu'il s'agît de cessions de territoires ou de neutralisation[4] de pays allemands.

Le lendemain, le 17 août, Mr. de Keudell m'écrivit qu'il avait fait part de ma communication à Mr. de Bismarck et que celui-ci l'avait chargé de me dire

[1] Graf Chaudordy bekleidete im Ministerium des Äußern die Stelle eines premier secrétaire, sous-directeur du Cabinet. Da Drouyn de Lhuys seine Entlassung am 12. August nahm, so steht außer Frage, daß die Mission Hansen am 11. August noch auf seine Veranlassung erfolgt ist. Ob Napoleon davon erfahren hat, ist zwar nicht mit aktenmäßiger Gewißheit zu ermitteln (vgl. S. 40 Anm. 1); aber selbst wenn die Nachricht richtig sein sollte, daß er das Memorandum Drouyns vom 8. August abgelehnt hätte, so bliebe die Möglichkeit, daß man ebendeswegen zunächst eine außeramtliche Sondierung eingeleitet hätte.

[2] Nr. 256.

[3] In diesen Tagen, wo Hansen auf den Empfang bei Bismarck wartete, vollzog sich in Paris bereits die neue Wendung zu einem anderen Kompensationsobjekt auf der Basis Belgien-Luxemburg, vgl. Nr. 287, 288.

[4] Damit war der Gedanke eines neutralen Rheinischen Pufferstaates mit derselben warnenden Schärfe wie die Annexionsforderung vom 5. August abgelehnt.

qu'il ne pouvait pas me recevoir, à moins que je n'apportasse des pleins pouvoirs du gouvernement français . . .

(Folgt Erzählung über ein Gespräch Hansens mit einem ungenannten höheren preußischen Beamten, bei dem die Möglichkeit der Annexion Sachsens unter gleichzeitiger Entschädigung Sachsens auf dem linken Rheinufer erörtert wurde, und ein Telegramm Hansens an den Grafen Chaudordy.)

. . . A Paris on avait parfaitement compris, et, quelques heures après, je reçus la réponse suivante: «Ne dites plus rien à personne, revenez quand vous voudrez. »[1]

269.

Freiherr von der Pfordten an Staatsrat Daxenberger

Telegramm, Entzifferung. Geh. St. Arch. München

Berlin, le 12 août 1866

La France n'a encore rien fait pour nous, mais elle demande le Rhin. Cela changera la situation en notre faveur. Dans une longue conversation avec nous deux le Ministre de Prusse a été plus conciliant. Il n'a pas insisté sur Kissingen et Hammelbourg, a laissé ouverte la question de la Hesse et a fini par l'idée d'une alliance intime de la Bavière et de la Prusse.[2] S'il nous est permis de cultiver cette idée, nous espérons sauver toute la souveraineté et l'intégrité du Royaume. Je le conseille, parceque la France est perfide et parcequ'une alliance nationale sera préférée par toutes les parties; mais il faut *le plus grand secret*.[3]

270.

Oberstleutnant v. Loë an König Wilhelm I.

Eigenhändig. A. A. Berlin

Paris, den 12. August 1866

Euer Königlichen Majestät

wage ich alleruntertänigst zu melden, daß ich am 9. abends in Paris eingetroffen bin und dem Herrn Botschafter Euer Majestät Befehle überbracht habe. Bei der großen Wichtigkeit der erhaltenen Instruktionen habe ich es für notwendig erachtet, dieselben schriftlich dem Grafen Goltz zu übergeben[4], und wage es,

[1] Die Mission Hansen wurde, nachdem sie schon seit einigen Tagen durch den Umschwung in Paris überholt war, durch die formelle Rückberufung am 17. August in einem Momente beendet, wo Benedetti schon die neuen Anträge über Luxemburg und Belgien an Bismarck gelangen ließ.

[2] Vgl. Graf Bray-Steinburg, Denkwürdigkeiten, S. 103.

[3] Auf den entsprechenden Antrag entschied König Ludwig II. am 13. August (präs. 13. Aug. abends 7 1/2 Uhr): »Ich halte es auch nicht für geraten, das Projekt einer intimen Allianz mit Preußen von der Hand zu weisen, und will dasselbe somit um so mehr kultiviert wissen, als es noch günstigere Friedensbedingungen bringen könnte, sehe aber vor endgültiger Beschlußfassung weiterer Berichterstattung entgegen.« (Geh. St. Arch. München.)

[4] Nr. 260.

Abschrift der genannten Darlegung Euer Majestät alleruntertänigst zu überreichen.

Was die hiesige militärische Situation anbetrifft, so erlaubt mir die Kürze meines Aufenthaltes noch nicht, mir ein klares und korrektes Bild von derselben zu machen. Ich muß also heute darauf verzichten, Euer Majestät über das Vorhandensein militärischer Vorbereitungen irgendwie bestimmte Angaben zu machen. Aus den Unterredungen, welche ich im Laufe des gestrigen und vorgestrigen Tages mit einigen, gewöhnlich gut informierten Personen hatte, gingen jedoch zwei Dinge unzweifelhaft hervor:

1. daß in der französischen Armee wie in der ganzen Nation eine tiefe Erbitterung gegen den Kaiser herrscht,[1]* welcher nach ihrer Ansicht in den deutschen Verwicklungen Frankreichs Würde nicht zu wahren gewußt hat. « Nous sommes profondément humiliés », sagten mir Personen, bei denen ich sonst stets ein ruhiges Urteil und ein Verständnis für außerfranzösische Verhältnisse zu finden gewohnt war. Die Armee erwartet mit fieberhafter Spannung einen Akt der kaiserlichen Politik, welcher, wie sie sich ausdrückt, Frankreichs legitimen Erwartungen Satisfaktion verschaffe.[1]
2. daß trotz dieser erregten Stimmung die leitenden Persönlichkeiten der Armee den Augenblick nicht für opportun halten, den Krieg gegen Preußen zu beginnen. Die Bewaffnung der Infanterie, welche, wie ich sicher annehmen darf, aus dem Stadium der Experimente noch nicht herausgetreten ist, und die neuerdings wieder sehr verschlimmerte Situation in Mexiko tragen wohl hauptsächlich dazu bei, dieser Auffassung Geltung zu verschaffen. Ich weiß bestimmt, daß der Marschall MacMahon sich in diesem Sinne ausgesprochen hat; aber auch der Kriegsminister soll sich dem Kaiser gegenüber in ähnlicher Weise geäußert haben.

Wie lange nun diese Rücksichten imstande sein werden, dem augenblicklich vorhandenen allgemeinen Drange das Gegengewicht zu halten, und ob es der Regierung durch Hinhalten vielleicht gelingt, dem hier so leicht veränderlichen

[1] In seinen » Erinnerungen aus meinem Berufsleben« S. 268 (1905) erzählt v. Loë das folgende charakteristische Gespräch am 10. August mit dem General Frossard, Gouverneur des kaiserlichen Prinzen: « Eh bien, colonel, et les compensations? Qu'est-ce que nous aurons? » » Herr General,« erwiderte ich, » ich habe soeben meine Depeschen dem Botschafter übergeben. Ihr Inhalt ist mir unbekannt, aber ich möchte nicht glauben, daß darin von Kompensationen für Frankreich die Rede ist. Aufrichtig gestanden, muß ich auch sagen, daß ich nicht verstehe, auf welchen Rechtstitel sich Kompensationen gründen sollten. Auf dem Kriegsschauplatze habe ich keine französischen Hilfstruppen bemerkt, dort ist alles zwischen den Österreichern, Sachsen und Preußen allein abgemacht. « « Mais, mon cher colonel, » meinte Frossard, « vous plaisantez; car vous savez très bien que nous avions une armée d'observation de 300 000 hommes à la frontière pour vous empêcher de continuer la guerre. » « Mon général, » entgegnete ich, « vous savez aussi bien que moi que la France se trouve dans un tel manque de force militaire qu'elle n'était pas en état de faire la guerre. Il manque absolument d'artillerie, de trains d'équipage, surtout de chevaux d'artillerie. C'est la conséquence du Mexique. » Der General empfahl sich mit einem kurzen « Bon jour, colonel! » und ging weiter.

Strom der öffentlichen Meinung eine andere Richtung zu geben, das muß die Zukunft entscheiden. Der Beobachtung ist die Aufgabe gestellt, die ersten Symptome einer Vorbereitung zum Handeln sich nicht entgehen zu lassen.

Marschall Mac-Mahon befindet sich ostensibel in Familienangelegenheiten hier. Ein Onkel seiner Frau ist gestorben, dessen Nachlaß ihm zufällt. Ich zweifle jedoch nicht, daß dieser Todesfall einen willkommenen Anlaß geboten hat, ihn ohne Aufsehen herzurufen und ihn an den augenblicklich stattfindenden wichtigen militärischen Beratungen teilnehmen zu lassen.

Über die Abreise des Kaisers Napoleon in das Lager von Châlons ist noch nichts bestimmt und wird der Gesundheitszustand wohl maßgebend sein. Ich werde um die Erlaubnis bitten, mich zu derselben Zeit hin zu verfügen, um den Schießversuchen daselbst beizuwohnen.

Graf Goltz hat mir das Resultat seiner gestrigen Unterredung mit dem Kaiser[1] mitgeteilt, gemäß welcher eine gegen uns gerichtete Haltung der französischen Politik also vorläufig nicht zu erwarten ist.

Randbemerkung Bismarcks:

1* weil Preußen gegen alle Erwartung gesiegt hat

271.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

Paris, den 12. August 1866

... Ich habe infolgedessen[2] sofort telegraphisch eine Audienz in St. Cloud nachgesucht, erhielt indessen die Antwort, daß der Kaiser noch das Schlafzimmer hüte und die größte Ruhe beobachten müsse; sobald es ihm möglich sei, mich zu empfangen, werde Seine Majestät mich benachrichtigen lassen.

Da dies mehrere Tage hätte dauern können — denn der Kaiser hatte Blutegel setzen lassen müssen und litt große Schmerzen —, so blieb mir nichts übrig als zu Herrn Drouyn de Lhuys zu gehen, welcher bereits wußte, daß ich Instruktionen erhalten hätte.

Ich sagte dem Minister, daß ich aus Anlaß des französischen Konventionsvorschlages beauftragt worden sei, die gegenseitige Stellung beider Mächte nach Maßgabe einer ausführlichen Depesche Euer Exzellenz mit dem Kaiser persönlich offen und erschöpfend zu besprechen. Herr Drouyn de Lhuys bemerkte: Unsere Antwort sei also verneinend, wie ihm dies Herr Benedetti auch bereits angezeigt habe. Ich erwiderte, der französische Vorschlag werde in der Tat abgelehnt, aber es handele sich nicht sowohl darum, die einzelnen Kompensationsobjekte, welche aufgestellt worden wären oder in Frage kommen könnten, zu diskutieren, als vielmehr uns gegenseitig über die Tendenzen unserer Politik und über unsere künftigen Beziehungen Klarheit zu verschaffen. Ich sei deshalb beauftragt, mich dem Kaiser gegenüber in demselben Sinne

[1] Nr. 271.

[2] Empfang der Erlasse Bismarcks, Nr. 253, 254.

auszusprechen, wie Euer Exzellenz dies bereits Herrn Benedetti gegenüber getan hätten, und das Ergebnis jener Unterredung werde von entscheidender Wirkung auf die Richtung unserer Politik sein. Der Minister bemerkte, daß dies auch der Kaiserliche Botschafter gemeldet hätte.

Obgleich ich andeutete, daß ich unter diesen Umständen eine Diskussion zu vermeiden wünschte, durch welche dem mir aufgetragenen unmittelbaren Meinungsaustausch vorgegriffen werden könnte, so trat Herr Drouyn de Lhuys doch den Versuch an, den Anspruch Frankreichs auf Kompensationen ausführlich nachzuweisen.

Er erinnerte daran, daß er seit Jahren in allen Unterredungen, welche wir über die Eventualität der Vergrößerung Preußens miteinander gehabt hätten, auf die Notwendigkeit, Frankreich eine entsprechende, wenn auch weit dahinter zurückbleibende Kompensation zu gewähren, hingewiesen habe. Nach einer so immensen Machterweiterung, wie wir sie jetzt gewönnen, hätte uns daher die Realisierung jenes Vorbehaltes nicht überraschen können.

Ich erinnerte meinerseits daran, daß ich jedesmal, wo mir der Minister von dergleichen Kompensationen gesprochen, offen erklärt hätte, wir würden weder preußisches noch deutsches Gebiet an Frankreich abtreten, und daß er darauf einmal oder sogar öfter bemerkt habe: Die Kompensation brauche nicht notwendigerweise in Territorien zu bestehen, sie könnte auch in einem neuen System liegen, welches bisher vereinte Kräfte trennte, bisher getrennt gewesene miteinander vereinigte. Letzteres sei genau, was wir jetzt getan hätten. Der Gewinn für Frankreich bestehe in der für Preußen gegebenen Möglichkeit, aus dem nordischen System in das westmächtliche zu treten. Ich stellte indessen nicht in Abrede, daß wir stets die Notwendigkeit anerkannt hätten, uns über die Neugestaltung, welche aus dem Kriege mit Österreich hervorgehen könnte, mit Frankreich zu verständigen und dabei seine Interessen zu berücksichtigen, sei es, indem wir unsere Forderungen auf das Maß dessen zurückführten, was die letzteren gestatteten, sei es, indem wir Gegenforderungen Frankreichs behufs Herstellung des Gleichgewichts zugeständen. Da der Kaiser die letzteren nicht habe im voraus bezeichnen wollen und können, so habe die diesfällige Verständigung von den Ergebnissen des Krieges abhängig gemacht werden und bis dahin ausgesetzt bleiben müssen. Durch die Übernahme der Mediation habe aber der Kaiser auf jede Kompensation verzichtet, denn es sei wohl unerhört, daß ein Vermittler etwas für sich in Anspruch nehme. Dies habe auch der Kaiser in allen vertraulichen Besprechungen, welche ich seit dem 4. Juli mit ihm gehabt hätte, anerkannt. Dessenungeachtet hätten wir unsere Friedensbedingungen nach den Interessen Frankreichs bemessen und die von dieser Macht vorgeschlagenen Friedenspräliminarien seien nichts anderes als eine Transaktion zwischen dieser und den Ansprüchen, welche ein siegreicher Krieg uns gewährt hätte. Sie könnten offenbar nicht den französischen Interessen entgegen sein, denn sonst würde sie der Kaiser nicht haben vorschlagen können.

Der Minister erwiderte mit Lebhaftigkeit, daß, wenn ich mich auf meine Unterredung mit dem Kaiser bezöge, er Seiner Majestät überlassen müsse,

sich deshalb mit mir auseinander zu setzen. Er könne nur an den Vorbehalten festhalten, welche er in seinen Unterredungen mit mir stets gemacht habe.

Ich entgegnete, daß ich keineswegs gemeint sei, den Kaiser vom Minister oder diesen von seinem Souverän zu trennen. Ich suchte die Haltung Frankreichs nach den verschiedenen Elementen zu konstatieren, in welchen sie sich manifestiert habe. Diese seien dreierlei: meine Gespräche mit dem Kaiser, meine Gespräche mit dem Minister und die französischen Präliminarvorschläge. Die letzteren seien als ein schriftliches Dokument das Wichtigste und der Minister könne sie nicht desavouieren, da er sie durch die beiden französischen Botschafter den kriegführenden Parteien habe mitteilen lassen.

Herr Drouyn de Lhuys unterbrach schon die erste(n) meiner Sätze mit der sehr lebhaften Bemerkung, daß, wenn ich ihn nicht vom Kaiser trennen wolle, er es tun müsse. Denn nimmermehr würde er eine Politik als die seinige anerkennen, welche jedermann in Frankreich mit Recht für eine aggravation des traités de 1815 hielte. Er verweilte demnächst sehr lange bei dem, was er die ingénuité des Kaisers nannte, und setzte die verschiedenen Wege auseinander, welche dieser Souverän hätte einschlagen können, wenn er sich nicht einem so unbedingten Vertrauen zu unserem Billigkeitsgefühle hingegeben hätte. Diese Wege waren insbesondere zwei: den Krieg von vornherein zu verhindern oder uns nach der Schlacht von Königgrätz Halt zu gebieten und den Frieden unter Wahrnehmung der Interessen Frankreichs zu diktieren.[1]

Ich hörte den Minister eine halbe Stunde lang ohne Unterbrechung an und erwiderte ihm, als er vollendet hatte: Beide Wege seien für den Kaiser unmöglich gewesen: der erstere, weil er dann seinen Zweck, das System von 1815 zu brechen, insbesondere die nordische Allianz aufzulösen, nicht erreicht haben würde; der zweite, weil er dadurch sein Neutralitätsversprechen gebrochen haben würde.

Herr Drouyn de Lhuys ging demnächst auf die Kompensationsvorschläge speziell über, wollte wiederholt behaupten, daß dieselben im wesentlichen den von Euerer Exzellenz dem Herrn Benedetti getanen Äußerungen entsprächen, erkannte aber an, daß die Annexion deutscher Gebiete selbst für Frankreich ihr mißliches habe und es ihm ganz erwünscht sein würde, wenn wir eine anderweitige Kombination ausfindig machen könnten, vermöge deren Frankreich in den Besitz der ihm nötigen Defensivstellung gelangte.[2]

Ich deutete ihm an, daß die gegenwärtig vorliegenden Vorschläge aus der Welt geschafft werden müßten, bevor man sich mit neuen Kombinationen beschäftigen könnte, und ersuchte ihn schließlich nur, den Kaiser zu bitten, keinen anderweitigen Entschluß zu fassen, bevor Er mich nicht gesehen hätte. Ich bemerkte dabei, daß, so sehr ich auch wünschte, daß dieser Empfang bald stattfände, ich es doch vorziehen würde, zu warten, wenn der Kaiser etwa für eine längere ernste Unterredung zu sehr angegriffen wäre.

Im gleichen Sinne empfahl ich dem Staatsminister Rouher, da ich nicht

[1] Das letztere wäre die Politik Drouyns am 4. und 5. Juli gewesen.

[2] Anspielung auf die durch J. Hansen in letzter Stunde versuchte Sondierung über einen rheinischen Pufferstaat, vgl. Nr. 256. 268.

hoffen konnte, ihn zwischen seiner Rückkehr vom Lande und dem, zuerst auf gestern Vormittag angesetzten Ministerrat zu sehen, schriftlich, den Kaiser vor voreiligen Einflüssen zu warnen. Da ich gleichwohl noch demnächst Gelegenheit hatte, mit ihm zu sprechen, so setzte ich ihm die Lage auseinander und verhehlte ihm meinen Eindruck nicht, daß Herr Drouyn de Lhuys auf den Krieg hinarbeite, eventuell sich die Popularität für den Fall des Rücktritts sichern wolle. Auch Herr Rouher hielt dies für wahrscheinlich, er versicherte mir aber, daß die Stimmung im Lande in der Tat sehr bedenklich sei, und der Kaiser nicht umhin könne, dieselbe zu berücksichtigen. Er halte seinerseits freundschaftliche Beziehungen zu Preußen für ein so dringendes Interesse, daß er der Sicherung der ersteren jedes Opfer bringen würde. Aber irgendeine und zwar nicht bloß illusorische Genugtuung müsse Frankreich erhalten, wenn solche Beziehungen möglich bleiben sollten, und er könne mir daher nicht dringend genug empfehlen, die Notwendigkeit zu berücksichtigen, welche sich aus der Lage des Kaisers ergebe. Hierbei schien auch er in echt französischer Weise Zugeständnisse für möglich zu halten, welche es für uns nicht sind.

Der Kaiser hatte mir gestern früh telegraphieren lassen, daß er mich am Nachmittag um 5 Uhr empfangen werde. Am Vormittag hatte er den Marschall Mac-Mahon empfangen, wobei eine militärische Beratung stattgefunden zu haben scheint.[1] Nach dem Ministerrat, welcher um $3^1/_2$ Uhr begann und nur eine Stunde dauerte, blieben die Minister Rouher und La Valette zurück. Dann empfing der Kaiser noch vor mir Herrn Benedetti.

Ich fand Seine Majestät sehr angegriffen. Er empfing mich sehr freundlich und erwiderte auf meine teilnehmende Frage nach seinem Gesundheitszustande, er habe in Vichy zwei Fieberanfälle gehabt und seitdem in St. Cloud sehr gelitten. Es gehe aber jetzt besser und er hoffe in vier bis fünf Tagen nach dem Lager von Châlons reisen zu können. Demnächst zu der Politik übergehend, sagte mir der Kaiser, es liege ein Mißverständnis vor, welches er lebhaft bedaure. Das Konventionsprojekt in drei Artikeln hätte nichts anderes sein sollen, als der Ausdruck der vertraulichen Besprechungen zwischen Eurer Exzellenz und Herrn Benedetti. Derselbe sei nicht gut gefaßt worden, jedenfalls übertrieben, was mindestens von der Aufnahme der Festung Mainz gelte.

Ich war durch diese Worte einigermaßen entwaffnet, hielt es aber doch für notwendig, dem Kaiser die Betrachtungen mitzuteilen, welche das Konventionsprojekt bei Eurer Exzellenz hervorgerufen hatte, um hierdurch Klar-

[1] Vgl. Nr. 270. Unmittelbar an den Empfang Mac-Mahons muß sich eine andere Szene angeschlossen haben, die Napoleon die heftigste seelische Aufregung brachte und eine andere schwere Niederlage seiner Außenpolitik zu Gemüte führte. Die Kaiserin Charlotte von Mexiko war am 9. August in Paris eingetroffen, um Napoleons Hilfe anzurufen; vergeblich versuchte Kaiserin Eugenie persönlich am 10. August, die leidenschaftlich andringende Frau von einer Audienz bei dem leidenden Kaiser abzuhalten; am Mittag des 11. August fuhr Charlotte nach St. Cloud und wurde von dem Kaiserpaar empfangen, um hier zu erfahren, daß man nichts tun könne. Charlotte schildert den Kaiser »helpless, wie jemand, der sich nicht helfen kann, der weiß, daß er zugrunde geht, doch nicht weiß, was zu tun. Diesen Zustand halte ich für echt und nicht für fingiert«. Tränen rannen dem Kaiser über die Wangen, als er sein Unvermögen, ihr beizustehen, eingestand. Vgl. Graf Corti, Maximilian und Charlotte von Mexiko (1924) 2, 267.

heit in unsere gegenseitigen Beziehungen zu bringen. Ich bat daher den Kaiser um die Erlaubnis, Ihm, seiner beruhigenden Äußerungen ungeachtet, die Depesche Eurer Exzellenz (Nr. 382 vom 8. August)[1] vorzulesen. Hieraus würde Er ersehen, wie die Königliche Regierung unser Verhältnis auffasse, und dies könnte für Seine Majestät selbst, abgesehen von dem vorliegenden, hoffentlich überwundenen Zwischenfall, von Interesse sein. Ich las darauf dem Kaiser mit Fortlassung einiger mir unter den veränderten Verhältnissen zu hart erscheinenden Sätze und mit Milderung einiger Ausdrücke fast den ganzen Erlaß vor und resümierte mündlich den Inhalt von zwei oder drei Seiten, welche ich überschlug. Der Kaiser folgte dieser Mitteilung mit großem Interesse. Insbesondere konnte ich den befriedigenden Eindruck wahrnehmen, welchen die Bemerkungen über seine glänzende Schiedsrichterrolle und über die Würdigung, die seine Politik in Deutschland gefunden, auf ihn machten.

Als die Lektüre beendigt war, wiederholte mir der Kaiser seine vorherigen Äußerungen mit dem Bemerken, daß er von jeher anerkannt habe und von neuem anerkenne, als Schiedsrichter nichts fordern zu können, und daß er daher, ganz in dem Sinne der Unterredung, welche er am Tage vor seiner Abreise mit mir gehabt hätte,[2] die völlige Beendigung der Angelegenheit habe abwarten wollen, bevor er seine Wünsche als solche äußerte. Eine auf uns auszuübende Pression, um diese Wünsche gerade in der vorliegenden, wie gesagt nicht glücklichen Fassung zur Annahme zu bringen, habe nicht in seiner Absicht gelegen und dürfte die Ablehnung eines Vorschlags, von dem man irrigerweise geglaubt habe, daß er im wesentlichen unseren Absichten entspräche, die freundschaftlichen Beziehungen zwischen beiden Mächten nicht alterieren. Die Politik, welche in Eurer Exzellenz Depesche als diejenige bezeichnet werde, welche wir dem Kaiser zugeschrieben hätten, erkenne Er entschieden als die Seinige an. Seine diesfälligen Absichten seien unverändert. Er lege aber einen großen Wert darauf, die öffentliche Meinung, welche von den feindlichen Parteien bearbeitet, in der Neugestaltung Deutschlands eine aggravation des traités de 1815 sähe, durch eine Verbesserung der Defensivstellung Frankreichs zu beruhigen.[3]

Ich fiel hierbei mit dem Bemerken ein, daß es nicht überraschen könne, wenn im Volke solche Ansichten Eingang fänden, da sich der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten mir gegenüber ganz desselben Ausdrucks bedient hätte, um eine Veränderung des europäischen Staatensystems, welche nach meiner Überzeugung ganz dem Interesse Frankreichs entspreche, zu kritisieren. Ich vermißte überhaupt jede Belehrung des Publikums in diesem Sinne.

Der Kaiser suchte demnächst eine Äußerung von mir über die Konzessionen, welche die Regierung Seiner Majestät des Königs für möglich hielte, herbeizuführen. Ich erwiderte, daß ich hierüber nichts sagen könne, da es sich zunächst darum gehandelt habe, die Wolke zu entfernen, welche sich zwischen die beiden Mächte gestellt habe. Nachdem dies glücklicherweise durch die Loyalität des Kaisers gelungen sei, würde es sich darum handeln, in Ruhe und

[1] Nr. 253.

[2] Vgl. Nr. 239.

[3] Vgl. die Wendungen Drouyns de Lhuys, S. 57; dazu Nr. 256.

freundschaftlich Mittel in gemeinsame Erwägung zu nehmen, wodurch die öffentliche Meinung in Frankreich beruhigt werden könnte, ohne das preußische und deutsche Nationalgefühl zu verletzen. Ich deutete dabei an, daß die Zukunft einer französischen Vergrößerungspolitik naturgemäß in Belgien liegen dürfte, und motivierte dies in dem in Eurer Exzellenz vertraulichen Erlaß Nr. 383[1] angedeuteten Sinne. Der Kaiser trat dem prinzipiell bei, schien aber doch die Schwierigkeiten, in der nächsten Zeit dort etwas zu tun, groß zu finden. Er sprach demnächst sein Bedauern über die Öffentlichkeit aus, welche den französischen Vorschlägen gegeben worden sei. Ich erwiderte, daß Eure Exzellenz dies Bedauern teilten und, da unsererseits keine Indiskretion begangen worden, sogar die Besorgnis gehegt hätten, daß von hier aus eine absichtliche Verbreitung stattgefunden habe. Ich war in der Lage, in dieser Beziehung anzuführen, daß mir hier die französischen Vorschläge mit ziemlicher Genauigkeit erzählt worden wären, noch ehe ich gewußt hätte, daß überhaupt solche Vorschläge existierten. Der Kaiser erklärte es für notwendig, das Ganze zu dementieren und äußerte den Wunsch, daß ein Gleiches in Berlin geschehe. Er trat meiner Ansicht bei, daß nur die Form und der spezielle Inhalt der Vorschläge zu leugnen seien, dagegen ein vertraulicher Meinungsaustausch zwischen den beiden befreundeten Kabinetten über die Frage im allgemeinen zugestanden werden könne und es sogar vielleicht nützlich sei, hier nicht jede Hoffnung auf ein diesfälliges befriedigendes Ergebnis vollständig zu zerstören.

Als ich im Laufe der Unterredung daran erinnerte, daß Herr Drouyn de Lhuys die offizielle Anerkennung unserer Annexionen in Norddeutschland von der Beantwortung der französischen Kompensationsvorschläge abhängig gemacht,[2] hierdurch aber den letzteren einen von der an mich gerichteten vertraulichen Frage des Kaisers sehr verschiedenen peremptorischen Charakter gegeben habe, erwiderte der Kaiser: so habe dies nicht gemeint sein können. Er glaube nur nicht, vor Vollziehung der Annexionen den Verkehr mit den betreffenden Gesandten abbrechen zu können. Ich erwiderte, daß dies auch nicht unser Ansinnen sei. Nach Votierung des betreffenden Gesetzes würde von den Ländern für die Krone Preußen Besitz genommen werden, und ich sei beauftragt worden, die Zusage der kaiserlichen Regierung zu erlangen, daß sie alsdann die Annexionen anerkennen und die betreffenden Gesandten nicht mehr empfangen werde. Der Kaiser ermächtigte mich ohne weiteres, Eurer Exzellenz anzuzeigen, daß Er diese Zusage erteile.

Schließlich sprach mir der Kaiser noch mit dem Vorbehalte, daß Ihn dies eigentlich nichts anginge, den Wunsch aus, daß wir Bayern, welches der einzige etwas stärkere Staat in Süddeutschland sei, nicht noch verminderten.[3] Es sei

[1] Nr. 254.

[2] Vgl. Nr. 243.

[3] In dem Augenblick, wo Napoleon, vor der kategorischen Weigerung Preußens zurückweichend, auf die Kompensationsforderung vom 5. August, in deren Mitte die bayrische Pfalz stand, zu verzichten sich entschließt, lenkt er schleunigst in die Politik einer Beschützerrolle für Bayern zurück. Bezeichnend dafür ist, daß er sich jetzt bereit fand, von

davon die Rede, daß wir ihm die Zession von Bayreuth auferlegen wollten. Außerdem werde der Wunsch geäußert, Oberhessen, dessen Bevölkerung sehr an der Dynastie hängen solle, dem Großherzog von Hessen zu lassen, was wir vielleicht auch dem Kaiser von Rußland zu Gefallen tun würden. Ich erwiderte, daß es mir kaum möglich schiene, Oberhessen aus dem Norddeutschen Bund herauszulassen, und eine Entschädigung dafür nicht leicht ausfindig zu machen sein dürfte, wenn nicht Bayern die Pfalz verlöre. Daß die königliche Regierung die Absicht habe, Bayreuth[1*] zu nehmen, bezweifelte ich trotz der in dieser Provinz noch vorhandenen Anhänglichkeit an das preußische Regiment. Ob nördlich vom Main bayrische Landstriche in Anspruch genommen würden, wisse ich nicht. Indessen erklärte ich mich bereit, Eurer Exzellenz die vom Kaiser befürworteten Wünsche vorzutragen.

Ich hatte vermutet, daß der König von Bayern und der Großherzog von Darmstadt den Kaiser der Franzosen um Schutz gebeten hätten. Indessen möchte ich aus Äußerungen des Herrn Benedetti, der mich soeben verläßt, fast schließen, daß er diese Frage, welcher er mir eine übertriebene Wichtigkeit beizulegen schien, auf das Tapet gebracht hat. Er erklärt es für einen Fehler in den Präliminarien, daß einerseits Österreich nicht ein Bundesverhältnis mit Süddeutschland gestattet worden, andererseits Bayern nicht gegen Verkleinerung geschützt und dadurch der süddeutsche Bund lebensunfähig gemacht worden sei. Aus ersterer Unterlassung leitete er die Gefahr einer Auflösung des österreichischen Kaiserstaates her. Ich war in der Lage, ihm zu erwidern, daß der Kaiser Napoleon das Föderativverhältnis zwischen Österreich und Süddeutschland nicht gewünscht habe, wahrscheinlich auch Bayern dagegen protestiert haben würde. Daß wir nach einigen Jahren vor einer österreichischen Frage stehen würden, gab ich als möglich zu, ohne die Ursache hiervon in der Trennung Österreichs von Süddeutschland finden zu können.

Herr Benedetti, welcher den Kaiser noch nach meiner Audienz gesehen hat, wird übrigens Euer Exzellenz bestätigen können, daß derselbe die mir ausgesprochenen Gesinnungen wirklich hegt und keineswegs die Absicht hat, auch nur eine kühlere Haltung uns gegenüber anzunehmen, selbst wenn wir ihm gar keine Konzessionen machen sollten. Der genannte Botschafter hält es aber für unmöglich, daß der Kaiser der öffentlichen Meinung gegenüber, welche sich immer entschiedener aussprechen werde, diese Politik auf die Dauer werde befolgen können.

Ein Vergleich zwichen der Unterredung, welche ich mit Herrn Drouyn de Lhuys, und derjenigen, welche ich mit dem Kaiser hatte, wird es Euer Exzellenz

Baron Perglas, der bereits abgereist war und von der Reise zurückgerufen werden mußte, den Brief König Ludwigs am 14. August entgegenzunehmen. (Nr. 279.) Baron Wendland erfuhr erst am 15. August, daß Napoleon sich zu Goltz am 11. August dahin ausgesprochen habe, «qu'Il ne demanderait rien pour la France mais qu'Il désirait que l'intégrité de la Bavière fût respectée». (Bericht Wendlands an den König vom 16. 8. u. Telegramm an Pfordten vom 17. 8. Geh. St. Arch. München.) So rasch Napoleon auch diese Wendung vollzog, Bismarck war ihr schon seit dem Abend des 10. August zuvorgekommen und hatte der Verhandlung mit Pfordten die Wendung gegeben, die angesichts der französischen Rheinforderung das Schutz- und Trutzbündnis zwischen Preußen und Bayern einleitete. (Nr. 266, 269.)

gleich mir zweifelhaft erscheinen lassen, ob ein Minister, welcher in so eklatanter Weise von seinem Souverän desavouiert worden ist, in dieser Stellung verbleiben kann?

Randbemerkung Bismarcks:

1* Stadt?

272.

Kaiser Napoleon III. an den Minister Marquis de La Valette[1]

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

12 août 1866

J'appelle Votre sérieuse attention sur les faits suivants. Au milieu des conversations qui ont eu lieu entre Benedetti et Bismarck, Mr. Drouyn de Lhuys a eu l'idée d'envoyer à Berlin un projet de convention au sujet des compensations auxquelles nous pourrons avoir droit. Cette convention à mon avis devait rester secrète, mais elle a été ébruitée et les journaux vont jusqu'à dire qu'on nous refuse les provinces du Rhin. Il résulte de ma conversation avec Benedetti que nous aurions toute l'Allemagne contre nous pour un fort mince avantage. Il importe de ne pas laisser l'opinion s'égarer sur ce point. Faites démentir ces bruits dans les journaux très énergiquement. J'ai écrit dans ce sens à Drouyn de Lhuys. Il me renvoie aujourd'hui la Correspondance Havas ci-jointe, je ne trouve pas que ce soit assez clair. Faites faire des articles avec plus de clarté. Le véritable intérêt de la France n'est pas d'obtenir quelque agrandissement insignifiant de territoire, mais d'aider l'Allemagne à se constituer de la manière la plus favorable à ses propres intérêts et à ceux de l'Europe.[2]

273.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 12 août 1866

L'Empereur a l'air de « s'endormir », c'est par ces mots que Mr. Drouyn de Lhuys a commencé ce matin la petite harangue qu'il avait confectionnée à

[1] Dieses Schreiben — der Druck in den Org. diplom. 12, 70 f. ist etwas abweichend! —, mit dem Napoleon III. den öffentlichen Rückzug in der Kompensationsfrage antrat, gibt den historischen Hergang nicht korrekt wieder. Als es später in der Londoner Zeitung »Globe« veröffentlicht wurde, sah sich Drouyn de Lhuys zu einem Schreiben an den Kaiser veranlaßt, in dem er feststellte: « il résulte de ma correspondance avec Votre Majesté et des lettres de Mr. Benedetti que je relisais encore ce matin, la preuve manifeste: 1° que les instructions envoyées alors à Berlin ont été lues, corrigées et agréées par Votre Majesté. 2° que Mr. Benedetti dans quatre lettres écrites à cette époque, non seulement approuvait, mais provoquait en termes pressants une demande de compensations, à laquelle, disait-il, on s'attendait à Berlin et dont il garantissait le succès, pourvu que notre langage fût net et notre attitude résolue. Il n'a pas tenu à moi que cette condition fût remplie. Telle est, Sire, la vérité. » (Ollivier 8, 555f.)

[2] Der Artikel des «Constitutionnel«, der am 13. August auf Veranlassung La Valettes die « reculade », wie Metternich sie sogleich bezeichnete, zur öffentlichen Kenntnis brachte, hat den Schlußsatz aus Napoleons Schreiben übernommen, aber mit der bezeichnenden Änderung in den Schlußworten: « ceux de la France ».

mon usage pour m'expliquer l'état actuel des négociations avec la Prusse au sujet des compensations.

Il nie catégoriquement que la France ait demandé les frontières du Rhin ou même celles de 1814. Il dit que l'on s'est ému des avantages que la Prusse veut retirer de ses victoires et que l'on a mis sur le tapis la question, savoir si la France ne devait pas tout au moins pourvoir à la sécurité de ses frontières en face d'un voisin qui menaçait de s'agrandir outre mesure. L'Empereur qui était à Vichy a ordonné à Son Ministre des Affaires Étrangères de demander purement et simplement à Berlin ce que l'on comptait ou pouvait faire à cet égard et à en croire Mr. Drouyn de Lhuys « les choses en seraient encore là ». Il a cependant avoué que sur la demande de Mr. de Bismarck de préciser les prétentions françaises, on avait désigné Sarrelouis et Landau et quelques lambeaux de territoire à l'entour. La réponse a été évasive et semble avoir tendu à reporter les prétentions françaises sur le Luxembourg et la Belgique. L'Empereur aurait été d'une modération telle vis-à-vis de ce refus caché que Mr. Drouyn de Lhuys a cru devoir déclarer que l'opinion publique se montrerait très étonnée du peu de succès des démarches faites à Berlin. C'est ce qui a fait dire à l'Impératrice que la campagne diplomatique commencée sous de tels auspices finirait d'une façon ridicule.

Les découragements de Mr. Drouyn de Lhuys en face de la prostration de Son Maître ne m'imposent guères et n'ont pas d'importance.

Ce qui me paraît d'un intérêt réel c'est que des démarches positives aient été faites et que l'Empereur espère calmer l'opinion publique en France par des avantages territoriaux.

Il ressortira nécessairement de cette situation, ou que l'Empereur réussira ou qu'il n'obtiendra rien, ou enfin que les concessions prussiennes seront si minimes qu'elles ne satisferont nullement l'amour-propre et les appetits de la France.

Il peut encore se faire que Mr. de Bismarck réussisse à faire faire à d'autres les sacrifices qu'il ne voudra ou ne pourra faire lui-même.

Si l'Empereur par suite d'une pression énergique obtenait des frontières réellement étendues et satisfaisantes, Il soulèvera l'Allemagne contre Lui et préparera à la Prusse un avenir difficile, si non impossible. S'il n'obtient rien aujourd'hui, il gardera une rancune tenace et irréconciliable contre la Prusse, rancune qui sera énergiquement secondée par l'armée et le pays — s'il obtient les mines de Sarrebourg (sic) et que les forteresses de Sarrelouis et de Landau soient démantelées, il mécontentera l'Allemagne et ne satisfera pas la France. Quant à toucher à la Belgique, je crois qu'Il n'y pense pas vu les difficultés de toute sorte qui s'y opposent. Reste le Luxembourg et c'est peut-être à cela et à des arrangements presque dérisoires avec la Prusse à propos des forteresses de la frontière allemande que se réduiront les résultats des négociations pendantes. Je crois qu'il y aurait moyen d'y arriver. La Prusse achèterait le Luxembourg à la Hollande soit pour de l'argent soit pour des compensations au Nord.[1]

[1] Anspielung auf Ostfriesland?

Dans tous les cas nous avons le loisir d'assister à ces querelles de ménage avec la Prusse et c'est un nuage à l'horizon qui peut nous venir en aide, car chaque orage, en dehors de nous, ne peut que rehausser notre position et comme notre liberté d'action nous reste, nous pourrons en profiter soit dans l'un, soit dans l'autre sens.

J'ai *pour ma part* la grande satisfaction d'assister *au réveil du repentir*. Déjà Mr. Drouyn de Lhuys m'a dit que les fautes commises au lendemain de la note du « Moniteur » étaient irréparables et que tout ce que l'Empereur essayait de faire aujourd'hui venait *trop tard*. L'idée que Mr. de Bismarck est plus fort et plus fin que lui, ennuie beaucoup le Ministre.

Cowley et Budberg ont fait avant-hier des interpellations assez énergiques au sujet des négociations secrètes avec la Prusse. Mr. Drouyn de Lhuys a laissé les choses dans le vague et mes deux collègues s'en sont retournés aux bains de mer peu satisfaits.

274.

Kaiserin Eugenie an Fürst Metternich

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Le 13 août 1866

Mon cher Prince,

Je vais, si je le peux, vous donner une idée la plus juste possible de tout ce qui vous paraît *étrange*, et qui est hélas bien simple, vous savez mieux que personne deux choses qui ont eu une grande influence sur l'attitude ici, la première de toutes, l'idée économique qui agissait fortement sur tous les esprits au commencement de l'année, les réductions obligées et le désir immodéré de la paix qu'on retrouvait à la chambre et dans le public au moment où la guerre survint, la rapidité de la campagne nous surprit autant que le public, sans donner le temps de modifier ses impressions; lorsque vint la nouvelle situation créée par la note du 5 juillet, nous n'étions *pas prêts*. D'ailleurs l'alliance de l'Italie avec la Prusse rendait notre position difficile et notre attitude avait été jusque-là parfaitement neutre, à partir de ce jour vous avez pu juger par vous-même du désir d'arriver à la paix, et d'empêcher par ce moyen tout prétexte à la Prusse de démembrer l'Autriche, ce qu'elle nous a bien souvent reproché. Le lendemain du 5 juillet le public français ne voyait que la paix et se contentait du rôle de mediateur pour la France, vous au contraire, vous puisiez dans la note l'espoir de pouvoir continuer de la guerre avec un ennemi de moins en désintéressant l'Italie; cet espoir fut déçu. Liées par leurs engagements la Prusse et l'Italie se renvoyèrent la balle, le public s'impatienta et du jour au lendemain les sentiments changèrent ici. Si on avait vu le gouvernement guerrier, on aurait été le frein pour l'arrêter, on le trouva trop pacifique et on devint le fouet pour le presser, mais alors on se trouvait désarmé et dans des conditions inférieures d'armements (sic) et d'effectif. Je conçois qu'une attitude plus énergique eût peut-être fait réfléchir

la Prusse; mais elle savait à quoi s'en tenir sur notre situation. D'ailleurs la première préoccupation aux Tuileries, voyant que l'Italie était sourde à nos conseils, que les Prussiens étaient à quelques jours de Vienne, fut d'éviter à tout prix de plus grandes victoires pour éviter de plus grandes exigences. Le temps en marchant eut ce résultat, mais les agrandissements de la Prusse trouvèrent dans le pays un triste écho, la paix ne semble plus le prix qu'on voulait en France, et l'ambition se fit jour. La presse officielle, maladroite et excitée par celle de l'opposition, la rivalité de certains ministres, tout semble fait, comme vous dites, pour asticoter l'opinion publique et, croyez bien, on se désole en haut lieu. Je ne sais pas si la Prusse voyant qu'en France le réveil se faisait, offrit quelque chose, mais ce qui est sûr, c'est que l'opinion veut, ne fût-ce qu'un os à ronger, et que la Prusse voit dans notre acquiescement une sécurité; déjà elle fait revenir ses troupes sur le Rhin.

Comment prendra-t-on cela ici, je n'en sais rien, mais le moment est mal choisi pour la guerre, il faut que vous guérissiez vos plaies et nous que nous soyons prêts, et il faut ou ne rien tenter ou avoir toutes les chances possibles de réussite. Est-ce Vous dire de perdre courage, bien au contraire, le moment viendra et alors qui sait ..... en attendant je crois qu'il est de votre intérêt comme du nôtre de ne pas jeter de la méfiance en Prusse et de ne pas hâter ou faire naître des circonstances qui pourraient être mauvaises pour tous à présent. La France si elle touche une fois à l'idée du Rhin, suivra, croyez-moi, cette idée, aussi sûrement que Vous *une autre* ....[1] Je n'ai pas besoin de Vous dire que personnellement mes sympathies vous sont acquises parce que je crois que dans notre amitié réciproque se trouve le germe de la grandeur de la France et la vôtre. Pour ma part j'aimerais rien et attendre, mais d'un autre côté je crains que le mouvement de l'opinion ne pousse la Prusse, si elle n'est pas rassurée, à nous faire une guerre offensive, qui serait *mal venue* à présent.

275.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 13 août 1866

En me présentant hier à Mr. Drouyn de Lhuys,[2] je lui ai exprimé mes regrets, que l'indisposition de l'Empereur soit la cause que je ne puisse avoir l'honneur d'être reçu par Sa Majesté Impériale, et que j'étais autorisé de remettre à lui (au Ministre) la lettre autographe de Votre Majesté pour la faire parvenir sans retard à Sa haute destination.

Mr. Drouyn de Lhuys, en acceptant la lettre, m'a assuré de vouloir la faire

[1] In diesem Bekenntnis rührt die Kaiserin Eugenie an das verborgene Motiv, das bisher die französische Politik auf so verschlungene Wege geführt hatte und auch in den nächsten Jahren alle ihre Schritte leiten wird, um aus der selbstgeschaffenen Sackgasse wieder herauszukommen.

[2] Vgl. Telegramm des Baron Perglas vom 12. August (Geh. St. A. München).

parvenir immédiatement; il m'a dit, que l'Empereur S'était déjà occupé de moi, et lui avait donné ce matin Ses ordres. L'Empereur, m'a-t-il dit, a recommandé vivement la Bavière à la Prusse, Il lui a demandé de la *ménager*. J'ai demandé au Ministre si des instructions particulières dans ce sens allaient être données à l'ambassade française à Berlin, à quoi il m'a répondu, que c'était déjà fait.

La médiation proprement dite de la part de la France n'étant absolument pas à obtenir, cette recommandation ou ces bons offices de la part de la France pourraient offrir quelqu'appui aux intérêts de la Bavière, que les plénipotentiaires de Votre Majesté sont chargés de sauvegarder. J'ai exprimé au Ministre l'espoir, que cet appui de la France soit réel et sincère, Mr. Drouyn de Lhuys m'a témoigné le plus vif intérêt de la France pour la Bavière et la constitution de la confédération du Sud de l'Allemagne, je me suis fait constater par le Ministre que la France *veut* cette constitution, qu'elle y *tient*, or le Ministre est tombé d'accord avec moi que la Bavière devait être respectée autant dans ses droits et sa dignité, que dans son intégrité pour pouvoir former cette confédération. Quant à l'appréciation de notre situation et à la sympathie que le Ministre m'a marquée pour la Bavière, je n'ai eu rien de plus à désirer, mais à l'égard des moyens que la France voudra employer pour faire valoir réellement et avec résultat ses sympathies et ses bons offices, je ne suis pas à même d'en préciser toute la valeur. Mr. Benedetti va retourner à Berlin, des nouvelles officielles de Londres confirment des négociations entre la France et la Prusse pour des cessions territoriales à faire à la France (sur le Rhin, comme on suppose). Si la dernière puissance allait, comme on le dit, réclamer du domaine de notre Palatinat, atteindre elle-même à notre intégrité, sans pouvoir nous offrir et nous garantir des compensations, je conçois, que ma mission en faveur de notre intégrité n'a pas pu aboutir complètement et n'a pas été opportune. Je m'empresse cependant d'y joindre, que le Ministre, quand je lui ai de nouveau exposé hier notre situation, nos intérêts et droits, nos justes aspirations pour l'indépendance complète et la prépondérance de la Bavière, état assez grand et fort pour maintenir sa position européenne, ai-je dit, le Ministre a été absolument d'accord avec moi, — rien n'a transpiré de sa part, qui aurait pu me donner la moindre méfiance, encore Mr. Drouyn de Lhuys m'a observé combien était urgent que les états, formant la confédération du Sud, mettent de côté toute rivalité entre eux, pour arriver à une confédération *solide*, il m'a rappelé des mauvais procédés de la presse en Bavière, de débats dans la chambre, pour me dire que dans pareilles conditions un appui de la France, repoussé par l'opinion publique, par une méfiance *non* motivée, devenait impossible. J'ai opposé aux observations du Ministre les intentions bien précises actuelles de Votre Majesté, j'ai parlé dans le sens des instructions, que j'ai eu l'honneur de tenir de Sa propre bouche; — le Ministre n'en garde aussi point de ressentiment, en me congédiant il pensait, que j'étais porteur de *bonnes* nouvelles, il a été fort gracieux pour moi, mais je ne puis me faire illusion, que l'appui réel de la France pour la Bavière dépend des arrangements, actuellement en négociations entre la France et la Prusse.

Un de ces jours tout se dévoilera, l'Empereur ne peut pas laisser plus longtemps la France dans l'incertitude.

J'ai encore demandé au Ministre, si j'avais des chances d'être reçu à St. Cloud, Mr. Drouyn de Lhuys m'a répondu que l'Empereur, souffrant, ne recevait absolument personne, que Sa Majesté se soignait ainsi pour pouvoir partir, dès qu'un mieux s'établirait, pour Châlons. J'ai alors prié le Ministre de vouloir être mon interprète près de leurs Majestés et je l'ai prévenu de mon départ. Je suis complètement rassuré sur les bonnes et gracieuses dispositions de l'Empereur pour ma personne, et j'attribue à autres motifs politiques sérieux le refus de ma réception, d'ailleurs parfaitement excusé par l'état de santé de l'Empereur. La réponse de Sa Majesté Impériale Vous parviendra, Sire, par l'entremise du Ministre de France à Munich.[1]

276.

Freiherr von der Pfordten an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Berlin, den 13. August 1866

Die versöhnlichere Stimmung, von welcher ich in meinem ehrfurchtsvollsten Bericht Nr. 7[2] gesprochen habe, scheint in den letzten zwei Tagen Fortschritte gemacht zu haben und namentlich von Rußland gepflegt worden zu sein. Graf Bray und ich hatten gestern Audienz bei der Großfürstin Helene. Sie sprach sehr eingehend über die hessische Frage ... Auch das ganze künftige Verhältnis des Südens zu Preußen besprach die Frau Großfürstin, und zwar so auffallend ganz in dem Sinne, in welchem sich Graf Bismarck nach meinem untertänigsten Berichte Nr. 7 zuletzt gegen uns geäußert hat, daß ich nicht zweifle, sie habe auch diese Frage mit dem Minister besprochen, und es bestehe in diesem daher der Gedanke, die Territorialansprüche an Bayern bis auf ein Minimum zu reduzieren oder ganz fallen zu lassen, wenn er dafür eine Sicherheit gewinnen kann, daß der Süden, auch ohne in den Norddeutschen Bund einzutreten, doch niemals gegen diesen feindselig auftreten, sondern eine gemeinschaftliche Nationalpolitik verfolgen werde ...

Auch unter andern Persönlichkeiten scheint, wie mir Baron Varnbüler gestern mitteilte, diese Frage viel behandelt worden zu sein und in den leitenden Kreisen mehr und mehr die Überzeugung Platz zu greifen, daß es unpolitisch sein würde, Bayern zu mißhandeln und damit zugleich den Süden zurückzustoßen. Es zeigt sich diese Auffassung auch darin, daß die Idee der Auflösung des Zollvereines bereits aufgegeben zu sein scheint. Wenn ich mich nicht täusche, findet Graf Bismarck nur noch bei der exaltierten Militärpartei und infolge davon bei Seiner Majestät dem Könige selbst Schwierigkeiten, der versöhnlicheren Richtung gegen Bayern ganz zu folgen, und es muß ihm meines Erachtens zur Überwindung dieser Schwierigkeiten einige Zeit gelassen werden, um so mehr, als er gerade seit vorgestern etwas leidend

[1] Vgl. Nr. 285.
[2] Vgl. Nr. 266.

ist. Ich zweifle nicht, daß der Minister schließlich durchdringt, und daß wir einen ganz erträglichen Friedensvertrag erlangen, wenn wir den Gedanken verfolgen dürfen, den mein chiffriertes Telegramm von gestern[1] andeutet: Kein Eintritt in den Norddeutschen Bund, aber nationale Allianz mit Erhaltung des Zollvereins . . .

277.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 14. August 1866

Herr Drouyn de Lhuys hat mir gestern gesagt, daß er zwar den Kaiser seit meiner letzten Audienz nicht gesehen, aber von Seiner Majestät einen Brief erhalten habe, welcher die völlige Uneigennützigkeit der kaiserlichen Politik, wie ich sie aus den kaiserlichen Äußerungen entnehmen konnte, durchaus bestätige. Der Kaiser bestehe nicht allein nicht auf denjenigen speziellen Wünschen, welche Herr Benedetti Eurer Exzellenz mitgeteilt habe, sondern werde auch nach der Überzeugung des Ministers nicht den geringsten Groll gegen uns hegen, selbst wenn wir Frankreich gar nichts anbieten sollten.

Der Minister verhehlte mir nicht seine abweichende Meinung, sowie die Ansicht, daß der Kaiser früher oder später Seine Politik bereuen werde. Er sagte indessen, daß er nach der Verfassung des Kaiserreichs, welche die Ministerverantwortlichkeit nicht kenne, die Politik einfach nach den Weisungen des Souveräns zu führen hätte und daher, nachdem er die Pflicht erfüllt, vorher zu warnen, der Kaiser aber bei Seiner Auffassung geblieben sei, die von Seiner Majestät festgestellte Politik gewissenhaft ausführen werde.

Ich habe Herrn Drouyn de Lhuys versichern zu können geglaubt, daß die königliche Regierung in der Verzichtleistung des Kaisers Napoleon auf jeden, auch nur moralischen Druck nur ein Motiv mehr finden könne, eine Kombination ausfindig zu machen,[1]* welche die öffentliche Meinung in Frankreich mit den in Deutschland vor sich gehenden Veränderungen auszusöhnen geeignet wäre, daß ich aber jedenfalls die Besorgnisse des Ministers nicht teilen könne, vielmehr überzeugt sei, wie die Folge lehren werde, daß die Politik des Kaisers eine weise sei und als solche früher oder später von der Nation anerkannt werden würde. . . .

Herr Drouyn de Lhuys klagte bei dieser Gelegenheit wiederholt über die in Berlin begangenen Indiskretionen. Ich bestritt letztere mit dem Bemerken, daß ich hier den wesentlichen Inhalt der Vorschläge von Privatpersonen erfahren hätte, bevor mir darüber irgendeine amtliche Nachricht zugegangen war, und daß unter anderen der österreichische Botschafter und der italienische Gesandte dieselben ihrem Wortlaute nach kannten. Der Minister setzte mir mit Angabe aller Einzelheiten, an deren Wahrheit ich nicht zweifeln kann, auseinander, wie streng er die Sache sekretiert habe. Er hat das Aktenstück[2]

[1] Vgl. Nr. 269.
[2] Nr. 241.

selbst redigiert, welches nicht einmal in den Händen des Kaisers geblieben ist, und dasselbe in Ziffern sicher und von hier nach Berlin und Nikolsburg expedieren lassen, wobei nur diejenigen durchaus glaubwürdigen Personen mitgewirkt hätten, deren Hilfeleistung unentbehrlich war.

Randbemerkung König Wilhelms:

1* Immer die alte Goltzsche Initiative, die er unterlassen soll, da der Kaiser selbst sagt, keine Ranküne zu haben, wenn wir nichts bieten! W. 17. 8. 66.

278.

Freiherr von der Pfordten an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Berlin, den 14. August 1866

. . . Diesen Vormittag hatten Graf Bray und ich eine längere Besprechung mit Herrn von Savigny. Er gab zunächst zu verstehen, daß die von mir angeregten Punkte, worauf sich mein untertänigster Bericht Nr. 8[1] bezieht, keinen wesentlichen Anständen begegnen, legte uns aber seinerseits keinerlei formulierte Artikel vor, sondern begann damit, daß vor allem die Frage wegen Mainz[2] geregelt werden müsse; Preußen habe aus vielen Gründen das Bedürfnis, Mainz sofort zu besetzen, und die Mitwirkung Bayerns hiezu sei eine Vorbedingung des Friedensschlusses.

Ich habe daher sofort ein chiffriertes Telegramm[3] nach München gerichtet und gebeten, daß Euere Königliche Majestät die noch in Augsburg tagende Bundesversammlung zwingen möchten, den Gouverneur von Mainz seines Eides zu entbinden und lediglich unter den Befehl Euerer Königlichen Majestät zu stellen, widrigenfalls aber durch Allerhöchstdero Gesandten erklären zu lassen, daß der Deutsche Bund nicht mehr bestehe und die Herrn Gesandten einladen zu lassen, daß sie Bayern verlassen. Es ist in der Tat nicht zu ertragen, daß Österreich, welches bereits aus dem Bunde auszuscheiden sich feierlich verpflichtet hat, und die flüchtigen norddeutschen Fürsten, deren Länder unzweifelhaft von Preußen annektiert werden, durch das Festhalten der Fiktion der Bundesverfassung uns hindern wollen, einen erträglichen Frieden mit Preußen zu schließen. Wie sehr unsere Verständigung mit Preußen von der Mainzer Frage abhängt, zeigt der weitere Verlauf unserer Unterredung mit Herrrn von Savigny . . .

[1] Nr. 266.

[2] Vgl. Nr. 266.

[3] Von der Pfordten an Staatsrat v. Daxenberger, Berlin le 14 août 1866: «Pour arriver à la paix il faut absolument que le gouverneur de Mayence soit libéré du serment et placé sous nos ordres. Si la diète refuse, la Bavière doit déclarer que la confédération n'existe plus, et inviter ces Messieurs à Augsbourg de quitter le pays. Nous ne pouvons nous laisser ruiner par l'Autriche et les Princes fugitifs. Répondez-moi.» (Geh. St. Arch. München.)

279.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 14 août 1866

Une dépêche télégraphique que je viens d'expédier à Munich a déjà informé Votre Majesté de l'audience que j'ai obtenue à St. Cloud.[1]

Mr. Drouyn de Lhuys, ne m'ayant laissé absolument aucun espoir d'une réception par l'Empereur, j'avais quitté Paris hier à 5 heures. Cette nuit la dépêche, m'informant de mon audience, m'a été remise *à Verviers* en Belgique. J'ai pu revenir grâce aux soins des employés du chemin de fer, j'étais à dix heures à Paris, et à une heure à St. Cloud.

J'ai exposé à l'Empereur le but de ma mission et la situation de la Bavière. L'Empereur, fort gracieux, après m'avoir exprimé des regrets de n'avoir pu me voir plutôt à cause de l'état de Sa santé, S'est référé à la lettre de Votre Majesté et m'a dit qu'Il Vous répondrait, Sire, dès qu'Il serait un peu mieux. Il m'a assuré ensuite de ses sympathies pour la Bavière, et m'a dit *deux fois et formellement*, qu'Il ferait *tout ce qui dépendrait de Lui pour les intérêts de la Bavière* et pour la constitution de la confédération du midi de l'Allemagne, qu'Il *voulait* la dernière et la demandait. J'ai ainsi pu m'exprimer franchement sur les conditions absolument nécessaires pour former cette confédération et placer la Bavière à sa tête. L'Empereur semblait être d'accord avec mes observations et appréciations, et je ne puis pas douter que son intervention à Berlin en faveur des intérêts de la Bavière ne soit très sérieuse et sincère et ne soit pas respectée par Mr. de Bismarck. J'ai protesté particulièrement contre les cessions territoriales dont on ménace le Royaume; l'Empereur m'a répété que Ses ordres étaient donnés, et je viens d'apprendre que Mr. Benedetti est retourné aujourd'hui à son poste. J'ai pu m'acquitter de toute ma mission, de tout ce que j'ai eu l'honneur de tenir de Votre Majesté, l'Empereur m'ayant écouté avec patience et bienveillance, je l'ai finalement prié de vouloir faire parvenir à l'Impératrice les compliments de Votre Majesté.

L'Empereur aurait grand plaisir si Votre Majesté voulait venir Le voir un jour à Paris. J'ai saisi l'occasion pour dire à Sa Majesté, que les affaires extérieures de ma patrie étaient confiées par Votre Majesté à un homme d'état distingué, et que je Le priais de ne pas croire à des appréciations de ses opinions politiques non fondées; que Votre Majesté était fermément résolu de maintenir l'indépendance de Son Royaume, et que nos intérêts nous liaient à la France.[2]

[1] Baron Perglas an v. d. Pfordten, le 14 août 1866: «J'ai été reçu aujourd'hui par l'Empereur. Il m'a donné l'assurance formelle de faire tout ce qui dépend de lui pour les intérêts de la Bavière et de la confédération. Alors veut-il répondre bientôt au Roi aussi satisfaisant que possible. Je partirai définitivement demain.» (Geh. St. Arch. München.)

[2] Es braucht nicht darauf hingewiesen zu werden, daß dieser verspätete Austausch freundlicher Worte zwischen dem Kaiser und dem außerordentlichen bayerischen Gesandten tatsächlich durch die Verhandlungen zwischen Bismarck und von der Pfordten in Berlin bereits überholt war.

Je crois avoir accompli à présent ma mission à Paris, j'ai obtenu ce qui était possible dans les circonstances actuelles, où la France est encore expectante et n'a pas dit son dernier mot, j'aime à espérer que l'appui de la France se fera valoir en faveur de la Bavière à Berlin, et n'ayant plus rien à faire ici, je vais m'acheminer de nouveau vers la dernière capitale. —

J'attribue à des démarches particulières faites d'Aix-les-Bains à St. Cloud, que l'Empereur S'est ravisé, et non-obstant son état de santé réellement mauvais, Se soit décidé à m'accorder l'audience. J'en ai conservé les impressions les plus favorables.

280.

Freiherr von der Pfordten an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Berlin, den 16. August 1866

In Erwiderung meines gestrigen Schreibens kam Graf Bismarck nachmittags zu uns, augenscheinlich unmittelbar aus dem Ministerrate, welcher unter dem Vorsitz des Königs mehrere Stunden gedauert hatte und worin, wie man hörte, über die Annexionen und über die Friedensgrundlagen Beschluß gefaßt werden sollte.

Wir sprachen zunächst von Mainz, und ich teilte mit, was mir über die Haltung der kurhessischen Truppen zugekommen war. Graf Bismarck erwiderte, es sei kürzlich ein kurhessischer Offizier aus Mainz hier gewesen, welcher die Ergebenheit der kurhessischen Truppen gegen den König von Preußen versichert hätte, und er glaube daher, daß General Loßberg sich auf seine Truppen nicht verlassen könne; äußerstenfalls müsse man eben Mainz zernieren. Übrigens ließ der Graf diesen Gegenstand fallen, als lege er keinen Wert mehr darauf, und stellte durchaus kein Ansinnen mehr an uns. Es scheint daher, daß man hier über die Haltung Frankreichs wieder beruhigter ist.

Der Minister ging hierauf auf die Notwendigkeit über, daß wir uns nun über den Friedensvertrag einigten, und erklärte, daß dieses ohne Gebietsabtretungen nicht möglich sei, auch nicht um den Preis einer Allianz, welche ja ohnedies für Bayern mehr Vorteil bieten würde als für Preußen.[1] Er habe soeben, setzte er hinzu, im Konseil Bayern so lebhaft verteidigt, als wäre er bayerischer Minister, aber Seine Majestät der König bestehe auf gewissen Gebietsabtretungen, und zwar auf folgenden:

(Folgen Einzelheiten.)

Ich richtete in Gegenwart des Grafen Bray an Grafen Bismarck die Frage, ob es durchaus kein Mittel gebe, die Gebietsabtretungen abzuwenden, worauf er erwiderte: »Bei dem Könige nicht«, gleichsam als wolle er andeuten, daß er geneigt gewesen wäre, davon abzusehen . . .

[1] Vgl. Telegramm v. d. Pfordtens an Daxenberger, 15. August 8 Uhr abends: «Les cessions de territoires seront diminuées, mais pas évitées, pas même par une alliance. Le Ministre me dit qu'il a défendu la Bavière contre le Roi. Je conseille donc d'expédier la lettre de Sa Majesté projetée immédiatement.» (Geh. St. Arch. München.)

281.

Baron Wendland an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Paris, den 17. August 1866

... Die öffentliche Meinung, namentlich in der Armee, drängt zu einer Einmischung Frankreichs gegen Preußen; sie treibt die Regierung zur Aktion und wird nicht so leicht ihre Bemühungen aufgeben.[1] Der Kaiser, abgesehen von seinem Unwohlsein, möchte ungern in neue Komplikationen sich einlassen, wenn Er gleich die Politik, welche Er in den letzten Jahren verfolgte, bereut; Er wird versuchen, für den Augenblick, der öffentlichen Meinung zu widerstehen, soweit nicht die Interessen Seiner Dynastie in Frage kommen ... Was den letzten Akt dieses Dramas, die Vernichtung der Verträge von 1815, betrifft, so hat der Fleiß, der zur Erreichung dieser Arbeit angewendet worden, dem Resultate nicht entsprochen. Nicht Frankreich, sondern ausschließlich Preußen erntet davon die Früchte. Daß Frankreich im Hinblicke auf solche Resultate anfängt, stutzig und in seiner Überzeugung an die Unfehlbarkeit des Kaisers wankend zu werden, läßt sich wohl erklären. Darum darf man den gegenwärtigen Ausdruck der öffentlichen Meinung nicht unterschätzen, er trägt in seinem Schoße vielleicht den Keim großer Ereignisse, in welche ganz Europa wider Willen hineingerissen werden könnte.

282.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Telegramm. Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 17 août 1866

L'Impératrice dit que l'Empereur est irrité contre tout le monde, ses nerfs sont très tendus par suite de sa maladie. Prince Napoléon est parti pour la Suisse le 14 pour ne pas assister aux félicitations du 15, ce qui selon l'Impératrice a déplu à l'Empereur. Elle dit que son époux voudrait laisser passer sans guerre l'année de l'exposition, mais qu'on travaille jour et nuit au fusil Chassepot; elle croit que les événements en Allemagne et l'opinion publique en France ne donneront pas une année de paix et compte beaucoup sur la force des choses qui réunira l'Autriche et la France dans un but commun. En guise de conclusion à sa dernière lettre elle m'a donné sa parole qu'elle serait envers et contre tous notre fidèle alliée. Elle veut aller à Rome pour défier par sa

[1] Vgl. Bericht Wendlands vom 21. August 1866: «Le camp (de Châlons) a été levé par le maréchal Regnault de St. Angely, qui à l'occasion de la remise des drapeaux à une brigade de grosse cavalerie a prononcé une allocution qui, dans les circonstances présentes, a été remarquée. Le maréchal y rappelle les souvenirs des victoires de Jéna et de Friedland. J'ai déjà rapporté à Votre Majesté combien l'armée française a été désagréablement impressionnée des rapides succès et des conquêtes faites par la Prusse, ainsi que de la rupture apportée de la sorte au maintien de l'équilibre européen et de la puissance relative de la France. Ce sentiment gagne de plus en plus dans le public et dans les rangs même de la fraction de la presse quotidienne qui a soutenu la Prusse jusqu'à ce jour.» (Geh. St. Arch. München.)

présence la révolution italienne. Elle a conscience de sa popularité croissante et fera tout pour l'augmenter encore. Je crois qu'elle pense passer par Vienne à son retour de Rome.[1]

Je verrai l'Empereur avant son départ pour Biarritz.[2]

283.

Baron Wendland an König Ludwig II.

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Paris, den 23. August 1866

Nachdem der heutige « Moniteur » den Friedensabschluß zwischen Bayern und Preußen anzeigt, begab ich mich auf das Ministerium des Äußeren, um mich zu erkundigen, ob diese Nachricht begründet sei. Herr Drouyn de Lhuys bestätigte mir dieselbe mit der Bemerkung, daß er noch am 20. August auf meinen speziellen Antrag und dringende Bitte an Herrn Benedetti ein Telegramm gerichtet habe mit dem Auftrage, Freiherrn von der Pfordten in seinen Verhandlungen mit dem größten Nachdrucke zu unterstützen. Als ich dem Minister für diesen neuen Beweis von Freundlichkeit meinen Dank aussprach, sagte er: ich möge Eurer Königlichen Majestät Regierung die Versicherung aussprechen, daß er gern jede Gelegenheit ergreifen werde, um Bayern nützlich sein zu können. Wenn er sich einen Rat zu erteilen erlauben dürfe, so wäre es der, sich gegenwärtig so kräftig als möglich zu organisieren im Innern und nach Außen, und die anderen süddeutschen Staaten herankommen zu lassen, ohne sie zu nötigen, sich mit Bayern zu verbinden. Diese Uneigennützigkeit würde sie von selbst Bayern zuführen und die vorhandene Eifersucht[3] nicht vermehren.

284.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 23 août 1866

J'ai vu l'Empereur ce matin. Sa Majesté semblait mieux portante et me dit que décidément Elle reprenait des forces.

Notre conversation roula sur les derniers événements, sur l'ébranlement de

[1] Graf Mensdorff erwiderte dem Fürsten Metternich am 21. August 1866: « Dans le cas où Sa Majesté aurait réellement ce projet, je vous prie de Lui faire savoir que l'Empereur n. a. m. serait très heureux de la recevoir ici et de pouvoir lui témoigner en personne combien il apprécie ses efforts constants pour combattre l'influence de nos ennemis en France. Jusqu'ici nous continuons malheureusement à trouver chez l'Empereur Napoléon sinon la même mauvaise volonté, du moins la même inertie à l'égard des prétentions les plus exorbitantes de la Prusse et de l'Italie. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Der Kaiser hatte an diesem Tage schon die Wendung zu dem neuen Kompensationsprogramm (Belgien-Luxemburg) vollzogen.

[3] Vgl. Telegramm Metternich 22. August 1866, 3^{40} p. m.: ». . . Der neueste Plan des Kaisers scheint zu sein: die deutschen Südstaaten unter österreichisch-französischem Einfluß zu kräftigen en vue des éventualités futures et des empiètements de la Prusse.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

l'ancien équilibre européen, sur l'avenir et les solutions à intervenir, sur la question Romaine et le fusil Chassepot qui paraît être définitivement adopté.

Je ne m'étendrai pas sur les récriminations réciproques que nous n'avons pu éviter ni l'un ni l'autre.

Son système consiste à nous reprocher de n'avoir pas employé toutes nos forces contre la Prusse en promettant dès le commencement de nos querelles avec cette puissance de céder la Vénétie ce qui eût empêché le traité prusso-italien. Le mien consistait à reprocher à l'Empereur de nous avoir engagé le 4 Juillet à céder la Vénétie et de nous avoir abandonné dès le 6 et de continuer encore et toujours à se montrer dur envers nous et faible envers les Italiens.

En parlant de la situation actuelle je n'ai pu dissimuler à l'Empereur que l'étonnement du monde entier me paraissait fort justifié en Le voyant si peu énergique envers la Prusse. Sa neutralité qui était devenue une complicité devient aujourd'hui de la faiblesse à moins qu'Il ne soit certain d'obtenir pacifiquement les compensations que l'opinion publique en France réclame.

L'Empereur me répondit à cette insinuation:

« J'ai fait ce qui j'ai pu pour arrêter la Prusse, quant aux compensations qu'elle m'a offertes, elles étaient la propriété d'un autre et les petites rectifications de frontière qu'elle voulait faire étaient si minimes que j'ai tout refusé pour ne pas être ridicule. »

L'Empereur semblait se réjouir du succès de ses démarches en faveur de la Bavière.

Je Lui dis que la prétendue modération de Mr. de Bismarck ne me semblait pas bien sincère et que son refus d'étendre ses filets sur l'Allemagne méridionale me faisait l'effet d'un leurre. Les faibles s'offriront peu à peu eux-mêmes au fort, surtout lorsque la fibre unitaire aura parlé.

L'Empereur déploya alors son nouveau système qui consiste à faire semblant (car je ne puis encore admettre qu'Il soit sérieux) de laisser venir les événements, en se préparant à la lutte, si elle est nécessaire, soit en préparant des armements et des engins formidables, soit en recherchant telle ou telle alliance qui Lui paraîtra utile.[1]

Je me suis permis de faire remarquer que Mr. de Bismarck pourrait bien avoir conçu les mêmes idées, et que les chances de succès me paraissaient assez bonnes. En réveillant la susceptibilité nationale en Allemagne, en affaiblissant les gouvernements séparés jusqu'ici, par toute la force qu'il imprimera à la représentation centrale, en donnant le champ libre à la Russie en Orient, en épousant même certains griefs de l'Italie contre la France, Mr. de Bismarck me paraîtrait logiquement dans son rôle.

L'Empereur soutient que si la Russie bougeait il aurait l'Angleterre pour Lui, et que si les Italiens se remuaient *nous en ferions bon marché*. Il pense au surplus que Mr.de Bismarck aura à combattre de grandes difficultés à l'intérieur et que les événements ne se produiraient pas si vite.

[1] Mit diesem Programm ist die seit dem 16. August — vgl. Nr. 287, 288 — eingeschlagene neue Richtung der Kompensationspolitik auf der Basis Belgien-Luxemburg zu vergleichen.

Ce qui l'inquiétait c'était la question de Rome . . .

. . . L'Empereur me dit qu'Il aurait décidément accepté le système Chassepot dont l'avantage selon Lui ne consistait pas autant dans la vitesse du tir supérieur au fusil prussien, mais dans la simplicité de la confection des cartouches prussiennes qui ne pourraient se faire que dans les grandes usines militaires.[1]

Votre Excellence verra par ce qui précède que l'Empereur ne se prononce guère sur l'avenir. Il me fait l'effet d'un conspirateur pris dans ses propres filets. Il n'est pas dans son assiette et on dirait qu'il attend du hazard ce qu'il a peur d'obtenir par l'action immédiate et énergique.

285.

Kaiser Napoleon III. an König Ludwig II.

Kopie. Geh. St. Arch. München

St. Cloud, le 27 août 1866

Monsieur mon frère,

J'ai été très touché de la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire et j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour modérer vis-à-vis de la Bavière les prétentions de la Prusse. Mais Votre Majesté comprendra combien il m'est difficile d'intervenir dans les affaires d'Allemagne et combien je dois redouter d'éveiller les susceptibilités du sentiment national germanique.

J'ai néanmoins chargé mon ambassadeur à Berlin de parler en faveur de votre pays que tant de souvenirs rattachent à la France et à ma famille.

Je prie Votre Majesté de croire à tout l'intérêt que je porte à l'avenir de la Bavière et elle me trouvera toujours prêt à lui rendre les services compatibles avec ma position.[2]

Je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et d'amitié, avec lesquels je suis

de Votre Majesté
le bon frère

Napoléon.

[1] Vgl. den Bericht des Baron Wendland vom 28. August 1866: « En attendant le Gouvernement français continue ses armements en prévision des évènements. La fabrication des nouveaux fusils (chassepot) et des autres munitions de guerre se continue sur une grande échelle et des achats considérables de chevaux ont lieu dans les départements. Il ne résulte pas de ces préparatifs l'obligation d'une guerre immédiate et peut-être la perspective de l'exposition de 1867 ajournera-t-elle l'explosion d'une guerre, toutefois il est certain que lorsque l'armée française se trouvera sur un pied de guerre imposant, le Gouvernement Impérial se montrera plus difficile qu'il ne l'a été jusqu'à présent à l'égard d'agrandissements au dehors, dans lesquels il n'a pas eu sa part. » (Geh. St. Arch. München.)

[2] In seinem Schreiben vom 26. August — Nr. 298 — an den Staatsminister Rouher hatte Napoleon soeben einen französisch-preußischen Bündnisentwurf genehmigt, der die Angliederung von Süddeutschland an den Norddeutschen Bund vorsah!

V.

Das zweite Stadium der französischen Kompensationsforderung: französisch-preußisches Bündnisprojekt auf der Grundlage des Erwerbs von Luxemburg und Belgien

Mitte August 1866 bis Februar 1867

286.

Graf Goltz an Bismarck

Eigenhändig. A. A. Berlin

Paris, den 15. August 1866

In der Unterredung mit Herrn Drouyn de Lhuys, über welche ich Eure Exzellenz gestern (unter Nr. 434) durch die Post Bericht erstattet habe, sondierte ich denselben in betreff eines über die Zukunft Belgiens zu treffenden Abkommens. Der Minister schien darin einen sehr angemessenen Ausweg zu erkennen, um das französische Nationalgefühl in einer den wohlverstandenen Interessen Frankreichs entsprechenden und zugleich für Deutschland annehmbaren Weise zu befriedigen, sowie eine feste Grundlage für eine französisch-preußische Allianz herzustellen; er vertraute mir aber unter dem Siegel der strengsten Verschwiegenheit an, daß der Kaiser sich leider auch diesen Weg durch eine, seit meiner Unterredung mit ihm abgegebene, bindende Erklärung versperrt zu haben schiene. Er machte mir bei dieser Gelegenheit sehr vertrauliche Herzensergießungen über die unmittelbare Leitung der Politik durch den Kaiser, durch welche derselbe sich zugrunde richte. Es sei nicht aus kleinlicher persönlicher Eifersucht, sondern aus aufrichtiger Besorgnis für die Interessen des Kaisers, daß er (der Minister) die unmittelbaren Verhandlungen Seiner Majestät mit den Botschaftern nicht gerne sehe, ohne doch dieselben verhindern zu können. Die letzteren legten oft den unüberlegt hingeworfenen Äußerungen des Kaisers eine übertriebene Bedeutung bei oder legten sie unrichtig aus, was übrigens, wie er ausdrücklich bemerken müsse, von denjenigen Äußerungen, auf welche ich mich berufen hätte, nicht gelte. Wenn dann die Erfüllung der dem Kaiser zugeschriebenen Zusagen unmöglich würde, so werde ihm Unaufrichtigkeit vorgeworfen und er sei in die peinliche Alternative versetzt, sich entweder diesem Urteil auszusetzen oder die französischen Interessen zu benachteiligen. So sei es in der Angelegenheit von Savoyen und Nizza, in der unglücklichen mexikanischen und vielen anderen gegangen. Der Kaiser glaubte auch jetzt eine uneigennützige Politik treiben zu können. Früher oder später werde Er aber einsehen, daß er dieselbe verlassen müsse oder sonst seiner Dynastie das Grab bereite.

Aus den Antworten, welche Herr Drouyn de Lhuys auf meine Fragen über die vorliegende Angelegenheit tat, glaube ich schließen zu müssen, daß der Kaiser dem englischen Botschafter schriftlich die Versicherung erteilt hat, Belgien nicht anzutasten. Denn als ich bemerkte, daß ja Lord Cowley seit mehreren Tagen in Trouville sei, erwiderte der Minister: desto schlimmer, wenn die Erklärung schriftlich abgegeben worden ist. Er selbst hatte den Kaiser seit meiner Audienz gar nicht gesehen, aber ein Schreiben Seiner Majestät erhalten, welches die völlige Verzichtleistung auf alle Kompensationen ausgesprochen haben muß und die Mitteilung enthalten zu haben scheint, daß der Kaiser sich nunmehr auch England gegenüber in diesem Sinne verpflichtet habe. Es ist mir hiernach wahrscheinlich, daß Lord Cowley auf Grund der Nachrichten von der von Frankreich in Anspruch genommenen Grenze von 1814 von Trouville aus an den Kaiser geschrieben und im Interesse Belgiens, welches dadurch auch berührt worden wäre, eine beruhigende Erklärung vom Kaiser erbeten hatte. Ich bin zu dieser Annahme um so mehr geneigt, als Herr Drouyn de Lhuys selbst zweifelhaft darüber war, ob die Zusicherung des Kaisers nur die Herstellung der Grenze von 1814 gegen Belgien oder auch weitergehende und in der Zukunft zu realisierende Kombinationen hinsichtlich dieses Landes ausschlösse, und sich vorbehielt, diesen Punkt noch näher aufzuklären und mir dann eine anderweitige vertrauliche Mitteilung zu machen. Bis dies geschehen, bat mich der Minister, durch meine Berichterstattung die fragliche Kombination nicht auszuschließen, so daß wir sie, wenn sie noch ausführbar wäre, noch immer in den Kreis unserer vertraulichen Erörterungen ziehen könnten.

Nachschrift.

Lord Cowley erzählte mir gestern abend folgendes:

Nachdem er bereits am Freitag (10. August) Herrn Drouyn de Lhuys über die angeblich an Preußen gestellten Forderungen vertraulich interpelliert und eine teils ausweichende, teils entschieden ableugnende Antwort erhalten hatte, kehrte der englische Botschafter nach Trouville zurück. Dort ging ihm ein Auftrag Lord Stanleys zu, dem Kaiser in einer Audienz zu erklären, daß die englische Regierung das Vertrauen hege, Seine Majestät werde die auf den Verträgen von 1815 beruhende Begrenzung des Königreichs Belgien nicht antasten. Lord Cowley hat sich dieses Auftrages mittels eines an Herrn Drouyn de Lhuys gerichteten Schreibens entledigt und dieser Minister hat ihm auf Befehl des Kaisers geantwortet, daß Seine Majestät nicht daran habe denken können, die Integrität eines Staates zu verletzen, der an dem Kriege nicht teilgenommen habe und dessen Neutralität völkerrechtlich garantiert sei. Diesen Brief hat Lord Cowley am Montag abend (13. August) bei seiner Rückkehr von Trouville hier vorgefunden.[1]

[1] Vgl. dazu einen Bericht des Grafen Kalnoky an Graf Mensdorff vom 21. August 1867 über eine Unterhaltung mit dem englischen Minister des Äußern Lord Stanley: « Il est impossible », ajouta-t-il (Lord Stanley), « de s'énoncer d'une manière plus nette et rassurante que n'a été le langage de l'Empereur quant aux intentions qu'on lui attribuait d'étendre les frontières du côté de la Belgique. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Zweite Nachschrift zu dem Bericht Nr. 435 vom 15. August.

Lord Cowley hat mir den an ihn gerichteten Brief des Herrn Drouyn de Lhuys ganz vertraulich mitgeteilt. Es wird darin gesagt, daß der Kaiser den englischen Botschafter jederzeit mit Vergnügen empfangen werde, letzterer aber wegen der belgischen Angelegenheit sich nicht zu beunruhigen und von Trouville nach Paris zu kommen brauche. Denn wie der Kaiser dem Minister wörtlich schreibe, lege Seine Majestät auf Philippeville und Marienburg, die in den Händen einer neutralen Macht wie Belgien nicht gefährlich wären, keinen Wert und wolle der Kaiser überhaupt etwaige Gebietsabtretungen nicht durch Gewalt oder Einschüchterung, sondern nur von dem guten Willen der beteiligten Mächte erlangen.

Obgleich dieses Schreiben sich dem Wortlaut nach nur auf die vorliegende Grenzrektifikationsfrage zu beziehen scheint, so hat mir doch Herr Drouyn de Lhuys gesagt, daß der Kaiser, dessen Absichten er mündlich näher festzustellen gesucht habe, im gegenwärtigen Augenblicke Verhandlungen über Belgien nicht für opportun halten würde.

Das Feld der uns möglichen Konzessionen ist in der Tat hierdurch so eng begrenzt, daß ich nicht recht weiß, auf welche Weise wir unsere « délicatesse », an die Herr Drouyn de Lhuys nach wie vor appelliert, manifestieren sollen. Deutsches Gebiet können wir nicht abtreten, und belgisches nimmt der Kaiser nicht in Anspruch. Es bliebe also nur Luxemburg übrig, in betreff dessen Seine Majestät der König bis jetzt aber auch nicht die Initiative haben ergreifen wollen.

Ich höre, daß Freiherr von Perglas in Spezialmission hier war und vom Kaiser Napoleon empfangen worden ist,[1] ebenso ein Spezialgesandter des Königs von Württemberg, wenn ich nicht irre, Graf von Taubenheim.

287.

Französisches Memoire über einen französisch-preußischen Geheimvertrag auf Kosten Belgiens[2]

o. D. (ca. 15. August 1866)

Si la France se place hardiment sur le terrain des nationalités, il importe d'établir, dès à présent, qu'il n'existe pas une nationalité belge, et de fixer ce point essentiel avec la Prusse. Le cabinet de Berlin semblant, d'autre part,

[1] Vgl. Nr. 279.

[2] Dieses Aktenstück gehört zu denjenigen geheimen Aktenstücken, die im September 1870 in den Tuilerien aufgefunden und im « Journal officiel de la République française » veröffentlicht wurden. Vgl. den Abdruck bei L. Hahn, Der Krieg Deutschlands gegen Frankreich, S. 397 f., und C. Rothan, La politique française en 1866, S. 469 f. (inkorrekt). Die amtliche Veröffentlichung wurde mit den Worten eingeleitet: « Parmi les lettres et projets dictés par Napoléon à son chef de cabinet, figure la note qu'on va lire. » Es steht außer Zweifel, daß diese »Note« in die intimen Besprechungen gehört, die nach dem Rückzug der französischen Politik am 11. August und dem Rücktrittsgesuch Drouyn de Lhuys am 12. August zwischen dem Kaiser, dem Staatsminister Rouher und Benedetti stattfanden und in der neuen Instruktion vom 16. August (vgl. Nr. 288) sichtbar wurden. Nimmt

disposé à entrer avec la France dans les arrangements qu'il peut convenir à la France de prendre avec lui, il y aurait lieu de négocier un acte secret qui engagerait les deux parties. Sans prétendre que cet acte fût une garantie parfaitement sûre, il aurait le double avantage de compromettre la Prusse[1] et d'être pour elle un gage de la sincérité de la politique ou des intentions de l'Empereur. Il convient de ne pas se dissimuler, quand on connaît le caractère du roi de Prusse et celui de son premier ministre, que les derniers incidents diplomatiques,[1] commes les dispositions actuelles du sentiment public en France, ont dû les raffermir dans la conviction que nous n'avons pas renoncé à revendiquer la frontière du Rhin. Pour être certain de trouver à Berlin une confiance qui est nécessaire au maintien d'une entente intime, nous devons nous employer à dissiper les appréhensions qu'y a toujours entretenues cette eventualité, appréhensions qui ont été réveillées et même surexcitées par nos dernières communications.[2] Ce résultat ne peut être obtenu par des paroles; il faut un acte, et celui qui consisterait à régler le sort ultérieur de la Belgique de concert avec la Prusse, en prouvant à Berlin que l'Empereur cherche décidément ailleurs que sur le Rhin l'extension nécessaire à la France, depuis les événements dont l'Allemagne vient d'être le théâtre, nous vaudra du moins une certitude relative que le gouvernement prussien ne mettra pas d'obstacle à notre agrandissement dans le nord.

288.

Rouher an Graf Benedetti

Origines diplomatiques 12, 116 f.[3]

Paris, le 16 août 1866

J'ai eu une longue conférence avec l'Empereur, et cet entretien a eu pour résultat de confirmer sur tous les points nos appréciations communes. Je dois

man an, daß das Schriftstück tatsächlich vom Kaiser dem Kabinettschef Mr. Conti diktiert sei, so müßte als Adressat Rouher vermutet werden, der schon seit einigen Tagen durch Mr. Conti auf den Kaiser einzuwirken suchte und nach dem 12. August sein Vertrauensmann wurde. Es ließe sich aber vielleicht der umgekehrte Fall denken, daß Benedetti («quand on connaît le caractère du roi de Prusse et celui de son premier ministre») formell der Verfasser der Note gewesen sei, der sie im Verein mit Rouher (vgl. Nr. 288, « nos appréciations communes ») dem Kaiser unterbreitet habe. Die Entscheidung kann natürlich nur durch die Einsicht des Originals gegeben werden, sie ändert aber nichts an der Einreihung dieses Aktenstücks selber an dieser Stelle.

[1] Die französische Kompensationsforderung vom 5. August 1866.

[2] In erster Linie England und Belgien, in zweiter den übrigen Mächten gegenüber. Es ist daran zu denken, daß die französischen Politiker, während sie in Berlin auf Verhandlung über den Geheimvertrag drängten, anscheinend gleichzeitig in London und Brüssel Preußen als den Verführer in der belgischen Angelegenheit zu verdächtigen bemüht waren. Am 18. August berichtete Graf Goltz, der belgische Gesandte Baron Beyens habe ihm schon vor länger als 8 Tagen gesagt, Bismarck hätte dem Kaiser Napoleon Belgien angeboten und ihm versichert (als Goltz es für ganz unglaublich erklärte), er wisse es ganz sicher. Goltz vermutete auch, daß ein Pariser Telegramm der »Times«, in dieser Frage auf Indiskretionen beruhe. (A. A. Berlin.)

[3] Nach den Papieren von Cercay zuerst veröffentlicht im »Deutschen Reichsanzeiger« vom 21. Oktober 1871.

donc me borner à vous présenter le résumé le plus succinct et le plus précis possible des instructions de Sa Majesté:

1°. La négociation doit avoir un caractère exclusivement amical et ne revêtir aucune forme comminatoire.

2°. Elle doit être essentiellement confidentielle et avoir pour uniques intermédiaires l'Empereur et le Roi, Mr. de Bismarck, vous et moi.

3°. Suivant les chances de succès que vous rencontrerez, vos demandes doivent parcourir trois phases successives.

En premier lieu, réunissant dans une même pensée les questions des frontières de 1814 et de l'annexion de la Belgique, vous devez réclamer, par un traité public, la concession de Landau, Sarrelouis, Sarrebrück et du duché de Luxembourg, et la faculté, par un traité d'alliance offensive et défensive, qui serait secret, de nous annexer ultérieurement la Belgique.

En second lieu, si ces bases ne vous paraissent pas pouvoir être obtenues, vous devez renoncer à Sarrelouis et à Sarrebrück, même à Landau, vieille bicoque dont la possession surexciterait contre nous le sentiment allemand, et borner nos conventions publiques au duché de Luxembourg, nos conventions secrètes à la réunion de la Belgique à la France.

En troisième lieu, si la réunion de la Belgique à la France, purement et simplement, rencontrait de trop grands obstacles, acceptez un article par lequel on conviendrait que, pour apaiser les résistances de l'Angleterre, on pourrait constituer Anvers à l'état de ville libre. Mais, en aucun cas, vous ne devez accepter la réunion d'Anvers à la Hollande et celle de Maëstricht à la Prusse.

Mr. de Bismarck demanderait-il quels avantages lui offre un pareil traité? La réponse serait simple: il s'assure une alliance puissante, il consacre toutes ses acquisitions d'hier, il ne consent à laisser prendre que ce qui ne lui appartient pas. Il ne s'impose donc aucun sacrifice sérieux en échange des avantages qu'il obtient. Ainsi: traité ostensible qui, au minimum, nous attribue le Luxembourg; traité secret stipulant une alliance offensive et défensive, faculté pour la France de s'annexer la Belgique au moment où elle le jugera opportun, promesse de concours, même par les armes, de la part de la Prusse. Ses possessions nouvelles. Voilà les bases du traité à intervenir.

Je crois Mr. Drouyn de Lhuys définitivement condamné. Votre déclaration à Mr. de La Valette est-elle votre dernier mot? Parlez-moi avec une entière franchise.

Je vous envoie cette lettre par Mr. Chauvy, qui attendra à Berlin le temps que vous jugerez convenable.

Pour toute correspondance un peu étendue, je vous enverrai un courrier. Si cela est nécessaire, je vous enverrai un chiffre.

289.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 18. August 1866

Der Staatsminister Rouher, welcher unwohl gewesen und mit dem ich daher seit meiner letzten Audienz bei dem Kaiser nicht zusammengekommen war,

hatte mir den Wunsch einer vertraulichen Unterredung aussprechen lassen und beehrte mich zu diesem Zwecke gestern mit einem Besuche.

Er sagte mir, ich müßte den Kaiser sehr bon enfant gefunden haben und erzählte mir zur Begründung dieser Annahme, was ihm Seine Majestät über die Kompensationsfrage gesagt hatte. Dies stimmte fast wörtlich mit den mir vom Kaiser gemachten Äußerungen überein, was die Aufrichtigkeit der letzteren bestätigt. Der Kaiser scheint sogar einen indirekten Tadel, sei es gegen Seinen Minister der auswärtigen Angelegenheiten, sei es gegen Seinen Botschafter in Berlin nicht zurückgehalten zu haben; denn Er hat Herrn Rouher gesagt, que l'affaire avait été mal engagée et qu'on avait donné aux propositions un caractère comminatoire au lieu d'amener un échange d'idées amical. Der Kaiser hatte hinzugefügt, ich hätte mit Herrn Drouyn de Lhuys eine Unterredung über Belgien gehabt; aber auch in dieser Richtung sei nichts zu machen; denn »wir verlangten Maastricht«.

Diese Äußerung beweist von neuem die Unmöglichkeit, Fragen so delikater Natur mit einem Minister zu besprechen, welcher alle Äußerungen in gehässiger Weise verdreht. Wie ich Eurer Exzellenz in meinem vertraulichen Berichte vom 15. d. M., Nr. 435,[1] anzuzeigen mich beehrte, hatte ich Herrn Drouyn de Lhuys in betreff Belgiens vertraulich sondiert. Indem ich die Unmöglichkeit der Abtretung deutschen Gebiets hervorhob, hatte ich hinzugefügt, daß nach meiner Überzeugung früher oder später Frankreich sich nach Belgien zu werde vergrößern wollen und es dann wichtig für dasselbe sein würde, wenn Preußen diesem Bestreben nicht entgegenträte. Ob und bis zu welchem Punkte dies strategische Rücksichten gestatteten, vermöchte ich nicht zu beurteilen; vielleicht würde der Besitz von Maastricht eine Garantie gewähren. Auf diese beiläufig hingeworfene Bemerkung hat Herr Drouyn de Lhuys dem Kaiser gegenüber das Hauptgewicht gelegt.

Ich habe Herrn Rouher ersucht, dem Kaiser das Sachverhältnis auseinanderzusetzen und Seiner Majestät vorzuschlagen, mir offen zu sagen, was Er eigentlich wünsche, da der Minister der auswärtigen Angelegenheiten mir versichert hätte, daß der Kaiser eine Besprechung der Belgien betreffenden Eventualitäten nicht für opportun halte.

Ich war um so mehr veranlaßt, in dieser Beziehung eine größere Klarheit herbeizuführen, als mir der Staatsminister wiederholt die Überzeugung aussprach, daß der von dem Kaiser eingenommene Standpunkt völliger Uneigennützigkeit auf die Dauer der öffentlichen Meinung gegenüber sich nicht werde aufrechterhalten lassen. Er versicherte mir, daß er die Allianz mit Preußen und Italien für die den französischen Interessen allein entsprechende halte und daß auch der Kaiser dieser Ansicht sei. Wenn aber der Kaiser sterben und was dann auch immer für eine Regierung an das Ruder kommen sollte, so würde der österreichische Einfluß sofort hier der maßgebende werden. Ja, der letztere würde, ohne selbst eine solche Katastrophe vorauszusetzen, infolge einer längeren und schweren Krankheit des Kaisers wachsen, und je ernster der Charakter der letzteren würde, desto mehr in der Politik der Regierung

[1] Nr. 286.

überwiegen. Der Kaiser selbst endlich würde vielleicht schon nach einigen Monaten genötigt sein, dem Strome zu folgen und feindseligen Einflüsterungen der österreichischen oder der russischen Diplomatie Gehör zu schenken.

Zu meinem Bedauern habe ich bei dem sonst so verständigen und für uns in der Tat wohlgesinnten Staatsminister kein hinlängliches Verständnis für die notwendigen Konsequenzen unseres nationalen Standpunktes sowie für die Ausführung gefunden, daß eine Gebietsabtretung, weit entfernt, eine Allianz zwischen beiden Nationen zu erleichtern, die letzteren vielmehr in einen dauernden Gegensatz zueinander versetzen würde.

Übrigens sagte mir Herr Rouher bei dieser Gelegenheit, daß er im Verein mit Herrn v. La Valette sehr eifrig bemüht sei, jede aufreizende Polemik in der Presse niederzuhalten, wie denn z. B. die verständige Darstellung in der letzten Chronik der « Revue des Deux Mondes » von ihnen beiden veranlaßt worden sei. Noch entschiedener werde derselbe Standpunkt in dem nächsten Hefte dieser Zeitschrift vertreten werden.

290.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm. A. A. Berlin

Berlin 18. August 1866 1^{45} nachm.

Benedetti hat mir gestern abend unter Behauptung, daß Drouyn de Lhuys von dieser Verhandlung nichts wissen dürfe,[1] in direktem Auftrage des Kaisers das Verlangen ausgesprochen, Luxemburg sofort für Frankreich gesichert zu sehen und in betreff Belgiens ein bindendes Abkommen zu schließen. Letzteres stimmt nicht mit der Sachlage nach Ihrem Bericht 435.[2] Benedetti erklärte zwar bestimmt, daß der Kaiser einen Bruch mit uns unter keinen Umständen wolle; seine Haltung war aber peremptorisch und dringlich, indem er namentlich die Erwartung aussprach, daß ich ihm in drei bis vier Tagen spätestens die Entschließungen des Königs mitteilen werde. Fährt er in diesem Tone fort, so werde ich nicht umhin können, ihm in einem gleichen zu antworten. Näheres schriftlich.

291.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Eilig Paris, den 19. August 1866, 7^{05} nachm.; angek. 9^{55} nachm.

Antwort auf Nr. 125.[3] Um die ungeschickte Behandlung und die Indiskretionen, welche bei den ersten französischen Vorschlägen hervorgetreten sind, sowie jeden Anschein eines komminatorischen Charakters, welchen schrift-

[1] Vgl. den Bericht von Goltz vom 1. Dezember 1866: »Der Kaiser entließ Drouyn de Lhuys, nachdem er schon vorher ohne Wissen des letzteren Einleitungen getroffen hatte, um auf einem anderen Wege und durch andere Objekte, auf der Grundlage einer die beiderseitige Zukunftspolitik Frankreichs und Preußens sicherstellenden Allianz zu einer Befriedigung der nationalen Wünsche zu gelangen.«

[2] Nr. 286. [3] Nr. 290.

liche Depeschen so leicht erwecken, zu vermeiden, hatte der Kaiser,[1*] ohne Drouyn de Lhuys einzuweihen, Benedetti vor dessen Abreise mündlich beauftragt, einen vertraulichen Meinungsaustausch mit Eurer Exzellenz über diejenigen Kompensationen, zu welchen Frankreich zu verhelfen Preußen in der Lage sein möchte, in freundschaftlicher Form fortzusetzen und über das Ergebnis dem Kaiser zu berichten. Eile sei keineswegs nötig oder auch nur zweckmäßig, vielmehr jede Pression zu vermeiden. Er werde daher Benedetti zurückhalten müssen, wenn derselbe zu viel Eifer zeige.

Die in meinem Berichte Nr. 435 gemeldete Mitteilungen des Herrn Drouyn de Lhuys verdienen hiernach keine Beachtung, da der Kaiser eben eine Beteiligung dieses Ministers an den Verhandlungen vermeiden wollte.

Randbemerkung Bismarcks:

[1*] sans rancune

292.

Graf Benedetti an Bismarck

Eigenhändig. A. A. Berlin

Dimanche (19. August 1866)

Mon cher Président,

Je suis, depuis hier matin, tout-à-fait en mesure de causer avec vous et j'attendrai que vous en jugiez le moment opportun. Je voudrais, pour ma part, que ce moment ne fût pas trop éloigné à fin de ne tarder trop longtemps à renvoyer la personne qui m'a été expédiée et de pouvoir lui remettre un premier mot qui annonce, autant que possible, ce que sera le dernier. Tout à vous.

293.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, eigenhändiges Konzept. A. A. Berlin

19. August 1866

Das Dringen Benedettis auf sofortige Erklärung wegen Luxemburg und Belgien ist so ohne Maß und Takt, daß er wenigstens nicht wohl freundliche Entwicklung erstreben kann.

294.

Graf Benedetti an Bismarck[1]

Eigenhändig. A. A. Berlin

Lundi, 20 août (1866)

Mon cher Président,

Il m'a été demandé de Paris s'il était vrai, comme le bruit s'en est répandu, que le paragraphe de Nikolsburg concernant les Duchés ne serait pas reproduit

[1] Dieses Billett (ganz neuerdings auch gedruckt bei W. Platzhoff, K. Rheindorf und J. Tiedje, Bismarck und die Nordschleswigsche Frage, S. 116) ist hier aufgenommen, um die fortdauernde Einwirkung Frankreichs auf den Friedensschluß in Prag zu doku-

dans le traité définitif de paix ou que du moins il n'y serait pas fait mention des restitutions éventuelles pour le Danemark. Tenant à vous déranger le moins possible, je me suis adressé avant-hier à Mr. de Savigny et je l'ai prié de me mettre à même de fixer mon Gouvernement. Il me répond aujourd'hui que de part et d'autre on ne désire parler des différents articles avant d'en avoir arrêté la rédaction. Il m'en coûterait de transmettre à Paris un éclaircissement de ce genre, et je vous serais bien obligé si vous vouliez me donner quelques minutes dans la soirée pour que je puisse en causer avec vous. Tout à vous.[1]

295.

Bismarck an Graf Goltz

[Konzept. A. A. Berlin

Ganz vertraulich!

[Berlin], den 20. August 1866[2]

Ew. pp. politische Berichte sind mir bis einschließlich Nr. 436 richtig zugegangen.

Durch mein Telegramm von gestern Nr. 125[3] habe ich Ew. pp. bereits in kurzem von der Unterredung in Kenntnis gesetzt, die ich vorgestern mit Herrn Benedetti gehabt habe. Er fing mit der Erklärung an, daß der Kaiser unter keinen Umständen einen Bruch mit uns wolle, daß er aber die Kompensationsfrage unmöglich auf sich beruhen lassen könne. Der Kaiser habe ihn daher mit Verhandlungen beauftragt, welche aber nach dem Wunsche des Kaisers nur zwischen diesem, dem Könige, Benedetti und mir geführt und geheim bleiben sollten. Herr Drouyn de Lhuys sollte nichts davon erfahren.

Ich ersuche daher Ew. pp. ergebenst, gegen letzteren nichts über die Sache verlauten zu lassen.

Darauf brachte Herr Benedetti drei Punkte aufs Tapet:

1. die Grenzen von 1814,
2. Luxemburg,
3. Belgien.

ad 1 habe ich ein Eingehen auf das französische Ansinnen abgelehnt, solange es Frankreich nicht gelänge, die Einwohner für diese Absichten zu gewinnen und diese zu veranlassen, ihren Wünschen Ausdruck zu geben;

2. was Luxemburg anlangt, so habe ich Herrn Benedetti bemerkt, daß wir

mentieren. Wenn die französische Regierung etwa vermeinte, durch indirekte Mittel die preußische Entschließung über ihren Bündnisantrag zu beschleunigen, so mußte sich Bismarck, der in der Sache nachgeben mußte (vgl. Platzhoff, S. 20), umgekehrt fragen, wessen er sich in Zukunft von diesem Verbündeten zu versehen haben würde. Im weiteren Verlauf wird die französische Politik in der Nordschleswigschen Frage in einer engen Korrelation mit ihrem Verhältnis zu Preußen stehen.

[1] Bismarck übersandte dem Grafen Goltz Abschriften der beiden Billetts von Benedetti vom 19. und 20. August, »die eine Anschauung von seinem dringenden Verhalten geben«.

[2] Anscheinend am 19. August entworfen.

[3] Nr. 290.

in diesen Fragen Frankreich gern gefällig sein würden, dies für jetzt aber nur insoweit könnten, als wir Luxemburg nicht ernstlich für den Norddeutschen Bund beanspruchen. Die Initiative zur Einverleibung Luxemburgs in Frankreich könnten wir aber nicht übernehmen, diese müsse Frankreich überlassen bleiben. Holland gegenüber könnte man dann die Sache so wenden, daß wir Luxemburg und Limburg für den Norddeutschen Bund peremptorisch forderten, wo dann Holland, um Limburg aus demselben herauszuhelfen, vielleicht Luxemburg fahren lassen würde, wenn Frankreich gleichzeitig Manifestationen zu seinen Gunsten in Luxemburg herbeiführte, was bei der Stimmung der einflußreichen Personen daselbst nicht schwer sei. Eine Entschädigung der Niederlande für Luxemburg durch deutsches Gebiet könnten wir nicht übernehmen.

3. In betreff Belgiens wünscht nach den Äußerungen des Herrn Benedetti der Kaiser den Abschluß einer geheimen Konvention, worin wir ihm den Erwerb Belgiens oder doch eines Teils desselben garantieren sollen. Ich habe Herrn Benedetti bemerkt, daß ich mich bemühen würde, den König für einen derartigen Vertrag günstig zu disponieren, wenn ich mir auch die Schwierigkeiten nicht verhehlen könnte, welche die Beseitigung entgegenstehender, namentlich von englischer Seite auf den König einwirkender Einflüsse kosten würde.

Wenn diese Mitteilungen schon an und für sich für mich überraschend waren, da sie mit Euer pp. letzten Berichten[1] und der danach von dem Kaiser angenommenen Haltung sowohl bezüglich der Kompensationen im allgemeinen als besonders in betreff Belgiens nicht im Einklang stehen, so mußte mich in noch höherem Grade die Sprache befremden, welche Herr Benedetti dabei führte. Diese war im höchsten Grade dringlich, trotz der ausdrücklichen Friedensversicherungen doch fast drohend. Er sprach trocken und unverbindlich die Erwartung aus, daß ich ihm in 3 bis 4 Tagen spätestens die Entschließungen des Königs mitteilen würde, und hat mir nach kaum 36 Stunden schon einen mindestens unfreundlichen Mahnbrief[2] geschrieben. Gleichzeitig interveniert er in die Prager Verhandlungen bezüglich Nordschleswigs[3] und in die Friedensverhandlungen mit Bayern so zudringlich, daß ich bei Fortsetzung dieses Tones unsere Würde mit Bestimmtheit werde wahren müssen.

Ich ersuche Euer pp. ergebenst, den peinlichen Eindruck, welchen dieses Auftreten des Herrn Benedetti auf Seine Majestät den König und auf mich selbst gemacht hat, dem Kaiser Napoleon bei gelegentlicher Unterredung nicht vorzuenthalten und sich demselben gegenüber in betreff der oben erwähnten drei Punkte nach Maßgabe meiner vorstehenden Bemerkungen äußern zu wollen.

Bei Gelegenheit des in Rede stehenden Besuchs hat mir zunächst Herr Benedetti noch die lediglich zu Euer pp. persönlicher Kenntnisnahme hier in Abschrift beigefügte Depesche des Herrn Drouyn de Lhuys in Händen gelassen, worin Frankreich, ohne direkt zu intervenieren, sich für eine möglichst milde

[1] Nr. 286.
[2] Nr. 292.
[3] Nr. 294.

Behandlung der süddeutschen Staaten bei dem Friedensabschlusse verwendet und den Bevollmächtigten derselben seine guten Dienste anbietet, nachdem es seitens der gedachten Staaten, mit Ausnahme von Baden, hierum angegangen worden war.[1] Minister v. d. Pfordten hat zwar sich gegen diese unberufene Protektion verwahrt und seinen ziemlich unverfänglichen Schriftwechsel mit Frankreich gezeigt und erklärt, daß derselbe einer überwundenen Phase angehöre, aber es scheint doch, daß Frankreich sich beim Anstreben einer Protektion für Deutschland Illusionen hingibt. Seine Versuche rufen einstweilen bei den Bevölkerungen wie bei den Regierungen erfreuliche Symptome einer Annäherung an uns hervor.

Schließlich darf ich nicht unterlassen, Euer pp. ergebenst zu benachrichtigen, daß Seine Majestät der König zu Ihrem Immediatberichte Nr. 434 vom 14. d. M. bei der Stelle, wo Sie anführen, daß Sie Herrn Drouyn de Lhuys gesagt, die königliche Regierung werde in der Verzichtleistung des Kaisers Napoleon ein Motiv mehr finden, um eine Kombination ausfindig zu machen usw., Allerhöchst eigenhändig am Rande bemerkt haben, »wie Allerhöchstdieselben wollen, daß Euer pp. von einer derartigen Initiative absehen möchten, da der Kaiser Napoleon selbst gesagt habe, daß er keine Ranküne habe, wenn wir nichts böten«.[2]

296.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 20. August 1866

Die neuen Vorschläge, welche Herr Benedetti auf direkten Befehl des Kaisers Eurer Exzellenz gemacht hat, stehen in der Tat in so entschiedenem Widerspruch mit demjenigen, was mir Herr Drouyn de Lhuys nach Inhalt der zweiten Nachschrift zu meinem Berichte Nr. 435[3] gleichfalls unter Berufung auf kaiserliche Befehle sagte, daß ich mich nach Empfang des geehrten Telegramms vom 18. d. M., Nr. 125,[4] für verpflichtet gehalten habe, sofort eine authentische Erklärung dieses Widerspruchs herbeizuführen.

Der Kaiser empfing mich gestern nachmittag. Den wesentlichen Inhalt Seiner Erklärungen habe ich mich beeilt, Eurer Exzellenz unter Nr. 109[5] zu telegraphieren. Da es jedoch wichtig ist, möglichste Klarheit in diese Angelegenheit zu bringen, so beehre ich mich, über meine Unterredung mit dem Kaiser in Nachstehendem ausführlicher Bericht zu erstatten.

Ich sagte Seiner Majestät, ich hätte am Abende vorher von Eurer Exzellenz ein Telegramm erhalten, welches mich ganz vertraulich von Vorschlägen benachrichtigte, welche Herr Benedetti am Freitag abend in betreff von Luxemburg und Belgien gemacht habe. Der genannte Botschafter habe sich dabei auf einen direkten Auftrag des Kaisers bezogen und schiene es, daß Herr Drouyn de Lhuys selbst von der Sache nichts wissen solle. Eure Exzellenz

[1] Nr. 230. 244. 252. 275. 279. [2] Nr. 277. [3] Nr. 286.
[4] Nr. 290. [5] Nr. 291.

würden daher vielleicht auch mir darüber keine Mitteilung gemacht haben, wenn nicht gerade am folgenden Tage ein Bericht von mir eingegangen wäre, dessen Inhalt mit den Eröffnungen des Herrn Benedetti in einem auffallenden Widerspruch stände. Ich erzählte nun dem Kaiser, wie ich mit Herrn Drouyn de Lhuys am Montage die Unterredung, welche ich am Sonnabend den 11. mit Seiner Majestät gehabt, besprochen und der Minister mir seine abweichende Meinung nicht verhehlt, aber die Versicherung hinzugefügt hätte, daß er die von dem Kaiser befohlene Politik gewissenhaft ausführen werde. Als hierbei das Gespräch auf Belgien gekommen, habe der Minister mir gesagt, daß sich leider der Kaiser auch in dieser Richtung die Möglichkeit einer Vergrößerung Frankreichs verschlossen hätte; indessen sei es ihm zweifelhaft gewesen, ob sich die Erklärung Seiner Majestät auch auf ein Abkommen über künftige Eventualitäten bezöge oder bloß das vorliegende Grenzrektifikationsprojekt zum Gegenstande hätte, und er habe sich vorbehalten, mir hierüber noch eine nähere Mitteilung zu machen. Hierauf habe er mir am Donnerstag auf Befragen gesagt, daß Seine Majestät im gegenwärtigen Augenblicke Besprechungen über Belgien nicht für opportun halten würden. Dies hätte ich Eurer Exzellenz angezeigt und der Widerspruch zwischen der Erklärung des Ministers der auswärtigen Angelegenheiten und den vertraulichen Eröffnungen des Botschafters habe Eure Exzellenz veranlassen müssen, mich von den letzteren in Kenntnis zu setzen.

Der Kaiser, welcher während meines Vortrages mehrfache Zeichen von Ungeduld gegeben und insbesondere meine, wiewohl anscheinend sehr schonenden Mitteilungen über die Äußerungen des Herrn Drouyn de Lhuys mit dem Ausruf: « Je vois que cela ne peut pas continuer ainsi, il faut bien que cela finisse, » unterbrochen hatte, erwiderte mir:

Er habe die Übelstände vermeiden wollen, welche bei den ersten französischen Vorschlägen hervorgetreten wären. Er könne nicht leugnen, daß Er mit der Art und Weise, wie Herr Drouyn de Lhuys diese Angelegenheit behandelt habe, unzufrieden gewesen sei. Jene Vorschläge selbst habe Er allerdings gebilligt. Es habe aber in Seiner Absicht gelegen, mit der Königlichen Regierung darüber in einen freundschaftlichen und streng vertraulichen Meinungsaustausch zu treten, und alles zu vermeiden, was die guten Beziehungen zwischen den beiden Mächten trüben könnte. Statt dessen habe man Vorschlägen, welche einen Ausgangspunkt zu einer freundschaftlichen Besprechung geben sollten, einen peremptorischen und komminatorischen Charakter gegeben. Außerdem sei die Sache in die Öffentlichkeit gedrungen, die Zeitungen hätten sich ihrer bemächtigt und die Ablehnung habe daher einen unangenehmen Eindruck in Frankreich gemacht. Nach dieser Erfahrung habe er es für zweckmäßig gehalten, jetzt ein anderes Verfahren zu beobachten. Er habe daher Herrn Benedetti vor dessen Abreise mündlich beauftragt, den Meinungsaustausch mit Eurer Exzellenz vertraulich und freundschaftlich fortzuführen und hiernach zu ermitteln, was in der Richtung, welche in der öffentlichen Meinung in Frankreich so entschieden hervortrete, ausführbar erscheine. Hierdurch könnten offizielle Depeschen und die davon

unzertrennlichen Indiskretionen vermieden werden. Der Kaiser teilte mir hierbei über die Korrespondenz mit Lord Cowley das mir bereits Bekannte mit, und schien in dem von Herrn Drouyn de Lhuys in Seinem Auftrage an Lord Cowley gerichteten Schreiben kein Hindernis gegen die Ausführung der Herrn Benedetti erteilten Instruktionen zu finden.

Ich habe dem Kaiser meinen Dank und meine Befriedigung über den von Seiner Majestät eingeschlagenen Weg, sowie über die dabei kundgegebenen Gesinnungen mit dem Bemerken ausgesprochen, daß ich unter diesen Umständen auch meinerseits Herrn Drouyn de Lhuys gegenüber die Angelegenheit nicht erwähnen werde. Ich erlaubte mir indessen darauf aufmerksam zu machen, daß Herr Benedetti, der schon in seiner Unterredung mit mir (vor Empfang der letzten Kaiserlichen Instruktionen) die Kompensationsfrage meiner Ansicht nach mit zu großer Wärme aufgefaßt habe, die letztere auch in seine Besprechungen mit Eurer Exzellenz zu übertragen schiene und dadurch die Erreichung eines günstigen Resultats gefährde. Nach den vertraulichen Andeutungen, welche ich von Eurer Exzellenz erhalten, versichere zwar der Kaiserliche Botschafter, daß der Kaiser einen Bruch mit uns unter keinen Umständen wolle; aber er dringe doch mit einer durch die Sachlage anscheinend gar nicht gebotenen Lebhaftigkeit auf schleunige Entschließungen Seiner Majestät des Königs, indem er solche binnen drei bis vier Tagen erwarte und dergleichen mehr. Dies müsse wiederum Eure Exzellenz ungeduldig machen und beeinträchtige den ruhigen und leidenschaftslosen Charakter, welchen solche Besprechungen haben müßten, wenn sie ein befriedigendes Ergebnis haben sollten. Andererseits sei nicht zu verkennen, daß es sich um einen sehr ernsten Entschluß Seiner Majestät des Königs handele. Der Gebietszuwachs für Frankreich sei dabei noch das Unbedenklichste. Dagegen setze es eine reifliche Erwägung voraus, sich im voraus für fernliegende Eventualitäten in betreff eines neutralen Landes zu binden und dadurch zu England, welches uns jetzt besonders freundschaftliche Gesinnungen zeige, in Gegensatz zu treten. Dieser Entschluß werde durch die Beunruhigung, welche die vorhergegangenen französischen Vorschläge erzeugt hätten, nicht erleichtert. Jedes Drängen sei daher eher geeignet, eine ablehnende Antwort hervorzurufen. Nur wenn Seiner Majestät dem Könige volle Muße gelassen würde, diese schwierige Frage nach allen Seiten hin zu prüfen, sei eine Zustimmung zu erwarten.

Der Kaiser trat dieser Auffassung vollständig bei und sagte, daß, wenn Herr Benedetti zu viel Eifer entwickele, Er ihn von hier aus werde kalmieren müssen. Die Sache habe durchaus keine solche Eile. Sie solle mit größter Ruhe und in der freundschaftlichsten Form besprochen, jede Pression vermieden werden. In keinem Falle wolle der Kaiser dadurch Seine freundschaftlichen Beziehungen zu uns gefährden.

Eine spezielle Besprechung der Vorschläge selbst habe ich um so mehr vermieden, als mir ihr Inhalt nicht hinlänglich bekannt war und ich keinen Anlaß hatte, dem vom Kaiser selbst gewählten Wege der Besprechungen zwischen Eurer Exzellenz und Herrn Benedetti einen anderen zu substituieren oder an

die Seite zu stellen. Der Kaiser, welcher nicht wissen konnte, wieviel mir von den Vorschlägen bekannt war, enthielt sich auch der Initiative und fragte mich nur, ob ich glaubte, daß Er Luxemburg sogleich würde erhalten können. Ich erklärte mich außerstande, hierüber auch nur eine Vermutung aufstellen zu können, bemerkte aber, daß wir eventuell kaum mehr würden tun können, als auf das Garnisonsrecht zu verzichten, und daß es sich daher frage, ob der König von Holland sich mit einer Anweisung auf die Zukunft begnügen würde. Der Kaiser bemerkte mit Lebhaftigkeit, daß dieser Souverän in die Abmachungen über die Zukunft unmöglich eingeweiht werden dürfe, und schien mir vorauszusetzen, daß derselbe sogleich, und zwar von uns zu entschädigen sein würde.

Aus Anlaß der vom Kaiser beklagten Indiskretionen bemerkte ich, daß man uns solche vorgeworfen habe. Indessen hätte ich einen neuen Beweis dafür erhalten, daß von hier Mitteilungen über die ersten französischen Vorschläge ausgegangen wären. Ich erzählte sodann dem Kaiser den wesentlichen Inhalt des mir durch den geehrten Erlaß vom 16. d. M., Nr. 391, abschriftlich mitgeteilten Berichts des Königlichen Gesandten in Brüssel vom 10. d. M.

Ich bedauere, daß ich nicht bereits im Besitz einer mir heute früh zugegangenen Mitteilung war. Derselbe Börsenspekulant, welcher das französische Konventionsprojekt vor mir gekannt hatte, erzählte gestern, daß Frankreich in Berlin neue Vorschläge gemacht habe und auf deren Annahme zuversichtlich rechne. Es scheint hiernach, als ob der Verrat aus dem Kreise der unmittelbaren Umgebung des Kaisers ausgehe.

Eure Exzellenz werden in Vorstehendem eine Bestätigung derjenigen Vermutungen finden, welche ich in meinem Telegramm Nr. 110 in Erwiderung des geehrten Telegramms Nr. 126 geäußert habe. Daß der Kaiser jede, auch nur die leiseste Entfremdung zwischen uns vermieden wissen will, darüber kann ich nicht den geringsten Zweifel haben. Die unwillkürlichen Zeichen von Unwillen, welche Er über das ungeschickte Auftreten Seiner Diener, und zwar sowohl des Ministers der auswärtigen Angelegenheiten als auch des Botschafters in Berlin, zu erkennen gab, bestätigten Seine positiven Versicherungen. Daß andererseits Herr Benedetti seinen Chef ins Vertrauen gezogen habe und von diesem zu einem rücksichtlosen Tone veranlaßt worden sein sollte, ist bei der zwischen diesen beiden Herren bestehenden persönlichen Feindschaft nicht wahrscheinlich. Ob andererseits der Botschafter so urteilslos ist, daß er glaubt, durch Drängen und durch peremptorische Forderungen eher zum Ziele zu gelangen als durch beharrliche fortgesetzte konziliante Vorstellungen, sind Eure Exzellenz besser als ich zu ermessen imstande. Der Kaiser ist in der Tat sehr ungeduldig, ein Resultat zu erlangen, welches Ihm dem Andrängen fast aller Seiner Ratgeber gegenüber die wünschenswerte innere Festigkeit zu geben geeignet wäre. Herr Benedetti kann diese Ungeduld falsch gedeutet haben. Wahrscheinlicher ist es mir indessen, daß ihn seine Eitelkeit dahin treibt, eine schnelle Entscheidung über seine eigene persönliche Stellung herbeizuführen. Er will entweder ein glänzendes Resultat für Frankreich sichern oder einen Posten aufgeben, auf dem er sich schon längst unbehaglich fühlt.

Dieses Konspirieren vieler hochgestellten Diener des Kaisers gegen die verständigere Politik ihres Herrn scheint mir für uns in hohem Grade beachtenswert. Wir müssen danach besorgen, daß entweder der Kaiser schließlich dem Strome nachgeben oder in dem letzteren untergehen werde. Wir haben hiernach, wie ich glaube, ein dringendes Interesse, die Politik des Kaisers zu rechtfertigen. Nicht minder nützlich kann uns eine aufrichtige Allianz mit Frankreich sein. Letzteres hat durch seine Mediation eine Handhabe in den deutschen Angelegenheiten gewonnen, welche uns in dem früher oder später unvermeidlichen Moment, wo wir Süddeutschland in unsere Machtsphäre werden hineinziehen müssen — eine Eventualität, auf welche hier jedermann, auch der Kaiser, bereits jetzt vollständig gefaßt ist —, in hohem Grade beengen kann. Es wäre daher, wie ich glaube, nützlich, uns gegen ein Abkommen über die Belgische Frage schon jetzt freie Hand für jenen Moment zu sichern. Außerdem werden wir nach meiner Überzeugung binnen kurzem vor der »Österreichischen Frage« stehen, an welche sich unfehlbar die Orientalische reihen wird. Der Kaiser scheut sich noch immer vor diesem Gedanken, welcher aber, er möge es wünschen oder nicht, an ihn herantreten wird. Alsdann wird uns die Allianz mit Frankreich nützlicher sein als die mit England, und zwar um so mehr, als ein Gegensatz zwischen Preußen und Rußland unvermeidlich werden dürfte. Jedenfalls halte ich es heute für leichter, daß unsere Politik zu den Eventualitäten einer belgischen Frage eine richtige durchführbare Position einnehme, als wenn nach einer Reihe von Jahren diese Eventualitäten wirklich eintreten.

Die Depesche, welche Eure Exzellenz heute abend an mich absenden, wird mir in den angedeuteten Richtungen die nötige Belehrung gewähren. Gleichwohl habe ich nicht verfehlen wollen, diejenigen Gesichtspunkte, welche sich mir hier aufdrängen, Eurer Exzellenz zu unterbreiten.

Nachdem der Kaiser mich entlassen hatte, machte ich der Kaiserin meine Aufwartung, welche ich seit drei Wochen nicht gesehen hatte. Die Äußerungen Ihrer Majestät haben mir die durchaus freundschaftlichen Gesinnungen des Kaisers für uns und Seine entschiedene Abneigung, Sich mit uns zu entzweien, bestätigt. Die Kaiserin hielt mir vor, daß ich französische Pferdeankäufe gemeldet hätte. Sie behauptete, daß unsere Armee doppelt so stark sei als die französische, und gab im Scherz vor, eine preußische Invasion behufs Eroberung des Elsaß und Lothringens zu fürchten. Unsere Herrschaft über ganz Deutschland sah sie als eine bloße Zeitfrage an. Sie vervollständigte ferner die Erklärungen, welche sie mir schon in unserer letzten Unterredung über die von ihr in betreff der französischen Mediation eingenommene Haltung gegeben hatte. Sie sei entschieden gegen die Annahme der Zession Venetiens, demnächst aber ebenso entschieden für die Durchführung der letzteren gegen Italien im Interesse der Ehre Frankreichs gewesen. Sie gestand aber offen ein, daß sie naturgemäß mehr mit einer Macht sympathisiere, welche ihre Politik so glänzend durchgeführt, als mit einer solchen, welche auf allen Gebieten Beweise der kläglichsten Unfähigkeit abgelegt hätte. Sie wiederholte ihre Besorgnisse über die innere Stimmung Frankreichs. Sie sprach endlich den sehn-

lichen Wunsch einer dauernden Erhaltung des Friedens und des Zustandekommens der großen Industrieausstellung im nächsten Jahre aus.

297.

Französischer Entwurf eines Schutz- und Trutzbündnisses zwischen Frankreich und Preußen[1]

o. D. (ca. 23. August 1866)

Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté le Roi de Prusse, jugeant utile de se concerter en vue de resserrer les liens d'amitié qui les unissent et de consolider les rapports de bon voisinage heureusement existant entre les deux pays, convaincus d'autre part que, pour atteindre ce double résultat, propre d'ailleurs à assurer le maintien de la paix générale, il leur importe de s'entendre sur des questions qui intéressent leurs relations futures, ont résolu de conclure un traité a cet effet, et nommé en conséquence pour leurs plénipotentiaires, savoir:

Sa Majesté . . .

Sa Majesté . . .

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants:

[1] Dieser Entwurf existiert in zwei Exemplaren, beide von der Hand Benedettis und auf dem Papier der französischen Botschaft. Das eine Exemplar wurde Bismarck (am 29. August) übergeben und ist im »Preuß. Staatsanzeiger« und in Faksimile in der «Times» vom 25. Juli 1870 veröffentlicht worden (A.). Das zweite Exemplar wurde von Benedetti am 23. August an Rouher übersandt (vgl. Orig. diplom. 12, 170 ff.) und von diesem dem Kaiser Napoleon mitgeteilt (vgl. Nr. 298), der einige Randbemerkungen hinzufügte (B.); es wurde während des Krieges in Cercay aufgefunden, gelangte auch in das Auswärtige Amt in Berlin und wurde seither nach Paris zurückgegeben; nach ihm ist jetzt der Abdruck in den Orig. diplom. 12, 173 ff. erfolgt.

Was die umstrittene Vorgeschichte der formalen Entstehung des Vertragsentwurfes angeht, so genügt ein Blick auf das Schreiben Rouhers an Benedetti vom 16. August (vgl. Nr. 288), um zu erweisen, daß die Initiative bei diesen Vorschlägen auf französischer Seite liegt, und daß der Botschafter Benedetti nichts tat, als nach einer zunächst mündlichen Besprechung mit Bismarck und unter Benutzung Bismarckscher Einreden und Anregungen das Projekt Rouhers Nr. 2 in eine völkerrechtliche Vertragsform zu bringen. Benedetti hat aber frühzeitig auch eine verantwortliche Mitarbeit Bismarcks behauptet. Ein Privatbrief des Grafen Goltz vom 12. September 1866 besagt darüber: »Namentlich sagte mir Rouher, welcher an die ihm von Eurer Exzellenz in zahlreichen früheren Gesprächen, insbesondere auch noch im vorigen Jahre gemachten, ausdrücklichen Hinweisungen auf Belgien und Luxemburg erinnerte, daß der Entwurf eine gemeinsame Arbeit Eurer Exzellenz und Benedettis und mindestens ebenso Ihr Werk wie das des letzteren sei.« (Bismarck-Jahrbuch 3, 225 f.) Die (gleichzeitige) Randbemerkung Bismarcks (auf dem Privatbriefe!): »Er zog ihn fertig aus der Tasche!« hat alle Glaubwürdigkeit für sich, während die bekannte Erklärung Benedettis vom 29. Juli 1870, er sei auf einen Vorschlag Bismarcks eingegangen und habe sie, um sich eine genaue Rechenschaft seiner Kombination zu geben, sozusagen unter seinem Diktat aufgezeichnet und damit ein, nach Form und Inhalt von Bismarck ausgedachtes und entwickeltes Projekt wiedergegeben, eine offensichtliche diplomatische Unwahrheit enthält, die nur seine verzweifelte Situation entschuldigen mag. Ein Brief des Grafen Wimpffen an Beust vom 30. Juli 1870 erzählt von den Anstrengungen, die Benedetti unternommen habe, um das unvorsichtigerweise aus der Hand gegebene Manuskript zurückzuerhalten. (A. Stern, Geschichte Europas 10, 370.)

Article premier. — Sa Majesté l'Empereur des Français admet et reconnaît les acquisitions que la Prusse a faites à la suite de la dernière guerre qu'elle a soutenue contre l'Autriche et ses alliés, ainsi que les arrangements pris ou à prendre[1*] pour la constitution d'une Confédération dans l'Allemagne du Nord, s'engageant en même temps à prêter tout son appui à la conservation de cette œuvre.

Art. II — Sa Majesté le Roi de Prusse promet de faciliter à la France l'acquisition du Luxembourg. A cet effet, ladite Majesté entrera en négociations avec Sa Majesté le Roi des Pays-Bas pour le déterminer à faire à l'Empereur des Français la cession de ses droits souverains sur ce Duché, moyennant telle compensation[2*] qui sera jugée suffisante ou autrement. De son côté, Sa Majesté l'Empereur des Français s'engage à assumer les charges pécuniaires que cette transaction peut comporter.

Art. III — Sa Majesté l'Empereur des Français ne s'opposera pas à une union fédérale de la Confédération du Nord avec les États du Midi de l'Allemagne à l'exception de l'Autriche, laquelle union pourra être basée sur un Parlement commun, tout en respectant, dans une juste mesure, la souveraineté desdits États.

Art. IV — De son côté, Sa Majesté le Roi de Prusse, dans le cas où Sa Majesté l'Empereur des Français serait amené par les circonstances à faire entrer ses troupes en Belgique ou à la conquérir, accordera le concours de ses armées à la France, et la soutiendra, avec toutes ses forces de terre et de mer, envers et contre toute puissance qui, dans cette éventualité, lui déclarerait la guerre.

Art. V — Pour assurer l'entière exécution des dispositions qui précèdent, Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté le Roi de Prusse contractent, par le présent traité, une alliance offensive et défensive, qu'ils s'engagent solennellement à maintenir. Leurs Majestés s'obligent, en outre et notamment, à l'observer dans tous les cas où leurs États respectifs, dont Elles se garantissent mutuellement l'intégrité, seraient menacés d'une agression, se tenant pour liées, en pareille conjoncture, de prendre sans retard et de ne décliner sous aucun prétexte les arrangements militaires qui seraient commandés par leur intérêt commun, conformément aux clauses et aux prévisions ci-dessus énoncées.[3*]

Randbemerkungen Kaiser Napoleons III. (auf B):

[1*] *ou à prendre* me paraît trop vague.

[2*] pourvu qu'il soit bien entendu que la compensation soit donnée par la Prusse.

[3*] Pour combien de temps? Généralement un traité offensif et défensif ne se fait que pour un but à atteindre et lorsque le but est atteint le traité cesse. Il faut trouver un terme.

298.

Kaiser Napoleon III. an Staatsminister Rouher

Benedetti, Ma mission en Prusse, S. 196 f.[1]

Le 26 août 1866

Mon cher Monsieur Rouher

Je vous envoie le projet de traité, avec mes observations en marge.[2] Il faudrait ajouter, comme conversation, que, la Confédération germanique ayant cessé d'exister, les forteresses fédérales élevées contre la France ne doivent plus appartenir à la Confédération, mais à chaque État qui les possède dans son territoire. Ainsi Luxembourg à la France,[3] Mayence à la Prusse,[4] Saarlouis idem, Landau à la Bavière, Rastadt à Baden, Ulm au Wurtemberg.

D'un autre côté, je crois que la Prusse soulève bien des chicanes à la Saxe. Ne vaudrait-il pas mieux que la Prusse s'annexât la Saxe, pays protestant, et placer le roi de Saxe sur la rive gauche du Rhin, pays catholique?[5]

Mais tout cela ne doit être insinué qu'amicalement. Le traité doit rester secret. La question de Luxembourg se fera jour d'elle-même, dès que les négociations seront entamées. C'est celle-là qui presse le plus. Croyez, mon cher Rouher, à ma sincère amitié.

Napoléon

P. S. Benedetti peut donc, sauf quelques petits changements, accepter en principe.

[1] Danach auch Orig. diplom., Bd. XII, S. 192; die Übersetzung bei Hahn, Fürst Bismarck 1, 513 ist nicht ganz exakt.

[2] Vgl. Nr. 297.

[3] Es ist schwer einzusehen, wie Napoleon sich eine territoriale Zugehörigkeit Luxemburgs zu Frankreich im Sinne des vorangehenden Satzes einzureden vermag.

[4] Man beachte die Unterscheidung: während die in Süddeutschland liegenden Festungen den betreffenden Bundesstaaten allein gehören sollen, ist bei Mainz nicht mehr von Hessen, sondern nur von Preußen (= Norddeutscher Bund) die Rede.

[5] Ein letztes schwaches Nachklingen der Idee des Pufferstaates in der Form, wie sie seit Polignacs Plan von 1830 immer wieder begegnet; von der alten Idee der Neutralisierung ist nur die Entfernung Preußens übriggeblieben. Daß Napoleon diesen Gedanken noch nicht ganz hatte fallen lassen, zeigt auch ein Bericht des preußischen Geschäftsträgers Grafen Keyserling aus Petersburg vom 29. August: »Baron Talleyrand ist mir gegenüber zu wiederholten Malen und auch noch in jüngster Zeit auf den Plan zurückgekommen, welchen er als seine persönliche Idee bezeichnet, den König von Sachsen doch noch am Rhein durch einen kleinen südlichen Teil der preußischen Rheinprovinz und den größten Teil der bayrischen Pfalz zu entschädigen und das Königreich Sachsen als einen äußerst homogenen Teil Norddeutschlands mit Preußen zu verschmelzen. Der Nachdruck, mit dem Baron Talleyrand auf diesen Plan zurückkommt, läßt mich bei jahrelanger Bekanntschaft mit diesem hohen Diplomaten vermuten, daß die Idee nicht sowohl aus der französischen Botschaft in St. Petersburg als aus dem Tuilerienkabinette herrührt und hier vielleicht noch gehegt wird, während dort sie bereits aufgegeben ist. Jedenfalls knüpft sich französischerseits daran die Vorstellung, daß es mit einem wenig selbständigen Rheinfürsten leichter sein werde, über etwaige Territorialzessionen zu verhandeln, als mit unserem stets mächtiger werdenden allergnädigsten Könige und Herrn.« (A. A. Berlin.)

299.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 29 août 1866

Les dernières conversations que j'ai eues avec l'Impératrice offrent un certain intérêt en ce qu'elles prouvent que l'Empereur qui n'a pas pu se décider à entrer en lice au moment opportun au nom des anciens principes monarchiques et sur la base du maintien de l'équilibre européen retombe dans l'ornière du révolutionnarisme.

J'ai su par quelques mots que l'Impératrice a laissé tomber que le travail indirect, par des personnes tierces, en vue de renouer les fils avec le parti révolutionnaire en Allemagne dans un *sens antiprussien*, se fait avec toute l'énergie que nous connaissons, lorsqu'il s'agit pour l'Empereur de rallier les utopistes, les franc-maçons et les sectateurs de l'étranger. Comme Il l'a fait en Italie contre nous, en Pologne contre la Russie et en Orient contre la Porte, aujourd'hui Il s'essaye dans son métier en Allemagne.

J'ai eu occasion de parler très sérieusement à ce sujet des dangers que cette politique pouvait amener pour la France — sans me servir des arguments qui consistent à représenter les encouragements donnés aux révolutionnaires comme un danger pour la dynastie ce qui n'eût pas fait plus d'impression aujourd'hui que cela n'en a fait en d'autres temps — je me suis attaché à démontrer que cette politique qui consiste à faire bonne mine à la Prusse, à tout lui permettre, mais à essayer de la miner en dessous, amènera probablement aujourd'hui un résultat diamétralement opposé à celui qu'on se promet.

Mr. de Bismarck dès qu'il aura vent de cette politique de conspiration, fera fout ce qu'il pourra pour rallier à lui les bons élements et pour intéresser en taveur des résistances monarchiques contre la révolution ceux de ses voisins qui éprouveraient le besoin d'élever une digue à l'envahissement des principes subversifs. Comme l'Autriche et la Russie pourront bien être dans ce cas, les efforts de Mr. de Bismarck trouveraient certainement, et s'ils étaient accompagnés de bons procédés, un terrain fertile. Ce serait alors une coalition que la France aura contribué à former contre elle.

Ce raisonnement a produit d'autant plus d'effet que des nouvelles reçues de Berlin donnaient à penser que Mr. de Bismarck ne serait pas éloigné d'entrer dès aujourd'hui dans cette voie.

Je ne puis toutefois me faire d'illusion sur la consistance du résultat obtenu. L'Empereur me paraît décidé à rentrer dans le chemin des petites conspirations, quitte à venir demander l'alliance de telle ou telle puissance lorsque le moment de l'action Lui paraîtra venu.

En attendant il se préoccupe uniquement des *préparatifs nécessaires pour un armement formidable, mais seulement éventuel.* Je prie Votre Excellence de tenir ce fait pour certain.

Mr. Drouyn de Lhuys accuse de plus en plus des symptômes de découragement.

La politique inactive de l'Empereur lui fournit le prétexte de griefs qui ne se rapportent, selon moi, qu'à l'ébranlement de sa position. Il devient de plus en plus véhément dans ses regrets sur le passé, notamment sur l'inaction et les défaillances de l'Empereur lors de la cession de la Vénétie. Les excuses embarrassées qu'il me présentait alors au sujet de la politique qu'il consentait à représenter, ont fait place à une brillante argumentation dans le sens inverse. Ce symptôme inquiétant me fait présumer qu'il prévoit sa rentrée dans la vie privée. On dirait qu'il essaye de nouveau du rôle de frondeur philosophe qu'il joue si bien lorsqu'il est loin des affaires.

Je ne serais pas étonné que Mr. Benedetti ne le remplace bientôt. L'Empereur m'ayant dernièrement fait l'honneur de me représenter cet homme d'état comme ayant renoncé à ses idées hostiles envers l'Autriche j'ai pu ajouter ce symptôme de plus à ceux que me fournit depuis quelque temps le ministre menacé.

300.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Particulière

Paris, le 1 septembre 1866

J'ai eu hier une conversation très intéressante avec l'Impératrice Eugénie. Sa Majesté m'a annoncé, dès mon arrivée, le remplacement de Drouyn de Lhuys par le Marquis de Moustier.[1] L'Impératrice n'a su ce changement que par Drouyn de Lhuys lui-même qui est venu lui apporter la lettre par laquelle l'Empereur constate une divergence d'opinion entre Lui et son ministre sur l'opportunité d'une politique plus ou moins accentuée en face des derniers événements. Ce n'est que le lendemain que l'Empereur a parlé à l'Impératrice de sa résolution de se séparer de son ministre des affaires étrangères. Il lui a expliqué les raisons de cette décision — et lui a dit que n'étant pas prêt à entrer en action, Il ne pouvait suivre Drouyn de Lhuys dans sa politique de compensation.

[1] Zur Beurteilung des Rücktritts von Drouyn de Lhuys in der europäischen Diplomatie vgl. den Bericht des preußischen Geschäftsträgers Grafen Keyserling über ein Gespräch mit Herrn v. Westmann, dem Gehilfen des Fürsten Gortschakoff: »In bezug auf den französischen Ministerwechsel, über den jetzt Berichte aus Paris eingetroffen sind, verbreitete sich Herr v. Westmann dahin, daß der Kaiser Napoleon wohl gewünscht hätte, Herrn Drouyn de Lhuys vor den Augen des französischen Publikums als unhaltbar wegen seiner Ansichten in der römischen, italienischen und mexikanischen Angelegenheit darzustellen, daß indessen der ehrgeizige kaiserliche Minister danach strebe, und zum Teil nicht ohne Erfolg, in den Augen seiner Mitbürger als Opfer der Schwäche des Kaisers gegenüber dem Auslande zu erscheinen, und zwar gegenüber einem Auslande, das den heiligsten Interessen der französischen Nation, dem Besitze der Rheingrenze, einen starren Widerstand entgegenstelle. Herr Drouyn de Lhuys würde sich, aller Wahrscheinlichkeit nach, in die Reihen der extremen Opposition stellen, von welcher der hiesige Unterstaatssekretär augurierte, daß sie die kaiserliche Regierung in nicht langer Zeit zu einer Angriffspolitik gegen Preußen treiben würde. Herr v. Westmann schloß seine Betrachtungen über diesen Gegenstand mit der Phrase: quoiqu'il arrive, gardez-vous de la France.« (Graf Keyserling an Bismarck, 12. September 1866. A. A. Berlin.)

L'Impératrice profita de cette occasion pour prier l'Empereur de Lui expliquer en quoi consistait sa politique depuis quelques années. Elle Lui dit n'y rien comprendre à moins que l'Empereur ne veuille à toute force amener la coalition. Elle lui rappela qu'au sortir de la guerre de Crimée, Il s'était rapproché de la Russie au point de lui laisser rêver une alliance durable. Vint la question polonaise au sujet de laquelle l'Empereur prit un élan si malencontreux et si stérile, mais assez dessiné pour se brouiller à jamais avec la Russie.[1] Après 1859 l'Empereur donna la main à l'Autriche d'un côté, et encourageait de l'autre l'Italie à poursuivre ses conquêtes révolutionnaires. Dernièrement enfin l'Empereur refusait de s'engager avec l'Autriche qui lui offrait des compensations, mais il acceptait le rôle d'une neutralité, avantageuse seulement à la Prusse, sans se réserver le moindre profit. Lorsqu'Il eut aidé la Prusse à poursuivre son œuvre, au lieu de se mettre entièrement de son côté pour puiser dans l'alliance avec cette nouvelle grande puissance une sécurité pour l'avenir de la paix européenne, Il essaya timidement d'arracher à la générosité prussienne des lambeaux de butin qui furent refusés d'une façon assez verte, mais qui réveillèrent les susceptibilités de l'Allemagne et mécontentèrent à Berlin. Enfin même en Italie, l'Empereur malgré ses faiblesses extrêmes parvint à retourner contre Lui l'opinion publique par des demi-mesures et par des pressions juste assez fortes pour mécontenter le Gouvernement et le peuple.

L'Impératrice continua sur ce ton, l'Empereur écoutait silencieusement, mais ne répondit *rien*. Elle conclut en Lui prédisant la coalition qui selon Elle devait se former tout naturellement, tous les froissés, les dupés et les désillusionnés devant *nécessairement* s'entendre.

L'Empereur parut fort bien comprendre son auguste épouse, mais très embarrassé de répondre.

En attendant Il restera quelque temps à St. Cloud et profitera, au dire de l'Impératrice, de sa liberté et d'une lueur de convalescence pour s'adonner de nouveau à des plaisirs qui le ramèneront malade à Biarritz avant la fin du mois.

L'Impératrice part navrée de tout cela. Heureusement elle a renoncé à Ses découragements d'il y a deux ans et Elle pense à l'avenir de son fils. Elle sait, et je suis heureux de le constater que l'opinion publique en France lui est de plus en plus sympathique. L'armée l'adore depuis qu'elle sait que l'Impératrice a combattu avec plus d'énergie que de bonheur l'influence du Prince Napoléon. Sa Majesté veut battre le fer tant qu'il est chaud, et Elle visitera le mois prochain le Berry pour se rallier les populations du centre. Elle m'a dit que loin de chercher à paralyser la croissance de sa popularité, l'Empereur Lui laisse les coudées franches et Lui prête même son appui, mais Il paraît devenu insensible, pour sa personne, aux avertissements de l'opinion publique; désireux de rester tranquille Lui-même, l'Empereur La laisse faire sans jalousie.

L'Impératrice en est arrivée à désirer qu'une entente se forme entre la Prusse, la Russe et nous, Elle ne voudrait pas que l'initiative en vienne de nous

[1] Daß das Motiv für diese plötzliche Wendung gegen Rußland im Jahre 1863 allein in den Rheingelüsten Napoleons zu suchen war, geht aus seinem damaligen Bündnisangebot an Österreich (Nr. 1—6) hervor.

pour que nous conservions notre bonne position dans l'opinion publique en France, mais Elle serait enchantée que Mr. de Bismarck fût l'âme de cette entente. La gravité du danger qui en résulterait pour la France réveillerait l'Empereur et Lui ferait faire peut-être de grandes choses à l'avantage de sa dynastie et de son pays.

301.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Berlin, den 7. September 1866

Eurer Exzellenz sind die vertraulichen Vorschläge bekannt, welche mir Herr Benedetti im unmittelbaren Auftrage des Kaisers Napoleon hinsichtlich einer zwischen Preußen und Frankreich herbeizuführenden Verständigung entwickelt hat.

Nachdem ich Seiner Majestät dem Könige darüber Vortrag gehalten, haben Allerhöchstdieselben mich ermächtigt, Eurer Exzellenz folgendes zu eröffnen.

Seine Majestät wünschen lebhaft das bestehende Einverständnis zwischen beiden Mächten zu erhalten und zu pflegen und sehen in demselben die beste Bürgschaft für die Bewahrung des europäischen Friedens. Allerhöchstdieselben halten dieses Bestreben um so eher für erreichbar, als dasselbe durch die analoge Richtung der von der einen wie von der anderen der beiden Mächte befolgten nationalen Politik eine natürliche Grundlage gewinnt.

Unter Voraussetzung eines entsprechenden Verhaltens von seiten des Kaisers Napoleon hinsichtlich der von Preußen verfolgten Aufgabe der nationalen Entwicklung Deutschlands sind daher Seine Majestät der König bereit, einer Machterweiterung Frankreichs auf dem Boden der französischen Nationalität keine Hindernisse entgegenzusetzen, vielmehr einer hierauf gerichteten Politik des Kaisers gegenüber eine wohlwollende Neutralität zu beobachten. Die Initiative zu einer solchen Politik kann selbstredend nur von der Kaiserlichen Regierung ausgehen und es wird daher wesentlich von den Entschlüssen der letzteren, sowie von der Wirksamkeit der von ihr getroffenen Einleitungen abhängen, die Frage der Reife entgegenzuführen. Wenn alsdann die beiden Mächte bei der Verfolgung ihres natürlichen Entwicklungsgangs auf Hindernisse und Gefahren stoßen, so würden Seine Majestät gern zu Verabredungen wegen gemeinschaftlicher Abwehr derselben die Hand bieten.

Obgleich der Wortlaut dieses Erlasses ausschließlich zu Eurer Exzellenz persönlicher Information bestimmt ist, so ersuche ich Sie doch, sich in Ihren vertraulichen Unterredungen mit dem Kaiser Napoleon im Sinne desselben zu äußern und über die Aufnahme, welche die vorstehenden Gedanken bei Ihm finden, Bericht zu erstatten.[1]

[1] Mit dieser Instruktion für den Grafen Goltz beginnt die dilatorische Behandlung des französischen Allianzantrages auf der Basis: Belgien-Luxemburg. Denn wenn auch eine platonische Zustimmung zu französischen Unternehmungen in sehr allgemeiner Weise ausgesprochen wird, so wird gleichzeitig jede Initiative (und damit

302.

Graf Goltz an König Wilhelm I.

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 11. September 1866

1* Am Sonntag vormittag hier wieder eingetroffen, habe ich noch im Laufe des Tages eine Audienz bei dem in St. Cloud verweilenden Kaiser nachgesucht. Seine Majestät ließ mir antworten, daß er mich wegen einer zum Montag in Rambouillet angesagten Jagd erst am Dienstage um 2 Uhr würde empfangen können. Der Kaiser hat inzwischen infolge einer Erkältung die Jagd absagen und während des gestrigen Tages sich aller Geschäfte enthalten müssen. Ich habe diese Zwischenzeit zu Unterredungen mit den Ministern Marquis de La Valette und Rouher benutzt. Ich war zuerst bei jenem, welcher mir nach einem kürzeren Gespräche vorschlug, eine Stunde später bei ihm mit dem in die letzten vertraulichen Unterhandlungen tiefer eingeweihten Staatsminister Rouher zusammenzutreffen.

Schon aus den ersten Äußerungen des interimistischen Ministers der äußeren Angelegenheiten konnte ich entnehmen, mit welcher Ungeduld man meine Rückkehr erwartet hatte. Herr v. La Valette erzählte mir nämlich, daß er sich mit dem Kaiser über den Tag der letzteren gestritten habe. Er fragte mich demnächst, was ich von Berlin mitbrächte? Ich erwiderte, daß ich mich von neuem von der Fortdauer der freundschaftlichen Gesinnungen Eurer Königlichen Majestät für den Kaiser Napoleon, sowie von Allerhöchstderen Wunsch, das Einverständnis zwischen beiden Mächten zu erhalten und zu pflegen, überzeugt hätte, und daß die Kaiserliche Regierung für gewisse, in den bisherigen vertraulichen Besprechungen angedeutete Eventualitäten auf die wohlwollende Neutralität Preußens würde rechnen können. Der Minister entgegnete, daß, soviel er wisse, von einem geheimen Traktat die Rede gewesen sei, welcher

jedes Risiko) dem Kaiser Napoleon zugeschoben und erst für den weiteren Verlauf ein gemeinsames Abkommen in Aussicht gestellt; das hieß aber, einen unmittelbaren Vertragsabschluß vor dem Eintritt Frankreichs in die belgische Aktion und damit jede Verantwortlichkeit für diese ablehnen, vielmehr der preußischen Regierung die freie Hand in derselben Weise wahren, wie Napoleon es seinerseits in Biarritz und in den Monaten vor dem Ausbruch des Krieges gegenüber der preußischen Aktionspolitik getan hatte.

Daß die entgegenkommenden Wendungen der Instruktion in Wahrheit eine unbedingte Ablehnung des belgischen Planes verdecken, geht auch aus den Lebenserinnerungen des späteren Botschafters v. Radowitz, S. 119 hervor: »Graf Goltz hielt sich vom 1. bis 9. September in Berlin auf und wurde dort über das französische Anerbieten konsultiert. Er befürwortete es unbedingt — aber weder der König noch Bismarck zeigten sich zu einem solchen Geschäfte, das über das Schicksal von Belgien bestimmen sollte, geneigt. Beide erklärten ihm: wir hätten gar keinen Grund, Frankreich irgend etwas zu geben; wenn es sein müßte, würden wir den Krieg, der dann sehr populär wäre, nicht scheuen . . . Goltz sah bald ein, daß man in Berlin nicht daran dachte, ernstlich sich mit Frankreich einzulassen, und begriff dies um so mehr, als er damals zum ersten Male von den streng geheim gehaltenen Militärverträgen mit den süddeutschen Staaten Kenntnis erhielt. Er brachte nichts anderes als allgemein gehaltene mündliche Freundschaftsversicherungen und die Skrupel des Königs wegen Belgien mit nach Paris zurück, was hier natürlich geringe Freude erregte.«

weitergehende Verpflichtungen enthalten sollte. Ich räumte das ein, bemerkte indessen, daß die Frage hierzu noch nicht reif zu sein scheine. Die Hauptsache sei die tatsächliche Übereinstimmung über die beiderseitigen Zielpunkte und die Absicht beider Mächte, sich bei der Verfolgung der letzteren nicht gegenseitig hindernd in den Weg zu treten.

Herr v. La Valette verhehlte mir nicht sein Gefühl der Enttäuschung sowie die Überzeugung, daß auch der Kaiser meine Mitteilungen als keine hinlängliche Grundlage für die Feststellung Seiner Politik ansehen werde. Einen gleichen Eindruck machten demnächst meine allerdings möglichst zurückhaltenden Äußerungen auf den Staatsminister Rouher. Derselbe sagte mir, er sowohl wie der Kaiser seien überzeugt gewesen, daß ich die Zustimmung Eurer Königlichen Majestät zu dem Traktate mitbringen würde, und er hätte nur meine Ankunft abwarten wollen, um dem Kaiserlichen Botschafter die telegraphische Weisung zu übermitteln, behufs der Unterzeichnung nach Berlin zurückzukehren. Er las mir bei dieser Gelegenheit den mir bereits von Euer Majestät Ministerpräsidenten mitgeteilten Entwurf vor, welcher, wie ich bemerken konnte, mit einigen Randbemerkungen versehen war.[1]

Beide Minister versicherten mir, daß die öffentliche Meinung in Frankreich, zum Teil allerdings von den lauernden Orleanisten aufgestachelt, sich in bedenklicher Weise zu regen beginne. Nachdem der Kaiser seinem Wunsche, eine Allianz mit Preußen möglich zu machen, durch die Entlassung des Ministers Drouyn de Lhuys ein Opfer, zu welchem sich ein Souverän am schwersten zu entschließen pflege, gebracht habe, sei ein gefährlicher Rückschlag zu besorgen, wenn Er bei der Regierung Eurer Königlichen Majestät nicht das gehoffte Entgegenkommen fände. Herr v. La Valette bemerkte, daß der Kaiser alsdann sich die Richtung des entlassenen Ministers aneignen würde, wobei Herr Rouher mit den Worten einfiel: « qu'il *dépasserait* Drouyn de Lhuys. » Um dem in Frankreich wiederum so geräuschvoll auftretenden Chauvinismus kräftig entgegenzuwirken, bedürfe der Kaiser diejenige Sicherheit, welche ihm der erfolgte Abschluß der Allianz und die dadurch eröffneten Aussichten für die Zukunft gewähren würden. Nach außen hin würde alsdann der Erwerb von Luxemburg durch Preußens Unterstützung genügen, um die Gemüter durch das sich manifestierende Einverständnis zwischen beiden Mächten zu beruhigen.

Einer ausführlichen Darstellung der mir von den beiden Ministern gemachten Auseinandersetzungen glaube ich mich enthalten zu dürfen, und füge ich dem Vorstehenden nur die alleruntertänigste Versicherung hinzu, daß sich beide jeder Drohung sorgfältig enthielten, welcher ich allerdings im voraus durch die Anmerkung entgegentrat, daß es auch bei uns Chauvins gäbe, die, je eher je lieber, einen Krieg Deutschlands gegen Frankreich herbeiwünschten. Dagegen setzten sie mit großer Wärme die Vorteile einer die nationalen Bestrebungen beider Völker gleichmäßig befriedigenden preußisch-französischen Allianz, die Vernichtung des Wohlstandes, welche von einem Kriege zwischen denselben unzertrennlich wäre, endlich die unseligen Folgen auseinander, welche ein solcher durch die Wiederbelebung des Nationalhasses zwischen beiden Völkern

[1] Nr. 297.

herbeiführen, und die sich durch eine unabsehbare Reihe fernerer Kriege äußern würden.[1] Sie sprachen mir ferner die Überzeugung aus, daß für Euer Königliche Majestät Regierung bei der Durchführung des unternommenen großen Werkes, welches noch vielen Anfeindungen im Innern wie von Außen begegnen dürfte, die offene und aufrichtige Freundschaft Frankreichs von großem Nutzen sein würde.

Ich habe den Herren versichert, daß Eure Königliche Majestät diese Gesichtspunkte durchaus nicht unterschätzten, und daß es sich wohl überhaupt mehr um eine Frage der Form und der Zeit,[2*] als um eine materielle Meinungsverschiedenheit handele.

Heute hatte ich die Ehre, vom Kaiser empfangen zu werden. Nachdem derselbe für die von mir ausgerichteten Grüße Eurer Königlichen Majestät gedankt hatte, fragte Er, was ich sonst mitbrächte. Ich äußerte mich genau im Sinne der vertraulichen Instruktionen des Grafen v. Bismarck vom 7. d. M.[2] Der Kaiser erkannte den Wert der wohlwollenden Absichten Eurer Majestät vollkommen an, bemerkte aber, daß dieselben, ohne in eine feste Form gebracht zu werden, keine hinlänglich sichere Grundlage für Seine Politik gewährten. Eine solche vermöge nur ein auch über die zukünftige Politik Preußens beruhigender Traktat zu geben und Er habe geglaubt, daß der von Herrn Benedetti vorgelegte Entwurf auch die Interessen Preußens so vollständig sicher stelle, daß Eure Königliche Majestät kein Bedenken haben würden, demselben zuzustimmen. Die öffentliche Meinung in Frankreich beunruhige sich über die Vergrößerung Preußens. Er habe die Absicht, ein an die französischen Agenten zu erlassendes Zirkular zu veröffentlichen, welches diesen Besorgnissen durch die Erklärung, daß ein starkes Preußen für Frankreich kein gefährlicher Nachbar, sondern ein willkommener Bundesgenosse sei, entschieden entgegegentrete. Ehe Eure Majestät aber nicht dem vorgeschlagenen geheimen Traktate beigetreten wären, könne Er ein solches Programm der auswärtigen Politik Frankreichs nicht feststellen. Andererseits sei es für Ihn schwierig, wenn nicht gefährlich, länger zu schweigen. Das Land verlange von der Regierung eine Äußerung über ihre Stellung zu den in Deutschland vor sich gegangenen Veränderungen. Eine fernere Verzögerung rege die Leidenschaften auf, was wiederum nicht ohne Rückwirkung auf die Stimmung in Preußen und Deutschland bleiben könne. Hierdurch drohten unsere Beziehungen, gegen die Wünsche beider Regierungen, getrübt zu werden. « Je crains que cela ne se gâte », war einer der Ausdrücke, deren sich der Kaiser bediente, welcher übrigens auch Seinerseits keinerlei Drohungen, auch nur andeutungsweise, aussprach.

Ich habe mich unter Bezugnahme auf die Abneigung, welche der Kaiser selbst vor dem Kriege gegen ein bindendes Abkommen gezeigt hatte, vergebens bemüht, Seine Majestät zu bewegen, die Dinge zunächst ihrer natürlichen Entwicklung zu überlassen und, der Absichten Eurer Majestät sicher, erst wenn die

[1] Die düstere Prophezeiung einer ganzen Ära von Kriegen ist, wie wohl im Auge zu behalten ist, für den Fall entwickelt, daß Preußen sich nicht zu einem Bündnis auf der Basis der französischen Annexion Belgiens herbeilassen würde.

[2] Nr. 301.

Frage eine größere Reife erlangt hätte, auf formelle Vereinbarungen Bedacht zu nehmen. Ich machte unter anderem auf die gewissenhaften Bedenken Eurer Königlichen Majestät gegen eine Art von antizipierter Verfügung über das Land eines Souveräns, gegen welchen Allerhöchstdieselben keine Beschwerden hätten, aufmerksam. Der Kaiser erwiderte, man könnte allenfalls in dem Traktat die ausdrückliche Bezugnahme auf Belgien ganz vermeiden.[3*]

Ich habe ferner den Kaiser, ebenso wie bereits gestern Herrn Rouher, nach Maßgabe der Instruktionen des Grafen Bismarck auf die erfolgreiche und nicht zum ausschließlichen Vorteile Preußens ausgeübte Einwirkung Frankreichs auf die Bedingungen des Friedensschlusses hingewiesen, womit die französische Politik dem Gesetzgebenden Körper gegenüber gerechtfertigt werden könnte. Der Kaiser erwiderte mir indessen übereinstimmend mit Seinem Staatsminister, es sei ja doch Niemand in Europa in Zweifel darüber, daß wir, Seiner Mediation ungeachtet, so ziemlich alles durchgesetzt hätten, was in unserer Absicht gelegen und unseren Interessen, wie wir sie selbst auffaßten, entsprechend wäre.

Der Kaiser fragte mich noch besonders nach den Absichten der Regierung Eurer Majestät in betreff des Großherzogtums Luxemburg. Ich bezog mich auf das, was Graf Bismarck darüber dem Herrn Benedetti gesagt habe. Der Kaiser sprach den Wunsch einer schleunigen Erledigung dieser Angelegenheit aus,[4*] wodurch die öffentliche Meinung in Frankreich über das zwischen beiden Mächten bestehende Einverständnis aufgeklärt und mithin beruhigt werden würde.

Ich sagte schließlich dem Kaiser, daß ich es für meine Pflicht halten würde, Seine Einwendungen gegen die bisher festgehaltene losere Form, sowie Seinen Wunsch nach einer schleunigen formellen Einigung auf der Grundlage des von Herrn Benedetti überreichten Entwurfs sobald als möglich zu Eurer Majestät Allerhöchsten Kenntnis zu bringen. Der Kaiser fragte, wann ich wohl von den Entschließungen Eurer Majestät Kenntnis erhalten könnte? Er habe schon gestern nach Biarritz abreisen wollen, habe demnächst die Reise auf morgen verschoben, sei aber durch Sein Unwohlsein zu einer abermaligen Vertagung bis Sonnabend genötigt; ob ich wohl glaube, bis dahin Eurer Majestät Entscheidung zu erhalten. Nötigenfalls würde Er auch noch längere Zeit hierbleiben. Ich erwiderte, daß ich es nicht für zweckmäßig halte, über eine so wichtige und schwierige Angelegenheit auf telegraphischem Wege Befehle einzuholen. Ich würde Eurer Majestät Ministerpräsidenten bitten, mich von Allerhöchstderen Entschließungen so schleunig, als es die Erwägung einer so großen Frage zulasse, in Kenntnis zu setzen. Nötigenfalls könnte ich ja aber auch dem Kaiser in Biarritz Eurer Majestät Antwort mitteilen und Er danach das Nötige hierher telegraphieren.

Wie ich bereits oben zu erwähnen die Ehre hatte, war der Kaiser während der ganzen Unterredung keinen Augenblick drohend, vielmehr hatte Er eine wohlwollende und freundliche Haltung, aber Er suchte mir durch den ruhigen Ernst Seiner Sprache zu verstehen zu geben, daß Er den Moment für einen entscheidenden für die ganze künftige Richtung Seiner Politik halte.

Nach dieser Audienz suchte ich den interimistischen Minister der auswärtigen

Angelegenheiten auf, um womöglich Näheres über das beabsichtigte Zirkular zu erfahren. Der Marquis de La Valette sagte mir, daß das von den Zeitungen besprochene Schreiben des Kaisers an ihn nicht existiere,[5]* wohl aber verschiedene vorläufige Entwürfe vorlägen, von denen indessen noch keiner definitiv festgestellt sei. Von dem früheren Kabinette des Ministers Drouyn de Lhuys seien über diese Entwürfe einzelne indiskrete Mitteilungen in die Zeitungen gebracht worden. Seiner Ansicht zufolge würde, wenn unsere Erklärungen befriedigend ausfielen, den europäischen Mächten gegenüber die Zustimmung Frankreichs zu der preußischen Politik laut auszusprechen und dieser dadurch eine moralische Unterstützung zu gewähren sein, welche jedermann abhalten würde, derselben hindernd entgegen zu treten. Er fügte hinzu, daß der Kaiser nicht allein der Stellung zu Preußen wegen dringend wünsche, baldigst in die Lage versetzt zu werden, Sein Programm festzustellen, sondern daß dieses auch Italiens wegen nötig sei, welchem Österreich, nach der Sprache des Fürsten Metternich sowohl, als nach Mitteilungen aus Wien zu urteilen, bedeutende Avancen mache.[6]* Die französische Regierung wünsche die namentlich von der revolutionären Partei ausgebeutete italienische Empfindlichkeit zu beseitigen und durch versöhnliche Worte ihr fortdauerndes Wohlwollen für das junge Königreich kundzugeben. Der Minister bat mich wiederholt, Eurer Königlichen Majestät Regierung die vorgeschlagene preußisch-französische Allianz recht warm zu empfehlen. Es könne sich einer Macht wie Preußen gegenüber nicht um Einschüchterungsversuche handeln. Auch liege ja keine augenblickliche Gefahr vor; denn es liege auf der Hand, daß Frankreich, wenn es überhaupt kriegerische Absichten haben könnte, erst seine Armee durch Umwandlung seines Reservesystems quantitativ auf das Niveau der preußischen würde bringen müssen. Der französischen Regierung würde es in der Tat ein leichtes sein, im Lande eine allgemeine kriegerische Bewegung gegen Preußen hervorzurufen. Sie wünsche aber, im Gegenteil, in den Stand gesetzt zu werden, solchen unverständigen Tendenzen erfolgreich Widerstand zu leisten. Wenn wir dazu nicht die Hand böten, so würden diejenigen Minister, welche Drouyn de Lhuys gestürzt hätten, fallen; gegenseitige Rüstungen würden die Volksleidenschaften in beiden Ländern wachrufen und statt der friedlichen Entwicklung, deren auch wir sicherlich bedürften, würde eine allgemeine Beunruhigung eintreten. Andererseits wiesen die klarsten Interessen beide Mächte auf ein Zusammengehen an, dem keine andere Macht zu widerstehen vermöchte. Schließlich sprach mir noch der Minister, ganz wie der Kaiser, den Wunsch aus, daß durch eine schleunige Lösung der Luxemburger Angelegenheit die Tendenzen der preußischen Politik möglichst bald manifestiert würden. Er bemerkte dabei, daß allerdings die französische Regierung Anschlußwünsche hervorzurufen in der Lage sei;[7]* vorher müsse aber unsere Einigung feststehen, sonst würde sie unnötigerweise ihre Anhänger kompromittieren und Unruhe in ein Land schleudern, dessen Wünsche nachher getäuscht werden könnten.

Eurer Königlichen Majestät habe ich im Vorstehenden über die mir vom Kaiser und seinen einflußreichsten Räten mitgeteilten Wünsche und Vorschläge

möglichst getreu und vollständig Bericht zu erstatten die Ehre gehabt. Meine unmaßgebliche Ansicht über den vom französischen Botschafter vorgelegten Entwurf habe Eurer Majestät ich mündlich alleruntertänigst vorgetragen. Ein neues Argument, die allerdings für den Kaiser vorhandene Notwendigkeit, über die nunmehr einzuschlagende politische Verhaltungslinie feste Entschlüsse zu fassen, welche natürlich nicht im einzelnen, insbesondere nicht was Belgien und Luxemburg anbetrifft, wohl aber ihrer allgemeinen Tendenz nach zur Kenntnis der ungeduldigen öffentlichen Meinung zu bringen sind, wird es in Eurer Majestät Augen entschuldigen, wenn ich noch einmal darauf zurückzukommen wage. Ich halte in der Tat den gegenwärtigen Moment für einen entscheidenden für Preußens Geschicke. Es handelt sich darum, die großen Resultate, welche Eurer Majestät tapferes Heer, in Verbindung mit einer ebenso kühnen, als von einer richtigen Beurteilung der Kräfte und Bedürfnisse Preußens gerichteten Politik, errungen hat, gegen störende äußere Einwirkungen sicherzustellen. Eine Allianz mit Frankreich ist in meinen Augen das unfehlbarste Mittel hierzu. Ohne eine solche, und insbesondere für den Fall, daß an ihrer Stelle ein auch nur diplomatisch feindseliges Verhalten jener Macht eintreten sollte, sehe ich nur Intrigen von außen oder verheerende Kriege, welche mindestens die widerwilligen Elemente in den neu erworbenen Ländern ermutigen müssen, hierdurch Eurer Majestät innere Politik in dem einen oder dem anderen Sinne wider ihren Willen in falsche Bahnen lenken können, selbst im Falle der glücklichsten Erfolge auf Generationen hin den Samen zu den gefährlichsten europäischen Umwälzungen streuen, im Fall einer Niederlage aber durch koalisierte Kräfte alle Errungenschaften des jüngsten glorreichen Kampfes wieder in Frage stellen würden. Das offen erklärte Einverständnis mit Frankreich macht dagegen jede äußere Opposition gegen Eurer Majestät deutsche Politik unmöglich. In seiner weiteren Entwicklung ist es geeignet, den europäischen Frieden zu sichern und den beiden Mächten das Schiedsrichteramt im Orient zwischen Rußland, Österreich und England zu überliefern.

Der Kaiser Napoleon ist genötigt, Sich jetzt zu entschließen, ob Er die von Ihm während Seiner ganzen Regierung beharrlich verfolgten Zielpunkte: die Unabhängigkeit Italiens und die Befreiung der preußischen Politik von den Fesseln der nordischen Allianz anerkennen und als wesentliche Bestandteile des von Ihm erstrebten europäischen Systems akzeptieren, oder ob Er in einen Gegensatz zu Seiner ganzen politischen Vergangenheit treten und dasjenige, was teils Sein eigenstes Werk, teils von Ihm gestattet und begünstigt worden ist, als etwas für Ihn selbst und für Frankreich Gefährliches wieder zu zerstören suchen soll? Es liegt auf der Hand, daß Er zu ersterem geneigter ist, und nur diese natürliche Tendenz hat Ihn vermocht, den starken Versuchungen zu widerstehen, welche seit dem 4. Juli an Ihn herantraten. Er hat einen Minister der auswärtigen Angelegenheiten entlassen, der diese Politik nur gezwungen ausführte und sie deshalb häufig im einzelnen zu vereiteln versuchte. Seine einflußreichsten Minister sind jetzt dieselben Männer, welche Ihn in der ernsten Krisis, die der Zession Venetiens folgte, mit der anerkennenswertesten Energie in der Bahn der Loyalität gegen Preußen festhielten und deren politisches

Glaubensbekenntnis in seinem wichtigsten Artikel die Freundschaft mit dieser Macht vorschreibt.

Es scheint mir, daß so günstige Umstände nicht unbenutzt gelassen werden dürfen.

Die zweite Lesung des Benedettischen Entwurfes hat in mir die Überzeugung bestärkt, daß die Vorteile des durch denselben formulierten Übereinkommens überwiegend auf Seiten Preußens sein würden. Denn für dieses würden dadurch die äußeren Gefahren völlig beseitigt werden, welche die vollständige Durchführung seiner Pläne hindern können, während unter dieser Voraussetzung die den letzteren entgegenstehenden inneren Hindernisse relativ geringer sind. Was dagegen die französischen Absichten auf Belgien anbetrifft, so würden dieselben hauptsächlich in diesem Lande selbst auf Schwierigkeiten stoßen, welche zu überwinden Eurer Majestät Regierung nicht zugemutet wird, während, solange das Werk der Neugestaltung Deutschlands nicht völlig abgeschlossen ist, Preußen doch wahrscheinlich, auch ohne sich zur Neutralität verpflichtet zu haben, für die Erhaltung Belgiens wahrscheinlich ebensowenig wie England das Schwert ergreifen würde. Noch entschiedener stellt sich der Vorteil auf seiten Preußens hinsichtlich der gegenseitigen Besitzgarantie heraus, welche in dem Vertragsentwurfe vorgesehen ist. Der gegenwärtige Besitzstand Frankreichs ist sicherlich von niemandem bedroht. Letztere Macht entsagt dagegen durch den vorgeschlagenen Vertrag feierlich und ein für allemal allen bisherigen Rheingelüsten. Sie sichert ferner Preußen die soeben erst erworbenen Provinzen, deren Besitz immer noch ein prekärer ist, einschließlich der Elbherzogtümer. Diese von Frankreich gewährte Besitzgarantie macht jeden Angriff von Österreich oder Rußland gegen Preußen unmöglich. Der Vertrag befreit endlich Euer Majestät Regierung von dem durch die französische Mediation unvermeidlich gewordenen Einmischungsrecht dieser Macht in die inneren Angelegenheiten Deutschlands und von den Schranken, welche Eure Majestät in loyaler Erfüllung der eingegangenen Verpflichtungen Allerhöchstderen deutscher Politik, im Widerspruch mit den eventuellen inneren Bedürfnissen der letzteren, selbst zu ziehen genötigt sein würden.

Eure Königliche Majestät haben in Allerhöchstihrer gewissenhaften Achtung für die fremden Rechte Dritter an der im Entwurf vorgesehenen Eventualität einer Beseitigung des Königreichs Belgien Anstoß genommen. Ich glaube nicht, daß dieser Auflösungsprozeß durch den Vertrag beschleunigt werden, ohne denselben unterbleiben würde. Ich bin vielmehr der Ansicht, daß die Ausbreitung der französischen Nationalität in dieser Richtung eine unvermeidliche Notwendigkeit ist[8*] und wir uns im Interesse der Integrität Deutschlands glücklich schätzen müssen, wenn Frankreich diese naturgemäße Richtung einschlägt, anstatt sich in dem der Nation eigentümlichen, durch Preußens Vergrößerungen wieder wachgerufenen Eroberungsdrang auf Deutschland zu werfen. Überdies ist aber das Königreich Belgien durch eine von außen begünstigte Revolution entstanden. Dasselbe würde daher ein natürliches Schicksal erleiden, wenn es gleichfalls durch eine von außen, und zwar von derselben Seite her, begünstigte nationale Bewegung sein Ende fände.[9*] Die Schöpfung Belgiens

zerstörte das durch die Wiener Verträge als ein Bollwerk gegen Frankreich bestimmte Königreich der Niederlande und wurde dennoch von einzelnen der Unterzeichner jener Verträge begünstigt, von den andern ohne Widerstreben anerkannt. In dem eine Großmacht ersten Ranges gewordenen Preußen ist ein ungleich mächtigeres Bollwerk entstanden, als das für neutral erklärte Belgien ist, und dieses hat dadurch aufgehört, eine notwendige Sicherheit für Europa zu sein.

Eure Majestät werden es allergnädigst nachsichtig beurteilen, daß ich in dem gegenwärtigen wichtigen Momente gewagt habe, Allerhöchstderselben von dem Standpunkt meiner hiesigen Stellung aus meine unmaßgebliche Ansicht über eine bereits besprochene, jetzt aber von neuen Umständen begleitete Frage nochmals ehrfurchtsvoll vorzutragen. Eure Majestät werden in Allerhöchstihrer Weisheit und nach allgemeineren Erwägungen, als sie mir zu Gebote stehen, die entscheidende Entschließung zu fassen geruhen, welche ich dem Kaiser Napoleon mitzuteilen haben werde und die über unsere künftigen Beziehungen zu diesem Souveräne entscheiden dürfte.

Schließlich erlaube ich mir noch alleruntertänigst zu bemerken, daß mich zwar der Kaiser sowohl als Herr v. La Valette über die Lage der Dinge in Sachsen befragt[1] und ich auf den kaum erfolgten Beginn der Verhandlungen hingewiesen, daß ich aber daraus den Eindruck geschöpft habe, als ob diese Angelegenheit nur deshalb von hier aus mit so vielem Eifer betrieben worden sei, um einen gewissen Druck auf die Behandlung der allgemeinen Frage auszuüben, und daß davon nicht mehr die Rede sein würde, sobald eine Einigung über die größere Frage zustande käme. Daß diese Einigung durch jenes unzeitgemäße Drängen erschwert worden sei, darauf habe ich nicht verfehlt, aufmerksam zu machen.

Randbemerkungen König Wilhelms:

1* Es ist also immer dieselbe Tendenz: Preußen soll Napoleon sozusagen retten und deshalb einen geheimen Vertrag schließen, um gegen ein unschuldiges befreundetes Land im voraus zu konspirieren. In Nikolsburg mußte Preußen Napoléon retten und deshalb seine Hauptfeinde in ungeschmälerten Grenzen erhalten. Jetzt soll Preußen noch weiter

[1] Bei den österreichischen Akten findet sich ein undatierter und ungezeichneter, aber augenscheinlich in diesen Zusammenhang gehöriger Bericht: « A l'audience que l'Empereur a eu la grâce de m'accorder avant-hier, Sa Majesté a daigné reconnaître que la prétention de la Prusse de s'annexer subrepticement la Saxe en y introduisant le régime qui comme au Japon établirait un Souverain militaire et un Souverain civil, l'un réel et l'autre fictif, constituait une infraction manifeste à l'article des préliminaires de paix de Nikolsburg garantissant l'intégrité du Royaume, qui ne serait qu'un vain mot si le Roi de Prusse pouvait tenir garnison dans le pays, imposer un serment de fidélité à l'armée et en disposer selon Son gré même en temps de paix. L'Empereur a daigné également approuver mon appréciation quant aux procédés de la Prusse dans les annexions qu'elle vient de proclamer comme définitivement acquises, et qui lèsent le principe fondamental de la politique Impériale au dehors, d'après lequel les peuples seuls devraient pouvoir disposer de leur sort. En même temps Sa Majesté a semblé être de mon avis qu'en s'abstenant de toute remarque concernant la non-application de ce principe aux pays dont les Préliminaires de paix ne parlent pas, Elle avait fait une concession assez large à la Prusse pour avoir le droit de se sauvegarder au sujet de la Saxe où la France est intervenue comme Puissance médiatrice. Si l'Empereur, trouvant bon et utile que le Roi s'appuyât

gehen und einen Freund (Belgien) dem Untergang widmen!, wieder um Napoléon zu retten, und das Alles, weil nur dadurch Preußen ungehindert seine Aufgabe in Deutschland erreichen könne. Vor zwei Jahren sollte ich Teile von Schlesien oder Hohenzollern sacrificieren, um die Elbherzogtümer zu erwerben. Ich tat es nicht und habe jetzt die Elbherzogtümer. Wenn Deutschland je erführe, daß ich eine französische Allianz zur Vernichtung Belgiens geschlossen habe, um dadurch Herr in Deutschland zu werden, so würden die deutschen Sympathien für Preußen sehr schwinden! Ich kann also nicht weiter gehen, als die Instruktion an Graf Goltz[1] bestimmt, W 19 9 66

3* also eine Allianz ohne ein ausgesprochenes Ziel!!!

4* ? d. h. das ist Hollands Sache.

7* Will Frankreich Anschlußwünsche in Belgien herbeiführen,[2] so ist es seine Sache, nicht die meinige, da ich keine geheimen Verträge zum Sturz von Dynastien schließe.

8* darum ist dies abzuwarten.

9* darum auch dies abwarten.

Randbemerkungen Bismarcks:

2* ?

5* Lord Loftus behauptet es zu besitzen.

6* ?

303.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

Paris, den 12. September 1866

Bei Gelegenheit derjenigen Gespräche, welche den Gegenstand meines I. B. Nr. 464[3] bilden, habe ich nicht verfehlt, die Minister Rouher und de La Valette auf den unangenehmen Eindruck aufmerksam zu machen, welchen die von hier aus in London und Brüssel gemachten Insinuationen in betreff angeblicher, auf Belgien bezüglicher Anerbietungen Preußens an Frankreich bei uns hätten hervorbringen müssen.[4] Beide Herren haben mir, was übrigens nach dem Zeitpunkte jener Insinuationen ganz richtig ist, erwidert, daß dieselben der Verwaltung des Herrn Drouyn de Lhuys angehörten, zugleich aber bemerkt, daß gewisse Kombinationen so nahe lägen, daß die Diplomatie von selbst darauf verfalle und sie dann im Wege von Fühlern bespreche, um das wahre Sachverhältnis zu erfahren.

Übrigens darf ich bei dieser Gelegenheit nicht unerwähnt lassen, daß der mit der interimistischen Verwaltung des auswärtigen Ministeriums beauftragte Minister des Innern mit großem Eifer zugunsten der preußischen

sur ce principe, daignait ordonner à Son Ambassadeur à Berlin de soutenir fortement les négociateurs Saxons, ces derniers recevraient immédiatement des instructions conformes à cet ordre d'idées qui du reste est parfaitement d'accord avec le sens de la Constitution, que le Roi en montant sur le trône, a juré d'observer fidèlement. »

[1] Vom 7. September 1866, Nr. 301.

[2] An dieser Stelle hat König Wilhelm den nicht auf Belgien, sondern auf Luxemburg bezüglichen Text des Grafen Goltz mißverstanden.

[3] Nr. 302.

[4] Vgl. die Meldung des Grafen Bernstorff vom 5. September 1866: »Lord Clarendon sagt mir in seiner gereizten Weise, Preußen habe Napoleon geraten, seine Kompensationen in Belgien zu suchen, Napoleon aber habe solche Vorschläge mit sittlicher Entrüstung abgelehnt.« (Sybel, 5, 411.)

Politik auf die abhängige Presse einwirkt und die früheren Angriffe gegen Preußen seit dem Austritt des Herrn Drouyn de Lhuys aus den ministeriellen Blättern fast gänzlich verschwunden sind.

304.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, eigenhändig. A. A. Berlin

Berlin, den 14. September 1866

Expedition vom 12. eben erhalten.[1] Die Dispositionen waren hier in günstiger Entwicklung, aber ich habe schon Benedetti gesagt, und Eure Exzellenz wissen, wie richtig es ist, daß längere Vorarbeit zur Herbeiführung der Entscheidung unentbehrlich. Ich hätte deshalb gewünscht, daß Aussicht auf Antwort vor Biarritz nicht gemacht wäre; sie ist unmöglich, und Nötigung zu schneller Entscheidung würde das gewonnene Terrain verloren machen, auch wenn ich nicht für jetzt durch Krankheit geschäftsunfähig wäre.[2] Ich werde Eindruck Ihres Berichts fördern, so gut ich in dieser Lage kann, und telegraphieren, sobald ich den König gesehen haben werde.

Wie wir es anfangen sollten, die Luxemburger Sache schnell und ohne Mitwirkung ins Werk zu setzen, ist mir nicht erfindlich, und die Zumutung davon macht mich fast mißtrauisch.

Ich schreibe, sobald ich gesund bin.

305.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 14. September 1866

Tel. Nr. 142[3] erhalten und Staatsminister Rouher und La Valette unter Bezug auf Euer Exzellenz Unwohlsein zur Geduld ermahnt. Sie halten gleichwohl

[1] Nr. 303.

[2] Der erste Hinweis auf eine Erkrankung Bismarcks, die zur Unterbrechung der schwebenden Verhandlung führen müsse. Bismarck wohnte noch, nachdem sein erstes Unwohlsein wieder behoben worden war, am 20. September dem Einzug der Truppen in Berlin und am 24. September einer Sitzung des Landtages bei, reiste am 26. September nach Carlsburg in Vorpommern ab, erkrankte dort und reiste, nachdem er sich wieder erholt hatte, weiter nach Rügen, wo er am 6. Oktober abends von heftigen Magenkrämpfen heimgesucht wurde. Er blieb dann bis zur Wiederherstellung gegen Ende November in Putbus. Die Krankheit, über die sich bei R. v. Keudell, Fürst und Fürstin Bismarck, nähere Nachrichten finden, nahm einen langsamen Verlauf. (11. 10.: » es geht furchtbar langsam und er sieht so entsetzlich elend aus,« 13. 10.: » große Mattigkeit, Niedergedrücktheit, schrecklich elendes Aussehen heute.«)

Daß Bismarck nach den furchtbaren Spannungen dieses Jahres tatsächlich einen Zusammenbruch seiner Nerven im Oktober erlebte, steht außer Frage. Andererseits ist nicht zu verkennen, daß ihm, bei seinem Bestreben, das französische Andringen »dilatorisch« zu behandeln, seine Unpäßlichkeit schon seit Mitte September sehr gelegen kam, und dann, als sie sich steigerte (aber auch wohl infolge des erregenden Zwanges der Situation), von ihm bewußt im Sinne des Zeitgewinnes, ja der Verschleppung, ausgenutzt wurde.

[3] Nr. 304.

die jetzige Richtung der französischen Politik für gefährdet, wenn Abschluß nicht schleunig erfolge. Zirkular könne nicht länger verzögert werden, und das anscheinende Widerstreben des Königs verletze den Kaiser persönlich. Fernere schriftliche Instruktionen sind heute früh für Benedetti in Berlin angekommen. Sie ermächtigen ihn zur Unterzeichnung ohne Zeitbegrenzung oder auf drei Jahre, falls wir letzteres vorziehen sollten.

306.

v. Thile an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 15. September 1866

Tel. Nr. 129[1] erhalten. Graf Bismarck durch gesteigertes Unwohlsein gänzlich arbeitsunfähig, hat sich dadurch genötigt gesehen, die bis dahin streng sekretierte Vertragssache ausnahmsweise mir mitzuteilen.[2] Daß eine sofortige einfach zustimmende Entschließung des Königs unter diesen Umständen und namentlich ohne die persönliche und länger fortgesetzte Einwirkung des Ministerpräsidenten nicht erreichbar ist, wird bei Ihrer Kenntnis des hiesigen Terrains nicht überraschen und muß auch in Paris begreiflich sein. Setzen Sie inzwischen dort die vertrauliche Behandlung der Sache fort. Der Passus in Art. II des Entwurfs, «ainsi que les arrangements, pris et à prendre», wird jedenfalls aufrechterhalten werden. Ferner zu akzeptieren, daß Belgien in dem Vertrage nicht namentlich genannt, vielmehr als Zweck desselben in geeigneter Fassung die expansive Entwicklung der deutschen Nationalität durch Preußen, wie die der französischen durch Frankreich unter dem Schutze gegenseitiger Garantie zu bezeichnen sei. Die Zeitbeschränkung der Vertragsdauer dürfte dort Mißtrauen erregen, da der Vertrag, wenn überhaupt ernstlich und ehrlich, ohne Zweifel wesentlich im dynastischen Interesse gewünscht wird.

307.

Graf Goltz an Thile

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 16. September 1866

(Über Unterredung mit Rouher und La Valette.)

Beide Herren waren wiederum in hohem Grade ungeduldig. Ich sagte ihnen, daß das Unwohlsein des Grafen Bismarck schon allein genüge, um einen schleunigen Abschluß unmöglich zu machen, daß es aber auch außerdem dem Ernst der Frage nicht entspreche, auf übereilte Entschließungen zu dringen. Herr v. La Valette fragte mich darauf, ob ich glaubte, daß in drei Tagen eine definitive Antwort zu erwarten sei. Ich erwiderte, daß ich dieses in hohem

[1] Nr. 305.

[2] Wenn Bismarck auch formell die Führung der Verhandlung an seinen Vertreter abgab, um das Motiv seiner Unpäßlichkeit und Geschäftsunfähigkeit zu unterstreichen, so ist doch zu bemerken, daß er selbst den Entwurf dieser Depesche durchkorrigiert hat.

Grade bezweifeln müsse, jedoch darüber keinerlei Vermutung äußern könne, vielmehr der Arzt des Grafen Bismarck hierzu kompetenter sein würde als ich. Mir sei es wahrscheinlicher, daß vor 14 Tagen keine schließliche Entscheidung möglich sei.

Die französischen Minister schienen hierdurch sehr beunruhigt zu sein. Sie äußerten, daß der Kaiser durch diese unerwartete Zögerung sich in seinem Stolze verletzt fühlen würde, indem Er notwendigerweise annehmen müsse, daß Seine Majestät der König die Allianz mit Ihm scheue. Denn Graf Bismarck habe nicht allein schon vor Jahr und Tag auf Belgien und Luxemburg hingewiesen, sondern habe auch sein Einverständnis mit dem Vertragsentwurf ausgesprochen. Er habe sogar demnächst Herrn Benedetti gesagt, daß er bei Seiner Majestät dem Könige weniger Widerstand gefunden, als er erwartete. Seine Majestät habe nur die Besorgnis vor Indiskretionen gehegt, welche er indessen beseitigt habe. Wenn also jetzt Schwierigkeiten auftauchten, so müsse entweder Graf Bismarck seine Ansicht geändert haben oder der Widerstand liege bei Seiner Majestät dem Könige. Der Kaiser schweige jetzt noch, aber die Minister bezweifelten nicht, daß Er sich gekränkt fühle.

Ich habe erwidert, es schiene mir überflüssig, bei der jetzigen Sachlage nach so weit liegenden Gründen zu suchen. Vor allem müsse die Genesung des Ministerpräsidenten abgewartet werden, da es auf der Hand liege, daß nur er in einer so delikaten und streng geheim zu haltenden Angelegenheit den letzten Entschluß Seiner Majestät herbeiführen könne. Ich vermöchte nicht zu erkennen, weshalb, trotz der im wesentlichen vorhandenen materiellen Übereinstimmung, die formelle Erledigung jetzt so sehr eilen sollte.

Die Minister entgegneten, sie könnten nicht länger mit dem Zirkular warten. Der Erlaß des letzteren hätte zuerst dem Marquis de Moustier in der Erwartung seiner schleunigen Herkunft vorbehalten werden sollen. Derselbe habe aber erklärt, er könne vor Ende des Monats nicht wohl hier eintreffen und der interimistische Minister möge daher das Zirkular erlassen. Es könne auch nicht länger unterlassen werden, den diplomatischen Agenten Frankreichs und dem Lande zu sagen, was die Entlassung von Drouyn de Lhuys bedeute. Was aber in dieser Beziehung gesagt werde, hänge im wesentlichen davon ab, ob der Kaiser auf die Allianz mit Preußen rechnen könne.

Im Laufe derselben Unterhaltung bemerkte der Staatsminister Rouher, der Kaiser hätte ihm gesagt, Seine Majestät der König wolle nur auf drei Jahre abschließen, und er habe daher Herrn Benedetti in diesem Sinne ermächtigt. Ich klärte den Minister darüber auf, daß der Kaiser sich der ausgetauschten Äußerung nicht recht erinnert haben müsse, indem ich vielleicht aus Anlaß der betreffenden Randbemerkungen die Möglichkeit angedeutet hätte, daß der König an einem auf eine bestimmte Zeit beschränkten Vertrage vielleicht weniger Anstoß nehmen möchte, als an einem auf unbestimmte Zeit abzuschließenden. Herr Rouher bemerkte, daß dieses jetzt ganz von uns abhinge. Herr Benedetti sei ermächtigt, den Vertrag in der bisherigen Fassung oder, falls wir es verlangten, auf drei Jahre zu unterzeichnen.

Herr v. La Valette hob ferner ausdrücklich hervor, daß meinem Wunsche

gemäß der Kaiserliche Botschafter angewiesen sei, nicht mehr von Sachsen zu sprechen.

Um ein vollständiges Bild von den bisherigen Verhandlungen und den dabei hervorgetretenen Tendenzen zu geben, habe ich nicht unterlassen wollen, im Vorstehenden den wesentlichen Inhalt der erwähnten Unterredung, welcher gestern nachmittag eine nochmalige, ähnliche mit Herrn v. La Valette folgte, zu Eurer Exzellenz Kenntnis zu bringen. Schon gestern abend erfuhr ich, daß auch ohne unsere Unterschrift zu dem Vertrage das Zirkular werde erlassen und publiziert werden und daß dasselbe in einem Sinne abgefaßt ist, wie wir es uns nicht besser wünschen können.

Herr v. La Valette hat mir nämlich den vorletzten Entwurf, aus welchem bei der schließlichen Redaktion nur einige Sätze fortgelassen wurden, mit dem Bemerken vorgelesen, daß das Zirkular am Sonntag abend abgehen und am Montag früh im «Moniteur» stehen solle. Ich habe ihm aber feierlich versprechen müssen, hierüber das unbedingteste Stillschweigen zu beobachten, da es doch immerhin möglich, wenn auch höchst unwahrscheinlich sei, daß der Kaiser noch heute Seinen Entschluß ändere. Der Minister bat mich deswegen, erst morgen nach Biarritz abzureisen.[1] Er sprach die Hoffnung aus, daß Seine Majestät der König in diesem für die preußische Politik so günstigen Aktenstücke einen Grund mehr finden werde, um dem Kaiser die dargebotene Hand zu reichen.

Da ich morgen in der Lage zu sein hoffe, das Zirkular selbst einzureichen, so enthalte ich mich heute aller weiteren Betrachtungen über dasselbe und bemerke nur noch, daß die französische Regierung gestern auch von Herrn Benedetti die Nachricht erhalten hatte, daß Graf Bismarck gegenwärtig außerstande sei, die Geschäfte zu führen.

308.

Graf Goltz an Herrn v. Thile

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 17. September 1866

Der Kaiser hat die Glückwünsche, welche ich Ihm zu dem im «Moniteur» publizierten Programm seiner auswärtigen Politik[2] aussprach, sowie meine

[1] Ein Telegramm von Goltz vom 15. September hatte zur Mäßigung der Ungeduld und Beseitigung des stets wachsenden Mißtrauens des Kaisers eine Begegnung Bismarcks mit Napoleon in Biarritz angeregt und die Absicht angekündigt, selbst nach Biarritz zu gehen. Die telegraphische Antwort des Unterstaatssekretärs v. Thile von demselben Tage hielt aber darauf, daß »Trennung Goltz' vom Kaiser, weil damit Vertagung verbunden, vorteilhaft. Auch Bismarcks Reise, wenn physisch möglich, nur dann politisch nützlich, wenn es gelänge, den König bis dahin günstig zu stimmen.« (A. A. Berlin.)

[2] Der Zirkularerlaß La Valettes vom 16. September 1866 (gedr. Origin. diplom. 12, 301—306) verfolgte einen doppelten Zweck. Einmal sollte er die öffentliche Meinung über die Ereignisse des Jahres 1866, über die Rolle, die Frankreich darin gespielt, über die eingetretene Machtvergrößerung Preußens beruhigen. Anderseits sollte die feierliche Anerkennung des Nationalitätenprinzips («Une puissance irrésistible, faut-il le regretter, pousse les peuples à se réunir en grandes agglomérations en faisant disparaître les États

Versicherung, daß dasselbe in Deutschland einen sehr günstigen Eindruck machen werde, sehr dankbar aufgenommen.

Von dem geheimen Vertrage hat Er mir nicht gesprochen, nicht sowohl, als ob Er ihn aufgäbe, als vielmehr, um nicht zu drängen, und weil Er hoffen dürfte, den Abschluß durch das Zirkular erleichtert zu haben. In letzterem Sinne sprach sich demnächst der Marquis de La Valette mir gegenüber aus.[1]

Hinsichtlich Luxemburgs äußerte der Kaiser die Besorgnis, daß, wenn die Angelegenheit nicht sehr bald erledigt würde,[1*] die bereits dadurch sehr aufgeregte öffentliche Meinung in Frankreich über unsere eigentlichen Absichten vollends irregeführt und infolgedessen gerade das Gegenteil von dem Beabsichtigten hervorgerufen werden möchte.

Der Kaiser sah wieder angegriffen aus, klagte über Wiederkehr der Fieberanfälle, hoffte aber nunmehr am Donnerstag nach Biarritz reisen zu können, woran ihn bisher nur sein Gesundheitszustand gehindert habe.[2*]

Schließlich möchte ich Eure Exzellenz auf den besonderen Wunsch La Valettes noch bitten, es auch ferner geheim zu halten, daß ich das Zirkular schon kannte.

Randbemerkungen König Wilhelms:

[1*] Immer die alte Leier. Über Luxemburg hat Preußen gar keine Disposition.

[2*] Bis jetzt behauptet Graf Goltz, nur unsere zögernde Antwort hindere ihn zu reisen? W.

309.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 27 septembre 1866

Pendant les dernières négociations au sujet de la dette j'ai eu plusieurs fois occasion de m'entretenir de la situation générale telle qu'elle ressort des

secondaires. . . . Peut-être est-elle inspirée par une sorte de prévision providentielle des destinées du monde») hinüberleiten zu der Politik des 16. August, die im Bündnis mit Preußen auf die Erwerbung Belgiens ausging. Aus dem Satze des Zirkulars: «Le Gouvernement impérial a depuis longtemps appliqué ses principes en matière d'extension de territoire. Il comprend, il a compris les annexions commandées par une nécessité absolue, réunissant à la patrie des populations ayant les mêmes mœurs, le même esprit national que nous etc.» konnte auch ein nicht eingeweihter Beobachter, wie der bayrische Gesandte den Sinn herauslesen: « Le sens de ce passage pourrait s'appliquer à la Belgique et à une partie de la Suisse.» (Wendland an König Ludwig II., 22. Sept. 1866.)

[1] Nachdem der Zirkularerlaß La Valettes ohne eine vorgängige Entscheidung in Berlin herausgegeben worden war, wurde die Verhandlung zunächst durch die Übersiedlung des Kaisers nach Biarritz und die Übernahme des Außenministeriums durch den Marquis Moustier einerseits, sowie durch die Abwesenheit Bismarcks von Berlin seit dem 26. September und seine Erkrankung anderseits unterbrochen, um erst mit der Rückkehr Bismarcks nach Berlin am 1. Dezember formell wieder aufgenommen zu werden. Über die Zwischenzeit vgl. die Lebenserinnerungen des späteren Botschafters v. Radowitz, 1, 122: » Die Thileschen Instruktionen für Goltz, im Auftrag des erkrankten Ministerpräsidenten, lauteten im wesentlichen dahin, daß es noch weiter das Bestreben Bismarcks sein werde, den König zu einem Vertrag mit Frankreich, wenigstens auf drei Jahre, zu bewegen, daß aber keine Objekte so genau, wie Benedetti es vorgeschlagen habe, genannt werden könnten, namentlich auch nicht Belgien. Der König weise schon den Gedanken der Erwerbung von Luxemburg für Frankreich zurück.«

derniers événements avec M. M. de La Valette et Rouher qui, soit par calcul, soit par hazard se trouvaient souvent ensemble au moment où je me rendais au Ministère de l'Intérieur pour traiter de mes affaires.

D'un autre côté j'ai été dans le cas de puiser à bonne source des informations rétrospectives sur les circonstances qui au mois de juillet dernier nous ont si fatalement desservis.

Il n'y a plus pour moi de doute que nous ne soyons redevables du revirement qui s'est opéré au lendemain du 5 juillet à l'action longtemps préparée et admirablement combinée de la Prusse et de l'Italie représentées dans le conseil de l'Empereur par Mr. Rouher, Mr. de La Valette et le Prince Napoléon.

Le premier représentait Mr. de Bismarck avec lequel il n'avait cessé de correspondre et de s'entendre pendant que les deux autres personnages représentaient les intérêts italiens.

Mr. Rouher, l'âme de cette conspiration trop bien réussie, a déployé à cette occasion toutes les ressources d'une intelligence très supérieure.

Je n'aurais peut-être pas réussi à connaître aussi bien les détails de cette vaste intrigue si des mécomptes sérieux n'étaient venus en atténuer le triomphe.

En se jetant la pierre des plaintes réciproques commencèrent à se formuler et c'est ainsi que d'un côté le Prince Napoléon a été induit à commettre des indiscrétions sur le compte de Mr. Rouher, indiscrétions que ce dernier n'ose pas trop relever.

Tandis que le Prince espérait obtenir pour l'Italie un résultat plus favorable en se ralliant au prussianisme de Mr. Rouher, ce dernier croyait positivement obtenir des avantages matériels sur le Rhin.

L'Italie ne se croit pas obligée à une vive reconnaissance envers l'Empereur qui lui a fait subir une humiliation et Mr. de Bismarck ne tient pas les petites promesses qu'il a faites à son allié. De là des récriminations et un embarras visible qui a permis, il est vrai, à Mr. Rouher de se retrancher derrière la prétendue incapacité de Mr. Drouyn de Lhuys, mais qui permet au Prince Napoléon de se venger sur Mr. Rouher de ses mécomptes personnels.

Aujourd'hui que ce dernier se sent à l'apogée de sa puissance et de son influence, Mr. Rouher est visiblement écrasé sous le poids de l'immense responsabilité qu'il a prise en face de l'opinion et de son maître. De là les tâtonnements politiques qu'il vient d'imposer à son âme damnée au ministère de l'Intérieur, et les efforts trop peu cachés qu'il fait pour faire prendre le change à l'opinion en voulant faire croire que ce qui s'est passé est le triomphe d'une nouvelle politique préparée de longue haleine.

Le Prince Napoléon reproche à Mr. Rouher de ne pas avoir su prendre le Rhin et caractérise de politique *inepte* une attitude qu'il avait tant aidé à faire triompher: Au milieu de tout cela l'Empereur joue un rôle tellement piteux et secondaire que l'on n'en peut croire ses yeux et ses oreilles. Aussi le public qui n'admet pas encore l'abdication morale d'un souverain qui a donné des preuves d'énergie et de savoir-faire peu ordinaires, se forge-t-il des idées extraordinaires sur les plans cachés de l'Empereur qui éclateraient tout à coup dans toute la splendeur d'un nouveau feu d'artifice.

Pour ce qui me concerne j'en suis arrivé à juger ainsi la situation: ou bien l'Empereur ne se relevera plus et alors nous aurons du Louis-Philippisme avec une teinte révolutionnaire qui sera marqué de l'omnipotence d'un premier ministre qui tiendra tant que peuvent tenir de pareilles situations en France.

Ou bien l'Empereur se réveillera de sa torpeur et alors le triomphe du ministre influant ne sera guère de longue durée.

Ce qui caractérise aujourd'hui les tendances de Mr. Rouher et de son sectateur ce sont les points suivants:

1°. L'Autriche affaiblie n'est pas d'un appoint suffisant pour que l'on s'en occupe à moins qu'elle ne se renforce d'une alliance avec le midi de l'Allemagne.

2°. L'Italie doit rester révolutionnaire, une maison que le voisin laisse brûler pour faire la part du feu.

3°. La Prusse devra tôt ou tard se résigner à payer la France de sa neutralité *de gré* ou *de force.*

4°. En attendant conserver une influence décisive et prédominante dans le conseil, en écarter jusqu'à la plus petite velléité d'opposition et amuser le public avec des faux-fuyants jusqu'à ce qu'on soit prêt à faire jouer *tous les ressorts.*

Une suffisance extrême malgré les petits embarras momentanés et une ambition immense caractérisent le personnage qui règne et gouverne à peu près la France depuis le mois de juillet.

310.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 9 octobre 1866

Comme j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Excellence par mon rapport Nr. 58 A. du 5 de ce mois,[1] Mr. le Marquis de Moustier est venu me voir dès son arrivée à Paris. Il m'a fait une meilleure impression que ce à quoi je m'attendais. Se servant d'expressions peut-être moins choisies que son prédécesseur dont le verbiage et les phrases à répétition étaient devenus proverbiaux, il semble vouloir apporter dans les affaires une netteté d'expression et une ardeur qui serviront mieux les buts communs que nous aurons sans nul doute à aborder ensemble que ne l'ont fait les tours de rhétorique et les sympathies stériles de Mr. Drouyn de Lhuys.

Arrivant en droite ligne d'un poste auquel l'activité, la précision et l'énergique initiative apportent l'influence et la réussite, Mr. de Moustier est encore trop habitué à se mouvoir dans un cercle d'idées assez restreint pour se permettre d'aborder les affaires européennes comme il aborde la question orientale, aussi n'est-ce que sur ce terrain encore que j'ai pu apprécier les connaissances et la manière de traiter du nouveau ministre.

[1] Der Bericht vom 5. Oktober drückt vor allem den Wunsch des neuen Ministers aus, ein Einvernehmen zwischen Österreich, Frankreich und England in der Orientfrage zur Grundlage seiner Politik zu machen.

Si je ne me trompe, chez lui, la politique du *laisser faire*, si constamment poursuivie ici, ne prendra pas la forme accoutumée. Dans le cas même où l'Empereur, imbu d'idées philanthropico-révolutionnaires serait enclin à laisser renverser ce qu'il ne pourrait soutenir qu'en se mettant en contradiction avec certains antécédents, Mr. de Moustier cherchera à donner à ses conseils un caractère plus accentué et à revendiquer pour les intérêts de la politique française une influence plus énergique que par le passé . . .

311.

Fürst Metternich an Graf Mensdorff

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Confidentiel

Paris, le 24 octobre 1866[1]

L'Impératrice m'a fait l'honneur de me recevoir ce matin à St. Cloud. Elle m'a donné sur la santé de l'Empereur des nouvelles fort rassurables.

Notre entretien a roulé principalement sur l'Autriche et l'état de nos affaires, j'ai le regret de dire à Votre Excellence que Sa Majesté voit les choses, qu'Elle s'exagère probablement, très en noir.

Elle dit que malheureusement les nouvelles qui arrivent ici viennent puissamment en aide à ceux qui tiennent à justifier leur politique d'abstention. «Quelle faute nous aurions faite,» disent-ils, «de nous mêler à une quérelle en faveur d'un empire qui tend à s'écrouler.»

Avant d'entrer dans les détails de ma conversation avec Sa Majesté, je tiens à Vous dire que j'ai protesté contre les exagérations de Ses idées sur nous. Je lui ai dit: « L'Autriche est malade, cela est clair, comment expliquer sans cela certains événements à moins de ne mettre tout sur le dos de ceux qui l'ont abandonnée; mais sa maladie est plus chronique qu'aiguë et on a vu des malades de cette nature vivre plus longtemps *que les gens les mieux portants*! »

L'Impératrice comprit l'allusion et me répondit: « Vous savez combien je me suis efforcée à combattre notre politique lors les derniers événements, ne revenons pas sur ce sujet, mais pensons à l'avenir. Pour y réfléchir avec fruit il faut que Vous vous en fassiez un vous-même. »

L'Impératrice entra alors dans des détails qui me prouvent que l'on s'est fort occupé de nous.

Elle a commencée par m'exprimer son regret à l'occasion des bruits qui n'ont jamais entièrement cessé de courir sur la disgrâce du Vice-Amiral Tegethoff — elle craint que nous ne nous soyons trop pressés en ce qui concerne la nomination du Comte Goluchowski, mesure qui peut être excellente en elle-même, mais qui a contribué à rapprocher la Russie de la Prusse. Vis-à-vis de cette dernière Elle comprend parfaitement nos haines et nos rancunes, mais Elle comprend moins qu'on ait montré ces sentiments d'une façon aussi persistante.

[1] Alfred Stern, Geschichte Europas 10, 100 zitiert einen Satz aus diesem Bericht mit dem falschen Datum 28. Oktober.

« Laissez donc la Prusse tranquille,» me dit Sa Majesté. « Ayez l'air de vous résigner, laissez la faire jusqu'à ce que vous soyez redevenus ce que vous devez, ce que vous pouvez être. Imitez la conduite de la Prusse, qui vous a souri jusqu'au jour où elle vous a assommés. »

Sa Majesté me parla ensuite du désir manifesté par Votre Excellence de quitter le ministère et de l'intention attribuée à Sa Majesté l'Empereur d'appeler Mr. de Beust.

« Si le dernier est vraiment,» me dit-elle, « à la hauteur de la situation si délicate, si remplie de ressources dans laquelle l'Autriche se trouve, s'il comprend qu'il faut à tout prix et coûte que coûte introduire de grandes réformes à l'intérieur, dans l'armée, dans l'organisation générale de l'administration, s'il tient avant tout à achever l'œuvre de conciliation surtout avec la Hongrie, s'il arrête un plan futur quant aux affaires d'Orient, s'il fait le mort en attendant que les forces vives de la nation reprennent leur ancienne vigueur, alors, mais seulement alors, il faut le prendre, Mr. de Beust, sur l'heure. Si au contraire, cet homme d'état ne servait que de prétexte à de nouvelles brouilles avec la Prusse, s'il ne devenait pas en entrant au ministère plus autrichien que les Autrichiens, si ce n'était que l'affaire d'ambition ou un simple passage aux affaires, alors ce serait une faute énorme que de l'appeler. »

Je demande pardon à Votre Excellence de retracer d'une façon aussi nue les paroles de l'Impératrice, mais je crois de mon devoir de dire tout ce que j'ai entendu malgré les reproches que Sa Majesté pourrait me faire si Elle s'en doutait.

En somme l'Impératrice et en cela je la connais assez pour pouvoir Vous assurer, Monsieur le Comte, que tout ce qu'Elle dit a été matière à conversation avec l'Empereur, l'Impératrice se plaint de ne pas nous voir entrer plus énergiquement dans la voie des réformes intérieures. Elle résume ses pensées sur l'avenir d'une politique d'intérêt, commune aujourd'hui à l'Autriche et à la France, dans une réédification complète de notre édifice et dans une vigoureuse reprise de nos forces.

En ce qui concerne les affaires extérieures Elle n'a fait qu'effleurer aujourd'hui la question d'Orient. Elle m'assure que l'on est décidé ici à ne pas la laisser éclater, mais qu'il est indispensable que nous nous décidions sur ce que nous voudrons faire dans l'avenir.

« La France n'a pas d'intérêt direct en Orient, » m'a dit Sa Majesté, « L'Autriche au contraire y a des intérêts vitaux, qu'Elle nous dise ce qu'elle veut, *mais à temps.* »

Sur tout cela je me suis borné à écouter Sa Majesté. Je lui ai cependant fait remarquer vers la fin de notre entretien que si l'intérêt de la France la portait à se rapprocher de nous, il ne fallait pas se borner à gémir sur une situation tendue, il est vrai, mais nullement désespérée, mais nous venir en aide en écartant de nous tout ce qui pourrait nous menacer du dehors, et en nous témoignant plus de franchise que d'habitude, surtout au sujet des plans que l'on pourrait avoir ici.

312.

Baron Beust[1] an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le 10 novembre 1866

J'ai eu avec Mr. le Duc de Gramont, à l'occasion de sa première visite, un assez long entretien dont je crois utile de Vous communiquer un résumé succinct pour Votre information personnelle.

L'Ambassadeur de France m'a assuré que ma nomination avait été bien accueillie à Paris, surtout par l'Empereur Napoléon. Les intentions pacifiques que j'annonçais répondaient entièrement aux désirs du Gouvernement français. L'issue imprévue de la dernière guerre avait trompé les calculs de l'Empereur Napoléon qui n'avait pu se dispenser de tenir compte du vainqueur. Mais, quant à des sympathies prussiennes, il n'en était point question. « Nous surveillons de très près la Russie et la Prusse », m'a dit l'Ambassadeur. Ce que la France désirerait avant tout, ce serait de nous voir reprendre des forces. Elle marcherait volontiers avec l'Autriche lorsqu'elle saurait qu'elle est sa valeur. Mr. le Duc de Gramont m'avoua qu'il avait lui-même écrit à Paris, à ce sujet, des rapports fort décourageants, en ajoutant cependant qu'il doutait moins que d'autres de la possibilité pour l'Autriche de se relever.

J'ai répondu à Mr. l'Ambassadeur que la question d'un rapprochement mutuel dépendait de part et d'autre des événements et qu'en attendant les vues de la France au sujet de la nécessité du maintien de la paix coïncidaient avec les intentions du Gouvernement Impérial. Il me semblait très naturel qu'une Puissance étrangère ne voulût se rapprocher de l'Autriche que si celle-ci se relevait de nouveau; mais cette Puissance étrangère pouvait aussi contribuer à un pareil retour de forces en se montrant confiante dans l'avenir de l'Autriche et en ne partageant pas le pessimisme de ses adversaires.

Veuillez, mon Prince, Vous exprimer dans le même sens quand Vous en aurez l'occasion. Si le Gouvernement français souhaite que l'Autriche puisse, à un moment donné, être en mesure de jeter un poids considérable dans la balance des affaires européennes, il doit, dès à présent, nous aider à reconquérir dans l'opinion publique cette place qui est la première condition de l'autorité morale exercée par une grande Puissance . . .[2]

[1] Baron Beust war Ende Oktober 1866 von Kaiser Franz Joseph zum Minister des Auswärtigen und des Kaiserlichen Hauses ernannt worden.

[2] Fürst Metternich berichtete über seine Unterhaltung mit Moustier, in der er sich des Auftrags entledigte, am 14. November: . . . « J'ai franchement avoué à Mr. de Moustier que je connaissais quelques-uns de ces dénigreurs acharnés, mais je lui ai exprimé l'espoir de lui voir porter un jugement plus équitable et plus sain sur notre situation difficile, il est vrai, mais nullement désespérée et non de nature à ce qu'une grande puissance amie se laisse entraîner à des appréciations aussi décourageantes sur notre compte. Le Ministre des Affaires Étrangères a bien voulu me donner raison dans des termes dont l'absence de phraséologie, la simplicité et l'accent convaincu m'ont fait bonne impression. Il m'a avoué qu'il avait grand'peur de nos difficultés à l'intérieur, qu'il ne pouvait, il est vrai, combattre encore, comme il espère pouvoir le faire bientôt, les appréciations exagérées dont on se plait à colporter les termes, parce que les faits devront avant tout lui servir d'arguments irréfutables. . . . » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

313.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 15. November 1866

Herr Benedetti, welcher sich am Sonntage vom Kaiser verabschiedet hatte, war vorgestern bei mir und kündigte mir an, daß er am folgenden Tage die Rückreise nach Berlin antreten werde.

Er sagte mir, er hätte bis zum Wiedereintritt Eurer Exzellenz in die Geschäfte hier bleiben wollen, der Kaiser habe aber gewünscht, daß er auf seinen Posten zurückkehre. Er werde sich dort zunächst in der Angelegenheit des geheimen Vertrages jedes Drängens enthalten. Nach Eurer Exzellenz Rückkehr und insbesondere gegen den 1. Dezember hin werde er aber bestrebt sein müssen, auf eine schleunige Entscheidung hinzuwirken. Er bat mich überzeugt zu sein, daß ihn hierbei kein persönliches Motiv leite. Er strebe weder nach einem persönlichen Erfolge, noch wünsche er eine politische Niederlage zu konstatieren. Auch habe er sich wiederholt überzeugt, daß die Gesinnungen des Kaisers, der Wunsch und die Hoffnung desselben, zu einer näheren Verständigung zwischen beiden Mächten auf der Grundlage ihrer beiderseitigen Interessen zu gelangen, unverändert seien. Ein Zeichen hiervon liege in seiner (des Botschafters) Rückkehr nach Berlin. Er habe diesen Posten denen von Konstantinopel und Florenz vorgezogen und sich den Wünschen des Kaisers gern unterworfen, eben weil er gesehen habe, welchen großen Wert Seine Majestät auf Seine Beziehungen zu Preußen lege. Aber die allgemeine Lage und die delikate Natur der schwebenden Verhandlungen machten es notwendig, die letzteren baldigst in der einen oder anderen Weise zum Abschluß zu bringen. Es liege ein spezieller formulierter Vorschlag vor, welcher entweder bald angenommen oder aus der Welt geschafft werden müsse. Die dem französischen Publikum unverständliche Behandlung der Luxemburger Angelegenheit habe überdies eine große Aufregung in dem ersteren hervorgebracht (was ich als Folge eines neuerlichen Artikels der »Provinzialkorrespondenz«, worin Holland mit einem ähnlichen Schicksal wie Dänemark bedroht wurde, bestätigen kann). Bis gegen Ende dieses Jahres müsse in unsere gegenseitigen Beziehungen völlige Klarheit gebracht sein, da hiervon nicht allein die künftige Politik des Kaisers, sondern auch die in der bevorstehenden Session des Gesetzgebenden Körpers zu beobachtende Haltung, also insbesondere die Thronrede und die dem Staatsminister Rouher für die Vertretung der auswärtigen Politik zu erteilenden Instruktionen abhingen. Wenn also zu dem angedeuteten letzten Termine keine Entschließung erfolgen sollte, so würde die französische Regierung ihre politische Verhaltungslinie unter der Voraussetzung regeln müssen, daß Seine Majestät der König die vom Kaiser vorgeschlagene nähere Verständigung nicht wünsche und daher jeder Teil die Freiheit seiner Allianzen bewahre.

Herr Benedetti deutete mir an, daß es ihm peinlich sein würde, die vorstehenden Gesichtspunkte in Berlin selbst hervorzuheben und daß es ihm daher

lieb wäre, wenn ich aus Anlaß seiner Rückreise Euer Exzellenz Aufmerksamkeit meinerseits auf dieselben lenkte.[1]

Indem ich diesem Wunsche nachkomme, bemerke ich, daß mir der Marquis de Moustier von der Angelegenheit nicht gesprochen hat. Einerseits hatte ich keinen Anlaß, ein Gespräch darüber herbeizuführen, andererseits wurde unsere gestrige Unterhaltung durch die Erörterung der römischen Frage so sehr verlängert, daß keine Zeit mehr war, die allgemeinen Instruktionen zu besprechen, mit denen Herr Benedetti vor seiner Abreise versehen sein dürfte.

Ich erlaube mir überdies wiederholt darauf aufmerksam zu machen, daß ich den Kaiser seit Biarritz, also seit fünf Wochen, nicht gesehen und mit der Kaiserin, welche ich einmal sah, da dieselbe von der auswärtigen Politik gegenwärtig nichts weiß und nichts wissen will, politische Fragen nicht besprochen habe, daß ich aber in Compiègne wahrscheinlich mehrmals in die Lage kommen werde, mich sowohl dem Kaiser als dem Marquis de Moustier gegenüber in betreff der schwebenden Fragen und der allgemeinen Richtung der preußischen Politik auszusprechen.

Als brennende Frage dürfte der Kaiser die Luxemburger und die Abstimmung in Nordschleswig ansehen.[2] Die erstere hauptsächlich insofern, als die bisherige Behandlung derselben bei allen Uneingeweihten den schwer widerlegbaren Argwohn erregt, daß wir es auf die Erwerbung jenes Ländchens abgesehen haben, was man sich als eine gegen Frankreich gerichtete Provokation auszulegen bemüht, die Nordschleswigsche, indem die Königliche Regierung verdächtigt wird, die unter französischer Vermittlung vereinbarten Bestimmungen der Nikolsburger Präliminarien und des Prager Friedens verletzen zu wollen. Beide Verdächtigungen werden hauptsächlich von den von der österreichischen Botschaft inspirierten Blättern genährt, welche darauf verzichten, die österreichischen Interessen direkt zu vertreten und ausschließlich die Aufgabe verfolgen, die preußische Politik durch Verleumdungen anzugreifen.[3]

[1] Über die Wirkung dieser Andeutungen auf den noch in Putbus weilenden Bismarck vgl. einen Brief der Gräfin Bismarck vom 19. November: »Um Benedetti ängstigt er sich gar nicht; der habe längst sein Vertrauen verscherzt und es wäre ihm sehr ‚wurscht', was der täte und dächte — würde sich nicht im mindesten von ihm stören lassen.« (R. v. Keudell a. a. O. S. 338f.)

[2] Die Nordschleswigsche Frage wird in diesem Stadium wiederum von der französischen Regierung als Druckmittel benutzt, um die Vertragsbereitschaft Preußens herbeizuführen, vgl. die Antwort Bismarcks an Goltz vom 20. November (bei Platzhoff usw., a. a. O., S. 128).

Auf eine Frage Metternichs, wie sich die französische Regierung zu der Frage der strikten Befolgung des Art. 5 des Prager Friedens (Rückgabe der nordschleswigschen Distrikte) stelle, erwiderte Moustier, « que cette question n'avait pas été et ne serait pas perdue de vue par le Gouvernement français. Mr. de Goltz, interpellé à différentes reprises à ce sujet, s'était constamment réfugié derrière des faux-fuyants . . . Mr. Moustier ajouta que sans vouloir faire de cette question un prétexte à des récriminations ayant un caractère menaçant, il prétendait ne pas céder avant d'avoir épuisé toutes les ressources diplomatiques. » (Fürst Metternich an Graf Mensdorff, 2. Nov. 1866. H. H. u. St. Arch. Wien.)

[3] Die wirkliche Gesinnung des Kaisers Napoleon war damals auch innerhalb der preußischen Diplomatie lebhaft umstritten. Am 29. Oktober 1866 berichtete der Botschafter

Was die weitergehenden Zielpunkte des vorgeschlagenen Vertrags anbetrifft, so wird die Form zwar noch streng geheim gehalten, es transpiriert aber bereits in ministeriellen Kreisen, daß Frankreich die Erwerbung Belgiens und der französischen Schweiz erstrebe und durch ein gutes Einvernehmen mit Preußen zu ermöglichen hoffe. Dies beweist, daß das bezeichnete Ziel unverändert ist, was auch die Art und Weise, wie ministerielle Blätter die Politik und gewisse Zustände Belgiens besprechen, bestätigt.

Solche Anzeichen genügen der dynastischen Opposition aller Nuancen, um sich gegen diese Bestrebungen zu wenden. Man äußert bereits, daß man zwar die Politik des Kaisers, welche die große Machterweiterung Preußens möglich gemacht habe, noch immer für einen großen Fehler halte, jetzt aber die Ereignisse akzeptiere und nicht noch hinterdrein den Gefahren einer abenteuerlichen Eroberungspolitik ausgesetzt sein wolle. Das linke Rheinufer verlange niemand mehr in Frankreich, und die Erwerbung Belgiens oder von Teilen der Schweiz würde jenem Lande eine unverhältnismäßig große Anzahl unzufriedener Elemente zuführen, welche eine innere Zerrüttung zuwege bringen könnten. Ich habe Grund anzunehmen, daß Thiers in der bevorstehenden Session die sich aus diesen Sätzen ergebende Taktik befolgen werde.

Es ist mir hiernach zweifelhaft, ob für den Kaiser Napoleon die Möglichkeit eintreten werde, von einem auf drei Jahre begrenzten Traktat der vorgeschlagenen Art durch Ausführung seines wesentlichsten und folgenschwersten Teils[1] Nutzen zu ziehen. Der letztere würde meines Erachtens bis dahin auf dem Papier bleiben, daß Preußen auch formell und offen an die Spitze von ganz Deutschland träte. Einem solchen Ereignis würde aber auch ohne den Vertrag der dadurch zu motivierende Versuch, Belgien zu annektieren, unfehlbar folgen und Preußen würde sich dem schwerlich widersetzen, solange es sich nicht in Deutschland vollständig konsolidiert hätte.

Freiherr v. Werther aus Wien, sein russischer Kollege, Graf Stackelberg, habe ihm erzählt, die Großfürstin Marie (Leuchtenberg) habe ihm bei ihrer gestrigen Durchreise nach St. Petersburg gesagt, »daß sie kürzlich den Kaiser Napoleon in Biarritz gesehen und habe derselbe ihr gar nicht seine Verstimmung (‚fiel') und Eifersucht über unsere Kriegserfolge verbergen können. Er habe hervorgehoben, wie er sich vollständig über die Machtverhältnisse Österreichs getäuscht, da niemand dessen gänzliche Niederlage durch Preußen habe vorhersehen können. Als die Großfürstin darauf ihm bemerkte, die von Preußen erlangten Resultate des Krieges müßten ihm doch erwünschter sein, als im entgegengesetzten Fall eine durch Waffengewalt errungene Hegemonie Österreichs in Deutschland, hat er dies nicht bestritten, ließ ihr aber den Eindruck einer fortdauernden Mißgunst für unsere großartigen Erfolge.« Graf Goltz schob in seinem Bericht vom 6. November diese Darstellung auf eine tendenziöse Entstellung seitens des Grafen Stackelberg: »Die Großfürstin Marie sprach mir nach ihrem Besuche bei dem Kaiser ihre große Befriedigung über dessen Äußerungen über Preußen aus. Der Kaiser habe geäußert: ‚Quel bonheur que ce soit la Prusse et non pas l'Autriche qui ait remporté ces victoires foudroyantes! Quelle serait aujourd'hui notre situation, quelle serait celle de l'Europe si l'Autriche avait écrasé la Prusse comme celle-ci vient d'écraser celle-là. Ce serait l'empire de 70 millions.' Die Großfürstin bedauerte gegen den Kaiser, daß ich diese Äußerung nicht gehört. Sie ermächtigte mich, da sie nicht über Berlin ginge, die obigen Äußerungen des Kaisers Napoleon Seiner Majestät dem Könige mitzuteilen.« (A. A. Berlin.)

[1] Nämlich der Annexion Belgiens.

Ich messe hiernach dem fraglichen Teile des Vertrages keine große politische Tragweite bei, glaube vielmehr, daß die Formalität des Abschlusses im wesentlichen nur die Bedeutung haben würde, beiden Kabinetten das nötige gegenseitige Vertrauen und die wünschenswerte Sicherheit zu geben, um die von einem jeden derselben ins Auge gefaßte Aufgabe unbeirrt durch äußere Störungen und mit freier Wahl des geeigneten Momentes zu verfolgen. Ich besorge ferner, daß der Kaiser aus der Ablehnung der vorgeschlagenen Form auf eine Abneigung Seiner Majestät des Königs gegen eine Allianz mit Frankreich überhaupt schließen würde. Er würde deshalb nicht unmittelbar eine feindselige Haltung Preußen gegenüber einnehmen, vielmehr eine wirksame Allianz gegen Preußen ebensowenig zu finden in der Lage sein als wir eine solche gegen Frankreich. Er würde aber allmählich dahin getrieben werden, die Freiheit der Aktion, in welche er zurücktreten würde, dazu zu benutzen, um uns Schwierigkeiten zu bereiten, welche unsere innere deutsche Aufgabe hemmen dürften.

Von der gegenseitigen Besitzgarantie abgesehen, welche mir für uns viel wichtiger zu sein scheint als für Frankreich, kann daher der Kaiser einen besonderen unmittelbaren Wert nur auf dasjenige in dem Vertragsentwurf vorgesehene Objekt legen, welches das unbedeutendste ist und dessen Erwerbung eigentlich vorzugsweise einen demonstrativen Charakter haben würde. Leider bietet aber dieses momentan gerade die größten Schwierigkeiten, und diese müssen notwendigerweise wachsen, je länger ihre Lösung verzögert wird. Denn eine Verzichtleistung, welche gleichzeitig mit oder unmittelbar nach den großen Erwerbungen Preußens erfolgt wäre, würde wahrscheinlich die Empfindlichkeit der öffentlichen Meinung in Deutschland in geringerem Maße erregt haben, als zu einer Zeit, wo der Eindruck des Gewonnenen bereits mehr abgeschwächt wäre.

Ob und wie aber gerade in der Luxemburger Angelegenheit den Wünschen des Kaisers Napoleon nähergetreten werden könnte, darüber wage ich um so weniger eine Ansicht auszusprechen, als mir gerade die Fassung des auf diesen Punkt bezüglichen Artikels des Entwurfs, den ich überhaupt nur zweimal, und zwar schon vor länger als zwei Monaten gelesen habe, nicht mehr erinnerlich ist.

314.

Aufzeichnung des Unterstaatssekretärs v. Thile

Eigenhändig. A. A. Berlin

Berlin, den 26. November 1866

Seine Majestät hatte heute die Gnade, mir folgendes mitzuteilen.

Bei der Audienz, welche Allerhöchstdieselben am 20. d. Mts. dem französischen Botschafter erteilt, habe letzterer darauf hingewiesen, daß die Resultate der Ereignisse dieses Jahres doch sehr unbefriedigend für Frankreich ausgefallen seien. Hierauf habe Seine Majestät erwidert, Herr Benedetti wisse selbst am besten, welche große Konzession Allerhöchstdieselben in Nikolsburg

aus Rücksicht auf den Kaiser der Franzosen gemacht und wie schwer Ihnen dies geworden, aber — alles habe seine Grenzen (il y a des limites à tout).

Hierauf habe Herr Benedetti nichts erwidert.

315.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim!

Paris, den 1. Dezember 1866

In meinem gestrigen Bericht Nr. 543 habe ich versucht, den Entwicklungsgang der uns von Frankreich in der Römischen Frage gemachten Vorschläge,[1] die Motive, welche dabei den Kaiser Napoleon geleitet haben, und die gegenwärtige Lage dieser Angelegenheit darzustellen.

Es dürfte sich daraus, wie aus meinen früheren Berichten, ergeben:

1. daß die französische Regierung uns weder zugemutet hat, die Initiative in der Angelegenheit zu ergreifen, noch uns einseitig, sei es dem Papste, sei es dem Florentiner Kabinett gegenüber, zu kompromittieren, sondern daß sie im Verein mit uns durch gleichzeitige und identische Schritte die Unabhängigkeit des Papstes sicherzustellen, diesen dadurch zum Verbleiben in Rom zu bewegen, hierbei aber alles zu vermeiden wünschte, was die vermittelnden Regierungen in einen Gegensatz zu Italien hätte bringen können;[2]

2. daß der Kaiser Napoleon, durch die Stellung zu seinem katholischen Lande genötigt, in der bezeichneten Richtung für den Papst einzutreten, dies weder in Gemeinschaft mit den katholischen Mächten, noch isoliert tun wollte. Ersteres nicht, weil dies seine Politik in eine der bisherigen völlig entgegengesetzte, Italien und Preußen feindliche Richtung getrieben haben würde, letzteres nicht, weil er sich den Mangel an Vertrauen, welchen er in Rom einflößt, nicht verhehlen konnte und daß er daher die Mitwirkung Preußens als derjenigen Macht in Anspruch nahm, welche zu der römischen Frage eine mit der französischen zwar nicht identische, wohl aber ihr nahe verwandte Stellung einnimmt, in Rom Vertrauen genießt und in Florenz vermöge großer, der Sache der Einheit Italiens geleisteten Dienste Anspruch auf freundschaftliche Berücksichtigung seiner (sic) wohlwollenden Ratschläge hat;

[1] Über diese Vorschläge (französisch-preußische Garantie des Kirchenstaats) und den am 24. November (während eines Aufenthaltes von Goltz in Compiègne) formulierten Entwurf einer Konvention über « une action commune pour prêter aide et appui au Pape et pour garantir la Souveraineté du St. Père dans les limites actuelles » siehe neuerdings die Lebenserinnerungen des Botschafters v. Radowitz, 1, 124ff.

[2] Über die Unterstützung der französischen Rompolitik durch Preußen berichtete Fürst Metternich am 20. November 1866: « . . . Mr. de Moustier se contente de constater l'appui prêté par la Prusse, de toute la force de son influence en Italie, à la politique française, il a peine cependant à cacher qu'en mainte circonstance elle témoignait peut-être un peu *trop d'empressement* . . . Si je ne me trompe la Prusse tout en cherchant à se concilier les catholiques à l'intérieur a voulu se donner à cette occasion, comme elle le fera fort probablement dans toutes les autres, la satisfaction d'amour-propre d'agir en grande puissance de premier ordre. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

3. daß das französische Kabinett vorab von uns vertraulich zu erfahren wünschte, ob und durch welche Mittel wir zu dem bezeichneten Zwecke mit ihm zusammenzuwirken bereit seien, sich demnächst jedoch mit dem allgemeinen Ausdruck der Bereitwilligkeit begnügte und sich vorbehielt, die anzuwendenden Mittel mit uns näher zu erwägen;

4. daß es in der letzten Beziehung mehrere Wochen lang zögerte, bis der Kaiser, im Hinblick auf den nahe bevorstehenden Termin für den Abzug der französischen Truppen aus Rom, sowie wahrscheinlich auch mit Rücksicht auf das Reiseprojekt der Kaiserin, seinem Minister befahl, die Sache schleunigst praktisch in Angriff zu nehmen und speziell formulierte Vorschläge nach den von ihm erteilten allgemeinen Instruktionen, namentlich auf der Basis einer unter der Voraussetzung gewisser, vom Papste einzuführender Einrichtungen durch beide Mächte zu gewährenden Ergänzung der für die Sicherheit der Souveränität des Papstes bestehenden Garantien auszuarbeiten;

5. daß infolgedessen der Königlichen Regierung ein französisches Projekt vorliegt, welches dieselbe pure oder unter gewissen von ihr vorzuschlagenden, auf die Form oder auf den materiellen Inhalt oder auf den Zeitpunkt und die Bedingungen der Wirksamkeit bezüglichen Modifikationen anzunehmen oder endlich abzulehnen die völlige Freiheit hat.

Was den letzteren Punkt anbetrifft, so habe ich das, was mir in dieser Beziehung zulässig erscheint, in dem erwähnten Berichte nur insoweit angedeutet, als die Römische Frage an sich in Betracht kommt. Es bleibt mir jetzt noch übrig, die Zweckmäßigkeit einer bedingten oder unbedingten Annahme oder Ablehnung der vorliegenden Vorschläge Frankreichs vom Standpunkte unserer allgemeinen Beziehungen zu dieser Macht zu prüfen.

Der Eindruck ist noch frisch im Gedächtnis, welchen der schnelle und glorreiche Verlauf des deutschen Krieges und die Besiegelung seiner Resultate durch die Nikolsburger Friedenspräliminarien in Frankreich machten. Etwa sechs Wochen nach der Kriegserklärung wurden unter Vermittlung des Kaisers der Franzosen die Grundlagen zu einem Friedensschluß festgestellt, durch welchen Preußen unmittelbar um ein Vierteil seines Gebiets und seiner Einwohnerzahl vergrößert, in den anerkannten und ausschließlichen Besitz der Elemente zur Begründung einer Seemacht gesetzt, zum Herrn der militärischen Streitkräfte von Norddeutschland gemacht und zur einzigen deutschen Großmacht erhoben wurde. Das Illusorische der Mainlinie wurde hier sofort von der öffentlichen Meinung erkannt. Die Aufregung, welche sich infolgedessen aller hiesigen politischen Kreise, einschließlich der imperialistischen, gegen den Kaiser bemächtigte, bewog den letzteren, den Eingebungen Drouyn de Lhuys' folgend, eine Kompensationspolitik zu versuchen, welche ihm jedoch nur eine direkte Niederlage bereitete.

Der Kaiser hat mir noch vor drei Tagen in Compiègne mit großer Offenheit sein Bedauern darüber ausgesprochen, daß er sich von seinem Minister habe verleiten lassen, die bekannten Kompensationsforderungen zu stellen. Als er nach Vichy gereist sei, habe er ganz im Sinne dessen, was er mir am vorhergehenden Tage gesagt, nur den Wunsch freundschaftlich äußern wollen, zum

Besitz von Landau und Luxemburg zu gelangen. Am Tage nach seiner Ankunft (wo er krank im Bette lag) habe Drouyn de Lhuys ihm die Notwendigkeit vorgestellt, den angeblich günstigen Moment zu weitergehenden Forderungen zu benutzen. Der Minister habe die Sache als in hohem Grade dringlich dargestellt und dadurch Seine (des Kaisers) Zustimmung zur Sache, aber nicht zu der beobachteten Form, zu einer schriftlichen Mitteilung und zu der drohenden Sprache erlangt. Die der Angelegenheit gegebene Öffentlichkeit habe Ihn vollends in eine schiefe Stellung versetzt.

Der Kaiser entließ Drouyn de Lhuys, nachdem er schon vorher ohne Wissen des letzteren Einleitungen getroffen hatte, um auf einem anderen Wege und durch andere Objekte, auf der Grundlage einer die beiderseitige Zukunftspolitik Frankreichs und Preußens sicherstellenden Allianz zu einer Befriedigung der nationalen Wünsche zu gelangen. Er ließ überdies ein Programm publizieren,[1] welches nur auf der Hoffnung beruhen konnte, an Preußen einen mächtigen Alliierten zu finden. Er suchte endlich die öffentliche Meinung durch eine Armeereform zu beruhigen, worin aber zugleich das Einverständnis einer relativen Machtverringerung Frankreichs und hierdurch eine indirekte Verurteilung seiner Politik lag.

Die Angelegenheit des geheimen Vertrages schwebt nunmehr seit drei Monaten. Euer Exzellenz wissen besser als ich zu beurteilen, ob Aussicht auf ein Zustandekommen desselben vorhanden sei? Ich kann nicht umhin, die vorliegende Angelegenheit im Zusammenhange damit aufzufassen.

Der Kaiser hat sich seit längerer Zeit mir gegenüber jedes Drängens zum Abschluß des Vertrages enthalten, sei es, weil er dies doch während der Entfernung Eurer Exzellenz von den Geschäften für überflüssig hielt, sei es, weil er auf den Entwurf in allen seinen Teilen nicht mehr denselben Wert legt, als er dies früher tat und als es ein Teil seiner Minister noch gegenwärtig tut. In der letzten Unterredung, welche ich mit Ihm in Compiègne hatte, empfahl Er mir nur drei Punkte: die vorliegende Konvention über die römische Angelegenheit, die Abstimmung in Nordschleswig und die Luxemburger Sache. In Beziehung auf die letztere sprach Er den Wunsch aus, daß Preußen nicht allein auf das Garnisonsrecht verzichte, sondern auch die Abtretung der Provinz an Frankreich im Haag empfehle. Wer und wodurch die Entschädigung zu leisten, darüber äußerte er sich nicht. Auf den sonstigen Inhalt des Vertragsentwurfs ging er nicht näher ein. Er konstatierte indessen wiederholt den Zusammenhang der römischen Konvention mit unseren allgemeinen Beziehungen in einer Weise, welche mich vermuten läßt, daß er den geheimen Traktat für weniger wichtig halten würde, wenn jene zustande käme, und überdies durch die Erwerbung von Luxemburg den Wünschen der öffentlichen Meinung in Frankreich eine momentane[1*] Satisfaktion gewährt und zugleich die künftige, auf einem Einverständnis mit Preußen beruhende Richtung der französischen Politik angedeutet würde. Der Marquis de Moustier hat über den geheimen Traktat, welchen er gleichsam wie eine ihn nichts angehende Angelegenheit anzusehen scheint, nie mit mir geredet.

[1] Das Zirkular La Valettes vom 16. September, vgl. Nr. 308, Anm.

Mit dem Staatsminister Rouher habe ich über die römische Frage gar nicht, über die Angelegenheit des geheimen Traktats seit zwei und einem halben Monat nicht gesprochen. Der Marquis de La Valette aber, welchen man als ein Instrument des Staatsministers betrachten kann, hat mir mehrmals in der eindringlichsten Weise die Notwendigkeit, den geheimen Traktat zustande zu bringen, vorgestellt. Er tat dies bereits auf dem Wege nach Compiègne, wo er mir auseinandersetzte, daß das jetzige Ministerium und mit ihm die preußenfreundliche Richtung der französischen Politik fallen müßten, wenn das bezeichnete Resultat nicht bald erlangt würde. Er wiederholte diese Vorstellungen in Compiègne selbst. Als er nach Kenntnisnahme von dem Entwurf der römischen Konvention die Konsultierung des Staatsministers Rouher befürwortete, motivierte er dieselbe durch den Zusammenhang der vorgeschlagenen Transaktion mit dem geheimen Traktat. Er sagte dabei, daß freilich Eure Exzellenz ein zu scharf blickender Staatsmann seien, um zu glauben, daß mit der römischen Konvention Frankreich definitiv befriedigt[2*] werden könne. Der Marquis de Moustier stimmte dieser Auffassung bei, welche ich für gut fand, scheinbar zu überhören.

Ich glaube gleichwohl auf den Eindruck, welchen ich von den erwähnten Äußerungen des Kaisers habe, ein größeres Gewicht legen zu dürfen, als auf das ängstliche Festhalten des Herrn von La Valette an der von seinem Schützling Benedetti unter den Auspizien seiner Hauptstütze, des Staatsministers, im Sinne der Vergrößerungspolitik des Prinzen Napoleon vorgeschlagenen und mit der Eitelkeit der Autorschaft festgehaltenen Form. Daß Herr Benedetti das Werk, mit welchem er seine bisher nicht sehr glückliche Mission in Berlin zu krönen wünscht, durch die römische Konvention für gefährdet hält, geht auch aus der Lauheit, mit welcher er die letztere befürwortet hat, sowie aus den Insinuationen hervor, mit welchen er den Wert, welchen seine Regierung darauf legt, durch meine angebliche Initiative abzuschwächen sucht.

Um sich hierüber eine sichere Auffassung zu bilden, braucht man nur unbefangen zu prüfen, was das politische Bedürfnis des Kaisers Napoleon verlangt. Dies ist in erster Linie der Beweis, daß ein starkes Preußen nicht allein keine Gefahr, sondern vielleicht eine nützliche Stütze für Frankreich ist. Kann dieser Beweis durch unsere Haltung in der römischen Frage geführt werden,[3*] so braucht der Kaiser mindestens vorerst, aber auch wahrscheinlich später nicht, auf großartige Gebietserweiterungen Bedacht zu nehmen. Er braucht, sozusagen, kein Gegengewicht gegen Preußen, wenn er zeigen kann, daß das Gewicht dieser Macht dasjenige Frankreichs verstärkt. Auf die nächste Zeit aber kommt es gerade hauptsächlich an, da wir einerseits während derselben des Friedens und einer wohlwollenden Haltung Frankreichs für die Kräftigung unseres Neubaus besonders bedürftig sind, andererseits die öffentliche Meinung in Frankreich, namentlich auch in den gegen den Kaiser besonders aufgeregten militärischen Kreisen, sich immer mehr beruhigen wird, je mehr die Ereignisse des verflossenen Sommers aus der Diskussion verschwinden und eine wohlwollende Unterstützung der französischen Politik durch Preußen gerade in denjenigen Fragen, welche dem konservativen Teil der Bevölkerung vorzugs-

weise am Herzen liegen, die letzteren mit der Machterweiterung des Nachbarlandes aussöhnt. Schon jetzt habe ich mich hiervon überzeugen können. Seit etwa 14 Tagen ist eine Abnahme der Animosität gegen uns deutlich wahrnehmbar, und ich schreibe dies hauptsächlich den bloßen Gerüchten über die beabsichtigte Mitwirkung Preußens mit Frankreich in der Römischen Frage zu.

Jedenfalls würde durch diese Mitwirkung das hiesige Bedürfnis einer vollständigeren Satisfaktion abgeschwächt und die Möglichkeit gewonnen werden, die Befriedigung desselben auf längere Zeit hinauszuschieben.[4]*

Ich glaube mich nicht zu irren, wenn ich annehme, daß der Kaiser Napoleon diese Auffassung hegt, oder ihr wenigstens leicht zugänglich zu machen sein dürfte. Ich habe dies bisher nicht versuchen und daher auch nicht genau konstatieren können, weil ich dadurch der römischen Konvention eine Bedeutung beigelegt haben würde, welche ich nicht anerkennen durfte, bevor ich wußte, ob die Königliche Regierung darauf eingehen würde.

Sollte aber auch in dieser Beziehung keine Sicherheit gewonnen werden können, so würde ich doch einer gemeinsamen Aktion mit Frankreich im Sinne der Konvention, deren Inhalt und Form ja nicht unabänderlich sind, das Wort reden. Ich glaube nämlich, daß, solange diese Aktion dauert, und wahrscheinlich noch darüber hinaus, der Kaiser Napoleon nicht auf anderen Gebieten in Gegensatz zu uns treten kann. Es liegt in unserem Interesse, eine Solidarität mit ihm in dieser Spezialfrage herzustellen und möglichst zu befestigen, um sein eventuelles, fortgesetztes Drängen in gefährlicheren Fragen des nötigen Nachdruckes zu berauben und nach unserer politischen Lage den Zeitpunkt zu wählen, wo es uns zulässig und sogar wünschenswert erscheinen kann, jene Solidarität auf die beiderseitigen großen nationalen Machtgebiete auszudehnen. Ich nehme von dieser möglichen Vertagung auf unbestimmte Zeit immer die Luxemburger Frage aus, von der ich dringend wünsche, daß sie, wenn es möglich ist, bald im Sinne der Wünsche des Kaisers gelöst werde.[5]* Wir bedürfen dessen, um die liberale Meinung Frankreichs in gleicher Weise zu beruhigen, wie wir die konservative durch die Mitwirkung in der Römischen Frage gewinnen würden. Ein Gleiches gilt von der gewissenhaften Erfüllung unserer vertragsmäßigen Verpflichtungen in bezug auf Nordschleswig.

Die Kürze der Zeit bis zum Abgange der Gelegenheit, welcher ich diesen Bericht anvertraue, gestattet mir nicht, dieses Thema weiter auszuführen. Ich hoffe aber, daß die vorstehenden Andeutungen genügen werden, um die allgemeineren über die Grenzen der immerhin schon an sich wichtigen Römischen Frage weit hinausgehenden Gesichtspunkte klarzumachen, von welchen ich die vorliegenden Vorschläge auffasse.

Ich bemerke nur noch, daß die gegenwärtige Lage des Kaisers den Verdacht, als könne derselbe abenteuerliche Unternehmungen beabsichtigen und uns zu diesem Zwecke isolieren wollen, ausschließt.[6]* Derselbe ist von zahlreichen ernsten Verlegenheiten umgeben, welche ihm die Defensive zur Notwendigkeit machen. In dieser Defensive sucht er den Beistand Preußens. «Vous pouvez rendre un grand service à l'Empereur.» Mit diesen Worten leiteten sowohl Marquis de La Valette als Marquis de Moustier ihre ersten Eröffnungen in der

Römischen Frage ein. Versagen wir ihm diesen Beistand, so kann er, um seine Dynastie vor einer Katastrophe zu bewahren, zu einer abenteuerlichen[7]* Offensive gezwungen werden. Die Folgen der letzteren sind unberechenbar. Frankreich ist eine gesunde Nation von 38 Millionen Einwohnern, seine Armee auch in ihrer gegenwärtigen Verfassung tüchtig, seine Hilfsquellen bedeutend, daher auch ein Sieg über dieses Land kein definitiver. Für einen solchen Krieg würde es uns an jedem Objekt fehlen, welches wir nicht auch im friedlichen Wege erlangen können. Eine Niederlage Preußens würde die Erfolge des diesjährigen Feldzuges in Frage stellen, ein Sieg nur einen Waffenstillstand zur Folge haben, währenddessen beide Nachbarstaaten bewaffnet einander gegenüberstehen würden. Rußland, Österreich, Italien, Spanien sind zum recueillement verurteilt, England hat sich dazu freiwillig entschlossen. Amerikas Eingreifen in die europäischen Angelegenheiten würde bei der heutigen Kriegführung stets zu spät kommen. Preußen und Frankreich sind daher die einzigen Mächte, welche eine aktive Politik treiben können. Ihr Einverständnis ist der allgemeine Frieden, dessen wir für eine Reihe von Jahren bedürfen, ihre Feindschaft der allgemeine Weltbrand, welcher uns im günstigsten Falle an die Spitze eines revolutionär organisierten Deutschlands stellen würde.

Dies sind die Betrachtungen, welche mich im Prinzip für die vorgeschlagene Konvention günstig stimmen. Ich glaube, daß es ein leichtes sein würde, dabei zu verhindern, daß wir uns Italien oder dem Papste gegenüber kompromittieren.[8]*

Randbemerkungen König Wilhelms:

1* !!
2* !
3* S. meine ähnliche Randbemerkung
4* nur
5* !!
6* ??
7* ?
8* Das ist die Hauptsache und in dieser Richtung ist zu operieren, wenn wir etwas für Frankreich per Italien tun wollen.

316.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Ganz vertraulich. Durch Kgl. Feldjäger

Berlin, den 6. Dezember 1866

Eure Exzellenz erwähnen in Ihrem gef. Berichte vom 25. v. M., in welchem Sie die unvermutet rasche Entwicklung der Römischen Frage in Compiègne beleuchten, daß Herr Benedetti die Behandlung dieser Frage Preußen gegenüber habe der anderen politischen Frage, welche den Kaiser in der letzten Zeit beschäftigt hat, unterordnen oder nachstellen wollen, daß der Kaiser selbst aber zunächst und vor allem in der Römischen Frage einen entscheidenden Schritt zu tun gewünscht habe. Herr Benedetti scheint sich in dieser Beziehung noch nicht ganz die Auffassung seines kaiserlichen Herrn

angeeignet zu haben. Ich kann Eurer Exzellenz vertraulich mitteilen, daß derselbe, im Gegensatz zu dem in Ihren Berichten hervortretenden Drängen des Kaisers und des Marquis de Moustier, die Römische Frage hier nicht gerade in den Vordergrund treten läßt, auch keine Besorgnis über die Gefahren einer verzögerten Lösung äußert. Dagegen hat er seit meiner Rückkehr schon wiederholt in mich gedrungen, um eine Entscheidung wegen Luxemburg zu verlangen, während es mir noch nicht einmal möglich gewesen ist, bei Seiner Majestät dem Könige selbst die Sache zu berühren und Allerhöchst Seine jetzige Auffassung und Stimmung kennen zu lernen, und während meine Gesundheit mir die regelmäßige Beteiligung an den Geschäften noch nicht gestattet. In einer so delikaten Sache, in welcher Anforderungen an uns gestellt werden, deren Erfüllung nicht einmal in unserer Hand liegt, und deren Schwierigkeiten auch in Paris bekannt genug sind, dürften wir in der Tat von seiten der kaiserlichen Regierung mehr Rücksicht erwarten, als uns hier durch ihren Unterhändler gezeigt wird. Ew. pp. wissen selbst am besten, und werden es auch dort nicht verhehlen, daß durch dieses Drängen die Sache selbst nicht gefördert wird und daß es für mich peinlich wird, Herrn Benedetti zu empfangen, wenn ich im voraus sehen muß, daß er ausschließlich und dringlich eine Sache urgiert, von welcher er wissen muß, daß sie nicht reif ist, und zu deren Förderung an anderen Orten so wenig von Frankreich zu geschehen scheint. Wenn das Drängen wirklich von dem Kaiser selbst ausgehen sollte, so würden wir die politische Klugheit darin vermissen, welche wir sonst an ihm gewohnt sind. Ich glaube kaum, daß selbst der wirkliche Besitz von Luxemburg, auch wenn er denselben ohne weitere Opfer von seiner Seite erlangte, ihm einen Ersatz für die Mißstimmung und die Feindschaft bilden würde, welche dadurch gegen Frankreich sicher in ganz Deutschland entstände und wahrscheinlich sich nicht auf Deutschland beschränkte.[1] Jeden-

[1] Indem Bismarck nach seiner Rückkehr die dilatorische Behandlung der französischen Anträge fortsetzt, beginnt er mit den Folgen eines Bruches zu rechnen und die europäische Konstellation für diesen Fall ins Auge zu fassen. Sehr bezeichnend für diese Stimmung ist eine Unterredung, die Bismarck am 4. Dezember 1866 mit dem österreichischen Botschafter Grafen Wimpffen hatte. (Graf Wimpffen an Baron Beust, 6. Dezember 1866, H. H. u. St. Arch. Wien.) Er begann mit einem Rückblick auf das Jahr 1866 und die Möglichkeiten (Mission Gablenz), die damals bestanden hätten, »sich die Hand zu reichen und mit den fertigen Rüstungen nach einer anderen Seite Front zu machen« — »ich wünschte, wir hätten den Hirsch zusammen geschossen«. Dann aber sprach er den Wunsch aus, künftig die Beziehungen »nicht nur auf dem Fuße eines wirklichen dauernden Friedens, sondern auf jenem eines innigen Einverständnisses herzustellen». Eine Verbindung Österreichs mit Deutschland sei unvermeidlich und habe »ihren natürlichen Grund in der Abstammung des Kaiserhauses, in der Geschichte, den Traditionen, in der deutschen Nationalität eines großen Teiles der Bevölkerung und der deutschen Kultur der österreichischen Monarchie. Ich halte es für ganz unmöglich, daß die Verbindung zwischen Deutschland und Österreich aufhöre«.

Es war ein Zukunftsprogramm, durch das bedrohliche Drängen Frankreichs ausgelöst, aber noch sehr verfrüht, weil man in Wien für diese Politik noch nicht reif war. Bismarck hatte seine Bereitschaft zur Verständigung betont, »vorausgesetzt, daß Österreich nicht in meinem Reviere jage, d. h. mich in der Konsolidierung des Erreichten nicht störe und der Durchführung dieser meiner Aufgabe nicht hinderlich in den Weg trete». Die

falls aber begreifen wir nicht, welche augenblickliche politische Notwendigkeit eine Beschleunigung dieser Angelegenheit, welche zu ihrer Entwicklung der Zeit und der Mäßigung bedarf, erforderlich machen sollte. Ich bitte Eure Exzellenz, auch in dieser Beziehung möglichst mäßigend einzuwirken, und immer wieder darauf hinzudeuten, daß wir ja die Vorschläge des Kaisers nicht von der Hand gewiesen, daß aber ihre augenblickliche Ausführung nicht in unserer Macht liegt, und daß wir daher eine ruhige und besonnene Behandlung wünschen müssen, um die Verhältnisse reifen zu lassen.

317.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim!

Paris, den 8. Dezember 1866

Der Marquis de Moustier, welcher zwar am Montag vom Lande zurückgekehrt ist, aber sowohl den gestrigen als den vorgestrigen Tag in Compiègne zugebracht hat, und den ich daher seit acht Tagen, wo wir uns in Compiègne getrennt, nicht gesehen hatte, sagte mir heute: er habe einen Bericht des Herrn Benedetti[1] über dessen erste Unterredung mit Eurer Exzellenz erhalten und müsse gestehen, daß derselbe keinen sehr befriedigenden Eindruck auf ihn mache. Was das seit drei Monaten vorliegende Projekt anbelange, so hätten Eure Exzellenz zwar nach wie vor die Absicht kundgegeben, Seiner Majestät dem Könige zur Annahme desselben zu raten, indessen die Schwierigkeiten, welchen diese Aufgabe begegne, nicht verhehlt. Den in der Römischen Frage gemachten Vorschlägen hätten Eure Exzellenz sich nicht günstig gezeigt, obgleich Hochdieselben bemerkt, daß Sie dieselben noch nicht gelesen hätten.

Ich sagte dem Minister, daß Eure Exzellenz mir, seitdem die Vorschläge formuliert vorlägen, Ihre Ansicht darüber noch nicht mitgeteilt hätten. Dies könne auch nicht erwartet werden, bevor Eure Exzellenz nicht meine darüber erstatteten, sehr voluminösen Berichte gelesen hätten, was in den wenigen Tagen seit Ihrer Rückkehr unmöglich gewesen sein dürfte. Marquis de Moustier erkannte dieses an. Ich fragte ihn ferner, ob er etwa Herrn Benedetti das vorbehaltene Protokoll über die beabsichtigten speziellen Vorschläge zugeschickt habe? Als er sich dessen nicht genau erinnerte, es aber verneinen zu müssen glaubte, hob ich hervor, daß sich ohne Kenntnis dieser Vorschläge ein Urteil über das Ganze schwer fällen ließe. Ich bemerkte endlich, daß es um so weniger befremden könne, wenn über die vorliegende wichtige Angelegenheit nicht sofort seitens der Königlichen Regierung ein zustimmender Entschluß gefaßt würde, als Herr Benedetti den Wert, welchen das französische Kabinett darauf lege, durch die Andeutung abgeschwächt zu haben schiene, als ob ich dazu

Politik Beusts wird, bei aller zögernden Vorsicht, bis in den August 1870, der Warnung Bismarcks ungeachtet, den umgekehrten Weg einschlagen und auf diese Weise der französischen »Revanche für Sadowa« Vorspanndienste leisten.

[1] Bericht Benedettis über seine erste Besprechung mit Bismarck, Orig. dipl. 13, 200 ff.

die Initiative ergriffen hätte. Ich erinnerte den Minister an die verschiedenen Phasen, welche die Angelegenheit durchlaufen, und an die von mir beobachtete Haltung. Er erkannte alles, was ich in dieser Beziehung in Übereinstimmung mit meinen diesfälligen Berichten sagte, ebenso wie die von mir daraus gezogene Schlußforderung, daß jene Andeutung völlig unrichtig sein würde, vollkommen an. Zur Erklärung des Verhaltens des Kaiserlichen Botschafters bemerkte er, daß derselbe, was von seinem speziellen Standpunkte aus entschuldbar sei, nach wie vor die schon hier ohne Erfolg vertretene Ansicht festzuhalten scheine, daß ein Abkommen über die römische Angelegenheit dem Zustandekommen des vorgeschlagenen Traktats von allgemeinerer Tragweite unterzuordnen und dem letzteren gleichsam als Schlußstein hinzuzufügen sei, während der Kaiser und er (der Minister) die Römische Frage momentan für die dringlichere hielten und der Ansicht wären, daß dieselbe ebensowohl den Gegenstand eines von dem anderen Projekte unabhängigen Abkommens oder die Einleitung zu einer allgemeineren Verständigung bilden könne. — — — —

Der Marquis sagte mir, daß Eure Exzellenz gestern oder heute Herrn Benedetti hätten empfangen wollen und sprach die Hoffnung aus, daß diese Unterredung die durch die erste Besprechung geweckten Besorgnisse beseitigen werde.

318.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 10. Dezember 1866

Wie Eure Exzellenz aus meinen Berichten vom 8. d. M. — Nr. 556 und 557 — ersehen, habe ich den Marquis de Moustier darauf aufmerksam gemacht, daß das Drängen des Herrn Benedetti in der Luxemburger Angelegenheit keineswegs geeignet gewesen sei, eine günstige Entschließung der Königlichen Regierung auf die französischen Vorschläge in der Römischen Frage, denen dadurch eine untergeordnete Bedeutung angewiesen worden sei, zu fördern, und daß daher die gleichwohl von der Königlichen Regierung wiederholt bekundete Bereitwilligkeit, in letztgedachter Angelegenheit mit Frankreich zusammenzuwirken, um so höher angeschlagen werden müsse.

Die mir darauf von dem Minister nicht ohne eine gewisse Empfindlichkeit gegebene Erwiderung, daß doch auch die Luxemburger Angelegenheit wichtig und dringlich sei, gewährte mir einen willkommenen Anlaß, mich über die letztere im Sinne des vertraulichen Erlasses Eurer Exzellenz vom 6. d. M.[1] — Nr. 481 — zu äußern. Ich sagte, daß auch die Erledigung dieser Angelegenheit durch die vom Kaiserlichen Botschafter bekundete Ungeduld keineswegs gefördert werden könne. Derselbe habe in den ersten Tagen nach der Rückkehr Eurer Exzellenz, während deren Hochdieselben offenbar mit vielen wichtigen inneren und äußeren Angelegenheiten beschäftigt gewesen wären, und dessenungeachtet sowie trotz der noch notwendigen Schonung Ihrer Gesund-

[1] Nr. 316.

heit der brennenden Römischen Frage eine erhebliche Zeit gewidmet, indessen noch nicht die Möglichkeit gehabt hätten, Seiner Majestät dem König gegenüber die Luxemburger Angelegenheit zu berühren, wiederholt auf eine Entscheidung in der letzteren gedrungen. Es liege nun schon an und für sich auf der Hand, daß, wenn man zwei schwierige Punkte gleichzeitig zu erlangen suche, man sich der Gefahr aussetzte, in beiden zu scheitern. Um so mehr sei es daher geboten, jede Überstürzung in einer so äußerst delikaten und überdies nicht einmal reifen Sache zu vermeiden. Ich deutete dabei an, daß die französische Regierung bisher ihrerseits nichts getan habe, um diese Reife zu befördern.

Der Minister, auf den inzwischen die Mitteilung der auf die Römische Frage bezüglichen Depesche Eurer Exzellenz Nr. 479 einen guten Eindruck gemacht hatte, bemerkte hierauf, daß es uns selbst nicht angenehm sein und die Verzichtleistung auf das Besatzungsrecht in der Festung nur erschweren könnte, wenn, solange die letztere noch von preußischen Truppen besetzt sei, Manifestationen im Sinne des Anschlusses an Frankreich stattfänden. Ich mußte dies zugeben, hob indessen hervor, daß meines Erachtens, die Einigung über das Ziel vorausgesetzt, zunächst unsererseits gar nichts anderes geschehen könnte als die Verzichtleistung auf das Garnisonsrecht. Wenn der Kaiser nach seinen mir gemachten Äußerungen mehr verlange, nämlich die von uns gleichzeitig dem Könige von Holland zu erteilende Empfehlung, das Großherzogtum an Frankreich abzutreten, so fürchtete ich, daß uns dies unsere Stellung zur öffentlichen Meinung in Deutschland nicht gestatten würde.[1*]

Aus den Äußerungen des Marquis de Moustier habe ich den Eindruck, daß er den Eifer des Botschafters mäßigen, zugleich aber dem letzteren empfehlen wird, zunächst nur die Verzichtleistung auf das preußische Garnisonsrecht[2*] zu erstreben.

Wenn dies gelänge, würde wahrscheinlich der Gang der Sache ungefähr folgender sein:

Preußen würde erklären, daß es nicht allein auf den Eintritt des Großherzogtums Luxemburg in den Norddeutschen Bund nicht bestehe, sondern auch das Besatzungsrecht in der früheren Bundesfestung als eine unter den jetzigen Verhältnissen den strategischen Vorteilen nicht mehr entsprechende Last aufgebe. Nachdem hierdurch der König der Niederlande, welchem die Generalstaaten die Besetzung des Großherzogtums durch holländische Truppen schwerlich gestatten würden, in eine gewisse Verlegenheit geraten dürfte, würden französische Anschlußmanifestationen im Großherzogtum Verhandlungen, welche der Kaiser Napoleon mit dem Könige der Niederlande behufs Abtretung desselben einleiten dürfte, den nötigen Anlaß und Nachdruck zu geben geeignet sein. Die öffentliche Meinung in Preußen und Deutschland würde aber der Königlichen Regierung schwerlich zumuten, sich dem auf Grund der Wünsche der Bevölkerung und mit Zustimmung des Landesherrn erfolgenden Anschluß eines Ländchens von 200 000 Seelen an Frankreich zu widersetzen, nachdem diese Macht es nicht allein zugegeben,[3*] sondern auch durch ihre Mediation befördert hat, daß Preußen sein Gebiet um 4 Millionen Ein-

wohner vermehrte und die gesamten Kräfte Norddeutschlands in seinen Händen konzentrierte.

Würde der vorstehend angedeutete Weg nicht als zulässig anerkannt, so bliebe kaum etwas anderes übrig, als diese spezielle Angelegenheit sowie die sich daran knüpfende größere Frage bis zu dem Moment zu vertagen, wo das preußische Äquivalent, die Konzentrierung von ganz Deutschland, reif wäre, in Angriff genommen zu werden.

Nach meiner Überzeugung ist dies eine bloße Zeitfrage. Es ist aber einerseits für uns wünschenswert, dieselbe nicht zu übereilen, ihr vielmehr allmählich näherzutreten, andererseits würde uns ihre Lösung die Möglichkeit gewähren, die Zulassung der Annexion Belgiens oder wenigstens des sogenannten französischen Teils dieses Landes an Frankreich der öffentlichen Meinung gegenüber zu verantworten. Ich glaube, daß diese Annexion eine unvermeidliche Folge der Vollendung des deutschen Einheitswerkes sein würde und umgekehrt, dergestalt, daß jede der beiden Mächte im gegebenen Moment die friedliche Besitznahme des respektiven Äquivalents von seiten der anderen einem Kriege vorziehen würde.[4*]

Insofern würde der vorgeschlagene geheime Traktat in seinen Hauptobjekten der voraussichtlich eintretenden natürlichen Entwicklung der Dinge entsprechen und daher keinen anderen Wert haben, als beiden Mächten im voraus die wünschenswerte Sicherheit zu gewähren, um den geeigneten Zeitpunkt für die Lösung der sie interessierenden Frage abzuwarten.

Für den Kaiser Napoleon kommt indessen noch ein anderes Moment in Betracht, welches für uns nicht obwaltet. Eure Exzellenz können überzeugt sein, daß derselbe einer ernsten, durch seine Stellung nach innen begründeten Notwendigkeit nachgibt, indem er durch eine möglichst schleunige Lösung der an sich unbedeutenden[5*] Luxemburger Frage die öffentliche Meinung über die gegenwärtige Lage seiner auswärtigen Beziehungen zu belehren und die Übereinstimmung Preußens mit den Zielpunkten der französischen Politik anzudeuten wünscht. Hierin allein liegt, wie ich mir wiederholt hervorzuheben erlaube, die Bedeutung der Luxemburger Angelegenheit, und diese Wirkung kann sie nur äußern, wenn ihre Lösung bald, d. h. vor dem Zusammentritt der französischen Kammern, erfolgt. Hierzu kommt, daß unsere bisherige diplomatische Aktion in dieser Frage notwendigerweise das Mißverständnis in Frankreich hervorrufen mußte, daß wir Luxemburg für den Norddeutschen Bund erwerben wollten. Die durch die Verhältnisse herbeigeführte Unterbrechung jener diplomatischen Aktion hat dieses Mißverständnis fortbestehen lassen. Durch die Verzichtleistung auf das Besatzungsrecht würde mindestens das letztere beseitigt und hierdurch eine gerechtere Beurteilung der preußischen Politik in dem Senat und dem Gesetzgebenden Körper möglich gemacht werden. Ob ein solcher Akt zur Rechtfertigung der französischen Politik in den Augen jener Körperschaften genügen würde oder dazu noch die Erwerbung des Großherzogtums für Frankreich treten müßte, wage ich nicht zu beurteilen. Jedenfalls habe ich nicht verfehlen wollen, die wahren Motive, welche den Kaiser in dieser Angelegenheit leiten, wiederholt hervorzuheben, weil sich

nur aus einer gleichmäßigen billigen Erwägung dieser Motive einerseits und der Bedürfnisse der preußischen Politik andererseits eine die Interessen beider Mächte sicherstellende Transaktion ergeben und der in der Angelegenheit zu beobachtende Gang beurteilen lassen kann.

Randbemerkungen König Wilhelms I.:

1* Also endlich sieht das Graf Goltz ein.
2* Das ist ja der Anfang des Verrats.
3* Hierbei ist nur der Unterschied, daß Preußen einen siegreichen Krieg geführt hatte!
4* Graf Goltz soll diese Chimären bekämpfen und nicht unterstützen.
5* das heißt, Preußen soll d(as) mexikan(ische) und italien(ische) Fiasko mit Lux(emburg)er Verrat bezahlen.

319.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 10 Décembre 1866

... Il est positivement avéré aujourd'hui que le Cabinet français a sondé les dispositions de la Cour de Prusse au sujet de certains arrangements à faire pour arriver à gagner du temps tout en donnant à l'opinion publique en France une certaine satisfaction.

Les pourparlers qui ont eu lieu entre Benedetti et le Roi d'un côté et entre Goltz et l'Empereur de l'autre ne paraissent pas avoir produit des résultats satisfaisants, si ce n'est que Mr. de Bismarck a cru devoir laisser une porte ouverte à des négociations ultérieures en rejetant sur la raideur de son maître toute la responsabilité des mécomptes actuels.

En attendant le Cabinet prussien agit avec zèle et activité sur la presse française pour chercher à combattre l'irritation du public et les journaux officieux de Berlin font une cour assidue à l'Empereur Napoléon.

Ce dernier se renferme dans une prudente réserve et semble n'avoir qu'un seul but: celui de grossir les rangs de son armée.

Mes conversations avec Lui ont dû naturellement se ressentir des orages de cet été. Je n'ai pas touché aux sujets délicats qui nous avaient un peu éloignés l'un de l'autre et ce n'est qu'au dernier moment que Sa Majesté m'a pris à part pour me prier d'exprimer à mon Auguste Maître Ses sentiments d'affection, Ses regrets de n'avoir pu *faire plus pour Lui, dans des circonstances si désastreuses et dont il avait ressenti tout au moins autant de chagrin que Lui*!

Il ne m'a pas parlé une seule fois de la Prusse et l'Impératrice m'a expliqué son silence à ce sujet en me disant:

« L'Empereur m'a donné à entendre qu'il ne Vous parlerait des affaires d'Allemagne que lorsqu'il pourra Vous annoncer des résolutions positives! »[1]

[1] Ein Bericht Metternichs gleichfalls vom 10. Dezember ergänzte seine Mitteilung über diese Zurückhaltung der französischen Politik: « Mr. de Moustier imite le silence de son maître en ce qui concerne la Prusse. Je n'ai, par conséquent, pas eu à m'enquérir de la situation des affaires de l'Allemagne ... L'Empereur a beaucoup travaillé à Compiègne avec le Comte de Goltz et avec Mr. de Moustier. Mon collègue de Prusse tient le haut du

Les considérations que j'ai consignées dans les pages précédentes, expliquent assez bien l'inutilité de pourparlers qui n'auraient de but que s'ils reposaient sur une résolution définitivement prise. . . .

En Orient, en Allemagne, en Amérique comme en Italie, l'ébranlement qu'Il a amené Le menace Lui-même et pour arrêter tout ce qui pourra se faire *sans* ou *contre* Lui, 1 200 000 hommes Lui paraissent avec raison plus nécessaires aujourd'hui que les émanations diplomatiques d'un prestige que de grandes fautes ont compromis.

Heureusement pour Lui qu'Il a le sentiment de Son embarras et l'arrière-pensée de faire face avec énergie lorsqu'il en possédera les moyens.

320.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Secret

Paris, le 17 Décembre 1866

Réponse au No. 168. A mes plaintes[1] le Marquis de Moustier a répondu que Monsieur Benedetti n'est pas susceptible, mais inquiet du silence mystérieux observé au sujet de l'affaire pendante tant par le Roi que par Votre Excellence,

pavé dans une partie de la presse et auprès de certains membres du Gouvernement. Je conclus cependant de certains symptômes et de certains ‚hints' que l'Impératrice m'a donnés que rien de sérieux ne s'est fait. Le Luxembourg et la Belgique ont-ils réellement formé le sujet des derniers pourparlers, comme le prétendent plusieurs personnes — entre autres le Comte Walewski? C'est ce qu'il m'est difficile de constater. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[1] Nach einer vorläufigen telegraphischen Mitteilung hatte ein » ganz vertraulicher« Erlaß Bismarcks an Goltz vom 16. Dezember Klage geführt, daß das Auftreten Benedettis für die beiderseitigen Beziehungen jede Aussicht auf ein befriedigendes Ergebnis zu vereiteln drohe. »Ungeachtet seiner genauen Kenntnis der Verhältnisse dringt Herr Benedetti fortwährend, sowohl in schriftlichen Anfragen an mich als in mündlichen Besprechungen mit dem Herrn Unterstaatssekretär auf sofortige persönliche Verhandlung mit mir über die schwebenden Fragen, in welchen er fortfährt, die Luxemburger Frage in die Römische hineinzuziehen. Aber auch in der letzteren will er, nach seinen gestrigen Äußerungen gegen Herrn v. Thile, nur mir persönlich die ihm aufgetragenen Eröffnungen machen, und hat in meinen in der zuvorkommendsten Weise gemachten Entschuldigungen, daß es mir in diesen Tagen wegen der Dringlichkeit der Bundesgeschäfte und mit Rücksicht auf die ärztliche Einschränkung meiner Geschäftsfähigkeit ganz unmöglich sei, persönlich ihn zu diesem Zweck zu empfangen, beinahe eine Beleidigung sehen wollen.« Bismarck beauftragte den Botschafter, in der ihm zulässig erscheinenden Weise über das persönlich verletzende und politisch unkluge Benehmen des Botschafters Klage zu führen. Benedetti wisse, daß sein Gesundheitszustand Schonung erfordere, daß die Ärzte ihm eigentlich jeden Verkehr mit Diplomaten untersagt hätten und daß nur dringende innere Fragen (die deutsche Verfassungsfrage) ihn gezwungen hätten, der ärztlichen Vorschrift entgegen schon jetzt wieder nach Berlin zu kommen. »Wenn er nun doch, ohne durch die Lage der Sache dazu genötigt zu sein, mich persönlich zu solchen Verhandlungen zwingen will, so kann ich darin nur einen Mangel an Erziehung sehen, der allerdings die sachlichen ebensowohl wie die persönlichen Beziehungen erschwert . . . Wenn daher nicht eine Änderung in seinem Benehmen eintritt, so werde ich in die Lage kommen, den persönlichen Verkehr mit Herrn Benedetti ganz abbrechen zu müssen.« (A. A. Berlin.)

et que quelques phrases de Votre Excellonce lui paraissent confirmer l'impression produite déjà antérieurement par l'attitude de Monsieur de Thile, savoir que l'affaire loin de faire des progrès avait reculé depuis trois mois et que Votre Excellence elle-même était moins disposée qu'alors en faveur de l'alliance française. Ce serait moins le retard d'une décision, mais la manière d'ajourner toute discussion sans faire en même temps espérer une réponse favorable finale qui *tranquilliserait* l'Ambassadeur. Le Ministre a ajouté que cette situation commençait à inquiéter l'Empereur, qu'il s'efforçait cependant de rassurer. Quant à lui, il ne désespère pas et évitera aussi longtemps que possible de s'engager dans une alliance bâtarde comme le serait celle avec l'Autriche[1] ou l'Allemagne méridionale au lieu de l'alliance naturelle avec la Prusse. Mais il dit que la situation actuelle ne saurait se prolonger indéfiniment.

321.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 18. Dezember 1866

Eurer Exzellenz habe ich bereits gestern den wesentlichen Inhalt meiner Unterredung mit Marquis de Moustier telegraphisch zu melden die Ehre gehabt.[2] Ich beeile mich nunmehr, diese Meldung in Nachstehendem zu ergänzen.

Ich begann damit, zu sagen, daß mir zwar der Feldjäger (dessen Ankunft dem Minister bekannt geworden war) nichts Neues über die schwebenden Fragen gebracht habe, daß mir aber, während derselbe noch unterwegs gewesen, verschiedene Telegramme zugegangen seien, deren Inhalt mich sehr beunruhige. Ich würde mir erlauben, mich darüber mit vollster Offenheit auszusprechen. Der Minister bat mich darum, indem er mir versprach, mir demnächst auch das, was ihm gemeldet worden, unumwunden mitzuteilen. Eine Zusammenstellung der beiderseitigen Nachrichten würde uns am besten in den Stand setzen, die Lage zu beurteilen.

Ich teilte ihm darauf mutatis mutandis den Inhalt zuerst des auf das allgemeine Auftreten des Herrn Benedetti bezüglichen, dann des die Behandlung der römischen Frage in Rom betreffenden Telegrammes mit. Die auf letztere Angelegenheit bezügliche Unterredung mache ich zum Gegenstand eines anderweitigen Berichts. Was die erstere anbetrifft, so verhehlte ich dem Minister nicht, daß Eure Exzellenz mich beauftragt hätten, das Verhalten des Kaiserlichen Botschafters, welches in der schwebenden Angelegenheit, worunter ohne Zweifel die seit dem Monat August schwebende gemeint sei, alle Resultate zu verderben drohe, zu seiner Kenntnis zu bringen. Ich legte sodann jenes Verhalten nach Maßgabe der in Eurer Exzellenz Telegramm Nr. 168[3] enthaltenen Mitteilungen dar.

Marquis de Moustier erwiderte darauf: Die Berichte des Herrn Benedetti er-

[1] Der erste Hinweis auf eine französisch-österreichische Allianz.
[2] Nr. 320.
[3] Nr. 320 Anm.

gäben nicht, daß derselbe durch den Aufschub der persönlichen Besprechungen mit Eurer Exzellenz verletzt sei, wohl aber, daß ihn dieser Aufschub in Verbindung mit zahlreichen anderen Symptomen beunruhige. « Il n'est pas susceptible, mais inquiet. » Herr Benedetti glaube wahrzunehmen, daß während Eurer Exzellenz Abwesenheit die Lage zum Nachteil der Beziehungen zu Frankreich verändert worden sei und daß Eure Exzellenz selbst nicht mehr so warm für die französische Allianz seien wie früher. Er habe zunächst nicht (ich weiß nicht, ob der Minister damit sagen wollte, »überhaupt nicht« oder nur: »nicht während der Abwesenheit Eurer Exzellenz«) nach Berlin zurückkehren wollen. Vielleicht habe er darin recht gehabt. Der Kaiser habe aber in seinem Wunsche, unsere Beziehungen bald fest zu regeln, auf seiner Rückkehr bestanden. Die Äußerungen, welche er von Herrn v. Thile hätte erlangen können, seien nicht allein karg, sondern eher entmutigend gewesen. Er würde sich nicht gewundert haben, wenn der Herr Unterstaatssekretär ihm gesagt hätte, daß vor der Rückkehr Eurer Exzellenz eine Entschließung Seiner Majestät des Königs in einer so wichtigen Angelegenheit nicht herbeigeführt werden könnte. Aber er hätte gleichzeitig den Ausdruck der Hoffnung gewünscht, daß diese Entschließung günstig ausfallen werde. Diesen Zusatz habe er vermißt. Das erste Gespräch mit Eurer Exzellenz habe den dadurch hervorgebrachten Eindruck nicht geschwächt. Eure Exzellenz hätten sich kühl über die Angelegenheit ausgesprochen. Sie hätten gesagt, Sie müßten erst den König bekehren (convertir). Dann hätten Eure Exzellenz auf die Gegenwirkungen Seiner Königlichen Hoheit des Kronprinzen hingewiesen, welcher von der Sache Wind bekommen haben müßte. Eure Exzellenz hätten dem Botschafter erzählt, Seine Königliche Hoheit habe zu Ihnen geäußert: »Nun, Sie wollen eine Allianz mit Frankreich schließen? Gegen wen denn? Doch nicht gegen Österreich, welches zu Boden liegt? Oder gegen Rußland, welches wir doch nicht zu fürchten brauchen? Also gegen wen?« Demnächst sei Herr Benedetti mit einer Königlichen Einladung zur Jagd beehrt worden. Während zwei Tagen sei er mit Seiner Majestät und mit Eurer Exzellenz zusammen gewesen; aber niemand habe ihm während dieser Zeit die leiseste politische Andeutung gemacht; er habe keinerlei Symptome wahrnehmen können, aus welchen er auf den Wunsch, mit Frankreich intimere Beziehungen anzuknüpfen, hätte schließen dürfen. Um so mehr beunruhige ihn daher, ohne ihn zu verletzen, die Sorgfalt, mit welcher Eure Exzellenz es zu vermeiden suchten, ihn zu empfangen. Als er vor einigen Tagen um einen solchen Empfang gebeten hätte, sei er auf den Anfang der nächsten Woche verwiesen worden. Er sähe in dem ganzen Verhalten gegen ihn etwas »Mysteriöses«, das ihm unheimlich vorkomme. Marquis de Moustier wollte mir einen Brief des Kaiserlichen Botschafters vorlesen, welcher diese Eindrücke schildere, besann sich aber nach einigem Suchen, daß derselbe noch dem Kaiser vorliege.[1] Er bemerkte weiter, daß der Gesamteindruck dieser Berichterstattung auch den Kaiser beunruhige. Seine Majestät habe ihm vor einigen Tagen gesagt: « Les nouvelles de Berlin ne sont pas bonnes. » Er, der Minister, habe den Kaiser zu beruhigen gesucht

[1] Origines diplomatiques 13, 273—276.

und ihm die Hoffnung ausgesprochen, daß die Dinge sich schließlich besser entwickeln würden, als es gegenwärtig den Anschein habe.

Der Minister fügte hinzu: Er würde solange als möglich die Allianz mit Preußen zustande zu bringen suchen. Seine Ansichten seien in dieser Beziehung seit dem Jahre 1853 unverändert geblieben. Er halte die Grundrichtung der Richelieuschen Politik auch heute noch für die beste französische Politik. An die Stelle, welche damals Schweden einnahm, sei jetzt Preußen resp. Norddeutschland getreten. Er halte es außerdem für eine richtige Politik,[1*] daß sich der Starke mit dem Starken verbinde. Er halte es für unrichtig, sich gegen den Starken mit einer schwächeren Macht zu alliieren. Daraus gingen unnatürliche Verhältnisse hervor. Er werde daher solange als möglich die alliance bâtarde mit Österreich oder Süddeutschland vermeiden. Aber sehr lange würde allerdings der gegenwärtige Zustand der Unsicherheit über die von Frankreich einzuschlagende Politik nicht fortgesetzt werden können. Die öffentliche Meinung dieses Landes sehe unsere Erfolge mit Mißgunst an. Noch mehr gelte dies von der Armee, deren Kampflust gerade durch jene Erfolge, welche die Neigung weckten, sich auch einmal mit dem preußischen Heere zu messen, gesteigert werde. « Nous sommes des coqs », so bezeichnete der Minister die nationale Richtung. Hierdurch entstehe eine gefahrvolle Lage, welche durch einen Widerstreit eigentlich politischer und internationaler Interessen nicht motiviert sei. Eure Exzellenz sagten, Sie müßten den König allmählich von den Vorteilen der Allianz mit Frankreich überzeugen. Die französische Regierung habe aber die ungleich schwierigere Aufgabe, ihre Deputierten zu bekehren. Könne sie diesen zu Anfang der Session jedem einzelnen vertraulich zuflüstern, sie möchten nur einige Monate Geduld haben, die Vorteile der freundschaftlichen Beziehungen zu Preußen würden bald in der glänzendsten Weise zutage treten, so würde die Mehrzahl dies einsehen und sich der Opposition gegen die auswärtige Politik des Kaisers enthalten. Um dies aber zu tun und sich nicht den Gefahren einer späteren Enttäuschung auszusetzen, müsse das französische Kabinett selbst die Gewißheit haben,[2*] daß nicht eine bloße Zeitfrage vorliege, sondern Frankreich früher oder später auf die Vorteile der preußischen Allianz mit Sicherheit rechnen könne.

Ich habe dem Minister im wesentlichen folgendes erwidert:

Schon während meiner Anwesenheit in Berlin anfangs September, wo ich den Kaiserlichen Botschafter nicht angetroffen hätte, und noch mehr aus den Mitteilungen, welche mir nach meiner Rückkehr die Herren Rouher und de La Valette über seine Berichte gemacht, hätte ich mich überzeugen können, daß Herr Benedetti die Schwierigkeiten, welche die vorgeschlagene Transaktion in Inhalt und Form zu überwinden haben würde, unterschätzt habe. Er habe Eure Exzellenz gleichsam als Mitarbeiter derselben und also als völlig einverstanden damit angesehen, während Hochdieselben von Anfang an die Bedenken, welche sich daran knüpfen ließen, nicht verkannt und nur die absolut unannehmbaren Bedingungen durch Modifikationen und Zusätze beseitigt und gemildert hätten. Eure Exzellenz hätten die unbedingte Notwendigkeit vorheriger formeller Stipulationen der vorgeschlagenen Art, um zu den ins Auge

gefaßten Zielpunkten zu gelangen, nicht anerkannt, ohne indessen gewisse Vorteile in Abrede zu stellen, welche solche Stipulationen andererseits beiden Teilen zu gewähren geeignet sein möchten. Bei Seiner Majestät dem Könige hätte ich damals keine prinzipielle Abneigung gegen die Hauptsache, wohl aber sehr erhebliche Bedenken gegen die Form und die Einzelheiten konstatiert. Sehr bald darauf seien Eure Exzellenz abgereist, die Angelegenheit während der ganzen Zeit Ihrer Abwesenheit liegen geblieben. Eure Exzellenz hätten noch gar nicht einmal Gelegenheit gehabt, sich durch eine eingehende Unterredung mit Seiner Majestät dem Könige zu überzeugen, ob und in welcher Weise sich etwa die Allerhöchsten Absichten modifiziert haben könnten? Ich hätte aber keinen Grund, anzunehmen, daß diejenigen Eurer Exzellenz sich wesentlich verändert hätten. Vielmehr hätten Eure Exzellenz mir noch vor acht Tagen in einer vertraulichen Depesche geschrieben, daß wir die Vorschläge des Kaisers nicht von der Hand gewiesen hätten. Freilich hätten Eure Exzellenz gleichzeitig bemerkt, daß selbst der wirkliche Besitz von Luxemburg dem Kaiser schwerlich einen Ersatz für die Feindschaft, welche eine solche Abtretung in Deutschland hervorrufen würde, gewähren dürfte. Hierin liege eine Frage der Opportunität, sowie ein Zweifel über die Zweckmäßigkeit der vorgeschlagenen Form und des ins Auge gefaßten speziellen Objekts, keineswegs aber eine prinzipielle Abneigung gegen die Allianz. Unsere Bereitwilligkeit zum Zusammenwirken mit Frankreich hätten wir in der Römischen Frage gezeigt, mit welcher Herr Benedetti ganz zur Unzeit und zum Nachteile beider die Luxemburgische vermengt hätte. Ich hielte es überhaupt für einen Fehler, sich auf eine bestimmte Form und spezielle Objekte der Allianz zu steifen. Man könne die letztere ebensowohl auf anderem Wege allmählich anbahnen und vielleicht fände in Beziehung auf kein anderes Objekt ein solches Mißverhältnis zwischen dem Werte desselben für Frankreich und der Beunruhigung, welche die Abtretung in Deutschland hervorrufen könnte, statt wie in betreff von Luxemburg. Vor allem hätten Eure Exzellenz vor dem unzeitigen Drängen in der letzteren gewarnt; diese Warnung sei aber unbeachtet geblieben. Schon bei seiner Abreise von hier habe Herr Benedetti den Plan gehabt, den er jetzt zum großen Nachteile der Sache ausführe. Er habe mir damals gesagt, er werde sich wegen der Abwesenheit Eurer Exzellenz zunächst jeden Drängens enthalten. Aber anfangs Dezember würde er, wenn bis dahin keine Entscheidung erfolgt wäre, nicht umhin können, einige Ungeduld zu zeigen.[1] Die letztere trete nun in der bedenklichsten Weise hervor und sei um so unzweckmäßiger, als die letzten drei Monate für die Angelegenheit als nicht verflossen angesehen werden müßten und Eure Exzellenz auch jetzt nicht in der Lage wären, sich der letzteren mit derjenigen Ruhe zu widmen, welche eine Vorbedingung des Erfolges sei. Der Minister weise auf die Schwierigkeiten hin, mit welchen die französische Regierung der öffentlichen Meinung und der Landesvertretung gegenüber zu kämpfen hätte. Aber für uns seien solche Schwierigkeiten in demselben, wenn nicht in ausgedehnterem Maße vorhanden.

Ich habe im Vorstehenden nur die wichtigeren Äußerungen zusammen-

[1] Vgl. Nr. 313.

gestellt, welche ich mit dem Marquis de Moustier in einer anderthalbstündigen Unterredung ausgetauscht habe. Ich glaube den Minister nicht dergestalt überzeugt zu haben, daß er dem Kaiser eine längere Vertagung der Erörterung der Luxemburger Angelegenheit vorschlagen wird. Ich glaube aber annehmen zu dürfen, daß er Herrn Benedetti eine größere Mäßigung empfehlen wird. Jedenfalls kann ich nicht umhin, die Aufrichtigkeit und Ruhe, mit der er mir gegenüber diese delikate Angelegenheit behandelt hat, sowie die Aufmerksamkeit anzuerkennen, welche er meinen Einwendungen und Vorstellungen schenkte.

Nicht unerwähnt darf ich die Erwiderung lassen, welche er auf meine Bemerkung über den von seiten des Kaiserlichen Botschafters der Luxemburger Frage vor der römischen gegebenen Vorzug machte. Er entschuldigte dies damit, daß sich Herr Benedetti gesagt habe: es sei unnütz, uns über die Römische Frage zu verständigen, wenn wir doch in einigen Monaten im Kriege miteinander wären.3* Er trat aber der von mir demnächst ausgesprochenen Überzeugung bei, daß ein Krieg, insbesondere innerhalb so kurzer Frist, ganz außerhalb des Bereichs der Wahrscheinlichkeit liege. Noch bei einer anderen Gelegenheit kam er im Laufe des Gesprächs auf die Eventualität des Krieges, indem er die Wechselfälle eines solchen den Vorzügen einer Allianz gegenüberstellte. Er äußerte dabei, daß, wenn wir geschlagen würden, der Verlust des linken Rheinufers die Folge sein dürfte.[1] Ich fiel mit der Bemerkung ein, daß ich dies nicht glaubte. Viel maßgebender sei für mich die Erwägung, daß uns ein siegreicher Krieg vor der Zeit an die Spitze eines geeinigten Deutschlands stellen würde, in welchem wir — eben dieser Überstürzung wegen — nicht die richtige Stellung einnehmen würden. . . .

[Folgt Bericht über die in Form eines Privatbilletts an Moustier erfolgte Mitteilung der Beschwerden Bismarcks über Benedetti, sowie über die Hoffnung Goltzens, auf diesem Wege eine Abberufung Benedettis herbeizuführen und dadurch die Möglichkeit für eine ruhigere Besprechung der schwebenden Fragen zu gewinnen.]

Randbemerkungen Bismarcks:

1* !!
2* Nordschleswig. Sonst?
3* !?

322.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich. Durch Königlichen Feldjäger Paris, den 19. Dezember 1866

Als Marquis de Moustier in seiner vorgestrigen Unterredung mit mir die Rücksichten auseinandersetzte, welche der Kaiser auf die in Frankreich herrschende Stimmung gegen Preußen nehmen müsse, sagte er u. a.: « On sait ici que

[1] Wie selbstverständlich dieses Kriegsziel dem französischen politischen Denken erscheint, geht daraus hervor, daß man es gesprächsweise auch in Verhandlungen zugibt, die auf ein Bündnis mit Preußen hinauszulaufen bestimmt sind.

Vous avez la main dure ; on se rappelle encore dans tout le pays qu'à l'époque de l'invasion vous avez été parmi tous nos adversaires les plus durs; on cite à ce sujet mille histoires que la tradition a conservées. »

Ich erwiderte ihm darauf, daß Preußen auch am meisten unter der Napoleonischen Herrschaft gelitten und die größten Anstrengungen gemacht habe, um die letztere zu beseitigen.

Der Minister fuhr demnächst fort:

Eine besondere Aufregung verursache der Umstand,[1] daß sämtliche französische Grenzprovinzen von Genf bis Mühlhausen von preußischen Offizieren gleichsam überschwemmt wären.[1*] Da man wisse, wie sorgfältig wir vor dem Kriege mit Österreich das Terrain der zum Kriegsschauplatz ausgewählten Länder studiert, wie genau wir, besser als die österreichische Regierung selbst, den Zustand der österreichischen Truppen, die Hilfsmittel des Landes usw. gekannt hätten, so errege die nunmehr in Frankreich wahrnehmbare analoge Tätigkeit natürlich Besorgnisse.[2*] Er seinerseits teile die letzteren nicht, weil er von seinem Aufenthalt in Berlin her wisse, mit welchem Fleiße man bei uns gewohnt sei, selbst wo es an jedem unmittelbaren Anlaß fehle, die Verhältnisse anderer Länder, insbesondere die militärischen, zu studieren. Namentlich sei ihm ja die diesfällige völlig regelmäßige Tätigkeit des preußischen Generalstabs bekannt. Er habe dies dem Kaiser gesagt. Aber durch die so auffallende und verstärkte Tätigkeit im gegenwärtigen Augenblicke, und zwar in Frankreich, werde der Kaiserlichen Regierung ihr Bemühen erschwert, ihre Beamten in den Provinzen zu einer entsprechenden Einwirkung auf die öffentliche Meinung zu veranlassen.

Ich erwiderte dem Minister der Wahrheit gemäß, daß mir von der Anwesenheit einer ungewöhnlichen Anzahl preußischer Offiziere in den französischen Grenzprovinzen nichts bekannt sei, jedenfalls gegenwärtig von mir, resp. dem Militärattaché der Königlichen Botschaft aus in dieser Richtung nichts geschehe.

Seitdem hat mir Freiherr v. Loë gesagt, daß allerdings gerade jetzt, wie regelmäßig am Schluß des Jahres, eine größere Anzahl von Offizieren den für dergleichen Zwecke bei dem Großen Generalstabe bestehenden Reisefonds zu erschöpfen beschäftigt seien und er selbst auf Befehl des Generals v. Moltke einem oder zweien die Richtung bezeichnet habe, in welcher sie nützliche Beobachtungen machen könnten.[2]

Randbemerkungen Bismarcks:

1* ! Die französische Reg(ierung) wird offenbar von Agenten, die nichts zu berichten wissen, belogen.

2* !

[1] Die Quelle des französischen Ministers ist vermutlich in einem Briefe des Generals Ducrot (in Straßburg) an General Trochu vom 5. Dezember nachweisbar, in dem es hieß: « Depuis quelque temps, de nombreux agents prussiens parcourent nos départements de la frontière, particulièrement la partie comprise entre la Moselle et les Vosges ». (Mémoires du général Ducrot, 2, 145).

[2] Bismarck nahm diese Mitteilung »mit Erstaunen auf« (»jedenfalls liegt bei den etwa vorgekommenen Reisen der Offiziere jeder politische Gedanke fern, was schon aus meiner

323.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim. Vertraulich. Ganz sicher

Berlin, den 19. Dezember 1866

Wenngleich ich die Besprechung der Luxemburger Angelegenheit mit dem französischen Botschafter aus Gründen, die Eurer Exzellenz bekannt sind, vermieden habe, so nehme ich doch keinen Anstand, mich Eurer Exzellenz gegenüber, in Erwiderung auf Ihren gefälligen geheimen Bericht Nr. 559 vom 10. Dezember,[1] offen darüber auszusprechen.

Ich fasse zunächst die praktische Seite ins Auge, nämlich das Bild, welches Euer Exzellenz von dem Gange der weiteren Entwicklung zeichnen — falls Seine Majestät der König sich entschließen sollte, der Sache näher zu treten. Euer Exzellenz wissen, daß und aus welchen Motiven Seine Majestät hingegen noch Bedenken tragen; und ich werde unten darauf noch zurückzukommen Gelegenheit haben. Unter der Voraussetzung aber, daß Allerhöchstderselbe aus anderen politischen Gründen diese Bedenken fallen lassen sollte, würde das von Euer Exzellenz gezeichnete Bild immer noch einer wesentlichen Vervollständigung bedürfen, nämlich der einer von anderer Seite als von uns kommenden Initiative.

Ich habe es Ihnen wie dem französischen Botschafter gegenüber wiederholt, und namentlich noch am Tage nach meiner Rückkehr aus Putbus, hervorgehoben, daß wir nicht die ostensible Initiative ergreifen können, um eine Abtretung deutschen Landes an Frankreich herbeizuführen, namentlich nicht, wenn die Wünsche der Bewohner darüber völlig unbekannt sind. Wir können die Wünsche des Kaisers begünstigen; aber wir können ihm die Erfüllung derselben nicht in einer Weise entgegentragen, welche uns allein das Odium tragen lassen würde, als ob wir Deutsche wider ihren Willen und aus unklaren Beweggründen Frankreich auslieferten.

Euer Exzellenz bezeichnen als den ersten Schritt die Verzichtleistung Preußens auf das Garnisonrecht in Luxemburg. Wie soll Preußen dazu kommen, diesen ersten Schritt ohne irgendeine äußere Veranlassung zu tun? Und würde nicht das Motiv dazu sofort, und nicht bloß bei unseren Gegnern, in einer würdelosen Besorgnis vor Frankreich gesucht werden? Das dadurch im Lande erzeugte Gefühl der Demütigung würde der Dauer des guten Einver-

völligen Unkenntnis des Umstandes selbst hervorgeht« vertr. Erl. an Goltz, 26. Dez.) und erbat sich vom Kriegsminister v. Roon am 30. Dezember Auskunft. (»Mir war von solchen, den Zweck der Beobachtung und des Studiums erkennen lassenden Reisen nichts bekannt.«) Ein Bericht des Generals v. Podbielski an Bismarck vom 13. Januar 1867 stellte fest, daß » seit vorigem Frühjahr « nur ein einziger Offizier, der Major v. Scheliha, zu einer Reise nach Frankreich Auftrag erhalten, mit der jedoch nicht einmal der Zweck einer Rekognoszierung verbunden gewesen sei. Die üblichen Rekognoszierungsreisen hätten nicht allein in keinem ausgedehnteren, sondern in einem geringeren Maße als gewöhnlich stattgefunden. Am 17. Januar 1867 berichtete ein Telegramm des Grafen Goltz: »Dem Kaiser habe ich die von den französischen Präfekten erstatteten Meldungen über die von den preußischen Offizieren bewirkten Rekognoszierungen widerlegt.« (A. A. Berlin.)

[1] Nr. 318.

nehmens nicht förderlich sein. Es würde bei uns, analog wie die Abtretung Nizzas in Italien, feindliche Gefühle gegen Frankreich wecken, die hier schwerer wiegen als jenseits der Alpen. Dabei war Nizza durch Frankreichs Waffen in der Lombardei erkämpft, während unser Volk mehr und mehr fühlt, daß es Frankreich war, welches ihm mitten im Siege Halt gebot.

Wenn irgendwelche Manifestationen von luxemburgischer oder holländischer Seite ausgingen — wenn von Luxemburg zunächst das Verlangen ausgesprochen wird, eine unbefestigte Stadt zu werden, so würden wir in den Fall kommen, zu erwägen, ob einem solchen bestimmten Wunsch gegenüber die strategische Wichtigkeit des Platzes für uns groß genug sei, um unter allen Umständen und im Gegensatz gegen die Wünsche der Bevölkerung oder der Regierung unser Recht aufrechtzuerhalten. Vielleicht würde die Antwort der militärischen Autoritäten auf diese Frage verneinend ausfallen; und wir würden alsdann leichter imstande sein, unseren Verzicht auszusprechen, obwohl wir immer auf vielfachen Widerspruch oder Verdächtigungen gefaßt sein müßten.

Wenn man in Frankreich die Verhältnisse richtig erkennt, so wird man es uns nicht gering anrechnen dürfen, daß wir die Lage der Dinge so erhalten haben, daß eine solche Wendung möglich bleibt. Wie natürlich es gewesen wäre, das Verhältnis zu Luxemburg sofort zu ordnen, springt in die Augen; und wir werden vielfach dazu gedrängt. Wir haben daher unseren Beziehungen zu Frankreich und den Wünschen des Kaisers dadurch Rechnung getragen, daß wir die Angelegenheit in der Schwebe gehalten, daß wir jede für die niederländische Regierung annehmbare Aufforderung zum Beitritt Luxemburgs in den Norddeutschen Bund unterlassen. Wir sind dadurch schon in Gefahr gekommen, uns vor der öffentlichen Meinung im eigenen Lande zu kompromittieren; aber wir sind über die nahe liegenden Bedenken hinweggegangen, um die weitere Entwicklung nicht zu hindern und uns die Möglichkeit zu bewahren, zu rechter Zeit unsere Beziehungen zu der Sache in einer den Wünschen des Kaisers förderlichen Weise hervortreten zu lassen. Es ist aber unbillig und unklug, wenn man im gegenwärtigen Augenblick mehr von uns verlangt; unbillig, wenn man in Frankreich sich zurückhalten und die Sache in keiner Weise angreifen und wohl uns, nicht aber sich selbst kompromittieren will; unklug — weil man wissen muß, daß durch das Drängen auf eine für uns unmögliche Initiative die ganze Sache vereitelt wird.

Ich kann, so lange Frankreich darauf besteht, uns die Initiative zuzumuten, nicht darauf rechnen, die Sache bei Seiner Majestät dem Könige zur Annahme zu bringen. Die Randbemerkungen, mit welchen Seine Majestät den eingangs erwähnten Bericht Eurer Exzellenz begleitet haben,[1] haben mir von neuem gezeigt, wie stark die Abneigung ist, welche bei Seiner Majestät gegen die ganze Operation zu überwinden ist. Seine Majestät haben in diesen Marginalien mit großer Schärfe auf die Gefahr hingewiesen, welche für die Stellung Preußens in Deutschland und der Königlichen Regierung in Preußen in der dem Volke unverständlichen Zuwendung eines bisher zu dem deutschen Bunde gehörenden

[1] Seite 135.

Territoriums und einer Festung, deren strategischer Wert von vielen Seiten noch, wenn auch überschätzt wird, an Frankreich liegen würde. Seine Majestät hebt ferner hervor, daß man in Paris, wenn man die Beförderung der Erwerbung Luxemburgs als eine Kompensation für die Begünstigung unserer eigenen Annexionen ansehe, ganz den Unterschied zu vergessen scheine, daß Preußen einen großen gefahrvollen und mit schweren Opfern verbundenen Krieg ohne Hilfe und ohne Zusage Frankreichs habe führen müssen, ehe diese Annexionen möglich geworden, während Frankreich diese Erwerbung in tiefstem Frieden und ohne ein Opfer von seiner Seite fordert, ohne daß es andere Anstrengungen als solche zum Schutz unserer Gegner gegen die Folgen unserer Siege gemacht habe. Euer Exzellenz werden dieses Moment nicht verkennen. Ich will gern zugeben, daß der Krieg mit seinen Erfolgen nur bei Frankreichs Neutralität und durch unser Vertrauen auf dieselbe möglich war. Wir würden einen Krieg gegen Österreich und Frankreich zugleich nicht unternommen haben; und auch eine nur drohende Stellung Frankreichs würde uns verhindert haben, den Krieg gegen Österreich aufzunehmen; sie hätte uns vielleicht zu einer ganz anderen Politik genötigt, zum Festhalten am Bunde mit Österreich. Im wesentlichen aber gilt dies auch von den übrigen europäischen Mächten. Auch eine drohende Stellung Englands oder Rußlands würde uns zu einer ganz anderen Berechnung unserer Kräfte gezwungen haben; und selbst kleine Mächte, wie die skandinavischen, würden dabei durch eine feindliche Haltung ein nicht zu unterschätzendes Gewicht in die Wagschale gelegt haben. Daß wir den Krieg so haben führen dürfen und können, danken wir nicht allein der Neutralität Frankreichs, sondern auch der der übrigen europäischen Mächte. Keiner von diesen ist es eingefallen, von uns eine Vergeltung in Anspruch zu nehmen für die moralische Unterstützung, die sie uns dadurch gewährten; obwohl gerade ihre jetzige Haltung, namentlich auch nach dem Kriege, noch durch die verwandtschaftlichen Beziehungen der Souveräne von England und Rußland zu den Höfen von Hannover und Darmstadt von der wesentlichsten Bedeutung für unsere Annexionen war. Eine andere Unterstützung hat uns Frankreich durch seine Haltung nicht geboten; und der Wert, den diese freundschaftliche Neutralität ohne bestimmte Zusagen und bis zu einer nicht angegebenen Grenze für uns haben konnte, hing ganz von dem Vertrauen ab, welches wir selbst in die Gesinnungen des Kaisers setzten. Wir haben dies Vertrauen gehegt und danach gehandelt, ohne daß wir eine bestimmte Bürgschaft dagegen gehabt hätten, daß Frankreich zu jeder Zeit, wo es ihm bequem gewesen und wo es nach eigenem Urteil jene Grenze erreicht geglaubt hätte, zu unseren Ungunsten oder zu Gunsten unserer Gegner einschreiten würde. Wir haben auch die Erfahrung gemacht, daß ein solches Einschreiten und eine sehr deutliche Mahnung an das Vorhandensein jener nicht bezeichneten Grenze in sehr energischer Weise stattgefunden hat, und zwar sofort in dem Augenblicke, in welchem wir den ersten entscheidenden Vorteil errungen hatten. Die Art, in welcher der Kaiser am Tage nach der Schlacht von Königgrätz das telegraphische Schreiben an Seine Majestät den König richtete, hat nicht verfehlen können, einen tiefen Eindruck zu hinter-

lassen, und die wenige Tage darauf erfolgende Ankunft Herrn Benedettis im Hauptquartier hat nicht dazu beigetragen, unsere Stellung zu erleichtern oder unsere Erfolge zu vergrößern.

Die darauffolgende Forderung von Mainz unter Androhung des Krieges[1] hat den Zusicherungen, die ich selbst Seiner Majestät dem Könige stets bona fide über die Gesinnungen des Kaisers in betreff Deutschlands gegeben, viel von ihrer Sicherheit genommen. Ist es nicht eine unbillige Zumutung, wenn Frankreich jetzt mehr von uns verlangt, als es uns selbst seinerzeit gewährt hat: nämlich eine freundschaftliche Neutralität? wenn es verlangt, daß wir alle Schritte tun sollen, um ihm ohne seine eigene Mitwirkung den Besitz Luxemburgs zu verschaffen?

Müssen nicht derartige unbillige Zumutungen uns vielmehr doppelt vorsichtig machen in unseren Beziehungen? Besonders in der Art, wie sie hier von dem Botschafter betrieben werden? Wenn wir daran zurückdenken, daß es kaum drei Monate her sind, daß Herr Benedetti in derselben stürmischen Weise und nicht ohne drohende Andeutungen die Abtretung von Mainz verlangte, wenn wir jetzt eine ähnliche Ungeduld nach einer anderen Seite hin von neuem auftauchen sehen, ohne daß dabei die geringste Rücksicht auf die Schwierigkeiten unserer eigenen Stellung genommen wird, ja mit dem ausdrücklichen Bestreben, uns zu kompromittierenden[2] Schritten zu drängen: so wird das Vertrauen, welches wir bisher in die Enthaltsamkeit des Kaisers Napoleon und in seine richtige Würdigung der wahren Vorteile unserer guten Beziehungen setzten, einigermaßen erschüttert, und wir müssen uns fragen, ob wir nicht vielleicht später, wenn wir uns, auf Frankreich allein vertrauend oder gerade durch die Verbindlichkeiten, die wir gegen dasselbe eingehen, Rußland, England, Italien, die Sympathie des deutschen Volkes mehr oder weniger entfremdet hätten, ob wir nicht dann Zumutungen begegnen könnten, welche unser Verhältnis zu Frankreich ganz unerträglich zu machen geeignet wären. Ja, es könnte die Befürchtung Raum gewinnen, daß das letzte Ziel der französischen Politik nur darauf gerichtet sei, uns in Europa zu kompromittieren[2] und zu isolieren, um dann zu bequemer Zeit uns allein sich gegenüber zu finden und uns das Gesetz vorzuschreiben oder uns zu einem Kampfe unter ungünstigen Konstellationen zu zwingen.

Ist dies nicht die geheime Absicht des Hofes der Tuilerien, so muß man auch in den schwebenden Fragen unserer Stellung Rechnung tragen; man muß in der Sache, von der man allein den Vorteil ziehen will, selbst und in erster Linie Hand ans Werk legen und nicht die kompromittierenden Schritte uns zuschieben, man muß endlich, wenn man wirklich etwas zu erreichen hofft, der Form seiner Anforderungen und Wünsche nicht einen Charakter geben, welcher zu den sachlichen Schwierigkeiten auch noch persönliche hinzuzufügen geeignet ist. Die Forderung der Königlichen Regierung, daß Frankreich, wenn

[1] Vgl. dazu Nr. 246—254.

[2] Dieser Argwohn Bismarcks war allerdings gegründet; vgl. die französische Denkschrift von Mitte August, Nr. 287: « il aurait le double avantage de compromettre la Prusse ».

es will, daß wir ihm auf kühnen Wegen folgen sollen, vor allem sich selbst kompromittiere und uns dadurch Bürgschaft gebe, habe ich Benedetti unumwunden, und ich denke auch Eurer Exzellenz, schon kundgegeben. Ich bitte, auf Allerhöchsten Befehl allen diesen Punkt umgehenden dortigen Ansprüchen von Hause aus proprio motu entgegenzutreten.

Eure Exzellenz heben hervor, daß es weniger der Aufschub einer Entscheidung in der Sache selbst, als die, wie man glaube, absichtliche Verzögerung jeder Diskussion derselben sei, welche in Paris Anstoß errege. Ich habe wiederholt die Gründe dargelegt, welche nur eine persönliche Diskussion in diesem Augenblick fördern; Benedetti weiß, daß ich zweieinhalb Monate hindurch außer Verkehr mit Seiner Majestät gewesen bin und ihm heute nichts anderes sagen kann als vor drei Monaten. Wenn man diese einfachen und offenen Erklärungen nicht akzeptieren will, wenn man ohne allen Grund eine Änderung meiner Ansichten über den Wert der französischen Allianz für Preußen dahinter sucht, wenn man den persönlichen Schwierigkeiten meiner Stellung nicht Rechnung trägt und hier eine Haltung annimmt, die gegen gleichberechtigte Staaten nicht üblich ist und von uns Frankreich gegenüber niemals auch nur versucht werden würde, so wird man zuletzt jede weitere Entwicklung in dieser Richtung hin für Preußen unmöglich machen.

Eure Exzellenz wollen sich, befiehlt Seine Majestät mir zu sagen, bei jeder französischen Forderung die Frage vorlegen, wie Frankreich es aufnehmen würde, wenn wir einen genau analogen Anspruch an dasselbe machten und mit Aufsuchung anderer Bündnisse drohten, falls man uns nicht den Willen täte.

Ich bitte Eure Exzellenz, diese Gesichtspunkte bei allen Ihren Äußerungen über die schwebende Frage vorsichtig im Auge zu behalten.

324.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim

Berlin, den 20. Dezember 1866

Eurer Exzellenz Telegramm Nr. 161 vom 17. d. M.[1] veranlaßt mich, meinem Schreiben über die Luxemburger Frage noch einige Worte über meine eigene Stellung zu der Sache und der französischen Allianz hinzuzufügen. Sie bemerken, daß man geneigt sein werde, die Veränderung, die in meinem Verkehr mit Herrn Benedetti eingetreten, einer Veränderung in meinen Dispositionen überhaupt und in meiner Ansicht von den Beziehungen zu Frankreich zuzuschreiben. Ich darf dies als eine vollständig irrtümliche Auffassung bezeichnen und bitte Eure Exzellenz, dahin zu wirken, daß diese Täuschung jeden Boden verliere. Die Gründe, welche meinen persönlichen Verkehr mit dem Botschafter erschwert und für den Augenblick unmöglich gemacht haben, sind in der Tat keine anderen, als die ich Eurer Exzellenz wiederholt angegeben habe und die in meinem Gesundheitszustand und der Überhäufung mit unaufschiebbaren

[1] Nr. 320.

Geschäften liegen, welche das volle Maß meiner Zeit und schon mehr als das noch immer beschränkte Maß meiner Arbeitskraft in Anspruch nehmen. Meine Auffassung von dem Wert der Allianz zwischen Preußen und Frankreich ruht auf tieferen Gründen und dauernderen politischen Anschauungen, als daß sie so leicht durch vorübergehende Phasen und einzelne Schwierigkeiten erschüttert oder verändert werden könnte. Ich habe diese Allianz von Anfang meiner Geschäftsführung an als den natürlichen Ausdruck der dauernden Übereinstimmung der Interessen beider Länder angesehen und behandelt. Die natürliche Entwicklung derselben wird aber durch ein überstürzendes Drängen, besonders, wenn es von Forderungen und Zumutungen begleitet ist, welche nicht den augenblicklichen Verhältnissen beider Staaten entsprechen, mehr gehemmt als gefördert. Das Begehren, wir sollten die Initiative ergreifen, um uns vor dem eigenen Lande und vor Deutschland zu kompromittieren, indem wir dem Kaiser Napoleon den Besitz von Luxemburg verschaffen ohne sein eigenes Zutun, ist nicht in unserer gegenseitigen Stellung begründet und muß geradezu unbillig genannt werden. Ich muß hinzufügen, daß dieses Voranstellen der Frage um den Besitz Luxemburgs, und zwar in der Form, in der dies von französischer Seite geschieht, die Allianz, welche der Kaiser selbst als sein eigentliches Ziel und den wesentlichen, größeren und dauernden Gewinn für Frankreich ansehen sollte, und, wie ich glaube, auch wirklich ansieht, erheblich erschwert. Daß eine Allianz, wie der Kaiser sie wünscht, den Traditionen, welche seit langer Zeit am hiesigen Hofe und teilweise in der öffentlichen Meinung Deutschlands herrschten, zuwiderläuft, weiß der Kaiser. Diese entgegenstehenden Momente haben durch besonnene Erwägung, durch die Macht der Tatsachen und vor allem durch die weise Haltung des Kaisers wesentlich an Gewicht verloren. Die weitere Entwicklung in dieser Richtung ist allerdings durch die Haltung Frankreichs in der Zeit vom 4. Juli bis zum Rücktritt des Herrn Drouyn de Lhuys unterbrochen worden. Der Glaube, daß der Kaiser Napoleon Eroberungen in Deutschland nicht beabsichtigt, nachdem es mir gelungen war, ihn Seiner Majestät dem Könige annehmbar erscheinen zu lassen, ist erschüttert worden und bedarf neuer Stärkung. Ich habe Herrn Benedetti gebeten, mir dazu Zeit zu lassen, ihm vorausgesagt, daß der König so wichtige Entschlüsse, welche die Zukunft des Landes dergestalt binden, nur langsam und vorsichtig faßt, und ich habe ihn gebeten, die Sache nicht durch ein unzeitiges Drängen und durch ein Voranstellen schwieriger Fragen, wie der Luxemburger, zu kompromittieren — wie ich in einer früheren Periode den Botschafter und den Minister in Paris, endlich den Kaiser selbst in Biarritz gebeten hatte,[1] die österreichische Frage nicht zu überstürzen, sondern die Verhältnisse ruhig zur Reife gedeihen zu lassen. Meine damalige Voraussicht hat sich vollkommen bewährt, und ich darf daher auch jetzt wohl ein ähnliches Vertrauen in Anspruch nehmen und erwarten, daß man aus meiner in den Umständen begründeten Haltung nicht auf veränderte politische Anschauungen schließe.

Ich darf mich selbst frei von jeder persönlichen Empfindlichkeit bekennen,

[1] Vgl. Nr. 25.

aber daß das jetzige Verfahren Frankreichs nicht geeignet ist, uns mit Zuversicht unser Verhältnis in einer intimen und isolierten Verbindung mit Frankreich ins Auge fassen zu lassen, darüber sollte man sich doch in Paris nicht täuschen. Ich will vieles von unseren Eindrücken auf Rechnung der liebenswürdigen, aber südlich lebhaften Persönlichkeit des Botschafters setzen und auf seine Reminiszenzen aus früheren Stellungen im Orient und in dem damals mehr als je von Frankreich abhängigen Italien. Auch die momentan abnormen Verhältnisse der Anwesenheit des Herrn Benedetti im Hauptquartier mögen dazu beigetragen haben, ihn an die Rolle einer mehr oder weniger dominierenden Vermittlung zu gewöhnen. Aber auch in der Haltung der französischen Regierung selbst vermisse ich die rücksichtsvolle Reserve in den Ansprüchen an uns, die im Verkehr zwischen gleichgestellten Großmächten üblich ist. Während man den größten Wert auf eine gemeinsame Aktion in Florenz und Rom zu legen behauptet, während man von uns eine bindende Konvention und ganz unerwartet die Teilnahme an einer Garantie fordert für Zustände, über deren materielle Gestaltung man sich auszusprechen zögert: unterhandeln die französischen Agenten in Florenz und Rom selbständig und ohne sich auch nur irgendwie mit unseren Gesandten an beiden Orten in Verbindung zu setzen. Die plötzliche Zusendung eines fertigen Konventionsentwurfes,[1] ohne daß Eure Exzellenz zu Verhandlungen über diese Sache beauftragt waren, der Mangel an Rücksicht auf unsere Beziehungen zu Italien darin, das heftige Drängen auf sofortige Annahme, das alles ist nicht ein Verfahren, wie es eine Regierung von einer befreundeten und gleichstehenden Regierung zu erwarten berechtigt ist, und ich zweifle sehr, ob das französische Kabinett mit der englischen oder russischen Regierung zu einer Zeit, wo sie deren enge und vertraute Allianz etwa suchte, in gleicher Form verhandeln würde. Es ist nicht zu verwundern, wenn jenes Verfahren vorsichtigen Gemütern bei uns im Lichte insidiöser Überraschung erscheint, durch welche unsere Beziehungen zu Italien gestört und letzteres anderen Anlehnungen zugeführt werden sollte. Ein Mißtrauen, welches seine Schatten auch auf die Luxemburger Frage und deren weitere Folgen wirft. Die jeder Begründung entbehrenden Gerüchte, welche aus Rom über ein angebliches Vorgehen unsererseits nach Paris gekommen waren, haben dort hingereicht, um sofort ein Mißtrauen zu erwecken, welchem wir auf die loyalste Weise durch ein offenes Darlegen der Tatsachen begegnen konnten. Von uns verlangt man dagegen, daß wir uns einfach auf Treu und Glauben und in vieler Beziehung in vollem Dunkel der französischen Politik in der Römischen Frage anschließen sollen.

Würde man sich in Paris ein ähnliches Verfahren von unserer Seite gefallen lassen? Diese Frage bitte ich Eure Exzellenz sich in jeder Phase der Sache gegenwärtig zu halten. Die Forderung Luxemburgs ist an sich eine ungewöhnliche. Legen wir eine Parallele aus einer nicht längst entschwundenen Zeit als Maßstab an dieselbe. Welchen Wert während des letzten französischen Kriegs in Italien mit Österreich die Neutralität Preußens für Frankreich ge-

[1] Vgl. Nr. 315, Anm. 1.

habt hat, darüber wird man sich nicht täuschen, so wie man auch dort recht gut weiß, wie sehr die Regierung durch sehr gewichtige Einflüsse im eigenen Lande und durch das Drängen des übrigen Deutschlands, dessen Sympathien Preußen damals vollständig verscherzte, zu einem Heraustreten aus der Neutralität gedrängt wurde. Was würde man aber in Paris dazu gesagt haben, wenn wir damals als Preis für diese Neutralität oder als Kompensation für die Erwerbung von Savoyen, Nizza und mittelbar der Lombardei und der dominierenden Stellung in Italien, von Frankreich verlangt hätten, daß es uns Neufchâtel wieder verschaffte — ein Gedanke, der uns doch, wenn etwa der hochselige König noch regierte, ebenso nahe hätte liegen können als für Frankreich der Besitz Luxemburgs?

Möge man doch in Paris nicht vergessen, daß eine Allianz, wie wir sie verstehen, nur zwischen zwei gleichberechtigten und als solche sich achtenden und schonenden Staaten bestehen kann, daß an ein Erkaufen der Allianz von unserer Seite nicht gedacht wird, und daß, wenn man uns unter der Drohung, andere Bundesgenossen zu suchen, wie Ihr Telegramm Nr. 161[1] sie enthält, einen Preis dafür setzt, den wir jetzt nicht zahlen können, man unsere Politik anderen Bahnen zudrängt, welche einzuschlagen wir nicht nur in der Lage sind, sondern versucht werden. Ich bitte Eure Exzellenz nicht zu vergessen, daß Seine Majestät der König von dem Bewußtsein ausgeht und ausgehen muß, in der Verwertung der kriegerischen Erfolge den Beziehungen zu Frankreich beim Friedensschlusse bedeutende Opfer gebracht zu haben. Wir sind Frankreich für seine Haltung bis zum 4. Juli ehrlich dankbar und werden dieses Gefühl vorkommendenfalls durch analoge freundliche Haltung betätigen. Von dem bekannten Telegramm des Kaisers an den König aber [an] hat Frankreich sich mehr um den Dank Österreichs und Sachsens als um den unsrigen bemüht, und unser Los ist es gewesen, aus Dankbarkeit gegen Frankreich und aus Rücksicht auf seine Macht unsere Ansprüche unter das Niveau unserer Erfolge herabzustimmen. Unsere zukünftigen Beziehungen können nur von dem Bewußtsein und der Anerkennung der Gleichheit beider Mächte und von der wirklich vorhandenen Gemeinsamkeit ihrer Interessen getragen werden. Eine diktatorische Führung in der Form kurz angebundener Zumutungen von dort und bereitwilligen Fügens hier, hat in unserem gegenseitigen Verhältnisse keine Anwendbarkeit.

325.

Graf Bismarck an Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim

Berlin, den 21. Dezember 1866

Eurer Exzellenz beeile ich mich mitzuteilen, daß ich am gestrigen Tage Herrn Benedetti begegnet bin und die Gelegenheit wahrgenommen habe, um ein eingehendes Gespräch mit ihm über die augenblickliche Lage und die

[1] Nr. 320.

schwebenden Angelegenheiten zu haben. Ich habe ihm meinen Standpunkt in der Sache offen dargelegt und ihm zwar nicht alles, aber doch nichts anderes gesagt, als was Eure Exzellenz in meinen beiden Schreiben[1] eingehend entwickelt finden, so daß ich mich für den Inhalt unseres Gesprächs auf die letzteren beziehen kann und mich auf wenige Bemerkungen beschränken darf.

(Gespräch über die Römische Frage.)

In der Luxemburger Frage, welche offenbar Herrn Benedetti stets mehr präokkupierte als die römische, habe ich ihm ebenfalls die Unmöglichkeit einer Initiative von unserer Seite auseinandergesetzt und ihm gesagt, daß Frankreich, wenn es die Sache ernstlich wolle, selbst etwas tun müsse, um uns eine Handhabe zu bieten. Ich habe darauf hingedeutet, daß in Luxemburg unter der industriellen Bevölkerung und mit Paris in Beziehungen stehenden Bankiers ohne Zweifel eine Abneigung gegen den Charakter der Stadt als Festung vorhanden sei und daß sich dort, namentlich unter der reicheren Klasse, Elemente fänden, welche entschieden nach Frankreich hin gravitierten. Es komme darauf an, daß diese Sympathien und das Verlangen der Stadt, in eine offene verwandelt zu sein, in Manifestationen einen erkennbaren Ausdruck fänden; er werde aber begreifen, daß dies von uns nicht provoziert werden könne. Dies sei Frankreichs Sache; das weitere werde sich dann finden. Ich habe in dieser Beziehung dasselbe Vertrauen für uns in Anspruch genommen, welches wir dem Kaiser in der Zeit gezeigt, wo sich unsere Verhältnisse zu Österreich zu der Krise dieses Jahres entwickelten. Der Kaiser habe sich damals auf die Versicherung einer wohlwollenden Neutralität beschränkt. Wir hätten unsererseits keine bestimmten Zusagen, kein Bündnis, keine Konvention verlangt, sondern im Vertrauen auf die Gesinnungen des Kaisers unserer Politik eine Richtung gegeben, welche uns den äußersten Gefahren hätte entgegenführen können; wir hätten schließlich nur in diesem Vertrauen und ohne eine Bürgschaft von französischer Seite den Krieg selbst begonnen und dadurch den Beweis gegeben, wie sicher wir auf den Kaiser zählten. Wir lehnten darüber hinaus festere Verpflichtungen nicht ab, aber er möge uns dasselbe Vertrauen schenken und die weitere Entwicklung zu bestimmten Verabredungen nicht durch die Aufstellung von Vorbedingungen, wie die Luxemburger, hemmen, deren Erfüllung jetzt nicht in unserer Hand liegt.[2]

[1] Nr. 323, 324.

[2] Ein geheimer Erlaß Bismarcks an Goltz vom 25. Dezember teilte aus der »ersten vorläufigen Unterredung« Benedettis mit dem Unterstaatssekretär v. Thile nachträglich noch folgenden Vorgang mit: Herr Benedetti ließ sich nämlich, indem er über die Zurückhaltung, die man hier in Berlin in der Luxemburger und Allianzfrage beobachte, sprach, die Bemerkung entschlüpfen: «Vous tenez un double langage ici et à Paris.» Als der Herr Unterstaatssekretär ihn mit unverhohlenem Befremden auf den schweren und ungerechten Vorwurf, der hierin liege, aufmerksam machte, beeilte sich Herr Benedetti zu erklären: « Je rallie ce mot », und kam nachher noch wieder dringend darauf zurück, zu konstatieren, daß er dies Wort zurückgezogen habe. Bismarck nahm diese Mitteilung zum Anlaß, um Goltz eine gewisse Zurückhaltung und Vorsicht in sehr nachdrücklicher Form anzuempfehlen, da man in Paris offenbar seine Äußerungen günstiger aufgefaßt und weitergehende Hoffnungen daran geknüpft habe, als es den Intentionen des Königs entspreche. Wenn es auch erwünscht sei, ungünstige Eindrücke Benedettis zu verwischen, »so darf dies Bestreben doch nicht so weit gehen, daß

326.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 26. Dezember 1866

[Persönliche Auseinandersetzung mit den Depeschen Bismarcks vom 19., 20., 21. und 22. Dezember.]

... Ich erlaube mir daher, nur in Beantwortung der Depeschen Eurer Exzellenz in aller Eile einige Punkte hervorzuheben, in Beziehung auf welche Mißverständnisse obzuwalten scheinen, auf deren Beseitigung ich im Interesse meiner eigenen Stellung nicht minder als in demjenigen unserer Beziehungen zu Frankreich den größten Wert legen muß.

Zuvörderst kann ich pflichtmäßig versichern, daß ich nicht allein meinerseits hier stets die vollkommene Gleichberechtigung Preußens und Frankreichs streng gewahrt habe, sondern mir auch in meinen hiesigen Beziehungen nie ein Auftreten begegnet ist, welches ich als mit diesem Grundsatze im Widerspruch stehend hätte zurückweisen müssen. Eine Haltung wie diejenige, welche Eure Exzellenz bei dem französischen Botschafter wahrgenommen haben und die Sie teils seiner südlichen Lebhaftigkeit, teils, und wie mir scheint mit vollem Recht, dem Umstande zuschreiben, daß er seine diplomatische Erziehung in der orientalischen Konsularkarriere empfangen hat, ist mir weder von seiten des Kaisers noch von seiten seiner Minister entgegengetreten. Vielmehr ist mir nicht allein persönlich diejenige achtungsvolle Behandlung zuteil geworden, auf welche ich als Vertreter eines der mächtigsten europäischen Souveräne Anspruch machen durfte, sondern ich habe auch von den maßgebenden Persönlichkeiten nie andere Äußerungen gehört als solche, welche von der größten Verehrung für Seine Majestät den König und von einer stets wachsenden Achtung vor Allerhöchstdessen Regierung zeugen. Ebenso ist sachlich nie eine Zumutung an mich gestellt worden,[1*] welche nicht durch die Voraussetzung der Reziprozität begründet worden wäre. Letzteres gilt insbesondere von der Kompensationsfrage. Eure Exzellenz wissen, daß ich mehrere Jahre bemüht gewesen bin, die hier vorgefundene Illusion zu beseitigen, als ob Seine Majestät der König je geneigt sein könnte, eine Konsolidierung oder Erweiterung der Machtstellung Preußens durch Preisgebung preußischen oder deutschen Gebiets an Frankreich zu erkaufen. Diesen Standpunkt habe ich selbst zu jener schwierigen Epoche, wo eine französische Intervention drohte und unsere Hauptstreitkräfte 200 Meilen von der französischen Grenze entfernt waren, mit Erfolg geltend gemacht. Der Kaiser

man sich in Paris über unseren wahren Standpunkt täuschen und sich Illusionen hingeben könnte, welche zu zerstören nachher um so bedenklicher ist. Seine Majestät der König haben noch neuerdings mir wiederholt befohlen, Eure Exzellenz vor dem Erwecken von unzeitigen Hoffnungen und vor jeder diesseits nicht veranlaßten tätigen Mitwirkung zu Formulierungen zu warnen, welche uns gerade dann am meisten in Verlegenheit setzen können, wenn Eure Exzellenz einiges daraus entfernt, anderes aber darin belassen und dadurch die Hoffnung auf seine Annahme begründet haben. Ich ersuche Eure Exzellenz wiederholt, diese Intentionen Seiner Majestät des Königs streng im Auge zu behalten.«

Napoleon vermittelte den Frieden auf der Basis unserer Forderungen, ohne Kompensationsansprüche geltend zu machen, ja indem er mir gegenüber sogar ausdrücklich auf solche verzichtete. Infolge dieser von mir konsequent eingenommenen und mit Festigkeit behaupteten Stellung sind die französischen Kompensationswünsche stets, wenn ich mich so ausdrücken darf, über meinen Kopf hinweg nach Berlin befördert worden. Man hat mich dabei jedesmal umgangen, weil man eine Unterstützung in dieser Richtung nicht von mir erwartete. So ist es mit den Herrn Benedetti nach Nikolsburg gesandten Aufträgen,[1] so mit der Forderung der Grenze von 1814 und Rheinhessens inklusive Mainz,[2] so endlich mit dem Eurer Exzellenz vorliegenden Entwurfe eines geheimen Vertrages[3] gehalten worden. Ich bin hierdurch der peinlichen Notwendigkeit, über diese delikaten Verhältnisse zu verhandeln, fast gänzlich überhoben worden. Nur einmal, in dem Augenblicke, wo man hier die Nachricht von der Unterzeichnung der Nikolsburger Friedenspräliminarien noch nicht erhalten hatte, fragte der Kaiser mich vertraulich, ob ich glaube, daß er bei der schließlichen Regulierung Landau und Luxemburg würde erhalten können.[4] Saarlouis mir gegenüber zu erwähnen nahm er Anstand. In demselben Augenblick sprach Herr Benedetti Eurer Exzellenz weitergehende Wünsche aus. Eure Exzellenz hielten es damals nicht für angemessen, die letzteren unbedingt zurückzuweisen. Ich konnte nicht anders verfahren, ohne die schwere Verantwortung auf mich zu laden, einen im allgemeinen günstigen Frieden aufs Spiel zu setzen. Ich brauche nicht an die Diskussion zu erinnern, welche ich mit Herrn Drouyn de Lhuys wegen Mainz hatte. Letzterer stürzte darüber. Erst durch Eurer Exzellenz Erlaß vom 20. August[5] erhielt ich von den anderweitigen Vorschlägen des Kaisers Kenntnis. Eure Exzellenz erklärten dem Kaiserlichen Botschafter, daß wir in betreff Luxemburgs Frankreich gern gefällig sein würden, die Initiative zur Abtretung an letzteres aber nicht übernehmen könnten. Eure Exzellenz knüpften daran Andeutungen über das zu beobachtende diplomatische Verhalten. Eure Exzellenz erklärten sich ferner bereit, sich zu bemühen, Seine Majestät den König für einen geheimen Vertrag günstig zu disponieren, durch welchen dem Kaiser der Erwerb Belgiens oder eines Teils desselben garantiert werden sollte. Diese Erklärung mußte für den Kaiser von hohem Werte sein. Er mußte danach annehmen, daß ein Abkommen der fraglichen Art nach dem staatsmännischen Urteil Eurer Exzellenz den Interessen Preußens nicht widerspreche, und er mußte geneigt sein, es einer persönlichen Abneigung Seiner Majestät des Königs[2*] zuzuschreiben, wenn dasselbe dennoch nachher etwa nicht zustande kam oder die diesfälligen Entschließungen längere Zeit auf sich warten ließen.[3*] Hierdurch war meines Erachtens die Situation wesentlich verändert, und wenn man, wie ich keinen Anstand nehme es auszusprechen,

[1] Vgl. Nr. 237, 238.
[2] Vgl. Nr. 241, 245 ff.
[3] Vgl. Nr. 297.
[4] Vgl. Nr. 239.
[5] Nr. 295.

freundschaftliche und vertrauensvolle Beziehungen zwischen Preußen und Frankreich als den Interessen der ersteren Macht nicht minder als denen der letzteren entsprechend ansah, so mußte man jener Lage Rechnung tragen. Von diesem Standpunkte aus habe ich Eurer Exzellenz Wünschen zu entsprechen geglaubt, indem ich in meiner Berichterstattung diejenigen Gesichtspunkte nicht unterdrückte,[4*] welche sich zugunsten der französischen Vorschläge anführen ließen.

Die Formulierung der letzteren ist mir erst von Eurer Exzellenz selbst in Berlin mitgeteilt worden. Seine Majestät der König geruhte damals eine an mich gerichtete vertrauliche Instruktion[1] zu genehmigen, welche die jenen Vorschlägen zum Grunde liegende Richtung billigte, ohne die Form zu adoptieren oder die ins Auge gefaßten Objekte speziell zu bezeichnen. Ein anderes Mal erhielt ich durch den Staatsminister Rouher Einsicht in den Entwurf des geheimen Vertrages. Der Minister nahm damals auf Grund der Benedettischen Berichte an, daß derselbe das Ergebnis eines Einverständnisses zwischen Eurer Exzellenz und dem Kaiserlichen Botschafter sei.[2] Dies würde mir noch bestimmter als der Inhalt des oben erwähnten Erlasses vom 20. August verboten haben, den Entwurf der Kaiserlichen Regierung gegenüber zu bekämpfen. Ich habe es aber überhaupt vermieden, mich darüber auszusprechen. Nur wenn, was zwei- oder dreimal geschehen ist, der Kaiser oder einer seiner Minister mir den durch die hiesigen Zustände motivierten Wunsch aussprachen, diese Angelegenheit bald geregelt, insbesondere Einleitungen zur Lösung der Luxemburgischen Frage im Sinne des Entwurfs getroffen zu sehen, habe ich mit Rücksicht auf Eurer Exzellenz Abwesenheit und auf die Notwendigkeit, auch nach Ihrer Rückkehr die Sache mit großer Ruhe zu behandeln, zur Geduld ermahnt. Was Luxemburg anbetrifft, mußte ich jede Diskussion um so mehr vermeiden, als mir, wie ich während Eurer Exzellenz Abwesenheit berichtet habe, der darauf bezügliche Passus des Entwurfs nicht mehr recht erinnerlich ist. Nachdem mir indessen der Kaiser gesagt hatte, daß wir nach seinem Wunsche außer der Verzichtleistung auf das Garnisonsrecht auch eine Empfehlung der Abtretung an Frankreich nach dem Haag gelangen zu lassen haben würden, schien es mir notwendig, diese Anforderung dem Marquis de Moustier gegenüber als eine zu weitgehende bezeichnen und denselben, in Übereinstimmung mit den Äußerungen Eurer Exzellenz, auf die Notwendigkeit, daß Frankreich eventuell die Initiative ergreife, aufmerksam machen zu müssen. Der Einwand des Ministers schien mir aber nicht unbegründet, daß Anschlußmanifestationen, solange die Festung mit preußischen Truppen besetzt sei, die Königliche Regierung in die Unmöglichkeit versetzen könnten, auf ihr Garnisonsrecht zu verzichten.

Der vorgeschlagene geheime Vertrag ist mir nie in dem Lichte erschienen, als handele es sich darum, Frankreich eine Kompensation für die von Preußen durch seine kriegerischen Erfolge erlangten Gebietserweiterungen zu gewähren. Auf eine Kompensation hat Frankreich, wie mir der Kaiser seiner-

[1] Nr. 301.
[2] Nr. 297 Anm.

zeit zugestanden, keinen Anspruch.[5*] Von Luxemburg abgesehen, soll der Vertrag, soviel ich mich erinnere, beiden kontrahierenden Teilen gleiche Vorteile gewähren, nämlich jedem derselben die wünschenswerte Sicherheit für Vergrößerungen innerhalb seiner nationalen Machtsphäre, ferner gegenseitige Besitzgarantie, welche für Preußen relativ nützlicher ist, weil Frankreich damit auf die Rheingelüste definitiv und formell verzichten würde, während Preußen ein Gelüste auf französisches Gebiet nie gehegt hat oder hegen kann. Nur Luxemburg macht eine Ausnahme von dieser Parität. Es soll dies eine mise en scène oder eine Abschlagszahlung[6*] sein. Könnte man sogleich von beiden Seiten den Hauptobjekten nähertreten, so bedürfte es einer solchen nicht. Da dies nicht der Fall ist, so glaubt der Kaiser seiner Stellung zu der öffentlichen Meinung seines Landes gegenüber einer solchen deutlichen Hinweisung auf den Charakter der Beziehungen zwischen beiden Ländern zu bedürfen. Wäre ein solches Bedürfnis für den Kaiser nach seiner Auffassung nicht vorhanden, so würde ich überhaupt einen förmlichen Allianztraktat nicht für nötig halten. Wenn das gegenseitige Vertrauen vorhanden wäre, welches die Grundbedingung eines jeden solchen Verhältnisses ist, so würde mir eine entente cordiale, ähnlich der früheren westmächtlichen, genügend und daher auch zweckmäßiger erscheinen. Von solchen Beziehungen sind wir indessen weit entfernt, solange die beiden Mächte sich gegenseitig zumuten, sich zuerst zu kompromittieren, während meines Erachtens dahin gestrebt werden sollte, daß sich kein Teil einseitig zu kompromittieren brauche,[7*] bevor er nicht das erstrebte Objekt in Angriff nehmen kann.

Wie indessen die Dinge einmal liegen, scheint es mir vor allem darauf anzukommen, ob Seine Majestät der König Süddeutschland früher oder später in den Bereich der preußischen Machtsphäre ziehen zu müssen glauben? ob Allerhöchstdieselben dieses ohne einen Krieg mit Frankreich durchführen zu können hoffen oder es auf denselben eventuell ankommen lassen wollen? ob die französische Erwerbung Luxemburgs und eines Teils von Belgien oder dieses ganzen Landes in den Augen Seiner Majestät ein zu hoher Preis für jene preußische Machterweiterung ist?

Von der Beantwortung dieser Fragen hängt meines Erachtens die Entscheidung über die Ratsamkeit des Abschlusses des vorgeschlagenen Vertrages oder eines ähnlichen Abkommens ab. Fällt dieselbe dagegen aus, so liegt meines Erachtens im Interesse unserer allgemeinen Politik und selbst unserer Beziehungen zu Frankreich, dies sobald als möglich dem Kaiser offen zu erklären und hierdurch jeden Teil wieder in die volle Freiheit seiner Politik zurückzuversetzen. Im entgegengesetzten Falle sind nur Opportunitätsrücksichten, was Zeit, Initiative, Gang der zu treffenden Einleitungen usw. anbetrifft, in Erwägung zu ziehen. In dieser Beziehung würden nach meinem unvorgreiflichen Dafürhalten Anschlußmanifestationen im Großherzogtum, solange die Festung eine preußische Garnison hat, bedenklicher sein als solche, welche der Aufgebung des Garnisonsrechts nachfolgten. Ich fürchte, daß erstere in Deutschland eine Bewegung hervorrufen würden, welche es uns unmöglich machen könnte, die Garnison zurückzuziehen, ja wir würden dadurch

vielleicht wider unseren Willen in kriegerische Verwicklungen mit Frankreich hineingezogen werden. Wenn dagegen, was ich zu beurteilen außerstande bin, nach militärischem Gutachten die Festung für uns kein strategisches Interesse hätte, so wäre das Garnisonsrecht eine Last, deren Aufgabe uns niemand würde verargen können, und wir würden dann der weiteren Entwicklung, solange nicht innerhalb des Großherzogtums eine deutsche Gegenbewegung hervortreten sollte, passiv zusehen können. Nicht verhehlen kann ich, daß es mir bedenklich scheint, Frankreich zur Provokation einer Anschlußbewegung aufzufordern, solange die Königliche Regierung nicht fest entschlossen ist, demnächst auch zu den Konsequenzen die Hand zu bieten. Insofern glaube ich den von mir unmaßgeblich angedeuteten Weg für den weniger gefährlichen halten zu dürfen. Ob ich mich darin täusche, muß ich dem höheren Ermessen Eurer Exzellenz gehorsamst anheimgeben. Jedenfalls wird aber Seine Majestät der König daraus die Überzeugung zu entnehmen geruhen, daß meine in dieser Beziehung beobachtete Haltung prinzipiell denjenigen AllerhöchstenWillensäußerungen entsprach, welche Eure Exzellenz mir in dem eingangs erwähnten Erlasse[1] mitgeteilt haben.

Schließlich bemerke ich noch, daß mir gegenüber von seiten der Kaiserlichen Regierung eine drohende Sprache nicht geführt worden ist. Der Kaiser hat mir stets mit großer Höflichkeit den durch Seine Stellung nach innen motivierten Wunsch einer möglichst beschleunigten Entscheidung der schwebenden Frage ausgesprochen, und der Marquis de Moustier hat selbst in den vertraulichen Gesprächen, welche er mit mir führte, nur die für beide Mächte gleichmäßig obwaltenden Gefahren eines Zwiespalts[8*] sowie die Vorteile ihrer Verständigung geschildert. Er hat dabei die anderweitigen Kombinationen, zu welchen Frankreich seine Zuflucht nehmen könnte, erwähnt, aber nur um zu zeigen, wie unvorteilhaft dieselben sein würden, und wie daher nur ein unabweisliches Bedürfnis[9*] dazu nötigen könnte.[2]

Randbemerkungen Bismarcks:

1* An uns aber!
2* Dies ist aber entscheidend
3* das habe ich ja eben vorhergesagt
4* sic
5* Was ist denn aber das Verlangen auf Lux(emburg) anders?
6* auf was und wofür?
7* wir nicht bei Luxemb(urg)?
8* das ist Drohung.
9* und dieses Bedürfnis tritt ein, wenn wir ihm Luxemb(urg) nicht schaffen

[1] Nr. 323.

[2] Der Gegensatz, der sich zwischen Bismarck und dem Grafen Goltz in der Behandlung der französischen Anträge herausgebildet hatte und sich in der letzten Zeit bereits persönlich zu verschärfen begann, griff nunmehr auch auf die historische Beurteilung der jüngsten Vergangenheit über, nämlich auf die Frage, in welchem Sinne die Ergebnisse des Krieges von 1866 durch die Einmischung Frankreichs verändert worden seien. Während Goltz, von seinem Standpunkt nicht mit Unrecht, in erster Linie das positiv Erreichte und unter seiner Mitwirkung dem Kaiser Abgenötigte und Abgelistete betonte, empfand Bismarck, wie schon sein Schreiben an

327.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 3. Januar 1867

Der Staatsminister Rouher, welcher mich bereits vor einigen Tagen aufgesucht, aber verfehlt hatte, und den ich bei meinem Gegenbesuche gleichfalls nicht zu Hause gefunden, schrieb mir gestern, daß er sich mit mir zu unterhalten wünschte und daher, wenn ich ihm nichts anderes sagen ließe, um 2 Uhr zu mir kommen würde.[1]

Er fand sich demnächst bei mir um diese Zeit ein. Wie ich dies erwarten konnte, war es die Lage der Luxemburger Angelegenheit, welche ihn zu mir führte.[2]

Er begann damit, mir zu sagen, daß er einen Privatbrief des Herrn Benedetti[3] erhalten habe, welcher ihn hinsichtlich der Entwicklung jener Angelegen-

Herrn v. Thile vom 27. November 1866 (gedruckt: G. v. Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, S. 554ff.) und seine Erlasse an Goltz vom 19. und 20. November zeigen, in wachsendem Maße die Begrenzung der kriegerischen Ergebnisse durch den französischen Druck, die Verkürzung der Siegesfrüchte, die Hinterhältigkeit der französischen Kompensationspolitik, der er freilich noch nicht so sehr auf den Grund zu sehen vermochte, wie es heute möglich ist. Demgegenüber suchte Goltz in einem Bericht vom 28. Dezember in historischem Rückblick seine Auffassung (und auch seine Leistung) zu vertreten. Von der Wiedergabe dieses Berichtes darf an dieser Stelle abgesehen werden, weil er durchweg auf die früheren Verhandlungen zurückgreift und mehr eine innerpreußische Auseinandersetzung darstellt. Mit dieser Kontroverse zwischen dem Minister und seinem Botschafter hing höchstwahrscheinlicherweise ein Artikel der »Augsburger Allgemeinen Zeitung« vom 10. Januar 1867 (Korrespondenz aus Brüssel vom 6. Januar) zusammen, der mit sehr eingeweihter Sachkunde die Geschichte der Intervention und der Kompensationsforderungen Frankreichs im August 1866 erörterte. In einem geheimen Erlaß vom 12. Januar 1867 ließ Bismarck dem Botschafter diesen Artikel zugehen, den er selbst als eine eingehende, im ganzen richtige und gut unterrichtete Darstellung bezeichnete. Seine Klagen über die darin zutage getretene Indiskretion und die unerfreuliche Rückwirkung des Artikels auf die schwebenden französisch-preußischen Verhandlungen schließen die Möglichkeit nicht aus, daß er es selbst für angezeigt gehalten hatte, auch der öffentlichen Meinung gegenüber den Schleier von den Kompensationsforderungen des Sommers zu lüften und damit das tatsächliche Verhältnis zwischen Frankreich und Preußen der geschichtlichen Wahrheit entsprechend klarzustellen.

[1] Moustier an Benedetti 7. Januar: « C'est ce que Mr. Rouher, avec l'autorisation de l'Empereur, a essayé de faire comprendre dernièrement au Comte de Goltz, en se plaçant au point de vue personnel des obligations que lui imposent ses fonctions de Ministre d'État. » (Origin. diplom. 14, 48.) Vgl. Rothan, L'affaire du Luxembourg, p. 112ff.

[2] Vgl. dazu die Lebenserinnerungen des Botschafters v. Radowitz, S. 133: »Am 5. Januar eröffnete der Ministerpräsident Rouher das Feuer durch eine Unterredung mit Goltz, die ganz auf das Motiv des berühmten Gesprächs zwischen Bismarck und Graf Karolyi gestimmt war, wo Bismarck dem österreichischen Vertreter sagte: ‚So kann es nicht weiter gehen, unsere Beziehungen müssen entweder besser oder schlechter werden.' Rouher erklärte, die Stellung des Kaisers sei erschüttert, wenn er nicht bald eine Entschädigung für die preußische Machtvergrößerung erhalte. Luxemburg sei dafür genügend, unser Verzicht auf das dortige Garnisonsrecht die nötige Forderung. Wir machten dagegen die sourde oreille, das finge an, gefährlich für Wahrung des Friedens zu werden.«

[3] Fehlt in den Orig. diplom.

heit und der damit im Zusammenhang stehenden Beziehungen zwischen beiden Mächten beunruhige. Bevor er darüber mit dem Marquis de Moustier rede, wünsche er die Angelegenheit mit mir vertraulich zu besprechen. Die Eröffnung der parlamentarischen Session rücke heran. Der Regierung stehe eine harte Kampagne bevor. Sie müsse wünschen, für dieselbe gut gerüstet zu sein. Die Gemüter hätten sich jetzt scheinbar beruhigt; aber die Debatten im Gesetzgebenden Körper würden die Agitation wieder beleben. Wenn dann die Regierung in der Lage wäre, sich mit offener Stirn zur preußischen Allianz zu bekennen und daher die Ereignisse des verflossenen Jahres als den wahren Interessen Frankreichs entsprechend darzustellen, so könne sie hoffen, über die österreichischen oder, wenn ich diese Bezeichnung für unrichtig hielte, über die antipreußischen Tendenzen, welche Thiers und mit ihm viele andere vertreten würden, im Gesetzgebenden Körper und in der öffentlichen Meinung den Sieg davonzutragen. Im entgegengesetzten Falle gehe man einer Entwicklung entgegen, deren Folgen sich der Berechnung entzögen. Er wolle damit keine Kriegsgefahr andeuten. Davon dürfe nicht die Rede sein, und nichts sei törichter, als dem Kaiser, wie dies mehrfach geschehen, den Plan zuzuschreiben, im Frühjahr 1868 in eine kriegerische Aktion gegen Preußen einzutreten. Den besten Beweis, daß solche Gedanken der Kaiserlichen Regierung fern lägen, liefere das Projekt der Armeeorganisation, mit welchem sie von Anfang an den Zweck verfolgt habe, die durch die Erfolge Preußens in Aufregung geratene Nation zu ernüchtern, und welches erst in 6 respektive 9 Jahren die Wehrkraft Frankreichs wesentlich erhöhen könnte. Wenn der Kaiser in der nächsten Zeit an Krieg dächte, so würde er sich gewiß nicht für einen solchen Plan entschieden, vielmehr eine sofortige Stärkung des Heeres ins Auge gefaßt haben. Aber es handle sich darum, die Ereignisse zu beherrschen, anstatt sich von ihnen treiben zu lassen. Ersteres würde der Fall sein, wenn Preußen und Frankreich, die beiden zivilisiertesten Nationen, durch ihre vereinte unüberwindliche Kraft die europäischen Angelegenheiten leiteten. Preußen sei berufen, die Lücke auszufüllen, welche durch die Zurückziehung Englands von der europäischen Politik entstanden sei. Die Triple-Allianz zwischen Preußen, Frankreich und Italien, in welcher natürlich letzteres mehr die Rolle eines Satelliten spielen, die Leitung den beiden ersteren gebühren würde, biete eine Übereinstimmung der Grundsätze und eine Vereinigung der Kräfte dar, welche eine friedliche Entwicklung der nationalen Bedürfnisse der verschiedenen europäischen Völker sichere. Wenn dagegen eine solche Verbindung in Ermangelung einer Verständigung zwischen Preußen und Frankreich nicht zustande käme, so würde alles dem Kampfe der Leidenschaften und dem Spiele des Zufalls überlassen. Die österreichischen oder antipreußischen Tendenzen, welche in der unmittelbaren Umgebung des Throns im vorigen Sommer so stark vertreten gewesen wären, daß selbst der damalige Minister der auswärtigen Angelegenheiten zum Kriege gegen Preußen geraten hätte, denen aber der Kaiser damals kräftig widerstanden habe, würden sich wieder Geltung zu verschaffen suchen. Herr v. Beust halte sich jetzt ruhig; aber da er ein esprit remuant sei, so werde er früher oder später in seinen alten Fehler zurückfallen und wieder remuant werden. Die

Konsolidierung des von Preußen unternommenen Werkes würde durch solche Zustände erschwert werden, während die Tatsache des vollen Einverständnisses zwischen Preußen und Frankreich jeden Versuch, dasselbe zu vereiteln, ausschließen würde. Wenn aber die Königliche Regierung diese Ansichten teile, so sei es im Interesse ihrer praktischen Verwirklichung sehr wünschenswert, wenn nicht notwendig, denselben vor dem Beginne der parlamentarischen Session einen sichtbaren Ausdruck zu geben, um einerseits die weitverbreitete Besorgnis einer preußisch-russischen Allianz von vornherein zu beseitigen, andererseits die französische Regierung zu einem sicheren, selbstbewußten Auftreten den zu erwartenden leidenschaftlichen Angriffen gegenüber in den Stand zu setzen.

In Vorstehendem habe ich diejenigen auf die Allianzfrage im allgemeinen bezüglichen Äußerungen zusammengefaßt, welche Herr Rouher in einer mehr als anderthalbstündigen Unterredung tat, ohne sie alle unmittelbar aneinander zu reihen. Was er im Laufe derselben Unterredung über die spezielle Behandlung der Luxemburger Angelegenheit sagte, werde ich weiter unten vorzutragen die Ehre haben. Zunächst erlaube ich mir zu resumieren, was ich ihm in jener Beziehung erwiderte.

Ich sagte ihm, daß ich keine wesentliche Divergenz zwischen der Auffassung des Staatsministers und derjenigen Eurer Exzellenz über den Wert, welcher der Allianz zwischen Preußen und Frankreich für beide Länder beizumessen, voraussetzen zu dürfen glaubte. Ich wolle nur darauf aufmerksam machen, daß dem System der preußischen Allianz für Frankreich nicht mehr dasjenige der österreichischen gegenüberstehe. Österreich befinde sich nicht mehr in der Lage, eine aktive Politik zu treiben, am allerwenigsten gegen Preußen. Herr v. Beust selbst sehe dies vollkommen ein, und in dieser Situation werde sich der österreichische Kaiserstaat, selbst wenn es ihm gelingen sollte, sich wieder zu konsolidieren, noch während einer langen Reihe von Jahren befinden. Österreich sei also ein Faktor, welcher aus den französischen Kombinationen ausscheide. Gleichwohl würde auch ich einen selbst nur diplomatischen Gegensatz zwischen Frankreich und Preußen für sehr bedenklich halten.

Infolge dieser Bemerkung, deren Richtigkeit Herr Rouher nicht bestritt, substituierte derselbe, wie ich dies eben angedeutet habe, jedesmal dem Ausdruck »österreichische Tendenzen« das Wort »antipreußische«.[1]

Ich bemerkte ferner, daß Eure Exzellenz mir noch vor kurzem geschrieben hätten, wie in Ihrer, seit der Übernahme des Ministeriums vertretenen Ansicht, wonach die preußisch-französische Allianz den dauernden Interessen beider Länder entspricht, keine Veränderung vor sich gegangen sei.[2] Die Entwicklung dieses Verhältnisses sei aber durch das hastige Vorgehen der französischen Diplomatie in der letzten Zeit gehemmt worden. Ich resumierte den Gang der römischen und der Luxemburger Angelegenheit und hob hervor, daß Herr

[1] Mit diesem Verhalten des Staatsministers Rouher sind die Vorschläge zu vergleichen, die Kaiser Napoleon in diesen Tagen durch den Fürsten Metternich dem österreichischen Kabinett unterbreiten ließ.

[2] Vgl. Nr. 324.

Benedetti zum Nachteil beider die erstere der letzteren untergeordnet und in dieser auf Entscheidungen gedrängt habe, zu welchen sie nicht reif sei. Ich teilte dem Minister darauf durch Vorübersetzung des bezüglichen Teils des geehrten Erlasses Nr. 509 vom 21. Dezember mit,[1] was Eure Exzellenz Herrn Benedetti über die Art der von Frankreich in der Luxemburger Angelegenheit eventuell zu ergreifenden Initiative gesagt haben. Ich erinnerte zugleich daran, daß dies von Anfang an der von der Königlichen Regierung eingenommene Standpunkt gewesen sei und daß Eure Exzellenz schon in Ihren ersten Unterredungen Herrn Benedetti erklärt hätten, Frankreich müßte die Initiative ergreifen.

Herr Rouher gab die Richtigkeit meiner Andeutung beinahe zu, daß der Kaiserliche Botschafter die Römische Frage, teils wegen seiner persönlichen Auffassung der letzteren, teils aus Besorgnis, daß wir unsere Mitwirkung zu dem Zwecke verwerten möchten, um den nach seiner Ansicht wichtigeren Konzessionen in betreff Luxemburgs zu entgehen, mit einer gewissen Lauheit behandelt habe. In der Tat seien die uns in der Römischen Frage gemachten Anträge eine mehr vorübergehende, durch die damalige Lage der letzteren motivierte Episode gewesen. Für unsere dauernden Beziehungen und für die Stellung der Kaiserlichen Regierung zur öffentlichen Meinung im Lande sei die Luxemburger von größerer Bedeutung. Denn von dem Augenblicke an, wo dieselbe in dem gewünschten Sinne gelöst sei, könne auch die Lösung der belgischen Frage nicht mehr bezweifelt werden. Letztere liege auch im preußischen und deutschen Interesse, da sie Frankreich vom Rhein desinteressieren würde.[2] Solle die Lösung der Luxemburger Frage aber den ins Auge gefaßten Einfluß ausüben und nicht die Gefahr einer völlig entgegengesetzten Wirkung eintreten, so könne Frankreich nicht eine Initiative ergreifen, durch welche nicht allein der Beweis, daß Preußen dieser Macht gern gefällig sei, nicht geliefert, sondern auch der Anschein erweckt werden würde, als übe Frankreich eine Pression aus, um uns zur Aufgebung von Luxemburg zu veranlassen.

Auf meine Bemerkung, daß wir auch unsererseits die öffentliche Meinung in Deutschland berücksichtigen und daher den Vorwurf vermeiden müßten, die Initiative zur Abtretung eines Landes ergriffen zu haben, welches zum Gebiete des ehemaligen Deutschen Bundes gehört habe und daher vielfach als deutscher Boden angesehen würde, erwiderte der Minister: was in dieser Beziehung die Kaiserliche Regierung wünsche, sei nichts anderes, als was Eure Exzellenz selbst seinerzeit vorgeschlagen hätten. Er ging darauf in verschiedene, mir bis dahin unbekannt gewesene Einzelheiten über Verhandlungen ein, welche, wie es scheint, schon vor der Aufstellung des Entwurfs eines geheimen Traktats zwischen Eurer Exzellenz und Herrn Benedetti gepflogen worden wären. Wenn ich ihn richtig verstanden habe, so nahm er an, daß die französische Regierung anfänglich vorgeschlagen habe, die Friedensschlüsse mit den süddeutschen

[1] Nr. 325.

[2] Nur die Ablenkung auf Belgien vermag also nach französischer Auffassung das auch von Rouher eingestandene Rheingelüste zum Stillschweigen zu bringen.

Staaten dazu zu benutzen, um dem Könige der Niederlande in Deutschland eine Territorialentschädigung[1*] für das Großherzogtum Luxemburg zu beschaffen. Eure Exzellenz hätten dies aber nicht für notwendig erklärt, da sich in den Domänen[2*] der annektierten Länder eine solche Territorialentschädigung ausfindig machen lassen würde. Letztere habe Preußen übernehmen sollen, während der Kaiser eine größere Geldentschädigung, etwa 3 bis 4 Millionen, hinzugefügt haben würde.[3*] Im Hinblick auf diese Lösung habe Eure Exzellenz es für zweckmäßig erachtet, zuerst Limburg und Luxemburg für den Norddeutschen Bund zu fordern, beides indessen nur scheinbar, um demnächst durch Überlassung des erstgedachten Landes an Holland den König-Großherzog zur Überlassung des letztgedachten an Frankreich geneigter zu machen.

Als ich bemerkte, daß die Sache in der Tat anfänglich so geführt worden wäre, aber wegen der entstandenen Mißdeutungen in diesem Wege habe innegehalten werden müssen und seitdem die Angelegenheit liegen geblieben sei, bemerkte Herr Rouher, alles, was er wünsche, sei, daß jene Verhandlungen wieder aufgenommen würden, und zwar in der Art, daß, sei es die offiziellen Agenten beider Mächte, sei es, wenn man dies nicht wolle, ad hoc zu sendende vertrauliche Agenten, in beiderseitigem Einverständnisse behufs Erreichung des ins Auge gefaßten Zieles im Haag unterhandelten. Er bat mich, diesen Vorschlag bei Eurer Exzellenz zu befürworten.

Ich lehnte dies ab, da Eure Exzellenz wiederholt erklärt hätten, Frankreich müsse die Initiative ergreifen, und da ich überdies die gegenwärtige Lage nicht hinlänglich kennte, um über die Zulässigkeit des vorgeschlagenen Weges ein Urteil fällen zu können. Dagegen konnte ich den dringenden Wunsch des Staatsministers nicht zurückweisen, Eurer Exzellenz über unsere Unterredung Vortrag zu halten. Ich sagte ihm, daß Eure Exzellenz auf sein Urteil einen hohen Wert und in seine Gesinnungen gegen Preußen ein großes Vertrauen setzten, also ohne Zweifel seine Bemerkungen in die sorgfältigste Erwägung ziehen würden. Mehr könne ich ihm aber nicht versprechen und daher auch den Erfolg nicht in Aussicht stellen.

Herr Rouher sprach mir noch die Überzeugung aus, daß, wenn er mit Eurer Exzellenz unmittelbar verhandeln könnte, eine vollständige Einigung binnen acht Tagen erzielt werden würde. Er wurde in seinen Berufungen an unsere freundschaftlichen Gefühle, in der Hervorhebung der Vorzüge einer preußisch-französischen Allianz, endlich in der Erinnerung an die großartige Zustimmung des Kaisers Napoleon zu allen von uns gestellten Friedensbedingungen, und zwar zu den höchsten[4*] — denn er glaube zu wissen, daß ich zu weit dahinter zurückbleibenden[5*] »subsidiären« Bedingungen ermächtigt gewesen sei, — immer wärmer, je mehr sich das Gespräch verlängerte, und ließ mir den Eindruck zurück, daß die Kaiserliche Regierung sich in der Tat in großer Verlegenheit befindet und mit den ernstesten Besorgnissen auf die bevorstehende Session blickt.

Was ich von allen anderen Seiten höre, bestätigt diese Auffassung. Hochgestellte Militärs greifen in der rücksichtslosesten Weise »die Rouher-La

Valettesche Politik« an, und selbst Adjutanten des Kaisers[1] üben laut eine Kritik, welche deutlich beweist, daß sie die Stellung ihres Souveräns für erschüttert halten.

Eure Exzellenz werden aus dem Inhalte dieses Berichts geneigtest ersehen, in welche peinliche Stellung mich die Lage der darin besprochenen Fragen versetzt. Eure Exzellenz haben mich auf Allerhöchsten Befehl angewiesen, allen hiesigen Ansprüchen von Hause aus proprio motu entgegenzutreten, welche den Anspruch der Königlichen Regierung umgehen, daß Frankreich vor allem sich selbst kompromittiere und uns dadurch Bürgschaft gebe.[2] Wenn nun meinen in diesem Sinne abgegebenen Erklärungen frühere vertrauliche Verabredungen zwischen Eurer Exzellenz und Herrn Benedetti entgegengehalten werden,[6*] so muß ich zwar annehmen, daß hierbei Mißverständnisse und falsche Auslegungen obwalten; es wird mir aber durch meine sehr unvollständige Bekanntschaft mit jenen Verhandlungen sehr erschwert, Klarheit in die Verhältnisse zu bringen und die mir französischerseits gemachten Deduktionen so schlagend zu widerlegen, wie Eure Exzellenz ohne Zweifel dazu imstande sind. Dies kann, meines Erachtens, nur durch eine unmittelbare Auseinandersetzung zwischen Eurer Exzellenz und Herrn Benedetti geschehen, und solange eine solche nicht erfolgt ist, würde eine rein negative Haltung meinerseits, verbunden mit der durch Eurer Exzellenz Gesundheitszustand bedingten äußersten Seltenheit Ihres Verkehrs mit dem französischen Botschafter einer fin de non recevoir oder einer Modifikation früherer Zusagen[7*] gleichgeachtet werden, welche über Eurer Exzellenz Absichten hinausgehen dürfte. Vielleicht bietet der mir von Herrn Rouher angedeutete Vorschlag, wonach keines von beiden Kabinetten zunächst die Initiative zu ergreifen, vielmehr beide durch vertrauliche Agenten und in gemeinsamem Einverständnis die Frage im Haag vorzubereiten hätten, einen Ausweg, um die Angelegenheit eine Zeitlang in der Schwebe zu lassen. Falls Eure Exzellenz diese Ansicht teilen, so würde ich es für sehr wünschenswert halten, daß Eure Exzellenz den Gedanken mit Herrn Benedetti selbst besprechen, wobei ich mir hervorzuheben erlaube, daß derselbe mir von Herrn Rouher, nicht vom Marquis de Moustier ausgesprochen worden, folglich bis jetzt nicht als ein Vorschlag des französischen Kabinetts zu betrachten ist und der Minister der auswärtigen Angelegenheiten vielleicht nichts davon weiß.

Randbemerkungen Bismarcks:

1* Benedetti wollte Ostfriesland, was ich, schon in Nikolsburg, ablehnte.[3]
2* mir nicht erinnerlich
3* Benedetti
4* ?
5* nein
6* ?
7* ?

[1] Vgl. dazu die Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 368.
[2] Nr. 323.
[3] Vgl. Nr. 238, Anm.

328.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 7 janvier 1867

J'ai vu l'Empereur ce matin; après l'avoir remercié de la preuve de bienveillance qu'il venait de m'accorder en me conférant la Grand-Croix de la légion d'honneur, je suis entré dans le vif des questions politiques et je crois devoir appeler l'attention de Votre Excellence sur les paroles très significatives que Sa Majesté a prononcées.

L'Empereur m'a assuré avoir lu avec grand intérêt Votre dépêche Nr. 1 du premier janvier 1867.[1]

« C'est une bien grosse affaire, » ajouta Sa Majesté, « parce que Vous proposez tout bonnement la révision du traité de 1856. Comment pensez-Vous qu'une révision radicale du traité de Paris puisse s'effectuer *sans que j'en subisse un nouvel échec?* »

J'ai expliqué l'initiative que Vous venez de prendre de la manière suivante:

« Votre Majesté se rappelle, » ai-je répondu, « qu'avant mon départ pour Vienne, Elle a posé en principe:[2]

1°. que la France et l'Autriche n'ont plus rien qui les sépare,

2°. qu'en Orient elles ont des intérêts analogues, sinon identiques,

3°. que maintenant c'était à l'Autriche de prendre l'initiative et la haute direction dans les Affaires Orientales,

4°. que pour empêcher la Russie d'amener des complications il faudrait lui faire certaines concessions.

« Eh bien, Sire, c'est sur cette base que mon Gouvernement s'est placé, il en donne la preuve en affirmant l'identité de nos intérêts en Orient, — en cherchant à s'entendre avant tout avec Votre Majesté tout en se déclarant prêt à prendre l'initiative pourvu que cette entente se réalise; en proposant enfin que certaines concessions soient faites en Orient à la Russie afin de l'engager à rester tranquille.

«Par la révision du traité de Paris, nous n'entendons pas abandonner le terrain à la Russie, mais nous voulons rechercher en commun avec Votre Majesté les moyens de nous concilier la Russie et d'écarter des turbulences qui nous prendraient au dépourvu. »

L'Empereur m'assura que placée ainsi la question lui semblait offrir des avantages, « mais, » continua Sa Majesté, « Vous semblez vouloir réunir une conférence et mettre sur le tapis la question toute entière. Êtes-Vous bien sûrs que la Russie et l'Angleterre accepteront? Ne vaudrait-il pas mieux circonscrire la chose aux affaires de Serbie et de Crête? »

« Nous ne nous sommes adressés qu'à Vous, Sire,» ai-je répondu, « et cela pour

[1] Gedruckt: Beust, Aus drei Vierteljahrhunderten 2, 57—62.

[2] Mit dieser Eröffnung begann Kaiser Napoleon, angesichts des stockenden Verlaufs der Verhandlung mit Preußen, ein zweites Eisen ins Feuer zu legen. Diese Politik enthielt den Versuch, Preußen zum mindesten zu isolieren.

plusieurs raisons. La première c'est que nous tenons à ne pas nous avancer sans être certains que Vous nous approuvez et surtout que Vous nous appuyez. Et puis nous avons trop le sentiment des convenances pour ne pas nous adresser d'abord à l'auteur véritable du traité de Paris avant de nous lancer dans des négociations qui peuvent en modifier certaines dispositions. Enfin nous nous adressons d'abord à Vous parce que nous tenons à ce que Vous sachiez que nous aimons à Vous devoir une marque de bon procédé et nous regarderons comme tel l'appui que Vous nous prêterez afin de nous céder en quelque sorte la haute direction des affaires orientales. »

« Je ne demande pas mieux, » me dit Sa Majesté, « si Vous parvenez à réunir des conférences à Vienne, je Vous certifie que mon représentant aura pour instruction première de Vous appuyer dans tout ce que Vous voudrez faire en Orient.

« Si une révision du traité de 1856 devenait nécessaire il faudrait que j'eusse de mon côté *une compensation*, qu'en pensez-Vous? »

J'avais prévu cette question et j'ai répondu:

« Si Votre Majesté me permet de Lui parler franchement et de me dépouiller de mon caractère officiel je Lui dirai *ma* pensée et je garantis qu'elle ne peut s'écarter de beaucoup de ce que l'on pense à Vienne.

« Nous voudrions empêcher que la Turquie ne s'écroulât — si nous pouvons la caler encore pendant quelque temps, nous ne demandons pas mieux — mais si la machine s'effondre, il serait bon d'y être préparé. Il est clair que nous devons penser avant tout au littoral de l'Adriatique, c'est par conséquent de ce côté-là que nous posterions nos regards. La question de savoir si les Principautés ne devraient pas être maintenues comme tampon entre la Russie et nous serait à examiner — il faudrait également s'entendre au sujet de ce que l'on pourrait laisser à la Russie. Quant aux compensations à donner à la France, nous pensons qu'il y a pour elle en Egypte un champ fertile à exploiter. »

L'Empereur m'arrêta pour me dire: « *C'est bien vrai cela, malheureusement je trouve toujours l'Angleterre sur ma route.* »

« Pour tout cela, Sire, » ai-je dit à Sa Majesté, « il n'y a pas de temps à perdre, aussi suis-je particulièrement chargé de prier Votre Majesté de prendre une résolution quelconque sur cette affaire.

« Plus l'entente entre nous sera et embrassera de détails, plus nous en serons satisfaits, mais il ne faudrait pas se laisser dévancer par les événements. »

L'Empereur me répondit d'une manière très satisfaisante en m'assurant qu'il tenait beaucoup à nous être agréable, qu'il croyait qu'en effet des conférences à Vienne nous seraient utiles et qu'il était prêt à remettre entre nos mains toute cette affaire.

Il ajouta: « Je vous remercie de votre franchise et veux vous rendre la pareille. Voici ce qui s'est passé. Budberg est venu me lire une dépêche de Gortchakoff par laquelle ce dernier lui enjoignait de m'offrir une entente définitive sur la question d'Orient. Cette entente devait se baser sur le principe de *non-intervention*.

« Cette proposition m'a un peu embarrassé parce que le principe est assez dans mes idées, mais je m'en suis méfié immédiatement, — en effet non-intervention de l'Occident en Orient, cela veut dire influence exclusive et intervention morale, puissante de la Russie. J'ai *tergiversé*. Hier Mr. de Talleyrand nous a dit que le Prince Gortchakoff voulait à toute force activer les négociations avec moi, qu'il assurait vouloir tout accepter *excepté des conférences*. Je ne sais comment vous ferez à Saint-Pétersbourg à moins de vous être déjà entendu à ce sujet. »

J'ai répondu à Sa Majesté que je pouvais l'assurer que nous n'avions fait de démarche nulle part, que cependant je me figurais que le Prince Gortchakoff a surtout en vue la Conférence de Paris, auprès de laquelle la Russie a tout dernièrement subi un échec très rude, qui sait si elle ne composera pas lorsqu'elle se doutera que ce n'est pas contre elle que nous voulons agir?

« Si Votre Majesté nous laisse marcher en avant si Elle peut nous assurer de Son appui, je ne doute pas, que nous ne parvenions à un bon résultat. »

L'Empereur affirma encore une fois qu'il était prêt à nous aider dans notre grande entreprise, il me promit de ne pas perdre de temps et de me donner bientôt de ses nouvelles et réitéra l'expression de Son désir de se placer franchement *à nos côtés* dans les affaires d'Orient.

Avant de me congédier, Sa Majesté me demanda ce que voulait dire une dépêche de Gramont qui prétend que Vous recevez des nouvelles de Paris selon lesquelles des négociations seraient prêtes à aboutir avec la Prusse et la Russie en vue de la reconstitution de la Pologne.

J'ai répondu qu'en effet j'en avais beaucoup entendu parler, mais que pour ma part je n'y avais jamais ajouté foi.

« Vous avez raison, » me dit l'Empereur en riant, « jamais je n'ai prononcé le mot Pologne et je vous assure que c'eût été rendre la liaison entre la Prusse et la Russie indissoluble. »

J'ai parlé alors de tous les mille bruits qui couraient à propos de Sa politique, de la nomination de La Valette — de l'entente avec la Prusse etc. L'Empereur m'a certifié que rien de tout cela n'était fondé [1] et me congédia avec de bonnes et amicales paroles. Je me borne aujourd'hui à Vous adresser la relation de mon entretien avec l'Empereur, me réservant de revenir demain sur les appréciations qu'il m'a suggérées.

329.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim

Berlin, den 8. Januar 1867 [2]

Eure Exzellenz erwähnen in Ihrem gefälligen geheimen Bericht Nr. 583 vom 28. v. Mts. v. Js. die Bedenken, welche der Marquis de Moustier gegen Manifestationen in Luxemburg geäußert hatte, solange eine preußische

[1] Vgl. dazu die Äußerungen Rouhers zu dem Grafen Goltz, Nr. 327.

[2] Der Bericht vom 3. Januar war noch nicht in Bismarcks Händen.

Garnison daselbst sei. Ich kann diese Bedenken nicht für so ernst gemeint halten, als Eure Exzellenz selbst sie anzusehen scheinen, sondern in ihnen nur den Wunsch erkennen, ohne irgendeine eigene Tätigkeit uns allein das ganze Odium der Initiative zuzuschieben. Denn es liegt zu nahe, um nicht von dem Kaiserlichen Herrn Minister sofort verstanden zu sein, daß ich nicht von Straßenmanifestationen zu Herrn Benedetti gesprochen habe, welche unsere Soldaten à coups de bâton unterdrücken würden, sondern von Manifestationen der angeseheneren Einwohner oder Korporationen, welche in anständiger Form sich an ihre Regierung wendeten, um die Nachteile fremder Garnison und eines festen Platzes für die Stadt hervorzuheben. Eure Exzellenz haben selbst bemerkt, daß es sich nicht um Bewegungen im Sinne des Anschlusses an Frankreich, sondern zunächst nur um den Wunsch handelt, die Festung in eine offene Stadt verwandelt zu sehen, um die Aufgebung eines Besatzungsrechtes anzubahnen, welches für uns einen problematischen Wert hat. Eure Exzellenz wollen solchen Mißverständnissen, welche es schwer ist, nicht für absichtliche zu halten, mit Entschiedenheit entgegentreten.

Ich kann bei dieser Gelegenheit nicht umhin, auf Eurer Exzellenz geheimen Bericht Nr. 579 vom 26. Dezember[1] zurückzukommen und einige Bemerkungen daran zu knüpfen, um unsere Stellung zu den französischen Vorschlägen zu erläutern. Ich befürchte, daß Eure Exzellenz dieselbe von Anfang an als zu entschieden günstig und eingehend aufgefaßt haben, wenn Sie, vielleicht getäuscht durch unklare und zu sanguinische Berichte des Herrn Benedetti, die Bereitwilligkeit »zu einem geheimen Vertrage voraussetzten, durch welche wir dem Kaiser den Erwerb Belgiens oder eines Teiles desselben verschaffen sollten«. Wir haben nie eine andere Stellung eingenommen als die, daß wir Erwerbungen Frankreichs nach dieser Seite hin als mit unseren eigenen Interessen und mit unserer Allianz mit Frankreich verträglich erklärten, wenn Frankreich dagegen uns das Vertrauen einflöße, daß es von allen Forderungen auf deutscher Seite absehe und uns überhaupt auf dem deutschen Gebiete freie Hand lassen werde. In diesem Sinne konnten wir unsere Politik mit der französischen vereinigen. Es kam aber dabei, wie ich weder Herrn Benedetti noch Eurer Exzellenz von Anfang an verhehlt habe, wesentlich darauf an, ob Seine Majestät der König dieses Vertrauen gewinnen könne; und Eure Exzellenz werden mir zugeben, daß die Haltung Frankreichs, auch nachdem die ersten befremdlichen und aus den feindlichen Tendenzen des Herrn Drouyn de Lhuys hervorgegangenen Anforderungen in betreff von Mainz von Eurer Exzellenz beseitigt waren, nicht eben dazu angetan war, mich in der Erweckung und Stärkung dieses Vertrauens bei Seiner Majestät zu unterstützen.

Eure Exzellenz bemerken, daß Ihnen das Verlangen nach Luxemburg nie in dem Sinn einer Kompensation für die von Preußen im Jahre 1866 erworbenen Vorteile erschienen sei. Aber Sie erwähnen auch gleichzeitig, daß »abgesehen von Luxemburg« der vorgeschlagene geheime Vertrag beiden kontrahierenden Teilen gleiche Vorteile gewähren solle und daß nur Luxemburg eine Ausnahme von dieser Parität mache. Wie können wir denn dasselbe anders

[1] Nr. 326.

ansehen als eine Kompensation für das von Preußen bereits mit eigenen großen Opfern und mit einer durch die Pflicht der Selbstverteidigung hervorgerufenen Kraftanstrengung Errungene? Eure Exzellenz bezeichnen Luxemburg als eine Abschlagszahlung. Es ist schwer, in der drängenden Forderung einer solchen, von uns mit einer eigenen Initiative und ohne jede Mitwirkung geforderten Abschlagszahlung nicht das Bestreben zu erkennen, uns vor den Augen Deutschlands und Europas zu kompromittieren und eventuell zu isolieren, um uns dadurch die Möglichkeit anderer Beziehungen abzuschneiden und uns im gegebenen Falle in die Lage zu setzen, entweder allen weitergehenden Forderungen Frankreichs nachzugeben oder einen Krieg mit Frankreich in dem von letzterem gewählten Augenblick und unter für uns ungünstigen Umständen zu akzeptieren. Während man in Paris — ich muß dies auch Eurer Exzellenz retrospektiven Ausführungen gegenüber wiederholen — für uns nichts getan hat, als unserem unsere Existenz bedrohenden Kampfe ruhig zuzusehen (eine Neutralität, deren Wichtigkeit für uns ich vollkommen anerkenne), eine Aktion aber sofort nach unseren ersten Erfolgen nur noch zugunsten Österreichs und im Interesse der Integrität der letzteren Macht in dringender diplomatischer Verwendung hat eintreten lassen, verlangt man von uns, daß wir Frankreich nicht allein zu neuen Erwerbungen behilflich sein, sondern daß wir ihm dieselben sogar entgegentragen und den Besitzer von Luxemburg auf eigene Kosten entschädigen sollen! Daß dies Verlangen, wie sehr es auch durch das von Eurer Exzellenz hervorgehobene Bedürfnis des Kaisers, seinem eigenen Lande mit handgreiflichen Vorteilen der preußischen Allianz entgegenzutreten und die öffentliche Meinung für sich zu gewinnen, motiviert sein mag, doch in höchstem Grade geeignet war, uns stutzig und vorsichtig zu machen, und daß es nicht dazu beitragen konnte, die sehr natürliche und in jeder Weise gerechtfertigte Abneigung gegen die Überlassung eines deutschen Territoriums an Frankreich zu überwinden, ist leicht einzusehen. Diese Abneigung kann nur durch ein wachsendes Vertrauen in die Politik Frankreichs und durch die Gewißheit größerer Vorteile für unsere eigene künftige Politik überwogen werden — nicht aber durch ein Drängen, welches von einem drohenden Charakter keineswegs freigeblieben ist.

Denn wenn Eure Exzellenz in letzterer Beziehung auch hervorheben, daß von seiten der Kaiserlichen Regierung Ihnen gegenüber eine drohende Sprache niemals geführt worden sei, so hat doch das Auftreten des Kaiserlichen Botschafters in Berlin, wie ich Eurer Exzellenz wiederholt bemerkt habe, nur zu oft das Gepräge der Drohung getragen. Wieviel davon auch dem persönlichen Charakter und den Gewohnheiten des Herrn Benedetti zuzuschreiben sein mag, so können wir doch nicht umhin, auch in den Äußerungen des Marquis de Moustier Drohungen zu finden, wenn er in den vertraulichen Gesprächen mit Eurer Exzellenz auf die für beide Mächte gleichmäßig obwaltenden Gefahren eines Zwiespaltes hinweist und auf die Notwendigkeit, andere und zwar drohende Allianzen einzugehen, wenn wir Frankreich nicht den Willen tun. Er nennt diese Allianzen zwar bâtardes, aber er droht mit ihnen schon in dem Falle, daß wir die von Frankreich begehrten einseitigen, für uns bedenklichen

und jedenfalls für uns keine Vorteile mit sich bringenden Akquisitionen in Luxemburg ihm nicht sofort verschaffen könnten. Wir haben keine Ursache, daran zu zweifeln, daß der gegenwärtige kaiserliche Minister, im Gegensatz zu den Tendenzen seines Vorgängers, die Verständigung und Allianz mit Preußen aufrichtig wünscht, und wir haben in dieser Beziehung mit seinen Äußerungen nur Ursache, zufrieden zu sein. Aber derselbe Minister weist doch auch — wie wir übrigens ganz begreiflich finden — anderweitige Kombinationen nicht ab, zu welchen ein unabweisliches Bedürfnis nötigen könnte. Für uns kann ein solches unabweisliches Bedürfnis ebensowohl eintreten, und wir müssen dasselbe sogar nach der ganzen bisherigen Haltung Frankreichs für den Fall voraussehen, daß wir den gegenwärtigen Zumutungen Frankreichs nicht genügen und ihm die mit solcher Hast geforderte »Abschlagszahlung« durch Verschaffung Luxemburgs auf unsere Kosten nicht leisten können. Es wäre daher eine Übereilung von der ernstesten Tragweite, wenn wir durch kompromittierende Schritte uns die Möglichkeit anderweitiger Kombinationen abschneiden wollten, ehe wir durch eine Aktion Frankreichs die Bürgschaft haben, daß auch diese Macht mit voller Entschiedenheit und ohne hinterhältige Gedanken an dem System festhalten will, welches durch die vorgeschlagene Verständigung inauguriert werden soll.

330.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 9 janvier 1867

En faisant connaissance à Paris avec le monde officiel, et dans mes entretiens avec les hommes d'État et autres personnes distinguées du Gouvernement, de la Cour et de la Société. on me marque beaucoup de sympathie pour la Bavière et de l'intérêt pour la conservation et consolidation de son autonomie. En s'exprimant dans ce sens, et en m'assurant de ces sentiments, on ne me cache pas l'antipathie que tout Français éprouve contre la Prusse, et la méfiance qu'elle lui inspire.[1] On espère en France que le Sud de l'Allemagne saura ré-

[1] Vgl. dazu den Bericht des österreichischen Botschafters in Berlin, Grafen Wimpffen, der mit Benedetti in vertraulichem Verhältnis stand, vom 12. Januar 1867: Herr Benedetti teile die günstigen Eindrücke nicht, die Bismarck sich bemühe, in französischen Regierungskreisen hervorzurufen, sondern sei vielmehr bestrebt, dieselben, so oft sie in Paris die Oberhand gewinnen, durch seine Erfahrungen, Erinnerungen und Kenntnis des hiesigen Terrains abzuschwächen oder wenigstens auf das richtige Maß zurückzuführen. »Mr. Benedetti glaubt nicht an ein geheimes Bündnis zwischen Preußen und Rußland, wohl aber an ein intimes, vom Könige persönlich angestrebtes Verhältnis zwischen den beiden Höfen, welches ihn einigermaßen beunruhiget. Die größte Gefahr erblickt er aber in dem Norddeutschen Bunde selbst. « Ce n'est » — sagte er erst kürzlich zu mir — « qu'une formidable machine de guerre qui si elle parvient à s'étendre sur le midi de l'Allemagne, deviendra le plus grand danger pour vous et pour nous. » Mr. Benedetti sprach gegen mich öfters die Besorgnis aus, daß der Anschluß Süddeutschlands an Preußen sehr bald erfolgen könnte. — Die Bemühungen Badens in dieser Richtung, wenn sie vorderhand auch nur zum Abschlusse einer Militärkonvention führen sollten, der Ministerwechsel in

sister aux aspirations du Nord, on fonde en cet égard le plus de confiance sur la Bavière, lui sachant les éléments pour cela. « Si la politique de Bavière, » m'a observé un des membres du Conseil Privé, « peut obtenir ce résultat, elle serait d'avance assurée du suffrage général de la France! . . . »

331.

Registratur über eine Unterredung Bismarcks mit dem Botschafter Benedetti

Kopie. A. A. Berlin

10. Januar 1867

Der Kaiserlich französische Botschafter Herr Benedetti hatte mich infolge eines aus Paris erhaltenen außerordentlichen Kuriers[1] um eine entrevue ersucht, zu welcher er sich heut auf dem Königlichen Ministerium des Auswärtigen im Auswärtigen Amte einfand.

Herr Benedetti stellte die Frage, ob wir die Unterhandlungen über ein Bündnis und über Luxemburg noch als schwebend betrachteten oder ob dieselben vertagt bzw. abgebrochen seien.

Ich erwiderte ihm, daß wir dieselben als schwebend ansähen, ich hätte sie von Anfang an als zeiterfordernd bezeichnet, aber nie daran gedacht, sie aufzugeben. Graf Goltz habe noch neulich eine Unterredung darüber mit dem Staatsminister Rouher gehabt. Herr Benedetti bemerkte, daß eben an diese

Bayern und das, wie ich weiß, vorhandene Verlangen der größeren Staaten des Norddeutschen Bundes, namentlich Sachsens, nach einem Anschlusse Süddeutschlands, um eine Art Gegengewicht gegen die preußische Übermacht zu bilden: — alle diese Umstände sind nicht geeignet, die Befürchtungen des französischen Botschafters zu beseitigen.« (H. H. u. St. Archiv, Wien.)

[1] In dem Erlasse Moustiers an Benedetti vom 7. Januar 1867 (Origin. diplom. 14, 48 f.) heißt es: « Malgré notre résolution de nous renfermer dans une attitude tout à fait expectante, il ne nous est pas possible d'empêcher les choses d'avoir leur cours. Les chambres vont s'ouvrir, et notre langage, qui restera toujours calme, ne saurait toutefois avoir exactement la même nuance dans toutes les hypothèses. C'est ce que Mr. Rouher, avec l'autorisation de l'Empereur, a essayé de faire comprendre dernièrement au Comte de Goltz, en se plaçant au point de vue personnel des obligations que lui imposent ses fonctions de Ministre d'État. Certainement Mr. de Bismarck est libre de repousser notre alliance après nous l'avoir offert la sienne, ou de garder le Luxembourg après nous l'avoir promis. Mais faire tout cela sans nous en donner aucun motif, sans le colorer d'aucune façon — un procédé qui tout au moins doit nous surprendre, — c'est une chose vraiment étrange, et qui déconcerte toutes les habitudes comme tous les calculs diplomatiques. S'il a envie de faire honneur à ses engagements précédents, sa conduite est bien plus inexplicable encore. Quoiqu'il en soit, nous devons, comme je l'ai dit, répondre prochainement à la légitime préoccupation du pays et des grands corps de l'État. Il y a là un fait qui s'impose tellement qu'il rend presque nécessaire la démarche que l'Empereur désire que vous fassiez sans retard. Le Comte de Goltz a dû déjà la faire pressentir à sa Cour, et vos explications sauront lui maintenir son véritable caractère et sa véritable origine, que je viens d'indiquer . . . . En tout cas, je le répète, nous sommes amenés par les circonstances à devoir fixés promptement. J'espère qu'on le comprendra à Berlin, et qu'on ne méconnaît pas le soin scrupuleux que nous avons apporté, et que nous voulons continuer à apporter, à ne rien faire ou dire qui puisse être mal interprété et altérer nos rapports avec la Cour de Berlin. Nous avons tout fait au contraire pour les améliorer.»

Unterredung auch seine Mitteilungen aus Paris anknüpften und daß er nicht mit einem eigentlich offiziellen Auftrage, sondern infolge eigenhändiger Schreiben der Minister Moustier und Rouher zu mir käme.

Er trat dann zunächst in bezug auf die Luxemburger Frage mit dem Ansinnen hervor, daß wir in derselben eine Initiative der holländischen Regierung gegenüber ergreifen möchten.

Ich konnte ihm in Erwiderung darauf nur die schon früher gegebene Erklärung wiederholen, daß wir uns auf eine Initiative nicht einlassen könnten. Bei uns könnten den Ausgangspunkt nur Wünsche bilden, welche von Luxemburg selbst kämen. Erst wenn in den Kreisen der dortigen Einwohner — natürlich nicht durch Straßenskandal, sondern in anständiger Weise — Wünsche laut würden, welche Befreiung von der Last und Hemmnis des Festungscharakters verlangten, würden wir in den Fall kommen zu prüfen, welchen Wert das Garnisons- und Festungsrecht in Luxemburg für uns habe und ob wir darauf verzichten könnten, um den kundgegebenen Wünschen zu genügen. Ohne daß uns eine solche Handhabe geboten würde, könnten wir keine Schritte tun, um die Wünsche Frankreichs zu befördern.

Der Botschafter kam sodann auf das Bündnis zwischen Preußen und Frankreich im allgemeinen und fragte, ob wir ein solches zu schließen ablehnten oder nicht?

Ich erwiderte, wir lehnten es keineswegs ab, müßten aber darauf sehen, daß das Bündnis nicht eine zwecklose Kompromittierung[1] für uns herbeiführe. Ich entwickelte ihm dann meine Ansicht über Zweck und Gegenstand des Bündnisses.

Frankreich sei ja an sich stark genug, um gegen irgendeinen ohne Preußens Beteiligung versuchten Angriff keines Bündnisses zu bedürfen; was es von uns begehren könne, sei nur die Garantie, die wir ihm gegen das Zustandekommen von Koalitionen gewähren könnten. Eine vertragsmäßige Verständigung hierüber könne von großer Wichtigkeit für Frankreich sein, sie gehe noch über den Dienst hinaus, den Frankreich uns im vergangenen Jahre geleistet; wir hätten auf Frankreichs wohlwollende Neutralität rechnen müssen, ohne daß sie uns vertragsmäßig zugesichert worden, mehr aber als diese habe uns Frankreich nicht gewährt; die Vorteile, welche uns zuteil geworden, hätten wir ohne Frankreichs Beistand ganz allein durch unsere eigene Anstrengung erringen müssen; es sei nicht billig, wenn Frankreich mehr von uns verlange, als es uns gewährt habe, nämlich eben die wohlwollende Neutralität, im Falle es selbst Händel bekomme. Ein vertragsmäßiges Abkommen, wenn es auf diese Bedeutung beschränkt werde, dürfte eher zu erreichen sein als eine offensive Allianz. Ich wisse zwar auch so nicht, ob Seine Majestät der König sich entschließen werde, auf ein förmliches Bündnis dieser Art einzugehen; es sei das eine Frage der Zeit und des allmählich wachsenden Vertrauens; die Entschließung werde aber jedenfalls erleichtert, wenn nicht mehr gefordert würde,

[1] Es sei hier noch einmal erinnert an den Passus des französischen Memoires von Mitte August 1866 (Nr. 287): « Sans prétendre que cet acte fût une garantie parfaitement sûre, il aurait le double avantage *de compromettre la Prusse* » etc.

als wirklich in dem Bedürfnis Frankreichs liege. Ein Bündnis, das nur den Verzicht auf Koalitionen gegen Frankreich enthielte, würde auch in Europa weniger Anstoß geben als ein Bündnis, das geradezu und direkt auf Zwecke der Eroberung hinweise und als ein Komplott gegen die Ruhe Europas angesehen werden würde. Das Bündnis, wie ich es auffasse, werde keinen offensiven, sondern einen defensiven Charakter tragen, es werde aber immer Frankreich eine Sicherheit und eine Freiheit der Bewegung gewähren, die ihm jetzt fehle, da es noch immer die Möglichkeit einer europäischen Koalition sich gegenüber sehe. Ich spräche, fügte ich hinzu, zwar hier nicht im Namen der Regierung, sondern spräche ihm nur meine persönliche Ansicht aus, da ich keine Entscheidung Seiner Majestät des Königs habe; auf eine solche im Sinne eines Offensivbündnisses hinzuwirken, könne ich nicht übernehmen, unbedenklicher scheine es mir dagegen, Seiner Majestät dem Könige die Vorteile eines mehr defensiven Bündnisses der angedeuteten Art darzulegen, da es auch im preußischen Interesse und in dem des europäischen Friedens, der allgemein in Europa gewünscht werde, liege, daß Frankreich von der angeblichen oder wirklichen Furcht vor Koalitionen befreit werde.

Der Botschafter schien im ganzen hiermit befriedigt und äußerte sich so, als ob es seine persönliche Ansicht sei, daß Frankreich wohl tun werde, sich mit einem solchen Abkommen zu begnügen.

Sein Ton in der ganzen Unterredung war ein konzilianter und freundlicher; allerdings war seine Sprache insofern ernst, als er es betonte, daß man in Paris wissen müsse, woran man sei und welches unsere Absichten wären, und durchblicken ließ, daß, wenn man mit Preußen sich nicht einigte, man andere Anlehnungen suchen müsse. Ob er hiermit auf eine größere Annäherung an England oder Österreich, vielleicht auch an Rußland hindeute, ließ aus seinen Worten sich nicht schließen.

Schließlich kam der Botschafter auch noch auf die römische Angelegenheit und ging hier eigentlich ganz auf den Standpunkt ein, welchen wir bisher eingenommen, indem er nur den Wunsch ausdrückte, die Königlichen Gesandten in Rom und Florenz möchten angewiesen werden, sich mit ihren französischen Kollegen in Beziehung zu setzen, um an beiden Orten in konzilianter Weise auf eine Verständigung der beiden Teile hinzuwirken. Ich machte ihm bemerklich, daß dies von unserer Seite bereits amtlich geschehen und nach Paris mitgeteilt worden sei und daß es bisher nur an der Weisung an die französischen Gesandten gefehlt zu haben scheine. Herr Benedetti gab dies zu, drückte aber den Wunsch aus, daß die Weisung auch von hier aus wiederholt werden möge, um Mißverständnisse zu verhüten.[1]

[1] Eine wesentliche Ergänzung der Aufzeichnung Bismarcks bildet der Bericht Benedettis vom 11. Januar 1867 (Origin. diplom. 14, 76—80), der bezeichnenderweise ausschließlich die Luxemburger Frage behandelt, dagegen die Bündnisfrage mit keinem Worte erwähnt.

332.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 11. Januar 1867

Gestern begegnete ich am See des Bois de Boulogne zu der Stunde, wo diese Promenade am belebtesten ist, dem Kaiser, welcher, von einem Adjutanten begleitet, einen Spaziergang machte. Seine Majestät ließ den Adjutanten zurücktreten, ging auf mich zu und setzte die Promenade mit mir fort. Nach einer Bemerkung über das Wetter ging der Kaiser sofort zu einer politischen Unterredung über.

« Les nouvelles de Berlin ne sont pas bonnes; il y a eu un revirement à ce qu'il paraît. » Auf diese vom Kaiser hingeworfenen Worte bat ich zunächst um eine Erklärung, indem ich fragte, ob Seine Majestät neuerdings Nachrichten aus Berlin erhalten habe und worauf sich dieselben bezögen? Der Kaiser erwiderte, daß es die Lage der Luxemburger Angelegenheit sei, welche ihn beunruhige. Man scheine bei uns nicht mehr darauf eingehen zu wollen. Ich bemerkte, daß ich Eurer Exzellenz vor einigen Tagen über eine Unterredung Vortrag gehalten, welche ich hinsichtlich dieser Angelegenheit mit dem Staatsminister Rouher gehabt hätte. Eure Exzellenz würden nunmehr wahrscheinlich die Vorschläge des letzteren mit Herrn Benedetti besprechen. Der Kaiser äußerte, Eure Exzellenz wollten ja den Botschafter nicht empfangen und so mache die Sache keine Fortschritte.

Ich erwiderte, wenn Eure Exzellenz Herrn Benedetti nicht so oft sähen, als dieser es in seiner Ungeduld wünschen könnte, so liege dies an Ihrem Gesundheitszustande. « Mais on dit qu'il n'est pas malade, » fiel der Kaiser ein und fügte lächelnd hinzu: « Il a tué tant et tant de lapins ». Ich bat Seine Majestät, die lapins von Herrn Benedetti zu unterscheiden. Die ersteren gehörten zu der Eurer Exzellenz von den Ärzten verordneten Kur; den letzteren sähen Eure Exzellenz ohne Zweifel stets mit Vergnügen; wenn es sich aber darum handle, mit ihm zu arbeiten, so sei dies eben der Kur entgegen, welche die Beschränkung der Arbeitszeit auf wenige Stunden erheische. Ich setzte demnächst auseinander, daß mir Herr Benedetti teils durch die Voranstellung der Luxemburger Frage vor die Römische, teils durch sein starkes Drängen den Erfolg kompromittiert zu haben schiene. Die Angelegenheit sei delikater Natur und brauche Zeit, um zur Reife zu gelangen; wenn man, bevor sie die letztere erlangt habe, auf eine Entscheidung dringe, so führe man dadurch gerade die Gefahr herbei, daß die letztere ungünstig ausfalle.

Der Kaiser entgegnete, die für die Reife der Angelegenheit notwendige Zeit müsse doch auch gewisse Grenzen haben. Dieselbe sei jetzt seit vier bis fünf Monaten auf dem Tapet. Er fürchte, daß ihre Lösung mit jedem Tage schwieriger würde und daß, was uns jetzt noch möglich sei, in einem Monat viel schwieriger, wenn nicht ganz unmöglich sein dürfte. Andererseits führe die bevorstehende Eröffnung der parlamentarischen Session für ihn das dringende Bedürfnis herbei, Klarheit über die Lage zu gewinnen. Die zu haltenden Reden

müßten vorbereitet werden. Es frage sich, ob der in dem La Valetteschen Zirkular[1] aufgestellte Satz, daß die durch die Ereignisse des verflossenen Jahres hervorgebrachte Veränderung der Machtverhältnisse für Frankreich vorteilhaft sei, aufrechterhalten werden könne? Jenes Zirkular habe von einem Frankreich umgebenden eisernen Gürtel gesprochen, welcher sich auf fünf Bundesfestungen gestützt hätte.[2] Wenn man jetzt sagen könnte, daß Landau ausschließlich bayrisch, Rastatt badisch geworden, Luxemburg von Preußen aufgegeben sei,[3] so würde dies die Verteidigung jenes Satzes wesentlich erleichtern. Hierin liege hauptsächlich die momentane Bedeutung der an sich wenig erheblichen Luxemburger Angelegenheit. Eure Exzellenz schlügen nun vor, daß die Sache zunächst durch Manifestationen in Fluß gebracht werde. Dies scheine ihm, dem Kaiser, in hohem Grade bedenklich. Es könnte dadurch künstlich eine deutsche Agitation zugunsten der Aufrechterhaltung der Festung mit preußischer Garnison hervorgerufen, Seine Majestät der König in die Unmöglichkeit, auf das Garnisonsrecht zu verzichten, versetzt und in dieser Weise die Frage, anstatt zu einem Mittel der Annäherung, zu einer Quelle des Zwiespalts zwischen beiden Mächten gemacht werden. Wenn Eure Exzellenz überhaupt noch die Absicht hätten, die Abtretung des Großherzogtums an Frankreich zu erleichtern, so schiene sich als der praktischste Weg zu empfehlen, daß preußischerseits auf das Besatzungsrecht als auf eine Last verzichtet würde, welche diese Macht dem König-Großherzog zu Gefallen, nachdem derselbe den Zutritt zum Norddeutschen Bunde ablehne, nicht länger tragen wolle. Wäre hierdurch erst Preußen desinteressiert, so würde der Kaiser alles übrige tun (je me chargerais du reste), insbesondere auch was die Entschädigung anbetreffe.

Der Kaiser begleitete diese Bemerkungen mehrfach mit allgemeinen Betrachtungen, welche ich in Nachstehendem zusammenfasse:

Er könne nicht leugnen, daß das anscheinende große Widerstreben, ihm in einer für uns so wenig erheblichen Angelegenheit gefällig zu sein, für ihn kränkend (blessant) sei. Ich möge mich der Lage im Monat Juli erinnern. Er wolle kein Bedauern darüber aussprechen, daß er damals dem allgemeinen Rufe, welcher ihn zur Intervention gegen Preußen drängte, widerstanden habe. Aber wir müßten zugeben, daß, welches auch die Folgen eines entgegengesetzten Verhaltens für uns und für ihn gewesen wären, es uns in die größte Verlegenheit gesetzt haben würde, wenn Frankreich uns in dem Augenblicke, wo unsere Armee vor Wien stand, bedroht hätte. Er habe diese Lage nicht gemißbraucht, vielmehr im festen Vertrauen, daß wir demnächst auch der hiesigen Lage Rechnung tragen würden, die Mediation auf Grundlage der von uns gestellten Forderungen bewirkt. Preußen sei infolgedessen zu einer sehr bedeutenden Machterweiterung gelangt. Man werfe ihm, dem Kaiser, von allen

[1] Nr. 308, Anm. 2.

[2] « La Confédération germanique comprenait, avec la Prusse et l'Autriche, quatre-vingts millions d'habitants, ... et nous entourait d'une ceinture de fer, soutenue par cinq places fortes fédérales. »

[3] Vgl. Napoleons Schreiben an Rouher vom 26. August 1866, Nr. 298.

Seiten vor, die Gründung eines mächtigen Reiches an der Grenze Frankreichs befördert, diese Macht hierdurch in eine relativ untergeordnete Stellung versetzt zu haben. Dabei ließen sich die Leute nicht ausreden, daß Preußen Frankreich angreifen werde.[1] Man spreche von preußischen Emissären in Lothringen und Elsaß. Alles dies sei ohne Zweifel sehr töricht; aber man müsse auch mit den Torheiten der Menschen rechnen. Er sei infolge dieser Stimmung zur Armeeorganisation genötigt worden. Andererseits scheine man in Preußen einen Angriff von Frankreich zu befürchten. Es sei ein bedenkliches Zeichen, wenn die Bevölkerungen dergestalt mit gegenseitigem Mißtrauen erfüllt wären. Wenn die Regierungen das letztere nicht teilten und freundschaftliche Beziehungen zu bewahren wünschten, so müßten sie dem entgegenwirken. Der Kaiser verglich hier die den Staatsmännern obliegende Aufgabe mit den gegen Überschwemmungen zu treffenden Vorsichtsmaßregeln. Wenn man beizeiten damit vorgehe, so reichten ganz kleine Vorkehrungen aus; wenn aber der Strom bereits ausgetreten sei, so wären die stärksten Dämme vor dem Durchbruch nicht gesichert. Er bemerkte noch, die durch die preußischen Erfolge herbeigeführte Lage werde nicht allein von der systematischen Opposition ausgebeutet, sondern die große Mehrheit der Wohldenkenden sei gleichfalls der Ansicht, daß die von Frankreich teils zugelassene, teils beförderte Konzentrierung der Kräfte Deutschlands in den Händen Preußens eine große Gefahr für die Machtstellung des erstgenannten Landes sei. Er wünschte diesen Besorgnissen Vorteile entgegenzuhalten, welche jene Veränderung für Frankreich böte. Er hob in dieser Beziehung ausdrücklich hervor, daß eine seinen Wünschen entsprechende schleunige Erledigung der Luxemburger Frage ihm genügen würde. Die »Allianz«, wie er sich ausdrückte, könnte dann vorläufig ruhen bleiben, womit Seine Majestät ohne Zweifel den geheimen Vertrag, das Offensiv- und Defensivbündnis, die gegenseitige Besitzgarantie und die Machterweiterung beider Staaten innerhalb ihrer nationalen Sphäre, im Sinne hatte.

Meine Erwiderungen, welche ich mir noch kürzer zusammenzufassen erlaube, als die Äußerungen des Kaisers, gingen im wesentlichen dahin, daß ich die Opportunitätsrücksichten von den allgemeinen politischen Tendenzen zu trennen bat. Ich sprach die Ansicht aus, daß weder in den Gesinnungen Seiner Majestät des Königs noch in denjenigen Eurer Exzellenz eine prinzipielle Änderung vor sich gegangen sei und daß der Maßstab jener Gesinnungen unmöglich in der Behandlung der Luxemburger Angelegenheit gefunden werden könne. Gerade die letztere biete besondere Schwierigkeiten, zu denen das Objekt in der Tat in keinem richtigen Verhältnis stände. Der Bedeutung, welche die Erwerbung des letzteren für Frankreich in den Augen der öffentlichen Meinung dieses Landes haben würde, ständen die Mißdeutungen gegenüber, denen die Verzichtleistung darauf von seiten Preußens in Deutschland unterliegen könnte. Es verdiene reiflich erwogen zu werden, ob dadurch nicht

[1] Vgl. Radowitz, Lebenserinnerungen 1, 134. »Er fürchte, die Stimmung im Lande treibe zum Kriege; schon fange man an, in Frankreich zu glauben, daß Preußen es darauf absehe, Elsaß-Lothringen anzugreifen und zu annektieren.«

die von Preußen eingenommene nationale Stellung erschüttert und hierdurch die Konsolidierung und der Ausbau des begonnenen Werkes beeinträchtigt werden könnten. Wenn solche Erwägungen eine Verzögerung der Entscheidung darüber, ob überhaupt die Abtretung Luxemburgs an Frankreich durch preußische Handlungen vorzubereiten sei, natürlich erscheinen ließen, so gelte dies noch mehr von den Meinungsverschiedenheiten über den eventuell einzuschlagenden Weg. Daß es für den Kaiser sehr wünschenswert sei, sobald als möglich die in Frankreich hinsichtlich der Folgen der vorjährigen Ereignisse herrschenden Vorurteile durch schlagende Tatsachen widerlegen zu können, müsse ich auf Grund unmittelbarer Beobachtung der Verhältnisse anerkennen; aber ähnliche Vorurteile herrschten in Deutschland Frankreich gegenüber und müßten von der preußischen Regierung sorgfältig berücksichtigt werden. Übrigens scheine es mir, daß sich hier die Stimmung einigermaßen beruhigt habe. Eurer Exzellenz Rede dürfte auch einen guten Eindruck gemacht haben, was der Kaiser zugab.

Nach einer Promenade von beinahe einer Stunde, während welcher die Unterredung wegen der zahlreichen Vorübergehenden mit großer Vorsicht geführt werden mußte, und der Kaiser mich verhältnismäßig wenig zu Worte kommen ließ, verabschiedete Seine Majestät mich mit dem Ersuchen, Eurer Exzellenz ein Resumé unseres Gesprächs einzureichen.

Der Kaiser war während des letzteren höflich und freundlich wie immer, und bitte ich Eure Exzellenz, manche seiner Bemerkungen, welche nach meiner Darstellung vielleicht den Schein einer gewissen Schroffheit haben, der notwendigen Abkürzung und Unterdrückung der verbindlichen Phrasen zuschreiben zu wollen, mit welchen Seine Majestät sie einkleidete. Aber ich kann nicht umhin zu bemerken, daß der Kaiser in einer einigermaßen feierlichen Stimmung war und seine Worte ein Gefühl der Enttäuschung und Kränkung erkennen ließen.

Die Lage ist in der Tat für ihn eine ernste. Er hat den Ruf eines weisen Staatsmannes und eines gewandten Politikers verloren, und ohne Zweifel ist bis zu ihm der Ausspruch gedrungen, welchen man täglich hört: « Il a été joué.» [1] Gleichwohl dürfte in bürgerlichen Kreisen die Furcht vor einem Kriege stärker sein als die Eifersucht gegen Preußen. In der Armee dagegen, namentlich in den unmittelbaren Umgebungen des Kaisers ist die Kriegslust überwiegend. Männer wie die Generale Frossard und Lebœuf, denen sich sogar der General Fleury, der noch am meisten sein Ohr besitzt, angeschlossen zu haben scheint, suchen den Kaiser beständig durch Aufreizungen in diese Richtung zu treiben. Er selbst wünscht dringend den Frieden zu erhalten, aber, um dies zu können, ohne seine Dynastie zu gefährden, glaubt er den Beweis

[1] Vgl. Bericht des Grafen Wimpffen vom 26. Januar 1867: »Legationsrat v. Keudell, welcher vor kurzem von einer nach Frankreich unternommenen Reise zurückgekehrt ist, hat, wie ich weiß, aus seinen eigenen Wahrnehmungen und aus Gesprächen mit dem Grafen Goltz, bei dem er in Paris wohnte, den Eindruck mitgebracht, daß die Stimmung in Frankreich und besonders in der Armee derart gegen Preußen heftig und aufgeregt ist, daß eine Störung der Industrieausstellung durch einen Bruch mit Deutschland zu befürchten ist.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

führen zu müssen, daß er nicht überlistet worden sei, die Neugestaltung Europas die Machtstellung Frankreichs nicht vermindert habe. Gelingt ihm dieser Beweis nicht, so ist der Krieg für ihn und die Dynastie relativ ungefährlicher als der Frieden. Frankreich ist zwar gegenwärtig durchaus nicht zum Kriege vorbereitet, es würde den letzteren ohne Bundesgenossen führen müssen und seine Armee ist schwächer als das durch die Truppen der süddeutschen Staaten verstärkte preußische Heer. Aber es würde sich auch nicht darum handeln, sofort zum Kriege zu schreiten. Mit den allmählichen militärischen Vorbereitungen würde die leicht zu bewirkende Erregung der kriegerischen Geister der Nation Hand in Hand gehen. Die Andeutung des Zieles in der Kaiserlichen Thronrede würde genügen, diesen Prozeß einzuleiten, dessen Beschleunigung von den Umständen abhängen würde. Die Politik Rouher-La Valette würde dadurch verurteilt werden. Deshalb sind diese Minister gegenwärtig am eifrigsten bemüht, preußische Konzessionen herbeizuführen, welche dem Kaiser gestatten würden, die bisherige in dem La Valetteschen Zirkular formulierte Politik auch ferner zu verfolgen und dies in der Thronrede zu erklären.

Hierzu soll nach den Absichten des Kaisers und der genannten Minister die Luxemburger Angelegenheit dienen. Ob die Erwerbung eines Gebiets von ein paarmal hunderttausend Seelen nebst einer strategisch jedenfalls nicht sehr wertvollen Festung die französische Nation von der sich bereits täglich mehr Bahn brechenden Erkenntnis der welthistorischen Tatsache abhalten werde, daß der politische Schwerpunkt des europäischen Kontinents im Übergange von Paris nach Berlin begriffen ist, ob jene unbedeutende Erwerbung sie mit der Tatsache auszusöhnen vermöchte, daß der Kaiser Napoleon diese für die Nationaleitelkeit so drückende Verlegung durch die Begünstigung des preußisch-italienischen Bündnisses (welches in der Tat ohne seine Zustimmung und Ermutigung nie zustande gekommen sein würde), sowie durch die Richtung seiner Mediation eingeleitet, vorbereitet und möglich gemacht hat, ist mir sehr zweifelhaft. Als ein Akt der Deferenz könnte daher die preußischerseits zu gewährende Begünstigung jener Erwerbung kaum gelten. Dieselbe soll vielmehr der französischen Nation einen beruhigenden Fingerzeig für die Zukunft geben. Es wäre der Prolog für die Belgische Frage, deren Lösung der inneren Entwicklung der Zustände dieses Landes, dem weiteren Fortschritte der Ereignisse, insbesondere der Vollendung des, auch hier bereits als unvermeidlich betrachteten, deutschen Einheitswerks und der Befestigung der Beziehungen zwischen Preußen und Frankreich untergeordnet bliebe. Insofern ist vielleicht die isolierte Behandlung des Luxemburger Geschäfts fast bedenklicher, als letzteres im Zusammenhange mit den ursprünglich vorgeschlagenen anderweitigen Transaktionen erschien. Die letzteren sollten eine Garantie gegen alle französischen Ansprüche auf ehemaliges deutsches Bundesgebiet mit der einzigen Ausnahme des genannten Ländchens, dessen gemischte Nationalität niemals eine Anhänglichkeit an das deutsche Vaterland bekundet hat, gewähren. Andererseits würde der jetzt vorgeschlagene Gang die früher ins Auge gefaßte Zustimmung Preußens zu der Erwerbung Belgiens ausschließen.

An und für sich betrachtet, scheint mir die Luxemburger Garnisonsfrage in erster Linie eine rein militärische zu sein. Haben wir nach militärischem Gutachten ein wichtiges strategisches Interesse, daß die Festung Luxemburg in unseren Händen bleibe oder nicht in den Besitz Frankreichs übergehe, so würden nur die ernstesten Gefahren einerseits oder überwiegend nützliche politische Kombinationen andererseits die Verzichtleistung motivieren können, welche der Kaiser Napoleon von uns begehrt. Ist dagegen ein solches Interesse nicht vorhanden, mithin die Besetzung durch preußische Truppen für Preußen eine Last oder ein von dieser Macht dem Könige der Niederlande ohne entsprechende Gegenleistung seinerseits erwiesener Dienst, so kann es ein Vorteil für uns sein, die fragliche Verzichtleistung dem Kaiser Napoleon gegenüber im preußischen und folglich deutschen nationalen Interesse zu verwerten, mit anderen Worten durch ein nur scheinbares Opfer ihm einen wichtigen Dienst zu leisten und uns die ungestörte Durchführung unserer großen nationalen Aufgabe zu sichern. Ich vermute, daß das Gutachten weder in dem einen noch in dem anderen Sinne absolut lauten, vielmehr ungefähr dahin gehen würde, daß die Festung Luxemburg zwar für Preußen nicht besonders wertvoll sei, in den Händen Frankreichs aber immerhin für den Fall eines Krieges gegen diese Macht unbequem sein könnte. Diese Erklärung würde wiederum der Politik einen gewissen Spielraum für ihre Zwecke lassen, vielleicht auf den Ausweg deuten, daß der Verzichtleistung auf das preußische Garnisonsrecht eine Schleifung der Festungswerke folgen müsse. Jedenfalls scheint mir aber ein kompetentes militärisches Gutachten die unentbehrliche Grundlage für jede politische Entschließung zu sein. Fällt dasselbe in dem einen Sinne aus, so gewährt es uns das triftigste Motiv, um den Wunsch des Kaisers Napoleon abzulehnen. Lautet es dagegen in dem anderen Sinne, so deckt es uns der öffentlichen Meinung Deutschlands gegenüber, wenn wir jenen Wunsch erfüllen. In welchem Sinne aber auch die Entscheidung ausfallen möge, so scheint es mir jedenfalls wünschenswert, daß sie bald erfolge. Eine Verzögerung würde für uns alle Nachteile einer Ablehnung ohne ihre Vorteile haben. Denn der Kaiser würde seine Thronrede kaum unter der Voraussetzung einer dereinstigen Zustimmung abfassen können, während wir die Ablehnung vielleicht derartig zu motivieren, resp. durch den Vorschlag anderweitiger Kombinationen zu mildern vermöchten, daß dadurch doch dem Kaiser die nötige Sicherheit gewährt würde, um die parlamentarische Kampagne in friedlicher Richtung einzuleiten.

Euer Exzellenz habe ich in Vorstehendem nur die aus der hiesigen Lage sich ergebenden Eventualitäten darzulegen für meine Pflicht gehalten. Einem weiseren Ermessen als dem meinigen kommt es zu, eine Entscheidung darüber zu fällen, ob es überhaupt die Interessen unserer Politik erfordern, der Stellung des Kaisers Napoleon zu seinem Lande, sowie unseren Beziehungen zu dem letzteren Konzessionen zu machen; im Falle der Bejahung dieser Frage aber die Nachteile und Gefahren eines etwaigen Umsturzes in Frankreich oder eines Krieges mit dieser Macht gegen die Opfer abzuwägen, durch welche solche Eventualitäten abgewendet werden könnten.

Schließlich erlaube ich mir noch eine Vergeßlichkeit in dem obigen Resumé der Äußerungen des Kaisers wieder gut zu machen. Der Kaiser hob, wie schon der Marquis de Moustier auf Grund der Benedettischen Berichte getan hatte, die von Seiner Königlichen Hoheit dem Kronprinzen an Eure Exzellenz gestellte Frage hervor, gegen wen denn eine Allianz geschlossen werden solle? Seine Majestät wiederholte ferner, daß, wenn jetzt der Luxemburger Angelegenheit keine weitere Folge gegeben würde, die Lage durch die bisherigen Einleitungen verschlimmert sei, weil die letzteren bei der öffentlichen Meinung den Eindruck zurücklassen müßten, daß Preußen das Großherzogtum für sich in Anspruch nehme.

333.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 12 janvier 1867

J'ai eu hier une longue conversation avec l'Empereur sur les moyens que Vous proposez pour amener une entente générale en face des complications orientales, ainsi que sur les résultats qui pourront en ressortir. L'Empereur m'a avoué que Votre projet l'avait presqu'effrayé, mais qu'un examen plus approfondi l'engageait à accepter franchement la discussion et à me définir Sa pensée le plus complètement possible. Mettant en avant le principe que « plusieurs cuisiniers gâtent la sauce », Il pense que l'examen immédiat de l'ensemble de la question d'Orient par les représentants de *toutes les grandes Puissances* ne mènerait qu'à des querelles, à une scission plus profonde, peut-être même à des actes de désespoir de la part de la Turquie et à une recrudescence menaçante des exigences révolutionnaires contre lesquelles on resterait impuissant, vu la divergence d'opinion qui se manifesterait dans les cabinets.

Il admet dès à présent le principe d'une entente très désirable et très avantageuse pour l'avenir entre l'Autriche, la France et la Russie. Cette entente se manifesterait tout d'abord par les conseils identiques à donner à la Porte concernant les deux questions du moment, celle des forteresses serbes et celle de Candie. Dans le cas où des difficultés se présenteraient et où il faudrait aviser à les écarter, une conférence à Vienne sur ce chapitre Lui paraîtrait toute naturelle.

Selon l'Empereur, il faudrait profiter de ce premier résultat d'entente à trois, *s'affirmant à Constantinople ou en conférence à Vienne*, pour ébaucher peu à peu une entente plus large, s'établissant au sujet d'un examen de l'ensemble de la question orientale, et mûrissant sous les auspices d'un esprit égal de *conciliation*. Cette entente prendrait facilement alors, ayant un but tracé, les proportions d'une alliance fort importante et pouvant *faire face à bien des éventualités que nous réserve peut-être l'avenir*.[1]

[1] Vgl. die Wiedergabe dieses Passus in dem Telegramm Metternichs vom 11. Januar 1867, 7^{30} p. m.: « Je suis convenu avec l'Empereur de faire immédiatement à Votre

Je me suis aperçu de l'hésitation que ressentait l'Empereur à prononcer carrément *le mot de « révision du traité de 1856 »* et il me semble qu'il faudra éviter de déployer ce principe, en guise de drapeau.

De larges concessions à la Russie Lui paraissent très nécessaires et très faisables dans la question d'Orient, mais Il n'abordera qu'à son corps défendant les clauses qui comme celle relative à la mer Noire, Lui semblerait un échec et Lui ferait craindre de se brouiller avec l'Angleterre.

Dans tous les cas la porte à laquelle Vous venez de frapper me paraît entre ouverte et c'est selon avec quelle marchandise Vous entrerez, que l'on Vous accueilera plus ou moins bieni, Je ne douté pas même que l'on ne Vous fasse fête le jour où Vous aurez réussi à ménager certaines susceptibilités, à dissiper certaines craintes et où Vous arriverez avec une bonne certitude *d'entente pratique avec la Russie*, ce qui me paraît devoir essentiellement convenir à la situation et aux éventualités qui peuvent se présenter.

334.

Freiherr v. Soden an Freiherrn v. Varnbüler

Eigenhändig. St. Arch. Stuttgart

Karlsruhe, den 13. Januar 1867

Seit der Rückkehr des Kaiserlichen französischen Gesandten dahier, Marquis Cadore, von Paris respektive Compiègne hatte ich schon mehrfache politische Konversationen mit demselben, denen ich, ohne mich selbst irgendwie zu engagieren, doch nicht gerade aus dem Wege ging, da der genannte Diplomat und dessen Gemahlin bekanntlich in nahen Beziehungen zum Tuilerienhofe stehen; dabei scheint mir derselbe überdies ein höchst gesundes Urteil über die hiesigen Zustände zu haben.

Wenn ich es für der Mühe wert halte, einiges hiervon zur Kenntnis Eurer Exzellenz zu bringen, so muß ich vor allem vorausschicken, daß Herr v. Cadore seit seiner Rückkehr hieher, wie mir auch Präsident Freydorf bestätigt, die Konstituierung eines »Südbundes« nicht mehr zur Sprache bringt, wohl aber mir gegenüber wenigstens hervorhob, wie eine immerhin gewiß wünschenswerte Verständigung Württembergs und Bayerns über irgendwelche politische, militärische, materielle Angelegenheiten die großherzogliche Regierung nötigen werde, uns zu folgen. Marquis Cadore geht von der Ansicht aus, daß sowohl aus allgemeinen Gründen als speziell von dem auch in Frankreich zur Genüge bekannten politischen Standpunkt des Grafen Bismarck aus die längst vorbereitete und nun in Ausführung begriffene Politik des Berliner Kabinetts bloß spezifisch preußische Zwecke verfolge, demnach nur die Vereinigung der sämtlichen norddeutschen Länder (Sachsen natürlich inbegriffen) zu einem einheitlichen Staat unter preußischem Zepter ins Auge gefaßt habe, von Süd-

Excellence les propositions suivantes qui résument sa pensée sur notre projet d'entente... 3. sogleiche Anbahnung eines Einverständnisses zwischen uns, Frankreich und Rußland wünschenswert, entente qui pourra mener à une alliance dont les avantages seraient immenses en face de toutes les prévisions. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

deutschland aber nun und nimmermehr etwas wissen wolle. Von diesem Standpunkt aus, den Herr v. Cadore nicht bloß aus der Rücksicht auf die europäischen Verhältnisse und der Geschichte des preußischen Staates, sondern, wie gesagt, auch aus dem Charakter des Grafen Bismarck begründet, und den man freilich, wie er beisetzt, hier absolut nicht gelten lassen wolle, werde Preußen in Norddeutschland auch in den Ländern, wo die Fürsten derzeit noch nicht entthront seien, rückhaltlos vorschreiten, in den letzteren zunächst dadurch, daß es bei der Konstituierung des Norddeutschen Bundes seine Forderungen so hoch spanne, daß die Bevölkerungen schließlich vorzögen, wirkliche Preußen, statt solche zweiter Klasse zu werden; und auf diesem Wege wird — so geht deutlich aus den Äußerungen des Marquis hervor — Kaiser Napoleon der preußischen Regierung auch keine ernstlichen Schwierigkeiten machen. Den ganzen Apparat des Norddeutschen Bundes und Parlaments halber hält Herr v. Cadore mehr oder weniger bloß für einen Humbug, der dem Grafen Bismarck dazu dienen soll, den Bestrebungen und der Tätigkeit des preußischen Abgeordnetenhauses die Spitze abzubrechen, und nach dem, was man in der letzten Zeit vom preußischen Liberalismus erlebt habe, werden auch die in ihm liegenden Schwierigkeiten keine unüberwindlichen sein. — Von den obigen Anschauungen ausgehend diagnostiziert der genannte französische Diplomat für die nächste Zeit eine friedliche Entwicklung der Dinge, »denn« (sic) die Schwierigkeiten, die Preußen dermalen noch überdies in Norddeutschland, in annektierten und nicht annektierten Ländern finde, seien so groß, daß, selbst weitergehende, aber nicht zugegebene Pläne angenommen und auch einen Druck der süddeutschen Bevölkerungen oder Regierungen vorausgesetzt, das Berliner Kabinett derzeit zu einer noch weiteren Ausdehnung seiner Machtsphäre weder schreiten können, noch wollen werde.

335.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim Berlin, den 13. Januar 1867

(Antwort auf den Bericht des Grafen Goltz vom 3. Januar.[1] *Übersendung der Aufzeichnung vom 10. Januar.*[2]*)*

Der Staatsminister Herr Rouher hat sich Ihnen gegenüber dahin geäußert, daß die Königliche Regierung anfänglich vorgeschlagen habe, die Friedensschlüsse mit den süddeutschen Staaten dazu zu benutzen, um dem König der Niederlande eine Territorialentschädigung für Luxemburg zu verschaffen und daß ich dies nur für unnötig erklärt, weil sich in den Domänen der annektierten Länder eine solche Entschädigung finden werde. Dies ist ungenau. Von einer Entschädigung durch die süddeutschen Staaten hat Herr Benedetti damals nicht gesprochen, sondern vielmehr Ostfriesland für den König der Niederlande in Aussicht genommen, und ich habe dies damals sofort in Nikolsburg abgewiesen, schon wegen der besonderen Beziehungen Ostfries-

[1] Nr. 327. [2] Nr. 331.

lands zu dem Königlichen Hause und wegen der öffentlichen Kundgebungen der Wünsche der Bevölkerung, welche die Wiederverbindung gerade dieser Provinz mit Preußen vor allen anderen forderten und eine Abtretung derselben an fremde Herrschaft zu einer Unmöglichkeit machten.[1] Ich erinnere mich, auch damals schon darauf hingewiesen zu haben, daß eine solche Territorialentschädigung, wodurch dem Staate der Niederlande ein Zuwachs als Ersatz für das gar nicht zu ihm gehörige Luxemburg gegeben würde, den Verhältnissen nicht entsprechend sei und vielleicht gar nicht einmal von dem König der Niederlande als Ersatz angesehen werden möchte. In der Tat scheint man in den Niederlanden selbst auf Luxemburg wenig Wert zu legen und anzunehmen, daß nicht der Staat, sondern nur der König als Großherzog persönlich ein Interesse an dem Großherzogtum habe und Vorteile aus demselben ziehe. Ich kann daher wohl gesprächsweise bemerkt haben, daß der König-Großherzog vielleicht eher durch andere persönliche Vorteile an Geld und Einkünften als durch eine Territorialentschädigung zur Abtretung geneigt gemacht werden könnte; gerade von den Domänen in den annektierten Ländern gesprochen zu haben, ist mir aber nicht erinnerlich; und die Ziffer von drei bis vier Millionen, welche Frankreich als Geldentschädigung hinzugefügt haben würde (und welche ich jedenfalls als niedrig bezeichnen müßte), tritt mir bestimmt jetzt zum erstenmal entgegen. Es sind bei meinen damaligen Unterredungen mit Herrn Benedetti gesprächsweise manche Möglichkeiten und Eventualitäten berührt worden, die dazu dienen könnten, eine Erfüllung der Wünsche des Kaisers zu erleichtern, ich habe aber immer festgehalten und stets darauf hingewiesen, wie peinlich es für Preußen sein müßte, im Widerspruche mit seiner nationalen Politik, ohne irgendeine Manifestation der Wünsche der Einwohner, ein deutsches Territorium, wie Luxemburg historisch und rechtlich ist, möglicherweise unter Protest der Bevölkerung an Frankreich zu überantworten und die Wirkung dadurch zu verschärfen, daß wir diesen Nachteil durch anderweite zwangsweise Annektierung deutscher Territorien an die Niederlande erkaufen. Eine solche doppelte Aufforderung zu Opfern, die den nationalen Geist auf das heftigste und mit Recht aufregen würden, könne Seine Majestät der König an Deutschland nicht stellen und ebensowenig könne ich ihm dazu raten. Wollte Frankreich darauf bestehen, nötige mich Herr Benedetti, dem Könige dieses zu sagen, so werde dadurch der Abschluß des Waffenstillstandes (es war in Nikolsburg) überhaupt zweifelhaft. Der französische Botschafter vertagte darauf die Erörterung bis Berlin.

Es ist richtig, daß ich es für zweckmäßig erklärt habe, zunächst Limburg und Luxemburg für den Norddeutschen Bund zu fordern, um dadurch die Frage offen und das Terrain für weitere Unterhandlungen frei zu erhalten. Wir sind auch in diesem Sinne verfahren und haben nicht ohne Mühe und Schwierigkeit gegenüber dem wiederholten Andrängen der niederländischen Regierung auf eine Entscheidung und vielfacher im eigenen Lande laut werdenden Wünsche, die Frage wegen des Beitritts Luxemburgs zum Norddeutschen Bunde und des Verzichtes auf Limburg in der Schwebe erhalten. Weiter zu gehen

[1] Vgl. Nr. 238.

aber und eine eigene Initiative zu ergreifen, um ohne irgendeinen von Luxemburg selbst dargebotenen Anlaß oder eine Initiative des Kaisers die Hingabe des Großherzogtums an Frankreich zu erzwingen, habe ich schon damals ebenso für unmöglich erklärt, wie ich dies noch jetzt in meiner Unterredung mit Herrn Benedetti wiederholt habe. Ich bin Eurer Exzellenz daher dankbar dafür, daß Sie die von Herrn Rouher erbetene Befürwortung seines Vorschlages sofort abgelehnt haben.

Eure Exzellenz werden aus Vorstehendem in Verbindung mit allen meinen bisherigen Mitteilungen erkennen, wie ungerechtfertigt es ist, wenn Ihnen »frühere vertrauliche Verabredungen zwischen mir und Herrn Benedetti entgegengehalten werden« und unsere jetzige Haltung gegenüber den Zumutungen der französischen Regierung einer Modifikation früherer Zusagen gleichgeachtet wird. Ich habe Zusagen niemals gemacht, wie Eure Exzellenz sich aus allen meinen Mitteilungen überzeugen können, in welchen ich Sie fortwährend über die Art meiner Verhandlungen mit dem französischen Botschafter in Kenntnis erhalten habe. Ich selbst bin über die Linie, welche ich Eure Exzellenz einzuhalten ersuchte, niemals hinausgegangen.

Ich habe erklärt, daß ich ein Bündnis zwischen Preußen und Frankreich auf dem Grunde gegenseitiger Anerkennung der nationalen Tendenzen unserer Politik vorteilhaft erachte, die Entschließung Seiner Majestät des Königs in dem Sinne herbeizuführen suchen würde und daß ich auch den Besitz von Luxemburg für uns nicht für so notwendig oder wertvoll hielte, daß wir den Wünschen des Kaisers entgegentreten müßten; aber ich habe immer festgehalten, daß wir zu ihrer Erfüllung keine Initiative ergreifen und nicht daran denken könnten, ihm dieselbe durch Abtretungen auf Kosten Deutschlands zu verschaffen, solange nicht die Wünsche der abzutretenden Einwohner eine solche Transaktion vorbereiten. Ich habe in diesem Sinne mich bestrebt, die Fragen offen zu erhalten, und ich habe mich bereitwillig auf wiederholte Besprechungen über die Mittel und Wege eingelassen, auf welchen die Ziele zu erreichen seien; ich mußte dies schon darum tun, um die Verhandlungen schwebend zu erhalten und der Alternative zwischen unmöglichen Zumutungen und einem Abbrechen der ganzen Angelegenheit zu entgehen. Meine Äußerungen sind aber niemals über den Charakter, den alle solche vertraulichen Konversationen haben müssen, hinausgegangen, und wenn man dennoch darin Verabredungen oder Zusagen hat sehen wollen, so hat man meinen Äußerungen absichtlich oder unabsichtlich eine falsche Auslegung gegeben, und ich bitte Eure Exzellenz, sich dadurch nicht irre machen zu lassen, sondern sich streng an meine eigenen Mitteilungen zu halten.

Ich begreife, daß die Regierung des Kaisers das lebhafte Bedürfnis empfindet, der bevorstehenden Session mit der Darlegung positiver und handgreiflicher Vorteile entgegenzugehen. Aber ich begreife nicht, wie man sich darüber täuschen könnte, daß es ganz unmöglich ist, in der kurzen Zeit bis zum Anfange dieser Session eine Frage wie die Luxemburger zum Abschluß zu bringen, deren Schwierigkeiten ich nie verhehlt und welche ich immer als eine Frage der Zeit, die dieselbe zur Reife bringen müßte, bezeichnet habe. Was würde

man in Paris dazu sagen, wenn wir in den Verlegenheiten, in welchen wir uns häufig vor dem Beginn parlamentarischer Sessionen befunden haben und befinden werden, ähnliche, für das französische Nationalgefühl verletzende Anforderungen an Frankreich stellen wollten, damit wir unserem eigenen Landtage mit größerer Sicherheit entgegentreten könnten? In ähnliche Lagen kommt jede größere Regierung, welche einem konstitutionellen System huldigt; keine Regierung aber kann billigerweise verlangen, daß eine fremde Macht ihr in diesen Verlegenheiten mit eigenen Opfern und durch die Überstürzung von Fragen zu Hilfe komme, welche, weil sie wichtige eigene Interessen berühren, nur allmählich reifen können.

Wie groß auch der Wert sei, den wir auf unsere Beziehungen zu Frankreich legen, so können wir uns dadurch nicht verleiten lassen, uns durch eine Initiative zu kompromittieren, welche unsere ganze Stellung in Deutschland aufs tiefste erschüttern würde. Müssen wir das französische Bündnis durch eine demütigende Verletzung des deutschen Nationalgefühls erkaufen, so ist es zu teuer bezahlt. Diese Allerhöchste Auffassung wollen Eure Exzellenz sich bei allen diesen Verhandlungen gegenwärtig halten. Das Bündnis mit Frankreich ist ein in eminentem Grade vorteilhaftes, aber doch nicht das alleinige und unter jeder Bedingung absolut zu erstrebende Ziel der preußischen Politik. Sind die Bedingungen, die Frankreich fordert, nach Form oder Inhalt unannehmbar, so wird es Eurer Exzellenz Aufgabe sein, wie meine eigene, zu verhüten, daß die französische Politik durch sofortige Ablehnung vorzeitig in antipreußische Bahnen geworfen werde, vielmehr die Entscheidung lavierend hinzuhalten, bis vielleicht die Ereignisse sie erleichtern oder unnötig machen, nicht aber unsererseits zu einer Beschleunigung derselben die Hand zu bieten, wie Verwechslung von Zweck und Mittel, die französische Allianz auch unter Schädigung unserer Machtstellung zu begehren.

Ich bitte Euer Exzellenz, diesen Standpunkt aber so sorgfältig festzuhalten, wie ich es Herrn Benedetti gegenüber auch in meiner letzten Unterredung mit ihm getan habe, in welcher ich dem dringenden und aufrichtigen Wunsche nach einer Verständigung und Gemeinschaft der Interessen mit Frankreich Ausdruck gegeben habe, jeder bindenden Erklärung über untunliche Bedingungen des Bündnisses aber ausgewichen bin.

336.

Bismarck an Graf Bernstorff

Konzept. A. A. Berlin

Geheim. Zur eigenhändigen Eröffnung

Berlin, den 14. Januar 1867

Euer Exzellenz erwähnen in Ihrem gefälligen Bericht Nr. 1 vom 2. d. M. die Äußerungen des englischen Staatssekretärs über die an das britische Kabinett gelangten Nachrichten von einem angeblichen Abkommen zwischen Preußen und Frankreich, wonach die beiden Mächte sich gegenseitig bzw. Süddeutsch-

land und Belgien zugesichert hätten. Lord Stanley hat diese Nachrichten selbst als eine Erfindung bezeichnet und darauf hingedeutet, daß dieselbe aus Paris komme; und Euer Exzellenz haben Recht gehabt, sich dieser Bezeichnung anzuschließen, denn ich kann Euer Exzellenz bestimmt versichern, daß ein solches Abkommen nicht existiert, und daß die Königliche Regierung auch kein Bedürfnis fühlt, eine veränderte Stellung zu Süddeutschland durch Konzessionen an Frankreich nach der belgischen Seite hin zu erkaufen. Wir sehen als unsere nächste Aufgabe die Konsolidierung des Norddeutschen Bundes an, und würden befürchten, die Lösung dieser Aufgabe uns zu erschweren und zu stören durch verfrühte Bestrebungen, auch das südliche Deutschland in den engeren Kreis unserer politischen Sphäre zu ziehen. Die Macht der Verhältnisse wird groß genug sein, um seinerzeit die Verhältnisse der süddeutschen Staaten zu Preußen in den richtigen Weg zu dem Ziele der nationalen Einigung Deutschlands zu lenken. Es fehlt uns demnach bisher jedes Motiv zu einem Abkommen der erwähnten Art.

Die jetzigen Gerüchte darüber knüpfen wahrscheinlich an eine bereits vergangene Phase unserer Beziehungen zu Frankreich an. Es ist kein Geheimnis geblieben, daß im Herbst des vergangenen Jahres durch den Einfluß des Ministers Drouyn de Lhuys die französische Regierung an uns Kompensationsforderungen richtete, welche als Äquivalent für die bereits erfolgte Erweiterung des preußischen Gebiets eine entsprechende Machterweiterung Frankreichs und namentlich Konzessionen an diese Macht auf dem deutschen Gebiete des linken Rheinufers beanspruchten. Es ist ebenso bekannt, daß wir diese Zumutungen mit voller Entschiedenheit zurückgewiesen haben und daß sich dann eine Wendung in der französischen Politik vollzogen hat, welche in dem Rücktritt des Ministers Drouyn de Lhuys und in dem Zirkular des Herrn von La Valette ihren Ausdruck fand. Diese Wendung entspricht, wie wir annehmen dürfen, der eigenen persönlichen Auffassung des Kaisers, welcher sich überzeugt haben muß, daß Anforderungen der Abtretung deutschen Landes bei Seiner Majestät dem Könige kein Gehör finden werden, und welcher es wiederholt ausgesprochen hat, daß er die Entwicklung der nationalen Einigung Deutschlands[1] nicht als eine Gefahr für Frankreich ansehe.

Aber wir haben uns schon damals sagen müssen, daß über kurz oder lang eine veränderte politische Strömung und die Bedürfnisse seiner neuen Politik den Kaiser veranlassen könnten, eine andere Stellung zu der Entwicklung der deutschen Verhältnisse und zu einer eventuellen Ausdehnung des preußischen Einflusses über das ganze Deutschland einzunehmen; und da diese Stellung Frankreichs jedenfalls einen wichtigen Faktor in unserer politischen Berechnung bildet, so müssen wir uns die Frage vorlegen, inwieweit unsere politischen Interessen uns die Pflicht auferlegen, etwaigen Wünschen des Kaisers in bezug auf Belgien entgegenzutreten oder der Beschützung Belgiens unsere guten Beziehungen zu Frankreich zu opfern.

Es ist mir wichtig, für Euer Exzellenz persönliche Orientierung, namentlich den von Lord Stanley betonten Äußerungen über den Wert, welchen England

[1] Vgl. Nr. 8, 10 u. ö.

auf die Erhaltung von Belgien lege, [gegenüber] die Stellung, welche wir hierzu einnehmen, darzulegen und zu präzisieren.

Die Bedeutung Belgiens für uns beruht nämlich nach meiner Überzeugung hauptsächlich eben auf der Bedeutung, die es für England hat. An und für sich können wir der Existenz dieses Königreiches nicht mehr dieselbe Wichtigkeit beilegen, wie es wohl in früherer Zeit geschehen und wie es in England noch geschieht. Belgien ist uns dabei nicht immer ein bequemer Nachbar. Die politischen und kirchlichen Einflüsse, welche von da in unsere Rheinprovinz hinüberspielen, sind der preußischen Regierung nicht gerade förderlich; und auch die belgische Regierung hat sich uns niemals entgegenkommend gezeigt. Wir haben daher kein Motiv, die Erhaltung der Integrität Belgiens als einen notwendigen Faktor in unsere engere Politik aufzunehmen und isoliert Opfer für dieselbe zu bringen, welche sich bis zur Gefährdung unserer eigenen Integrität im Kampfe mit unserem mächtigsten Nachbarn steigern könnten, dem wir zwar zu Lande gewachsen zu sein glauben, gegen dessen Flotten wir aber unsere Küsten nicht leicht schützen können. Aus der Existenz Belgiens eine Existenzfrage für uns zu machen, haben wir keine Veranlassung, wenn eine Nachgiebigkeit nach dieser Seite hin einmal der Preis oder die Bedingung eines für uns und Deutschland notwendigen guten Verhältnisses zu Frankreich werden sollte. Wir sind natürlich weit davon entfernt, Belgien mutwillig und ohne Not preiszugeben; aber wir dürfen uns nicht verhehlen, daß Umstände eintreten können, in welchen wir, um nicht unter ungünstigen Chancen uns Frankreich gegenüberzustellen, die Vorteile und Nachteile solcher Konzessionen in ernste Erwägung ziehen müßten.

Die Nachteile liegen, wie ich schon oben angedeutet, weniger in dem Verlust Belgiens für uns, als in der Gefährdung unserer Beziehungen zu England, welches mit mehr oder weniger Recht fortfährt, einen überwiegenden Wert auf die Erhaltung Belgiens, als ein Moment seiner kontinentalen Politik, zu legen. Aber England hat sich seit einer geraumen Zeit so vollständig in der kontinentalen Politik effaziert, daß wir nicht wissen, wie weit wir dasselbe in unsere eigenen Berechnungen hineinziehen können. Solange es in dieser Politik der Enthaltung fortfährt, und namentlich, so lange es wie bisher seine Beziehungen zu Frankreich allen übrigen voranzustellen scheint, müssen auch für uns die Rücksichten auf Frankreich und auf die Gefahren, welche uns von dort drohen, oder die Vorteile, welche uns von dort geboten werden können, in erster Linie stehen. Wir haben keine Sicherheit dafür, daß England dem Wert, welchen es auf die Existenz Belgiens legt, auch in einer aktiven Politik zugunsten desselben Ausdruck geben, und Preußen in einer Komplikation, welche durch Frankreich hervorgerufen werden könnte, unterstützen würde. Wären wir sicher, daß wir an England eine feste Stütze für unsere nationale und europäische Politik finden würden, daß England für die Erhaltung Belgiens auch den Preis eines aktiven Einschreitens zahlen würde, daß England in der Entwicklung Preußens und Deutschlands die Stützen einer energischen und unabhängigen eigenen Politik suchte, so könnte auch unsere Haltung Frankreich gegenüber eine festere werden, und wir könnten mit größerer Zuversicht Kombinationen oder

Zumutungen entgegentreten, welche uns ohne das Vertrauen auf England zur äußersten Vorsicht mahnen müßten.

Wir glauben in der Art, wie die öffentliche Meinung in England und die englische Regierung die Vergrößerung und Machterweiterung Preußens in Deutschland aufgenommen haben, vielleicht nicht nur eine Folge der habituell gewordenen kontinentalen Enthaltung Englands, sondern schon ein Symptom der sich geltend machenden Überzeugung erkennen zu dürfen, wie wichtig auch für die Machtstellung Englands gegenüber von Frankreich ein starkes Preußen und ein geeinigtes Deutschland sein würde; und wir würden ein solches Symptom mit Befriedigung begrüßen, wenn wir auf eine weitere Entwicklung in dieser Richtung hoffen dürften.

Es sind uns auch Andeutungen zugekommen, daß die jetzige Regierung von England größeren Wert auf die Beziehung zu Rußland lege als die frühere und daß es in ihren Wünschen und vielleicht in ihrer Absicht liege, eine Annäherung an diese Macht herbeizuführen. Euer Exzellenz würden mich durch Mitteilung Ihrer Wahrnehmungen und Vermutungen über diesen Punkt verbinden. Der Gedanke einer Koalition gegen Frankreich liegt uns fern, da Preußen kein Interesse an einem feindlichen Auftreten gegen Frankreich oder seine jetzige Regierung hat und unter allen Umständen Frankreich gegenüber nie eine aggressive sondern nur eine defensive Politik befolgen wird.[1] Aber die französische Regierung würde einer Annäherung zwischen England und Rußland und einer befreundeten Stellung dieser beiden Mächte gegenüber in ihren eigenen Tendenzen und in eventuellen Ansprüchen gegen Deutschland sich zu mäßigen veranlaßt sein und von einer agressiven Politik abgehalten werden.

Ich habe diese Betrachtungen Euer Exzellenz nur zu Ihrer eigenen Orientierung über die Richtung gegeben, in welcher wir die Entwicklung der Politik der jetzigen englischen Regierung mit Spannung verfolgen. Es würde verfrüht und bedenklich sein, diese Gesichtspunkte mit den englischen Staatsmännern zu besprechen; und ich wünsche nicht, daß Euer Exzellenz auch nur irgendwelche Andeutungen darüber fallen lassen oder den Versuch einer noch so vorsichtigen Sondierung machen, da wir der Diskretion gegen den französischen Hof keineswegs versichert sein können. Ich wünsche vielmehr nur, daß Euer Exzellenz mit Aufmerksamkeit alle Symptome verfolgen, welche über die voraussichtliche Haltung des englischen Kabinetts gegenüber von solchen Eventualitäten wie die angedeuteten Aufschluß zu geben geeignet sind; und daß Sie uns das Ergebnis Ihrer eigenen Wahrnehmungen mitteilen, und mich durch Ihr aus dem regelmäßigen Verkehr mit den englischen Staatsmännern geschöpftes Urteil darin unterstützen, Seiner Majestät dem Könige für seine Entschließungen in den Fragen allgemeiner Politik möglichst gesicherte Grundlagen darzubieten.

[1] Diese grundsätzliche Haltung ist auch in Bismarcks Politik der siebziger und achtziger Jahre niemals aufgegeben worden.

337.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 16. Januar 1867

(Auseinandersetzung mit dem Erlaß Bismarcks vom 14. Januar.)

... Durch die neueste Unterredung Eurer Exzellenz mit Herrn Benedetti ist nunmehr in die ganze Angelegenheit diejenige größere Klarheit, welche ich als für die Stellung des Kaisers unentbehrlich bezeichnet hatte, gebracht und zugleich für mich eine schätzbare Grundlage für meine Unterredungen mit diesem Souverän und seinen Ministern gewonnen worden.

Bei einer zufälligen Begegnung auf dem Eise habe ich den Eindruck zu konstatieren versucht, welche die von Eurer Exzellenz dem Herrn Benedetti gemachten Äußerungen auf den Kaiser hervorgebracht haben. Ich begann damit, Seiner Majestät nach Maßgabe des geehrten Telegramms vom 14. d. M., Nr. 4, zu sagen, daß ich infolge meines Berichts über unsere Unterredung im Bois de Boulogne eine vorläufige kurze telegraphische Benachrichtigung von Eurer Exzellenz erhalten hätte. Sie hätten darin die Verzögerung konstatiert, welche durch das Nichteingehen auf den Vorschlag, Petitionen um Schleifung der Festung zu veranlassen, herbeigeführt worden sei. Militärischerseits werde man wahrscheinlich gegen das Aufgeben und die Schleifung der Festung keine Bedenken haben. Der Kaiser bemerkte, Er hätte nicht vorausgesetzt, daß die Festung geschleift werden sollte. Ich erwiderte, daß es für den von Seiner Majestät bezeichneten Zweck, darauf hinweisen zu können, daß die ceinture de fer von fünf Bundesfestungen, mit der man im Jahre 1815 Frankreich umgeben habe, nicht mehr in demselben Umfange bestehe, genügen würde, wenn Luxemburg nicht mehr eine von preußischen Truppen besetzte Festung sei. Der Kaiser äußerte darauf, er werde die Sache noch mit dem Marquis de Moustier besprechen. Denn, wenn er Luxemburg als Festung erwerben wollte, so würden die Petitionen um Umwandlung derselben in eine offene Stadt diesem Zweck präjudizieren. Man müsse sich darüber klar werden, bevor man über die Behandlung der Angelegenheit Beschluß fasse. Ich machte demnächst darauf aufmerksam, daß der vom Kaiser gewünschte Ideenaustausch Eurer Exzellenz mit Herrn Benedetti an demselben Tage stattgefunden habe, wo Seine Majestät mit mir die Angelegenheit besprach, und ich sprach die Hoffnung aus, daß Seine Majestät aus den Erklärungen Eurer Exzellenz, von denen Herr Benedetti befriedigt gewesen zu sein schiene, die Überzeugung gewinnen werde, daß, welches auch die Meinungsverschiedenheiten über Einzelheiten sein möchten, die allgemeinen Dispositionen günstig wären. Der Kaiser bestritt dies nicht, erkannte aber ebensowenig diese Auffassung ausdrücklich als richtig an. Die Tatsache der Unterredung war ihm ohne Zweifel bekannt; aber ich habe den Eindruck, daß er sich mit dem Inhalt noch nicht vertraut gemacht hatte und deshalb sein Urteil noch suspendierte. Er äußerte noch einmal, er müsse die Sache mit seinem Minister besprechen.

Heute habe ich den Kaiser abermals begegnet, Seine Majestät ergriff in-

dessen keine Initiative zu einem politischen Gespräche und auch ich habe solches unterlassen zu müssen geglaubt. Sollte mir heut abend auf dem Hofball der Kaiser Gelegenheit zu politischen Äußerungen geben, so wird mir der Inhalt des mir soeben zugegangenen Telegrammes Eurer Exzellenz Nr. 5 dazu den Stoff geben.

338.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 19. Januar 1867

Moltke sentiert gegen meine Erwartung aus militärischen Gründen zugunsten der Beibehaltung Luxemburgs als Festung. Aus dem Kriegsministerium war mir die entgegengesetzte Auffassung zugegangen, deren amtliche Aussprache noch zu gewärtigen.[1]

339.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 21. Januar 1867

In einer gestrigen Unterredung mit dem Marquis de Moustier äußerte sich derselbe über unsere gegenseitigen Beziehungen ungefähr folgendermaßen:

Frankreich sei bei seinen diesfälligen Vorschlägen ebenso wie bei demjenigen eines gemeinsamen Auftretens in der Römischen Frage von der Voraussetzung ausgegangen, daß es damit den eigenen Wünschen der Königlichen Regierung entgegenkomme. Sobald sich herausstelle, daß diese Voraussetzung nicht zutreffe, daß vielmehr bei uns ein gewisses Widerstreben vorherrsche, sei es besser, darauf zu verzichten. Wenn die Liebe nicht groß sei, so müsse man sich mit einer Vernunftehe begnügen (wobei ich mit der Bemerkung einfiel, daß solche die glücklichsten Ehen zur Folge zu haben pflegten). Es ließen sich drei verschiedene Allianzsysteme denken: eine offensive, auf die Erreichung eines bestimmten Objekts gerichtete, eine defensive, die Verpflichtung zur Abwehr aller Angriffe gegen den Mitkontrahenten enthaltende, endlich die bloße formlose Zusicherung einer wohlwollenden Neutralität. Für eine Allianz der ersteren Art, wie sie in dem Entwurfe zu dem geheimen Vertrage vorgeschlagen worden, liege augenblicklich für Frankreich kein Bedürfnis vor, da der Kaiser Belgien jedenfalls nicht jetzt, wenn überhaupt je nehmen wolle.[2] Das zweite System

[1] Am 17. Januar 1867 hatte Benedetti an Moustier telegraphiert, Bismarck habe ihm mitgeteilt, « que le Roi, sur sa proposition, avait décidé de faire examiner par le Général de Roon et le Général Moltke, qui auront à s'adjoindre d'autres officiers, la question de savoir si la place de Luxembourg est indispensable à la défense des frontières du Royaume » (Origin. diplom. 14, 133). Schon die leise Andeutung, die Goltz in seiner Unterredung mit Moustier am 20. Januar über den möglichen Ausfall des militärischen Gutachtens machte, veranlaßte Moustier am 22. Januar an Benedetti zu schreiben, der am 26. Januar eine Besprechung mit Bismarck hatte: « Il a, toutefois, ajouté que le Chef d'État Major général n'avait pas, jusqu'à présent, soumis son avis au Roi, et qu'il espérait encore qu'il le formulerait dans un sens favorable à nos arrangements projetés. » (Origin. diplom. 14, 184.)

[2] Diese Erklärung läßt das ursprüngliche Bündnismotiv ganz zurücktreten.

würde gleichfalls erst dann von besonderem Wert sein, wenn der Kaiser es für angezeigt hielte, eine aktive Vergrößerungspolitik einzuschlagen. DieWichtigkeit des dritten endlich, worauf sich die Königliche Regierung beschränken zu wollen schiene, sei für vorkommende Eventualitäten gleichfalls nicht zu unterschätzen.

Ich machte dem Minister bemerklich, daß die von Eurer Exzellenz Herrn Benedetti geäußerte, allerdings rein persönliche Ansicht mir zwischen den beiden letzten Systemen zu liegen schiene, indem sie eine vertragsmäßige Verpflichtung zu einer wohlwollenden Neutralität nicht ausschließe.

Der Marquis de Moustier ging hierauf nicht näher ein, so daß ich fast annehmen möchte, daß er wenigstens die Freiheit der Aktion einem Bündnisvertrage, welcher sich auf das angedeutete Objekt beschränkte, vorzieht. Ob der Kaiser derselben Ansicht ist, wage ich bis jetzt nicht zu behaupten. Dagegen scheint mir der Minister nach wie vor den größten Wert auf die Erwerbung von Luxemburg zu legen. Die ihm von mir gemachte Andeutung, daß das Resultat der erforderten militärischen Gutachten nicht mit Sicherheit im voraus bestimmt werden könne, war ihm offenbar sehr unangenehm und dürfte ihn zur Vorsicht veranlassen.

Ich kann nicht umhin, die sich aus den Äußerungen des Marquis de Moustier ergebende neue Haltung mit den konstitutionellen und ministeriellen Veränderungen in Verbindung zu bringen, welche den Gegenstand meines gestrigen Immediatberichts und meiner gestrigen Telegramme bilden. Man erzählt, dieser Minister habe bei Gelegenheit eines langen Besuchs, mit dem ihn vor einiger Zeit sein Souverän beehrte und wobei sich der letztere verschiedene Aktenstücke soll haben vorlegen lassen, dem Kaiser gesagt, Seine Majestät habe keine Allianzen und müsse sich daher auf die französische Nation stützen. Ich weiß nicht, ob diese Erzählung wahr ist, aber sie scheint mir der Situation zu entsprechen. Überdies dürfte der Kaiser sich der Überzeugung nicht länger haben verschließen können, daß auf eine, den Grundsätzen seiner Politik entsprechende, also von den Wünschen der Bevölkerung unterstützte Annexion dieses Landes solange nicht zu rechnen sei, als sich das letztere im Besitz freier Institutionen befinde, in Frankreich dagegen das bisherige System innerer Regierung herrsche. Selbst mit dem preußischen Bündnis mußte daher eine liberale Reform im Hinblick auf das in Rede stehende Ziel sehr nützlich, ohne ersteres mußte es [sic] unbedingt notwendig erscheinen. Wenn das gestrige Dekret wirklich den Ausgangspunkt zu einem System liberaler innerer Politik für Frankreich bilden sollte, so würde der Kaiser hoffen können, allmählich die öffentliche Stimmung in Belgien für die Annexion reifen zu lassen, um im gegebenen Moment sich mit der wohlwollenden Neutralität Preußens begnügen zu können.

Ist dies in der Tat der Plan des Kaisers, so ziehe ich denselben in unserem Interesse dem geheimen Vertrage vor, dessen definitive Beseitigung, sobald er nicht bald zustande kommen könnte, den Beziehungen zwischen uns und Frankreich, welche durch das fortgesetzte Schweben dieser Angelegenheit, die

dadurch hier genährte Ungeduld und das unsererseits unvermeidlicherweise beobachtete System des Temporisierens gefährdet würden, förderlich erscheint. Eurer Exzellenz höherem Ermessen stelle ich gehorsamst anheim, ob nunmehr, etwa durch eine von Herrn Benedetti herbeizuführende Äußerung, noch formell zu konstatieren sein dürfte,[1*] daß Frankreich den Ende August gemachten Vorschlag[1] in dieser Form als zurückgezogen betrachtet. Es würde dann ferner noch zu erwägen sein, wie es mit der danach allein noch übrig bleibenden Luxemburger Frage zu halten sei, auf deren Lösung in Seinem Sinne der Kaiser Napoleon nach wie vor Wert zu legen scheint, welche aber durch das Gutachten des Generals v. Moltke sehr kompromittiert sein dürfte. Wenn anzunehmen wäre, daß dieses Gutachten von entscheidendem Einfluß auf die Entschließungen Seiner Majestät des Königs sein möchte, so würde es vielleicht nicht allein eine Pflicht der Loyalität, sondern auch zur Verhütung künftiger verschärfter Gegensätze nützlich sein, dies der französischen Regierung offen zu erklären, damit sich dieselbe nicht ohne Not unserem Rate gemäß in einer Richtung kompromittiere, in welcher wir ihr demnächst würden entgegentreten müssen.

Randbemerkung Bismarcks:

[1*] nein.

340.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim! Paris, den 29. Januar 1867

Die durch den Königlichen Feldjäger expedierten geehrten Depeschen Eurer Exzellenz Nr. 52 bis einschließlich 62 habe ich gestern abend bei meiner Rückkehr von einem Diner bei dem Marquis de Moustier vorgefunden, welcher nach Tische eine Unterredung mit mir angeknüpft und sehr verlängert hatte, die hauptsächlich die Luxemburger Frage und die süddeutschen Anschlußbestrebungen betraf.

Obwohl mir hiernach die letzte Unterredung Eurer Exzellenz mit Herrn Benedetti und die hieran geknüpften Instruktionen noch nicht bekannt waren, so glaube ich doch im wesentlichen dem Marquis de Moustier gegenüber dieselbe Linie innegehalten zu haben.

Was die Luxemburger Angelegenheit anbetrifft, so muß ich vorab bemerken, daß ich infolge des geehrten Telegramms Eurer Exzellenz Nr. 13 schon vorgestern abend dem Marquis de Moustier bei einer zufälligen Begegnung gesagt hatte, er scheine meiner neulichen Äußerung über die dem General v. Moltke zugeschriebene Ansicht eine übertriebene Bedeutung beigelegt zu haben, wenn er davon Herrn Benedetti unterrichtet und dieser deshalb eine Anfrage an Eure Exzellenz gerichtet zu haben schiene.[2] Die Sache sei noch gar nicht so weit gediehen, um von einer militärischen Ansicht in dem einen oder anderen Sinne sprechen zu können, und meine Äußerung hätte keinen anderen Zweck

[1] Nr. 295.
[2] Nr. 338, Anm. 1.

gehabt, als den allzu positiven Charakter, den vielleicht meine früheren Äußerungen im entgegengesetzten Sinne gehabt haben könnten, auf das richtige Maß zurückzuführen und dadurch zu konstatieren, daß die Frage eben nur im Stadium der militärischen Prüfung sei.

Der Minister knüpfte hieran gestern an, um mir zu sagen, daß, wie er sich jetzt durch Einsicht der betreffenden Depesche vergewissert habe, die Herrn Benedetti gemachte Mitteilung nichts anderes besage. Er bemerkte sodann, der Botschafter habe berichtet, daß Eure Exzellenz ihm nie die leiseste Andeutung gemacht hätten, welche ihn zu der Annahme hätte veranlassen können, daß die Absicht obwalte, die Festung eventuell zu schleifen. Ich erwiderte, daß eine solche Absicht doch keinesfalls würde überraschen können; denn der von Frankreich gehegte Wunsch sei ja stets nur mit dem offensiven Charakter der Festung motiviert worden.[1] Marquis de Moustier gab letzteres zu und bemerkte, selbst abgesehen davon, daß in der Tat Luxemburg einen offensiven Wert für Frankreich nicht haben würde, sei eine Schleifung praktisch ziemlich gleichgültig, da man geschleifte Festungen wieder aufrichten könnte. Dagegen würde die vorgängige Schleifung auf die öffentliche Meinung in Frankreich den übelsten Eindruck machen und die von der fraglichen Abtretung erwartete Wirkung wesentlich beeinträchtigen. Ich entgegnete, daß es andererseits auf die öffentliche Meinung in Deutschland einen sehr beunruhigenden Eindruck machen könnte, wenn eine bisher dem Schutze Deutschlands gewidmet gewesene Festung als solche in den Besitz Frankreichs überginge und dadurch der Annahme Vorschub geleistet würde, daß dieselbe für dieses Land einen offensiven Wert habe.

Der Minister ging demnächst auf die Bestrebungen der deutschen Staaten über, sich an Preußen anzuschließen.[2] Er bemerkte, daß dadurch diese Macht die Verfügung über so bedeutende Streitkräfte erlangen würde, daß dadurch das Gleichgewicht vollständig verrückt werden müßte. Ich erwiderte, wir würden die süddeutschen Staaten eventuell nicht hindern können, ihr Heer-

[1] Z. B. Napoleons Äußerung zu Goltz am 10. Januar, Nr. 332.

[2] Je mehr der französisch-preußische Bündnisgedanke in Paris wieder abzuklingen begann, desto empfindlicher wurde man über die wachsende Intimität der Beziehungen zwischen Norddeutschland und Süddeutschland. Die Berichte des bayerischen Gesandten Baron Perglas aus diesen Tagen spiegeln diese Stimmung. 31. Januar: Kaiser Napoleon bemerkt ihm auf dem Hofball « que la Bavière se rapprochait bien de la Prusse », unter Bezugnahme auf die Debatten in der bayrischen Reichsratskammer; 6. Februar: Audienz bei dem Prinzen Napoleon « Le Prince a passé finalement à la politique en m'observant de l'étonnement ‚de la précipitation avec laquelle le gouvernement bavarois avait établi son nouveau programme politique, dont on avait été surpris, même à Berlin', ainsi que s'exprimait Son Altesse Impériale. » 8. Februar: Marquis Moustier bemerkt dem Gesandten: « que la France évitait scrupuleusement de se mêler des affaires intérieures de l'Allemagne, mais qu'elle n'était pas indifférente à ce qui touche ‚l'absorption' en Prusse des États de l'Allemagne ménagés encore dans leur autonomie. Le Ministre se rapportait au programme du 19 janvier dont l'exécution exacte semblait lui inspirer cette crainte, dans sa pensée, il s'était rappelé, je crois, que l'intervention française, qui a agi à Nicolsbourg, a — en partie — préservé de cette absorption en Prusse ces États du Sud. » (Geh. St. Arch. München.)

wesen nach preußischem Muster zu organisieren und sich an uns anzulehnen. Sie hätten dazu ein unzweifelhaftes Recht, und weil ich diese Tendenz als eine unvermeidliche vorhergesehen, hätte ich im Monat Juli bei meiner Verhandlung mit dem Kaiser Napoleon den Wunsch desselben, zwei Parlamente und zwei Bundesversammlungen zuzulassen, entschieden bekämpft und bei der Redaktion der von ihm zu proponierenden Friedenspräliminarien dem Satze, welcher dem eventuell zu bildenden süddeutschen Bunde eine unabhängige internationale Existenz sicherte, den Vorbehalt hinzuzufügen vorgeschlagen, daß die zwischen Nord- und Süddeutschland beizubehaltenden nationalen Bande durch ein freies Übereinkommen zwischen beiden Teilen zu regeln seien.[1] Durch die bezügliche Bestimmung in den Nikolsburger Präliminarien hätten wir es uns versagt, auf die uns fortan isoliert gegenüberstehenden süddeutschen Staaten bei den Friedensschlüssen einen Druck auszuüben, welcher uns gestattet haben würde, sie respektive ihre militärischen Kräfte ebenso zu absorbieren wie die norddeutschen. Wir könnten sie aber nicht nötigen, einen süddeutschen Bund zu bilden, und ebensowenig hindern, von ihrer unabhängigen internationalen Existenz, welche dieser Bund nach allen Seiten genossen haben würde, auch einzeln Gebrauch zu machen. Ich hätte dem Kaiser schon damals nicht verhehlt, daß wir große Mühe haben würden, dem auf eine nähere Verbindung mit Preußen gerichteten natürlichen Bedürfnis der süddeutschen Staaten auf die Dauer zu widerstehen. Diese Bemühungen wendeten wir noch gegenwärtig an; aber wie lange es uns möglich sein würde, einer sich ohne unser Zutun vollziehenden historischen Entwicklung entgegenzutreten, könne niemand vorhersagen.[2]

Marquis de Moustier bemerkte, daß wir durch den zunächst nur militärischen Anschluß der süddeutschen Staaten alle Vorteile der Vereinigung erlangen würden, ohne den Übelständen ausgesetzt zu sein, welche der Eintritt derselben in den parlamentarisch organisierten Bund herbeiführen dürfte. Ich bestritt dies nicht, hob aber hervor, daß es keines formellen Anschlusses bedürfe, um das aus der Natur der Dinge und dem Einheitsgefühl der Nation sich ergebende Verhältnis herzustellen, daß, wenn Preußen in einen Krieg mit einer außerdeutschen Macht geriete, die übrigen deutschen Staaten mit ihm gemeinsame Sache machen würden. Früher hätte das Ausland dies außerdem von Österreich auf Grund der Bundesverträge zu besorgen gehabt. Unter solchen Umständen würde uns niemand zumuten wollen, die süddeutschen Regierungen abzuhalten, ihre Armeen gut zu bewaffnen und auf preußischem Fuße zu organisieren.

Ich zog aus dieser Sachlage den Schluß, daß die Beziehungen zwischen Preußen und Frankreich sich nur auf der Grundlage des gegenseitigen billigen

[1] Vgl. Nr. 212.

[2] Ein weiterer Beweis dafür, daß Frankreich in diesem Augenblicke in der deutschen Frage wieder auf die antipreußische Seite hinüberzutreten begann, ist in der vom Fürsten Metternich am 3. Februar 1867 (Nr. 342), an Beust telegraphierten Nachricht enthalten: « L'Empereur a dit qu'il désirerait que l'Autriche reprenne position en Allemagne et que les intentions de Votre Excellence se réalisent. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Gewährenlassens innerhalb der beiderseitigen nationalen Machtsphären gedeihlich entwickeln könnten, und bezeichnete jeden Konflikt zwischen beiden Mächten als ein japanisches Duell, eine Bemerkung, welcher der Minister lachend beitrat.

Den Artikel der »Norddeutschen Allgemeinen Zeitung«, welcher die Mainlinie als eine »Fiktion« bezeichnet, hat der Marquis de Moustier mir gegenüber nicht erwähnt. Ich kann aber bestätigen, daß derselbe, zumal da nur die telegraphisch gemeldeten schroffsten Sätze der Beurteilung zugrunde gelegt wurden, hier den übelsten Eindruck gemacht und den uns feindlich gesinnten Blättern einen Vorwand zur heftigsten Polemik gegen die preußische Politik geliefert hat. Da das französische Publikum nach der hier in der offiziösen Presse herrschenden Disziplin urteilt, so ist es ein ganz vergebliches Bemühen, demselben den Glauben zu benehmen, daß solche Kundgebungen von der Königlichen Regierung ausgehen.[1]

Die Bündnisfrage ist zwischen dem Marquis de Moustier und mir nicht wieder besprochen worden.

Aus dem geehrten Erlaß vom 27. d. M. — Nr. 60 — habe ich ersehen, daß Eure Exzellenz die in früheren Berichten von mir entwickelte Ansicht teilen, daß die Gewährung der auf Luxemburg bezüglichen Wünsche Frankreichs nur im Zusammenhange mit der Frage unserer allgemeinen Beziehungen zu dieser Macht sowie behufs Sicherung der weiteren Entwicklung unserer deutschen Politik nach dieser Seite hin von Wert für uns sein und daß sie nur eine Einleitung (wie ich mich damals ausdrückte, eine mise en scène) zu einem näheren Verhältnis darstellen kann, wenn dagegen das Bündnis aufgegeben wird, die Verzichtleistung auf Luxemburg zugunsten Frankreichs sich durch ein naheliegendes dringendes Interesse kaum motivieren lassen dürfte. Hiernach dürfte die weitere Behandlung der Luxemburger Angelegenheit von der Beantwortung der Vorfrage abhängen, über welche Eure Exzellenz nach der jenem Erlaß beigefügten Registratur[2] die Allerhöchsten Intentionen Seiner Majestät des Königs zu konstatieren sich vorbehalten haben ...

[1] Benedetti machte, wie er dem österreichischen Botschafter Grafen Wimpffen, mit dem er ziemlich vertrauliche Beziehungen pflegte, am 25. Januar 1867 mitteilte, dem Grafen Bismarck Vorhaltungen über diesen Artikel, der bei seiner Regierung ernste Bedenken erwecke. »Über die Antwort des Grafen Bismarck äußerte sich der Botschafter sehr reserviert, ließ mir aber entnehmen, daß er dieselbe ausweichend und ungenügend fand; daß der Ministerpräsident den offiziösen Charakter des Artikels desavouierte und die Versicherung gab, daß die königliche Regierung den Anschluß Süddeutschlands nicht anstrebe und sich in keinem Falle mit Bayern oder einer anderen einzelnen Regierung in Verhandlungen einlassen werde, daß es aber den süddeutschen Staaten und wohl auch dem norddeutschen Parlament unbenommen bleiben müsse, sich über die Gestaltung des künftigen Verhältnisses des Südens zum Norden ihren Interessen und Wünschen gemäß auszusprechen.« (Bericht des Grafen Wimpffen an Beust, 26. Januar 1867.)

[2] Nr. 331 (dem Erlaß vom 13. Januar 1867 — Nr. 335 — beigefügt).

341.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, 2 février 1867, 6^{50} p. m.; arr. 8^{30} p. m.

L'Empereur a reçu hier Mr. Douglas et m'a dit aujourd'hui qu'Il avait fort apprécié son intelligence politique et ses vues pratiques.[1]

Sa Majesté croit que la Russie se contentera des concessions à demander à la Porte ottomane et pense qu'il faut en rester là. Il veut cependant développer alliance avec nous et le Cabinet russe en vue de l'avenir et ajouta: si Je pouvais faire quelque grande chose pour relever le moral de la France, Je le ferais, mais il faut attendre.

Er jammert über Hohenlohe, freut sich hingegen über die Verheiratung des Königs Ludwig.

342.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 3 février 1867

Le rapport de Mr. Douglas part mercredi soir. Il désire que je Vous mande ce qui suit:

« *L'Empereur a dit qu'Il désirerait que l'Autriche reprenne position en Allemagne et que les intentions de Votre Excellence se réalisent.* Il pense que l'entente cordiale entre les trois Puissances rehaussera l'Autriche à l'extérieur et la fortifiera à l'intérieur. »

Er bittet, Sie mögen Vorstehendes dem Könige von Hannover vertraulich mitteilen und Ihn vor Herrn von Holland warnen.

343.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 4. Februar 1867

Mit Bedauern nehme ich wahr, daß die Luxemburger Angelegenheit hier bereits in weiteren Kreisen besprochen und als ein Prüfstein für die Gesin-

[1] Genaueres über die Vorgänge, die den Telegrammen Metternichs Nr. 341, 342 zugrunde liegen, läßt sich nicht aussagen, da ein eingehenderer Bericht des Botschafters in den Akten des Wiener Archivs nicht ermittelt werden konnte. Jedenfalls geht aus den Telegrammen hervor, daß die Anfang Januar begonnenen Besprechungen Napoleons mit Metternich (vgl. Nr. 328, 333) über ein französisch-österreichisch-russisches Bündnis (auf der Grundlage gemeinsamer Orientpolitik) noch fortdauerten, und daß der Kaiser zum erstenmal das Schlagwort eines »Wiedergewinns der österreichischen Stellung in Deutschland«, d. h. einer Offensivrichtung des geplanten Bündnisses gegen Preußen, in die Debatte warf. Auch daraus erhellt, daß Frankreich die Bündnisverhandlung mit Berlin nur noch zum Scheine fortführte, um sich den Gewinn Luxemburgs dadurch zu sichern, und sich in Wahrheit wieder auf das andere Geleise seiner Politik einrichtete. Das immer wieder durchbrechende Mißtrauen Bismarcks war also gerechtfertigt.

nungen der Königlichen Regierung, sowie für die Aussichten auf die preußisch-französische Allianz angesehen wird.

In diesem Sinne äußerte sich vor etwa 14 Tagen in leidenschaftlicher Weise der General Bourbaki zu einem Mitgliede der Königlichen Botschaft, und gestern bedrohte mich fast der Senator Brenier, ehemaliger Gesandter in Neapel, mit einer im Senat zu haltenden Rede, wenn bis zur Eröffnung der Kammern die Frage nicht in dem von Frankreich gewünschten Sinne gelöst wäre.

Ich habe deshalb nicht die französische Regierung im Verdacht absichtlicher Indiskretion, welche für sie in vorliegendem Falle viel bedenklicher sein würde als für uns. Ich glaube vielmehr, daß die fragliche Transaktion an und für sich nach der im französischen Publikum vorherrschenden verkehrten Auffassung so nahe liegt und als so selbstverständlich betrachtet wird, daß es keiner Indiskretion bedurfte, um die Aufmerksamkeit in diplomatischen und militärischen Kreisen darauf zu lenken. Überdies mögen aber einzelne Minister, z. B. Herr Rouher, auf ein günstiges Resultat so sicher gehofft haben, daß sie ohne Gefahr durch Andeutungen in diesem Sinne beruhigend einwirken zu können glaubten.

Infolgedessen ist aber eine Lage entstanden, welche mich in Verbindung mit dem Gutachten der Generale von Moltke und von Roon besorgen läßt, daß die Luxemburger Angelegenheit, anstatt uns der ursprünglichen Absicht gemäß Frankreich zu nähern und die öffentliche Meinung dieses Landes mit unseren Erfolgen auszusöhnen, einen durch die allgemeine Lage, die Interessen beider Mächte und die Tendenzen ihrer Kabinette sowie durch die Wichtigkeit des Objektes nicht motivierten scharfen Gegensatz zwischen ihnen hervorbringen möchte.

Aus dem Stillschweigen, welches in den mir gestern abend durch Graf Seckendorff zugegangenen Depeschen über die Bündnisfrage beobachtet wird, schließe ich, daß Eure Exzellenz noch nicht in der Lage gewesen sind, der in der Registratur über die Unterredung mit Herrn Benedetti enthaltenen Andeutung gemäß die Allerhöchsten Intentionen Seiner Majestät des Königs in dieser Beziehung zu konstatieren. Wenn ich es aber an und für sich für einen politischen Fehler des französischen Kabinetts halten müßte, daß dasselbe von der Lösung einer so speziellen Frage wie die Luxemburger seine künftigen Beziehungen zu Preußen abhängig machen zu wollen scheint, so dürfte es um so mehr unseren Interessen entsprechen, von einer solchen Taktik beizeiten vertraulich abzumahnen, nachdem es immer wahrscheinlicher wird, daß jene Lösung den Wünschen Frankreichs nicht werde entsprechen können. Ich glaube, daß sich außer der Abtretung Luxemburgs verschiedene andere Kombinationen denken lassen, durch welche die öffentliche Meinung in Frankreich Preußen gegenüber in eine günstigere Richtung gelenkt werden kann, und ich habe durch meinen mehrjährigen Verkehr mit dem Kaiser Napoleon die Erfahrung gemacht, daß derselbe die vollste Offenheit in hohem Grade schätzt und sich durch triftige Gründe leicht überzeugen läßt.

344.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, le 6 février 1867

Le Marquis de Moustier m'a dit hier que Mr. Benedetti paraît être rassuré sur la marche de l'affaire Luxemburg. Il ajouta qu'il serait désirable d'arriver à une entente avant les discussions parlementaires puisqu'il y avait recrudescence d'esprit belliqueux et de chauvinisme dans le pays. Les personnes en dehors du gouvernement ne comprenaient pas comme celui-ci les délais inévitables. Le secret avait été scrupuleusement observé ici, mais la question s'était présentée par elle-même à l'opinion publique. Quant à Brenier, le ministre saurait l'empêcher de prononcer son discours. Le livre bleu serait du reste pacifique et de nature à calmer les esprits. Le ministre m'a encore dit que, d'après ce que lui écrivait Mr. Benedetti, Votre Excellence ne paraît pas trop s'effrayer de l'éventualité d'une catastrophe en Orient.

345.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Berlin, den 7. Februar 1867

Ich kann nicht umhin, Eurer Exzellenz eine Probe von der Art zu geben, wie Herr Benedetti fortfährt, Geschäfte zu behandeln, und in einem Grade drängt, die mir jede Begegnung unwillkommen macht.[1]

Als ich am Sonnabend abend auf der Cour mit ihm zusammentraf, konnte er sich nicht enthalten, in unmittelbarer Nähe der Allerhöchsten Herrschaften mir ins Ohr die Frage zu flüstern, ob ich ihm nicht etwas mitzuteilen hätte.

Am Montag schrieb er mir dann schon wieder das in Abschrift beiliegende Billett.[2] Ich habe ihm darauf nur erwidern können, daß ich ihm augenblicklich

[1] Ein Erlaß Bismarcks vom 25. Januar war gewissen Bemerkungen des Marquis Moustier, Benedetti habe keine Gelegenheit, politische Fragen mit Bismarck zu diskutieren und sei in » Quarantäne « versetzt, auf das bestimmteste entgegengetreten; er habe nur einmal für zwei Tage erklärt, unzugänglich zu sein, in den Tagen, wo die Vorarbeiten für die Eröffnung der norddeutschen Konferenzen gedrängt hätten; seitdem habe er Benedetti wiederholt und jedesmal, wo er es gewünscht habe, gesehen und sei für ihn auf Verlangen jederzeit zu sprechen. (A. A. Berlin.)

[2] Benedetti an Bismarck, lundi 4 février: «J'ai un courrier qui partira ce soir. N'ayant rien de bien intéressant et surtout de bien nouveau à vous apprendre, je ne demande pas à vous voir. Je viens seulement vous dire que si vous aviez quelque chose à faire répéter à Paris, je suis à votre disposition. Je vous prie seulement de me faire savoir si vous désirez me recevoir ou remettre à un autre jour notre prochaine entrevue. » Die Antwort Bismarcks, Herrenhaus 4 février 1867, lautete: «Mon cher Ambassadeur, tenant compte de votre prédilection flatteuse pour les autographes, je prend la plume pour constater que je ne suis pas à même aujourd'hui de vous fournir matière à dépêcher pour le courrier de ce soir; même si j'en avais à ma disposition je vous demandera is la permission d'en remettre la communication à un autre jour parce que les soirées d'hier et d'avant-hier m'ont donné à la suite de deux nuits blanches une migraine qui demande des soins et du repos dès que la corvée parlementaire me lâchera.» (A. A. Berlin.)

keine Mitteilung zu machen hätte, daß ich in diesem Moment infolge von einigen schlaflosen Nächten und dringenden parlamentarischen Geschäften kaum imstande sein würde, ihn zu sprechen.

Es ist mir aufgefallen, daß Herr Benedetti für dies Billett die Anrede «Monsieur le Président» und eine feierliche Schlußformel gewählt hat, während er sonst in solchen Billetten die Anrede «mon cher Président» zu gebrauchen und jede Schlußformel wegzulassen pflegt. Ich bin geneigt, dies als charakteristisches Symptom seiner augenblicklichen Stimmung anzusehen, welche alsdann freilich unseren Verkehr nicht gerade erleichtern würde.

An demselben Tage, an welchem Herr Benedetti mir das Billett schrieb, hatte er eine Unterredung mit dem Herrn Unterstaatssekretär, in welcher er ebenfalls den Wunsch aussprach, Mitteilungen von uns zu erhalten, und sich beklagte, daß die Sachen nicht vorwärts gingen. Rien ne marche, bemerkte er; nous ne faisons pas de progrès — et nous avons si peu de temps devant nous — nous n'avons que 11 ou 12 jours jusqu'à l'ouverture des séances du corps législatif — et puis vient le livre jaune; et Vous savez, combien dépend d'une pièce, d'une virgule même — je Vous avoue que j'aí peur!

346.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 8. Februar 1867

Durch das mir gestern abend zugegangene geehrte Telegramm Nr. 18 haben Eure Exzellenz mich auf Allerhöchsten Befehl Seiner Majestät des Königs zu einer schleunigen näheren Äußerung über diejenigen in meinem geheimen Berichte vom 4. d. M. Nr. 37 angedeuteten Kombinationen aufgefordert, welche sich nach meiner Ansicht außer der Abtretung von Luxemburg denken ließen, um die öffentliche Meinung in Frankreich Preußen gegenüber in eine günstigere Richtung zu lenken.

Indem ich dieser Weisung nachzukommen mich beeile, erlaube ich mir vorab gehorsamst zu bemerken, daß ich beim Niederschreiben jenes Satzes nicht sowohl neue und spezielle Vorschläge im Sinne hatte, welche unsererseits dem Kaiser Napoleon als ein Äquivalent anzubieten wären, als vielmehr andeuten wollte, daß mir nicht die bloße Alternative zwischen der Verzichtleistung auf Luxemburg und einem zur Entfremdung zwischen beiden Mächten führenden Abbruch der vertraulichen Verhandlungen vorzuliegen schiene, sondern daß sich auch andere Mittel ausfindig machen lassen dürften, um die französische Nation mit der vom Kaiser Napoleon befolgten Politik und mit der neuen Stellung Preußens auszusöhnen.

Solange die diesfällige Möglichkeit nicht unbedingt zu verneinen ist, muß meines Erachtens der Versuch gemacht werden, weil ich es für sehr unwahrscheinlich halte, daß die vorliegenden militärischen Gutachten eine Verzichtleistung auf Luxemburg zulassen werden, ein Konflikt aber viel unvermeid-

licher werden dürfte, wenn wir dem Kaiser längere Zeit die Hoffnung auf den Erwerb Luxemburgs lassen und er seinen parlamentarischen Feldzugsplan auf diese Voraussetzung stützt. Wenn der Staatsminister Rouher die zu erwartenden Interpellationen durch Andeutungen von schwebenden, einen guten Erfolg versprechenden Verhandlungen beantwortete und dabei erraten ließe,[1]* daß es sich um Luxemburg handle, und wenn sich dann nach einem oder zwei Monaten diese Hoffnung als eine illusorische erwiese, so würde der Kaiser Napoleon, wie man ihm dies schon bisher vorgeworfen, als überlistet dastehen und sich vor den Folgen einer solchen abermaligen Niederlage nur durch eine politische Haltung retten können, welche früher oder später zum Kriege gegen Preußen führen müßte.

Sofern daher meine Voraussetzung richtig ist, daß wir schließlich auf Luxemburg gar nicht oder nur unter Bedingungen werden verzichten können, welche, wie der in dem Gutachten des Herrn Kriegsministers angedeutete — große Waffenplatz — nach französischer Auffassung Frankreich in eine noch ungünstigere strategische Lage versetzen würden, als sie der preußische Besitz jener Festung herbeiführt, entspricht es nach meiner Ansicht sowohl unseren als den Interessen des Kaisers Napoleon, daß wir ihm die Lage offen darlegen und im Verein mit ihm ein Äquivalent für dies von ihm bisher ins Auge gefaßte Objekt aufzusuchen uns bemühen. Selbst wenn dies nicht gelänge, würde ich es für weniger gefährlich[2]* halten, daß der Kaiser jetzt enttäuscht werde, als wenn diese Enttäuschung später eintritt.[3]* Ich glaube aber, daß das weite Feld europäischer Fragen für Mächte wie Preußen und Frankreich, deren vereinter Wille das Gesetz zu diktieren vermag, Ausgleichungselemente bieten muß.

Da es sich hierbei um die Befriedigung der Bedürfnisse Frankreichs handelt, so könnten wir es zunächst dem Kaiser überlassen, diejenigen Punkte zu bezeichnen, auf welche er einen besonderen Wert legen würde. Wenn er es aber mit Rücksicht darauf, daß er bereits verschiedene Vorschläge[4]* gemacht habe und diese von uns als unannehmbar bezeichnet worden seien, für unsere Sache erklären sollte, mit Gegenvorschlägen hervorzutreten, so würden wir uns dem kaum entziehen können.

Man kann dabei zwischen verschiedenen Systemen wählen.

Man kann zunächst im Anschluß an die Luxemburger Frage eine Kombination ausfindig machen, welche dem vom Kaiser mit der letzteren verfolgten Zwecke, Frankreich durch Schwächung oder Beseitigung der ceinture de fer vor der Besorgnis vor Invasionen[5]* zu befreien, in anderer Weise näher träte. Es wäre vielleicht für die Sicherung der deutschen Grenzen weniger gefährlich, für das deutsche Nationalgefühl weniger verletzend und doch mindestens von demselben Effekte in Frankreich, Luxemburg, soweit es überhaupt geschleift werden kann, zu schleifen, ohne es an Frankreich abzutreten, und ein Gleiches ebenfalls mit Saarlouis und Landau vorzunehmen, was die spätere Errichtung eines großen Waffenplatzes zwischen dem Rhein und der Grenze nicht ausschließen würde. Ein Defensivbündnis mit gegenseitiger Besitzgarantie im Sinne der von Eurer Exzellenz Herrn Benedetti gemachten Andeutungen, womöglich in der Richtung des Ende August vorgeschlagenen

geheimen Vertrages mit Fortlassung des auf die Abtretung von Luxemburg bezüglichen Punktes zu erweitern, würde dieses System vervollständigen. Man könnte endlich dieser Richtung durch eine ostensible Depesche dem Sinn, wenn auch nicht dem Wortlaute nach ähnlich der von Eurer Exzellenz während meines letzten Aufenthaltes in Berlin an mich gerichteten, einen erkennbaren Ausdruck geben, um der französischen Regierung eine Grundlage für ihre parlamentarischen Erklärungen zu gewähren.

Man kann aber auch — und dieses System würde ich, wenn es dem Kaiser genügte, entschieden vorziehen — die Aussöhnung der französischen Nation mit der preußischen Konzentrierung der Kräfte Deutschlands durch eine offene und kräftige Unterstützung der französischen Politik in den die letztere unmittelbarer als uns berührenden europäischen Fragen versuchen.

Ich habe dies in der römischen Angelegenheit ohne Erfolg erstrebt. Eine andere brennende Frage, welche jetzt das französische Kabinett beschäftigt, ist die Orientalische. Es ist dies allerdings ein Feld, für welches sich die öffentliche Meinung des Landes nicht besonders lebhaft interessiert und auf welchem wir dem letzteren einen direkten Vorteil um so weniger zuwenden können, als die französische Politik auf eigene Erwerbungen im Orient nicht gerichtet ist. Immerhin würden wir aber durch eine rückhaltslose Unterstützung der Vorschläge des Pariser Kabinetts der französischen Nation unseren guten Willen beweisen und ihr dadurch die Hoffnung geben, daß sich derselbe demnächst auch auf anderen sie mehr unmittelbar berührenden Gebieten betätigen werde. Wir würden insbesondere dadurch die Besorgnis vor der preußisch-russischen Allianz beseitigen, welche, von der russischen Diplomatie[6]* geflissentlich genährt, hier mehr als alles andere die Gemüter aufgeregt und von Thiers selbst in seinen Kammerreden als das für Frankreich gefährlichste Resultat der Ereignisse des vorigen Jahres zum Ausgangspunkt für seine Angriffe gegen die Politik des Kaisers gewählt werden wird. Es ist hauptsächlich diese Besorgnis, welche den Kaiser zu veranlassen scheint, sich in der Orientalischen Frage Rußland in einer auffallenden, bereits die ernsteste Aufmerksamkeit der englischen Diplomatie erregenden Weise zu nähern.[1] Ich brauche aber nicht darzutun, daß eine russisch-französische Allianz bei der gegenwärtigen Lage Europas die einzige für uns wirklich gefährliche[7]* politische Kombination ist.

Ein Zusammengehen zweier Mächte in solchen europäischen Fragen ersten Ranges begründet zwischen ihnen eine Solidarität, welche, solange diese Fragen schweben, jede derselben verhindert, der anderen auf anderen Gebieten entgegenzutreten, und die uns daher nicht minder eine erhöhte Sicherheit[8]* gegen Frankreich als diesem uns gegenüber gewähren würde.

Ich erlaube mir endlich darauf aufmerksam zu machen, daß sichtbare Einleitungen zur Ausführung der auf Nordschleswig bezüglichen Bestimmung des Prager Friedens wesentlich dazu beitragen würden, die in Frankreich herrschenden Besorgnisse vor einem rücksichtslosen Vorschreiten Preußens zu beseitigen und der Kaiserlichen Regierung den Beweis, daß ihre Politik das hier viele Anhänger zählende Nationalitätsprinzip, auf welches sie eventuell

[1] Vgl. Nr. 328, 333, 341, 342.

ihre belgischen Annexionsbestrebungen zu stützen haben würde, zur Grundlage gehabt habe, zu erleichtern.

Eure Exzellenz sind im Mittelpunkte und an der Spitze der preußischen Politik besser als ich imstande zu beurteilen, ob sich die von mir angedeuteten Fragen zu einer Ausgleichung mit Frankreich eignen und welche andere etwa zu dem fraglichen Zwecke mit in den Kreis der Erwägungen gezogen werden könnten. Ich glaube, daß in dieser Beziehung viel von der Auffassung des Kaisers Napoleon abhängen wird, welche zu sondieren es an dem nötigen Anlaß fehlt, solange er sich in der Sicherheit wiegt, daß er Luxemburg erhalten werde, und seine Haltung danach bemißt. Ich fürchte, daß er sich selbst die Wirkung einer günstigen Lösung dieser Frage übertreibt[9*] und daß es seinen Interessen mehr entsprechen würde, das System der Nichtkompensation offen zu proklamieren, als sich mit einer so geringfügigen Kompensation für abgefunden zu erklären. Wenn daher Seine Majestät der König zu der Überzeugung gelangt sein sollten, daß Allerhöchstdieselben die Zuwendung Luxemburgs an Frankreich mit ihren Pflichten nicht würden vereinigen können, so würde ich es für nützlich halten, in den Stand gesetzt zu werden, dies dem Kaiser Napoleon offen zu erklären und mit ihm vertraulich diejenigen anderweitigen Kombinationen zu besprechen, in denen er ein Äquivalent für jene Erwerbung würde finden können. Damit eine solche Besprechung von Erfolg sei, müßte ich allerdings vorher von der Richtung und den Grenzen im allgemeinen unterrichtet sein, welche die Königliche Regierung für zulässig hält. Daß in dieser offenen Darlegung eine Gefahr liegt, verkenne ich keineswegs; ich glaube aber, daß sie geringer ist als diejenige, welche die Folge einer späteren Enttäuschung wäre.

Randbemerkungen Bismarcks:

1* Das wäre sehr albern von ihm. v. B.
2* ?
3* ?
4* Forderungen!
5* Hegt man die wirklich?
6* Rußland fordert nichts von uns.
7* m. E. gar nicht!
8* gewiß?
9* sicherlich; es würde nachher nicht anders als vorher sein. Die Sache ist zu klein.

347.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim. Sicher. Durch Kgl. Feldjäger

Berlin, den 15. Februar 1867

Eure Exzellenz machen es sich in Ihrem gefälligen geheimen Bericht Nr. 23 vom 8. d. M.[1] hauptsächlich zur Aufgabe darzulegen, wie nicht die bloße Alternative zwischen einer Hingabe von Luxemburg an Frankreich und einem

[1] Nr. 346.

zur Entfremdung zwischen beiden Mächten führenden Abbruch der vertraulichen Verhandlungen vorzuliegen scheine, sondern wie sich auch andere Mittel ausfindig machen lassen dürften, um dem Bedürfnis, die französische Nation mit der neuen Stellung Preußens auszusöhnen, auf einem für Preußen weniger bedenklichen Wege zu genügen.

Indem ich mich mit der Auffassung, daß die Abtretung von Luxemburg nicht die notwendige und einzige Bedingung eines näheren und intimen Verhältnisses zwischen Preußen und Frankreich sei, nur einverstanden erklären kann, muß ich doch bemerken, daß mir der Augenblick zur ausdrücklichen Verzichtleistung auf dies Negoziationsobjekt noch keineswegs gekommen scheint. Persönlich kann ich, ungeachtet der vorliegenden militärischen Gutachten, vom politischen Standpunkte aus nicht den Wert auf die Bewahrung von Luxemburg legen, daß ich die Beseitigung oder auch die Abtretung der Festung unter allen Umständen von den politischen Kombinationen mit Frankreich ausschließen und dies schon jetzt dem Kaiser Napoleon erklären sollte. Auch Seine Majestät der König haben in dieser Beziehung noch keine Entscheidung getroffen; und selbst wenn ich es für wahrscheinlich erachten müßte, daß der in jenen beiden Gutachten entwickelte, von anderen Seiten aber allerdings auch bestrittene militärische Gesichtspunkt schließlich überwiegen und Seine Majestät der König sich zur Aufgabe von Luxemburg nicht entschließen möchte, würde ich es nicht für politisch klug achten, schon jetzt mit dieser Erklärung im voraus hervorzutreten. Ich kann die Ansicht Eurer Exzellenz nicht teilen, daß es weniger gefährlich sei, wenn der Kaiser jetzt enttäuscht werde, als wenn diese Enttäuschung später einträte; falls uns wirklich ein Bruch mit Frankreich bevorstehen sollte, würde derselbe nicht sofort militärischer, sondern zunächst diplomatischer Natur sein und sich durch Ermutigung unserer Gegner auf allen politischen Gebieten betätigen. Diese Wirkung könnte sofort eintreten, sobald der Kaiser sich überzeugte, daß Frankreich keine Aussicht auf Luxemburg hat, zumal ich nach einer vorgestrigen Besprechung mit Benedetti annehmen muß,[1] daß Frankreich ein Bündnis mit uns ohne sofortige Erwerbung Luxemburgs gar nicht will, auf das Bündnis überhaupt geringen, auf Luxemburg aber sehr hohen Wert legt. Unter solchen Umständen ist jedes Hinziehen der Verhandlung für uns ein Gewinn, indem wir dadurch Zeit zur Konsolidierung unserer Verhältnisse in Norddeutschland und mit Süddeutschland erlangen. Wir dürfen hoffen, in dieser Richtung in den nächsten Monaten einen entschiedenen Schritt vorwärts tun zu können und nach einem halben Jahr in verstärkter Haltung und Festigkeit dazustehen; ich habe Eure Exzellenz schon früher darauf aufmerksam gemacht, wie wichtig es ist, die gegenwärtigen Verhandlungen für diese zeitgemäß zu benutzen. Von einer »Täuschung oder Enttäuschung« des Kaisers kann daher nicht die Rede sein; denn wir haben dem Kaiser noch keine Veranlassung gegeben, auf den Besitz Luxemburgs mit Sicherheit zu rechnen, und sich zu beklagen, wenn seine Wünsche sich nicht erfüllen, namentlich so lange aus dem Schoße der Bevölkerung jede Äußerung zu-

[1] Benedetti an Moustier, 13. Febr. 1867 (Orig. diplom. 14, 287 ff.).

gunsten derselben fehlt. Wenn daher Euer Exzellenz besorgen, daß der Staatsminister Rouher die zu erwartenden Interpellationen durch Andeutungen von schwebenden, einen guten Erfolg versprechenden Verhandlungen beantworten und dabei erraten lassen möchte, daß es sich um Luxemburg handelte, so müßte ich, um diese Besorgnis zu teilen, an dem politischen Takte und der Klugheit des Ministers zweifeln, wenn er sich durch die bisherige Sachlage zu so gewagten Behauptungen bestimmen ließe. Daß zum Beginn der Diskussion im Corps législatif kein handgreiflicher Erfolg für Frankreich in der Luxemburger Angelegenheit erzielt werden könne, ermächtige ich Euer Exzellenz offen zu sagen, aber dabei auch daran zu erinnern, daß die französische Regierung die von mir seit dreiviertel Jahren ihr angedeuteten Mittel, Seiner Majestät dem Könige die Entschließung der öffentlichen Meinung gegenüber zu erleichtern, nicht angewandt hat.

Überhaupt aber kann ich Eurer Exzellenz nicht verhehlen, daß die ganze Verbindung, in welche die Luxemburger Angelegenheit mit den vorübergehenden parlamentarischen Bedürfnissen der Regierung des Kaisers gebracht wird, wenig geeignet ist, die Abneigung Seiner Majestät des Königs zu überwinden. Es ist an und für sich eine wunderliche Genugtuung, daß wir um der augenblicklichen Wirkung auf eine gesetzgebende Versammlung willen eine Festung an Frankreich geben sollen. Der Preis ist uns für diesen Zweck zu hoch; zur Umstimmung der etwaigen kriegerischen Tendenzen im Volke und der Armee wird er dagegen nicht ausreichen. Wenn man in Paris nicht von der Überzeugung durchdrungen ist, daß das Zusammengehen von Preußen und Frankreich im wahren und dauernden Interesse Frankreichs und speziell der Dynastie des Kaisers liegt, und wenn der letztere und seine Staatsmänner sich nicht in der Lage glauben, das Durchdringen dieser Überzeugung auch in der Nation abzuwarten und zu fördern und ihre Politik inzwischen unbeirrt durch vorübergehende Strömungen der öffentlichen Meinung fortzuführen: so ist die französische Politik überhaupt keine solche, auf welche wir unsere eigenen Kombinationen für unsere Stellung in Europa bauen könnten. Auch Euer Exzellenz vertraulicher Bericht 44 vom 8. c. läßt am Schlusse die Besorgnis durchblicken, daß die Kaiserliche Regierung nicht mehr von dem festen Willen und wie früher konsequent geleitet werde. Es ist aber gerade Mangel an Vertrauen auf die Stetigkeit der Politik Frankreichs, welcher unsere Beziehungen zu der Kaiserlichen Regierung erschwert und uns nötigt, uns die Möglichkeit auch anderer europäischer Kombinationen offen zu halten.

Euer Exzellenz bemerken selbst, daß man in Paris die Wichtigkeit einer günstigen Lösung der Luxemburger Frage zu übertreiben scheine, und daß es den Interessen des Kaisers ebenso entsprechen würde, das System der Nichtkompensation offen zu proklamieren, als sich mit einer so geringfügigen Kompensation für abgefunden zu erklären.

Ich kann diese Auffassung nur vollkommen teilen. Ich fürchte, wir würden nach der Abtretung Luxemburgs in keiner anderen Lage sein als vorher; wir würden dadurch die Mißstimmung unsrer Gegner und derjenigen der Kaiserlichen Dynastie nicht heilen, und kein Pfand gegen erneute weitergehende

Forderungen erlangen, welche sich ebenso leicht wiederum auf das Bedürfnis des Kaisers seinem Lande gegenüber stützen ließen. Da wir nun kaum annehmen dürfen, daß der Kaiser sich selbst über das Maß der Bedeutung der Luxemburger Frage täusche, so liegt der Gedanke nahe, daß man uns zu täuschen suche, und daß man bei den an uns gestellten Forderungen ganz andere Zwecke verfolge, nämlich den Zweck, uns zu kompromittieren[1] und zu isolieren, um seinerzeit uns allein gegenüberzustehen und mit größerer Aussicht auf Erfolg den Kampf mit uns aufzunehmen. Daß man in Frankreich ernstliche Besorgnisse vor einer Invasion hege, kann ich nicht annehmen; an offensive Absichten unsererseits kann man unmöglich in Frankreich glauben. Viel näher liegt uns die Befürchtung, daß der Erwerb Luxemburgs nur ein erster Schritt in eine offensive Richtung oder in ein erneutes System von Kompensationen und Konzessionen sein dürfte, zu welchen die Verletzung des deutschen Nationalgefühls durch Preußen in der Luxemburger Sache, die auch Eure Exzellenz in Ihrem Berichte 43 gemindert zu sehen wünschen, die Einleitung bilden würde. Das Zirkular des Herrn La Valette schien eine andere und bessere Richtung einzuschlagen; und nur wenn wir das Vertrauen gewinnen können, daß der Kaiser in dieser Richtung zu beharren gedenke, können sich unsere Beziehungen zu Frankreich so gestalten, daß wir auch auf eine Festung wie Luxemburg verzichten könnten. Letzteres wäre für uns nur möglich im Zusammenhang mit unserer ganzen Stellung zu Frankreich; es könnte nicht die Vorbedingung, sondern nur die Folge einer aufrichtigen politischen Verbindung zwischen beiden Ländern sein. In Paris hat sich aber bis jetzt vielmehr die Neigung gezeigt, die Bündnisfrage hinter der Luxemburger Frage zurücktreten zu lassen, und lieber Luxemburg ohne das Bündnis zu gewinnen, als letzteres ohne Luxemburg. Benedetti ist vorgestern in seiner Unterredung mit mir so weit gegangen, ein Bündnis mit uns ohne Sicherstellung Luxemburgs ganz von der Hand zu weisen. Demnächst focht er auch den Gedanken eines »defensiven« Bündnisses nunmehr wieder an, und gab einem offensiven den Vorzug. Auf meine wiederholte Erklärung, daß Frankreich nichts weiter als Garantie gegen Koalitionen bedürfe, die wir zu geben bereit seien, und daß ich den Nutzen preußischer Leistungen über die Neutralität hinaus nicht einsähe, da unsere Neutralität bei Frankreichs Macht und unserer geographischen Lage Frankreich jede Freiheit des Handelns sichere — erwiderte Benedetti, daß Frankreich gegen eine kombinierte englisch-russische Flotte des Beistandes der unserigen bedürfen werde. Ich kann nicht leugnen, daß diese Äußerungen des Botschafters mich mit tiefem Mißtrauen erfüllten und mir von neuem den Verdacht weckten, daß es ihm nicht auf unser Bündnis, sondern nur darauf ankomme, uns zu kompromittieren durch die Römische Frage mit Italien, durch Luxemburg mit dem deutschen Volk, durch die Bedrohung Belgiens mit England. Ich kann nicht zugeben, daß, nachdem der Kaiser bereits verschiedene Vorschläge gemacht habe, welche von uns als unannehmbar bezeichnet werden, er es nun für unsere Sache erklären dürfe, mit Gegenvorschlägen hervorzutreten. Nicht Vor-

[1] Siehe oben Nr. 287.

schläge sind gemacht worden, sondern Forderungen an uns gestellt, und zwar Forderungen, welche wir nicht erfüllen konnten, ohne unsere Stellung in Deutschland und in Europa zu gefährden, nicht ohne unsere etwaigen Freunde, im Falle eines französischen Angriffs auf uns, zu entfremden. Wenn Benedetti, indem er den Erwerb Luxemburgs höher stellt als ein dauerndes preußisches Bündnis, die Meinung seiner Regierung ausspricht, so kann es der letzteren mit dem Bündnisse sicherlich nicht ernst sein. Wir sind die einzige Macht in Europa, welche durch wirkliche solide Interessen an die Dynastie des Kaisers geknüpft ist. Zu den Bourbonen, den Orleans, könnte unsere Beziehung niemals intim, kaum freundlich sein. Unsere Interessen gebieten uns ebensosehr, wie unsere Macht und unsere geographische Lage uns dazu instand setzt, der Napoleonischen Dynastie jene Garantie der Dauer zu verschaffen, die in menschlicher Macht steht, und Frankreich vor Koalitionskriegen zu bewahren, deren Kriegslast und Gefahr auf uns fiele, deren Sieg keinen uns wünschenswerten Vorteil, wohl aber uns sehr nachteilige Veränderungen im Innern Frankreichs herbeiführen würde. Wenn Frankreich dem Bündnisse mit einem solchen Nachbar den Besitz einer kleinen Felsenfestung vorzuziehen scheint, so kann ich dem Frieden nicht mehr trauen. Die Nachrichten, die wir aus Ungarn erhalten, daß Kiss[1] in französischem Auftrage für die Aussöhnung mit Österreich tätig sei; die aus Kopenhagen, daß Frankreich den Dänen Verstärkung ihrer Landmacht empfehle, gewinnen unter solchen Umständen Wahrscheinlichkeit und Bedeutung.

Diese bedenklichen Symptome werden uns nicht abhalten, die Aufrichtigkeit unseres Strebens nach Erhaltung des guten Einvernehmens mit Frankreich auf allen Gebieten der europäischen Politik zu betätigen.

Daß in der orientalischen Politik die Auffassungen des Marquis de Moustier entschiedenen Anklang bei Seiner Majestät dem Könige gefunden haben, und daß daher die französische Politik in dieser Richtung die von Eurer Exzellenz gewünschte Unterstützung, soweit sie bei unseren nicht direkten Beziehungen zum Orient möglich ist, erwarten darf, habe ich Eurer Exzellenz bereits in einer besonderen Mitteilung ausgesprochen.

Dieses Zusammengehen wird auch ohne formelles Bündnis in dieser wie in anderen Fragen von Dauer und dann von wesentlichem Nutzen für beide Mächte sein, wenn uns die Haltung Frankreichs in unseren direkten nachbarlichen Beziehungen das Vertrauen einflößt, daß sie das Verhältnis zu Preußen von großen europäischen Gesichtspunkten aus ins Auge fassen und zu pflegen gedenke, und daß sie dasselbe nicht willkürlich durch Forderungen teilen werde, die entweder als von kleinlicher Begehrlichkeit eingegeben erscheinen, oder hinter welchen wir andere und feindliche Absichten vermuten müssen.

Gelingt dieses nicht, so müssen wir andere Anlehnungen suchen, und dürfen letztere, so lange wir der Dauer unserer Beziehungen zu Frankreich nicht sicher sind, nicht erschweren oder unmöglich machen.

Eure Exzellenz erwähnten den Bericht von einer preußisch-russischen

[1] Über ihn vgl. Nr. 127.

Allianz, welche in Frankreich mehr als alles andere aufrege, und bemerken, daß diese Besorgnis von der russischen Diplomatie geflissentlich genährt werde. Seine Majestät der König wünschen eine eingehende und genaue Mitteilung der Wahrnehmungen, auf welche sich diese letztere Bemerkung über die Haltung der russischen Diplomatie stützt. In der Sache selbst haben wir der französischen Regierung keinen Anlaß zu einer solchen Besorgnis gegeben. Die Bereitwilligkeit Rußlands zu fester Allianz mit uns ist uns zwar ganz vertraulich zu erkennen gegeben, und zwar mit einer anscheinenden Tendenz, den Bund demnächst auf Frankreich auszudehnen. Wir sind aber noch vollkommen frei von jeder Verpflichtung. Unser gutes Verhältnis zu Rußland beruht wesentlich darauf, daß Rußland nichts von uns fordert und nichts zu fordern hat, im geraden Gegensatz gegen die bisherige Politik Frankreichs, welche eine Forderung auf die andere von uns erhoben hat. Es ist daher leicht für uns, unsere guten Beziehungen zu Rußland zu pflegen. Von letzterer Macht droht keine Gefahr für den europäischen Frieden; diese Gefahr liegt nur in der unruhigen und unklaren Politik Frankreichs; wie allgemein dies in Europa und speziell in Deutschland empfunden wird, ist Eurer Exzellenz nicht unbekannt, und der Kaiser kann sich schwerlich selbst darüber täuschen. Zu einer weiteren Anlehnung an Rußland, als sie durch jenes natürliche Verhältnis der Abwesenheit jeden Anlasses zu Konflikten bedingt wird, könnte uns aber nur die Besorgnis vor einer aggressiven Politik Frankreichs veranlassen; und im Falle der Not würde es uns auch nicht unmöglich sein, unseren Verhältnissen zu Österreich eine neue freundschaftliche Wendung zu geben. Ohne den Versicherungen des Herrn von Beust unbedingt zu vertrauen, verleiht doch die Haltung, welche Österreich uns und Süddeutschland gegenüber seit zwei Monaten angenommen, den Versicherungen der österreichischen Agenten in Deutschland einige Glaubwürdigkeit, daß Österreich seine Anlehnung für die Zukunft in Preußen und Deutschland suchen werde. Es wäre uns leicht, diese Bestrebungen zu ermutigen. Wir haben gegenwärtig von Österreich nichts zu verlangen, was wir nicht bereits erreicht hätten; während wir durch verhältnismäßig geringe Konzessionen an Österreich ihm eine Sicherheit und Hilfe gewähren können, die es schwerlich in keiner andern Anlehnung finden kann.

Ich kann die von Eurer Exzellenz ausgesprochene Ansicht nicht teilen, daß ein russisch-französisches Bündnis »bei der gegenwärtigen Lage Europas die einzige für uns wirklich gefährliche Kombination sei«. Wir würden schon die neuerdings und namentlich in der Eurer Exzellenz mitgeteilten Depesche des Königlichen Gesandten in Florenz oft besprochene Tripelallianz zwischen Frankreich, Italien und Österreich, so unwahrscheinlich wir dieselbe auch erachten, als eine mindestens ebenso große Gefahr erblicken.[1] Eine noch größere aber in einer engeren Verbindung Frankreichs mit England, dessen überwiegende Seemacht in einem solchen Falle unseren Handel vernichten und den Landoperationen Frankreichs eine Stütze geben würde. Eine Annäherung Rußlands an Frankreich kann nicht so weit gehen, daß sie die Existenz oder

[1] Diese Möglichkeit wird vom Dezember 1868 an praktisch werden.

auch nur die Machtstellung Preußens bedrohte; Preußen ist für Rußland ein notwendiges Zwischenglied zwischen ihm selbst und Frankreich, so lange Rußland nicht polnische Politik treibt, wozu die Möglichkeit ferner liegt als seit langem. Wir sind eher geneigt, in einer Annäherung der westlichen und nordischen Macht eine Bürgschaft für den Frieden und ein Temperament für die Begehrlichkeit Frankreichs zu erblicken, welcher auf Kosten von Deutschland und Preußen Konzessionen zu machen Rußland nicht geneigt sein wird.

Euer Exzellenz werden, wie ich hoffen darf, in diesen Betrachtungen hinreichende Anhaltspunkte für Ihre Haltung gegen die französische Regierung finden, sowohl in der speziellen Luxemburger Frage, welche wir offen halten müssen für den Fall, daß sie zu einer günstigen Lösung reif und zu einer Unterstützung unseres allgemeinen Verhältnisses zu Frankreich benutzt werden könnte, als auch in der Behandlung dieses allgemeinen Verhältnisses selbst, welches ein festeres und intimeres Verhältnis werden kann, sobald wir das Vertrauen gewinnen, daß der Kaiser die von uns aufgestellten Gesichtspunkte frei und aufrichtig adoptiert und daß seine Politik wirklich von der Erkenntnis des Wertes der preußischen Allianz und von dem großen und umfassenden Gedanken dauernder gemeinsamer Interessen, nicht aber zu vorübergehenden Bedürfnissen oder von den alten maßlosen Begehrlichkeiten französischer nationaler Eitelkeit geleitet wird. Solange wir letzteres noch befürchten müßten, können wir nichts tun, als diese Motive zu schonen und hinzuhalten, bis der Augenblick gekommen ist, wo sie sich offener kundgeben und wir ihnen entgegentreten müssen.

348.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 19. Februar 1867

Der Minister der auswärtigen Angelegenheiten sagte mir heute, er habe sich genötigt gesehen, an Herrn Benedetti zu schreiben,[1] um eine Reihe von Mißverständnissen zu berichtigen, welche über die Stellung des französischen Kabinetts zur Luxemburger Angelegenheit und zu der Verbindung der letzteren mit der Frage einer Allianz zwischen Preußen und Frankreich obzuwalten schienen. Nach einem Briefe des Kaiserlichen Botschafters, aus dem der Minister mir einige Stellen vorlas,[2] hätte derselbe mit Eurer Exzellenz eine längere Unterredung über jene Frage gehabt. Eure Exzellenz hätten ihm bei dieser Gelegenheit gesagt, daß nach dem, was der Marquis de Moustier zu mir[1*] geäußert, Frankreich nicht sowohl eine Allianz mit Preußen abschließen, als vielmehr Luxemburg erwerben wolle. Dies ändere für uns die Frage, indem die isolierte Abtretung von Luxemburg leicht als die Einleitung zu weitergehenden, sich sogar bis an den Rhein erstreckenden Anforderungen aufgefaßt werden könne, ein Verdacht, welchen Eure Exzellenz insbesondere Seiner

[1] Moustier an Benedetti, 18. Febr. 1867 (Origin. diplom. 14, 315—318).
[2] Benedetti an Moustier, 13. Febr. 1867 (Origin. diplom. 14, 287 ff.).

Königlichen Hoheit dem Kronprinzen zugeschrieben hätten.[1] Frankreich müsse — so meinten Euer Exzellenz — zufrieden sein, unserer wohlwollenden Neutralität sicher zu sein, wenn es Belgien nähme — eine Äußerung, zu der Herr Benedetti in seinem Briefe bemerkte, daß er es nicht für nötig halte, den Minister mit einer langen Auseinandersetzung der Argumente, welche er dagegen geltend gemacht hätte, zu ermüden. Der Minister bemerkte dazu, die Gründe lägen in der Tat auf der Hand. Als ich nach denselben fragte, erwiderte er, Frankreich könne sich doch nicht mitten im Frieden Belgiens bemächtigen, und die Zusicherung, dieser Eventualität ruhig zusehen zu wollen, sei daher völlig bedeutungslos. Er las mir demnächst teilweise die Antwort vor, welche er mit Zustimmung des Kaisers an Herrn Benedetti gerichtet habe. Auf meine Frage, von welchem Tage dieselbe datiert sei, erwiderte er, daß sie jetzt in den Händen des Kaiserlichen Botschafters sein müßte. Die am Schlusse der Unterredung von mir an ihn gestellte fernere Frage, ob Herr Benedetti dieses Schreiben Eurer Exzellenz, wie ich dies behufs Klarstellung der Situation wünschen müsse, mitteilen werde, beantwortete er dahin, es sei eine konfidentielle Depesche, über deren Mitteilung er dem Botschafter nichts Näheres geschrieben habe; derselbe werde aber ohne Zweifel verstehen, daß sie bestimmt sei, von Eurer Exzellenz über die Schulter des Botschafters hinweg gelesen zu werden.[2]

Unter diesen Umständen glaube ich mich einer näheren Angabe des Inhalts enthalten und darauf beschränken zu können, Eurer Exzellenz anzuzeigen, was ich dem Marquis de Moustier, der bei der Vorlesung wiederholt selbst in betreff einzelner von ihm gebrauchter Ausdrücke an mein Gedächtnis appellierte, erwidert habe.

Ich bemerkte zuvörderst, daß ich die absolute Genauigkeit dessen, was ich ihm demnächst aus dem Gedächtnis über meine Berichterstattung sagen würde, nicht verbürgen könnte, vielmehr in dieselbe vorher würde einen Blick werfen müssen. Ich glaubte mich indessen folgender Tatsachen zu erinnern:

Bei dem Spaziergange im Bois de Boulogne hätte der Kaiser mir gesagt, daß er einen großen Wert auf die schleunige Erledigung der Luxemburger Angelegenheit legen würde. Die Allianz könne dann im übrigen vorläufig auf sich beruhen bleiben (être ajournée, wie ich mich dem Minister gegenüber aus-

[1] « Le Prince royal s'est montré disposé à croire que les concessions qui nous seraient faites par la Prusse n'auraient pas pour effet de lui concilier les esprits en France, qu'elles exciteraient au contraire, et que notre arrivée dans le Grand-Duché serait un premier étage vers le Rhin. » (A. a. O., S. 287.)

[2] Vgl. Moustiers zweiten Erlaß vom 18. Februar: « J'ai rédigé la lettre particulière qui accompagne celle-ci de manière à vous permettre au besoin de la laisser lire par-dessus votre épaule. Je n'ai rien du reste à y retrancher. Elle est dans son entier l'expression de notre pensée etc. » (Origin. diplom. 14, 319f.) Aber eben dieser zweite Erlaß zeigt an, daß man sich in Paris zu einem anderen Wege entschlossen hatte: « Supposons par impossible que la Cour de Berlin soit d'une entière mauvaise foi, qu'elle soit résolue à garder la forteresse de Luxembourg, et qu'elle finisse par nous le déclarer. La question serait alors tranchée, il n'y aurait plus à en revenir que par une guerre. N'y aurait-il pas avantage à chercher un moyen de laisser la question ouverte malgré les Prussiens eux-mêmes? » Es war die Wendung zu einer neuen Politik: « nous commençons à mettre les fers au feu. » Moustier kündigte die Entsendung eines Unterhändlers nach dem Haag an.

drückte), dies hätte ich Eurer Exzellenz angezeigt. Einige Zeit darauf hätten Eure Exzellenz mir das Résumé einer Unterredung mit Herrn Benedetti, in welcher Sie sich geneigt erklärt hätten, Seiner Majestät dem Könige ein Defensivbündnis im Sinne einer wohlwollenden Neutralität zugunsten der französischen Politik vorzuschlagen, mit dem Bemerken mitgeteilt, daß Herr Benedetti hiermit befriedigt gewesen zu sein schiene. Der Marquis de Moustier habe einen ohne Zweifel übereinstimmenden Bericht über diese Unterredung von dem Botschafter erhalten. Infolgedessen habe der Minister mir gesagt, daß Frankreich uns weitergehende Vorschläge, ganz wie in der Römischen Frage, nur in der Voraussetzung gemacht habe, daß dieselben uns willkommen sein würden. Sobald diese Voraussetzung nicht zuträfe, sobald wir in die Sache nicht mit voller Überzeugung einträten, sei es besser, sich mit Geringerem zu begnügen. Er habe mir darauf drei mögliche Systeme auseinandergesetzt, das loseste, sich auf die formlose Zusicherung einer wohlwollenden Neutralität beschränkende, als ein immerhin für Frankreich manche Vorteile bietendes anerkannt. Ich hätte ihn infolgedessen darauf aufmerksam gemacht, daß Eure Exzellenz Absichten zwischen den beiden letzten Systemen zu liegen, nämlich auf die vertragsmäßige Stipulation einer wohlwollenden Neutralität gerichtet zu sein schienen. Dagegen hätte ich den Eindruck gehabt, daß er nach wie vor die Luxemburger Angelegenheit verfolge. Ich hätte demnach den Zweifel gehabt, ob überhaupt das französische Kabinett noch auf den Ende August, also ohne Mitwirkung des Ministers vorgeschlagenen geheimen Vertrag Wert lege. Ich hätte mich nicht für ermächtigt gehalten, meinerseits den Punkt auf das i zu sezten, um hierüber eine bestimmte Erklärung herbeizuführen. Dagegen hätte ich Eurer Exzellenz über die Äußerungen des Ministers ausführlich Vortrag gehalten und auf Grund derselben die Frage aufgeworfen, ob es nicht zweckmäßig wäre, in der angedeuteten Beziehung völlige Klarheit zu gewinnen? Eure Exzellenz wären aber, und dies sei ein unverkennbarer Beweis für Ihre einer Allianz mit Frankreich günstigen Bestrebungen, der Ansicht gewesen, daß unsererseits nichts zu geschehen habe, was zu der irrigen Auffassung verleiten könnte, als wünschten wir Verhandlungen abzubrechen, welche noch keineswegs als aussichtslos gelten könnten. Ich hätte hiernach allerdings Zweifel darüber aufgeworfen, ob das französische Kabinett wirklich noch die Allianz und nicht bloß die Luxemburger Angelegenheit ins Auge fasse? Eure Exzellenz dürften aber Herrn Benedetti nicht gesagt haben, daß ich die erstere als von Frankreich definitiv aufgegeben bezeichnet hätte. Andererseits zögen Eure Exzellenz aus Äußerungen des Kaiserlichen Botschafters den Schluß,[1] daß Frankreich auf das Bündnis einen viel geringeren Wert lege als auf die Erwerbung von Luxemburg, vielleicht ersteres ohne letzteres gar nicht wolle.[2*] Herr Benedetti habe, wie ich aus einigen beiläufigen, in einer vertraulichen Depesche eingeflochtenen Bemerkungen über die fragliche Unterredung, welchen Eure Exzellenz im übrigen keine besondere Bedeutung beigelegt zu haben schienen, ersehen, ein Bündnis mit uns ohne Erwer-

[1] Vgl. Benedettis Bericht vom 13. Febr. 1867: « que l'alliance sans avantages immédiats pour la France n'aurait plus de raison d'être » (Origin. diplom. 14, 288).

bung Luxemburgs für Frankreich für unannehmbar erklärt und sogar den früher günstig aufgenommenen Gedanken einer Defensivallianz nicht mehr zugelassen. Eine solche Haltung sei geeignet, den Verdacht zu erwecken, daß die Reklamation von Luxemburg nur eine Reihe anderweitiger Anforderungen einleiten solle. Wenn Herr Benedetti behaupte, daß Eure Exzellenz unter Berufung auf Seine Königliche Hoheit den Kronprinzen auf Besorgnisse hinsichtlich des linken Rheinufers angespielt hätten, so müsse er Hochdieselben mißverstanden haben. Meine gesamte Berichterstattung müsse einen solchen Verdacht entschieden ausschließen. Man wisse bei uns, daß der Kaiser derartige Velleitäten nicht hege und nicht hegen könne. Er würde im Falle des Gelingens ganz Frankreich durch die zwangsweise Aufnahme der fremden Nationalität desorganisieren. Auf die europäischen Gefahren brauchte ich nicht hinzuweisen. Was wir von den auf Luxemburg bezüglichen oder analogen Konzessionen zu besorgen hätten, sei lediglich die Erschütterung unserer nationalen Stellung, was ich ein affaiblissement moral nannte. Wir könnten nicht wünschen, die günstige Richtung zu stören, in der sich Süddeutschland gegenwärtig befinde, und ein Drängen in der Luxemburger Sache müsse bei uns den Verdacht erwecken, daß dies das Motiv sei, weshalb Frankreich so sehr auf dieser Erwerbung bestehe.

Der Minister hielt es gleichwohl für nötig, noch ausdrücklich alle Rheingelüste zu verleugnen, und er berief sich dabei auf Äußerungen, welche der Kaiser ihm bereits vor acht bis zehn Jahren gemacht habe. Er sagte, Frankreich habe erst nach Jahrhunderten die Elsässer assimiliert und könne einen neuen Zuwachs deutscher Bevölkerung, womit es auf das Nationalitätsprinzip verzichten und seine Homogenität beeinträchtigen würde, nicht wünschen.[1] Er bestritt aber auch entschieden, daß das französische Kabinett ja auch nur einen Augenblick den Gedanken gehegt habe, die Luxemburger Angelegenheit isoliert aufzunehmen und auf den seit Ende August vorliegenden geheimen Vertragsentwurf, dessen Bestimmungen ein unteilbares Ganzes bildeten und dessen Annahme sie nach wie vor wünsche, zu verzichten. Wenn ich aus seinen Äußerungen andere Schlüsse gezogen hätte, so liege dies darin, daß er die ersteren nach den Anforderungen der Würde Frankreichs bemessen hätte, welcher es nicht entsprochen haben würde, der kühleren Haltung und dem beharrlichen, mit der früheren Zuvorkommenheit kontrastierenden Stillschweigen Eurer Exzellenz gegenüber ungeduldig auf eine Entscheidung zu drängen. Auf meine Äußerung in betreff des zu besorgenden affaiblissement moral bemerkte er, wir kämen ihm vor wie jemand, der ein gutes und reichliches Diner genossen hätte, und nach demselben, in seinem Fauteuil sitzend über seine Schwäche klagte.

Der Minister hoffte nun durch seine vertrauliche Depesche alle Mißverständnisse beseitigt zu haben und schrieb abermals, zu einer optimistischen Auffassung übergehend, lediglich der unbegründeten Besorgnis für die Rheingrenze die ungünstigen vorläufigen Ansichten der Generale v. Moltke und v. Roon (von letzterem habe ich ihm nie gesprochen, er muß also anderweitig davon

[1] Eine Erkenntnis Napoleons, die von seiner Politik immer wieder durchkreuzt wird.

gehört haben) zu. Er meinte, diese Herren hätten ohne Zweifel dem Kaiser Rheingelüste zugeschrieben und es in dieser Voraussetzung für bedenklich gehalten, Luxemburg aufzugeben. Diese Besorgnis nahm er nun durch seine im Namen des Kaisers abgegebene feierliche Erklärung als beseitigt an.

Ich nahm im Laufe der Unterredungen einen Anlaß wahr, um daran zu erinnern, daß die französische Regierung die von Eurer Exzellenz seit dreiviertel Jahren angedeuteten Mittel nicht angewendet habe. Der Marquis de Moustier erwiderte, Euer Exzellenz hätten dies auch Herrn Benedetti vorgehalten; er, der Minister, habe aber darauf erwidert, daß er sofort bereit sei, diese Mittel anzuwenden, sobald Euer Exzellenz erklärten, daß Preußen dann auch unbedingt auf Luxemburg verzichten werde. Solange es diese Sicherheit nicht besitze, könne Frankreich sich nicht der Gefahr aussetzen, eine Bewegung zu provozieren, welche à coups de bâtons niedergedrückt werden würde, ein Ausdruck, den er auf meine Bemerkung, daß nur von friedlich ausgesprochenen Wünschen die Rede sei, als einen bloß bildlich gemeinten bezeichnete.

Während dieser Diskussion fragte ich den Minister, ob er seine Ansichten in der Orientalischen Frage geändert habe? Da er dies verneinte, so bemerkte ich, daß er gleichwohl auf unseren Beitritt keinen großen Wert zu legen schiene. Er entgegnete, daß er die Bedeutung unserer Zustimmung keineswegs verkenne, daß wir aber Frankreich en monnaie orientale zu bezahlen suchten, während es de la monnaie occidentale bedürfe. Ich erwiderte, daß wir doch auch das Recht hätten, bei der Wahl der Münze, in welcher wir zahlen wollten, mitzusprechen, und man uns dafür danken sollte, wenn wir in augenblicklicher Ermangelung okzidentaler Münze orientalische anböten. Ich hätte vorausgesetzt, daß auch diese einen gewissen Wert für Frankreich hätte, und in derselben Voraussetzung, welche eine unabweisliche Folge der Eröffnungen und der daran geknüpften Wünsche des Ministers gewesen, sei die Königliche Regierung den Ansichten Frankreichs bereitwillig beigetreten. Wenn dies nicht geschehen wäre und wir vielmehr erwidert hätten, daß uns die orientalische Frage zu fern läge, um uns durch einen vorzeitigen Ausspruch unserer Stellung zu den französischen Vorschlägen zu kompromittieren, so würde wahrscheinlich darüber geklagt worden sein, daß wir selbst in einer unsere Interessen nicht direkt berührenden Angelegenheit Frankreichs nicht gefällig sein wollten. Ich wüßte hiernach nicht, wie wir es dem französischen Kabinett recht machen könnten. Eine ähnliche Erfahrung hätte ich bereits in der römischen Angelegenheit gemacht und ich würde schließlich danach meine Berichterstattung einrichten müssen.

Der Minister versicherte mit Lebhaftigkeit, daß ihm unser Beitritt zu den französischen Ansichten in der Orientalischen Frage sehr erwünscht sei. Das gegenwärtige Bedürfnis der französischen Regierung der öffentlichen Meinung gegenüber sei aber auf Luxemburg gerichtet. Hier sehe man einen Übergriff Preußens über seine nationale Sphäre hinaus.

Ich entgegnete: ich müsse es für einen schweren politischen Fehler halten, daß das französische Kabinett alles auf eine Karte setze, die Entscheidung über die künftigen Beziehungen der zwei präponderierenden Großmächte, wovon

Ruhe, Frieden und Wohlstand von Millionen abhinge, der Einigung über ein Objekt unterordnen wollte, welches ich nicht umhin könne als mesquin zu bezeichnen. Die Welt stehe darum nicht still, weil die Luxemburger Frage noch nicht reif zur Lösung sei. Euer Exzellenz legten den bisherigen vorläufigen militärischen Äußerungen kein hinlängliches Gewicht bei, um eine solche, schließlich im Sinne der französischen Wünsche erfolgende Lösung auszuschließen. Nur daß dieselbe bereits in den nächsten Wochen herbeigeführt und dadurch die französische Regierung in den Stand gesetzt werden möchte, sie bei den parlamentarischen Erörterungen in Aussicht zu stellen, bezweifelten Euer Exzellenz. Inzwischen scheine es mir für die Stellung der französischen Regierung nützlich zu sein, darauf hinweisen zu können, daß Preußen Frankreich in den diese Macht direkter als jene interessierenden brennenden Fragen mit seinem Einfluß unterstütze.

Marquis de Moustier erwiderte: das Objekt sei für uns mesquin, für Frankreich nicht. Dieses betrachte Luxemburg nicht als deutsches Land, die Festung als ein gegen Frankreich gerichtetes Angriffsmittel, dessen Besitz Preußen gegen den Willen des Souveräns und der Bevölkerung behaupten wolle.

Ich habe diese Auffassung entschieden bestritten. Ich führte aus, daß, wenn uns zum Vorwurf gemacht werden könnte, die künftige Sicherheit Deutschlands beeinträchtigt zu haben, wir dadurch unsere nationale Stellung einbüßen müßten. Daß dagegen die öffentliche Meinung in Frankreich schwerlich in der Abtretung von Luxemburg eine genügende Kompensation erkennen würde. Luxemburg werde in Deutschland als deutsches Land angesehen. Als solches habe es 50 Jahre lang zum Deutschen Bunde gehört. Als zu dem Verteidigungssystem des letzteren notwendig, sei es zur Bundesfestung gemacht worden. Gleichwohl nähmen wir das Land nicht für den Norddeutschen Bund in Anspruch. Nur die Verzichtleistung auf das Garnisonsrecht sei von reiflichen Erwägungen abhängig. Die Bevölkerung habe bisher geschwiegen, der König der Niederlande den Wunsch, daß die preußische Garnison die Festung verlasse, nicht ausgesprochen; vielmehr würde ihn dies wahrscheinlich in Verlegenheit setzen.

Der Minister fragte mich, ob wir das Besatzungsrecht aufgeben würden, wenn der König-Großherzog es verlange? Ich erwiderte außerstande zu sein, diese Frage zu beantworten.

Vorstehender Bericht ist nur eine relativ kurze Zusammenfassung einer einstündigen, zum Teil sehr lebhaften, aber stets in freundschaftlichem Tone geführten Unterredung, während deren es mir wegen der beständigen Unterbrechung des Ministers schwer geworden ist, das wahre Sachverhältnis, soweit dabei meine Berichterstattung in Frage kam, herzustellen.

Durch nachträgliche Einsicht in meine Berichte vom 11. Januar Nr. 13,[1] vom 17. Januar Nr. 20 und vom 21. Januar Nr. 27[2] habe ich mich überzeugt, daß nicht allein meine dem Marquis de Moustier gemachten Angaben vollkommen richtig waren, sondern daß er zu den angedeuteten Zweifeln noch in

[1] Nr. 332.
[2] Nr. 339.

höherem Grade Veranlassung gegeben hat, als ich es ihm vorgehalten. Dessenungeachtet und obgleich ich es auffallend finden muß, daß mich der Marquis de Moustier nicht, bevor er seine Berichtigungsdepesche abschickte, darüber befragt, vielmehr es ungewöhnlich verzögert hat, mich zu empfangen, so glaube ich doch keineswegs, daß er sich bewußt war, eine andere Sprache geführt zu haben, als er es gegenwärtig für angemessen hält. Ich bin vielmehr der Ansicht, daß die erfolgten Mißverständnisse der ihm eigentümlichen Leichtfertigkeit, Zerstreutheit und Vergeßlichkeit zuzuschreiben sind. Bezeichnend ist es indessen immerhin, daß Euer Exzellenz aus den jüngsten Äußerungen des Herrn Benedetti denselben Eindruck gewonnen haben wie ich aus den früheren des Ministers.

Jedenfalls ist es als ein Fortschritt zu begrüßen, daß das französische Kabinett jetzt jede Absicht, die Luxemburger Frage isoliert zu behandeln, in Abrede stellt und seine Bereitwilligkeit, auf ein der Reziprozität entsprechendes System einzugehen,[1] versichert. Dies ist geeignet, das aus dem in der letzten Zeit beobachteten, anscheinend abweichenden Verhalten hervorgegangene Mißtrauen zu beseitigen. Ich bitte Euer Exzellenz überhaupt, die in der französischen Politik wahrnehmbaren Schwankungen nicht auf Rechnung eines überlegten Plans zu setzen, sondern eine gewisse Ratlosigkeit, welche eine natürliche Folge der in der Tat sehr bedrängten Lage des Kaisers ist, nachsichtig zu beurteilen. Die Thronrede, das exposé de la situation und das livre jaune leiten die parlamentarische Kampagne in einer Weise ein, welche jede feindselige Tendenz gegen uns dergestalt ausschließt, daß die französische Regierung sehr in Verlegenheit sein würde, den Übergang zu einer veränderten Haltung zu motivieren. Diese Lage gibt uns eine große Sicherheit, welche zu mißbrauchen aber meines Erachtens nicht in unserem Interesse liegen würde.

In Erwiderung auf die vertrauliche Depesche des Marquis de Moustier möchte ich gern in den Stand gesetzt sein, die ganze Sachlage mit dem Vernunftgründen schließlich stets zugänglichen Kaiser zu besprechen, mit dem eine Unterredung geradezu meinerseits herbeizuführen, es mir zur Zeit an einem passenden Anlaß fehlt.

Randbemerkungen Bismarcks:

1* nein, Benedetti zu mir

2* Das hat Benedetti mit dürren Worten gesagt

[1] In Wahrheit hält die französische Regierung fortan nur noch äußerlich den Schein aufrecht, daß sie an dem Bündnisprojekt festhalte, um mit dieser scheinbaren Geneigtheit jedem Einwande von Berlin zu begegnen, daß eine isolierte Behandlung der Luxemburger Frage ihre Erledigung erschweren würde.

VI.

Die Luxemburger Krise und der erste Antrag eines französisch-österreichischen Eroberungsbündnisses mit dem Kriegsziel des ganzen linken Rheinufers

Februar bis Mai 1867

349.

Graf Benedetti an Bismarck[1]

Eigenhändig. A. A. Berlin

Samedi, le 23 février (1867)

Suivant l'avis que m'en donne Mr. de Thile et en regrettant plus encore de vous savoir souffrant que de ne pouvoir vous la porter moi-même, je m'empresse de vous envoyer la minute de la dépêche que je me propose d'adresser à Mr. de Moustier.[2] J'espère avoir réussi à rapporter fidèlement ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire sur l'affaire qui en fait l'objet; si je me suis mépris, je suis tout prêt à me rectifier, et je serais heureux de le faire s'il s'agissait surtout de donner à ma réponse un caractère plus conforme à l'attente de mon gouvernement et une forme plus précise.

Permettez moi d'ajouter que dans ma lettre particulière pour Mr. de Moustier[3] je résume ce qui a fait le principal objet de notre entretien d'hier, en ajoutant que je me suis permis, suivant les ordres de vous déclarer que nous ne retirions rien de nos premières ouvertures, quoique disposés à les amender dans le sens des observations que vous m'avez communiquées dans une de nos précédentes conversations; — que je vous ai posé en outre la question de savoir s'il n'était pas convenable de conclure avant l'entrevue de nos deux souverains, et que j'attendrai votre réponse.

Je vous prie d'agréer, *avec mes vœux bien sincères* pour votre rétablissement, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

[1] Neuerdings auch gedruckt bei W. Platzhoff, K. Rheindorf und J. Tiedje, Bismarck und die Nordschleswigsche Frage, S. 135 f.

[2] Benedetti an Moustier, 23. Februar 1867, gedruckt Origin. diplom. 14, 354 ff. Die Depesche betrifft nur den Teil der Unterredung, der sich auf die Nordschleswigsche Frage bezog. Das Schreiben Thiles an Benedetti, Origin. diplom. 14, 356 f., zeigt, daß Bismarck sich auf den Wortlaut der Depesche Benedettis nicht festlegen ließ, sondern sich vorbehielt, ein offizielles und zur Veröffentlichung bestimmtes Aktenstück auch ganz aus seiner eigenen Redaktion hervorgehen zu lassen.

[3] Dieser Privatbrief Benedettis, der den Hauptteil der Unterredung — Luxemburg und Bündnisfrage — behandelt, fehlt in den Origin. diplom. Es liegt daher hierfür nur die Darstellung in dem Erlasse Bismarcks Nr. 350 vor.

350.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Berlin, den 25. Februar 1867

Der Kaiserlich französische Botschafter hat infolge des von Eurer Exzellenz in dem Telegramm vom 20. und dem gefälligen Bericht Nr. 58 vom 19. d. M. angekündigten Schreiben des Marquis de Moustier mich um eine Unterredung ersucht, welche ich am 22. d. M. mit ihm gehabt habe.

Indem ich Eurer Exzellenz diese Unterredung im folgenden möglichst eingehend mitzuteilen mich bemühe, will ich in bezug auf die im Eingang des gedachten Berichtes erwähnte Äußerung des Marquis de Moustier in betreff meiner früheren Unterredung mit Herrn Benedetti nur bemerken, daß ich über den Umstand, daß Frankreich weniger Wert auf das Bündnis mit uns als auf den Erwerb Luxemburgs zu legen scheine, keine Veranlassung gehabt hatte, mich auf die Eröffnungen des französischen Ministers an Eure Exzellenz zu beziehen, sondern daß Herr Benedetti selbst mir mit ausdrücklichen Worten gesagt hatte, daß Frankreich das Bündnis ohne gleichzeitige Zusicherung über Luxemburg gar nicht wolle.

Diese Auffassung des Botschafters wird allerdings durch die am 22. mir gemachten Eröffnungen rektifiziert.

Herr Benedetti hat mir das Schreiben des Ministers vertraulich vorgelesen.

Es ist darin gesagt, es sei ein Irrtum, wenn angenommen werde, daß dem Kaiser und seiner Regierung nur Luxemburg wichtig wäre und es ihm auf weiter nichts ankomme; vielmehr legten sie den größten Wert, allerdings neben der Luxemburger Angelegenheit, die augenblicklich von großer Bedeutung für Frankreich sei, auf das Zustandekommen eines Bündnisses. Der französischen Politik liege jede Absicht auf die Rheingrenze fern; sie dächten nicht daran, nach dieser Seite hin Erwerbungen zu machen. Zu einem Vertrage auf der zuletzt vorgelegten Basis aber seien sie fortwährend bereit und wünschten, wir möchten selbst nur vorschlagen, wie weit oder wie eng wir die Grenzen dieses Bündnisses zu ziehen wünschten. Von dem höchsten Grade eines Schutz- und Trutzbündnisses bis zu der Zusicherung einer wohlwollenden Neutralität sei der französischen Regierung alles willkommen, nur um so mehr, je positiver und weitergehend unsere Vorschläge wären.

Herr Benedetti schloß sich in seinen eigenen Entwicklungen genau an die Äußerungen des Schreibens an.

Ich mußte meinerseits eine bestimmtere Auslassung bis auf die Entschließung Seiner Majestät des Königs vorbehalten. Herr Benedetti warf im Lauf des Gespräches die Frage hin, ob es vielleicht besser sei, die ganze Erörterung bis zu dem Besuche Seiner Majestät des Königs in Paris zu verschieben,[1] welchen

[1] Tatsächlich ergibt sich auch aus dieser Anregung Benedettis, die Erörterung der Bündnisfrage bis zu einem unbestimmten Termin im Sommer zu verschieben, daß das Bündnis hinter der Erwerbung Luxemburgs völlig in den Hintergrund getreten war.

ich, wenn auch noch nicht feststehend, doch als eine wahrscheinliche Eventualität bezeichnet hatte.

Ich darf bei dieser Gelegenheit nicht unbemerkt lassen, daß Herr Benedetti meine früheren Äußerungen über die Aussicht auf diesen Besuch positiver aufgefaßt hat, als ich sie der Natur der Sache nach geben konnte, wie ich auch aus Ihrem gefälligen Bericht Nr. 59 vom 19. d. M. ersehe. Ich bin weit davon entfernt gewesen, zu sagen, daß die Einigung nur durch eine persönliche Zusammenkunft der beiden Souveräne erreicht werden könne, und habe den Besuch ebensowenig definitiv angekündigt, wie Eure Exzellenz es in Paris getan haben.

Der Botschafter fügte hinzu, daß es jedenfalls unsere Aufgabe sein würde, de déblayer le terrain bis dahin, um den beiden Monarchen den Abschluß zu erleichtern; worauf ich bemerkte: «il faudra que l'Empereur m'assiste à déblayer».

Aus den weiteren Äußerungen Herrn Benedettis habe ich den Eindruck gewonnen, daß die Kaiserliche Regierung jetzt ein Pronunziamiento in Luxemburg zu provozieren suche. Ich habe dann Veranlassung genommen, ihn noch wiederholt daran zu erinnern, wie wichtig es sei, daß dies Pronunziamiento den Charakter der Freiwilligkeit trage, und ich habe hinzugefügt, daß die französische Regierung auch suchen müßte, Seine Majestät den König der Niederlande dafür zu gewinnen, daß er den Wunsch nach unserer Aufgabe der Garnison in Luxemburg ausspräche.

Ich habe aber zugleich dem Botschafter nicht verhehlt, daß bei uns immer noch die Besorgnis nicht beseitigt sei, que l'acquisition du Luxembourg ne ferait qu'aiguiser l'appetit de la France.

Neben dieser Erörterung der Luxemburger- und Bündnisangelegenheit hat der französische Botschafter in dieser Unterredung zum erstenmal auch die Frage über Nordschleswig erwähnt und unsere Intentionen zu erfahren gewünscht, indem er bemerkte, daß seine Regierung über diese Frage Interpellationen in Corps législatif entgegensehen müßte.[1]

Ich erwiderte ihm darauf, daß wir in derselben Lage wären und uns auf Interpellationen im Schoße des Reichstags gefaßt machen müßten. Wir wären fern von der Absicht, die Bestimmungen des Prager Friedens durch Parlamentsvota eludieren zu wollen; wir hätten aber mit der Ausführung die Wahlen zum Reichstag und den Zusammentritt des letzteren abwarten wollen, aus mehreren Gründen. Einmal würde uns der Ausfall der Wahlen doch gewisse Anhaltspunkte über die Abgrenzung darbieten, obgleich ich von vornherein erklären müßte, daß bei der Abgrenzung nicht diese Verhältnisse allein, sondern auch die strategischen Rücksichten für uns maßgebend sein würden, und erinnerte daran, daß ich diesen Punkt bei jeder früheren Besprechung der Sache mit französischen und dänischen Agenten hervorgehoben hätte, — eine Bemerkung, deren Richtigkeit der Botschafter auch anerkannte. Sodann

[1] Von hier an bis zum Schluß neuerdings auch gedruckt bei W. Platzhoff, K. Rheindorf, J. Tiedje, Die diplomatischen Akten des Auswärtigen Amtes zu Bismarcks Nordschleswigpolitik, S. 137 f.

müßten wir wünschen, bei einer in Deutschland so unpopulären Sache, wie die Abtretung von Nordschleswig, die Verantwortlichkeit mit dem Reichstage zu teilen. Darum sei es uns auch wichtig gewesen, die Vertreter eben jener nördlichen Distrikte vermöge der Einverleibung mit im Parlament sitzen zu sehen. Ihre Sache würde es sein, ihren nationalen Wünschen und Bedürfnissen Ausdruck zu verleihen.

Für Eurer Exzellenz eventuelle Besprechung dieses Gegenstandes will ich bemerken, daß, wenn das schließliche Ergebnis der Verhandlungen zu einer Abtretung auch erheblicher rein deutschen Elemente, wie sie sich in nördlichen Städten und Kommunen finden, führen sollte, wir alsdann Garantie gegen künftigen dänischen Druck der Deutschen fordern und hierin von Frankreich unterstützt zu werden erwarten müßten. Auch betrachte ich es als selbstverständlich, daß der Erwerb der nördlichen Distrikte für Dänemark auch eine Teilnahme an der Staatsschuld der Herzogtümer impliziere. Die nicht ganz eine Million betragende Bevölkerung der beiden Herzogtümer habe jetzt eine Schuld von einigen 60 Millionen zu tragen.

Schließlich will ich, als ein Moment, das zur Orientierung über die Haltung Frankreichs wenigstens relativ beitragen kann, wenn ich auch den absoluten Wert desselben dahingestellt sein lasse, nicht unterlassen, Eurer Exzellenz vertraulich mitzuteilen, daß nach mehrfach hierher gelangenden Nachrichten die Stimmung in Paris eine durchaus feindliche sein soll und daß zu einer Beschwichtigung kriegerischer Velleitäten, welches auch vielleicht im Corps législatif das lautere Geschrei der Opposition sein möge, doch in der Nation gar kein Bedürfnis vorhanden sei. In diesem Sinne hat mir namentlich der eben aus Paris angekommene Graf Czaki gesprochen.

351.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim

Berlin, den 25. Februar 1867

Durch den Eurer Exzellenz im wesentlichen bekannten Brief des Marquis de Moustier an Herrn Benedetti und die Unterredung, welche der letztere infolge desselben am 22. d. M. mit mir gehabt hat, hat das Kaiserliche Kabinett von neuem die Aufforderung zum Abschluß eines Bündnisses auf der früher dargebotenen Grundlage wiederholt. Gleichzeitig aber hat die französische Regierung in einer der wichtigsten Fragen der europäischen Politik, in welcher ihr unsere Unterstützung erwünscht sein mußte, uns gegenüber ein Verfahren inne, welches uns zweifelhaft machen muß, ob es ihr mit der Durchführung des Bündnisses und der praktischen Anwendung desselben wirklich ernst sei.[1]

Die kühle Aufnahme, welche unsere Zustimmung zu dem von Herrn v. Mous-

[1] Die Kenntnis der heute veröffentlichten französischen Akten lehrt uns, daß dieses instinktive Mißtrauen Bismarcks gegen den Ernst des französischen Bündniswillens durchaus berechtigt war.

tier entwickelten Programm in der Orientalischen Frage gefunden hat, ist auch Eurer Exzellenz aufgefallen, und Sie suchen ebenso wie ich nach einer Erklärung dafür. Worin sollen wir diese Erklärung finden? Wenn der Kaiser und seine Minister ihr Programm schon wieder geändert haben und ihm ein anderes zu substituieren auf dem Wege sind, müßten wir darin ein Anzeichen finden, daß die französische Politik in noch höherem Grade, als es bisher den Anschein hatte, schwankend und unsicher geworden ist, daß der Marquis de Moustier sich von wechselnden und augenblicklichen Einflüssen leiten läßt und daß vielleicht dem Kaiser selbst die Stetigkeit und Sicherheit des Willens abhanden gekommen ist. Mit einer schwankenden Politik aber ist es immer in höchstem Grade bedenklich, sich auf ein festes und für die Zukunft berechnetes Bündnis einzulassen. Wer könnte unter solchen Verhältnissen dafür bürgen, daß dem Gegenpart das Bündnis nicht bald nach dem Abschluß wieder leid werde? In diesem Falle werden sich die Vorwände immer leicht finden, um die rückhaltlose Ausführung des Bündnisses zu vereiteln; ja das letztere kann seinem Wortlaut nach immer aufrecht erhalten bleiben und buchstäblich gehalten werden und dennoch die Politik eine abweichende Strömung annehmen, durch welche es seinem Geist und seiner Tendenz nach gebrochen wird. Nur diejenigen Bündnisse bringen wirklichen Nutzen und tragen die Bürgschaft ihrer Dauer in sich selbst, durch welche beide Teile ihre eigenen Interessen gedeckt finden. Sollten wir uns jetzt mit Frankreich verbünden, so werden wir zu doppelter Vorsicht gemahnt durch den Umstand, daß der Nachteil für uns, welcher in der Isolierung von anderen Bundesgenossen und der Entfremdung der öffentlichen Meinung in Deutschland liegt, schon durch den formalen Abschluß des Bündnisses für uns herbeigeführt würde, während Frankreich zunächst einen greifbaren Vorteil in der Erwerbung Luxemburgs verlangt, demnächst aber keine Beziehungen hat, die durch bloßen Abschluß mit uns gefährdet würden. Ist daher die Befürchtung gegründet, daß die Kaiserliche Regierung über den Wert des preußischen Bündnisses für Frankreich selbst noch schwanke, daß sie nicht mit voller Überzeugung dasselbe als ein das Bedürfnis ihrer eigenen Politik vollständig ausfüllendes erkennt, daß sie vielmehr noch weit von dem Entschluß entfernt ist, in ehrlicher Verbindung mit uns allen europäischen Chancen zuversichtlich entgegenzutreten und die Entwicklung ihrer Politik auf das Verhältnis zu uns zu begründen, dann würde es für uns nicht klug sein, die unleugbaren Gefahren auf uns zu nehmen, welche der Abschluß des Bündnisses für uns in sich birgt. Es würde sich dann für uns nur die Erfahrung wiederholen, welche wir mit dem österreichischen Bündnisse gemacht haben. Ich habe oft dem Grafen Rechberg und seinem Nachfolger gesagt, daß dasselbe nur auf der Erkenntnis von der Notwendigkeit für Österreich, Hand in Hand mit uns und nur mit uns zu gehen, begründet sein könne; man hat in Wien diese Überzeugung nicht gewinnen können, und die Folge davon ist die wachsende Entfremdung und zuletzt der Bruch gewesen in dem Augenblick, wo Österreich sich gerüstet und die Chancen für sich günstig glaubte. Wir können unmöglich Lust haben, dasselbe Spiel mit Frankreich sich wiederholen zu sehen.

Ich möchte diesen Gedanken durch ein Gleichnis resümieren. Ein Bündnis mit Frankreich müßte den Charakter einer Ehe, und zwar einer morgan(at)ischen tragen, in welcher wir gewiß sind, daß Frankreich darauf verzichtet, noch andere Nebenverbindungen zu unterhalten, denen es in den Fall kommen könnte, sein Verhältnis zu uns zu opfern.

Wir fragen uns nun, welches Licht unter diesem Gesichtspunkte Frankreichs Benehmen gegen uns in der Orientalischen Frage auf die dortige Auffassung wirft.

Die Tatsachen, wie sie unseren Augen sich darstellen, sind nicht geeignet, uns eine ermutigende Antwort zu geben.

Der französische Minister entwickelt Eurer Exzellenz ein bestimmtes Programm und fordert dazu eine Zustimmung, welche uns nötigen würde, eine bestimmte Position vor der Öffentlichkeit und vor den übrigen europäischen Mächten einzunehmen. Wir begreifen in der Tat, daß Preußens Zustimmung ein immenses Gewicht für Frankreich haben müßte. Bei der Stellung, welche die beiden Mächte jetzt im europäischen Staatensysteme einnehmen, können wir ohne Überhebung uns sagen, daß eine Verbindung Preußens mit Frankreich für letzteres die Durchführung seines Programms zweifellos möglich machte. Die prononzierte Friedensliebe Englands, die Abneigung Rußlands gegen eine große Aktion in der Europäischen Frage, die Schwäche Österreichs legen für Frankreich das Hauptgewicht auf die Entschließungen Preußens, zumal dies in diesem Fall auch der Mitwirkung Italiens sicher sein konnte. Wir durften danach erwarten, daß der Kaiser und seine Regierung unsere Zustimmung mit dankbarem Empressement entgegennehmen und dies erste offene Heraustreten aus unserer vorsichtigen Rücksichtnahme auf die übrigen Mächte, durch welches die Wirkung des angeblich von ihm angestrebten Bündnisses gewissermaßen antizipiert wurde, freudig begrüßen würde. Es lag in der Natur der Dinge, daß die französische Regierung im Vertrauen auf unsere Teilnahme den anderen Großmächten gegenüber seine Vorschläge um so lebhafter befürwortet hätte.

Statt dessen finden wir von allem dem gerade das Gegenteil:

Wir finden entschiedene Anzeichen, daß die Kaiserliche Regierung nicht den Willen hat, ihre orientalische Politik im Verein mit uns entschlossen durchzuführen oder auch nur weiter zu verfolgen.[1] Sie zeigt durchschlagende Rücksichtnahme auf die anderen Mächte mit evidenter Geringschätzung des Vorteils, welchen unsere offene und rasche Zusage ihr gab. Sie entzieht sich unserem Anschlusse, sobald sie fühlt, daß ihre Vorschläge in St. Petersburg nur mit halber Zustimmung, in London nicht, wie man Eurer Exzellenz gegenüber behauptet hatte, mit Gleichgültigkeit, sondern, wie ich von Lord Augustus Loftus erfahre, ablehnend aufgenommen werden. Der englische Botschafter hat mir eine ihm von London mitgeteilte Depesche des englischen Ministers an Lord

[1] Daß die französische Regierung sich tatsächlich seit Anfang Januar 1867 auf eine Orientpolitik ohne Preußen einrichtete, und zwar zu dem Zwecke, darauf eine Bündniskombination ohne, d. h. gegen Preußen zu gründen, geht aus den oben mitgeteilten Berichten des Fürsten Metternich, Nr. 328, 332, 341, 342, unwiderleglich hervor.

Cowley vorgelesen, worin Lord Stanley eine Unterredung mit dem französischen Botschafter resümiert, in welcher er den letzteren freundlich, aber entschieden auf das Unpraktische oder Resultatlose der französischen Vorschläge aufmerksam macht. Diese Haltung Englands scheint in Paris entscheidenden Eindruck gemacht zu haben. Unsere eigene sehr weitgehende Erklärung der Zustimmung, welche ich infolge der telegraphischen Anfrage Eurer Exzellenz gegeben und dann schriftlich bestätigt hatte, findet daher Zurückhaltung, verschlossene Türen, Vertagung jeder weiteren Erörterung so sehr, daß der französische Botschafter mir noch gar keine Eröffnung in der Orientalischen Frage, wie ich sie nach dem Vorgehen des Marquis de Moustier gegen Eure Exzellenz zu erwarten berechtigt war, gemacht und derselben auch in der letzten Unterredung mit mir gar nicht erwähnt hat. Ein ähnliches Verfahren unsererseits würde ohne Zweifel schon längst zu ärgerlichen Beschwerden Herrn Benedettis geführt haben. Wir haben kein Wort des Dankes oder der Befriedigung der Kaiserlichen Regierung über unsere Zustimmung, sie läßt uns gleichsam wie einen aufdringlichen und schüchternen Bundesgenossen, dessen man nicht bedarf, vor der Türe stehen, ohne uns auch nur über die Wege aufzuklären, die sie einzuschlagen gedenkt, oder über die Gründe, welche ihre Anordnung motivieren könnten.

Ich wünsche, daß Eure Exzellenz den entmutigenden Eindruck, welchen dieses Verfahren auf uns machen mußte, in einer höflichen und freundlichen Weise auch dem Kaiser gegenüber bei derselben Gelegenheit nicht verhehlen. Man muß auch in Paris nicht vergessen, daß wir in dieser Frage kein direktes Interesse haben, sondern unsere Politik auf die Vorteile, welche sich für unsere europäische Stellung darbieten, frei und unbehindert einrichten können. Die Vergrößerung Griechenlands, die Autonomie Candias, die Regulierung der Verhältnisse in der Türkei überhaupt berühren uns nicht direkt, sondern nur durch die Rückwirkung, welche sie auf unsere Beziehungen zu anderen Mächten ausüben können. Um so höher hätte man es in Paris anschlagen sollen, wenn wir in dieser Frage bereit waren, Frankreich eine Gefälligkeit, einen Dienst zu leisten, indem wir offen sein Programm akzeptierten.

Wir können nicht umhin, in diesem Verfahren dasselbe Spiel wieder zu erkennen, welches man sich auch in der Römischen Frage erlaubt hat.

Auch da forderte man weitgehende und kompromittierende Entschließungen von uns, und drängte auf die Feststellung derselben selbst in Form einer Konvention mit einer Hast, die ich in der Tat nicht anders als unziemlich nennen kann. Auch da verhandelte man gleichzeitig in Rom und Florenz, ohne uns zuzuziehen, ohne uns auch nur Kenntnis von dem Inhalt dieser Verhandlungen zu geben; unsere Vertreter an beiden Orten wurden von den französischen Agenten auf ihr, von dem französischen Minister ausdrücklich erbetenes friedliches Entgegenkommen kühl ablehnend behandelt und im dunkeln gelassen; und der französische Botschafter hielt auch die römische Angelegenheit hier ebensosehr im Hintergrunde, wie der Kaiser und der Marquis de Moustier sie in Paris Eurer Exzellenz gegenüber drängend in den Vordergrund stellten. Schließlich läßt das französische Kabinett die praktische Mitwirkung, welche

wir innerhalb der für uns annehmbaren Grenze zur wesentlichen Förderung der Sache selbst darbieten, vollständig im Sande verlaufen.

Die Entwicklung der orientalischen Angelegenheit scheint ganz denselben Gang zu nehmen. In Paris macht man Euer Exzellenz weitgehende Vorschläge und entwickelt ein ganzes Programm; wir akzeptieren diesmal ohne Rückhalt; darauf erwidert man nichts, zieht sich zurück; in Berlin schweigt der französische Botschafter; in Konstantinopel lehnt der Botschafter entgegenkommende Äußerungen unseres Gesandten zu einer Unterstützung seiner Forderungen wegen Serbien in einer kühlen, fast verletzenden Weise ab; und wir müssen aus allem schließen, daß man auf unsere Mitwirkung kein Gewicht lege.

Das ist ein Verfahren, welches man einer gleichgestellten Macht gegenüber wenigstens dann sich nicht zu erlauben pflegt, wenn man das Bündnis derselben ernstlich sucht.

Es ist nicht ohne Bedeutung, wenn man in Paris gerade diesen Augenblick zu einer Interpellation über unsere Absichten in betreff der Richtlinien des Prager Friedens über Nordschleswig wählt.[1] Es hat dies offenbar nur den Zweck, für Frankreich das Bündnis Dänemarks gegen Preußen für näher oder ferner liegende Eventualitäten sicherzustellen, und steht im Zusammenhange mit anderen Symptomen, die auf eine tätige Einwirkung Frankreichs in Kopenhagen hindeuten.

Diese ganze Haltung der Kaiserlichen Regierung kann uns wahrlich nicht ermutigen zu einem Bündnis, welches wir noch dazu mit einem schwer zu realisierenden Opfer wie Luxemburg erkaufen sollen, und welches uns zumutet, in vertrauensvoller Hingabe an französische Zusicherungen uns das übrige Europa und sogar die öffentliche Meinung Deutschlands zu entfremden. Euer Exzellenz werden es erklärlich finden, daß die vorstehenden Betrachtungen mir die Aufgabe, das Vertrauen Seiner Majestät des Königs für ein definitives und exklusives französisches Bündnis zu gewinnen, nicht gerade erleichtern.

352.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 1. März 1867

Nachdem der Kaiser auf dem vorgestrigen Hofballe nur im Cercle wenige Worte, welche ich in einem andern Berichte zu erwähnen die Ehre haben werde, an mich gerichtet und demnächst eine Unterredung mit mir eher zu vermeiden geschienen hatte, hat Seine Majestät mir schließlich doch während des am Büfett stehend eingenommenen Soupers durch die fast stereotyp gewordene Frage,[1*] ob ich etwas Neues über Luxemburg erhalten hätte, die erwünschte Gelegenheit gegeben, mich der Weisung in Eurer Exzellenz geheimem Erlaß vom 25. v. M. Nr. 148[2] gemäß ganz im Sinne des letzteren über den wenig ermutigenden Eindruck zu äußern, welchen zum Nachteil der Lösung

[1] Nr. 350 S. 217 f.

[2] Nr. 351.

dieser und anderer Fragen die Behandlung gewisser Angelegenheiten, insbesondere die kühle Aufnahme, welche unser bereitwilliges Entgegenkommen in der orientalischen Frage gefunden, auf die Königliche Regierung habe machen müssen.

Der Kaiser erwiderte, daß die französischen Vorschläge in der Orientalischen Frage doch noch ziemlich vage seien und die öffentliche Meinung in Frankreich jetzt vorzugsweise eine befriedigende Erledigung der Luxemburger Angelegenheit erwarte.

Ich erwiderte, daß in dieser Beziehung bis jetzt nichts geschehen sei, wodurch den Wünschen des Kaisers präjudiziert würde, daß es aber auf uns einen ungünstigen Eindruck machen müsse, wenn das französische Kabinett alle seine Bemühungen auf den Erwerb von Luxemburg konzentrierte, auf das sonstige Einvernehmen mit Preußen aber keinen Wert zu legen schiene, und dadurch der Vermutung Raum gäbe, daß es ihm nur darum, nicht um eine die Gesamtbeziehungen zwischen beiden Mächten umfassende und dadurch den Frieden sichernde Verständigung zu tun sei. Diese Vermutung sei durch Äußerungen des Marquis de Moustier und des Herrn Benedetti, welche jetzt allerdings berichtigt worden wären, geweckt und demnächst durch die Behandlung der Orientalischen Frage gestärkt worden. Ein ähnliches Verhalten sei uns, wie ich näher ausführte, in der römischen Angelegenheit entgegengetreten. Sobald Luxemburg isoliert und nicht vielmehr als eines der Elemente der Gesamtverständigung behandelt würde, müßte sich natürlich unsere Stellung zu jener Frage, ganz abgesehen von der militärischen Seite der letzteren, ändern. Wir müßten alsdann, ohne durch unser eventuelles Opfer eine erhöhte Sicherheit für die Zukunft zu gewinnen, infolge desselben eine Erschütterung unserer nationalen Stellung befürchten. Die inneren Gegner der deutschen Einheit würden uns dann eines Verrates an der deutschen Sache zu verdächtigen suchen und diese Konzession als den Anfang einer Reihe weitgehender Zugeständnisse an Frankreich darzustellen suchen.

Der Kaiser fiel mir bei Erwähnung der Römischen Frage mit den Worten ein, daß wir darüber vorzeitige Mitteilungen in Florenz gemacht hätten. Die Orientalische Frage stellte er dann wiederholt als eine, die öffentliche Meinung in Frankreich weniger als die Luxemburger Angelegenheit interessierende hin.

Ich entgegnete, daß es mir ein Fehler zu sein schiene, dieser Frage eine so entscheidende Bedeutung beizulegen. Ich sei von der Ansicht ausgegangen, daß es vor allem darauf ankäme, der öffentlichen Meinung in Frankreich den Beweis zu liefern, daß ein stärkeres Preußen, weit entfernt, ein gefährlicher Nachbar für diese Macht zu sein, der letzteren vielmehr durch Unterstützung ihrer Politik in Fragen, welche sie in erster Linie, Preußen nur indirekt interessierten, wesentliche Dienste leisten könne und zu leisten bereit sei. Wenn wirklich hier die Besorgnis vor einer preußisch-russischen Allianz herrsche, so müsse es zur Beruhigung der öffentlichen Meinung gereichen, zu sehen, daß Preußen sich in einer wichtigen europäischen Frage den französischen Standpunkt aneigne. Je weniger für uns ein Bedürfnis vorhanden sei, in der Orientalischen Frage vorzeitig Stellung zu nehmen, desto mehr Anerkennung dürfte

es von seiten Frankreichs verdienen, wenn wir uns ihm in derselben ohne Zögern und rückhaltlos anschlössen. Wir gäben ihm dadurch eine Sicherheit, welche es in den Stand setzte, auf seiner Politik ohne Rücksicht auf den Widerspruch einzelner anderer Mächte mit Entschiedenheit zu bestehen. Denn es läge auf der Hand, daß ohne drängende Notwendigkeit nicht leicht eine andere Macht sich entschließen würde, dem übereinstimmenden Willen der beiden mächtigsten Kontinentalstaaten entgegenzutreten. Wenn Frankreich Anstand nehme, diese augenscheinlichen Vorteile zu akzeptieren, so müßten wir annehmen, daß es überhaupt Bedenken trage, eine dauernde Solidarität mit uns einzugehen.

Der Kaiser bestritt dies alles nicht, kam aber immer wieder darauf zurück, daß die Lage der Luxemburger Angelegenheit die öffentliche Meinung beunruhige. Durch die baldige Erledigung derselben würden wir das Mißtrauen gegen unsere Tendenzen beseitigen.

Ich wies auf die Thronrede Seiner Majestät des Königs hin, welche mir, indem sie den rein defensiven und friedlichen Zweck der neuen Organisation hervorhebe, geeignet schiene, jenes Ziel wesentlich zu befördern. Der Kaiser erwiderte, dieselbe deute doch auf ein deutsches Reich hin, welches man eben in Frankreich mit besonderer Besorgnis entstehen sehe. Ich erwiderte, daß sich die französische Nation doch allmählich an den Gedanken würde gewöhnen müssen, daß die deutsche Nation ganz ebenso berechtigt sei, sich nach ihren nationalen Bedürfnissen zu konstituieren, wie dies andere Nationen vor ihr getan hätten. Die Hauptsache sei nur, daß dadurch die Sicherheit der benachbarten Staaten nicht bedroht werde, und dies sei in der Thronrede Seiner Majestät des Königs ausdrücklich betont.

Der Kaiser äußerte im Laufe des Gesprächs abermals gewisse Bedenken gegen die Provokation von Anschluß-Manifestationen im Großherzogtum, obgleich er annahm, daß die Bevölkerung nicht deutsch sei und mit Frankreich vereinigt zu werden wünschte. Er sagte dabei, daß er von uns nur die Verzichtleistung auf das Garnisonsrecht wünsche und dieser Akt ihm allen übrigen Einleitungen vorangehen zu müssen schiene.

Als ich die der Sache nachteilige drängende Haltung des Herrn Benedetti hervorhob, erinnerte der Kaiser daran, daß die Angelegenheit jetzt seit fünf Monaten schwebe.

Ich habe übrigens nicht unterlassen, dem Kaiser zu versichern, daß die Absichten der Königlichen Regierung einem innigen Einverständnis mit Frankreich günstig seien und nur durch eine unrichtige Behandlung der schwebenden Fragen vereitelt werden könnten.

Ort und Zeit gestatteten nicht, das Thema zu erschöpfen, und konnte das ganze Gespräch nur leise und in abgebrochenen Sätzen geführt werden. Auch mußte ich die Möglichkeit, daß dasselbe jeden Augenblick abgebrochen werde, im Auge behalten. Indessen ist es mir doch lieb, daß ich den Kaiser auf einige ihm bis dahin wahrscheinlich entgangene Gesichtspunkte habe aufmerksam machen können, wozu ich diese Gelegenheit benutzen mußte, da mir ein geeigneter Anlaß fehlte, eine Audienz nachzusuchen, ohne den Anschein einer

förmlichen Beschwerde hervorzurufen. Bevor ich zu der Unterredung übergehe, welche ich heute mit dem Marquis de Moustier über dieses Gespräch hatte, bemerke ich noch, daß der letztere mir am Dienstage (26. Februar), also vor dem Eintreffen der Expedition Eurer Exzellenz, bei einer zufälligen Begegnung bei dem Minister des Innern sagte: er habe von Herrn Benedetti einen ganz kurzen Bericht erhalten.[1] Derselbe schreibe mit Besorgnis über den Gesundheitszustand Eurer Exzellenz, habe nur einige Worte mit Ihnen auswechseln können, sei aber von diesen befriedigt. Frankreich werde jetzt mit Vorsicht den von Eurer Exzellenz angedeuteten Weg der Kundgebungen aus dem Großherzogtum betreten und überdies seinen, seit längerer Zeit auf Urlaub befindlichen Gesandten im Haag dorthin zurückschicken, um mit dem Könige der Niederlande in Verhandlung zu treten. Er bemerkte dabei, auf die Luxemburger Frage komme es Frankreich vor allem an; Luxemburg sei, wie die Dinge jetzt lägen, zehnmal soviel wert als Belgien.[2]

Als ich heute bei dem Minister eintrat, empfing er mich mit der auf eine von Eurer Exzellenz angeblich vor einiger Zeit dem Herrn Benedetti gemachte Bemerkung anspielenden Frage: Est-ce que vous m'apportez le Luxembourg sur un plat d'argent? Ich verneinte dies und machte die mir vorgeschriebene Erörterung in betreff Schleswigs, worüber ich anderweitig berichte. Nachdem wir diese Angelegenheit besprochen hatten, sagte er mir, der Kaiser habe ihm gestern, obwohl wegen Kürze der Zeit nur ganz beiläufig, von dem Gespräch erzählt, welches ich mit ihm gehabt und von dem Seine Majestät keinen sehr befriedigenden Eindruck hätte. Der Kaiser wundere sich darüber, daß ich ihm die kühle Haltung Frankreichs vorgehalten hätte, während er über unsere kühle Haltung zu klagen Anlaß zu haben glaube.

Ich motivierte die dem Kaiser gemachten Andeutungen über die unserm Entgegenkommen auf die Wünsche Frankreichs in der Orientalischen Frage zuteil gewordene Aufnahme, indem ich die ersteren näher ausführte. Da der Minister mich mit dem Bemerken unterbrach, daß es sich hier wiederum um eine Reihe von Mißverständnissen handle, daß er gar keine Vorschläge formuliert, mir vielmehr nur, unseren Beziehungen entsprechend, seine Gedanken vertraulich ausgesprochen und deshalb auch noch keinen Auftrag an Herrn Benedetti gerichtet habe, so erinnerte ich ihn an den ganzen Verlauf der Angelegenheit. Ich sagte ihm: er habe zuerst über unser völliges Schweigen in der orientalischen Angelegenheit geklagt, welche für uns doch wegen ihres Zusammenhangs mit den Allianzverhältnissen nicht ohne Interesse sei. Meine Frage, ob er denn in Berlin Vorschläge gemacht habe, auf welche er Antwort erwarte, habe er alsdann verneinen müssen, demnächst aber mir seine Gedanken in dem Maße, wie sie sich allmählich entwickelt hätten, auseinandergesetzt. Zuerst habe er dieselben als noch nicht definitiv feststehend und der kaiserlichen Sanktion entbehrend bezeichnet, später aber sie mit einziger Ausnahme des auf die dem Sultan zu gewährende Kompensation bezüglichen

[1] Vgl. Nr. 349, Anm. 3.

[2] Das Wort läßt sich auch so auslegen: Luxemburg ist jetzt zehnmal so viel wert als der Bündnisplan.

Punktes genau präzisiert und als die dem russischen Kabinett mitgeteilten Vorschläge bezeichnet. Über den Inhalt der letzteren könne kein Mißverständnis obwalten, da sie nach mir vorliegenden Depeschen in Wien, London und Petersburg gerade ebenso formuliert worden seien, wie ich es in meinen Berichten getan hätte. Erst durch diese Depeschen hätte ich erfahren, daß Frankreich auch mit Wien über die Vorschläge und zwar schon seit längerer Zeit als mit uns verhandele, was ich nach den Äußerungen des Ministers nicht hätte annehmen können.[1] Als derselbe mir zuletzt von der Angelegenheit gesprochen, habe er mir gesagt, er werde darüber mittels einer schon seit einigen Tagen verzögerten Kuriergelegenheit Herrn Benedetti schreiben, wünsche aber, daß ich schon meinerseits Eure Exzellenz darauf vorbereitete. Er beabsichtige zu konstatieren, wie wir uns zu diesen Vorschlägen stellen, ob sie uns angenehm, gleichgültig oder unangenehm sein würden, um danach den Nachdruck zu bemessen, welchen Frankreich ihnen geben könne. Obgleich die in Aussicht gestellten Eröffnungen des Herrn Benedetti bis zur Stunde noch nicht erfolgt wären, so hätten Eure Exzellenz sich doch beeilt, mich zu der vertraulichen Erklärung zu ermächtigen, daß Seine Majestät der König die französischen Anschauungen, und zwar im Sinn der ersten jener Alternativen, billige und zu einer ferneren Verständigung über die orientalische Angelegenheit bereit sei. Ein solcher rückhaltloser Anschluß an die französische Politik in einer Frage, wo wir sehr wohl hätten abwarten können, wie sich die andern Mächte dazu stellen würden, sei mir für die Kaiserliche Regierung in einem Moment sehr wertvoll erschienen, wo dieselbe im Begriff stand, sich über ihre auswärtigen Beziehungen, insbesondere über diejenigen zu Preußen, öffentlich auszusprechen. Ich hätte mich daher beeilt, Eurer Exzellenz Mitteilung zur Kenntnis des Ministers zu bringen. Derselbe habe mich, da an dem betreffenden Tage zwei Konseilsitzungen stattgefunden, nicht empfangen können. Ein anderer an meiner Stelle würde vielleicht gesagt haben, daß er en quarantaine sei und sich der ihm erteilten Aufträge nicht entledigen könne. Ich hätte ein solches Verfahren der Sache nicht für förderlich gehalten und daher dem Minister geschrieben, was ich ihm hätte sagen wollen. Ich brauchte nicht daran zu erinnern, daß ich dieses Billett ausdrücklich als ein konfidentielles Privatschreiben bezeichnet hätte, und daher nicht besonders hervorzuheben, daß dasselbe keine andere Bedeutung haben könne als eine mündliche vertrauliche Äußerung (was Marquis de Moustier sofort anerkannte). Wenn übrigens der Minister bestreite, Vorschläge gemacht zu haben, so hätten wir solche auch nicht akzeptiert; wir wären seinen vues beigetreten und zwar ganz in demselben Umfange und unter denselben Bedingungen, in und unter denen er sie aufgestellt habe. Wenn nun ein solches Entgegenkommen keine Würdigung fände, so müßte dies notwendigerweise Bedenken hervorrufen, welche auf die Behandlung der Luxemburger Angelegenheit sowie die Allianzfrage im allgemeinen nicht ohne Einfluß sein könnten.

Der Minister unterbrach mich zwar so häufig, daß ich fast annehmen mußte, als wünsche er mich von der Klarstellung der Lage abzuhalten, machte aber

[1] Vgl. Nr. 328, 332, 341, 342.

keinerlei Einwendungen gegen meine Darstellung und versicherte, daß er unsere Bereitwilligkeit vollkommen anerkenne und Herrn Benedetti beauftragen werde oder schon beauftragt habe, Eurer Exzellenz dafür seinen wärmsten Dank auszusprechen. Die Kaiserliche Regierung lege nur eben momentan auf die Einigung über Luxemburg einen größeren Wert als auf diejenige über die Orientalische Frage. Wenn wir uns im Okzident nicht einigen könnten, so sei das Einverständnis über den Orient ziemlich wertlos; jenes müßte daher diesem vorangehen. « Vous nous offrez, » sagte er, « les épinards sans le sel; le sel c'est le Luxembourg. »

Ich erwiderte: « C'est plutôt le morceau de viande que Vous demandez. » Ich stellte es entschieden in Abrede, daß eine Einigung über die Orientalische Frage ohne ein vorgängiges spezielles Einverständnis über die okzidentalen Angelegenheiten, insbesondere über Luxemburg, wertlos sei. Jene könne vielmehr dieses erleichtern, wenn nicht ersetzen. Es liege auf der Hand, daß eine Solidarität im Orient einen Gegensatz im Okzident ausschließe. Letzteren zu vermeiden sei aber gerade das Bedürfnis Frankreichs sowie der Wunsch Preußens.

Marquis de Moustier versicherte mir mit großer Wärme und unter Berufung auf seine ganze politische Vergangenheit, daß die Allianz mit Preußen sein unausgesetzt verfolgtes Ziel sei.

Den sonstigen Inhalt der anderthalbstündigen Unterredung werde ich in anderen Berichten behandeln. Ich erlaube mir hier nur noch den Eindruck, welchen ich von dieser neuesten Phase des französischen Auftretens habe, dahin zu konstatieren, daß das letztere zwar zur Vorsicht mahnt, ich aber doch nicht ohne weiteres auf die Absicht des Kaisers und seines Ministers, uns Europa und der öffentlichen Meinung in Deutschland gegenüber zu kompromittieren und dadurch zu isolieren, schließen möchte. Vielmehr scheint es mir, daß der Kaiser nur durch die strenge Durchführung des Nationalitätsprinzips seine Politik rechtfertigen zu können glaubt und deshalb auf unsere Verzichtleistung auf Luxemburg, dessen Bevölkerung er, ob aufrichtig oder vorgeblich, für nicht deutsch erklärt, sowie auf die Ausführung der auf Nordschleswig bezüglichen Bestimmung des Prager Friedens gerade im gegenwärtigen Augenblick einen so großen Wert legt. Zugleich wünscht aber, wie Eure Exzellenz dies aus meinem auf die nordschleswigsche Angelegenheit bezüglichen Berichte[1] ersehen werden, das französische Kabinett, strategischen Rücksichten die Durchführung des Nationalitätsprinzips nicht unterordnen zu lassen, wodurch es allerdings in der Luxemburger Angelegenheit, wo solche Rücksichten, sei es defensiver, sei es offensiver Natur, offenbar für beide Teile in erster Linie stehen, zu der Behauptung genötigt wird, daß die Luxemburger Franzosen seien. Marquis de Moustier sprach in unserer vorletzten Unterredung abermals die zuversichtliche Erwartung aus, daß die militärischen Ansichten sich für die Verzichtleistung auf das Garnisonsrecht aussprechen würden, seitdem feststehe, daß der

[1] Dieser Bericht, vom 2. März 1867, ist nunmehr gedruckt bei W. Platzhoff, K. Rheindorf und J. Tiedje. Die diplomatischen Akten des Auswärtigen Amtes zu Bismarcks Nordschleswigpolitik, S. 140 f.

Kaiser nicht den Rhein erobern wolle. Ich konnte nicht umhin, ihm zu erwidern, daß alle Festungen und alle Armeen überhaupt nur unter der Voraussetzung unterhalten würden, daß man einmal in kriegerische Verwickelungen geraten könnte, und daß daher für die Beurteilung solcher Fragen nicht die momentanen politischen Tendenzen der gegenwärtigen Regierung, sondern Rücksichten auf Eventualitäten einer vielleicht sehr fernen Zukunft maßgebend wären.

Randbemerkung Bismarcks:

1* Von Benedetti jeden Freitag.

353.

Marquis Moustier an Graf Benedetti[1]

Kopie. A. A. Berlin

Particulière et confidentielle

Paris, le 4 mars 1867

J'ai lu avec un grand intérêt le résumé de Votre conversation avec Mr. le Comte de Bismarck. J'en tire un augure favorable pour la réalisation d'un rapprochement plus intime entre nos deux cours, rapprochement que nous n'avons jamais cessé de désirer. Si le moindre doute avait pu s'élever dans l'esprit du Gouvernement Prussien, les déclarations, que vous étiez autorisé à faire, ne pouvaient en laisser subsister la moindre trace. J'ai donc vu avec satisfaction, mais sans surprise, le Président du Conseil, se plaçant sur le terrain d'une mutuelle confiance, vous donner à propos du Luxembourg des indications précieuses et qui attestent son désir de voir mener à bonne fin une négociation, dont le succès importe, dans une proportion si considérable, aux rapports que nous cherchons à établir non seulement entre nos deux Gouvernements, mais entre nos deux nations.

Il vous a dit qu'il ne négligeait aucune occasion de faire ressortir aux yeux de son Souverain les avantages d'une étroite alliance avec la France; si une manifestation dans le Luxembourg lui donnait lieu de démontrer que les populations n'attachent aucun prix à conserver la garnison prussienne, il s'empresserait de s'en faire un argument, et il a ajouté qu'une démarche dans ce sens faite par les habitants du Grand-Duché auprès du Roi, serait d'un très grand poids sur les déterminations de Sa Majesté. Il vous a donné une preuve de la sincérité de ses intentions en vous racontant son dernier entretien avec le Ministre des Pays-Bas, et a loyalement reconnu avec vous que la Prusse ne saurait exiger de la Hollande ni qu'elle lui cède un pouce de territoire, ni qu'elle consente à entrer pour le Limbourg dans la confédération du Nord. Il est allé plus loin et a reconnu qu'il lui serait difficile de soutenir que la Prusse conserve légitimement le droit de tenir garnison à Luxembourg après la dissolution de l'ancienne Confédération germanique et il a admis que le Roi des Pays-Bas pourrait exprimer le désir qu' il y fût mis un terme. Il vous a même laissé entendre qu'une démarche de cette nature serait propre à lever toutes les difficultés, et que nous devrions les suggérer à la Haye en promettant, s'il en

[1] Zur Kritik dieses Schreibens vgl. Bismarcks Erlasse Nr. 363, 377, 404.

était besoin, notre appui contre toute prétention de l'Allemagne sur les possessions de la couronne Néerlandaise. Il a fait observer, à ce sujet, que cette promesse ne nous engagerait à rien, puisqu'à Berlin on se songe pas à exercer une pareille violence sur la Hollande. Ni le Roi, ni personne ne considère en effet qu'il soit possible ou utile d'amener le Luxembourg ou de le contraindre à faire partie de la confédération du Nord. Le Président du Conseil avoue que les traités, qui confèrent à la Prusse le droit d'en occuper la capitale, se trouvent périmés à la suite des derniers événements, et il est personellement d'avis que, s'il plaisait au Roi des Pays-Bas de nous faire la cession du Grand-Duché, non seulement le Gouvernement Prussien n'aurait rien à y redire, mais qu'il ne lui resterait plus qu'à rappeler ses troupes sans même attendre que nous lui en adressions la demande.

Voilà, il me semble, le résumé exact de ce que vous a dit Mr. le Comte de Bismarck, et nous ne saurions, mon cher Ambassadeur, méconnaître la valeur de ses déclarations; elles me font, je le répète, augurer favorablement du résultat de vos négociations. Cet espoir est fortifié par l'assurance, donnée par le Président du Conseil, que des personnages considérables se montraient de plus en plus convaincus de l'utilité d'une entente intime avec nous, et disposés à écarter de tous leurs efforts les chances d'un conflit qui, dans toute hypothèse, ne saurait rien rapporter à la Prusse victorieuse et pourrait compromettre, si elle ne l'était pas, les plus importants résultats de sa dernière guerre. Je n'aurais, pour rien au monde, voulu me servir d'un pareil argument; je suis donc d'autant plus heureux de voir que cette impression existe à Berlin. Quant à nous, l'offre que vous venez de réitérer de notre part, de signer le projet précédemment convenu, me dispense de dire quels sont nos sentiments et nos dispositions.[1]

354.

Graf Benedetti an Bismarck

Eigenhändig. A. A. Berlin

Berlin, le 5 mars 1867

Ainsi que vous avez bien voulu m'y inviter, j'ai démenti l'exactitude des bruits dont je vous entretenais dans le billet que j'ai eu l'honneur de vous adresser dimanche soir. Il revient cependant à Mr. de Moustier qu'on rappellerait dans vos provinces de l'Ouest une ou deux classes des réserves.

Je serai charmé de pouvoir lui annoncer avec votre autorisation, si vous le jugiez convenable, que ce bruit n'est pas plus fondé que les autres.

[1] Benedetti übersandte das Schreiben Moustiers am 7. März an Bismarck, mit der Bemerkung: «Vous y verrez ... que les dispositions du Gouvernement de l'Empereur sont aussi sincères en ce moment et aussi favorables qu'elles l'étaient dès l'origine à l'entente que, pour ma part, j'appelle de tous mes vœux.» (A. A. Berlin.) Man erkennt auch hier, wie sehr es der französischen Politik darauf ankam, den Glauben an die Absicht einer gemeinsamen Politik mit Preußen auch dann noch in Berlin aufrechtzuerhalten, nachdem sie diese Absicht im stillen bereits aufgegeben hatte.

355.

Graf Benedetti an Bismarck

Eigenhändig. A. A. Berlin

Berlin, o. D. (5./6. März 1867)

Dans le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui vous regrettez que je ne vous aie pas fait savoir sur quoi reposaient les premiers bruits que je vous ai demandé la permission de démentir. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer dans quel sentiment j'ai eu recours, en cette occasion, à votre obligeance et à votre autorité, ni de vous rappeler que je vous ai signalé la réunion où ces rumeurs avaient été recueillies. Je suis persuadé qu'à cet égard vous ne déclinez pas mes assurances. J'aime également à penser que vous voudrez bien me dispenser de vous donner de plus amples renseignements qui pourraient donner lieu à une mesure de rigueur.[1]

356.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief. Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, den 7. März 1867

Meine kleine Reise nach dem südlichen Frankreich hat mir den Beweis neuerdings geliefert, daß man im ganzen Lande nur ein Gefühl hegt, und das ist der Preußenhaß![2] Überall fühlt man tief die begangenen Fehler, die auf ewig verloren gegangene Gelegenheit und hegt man die Sehnsucht nach einer « *revanche éclatante* ».

Nach Österreich hin wird mit der größten Sympathie geblickt. Ihre Triumphe nach Innen werden gefeiert, als gälte es Frankreich, und Ihre energischen Vorgänge werden allenthalben mit den besten Wünschen begleitet.

Die Regierung ist mißmutig, fühlt, wie weit es gekommen ist um den französischen Einfluß, wie tief er gesunken, und blickt ängstlich nach der Zukunft. Die Isoliertheit Frankreichs wirkt immer beängstigender, und Moustier verliert sichtlich an Selbstgefühl.

Wie weit das noch so fortgehen kann, weiß ich nicht, dessen bin ich aber ge-

[1] Bismarck übersandte eine Abschrift der letzten drei Billetts Benedettis (Nr. 354. 355) in einem vertraulichen Erlaß vom 6. März an Goltz mit dem Bemerken: »Diese Art von sich häufenden und futilen Interpellationen in Privatbilletts überschreitet meines Erachtens die im Verkehr großer Staaten üblichen Linien der Schicklichkeit; und es wird ein ruhiger, der Verständigung förderlicher Geschäftsverkehr dadurch erschwert. Euer pp. werden mir dies zugeben, wenn Sie sich vergegenwärtigen, welchen Eindruck es in Frankreich machen würde, wenn Euer pp. in ähnlicher Weise Mr. de Moustier täglich, auf apocryphe oder ad hoc erfundene Gerüchte hin, heimsuchen wollten.« (A. A. Berlin.)

[2] Vgl. einen Bericht des österreichischen Gesandten Baron Hügel aus Brüssel vom 14. November 1866 über ein Gespräch mit einer hohen belgischen Persönlichkeit: « Mon interlocuteur m'a encore dit, ‚que la haine de toutes les classes de la population française contre la Prusse dépassait toute idée et que le Gouvernement français serait forcé de lui donner satisfaction dans une guerre si même il ne voulait pas par sa propre inclination.' » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

wiß, daß, wenn es je heißen sollte, aufzustehen und Preußen demütigen, das ganze Land bei der Hand sein wird.

Thiers wird, fürchte ich, wieder zu weit gehen in seiner nicht ungegründeten Rechthaberei, er wird schwere Worte aussprechen, leider die Regierung aber zu sehr vor den Kopf stoßen. Ich habe ihn gebeten, im Interesse seiner Sache nicht zu antidynastisch vorzugehen.

Mein Herz hat gejubelt über Ihr festes Auftreten und ich zweifle nun nicht mehr an dem Gelingen.

357.

Kaiser Napoleon III. an König Wilhelm I.[1]

Eigenhändig. A. A. Berlin

Paris, le 8 mars 1867

Monsieur mon frère.

J'ai appris avec une vive satisfaction que Votre Majesté se proposait de venir à Paris pendant l'exposition.[2] Je tiens à Lui exprimer tout le plaisir que nous éprouverons à La revoir, et je ne doute pas que cette entrevue ne resserre encore les liens qui unissent nos deux pays. J'espère que Votre Majesté voudra bien descendre aux Tuileries, car nous serions très heureux d'être plus près d'Elle.

Je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté
le bon frère

358.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 8. März 1867

... Was überhaupt die moralischen Verpflichtungen betrifft, welche Frankreich für uns aus seiner Haltung im vorigen Jahre herleiten zu können glaubt, so scheint man sich darüber in Paris noch immer absichtlichen oder unabsichtlichen Täuschungen hinzugeben. Wir haben nie verkannt, daß das Vertrauen auf die wohlwollende Neutralität Frankreichs ein wesentlicher Faktor für unsere Entschlüsse sein mußte; man darf aber in Paris auch nicht vergessen, daß man dort sich wohl gehütet hat, eine bindende Verpflichtung darüber zu übernehmen, und daß man den Zeitpunkt, in welchem Frankreich aus der Neutralität eventuell heraustreten konnte, immer seiner eigenen Beurteilung vorbehalten hat. Wir leugnen ebensowenig, daß, wenn der Kaiser bei dem Anerbieten seiner Vermittlung eine drohende Haltung angenommen hätte, er

[1] Dieses Schreiben ist erst am 22. März dem Könige durch den Botschafter Benedetti übergeben worden. Die Antwort des Königs vom 30. März, Nr. 388.

[2] Vgl. Nr. 349, 350.

vielleicht unsere Erfolge hätte schmälern können, auf die Gefahr hin freilich, uns zu einer Verständigung mit Österreich zu zwingen und die Zukunft unserer gegenseitigen Beziehungen in einer Weise zu kompromittieren, deren letzte Folge auch er nicht mit Sicherheit berechnen konnte — abgesehen von dem Zweifel, wie weit es ihm damals möglich gewesen wäre, eine kriegerische Aktion mit Nachdruck durchzuführen. — Ob die wahren Absichten Frankreichs nur durch die Schnelligkeit und den Umfang unserer Erfolge verhindert wurden, ins Leben zu treten, wollen wir dahingestellt sein lassen. Daß aber der Kaiser seine Mediation im gegebenen Augenblick in einem für Österreich günstigen Sinn hat eintreten lassen, daß er und nur er unsere siegreiche Armee vor den Toren Wiens aufgehalten hat, ist eine Tatsache, welche er selbst in seiner Thronrede auszusprechen sich nicht gescheut hat, und daß wir ohne dies Dazwischentreten von Österreich und Sachsen noch mehr hätten fordern und verlangen können, dafür legen, wenn es noch eines Beweises bedürfte, die Publikationen des Gelbbuches unwiderlegliches Zeugnis ab. Dieselben Publikationen zeugen auch von neuem, wie Frankreich sich der süddeutschen Staaten bei ihren Friedensverhandlungen mit uns angenommen hat und sich selbst offen einen wesentlichen Anteil an der unzweifelhaft äußerst milden Behandlung zuschreibt, welche diesen Staaten von uns zuteil geworden ist. Diese Fürsorge für die letzteren fällt in einen Zeitpunkt, wo Frankreich schon mit territorialen Kompensationsforderungen uns gegenüber hervorgetreten war. Es scheint mir schwierig, sich zugleich öffentlich der Interzession für unsere Gegner zu rühmen und von uns Dank und Opfer zu verlangen.

Es sind dies Tatsachen, für welche wir keine Rancune hegen, wir fassen sie von einem höheren Gesichtspunkte und im Zusammenhange der ganzen auch auf die Zukunft berechneten Politik auf und lassen unsere Beziehungen zu Frankreich und unsere Hoffnungen auf eine günstige Entwicklung der letzteren dadurch nicht alterieren. Aber wir können nicht zugeben, daß der Rückblick auf diese Tatsachen der Vergangenheit uns für die letzteren besondere und weitgehende Verpflichtungen gegen Frankreich auflege; und wenn Frankreich die günstige Entwickelung wünscht, so muß es dieselbe auf Gegenseitigkeit der zukünftigen Vorteile basieren. Bis jetzt hat es nur Opfer von uns verlangt, in Nordschleswig wie in Luxemburg, und daß zu solchen Opfern eine moralische Verpflichtung gegen Frankreich vorliege, können wir nicht anerkennen.

359.

Bismarck an Freiherrn v. Werthern[1]

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 8. März 1867

Teilen Sie dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten folgendes mit: Nachdem wir uns überzeugt, daß das französische Kabinett von unseren geheimen Bündnisverträgen Kenntnis hat, wir wissen nicht aus welcher Quelle, habe ich auf eine direkte Interpellation des französischen Botschafters für rich-

[1] Preußischer Gesandter in München.

tig gehalten, das Vorhandensein von Garantieverträgen nicht in Abrede zu stellen, indem ich hinzufügte, daß auch ohne diese Verträge die gegenseitige Verteidigung für beide Teile eine nationale Notwendigkeit gewesen wäre. Herr Benedetti fand, daß sich gegen solche Verträge nach dem Inhalte des Prager Friedens nichts einwenden ließe.[1]

360.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 9. März 1867

Marquis de Moustier sagte mir vorgestern, er habe Herrn Benedetti in einem Sinne geschrieben, welcher geeignet sei, alle Wolken zu zerstreuen, welche sich zwischen uns erhoben haben könnten. Frankreich sei nach wie vor zu einer Allianz mit uns bereit, und es hinge nur von uns ab, sie so eng wie möglich zu gestalten, indem man es hier um so lieber sehen würde, je enger dieselbe würde.

Er fügte hinzu, daß der Kaiser allerdings auf Luxemburg einen großen Wert lege. Er sowohl als die Kaiserin (von welcher ich bisher angenommen hatte, daß sie in diese Angelegenheit nicht eingeweiht sei) hätten ihm am Tage vorher auseinandergesetzt, wie wichtig eine baldige Lösung zur Beruhigung der öffentlichen Meinung in Frankreich sei.

Ich fragte den Minister, ob denn überhaupt die Frage im Publikum besprochen werde? Er erwiderte, man spreche nicht von den Verhandlungen, aber die Tatsache, daß wir in Luxemburg wären, errege Anstoß und gebe Stoff zu Angriffen gegen die französische Politik.

Ich warf ferner hin, ob man sich nicht eine übertriebene Vorstellung von dem Eindruck mache, welchen der Erwerb der Festung in Frankreich machen würde? Der Minister sagte, es sei zweierlei zu unterscheiden: unser Besitz der Festung und der französische Erwerb derselben. Wenn wir im ersteren verblieben, so

[1] Ein Erlaß Bismarcks von demselben Tage wies den Grafen Goltz an, da die geheimen Allianz- und Garantieverträge mit den süddeutschen Staaten »vermutlich jetzt von Süddeutschland aus transpirieren« würden, den Marquis Moustier vorsichtig darauf vorzubereiten, »er möge diese Mitteilung als einen Akt des Vertrauens ansehen«. Aus einem Bericht des preußischen Gesandten in Stuttgart v. Rosenberg vom 9. März geht hervor, daß Freiherr v. Varnbüler damals schon »den verschiedenen Anfragen auswärtiger Vertreter und namentlich des französischen Gesandten mit einer abschweifenden Antwort begegnet hatte«. Ein Erlaß Bismarcks vom 10. März erbat von den süddeutschen Regierungen die Genehmigung zur Veröffentlichung der Verträge, nachdem er in jüngster Zeit die Überzeugung gewonnen hätte, »daß man in Paris und Darmstadt von den Bündnis- und Garantieverträgen zwischen Preußen und den süddeutschen Staaten unterrichtet sei; in Frankreich werde ein fortgesetztes Geheimhalten die Empfindlichkeit steigern, welche ohnehin durch die Verhandlung des Gesetzgebenden Körpers auf eine unerwünschte Probe gestellt sei«. Während Bayern und Baden (wo Herr v. Freydorf am 15. März dem französischen Gesandten Mitteilung von den Verträgen machte) zustimmten, bat Württemberg aus innerpolitischen Gründen, von der Veröffentlichung abzusehen.

würde »man uns dies sicherlich nie vergeben«. Der Minister schweifte hierbei ab, so daß er zur Besprechung der zweiten Alternative nicht gelangte. Er bemerkte übrigens, daß Eure Exzellenz Herrn Benedetti gegenüber die Schwäche unserer Rechtstitel auf Beibehaltung des Garnisonsrechts nach der Aufhebung der Bundesverträge eingestanden hätten, wie denn überhaupt Eurer Exzellenz letztes längeres Gespräch mit dem Kaiserlichen Botschafter (er scheint damit kein anderes als das vom 22. Februar gemeint zu haben) auf diesen einen befriedigenden Eindruck gemacht habe, welchen der Kaiser sich angeeignet hätte.

Im Verlaufe der Unterredung fragte ich den Marquis de Moustier, ob er Kenntnis von der Verhandlung habe, die vor etwa 14 Tagen in der Luxemburger Kammer stattgefunden? Da er dies verneinte, so erzählte ich ihm, daß Baron Tornaco behufs Begründung der Notwendigkeit, die Luxemburger Truppen in ihrer bisherigen Stärke beizubehalten, auf die Ungewißheit der künftigen Garnisonsverhältnisse der Festung hingewiesen und dabei zwar gewisse Spezialverträge zwischen dem König-Großherzog und Preußen für hinfällig erklärt, die Frage aber, ob letztere Macht die Festung verlassen und ihre Verteidigung dem Großherzog überlassen oder mit diesem eine neue Vereinbarung treffen werde, als eine offene bezeichnet habe.

Der Minister wiederholte, daß ihm dieser Kammerbericht nicht vorgelegt worden sei. Er bemerkte ferner, daß er den Kaiserlichen Gesandten im Haag vorläufig beauftragt habe, die Absichten des Königs-Großherzogs vorsichtig zu sondieren. Freilich, so fügte er hinzu, habe man dort vor uns eine entsetzliche Furcht.[1]

Ich entgegnete, daß diese Furcht auf keinerlei begründeten Tatsachen beruhe, vielmehr durch Erfindungen hervorgerufen sei, welche das niederländische Ministerium nur deswegen nicht ganz unzweideutig als aus der Luft gegriffen bezeichne, weil dieselben einen heilsamen Eindruck auf die Kammern in der

[1] Einen Anstoß nach außen hatte die Geheimsitzung der holländischen Kammer am 21. Februar geboten, über die der österreichische Gesandte im Haag, Baron Langenau, am 23. Februar berichtete: « Les bruits les plus alarmants ont couru à ce sujet, on prétendait que la Prusse avait demandé la cession du Limbourg jusqu'à la rive droite de la Meuse, et comme le désir de cette puissance de rectifier ainsi la frontière occidentale, n'est pas nouveau, on était généralement très alarmé et fort disposé à ajouter foi à cette version. » Er fügte aber hinzu, daß die Gerüchte übertrieben seien und daß nur die Sprache der »Kölnischen Zeitung« und der »Kreuzzeitung« hinsichtlich Limburgs und Luxemburgs die Empfindlichkeit der holländischen Regierung wachgerufen hätten: « Ce dernier aurait profité de cette circonstance, pour appuyer une augmentation assez considérable pour les budgets de la guerre et de la marine, nouvellement demandée et à laquelle un accueil favorable de la part de la Chambre n'était pas assuré. » (H. H. u. St. Arch. Wien.) Graf Wimpffen berichtete am 23. Februar über eine Unterredung des holländischen Gesandten Grafen Bylandt mit Bismarck, in der dieser über die preußenfeindliche Haltung der Presse Hollands und auch Belgiens (welche »Belgien noch teuer zu stehen kommen könnte«) geklagt habe. Die Worte Bismarcks hätten den Grafen Bylandt mit einer Art Bestürzung erfüllt und er trage sich seitdem mit dem Gedanken, »daß es der preußischen Regierung nach der Akquisition des rechten Maasufers gelüsten könnte«. Benedetti habe den Holländer nach dessen vertraulicher Mitteilung mit den Worten zu beruhigen gesucht: « Croyez-moi, la mesure est comble, on n'est pas encore prêt à s'y opposer; mais vous voyez qu'on s'y prépare. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Militärfrage ausübten. Insbesondere hätten wir niemals eine Grenzratifikation von Holland gefordert.

Marquis de Moustier fragte, ob wir nicht ein Stück von Limburg verlangt hätten, was ich bestimmt verneinte.[1]

361.

Benedetti an Moustier

(Rothan, L'affaire du Luxembourg. Appendice S. 495)

Berlin, le 9 mars 1867

Dans la conversation que j'ai eue avec lui, Mr. de Bismarck, sur une interpellation que je lui ai faite, m'a avoué qu'au mois d'août dernier, il avait signé des traités séparés d'alliance avec la Bavière, Bade et le Wurtemberg. Je lui ai demandé s'ils stipulaient une alliance *offensive* et *défensive*; il m'a répondu: « Ce sont des traités ‚de garantie'. » Il les a justifiés en invoquant les communications que j'avais reçu l'ordre de lui faire peu de jours avant leur date, touchant Mayence et les territoires bavarois et hessois situés sur la rive gauche du Rhin.

362.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 9. März 1867

Die Äußerungen des Kaiserlich französischen Ministers über die Haltung und die Gesinnungen des H. Benedetti, welche Euer Exzellenz in dem gefl. ganz vertraulichen Bericht Nr. 78 vom 2. d. M. wiedergegeben haben, sind mir begreiflicherweise von großem Interesse gewesen. Die Versicherung des Marquis de Moustier, daß die Berichterstattung des Botschafters den wohlwollendsten Charakter für uns trage, und daß er offenbar noch mit der größten Wärme und, ohne am Erfolg zu verzweifeln, sein politisches Ideal, die preußisch-französische Allianz, verfolge, läßt mich nur bedauern, daß Herr Benedetti das hiesige Terrain und seine Bedingungen zu wenig erkannt hat, um einzusehen, wie ge-

[1] Der Sinn dieser Fragen erhellt einmal aus dem französischen Bestreben, mit dem König der Niederlande auf der Basis des Schutzes gegen angebliche preußische Territorialansprüche zu einem Vertrage zu gelangen (vgl. Nr. 352), und sodann aus dem Bedürfnis, die (zu diesem Zwecke erfundene) preußische Begehrlichkeit allgemein in Verruf zu bringen, vgl. S. 234, Anm. 1. Schon am 25. März wußte der bayerische Gesandte zu berichten: «On m'a observé que si le Gouvernement prussien est en principe et à certaines conditions disposé à céder ses droits ou prétentions de garnison à Luxembourg, il en réclamait, en revanche à Maestricht et Venloo.» (Geh. St. Arch. München.) Wie fruchtbar sich dieses Motiv im Lager der Feinde Preußens durch bösartige Erfindungen ausbauen ließ, verrät ein Brief des Prinzen Alexander von Hessen vom 28. April 1867 aus Wien: »Inzwischen bereite man sich (in Paris) aus Mißtrauen auf den Krieg vor. Dieses Mißtrauen habe bei den französischen Staatslenkern tiefe Wurzeln geschlagen, besonders seitdem man in Paris das preußische Raubgelüste nach dem Besitz von Holland in allen Einzelheiten in Erfahrung gebracht habe, wie denn letzteres auch nicht wenig dazu beigetragen habe, die Verhältnisse zwischen dem englischen Kabinette und der preußischen Regierung in hohem Grade zu trüben.« (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 325.)

rade das Übermaß der Wärme und das unzeitige Drängen der Erreichung dieses Ziels hindernd in den Weg tritt.

Die Lösung, welche Euer Exzellenz am Schlusse des erwähnten Berichts für den Unterschied zwischen meinen hiesigen Wahrnehmungen und den Versicherungen des Ministers suchen, erscheint mir indessen zu künstlich und gesucht. Ich glaube nicht, daß Herr Benedetti anderen Instinkten als den seiner Regierung folgt; ich schreibe ihm auch nicht die Absicht zu, auf einen Bruch hinzuarbeiten, sondern ich habe nur bemerkt, daß er mehr oder weniger bewußt dem Bruch statt der Verständigung zutreibe. Die ganze Art und Weise seines Auftretens ist vielleicht neben seinen eigenen Absichten und leidenschaftlichen Persönlichkeit, auch einem in dem französischen diplomatischen Verkehr leider nicht selten gewordenen Mangel an Takt und Augenmaß für die Verhältnisse zuzuschreiben, welcher eine Rückwirkung des überhaupt im Vergleich zu der früheren guten Erziehung vornehmer Franzosen geänderten gesellschaftlichen Tons und der diplomatischen Gewohnheiten des zweiten Kaiserreichs sein mag.

Ich bedaure, wenn mein nur zu Euer Exzellenz eigener Orientierung bestimmter Erlaß Nr. 147 vom 25. v. M. die Veranlassung geworden ist, daß Euer Exzellenz die Stellung Herrn Benedettis dem Marquis de Moustier gegenüber in einer Weise besprochen haben, in welcher der Botschafter Anlaß zu Reklamationen nehmen konnte. Danach hätten Euer Exzellenz dem Marquis Moustier gesagt, daß ich die Person Benedettis als Hindernis des Fortschrittes der Verhandlungen betrachtete. Ich kann nicht leugnen, daß es mich in Verlegenheit setzen würde, wenn die französische Regierung dieses Hindernis plötzlich beseitigt, dann aber auch den schleunigen Fortschritt der Verhandlung verlangte. Ich habe Mühe gehabt, Benedetti zu beruhigen, welcher mir seine volle Bereitwilligkeit aussprach, das Hindernis der Verständigung, das etwa in seiner Person liegen könne, zu entfernen. Ich habe ihm gesagt, daß die Erschwerung der Verständigung aber nur in seinem zu lebhaften Eifer und dem übertriebenen Andringen liege, welches ich mir aus einer ihm natürlichen Lebhaftigkeit des Charakters zu erklären gesucht habe. Herr Benedetti hat meine Äußerungen schließlich gut aufgenommen, und wir sind ungeachtet dieses Zwischenfalls in freundschaftlichem Verhältnis geblieben. Ich würde Euer Exzellenz indes dankbar gewesen sein, wenn Sie in Ihren Äußerungen gegen Herrn v. Moustier vorsichtiger und zurückhaltender gewesen wären. In meinem erwähnten Erlaß hatte ich mich ausdrücklich enthalten, Euer Exzellenz zu einem von meinen Andeutungen zu machenden Gebrauch aufzufordern; letzteres wäre vielmehr wesentlich nur dazu bestimmt, um Euer Exzellenz selbst zur vorsichtigen Aufnahme dessen, was Ihnen etwa als aus Berichten des Herrn Benedetti stammend mitgeteilt oder vorgehalten werden möchte, in den Stand zu setzen und Sie zu ersuchen, nur in meinen eigenen schriftlichen Mitteilungen den genauen Ausdruck unserer Auffassungen und Intentionen finden zu wollen.[1]

[1] In einem Bericht vom 15. März 1867 verteidigte sich Graf Goltz gegen den Vorwurf: er habe nur leise Zweifel über den Charakter der Berichterstattung Benedettis ausge-

363.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 10. März 1867

Außer der Erörterung in der Orientalischen Frage, welche den ostensiblen Zweck des letzten Besuches von Herrn Benedetti bildete, ist der Botschafter auch auf die Bündnis- und Luxemburger Frage zurückgekommen. Er hat mir einen in dieser Beziehung an ihn gerichteten Privatbrief des Marquis de Moustier vom 4. d. M.[1] mittels eines Billetts übersandt, so daß ich imstande bin, Euer Exzellenz von beiden Schriftstücken in der Anlage Abschrift mitzuteilen.

Ich sehe in der Vorlegung dieses Schreibens, welches jede materielle Äußerung über Frankreichs Absichten vermeidet und sich dagegen zur Aufgabe macht, meine vom Botschafter gemeldeten Äußerungen weitläufig zu reproduzieren, denselben Zweck, den ich schon bei Gelegenheit der Vorlage des Berichts des Herrn Benedetti über Nordschleswig signalisiert und als unzulässig bezeichnet hatte, nämlich teils über einzelne Punkte zu sondieren und durch schärfere Akzentuierung derselben eine Äußerung hervorzurufen, teils ein produzibles Aktenstück zu besitzen, durch welches die diesseitigen Auffassungen und Äußerungen in der dem französischen Kabinett möglichst bequemen Form konstatiert würden. Ich muß daher auch auf den Inhalt dieses Schriftstückes dieselbe Kaution anwenden, wie in dem erwähnten Falle, und habe mich enthalten müssen, ein Urteil darüber auszusprechen, inwieweit und mit welcher Genauigkeit ich in demselben meine eigenen Gedanken und Äußerungen wiedergegeben finde. Nur auf einzelnes habe ich Herrn Benedetti aufmerksam gemacht, um zu zeigen, wie leicht die Resümierung einer solchen Unterredung eine abweichende Färbung annehme, auch ohne daß die Absicht vorhanden, die Grundgedanken zu alterieren. Im allgemeinen entspricht der Inhalt dieses Schriftstücks, welches ich nicht gesäumt, sofort Seiner Majestät dem König vorzulegen, den Unterhaltungen, welche ich wiederholt mit Herrn Benedetti gehabt, und von denen ich Euer Exzellenz, soweit dies möglich, Mitteilung gemacht habe. Euer Exzellenz sind aber durch einige frühere Mitteilungen und durch Ihre vollständige Kenntnis meiner Auffassung hinreichend in den Stand gesetzt, um von selbst zu beurteilen, in welchen Stellen meine Gedanken durch Übertreibung oder zu scharfe Akzentuierung eine falsche Nuance erhalten haben. Ich habe die Stellen am Rande bezeichnet. So ist es selbstverständlich, daß ich die Erklärung, wir sähen unser traktatenmäßiges Garnisonsrecht in Luxemburg als durch die Ereignisse von 1866 aufgehoben an und hätten in bezug auf dieses Großherzogtum gar kein Recht, Ansprüche für den Norddeutschen Bund geltend zu machen, niemals in dieser Weise abgegeben haben kann; ich habe dies vielmehr nur als einen bestrittenen Punkt und als eine Frage, die sich diskutieren lasse, hingestellt. Ebensowenig habe

sprochen, entsprechend Bismarcks Erlaß vom 25. Februar, aber sich sorgfältig gehütet, die Person Benedettis als ein Hindernis des Fortschritts der Verhandlungen zu bezeichnen. (A. A. Berlin.)

[1] Nr. 353.

ich gesagt, daß auf eine Anforderung des Königs der Niederlande, Luxemburg zu verlassen, uns einfach nichts weiter übrig bleiben würde, als unsere Truppen herauszuziehen. Daß ein solcher Schritt des Niederländischen Hofes mit einem Male »alle Schwierigkeiten« beseitigen würde, ist eine so offenbare Übertreibung, daß man mir nicht leicht zutrauen wird, dieselbe ausgesprochen zu haben. Ich erinnere mich überhaupt nicht, daß in meinen Unterredungen mit dem Botschafter in dieser Weise von einer französischen Garantie gegen eine angeblich drohende Stellung Deutschlands die Rede gewesen sei. Ich will dabei nicht bestreiten, und habe dies wohl auch früher geäußert, daß auch eine vom Haag ausgehende Initiative sowohl wie Manifestationen in Luxemburg selbst die Transaktion für uns erleichtern würden, und auch Seine Majestät der König bemerkten bei dieser Stelle, daß allerdings eine solche Initiative des Königs der Niederlande die Verantwortlichkeit der Abtretung in den Augen der Nation auf den König der Niederlande werfen würde.

Die Unterredung mit Herrn Benedetti hat keine weiteren bemerkenswerten Punkte hervortreten lassen. Im allgemeinen habe ich aus derselben in Verbindung mit dem Schreiben des Herrn Moustier den Eindruck gehabt, daß das französische Kabinett jetzt anfange, in den Niederlanden tätig zu sein und im Haag einen gewissen Druck auszuüben, aus dem sich die dort offenbar vorhandene Unruhe und Beängstigung erklären dürfte. Die vom Haag aus so geflissentlich in der Presse verbreiteten und durch angebliche Äußerungen des Ministers selbst in der Geheimen Sitzung der Kommission unterstützten Gerüchte über preußische Bedrohungen,[1] zu denen wir nicht den mindesten Anlaß gegeben und die das sonst so ruhige Volk der Holländer in Aufregung versetzt haben, mögen die Folgen solcher französischen Einflüsse sein, deren Wirkung wir zunächst abzuwarten haben.

Ich kann übrigens nicht umhin zu bemerken, daß der sanguinische und befriedigte Ton in dem Schreiben des Marquis de Moustier einigermaßen kontrastiert mit der verhältnismäßig unzufriedenen und beunruhigten Stimmung des Kaisers und auch seines Ministers, wie Euer Exzellenz sie in dem geheimen Bericht Nr. 70 vom 1. d. M.[2] dargelegt haben, und dadurch nicht undeutlich die Absichtlichkeit verrät. Aufgefallen ist mir auch, daß Herr Benedetti, während er diesen Brief des Ministers mir übersandt hat, den früheren, in welchem die französischen Versicherungen der vollständigen Entfernung von allen Absichten auf die Rheingrenze enthalten waren, nicht in meinen Händen ließ, sondern nur vorlas und mit mündlichen Erklärungen begleitete; und die Äußerung, daß diese eben nur mündlich und durch Vorlesen gegebenen Deklarationen, zu denen der Botschafter autorisiert gewesen, uns nicht die leisesten Zweifel über die Intentionen Frankreichs und seine Bereitwilligkeit zu einer intimen Annäherung seiner Politik hätten lassen können, ist mir recht naiv vorgekommen. Unser Vertrauen wird in der Tat etwas stark in Anspruch genommen, solange wir diese Annäherung auf andere Gebiete der Politik so wenig praktisch werden sehen.

[1] Vgl. Nr. 235, Anm 1.
[2] Nr. 352.

364.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 10 mars 1867

Si ce que me dit le Comte Walewski est vrai,[1] l'affaire du Luxembourg aurait été conduite très secrètement. Le bruit cependant en a couru dans certains salons, mais personne ne pouvait dire si l'arrangement en instance était pris avec la Hollande contre la Prusse ou bien directement avec cette dernière. Walewski lui-même n'a pu me donner à ce sujet des explications précises. Il prétend que la question de la forteresse du Luxembourg est la plus délicate, mais que différents symptômes lui faisaient croire, que l'on en viendrait à bout. Dans son sentiment la base d'un arrangement avec la Prusse serait celle-ci:

1°. Neutralité de la France dans les questions allemandes, même dans le cas où la Prusse absorberait le Sud de l'Allemagne.

2°. Annexion du Luxembourg à la France et préparation de l'annexion de la Belgique.

Benedetti mettrait tout son amour-propre à conduire cette entreprise secrète à bon fin, et Rouher, par un coup de théâtre, sur l'effet duquel on compterait beaucoup, annoncerait l'arrangement à la Chambre.

Il ne faut pas oublier que le Comte Walewski est en opposition ouverte avec ce ministre, qu'il ne partage pas l'opinion de ceux, qui regarderaient un arrangement pareil comme une compensation à l'agrandissement indéfini de la Prusse, et qu'il accueille aisément tous les bruits qui lui font craindre un triomphe de son adversaire.

Je suis malheureusement trop souffrant pour aller aux Tuileries d'ici à quelques jours. J'espère cependant pouvoir aller bientôt questionner l'Empereur à brûle-pourpoint sur tout cela, ce qui souvent réussit plus que d'essayer à le sonder indirectement.

Dans tous les cas, si réellement la Prusse cède le Luxembourg, l'Empereur ne résistera pas à l'avantage que cette annexion lui procurera vis-à-vis de l'opinion publique. J'ai toujours dans mes lettres et mes rapports regardé un arrangement de ce genre comme possible et lors même que les choses ne seraient pas aussi avancées que semble le croire Walewski, c'est toujours de ce côté-là qu'une entente ou une brouille avec la Prusse nous arrivera.

Il est clair que l'Empereur doit désirer pouvoir faire prendre patience au public français qui se monte de plus en plus contre la Prusse. Un arrangement

[1] Telegramm Metternichs vom 10. März 1867, 5^{55} p. m. «Comte Walewski croit savoir que depuis quelques jours les pourparlers avec la Prusse concernant le Luxembourg auraient été repris. On serait assez avancé pour pouvoir espérer voir aboutir un arrangement à l'avantage de la France. Tout serait tenu fort secret. Mr. Benedetti s'occuperait exclusivement de cette question.» (H. H. u. St. Arch. Wien.) Vgl. Bericht des Baron Perglas an König Ludwig II. von Bayern, 13. März 1867: «Le bruit qui a couru à Paris que des négociations étaient entamées avec les Pays-Bas pour l'acquisition du Duché de Luxembourg est démenti formellement.» (Geh. St. Arch. München.)

concernant le Luxembourg permettra d'attendre que l'armée soit prête, c'est à dire la fin de l'année ou mieux le printemps prochain.

Il est possible que les confidences du Comte Walewski ne reposent que sur des bruits de couloir, mais je crois devoir avertir cependant Votre Excellence de cette affaire afin qu'Elle puisse la suivre de plus près. Il est bien entendu que le nom du Comte Walewski ne devrait pas être prononcé.

365.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, den 10. März 1867

Graf Welsersheimb ist seit einiger Zeit damit beschäftigt, über die Versuche, welche in Meudon, einem Besitztume des Prinzen Napoleon, stattfinden und zum Zwecke haben sollen, die verheerenden Wirkungen einer neuen Kanone zu ergründen, sichere Daten zu sammeln. Es scheint ihm bisher noch nicht recht gelungen zu sein, die geheimnisvollen Versuche in Meudon näher zu beobachten.

Heute hat mir Graf Walewski aus freien Stücken davon gesprochen und behauptet, daß die Wirkungen dieser Kanone, namentlich mit Kartätschenschüssen, über alle Erwartungen günstig ausgefallen seien. Das Geheimnis dieser Erfindung wird deshalb eifrigst bewahrt, weil man im Falle eines Krieges mit Preußen den Nachteil einer noch mangelhaften Einübung der französischen Infanterie mit den neuen Gewehren durch überraschende Wirkungen der Artillerie auszugleichen gedenkt.

Übrigens versichert mich Graf Walewski, daß seine intimen Beziehungen zum Marschall Niel ihn in die Lage setzen, behaupten zu können, daß die geräuschlose Komplettierung der Kaders, die Armierung mit den neuen Gewehren, zu deren Behufe alle Privatindustrien Frankreichs in Anspruch genommen werden, es ermöglichen, zu Ende dieses Jahres eine Armee von 700 000 neu bewaffneten Mannschaften aufzustellen, was mit den Erfahrungen unseres Militärattachés vollkommen übereinstimmt.[1]

366.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 11. März 1867

Eurer Exzellenz sehr geehrte Telegramme Nr. 27 und 28 vom 8. d. M. habe ich fast gleichzeitig erhalten.

Nach dem ersten würde ich es sehr sorgfältig zu erwägen gehabt haben, ob

[1] Über die Rüstungen, vgl. den Bericht des Grafen Welsersheimb Nr. 403. Nach Bapst, Canrobert, 2, 97, war in den Bemerkungen des Kaisers Napoleon zu dem Bericht der Reformkommission im Februar 1867 ein Generalstab gefordert, der alles Material zu erforschen habe für diejenigen Teile Europas, in denen Frankreich zu kriegerischer Tätigkeit berufen sein könnte; er habe die geeigneten Punkte zu erforschen, um in die Täler der Donau und des Main oder nach Belgien vorzudringen.

es ratsam sei, vor oder nach den auf nächsten Donnerstag angesetzten Interpellationen dem französischen Minister der auswärtigen Angelegenheiten auf die zu erwartenden Mitteilungen öffentlicher Blätter über die mit den süddeutschen Staaten bestehenden geheimen Verträge vorzubereiten? Ich würde mich indessen wahrscheinlich für die erste Alternative entschieden haben.

Das zweite Telegramm konnte mir keinen Zweifel über die Notwendigkeit lassen, dem Marquis de Moustier ungesäumt die vorgeschriebene vertrauliche Mitteilung zu machen, zugleich aber auch dabei, wenigstens zunächst, nicht über diejenigen Grenzen hinauszugehen, welche Eurer Exzellenz Antwort an Herrn Benedetti innegehalten zu haben schien, mit anderen Worten, vorläufig nur von den gegenseitigen Garantien zu sprechen.

Der Minister empfing mich gestern abend. Ich knüpfte an die von Herrn Benedetti an Eure Exzellenz gerichtete Frage mit dem Bemerken an, daß ich schon vorher zu einer vertraulichen Mitteilung über den Gegenstand derselben ermächtigt gewesen sei. Marquis de Moustier wußte davon nichts[1] und setzte voraus, daß der Kaiserliche Botschafter, der infolge der schweren Erkrankung der Marquise de La Valette hierher unterwegs sei, sich vorbehalten habe, ihm mündlich über seine Unterredung mit Eurer Exzellenz Vortrag zu halten. Derselbe sei nur im allgemeinen, und zwar schon seit längerer Zeit, angewiesen worden, unsere Beziehungen zu den süddeutschen Staaten aufmerksam zu verfolgen. Einen besonderen Auftrag in dieser Richtung habe er aber neuerdings nicht erhalten.

Ich sagte dem Minister, daß es sich nicht um eine neue sondern um eine mehrere Monate zurückliegende Tatsache handle, welche bisher der eingegangenen Verpflichtung gemäß habe streng geheim gehalten werden müssen, die Eure Exzellenz mich aber jetzt ermächtigt hätten, ihm anzuvertrauen, damit die Kaiserliche Regierung volle Klarheit über die Situation gewinne, worauf dieselbe mit Rücksicht auf die bevorstehenden Interpellationen einen besonderen Wert legen dürfte. Ungefähr gleichzeitig mit den Friedensschlüssen mit Bayern, Württemberg und Baden hätten wir mit diesen Staaten besondere Stipulationen geschlossen, welche eine gegenseitige Garantie des Territorialbesitzes enthielten. Es sei damit jenen Staaten für die Sicherheit, welche ihnen der aufgelöste Bundesvertrag gab, ein Ersatz gewährt worden, welchen wir ihnen ohne Verleugnung unseres nationalen Standpunktes um so weniger hätten versagen können, als wir den von ihnen gewünschten Beitritt zum Norddeutschen Bunde auf Grund der Nicolsburger Friedenspräliminarien hätten ablehnen müssen. Hierbei sei allerdings für uns auch die damalige von Kriegsdrohungen begleitete Forderung von Mainz in Verbindung mit den auffallenden Zögerungen Österreichs bei dem Abschluß des Prager Friedens maßgebend gewesen.

[1] Siehe dagegen das Telegramm Benedettis an Moustier vom 9. März, Nr. 361. Ein Erlaß Bismarcks an den preußischen Botschafter in London vom 15. März, der die ganze Erörterung über die Allianzverträge seit dem 8. März rekapitulierte, bemerkte dazu, »daß die von dem Marquis de Moustier gezeigte Überraschung und Unkenntnis der Tatsache meine Überzeugung nicht abschwächt, daß Herr Benedetti wenigstens schon seit Monaten Kenntnis von den Verträgen hatte«. (A. A. Berlin.) Vgl. Nr. 371.

Marquis de Moustier nahm anfänglich die Sache ziemlich leicht und schien ihre Tragweite nicht recht zu erkennen. Er fragte, was Benedetti dazu gesagt habe? Ich erwiderte, ich wisse nur, daß er, was selbstverständlich sei, anerkannt habe, wie solche Verträge mit dem Prager Frieden nicht im Widerspruch ständen.[1] Der Minister behielt sich vor, von dem Botschafter mündlich vollständigere Auskunft einzuholen und danach zu prüfen, inwieweit die fraglichen Stipulationen mit dem Wortlaut der Präliminarien und des Friedensvertrages vereinbar wären? Indem er indessen bei diesem Thema verweilte, fragte er mich plötzlich, die gegenseitige Besitzgarantie impliziere doch wohl kein Defensiv- und Offensivbündnis? Ich erwiderte, ich hätte den Vertrag nur einmal gelesen, der Wortlaut sei mir daher nicht gegenwärtig, und ich möchte es nicht auf mich nehmen, die Konsequenzen desselben so bestimmt zu charakterisieren. Es schien mir indessen in der Natur einer gegenseitigen Besitzgarantie eine gewisse Solidarität zu liegen, vermöge deren es eine Zeitfrage sei, wann der eine Teil zum Schutze des anderen eintreten müsse?

Marquis de Moustier wurde immer besorgter und fing an, verschiedene Fälle beispielsweise aufzustellen, um nach meiner Beurteilung derselben die Natur des Verhältnisses näher zu erkennen. Wenn wir uns mit Rußland in der Orientalischen Frage alliierten und infolge eines diesfälligen Gegensatzes mit Frankreich in Krieg gerieten, ob dann Bayern an diesem Kriege als unser Bundesgenosse teilnehmen müsse? Oder, wenn Frankreich Belgien nehmen wolle und wir ihm deshalb den Krieg erklärten, ob alsdann Bayern mit uns gehen müsse?

Ich bat den Minister, mich der Beantwortung solcher Hypothesen enthalten zu dürfen, da eine solche selbst bei einer genaueren Kenntnis der fraglichen Stipulationen, als ich sie besäße, sehr gewagt sein würde. Die Entstehungsgeschichte zeige deutlich die rein defensive Tendenz der letzteren. Aber dergleichen Stipulationen setzten selbstredend eine gewisse gegenseitige Rücksichtnahme in Fragen der auswärtigen Politik voraus, und Konflikte wie die von ihm beispielsweise angedeuteten würden in der Regel den Territorialbesitz dergestalt bedrohen, daß der casus foederis nahe liege. Ich fände in jenen Abmachungen im wesentlichen nur die Bestätigung eines tatsächlichen Verhältnisses, welches sich infolge des Krieges ergeben habe. Die süddeutschen Staaten hätten das Bedürfnis gefühlt, sich an Preußen anzulehnen, was ja die Präliminarien ausdrücklich vorgesehen hätten.[2] Man habe die Notwendigkeit anerkannt, der Auflösung des alten Bundes und des Ausscheidens Österreichs ungeachtet die Integrität Deutschlands im Süden wie im Norden gegen jede etwaige Bedrohung von außen sicherzustellen.

Marquis de Moustier fragte, ob denn Bayern eventuell auch gegen Österreich würde Krieg führen müssen? Ich erwiderte, daß gerade dies eine der wichtigsten Konsequenzen der fraglichen Übereinkünfte sein dürfte. Ich bat ihn indessen wiederholt, meine streng vertraulichen Mitteilungen nicht zu sehr auf die Wagschale zu legen, da mir, wie gesagt, der Text der Verträge nicht hinlänglich er-

[1] Vgl. Nr. 359.
[2] Vgl. Nr. 212.

innerlich sei. Es schien den Minister sehr zu beunruhigen, wie der Kaiser die Sache aufnehmen würde? Er äußerte, er wisse gar nicht, ob der Kaiser auf dergleichen gefaßt sei (préparé)?

Er fragte mich schließlich noch, ob ich etwas über Luxemburg hätte, was ich mit der Bemerkung verneinte, daß ich überhaupt nur telegraphische Mitteilungen von Eurer Exzellenz erhalten.

Eure Exzellenz werden aus Vorstehendem ersehen, daß das französische Kabinett von der Existenz der geheimen Verträge bis jetzt keine Ahnung gehabt hatte, und daß meine Mitteilungen den Marquis de Moustier immer mehr beunruhigten, je mehr ihm die Tragweite der Angelegenheit klar wurde. Es schien mir daher ratsam, für jetzt darin innezuhalten. Die französische Regierung ist hinlänglich avertiert, um ihre Erklärungen dem Gesetzgebenden Körper gegenüber von Illusionen frei zu halten. Umfassendere Mitteilungen im gegenwärtigen Moment könnten den Kaiser zu übereilten Entschlüssen hinsichtlich des bei der Beantwortung der Interpellationen einzunehmenden Standpunktes verleiten. Ein anderes wäre es jedoch, wenn die aus Süddeutschland zu erwartenden Veröffentlichungen über die bis jetzt innegehaltene Grenze hinausgingen. Alsdann würde ich es für notwendig halten, denselben in demjenigen Umfange zuvorzukommen, in welchem sie zu erwarten sind. Zu diesem Zwecke würde ich Eure Exzellenz gehorsamst bitten, mir eventuell den Text der meines Wissens identischen Verträge zugehen lassen zu wollen. Ich habe diesen Text nur einmal bei Eurer Exzellenz anfangs September gelesen und ist mir derselbe daher in der Tat nicht so gegenwärtig, daß ich darüber zuverlässige Erklärungen abgeben könnte. Indessen glaube ich mich zu erinnern, daß der Ausdruck « Offensiv- und Defensivbündnis » darin gebraucht ist und die Verträge uns die Verfügung über die militärischen Kräfte der betreffenden Staaten selbst in von uns herbeigeführten Kriegsfällen gewähren. Das Bekanntwerden dieser wichtigen Tatsache müßte alle Illusionen zerstören, in denen man bisher die öffentliche Meinung in Frankreich hinsichtlich der Bedeutung der in den Nikolsburger Präliminarien stipulierten Mainlinie zu wiegen gesucht hat, und es scheint mir daher wünschenswert, dasselbe bis zur Erledigung der Interpellationen, deren Verhandlung am Donnerstage beginnen wird, zu vermeiden.

Über den Einfluß, welchen die in Rede stehenden Aufklärungen auf die Kaiserliche Politik ausüben dürften, wage ich mich noch nicht auszusprechen. Derselbe dürfte davon abhängen, inwieweit auch der Kaiser selbst die angedeuteten Illusionen über eine selbständige Stellung Süddeutschlands teilte oder nicht? Hiernach ist es ebensowohl möglich, daß er jetzt in der Luxemburger Frage einen stärkeren Druck ausüben, als daß er sie nunmehr vorsichtiger behandeln werde.

367.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 13. März 1867

Telegramm Nr. 30 erhalten. Das Gerücht von dem bereits erfolgten Kauf Luxemburgs durch Frankreich zirkuliert hier seit drei Tagen, anscheinend aus

Regierungskreisen verbreitet und mit der unsinnigen Preisangabe von 300 Millionen. Es wurde mit der Herkunft Herrn Benedettis in Verbindung gebracht, in einer ministerialen Zeitung dementiert. Baron Budberg sagte mir gestern, daß er daran glaube. Wenn das russische Kabinett die Nachricht nicht vom Haag hat, so halte ich sie für unrichtig oder mindestens verfrüht. Die Art, wie Marquis de Moustier in seinem Brief an Herrn Benedetti von Eurer Exzellenz angeblichen Erklärungen Akt genommen hat, deutet die Absicht an, Luxemburg direkt zu erwerben und dann von uns Aufgabe des Besatzungsrechts als selbstverständlich zu fordern. Der Kaiser kann aber keine hohe Summe vom Gesetzgebenden Körper dafür begehren. Es würde dem Geschäft daher nur ein Schutz- und Trutzbündnis mit Holland mit Besitzgarantie und Zusicherung von Territorialentschädigung auf Kosten Belgiens nebst Entschluß, eventuell sofort Krieg zu führen, zum Grunde liegen können und würde nur zum Schein ein niedriger Ankaufspreis angegeben werden. Ich glaube nicht, daß die Sache bereits soweit gediehen sei. Vielleicht liegt nur ein Manöver behufs Einwirkung auf die Verhandlungen über die Interpellation vor.

368.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm. Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 13 mars 1867, 5^{10} p. m.; arr. 7^{40} p. m.

Je crois que les efforts que l'on paraît avoir tenté à Berlin pour obtenir des concessions comme la neutralisation d'une zone sur la frontière,[1] Schleifung Luxemburgs etc. n'ont pas abouti. L'Impératrice est assez mécontente et un peu belliqueuse; conversation intéressante sur l'Autriche dont je rendrais compte demain.

369.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm. Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 14 mars 1867

Les affaires commencent à se gâter du côté de la Prusse, car l'Impératrice m'a confié que les *Prussiens* du Gouvernement[2] sont aux abois — on refuse tout à Berlin, même les plus petites concessions comme la zone neutralisée sur le Rhin etc.[3] On commence à regarder de notre côté avec moins de dédain. Elle loue tout ce que Vous avez fait excepté la proposition de la révision du traité de Paris qui aurait réveillé un peu de méfiance. Elle voudrait que Vous jettiez

[1] Von demselben Projekt ist auch in dem folgenden Telegramm vom 14. März (Nr. 369) und in dem Bericht vom 16. März (Nr. 372) die Rede. Doch handelt es sich augenscheinlich um eine und dieselbe Äußerung der (nicht genau unterrichteten) Kaiserin, die der Klarheit ermangelt. Da sie auf Luxemburg nicht bezogen werden kann, so könnte man an nachträgliche Anspielungen auf den Pufferstaatsplan vom August 1866 denken.

[2] Rouher und La Valette.

[3] Nr. 368 Anm.

les yeux sur les affaires militaires de l'Autriche où l'on craint que l'on ne soit assez actif et assez intelligent.

Le comte Goltz a dit hautement: si l'on veut acheter le Luxembourg à la Hollande on oublie qu'il y a un million de soldats prussiens dans la forteresse.

Le Prince Impérial est assez souffrant et l'Empereur est de fort mauvaise humeur. Il a reçu hier Lord Cowley et n'a pas parlé de la Prusse.

Rouher travaille encore à Berlin[1] et fait de grands efforts pour obtenir quelque chose. Marquis de Moustier semble découragé et commence à parler mal de la Prusse.

370.

Graf Goltz an Bismarck

Geheim

Paris, den 15. März 1867

In meinem Telegramm vom 13. d. M. Nr. 25[2] habe ich bereits in Beantwortung des geehrten Telegramms Eurer Exzellenz Nr. 30 über die hier umlaufenden Gerüchte in betreff eines Ankaufs Luxemburgs durch Frankreich Anzeige erstattet und zugleich meine Zweifel an der Wahrheit dieser angeblich schon vollbrachten Tatsache motiviert.

Wie ich überdies bemerkte, hatte mir Baron Budberg von der Angelegenheit mit dem Bemerken gesprochen, daß er daran glaube. Er vermochte dies aber nur mit einer während seiner Anwesenheit in Compiègne anfangs Dezember stattgehabten auffallend langen Unterredung des Kaisers mit dem französischen Gesandten im Haag, sowie mit Äußerungen des Marquis de Moustier zu motivieren, der ihm die Überzeugung ausgesprochen hatte, daß wir Luxemburg aufgeben würden. Der russische Botschafter riet seinerseits hierzu im Interesse des Friedens.

Nach andern Seiten hin hat Baron Budberg geäußert, daß ihm Marquis de Moustier gesagt habe: er wolle die Luxemburger Angelegenheit gar nicht mehr mit mir besprechen, da er mich damit nicht unnötigerweise quälen wolle und es als völlig selbstverständlich ansehe, daß wir die Festung aufgeben würden.

Sehr beunruhigt zeigte sich der österreichische Botschafter über das Gerücht, an welches auch er glaubte. Er äußerte, wir könnten doch unmöglich deutsches Gebiet aufgeben. Er sprach hiernach die Überzeugung aus, daß das Ganze mit einem abermaligen Fiasko für den Kaiser Napoleon endigen werde.

Ich war von vielen Seiten über die Angelegenheit befragt worden, und zwar von Männern in hohen offiziellen Stellungen, wie z. B. dem Präsidenten des Gesetzgebenden Körpers und dem Vizepräsidenten des Staatsrats. Ich bezeichnete die Sache mit Rücksicht auf den hohen Kaufpreis, wonach Frankreich für den Kopf der Bevölkerung über 1500 Franken zahlen würde, als in hohem Grade unwahrscheinlich.

[1] Soviel bekannt, fanden damals direkte Verhandlungen zwischen Paris und Berlin über Luxemburg nicht mehr statt.

[2] Nr. 367.

An demselben Abend, wo ich Eurer Exzellenz telegraphiert hatte, war Empfang bei der Marquise de Moustier. Der Minister zog mich in ein Zwiegespräch, um mir von dem Briefe des Kaisers an Seine Majestät den König zu erzählen. Er gab dabei den Inhalt nur dahin an, daß der Kaiser Seiner Majestät für die Absicht, nach Paris zu kommen, habe danken wollen. Meinen Versuch, Näheres über den Inhalt des Schreibens, welches nunmehr mindestens acht Tage liegen bleiben sollte, zu erfahren, schnitt er mit der Bemerkung ab, daß er den Brief, welcher versiegelt sei, nicht gelesen habe. Ich weiß daher nicht, ob mit dem Dank eine Einladung oder der Ausdruck der Hoffnung, daß Seine Majestät Allerhöchst ihre Absicht werde realisieren können, verbunden ist, muß aber annehmen, daß das Schreiben keinen eigentlich politischen Inhalt hat, da man es sonst nicht so lange liegen lassen würde.[1] Dieser Gegenstand führte zu einer Berührung der Dauer des hiesigen Aufenthalts Benedettis, wobei der Minister sagte, daß die Krankheit der Marquise de La Valette eine Verzögerung motivieren könne, die letztere aber sich doch nicht zu weit würde erstrecken dürfen. Dann fügte der Minister scherzhaft hinzu, Eure Exzellenz müßten überwacht werden. Ich erwiderte in demselben Ton, daß auch er der Überwachung meinerseits bedürfe, zumal bei den hier zirkulierenden Gerüchten über den Ankauf von Luxemburg. Die Erwiderung des Ministers auf meine diesfälligen Zweifel und insbesondere auf den Versuch, aus der übertriebenen Preisangabe auf die Widersinnigkeit des Gerüchts zu schließen, machte mir den Eindruck, als ob es ihm nicht unerwünscht wäre, daß wir daran glaubten.

Dieselbe Tendenz schien er mir gestern abend bei einer Besprechung der Thiersschen Rede zu verfolgen, indem er dem Chef der Opposition vorwarf, die Resultate der französischen Politik zwar als sehr nachteilige zu bezeichnen, zugleich aber auch jede Möglichkeit, dieselben durch Territorialerwerbungen wieder gut zu machen, auszuschließen. Hierbei deutete er allerdings zunächst auf Belgien, indem er sagte, Thiers liege als Orleanisten mehr an der Existenz Belgiens als an der Größe Frankreichs.

Ich halte es hiernach, zumal im Hinblick auf das Eurer Exzellenz mitgeteilte Privatschreiben des Marquis de Moustier an Herrn Benedetti[2] für wahrschein-

[1] Das Handschreiben des Kaisers (s. Nr. 357) wurde am 20. März von Benedetti nach Berlin mitgenommen. In einem Bericht vom 20. März regte Graf Goltz eine möglichst baldige Beantwortung durch ein Schreiben König Wilhelms an, damit ihm dadurch Gelegenheit gegeben werde, eine Audienz zu erbitten und dabei womöglich eine ausführlichere politische Unterredung herbeizuführen: » Der Kaiser scheint mir verstimmt zu sein und seit den Vorstellungen, welche ich Ihm auf dem letzten Hofballe, also vor drei Wochen machte, ein Gespräch mit mir zu vermeiden. Bei dem vorgestrigen Hofkonzert unterließ Er es Seiner Gewohnheit zuwider, mit irgendeinem der Botschafter einige Worte auszuwechseln, und beschränkte Er Sich darauf, nach dem Eintreten in den Saal jedem von uns mit sehr freundlicher Miene, aber völlig stumm, die Hand zu reichen, wogegen Er während der Pause nicht wie sonst noch einmal zu uns herantrat. Ich weiß nicht, ob der Marquis de Moustier, der nach meiner Überzeugung nicht übelwollend, aber sehr leichtfertig und vergeßlich ist, seinem Souverän über meine Mitteilungen stets vollständig und genau Bericht erstattet hat. Ich weiß ebensowenig, welchen Eindruck die Berichterstattung des Herrn Benedetti und seine mündlichen Äußerungen auf den Kaiser gemacht haben können.« (A. A. Berlin.)

[2] Nr. 353.

lich, daß das französische Kabinett Verhandlungen mit dem Könige der Niederlande behufs direkter Erwerbung des Großherzogtums eingeleitet hat oder einzuleiten beabsichtigt. Ich glaube aber nicht, daß diese Verhandlungen bereits zu einem Ergebnis gelangt sind. Ich nehme ferner an, daß der eigentliche Kaufpreis nicht in einer irgendwie beträchtlichen Geldsumme wird bestehen können, indem es in Frankreich einen eigentümlichen Eindruck machen müßte, wenn der Kaiser Napoleon dem Lande zumuten wollte, die ihm zukommende Kompensation für die Vergrößerung Preußens noch teuer zu bezahlen. Vielmehr kann das Geschäft nur auf Grund einer größeren politischen Kombination, eines Schutz- und Trutzbündnisses mit Holland, dessen Objekt für dieses ein kleiner Teil von Belgien sein würde, zustande kommen. Ich muß bezweifeln, daß der König der Niederlande, wie sehr man ihn auch von hier aus mit den aggressiven Absichten Preußens ängstigen möchte, sich auf eine so abenteuerliche Politik einlassen sollte.

Selbst abgesehen hiervon wäre es indessen ein beispielloser Leichtsinn von seiten des Pariser Kabinetts, wenn es sich ohne unsere vorherige förmliche Zustimmung in den Besitz von Luxemburg setzen wollte. Es kann sich nicht verhehlen, daß, wenn wir hinterdrein diese Zustimmung, respektive die Verzichtleistung auf das Besatzungsrecht (welche für uns, solange der König von Holland Souverän des Großherzogtums ist, leichter sein dürfte als dem Kaiser Napoleon als seinem Rechtsnachfolger gegenüber) verweigern, ihm nur die Wahl zwischen einer schweren politischen Niederlage und dem Kriege bleibt. Letzteren muß der Kaiser zu vermeiden wünschen, da er, wie Eure Exzellenz dies aus dem Bericht des Oberstleutnant Freiherrn v. Loë ersehen werden, im laufenden Jahre höchstens nur 235 000 Mann, wovon die Hälfte unvollständig ausgebildete Rekruten, aufstellen kann.

Eine andere Erklärung wäre die, daß Marquis de Moustier in der Tat die in seinem Schreiben an Herrn Benedetti resümierten Erklärungen Eurer Exzellenz in gutem Glauben als den getreuen Ausdruck der Auffassung und der Absichten der Königlichen Regierung ansähe und danach überzeugt wäre, wir würden Luxemburg ohne weiteres räumen, sobald der Souverän dies von uns verlangte. Wenn Eure Exzellenz ein solches Mißverständnis nach den dem Kaiserlichen Botschafter gegebenen Erläuterungen noch für möglich halten sollten, so würde es mir ratsam erscheinen, dasselbe durch eine, womöglich schriftliche, Erklärung, welche die in jenem Schreiben enthaltenen Mißdeutungen und Übertreibungen auf das richtige Maß zurückführte, zu beseitigen. Jedenfalls würde ich Eure Exzellenz um eine geneigte Weisung darüber bitten, ob ich dem Marquis de Moustier gegenüber das Schreiben des letzteren im Sinne des geehrten Erlasses vom 10. d. M. Nr. 178[1] besprechen, respektive die demselben zum Grunde liegenden irrigen Annahmen berichtigen soll?[2]

[1] Nr. 363.
[2] Bismarcks Antwort auf diese Frage: Nr. 377.

371.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 15. März 1867

Eurer Exzellenz übersende ich, dem von Ihnen ausgesprochenen Wunsche gemäß, Abschrift des Ihnen aus eigenem Lesen bereits bekannten Allianz- und Garantievertrages, welcher ganz gleichlautend mit Bayern vom 22. August, mit Württemberg vom 13. August und mit Baden vom 17. August v. J. abgeschlossen worden ist. Mit Hessen-Darmstadt hat eine Verhandlung über einen ähnlichen Vertrag gar nicht stattgefunden.

Ich ersuche Euer Exzellenz, den Wortlaut desselben noch zurückzuhalten, bis ich Ihnen eine weitere Mitteilung darüber zukommen lasse, da mit den süddeutschen Regierungen noch Besprechungen über den Zeitpunkt der Veröffentlichung stattfinden. In Bayern und Baden erwartet man einen günstigen Eindruck von dem Bekanntwerden dieser Verträge, und namentlich eine Befestigung der Stellung des Fürsten Hohenlohe.

Daß der Eindruck in Frankreich ein sehr bedeutender sein und die öffentliche Meinung in nicht geringem Grade aufreizen werde, habe ich nicht bezweifelt; und ich bin mit Eurer Exzellenz einverstanden, daß es sich nicht mit Sicherheit voraussehen läßt, zu welchen Entschlüssen der Kaiser selbst durch die Wirkung dieses Eindruckes geführt werden möchte. Im ganzen bin ich geneigt zu glauben, daß die Wirkung doch eine wesentlich abkühlende sein dürfte, indem die Tatsache, daß unmittelbar nach einem mit Ernst von beiden Seiten geführten Kriege ein solches Bündnis zwischen den kriegführenden Parteien geschlossen werden konnte, und zwar so, daß es nicht von dem siegenden Teile dem unterliegenden auferlegt oder aufgezwungen worden, sondern von dem letzteren, auf Grund der Überzeugung von den gemeinsamen Interessen und der Zusammengehörigkeit begehrt wurde, indem diese Tatsache, sage ich, wohl geeignet sein wird, nicht nur der Regierung sondern auch den intelligenteren Teilen wenigstens des französischen Volkes die Augen über die deutschen Verhältnisse und über den Widerstand, welchen jeder französische Angriff finden würde, zu öffnen. Daß die französische Regierung die Bedeutung dieser Tatsache würdigen werde, mußten wir erwarten; und die im Lauf der Unterhaltung mit Ihnen sich steigernde Bedenklichkeit des Marquis de Moustier und seine besorgten Fragen über die Tragweite der Verträge zeigen dies deutlich genug. Mit der Art, wie Euer Exzellenz seinen Bemerkungen entgegengetreten sind und die ganze Sache behandelt haben, bin ich vollkommen einverstanden, und ich bitte Sie, auch ferner den wesentlich defensiven Charakter dieser Verträge, welcher auch durch die ganze, ebenso feierlich von Seiner Majestät dem Könige ausgesprochene, als durch die Natur der Dinge bedingte rein defensive Haltung unserer und der deutschen Politik verbürgt wird, festzustellen.

Ich kann aber nicht umhin, meine Verwunderung über die von dem französischen Minister zur Schau getragene Überraschung und Unkenntnis der Tatsache auszusprechen, da ich aus dem Verkehr mit Herrn Benedetti nicht

erst jetzt, sondern schon seit Monaten die Überzeugung gewonnen habe, daß die französische Regierung, wenn auch vielleicht nicht den Wortlaut, doch die Existenz und den wesentlichen Inhalt der Verträge kennen müßte. Es scheint kaum glaublich, daß Herr Benedetti seine eigenen Wahrnehmungen und wenn auch nur Vermutungen in Paris zurückgehalten habe. Wenn er dieselben vielleicht auch nicht zum Gegenstand offizieller Berichterstattung gemacht haben sollte, — möglicherweise zu dem Zweck, daß seine Regierung den zu erwartenden Interpellationen und Diskussionen gegenüber eine freie Hand haben müsse — so kann ich doch nicht annehmen, daß er sie nicht dem Kaiser selbst vollständig mitgeteilt habe, und daß der letztere daher auf unsere jetzige Eröffnung vorbereitet sein müßte.

Vor allem aber müßte ich mich wundern, wenn die französischen Staatsmänner nicht schon längst erkannt haben sollten, daß die gegenseitige Stellung des Nordens und des Südens Deutschlands zueinander, wie sie in diesen Verträgen traktatmäßig ausgesprochen ist, eine notwendige Folge des Gefühls der nationalen Zusammengehörigkeit, der Erfahrungen des Jahres 1866 und gerade der französischen Politik im Augenblicke der Katastrophe geworden. Ich habe es meinerseits schon während der Friedensverhandlungen Herrn Benedetti ausgesprochen, daß mir diese Politik — vom Standpunkt der traditionellen Interessen Frankreichs aus — eine falsche Richtung einzuschlagen scheine, wenn sie durch ihre Intervention zugunsten Österreichs und der süddeutschen Staaten uns veranlasse, diese Staaten milde zu behandeln und uns dadurch den Weg zu ihrem Bündnis offen zu halten, und wenn sie zugleich durch Kompensationsforderungen, wie sie damals auftraten, uns auf diesen Weg drängte und das Nationalgefühl aufreizte. Man hat die Mainlinie als eine Mauer zwischen uns und Süddeutschland aufrichten wollen, und wir haben sie akzeptiert, weil sie unserem Bündnis und unserem realen Interesse entsprach; aber sollte man sich darüber getäuscht haben, daß sie nicht eine wirkliche Mauer, sondern eine ideale Grenze — um im Gleichnis zu bleiben, gewissermaßen ein Gitter ist, durch welches der nationale Strom — dessen Unaufhaltsamkeit man in dem Vorbehalt der liens nationaux anerkennen mußte — seinen Weg findet?[1] Ich müßte dies für einen Beweis großer Kurzsichtigkeit halten, finde aber allerdings diese Kurzsichtigkeit darin wieder, daß man nicht verstanden hat, wie das ganze Auftreten Frankreichs in jenen Tagen und seit jenen Tagen nur dazu beigetragen hat, den notwendigen Prozeß innerhalb Deutschlands zu beschleunigen. Ich hege auch keinen Zweifel darüber, daß die Interpellationen und Diskussionen im Corps législatif, wenn sie wirklich den Charakter annehmen, den die Regierung jetzt dort zu erwarten scheint, ebenfalls diese Wirkung haben, und uns durch den Druck, den sie auf die öffentliche Meinung in Preußen, in Deutschland und namentlich im Reichstage ausüben müßten, uns wesentlich

[1] Vgl. dazu den Bericht des Prinzen Reuß vom 12. Juli 1866 über seine Besprechung mit Kaiser Napoleon (Nr. 207): » Der Kaiser hat mich heute noch einmal rufen lassen . . . Der point capital sei, daß in der neuen Bundesorganisation Süddeutschland womöglich, wenn auch nur scheinbar, vom Norden getrennt sei. Dies würde seine Position degagieren und ihm ermöglichen, sich unsere Friedensbedingungen anzueignen.«

helfen werden, den Abschluß des Norddeutschen Bundes und in weiterer Folge das nationale Werk zu fördern. Von der Stimmung, die in dieser Beziehung in den liberalen, ja den demokratischen und oppositionellen Elementen selbst herrscht, gebe ich Ihnen in dem anliegenden Zeitungsausschnitt aus der Berliner »Reform«, einem älteren demokratischen Blatte, eine charakteristische Probe.

Ich komme aber mehr und mehr zu der Überzeugung, daß die Unkenntnis der deutschen Verhältnisse und die Illusionen, welche man sich über das in Deutschland Mögliche macht, auch in französischen Regierungskreisen, und vielleicht bei dem Kaiser Napoleon selbst, größer sind, als ich es früher angenommen. In der ganzen Haltung des Kaisers uns gegenüber seit der Katastrophe des vorigen Jahres vermisse ich die Klugheit und Sicherheit, auf die ich früher gerechnet hatte, und mit der das Drängen auf ein einzelnes, und zwar sehr bedenkliches Objekt, die scheinbare oder wirkliche Überschätzung dieses Objekts in seiner Wirkung auf die öffentliche Meinung und die besagte Nachgiebigkeit gegen diese öffentliche Meinung schwer zu vereinigen sind. Wenn man in Paris über solche augenblicklichen Vorteile, die dürftige expédients sind, die höheren Ziele einer Politik gemeinschaftlicher Interessen aus den Augen verliert, so müssen wir an dem leitenden Gedanken dieser Politik irre werden. Die Wirkung, welche das Bekanntwerden unserer Verträge hervorbringt, wird zum Teil zu einem Prüfstein hierfür werden.

Viel von dieser Unklarheit der französischen Politik muß ich allerdings dem verhältnismäßig niedrigen Standpunkt zuschreiben, in welchem ich die französische Diplomatie in betreff der Kenntnis der deutschen Zustände finde. Die Kaiserliche Regierung muß durch ihre Diplomaten in Deutschland erstaunlich schlecht bedient sein, wenn sie über den Entwicklungsgang in Deutschland und namentlich in Süddeutschland so wenig unterrichtet ist, um durch den Abschluß der Verträge überrascht zu werden. In der Broschüre von Edgar Quinet « France et Allemagne », die fast selbst vielfach von einer verkehrten Auffassung namentlich der preußischen Zustände ausgeht, wird dieser Vorwurf der Unkenntnis in der Welt nicht mit Unrecht der französischen Diplomatie gemacht. Seit dem Tode des Herrn v. Tallenay in Frankfurt wüßte ich in der Tat kaum einen französischen Diplomaten, bei dem ich ein Verständnis für deutsche Politik voraussetzen dürfte. Ein wirklich gutes und den gemeinsamen Interessen förderliches Verhältnis zwischen beiden Ländern läßt sich aber nur auf gegenseitiges Verständnis begründen.

372.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 16 mars 1867

L'Impératrice ne m'a pas caché[1] que les affaires se gâtaient un peu du côté de la Prusse. Elle m'a dit:

« Je savais bien que *nos* Prussiens se trompassent et qu'ils ne céderaient jamais rien. »

[1] Vgl. die Depesche vom 14. März, Nr. 369.

Les détails que l'Impératrice m'a donnés sur la neutralisation d'une zone sur le Rhin,[1] sur le démantèlement de la forteresse de Luxembourg etc. etc., manquent d'actualité depuis que la cession de la province entière du Luxembourg est en cause. L'Impératrice n'a pas voulu me dire ce qui en était, mais elle m'a fait comprendre que l'on était fort mécontent de la Prusse. Elle a dit une chose fort logique au sujet de l'attitude de la France envers la Prusse: «Nous ne boudons pas, parce qu'une grande nation ne doit pas bouder avant d'être prête *à appuyer ses griefs.* »

Sa Majesté a ajouté que les préparatifs militaires se faisaient sur une grande échelle et elle espérait que presque tout serait prêt vers la fin de l'année.

Je Vous ai transmis dans mon rapport chiffré Nr. 17 du 14 mars[2] ce qu'Elle a dit sur Vous et sur l'Autriche. Elle m'a touché par la manière franche avec laquelle Elle s'intéresse à nous et surtout à notre Auguste Maître, pour lequel elle n'a cessé d'avoir une profonde vénération.

A cette occasion Elle m'a raconté qu'Elle avait encore dernièrement victorieusement défendu l'Empereur auquel on reprochait de ne pas s'être mis à la tête de l'armée en Bohème. Elle a dit que l'Empereur qui avait fait Ses preuves de valeur et d'ardeur militaire en faisant le sacrifice immense de laisser au général que toute la nation désignait le commandement supérieur de l'armée, avait donné un témoignage éclatant de son dévouement à Son pays.

Je voulais aller chez l'Empereur, mais l'Impératrice m'a déconseillé de le faire. Elle m'a dit que le moment de lui parler bien à l'aise ne tarderait pas à venir, mais que les difficultés avec lesquelles il avait à lutter aujourd'hui ainsi que l'indisposition de son fils, le rendaient morose et peu abordable.

Si je ne me trompe, l'Impératrice croit que tôt ou tard la guerre avec la Prusse est inévitable et Elle semble persuadée que tous les efforts sont faits *des deux côtés* pour gagner sur l'adversaire le plus d'avantage possible.[3]

[1] Vgl. Nr. 368 Anm.

[2] Nr. 369.

[3] Es war ein symptomatischer Vorgang, daß am 13. März die Kaiserin Eugenie nach langer Pause so vertraulich an Metternich herantrat. Die Unterredung war ein erster Fühler: zu ihrem Verständnis dienen die stürmischen Verhandlungen des Corps législatif seit dem 14. März über die auswärtige Politik. Thiers, wie im Mai 1866 Wortführer zugleich der Opposition und des Nationalismus, hatte vom Standpunkt des europäischen Gleichgewichts und der französischen Tradition die verhängnisvolle Nationalitätenpolitik in Deutschland und Italien auf das schärfste angegriffen und einen völligen Systemwechsel, Annäherung an England, Österreich, die kleinen Staaten verlangt: « Enfin, si nous ne voulons pas réagir contre les événements, nous préparer à la lutte, et nous fortifier de façon à pouvoir en arrêter ou en suspendre les conséquences. » Mit Recht urteilte E. Ollivier, der für die freie Selbstbestimmung der Völker eintrat, daß die Folge der Politik Thiers sein würde « ou une conséquence humiliante ou une guerre nécessaire et prochaine«. Der Staatsminister Rouher, der die Regierungspolitik zu verteidigen hatte, pries die Zerstörung des Deutschen Bundes als einen Erfolg der Politik Napoleons: « L'état de choses qui a succombé aurait créé d'ailleurs à la France le danger permanent d'une coalition de 75 millions d'habitants, danger qui se verrait aujourd'hui considérablement réduit par le chiffre des populations groupées directement ou indirectement autour de la Prusse»: . . . « aujourd'hui nous sommes en face d'une Autriche indépendante, en face d'une Prusse qui a marqué son ambition, mais qui doit aussi en marquer les limites. »

373.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Très secret

Paris, le 16 mars 1867, pr. 5^{00} p. m.; arr. 7^{30} p. m.

Il n'y a pas encore eu des négociations précises sur le Luxembourg, mais on a insinué au Roi de Hollande que s'il céderait cette province moyennant indemnité financière on lui garantirait par traité d'alliance l'intégrité du territoire hollandais.[1]

Marquis de Moustier croit qu'il serait de notre intérêt de recommander cet arrangement à la Haye.[2]

La Prusse montre dans la question de l'évacuation de la forteresse du Luxembourg une résistance qui *devra disparaître* devant cet arrangement.

Le Roi de Hollande hésite, le parti allemand lui conseille au refus, ici on le menacerait de chercher à s'entendre avec la Prusse sur le Luxembourg (scheint mir aber schwer).

374.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 mars 1867

Mr. de Moustier a enfin consenti à me mettre au courant de *la grosse affaire* de la question qui, selon moi, peut amener une crise.

(Daß er selbst seit Mitte August 1866 diese Grenzen, vermöge des Bündnisprojekts mit Preußen, hatte niederlegen wollen, wurde freilich verschwiegen.)

Indem Rouher den Erfolg der Intervention rühmte, hob er hervor, daß man auch die Mittelstaaten keineswegs vernachlässigt habe: « Nous avons arrêté le vainqueur quand il voulait enlever à la Bavière 900000 de ses habitants.» Wenn Rouher vergessen hatte, daß dieses Preußen im August 1866 tatsächlich Bayern gegen eine viel gefährlichere Territorialforderung Frankreichs erfolgreich verteidigt hatte — auch der Bericht des bayerischen Gesandten vom 18. März 1867 (Geh. St. Arch. München) sieht sich bei den Worten Rouhers nicht zu diesem historischen Rückblick veranlaßt —, so sollte am 19. März die Veröffentlichung der preußisch-süddeutschen Schutz- und Trutzbündnisverträge, von deren Existenz er allerdings schon seit einigen Tagen wissen mußte, ihn an den wirklichen Sachverhalt erinnern.

Über die politischen Nachwirkungen der Debatte urteilte zutreffend ein Bericht des badischen Gesandten v. Schweitzer vom 20. März 1867: « La discussion, engagée comme elle l'a été, et en exposant l'état d'isolement de la France, a profondément impressionné la population de la capitale, sans indiquer clairement une issue favorable et pratique dans l'avenir. La France n'est certes pas portée aujourd'hui vers la guerre — et l'impopularité attachée au projet de réorganisation militaire en est la preuve —, mais en faisant appel aux passions, en plaçant le Gouvernement entre le choix de commotions au dedans ou d'une diversion au dehors, on n'amoindrira certainement pas les chances d'une guerre. » (Geh. Land. Arch. Karlsruhe.)

[1] Zu diesem Motiv vgl. Nr. 353, 360.

[2] Vgl. die folgende Nr. 374.

Jusqu'ici il n'y a positivement pas un succès dans les pourparlers que Mr. de Moustier a engagés avec la Prusse et la Hollande au sujet du Luxembourg, mais il ne me paraît pas vouloir laisser les choses traîner en longueur.

Voici ce que le Ministre m'a dit à ce sujet:

«Nous regardons le Luxembourg comme *une terre française.* Vauban a dessiné les plans de la forteresse, on y parle le français et cette province n'a rien à faire aujourd'hui ni avec l'Allemagne ni avec la Confédération du Nord. La garnison prussienne est un anachronisme, il est vrai que la Cour de Berlin ne se hâte de retirer ses troupes, elle oppose à nos observations une force de résistance qui ne me semble pouvoir être levée que lorsque nous aurons acquis cette province. Si l'on faisait encore des difficultés, nous demanderions alors à faire partie de la Confédération du Nord, ce qui peut-être ne ferait pas les affaires de Monsieur de Bismarck. Le dernier d'ailleurs n'a jamais regardé le Luxembourg comme une terre allemande et céderait probablement si le Roi de Prusse et le parti militaire Prussien avaient des vues aussi larges que lui.

« Je ne pense cependant pas que la cession une fois faite il y aurait de *graves difficultés.*

« Le Gouvernement Hollandais s'est adressé à nous pour nous demander aide et protection en cas de danger, — j'ai fait insinuer au Roi que nous lui garantirions tout et que nous serions prêts à conclure un traité d'alliance avec lui, si, moyennant indemnité financière, il voulait céder le Luxembourg à la France. Le Roi, malgré les conseils des ministres hollandais qui préféreraient nous voir cette épine aux pieds plutôt que d'encourir les risques qu'elle entraîne probablement pour les Pays-Bas, — le Roi, mal conseillé par le parti allemand, hésite *trop* déjà. Nous allons lui faire comprendre qu'en nous refusant, il risque de nous voir nous entendre avec la Prusse par-dessus sa tête! »

Le Ministre conclut en me disant que, selon lui, il serait de notre intérêt de conseiller au Roi de Hollande de céder.

Le principe de la révendication du Luxembourg une fois posé, je ne pense pas que la France ne lâche prise facilement.

Il y a trois manières, selon moi, de finir cette grave affaire: ou bien la Hollande cèdera le Luxembourg à la France qui mettra alors la Prusse en demeure de se retirer, de là complications probables surtout à la suite d'un traité d'alliance entre la France et la Hollande, ce qui empêcherait une compensation pour la Prusse du côté de Mastrich,

ou bien la France réussira à s'arranger avec la Prusse sur le dos de la Hollande, en prenant le Luxembourg et en lui laissant le Limbourg,

ou bien enfin la Hollande s'alliera à la Prusse et la France devra renoncer à sa proie ou attendre une circonstance plus favorable.

Sans vouloir préjuger le moins du monde les résolutions que prendra Votre Excellence à la suite des confidences de Mr. de Moustier, je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a peut-être dans cette invitation, dans cet appel à notre bienveillant concours, matière à négociation en vue de l'avenir.

375.

Baron Beust an Fürst Metternich

Telegramm, Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Ofen, den 19. März 1867, 2 p. m.[1]

Ihr Bericht über Luxemburg eben angelangt. Es ist schwer für uns, in einer ohne unser Wissen eingeleiteten und weit vorgeschrittenen Angelegenheit zu intervenieren, deren Chancen und Details wir deshalb gar nicht zu beurteilen vermögen. Sind unsere Berliner Nachrichten nicht ungenau, wonach man dort dem beabsichtigten Arrangement nicht ganz abgeneigt wäre, so könnten wir unsere guten Dienste für Haag und Berlin anbieten. Ich erwarte von Ihnen weitere und genauere Information.[2]

[1] Das ursprüngliche Telegramm Beusts, datiert Wien, 17. März, 8 p. m., lautete noch viel abmahnender: « Soyez très réservé dans question Luxembourg. Als wahre Freunde Frankreichs und des Kaisers craignons qu'on ne soit placé sur un très mauvais terrain. Il ne s'agira peut-être pour nous d'offrir de bons offices pour faciliter un accommodement. » Dieses Telegramm wurde jedoch auf höchsten Befehl in Basel reklamiert und vernichtet.

[2] Für wie gefährlich und inopportun Beust von vornherein das französische Vorgehen hielt, geht aus der Anweisung hervor, die er am 22. März dem Baron Aldenburg für ein Privatschreiben an Metternich gab:

« Nous désirons sincèrement une entente constante avec la France, nous évitons tout ce qui pourrait la compromettre et nous profitons de chaque occasion pour faire ce que nous pensons lui être agréable. Mais nous exigeons la réciprocité.» Das Verhalten Frankreichs in der Orientalischen Frage nehme auf Österreich keine Rücksicht. « Aujourd'hui on a emmanché avec la Hollande une affaire qui peut devenir très grosse, qui peut indirectement nous susciter des embarras du moment, où le côté allemand de la question est mis en avant, nous en apprenons le premier mot par les journaux et voilà que nous devons intervenir et appuyer la France à La Haye. Vous rendrez justice à l'esprit de prudence dans lequel le télégramme est fait.

Le terrain sur lequel il s'agit de manœuvrer est excessivement favorable à Mr. de Bismarck, le marché conclu de cabinet à cabinet sur une population censée jusqu'ici allemande, faisant partie du Zollverein, au profit de la caisse d'une maison princière — les Prussiens en possession d'une place forte ayant été considérée jusqu'ici comme un rempart de l'Allemagne, voilà certes de quoi échauffer toute l'Allemagne en cas de conflit.

En amis sincères nous ne saurions donc encourager une action de la France sur un terrain que nous lui croyons funeste en cas de conflit. Au moins faudrait-il nous éclaircir mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici sur ‚l'intérêt qu'il doit y avoir pour nous prêcher le Roi de Hollande'.

Si au contraire il s'agit d'aplanir des difficultés d'un arrangement entre la France, la Hollande et la Prusse, nous devons nous empresser d'offrir nos bons offices, qui surtout à Berlin ne seraient pas à dédaigner et que nous prêterions volontiers dans l'intérêt de la paix générale.

Si l'occasion s'en présente, faites surtout sentir à Paris que nous avons répondu sous l'impression du discours de Mr. Rouher. C'est en nous réglant sur les avertissements qu'il renferme que nous avons pensé agir sagement en mettant en avant la probabilité d'une entente entre Paris et Berlin. Nous ne demandons pas mieux que de marcher avec la France, mais il faut pour cela qu'à Paris on aille une fois franchement avec l'Autriche. Il ne s'agit pas ici de méfiance ni de dépit, on n'a qu'à lire les journaux de Vienne pour comprendre combien une politique française reste difficile à manier en présence de manifestations telles que nous les voyons se renouveler chaque fois que MM. Rouher et La Valette ont occasion de prendre la parole au nom du Gouvernement. » (H. H. u. St. Arch. Wien.) Das bei den Akten befindliche Schreiben (Confidentielle) Beusts

376.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 20. März 1867

Nachdem ich gestern früh Eurer Exzellenz geehrtes Telegramm vom 18. abends Nr. 32, betreffend die Veröffentlichung der Allianzverträge mit Bayern und Baden erhalten hatte,[1] ließ ich bei dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten anfragen, wann er mich empfangen könne? Infolgedessen beehrte er mich am Nachmittage mit seinem Besuche.

Unmittelbar vorher hatte ich den Besuch des Herrn Benedetti empfangen, mit welchem ich mich bisher nur einmal ganz vorübergehend in einer Soiree begegnet hatte und der mir nun seine auf heute früh festgesetzte Abreise anzeigte. Ich erzählte ihm, daß die Verträge mit Bayern und Baden veröffentlicht seien. Er fragte mich nach ihrem speziellen Inhalt. Ich erwiderte, es sei eine gegenseitige Territorialgarantie mit Stipulation des preußischen Oberbefehls für den Kriegsfall. Ich vermied auch jetzt noch das Wort « Schutz- und Trutzbündnis » auszusprechen. Herr Benedetti bedauerte die Veröffentlichung im gegenwärtigen Moment, hielt es aber für sehr glücklich, daß dieselbe nicht schon vor der Beendigung der Diskussion im Gesetzgebenden Körper stattgefunden habe, indem die Opposition diese Verträge sehr gegen die Politik der Regierung ausgebeutet haben würde. Er hielt es für wünschenswert, daß der Marquis de Moustier sofort den Kaiser avertiere, damit Seine Majestät nicht die Tatsache der Veröffentlichung durch die Privattelegraphie erführe. Er fürchtete einen unangenehmen Eindruck auf die öffentliche Meinung, trat aber doch meiner Auffassung bei, daß die letztere bereits vollkommen auf die militärische Verbindung zwischen Nord- und Süddeutschland vorbereitet, diese von der Regierung nicht in Abrede gestellt, von der Opposition allen ihren Angriffen zum Grunde gelegt worden sei. Er besorgte nur, daß das zufällige Zusammentreffen der Publikation mit der Beendigung der parlamentarischen Diskussion falsch gedeutet werden könnte. Ich habe das in Baden und Bayern obwaltende Bedürfnis für die Veröffentlichung als das Motiv bezeichnet, welches der Königlichen Regierung nicht gestattet habe, sich dem diesfälligen Wunsche länger zu widersetzen.

Ganz in derselben Weise habe ich mich demnächst dem Marquis de Moustier gegenüber ausgesprochen. Derselbe nahm die Sache leichter, obwohl die Veröffentlichung gerade jetzt auch ihm unangenehm war. Er war offenbar von dem befriedigenden Ausgang der Interpellationsverhandlungen so erfüllt, daß ihn dieser Zwischenfall nicht sehr beunruhigte. Er hat mich nicht in die Lage gebracht, ihm über den Inhalt der Verträge Näheres zu sagen, indem er mir erzählte, daß der badische Minister der auswärtigen Angelegenheiten dem französischen Gesandten auf Befragen über den fraglichen Vertrag ganz dieselbe

an Metternich vom 22. März 1867 hat diese Gedanken noch etwas breiter ausgeführt. Metternich brachte den Inhalt dieses Schreibens zur Kenntnis Moustiers, wie sich aus Rothan, L'affaire du Luxembourg (1882), S. 188 f., ergibt.

[1] Die Verträge waren am 18. März im Preußischen Staatsanzeiger bekanntgegeben worden.

Auskunft, welche ich gegeben, erteilt und er sich dadurch für ermächtigt gehalten habe, dem Herzog von Gramont davon Kenntnis zu geben, ohne meine Mitteilung zu erwähnen. Ich bemerkte, daß ich dagegen um so weniger eine Einwendung machen könnte, als der Text der Verträge bereits veröffentlicht sei, und daß ich ihn nur bäte, festzuhalten, daß ein Gleiches hinsichtlich des Vertrages mit Württemberg nicht stattgefunden habe, wo wahrscheinlich die öffentliche Stimmung, abweichend von der in den beiden anderen Ländern vorherrschenden, dies nicht notwendig oder selbst nicht rätlich habe erscheinen lassen, daß also dieser Vertrag nach wie vor ein Geheimnis sei.

Nach der dem Herzog von Gramont gemachten Mitteilung vermute ich, daß das französische Kabinett zunächst die Ansicht des österreichischen darüber zu erfahren wünscht, ob die fraglichen Verträge als mit dem Prager Friedenstraktat im Widerspruch stehend zu betrachten sein möchten? Da ich nicht bezweifle, daß man in Wien diese Frage verneinen werde, so dürfte auch Frankreich von jeder Verwahrung gegen jene Verträge Abstand nehmen.

377.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 21. März 1867

Euer Exzellenz warfen in Ihrem gefl. geheimen Bericht[1] Nr. 92 vom 15. d. M. die Frage auf, ob es nicht vielleicht nützlich sein möchte, die in dem Schreiben des Marquis de Moustier an Herrn Benedetti enthaltenen Mißdeutungen und Übertreibungen durch eine, womöglich schriftliche Erklärung auf das rechte Maß zurückzuführen? Ich halte die Mitteilung einer solchen schriftlichen Erklärung, an deren Opportunität auch Euer Exzellenz selbst zweifeln, für bedenklich, da es fast unmöglich ist, dieselbe so umfassend einzurichten, daß nicht immer noch eine Anzahl falscher Auffassungen unberichtigt blieben und dadurch als zugestanden erschienen, und die ganze Angelegenheit zu einem Austausch von schriftlichen Äußerungen, wie er dadurch entstehen würde, nicht geeignet ist. Dagegen nehme ich keinen Anstand, Euer Exzellenz Ihrem weiteren Vorschlage gemäß zu ersuchen, dem Marquis de Moustier gegenüber in mündlicher Unterhaltung die in seinem Schreiben hervorgetretenen irrigen Auffassungen im Sinne meines Erlasses vom 10. d. M.[2] zu berichtigen. Ich bitte Sie nun, dabei hervorzuheben, daß wir dies ganze Verfahren, durch eine, auch unabsichtlich, doch mit Notwendigkeit immer individuell nuancierte Darstellung unserer Auffassungen uns zu Äußerungen zu verleiten, nicht als zweckmäßig betrachten können und keine Verpflichtung gelten lassen, solche Darstellungen entweder ausdrücklich zu widerlegen oder anzuerkennen und Folgerungen daraus zuzugeben.[3]

[1] Nr. 370.

[2] Nr. 363.

[3] Ein Telegramm Bismarcks an Goltz von demselben Tage teilte mit: »Habe sichere Nachrichten, daß eine von außerhalb in Sachsen unterhaltene Agitation gegen Preußen und den Norddeutschen Bund nicht, wie bisher angenommen, auf österreichische, sondern auf französische Einflüsse zurückzuführen«. (A. A. Berlin.)

378.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 23. März 1867

Die Veröffentlichung unserer Schutz- und Trutzbündnisse mit Bayern und Baden hat auf die hiesige öffentliche Meinung einen erschütternden Eindruck hervorgebracht, welcher durch die sich aus Zeitungstelegrammen ergebende Resignation des Wiener Kabinetts verstärkt wird. Man klagt laut die politische Unfähigkeit des Kaisers an, welcher doch höchstens die Illusionen von ganz Frankreich geteilt hat. Man erkennt aber auch ziemlich allgemein an, daß es zu spät sein würde, der Einigung Deutschlands unter der Führung Preußens entgegenzutreten, und zeigt sich selbst in imperialistischen Kreisen fest entschlossen, etwaige kriegerische Gelüste des Kaisers zu bekämpfen.

Beunruhigende Gerüchte, unter anderem das einer geheimen Mission des Generals Fleury nach Wien, hatten vorgestern ein bedeutendes Sinken aller Fonds an der Börse zur Folge gehabt. Die Regierung hat sich veranlaßt gefunden, dieses Gerücht gestern abend in allen ministeriellen Blättern zu widerlegen.

Wie der Kaiser die Angelegenheit auffaßt, habe ich bis jetzt nicht ermitteln können. Ich vermute aber, daß ihn nicht sowohl die Tatsache der Bündnisse selbst, als vielmehr ihre Veröffentlichung im gegenwärtigen Moment verletzen dürfte. Ob ihm jene Tatsache bereits vor den vor 14 Tagen erfolgten Mitteilungen bekannt war, können Eure Exzellenz besser als ich beurteilen. Ich hatte meinerseits Besprechungen darüber, welche mich in Verlegenheit hätten setzen können, stets vermieden und nur sowohl dem Kaiser als seinem Minister öfters die Überzeugung ausgesprochen, daß uns die Hilfe Süddeutschlands im Kriegsfalle nicht fehlen würde. Eine aufmerksame Beobachtung der dortigen Entwicklung des öffentlichen Geistes in den letzten Monaten hätte auch der französischen Diplomatie trotz ihrem in Eurer Exzellenz geehrten Erlaß vom 15. d. M. Nr. 192[1] so richtig hervorgehobenen Mangel an Verständnis für deutsche Zustände nicht entgehen können.

Was aber den Kaiser anbetrifft, so ist es mir zweifelhaft, ob er selbst zu der Zeit, wo ich mit ihm die Friedenspräliminarien besprach, über die Bedeutung der Mainlinie sich Illusionen hingab und nicht vielmehr ausschließlich eine momentane Beschwichtigung der gegen seine Politik damals in so hohem Grade aufgeregten öffentlichen Meinung im Auge hatte?[2] Nur auf diese hat er sich stets mir gegenüber gestützt, um die Notwendigkeit darzutun, in Süddeutschland ein Gegengewicht gegen die Präponderanz Preußens herzustellen. Eure Exzellenz werden sich geneigtest erinnern, daß er zu diesem Zweck die Herstellung zweier Parlamente und zweier Bundesversammlungen sowie den Beitritt des Königreichs Sachsen zum süddeutschen Bunde verlangte, ich diese Vorschläge aber mit der entschiedenen Erklärung ablehnte, daß wir die Einigung Deutschlands zur Grundlage unserer Politik gemacht hätten und daher keine

[1] Nr. 371.
[2] Vgl. Nr. 207.

Teilung Deutschlands zugeben könnten. Der Kaiser begnügte sich daher mit der Stipulation der Befugnis der süddeutschen Staaten, einen selbständigen Bund zu schließen, welcher das Recht haben sollte, Krieg zu führen und Bündnisse zu schließen. Er erläuterte dieses Verlangen, indem er mir sagte, er wünsche, daß z. B. die süddeutschen Staaten sich selbständig mit Frankreich alliieren könnten, um etwa gegen Österreich gemeinschaftlich Krieg zu führen. Er konnte sich daher nicht wundern, wenn jene Staaten von ihrer selbständigen internationalen Stellung einen anderen Gebrauch machten, indem sie sich mit Preußen gegen Österreich oder gegen Frankreich alliierten, so wenig, wie wir uns darüber hätten beschweren können, wenn sie sich mit Frankreich oder mit Österreich gegen uns alliiert hätten. Dieser Konsequenzen war ich mir vollkommen bewußt, indem ich die französischen Friedensvorschläge redigierte. Ich war aber nicht minder überzeugt, daß die im vierten Alinea stipulierten liens nationaux ein ausreichendes Gegengewicht gegen die im dritten Alinea bewilligte existence internationale indépendante bilden würden, daß der süddeutsche Bund nicht zustande kommen und daß er sich weder mit Frankreich noch mit Österreich gegen Preußen verbinden, sondern naturgemäß früher oder später an letztere Macht anlehnen werde. Ob der Kaiser, welcher, von gerechtem Mißtrauen gegen Herrn Drouyn de Lhuys erfüllt, sich sofort ohne jeden diplomatischen Beistand meine Redaktion aneignete, die Tragweite derselben vollkommen ermaß, muß ich dahingestellt sein lassen. Ich hatte aber meinerseits dabei das durch die geheimen Verträge erzielte Resultat vollständig im Auge, obschon ich allerdings nicht ahnte, daß es Eurer Exzellenz Geschicklichkeit gelingen würde, dasselbe so schnell sicherzustellen. Als demnächst später der Kaiser den Wunsch aussprach, daß wir Bayern nicht durch Territorialabtretungen zu sehr schwächen und womöglich Oberhessen nicht annektieren möchten, habe ich ihm offen gesagt, daß, wie ich hoffte, die Königliche Regierung, was in dieser Richtung möglich sei, um so lieber tun werde, als wir uns dadurch den süddeutschen Staaten nähern würden, anstatt bei ihnen eine dauernde Erbitterung gegen uns zu erzeugen. Diese Erwartung hat sich in überraschend schneller Weise bestätigt, und der Kaiser kann uns daher auch in dieser Beziehung nicht vorwerfen, daß wir ihn getäuscht hätten.

Bei unbefangener Prüfung der Frage, ob die geheimen Verträge den von Frankreich vorgeschlagenen Nikolsburger Präliminarien und dem Wiener Frieden zuwiderlaufen, scheint mir nur ein Punkt in Betracht zu kommen, welcher einen Einspruch allenfalls würde motivieren können. Die einzige praktische Bedeutung der bezüglichen Nikolsburger Stipulationen scheint mir nämlich die zu sein, daß wir dadurch auf das Recht verzichteten, den nunmehr isolierten und daher unserer Diskretion überlieferten süddeutschen Staaten einen Frieden aufzuzwingen, welcher die selbständige internationale Stellung des eventuellen süddeutschen Bundes ausgeschlossen haben würde. Wenn man uns daher nachweisen könnte, jene Staaten für den Fall, daß sie das Schutz- und Trutzbündnis nicht abschlössen, mit stärkeren Gebietsabtretungen oder erhöhten Kriegskosten bedroht zu haben, so könnte man uns den Vorwurf machen, den Geist der Präliminarien verletzt zu haben. Die Fassung des auf die Auswechslung der

Ratifikationen bezüglichen Artikels 4 der geheimen Verträge, welcher ein untrennbares Ganze zwischen diesen und den Friedensverträgen anzudeuten scheint, kann einen solchen Vorwurf motivieren. Deswegen dürfte es wünschenswert sein, unzweifelhaft konstatieren zu können, daß in der Tat die süddeutschen Staaten die Initiative zu dem Schutz- und Trutzbündnis ergriffen haben. Einen solchen Nachweis wünsche ich nur im Interesse unserer moralischen Stellung und des allgemeinen Vertrauens, da ich eine materielle Gefahr überall nicht erblicken kann, vielmehr hoffe, daß der Kaiser weise genug sein wird, gute Miene zum bösen Spiel zu machen und die geheimen Verträge nur zu einem Druck auf die öffentliche Meinung im Interesse der Armeeorganisation auszubeuten.

In welcher Richtung man in gewissen Kreisen die Angelegenheit zu behandeln wünscht, wollen Eure Exzellenz aus dem anliegenden Artikel der «France» und dem gleichfalls angefügten angeblichen Wiener Briefe, welchen dasselbe Blatt abdruckt, geneigtest ersehen.

379.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 25 mars 1867

Le « Moniteur » a observé jusqu'à présent un silence absolu sur les traités secrets conclus à Berlin en août passé. La presse française continue de traiter ce sujet avec passion et aigreur, et l'opinion publique en est encore fort émue. La publication de ces traités a causé plus de sensation à Paris que dans le temps la nouvelle de la bataille de Sadowa.[1]

Il est difficile à supposer que le Cabinet français en ait ignoré l'existence, et cependant le langage officiel des Ministres et les actes du Gouvernement témoignent plutôt de leur ignorance. Si Mr. Rouher en avait eu connaissance, il n'aurait pas pu s'exprimer au Corps législatif comme il l'a fait; dans tous les entretiens que j'ai eus ici avec le monde officiel, il n'a jamais percé le moindre soupçon de cette unité militaire réglée et accomplie depuis août passé. On ne pourrait donc nier que ces traités et leur publication actuelle n'aient porté un nouveau et sensible coup au prestige politique de Napoléon III. L'Empereur aura de la peine à contenir la susceptibilité blessée des Français. On se récrie particulièrement contre le Wurtemberg, lequel a fait ici des démarches pour obtenir l'intervention (ou les bons offices) de la France quand le traité

[1] In seinem Berichte vom 21. März 1867, in dem Baron Perglas zuerst die Aufnahme der Bündnisverträge in der Pariser Presse schilderte, hatte er bemerkt, daß er an diesem Tage den Empfangstag des Marquis Moustier besucht haben würde, wenn er bereits Information über die Veröffentlichung in Händen gehabt hätte: « Bien que je ne manque point de moyens et d'arguments pour rappeler et préciser la situation dans laquelle s'est trouvée la Bavière en août 1866 et pour expliquer ses démarches et résolutions dictées par ses propres intérêts de sa conservation, je n'ai cependant pas voulu m'exposer à des observations pour lesquelles les informations m'auraient manqué. » (Geh. St. Arch. München.)

offensif et défensif avait déjà été signé à Berlin. Le Comte Taubenheim chargé d'une mission à cet égard a été reçu à St. Cloud le 14 août quand ce traité prusso-wurtembergeois a déjà été signé le 13 à Berlin! . . .

380.

Graf Perponcher an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Haag, den 26. März 1867

Der König der Niederlande[1] ließ mich zu sich entbieten und sagte mir: Der Kaiser der Franzosen habe ihm Propositionen wegen Zession des Großherzogtums Luxemburg gemacht. Er habe nichts in der Sache ohne Wissen des Königs von Preußen tun wollen, deswegen teile er mir offen mit, was geschehen sei. Er habe dem Kaiser der Franzosen geschrieben: Er verläßt sich auf seine Biederkeit, um sich in der Frage mit Preußen zu verständigen. Er bäte mich nun, Seiner Majestät dem Könige von Preußen hierüber Meldung zu machen. Er hoffe, Seine Majestät werde die Offenheit anerkennen, mit welcher er handle.[2]

381.

Bismarck an Graf Perponcher

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 27. März 1867

Telegramm 9 erhalten und Seiner Majestät vorgetragen. Der König kann nicht annehmen, daß der unbestimmte Inhalt dieses Telegramms bereits die vom Könige der Niederlande beabsichtigte Eröffnung darstellt. Der König wünscht vor weiterer Äußerung jedenfalls die Meinung der übrigen Vertragsmächte und deutschen Regierungen sowie des Norddeutschen Reichstages zu kennen. Ob der König der Niederlande sich der notwendigen Zustimmung der Agnaten bereits versichert hat, geht aus den bisherigen Mitteilungen nicht hervor.

382.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 28. März 1867

Bei dem gestrigen Abendempfang im Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten zog mich der Marquis de Moustier sofort nach meinem Eintritt beiseite, indem er mir freundschaftliche Vorwürfe darüber machte, daß ich seit mehreren Tagen nicht bei ihm gewesen wäre und ihn dadurch abgehalten hätte, mir über die vertraulichen Verhandlungen zwischen hier, dem Haag und Berlin

[1] Über den Entschluß des Königs der Niederlande, nicht ohne Wissen Preußens in der Luxemburger Sache vorwärts zu gehen, vgl. Rothan, L'affaire du Luxembourg, S. 206 ff., 214 ff.

[2] Vgl. den Bericht des Grafen Perponcher an König Wilhelm von demselben Tage, in französischer Sprache; in Abschrift nach Stuttgart mitgeteilt (St. Arch. Stuttgart).

in betreff Luxemburgs Mitteilung zu machen. Mit dem, was er mir demnächst über den Gang, welchen die Angelegenheit in den letzten Tagen genommen, erzählte, glaube ich Eure Exzellenz nicht ermüden zu dürfen. Ich erlaube mir nur hervorzuheben, daß er an einer befriedigenden Lösung der Frage nicht im geringsten zweifelte, insbesondere mit Bestimmtheit voraussetzte, daß Preußen demnächst gegen die Abtretung des Großherzogtums an Frankreich keine Einwendungen erheben und, bevor noch letztere Macht einen diesfälligen Wunsch zu formulieren Zeit gehabt, seine Truppen aus der Festung herausziehen würde. Er stützte diese Zuversicht auf die sehr befriedigenden Mitteilungen Benedettis über die Absichten und Äußerungen Eurer Exzellenz, wobei er mit Genugtuung konstatierte, daß die alten vertrauensvollen und intimen Beziehungen zwischen Eurer Exzellenz und dem genannten Botschafter vollständig wiederhergestellt seien. Er bemerkte insbesondere, daß er die Sache im Haag ganz nach Maßgabe der von Eurer Exzellenz ausgesprochenen Wünsche behandelt habe. Zuerst hätten Eure Exzellenz den Wunsch angedeutet, aus den Verhandlungen herausgelassen zu werden, indem Sie bemerkt hätten, daß Sie demnächst das zwischen Frankreich und dem Könige der Niederlande getroffene Abkommen »mit Bedauern erfahren« würden. Demnächst hätten Eure Exzellenz aber doch keine Einwendung dagegen erheben können,[1]* daß der König der Niederlande, wenn er nicht die vorgängige Zustimmung Preußens einhole, doch dieser Macht seine Absicht kundgebe. Dies sei jetzt geschehen. Nach einem vor einigen Stunden eingetroffenen Telegramme hätte Graf Zuylen im Namen seines Souveräns dem Grafen Perponcher jene Absicht offiziell angezeigt. Der Königliche Gesandte habe diese Mitteilung einfach ad referendum genommen.

Der Minister schien an der schließlichen Zustimmung unseres Allergnädigsten Herrn nicht zu zweifeln. Er erzählte mir, daß Eure Exzellenz schon vor einiger Zeit Gelegenheit gehabt hätten, die günstige Auffassung Seiner Majestät zu konstatieren. Er habe nämlich die sehr befriedigenden Äußerungen Eurer Exzellenz, über welche Herr Benedetti zu berichten in der Lage war, in einem Privatbriefe zusammengefaßt,[1] in welchem er sich natürlich streng an jenen Bericht gehalten habe. Der Botschafter habe Eurer Exzellenz diesen Brief mitgeteilt, Eure Exzellenz denselben dem Könige vorgelegt. Zu Ihrer Überraschung habe Seine Majestät gegen den Inhalt keine Einwendungen erhoben.[2]

Ich konnte hierbei nicht umhin, den Minister zu fragen, ob Herr Benedetti ihm nicht seinerzeit angezeigt hätte, daß Eure Exzellenz ihm gegen dieses Résumé Ihrer Äußerungen Einwendungen gemacht, einzelne derselben als ungenau, andere als übertrieben dargestellt hätten. Marquis de Moustier erwiderte, Eure Exzellenz hätten allerdings gegen einen Punkt eine Einwendung gemacht. Zu der Stelle nämlich, worin es hieß, daß im Falle der Abtretung des Großherzogtums an Frankreich der Königlichen Regierung nichts weiter übrig bleiben würde, als ihre Truppen herauszuziehen, ohne selbst eine Aufforderung Frankreichs abzuwarten, hätten Eure Exzellenz bemerkt, Gründe würden sich

[1] Vgl. Nr. 353.

[2] Vgl. Benedettis Bericht bei Rothan, l'affaire du Luxembourg, 178 f.

doch noch ausfindig machen lassen, um in der Festung zu bleiben. Den demnächst von mir gemachten Versuch, noch einige andere von Eurer Exzellenz hervorgehobenen Ungenauigkeiten[1] in dem Schreiben zu bezeichnen, schnitt der Minister in einer mir auffallenden Weise ab, indem er mich durch beständige Unterbrechungen nicht zu Worte kommen ließ. Ich verzichtete schließlich auf jenen Versuch, indem ich bemerkte, daß die Angelegenheit nach der Wendung, welche nach der Versicherung des Ministers die Dinge in den letzten Tagen genommen hätten, keine praktische Bedeutung mehr habe.

Der Minister erzählte im Laufe der Unterredung, daß sich zwar die französische Regierung einer Bearbeitung der Bevölkerung des Großherzogtums bisher völlig enthalten habe und daß insbesondere die von dem Präfekten eines Grenzdepartements veranlaßte Sendung eines Unterpräfekten, welcher dort Verwandte besitze, einen solchen Zweck nicht gehabt hätte; daß indessen nach den eingezogenen Erkundigungen ohne Zweifel schon jetzt mindestens drei Vierteile der Bevölkerung für die Annexion an Frankreich stimmen würden. Aus kommerziellen Interessen möchte vielleicht ein kleiner Bruchteil für den Anschluß an Preußen sein. Für den Anschluß an Belgien sei dagegen niemand.

Der Minister, welcher sich in einer sehr gehobenen Stimmung befand, verweilte mit großer Genugtuung bei den erlangten Resultaten, welche er bereits als unzweifelhafte und definitive ansah oder anzusehen vorgab. Er sagte, als eine Kompensation für die Vergrößerungen Preußens betrachtet, würde die Erwerbung eines so kleinen Ländchens natürlich die öffentliche Meinung Frankreichs nicht befriedigen können. Dessenungeachtet sei dieselbe geeignet, den Frieden auf mehrere Jahre zu sichern.[2] Denn man würde darin einen Beweis des guten Willens Preußens erkennen, und es würde dadurch die so allgemein verbreitete Auffassung widerlegt werden, daß diese Macht ihre Vorteile bis zur äußersten Grenze auszubeuten geneigt sei. Der Kaiser sei daher von dieser günstigen Wendung in hohem Grade befriedigt, und der Minister bat mich, dies Eurer Exzellenz zu melden.

Schließlich fragte mich derselbe, wie es denn mit dem geheimen Vertrage stünde? Wir hätten seinerzeit dem französischen Kabinett vorgeworfen, aus demselben nur den auf Luxemburg bezüglichen Punkt herauszunehmen und auf diesem zu bestehen, aber auf die Allianz keinen Wert zu legen. Er wünsche daher zu konstatieren, daß Frankreich nach wie vor bereit sei, den Vertrag zu unterzeichnen. Ich erwiderte, daß ich über diese Angelegenheit seit langer Zeit von Eurer Exzellenz nichts gehört hätte.

Eure Exzellenz können besser als ich beurteilen, inwieweit die sich aus Vorstehendem ergebende Stimmung des französischen Ministers eine allzu sanguinische ist, und ob sie in diesem Falle wirklich auf Illusionen beruht oder nur vorgeschützt wird, um die Schiffe hinter sich zu verbrennen und entweder den Erwerb von Luxemburg zu sichern oder einem Konflikt entgegenzutreiben?

[1] Vgl. Nr. 363.

[2] Der Charakter der Abtretung Luxemburgs als einer Abschlagszahlung tritt in dieser Wendung deutlich hervor.

Es fehlt nicht an Personen, welche dem Kaiser die letztgedachte Absicht zuschreiben, um eine Umstimmung im Lande herbeizuführen. Die Aufregung ist daher sehr groß. Luxemburg ist in aller Munde. Daß darüber Verhandlungen im Gange sind, kann nach Äußerungen des holländischen Gesandten nicht mehr in Abrede gestellt werden. Man nimmt nur irrigerweise an, daß das Geschäft bereits abgeschlossen sei, und wirft mit Bangigkeit die Frage auf, was Preußen dazu sagen, ob es gutwillig die Festung räumen oder dies ablehnen werde. Im letzteren Falle sieht man den Krieg als unvermeidlich an.

Das diplomatische Korps teilt diese Unruhe. Lord Cowley sagte mir gestern, es sei ein wahres Glück, daß wir die Ausstellung vor uns hätten. Andere sind indessen der Meinung, daß die letztere den Krieg nicht verhindern werde. Hält in der Tat der Kaiser den Krieg für notwendig, um seine Dynastie zu retten, so wird ihn die Ausstellung davon nicht abhalten. Die Einladung an Seine Majestät den König und der Wunsch, auch den Kaiser Alexander hier zu sehen, deuten aber auf einen solchen parti pris nicht hin. Ich kann daher nur annehmen, daß der Kaiser von der Überzeugung ausgeht, daß wir zu dem Luxemburger Geschäft zustimmen oder wenigstens um eines so kleinen Objekts willen uns nicht einem großen Kriege aussetzen werden.

Wenn die Entschlüsse Seiner Majestät des Königs im entgegengesetzten Sinne ausfallen könnten, so scheint mir der letzte Moment gekommen zu sein, um den Kaiser zu warnen, damit derselbe die abschüssige Bahn verlasse, auf welcher er sich befindet. Aber selbst unter Voraussetzung der Geneigtheit unseres Allergnädigsten Herrn scheint mir die Art, wie diese Angelegenheit gegenwärtig von hier aus behandelt wird, äußerst gefahrvoll zu sein. Denn wir können durch eine von seiten der ultramontanen, großdeutschen und partikularistischen Parteien hervorgerufene nationale Aufregung in die Unmöglichkeit versetzt werden, im gegebenen Moment den Wünschen des Kaisers nachzugeben, obgleich in der Tat auch mir die Rechtstitel, auf Grund deren wir uns denselben widersetzen könnten, äußerst schwach zu sein scheinen.

Nachschrift zu dem geheimen Bericht vom 28. März.

Marquis de Moustier sagte mir soeben, daß nach einer ihm heut zugegangenen Anzeige des Herrn Benedetti der König der Niederlande die Angelegenheit in einer Weise behandelt hätte, welche mit Recht sowohl Seiner Majestät, unserem Allergnädigsten Herrn, als Eurer Exzellenz unerwünscht gewesen wäre. Er habe nämlich den Grafen Perponcher beauftragt, seine Absicht nicht Eurer Exzellenz, sondern Seiner Majestät dem Könige unmittelbar zu melden.[1] Seine Majestät habe darauf erwidern lassen, daß Allerhöchstdieselben sich nicht über eine Frage einseitig aussprechen könnten, welche alle Unterzeichner des Traktats von 1839 berühre. Diese Verweisung auf die unterzeichnenden Mächte, von welcher das französische Kabinett schon den König der Niederlande abgehalten habe, sei eigentlich demselben nicht willkommen, indem seiner Ansicht nach die vorliegende Frage jenen Mächten fremd sei. Indessen teilte der Minister Eurer Exzellenz Ansicht, daß damit nichts verdorben sei.

[1] Nr. 380, Anm. 2.

Ich muß in der Tat dieser Meinung beitreten und sogar die Konsultation jener Mächte für einen sehr glücklichen Ausweg halten, um die eventuelle Absicht Seiner Majestät des Königs, der fraglichen Abtretung nicht entgegenzutreten, der öffentlichen Meinung in Deutschland gegenüber zu erleichtern, wenn, wie mir der Marquis de Moustier sagte, nicht allein, der von mir bisher schon gehegten Vermutung entsprechend, Rußland der in Rede stehenden Transaktion im Interesse des Friedens eher günstig ist und England dieselbe mit Gleichgültigkeit betrachtet, sondern auch einer heute eingegangenen Mitteilung zufolge Freiherr v. Beust erklärt hat, daß Österreich nicht beabsichtige, die Eigenschaft Luxemburgs als deutsches Land zu vertreten.[1]

Marquis de Moustier sagte mir, daß ihn die Antwort Seiner Majestät des Königs, über welche er nur von Berlin, aber noch nicht vom Haag Nachricht habe, nicht abhalten werde, den Verhandlungen mit dem König-Großherzog weitere Folge zu geben, und daß er nunmehr auch die bereits mit Ungeduld angemeldeten massenhaften Petitionen aus Luxemburg um Annexion an Frankreich nicht länger, wie er es bisher getan, zurückzuhalten suchen werde.

Randbemerkung Bismarcks:

1* gerade das Gegenteil

383.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 mars 1867

Je n'ai pas pu jusqu'ici me rendre compte du prétendu malentendu dont Mr. de Moustier m'a parlé il y a 8 jours au sujet de la question du Luxembourg. J'ai même été amené a citer textuellement au Ministre les termes dont je m'étais servi pour rendre compte à Votre Excellence de mon entretien avec lui sur cette affaire. Mr. de Moustier n'a pas pu nier qu'il m'ait dit que, selon lui, il serait de notre intérêt d'appuyer ses démarches à La Haye afin d'obtenir la cession directe du Luxembourg contre indemnité, mais il avait l'air de trouver ou que Vous y aviez mis trop d'importance ou que des considérations ressortant *d'un malentendu* Vous avaient effrayé.

Mes efforts pour y comprendre un peu plus sont restés complètement stériles et j'ai quitté le ministre assez peu satisfait de son langage ambigu.

Mon prochain rapport Vous prouvera que si malentendu il y a eu, il est écarté aujourd'hui.

Je suis forcé à ce sujet de constater ici que Lord Cowley et le Comte de Goltz se sont maintes fois trouvés dans le même embarras que moi.

Mr. de Moustier est d'une futilité désespérante dans les affaires, et il lui arrive de dire lundi une chose qu'il désavoue le lendemain — aussi mes collègues ont-ils renoncé à entretenir avec lui des rapports *très suivis*, ce que j'ai dû me résoudre à faire aussi.[2]

[1] Vgl. Nr. 384.

[2] Dieses Urteil über die geschäftlichen Fähigkeiten Moustiers ist um deswillen wertvoll, weil es genau dem Urteil Bismarcks über Moustiers Vorgehen in der Luxemburger Sache entspricht.

Il faut espérer que ce malaise passera avec le temps, car le service en souffre forcément.

L'abstention des Ambassadeurs a déjà pour effet que Mr. de Moustier éprouve lui-même le besoin de s'excuser et de se rapprocher de nous. J'espère que ce Ministre comprendra qu'il ne peut pas continuer à apporter dans ses relations avec nous une légèreté dont le résultat serait de le déconsidérer entièrement auprès des puissances auxquelles il aura toujours besoin de recourir.

Je serais très heureux que Vous voulussiez bien, Mr. le Baron, me faire savoir de quelle manière Mr. de Gramont a rendu compte de sa première conversation avec Vous sur le Luxembourg.

384.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 mars 1867

Mr. de Moustier m'a dit ce matin que le malentendu dont traite mon rapport précédent[1] est écarté et que la conversation que Votre Excellence a eue, à Son retour de Pesth, avec le Duc de Gramont, a été très satisfaisant.

Ayant demandé au Ministre de m'en faire connaître les détails, il en a fait le résumé suivant:

Vous avez affirmé que Vous ne considériez pas le Luxembourg comme une province Allemande,

Vous n'avez rien contre l'annexion de cette province à la France,

Vous promettez enfin s'il y avait lieu, d'user de Vos bons offices à Berlin et à la Haye, pour aider à amener une solution pacifique de cette affaire.

Mr. de Moustier semblait fort satisfait de ce résultat et des commentaires dont Mr. de Gramont a entouré son compte-rendu de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Vous.

385.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 mars 1867

Il n'est guère facile de connaître au juste l'état dans lequel se trouve la question de l'annexion à la France du Luxembourg.

Mr. de Moustier m'en a cependant assez dit ce matin pour que je me croie en mesure d'affirmer que, loin de renoncer à cette acquisition, le Gouvernement français se croit à la veille de réussir.

Se fait-on des illusions du côté de Berlin ou non? C'est là ce qu'il faudrait savoir.

Si la base sur laquelle on s'est placé pour juger aussi favorablement qu'on le fait de l'issue des négociations entamées à ce sujet n'est pas plus solide que ce que Mr. de Moustier m'en a fait entrevoir, j'ai bien peur que le résultat n'en

[1] Nr. 383.

soit ou un fiasco des plus amers, ou une demi-solution pouvant menacer la paix du monde.

Il est de fait que l'on s'appuie ici sur tel ou tel propos tenu par Mr. de Bismarck.

La théorie de Mr. de Moustier est celle-ci:

« Nous savons:

1° que Mr. de Bismarck ne veut pas être mêlé directement à ces négociations,

2° qu'il acceptera le fait accompli, si non de bonne grâce, du moins sans trop faire de tapage,

3° que Mr. de Bismarck a fait entendre que le jour où les pantalons rouges entreront dans le duché, les Prussiens en sortiront. » (?)

Le Ministre ajoute qu'il n'a aucune peur de se voir faire des conditions onéreuses, comme celle de raser les fortifications, ce que la France n'accepterait en aucune façon et ce qui a confidentiellement été déclaré déjà à Berlin.[1] Il m'a affirmé que la chose ne tenait plus *qu'à un cheveu, il ne s'agirait que de rassurer* (??) *le Roi des Pays-Bas au sujet de la Prusse dont il a très peur*!

Selon Mr. de Moustier la question serait posée ainsi:

Fait accompli de la cession du Luxembourg à la France accepté quoiqu'à contre-cœur par la Prusse.

J'ai demandé franchement à Mr. de Moustier s'il croyait que Mr. de Bismarck aurait la force ou la loyauté de contenir le mouvement que cette question occasionnera en Allemagne.

Le Ministre m'a répondu qu'il était persuadé que Mr. de Bismarck ne demandait pas mieux que de maintenir la paix au prix d'une cession d'aussi maigre importance, que d'ailleurs, en cas de par trop de bruit, on se trompait à Berlin si on croyait que la France n'était pas assez *prête* pour faire face à toutes les éventualités, le pays ayant fait comprendre à l'Empereur qu'en cas de guerre *il se lèverait en entier.*

Une communication confidentielle de Lord Cowley que Mr. de Moustier aurait reçu ce matin, lui permettrait de penser que l'Angleterre accueillera la solution désirée de la question du Luxembourg *avec bienveillance.*

Mes renseignements de source assez compétente ne me font pas partager encore l'optimisme de Mr. de Moustier.

De son côté mon collègue de Prusse exprime toujours très haut ses doutes au sujet d'une solution facile de cette affaire.

386.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief. Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 mars 1867

La situation ici est tout à fait déplorable et je Vous assure, mon cher ami, que tous mes collègues la jugent aussi mauvaise que moi. On ne peut se faire

[1] Vgl. die Äußerungen Napoleons zu Goltz am 15. Januar, Nr. 337.

une idée de l'agitation qui règne dans le Gouvernement. Au lieu d'opposer aux agitations bien naturelles dans le public un calme de nature à faire entrevoir que l'Empereur ne se fait pas illusion sur la situation mais qu'il y remédiera *en son temps*, on partage ce va et viens de plans plus absurdes les uns que les autres.

Si l'affaire du Luxembourg réussit, ce que je me permets de mettre encore assez fortement en doute, il y aura un peu de calme pendant quelque temps, mais si l'on risque un fiasco, l'indignation du public pourra bien se traduire d'une façon plus menaçante que l'on ne semble le croire.

J'ai parlé assez vertement à Moustier dans le sens de Votre lettre particulière du 22.[1] Comme j'avais à y mêler un grief particulier résultant d'un prétendu malentendu que Moustier semblait presque vouloir rejeter sur mon dos, je n'ai pas consigné mes derniers entretiens avec lui un peu vifs, dans mes rapports. Tout est arrangé aujourd'hui et Mr. de Moustier fait la danse avec nous. La crainte de nous voir renoncer une bonne fois à courir après des gens qui en somme ne semblent pas tenir à nous et de nous voir nous rapprocher de Berlin, semble modifier les idées assez légères et inconsiderées à notre endroit, de ce brave Moustier qui perd tous les jours en considération. Vous ne vous figurez pas de quelle manière Cowley et Goltz parlent de lui — nous nous sommes tous avoués que nous nous étions trompés d'une façon ridicule sur son compte.

J'ai dit à Moustier que dans toutes les questions auxquelles il apporterait de la netteté et surtout de la sincérité, Vous seriez toujours prêt à répondre à des désirs exprimés d'une façon précise, mais qu'en face de négociations secrètes, de changement mental, de revirements contradictoires, nos intérêts nous faisaient un devoir de nous abstenir avant de connaître au moins tous les détails. Cowley lui a dit la même chose à peu près.

Le public se monte de plus en plus contre les Prussiens — si cela continue j'ai peine à croire que la présence du Roi de Prusse à Paris annoncée pour la fin du mai, ne provoque des démonstrations regrettables.

387.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm. Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 30. März 1867

Wohlunterrichtete Personen versichern und ist es mir nach mehrfachen Anzeichen sehr glaublich, daß der Kaiser Luxemburg mit unserer Zustimmung zu erlangen, dadurch die Gemüter zu beruhigen und den Frieden erhalten zu können hofft, Marquis de Moustier und Herr Benedetti dagegen den Krieg für das einzige Mittel zur Rettung der Dynastie halten und deshalb den Kaiser in die Lage zu bringen suchen, demselben mit Ehren nicht ausweichen zu können. Deshalb wird er in jener Illusion bestärkt und in der Angelegenheit rücksichtslos vorwärts gegangen. Da man binnen kurzem vom Haag erfahren muß oder schon erfahren hat, daß wir nicht bloß die Vertragsmächte, sondern auch die

[1] Nr. 375, Anm. 2.

deutschen Regierungen und den Reichstag hören wollen, was man hier einer Ablehnung gleichachten wird, so können wir in wenigen Tagen vor einem Kriege stehen, in den wir zwar militärisch mit günstigen Aussichten treten würden, bei dem wir aber nichts gewinnen können. Es gibt meines Erachtens nur zwei Mittel, um dem Kaiser einen ehrenvollen Ausweg zu öffnen. Der sicherste, unsere Beziehungen am wenigsten gefährdende und dem Kaiser keine zu harte Niederlage bereitende Weg wäre, daß der König der Niederlande ihm erklärte, auf Grund der bereits in hämischen Artikeln fremder Zeitungen zutage getretenen Mißstimmung der öffentlichen Meinung über das Geldgeschäft auf die Zession verzichten zu müssen. Kann oder will er dies nicht mehr, so bliebe noch übrig, die Großmächte vertraulich zu veranlassen, eine Konferenz zur Prüfung der Frage vorzuschlagen und dem Kaiser der Franzosen in diesem Sinne freundschaftliche, aber eindringliche Vorstellungen zu machen. Vielleicht empfiehlt es sich auch, den zu ergreifenden Ausweg mit dem Kaiser ganz offen zu besprechen, indem wir ihn ohne Zeitverlust über unseren wahren Standpunkt zur Sache, hinsichtlich dessen er offenbar getäuscht worden ist, aufklären.

388.

König Wilhelm I. an Kaiser Napoleon III.

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 30. März 1867

Monsieur mon Frère,

j'ai reçu par M. Benedetti la lettre du 8 courant[1] dont Votre Majesté avait bien voulu le charger pour moi et je La remercie bien sincèrement d'avoir accueilli d'une manière si aimable mon idée de me rendre à Paris pendant l'exposition.[2] Votre Majesté sait tout le plaisir que j'éprouverai à La revoir ainsi que Sa

[1] Vgl. Nr. 357.

[2] Zur politischen Vorgeschichte des Besuches vgl. Nr. 350.

König Wilhelm sprach die Absicht seines Besuches aus, nachdem der Zar, auf eine Sondierung Bismarcks, sich gleichfalls zu einem Besuch in Paris, für den Fall, daß König Wilhelm hingehe, bereit erklärt und einen gemeinsamen Besuch der beiden Souveräne etwa zum 1. Mai vorgeschlagen hatte. Da nun in Paris direkte Einladungen nicht ergingen, bedurfte es einer russischen Andeutung, um ein Schreiben Napoleons, ähnlich dem an König Wilhelm (Nr. 357), zu veranlassen. Bismarck instruierte am 30. März den Grafen Goltz, den russischen Botschafter über eine solche Andeutung zu sondieren und suchte gleichzeitig in Petersburg eine entsprechende Anweisung für den Botschafter zu erwirken. Sein Erlaß an den Grafen Goltz vom 30. März läßt sein Motiv deutlich erkennen: »Über den großen und in jeder Weise für die Erhaltung des Friedens günstigen Einfluß, welchen der gemeinschaftliche Besuch der beiden Monarchen haben würde, brauche ich mich nicht näher auszulassen. Seine Majestät der Kaiser von Rußland hat zwar den Wunsch ausgedrückt, daß wegen Unsicherheit in der Luxemburger Sache über die Reise noch das Geheimnis bewahrt werden möge; ich habe aber vorläufig darauf aufmerksam gemacht, daß schon das Bekanntwerden der Absicht der beiden Monarchen einen vielleicht mäßigenden Einfluß auf Frankreich in dieser Angelegenheit üben und diese von Frankreich in höchst ungeschickter Weise überstürzte Sache in einen ruhigeren Verlauf bringen würde.« Vgl. auch Bismarcks Erlaß an Prinz Reuß vom 6. April, in dem er die Hoffnung ausspricht, daß der Umstand » bei den Entschlüssen des Kaisers Napoleon ein nicht unerhebliches Gewicht in die Wagschale legen werde«. (A. A. Berlin.) Über den weiteren Verlauf s. Nr. 477—480.

Majesté l'Impératrice et je me réjouirai à cette occasion, de voir réunis par les soins de Votre Majesté, les produits de l'émulation des grandes nations, étroitement unies par l'analogie de leurs intérêts et ne rivalisant que d'activité et d'intelligence dans les arts et les travaux de la paix. Ainsi donc, si ma santé reste telle qu'elle est en ce moment, je serai heureux d'exécuter mon projet et j'accepte avec reconnaissance l'hospitalité que Votre Majesté veut bien m'offrir aux Tuileries.

En priant Votre Majesté de me rappeler particulièrement au gracieux souvenir de l'Impératrice, je Lui renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

Monsieur mon Frère
de Votre Majesté
le bon Frère

389.

Bismarck an Graf Bernstorff, bzw. Prinz Reuß

Telegramm. Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 30. März 1867

Graf Goltz spricht die Besorgnis aus, daß Napoleon durch Moustier und Benedetti zur Klärung der inneren Situation zum Kriege gedrängt werde, und seinerseits nur durch Erwerb Luxemburgs dieser Notwendigkeit glaube entgehen zu können. Nach der Art, wie die Luxemburger Sache von Haag und Paris aus betrieben worden, nach der dadurch bewirkten Aufregung der öffentlichen Meinung in Deutschland, wird letzteres auch nicht erlauben, Festung Luxemburg aufzugeben.[1] Wir können auf diese Weise in kurzem vor dem Kriege stehen, wenn König von Holland nicht abgehalten wird, Luxemburg zu verkaufen. Suchen Sie vertraulich dahin zu wirken, daß das englische [russische] Kabinett in diesem Sinne im Haag Vorstellungen mache.[2]

[1] Vgl. Graf Wimpffen an Beust, 30. März, 1[15] p. m.: «Comte Bismarck a refusé catégoriquement de donner les assurances demandées par le Gouvernement néerlandais. Il a déclaré au Comte Bylandt, daß er der Stimmung in Deutschland und der Zukunft überhaupt in nichts vorgreifen könne et que par conséquent le Roi de Hollande aurait à porter seul la responsabilité des suites possibles de l'affaire avantureuse qu'il serait prêt à conclure.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Prinz Reuß berichtete am 1. April, der Zar und Gortschakoff hätten Neigung, in der Einwirkung auf Holland der englischen Regierung den Vortritt zu lassen, sich ihr aber gegebenenfalls anzuschließen: »Noch deutlicher drückte er (der Kaiser) seinen Tadel über das Verhalten des französischen Kabinetts aus. Er begriffe nicht, wie der Kaiser Napoleon gerade jetzt, wo ihm doch alles daran gelegen sein müsse, Vertrauen einzuflößen, so aus heiterem Himmel einen neuen Feuerbrand in den europäischen Frieden schleudern könnte. Der Besitz von Luxemburg könne doch unmöglich dem französischen Chauvinismus genügen und es sei nicht der Mühe wert, wegen dieser Handvoll Leute, die man gewinnen wolle, wieder ganz Europa in Flammen zu setzen. Fürst Gortschakoff hielt seinerseits die Sache ebenfalls für sehr ernst, meinte, der Kaiser Napoleon mache Fehler über Fehler, sei durch den leichtsinnigen Marquis de Moustier und den rachsüchtigen Benedetti schlecht beraten und würde sich in einen Krieg verwickeln, der doch wahrhaftig für Frankreich keine Kleinigkeit wäre.« (A. A. Berlin.)

390.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 31. März 1867

Ich habe heute den Marquis de Moustier nach Maßgabe der Telegramme Nr. 39, 40, 42 und 43 die geeigneten Mitteilungen gemacht. Derselbe gibt gewisse Ungenauigkeiten in seinem Schreiben an Herrn Benedetti vom 4. März zu, behauptet aber, im Haag ganz nach Eurer Exzellenz Ratschlägen verfahren zu sein und uns von allen seinen Schritten in Kenntnis erhalten zu haben. Er hat den vom König der Niederlande bei Seiner Majestät dem König getanen Schritt getadelt und wird den von ihm den Gegnern Frankreichs zugeschriebenen Luxemburger Plakaten, wodurch preußische Soldaten zum Ungehorsam aufgefordert werden, entgegentreten.

Schon gestern hat er Herrn Benedetti telegraphiert, daß der Kaiser die Sache als abgemacht betrachtet hat und ein Zurückweichen für Frankreich nicht mehr möglich sei. Er sagte, nach allem, was vorgegangen, würde unser Widerspruch hier den Eindruck erwecken müssen, daß wir dem Kaiser eine Falle hätten legen wollen. Aus seinen Äußerungen würde ich schließen müssen, daß man es auf den Krieg ankommen lassen würde.

Ich behalte mir indessen mein Urteil vor, bis ich nach Empfang des Briefes Seiner Majestät des Königs und der Depeschen Eurer Exzellenz mit dem Kaiser gesprochen haben werde.

391.

Graf Benedetti an Bismarck

Eigenhändig. A. A. Berlin

31 mars 1867

Il me revient que des officiers assuraient aujourd'hui que les 7^{me} et 8^{me} corps avaient été mobilisés.[1] Ce bruit va être transmis partout. Pourriez-vous m'autoriser à le démentir confidentiellement à Paris? J'ai reçu peu d'instants après vous avoir quitté, un télégramme de Mr. de Moustier me faisant part d'un entretien qu'il a eu ce matin avec Mr. de Goltz. Si vous aviez quelque chose à me dire à ce sujet, je suis à votre disposition.

[1] Der Anfrage lag eine Meldung eines Sekretärs der französischen Gesandtschaft über Äußerungen in einem Offizierkasino zugrunde, vgl. Rothan, a. a. O., S. 239, 273 f., wo auch die Antwort Bismarcks zu finden ist, die das Gerücht dementierte und sich in gemessener Form nach seiner Grundlage erkundigte. Über das diplomatische Motiv, ein so vages Gerücht zum Gegenstand einer formellen Anfrage zu machen, hat Moustier sich nachträglich sehr offenherzig ausgesprochen, vgl. Nr. 425. Wie weit man in Berlin damals und auch später von Rüstungen entfernt war, beweist ein Bericht des Grafen Wimpffen vom 14. April: »Militärische Vorkehrungen finden hier kaum oder nur solche statt, welche mit Vermeidung jedes Aufsehens und jeder Aufreizung geschehen können. Man fühlt sich hier kriegsfertiger als in Frankreich und würde daher mit ostensiblen Rüstungen erst dann hervortreten, wenn die französische Regierung sich z. B. zu größeren Pferde- und Getreideankäufen veranlaßt fände.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

392.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 1. April 1867

Der Feldjäger hat mir heute früh die so interessanten Depeschen Eurer Exzellenz bis einschließlich Nr. 236 gebracht.

Ich habe sofort behufs Übergabe des Schreibens Seiner Majestät des Königs eine Audienz bei dem Kaiser nachgesucht, welcher mir ohne Zögern sagen ließ, daß er mich morgen um $2^1/_2$ Uhr empfangen werde.

Inzwischen benutze ich eine sichere Gelegenheit, um mein gestriges Telegramm[1] über meine Unterredung mit dem Marquis de Moustier durch einige Zeilen zu ergänzen.

Meine Mitteilungen, bei denen ich mich genau an Eurer Exzellenz geehrte Telegramme Nr. 39 und 40 hielt, versetzten ihn in eine große Unruhe. Es entschlüpfte ihm dabei die Bemerkung, daß nach allem, was zwischen Eurer Exzellenz und Herrn Benedetti verabredet worden sei, jetzt hervortretende Schwierigkeiten von unserer Seite die Ansicht hervorrufen müßten, daß wir von Anfang an dem Kaiser eine Falle (un piège) hätten legen wollen, daß der Kaiser zu weit in der Angelegenheit vorgegangen sei, um noch zurückweichen zu können, und daß Frankreich daher den Krieg nicht scheuen würde, um in den Besitz von Luxemburg zu gelangen.[2] Der Minister beeilte sich jedoch sofort, zu versichern, daß er keine komminatorische Sprache habe führen wollen, und er mir nur, unseren vertrauensvollen persönlichen Beziehungen entsprechend, seine Überzeugung habe aussprechen wollen, daß es zum Kriege kommen würde, wenn wir dem Abkommen mit dem Könige der Niederlande entgegenträten. Er bat mich daher auch, Eurer Exzellenz seine Äußerungen nicht anzuzeigen. Wenn ich dies dennoch mit der gehorsamsten Bitte tue, davon keinen weiteren Gebrauch, namentlich auch Herrn Benedetti gegenüber, machen zu wollen, so lasse ich mich dabei von der Notwendigkeit leiten, nichts zu verschweigen, was Eure Exzellenz über den Ernst der Lage und die Lebhaftigkeit, mit der man hier die drohende Niederlage auffaßt, aufzuklären geeignet ist. Der Minister zeigte mir zugleich ein am Tage vorher an Herrn Benedetti gerichtetes Telgramm, worin er demselben sagt, daß der Kaiser die Angelegenheit als abgemacht betrachte und nicht mehr zurückweichen (reculer) zu können erkläre. Er legte Wert darauf, dies schon am Tage vorher geschrieben zu haben, weil eine solche Erklärung nach den von mir soeben gemachten Mitteilungen noch viel ernster (plus grave) sein würde. Er versicherte mir, daß in der Tat der Kaiser mit dem Könige von Holland einig sei,[1*] die Einzelheiten

[1] Nr. 390.

[2] Vgl. die Lebenserinnerungen des Botschafters v. Radowitz: » Bismarck habe in dieser Sache dem Kaiser eine Falle gestellt, et que la question conduirait à la guerre, s'il ne se trouvait pas un arrangement. » Über die Stimmungen des Kaisers in diesen Tagen vgl. Rothan, a. a. O., S. 252: « L'Empereur était indigné; son parti était pris. Fort de son bon droit, il était résolu à ne pas reculer. Il songeait à la guerre. Il conférait avec le général Trochu, élaborait des plans avec le général Lebœuf, qui restait en permanence aux Tuileries etc.»

könne er mir nicht mitteilen, aber er müsse, wie der Kaiser, das Abkommen als ein definitiv abgeschlossenes ansehen.

Meinen Erläuterungen über die in seinem Schreiben an Herrn Benedetti vom 4. März enthaltenen Ungenauigkeiten[2*] setzte Marquis de Moustier dieses Mal keine Unterbrechungen entgegen, indem ich ihn darauf aufmerksam machte, daß die Situation eine zu ernste geworden sei, um etwaige Mißverständnisse über die Erklärungen Eurer Exzellenz länger fortbestehen zu lassen. Ich gab ihm die Abschrift seines Briefes[1] in die Hand, um ihm die von Eurer Exzellenz mit Bleistift angestrichenen Worte zu zeigen, und machte überdies die in Eurer Exzellenz Erlaß Nr. 178 vom 10. v. M.[2] ausdrücklich hervorgehobenen Erinnerungen. Der Minister erkannte dieselben im wesentlichen als richtig an und bemerkte überhaupt, daß er weit entfernt sei, befriedigende Äußerungen, welche Eure Exzellenz in vertraulichem Gespräch mit Herrn Benedetti und in der guten Absicht, eine günstige Lösung der Frage durch Ihre Ratschläge zu erleichtern, gemacht hätten, als eine Waffe gegen Eure Exzellenz zu brauchen. Aber er sprach mir wiederholt die Versicherung aus, daß Herr Benedetti aus allen Unterredungen mit Eurer Exzellenz über diese Angelegenheit vom Beginn der vertraulichen Unterhandlungen an bis zuletzt stets die Überzeugung geschöpft und in seinen Berichten unwandelbar ausgesprochen hätte, daß Eure Exzellenz Frankreich Luxemburg zuwenden wollten[3*] und zwar Verlegenheiten, aber keine unüberwindlichen Schwierigkeiten voraussähen und an dem schließlichen günstigen Ausgange nicht zweifelten.[4*] Hiernach hätte das französische Kabinett sein Verhalten geregelt; nur nach Eurer Exzellenz Rat und in Übereinstimmung mit demselben, obgleich nach längerem Widerstreben, habe dasselbe die Äußerung der Wünsche der Bevölkerung vorbereitet und sei es mit dem Könige der Niederlande in Verhandlungen[5*] getreten. Daß der letztere hierbei die den Wünschen Eurer Exzellenz entsprechenden Ratschläge nicht befolgt habe, bedauerte der Minister und hatte derselbe, wie er mir durch Vorlesung einer an Herrn Benedetti gerichteten Depesche nachwies, streng getadelt.[6*] Er wollte aber die Abweichung nicht sowohl in der uns vom König von Holland erstatteten Anzeige, welche seiner Ansicht nach keine Erklärung unsererseits erfordert haben würde, als vielmehr darin finden, daß er sie Seiner Majestät dem Könige, nicht Eurer Exzellenz habe machen lassen.[7*]

Die Kürze der Zeit gestattet mir nicht, die ausführlichen Vorstellungen, welche ich dem Marquis de Moustier in einer sehr langen Unterredung gemacht habe, hier zu wiederholen. Ich habe den Minister insbesondere daran erinnert, wie häufig ich ihn, sowie Eure Exzellenz Herrn Benedetti auf die Gefahr einer Überstürzung dieser so delikaten Angelegenheit aufmerksam gemacht hätte. Ich habe ferner darauf hingewiesen, wie unglücklich der Moment der Vereinigung des Norddeutschen Reichstags gewählt sei, um eine Frage, welche das jetzt so gekräftigte deutsche Nationalgefühl und Bewußtsein der Stärke eines geeinigten Deutschlands in so hohem Grade aufregen müßte, in die Öffentlichkeit zu schleudern und einer vollendeten Tatsache entgegenzuführen. Daß der

[1] Nr. 353.
[2] Nr. 363.

Kaiser im Moment der Eröffnung der Ausstellung und in der Erwartung des Besuches Seiner Majestät des Königs, sowie vielleicht des Kaisers von Rußland, um eines relativ so unbedeutenden Objektes willen eine kriegerische Politik einschlüge, erklärte ich für absolut unmöglich, worauf der Minister erwiderte, daß der Kaiser sich gewiß höchst ungern dazu entschließen würde, es aber doch würde tun müssen, wenn wir Ihn andernfalls einer so schweren Niederlage aussetzten.

Auf meine Bemerkung, daß die Aufregung in Deutschland über die Frage von unseren Gegnern geschürt würde, entgegnete der Minister mit Lebhaftigkeit, daß dies nicht der Fall sein könne; Frankreich habe in dieser Beziehung von Österreich die bestimmtesten Versicherungen und würde ein solches Hetzen nicht dulden.[8*] Ich erwiderte, daß ich nicht vom Wiener Kabinett, sondern von den früheren Anhängern Österreichs in Deutschland, von den sogenannten Großdeutschen, den Partikularisten, der katholischen Partei spreche, welche die österreichische Regierung nicht in der Hand habe. Von Österreich selbst fürchteten wir nichts.

Unsere rechtliche Auffassung deutete ich nach Maßgabe des Telegramms Eurer Exzellenz Nr. 43 nur an, was die Versicherung hervorrief, daß die übrigen Mächte sich für das Verbleiben des Großherzogtums im Besitz des Königs der Niederlande und für die Aufrechterhaltung des preußischen Garnisonsrechts nicht interessieren wollten. Das Wiener Kabinett habe dies, wie mir der Minister durch Vorlesung der ersten Hälfte eines Telegrammes des Herzogs von Gramont nachwies, ausdrücklich erklärt. Lord Stanley habe nach einem mir im strengsten Vertrauen vorgelesenen Bericht des Prinzen de La Tour d'Auvergne dem letzteren erzählt: Graf Bernstorff habe ihm »in wenig wohlwollender Weise« von der Luxemburger Angelegenheit gesprochen; er habe demselben erwidert, daß England keinen Grund habe, sich den diesfälligen Wünschen des Kaisers Napoleon zu widersetzen, und daß wir wohl tun würden, diesem eine so unbedeutende Kompensation zu gönnen. Das Petersburger Kabinett sei seit Monaten so sehr bemüht, allen Wünschen Frankreichs entgegenzukommen, daß von ihm am allerwenigsten Schwierigkeiten zu erwarten seien.

Ich habe dem Minister schließlich gesagt, daß ich am folgenden Tage einen Kurier erwartete, der mir einen Brief Seiner Majestät des Königs an den Kaiser[1] bringen würde, und daß ich mir dann eine weitere Besprechung mit ihm vorbehielte. Ich hätte ihn nur durch ungesäumte Mitteilung meiner telegraphischen Nachrichten vor einem weiteren Vorgehen warnen wollen. Die Lage sei ernst und verlange die ruhigste kühlste Überlegung.

Bei uns sei vielleicht die Schwierigkeit, das erregte Nationalgefühl zu beruhigen, noch schwieriger als hier. Ich warnte ihn daher dringend vor allen Schritten, welche nicht wieder gutzumachen wären.

Beim Herausgehen äußerte ich noch scherzhaft: Man habe Beispiele, daß geheime Verträge demnächst öffentlich geworden wären. Ich möchte jetzt ein Mittel ausfindig machen, um eine leider gar zu öffentliche Transaktion in eine geheime zurückzuverwandeln.

[1] Nr. 388.

Baron Budberg, der nach mir bei dem Minister war, sagte mir, daß derselbe ihm von seiner Unterredung mit mir erzählt habe und sehr montiert gewesen sei.

Der italienische Gesandte erzählte mir, Herr Rouher habe ihm vor zwei Tagen gesagt, die Luxemburger Sache sei abgemacht und das Abkommen werde in den nächsten Tagen veröffentlicht werden.

Ein besonders chauvinistischer Minister, ich weiß nicht welcher, hat geäußert: Das Land sei durch inneren Zwiespalt unregierbar geworden, der Krieg das einzige Mittel, um die Einigkeit wieder herzustellen.[1]

Randbemerkungen Bismarcks:

1* ?
2* V(ortrag) wegen Unterredung mit Benedetti
3* wir haben dringend abgemahnt, den Plan zu verfolgen, u(nd) unser Verhalten stets vom Eindruck auf öffentliche Meinung abhängig gemacht
4* ?
5* Sondierungen peu à peu
6* er mußte Halt machen und uns avertieren
7* Byland
8* Wir!

393.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 1. April 1867

Interpellation der Linken des Reichstags über Luxemburg heut bevorstehend; dieselbe soll von den Interpellanten angeblich direkt an Moustier telegraphiert worden sein. Wenn Sie Audienz haben, so heben Sie hervor, daß ich Benedetti oft und ernst gewarnt habe, zu verhüten, daß wir vor Ausführung der Sache amtlich darüber befragt würden; sobald der König von Holland diese Absicht aussprach, hätte die Verhandlung im Haag vertagt und mit uns erst beraten werden müssen; mindestens solange der Reichstag hier ist, durfte sie nicht in die Öffentlichkeit. Benedetti habe ich gestern ersucht, um Aufschub des Abschlusses zu telegraphieren. Ich werde durch Antwort auf Interpellation zu beruhigen suchen.

[4¼ Uhr] Sofort. Bringen Sie die Frage, ob Frankreich, wenn es Luxemburg hätte, Nordschleswig ruhen lassen würde, noch nicht zur Sprache.

[5 Uhr] Heftige kriegerische Interpellation Bennigsens mit lautem Zuruf aller Seiten des Hauses aufgenommen. Ich habe beschwichtigend geantwortet, nicht zugegeben, daß etwas abgeschlossen sei.[2] Von Italien werden wir telegraphisch vor geheimen Rüstungen Frankreichs gewarnt.

(Ersuchen Sie Loë, unter jetzigen Umständen bis auf weiteren Befehl des Königs nicht abzureisen.)

[1] Vgl. Nr. 398.

[2] Den Satz seiner Antwort, der Frankreich betraf, telegraphierte Bismarck am 2. April noch besonders an Goltz: »Man erweist der Politik Preußens nur Gerechtigkeit, wenn man sagt, daß sie die Empfindlichkeit der französischen Nation zu schonen bestrebt sei. Sie tut dies in der gerechten Würdigung der Bedeutung, welche die freundschaftlichen Beziehungen zu einem mächtigen und ebenbürtigen Nachbarvolke für die friedliche Entwicklung der deutschen Frage haben müßten.«

394.

Graf Benedetti an Bismarck

Eigenhändig. A. A. Berlin

Berlin, mardi le 2 avril 1867 [$1^1/_2$ Uhr]

Voudriez avoir l'obligeance de me recevoir. Il pèse sur moi en ce moment une responsabilité si grave que je ne dois pas craindre de vous importuner.[1]

395.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 2. April 1867, 4^4 nm.; angek. 12^5 vm.

Der Kaiser war sehr dankbar für den Brief Seiner Majestät des Königs. Er sagte mir, Marquis de Moustier habe in allgemeinen Ausdrücken an Baron

[1] In dieser Besprechung am Nachmittag des 2. April (Benedettis Bericht darüber bei Rothan, L'affaire du Luxembourg, S. 498f.) sagte Bismarck dem Botschafter auf den Kopf zu, daß er in dieser Angelegenheit zum Kriege treibe (vgl. Nr. 401 Schluß). Am selben Tage, abends 9 Uhr, ließ er in München und Stuttgart wissen, er habe die Interpellation Bennigsens unter Vermeidung jeder Äußerung, die als öffentliche Drohung ausgelegt werden könnte, beantwortet, sehe aber die Erhaltung des Friedens für unwahrscheinlich an, wenn die Abtretung Luxemburgs wirklich erfolgt sein sollte: »Ich habe dem französischen Botschafter, von dem ich eine bestimmte Erklärung über die Tatsache bisher nicht erlangen konnte, darüber keinen Zweifel gelassen.« (Geh. St. Arch. München.)

Seine politische Gegenaktion begann damit, daß er schon am 2. April England und Rußland als Mitunterzeichner des Vertrags von 1839 anrief und zur Interzession im Haag wie in Paris zu bewegen suchte, wobei er in London auf den engen Zusammenhang der Luxemburgischen mit der Belgischen Frage aufmerksam machen ließ. Ein Telegramm vom 2. April wies Bernstorff an: »Knüpfen Sie an frühere Besprechungen an, um zu konstatieren, wie weit wir auf England zu zählen haben, wenn wir durch Ablehnung eines Bündnisses mit Frankreich mit diesem zum Kriege kommen sollten.« Ein Erlaß an Bernstorff von demselben Tage sprach offen aus: »Es handelt sich für uns nicht mehr um das einzelne Objekt Luxemburg, welches von verhältnismäßig geringem Werte sein würde, sondern um unsere Stellung zu Deutschland und zu dessen nationalem Ehrgefühl. Ob Luxemburg an sich selbst einen Krieg wert ist, darauf kommt es nicht an, unsere Stellung in Deutschland ist uns auch die Gefahr eines großen Krieges wert, bei welchem dann freilich auch das übrige Europa in Mitleidenschaft gezogen werden kann.« Gegenüber diesem Andringen wollte freilich Lord Stanley keineswegs vorangehen; er erklärte die englische Garantie für Belgien für viel bestimmter als die für Luxemburg und bezeichnete es als zu spät, im Haag abzuraten (Bernstorff an Bismarck, 2. April). Bismarck suchte dagegen stärker auf die Entschließungen Englands mit dem (unausgesprochenen) Hinweis auf Belgien zu drücken. Er antwortete Bernstorff am 3. April: »Wir wissen sicher, daß es im Haag noch nicht zu spät ist. Wenn England nicht einmal einen vertraulichen Rat an Holland für Erhaltung des Friedens aufwenden mag, so liegt darin keine Ermutigung, uns in Gefahren zu geben, in welchen wir auf die englische Flotte zählen müßten, wohl aber eine Aufforderung, uns mit Frankreich so zu stellen, daß der Krieg, bei dem wir nichts zu gewinnen haben, jedenfalls vermieden wird. Dazu wird die Überlassung von Luxemburg nicht ausreichen und doch ist die Aufgabe nicht schnell und ohne eigene Opfer für uns lösbar. Bisher sind wir, mehr aus dem Wunsche, uns Englands Freundschaft zu erhalten, als aus anderen Gründen, nicht darauf eingegangen. Wird jetzt der Luxemburger Handel abgeschlossen, so sehen wir den Krieg als unvermeidlich an, wenn wir nicht von dem Bündnisse mit der öffentlichen Meinung Deutschlands zu einem Bündnisse mit dem französischen Kabinette übergehen wollen.« (A. A. Berlin.)

Talleyrand geschrieben, daß der Kaiser von der Absicht des Kaisers von Rußland, hierher zu kommen, gehört und sich sehr darüber freuen wird.

Ich habe ihm die Abweichungen von dem von Eurer Exzellenz angeratenen Weg allein vorgehalten, während er glaubte, daß ganz danach verfahren worden sei. Er wollte indessen nicht rekriminieren, sondern nur prüfen, was jetzt zu tun sei, um der Gefahr eines Krieges zu entgehen, gegen den alle allgemeinen Interessen sprächen. Er hielt es nicht für möglich, die er wartete Unterschrift des Königs der Niederlande zu den von hier aus gemachten Vorschlägen, über die man materiell völlig einig sei, zurückzuweisen, auch hatte er gegen die Zuziehung der Vertragsmächte Bedenken, welche ich indessen mit einigem Erfolge bekämpft habe. Er war sehr befriedigt über die ihm telegraphisch ausführlich vorliegende Antwort Eurer Exzellenz auf die Interpellation. Er sagte schließlich, alle Teile müßten auf einen Ausweg sinnen, um den Krieg zu vermeiden. Näheres schriftlich.[1]

396.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim! Paris, den 2. April 1867

Heute habe ich die Ehre gehabt, dem Kaiser das Schreiben Seiner Majestät des Königs zu überreichen.[2] Während er dasselbe las, gab er mir ein ihm vorliegendes, sehr ausführliches telegraphisches Résumé der Antwort Eurer Exzellenz auf die Bennigsensche Interpellation zu lesen, und da diese Lektüre etwas längere Zeit dauerte als diejenige des königlichen Schreibens, so hatte die Unterredung naturgemäß zuerst die Luxemburger Angelegenheit zum Gegenstande.

Der Kaiser sagte mir, es sei nicht möglich, besser auf die Interpellation zu antworten, als es Eure Exzellenz getan hätte, und er sei von dieser Antwort sehr befriedigt. Zugleich verhehlte er mir aber nicht die großen Besorgnisse, mit denen ihn die Wendung, welche diese Angelegenheit genommen habe, erfülle. Wenn jetzt der König der Niederlande das von hier aus vorgeschlagene Abkommen, über welches beide Teile einig seien, unterzeichne — und die diesfällige Nachricht sei jeden Augenblick zu erwarten — und wenn wir uns

[1] Bismarck antwortete am 3. April: »Telegramm 34 heute früh erst erhalten. Nach der öffentlichen Aufregung in Deutschland, die sich nur durch die aus Haag und Luxemburg hier eingegangenen offiziellen Dementis des Abschlusses etwas ermäßigt hat, ist es nicht wahrscheinlich, daß wir einen Weg zur Erhaltung des Friedens finden werden, wenn der Abschluß stattfindet. Ich habe Benedetti gesagt, wir könnten die Festung keinesfalls räumen, nachdem die Sache durch Überstürzung und Publizität verdorben worden. In London scheint man es nicht ganz ungern zu sehen, wenn es zum Kriege zwischen Frankreich und Deutschland kommt. Daß England dabei den Wunsch habe, daß wir unterliegen, ist nicht wahrscheinlich, eher wäre Rechnung auf Beteiligung für uns, sobald wir Aussicht hätten zu siegen.« (A. A. Berlin.)

[2] Nr. 388.

dann weigerten, Luxemburg zu verlassen, so wisse er nicht, wie der Krieg vermieden werden könne. Dennoch habe er in der Sache von Anfang an im Einverständnis mit Eurer Exzellenz gehandelt und alles getan, was Sie gewünscht hätten.

Ich fiel hier mit dem Nachweis des Gegenteils und der Auseinandersetzung, wie die Sache hier und im Haag verfahren worden sei, ein, wobei ich mich ausführlich nach Anleitung der geheimen Erlasse Eurer Exzellenz Nr. 229 und 239 vom 30. und 31. v. M.[1] aussprach, auch das in Luxemburg beobachtete Verfahren mit Hilfe des in den mir übersandten Luxemburger Briefen enthaltenen Materials rügte.

Der Kaiser bezog sich dagegen auf die von Herrn Benedetti gemeldeten Äußerungen Eurer Exzellenz, welche er ganz in Übereinstimmung mit dem Privatbriefe des Marquis de Moustier vom 4. März[2] angab. Als ich die Genauigkeit dieser Mitteilungen bestritt, erwiderte der Kaiser, daß es sich hierbei doch nur um einige unwesentliche Nuancen handele. Dagegen war er nicht imstande, meine Vorhaltungen in betreff der Anzeige des Königs der Niederlande, der nach Luxemburg gemachten Eröffnungen, der den letzteren gegebenen Öffentlichkeit und der bedenklichen Rückwirkung, welches alles dies auf die Stimmung in Deutschland hätte hervorbringen müssen, zu widerlegen. Er bemerkte schließlich, Rekriminationen könnten jetzt zu nichts führen. Es handle sich darum, die Lage zu prüfen und auf Mittel zu sinnen, um dem Kriege auszuweichen. Ich wisse, wie sehr die öffentliche Meinung in Frankreich durch die vorjährigen Ereignisse aufgeregt worden sei, wie standhaft er dieser Bewegung, welche zum Kriege gegen Preußen trieb, Widerstand geleistet und wie er nur mit großer Mühe die Gemüter allmählich beruhigt habe. Die Besorgnisse, welche man hier vor einem einheitlich konstituierten Deutschland hege, könnten mir auch nicht entgangen sein. Man fürchte die Losreißung des Elsasses und Lothringens. Dies sei seiner Ansicht nach töricht, widersinnig; aber man müsse damit rechnen. Die Luxemburger Angelegenheit sei an sich gewiß nicht sehr bedeutend; aber ihre Regelung im Sinne der Wünsche Frankreichs würde jene Besorgnisse verscheuchen.

Ich machte den Kaiser meinerseits auf den Zustand der öffentlichen Meinung in Deutschland aufmerksam. Ich sagte ihm, es sei uns nicht zuzumuten, unsere nationale Stellung zu kompromittieren. Deutschland sei in einem Transformationsprozeß begriffen, sein nationales Bewußtsein in hohem Grade gestärkt. Ich war in der Lage, ihm von zwei hier als Ausstellungsgeschworene anwesenden angesehenen Kölner Kaufleuten zu erzählen, welche bei einem Kriege gegen Frankreich alles zu verlieren und mir doch erklärt hätten, daß die Aufgabe der Festung Luxemburg von seiten Preußens zugunsten Frankreichs ein Ding der Unmöglichkeit sei; daß darin die öffentliche Meinung die Absicht, künftig mehr zu fordern, erkennen würde und es vorzuziehen sei, jetzt den durch solche Begehrlichkeit doch früher oder später unvermeidlichen Krieg zu führen, anstatt etwa nach zwei Jahren. Ich setzte auseinander, wie

[1] Vgl. Nr. 388 Anm.
[2] Nr. 354.

er durch ein die deutsche Nation verletzendes Vorgehen in dieser verhältnismäßig unbedeutenden Angelegenheit alle Resultate seiner mehrjährigen weisen Politik, welche die traurigen Erinnerungen des ersten Kaiserreichs verwischt hätte, zerstören und, welches auch der Ausgang des Krieges sei, seinem Sohne den Haß des deutschen Volkes als Vermächtnis hinterlassen würde.

Der Kaiser versicherte mir, daß er sich alles dies keineswegs verhehle und die Gefahren eines Krieges gegen Preußen und ganz Deutschland nicht unterschätze. Aber ich möge ihm nur einen Ausweg angeben, um aus der Sache mit Ehren herauszukommen. Beide Mächte befänden sich in einer Lage, ähnlich der von zwei guten Freunden, welche sich in einem Kaffeehause gestritten hätten und sich nun vor die Eventualität gestellt sehen, sich zu schlagen, während sie sich eigentlich zärtlich liebten.

Ich sagte dem Kaiser, das einfachste wäre, mit dem Könige der Niederlande nicht abzuschließen. Als der Kaiser erwiderte, Frankreich könne das von ihm selbst vorgeschlagene Abkommen nachträglich unmöglich ablehnen, bemerkte ich, vielleicht würde der König selbst bei näherer Überlegung finden, daß das fragliche Geschäft seinem Ansehen einen gar zu empfindlichen Stoß gebe. Ich machte zugleich auf ein Londoner Telegramm aufmerksam, wonach die offizielle Zeitung vom Haag das Gerücht von dem getroffenen Abkommen entschieden dementierte. Auch dem Kaiser war dies aufgefallen. Ich konnte aber wohl sehen, daß er sich nicht leicht entschließen würde, zur Rückgängigmachung der Angelegenheit seinerseits die Hand zu bieten.

Er bemerkte, wir hätten die Vertragsmächte konsultiert; das könnten wir aber doch kaum, nachdem wir uns in Dänemark wenig an die Verträge gekehrt hätten. Ich erwiderte, diese Zuziehung sei meines Erachtens schon deshalb sehr zweckmäßig, um zu einer ruhigen, allseitigen Erwägung zu gelangen. Sei man erst um einen grünen Tisch versammelt, so scheine es mir unmöglich, daß über eine solche Frage ein europäischer Brand sich entzünde. Ich bat schließlich den Kaiser dringend, das fait accompli zu verhüten, die formelle Unterschrift zu verschieben, mindestens dem Abkommen eine suspendierende Klausel hinzuzufügen, wonach die Wirksamkeit desselben der Zustimmung Preußens oder den Resultaten einer europäischen Beratung unterzuordnen sei; inzwischen aber alles laut zu dementieren und die etwa getroffenen Vereinbarungen streng geheim zu halten.

Der Kaiser versprach mir, die Sache reiflich zu überlegen. Obgleich er im Laufe der Unterredung die Eventualität des Krieges mehrmals, und zwar als eine sehr naheliegende, ja wahrscheinliche besprach, so war doch seine ganze Haltung eine ungewöhnlich herzliche.

Ich habe die Überzeugung, daß er den Krieg dringend zu vermeiden wünscht, aber nicht weiß, wie er dies tun soll, ohne eine neue schwere politische Niederlage zu erleiden.

Erst am Schlusse der Unterredung kam er wieder auf den Brief Seiner Majestät des Königs zurück, für den er warm seine Dankbarkeit aussprach. Die Aussicht, den König und den Kaiser von Rußland hier zu sehen, fiel offenbar bei ihm sehr ins Gewicht. — — —

397.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 2 avril 1867, 9^{45} p. m.; arr. 3. 4. 3^{15} a. m.

A la suite du discours de Mr. de Bismarck le «Constitutionnel» publie demain matin un article avec la conclusion suivante:

«A quelque point de vue qu'on se place, si la cession du Luxembourg doit avoir lieu, ce ne sera que par des moyens pacifiques. Il n'y a pour l'Europe prétexte à aucun ombrage. La Prusse ne pourra s'élever contre cette cession en nous opposant des lambeaux de ces traités de 1815 qu'elle a déchiré elle-même.»

L'impression sera belliqueuse.[1]

398.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 3. April 1867

Da mein gestriger Bericht,[2] für den ich auf eine für heute früh in Aussicht gestellte sichere Gelegenheit gerechnet hatte, in Ermangelung der letzteren nicht hat abgehen können, so erlaube ich mir denselben noch durch einige Bemerkungen zu ergänzen.

Ich möchte zunächst hervorheben, daß die Sprache des Kaisers von jeder Bitterkeit frei war und insbesondere keineswegs den vom Marquis de Moustier mit dem Worte piège angedeuteten Verdacht einer Überlistung, sowie ein dadurch hervorgerufenes Gefühl persönlicher Kränkung verriet. Vielmehr trat in den Äußerungen des Kaisers der fatalistische Zug wieder hervor, welcher früher eine einflußreiche Rolle in seiner Laufbahn gespielt hat, in den letzten Jahren aber in den Hintergrund getreten war. Nachdem ich ihn über seinen Irrtum belehrt hatte, daß seine Regierung sich genau nach Eurer Exzellenz Ratschlägen gerichtet hätte, sagte er: Wenn zwei Regierungen, von dem gleichen Willen beseelt, freundschaftliche Beziehungen miteinander zu unterhalten, nach jahrelangen redlichen Bestrebungen in dieser Richtung sich dennoch plötzlich vor einen Konflikt gestellt sähen, so müsse man anerkennen, daß die Ereignisse stärker wären als die Menschen, und sich dem unterwerfen.[3] Ich

[1] Vgl. den Bericht des Baron Perglas, Paris, le 2 avril 1867: «On m'a de nouveau assuré relativement à cette question que le gouvernement français persistait dans ses vues d'acquérir le Grand-Duché. Il pense l'obtenir sans conflit, les propositions de la France n'ont point rencontré jusqu'à présent, ainsi qu'on s'est empressé de me le faire observer, d'obstacles diplomatiques à Berlin, mais si ces dispositions y changeaient, le Gouvernement français ne renoncerait pas à ses projets bien arrêtés.» (Geh. St. Arch. München.)

[2] Nr. 396.

[3] Vgl. die Erinnerungen des späteren Botschafters v. Radowitz 1, 137: »Es sei merkwürdig und müsse in einer gewissen Schicksalsnotwendigkeit begründet sein, sagte Napoleon zu Goltz, daß zwei Völker, deren Regierungen sich in gutem Einvernehmen befänden und alles zu tun glaubten, um sich gegenseitig zu unterstützen, doch unwiderstehlich in einen Kampf hineingetrieben werden könnten.«

tat gegen diese Auffassung sehr lebhaft Einspruch, indem ich den vorliegenden Tatsachen keineswegs eine so unwiderstehliche Bedeutung beimessen zu können erklärte, vielmehr aus dem Umstande, daß menschliche Fehler begangen worden seien, die Möglichkeit herleitete, dieselben durch menschliche Hände wieder gutzumachen.

In meinem gestrigen Berichte habe ich die Haltung des Kaisers als eine herzliche bezeichnet. Ich muß noch hinzufügen, daß seine Stimmung eine keineswegs niedergedrückte war, vielmehr eine mutige Entschlossenheit verriet. So äußerte er: Wenn man einmal genötigt sei, Krieg zu führen, so dürfte man sich davon durch eine ängstliche Abwägung der beiderseitigen Streitkräfte nicht abhalten lassen.

Ich verweile bei diesen Einzelheiten, um Eure Exzellenz instand zu setzen, sich ein selbständiges Urteil über die Absichten des Kaisers zu bilden. Ich kann nicht leugnen, daß meine Auffassung derselben noch nicht feststeht. Ich muß es für möglich halten, daß der Kaiser, während er sich jeder verletzenden Drohung sorgfältig enthielt, doch die Kriegsgefahr in meinen Augen hat übertrieben darstellen wollen, um uns von einer direkten oder indirekten Einwirkung auf den König der Niederlande, damit derselbe von dem Geschäft zurücktrete, abzuhalten. Auffallend ist es jedenfalls, daß er nur durch die Privattelegraphie aus London von dem Dementi des offiziellen holländischen Blattes, neben welchem außerdem ein noch viel entschiedeneres, mir damals unbekanntes, in Luxemburg selbst erfolgt ist, wissen wollte.[1] Es scheint mir unzweifelhaft, daß im Haag ein gewisser Stillstand, ein Zögern eingetreten ist, was von dort aus direkt hierher gemeldet worden sein muß. Andererseits hat der Kaiser aus meiner sehr rücksichtsvollen, aber festen und zuversichtlichen Sprache schließen müssen, daß wir keine Furcht vor dem Kriege haben, uns vielmehr unserer Kraft bewußt sind und nur im Interesse unserer ruhigen inneren Entwicklung, sowie der künftigen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich, den Frieden zu erhalten bestrebt sind.

Als ich darauf aufmerksam machte, wie ungünstig der Moment, wo grade der Reichstag versammelt wäre, für die Entscheidung der Frage sei, fragte der Kaiser, wie lange der letztere noch zusammenbleiben werde? Ich erwiderte, daß die Beratungen schwerlich vor Ostern beendet werden könnten, sich aber alsdann nicht mehr sehr verlängern dürften.[1*] Ich konnte wahrnehmen, daß der Kaiser daran dachte, die Angelegenheit bis nach dem Schlusse des Reichstages hinzuziehen. Dies deutet auf keinen parti pris, es quand même zum Kriege zu treiben, hin.

Auf der anderen Seite darf die Stellung des Kaisers zu seinem Lande nicht unerwogen bleiben. Euer Exzellenz werden sich der in meinem vorgestrigen

[1] Der König der Niederlande war am 2. April bereits zurückgewichen. Vgl. ein Telegramm des holländischen Ministers an den holländischen Gesandten in Berlin, 3 avril 1867, 7 p. m.: « Dites au Comte Bismarck que le Roi a donné Son adhésion complète à la réponse que j'ai donnée ce matin au Comte de Perponcher. Nous n'avons jamais admis la combinaison éventuelle que comme une combinaison de paix et de bonne entente pour laquelle l'adhésion de la Prusse était avant tout nécessaire. » (St. Arch. Stuttgart.)

Bericht Nr. 114[1] angeführten Äußerung eines französischen Ministers erinnern, daß das Land unregierbar geworden sei und nur ein Krieg die Einigkeit wiederherstellen könne. Wenn es, wie mir nicht unwahrscheinlich, der Marquis de La Valette ist, welcher auf Grund seiner Wahrnehmungen als Minister des Innern sich diese Auffassung angeeignet hat, und wenn, wie ich kaum bezweifle, Herr Benedetti, der in beständiger Privatkorrespondenz mit demselben ist, Hand in Hand mit ihm geht, so ist jene Äußerung sehr geeignet, die Situation und die in einem Teile der maßgebenden Kreise verfolgten Tendenzen zu kennzeichnen. Es mag dem Kaiser nicht entgangen sein, wie sehr sein Ansehen gesunken ist und wie rücksichtslos sich sogar seine nächsten Umgebungen aussprechen, welche ähnlich den Ratten ein dem Umsturz nahendes Gebäude verlassen. Er mag sich sagen, daß ein großer Krieg diese gefahrvolle Lage für seine Dynastie nicht verschlimmern, wohl aber das Band zwischen dieser und dem Volke von neuem befestigen kann. Der Erwerb von Luxemburg erscheint ihm dagegen als ein Erfolg, welcher ihn vor der Notwendigkeit des Krieges würde bewahren können, indem dadurch eine Umstimmung der Nation wenigstens würde vorbereitet, die Aussicht auf eine dereinstige größere Vergrößerung auf Kosten Belgiens mit Zustimmung Preußens, also auf friedlichem Wege, erweckt werden können.

Meine nächste Unterredung mit dem Marquis de Moustier, welche ich wahrscheinlich morgen haben werde, dürfte mir gestatten, über die Absichten des Kaisers klarer zu sehen, zumal da derselbe offenbar, als ich ihn gestern verließ, noch keinen Entschluß über den nunmehr einzuschlagenden Gang gefaßt hatte, vielmehr darüber in nähere Erwägungen mit seinem Minister der auswärtigen Angelegenheiten treten wollte.

Inzwischen scheint es mir ratsam, durch die Einwirkung der befreundeten Mächte auf den König der Niederlande einen definitiven Abschluß zu verhindern und überhaupt die Angelegenheit in der Schwebe zu erhalten.

Schließlich bemerke ich, daß nach einer sehr vertraulichen Mitteilung des Grafen Walewski der Kaiser diesem gegenüber am vorigen Freitage anerkannt haben soll, daß er mit der Luxemburger Angelegenheit einen Krieg vor der Nation nicht würde motivieren können, sich vielmehr genötigt sehen würde, denselben anderweitig zu begründen. Eure Exzellenz bitte ich aber, auf diese Mitteilung keinen übertriebenen Wert legen zu wollen, da Graf Walewski sehr geneigt ist, sich den Anschein einer Beeinflussung des Kaisers in Fragen der auswärtigen Politik zu geben, und nach andern Seiten geäußert haben soll, er sei eigentlich wegen Differenzen im Gebiete der letzteren zurückgetreten, indem er die friedliche Politik Rouhers nicht billige, dem Kaiser gegenüber aber nicht habe durchdringen können.

Randbemerkung Bismarcks:

1* dann Landtag

[1] Nr. 392.

399.

Prinz Reuß an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

St. Pétersbourg, le 4 avril 1867

J'ai eu l'honneur de recevoir aujourd'hui le télégramme par lequel Votre Excellence a bien voulu m'informer que le Gouvernement des Pays-Bas était revenu sur sa décision de céder le Grand-Duché de Luxembourg à la France.

Connaissant l'intérêt que le Cabinet de St. Pétersbourg prend à cette question, je me suis empressé de porter cette dépêche à la connaissance du Prince Gortchakow en le priant d'en informer l'Empereur.

Le Prince a été très agréablement surpris de cette nouvelle: Il m'a dit qu'il devait attribuer ce revirement brusque en premier lieu à l'attitude énergique que dès le début la Prusse a prise; qu'il ne doutait pas que cette attitude avait dû ouvrir les yeux à ceux qui avaient mal conseillé l'Empereur Napoléon et qu'il ne lui semblait pas impossible que le Roi Guillaume III avait agi maintenant sur une insinuation venue de Paris.

Tout en se réjouissant de ce résultat, le Vice-Chancelier a cependant exprimé la crainte qu'un Gouvernement, obligé par ses embarras intérieurs de prendre recours à des expédients dans le genre de celui qui venait de ne pas réussir, qu'un tel Gouvernement n'offrait pas beaucoup de garanties pour le maintien du repos de l'Europe et que chaque jour on pouvait s'attendre à voir surgir de nouvelles complications. Il m'a raconté alors *confidentiellement* la conversation qu'il avait eue avant-hier, 2 avril, avec le Baron de Talleyrand, lorsque celui-ci est venu lui faire part officiellement qu'un traité avait été conclu entre la France et la Hollande.

A cette occasion l'Ambassadeur de France, d'ordre de son Gouvernement, a engagé le Cabinet de St. Pétersbourg de prêcher la modération à Berlin, vis-à-vis d'un fait dont la France acceptait les conséquences.

Le Prince Gortchakow a décliné catégoriquement de se charger de cette commission en alléguant qu'il était hors d'état d'accuser la Prusse d'être responsable pour quelque chose dans les difficultés qu'on avait provoquées. Le Baron de Talleyrand dans le courant de la conversation, venant d'avouer à mots couverts que l'état des esprit en France demandait quelque satisfaction, le Ministre lui a dit qu'il le faisait juge de ce que la France répondrait, si une autre puissance lui tenait un pareil langage en alléguant des embarras intérieurs. Que certes la France répondrait que si on se trouvait embarrassé, cela devait être une preuve qu'on n'avait pas su satisfaire l'opinion publique de son pays et que cela ne regardait que ceux qui en étaient responsables.

Il a ajouté que personnellement et non en sa qualité de Vice-Chancelier de Russie il devait lui avouer qu'il ne comprenait pas qui avait pu conseiller à l'Empereur des Français une politique de ce genre. Par la circulaire de Mr. La Valette,[1] le Cabinet français avait trouvé parfait tout ce que la Prusse avait fait l'an dernier et maintenant, parce que l'opinion publique en France

[1] Nr. 308, Anm. 2.

était d'un autre avis, on s'emparait de la question du Luxembourg pour satisfaire l'ambition française.

Qu'il n'était pas digne d'une grande puissance de chercher des prétextes comme le Luxembourg, lopin de territoire misérable, pour chercher noise à la Prusse.

Si le pays n'était pas content des agrandissements de cette puissance, que le Cabinet Impérial le dise franchement, que la réunion de toutes les forces de l'Allemagne dans la main de la Prusse était contraire aux intérêts de la France et que celle-ci ne pouvait pas le souffrir.

Que d'une politique comme on l'avait inaugurée, le pays même ne pouvait pas être content. Que répondrait-on à Mr. Thiers si celui-ci, en revenant à son dernier grand discours, disait maintenant: qu'il s'était trompé en proclamant qu'il n'y avait plus de fautes à commettre; qu'il y en avait encore une et que le Gouvernement de l'Empereur en effet venait de la faire.

Le Prince Gortchakow m'a avoué que son langage avait été un peu »drastisch« et qu'il ne doutait pas que le Baron de Talleyrand en eût rendu compte à son Gouvernement.

400.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 4 avril 1867, prés. 7^{10}; arr. 9^{40} p. m.

Les nouvelles de Londres où la Prusse a fait demander si elle pouvait compter sur l'Angleterre en cas de guerre[1] enveniment la situation qui devient de plus en plus grave. Marquis Moustier m'a dit: « Si le parlement du Nord prend une résolution *hostile*, c'est la guerre. »

401.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 5. April 1867

Eurer Exzellenz beehre ich mich, zur Ergänzung meines Telegramms Nr. 37 über meine gestrige Unterredung mit dem Marquis de Moustier folgendes ganz ergebenst anzuzeigen:

Ich leitete das Gespräch durch eine Hinweisung auf das Schreiben Seiner Majestät des Königs[2] ein, welches ich dem Kaiser zu überreichen die Ehre gehabt hätte. Der Minister erwiderte, daß der Kaiser ihm diesen Brief mitgeteilt und er mit Seiner Majestät anerkannt habe, daß derselbe außerordentlich freundlich und liebenswürdig sei. Ich sprach infolgedessen die Hoffnung aus, daß bei solchen Aussichten und gegenseitigen Gesinnungen die durch die Luxemburger Angelegenheit bewirkte Agitation bald einer Beruhigung der Gemüter Platz machen würde.

[1] Vgl. Nr. 394 Anm.
[2] Nr. 388.

Marquis de Moustier sagte darauf mit feierlicher Miene und in wohlgesetzter, anscheinend vorbereiteter Rede etwa folgendes:

Er könne sich für jetzt über diese Angelegenheit nicht näher aussprechen. Er müsse sich zunächst über die Ursachen und die Bedeutung der, so unerwarteterweise seit 48 Stunden eingetretenen, vollständigen Veränderung der Lage klar werden und zu diesem Zweck die schriftlichen Berichte abwarten. Erst dann werde er beurteilen können, « s'il se trouvait en face d'une nouvelle figure ou si c'était une ancienne figure qu'il voyait seulement sous un autre aspect? » Inzwischen suspendiere er sein Urteil, nehme aber gern das beste an und lege daher die im Reichstage abgegebenen Erklärungen Eurer Exzellenz in der günstigsten Weise aus. Eine gleiche Reserve und günstige Interpretation würde ich in allen Organen der ministeriellen Presse gefunden haben. Er äußere sich in der Tat jedermann gegenüber in derselben Weise. Er wolle nicht rekriminieren. Er wolle nur konstatieren, daß die Kaiserliche Regierung seit sechs Monaten im guten Glauben gewesen sei, in der Luxemburger Angelegenheit dasselbe Ziel wie das Königliche Kabinett zu verfolgen, dieselbe ganz nach den Wünschen des letzteren zu behandeln. Die Äußerungen Eurer Exzellenz hätten Herrn Benedetti darüber nie den leisesten Zweifel gelassen. Das französische Kabinett habe sich daher bemüht, genau nach den Ratschlägen Eurer Exzellenz zu verfahren. Wären dabei selbst im einzelnen Irrtümer oder Mißverständnisse vorgekommen, so verdiene doch der gute Glaube, in dem sich die Kaiserliche Regierung befunden, eine billige Berücksichtigung. « Monsieur le Comte de Bismarck a l'esprit trop élevé, le Roi de Prusse est trop loyal, il a des sentiments trop chevaleresques pour ne pas en tenir compte. » Der Kaiser und seine Regierung sähen daher der vollständigen Aufklärung der Absichten Preußens vertrauensvoll entgegen. — Frankreich habe den in Deutschland vor sich gegangenen Veränderungen gegenüber die Wahl zwischen zwei Auffassungen und zwei Wegen gehabt. Es hätte dieselben entweder als für seine Machtstellung nachteilig ansehen können; in diesem Falle würde es unser Werk durch alle ihm zu Gebote stehenden Mittel haben stören (entraver) und den geeigneten Augenblick abwarten müssen, um demselben entgegenzutreten und es womöglich zu zerstören. Oder die französische Regierung sei der Ansicht gewesen, daß das, was in Deutschland vor sich gehe, die Konstituierung Deutschlands innerhalb der unbestreitbaren (incontestables) Grenzen seiner Nationalität, Frankreichs Interessen nicht benachteilige, Frankreich dasselbe zu verhindern weder berechtigt noch genötigt sei.[1]* Alsdann habe sie dieser Entwicklung mit passivem Wohlwollen zusehen müssen. Er, der Minister, gab mir sein Ehrenwort, daß weder er, noch der Kaiser, noch Herr Rouher, noch der Marquis de La Valette, mit einem Worte keine der maßgebenden politischen Persönlichkeiten je an die zuerst angedeutete Richtung gedacht,[1] daß die Kaiserliche Regierung nichts getan habe, um unser Werk zu stören oder zu hemmen. Der Plan der Armeeorganisation sei daher auch nicht aus aggressiven Absichten, sondern aus der

[1] Vermutlich war der Marquis de Moustier in die — aus Band I dieser Publikation ersichtliche — Politik des Kaisers im Jahre 1866 nicht so tief eingeweiht, daß ihm die ehrenwörtliche Verbürgung für deren Unschuld hätte schwer fallen müssen.

unbestreitbaren Erwägung hervorgegangen, daß der Einfluß eines jeden Staats auch im friedlichen Rat der Mächte von dem Umfange seiner Streitkräfte abhinge. Die Kaiserliche Regierung habe sich vielmehr die Auffassung angeeignet, daß Frankreich Preußens deutscher Aufgabe keine Hindernisse entgegenzusetzen habe; aber allerdings unter der Voraussetzung, welche sie im guten Glauben für übereinstimmend mit der preußischen Auffassung erachtete, daß Preußen auch seinerseits der Erweiterung der nationalen Machtsphäre Frankreichs (dans ce petit coin du Luxembourg *et de la Belgique*) keine Hindernisse entgegensetzen werde. Nur unter dieser Voraussetzung könne angenommen werden, daß das Gleichgewicht nicht zum Nachteile der Machtstellung Frankreichs erschüttert sei. Deutschland und Frankreich würden dann, dank den Handelsverträgen, welche den Erwerb der Rheinprovinz für letzteres überflüssig machten, friedlich nebeneinander leben können, ganz wie dies bereits zwischen den beiden Westmächten nach Beseitigung aller Vorurteile und der früheren Eifersucht der Fall sei. Hierin liege die große Bedeutung der Luxemburger Frage, deren Lösung im Sinne der Wünsche Frankreichs den Frieden für zehn Jahre sichern würde. Man sage, wir wollten um jeden Preis den Krieg herbeiführen. Er glaube dies nicht. Aber unser Verhalten in dieser Angelegenheit werde für das Urteil, welches sich die öffentliche Meinung in Frankreich darüber bilden werde, entscheidend sein. Er wiederhole, daß er über die Absichten der Königlichen Regierung und die in der gegenwärtigen Lage vom Kaiserlichen Kabinett zu fassenden Entschließungen noch keine bestimmte Meinung aussprechen könne, da er seit den Interpellationen noch keinen schriftlichen Bericht von Herrn Benedetti erhalten habe, auch zuvörderst nähere Nachrichten vom Haag abwarten müsse.

Ich habe den Minister ruhig ausreden lassen und ihn nur ein einziges Mal bei dem Satze, daß man uns die Absicht zuschreibe, den Krieg herbeizuführen, mit der Bemerkung unterbrochen, daß ich hier von vielen Seiten einflußreichen Mitgliedern der französischen Regierung ganz dieselbe Absicht zuschreiben hörte.

Ich erwiderte sodann: Auch ich hätte seit den Interpellationen nur telegraphische Mitteilungen von Eurer Exzellenz erhalten und müßte Anstand nehmen, auf Grund der lakonischen Sätze, welche die letzteren enthielten, mich über die Auffassung der Königlichen Regierung amtlich auszusprechen. Ebensowenig wollte ich meinerseits rekriminieren. Aber ich könnte nicht umhin zu konstatieren, daß in der Angelegenheit nicht nach den Ratschlägen Eurer Exzellenz verfahren worden sei.

Als mich hierbei der Minister mit dem Zugeständnis unterbrach, daß allerdings der König der Niederlande uns von der Sache amtlich Mitteilung gemacht, das französische Kabinett dies aber, wie er es mir nachweisen wolle (und in der Tat bereits früher nachgewiesen hat), nicht allein nicht veranlaßt, sondern auch streng getadelt habe,[2*] erwiderte ich, daß sich hierauf nicht die von Eurer Exzellenz bedauerten Abweichungen beschränkten. Vielmehr hätten Eure Exzellenz nicht allein stets hervorgehoben, daß wir nicht in die Lage gesetzt werden dürften, sei es durch unser Stillschweigen, sei es ausdrücklich

unser Einverständnis zu erkennen zu geben, sondern auch daß wir das Garnisonsrecht nicht direkt zugunsten Frankreichs, sondern nur eventuell zugunsten des Königs-Großherzogs würden aufgeben können, eine Frage, zu deren Erwägung uns durch die in angemessener Form auszusprechenden Wünsche der Bevölkerung oder des Königs der Niederlande, ohne Zusammenhang mit der von Frankreich in Aussicht genommenen Transaktion, ein Anlaß hätte gegeben werden sollen. Ich wies ferner auf die der Sache gegebene Publizität hin, welche im Moment der Vereinigung des Norddeutschen Reichstags doppelt bedenklich geworden sei.

Der Minister fiel hier mit der Bemerkung ein, daß die Publikation von Belgien herrühre und dieser Frankreich gespielte Streich dem genannten Lande nicht vergessen werden solle. Er sage darüber nichts; aber grade sein Schweigen würde der belgischen Regierung unheimlich vorkommen und sei ein Zeichen, daß eine ernste Abrechnung vorbehalten werde. Was den für das Vorgehen gewählten Zeitpunkt anbetreffe, so hätten Eure Exzellenz Herrn Benedetti niemals angedeutet, daß die Versammlung des Reichstags ein Hindernis abgeben könnte. Sonst würde Frankreich keinen Anstand genommen haben, die Sache bis zur Beendigung der Session zu vertagen.

Ich wiederholte, daß ich nicht rekriminieren wolle. Ich wünschte nur, die Tatsachen in ihr richtiges Licht zu stellen und dadurch nachzuweisen, daß, wenn die Angelegenheit nicht den von der französischen Regierung gehofften Verlauf genommen habe, dies nicht unserem Mangel an gutem Willen, sondern Fehlern, Irrtümern oder Mißverständnissen zuzuschreiben sei und Eure Exzellenz ebenso im guten Glauben verfahren wären, wie es der Marquis de Moustier getan habe. Jedenfalls könne ich dem Minister versichern, daß die Regierung Seiner Majestät des Königs von den friedliebendsten und freundschaftlichsten Gesinnungen für den Kaiser beseelt sei, und da ich an der Gegenseitigkeit dieser Gefühle nicht zweifelte, so könne der vorliegende Inzidenzfall meines Erachtens in der bisherigen politischen Richtung beider Mächte keine Änderung herbeiführen.

Da der Minister wiederholt zu verstehen gab, daß er die Angelegenheit noch nicht als definitiv erledigt ansehe, so warf ich im Laufe des Gespräches hin: er müsse vom Haag erfahren haben, daß der König von Holland das Großherzogtum nicht mehr an Frankreich abtreten wolle. Er erwiderte, der König-Großherzog und der Kaiser seien durch gegenseitige Engagements gebunden, denen nur die letzte Formalität fehle (was mir in Verbindung mit früheren Äußerungen den Eindruck machte, als ob das Abkommen paraphiert, aber noch nicht unterzeichnet sei). Der Mangel einer solchen Formalität sei, das müsse er anerkennen, für eine dritte Macht wie Preußen maßgebender, nicht aber für den unmittelbaren Mitkontrahenten, und die französische Regierung werde die Frage zu prüfen haben, ob sie den König der Niederlande von seinen Versprechungen entbinden wolle (délier).

Im Anschluß hieran erlaube ich mir Eurer Exzellenz einige Artikel über die Luxemburger Frage einzureichen, welche das « Pays » gestern abend abdruckte. Dieses Blatt spielt in der ministeriellen Presse dieselbe Rolle wie sein Redak-

teur Granier de Cassagnac im Corps législatif. Es ist das enfant terrible der Napoleonischen Politik, welches seit Monaten die Eroberung von Belgien predigt und zwar vor einigen Tagen vom « Moniteur » desavouiert worden ist, aber doch die Ansichten einflußreicher Kreise repräsentiert. In der von mir angestrichenen Stelle des angeblichen Briefes aus Luxemburg wird gesagt, daß der König-Großherzog die Neutralität verletzen würde, wenn er, ohne dazu verpflichtet zu sein, fortführe, einer preußischen Garnison in einer zwei Meilen von der französischen Grenze entfernten Festung Asyl zu geben.

Es ist möglich, daß eine solche Handhabe, um in Verbindung mit den angeblich erteilten Versprechungen auf den König-Großherzog einen Druck auszuüben, damit derselbe wiederum auf die Zession eingehe, in Erwägung gezogen worden ist. Ich glaube aber nicht, daß die französische Regierung sich nach reiflicher Erwägung dazu entschließen werde. Sie kann sich nicht verhehlen, daß, wenn der König-Großherzog jetzt von dem Geschäft zurücktritt, er dies deshalb tut, weil er mit Recht vor Preußen mehr Furcht hat als vor Frankreich, nur daß dieselbe Erwägung auch für sein künftiges Verhalten maßgebend sein muß. Sie dürfte nicht minder einsehen, daß die holländische Nation nur deshalb die Lösung des Bandes zwischen ihrem Souverän und dem Großherzogtum wünschte, weil sie davon kriegerische Verwickelungen, in welche die Niederlande selbst hineingezogen werden könnten, befürchtete, daß sie dagegen den entgegengesetzten Wunsch hegen muß, sobald sich ergibt, daß die Zession für den Frieden gefährlicher wird als die Beibehaltung des status quo.

Nach meiner Überzeugung würde der Kaiser Napoleon seinem Interesse am entsprechendsten handeln, wenn er auf das unter der Voraussetzung der Wünsche des Königs der Niederlande eingegangene Geschäft infolge des Rücktritts des letzteren verzichtete, und dabei, gute Miene zum bösen Spiel machend, den Umstand zu verdecken suchte, daß jener Rücktritt durch die Einwirkung Preußens veranlaßt ist. Er kann auch die Frage als vorläufig vertagt bezeichnen lassen und sich vorbehalten, dieselbe in einem Moment wieder aufzunehmen, welcher für eine ruhige Prüfung günstiger ist als der gegenwärtige, wo die Leidenschaften diesseits und jenseits des Rheins aufgeregt sind. Der in Aussicht gestellte Besuch Seiner Majestät des Königs und des Kaisers von Rußland,[1] an den sich europäische Beratungen eines weiteren Kreises knüpfen können, ist geeignet, in jener Beziehung gewisse Hoffnungen bestehen zu lassen. Es ist wichtig, in einer Angelegenheit Zeit zu gewinnen, für welche sich nach meiner Überzeugung an sich die französische Nation wenig interessiert, die aber durch die damit dem Kaiser Napoleon zugefügte neue politische Niederlage oder durch den Preußen zugeschriebenen bösen Willen eine gefährliche Tragweite bekommen kann. Es liegt meines Erachtens weder in unserem Interesse, daß die Enttäuschung der Gemüter sich gegen den Kaiser, noch daß sie sich gegen uns wende. Es würde jedenfalls eine für eine Reihe von Jahren von der französischen Nation empfundene Erfahrung sein, daß derjenige Souverän, welcher in der Tat im Gegensatz zu den nationalen Traditionen und Vorurteilen eine wohlwollendere Politik Deutschland gegenüber beobachtet hat als irgendeiner

[1] Vgl. S. 268 Anm.

seiner Vorgänger, infolgedessen schwere politische Niederlagen erfahren hat, welche seinen Thron erschüttert oder sogar umgestürzt hätten.

Die Lage des Kaisers ist eine äußerst schwierige und bedarf der größten Schonung. Die vor einigen Stunden verteilte Havassche Korrespondenz bringt zwei Telegramme, welche neue Schläge für ihn enthalten: die Königliche Verordnung über das Anlehen von 30 Millionen und die Petersburger Nachricht, daß das russische Kabinett auf Verlangen Preußens als Mitunterzeichner der Verträge von 1839 die Luxemburger Frage aufnehme und geltend machen werde, daß der Auflösung des Deutschen Bundes ungeachtet jene Verträge nicht aufgehoben seien und die Abtretung Luxemburgs nicht ohne die Zustimmung der Großmächte stattfinden könne. Hinsichtlich der ersteren Nachricht werde ich sofort beruhigende Erläuterungen in die hiesigen Blätter zu bringen suchen. Die zweite würde hier ernüchternd wirken, wenn nicht die preußische Initiative hervorgehoben worden wäre.[1]

Lord Cowley, der ebenso loyal als versöhnlich ist und welcher mir bestätigt hat, daß die Generale, insbesondere auch Fleury den Kaiser zu einem Kriege zu treiben suchen, für welchen Frankreich in keiner Weise vorbereitet sei, hofft, daß man durch die Aussicht auf einen Kongreß beruhigend werde einwirken können. Ihm sowohl als dem Baron Budberg hat Marquis de Moustier versichert, daß Eure Exzellenz mit der Abtretung Luxemburgs völlig einverstanden gewesen wären und nur gewünscht hätten, daß uns ein ohne unser Zutun herbeigeführtes fait accompli von seiten Frankreichs entgegengebracht würde. Ich habe diese Auffassung berichtigt.

Was die Haltung Benedettis anbetrifft, so sehe ich den von Eurer Exzellenz telegraphisch in Aussicht gestellten näheren Mitteilungen mit dem ergebensten Bemerken entgegen, daß derselbe, wie mir heute aus guter Quelle versichert wurde, von hier hat abreisen müssen, ohne vom Kaiser positive Instruktionen habe erlangen zu können, indem letzterer, durch meine Warnungen stutzig gemacht, zu dem von ihm beantragten überstürzenden Gange Seine Ermächtigung nicht habe erteilen wollen. Eure Exzellenz sind besser als ich zu ermessen in der Lage, ob dieser Diplomat wirklich so beschränkt, urteilslos und in Unkenntnis unserer Verhältnisse ist, um ernstlich an die Möglichkeit geglaubt zu haben, im gegenwärtigen Moment einschüchtern und dadurch eine schleunige Lösung herbeiführen zu können? Wenn diese Frage zu verneinen wäre, so müßte man annehmen, daß er mit Bewußtsein auf den Krieg hingearbeitet habe.[3*]

Randbemerkungen Bismarcks:

1* Frankreich ging beide Wege jedenfalls
2* dadurch wurde die Sache nicht ungeschehen
3* Gewiß. Ich habe es ihm selbst gesagt, daß ich es glaubte

[1] Bismarck an Goltz, 8. April 1867, Telegramm: »Wir haben in Petersburg nur den Wunsch ausgedrückt, man möge im Haag zureden, daß der Abschluß unterbliebe, weil wir vor allem der Kriegsgefahr, die im Abschluß lag, vorbeugen wollten. Ob und wie das Zureden stattgefunden hat, wissen wir nicht, vielleicht nach Maßgabe der seit Jahren zwischen beiden höchsten Familien herrschenden Gereiztheit.« (A. A. Berlin.)

402.

Oberstleutnant v. Loë an den Chef des Militärkabinetts, General v. Tresckow

Kopie. A. A. Berlin

Paris, den 5. April 1867

. . . Wie ich Ihnen in meinem letzten Briefe schrieb, so ist die Stimmung hier eine sehr aufgeregte und erbitterte. Die Oppositionsjournale häufen täglich Schmach und Spott auf die Regierung, welche sie als von Preußen mit Füßen getreten darstellen. Es ist dies ein Zustand, welcher in Frankreich unmöglich lange dauern kann. Dabei hetzt die militärische Umgebung des Kaisers täglich mit großer Heftigkeit zum Kriege. Fleury, Le-Bœuf, Frossard sind die Meneurs der Kriegsbande. Fleury hat vor einigen Tagen zu einem meiner Bekannten, der es mir wieder erzählt hat, gesagt: «Pourvu que les Prussiens ne cèdent pas dans la question du Luxembourg! Car pour nous la guerre est la seule issue possible de ce chaos général. Elle empêchera la désorganisation complète de la France et le renversement de la dynastie par les partis ennemis.» Gestern hielt mich Frossard auf der Straße an, machte mir eine Menge Liebeserklärungen über den König und Bismarck, dessen Rede im Reichstag er in perfider Weise interpretierte, und endigte damit, daß Preußen und Frankreich berufen seien, in Frieden zu leben und gemeinsam die Welt zu regieren. Ich entnahm daraus, daß die Chancen für den Krieg gestiegen waren. — Moustier, mit dem Goltz gestern gesprochen, war sehr niedergeschlagen und sagte, er begriffe nicht, warum der König von Holland zurückgezogen habe.

Es entsteht nur die Frage, ob durch diese Wendung ein temps d'arrêt in der Verwickelung eintreten wird. Man sollte es glauben, daß die französische Regierung, von den Holländern im Stiche gelassen, in Verlegenheit sein muß, den casus belli auf Luxemburg zu formulieren, allein bei der hiesigen Kopflosigkeit sind die Ereignisse unberechenbar, — quand l'eau leur montera jusqu'au cou, ils casseront les vitres par un coup de tête quelconque. Heute traf die telegraphische Nachricht unserer Anleihe hier ein, ich weiß noch nicht, was sie hier für einen Eindruck gemacht hat.[1]

Was nun die militärische Situation anbetrifft, so enthielt mein Bericht Nr. 50 alles, was darüber zu sagen ist. Die mexikanischen Truppen sind sämtlich

[1] Über die Stimmung in Paris in den Tagen, wo der Rückzug des Königs der Niederlande bekannt wurde, erzählen die Lebenserinnerungen des späteren Botschafters v. Radowitz, 1, 139: »Der Eindruck davon in Paris, wo man es mit Recht als eine empfindliche Blamage auffaßte, war niederschmetternd. Die Presse schäumte, die Börse bekam einen gewaltigen Schrecken und ließ die französische Rente um zwei Franken fallen, was fast wie ein Kriegskurs wirkte. Die Pariser Gesellschaft, speziell die des Faubourg, wo man seit der österreichischen Niederlage fortwährend mit dem Säbel rasselte, entrüstete sich und wir mußten manche böse Bemerkung hören. Auch so eingefleischte Imperialisten, wie der alte Baron Heeckeren, kamen auf die Botschaft und verkündeten: ‚Si l'affaire en reste là et si l'Empereur ne fait pas la guerre, les militaires le chasseront comme Couza.' Marquis de Moustier hatte zuerst mit dem Grafen Goltz in aufgeregtem und verbittertem Tone geredet, dann änderte er die Sprache, wurde kalt und zurückhaltend, und wir hörten, es sei im Ministerrat beschlossen, jetzt bonne mine à mauvais jeu zu machen, aber sofort Rüstungen und Armeelieferungen in großem Umfange anzuordnen.«

zurück. — Ich wiederhole noch einmal, daß die Armee in keiner Weise schlagfertig ist. — Die Resultate der Mobilmachung für eine erste Aufstellung sind in demselben Berichte detailliert. Ich füge hinzu, daß, wie ich schon in mehreren Berichten angedeutet habe, die Regierung für den Krieg Ausnahmemaßregeln zur Deckung des Leutemangels anordnen wird. Bei der augenblicklichen Stimmung im Lande werden dieselben nicht ungünstig aufgenommen werden. Die erste Maßregel wird ein Dekret sein, welches eine große Anzahl alter und vom Dienst befreiter Soldaten wieder zum Dienst verpflichtet. Fleury hat zu der oben erwähnten Person gesagt: « Nous ne manquons pas d'hommes parce que nous ferons la levée en masse.» — Daß eine solche levée en masse nicht improvisiert werden kann und daher keine geordnete und schnelle Augmentation zuläßt, ist einleuchtend. —

403.

K. K. Militärattaché in Paris, Major Graf Welsersheimb an das K. K. Armee-Oberkommando

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

o. D. (April 1867)

In wenigen Tagen hat sich die Luxemburger Frage zu einer so brennenden gestaltet, daß es zweifelhaft erscheint, ob dieselbe noch wird friedlich ausgeglichen werden können. Ohne in die politisch-diplomatische Entwicklung dieser Frage einzugehen, glaube ich jedoch auf gewisse Tatsachen vom militärisch-politischen Standpunkte hindeuten zu sollen.

Die unvorbereitete Lage der Wehrkräfte des Landes in diesem Augenblicke bezüglich ihrer numerischen Entwickelung und Bewaffnung, welche die Regierung selbst vor der Öffentlichkeit als nicht mehr genügend erklärte, läßt annehmen, daß ein Krieg eben jetzt im ungünstigsten Momente der Regierung vom militärischen Standpunkte nicht erwünscht sein kann, was auch die meisten höheren Militärautoritäten zugestehen.

Die Tatsache, daß bis vor einigen Tagen keinerlei spezielle Vorbereitungsmaßnahmen zu einem Kriege ins Werk gesetzt wurden, und die Regierung auch jetzt nur die notwendigsten und wenigst engagierenden Einleitungen[1] begonnen hat, dürfte die Ansicht unterstützen, daß sie nur durch die Umstände genötiget im gegenwärtigen Momente den Krieg beginnen werde.

Daß aus den bereits bekannt gemachten, infolge der Rückkehr des Expeditionskorps aus Mexiko und der heurigen Lagerprogramme getroffenen Dislokationsveränderungen, welche eben teilweise im Zuge sind und im Vereine mit den infolge der Infanterie-Reorganisation statthabenden Bewegungen zu

[1] Die Fabrik Godillot hat Bestellung auf 500000 Schuhe erhalten und Nachtarbeit eingeführt. Diverse Fabrikanten haben Nachfragen und Aufträge zur Lieferung von Maschinen für Materialerzeugung erhalten, woraus zu schließen, daß die Regierung allerdings die Möglichkeit eines Krieges für naheliegend erachtet und eine großartige Massenentfaltung vorbereitet. Im Kriegsministerium selbst ist ebenfalls eine mehr als gewöhnliche Tätigkeit zu bemerken und das ganze militärische Leben hat einen geschäftig befangenen Charakter angenommen. [Anm. zu dem Bericht.]

den Gerüchten über große Truppenzüge an die deutsche Grenze Veranlassung gegeben haben, wesentlich eine Vermehrung der Garnisonen im Nordostraum von Frankreich resultiert, darf auch nicht der Absicht des unmittelbaren Beginnes eines Krieges zugeschrieben werden. Diese Bewegungen sind seit Monaten vorbereitet und die Kraftverteilung erklärt sich allerdings aus dem Wunsche, für jeden möglichen Fall tunlichst viel Kräfte und Cadres bereits in jenem Raume zu haben, wo es nach der jetzigen politischen Lage immer wird zur Armeeaufstellung kommen müssen — abgesehen von dem Umstande, daß die sanitären und statistischen Verhältnisse jenes Raumes, die größere Menge disponibler Unterkünfte etc. dort einen verhältnismäßig stärkeren Belag angemessen erscheinen lassen, was auch von der französischen Regierung der preußischen als Erklärungsgrund gegeben wurde.

Obwohl nun weder die Berechnung noch die bisherigen Maßnahmen der Regierung deren Absicht auf sofortigen Beginn eines Krieges annehmen lassen, so liegt doch aus inneren Gründen die Möglichkeit hierzu nahe, was ich mir aus den gemachten Beobachtungen und nüchternen Anschauung der faktischen Sachlage in folgendem zu begründen erlaube.

In allen Teilen und Schichten der Bevölkerung Frankreichs ist das Vertrauen erschüttert und herrscht Mißstimmung über die Früchte, welche mancher Schwindel und die vielseitigen Attentate des jetzigen Regimes gegen die Gesetze des natürlichen Rechtes und der Moral in materieller und moralischer Beziehung zur Reife gebracht. Im Lande beschwert man sich über den Stillstand in der Entwicklung des Wohlstandes und der Bevölkerung, über die Stagnation des öffentlichen Lebens, die Korruption der Verwaltung, über die durch die Regierung unterstützte gefährliche Entwicklung des Proletariats, dessen Anforderungen steigen und die Schwierigkeiten der Beschäftigung wachsen. Viele industrielle und finanzielle Unternehmungen erweisen sich als unsolid, und man besorgt in dieser Richtung große Krisen. Der bisherige Trost des Glanzes der äußeren Politik hat sich nun auch in Unmut über die begangenen Fehler und erlittenen « échecs », über die Einflußlosigkeit der öffentlichen Meinung auf die großen Fragen von Wohl und Wehe des Landes verwandelt. In Paris speziell hat infolge der Ausstellung die Spekulation die Preise in jeder Beziehung auf eine Höhe zu schrauben versucht, welche die arbeitenden und unbemittelten Klassen drückt; Arbeiterstreiks entwickeln sich in allen Branchen und die studierende Jugend bereitet Demonstrationen vor.

In der Armee selbst haben die jüngsten großartigen Erfolge anderer Unmut erregt und die Zuversicht mehr erschüttert, als man gestehen will, was [den] dem französischen Soldaten notwendigen Dünkel geniert, und Broschüren erscheinen zur rechten Zeit als wahre Oppositionsprogramme.

So wie die Regierung in allem und jedem die Rolle der Vorsehung für das Land übernahm, wird sie nun auch für alles verantwortlich gemacht, und die Logik der Tatsachen wendet sich gegen selbe, nun der Nimbus der Unfehlbarkeit und des Glückes von ihr gewichen, dieser wesentliche Rechtstitel ihrer Existenz in der öffentlichen Meinung, bei dessen Erlöschen man sich ganz unbefangen mit dem Gedanken eines Wechsels befaßt.

Der großen Mehrheit im Lande ist der Krieg aus inneren politischen und nationalökonomischen Gründen keineswegs erwünscht — in der Armee ist man zwar nervös und ungeduldig, sich ihrer in Frage gestellten ersten Rolle in Europa je eher je lieber mit einem Satze wieder zu versichern, doch erscheint es fraglich — und der ruhiger denkende Teil fühlt dies, — ob das gerade jetzt so sicher zu erreichen und ob der Impuls, mit welchem man ohne Zweifel in die Aktion gehen wird, auch genügen werde, den Feind über den Haufen zu werfen und den fatalen Eindruck der Zündnadelgewehre, deren man selbst nur zum kleinen Teile besitzen würde, zu paralysieren.

Trotz alledem erscheint die Möglichkeit eines Krieges sehr nahe, zu welchem eine gewisse Partei den Kaiser drängt und in welchen er das Land stürzen wird, sobald die Überzeugung feststeht, daß nur die Wahl zwischen diesem bleibt, der möglicherweise gelingen könnte, oder einer Revolution, welche seiner Dynastie und ihren Geschöpfen verderblich werden müßte. Findet man hiezu die Zeit, so wird man so viel als möglich hiervon zu benützen trachten, um durch die willfährige Publizistik sich dazu treiben zu lassen, und die allgemeine Stimmung durch die Stimulanzen, für welche der nationale Charakter allezeit empfänglich ist, zu bearbeiten, dadurch die Votierung des Wehrgesetzes zu beschleunigen oder überhaupt die Bewilligung für ausgedehnte Kraftaufgebote zu erlangen, mittlerweile die Bewaffnung möglichst weit vorzutreiben und alles Sonstige für eine großartige Kraftentfaltung systematisch vorzubereiten.

Sollte jedoch — wie wahrscheinlich — in Deutschland beizeiten die Überzeugung vom Ernste des Krieges und demgemäß ein aktives Vorgehen in den Rüstungen von jenseits sich entfalten, so habe ich von gut informierter Quelle die Absicht andeuten gehört: die größere Zentralisation im allgemeinen und den relativ höheren Friedens- und bereiteren Cadrestand der französischen Armee zu benützen, um alles Disponible und sofort Aktivierbare (Reserven) womöglich binnen sechs Wochen an die Grenze zu werfen[1] und mit einer, wenn auch nur 150000—200000 Mann starken Armee die Deutschen, wenn sie noch nicht fertig entwickelt und vereint sind, zu überfallen und zu sprengen.[2]

Man rechnet hier, daß in kurzer Zeit Frankreich mit einer an Zahl und Operationsfähigkeit überlegenen Armee werde auftreten können und ein erster Erfolg nicht nur von entscheidender moralischer Wirkung auf die Streitkräfte sein, sondern auch auf das Verhalten der deutschen Kleinstaaten mächtig einwirken werde . . .

[1] Von der Broschüre des Generals Trochu wurden binnen zwei Wochen sechs Auflagen vergriffen. In hochgestellten, auch militärischen Kreisen ist man sehr unzufrieden darüber, obwohl die Regierung gute Miene macht und verbreiten läßt, daß der Kaiser selbst General Trochu habe kommen lassen, um mit ihm darüber zu sprechen, was nicht richtig ist. [Anm. zu dem Bericht.]

[2] Bezüglich des Pferdebedarfs für die Artillerie und den Train, welcher verhältnismäßig sehr groß wäre, reflektiert man eventuell auf Requisitionen gegen Abschätzung und Entschädigung, namentlich in den großen Zentren. [Anm. zu dem Bericht.]

404.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Geheim

Berlin, den 6. April 1867

Die Sprache, welche Herr Marquis de Moustier nach Ihrem gefälligen geheimen Bericht Nr. 114 vom 1. d. M.[1] in den letzten Unterredungen mit Eurer Exzellenz geführt hat, stimmt mit derjenigen Sprache überein, welche ich von Herrn Benedetti hier vernommen habe; beide behaupten, der Kaiser könne in der Luxemburger Angelegenheit nicht zurückweichen, und drohen mit einer kriegerischen Politik, wenn nicht mit unmittelbarem Krieg. Der ganze Verlauf der Frage in der letzten Zeit läßt mir allerdings die von Eurer Exzellenz angedeutete und Ihnen von unterrichteter Seite ausgesprochene Vermutung sehr wahrscheinlich werden, daß einflußreiche Personen, zu denen der Minister und namentlich der Botschafter selbst gehören, den Kaiser durch absichtlich genährte Illusionen in eine Position haben drängen wollen, aus welcher kein Zurückweichen mehr möglich, sei es in der bestimmten Aussicht auf Krieg, sei es in der trügerischen Hoffnung, uns durch Einschüchterung zum Nachgeben zu bewegen.

Ein Rückblick auf die ganze Entwicklung unseres vertraulichen Verkehrs mit dem Kaiserlichen Kabinett über diesen Gegenstand läßt mich zwei Perioden erkennen, welche einen sehr verschiedenen Charakter tragen.

Ich rechne die erste Periode etwa bis zur letzten Reise Benedettis nach Paris oder dem Briefe des Marquis de Moustier an denselben.[2] Während dieses ganzen Stadiums konnten wir annehmen, daß wir uns auf gleicher Linie bewegten. Es trat zwar auch damals eine Ungeduld auf den Besitz Luxemburgs hervor, von welcher ich dringend abmahnte. Eure Exzellenz werden sich erinnern, wie oft ich auf die Geringfügigkeit des Objekts aufmerksam gemacht und gebeten habe, um eines so kleinen Vorteils willen nicht die Beziehungen zwischen beiden Ländern, nicht die Sympathien, welche der Kaiser in Deutschland gewonnen hatte, zu kompromittieren!; wie oft ich auf die Gefahren hingewiesen, welche aus der Wirkung auf die öffentliche Meinung und das Nationalgefühl der Deutschen hervorgehen könnten! Da man in Paris danach das Objekt hartnäckig festhielt, zeigten wir uns bereit, den Wünschen Frankreichs nicht zuwider zu sein, soweit unsere Stellung in Deutschland dies möglich machte, und ich durfte annehmen, daß man in Paris dieser Stellung Rechnung tragen und diejenigen Wege einschlagen würde, welche uns unsere Haltung erleichtern, ja erst möglich machen würden. Diese Wege sind oft zwischen Herrn Benedetti und mir in derselben Weise besprochen, wie in meiner Korrespondenz mit Eurer Exzellenz. Es gehörte dazu vor allem, daß wir auf eine für das Nationalgefühl nicht verletzende Weise unsere Garnisonsrechte aufgeben könnten, und zwar vorher, ehe im Publikum von irgendeiner Zession des Großherzogtums

[1] Nr. 392.

[2] Reise Benedettis nach Paris am 13. März 1867. Brief Moustiers vom 4. März 1867 (Nr. 354).

die Rede wäre. Ich konnte an die Ausführbarkeit des Gedankens glauben, weil nach meiner Überzeugung der strategische Wert der Festung ein geringer war und weil ich der öffentlichen Meinung, wenn sie nicht durch hervortretende französische Gelüste aufgeregt würde, Besonnenheit genug zutrauen durfte, um nach erfolgter Räumung wegen einer Zession des Territoriums an Frankreich nicht um eines so geringfügigen Objektes willen einen Angriffskrieg gegen Frankreich zu verlangen. Daß hierdurch auch die Zustimmung Seiner Majestät des Königs wesentlich mit bedingt sein und daß diese durch ein Drängen Frankreichs und peremptorische Forderungen niemals erreicht werden würde, wußte Herr Benedetti so gut, wie Sie und ich es wissen. Wollte er dieselbe erlangen, so mußte er mir Zeit lassen, die Sache vorzubereiten. Ich versuchte dies meinerseits durch die Einholung militärischer Gutachten, welche zwar meiner eigenen Auffassung von der Bedeutung Luxemburgs und früheren mündlichen Äußerungen der betreffenden Militärs nicht entsprachen, aber doch die Diskussion offen ließen.[1] Auf französischer Seite erklärte ich als die geeigneten Mittel die Veranlassung von Äußerungen luxemburgischer Einwohner, nicht in öffentlich aufregender Weise, sondern in anständigen friedlichen Petitionen, und nicht schon auf eine Veränderung der Souveränität, sondern auf eine Befreiung der Stadt von der Garnison und den Unbequemlichkeiten einer Festung gerichtet. Wenn dann der König-Großherzog, auf diese Wünsche seiner Untertanen und auf die Zweifelhaftigkeit der von ihm bestrittenen Fortdauer unseres Garnisonsrechts gestützt, uns den Wunsch aussprach, daß wir unsere Garnison zurückziehen möchten, so war für uns die Möglichkeit gegeben, dies zu tun, ohne das Ehrgefühl der Nation zu verletzen. Es wären dann schwerlich die nationalen Leidenschaften und Fragen des militärischen Ehrgefühls ins Spiel gekommen. Immer habe ich fest daran gehalten, daß dies ein erstes, nicht zu überspringendes Stadium sein, daß die Abtretung selbst erst in zweiter Linie zur Sprache kommen müsse, und wenn mir Herr Benedetti andeutete, daß man in Paris nunmehr entschlossen sei, die Initiative, welche ich für uns als unmöglich bezeichnet hatte, in die Hand zu nehmen, so konnte ich das nur in diesem Sinne verstehen, und ich durfte daher glauben, wesentlich mit dem Kaiser, welchen Eure Exzellenz wiederholt in derselben Weise gesprochen, und mit seinen Organen auf demselben Boden mich zu befinden. Während dieser ganzen Zeit haben unsere Verhandlungen sich auf dem Terrain bewegt, daß ich und (?) bislang ohne Erfolg meine Bereitwilligkeit betätigte, den König zur Räumung Luxemburgs zu bewegen und Mittel und Wege zu finden, um Seiner Majestät diesen Entschluß ohne Verletzung des deutschen Gefühls möglich zu machen. Über diese Linie hinaus hat Benedetti niemals eine Zusicherung von mir erhalten, auch später nicht. Ich bin, ehrlich bestrebt, das Ziel zu erreichen, auf dieser Basis bis heut stehen geblieben, während Frankreich oder Benedetti seitdem, in der zweiten Phase der Sache, auf eigene Hand und eigene Gefahr mit Holland verhandelt haben.

Die zweite Phase, deren Anfangspunkt ich oben ungefähr bezeichnet habe, hat mir leider gezeigt, daß dies wenigstens von da an nicht mehr der Fall war.

[1] Vgl. Nr. 338.

Man schlug, ohne uns auch nur eine Andeutung davon zu geben, im Haag und in Luxemburg seine eigenen Wege ein, welche von den von mir empfohlenen diametral verschieden waren, indem sie die ganze Sache auf den Kopf stellten und mit einer kaum erklärlichen Hast und Ungeduld erst die Zession herbeizuführen suchten, um dann von uns das Aufgeben der Festung zu verlangen. Man verhüllte dies hinter ein System von Unaufrichtigkeiten, Reticenzen und Versuchen, uns zu kompromittierenden Äußerungen zu bringen, die man vielleicht dem Kaiser gegenüber zur Erweckung von Illusionen oder zu Kompromittierung unserer Stellung benutzen wollte. Es mußte uns zuerst schon auffallen und uns mißtrauisch machen, als mit einemmal und ohne die mindeste Provokation oder den geringsten Anlaß von unserer Seite in Holland eine gegen Preußen gerichtete Agitation auftauchte, welche von Drohungen und Anforderungen Preußens sprach, die, wie die Verbreiter selbst am besten wissen müßten, ganz aus der Luft gegriffen waren, eine Agitation, welche man in Holland selbst auf französische Quellen zurückführt.[1] Ich erinnere mich ferner aus dieser Zeit eines mir schon damals aufgefallenen Versuches von Herrn Benedetti, mich zum Aussprechen eines Wunsches in bezug auf Rektifikation unserer Maasgrenze zu verlocken, — welcher freilich ohne allen Erfolg blieb.[2] Aus Petersburg wurde uns geheim angedeutet, Frankreich unterhandle im Haag über Abtretung, wir hielten damals noch für unmöglich, daß Frankreich dies ohne unser Wissen tun werde. Dann kam der Brief des Herrn Marquis de Moustier an Herrn Benedetti,[3] welcher mir von letzterem mit insidiösen Worten, welche die Mitteilung als eine zufällige und beiläufige behandelten, übergeben wurde, so daß ich Eurer Exzellenz schon gleich bei der Mitteilung denselben als einen Versuch bezeichnete, uns zu kompromittierenden Äußerungen oder zu einem nicht minder kompromittierenden Stillschweigen zu verleiten.[4] Ich habe diesen Brief sofort dem König vorgelegt und Seiner Majestät ausgesprochen, daß derselbe einen uneingestandenen Zweck haben müsse, wahrscheinlich den, uns darauf vorzubereiten, daß Frankreich nunmehr im Haag verhandeln werde. Es war dies um so mehr anzunehmen, als die Behauptung des Briefes, daß ich die Räumung der Festung im Falle der Abtretung des Landes für selbstverständlich erklärt hätte, nur auf einer absichtlichen Erfindung Moustiers oder Benedettis beruhte, indem diese Frage zwischen letzterem und mir überhaupt niemals zur Sprache gekommen war, was ich schon damals nicht verhehlte. Seine Majestät äußerten, was ich Eurer Exzellenz bereits früher erwähnt habe, daß in einem solchen Falle die Verantwortlichkeit für die Abtretung des Großherzogtums auf den König-Großherzog fallen würde. Ich habe diese Äußerung damals auch Herrn Benedetti mitgeteilt und sie allerdings als einen günstigen Schritt auf dem von uns wiederholt besprochenen Wege bezeichnet, in der Voraussetzung natürlich, daß zunächst der König von Holland nur darüber werde sondiert werden, ob er die

[1] Vgl. Nr. 360 Anm., Nr. 363.
[2] Vgl. Nr. 289.
[3] Nr. 354.
[4] Vgl. Nr. 363.

Hand zur Zession überhaupt bieten und auf den von uns beabsichtigten Plan, unsere Räumung herbeizuführen, eingehen werde. Die Auffassung, daß uns nach der Zession nichts übrig bleiben werde, als aus Luxemburg herauszugehen, habe ich, wie Eure Exzellenz sich erinnern werden, sofort als eine Lüge bezeichnet. Ungefähr gleichzeitig hat Herr Benedetti mir ein Telegramm seines Ministers beiläufig und ohne alle Erläuterung mitgeteilt, worin gesagt war: «Nous mettrons les fers au feu à la Haye »,[1] das ist nach seinem eigenen Zugeständnis alles, was er mir jemals über die französischen Unterhandlungen im Haag gesagt hat. Ich konnte diese Redensart nur im Sinne unserer früheren Besprechungen verstehen und nahm, wie gesagt, an, daß man den König der Niederlande nur sondieren wolle, ob er überhaupt und in der beabsichtigten Weise geneigt sei, auf das Geschäft einzugehen oder ob etwa zu befürchten sei, daß er, gereizt oder erschreckt, die Einmischung anderer Mächte oder der Öffentlichkeit herbeiführen werde. Keineswegs aber konnte ich vermuten, daß Benedetti durch eine beiläufige und dunkle Redensart mir hätte die wichtige Tatsache mitteilen wollen, daß Frankreich ohne unser Wissen und Einverständnis eine positive Unterhandlung und einen unmittelbaren Abschluß eines Staatsvertrages über die Hauptfrage im Haag betreibe. Und doch hat Herr Benedetti jetzt die Stirn, mir gegenüber zu behaupten, daß jenes « mettre les fers au feu » gar nichts anderes hätte bedeuten können als den sofortigen unwiderruflichen und öffentlichen Abschluß des ganzen Geschäfts, und daß ich damit genügend orientiert gewesen wäre, um meine Bedenken äußern zu müssen, falls ich welche gehabt hätte. Ich habe ihm erwidert, daß ich es mit der Offenheit, mit der ich die Sache stets besprochen hätte, nicht verträglich finde, sich auf solche dunklen, für mich nicht verständlichen Redensarten, die er in unscheinbarer Weise fallen gelassen, zu berufen. Er hat mir zugeben müssen, daß zwischen uns der Plan, den König-Großherzog zu einer direkten Abtretung schon jetzt zu bewegen, niemals zur Sprache gekommen. Hatte man diese Absicht, so mußte man uns offen davon in Kenntnis setzen, wenn man ehrlich zu Werke gehen wollte. Wir haben aber die erste Nachricht über die Verhandlungen mit dem König der Niederlande aus St. Petersburg erhalten, und obgleich sie mit großer Bestimmtheit auftrat, hatten wir doch so volles Vertrauen in die Offenheit und die Klugheit des französischen Kabinetts, daß diese Nachricht uns vollkommen ungläubig fand.

Was hat man in Paris getan? Man hat, statt unsere Stellung zu menagieren, sie auf das äußerste kompromittiert. Man hat, ehe die Frage wegen des Garnisonsrechts erledigt war, mit dem König-Großherzog heimlich über Abtretung verhandelt und die Sache dem Abschluß nahegebracht; man hat dann vor dem eigentlichen Abschluß selbst den König noch in die Lage versetzt, uns um Rat zu fragen und dadurch die Verantwortlichkeit, welche nicht auf uns zu werfen seit Monaten der Zweck der Unterhandlungen war, auf uns zu wälzen. Gerade diese vorherige Anfrage bei uns[2] war das, was man unter allen Umständen hätte vermeiden müssen. Daß man die Anfrage nachher getadelt hat, ist keine

[1] Vgl. S. 207, Anm. 2.

[2] Nr. 380.

Remedur in der Sache, man hätte im Augenblicke, wo der König die Absicht einer Anfrage aussprach, die ganze Sache sistieren und uns avertieren müssen, damit wir unseren Rat über die schon dadurch verfälschte Situation aussprechen konnten. Der König-Großherzog hat rechtzeitig, wie ich nach bestimmten Erklärungen aus dem Haag weiß, dem französischen Gesandten die Absicht ausgesprochen, nicht ohne Preußens Zustimmung vorzugehen. Es war damals alle Zeit vorhanden, sich an uns zu wenden. Aber im Haag behauptet man, daß man dem König-Großherzog eingeredet habe, er sei unserer Zustimmung unter allen Umständen sicher und könne daher die Anfrage ohne Besorgnis tun. Der Brief des Marquis de Moustier an Herrn Benedetti hatte, wie wir nun ganz klar sehen, offenbar den Zweck, unsere Zustimmung, ohne daß wir selbst es wußten, zu dieser uns neuen Wendung der Dinge zu konstatieren, während wir selbst noch in dem Wahne befangen waren, daß das französische Kabinett sich auf der früher von uns besprochenen Linie bewege. Man wollte den Schein erwecken und etwa dem Kaiser Napoleon einreden können, als hätten wir unsere Einwilligung im voraus und unbedingt zu einer Transaktion gegeben, von welcher wir nichts wußten und über die man uns absichtlich im dunkeln ließ. Die Vermutung liegt in der Tat sehr nahe, daß man auch dem Kaiser Napoleon gegenüber dasselbe Verfahren beobachtet und daß Herr Benedetti durch seine Berichte in Paris die ganze Sache so dargestellt habe, als hätte er hier alles das gesagt, was er verschwieg, und als hätte ich jemals die ihm bekannten Vorbedingungen der Zustimmung Seiner Majestät des Königs zur Räumung der Festung aufgegeben. Daß er dies nicht in gutem Glauben tun konnte, zeigt der Rückblick auf den ganzen Gang der Verhandlung.

Die üble Folge dieser Unaufrichtigkeiten und der Überstürzung, von der ich so oft abgemahnt habe, beweist sich besonders in der berechneten Hast, mit welcher man, noch ehe die Sache im Haag abgemacht war, durch die Mitteilungen nach Luxemburg die ganze Sache in die Öffentlichkeit gebracht hat, dadurch den Luxemburgern, auf deren Abneigung gegen den Übergang unter französische Herrschaft man vielleicht nicht gerechnet hatte, Gelegenheit gegeben, durch unzählige Telegramme und Zuschriften nach Deutschland[1] das Nationalgefühl aufzuregen und die ganze Frage dem Gebiet politischer Berechnung zu entziehen und sie zu dem zu machen, was man vor allem vermeiden mußte, zu einer Frage des nationalen Ehrgefühls. Man hat uns vor die unwillkommene Wahl gestellt, entweder einer französischen Sommation gegenüber aus Luxemburg abzuziehen und dadurch unsere Stellung in Deutschland unheilbar zu verderben oder die Folgen eines Bruchs mit Frankreich zu akzeptieren. Wird uns diese Alternative aufgedrungen, so kann unsere Wahl nicht zweifelhaft sein.

Wenn ich nun noch hinzurechne, daß man dazu den für diese Frage allerbedenklichsten Zeitpunkt gewählt hat, nämlich den der entscheidenden Verhandlung mit dem Norddeutschen Reichstage, so drängt sich wieder der von mir schon angedeutete Verdacht auf, daß der letzte Gedanke des französischen

[1] Über die Stimmungen in Luxemburg während der Krisis vergleiche meine Biographie Rudolf v. Bennigsens 2, 43 ff.

Kabinetts die Absicht sei, uns vor der öffentlichen Meinung in Deutschland zu kompromittieren, damit wir uns entweder Frankreich ganz in die Arme werfen und seine Bedingungen annehmen oder in dem von Frankreich zu wählenden Momente unter ungünstigen Chancen den Krieg führen müßten.

Dieser Verdacht ist besonders durch das Verhalten Benedettis in den letzten Tagen seit dem Ruchbarwerden der niederländischen Transaktion und ihres Eindruckes auf die Stimmung Deutschlands verstärkt worden. Dasselbe trug eben den Charakter der Unaufrichtigkeit, den ich aber dem ganzen zweiten Stadium unserer Verhandlungen habe zuerkennen müssen, und dazu den der Rücksichtslosigkeit und Einschüchterung. Während wir vom Haag die bestimmtesten Versicherungen erhalten, daß das Geschäft nicht abgeschlossen sei, daß der König der Niederlande zurücktreten könne und zurücktreten werde, behauptet Herr Benedetti hier mir gegenüber, das Geschäft sei fertig, der Kaiser und der König gebunden und Frankreich könne und werde nicht zurücktreten. Und nicht allein mir gegenüber wird diese Sprache geführt, sondern der französische Botschafter trägt dieselbe Auffassung hier überall in diplomatischen und nichtdiplomatischen Kreisen zur Schau, und Herr Lefebvre, dessen Auftreten ich überhaupt nur ebenso taktlos als übelwirkend bezeichnen kann, scheint seinen Chef darin noch zu überbieten. Herr Benedetti aber wenigstens sollte das hiesige Terrain jetzt hinreichend kennen, um zu wissen, daß solche Einschüchterungsversuche, die ihm anderswo gelungen sein mögen, hier nur das ganz entgegengesetzte Resultat haben können. Was sollen wir von den Absichten Frankreichs denken, wenn, nachdem ich Herrn Benedetti den Ernst der Situation auf die eindringlichste Weise vorgehalten und die Unmöglichkeit für uns, in dem gegenwärtigen Augenblicke vor dem Vorgehen Frankreichs zurückzuweichen, dargelegt, man nicht allein in Paris erklärt, auf der Sache zu bestehen, sondern am 2. April in St. Petersburg nach einer uns von dort zugehenden telegraphischen Nachricht in offizieller Weise den Abschluß des Vertragsgeschäfts mitteilt?[1] Das heißt allerdings, die Schiffe hinter sich verbrennen. Und Herr Benedetti wird nicht sagen können, daß ich ihm nicht rechtzeitig so gesprochen. Noch vor der Interpellation, zuletzt am

[1] Vgl. dazu ein Promemoria Thiles vom 6. April: »Herr v. Oubril teilt vertraulich mit, daß Baron Talleyrand dem Fürsten Gortschakoff nochmals (es erhellt jedoch nicht, ob vor oder nach dem Rücktritt des Königs der Niederlande von dem Verkaufsprojekt) die Erwerbung Luxemburgs als eine vollendete Tatsache bezeichnet und gebeten habe, Rußland möge dieserhalb auf Preußen mäßigend einwirken (agir dans le sens de la modération), der Vizekanzler habe ihm darauf erwidert, daß letzteres nicht tunlich sei, « puisque la Prusse n'était pas aggressive ». Bei dieser Gelegenheit erwähnte Herr v. Oubril noch im engsten Vertrauen, daß der ursprünglich von Frankreich im Haag gestellte Antrag wegen Luxemburg folgendergestalt motiviert gewesen sei:

Der Besitz des Großherzogtums sei für Frankreich eine politische und strategische Notwendigkeit, und wenn Holland sich der friedlichen Abtretung im Wege des Kaufes entziehe, so werde der Krieg (mit Preußen) unvermeidlich und Holland würde denselben mithin zu verantworten haben.

Herr v. Oubril schloß mit der ganz vertraulichen Bemerkung, daß er diese Notizen nicht von Petersburg sondern durch Lord Loftus bekommen habe, weshalb er um strenge Diskretion bat.« (A. A. Berlin.)

31. März, habe ich ihm den vollen Ernst der Lage dargelegt, ihn dringend gebeten, sofort zu telegraphieren, man möge die Sache vertagen, und mich dabei des Ausdrucks bedient: « Nous sommes acculés ». Sollte Herr Benedetti es nicht für nötig oder nicht in seinem Interesse gehalten haben, dies in Paris zu melden und dadurch Illusionen zu zerstören, die er leichtsinniger- oder böslicherweise hervorgerufen hat? Daß uns diese Art des Verfahrens mit dem größten Mißtrauen auch für die Zukunft erfüllen mußte, brauche ich nicht erst ausdrücklich zu bemerken. Wie können wir uns auf irgendeine vertrauliche Annäherung einlassen, wenn wir befürchten müssen, daß unsere wohlmeinenden Absichten der Verständigung jeden Augenblick, sei es durch eine leidenschaftliche Ungeduld und Begehrlichkeit, sei es durch Intrigen der Organe des französischen Kabinetts durchkreuzt werden?

Eure Exzellenz werden bei Ihren Unterredungen über diese Angelegenheit, welcher inzwischen durch das Zurücktreten des Königs der Niederlande vom Vertragsgeschäft vielleicht ihre Aktualität genommen ist, mit Wahrheit behaupten und nachweisen können, daß das Mißlingen derselben nicht unserem Mangel an gutem Willen, sondern einzig und allein der Ungeduld und Unvorsichtigkeit und — ich muß hinzusetzen — der Unaufrichtigkeit zuzuschreiben ist, mit welcher uns gegenüber, von Benedetti wenigstens, verfahren worden ist. Letzterer hat natürlich den letzten Rest von Vertrauen bei uns eingebüßt.

405.

Graf Perponcher an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Haag, den 6. April 1867

Wie ich aus guter Quelle erfahre, gibt der französische Gesandte zu verstehen, daß Abtretung Luxemburgs an Frankreich nur für den Augenblick aufgegeben, später, nach Entlassung des Reichstags, mit Gutheißen Preußens zustande kommen werde. Hieraus Unsicherheit für Regelung der Stellung Luxemburgs, namentlich bei zweifelhafter Disposition Tornacos,[1] welcher dadurch begegnet werden könnte, daß die telegraphisch berichtete Frage Tornacos wegen Militärkonvention bejahend beantwortet würde.[2]

Der Plan wegen Abdankung zugunsten Prinz Heinrichs der Niederlande gewinnt Terrain. Entschluß darüber nicht gefaßt.

[1] Luxemburgischer Staatsminister.

[2] Bismarck antwortete am 7. April: »Nachdem die Sache einmal in die Öffentlichkeit gebracht und dort wie geschehen aufgenommen, werde es für uns schwer sein, nach Schluß des Parlaments, dem sofort der preußische Landtag folgt, andere Stellung zur Sache zu nehmen als bisher. Jetzt auf Antrag Tornacos, der für Frankreich gewonnen sein soll, einzugehen und Militärkonvention mit Luxemburg zu schließen, würde in Frankreich wieder aufregen. Will man Frieden, so muß die Sache in statu quo ruhen.« (A. A. Berlin.)

406.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 6 avril 1867, 9^{55} p. m.; arr. 7. 4. 7^{12} a. m.

On reculera dans la question du Luxembourg, mais on se fait des illusions sur les alliances que l'on essayera de contracter en vue d'une guerre à laquelle on se prépare. Große Gereiztheit gegen Preußen in den Tuilerien. On reproche à la Prusse d'avoir tendu un piège. L'Impératrice très inquiète des bruits d'alliance entre l'Autriche et la Prusse. J'ai profité de cette occasion pour reprocher les fautes commises à partir de Sadowa et du 1er janvier.[1] Annäherungsversuche zu gewärtigen.

407.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Lettre particulière

Vienne, le 8 avril 1867

... Les appréhensions du Gouvernement français sur l'attitude de l'Autriche m'ont d'ailleurs été confirmées par le dernier entretien que je viens d'avoir avec le Duc de Gramont avant son départ pour Paris. Il m'a donné à entendre qu'une guerre entre la France et la Prusse devenait une éventualité assez probable et il croyait devoir me demander ce que ferait l'Autriche en pareil cas. Je lui ai dit sur le ton de la plaisanterie que semblable question m'avait déjà été plus d'une fois adressée lorsque j'étais Ministre du Roi de Saxe; que je ne m'étais, même alors, pas toujours cru obligé d'y répondre catégoriquement, mais qu'aujourd'hui, où j'avais l'honneur d'être Ministre de l'Empereur d'Autriche, j'étais bien décidé à ne point répondre à des demandes de ce genre.

Parlant ensuite plus sérieusement j'ai dit à l'Ambassadeur à peu près ce que je Vous écris au commencement de cette lettre sur la liberté d'action pleine et entière que j'avais pris soin de nous réserver de tous les côtés. Je me poserai à moi-même, ai-je ajouté, deux questions, auxquelles je puis répondre positivement et qui Vous préciseront encore notre attitude:

Avons-nous pris un engagement quelconque envers Berlin? Non.

Songeons-nous à y opérer un rapprochement? Non.

Telle est aujourd'hui notre situation. Quant à ce que nous pourrons faire demain, je ne Vous le dirai pas, — ai-je encore ajouté au Duc de Gramont — par la bonne raison, que je ne le sais pas moi-même et je ne veux pas m'engager d'avance.

L'Ambassadeur protesta qu'il avait obtenu tout ce qu'il pouvait désirer en fait d'explications et il m'assura qu'on serait satisfait à Paris.

[1] Vgl. Nr. 328.

408.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Réservée

Vienne, le 8 avril 1867

Dans la dernière conversation que j'ai eue avec Mr. le Duc de Gramont, cet Ambassadeur a laissé tomber quelques insinuations qui pourraient me faire croire que le Gouvernement français verrait sans déplaisir l'Autriche offrir ses bons offices à Paris et à Berlin, afin d'arranger l'affaire du Luxembourg. Il serait possible en effet de songer à une semblable médiation sur une des deux bases suivantes:

1°. Le Luxembourg resterait à la Hollande et la Prusse évacuerait la forteresse en renonçant au droit de garnison.

2°. Le Luxembourg serait réuni à la Belgique qui céderait en échange à la France une bande de territoire comprenant les petites forteresses qui ont été laissées à la France en 1814 et reprises en 1815.

Dans l'une et l'autre de ces deux combinaisons il est à prévoir que l'on insisterait sur la démolition des fortifications; dans la première ce serait la Prusse, dans la seconde ce serait la France qui la demanderait.

Si nous étions assurés d'avance qu'une médiation de l'Autriche sur une de ces bases serait acceptable aussi bien à Paris qu'à Berlin, nous ne demanderions pas mieux que de faire une démarche dans ce sens. Nous désirons trop le maintien de la paix générale pour ne pas être prêts à donner cette preuve de notre bonne volonté. Mais nous tenons à être assurés d'avance qu'une pareille offre de médiation serait vue avec plaisir par les parties les plus intéressées. Nous ne voudrions pas sortir de notre attitude de réserve sans une chance de succès à peu près certaine.

Veuillez donc, mon Prince, sonder confidentiellement le terrain à cet égard et m'informer le plus tôt possible si les insinuations de Mr. le Duc de Gramont ont été l'expression véritable d'un vœu de son Gouvernement. Je chargerai le Comte de Wimpffen de sonder également de son côté le terrain à Berlin et le résultat de cette double démarche nous indiquera ce que nous devrons faire. Je vous recommande encore de ne pas donner lecture de la présente dépêche afin de ne pas compromettre le Duc du Gramont.

409.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 8. April 1867

Der Kaiser hat gestern den großbritannischen Botschafter kommen lassen und seinen Rat über die Luxemburger Angelegenheit verlangt. Derselbe hat sehr versöhnlich gesprochen und auf eine Konferenz der Unterzeichner der Verträge von 1839 als ein mögliches Mittel hingewiesen, um zu einer für beide

Teile ehrenvollen Transaktion zu gelangen. Der Kaiser hat dieses nicht zurückgewiesen. Er stellt in Abrede, daß der König der Niederlande von dem Geschäft zurückgetreten sei. Graf Zuylen habe nur erklärt, daß das Niederländische Gouvernement sich nicht mehr mit der Sache befassen wolle und der französische Gesandte sich deshalb künftig an die luxemburgische Regierung zu wenden habe. In einem heute früh abgehaltenen außerordentlichen Ministerrat ist die Erklärung beschlossen worden, welche Marquis Moustier heute infolge der Anmeldung einer Interpellation im Gesetzgebenden Körper gegeben hat und die ich besonders telegraphiere. Vorlage von Aktenstücken wurde demnächst verweigert, weil keine vorhanden. Herr Thiers und Berryer bestehen auf der Interpellation, welche die Büros wahrscheinlich nicht zulassen werden.

Lord Cowley hält Konferenz und Kompromiß etwa auf der Grundlage der Neutralität des Großherzogtums Luxemburg in den Händen des bisherigen Souveräns und Ausschließung jeder fremden Garnison in der zu entwaffnenden Festung für notwendig, um den Frieden dauernd zu erhalten, ist aber im Zweifel, welche Macht die Konferenz vorschlagen soll.[1]

410.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 9. April 1867

Marquis de Moustier hat mir gesagt, er werde sich für den ihm noch zweifelhaften Fall, daß die angekündigten Interpellationen zugelassen würden, ganz auf der Linie der gestrigen Erklärung halten[2] und darüber nicht hinausgehen. Er hat an Herrn Benedetti eine nicht zu amtlicher Mitteilung bestimmte Depesche gerichtet, in welcher er sich darauf beschränkt, Eurer Exzellenz Erklärungen im Parlament als einen schätzbaren Beitrag zum neuen öffentlichen Recht[1*] zu konstatieren, ohne daraus Konsequenzen zu ziehen und von der

[1] Die telegraphische Antwort Bismarcks vom 9. April lautete: »... Ich werde Seiner Majestät Vortrag halten, glaube aber nicht, daß wir nach Lage der Dinge in Deutschland in der Möglichkeit sein werden, auf irgendeine Form der Abtrennung Luxemburgs von Deutschland und auf Räumung der Festung jetzt einzugehen. Cowley darf sich darüber nicht täuschen, daß die europäische Lage durch einen Bruch der deutschen Regierungen mit dem deutschen Nationalgefühl tiefer in ihren Grundlagen gefährdet werden würde als selbst durch einen Krieg zwischen Deutschland und Frankreich. Wir wenigstens müssen meines Erachtens lieber Krieg führen, als uns von der nationalen Stimmung Deutschlands lossagen und die Achtung der Nation verlieren.« Ein vertraulicher Erlaß Bismarcks an den Grafen Bernstorff vom 11. April 1867 wiederholte dieselben Sätze und fügte auch den verstärkenden Schlußsatz hinzu: »Letztere (die Nation) würde eine Verfügung des Auslandes über Luxemburg gerade so unannehmbar finden wie etwa über Baden, welches auch ein europäisch souveräner, aber deutscher Staat ist.« (A. A. Berlin.)

[2] Vgl. Telegramm Metternichs vom 8. April, 6^{40} p. m.: « Au début de la Séance du Corps législatif Marquis Moustier a fait une communication sur la question du Luxembourg et annonça l'examen du traité de 1839 avec les Puissances. Eindruck sehr schlecht und antipreußische Manifestationen in der Kammer zu gewärtigen.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Zession oder dem Garnisonsrecht zu sprechen. Er wünscht, daß hiervon auch jetzt nicht amtlich die Rede sei, daher auch der Konsultierung der Vertragsmächte keine Folge gegeben,[2*] vielmehr alles zunächst in statu quo belassen werde, und es unserer Initiative überlassen bleibe, ob und wann wir die Frage wieder aufnehmen wollen? Inzwischen will er im Haag keine weiteren Schritte tun, den König der Niederlande weder seiner Verpflichtungen entbinden noch zur Erfüllung anhalten. Hiernach tritt, sofern nicht die parlamentarische Diskussion eine neue Wendung herbeiführen sollte,[3*] eine Periode der Beruhigung und des Stillstandes ein, welche man vielleicht benutzen wird,[4*] um sich zum Kampfe vorzubereiten. Indessen glaube ich, daß dieselben Bedenken, welche jetzt zum Frieden gemahnt haben, auch später maßgebend sein werden. Marquis de Moustier hat mir selbst eingestanden,[5*] daß man sich von der Leidenschaft habe fortreißen lassen und jetzt der Stimme der Vernunft Gehör geben müsse.

Randbemerkungen König Wilhelms I.:

1* ??
2* also Galgenfrist.
3* Galgenfrist.
4* Gewiß, also wir auch.
5* Welches Geständnis, man riskierte Europa in Feuer u(nd) Flammen zu setzen.
gez. W. 10. 4. 67.

411.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 10. April 1867

Obgleich die Luxemburger Angelegenheit jetzt in die Öffentlichkeit getreten ist, so glaube ich doch Eurer Exzellenz Absichten zu entsprechen, wenn ich die Berichterstattung darüber, insoweit sie auf frühere Phasen zurückgreift, nach wie vor als eine geheime behandle.

Dies gilt von dem einen Teile des Inhalts einer beinahe zweistündigen Unterredung, welche ich gestern mit dem Marquis de Moustier hatte, während deren er fast beständig das Wort führte und von der ich selbstredend Eurer Exzellenz nur ein möglichst kurzes Resumé geben kann.

Als bezeichnend für den Charakter der Äußerungen des französischen Ministers der auswärtigen Angelegenheiten stelle ich an die Spitze meines Berichts sein Geständnis, daß man sich hier einige Tage lang von der Leidenschaft habe hinreißen lassen und es Zeit sei, der Stimme der Vernunft Gehör zu schenken. Jene Leidenschaftlichkeit entschuldigte er damit, daß man eine Zeitlang an der Aufrichtigkeit der bisherigen preußischen Politik gezweifelt habe. So sei es gekommen, daß er (der Minister) mir an demselben Tage wie Herr Benedetti Eurer Exzellenz von der Unvermeidlichkeit des Krieges gesprochen habe. Der Kaiser selbst sei in der Tat in hohem Grade aufgeregt gewesen, und auch ich würde mich davon insoweit überzeugt haben, als die ge-

wohnte Selbstbeherrschung Seiner Majestät mir gestattet hätte, seine wahre Stimmung zu erkennen. Jetzt sei es, wie gesagt, Zeit, wiederum die Vernunft zu hören, und daß man dies tun wolle, beweise die gestern den Kammern gemachte Mitteilung. Was den Inhalt derselben anbetreffe, so sei es vollkommen richtig, daß die holländische Regierung vor einiger Zeit eine auf die Lage von Limburg und Luxemburg bezügliche Mitteilung an Frankreich (wahrscheinlich auch an England) gerichtet und dadurch die vertraulichen Besprechungen über die Abtretung von Luxemburg veranlaßt habe. Ebenso wahrheitsgemäß sei es, daß ein offizieller Schriftwechsel noch nicht stattgefunden habe. Er, der Minister, sei daher in der Lage, für den Fall, daß den Interpellationen Folge gegeben würde, dem Herrn Thiers anzubieten, seine geheimsten Archive zu durchsuchen. Derselbe würde nicht die Spur einer offiziellen Korrespondenz finden. Er würde sich eventuell in Beantwortung der Interpellationen ganz auf der Linie der abgegebenen Erklärung halten und jedem Versuch, ihn darüber hinaus zu locken, entschieden widerstehen. Er würde also jede amtliche Verhandlung in Abrede stellen und an den in der Erklärung bezeichneten Vorbedingungen einer Erwerbung des Großherzogtums festhalten.

Da durch die Interpellationen im Norddeutschen Parlament und deren Beantwortung die Angelegenheit, und zwar zuerst, amtlich in die Öffentlichkeit gelangt sei, so habe er nunmehr auch eine, jedoch nicht zur offiziellen Mitteilung bestimmte Depesche darüber an Herrn Benedetti gerichtet.[1] Von dem Ermessen des letzteren resp. von dem Charakter seiner dermaligen Beziehungen zu Eurer Exzellenz werde es abhängen, in welcher Form derselbe diese Depesche zu Eurer Exzellenz Kenntnis bringen werde.

Marquis de Moustier las mir dieselbe flüchtig vor. Im Eingange ist darin bemerkt, daß die Sache durch die Verhandlungen des Norddeutschen Parlaments amtlich in die Öffentlichkeit gelangt sei. Dann werden Eurer Exzellenz Erklärungen oder Zugeständnisse in sechs oder sieben Punkten konstatiert. Der Minister bemerkte ausdrücklich, daß er davon nicht » Akt nehme «, sondern sie nur » konstatiere «. Den sonstigen Inhalt brauche ich hier nicht anzuführen, da Eure Exzellenz ohne Zweifel die Depesche lesen werden.

Ich fragte den Minister, wie er sich den weiteren Gang der Sache denke? Aus seiner Antwort entnehme ich, daß er eine Beratung der Mächte keineswegs herbeizuführen, vielmehr die Angelegenheit vorläufig ruhen zu lassen und vertrauensvoll die Initiative der Königlichen Regierung hinsichtlich des Zeitpunktes und der Modalitäten einer Wiederaufnahme abzuwarten beabsichtigte.

Meine fernere Frage, ob er denn nicht die Erklärung erhalten habe, daß der König der Niederlande von der Zession zurücktrete, verneinte er. Er bemerkte, die Bereitwilligkeit des Königs, das Großherzogtum unter den verabredeten Bedingungen abzutreten, sei sowohl in einem Schreiben desselben an den Kaiser als auch, ziemlich gleichzeitig, im Auftrage des ersteren mündlich vom Prinzen von Oranien ausgesprochen und hierbei nicht als Bedingung, sondern als Voraussetzung bemerkt worden, daß Preußen keinen Widerstand leiste. Der Kaiser habe hierauf in seiner Antwort alles bestens akzeptiert und es auf sich ge-

[1] Vgl. Nr. 425.

nommen, die Verständigung mit Preußen herbeizuführen. Seitdem sei keine andere Erklärung holländischerseits erfolgt als die vom Grafen Zuylen abgegebene, daß er sich als niederländischer Minister nicht mehr mit der Angelegenheit befassen wolle. Der König-Großherzog sei daher insoweit gebunden, als ein Privatmann gebunden sein würde, welcher den Abschluß eines Vertrages versprochen, den letzteren aber noch nicht vollzogen hätte. Man würde nicht auf Grund des Vertrages auf Erfüllung klagen, wohl aber auf formellen Abschluß desselben drängen können.

Der Minister ging hierauf zu einem Rückblick auf den bisher in der Sache beobachteten Gang über und stellte wiederum die Behauptung auf, daß die Sache nur durch die gegen die ersten Ratschläge Frankreichs vom König der Niederlande an uns gemachte Eröffnung verdorben worden sei. Er bemerkte dabei, daß Eure Exzellenz schließlich gegen eine vertrauliche Mitteilung des Grafen Bylandt nichts eingewendet hätten und der eigentliche Fehler in dem Auftrage des König-Großherzogs an den Grafen Perponcher, die Sache unserem Allergnädigsten Herrn unmittelbar zu melden, bestanden hätte.

Er erinnerte dann wiederum daran, wie Eure Exzellenz wiederholt geraten hätten, eine Äußerung der Wünsche der Luxemburger Bevölkerung zu provozieren, und wie schwer er sich dazu entschlossen, ja bis zuletzt noch ein Petitionieren verhindert habe. Er stellte endlich das Sachverhältnis so hin, als ob Eure Exzellenz ursprünglich den Wunsch einer Allianz mit Frankreich ausgesprochen hätten, man demnächst hier darauf eingegangen sei, Eure Exzellenz mit Benedetti Ende August über den bekannten Entwurf völlig einig geworden wären, die Angelegenheit demnächst aber durch Ihre Krankheit und Abwesenheit (welche er als eine wahre Kalamität und als die Ursache des Fehlschlagens bezeichnete) zuerst ins Stocken und alsdann in eine andere Richtung geraten sei.

Ich bemerkte hierbei, daß auch der Kaiser Lord Cowley erzählt hatte, Eure Exzellenz hätten zuerst vorgeschlagen, den König-Großherzog durch Anweisung von Domänen in den neuerworbenen Ländern zu entschädigen.

Ich sah mich durch die Äußerungen des Ministers genötigt, auch meinerseits auf die Vergangenheit zurückzukommen. Ich sagte dem Minister, daß Eure Exzellenz mich sehr ausführlich über den ganzen Gang der Sache aufgeklärt hätten. Da inzwischen eine neue Wendung eingetreten sei, von der ich nicht wüßte, ob die Königliche Regierung sie akzeptieren oder wie sie sich dazu stellen werde, so wollte ich jetzt von diesem umfassenden Material keinen ausgedehnten Gebrauch machen, um nicht den Anschein zu erwecken, zur Unzeit und der Manifestation versöhnlicher Absichten gegenüber rekriminieren zu wollen. Aber ich müsse Wert darauf legen, zu bemerken, daß Eurer Exzellenz Mitteilungen den unbestrittenen Beweis lieferten, daß Eure Exzellenz in der Angelegenheit von Anfang bis zu Ende in gutem Glauben gewesen wären und das Resultat nur durch die hier und im Haag begangenen Fehler beeinträchtigt worden sei. Ich müsse dies um so mehr konstatieren, als nicht allein nach den eigenen Andeutungen des Ministers, sondern auch nach mir zugekommenen Äußerungen des Kaisers selbst Seine Majestät diesfällige Zweifel gehegt habe. (In der Tat hat der Kaiser nicht allein Lord Cowley gesagt, er sei von Preußen mystifiziert

worden, sondern er soll sich sogar dem von ihm konsultierten englischen Staatsmann gegenüber des Ausdrucks bedient haben: « Mr. de Bismarck m'a trompé depuis 6 ou 7 mois ».) Ich erwähnte sodann die zwei Phasen, welche Eure Exzellenz in dem geheimen Erlaß Nr. 247 vom 6. d. M.[1] hervorgehoben haben, und charakterisierte dieselben, insbesondere die zweite, kurz durch Hervorhebung der erheblichen Punkte. Ich fügte hinzu, daß ich nicht begreifen könne, wie Herr Benedetti sich über die Lage der Dinge so sehr hätte täuschen und durch seine Berichte beständig Illusionen nähren können, und ich erinnerte daran, wie ich den Minister sowohl wie den Kaiser bei jeder Gelegenheit davor gewarnt hätte, sich solchen Illusionen hinzugeben, wie ich dringend geraten, sich nicht auf dieses geringfügige und dabei so viele Schwierigkeiten bietende Objekt zu werfen, wie man mich aber nicht gehört, vielmehr bei der letzten hiesigen Anwesenheit Benedettis, ohne mich einzuweihen, einen Gang verabredet hätte, welcher notwendigerweise zu der gegenwärtigen Krise habe führen müssen. (Benedetti hat die Notwendigkeit, mit mir die Angelegenheit nicht zu besprechen, hier damit motiviert, daß ich aus persönlicher Feindschaft gegen Eure Exzellenz der Verständigung über die Luxemburger Frage entgegen sei.)

Marquis de Moustier bemerkte, daß es auffallend sei, daß Eure Exzellenz sich Benedetti gegenüber günstiger geäußert hätten als in Ihren Instruktionen an mich. Ich erwiderte, daß dies allerdings auffallend sein würde und man daher zu dem Schlusse berechtigt sei, daß Benedetti Eurer Exzellenz Äußerungen günstiger aufgefaßt hätte, als sie wirklich lauteten. Zu diesem Zwecke unterhielten eben beide Mächte Agenten, damit die Berichte des einen durch die Erklärungen des andern kontrolliert werden könnten.

Der Minister äußerte hierauf, ich hätte dem Kaiser auf einem Hofballe eine véritable querelle d'amoureux gemacht, indem ich über die kühle Aufnahme unserer Vorschläge geklagt, während Seine Majestät berechtigt zu sein geglaubt hätte, über unsere Sprödigkeit verletzt zu sein.

Ich erwiderte, wie ich es hätte bedauern müssen, daß der Kaiser sich durch meine wohlgemeinten Warnungen nicht von der Notwendigkeit überzeugt habe, unseren künftigen Beziehungen eine breitere Unterlage zu geben als die unglückliche Luxemburger Frage. Sowohl in der römischen als in der orientalischen Angelegenheit hätte ich mich von der Besorgnis leiten lassen, daß die Luxemburger Frage auf Schwierigkeiten stoßen möchte, welche man durch ein allgemeines Einverständnis vielleicht allmählich beseitigen könnte, welche aber verschärft werden müßten, wenn Frankreich sich dem letzteren abgeneigt zeige.

Indem ich schließlich bemerke, daß die ganze Unterredung einen freundschaftlichen Charakter hatte, glaube ich mich heute näherer Betrachtungen über die ganze Lage enthalten, in dieser Beziehung vielmehr auf meine telegraphischen Andeutungen beschränken, und die weitere hiesige Entwickelung, welche zum Teil von der öffentlichen Stimmung, zum Teil von der Haltung der Kammern, zum Teil endlich von derjenigen der anderen Großmächte abhängen wird, abwarten zu sollen. Nur die Überzeugung glaube ich aussprechen

[1] Nr. 404.

zu dürfen, daß der Kaiser an sich und im Interesse der Zukunft seines Sohnes den Krieg scheut und daher später schwerlich wieder darauf zurückkommen dürfte, wenn es ihm jetzt gelänge, durch einen ehrenvollen Ausweg sein gesunkenes Ansehen wieder zu heben. Ebenso friedlich sind die Tendenzen des Landes. Andererseits fragt es sich, ob die Verstärkung der deutschen Wehrkraft durch die Organisation der süddeutschen Armeen gleichen Schritt mit hiesigen Rüstungen würde halten können? Frankreich kann seine Armee zwar numerisch, aber nicht, was die Bewaffnung anbetrifft, in 3 bis 4 Monaten wesentlich verstärken.

412.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Vertraulich

Berlin, den 11. April 1867

Den Inhalt des gefälligen geheimen Berichts Eurer Exzellenz, Nr. 121, vom 5. d. M.,[1] Ihre Unterredung mit dem Marquis de Moustier über das Verfahren Frankreichs und unsere Stellung zu den früheren Verhandlungen betreffend, darf ich im wesentlichen durch einen geheimen Erlaß, Nr. 247, vom 6. d. M.,[2] in welchem ich ausführlich die verschiedenen Standpunkte charakterisiert habe, als erledigt ansehen. Ich bemerke nur noch, daß auch seit jener Zeit das Verhalten der französischen Botschaft sich durchaus auf derselben, wenig konziliatorischen Linie bewegt. Herr Benedetti hat mich nicht mehr aufgesucht, seine Äußerungen gegen diplomatische Kollegen, sowie alle Äußerungen der Mitglieder der Botschaft tragen fortwährend einen offenbar auf Einschüchterung berechneten Charakter. Daß ich glauben müßte, er habe mit Bewußtsein auf den Krieg hingearbeitet, habe ich ihm selbst gesagt.[3]

[1] Nr. 401.

[2] Nr. 404.

[3] Daß Bismarck mit dieser Auffassung nicht allein stand, bestätigt ein Telegramm des Grafen Wimpffen vom 10. April, 11 a. m.: »Mr. Benedetti will entschieden den Krieg und hält den Augenblick für günstig; Graf Bismarck möchte, scheint mir, nachgeben, die Verantwortung aber auf die deutschen Regierungen, besonders Bayern, werfen.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Vgl. auch den Bericht Wimpffens vom 14. April 1867 (Nr. 424).

Das Verhalten Benedettis gab gleich darauf noch Anlaß zu diplomatischen Auseinandersetzungen zwischen Paris und Berlin. Goltz meldete in einem vertraulichen Bericht vom 16. April 1867, Moustier habe ihm durch den Grafen St. Vallier mitteilen lassen, »Herr Benedetti schreibe ihm, daß er höre, wie man ihn in Berliner Kreisen in Verdacht habe, zum Kriege getrieben zu haben er bemerke dabei ausdrücklich, daß Eure Exzellenz einen solchen Verdacht weder hegten, noch ihn ausgesprochen hätten (Randbemerkung Bismarcks: »doch, expressis verbis habe ich es ihm am 2. April selbst gesagt«), daß aber diese Auffassung anderweitig verbreitet sei.« Als St. Vallier die Frage des Botschafters, ob Benedetti in der Tat geschrieben hätte, Bismarck hegte diesen Verdacht nicht und hätte ihm denselben nicht ausgesprochen, bejahte, sagte Goltz ihm, »ich wisse das gerade Gegenteil, Eure Exzellenz hätten Herrn Benedetti Ihre Ansicht, daß er mit Bewußtsein auf den Krieg hingearbeitet habe, nicht verhehlt. (Randbemerkung Bismarcks: »richtig.«) »Ich fügte hinzu, daß es meines Erachtens schwer sei, das Verhalten Benedettis anders zu erklären als durch einen seltenen Mangel an Urteil oder durch die

Es ist in der Tat schwer begreiflich, wie der Marquis de Moustier die beiden Botschafter in England und Rußland in gutem Glauben hatte versichern können, »daß wir mit der Abtretung Luxemburgs vollkommen einverstanden seien und wir gewünscht hätten, daß uns ein ohne unser Zutun herbeigeführtes fait accompli von seiten Frankreichs entgegengebracht würde«. Ich ersehe mit Befriedigung, daß Eure Exzellenz diese Auffassung sofort berichtigt haben, und ich habe kein Bedenken dagegen, daß Eure Exzellenz Ihren beiden Kollegen vertraulich über die Stellung, welche wir von Anfang an zu der Sache genommen haben, Aufklärung geben und sie im allgemeinen davon unterrichten, wie wir, nachdem die ersten exorbitanten Forderungen des Herrn Drouyn de Lhuys von uns abgelehnt worden, die dann hervorgetretenen Wünsche in betreff Luxemburgs als eine Frage behandelt haben, welche bei richtiger Leitung zu einer den Wünschen Frankreichs günstigen Lösung geführt werden könnte, während das französische Kabinett durch sein Verfahren den Frieden auf die bedenklichste Weise gefährdet hat.

413.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 avril 1867

L'Impératrice ayant été assez souffrante, j'ai été savoir de ses nouvelles. Sa Majesté me reçut avec sa cordialité accoutumée et me mit fort à l'aise, en me priant de Lui dire franchement ce que je pensais de la situation.

J'ai pris la liberté de Lui parler en toute sincérité et de Lui développer ma manière de voir, en reprenant la question à partir de l'année dernière.

Au lieu de chercher, dès le début du conflit diplomatique entre nous et la Prusse, de se ménager certains avantages infaillibles, la France a longtemps hésité, a écouté d'une oreille distraite et dédaigneuse les bénéfices que nous lui proposions. La fibre italienne l'ayant emporté, on n'a plus voulu prévoir que l'occasion de nous arracher le dernier et le plus précieux lambeau de nos possessions en Italie, on a permis à la Prusse de dégarnir entièrement ses frontières de l'ouest, et lorsqu'on a été surpris par les résultats d'une guerre qui était devenue inégale par suite des éternelles complaisances pour la révolution italienne, on a préféré aux avantages certains que notre appel à la France devait

Tendenz, entweder einen bedeutenden Erfolg zu erlangen oder schlimmstenfalls den Nichterfolg durch einen dem bösen Willen Preußens zur Last zu legenden Bruch zu verdecken. Benedetti schiene im Monat Oktober mit der Absicht nach Berlin zurückgekehrt zu sein, die letzten von ihm nicht für glänzend gehaltenen Resultate seiner Mission in eklatanter Weise wieder gut zu machen. Er möge sich deshalb anfänglich unbewußt in Illusionen gewiegt, Eurer Exzellenz Äußerungen stets in seinen Berichten optimistisch gefärbt und, als ihm die Augen über seinen Irrtum aufgegangen, den letzteren entweder fälschlich jenen Äußerungen zugeschrieben oder zu seiner Rechtfertigung seiner Regierung gegenüber Preußen einer absichtlichen Täuschung verdächtigt haben. Wie dem auch sei, so sei ich davon überzeugt, daß uns die Berichterstattung Benedettis der Krise entgegengeführt habe, in welcher wir uns befänden.« (A. A. Berlin).

lui faire échoir, s'en remettre aux tripotages secrets avec la Prusse du soin de concilier les intérêts de la France avec les convoïtises du voisin.

Lorsque plus tard l'unification germanique sous le drapeau prussien se dessina plus nettement, on chercha de gagner la Russie dans le but d'une alliance éventuelle ou tout au moins dans celui de l'empêcher de graviter vers Berlin. Au lieu de comprendre le sens des concessions que le Cabinet de Vienne désirait voir faire à la Russie évidemment, mises en avant le 1er janvier *dans un but identique*,[1] on refusa tout aussi dédaigneusement de jouer cette carte habile et l'on crut faire merveille en proposant à la Russie d'affaiblir son voisin du côté opposé à celui qui l'intéresse. A ce sujet j'ai fait remarquer à l'Impératrice que je n'avais jamais vu le procédé, de couper un membre à une puissance non pas au profit de celle à laquelle on désirait plaire, mais au profit d'une troisième, satisfaire un Cabinet si ce n'est celui des Tuileries lorsqu'il s'agissait de l'Italie révolutionnaire. La Russie n'a pas goûté avec une égale modestie un procédé aussi nouveau et la France en a été pour sa peine.

Vient l'affaire du Luxembourg.

Du moment où toute la pensée de l'Empereur semblait concentrée sur le seul point de gagner du temps pour Se préparer à reprendre Son influence en face de l'Europe en général et de la Prusse agrandie en particulier, on vient de mettre le feu aux poudres et de donner au Cabinet de Berlin un coup d'épaule inattendu qui lui permet de rallier ceux qu'il lui restait à rallier, de faire voter à sa guise les paragraphes qui eussent offert certaines difficultés et de se poser en champion de l'indépendance nationale afin de mieux confisquer les indépendances dynastiques.

«Pendant six ans,» ai-je conclu, «la France a fait les affaires du Comte de Cavour, même lorsque Mr. de Cavour n'était plus, depuis deux ans elle fait celles de Mr. de Bismarck qui se porte à merveille — quand fera-t-on celles de la France qui me semble assez malade?»

Inutile de dire que je ne donne ici que le résumé de mes objections, j'avais trop sur le cœur depuis bien longtemps pour ne pas vider mon sac. Je suis entré dans de plus grands détails notamment sur les procédés les plus récents à notre égard, comme les négociations faites derrière notre dos avec la Hollande ou la Prusse, les boutades de Mr. de Moustier etc. etc.

L'Impératrice m'a écouté sans broncher. Elle a commencé par me répondre ceci:

> «Est-ce à moi personnellement que Vous faites Votre sortie ou bien est-ce au Gouvernement? Quant à moi Vous seriez ingrat de m'en vouloir, Vous savez ce que j'ai toujours pensé et voulu en ce qui concerne l'Autriche.»

J'ai protesté immédiatement contre la pensée que j'en voulais le moins du monde à l'Impératrice dont j'étais prêt à affirmer hautement la loyauté et la bienveillance constante à notre égard, — aussi ne Lui parlai-je ainsi que pour Lui obéir et déposer à Ses pieds tout le lourd bagage de mes anciens et récents griefs, — je La priais en outre, si Elle parlerait de notre conversation à l'Empereur de bien Lui dire que je ne m'expectorais ainsi que sous ma propre et unique responsabilité, sachant tout au contraire que Votre Excellence ayant été per-

[1] Vgl. Nr. 328.

sonnellement moins mêlée à tout cela était certainement loin de partager mes petites colères personnelles, — j'ajoutais que sur la question d'opportunité de ma sortie envers Elle Votre Excellence n'aurait peut-être pas même lieu de me féliciter de Lui avoir si carrément exposé mon opinion individuelle.

L'Impératrice me dit alors: « Je n'ai que peu de choses à Vous répondre. Vous savez que je n'ai jamais été italienne, je ne serais *jamais prussienne.* Permettez-moi cependant de Vous dire que nous n'avons pas été dans les derniers temps tout aussi bêtes que Vous le croyez. Nous avons été indignement *mis dedans*, on nous a tendu un piège, je Vous l'affirme, et ce qui nous punit bien plus encore c'est que ce soit Vous qui avez été trompés aussi qui nous le reprochiez. Dans tous les cas, *je ne crains rien* et rira bien qui rira le dernier. »

L'allusion faite à notre crédulité me piqua au vif, et je n'ai pas pu m'empêcher de dire: « Je désire, Madame, que si notre crédulité nous a valu des regrets éternels, Votre perspicacité et Votre finesse ne Vous vaillent pas une bataille de Königgrätz. »

L'Impératrice me répondit d'une voix émue qu'elle sentait avoir dit une chose inconsidérée qu'elle n'avait pas eu l'intention de me blesser, — que, d'ailleurs, les batailles étaient entre les mains de Dieu pour la France comme pour l'Autriche.

Sa Majesté se mit ensuite à parler avec Sa véhémence habituelle, — disant qu'Elle ni l'Empereur ne tenaient à leur trône, que pour gagner une seule bataille à la Prusse et pour voir remettre entre les mains d'un successeur quelconque les rênes de l'État, sans avoir laissé porter atteinte à la gloire et à l'honneur de la France, Elle et l'Empereur s'engageraient dès aujourd'hui à abdiquer éventuellement etc. etc. — des choses qui prouvent l'émotion, la perturbation morale qui se sont emparées de toutes les têtes, même aux Tuileries.[1]

J'ai dit à l'Impératrice qui m'avait demandé pendant le cours de notre entretien s'il y avait quelque chose de fondé dans les bruits d'une entente entre l'Autriche et la Prusse, que j'en doutais fort et que l'avantage de conserver au milieu de la nouvelle tourmente notre pleine et entière liberté d'action me paraissait trop évident pour que je pusse m'attendre à ce que nous concluerions un engagement quelconque et de quelque côté que ce soit.

J'ai fini cet entretien en priant l'Impératrice de ne voir dans mes paroles que l'expression de mes sentiments d'affection et de dévouement véritable pour ceux qui habitent le palais dans lequel je me trouvais, et je la conjurais de

[1] Die kriegerischen Illusionen, in denen man sich in diesen Tagen in den Tuilerien bewegte, werden auch durch eine Erzählung des Dänen Jules Hansen (Les coulisses de la diplomatie, S. 136) gekennzeichnet. Am 12. April ersuchte der Privatsekretär des Kaisers, Mr. Conti, den Dänen um einen schleunigen Besuch in den Tuilerien. Am 13. machte ihm Mr. Conti, im Auftrage des Kaisers, der gerade ausgefahren war, eine überraschende Eröffnung: « Mr. Conti me questionna sur différentes choses et alla jusqu'à me demander sans ambages si le Danemark ferait alliance avec la France, en cas de guerre entre elle et l'Allemagne. » Hansen betonte, daß man in Dänemark lebhafte Sympathien für Frankreich hege, daß eine Kriegserklärung ungeheures Aufsehen erregen werde, daß er sich aber nicht für berechtigt halten könne, sich über die mutmaßliche Entscheidung der dänischen Regierung auszusprechen.

peser de tous ses efforts sur l'Empereur afin qu'il enjoigne Son Ministre d'user envers nous le plus de franchise et de netteté, et enfin de ne pas méconnaître par trop la force qui nous reste et les intentions loyales qui nous animent.

414.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 avril 1867

Ma conversation avec l'Impératrice a eu des suites assez promptes.

Je Lui avais, sur Sa demande « que faut-il faire? », répondu que, selon moi, puisque la Prusse ne reculerait pas devant la guerre et ne céderait, par conséquent, pas sur la question du Luxembourg, il fallait se placer carrément et résolument en face des deux hypothèses suivantes:

passer outre si l'on est prêt et que l'on soit certain tout au moins que la partie sera égale;

reculer franchement, dans le cas contraire, et faire le mort, le sourd et l'aveugle jusqu'à ce qu'on soit prêt ou que l'attitude et l'intervention des puissances neutres soient parvenues à amener la solution la plus équitable et la plus durable possible de cette question.

L'Impératrice m'avait affirmé qu'en effet telle était la pensée de l'Empereur et qu'Elle pouvait dès à présent me confier qu'Il avait préféré une reculade provisoire à une lutte encore trop incertaine.

Quelques jours plus tard le Comte de St. Vallier, chef du cabinet du Ministre des affaires étrangères, s'est fait annoncer chez moi et m'a dit venir au nom du Ministre s'expliquer sur différents points concernant mes rapports personnels avec Mr de Moustier, me priant de lui dire franchement si j'avais un grief contre lui, et m'offrait de sa part toutes les assurances possibles de dévouement et d'intentions bienveillantes.

J'ai dit à Monsieur de St. Vallier que certes je n'avais personnellement rien contre le Ministre, que les seuls regrets que j'éprouvais étaient de ne pouvoir assez le voir, ayant été gâté sous ce rapport par ses prédécesseurs, et les difficultés qu'il y avait à en approcher pouvant retarder la marche des affaires.

Mr. de St. Vallier mit le Ministre à ma disposition pour les jours et les heures qui me conviendraient et me pria de venir le lendemain recueillir de la bouche de Son Excellence la satisfaction que lui causaient les nouvelles de Vienne.

Mr. de Moustier me reçut ce matin avec de grandes démonstrations, mais il ne put se départir complètement de cet air d'abattement et d'humeur concentrée que ses dernières tribulations lui ont imprimés.

Je ne fais mention de cet incident que pour indiquer que, selon moi, l'Impératrice a dû réveiller un peu la torpeur du gouvernement à notre égard à la suite de ma conversation avec Elle.

Malheureusement toutes les condescendances que le Ministre nous témoignera probablement ne me feront pas changer d'opinion sur lui et ne m'ôteront pas la conviction que ce n'est pas l'homme d'État qu'il faudrait à l'Empereur dans ce moment difficile.

415.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 11 avril 1867

Mr. de Moustier m'a parlé longuement ce matin de la situation.[1] Il n'avait pas encore vu Mr. de Gramont, mais il savait qu'il apportait « de bonnes nouvelles de Vienne ».

Il me traça un résumé de la question du Luxembourg, duquel il ressort, que les pourparlers secrets avec Mr. de Bismarck à ce sujet avaient commencé dès le mois d'août de l'année dernière. Il m'assura que s'il ne m'avait pas tenu au courant de cette affaire c'était *sur la défense expresse de l'Empereur d'en parler à qui que ce soit.* Selon Mr. de Moustier *c'est Mr. de Bismarck lui-même qui a tracé la ligne de conduite à suivre pour arriver à l'annexion du Luxembourg à la France.* Il a dit au mois de mars —: « Faites Vous le céder par le Roi de Hollande et nous retirerons nos troupes. »[2]

J'ai prié Mr. de Moustier de me dire si les encouragements qui lui étaient venus de la part de Mr. de Bismarck avaient été donnés directement ou bien si Mr. de Benedetti seul avait été l'intermédiaire dans cette affaire? Mr. de Moustier me répondit: « Je pourrais Vous montrer les pièces, je transmettrai par Mr. de Gramont à Mr. de Beust les preuves de ce que j'avance, qu'il me suffise aujourd'hui de Vous dire que vers la fin de mars[3] j'ai écrit à Mr. Benedetti une lettre pour être soumise à Mr. de Bismarck et au Roi, dans laquelle je consignais point par point la ligne à suivre selon les conseils qui nous avaient été donnés à Berlin, *que le Roi y changea quelque chose* que j'ai accepté et que ce n'est que lorsque nous crûmes être sûrs de pouvoir nous avancer que les négociations avec la Haye commencèrent. Malheureusement le Prince Henri éventa la mèche et cria trop haut — le Roi eut peur et commit des indiscrétions qui ameutèrent le parti militaire à Berlin. »

Le Ministre continua à me faire des confidences qui me prouvent que Mr. de Bismarck a en effet tenu, pour ainsi dire, le bec dans l'eau à la France.

Il me pria de lui en garder *un secret absolu* et de Vous demander aussi le même secret.

Si la guerre devenait *inévitable*, Mr. de Moustier est décidé à publier toute la correspondance secrète de Berlin.

Officiellement Mr. de Moustier déclare aujourd'hui qu'il n'y a pas de question de Luxembourg, que, entre la France et la Prusse, il n'a jamais été question une seule fois de cela. Il laisse tomber entièrement cette affaire et ne mettra pas même sur le tapis la question de savoir si la Prusse a le droit ou non de tenir garnison dans la forteresse, pour ne pas envenimer les choses. Il est décidé, me

[1] Vgl. das Telegramm Metternichs vom 11. April 1867, 5^{30} p. m.

[2] Tatsächlich hat Bismarck daran festgehalten, daß nur eine Zurückziehung der preußischen Garnison vor Holland, nicht aber vor einem französischen Besitzer Luxemburgs in Frage kommen könne.

[3] Nicht Ende März, sondern am 4. März, vgl. Nr. 354 und die Kritik Bismarcks Nr. 363.

dit-il, à ne pas donner prise à un prétexte quelconque de la part de la Prusse pour chercher querelle à la France.

Si la Prusse mobilise, il la laissera mobiliser.

D'un autre côté il sera reconnaissant aux puissances neutres qui voudraient employer leurs bons offices pour amener une solution pacifique et équitable de cette question, dût-on faire des sacrifices pour l'amener.

Il y a évidemment là l'intention de faire le mort pour se préparer à la lutte et attendre les chances que l'attitude des puissances neutres pourrait offrir.

Mr. de Moustier s'est ensuite laissé aller à toutes sortes d'hypothèses dont je ne puis que soupçonner la base d'en être que peu solide.

Excellentes dispositions de l'Angleterre, de la Bavière?, de l'Autriche — quant à la Russie, Mr. de Moustier la suspecte fort d'être entièrement prussienne.

Dès que Mr. de Gramont aura fait son rapport verbal, Mr. de Moustier me dira ce qu'il en pense. Fidèle à Vos instructions j'attends les ouvertures qu'il me fera pour m'avancer selon Vos ordres.

J'ai cherché à ramener un peu la question d'Orient sur le tapis, mais c'était peine perdue. Mr. de Moustier m'a seulement déclaré que puisque la Russie ne se contentait pas des avances qu'on lui avait faites, on *enrayerait la question d'Orient pour ne pas avoir trop d'affaires sur les bras.*

416.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Réservé

Paris, le 11 avril 1867

On ne sait plus que croire et que penser, tant la confusion des esprits dans le Gouvernement comme dans le public est grande.

Jusqu'à ce matin je n'ai pu m'empêcher de regarder toute la conduite et l'attitude de Mr. de Moustier dans la question du Luxembourg comme empreintes d'une légèreté impardonnable. Un cri unanime contre le procédé inepte qui consistait à lancer en avant une question pareille avant de savoir ce qui en ressortirait, à réveiller les susceptibilités des voisins et le chauvinisme français pour le seul plaisir de se trouver acculé dans une impasse sans autre issue qu'une guerre d'extermination ou une reculade.

Par un de mes rapports précédents[1] Votre Excellence a vu qu'en donnant avec les meilleurs intentions vis-à-vis de l'Impératrice un libre cours à tous mes griefs, je n'ai fait que me conformer à la plus simple logique.

Il se trouve aujourd'hui que la logique est fausse et qu'au lieu de s'être fourvoyé tout simplement d'une sotte façon, on a été dupé avec toutes les règles de l'art.

Pour dire franchement toute ma pensée, je suis forcé de soupçonner une réunion intime des deux manières, car la duperie continue d'un côté et les illusions de l'autre.

[1] Nr. 413.

Comment, — on en est encore à espérer que Mr. de Bismarck saura se débarasser du prétendu réseau de fer dans lequel le parti militaire le tiendrait enfermé comme dans une cage à bêtes fauves?!

On se flatte de voir le Hanovre s'agiter au point de paralyser les mouvements de la Prusse?!

On croit à un acte d'indépendance presque hostile de la part du Prince de Hohenlohe envers la Prusse[1] à laquelle ce ministre que l'on croyait *complice*, aurait déclaré que les Prussiens devaient quitter la forteresse de Luxembourg, ce qui aurait provoqué de la part de Mr. de Bismarck une note fulminante par laquelle il somme le Gouvernement bavarois de publier hautement cet acte d'opposition à la politique si nationale de la Prusse?! —

On attend enfin patiemment que l'orage se passe pour renouer les fils secrets avec la Prusse, ou pour se trouver en face d'elle bien armés, après s'être ménagé des alliances étroites, *surtout en Allemagne*??

J'avoue que je ne suis pas à la hauteur de cette politique qui me laisse d'ailleurs bien tranquille, vu qu'elle ne saurait guère nous nuire et que pendant ce temps notre force habilement ménagée entre Vos mains s'accroîtra au milieu de certains accès de paralysie à l'étranger.

417.

Graf Bernstorff an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

London, den 12. April 1867

... Was die Nachrichten betrifft, die das englische Kabinett aus Paris bekommt, so hat Lord Stanley mir noch gestern gesagt, daß sie friedlich seien, d. h. daß Frankreich nicht zum Kriege vorbereitet sei und daher jetzt wenigstens aus der Luxemburger Frage keine Kriegsfrage machen wolle. Schon hieraus geht hervor, daß der Krieg keineswegs für später als beseitigt erscheint, und alle Privatnachrichten, die mir hier in dieser Beziehung zugehen, lauten dahin, daß man in Frankreich alles in Bewegung setzt, um so schnell als möglich fertig zu werden. Gestern wurde mir gesagt, daß der Kaiser der Franzosen Auftrag gegeben habe, hier Erkundigungen darüber einzuziehen, wieviele Breechloadergewehre er hier für die französische Armee von Privatfabrikanten würde kaufen können. Vorgestern sagte mir ein preußisch gesinntes Parlamentsmitglied, in jeder Fabrik und jeder Kaserne in Frankreich herrsche eine ungeheure Tätigkeit, und der Kaiser beabsichtige, durch Überraschung einen großen Schlag gegen uns auszuführen. Mein Gewährsmann war ganz außerordentlich besorgt, daß wir hiervon vielleicht nicht unterrichtet und daher nicht hinlänglich gegen eine Überraschung vorbereitet sein möchten, worüber ich ihn indessen zu beruhigen suchte.

[1] Tatsächlich hatte Fürst Hohenlohe am 5. bzw. am 9. April für den Fall eines Krieges den casus foederis des Vertrages vom 22. August 1866 anerkannt, vgl. Denkwürdigkeiten des Fürsten Hohenlohe I, 224 ff. Am 10. April legte Hohenlohe dem König Ludwig den Plan einer Sendung des Grafen Tauffkirchen nach Berlin und Wien vor.

Eure Exzellenz werden ja ohne Frage von Frankreich aus zuverlässiger über diese Dinge unterrichtet sein, als Privatpersonen diesseits des Kanals es sein können. Doch halte ich es für meine Pflicht, diese Ansichten und Angaben zu Hochdero Kenntnis zu bringen. Auch kann ich nicht unbemerkt lassen, daß der Französische Botschafter, welcher mir, sei's durch Zufall, sei's absichtlich von seiner Seite, während der ganzen luxemburgischen Krise nicht in der Gesellschaft begegnet ist, obgleich ich viel ausgegangen bin, und mich auch nicht besucht hat, sich gegen andere Diplomaten dahin ausgesprochen hat, daß der letzte Schritt seiner Regierung wieder eine sehr ungeschickte Bewegung gewesen sei und sie daher für den Augenblick einen Rückschritt machen müsse; daß ein Krieg zwischen Frankreich und Deutschland aber ganz unvermeidlich sei und sicherlich über kurz oder lang ausbrechen werde, wobei es sich indessen um viel größere Gegenstände als Luxemburg handeln werde, welches Frankreich in keiner Weise genügen könne.[1]

Die angeblich jetzt von dem französischen Kabinett an die anderen Mitunterzeichner des Vertrages vom 19. April 1839 gerichteten Fragen würden hiernach offenbar keinen anderen Zweck haben, als für den Augenblick den Rückzug des Kaisers Napoleon einigermaßen zu decken und Zeit zu gewinnen, um die Rüstungen Frankreichs zu vollenden und, sobald dies geschehen, kategorische Forderungen zu stellen, resp. im Falle ihrer Ablehnung offensiv gegen uns vorzugehen.

418.

Aufzeichnung Bismarcks über eine Unterredung mit dem Grafen Wimpffen

Ausfertigung. A. A. Berlin

12. April 1867[2]

Der Kaiserlich österreichische Gesandte Graf Wimpffen suchte mich am 12. April auf, angeblich ohne amtlichen Charakter die Frage vorzulegen, was wir sagen würden, wenn Österreich eine Vermittlung in der Luxemburger Frage eintreten ließe auf der Basis, daß Luxemburg belgisch und dafür ein Stück von

[1] Ein Bericht des Grafen Bernstorff an König Wilhelm vom 13. April fügte noch hinzu: »Der Graf von Clermont-Tonnerre, welcher heute morgen aus Paris, wo er einige Tage in Familienangelegenheiten zugebracht, zurückgekehrt ist, scheint mir von der Unvermeidlichkeit des Krieges überzeugt zu sein. Gestern abend, wo ich ihm bei einem Diner begegnete, sagte er mir, daß er den Ausbruch eines Krieges unendlich bedauern würde, da er beiden Ländern und beiden Armeen, welche demnächst eventuell zur gegenseitigen Bekämpfung aufgerufen werden würden, ein lebhaftes Interesse widme; indes wäre, wie man wüßte, das französische Volk im höchsten Grade reizbar und in diesem Augenblick in großer Erregung. Gleichzeitig bemerkte er, daß die französische Armee niemals zahlreicher gewesen als gerade jetzt.« (A. A. Berlin.)

[2] Bismarck übersandte diese Aufzeichnung am 14. April dem Freiherrn v. Werther nach Wien. In einem Telegramm vom 13. April hatte er bereits gefragt: »Graf Wimpffen flößt durch die Art seiner persönlichen Beziehungen zu Benedetti hier einiges Mißtrauen ein und nötigt mich dadurch zu Reserven oder Masken, die vertraulichen Verhandlungen im Wege stehen. Können Sie erfahren, ob seine Berichterstattung die Färbung eines Strebens nach Annäherung an Preußen trägt oder die des Gegenteils?« (A. A. Berlin.)

Belgien bei Marienburg französisch werde.[1] Ich habe ihm darauf erwidert, daß ich zwar nicht wisse, wie Seine Majestät der König die Sache ansehen, aber ich könne für jetzt nicht nein dazu sagen und nur bemerken, daß die Entscheidung wesentlich bedingt sein würde von dem Eindruck, den ein solches Auskunftsmittel auf die öffentliche Meinung in Deutschland, auf Rußland und auf England machen würde, alle drei dürften nicht verletzt werden.

Ich bin darauf auf eine allgemeine Besprechung der Situation und die Stellung Österreichs zu derselben eingegangen.

Ich habe dem Grafen Wimpffen gesagt, daß wir sehr bereit seien, das Interesse der deutschen Nation zu verteidigen, auf unsere Gefahr hin und auf die Chance eines Krieges mit Frankreich, wenn wir die Gewißheit hätten, daß Deutschland uns nicht im Stiche ließe, daß also namentlich die süddeutschen Staaten ernsthaft und ehrlich zu uns hielten. Die Haltung dieser Staaten würde aber wieder wesentlich durch die Rücksichtnahme derselben auf Österreich bedingt werden. Wenn die süddeutschen Staaten aus Furcht vor Österreich und einer eventuellen Verständigung des letzteren mit Frankreich oder aus Rücksicht auf österreichische Wünsche uns im Stiche ließen und die in den Allianz- und Garantieverträgen übernommenen Verpflichtungen nicht hielten, so würden wir keine Verpflichtung haben, allein für nationale Interessen einzustehen, welche die Nation nicht als solche anerkennt und behandelt, und würden dabei auch vor unserem Gewissen und vor der öffentlichen Meinung gerechtfertigt dastehen. Wir hätten dann, gestützt auf die Kraft Norddeutschlands, unsere Stellung in Europa lediglich nach Maßgabe der eigenen Interessen zu nehmen. Wenn Österreich das nicht wünscht, so müßte es zunächst die süddeutschen Staaten über seine eventuelle Haltung beruhigen und ihnen dadurch den Mut geben, entschieden mit uns zu gehen.

Ich habe dem Grafen Wimpffen mit aller Offenheit über die gegenwärtige Lage, ihre Bedeutung für uns und für Österreich gesprochen.

Ich habe ihm gesagt, Österreich müsse sich jetzt die Frage vorlegen, ob es eine gegenseitige und defensive Anlehnung mit Deutschland wieder gewinnen wolle oder nicht?[2]

Beantworte es diese Frage mit ja, so sei der gegenwärtige Moment dazu günstig, weil das deutsche Nationalgefühl, in Aussicht auf die Gefährdung des Friedens, eine Annäherung Österreichs, welche denselben erhalten könnte, mit Freuden aufnehmen, daher auch die öffentliche Meinung Konzessionen gutheißen werde, welche man mit Rücksicht darauf an Österreich machen könnte. Es ließe sich darauf ein Bündnis fester und bleibender Natur gründen, welches für die Erhaltung des europäischen Friedens und der für alle Länder so notwendigen Ruhe von großem Erfolg sein würde.

[1] Am 13. April legte auch Fürst Gortschakoff dem preußischen Botschafter die Frage vor, ob Preußen gegebenenfalls sein Garnisonsrecht in Luxemburg aufgeben würde, wenn Luxemburg nicht an Frankreich überginge.

[2] Bismarck nimmt den Gedanken wieder auf, den er schon am 4. Dezember 1866 dem österreichischen Botschafter entwickelt hatte, vgl. Nr. 316 Anm.

Beantworte das Wiener Kabinett dagegen diese Frage mit nein, so würden wir zunächst darauf angewiesen sein, die engere Verständigung mit Rußland zu suchen. Wenn diese auf bisher unerkannte Schwierigkeiten stieße, so bleibe uns die Wahl, ob wir einen Krieg mit Frankreich auf unsere eigene Hand führen wollten, worin wir die Chancen als nicht gerade ungünstig für uns ansähen, oder ob wir es vorzögen, ein festes Bündnis mit Frankreich einzugehen, was wir nach den gegenwärtigen Umständen unter Bedingungen, die für uns annehmbar sein könnten, für möglich hielten.

Graf Wimpffen erklärte mir, wie zu erwarten stand, daß er hierüber keine Instruktionen habe, aber nach Wien berichten werde.[1]

419.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 13 avril 1867

Les instructions adressées aux ambassades et légations de France relativement à l'affaire du Luxembourg ne s'écartent que très peu, ainsi qu'on m'assure, de la déclaration du Marquis de Moustier faite au Corps législatif et au Sénat, cette dernière en forme la substance. Ces dépêches indiquent bien plus la situation de la question qu'elles ne posent une réclamation ou demande formulées. Mr. Benedetti ne doit en faire la communication du Comte Bismarck que lorsque l'occasion s'en présentera.[2] Le Gouvernement français en ayant aban-

[1] Die Sondierung Bismarcks hängt mit der Politik Hohenlohes und der Mission Tauffkirchen zusammen. Wie Beust die Sondierung auffaßte, ergibt sich aus einem Erlasse an Wimpffen vom 17. April, in dem er die ihm von Wimpffen am 14. April (s. Nr. 424) gemeldete Aufnahme seines Vermittlungsvorschlags begrüßte und ihn anwies, mit verstärktem Nachdruck auf die definitive Annahme hinzuwirken: »Allerdings sagt uns der leitende Staatsmann Preußens, daß ihm in diesem Augenblicke eine enge Allianz mit Österreich noch willkommener sein würde, als die guten Dienste, durch die wir Europa vor dem Unglücke eines neuen Krieges zu bewahren trachten ... Daß wir auf unsere Hilfe einen entsprechenden Preis setzen müssen, brauche ich nicht zu wiederholen, da Graf Bismarck selbst dies nicht verkennt. Aber er ist auch gewiß unbefangen genug, um sich einzugestehen, daß wir nicht in der Lage sind, diesen Preis bezeichnen zu können, sondern daß uns derselbe angeboten werden müßte.« Freiherr v. Werther habe in diesen Tagen in gleicher Weise den Wunsch der Wiederherstellung einer großen deutsch-österreichischen Allianz zu erkennen gegeben. »Ich hörte von ihm sogar Worte, die zu bedeuten schienen, daß Österreich die verlorene Stellung in Deutschland zurückgewinnen müsse. Wie aber konnte ich darauf anders antworten, als durch die Frage, ob man denn in Preußen an eine Rückkehr zum alten Bunde denke? Man muß in Berlin ohne Zweifel begreifen, daß ein großer Ernst in dieser Frage insofern liegt, als es Preußens Sache ist, aus den unfruchtbaren Allgemeinheiten herauszutreten und uns zu sagen, auf welchen Grundlagen das herbeigewünschte neue Bundesverhältnis ruhen soll, damit Österreich darin für seine Sicherheit, seinen Einfluß und sein Interesse ebenso gute und für seine Eintracht mit Preußen bessere Bürgschaften finde, als in dem früheren Bunde.«

[2] Vgl. Graf Wimpffen an Beust, 13. April, 4[49] p. m.: « Un télégramme du Marquis Moustier prescrit à Mr. Benedetti de ne pas sortir d'une attitude très réservée, l'informe

donné ses projets d'annexion du Grand-Duché pense traîner l'affaire et la laisser en suspens aussi longtemps que possible pour gagner du temps et se préparer chaque jour mieux à la guerre; — c'est l'opinion à l'ambassade de Prusse. Le Marquis de Moustier évite même de causer de l'affaire avec l'ambassadeur prussien depuis plusieurs jours.

L'opinion publique s'est un peu calmée à cause d'une hausse à la bourse, où la nouvelle a été répandue hier que l'affaire en question était réglée par l'initiative de l'Angleterre, l'évacuation de la forteresse assurée et la neutralisation du Grand-Duché convenue entre les puissances; on avait en même temps observé le langage plus modéré des journaux officieux prussiens, — mais je tiens de source authentique qu'hier soir encore il n'y a eu absolument rien de fait dans cette affaire entre les Cabinets . . .

420.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm. Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 14 avril 1867, 3^{45} p. m.; arr. 5^{55} p. m.

Aus meiner heutigen Besprechung mit Marquis Moustier scheint mir hervorzugehen

que l'on ne demandera pas de médiation,

que la France ne renoncera à l'annexion du Luxembourg que si la Prusse évacue la forteresse,

qu'elle en fera très prochainement la déclaration aux Puissances par une note circulaire,

que néanmoins on acceptera avec de la reconnaissance une intervention amicale des Puissances neutres sur cette base,

daß man endlich die von mir und wahrscheinlich von Herzog von Gramont andeutungsweise vorgebrachte solution Nr. 2[1] als die für Frankreich vorteilhafteste dankbarst anerkenne, aber fürchte, sie würde von Holland und Belgien, durch Preußen bekämpft, nicht angenommen werden.[2]

Andeutungen über Nachrichten aus Berlin und St. Petersburg werden dringend gewünscht.

Graf Salm reist heute abends nach München mit ausführlichen Berichten.

de nouvelles protestations pacifiques faites par le Comte de Goltz et qu'à Paris on est très content des informations qu'on y reçoit de Vienne, Londres et même de St. Pétersbourg. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[1] Vgl. Nr. 408.

[2] Gleich nach Empfang dieses Telegramms telegraphierte Beust an Metternich, 14. August, 9^{30} p. m.: « A Berlin notre proposition Nr. 2 a été favorablement jugée et nullement déclinée. mais on veut que les esprits se calment d'abord. Faites-le donc entrevoir avec précaution. » Beust an Wimpffen, 14. April, 8^{40} p. m. Inhalt des obigen mitgeteilt. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

421.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 14 avril 1867

J'ai vu hier soir et ce matin Mr. de Moustier, qui m'a longuement entretenu de la situation.[1]

Ce qui me frappe surtout, c'est l'hésitation qu'il semble mettre à me dire le fond de sa pensée.

Il tourne pour ainsi dire autour du pot, et je ne puis m'empêcher de le soupçonner

ou d'attendre une solution amiable secrètement promise par Mr. de Bismarck et dont ce dernier prendrait l'initiative,

ou de ne pas bien savoir si l'Empereur ne veut pas tout simplement gagner du temps pour se préparer à la guerre.

Dans les deux cas, il est naturel qu'on ne s'engage envers personne et que l'on veut être libre, ou de s'entendre définitivement avec Berlin ou de refuser tout accommodement en vue de la guerre.

Pour moi, il est fort pénible de ne pouvoir éclairer Votre Excellence avec toute la précision et la netteté que comporte une situation aussi délicate.

Mr. de Gramont m'aidera peut-être à approfondir un peu plus la question et je ne le verrai malheureusement que demain et je suis forcé en attendant de Vous soumettre les conjectures précitées.

En me parlant aussi franchement des négociations secrètes poursuivies antérieurement avec Mr. de Bismarck, Mr. de Moustier a probablement voulu me préparer à leur reprise, si la chance s'en présentait, il a voulu en même temps me prouver que l'on ne s'était pas avancé aussi aveuglément que j'aurais pu le penser.

En annonçant d'avance que la France ferait le sacrifice du Luxembourg à certaines conditions, il a voulu ranger de son côté les puissances neutres désireuses de la paix.

Quant aux ouvertures faites par Mr. de Gramont et à la réponse de Votre Excellence,[2] Mr. de Moustier n'y a pas fait allusion, ce qui me prouve que l'Ambassadeur de France à Vienne a cru devoir agir personnellement afin d'avoir le plus d'éléments possibles à rapporter, pouvant éclairer la situation.

Me conformant à Vos Ordres, je n'ai pas parlé de notre médiation, je n'ai parlé à Mr. de Moustier que de notre ferme résolution de conserver une pleine et entière liberté d'action, de notre désir de contribuer au maintien de la paix, si nous y étions appelés, et je me suis évertué à nier les bruits qui couraient au sujet d'un rapprochement avec la Prusse.

[1] Vgl. Telegramm Metternichs vom 13. April, 6^{55} p. m.: «Marquis Moustier n'avait pas vu Duc de Gramont. J'avais prévenu le Ministre qu'après son entretien avec ce dernier j'aurais à lui faire des communications — je m'attends à le voir demain.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Nr. 407, 408.

En parlant des solutions à intervenir, j'ai insinué les deux points indiqués dans Votre dépêche réservée du 8 de ce mois.[1]

Mr. de Moustier m'a assuré être pleinement satisfait des bonnes nouvelles que Mr. de Gramont lui avait apportées, ainsi que des ouvertures confidentielles que je venais de lui faire. Il ajouta qu'il avait reçu de Londres des assurances également fort tranquillisantes et qu'il ne pouvait que me répéter que le Gouvernement Impérial accueillerait avec reconnaissance toute combinaison qui aurait pour base la renonciation au Luxembourg par la France pourvu que l'on obtînt l'évacuation de la forteresse et du Grand-Duché par les troupes prussiennes. Il ne voulait pas pour le moment examiner la question de ce qu'on ferait du Luxembourg. Cet examen devra, selon lui, être fait après coup. Il devait cependant me rendre justice en m'assurant que mon insinuation de la solution par laquelle la France obtiendrait une rectification de frontière au nord était la plus conforme à son intérêt. « C'est la première fois que cette idée nous est suggérée et nous n'oublierons pas d'où elle nous vient, » ajouta le Ministre. Il me dit ensuite que malheureusement cette solution rencontrerait probablement des difficultés fort grandes à La Haye et à Bruxelles, surtout si, comme il le prévoit, la Prusse s'y opposait. Il n'est pas même bien sûr que l'Angleterre, qui cependant est fort bien intentionnée, donne facilement son consentement à une solution qui serait certes plus avantageuse à la France que l'annexion du Luxembourg. Pour le moment, il ne veut pas aborder cette question. Voulant ensuite me tenir au courant de la situation, le Ministre m'a donné lecture de différentes pièces fort intéressantes.

Il m'a d'abord montré la dépêche qu'il a adressé le 6 de ce mois à Mr. Benedetti.[2] Votre Excellence doit la connaître, elle a été communiquée aux Représentants français auprès des Grandes Puissances.

Le Ministre n'a pas autorisé Mr. Benedetti à en donner lecture à Mr. de Bismarck à moins que ce dernier ne le lui demande.

L'allusion que contient cette pièce aux pourparlers confidentiels que Mr. Benedetti a eus avec Mr. de Bismarck doit servir de point d'appui à la divulgation de ces négociations en temps utile.

Un rapport de Mr. Benedetti, je crois qu'il est en date du 10, annonce que Mr. de Bismarck ne recevant pas le corps diplomatique à moins de demandes spéciales d'audience, Mr. Benedetti n'a pas cru devoir chercher à voir le Président du Conseil avant d'être appelé auprès de lui. La pièce en question a d'ailleurs été communiquée confidentiellement à Mr. de Goltz par le Marquis de Moustier ce qui lui permet de présumer que Mr. de Bismarck en connaît la teneur et que s'il tarde à appeler Mr. Benedetti auprès de lui, c'est qu'il ne juge pas à propos d'en relever le contenu.

Les choses en sont là à Berlin, par conséquent si à côté de cette dépêche officielle Mr. Benedetti a eu des ordres secrets, il n'a pu en faire mention jusqu'ici, et c'est ce qui me donne à penser qu'on attend encore une initiative, un dernier mot confidentiel de la part de Mr. de Bismarck.

[1] Nr. 408.

[2] Vgl. Nr. 419.

Le Ministre m'a ensuite donné lecture d'un rapport arrivé ce matin de Mr. de La Tour d'Auvergne.

Il a omis, avec intention et sans le cacher, un passage relatif aux insinuations concernant les solutions proposées confidentiellement par l'Angleterre.

Ce qu'il m'a lu est empreint de l'esprit le plus cordial. J'ai été frappé d'un mot de Lord Stanley qui dit que la Prusse n'a pas droit de tenir garnison dans le Luxembourg.

Un télégramme de Mr. Baudin à La Haye en date du 12 (avant-hier) annonce que le Roi a envoyé chez lui Mr. de Tornaco pour l'assurer que les bruits d'une abdication du Roi comme Grand-Duc du Luxembourg en faveur du Prince Henri ou de tout autre membre de sa famille étaient controuvés, qu'il se regardait toujours comme engagé envers l'Empereur Napoléon, et que les manifestations populaires dans le Grand-Duché révélaient de plus en plus *le penchant des populations vers une solution dans le sens de l'annexion à la France.*

A ce sujet Mr. de Moustier m'a dit qu'aux Allemands qui parlent beaucoup de l'inviolabilité de la terre germanique, il aimerait à proposer de faire voter les populations de la zone placée entre l'océan et la Vistule: l'Alsace, la Lorraine et le Luxembourg ne voteraient certainement pas pour la Prusse, pas plus que le Hanovre et le Grand-Duché de Posen.

Le Ministre m'a donné en dernier lieu lecture d'une note circulaire, adressée par Mr. de Bismarck aux représentants prussiens en Allemagne en date du 6 de ce mois.[1] Cette dépêche vient de lui être envoyée par Mr. Baudin qui a su se la procurer, je ne sais comment. Il prétend qu'elle n'a pas été adressée au Ministre de Prusse à La Haye.

[1] Der Zirkularerlaß Bismarcks vom 2. (nicht 6.) April (A. A. Berlin; Abschriften auch in München u. a.) teilte mit, daß zwischen Preußen und Frankreich keine Verhandlungen schwebten und daß die preußische Regierung auf Anfrage des König-Großherzogs geantwortet habe, daß sie, ehe sie sich äußere, »sich versichern wolle, wie die Mitunterzeichner der Verträge von 1839, die deutschen Verbündeten, die öffentliche Meinung und die Vertretung des deutschen Volkes« sich zu dem Entschluß des König-Großherzogs stellen würden. Im weiteren Verlauf wurde die Frage aufgeworfen, »ob Deutschland und Europa zu dem alten, ich darf sagen, veralteten System des Mißtrauens gegen Frankreich, zu der Annahme, daß von Frankreich und nur von Frankreich eine Störung des Friedens zu besorgen sei, zurückkehren, oder ob die durch die Weisheit Napoleons III. inaugurierte Überzeugung befestigt werden solle, daß niemand von Frankreich einen militärischen Angriff oder Eroberungskrieg zu befürchten habe. Die Verträge von 1815 waren der Ausdruck jenes Mißtrauens. Sie waren die notwendige Reaktion gegen das System des ersten Kaiserreiches, auf welches nicht mit Unrecht das Wort angewendet ist: Jedermans Hand wider ihn und seine Hand wider jederman, ein System, welches keine Berechtigung anderer Nationen anerkannte und für einen friedlichen Wetteifer der Völker Europas keinen Raum hatte; ein System der Begehrlichkeit und Aggression, welches die Abwehr durch Koalitionen zur unausbleiblichen Folge hatte. Jenes beklagenswerte, aber damals berechtigte Mißtrauen hat lange nachgewirkt, und die Regierungen, welche dem ersten Kaiserreich folgten, haben nicht vermocht, es zu besiegen, und wir können uns nicht darüber verwundern, wenn wir noch jetzt Tendenzen begegnen, wie sie in dem Briefe des Grafen Chambord, in den Reden des Herrn Thiers ausgesprochen sind. Aber Napoleon III. hat offen erklärt, jenes System sei nicht das des zweiten Kaiserreichs. Er hat das Prinzip

Votre Excellence la connaît peut-être. Elle est trop longue pour que j'aie pu m'en rappeler la marche. Tout ce dont je me souviens, c'est que Mr. de Bismarck croit qu'il n'y a que les partis hostiles à l'Empereur qui en France voudraient aller jusqu'à la guerre pour une question qui touche de près *à l'honneur national* de l'Allemagne et qui ne vaut pas pour la France le sang qu'elle répandrait pour en amener la solution. Il a foi dans la sagesse de l'Empereur etc. etc. et pense qu'il ne veut pas imiter son oncle et ameuter contre des convoitises illégitimes le sentiment national tout entier de l'Allemagne.[1]

Mr. de Moustier, en me priant de ne pas dire comment il s'était procuré la traduction de cette note, s'indigna contre ce langage, qui, selon lui, jure avec les déclarations confidentielles antérieures de Mr. de Bismarck.

Après que le Ministre m'eut fait toutes ces confidences, j'ai cherché à en arriver à une conclusion, mais je n'ai pu obtenir autre chose si ce n'est:

1° que Mr. de Moustier est en train de rédiger une note circulaire par laquelle il déclare que la France ne renoncera au Luxembourg que si la Prusse consent à évacuer la forteresse,

2° que sur cette base on accepterait ici l'intervention des Puissances neutres en vue du maintien de la paix.

Mr. de Moustier demande que si on veut arriver à un arrangement, *il ne faut pas que les Puissances perdent du temps*, il m'a enfin exprimé le désir de nous voir lui communiquer les résultats de nos bons offices auprès des cours de Berlin et de Londres.

Quant à la Russie quoique le langage de Mr. de Brunnow à Londres ainsi que de Mr. de Budberg à Paris soit empreint de beaucoup de cordialité, il a des raisons qui le portent à s'en méfier.

der unabhängigen Entwicklung der Völker und Staaten proklamiert, er hat es anerkannt, daß in Europa Raum ist für deren friedliches Nebeneinander-Bestehen, daß die Größe des einen Staates die Macht des anderen nicht beeinträchtige und daß es ein anderes und schöneres Feld für die Rivalität der Nationen gebe, als das des kriegerischen Ehrgeizes und der Herrschaft über ihre Nachbarn.«

[1] Es hieß im Zirkularerlaß, »Deutschland würde mit oder ohne Luxemburg — ebenso wie Frankreich — gleich stark sein; aber die Aufreizung des deutschen Nationalgefühls würde Deutschland eine Stärke verleihen, die durch keinen strategischen oder territorialen Machtzuwachs Frankreichs aufgewogen werden könnte. Daß Preußen sich diesem nationalen Gefühl nicht entziehen, daß es zu der Nation stehen und dieser Pflicht jede andere Rücksicht unterordnen würde, darüber kann niemand im Zweifel sein . . . Selbst wenn in Frankreich auf den Erwerb Luxemburgs gerichtete Wünsche vorhanden sind, so hegen wir das Vertrauen zu der Weisheit des Kaisers, daß er diesen Wünschen keinen den Frieden oder sein Verhältnis zu Deutschland störenden Ausdruck geben werde. Auf seine persönlichen friedlichen Gesinnungen dürfen wir mit Zuversicht rechnen. Wir verkennen nicht, daß es in Frankreich Parteien gibt, welche die dort wie in anderen Ländern vorhandenen unruhigen und ehrgeizigen Elemente aufstacheln und benutzen möchten, um ihn und seine Dynastie in Gegensatz mit Europa und dessen Frieden zu bringen« usw.

422.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le 14 avril 1867

Je crois devoir porter à la connaissance de Votre Altesse le télégramme ci-joint[1] qui m'est parvenu de Berlin et d'après lequel Mr. le Comte de Bismarck apprécie assez favorablement l'idée d'une médiation de l'Autriche dans la question du Luxembourg sur la base de la cession de cette province à la Belgique, moyennant compensation pour la France. Ces dispositions du Cabinet de Berlin pourront rendre l'offre de nos bons offices plus acceptable à Paris et Votre Altesse devra tirer parti dans ce sens de l'information que je Lui transmets. Je Vous recommande pourtant, mon Prince, de ne Vous avancer sur ce terrain qu'avec beaucoup de circonspection, car Mr. le Comte de Bismarck insiste lui-même vivement sur la nécessité de ne pas ébruiter prématurément la combinaison dont il s'agit. Dans l'état d'excitation où se trouve l'opinion publique, on ne saurait assez éviter tout ce qui peut fournir un nouvel aliment à l'agitation. Veuillez donc mettre de la prudence dans Vos démarches et ne pas aller encore au délà d'insinuations confidentielles, ce qui n'empêche pas que nous ne désirions très vivement le succès de Vos démarches. Votre Altesse pourra les appuyer en faisant valoir le grand soin que nous mettons à éviter tout ce qui pourrait faire croire soit à Berlin soit à Munic à la chance d'une entente avec l'Autriche et d'une coopération de cette puissance afin de disposer le Gouvernement prussien à entrer dans des voies de médiation.

423.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Geheim

Paris, den 14. April 1867

Der Marquis de Moustier scheint den hiesigen Vertretern der anderen Mächte sehr umfassende Mitteilungen aus der vertraulichen Korrespondenz des Herrn Benedetti über die Luxemburger Angelegenheit zu machen, um bei ihren Höfen die Auffassung hervorzurufen, daß Frankreich von Preußen zu der ganzen Angelegenheit induziert und demnächst getäuscht worden sei. Bestimmt weiß ich dies nur und zwar durch eine streng vertrauliche Mitteilung von Baron Budberg; ich vermute indessen, daß dem Fürsten Metternich, Lord Cowley und Herrn Nigra ähnliche vertrauliche Eröffnungen gemacht worden sind.

[1] Graf Wimpffen an Beust, 12. April 1867, 8 p. m.: «Dans un échange d'idées sur la combinaison de céder le Luxembourg à la Belgique moyennant compensation à la France, Comte Bismarck m'a dit textuellement: ‚Ich sage zu dieser Idee nicht nein, sondern halte sie für eine glückliche und dankenswerte, wenn es gelingt, sie ohne neue Aufregung der öffentlichen Meinung in Deutschland und ohne Verletzung von Rußland und England ins Leben zu rufen. Um ersteres zu verhüten, wäre es nötig, die Sache nicht in diesem Augenblicke ins Publikum kommen zu lassen, in der Hoffnung, daß die öffentliche Meinung nach Schluß des Reichstags sich leichter beruhigen werde. In dieser Richtung glaube ich die guten Dienste Österreichs bereitwillig annehmen zu können.'« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Dem russischen Botschafter hat Marquis de Moustier eine große Anzahl von Privatbriefen des französischen Botschafters vorgelesen, welche zum Teil sehr weit zurückreichen, Eurer Exzellenz in ähnlicher Weise, wie es der Kaiser dem Grafen Walewski gegenüber geäußert, die Initiative des Vorschlags mit der Maßgabe, daß der König der Niederlande von Preußen durch Domänen der annektierten Länder entschädigt werden sollte,[1*] zuschreiben und nach Eurer Exzellenz Rückkehr von Rügen zwar eine gewisse Unruhe, hauptsächlich infolge Ihrer angeblichen Unzugänglichkeit, verraten, indessen doch stets die sichere Hoffnung auf ein befriedigendes Ergebnis aussprechen. Baron Budberg, der übrigens annimmt, daß Eure Exzellenz die aufrichtige Absicht gehabt hätten, das Land Frankreich zuzuwenden, hat von der fraglichen Korrespondenz den Eindruck, daß ihre Veröffentlichung für Eure Exzellenz sehr kompromittant sein würde, eine solche Veröffentlichung aber selbst im Kriegsfalle unmöglich sei. Er sagte mir ferner, daß der Berichterstatter der Loyalität Seiner Majestät des Königs die vollste Gerechtigkeit widerfahren lasse und das konziliante Auftreten Seiner Königlichen Hoheit des Kronprinzen sehr lobe.

Eure Exzellenz werden es nach Vorstehendem vielleicht für angemessen halten, auch Ihrerseits im Sinne des an mich gerichteten geheimen Erlasses vom 6. d. M., Nr. 247,[1] die am Königlichen Hof akkreditierten Vertreter der anderen Mächte von dem Gange der Besprechungen möglichst vollständig in Kenntnis zu setzen, um einseitigen Darstellungen und Entstellungen entgegenzutreten. Ob ich meinen Kollegen nach Anleitung jenes hohen Erlasses Aufklärungen geben soll, wie ich es übrigens dem russischen Botschafter gegenüber schon in dem Maße, als mir bei seinen Mitteilungen Entstellungen entgegentraten, getan habe, stelle ich Eurer Exzellenz hohem Ermessen gehorsamst anheim.

Bei derselben Gelegenheit sagte mir Baron Budberg, Marquis de Moustier sei sehr gereizt gegen den Fürsten Gortschakoff, weil derselbe den französischen Wunsch, in Berlin Vorstellungen zu machen, mit dem Bemerken abgelehnt habe, daß Preußen nicht der aggressive Teil sei.[2] Dies bestätigt Eurer Exzellenz geehrte Mitteilung in dem Telegramme vom 8. d. M., Nr. 59.

Randbemerkung Bismarcks:

[1*] In Nikolsburg schon mutete mir Benedetti zu, wir sollten Ostfriesland an Holland geben, damit Luxemburg dafür an Frankreich käme. Auch sprach er von Domänen, ich nie. Danach ist an unsere Gesandte(n) zu schreiben.[3]

424.

Graf Wimpffen an Baron Beust

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Berlin, den 14. April 1867

Weniger die Worte als die Haltung des Grafen Bismarck bei unserer letzten Unterredung bestärkten mich in der Ansicht, daß er dem Kriege mit einiger

[1] Nr. 404.
[2] Vgl. Nr. 399.
[3] Vgl. Nr. 238, S. 5, Anm. 1.

Besorgnis entgegensieht und daher den Frieden will, um die Mittel aber zu einer befriedigenden Lösung der Luxemburgischen Frage um so verlegener ist, als er einsieht, daß es notwendig ist, Frankreich eine goldene Brücke zu bauen.

In dem Gedanken Eurer Exzellenz, Luxemburg an das neutrale Belgien gegen eine territoriale Entschädigung für Frankreich abzutreten, scheint offenbar auch für ihn eine günstige Kombination zu liegen, und er erfaßte dieselbe mit noch größerer Befriedigung, als er es mir zu erkennen geben wollte, immer den Wert legend auf ein Einverständnis mit Rußland und England bei der Vermittlung. — — —

Herr Benedetti hat seit ungefähr acht Tagen den Grafen Bismarck, dem man in der Welt nie begegnet, nicht mehr besucht, und gestern früh oder vorgestern abends erhielt er ein Telegramm vom Marquis de Moustier mit dem Befehle, aus seiner zurückhaltenden Stellung nicht hervorzutreten.

Der Kaiserlich französische Minister des Äußern teilte bei diesem Anlasse dem Botschafter mit, daß Graf Goltz fortfahre, Friedensversicherungen zu geben, und daß die Nachrichten, welche man in Paris aus Wien, London und Petersburg erhalten hat, für die französische Regierung über die Auffassung der Frage seitens jener Mächte sehr befriedigend lauten, und daß, dies auch aus Petersburg zu erfahren, das Tuilerien-Kabinett einigermaßen überrascht habe.

Herr Benedetti ist infolge dieser Nachricht etwas ruhiger geworden, wozu ich ihm aufrichtig Glück wünsche; denn die Aufregung und Gereiztheit, in welcher er sich in den letzten Tagen befand, konnte nicht anders als auf seine Feinde einen befriedigenden, und auf seine Freunde, zu denen ich mich zähle, einen peinlichen Eindruck machen. Ich gestehe, daß auch ich bei einem längeren Besuche, welchen mir Herr Benedetti gestern machte, mich bemühte, ihn in einer ruhigeren Stimmung und Auffassung der Dinge zu bestärken, indem ich ihm zu verstehen gab, daß die Erhaltung des Friedens, wenn es mit der Schonung Frankreichs und der Wahrung seiner Interessen geschehen kann, für Europa in diesem Augenblicke einen so großen Wert habe, daß selbst nur zu begreifliche Empfindungen und persönliche Gefühle, und wären sie auch noch so gerechtfertigt, diesem großen Zwecke zum Opfer gebracht werden müssen.

Herr Benedetti meint nun auch, daß man hier den Frieden zu erhalten wünscht, auch er beschäftigt sich, ohne, wie mir scheint, über den Ideenaustausch Eurer Exzellenz mit seinem Kabinett genau unterrichtet zu sein, mit den dazu geeigneten Kombinationen, von welcher er aber die einer einfachen Neutralisierung Luxemburgs unter dem Prinzen Heinrich der Niederlande als ungenügend ausgeschlossen wissen möchte.

Das Abkommen zwischen Kaiser Napoleon und dem Könige von Holland betrachtet der Botschafter als so festgestellt, daß letzterer, ungeachtet seiner Erklärungen an Preußen, nur dann zurücktreten würde, wenn die Mächte, welche sich damit zu beschäftigen scheinen, über eine Modalität übereingekommen wären, welche in Paris und Berlin angenommen werden kann.

Die heftige, beinahe kriegerische Sprache, zu welcher Herr Benedetti sich in der letzten Zeit, er mag nun sagen, was er will, von seiner korsischen Natur

hinreißen ließ, scheint er nun zu bereuen und trachtet, sie nach Möglichkeit zu modifizieren, ich befürchte aber, wie ich bereits zu erwähnen die Ehre hatte, daß seine persönliche Stellung hier in keinem Falle lange mehr haltbar sein werde.

Aus dem Inhalte dieses ergebensten Berichtes wollen Eure Exzellenz entnehmen, daß die augenblickliche Strömung auf dem hiesigen Terrain eine friedlichere ist als vor einigen Tagen, und daß Graf Bismarck einen Ausweg, wie er ihm in dem Vermittlungsgedanken Eurer Exzellenz geboten wurde, unter den von ihm gestellten Bedingungen gern annehmen würde. — — —

425.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

Paris, den 15. April 1867

Da mir die gestern abend erfolgte Ankunft des Königlichen Feldjägers die Möglichkeit einer anderweitigen Kurier-Expedition gewährt, so verfehle ich nicht, Eurer Exzellenz nunmehr in Ergänzung meines Telegramms Nr. 44 vom 12. d. M. über die Unterredung Bericht zu erstatten, welche ich an jenem Tage mit dem Marquis de Moustier hatte.

Den Anlaß zu dieser Unterredung bot mir die telegraphische Mitteilung Eurer Exzellenz über die Rekognoszierungsreise des Capitaine Tremplai.[1] Da unsere Offiziere dergleichen Reisen in der Tat öfters ausführen, so war ich bemüht, meiner Mitteilung einen Ausdruck zu geben, welcher den Charakter einer Beschwerde vollständig ausschloß, und einfach den Wunsch auszusprechen, daß behufs Vermeidung einer unerfreulichen Öffentlichkeit und einer irrigen Auffassung der Beziehungen zwischen beiden Mächten der p. Tremplai zur Rückkehr aufgefordert werde.

Um so bezeichnender war die Frage, mit welcher der Minister meine Mitteilung erwiderte: « Est-ce que vous allez maintenant formuler une série de griefs? » Ich antwortete, daß ich im Gegenteil Beschwerdegründen vorzubeugen beauftragt sei, indem ich einfach eine Tatsache mitteilte, deren sich wahrscheinlich die Zeitungen bemächtigen würden, und daran den Wunsch knüpfte, eine Remedur eintreten zu lassen, welche die Königliche Regierung der Notwendigkeit eines Einschreitens überheben könnte. Marquis de Moustier sagte, in den letzten Monaten des vorigen Jahres seien die französischen Grenzdepartements von zahlreichen preußischen Offizieren bereist worden; gleichwohl habe er nie eine Bemerkung darüber gemacht. Ich bat den Minister, sich daran zu erinnern, daß er mir im Gegenteil über diese angeblichen Bereisungen Bemerkungen gemacht habe, welche mir die willkommene Gelegenheit gegeben hätten festzustellen, daß die diesfälligen Gerüchte durchaus unbegründet gewesen wären.[2] Der Minister erwiderte, es seien nicht bloße Gerüchte,

[1] Über das französische Spionagesystem in Deutschland finden sich mehrfach Nachrichten in den Memoiren des Generals Ducrot.

[2] Nr. 322, Anm. 2.

sondern durch amtliche Berichte festgestellte Tatsachen gewesen, welche bei den französischen Ministern und sogar bei dem Kaiser um so mehr Befremden erregt hätten, als damals die beiden Kabinette über eine Allianz verhandelten, die er aber durch die ihm bekannte preußische Gewohnheit, alle militärischen Verhältnisse des Auslandes gründlich zu studieren, erklärt habe.

Ich entgegnete, jene amtlichen Berichte hätten sich als unwahr herausgestellt. Wie ich ihm seinerzeit mitzuteilen die Ehre gehabt, seien gerade im vorigen Jahre keine preußischen Offiziere nach Frankreich geschickt worden. Ein einziger Offizier habe eine Reise in Frankreich gemacht und sei, weil der Chef des großen Generalstabes ihm keinen speziellen Auftrag zu erteilen gehabt hätte, an den Militärattaché der Königlichen Botschaft gewiesen worden, welcher ihm geraten habe, das Arsenal von Toulon zu besichtigen. Ich fügte hinzu, daß ich ja durchaus nicht wisse, ob der p. Tremplai einen amtlichen Auftrag habe, vielleicht wolle derselbe privatim seine Wißbegierde befriedigen, eine Karte von Preußen herausgeben und ausstellen. Alles dies sei ganz natürlich; nur müsse man sich in der Nähe von Festungen nicht beim Zeichnen ertappen lassen. Ich bäte daher den Minister, zu veranlassen, daß der genannte Offizier entweder zurückberufen werde oder, wenn er keinen Auftrag habe und nur auf Urlaub sei, die Weisung erhalte, den letzteren anderswo zu beendigen. Marquis de Moustier versprach mir, den Kriegsminister von der Sache in Kenntnis zu setzen, erklärte aber, nicht zu wissen, was der letztere verfügen werde. Derselbe kam sodann immer wieder darauf zurück, daß wir wenig berechtigt seien, gegen ein Verfahren Einspruch zu tun, welches wir selbst in ausgedehntester Weise anzuwenden pflegten. Sei doch der General v. Moltke selbst soweit geangen, in der Schweiz und den benachbarten französischen Departements Rekognoszierungen vorzunehmen! Ich sprach dem Minister mein Erstaunen über diese Behauptung aus. Der General v. Moltke habe sich im vorigen Herbst in der Schweiz von den Anstrengungen des Feldzuges erholt. Es sei anzunehmen, daß demselben die Topographie der Schweiz und der angrenzenden Länder im allgemeinen hinlänglich bekannt sei, um deshalb keine neuen Studien nötig zu haben, und daß man mit der Ermittlung der etwa neuerdings angelegten Wege einen Leutnant beauftragen würde. Ich erinnerte daran, daß der Minister Mitteilungen wie die vorliegende bisher nie von mir erhalten habe. Alle Zeitungen hätten gemeldet, und es sei auch der Königlichen Regierung angezeigt worden, daß französische Offiziere das westliche Deutschland bereisten und insbesondere unter dem Vorwande, an der Homburger Bank zu spielen, in großer Anzahl in der Nähe von Frankfurt sich aufhielten. Dessenungeachtet sei ich nicht beauftragt worden, darüber Vorstellungen zu machen. Hier aber liege ein spezieller, von der Lokalbehörde gemeldeter Fall vor; der Name sei bezeichnet, die spezielle Tätigkeit des betreffenden Offiziers konstatiert. Wenn wir, anstatt den letzteren zu verhaften oder auszuweisen, den Vorfall freundschaftlich zur Kenntnis der französischen Regierung brächten und dieser die Abhilfe überließen, so schiene mir der Vorwurf, Beschwerdegründe aufsuchen zu wollen, ungerecht zu sein. Viel eher würde dies von den Interpellationen gelten, welche Herr Benedetti

auf Grund unverbürgter Gerüchte wegen angeblicher Rüstungen an Eure Exzellenz gerichtet hätte. Marquis de Moustier fiel hier lebhaft mit der Bemerkung ein, daß er auf Befehl des Kaisers Herrn Benedetti beauftragt habe, über die aus sicherer Quelle gemeldeten militärischen Vorbereitungen Preußens Eure Exzellenz um Auskunft zu bitten.[1] Ich erwiderte, daß ich nicht begreifen könne, wie der Kaiserliche Botschafter einer solchen Auskunft von Eurer Exzellenz bedurft hätte. Selbst in Abwesenheit des Militärattachés müsse er doch in der Lage sein zu beurteilen, ob zwei Armeekorps mobil gemacht werden können, ohne daß in allen amtlichen Provinzblättern die bezüglichen Verordnungen zu lesen wären. Er könne doch ferner nicht in solcher Unkenntnis über die preußische Armeeorganisation sein, um nicht zu wissen, daß die letztere »eine oder zwei Klassen von Reserven« nicht kennt. Marquis de Moustier erwiderte, die Anfrage habe einen diplomatischen Zweck gehabt. Der Botschafter habe die bestimmte Nachricht gehabt, daß in einem unter dem Vorsitz des Königs abgehaltenen Konseil die Mobilmachung des 7. und 8. Armeekorps beschlossen worden sei. Man habe die Zeit zwischen diesem Beschluß und der Ausführung benutzen zu müssen geglaubt, um zu konstatieren, ob Preußen wirklich seine politischen Beziehungen zu Frankreich so ernst auffasse, und um eventuell jene Ausführung womöglich durch die Versicherung zu verhindern, daß Frankreich durchaus keine kriegerischen Absichten habe. Die Interpellationen des Herrn Benedetti hätten daher eine entschieden friedliche Tendenz gehabt. Ich erwiderte, daß ich letzteres nicht bezweifle, es auch Herrn Benedetti nicht zum Vorwurf machen wolle, wenn er die preußische Armeeorganisation nicht kenne, daß ich aber konstatieren müsse, wie mir in den vier Jahren meiner hiesigen Wirksamkeit sehr häufig Mitteilungen über französische Rüstungen zugegangen seien, ich mich aber nie genötigt gesehen hätte, den Minister der auswärtigen Angelegenheiten darüber zu interpellieren. Ich hätte solche Nachrichten dem Militärattaché der Botschaft zur Ermittlung des Sachverhältnisses mitgeteilt und derselbe sei jedesmal in der Lage gewesen, das letztere festzustellen, unrichtige Tatsachen als solche zu bezeichnen, Übertreibungen auf das wahre Maß zurückzuführen, die wirklich getroffenen Anordnungen zu erläutern, so daß ich niemals meine Regierung mit unbegründeten Besorgnissen vor einer aggressiven Politik Frankreichs erfüllt, ja die nach Berlin gelangten falschen Gerüchte hätte widerlegen können, ohne darüber hier vorher direkte Nachfrage zu halten.

Marquis de Moustier bemerkte, von allen Seiten gingen der französischen Regierung Nachrichten über die kriegerischen Tendenzen Preußens und insbesondere darüber zu, daß die militärischen Umgebungen Seiner Majestät des Königs zum Kriege gegen Frankreich drängten. Auf meine Frage, was er unter »allen Seiten« verstehe, erwiderte er, von allen europäischen Höfen. Ich fragte ihn, ob er mir unter allen europäischen Höfen wenigstens einige nennen könne. Er antwortete, es seien ihm keine darauf bezüglichen amtlichen Depeschen übergeben worden; aber an allen europäischen Höfen *(dans* toutes

[1] Am 31. März 1867, Nr. 391.

les cours), insbesondere auch in London, St. Petersburg und Wien sei man überzeugt und sage man laut, daß die militärischen Umgebungen des Königs zum Kriege drängten. Ich warf den Zweifel hin, was man sich eigentlich unter jenen militärischen Umgebungen denke, und ob insbesondere der französische Botschafter in Berlin nicht wissen sollte, daß darunter keine einzige Persönlichkeit sei, welche von Seiner Majestät in politischen Dingen um Rat gefragt würde oder auch nur den Anspruch erheben möchte, auf die Politik Einfluß auszuüben. Der Minister, welcher sich immer mehr animierte, fuhr etwa mit folgenden Worten fort: « Eh bien! je vous donne ma parole d'honneur que nous ne vous donnerons pas de prétexte pour nous faire la guerre; nous ne prendrons jamais l'offensive; vous nous provoqueriez, vous nous insulteriez, je dirai même, vous nous cracheriez au visage que nous ne vous ferions pas la guerre. »[1] Ich erwiderte: « Je suis enchanté de ce que vous me dites parce que cela me prouve que la paix de l'Europe est assurée. »

Ich habe die energischen Äußerungen des französischen Ministers wörtlich angeführt, weil sie seine erregte Stimmung charakterisieren, glaube aber eben deswegen den dringenden Wunsch nicht besonders motivieren zu dürfen, daß dieselben geheim gehalten werden.

Um dem Gespräche eine ruhigere und praktischere Wendung zu geben, fragte ich den Marquis, ob er etwas von Herrn Benedetti erhalten habe. Er antwortete, daß derselbe ihm nur geschrieben habe, er habe keinen Anlaß gehabt, Eure Exzellenz aufzusuchen, zumal da Sie ja die Existenz der Depesche, welche der Minister mir vor einigen Tagen vorgelesen,[2] kennten, und er daher abwarten könne, daß Eure Exzellenz ihm eine Veranlassung geben, sie Ihnen mitzuteilen. Ich fragte, ob er über die Ansicht der Vertragsmächte von 1839 nichts gehört habe. Er erwiderte, daß das französische Kabinett dieselben nicht befragt, sondern sich nur bereit erklärt habe, die von uns hervorgerufene Prüfung der Frage zu akzeptieren. Er spreche über die letztere nicht und wolle nicht einmal mehr ihren Namen aussprechen. Ich wiederholte, daß ich über dieses System, die Frage stillschweigend beiseite zu legen, keine Ansicht äußern wolle, weil ich nicht wüßte, wie Eure Exzellenz darüber dächten. Nur darauf erlaubte ich mir aufmerksam zu machen, daß eine notwendige Konsequenz jenes Systems die zu sein schiene, auch das Publikum im Wege der Presse über die neue Phase aufzuklären, in welche die Angelegenheit getreten sei. Bis jetzt bemerkte ich noch keine Spur einer Einwirkung der französischen Regierung in dieser Richtung. Vielmehr führen alle Blätter, insbesondere auch die ministeriellen, fort, die Frage mit großer Lebhaftigkeit zu besprechen und dabei unsere Haltung als eine rechtswidrige und gegen Frankreich übelwollende hinzustellen. Wenn in dieser Weise die Leidenschaften gegen uns immer mehr aufgeregt würden, die Lösung der Frage aber infolge

[1] Vgl. die Lebenserinnerungen des späteren Botschafters v. Radowitz, 1, 140: »Moustier verstieg sich Graf Goltz gegenüber zu der denkwürdigen Äußerung: ‚Vous voulez nous pousser à la guerre, mais vous ne réussirez pas à nous faire prendre l'initiative, dans aucun cas, je dirais presque, si même vous nous crachiez dans la figure.'«

[2] Vgl. Nr. 421, S. 320.

der Passivität des französischen Kabinetts keinerlei Fortschritte machte, so müßte die Lage dadurch immer kritischer werden.

Der Minister entgegnete, daß er seit acht Tagen keine Instruktionen mehr an die Presse gegeben habe.

Ich erwiderte, daß ich dies eben bedauerte. Da er durch seine in den Kammern abgegebene Erklärung eine Konsultation der Vertragsmächte in Aussicht gestellt habe, so schiene es mir nötig, die öffentliche Meinung darüber aufzuklären, wenn jetzt hiervon nicht mehr die Rede sei, die Frage vielmehr beiseite gelegt werden solle. Der Minister bemerkte, daß er überhaupt nur auf drei Blätter, und zwar auch nur bis zu einem gewissen Grade, Einfluß ausübe: auf den »Constitutionnel«, die »France« und die »Patrie«. Das «Pays» verleugne er gänzlich, da dieses Blatt und sein Redakteur (Granier de Cassagnac) sich jeder Beeinflussung entzögen. Ich erklärte, daß mir gerade die Haltung der »France« und der »Patrie« trotz ihrer ruhigen Sprache geeignet zu sein schiene, die öffentliche Meinung gegen Preußen aufzureizen. Ich könne es an sich schon nicht für loyal halten, daß Eurer Exzellenz diejenigen Erklärungen, welche Sie im Norddeutschen Parlament, also zur Beruhigung der öffentlichen Meinung Deutschlands, abgegeben hätten und durch die Sie bemüht gewesen wären, die Anforderungen der letzteren in ihren Übertreibungen um des Friedens mit Frankreich willen zurückzuweisen, als Zugeständnisse entgegengehalten würden, auf welche diese Macht sich stützen könne, um noch ein Mehreres zu erlangen. Nicht mit Frankreich, sondern mit Deutschland hätten Eure Exzellenz ein Zwiegespräch geführt, aus welchem jenes keinerlei Rechte herleiten könne. Überdies würden aber Eurer Exzellenz angebliche Zugeständnisse gefälscht. Es sei insbesondere nicht wahr, daß Eure Exzellenz anerkannt hätten, Preußen habe kein Recht auf die Besetzung der Festung Luxemburg. Hierüber hätten Eure Exzellenz sich gar nicht ausgesprochen. Man übersehe absichtlich, daß wir einen fünfzigjährigen Besitzstand für uns hätten, und die Frage, ob derselbe infolge der Auflösung des Bundes aufgehört habe, legitim zu sein, einer rechtlichen Prüfung bedürfe, ehe man unsere Stellung ohne weiteres als ein Überschreiten der Rechtssphäre bezeichnen könne. Der Minister erwiderte, er könne meine Einwendungen gegen die fraglichen Artikel nicht diskutieren, weil er sonst zugleich genötigt sein würde, die Frage selbst zu diskutieren, was er nicht mehr tun wolle.

Ich machte ihn demnächst auf die tägliche Reproduktion der Artikel eines in Luxemburg gegründeten französisch-annexionistischen Blattes »Das Land« in den hiesigen ministeriellen Blättern aufmerksam. Jeder der Verhältnisse Kundige wisse, daß solche Artikel, welche man für 20 Franken haben könne, nicht den geringsten Wert hätten. Dem französischen Publikum werde aber täglich gesagt, daß dieselben die öffentliche Meinung des Landes repräsentierten, und dasselbe werde dadurch zu der irrigen Annahme verleitet, daß die Luxemburger vor Ungeduld brennten, Franzosen zu werden.

Marquis de Moustier behauptete seinerseits, daß die Sprache der deutschen Presse viel leidenschaftlicher sei als die der französischen. Ich bestritt dies und bat ihn, zwischen Regierungs- und Oppositionsblättern zu unterscheiden.

Selbst unter diesen nähmen viele eine sehr gemäßigte Haltung ein. Die hiesigen Blätter erklärten dies aber für eine Veränderung der Sprache und einen Rückzug.

Der Minister berief sich auf einen sehr leidenschaftlichen Artikel eines Berliner Blattes, in welchem die Erhaltung Belgiens als notwendig für Preußen bezeichnet werde, um mit jener Macht vereint Frankreich im Zaum zu halten. Er konnte aber den Artikel nicht finden, vermochte auch das Blatt nicht zu nennen und glaubte sich nur zu erinnern, daß dasselbe einen Titel wie «Gazette du Nord» oder dergleichen führe. Ich bemerke beiläufig, daß, wie mir heute der Kabinettschef des Ministers sagte, der Artikel in der »Berliner Börsenzeitung« stehen soll, welche, soviel ich mich erinnere, von der Wiener Preßverwaltung beeinflußt wird.

Unser Gespräch nahm gegen den Schluß einen durchaus ruhigen und freundschaftlichen Charakter an und endigte mit der Versicherung des Marquis de Moustier, daß er als Mensch vielleicht kriegerisch sein würde, als Minister aber aufrichtig friedlich gesinnt sei, weil er sich der großen Verantwortlichkeit bewußt sei, welche er durch eine kriegerische Politik auf sich laden würde.

426.

Bismarck an Prinz Reuß

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 15. April 1867

Telegramm ch. 17 erhalten. Welches ist der fragliche Wiener Vermittlungsvorschlag?[1] Zession Luxemburgs an Belgien? Auf den können wir uns ernstlich nur einlassen, nachdem wir die Sicherheit hätten, daß öffentliche Meinung in Deutschland ihn gut aufnimmt. Das ist Sache der Erfahrung und vorher nicht zu beurteilen. Ein vertrauter Agent Napoleons ist hier[2] und hat mir dringenden Wunsch geäußert, Frieden zu erhalten, meinen Rat über Mittel dazu verlangt. Ich habe geraten, vor allem Reise der beiden Souveräne nach Paris möglich zu erhalten, sicherzustellen[3] und dann bekannt werden zu lassen. Dadurch würde die Spannung der Situation sich lösen und nach Überwindung der jetzigen aufgeregten Phase wahrscheinlich zugunsten des Friedens klar werden, was man tun und lassen könne.

Wenn wir eine Annäherung zu drei zwischen Rußland, Österreich und uns bewirken könnten, so wäre unabhängig von der Befriedigung Frankreichs der Friede sicher. Ich vermute, daß Österreich die Hand dazu bieten würde, wenn ihm Rußlands und unsere Bürgschaft gegen Gefahren an der türkischen Grenze auf eine bestimmte Frist, nicht über drei Jahre, gesichert würde.

[1] Reuß hatte am 15. April gemeldet, daß das Wiener Kabinett in Petersburg aufgefordert habe, seinen Vermittlungsvorschlag zu unterstützen, daß Gortschakoff aber geantwortet habe, er müsse zunächst die Ansicht der preußischen Regierung kennen. (A. A. Berlin.)

[2] Über diese Sendung findet sich in den preußischen Akten nichts Näheres.

[3] Vgl. Nr. 388 Anm.

Dann wäre für dieselbe Zeit auch der europäische Friede sicher. Wir würden auf Verhandlungen in der Richtung, wenn sie, was bisher nicht geschehen, von Wien kommen, nur mit Wissen und Willen Rußlands eingehen. Sprechen Sie offen, aber außeramtlich und auf persönliche Zusage der Verschwiegenheit, mit Gortschakoff, um zu hören, was er davon denkt.

427.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

Paris, den 16. April 1867

Die Bemerkungen, welche ich am vorigen Freitag dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten über die Haltung der hiesigen offiziösen Presse machte,[1] haben die gewünschte Wirkung gehabt. Graf St. Vallier sagte mir gestern, daß er derselben Schweigen auferlegt habe, und ein solches beobachtet sie in der Tat seit zwei bis drei Tagen. Die unter dem Einfluß der Regierung stehenden, sich den Blicken der europäischen Diplomatie mehr entziehenden Departementalblätter sollen zwar fortwährend eine sehr aufreizende Sprache gegen Preußen führen; indessen hoffe ich, daß die letztere noch auf früheren Instruktionen beruht und auch hierin eine Abhilfe herbeizuführen sein werde.

Andererseits sind die militärischen Vorbereitungen Frankreichs in eine neue wichtige Phase getreten. Wie Eure Exzellenz aus den Berichten des Militärattachés der Königlichen Botschaft ersehen werden,[2] trifft das Kriegsministerium Einleitungen zur Formation der dritten Bataillone. Die französische Regierung hat also die Eventualität des Krieges ernstlich im Auge. Solange eine friedliche und für Frankreich ehrenvolle Lösung nicht sicher ist, kann man ihr dies nicht verdenken. Sie muß bestrebt sein, für alle Fälle ihre Wehrkraft auf die Höhe der unsrigen zu bringen. Auf eine an entscheidender Stelle obwaltende Absicht, es jedenfalls zum Kriege zu treiben, ist daher aus jenen Symptomen nicht zu schließen. Auch höre ich in der Tat aus guter Quelle, daß der Kaiser noch immer dringend wünscht, den Frieden zu erhalten, und es nur kaum für möglich hält, zumal da man ihm eingeredet hat, daß wir zum Kriege entschlossen sind.

Bei solcher Sachlage scheint es mir angezeigt zu sein, die Folgen eines Krieges für beide Teile nochmals reiflich zu überlegen und auf Mittel zu sinnen, um denselben zu vermeiden. Auf die Gefahr von Wiederholungen hin bitte ich Eure Exzellenz daher um die Erlaubnis, meine diesfälligen Anschauungen im nachstehenden zusammenzufassen.

[1] Vgl. Nr. 425.

[2] Vgl. Lebenserinnerungen von Radowitz, 1, 140: »Seit dem 16. April hatte nach ihrer (der beiden preußischen Militärattachés) im einzelnen begründeten Ansicht die französische Mobilmachung begonnen.« Am 18. April befahl Marschall Niel die Einberufung aller beurlaubten Offiziere und Unteroffiziere, sowie Musterung der Reservisten in ganz Frankreich (Keudell, a. a. O., S. 358).

Ich glaube, daß der Kampf gegen Frankreich für uns ein viel schwererer und langwierigerer sein würde als der vorjährige gegen Österreich. Ich hege aber die Zuversicht, daß wir schließlich zu Lande den Sieg davontragen würden. Dagegen flößt mir die Tätigkeit der französischen Flotte große Besorgnisse ein. In wenigen Wochen würde das ganze auf der See schwimmende Eigentum Deutschlands vernichtet sein, und dasselbe gehört zum größten Teile den neuerworbenen Provinzen Hannover und Schleswig-Holstein, sowie unseren norddeutschen Verbündeten Mecklenburg, Oldenburg, den Hansestädten an, deren Interessen wir zu schonen die gewichtigsten Gründe haben und die in ihrer Verbindung mit uns neue Gefahren anstatt des gewünschten Schutzes finden würden. Ich glaube nicht, daß England, wenn überhaupt, zu unseren Gunsten einschreiten würde, ehe jenes, ihm vielleicht nicht allzu sehr widerstrebende Resultat erreicht und der Keim einer deutschen Flotte zerstört worden wäre. Diese Verhältnisse erklären den in Süddeutschland wahrnehmbaren größeren Kriegseifer, wie er sich dort in früheren Jahren ganz ebenso laut in allen Phasen der Schleswig-Holsteinschen Frage zeigte. . . .

Was die eventuellen Früchte unseres Sieges betrifft, so ergibt sich meine Ansicht darüber bereits aus den von mir Herrn Thiers gemachten Äußerungen. Der Krieg würde für uns kein Objekt haben. Wir haben keine französischen Provinzen zu begehren und würden Frankreich nur vorübergehend zum Nachteil unseres eigenen Handels finanziell ruinieren können. Nach wenigen Jahren würde Frankreich seine Revanche zu nehmen suchen und so Europa für lange Zeit in eine Reihe von Kriegen gestürzt werden. Ebensowenig dürfte der Krieg ein inneres Bedürfnis für Preußen und Deutschland sein, indem sich unsere Neugestaltung bis jetzt unter dem Schutze des Friedens in der günstigsten und überraschend schneller Weise zu vollziehen scheint.

Noch gewichtiger sind vielleicht die Erwägungen, welche den Kaiser Napoleon vom Kriege abhalten sollten. Er würde dadurch seiner ganzen bisherigen Politik das Verdammungsurteil aufsetzen, die einzige Macht, welche bis jetzt an der Erhaltung seiner Dynastie ein Interesse zu haben annahm, in einen tödlichen Gegensatz zu derselben versetzen, siegreich eine Koalition provozieren, der er doch schließlich unterliegen müßte, jedenfalls seinem Sohne, der ihm in jugendlichem Alter sukzedieren wird, eine fast unmögliche Aufgabe hinterlassen, von Preußen besiegt den Weg ins Exil antreten müssen.

Deswegen bin ich überzeugt, daß er den Krieg nicht wünscht. Aber Eure Exzellenz wissen, daß seine Stellung im Innern nicht so stark ist als die Seiner Majestät des Königs, daß man nach großen politischen Erfolgen die öffentliche Meinung in ganz anderer Weise beherrschen, den Leidenschaften leichter gebieten kann, als nach einer Reihe politischer Niederlagen. Deshalb ist es, wie es mir scheint, billig und entspricht es unseren Interessen, ihm eine friedliche Politik insoweit möglich zu machen, als es unsere nationale Stellung gestattet. Wir können dabei nicht verkennen, daß wir in der speziellen Angelegenheit, welche den Konflikt herbeizuführen droht, gewisse Hoffnungen ermutigt haben, und wenn es auch die Schuld der Kaiserlichen Politik ist, daß die letzteren nicht realisiert werden konnten, es doch nicht billig sein würde,

nunmehr den völlig entgegengesetzten Standpunkt schroff festzuhalten. Daß der Kaiser die Luxemburger Sache nicht eingeleitet hat, um unsere Stellung in Deutschland zu erschüttern, sondern daß er aufrichtig hoffte, dadurch eine Allianz zwischen beiden Ländern anbahnen zu können, davon bin ich meinerseits fest überzeugt.[1]

Die Luxemburger Angelegenheit scheint mir nun nicht allein kein ausreichender Ausgangspunkt zu sein, um einen großen und in seinen Folgen unberechenbaren Krieg zu motivieren, sondern sie enthält auch Elemente einer Transaktion, welche, von den neutralen Großmächten in versöhnlichem Sinne verwertet, zu einer für beide Teile annehmbaren Verständigung führen kann. Ich halte es daher für wünschenswert, die guten Dienste jener Mächte behufs einer schleunigen Lösung dieser brennenden Frage in Anspruch zu nehmen. Ist diese Lösung erst erfolgt, so darf man hoffen, daß auch in Frankreich die Besonnenheit und die Friedensliebe wieder die Oberhand gewinnen und sich allmählich mit Hilfe der Allerhöchsten und höchsten Besuche, an deren Möglichkeit ich nicht verzweifeln möchte, die früheren vertrauensvollen und freundschaftlichen Beziehungen wiederherstellen lassen werden.

428.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 16 avril 1867, 1^{15} a. m.; arr. 4^{00} a. m.

J'ai dit à Mr. de Moustier que j'avais lieu de croire que la Prusse ne s'était pas refusée à examiner notre insinuation.[2] L'Empereur en a été frappé et vient de me faire demander, Euer Exzellenz zu bitten, womöglich viele Details darüber mitzuteilen. Avez-vous demandé l'avis de Londres? Je vais chez le Ministre des affaires étrangères à midi.

429.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 16[3] avril 1867, 6^{55} p. m.; arr. 9^{35} p. m.

Marquis Moustier ne s'étant pas prononcé ce matin d'une façon explicite, je me suis rendu ce matin chez l'Empereur qui m'a longuement entretenu de l'affaire du Luxembourg.

Seine Majestät haben sich entschlossen, für jetzt nur unseren ersten Vorschlag, Räumung Luxemburgs durch die Preußen, anzunehmen, wenn Eure Exzellenz, womöglich im Verein mit den übrigen Mächten, alles zur baldigen Lösung in jenem Sinne anwenden.

[1] Über das französische Motiv vgl. Nr. 287.
[2] Vgl. Nr. 424.
[3] Mit Rotstift verbessert: 17.

Sollte uns Frankreich den Erfolg zu danken haben, so würde dies zur Befestigung unserer innigeren Beziehungen endgültig beitragen.

La raison de la mise de côté provisoire de la proposition Nr. 2 est que l'Empereur ne veut pas avoir l'air de chercher dans les complications actuelles un agrandissement de la France.[1]

430.

Fürst Metternich an Baron Beust

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 avril 1867

Les explications que Mr. de Moustier m'avait données à la suite de son entretien avec l'Empereur me paraissant très peu nettes et peu claires, je me suis directement rendu aux Tuileries.

L'Empereur me reçut très cordialement et consentit à me mettre complètement au fait de Sa pensée.

Il a commencé par me faire l'historique des pourparlers confidentiels qui dès le mois d'août de l'année dernière ont eu lieu entre la France et la Prusse.

Il prétend que c'est Mr. de Bismarck qui non seulement a mis la question du Luxembourg sur le tapis,[2] mais qui a indiqué la marche qu'il fallait suivre en mettant en avant un arrangement entre la France et le Roi de Hollande.

L'occasion ne s'en étant pas présentée et Mr. de Bismarck n'ayant pas donné signe de vie pendant 7 mois, l'Empereur chargea Mr. Benedetti de sonder le terrain. La réponse fut:

« Mais pourquoi ne vous avancez-vous pas? marchez! »

C'est alors que le Roi de Hollande s'étant adressé à la France pour connaître ses intentions à l'égard de l'intégrité de Son Royaume, l'Empereur insinua le projet d'arrangement au sujet du Luxembourg.

En même temps il chargea Mr. de Moustier de reproduire textuellement dans une note les paroles prononcées de part et d'autre et d'envoyer cette note à Mr. Benedetti avec ordre de la soumettre au Roi, ainsi qu'à Mr. de Bismarck.[3]

Quelques légères modifications furent apportées à la rédaction de cette pièce et l'on put se croire assuré d'une solution satisfaisante de cette question, lorsque les interpellations de Mr. de Bennigsen donnèrent lieu à des soupçons.

[1] Ein Erlaß Beusts an Wimpffen vom 20. April, der die Entscheidung Napoleons für die Alternative Nr. 1 mitteilte, beauftragte den Botschafter zu ermitteln, »ob Graf Bismarck durch die ausgesprochene Gunst, womit er sofort den Gedanken der Vereinigung Luxemburgs mit Belgien gegen Abtretung einiger belgischer Distrikte an Frankreich aufgegriffen hat, dem Vorschlage einer Neutralisierung Luxemburgs unter Holland die Exklusive habe geben wollen, oder ob ihm auch dieser letztere Vorschlag — namentlich wenn er ihm bereits mit der französischen Zustimmung versehen entgegengebracht wird — als ein annehmbares Mittel des Friedens erscheine«. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Die Forderung Luxemburg ist zuerst am 26. Juli 1866 von Benedetti gestellt worden, vgl. Nr. 238.

[3] Nr. 354.

Ce qui s'est passé depuis n'a pas été de nature à les écarter, et la France se trouve tout à coup au seuil d'une guerre sans savoir comment.

L'Empereur ajouta que fort heureusement les négociations entamées avec la Hollande pourront servir au maintien de la paix:

« La France a acquis un droit sur le Luxembourg, la Prusse est en possession de la forteresse, — eh bien quoi de plus simple pour la France que de renoncer à ce droit à condition que la Prusse renoncera à son occupation? »

Sa Majesté en me donnant cette solution comme la plus simple ajouta:

« Je demanderai aussi que la forteresse soit rasée, afin de devancer une demande analogue que pourrait faire la Prusse. »

En me priant de Vous faire connaître cette condition, l'Empereur vint à me parler de notre attitude et de nos propositions.

Je dois Lui rendre la justice qu'Il s'énonça à notre sujet avec un sentiment de reconnaissance très sincère. Il tenait notamment à nous féliciter de nous être relevés avec tant d'habilité et à nous remercier de la loyauté avec laquelle nous poursuivons le but du maintien de la paix.

En examinant nos deux propositions de médiation, l'Empereur me dit très carrément:

« Malgré toute la bienveillance pour nous que je rencontre dans votre seconde proposition, je me suis décidé à la refuser provisoirement. Il ne faut pas que nous compliquions la question, la Belgique et la Hollande pourraient faire des difficultés et je ne veux pas avoir l'air d'avoir poursuivi un but de conquête ou d'agrandissement en négociant la question du Luxembourg. »

L'Empereur me pria de Vous faire connaître immédiatement sa résolution, afin que Vous Vous borniez à soutenir Votre première proposition. Si Vous parveniez à la faire accepter à Berlin, l'Empereur et la France Vous en seraient si reconnaissants que les rapports intimes entre les deux pays ne pourraient que s'accroître et se fortifier. Sa Majesté ne dit pas qu'Elle renonce pour tout jamais à un arrangement se rapprochant de Votre seconde insinuation. Du moment où il sera question de savoir que faire du Luxembourg, la question pourra peut-être être posée alors sans les inconvénients qu'elle présenterait dans ce moment-ci.

Dans tous les cas l'Empereur se contentera de l'évacuation de la forteresse de Luxembourg, ne me cachant pas que la France ne pourrait pas à la longue souffrir que les Prussiens y restent.

431.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 avril 1867

Mr. de Moustier m'a parlé aujourd'hui des armements qui se font ici et n'a pas nié qu'ils ne se fassent sur une *grande échelle*. Il m'a demandé si j'avais des données sur les dispositions à Berlin, où on semble se préparer à la lutte, tout en se disant fort pacifique.

Grâce à la communication que Votre Excellence a bien voulu me faire du rapport de notre envoyé à Berlin, en date du 14 de ce mois,[1] j'ai pu affirmer à Mr. de Moustier que Mr. de Bismarck semblait sincèrement désirer le maintien de la paix, ne fût-ce que parce que pour le moment toute idée de nous entraîner avec la Prusse était abandonnée.

La conviction de l'insuffisance des moyens de défense sur les côtes du nord me semblait contribuer aussi à une réaction pacifique.

J'ai ajouté que, selon mes nouvelles, Mr. de Bismarck s'était convaincu qu'il fallait faire une concession à la France et que peut-être chercherait-il à amener une solution satisfaisante, lorsque le calme serait revenu.

Mr. de Moustier me remercia de ces détails qui d'ailleurs cadraient avec ce que lui disait Mr. Benedetti:

« Si le Comte de Bismarck, » ajouta le ministre, « veut la paix, ça lui sera facile. Il a raison d'ailleurs de ne pas envisager avec trop de confiance les éventualités de la lutte et quant à notre action maritime, il peut être sûr que *nous ruinerions toute la marine prussienne et tout son commerce.* »

Le ministre convint, en renouvelant à cette occasion l'expression de sa reconnaissance, que notre attitude pouvait avoir une grande influence sur la Prusse et qu'en effet notre indépendance d'allures avait déjà produit un effet incontestable en vue de notre but pacifique.

Le ministre me donna ensuite les nouvelles suivantes:

Mr. de Goltz s'est plaint de ce que Mr. Benedetti semblait chercher à éviter de voir Mr. de Bismarck.

On lui a répondu que ce dernier ne recevant le corps diplomatique que sur une demande d'audience, Mr. de Moustier a défendu à l'envoyé de France d'en demander une, n'ayant aucune communication nouvelle à faire et ayant pour instruction l'ordre formel d'éviter tout ce qui pourrait amener des récriminations.

Le Ministre croit que Mr. de Bismarck fera appeler Mr. Benedetti à la suite de cet incident et qu'alors on pourra peut-être voir plus clair sur les intentions réelles et *dernières* du cabinet prussien.

Le baron de Budberg a apporté aujourd'hui un télégramme du Prince Gortchakoff contenant

1° l'assurance que la Russie ne s'était engagée en quoi que ce soit envers la Prusse et qu'elle gardait son entière liberté d'action,

2° une demande au sujet de notre proposition Nr. 2.

Mr. de Moustier a répondu en remerciant de ce que le Prince Gortchakoff veuille bien le rassurer sur ses engagements envers la Prusse et en annonçant à Mr. de Budberg que l'Empereur préférait s'en tenir à notre première proposition, qu'il serait très heureux de voir accueillie par la Russie et *activement appuyée.*

Les nouvelles de Londres sont moins bonnes depuis deux jours. Lord Loftus a dit à Mr. Benedetti que, selon lui, Mr. de Bismarck ne céderait pas sur la question de l'occupation.

[1] Nr. 424.

Le ministre n'a pas assez de confiance dans le jugement de l'Ambassadeur de l'Angleterre à Berlin pour s'en inquiéter outre mesure, mais il constate que le langage de Lord Stanley *qui ne connaissait pas encore nos propositions*, était plus réservé depuis quelques jours, malgré les protestations cordiales données il y a peu de temps au sujet de l'annexion à la France du Luxembourg.

432.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief. Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 avril 1867

Dans mes rapports de ce jour[1] je ne Vous mande que ce que l'on m'a dit, mais je n'ai pu appeler Votre attention sur la physiognomie que prend la situation.

Grâce à la conséquence de Votre attitude neutre et éminemment pacifique on commence *a prendre confiance* ici. Mr. de Moustier est bien moins réservé et j'ai pu me convaincre que l'Empereur est bien plus satisfait de notre politique que son ministre n'a daigné me le dire.

De ce que l'Empereur m'a *insinué* avant-hier et de ce que l'Impératrice m'a tout uniment *dit*[2], je prévois que Gramont reviendra à Vienne avec un tas de questions assez indiscrètes, mais assez caractéristiques.[3]

On commence à sentir notre *force* au milieu des complications actuelles et futures. Comme me le disait ce matin mon ami et collègue, Mr. More, « on sent vaguement que nous sommes appelés à jouer *le grand rôle*, et notre puissance croissante se constate à vue d'œil comme les poussées du printemps. » Tout en remerciant mon collègue de sa comparaison poétique je n'ai pu qu'abonder dans son sens.

Oui, nous grandissons, et tout cœur autrichien qui ne Vous en rapporterait pas le mérite serait ingrate. Nous le sentons tous et c'est là déjà une consolation envoyée par la Providence pour compenser les larmes du sang que nous avons versé l'année dernière.

L'Impératrice est allée très loin cette fois-cà. Elle avait bien envie de reprendre la fameuse carte géographique si souvent reprise et rejettée[4] — et qui fort heureusement lui vient d'être *volée*. Je dis fort heureusement parce que je suis sûr qu'il y avait un certain guignon, une jettatura attachée à cette carte. Elle a voulu savoir à tout prix « *ce que l'Autriche pourra gagner à une alliance avec la France en cas de guerre* ! »

Je me suis absolument refusé à courir encore une fois de concert avec Elle à travers le labyrinthe des rêves et des châteaux en Espagne. Je Lui ai dit que cette fois-ci, je ne jouerais plus avec Elle la partie des *conjectures* et que je ne m'engagerais sur le terrain dangereux de l'avenir que lorsque je saurai ce qu'on nous offre et ce que nous pourrons ou voudrons accepter — car *cette fois-ci* ai-je dit à l'Impératrice, je garantis que nous *ferons* comme nous *dirons*.

[1] Nr. 430, 431.
[2] Nr. 413.
[3] Über die Bündnisanträge, die Gramont nach Wien mitnahm, s. Nr. 450.
[4] Zuerst im Jahre 1863, vgl. Nr. 1—6.

Je ne Vous ennuierai pas par des plans que l'Impératrice m'a dressés. Il n'y avait de vraiment sérieux que *l'embarras* qu'Elle éprouvait à trouver assez pour contenter.

Attendez-Vous, cher ami, à des insinuations de tout genre de la part de Mr. de Gramont — je Vous en préviens, les quelques mots que m'a dits ce dernier en deciant (?) ici avant-hier soir me prouvent que l'Empereur est allé très loin avec lui dans des combinaisons d'avenir.

433.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 avril 1867

Parmi les questions plus ou moins délicates que Mr. de Gramont sera chargé de Vous poser, il Vous demandera comment Vous envisagez les empiètements de la Prusse dans le Sud de l'Allemagne et quel espèce d'appui la France peut Vous donner sans contrarier Vos intentions à ce sujet.

J'ai eu occasion de dire à Mr. de Moustier que nous n'avions pas passé sous silence certains accrocs faits aux traités de Nikolsbourg et de Prague, mais que nous continuions à user d'une grande réserve pour ne pas compromettre, par certaines récriminations, l'influence que nos bons rapports avec la Prusse pourront avoir en vue du maintien de la paix.[1]

Mr. de Moustier me dit qu' il approuvait entièrement notre manière d'agir et que, certes, il ne voulait pas nous gêner en quoi que ce soit. *Il ne s'avancerait à ce sujet que si nous lui en donnions le signal.*

434.

Bismarck an Prinz Reuß

Konzept. A. A. Berlin

Sicher

Berlin, den 18. April 1867

[Besprechung mit dem russischen Botschafter v. Oubril über den russischen Vermittlungsvorschlag.]

. . . Ich habe übrigens dem Kaiserlichen Gesandten nicht verhehlt, daß ich in jeder derartigen und für den Augenblick noch so befriedigenden Abmachung

[1] Ein Erlaß Beusts an den Grafen Wimpffen vom 28. März 1867 (gedr. Beust, Aus drei Vierteljahrhunderten 2, 117 ff.) hatte zwar erklärt, »wir formulieren keinen Protest und wir ziehen aus der Sachlage keine Konsequenzen, aber wir können nicht einräumen, daß zwischen den Bedingungen unseres Friedensvertrages mit Preußen und dem Zustand, den die mehrerwähnten Bündnisse geschaffen, eine wahre Übereinstimmung obwalte« (H. H. u. St. Arch. Wien). In einem Erlaß an Wimpffen vom 30. März nachts hatte Beust angeordnet, von der Depesche »bis auf weitere Weisung keinen Gebrauch zu machen«. Graf Wimpffen aber telegraphierte am 31. März, 11^{36} a. m., er habe die Depesche bereits vorgelesen, Bismarck danke dafür, » sich gleichsam entschuldigend, daß er ohnehin aus Anlaß großer französischer Kompensationsforderungen und Kriegsdrohung jene Verträge geschlossen, bittet dies Seiner Majestät dem Kaiser zu melden,

über Luxemburg nur eben ein augenblickliches Palliativ gegen die Störung des Friedens, nicht aber eine dauernde Bürgschaft für das Erhalten desselben erblicken könne. Die Gefahr für den Frieden liegt nicht in dem Werte Luxemburgs für Frankreich oder für den Kaiser, sondern in der Nachgiebigkeit des letzteren gegen die begehrlichen Leidenschaften des französischen Volkes und in seinem Bedürfnis, die inneren Schwierigkeiten durch äußere Erfolge zu überwinden. Diese Gefahren dauern fort, solange diese Begehrlichkeit dauert und dem französischen Volke nicht die Unmöglichkeit, sie zu befriedigen, klar geworden ist. Wir hatten wohl eine Zeitlang gehofft, daß es dem Kaiser Napoleon gelingen werde — und wir glauben auch, daß es ihm persönlich Ernst damit gewesen sei —, diesen Strömungen entgegenzutreten und den nationalen Ehrgeiz der Franzosen in bessere Bahnen zu lenken. Wir sind auch immer willig gewesen, auf die Schwierigkeiten seiner Stellung Rücksicht zu nehmen und sie seinem eigenen Lande gegenüber zu stärken. Die neueste Erfahrung aber hat uns belehren müssen, daß er und seine Regierung der nationalen Eitelkeit und dem festgewurzelten und traditionellen Anspruche, den andern europäischen Völkern gegenüber eine präpotente Stellung zu erstreben, anheimfallen und daß im Lande selbst die Überhebung stärker ist als das Bewußtsein der Vorteile, welche die friedliche Entwickelung der europäischen Gesamtinteressen bringt. Jede vorübergehende Befriedigung dieser Tendenzen beseitigt sie nicht und läßt sie vielmehr immer von neuem aufleben; namentlich aber würde irgendein Arrangement über Luxemburg, wodurch dasselbe nicht französisch würde, ungeachtet des Aufgebens der preußischen Garnison, Frankreich schwerlich auf die Dauer befriedigen und wir würden bald wieder vor einer Luxemburger Frage stehen . . .

. . . Deutschland hat keine erobernden Tendenzen, es hat sich nicht vergrößert und verlangt nichts von Frankreich, es hat sich nur durch innere Kämpfe eine neue und bessere Organisation erworben und durch das Ausscheiden Österreichs sogar eine Verminderung seiner Macht erfahren.[1] Aber es ist bereit, sich gegen jede unberufene Einmischung zu wehren.

435.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Paris, den 19. April 1867

Der Staatsminister Rouher hatte vertraulich geäußert, er wünschte sehr eine Unterredung mit mir zu haben, indem er überzeugt sei, daß ich ebenso wie er friedliche Tendenzen verfolge und er sich mit mir leicht über einen Weg einigen

sonst aber geheimhalten, betont nachdrücklich defensiven Charakter der Verträge und daß er den Anschluß des Südens nicht wolle, sich mit dem Erreichten begnügen und den Süden als Brücke zu einem Bündnisse mit Österreich betrachte.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[1] Mit dieser Haltung Bismarcks, die den defensiven Charakter der nationalen deutschen Selbstbestimmung betont, ist die Sendung Gramonts und der Umfang der seitens der französischen Politik geplanten Einmischung und Bedrohung der deutschen Selbständigkeit (Nr. 450) zu vergleichen.

werde, um aus der so sehr verfahrenen Luxemburger Angelegenheit herauszukommen; er nehme jedoch Anstand, mich zu besuchen, weil dies die Eifersucht des Marquis de Moustier erregen würde. Ich bemerkte der Person, welche mir dies mitteilte, daß ich den Wunsch des Staatsministers vollkommen teile, aber ganz aus derselben Rücksicht bisher Anstand genommen hätte, ihn bei sich aufzusuchen. Infolgedessen ist verabredet worden, daß wir morgen an einem dritten Orte zusammen speisen werden.

Inzwischen hat Herr Rouher derselben Mittelsperson über die gegenwärtige Lage der Luxemburger Angelegenheit und die deshalb vorgestern in einem Ministerrate gefaßten Beschlüsse streng vertrauliche Mitteilungen gemacht, deren hauptsächlichen Inhalt ich Eurer Exzellenz soeben telegraphisch gemeldet habe.

Indem ich dieselben hiermit schriftlich ergänze, bemerke ich, daß ich zwar für die vollkommene Genauigkeit der Angaben, welche der Staatsminister mir, wie gesagt, nicht direkt mitgeteilt hat, um so weniger einstehen kann, als mein Gewährsmann nicht Diplomat ist und daher manches mißverstanden oder unrichtig formuliert haben kann, daß ich vielmehr erst nach meiner Unterredung mit Herrn Rouher ganz klar in der Angelegenheit sehen werde, daß aber doch Nachstehendes im wesentlichen richtig sein dürfte.

Der vom Freiherrn v. Beust aufgestellte, Eurer Exzellenz nach dem, was mir Lord Cowley sagte, mitgeteilte Vorschlag scheint dahin zu gehen, daß Preußen auf den Besitz des Garnisonsrechts, Frankreich auf die Geltendmachung des aus seinen Abmachungen mit dem König-Großherzog hergeleiteten Titels auf die Erwerbung des Großherzogtums verzichte, letzteres mit Belgien vereinigt werde, und dieses dagegen Frankreich durch eine Grenzrektifikation für die Verzichtleistung auf Luxemburg entschädige.

Im vorgestrigen Ministerrat soll nun beschlossen worden sein, diesen Vorschlag insoweit anzunehmen, als Preußen auf die fernere Ausübung des von ihm bisher bona fide besessenen Besatzungsrechts, Frankreich auf den Erwerb des Großherzogtums zu verzichten haben, mithin die Festung fortan weder preußische noch französische Garnison enthalten würde. Indem hiermit der Hauptgegenstand des Konflikts beseitigt wäre, schlägt ferner Frankreich vor, die Feststellung des künftigen Schicksals des Großherzogtums, also die Frage, ob dasselbe unter der Souveränität des Königs der Niederlande zu belassen oder selbständig zu konstituieren oder an Belgien abzutreten, wie es mit der Festung zu halten usw., diplomatischen Verhandlungen zwischen den Mächten, welche die Verträge von 1839 unterzeichnet haben, zu überlassen. Der Kaiser erklärt aber schon jetzt, daß er eine Entschädigung auf Kosten Belgiens nicht beanspruche.

Diesen kaiserlichen Entschließungen scheinen ziemlich lebhafte Erörterungen vorangegangen zu sein. Der Staatsminister Rouher hat sich von neuem mit großer Entschiedenheit zu der von ihm seit dem 5. Juli vertretenen Politik, welche ihren Ausdruck in dem La Valetteschen Zirkular gefunden,[1] bekannt. Er hat seine Überzeugung wiederholt ausgesprochen, daß Frankreich sehr wohl

[1] Vgl. Nr. 308, Anm. 2.

neben einem starken, die Kräfte Deutschlands in seiner Hand konzentrierenden Preußen leben könne, ohne dadurch eine Einbuße an Macht und Ansehen zu erleiden, und er hat sich deshalb gegen jede Kompensationspolitik erklärt. Den Einwand des Marquis de Moustier, daß Preußen den Krieg für unvermeidlich halte und als eine bloße Zeitfrage betrachte, und daß es denselben daher, in der Voraussetzung, daß Frankreich nicht kriegsbereit sei, jetzt provozieren wolle, um ihn nicht in zwei Jahren unter ungünstigeren Umständen führen zu müssen, hat der Staatsminister mit dem Bemerken bekämpft, daß die preußischen Staatsmänner zu einsichtig wären, um eine solche Auffassung zu hegen. Dieselben könnten nicht verkennen, daß ein Krieg, heute vermieden, später immer unwahrscheinlicher werden müsse, daß sich mit der Zeit die französische Nation mit der Neugestaltung Deutschlands immer mehr aussöhnen, die Gemüter sich beruhigen, die friedlichen Tendenzen die Oberhand gewinnen würden. »In zwei Jahren,« rief er aus, »werden wir mit unseren inneren Angelegenheiten so ernst und so ausschließlich beschäftigt sein, daß niemand an einen Krieg denken wird.« Der Kaiser ist der Auffassung Rouhers unbedingt beigetreten. Als geäußert wurde, daß die gemachten Vorschläge im wesentlichen auch den Ansichten des englischen und russischen Kabinetts entsprechen dürften, bemerkte der Minister der auswärtigen Angelegenheiten, hiernach empfehle es sich, ruhig abzuwarten, daß der französischen Regierung jene Vorschläge von den drei Mächten gemacht würden. Es ist bezeichnend für die Friedensliebe des Kaisers[1] und seinen lebhaften Wunsch, sobald als möglich die gegenwärtige Kriegsgefahr zu beseitigen, daß Seine Majestät dieser Ansicht des Marquis de Moustier sehr entschieden entgegengetreten ist. Er hat gesagt, er vermöge nicht einzusehen, weshalb Frankreich noch die Initiative Rußlands und Englands abwarten sollte, um seine Ansicht über die Bedingungen eines friedlichen Ausgleiches dem Wiener Kabinett mitzuteilen.

Die Depesche, welche den Beitritt Frankreichs zu den Vorschlägen des letzteren unter den angedeuteten Modifikationen ausspricht, ist in derselben Sitzung, vom Marquis de Moustier redigiert, mit einigen von Herrn Rouher vorgeschlagenen Veränderungen vom Kaiser genehmigt worden und am Abend abgegangen.

Aus den mir mitgeteilten Äußerungen des Staatsministers muß ich schließen, daß derselbe den konzilianten Gesinnungen des Marquis de Moustier, dem er überdies Leichtfertigkeit und Unerfahrenheit vorwirft, ebensowenig traut, wie denjenigen des Herrn Benedetti, vielmehr bei dem einen wie bei dem andern die Wirkungen verletzter Eitelkeit fürchtet. Er hat meinem Gewährsmann gesagt, daß dieser an der Aufrichtigkeit seiner Bestrebungen zur Erhaltung des Friedens nicht zweifeln könne, da er mit demselben stehen oder fallen müsse. Die Früchte seiner ganzen bisherigen politischen Tätigkeit, welche auf die Entwicklung und Ausdehnung der friedlichen Beziehungen zwischen den Völkern, auf die Hebung des Handels und des allgemeinen Wohlstandes gerichtet war, würden durch einen Krieg zwischen Preußen und Frankreich zerstört werden.

[1] Rouher ist augenscheinlich in das Geheimnis der Sendung Gramonts (vgl. Nr. 450) nicht eingeweiht.

Es liege daher offenbar in seinem Interesse, einen solchen um jeden Preis zu vermeiden.

Weiteren Bericht behalte ich mir nach meiner Unterredung mit dem Minister Rouher vor. Inzwischen werden Eure Exzellenz durch die Mitteilungen aus Wien in den Stand gesetzt sein, die Genauigkeit der meinigen zu kontrollieren.

Nach meiner Überzeugung sind der Kaiser und der Staatsminister in der Angelegenheit aufrichtig. Die von ihnen eventuell akzeptierte Lösung ist eine halbe Niederlage, welche sie der Alternative zwischen einer ganzen und dem Kriege vorziehen. Ich halte dieselbe für das äußerste Opfer, welches der Kaiser der Erhaltung des Friedens bringen kann. Wollte er weiter gehen, also nicht allein seinerseits auf Luxemburg verzichten, sondern auch zur Fortdauer der Besetzung der Festung durch Preußen zustimmen, so würde seine Stellung dem eigenen Lande gegenüber völlig unhaltbar werden.

Uns gegenüber würde der Kaiser durch das in Rede stehende Programm den Fehler wieder gut machen, welchen seine Diplomatie den Ratschlägen Eurer Exzellenz zuwider dadurch beging, daß sie die Zession von seiten des Königs der Niederlande an Frankreich einleitete, bevor das Verhältnis zwischen Preußen und dem Großherzogtum gelöst war. Wenn die Frage, ob Preußen sein Besatzungrsecht in der Festung aufgeben könne, an sich in einer Lage, welche wenigstens den Verdacht einer künftigen Zession an Frankreich nicht ausschloß, nicht unbedingt zu verneinen war, so dürfte sie nach hiesiger Auffassung jetzt um so mehr bejaht werden können, wo durch eine vom Kaiser Napoleon den europäischen Mächten abzugebende Erklärung die Eventualität einer solchen Zession für alle Zukunft beseitigt werden soll. Die militärische Frage würde sich alsdann für uns auf die etwaige Schwächung der strategischen Bedeutung von Saarlouis durch das Ausscheiden von Luxemburg aus dem preußischen Defensivsystem reduzieren. Wären die diesfälligen Bedenken nicht besonders gewichtiger Natur, so möchte ich annehmen, daß es der großen Autorität, welche die Königliche Regierung jetzt auf die öffentliche Meinung in Deutschland ausübt, und dem unbedingten Vertrauen der Nation in ihre patriotischen Gesinnungen gelingen dürfte, alle besonneneren Elemente der Bevölkerung mit einer Transaktion auszusöhnen, welche die Wohltaten des Friedens dauernd zu sichern geeignet wäre.

436.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Paris, den 20. April 1867

Die von mir bereits angekündigte vertrauliche Unterredung zwischen dem Staatsminister Rouher und mir hat soeben stattgefunden. Sie hat etwa zwei Stunden gedauert, und ich beschränke mich daher darauf, Eurer Exzellenz über ihre Resultate Vortrag zu halten. Ich übergehe alles, was mir der Minister von dem von ihm seit Jahren verfolgten und nach wie vor festgehaltenen System

auswärtiger Politik sagte, um so mehr, als das letztere Eurer Exzellenz vollständig bekannt ist.

Als neue Tatsache teilte er mir nur mit, daß der englische Botschafter gestern bei dem Kaiser Napoleon war und denselben mit dem Entschluß verließ, seine Regierung dringend zu bitten, aus ihrer bisherigen Passivität herauszutreten und ihren freundschaftlichen Einfluß bei dem Königlichen Kabinett dahin anzuwenden, daß dasselbe die Transaktion, zu welcher sich Frankreich bereit erklärt hat, auch ihrerseits annehme. Daß Lord Cowley noch vorgestern jene Passivität lebhaft bedauerte, hatte ich bereits gehört. Ich hatte ihn deshalb heute aufgesucht, um Näheres über die Haltung Englands zu erfahren, indessen verfehlte ich ihn. Andererseits war mir von glaubwürdiger Seite versichert worden, daß Rußland hier nicht in konziliantem Sinne wirke.

Der Staatsminister gab mir ferner unaufgefordert spezielle Erläuterungen über die angeblichen Rüstungen Frankreichs. Er sagte mir in dieser Beziehung:

1. was die Pferdeankäufe anbetrifft, daß dieselben einmal durch das Zurücklassen sämtlicher (4000—5000) Pferde des mexikanischen Expeditionskorps in Mexiko, sodann aber durch den Umstand notwendig geworden seien, daß im laufenden Jahre die zuerst im Jahre 1860 den Bauern auf sieben Jahre zur Benutzung und Verpflegung überlassenen Armeepferde in das Eigentum der ersteren übergingen;[1*]

2. hinsichtlich der Armierung von Metz, daß es sich um die zu lange verzögerte Ausführung eines Kaiserlichen Dekrets von 1864 handele, wonach ein sehr beträchtlicher, in Lyon befindlicher und dort ganz unnützer Artilleriepark in die östlichen Festungen übergeführt[2*] und dagegen die in Metz vorhandene, dort unverwendbare Kampagne-Artillerie auf die weiter westwärts gelegenen Departements verteilt werden sollte;

3. in Beziehung auf die Einberufung der Reserve des Jahrgangs 1865, daß im Hinblick auf die bevorstehende neue Armeeorganisation das sonst im Januar stattfindende déclassement des diesjährigen, im Jahre 1866 votierten Kontingents verschoben worden sei; der Kriegsminister aber jetzt darauf aufmerksam gemacht habe, daß er infolgedessen die Rekruten statt am 1. Juli erst zwei bis drei Monate später erhalten könne, und man infolgedessen beschlossen habe, die zweimonatlichen Übungen der Klasse der Reserve von 1865 (wie der Staatsminister sagte, nicht 40000, sondern nur höchstens 29000 Mann) diesmal statt vom 1. Januar schon vom 1. Mai ab abhalten zu lassen, um die Cadres einigermaßen vollzählig zu erhalten und für die neue Organisation vorzubereiten; ferner daß die Regierung den Soldaten, welche nach einer vierjährigen Kampagne von Mexiko zurückkehrten und von denen nur ein verhältnismäßig ganz kleiner Teil nach Afrika geschickt worden sei, einen zwei- bis dreimonatlichen Urlaub nicht vorenthalten könne.

Ich bemerke hierzu sogleich, daß der Oberstleutnant Freiherr v. Loë die zu 2 und 3 angeführten Erklärungen teils nicht für völlig genau, teils nicht für stichhaltig hält und nur zugibt, daß der Ausfall der Pferde der mexikanischen Armee einen außerordentlichen Ersatz notwendig mache. Ich füge aber nicht minder hinzu, daß nach meiner Überzeugung Herr Rouher, insoweit seine

Angaben irrig sind, von dem kriegslustigeren Kriegsminister getäuscht worden ist.

Der Staatsminister setzte mir demnächst in sehr treffender Weise auseinander, daß eine momentane Beseitigung der durch die Luxemburger Angelegenheit hervorgerufenen Kriegsgefahr die letztere dauernd entfernen würde, indem nach ein bis zwei Jahren beide Regierungen durch ganz andere Fragen beschäftigt werden dürften als durch eine törichte Eifersucht über ihre beiderseitigen Machtverhältnisse.

In der Sache selbst äußerte er sich dahin, daß die freundschaftliche Intervention der neutralen Mächte sicherlich nicht zurückzuweisen, derselben vielmehr einmal als einem eventuellen Mittel, eine Transaktion für beide Teile annehmbar zu machen, dann aber auch behufs der europäischen Sanktion der viel wünschenswerteren direkten Verständigung zwischen den letzteren ein regelmäßiger Fortgang zu geben sei; daß es aber im Interesse der vollen Wiederherstellung der früheren vertrauensvollen Beziehungen zwischen beiden Mächten vorzuziehen wäre, wenn die letzteren ihre prinzipielle Übereinstimmung mit der von den neutralen Mächten voraussichtlich zu empfehlenden Transaktion sich schon im voraus unmittelbar vertraulich mitteilten. Er wünsche daher, daß ich von Seiner Majestät dem Könige ermächtigt würde, dem Kaiser unmittelbar vertraulich zu sagen, daß unser Allergnädigster Herr bereit sein würde, auf eine Verständigung auf der Basis der Verzichtleistung auf das Garnisonsrecht preußischerseits und der Aufgabe der Zession französischerseits einzugehen. Er sage mir dies, ohne mit dem Kaiser gesprochen zu haben, und stelle mir eventuell anheim, ihn vorher von der Seiner Majestät zu machenden Mitteilung zu avertieren. Er werde alsdann seinen Souverän sondieren und verspreche mir feierlich, mir zu dem fraglichen Schritte nur zu raten, wenn er, woran er übrigens nicht zweifele, die Gewißheit erlangt haben würde, daß derselbe eine günstige Aufnahme finden werde. Alsdann würde der Besuch Seiner Königlichen Hoheit des Kronprinzen die Wolke, welche sich zwischen uns aufgetürmt habe, vollends verscheuchen, und wenn dann noch die Besuche Seiner Majestät des Königs und des Kaisers von Rußland folgten, so würde die französische Nation die Überzeugung gewinnen, daß der Friede, den die große Mehrzahl derselben zu erhalten wünsche, gesichert sei.

Andererseits sehe er sehr bald nach Ostern neue Interpellationen aus Anlaß des schweren Stoßes, welchen der öffentliche Kredit durch die Kriegsbesorgnisse erfahren, voraus. Er wünsche dringend, in der Lage zu sein, antworten zu können, daß Frankreich nie auf Vergrößerungen oder Kompensationen ausgegangen sei, daß es nach wie vor in der Neugestaltung und Stärkung Deutschlands und Preußens keine Gefahr für sich erblicke, daß es nur in der Anwesenheit einer preußischen Garnison dicht an der französischen Grenze und außerhalb der Grenzen des Gebiets des Norddeutschen Bundes den Anlaß zu Mißtrauen und zu Mißhelligkeiten gefunden habe und denselben durch das Zessionsgeschäft zu entfernen bestrebt gewesen sei; daß es aber gern auf letzteres verzichte, da es von den versöhnlichen und nachbarlichen Gesinnungen Preußens hoffen dürfe, diese Quelle von Reibungen verstopft zu sehen. Diesen Stand-

punkt sei er eventuell entschlossen, mit der größten Entschiedenheit zu vertreten, und er zweifle nicht im geringsten an dem Erfolge.

Der Minister hob wiederholt hervor, daß es den Interessen Preußens und Frankreichs nicht entspreche, den neutralen Mächten eine so bedeutende Stellung einzuräumen, wie sie als Friedensstifter zwischen den beiden ersteren erlangen würden; daß er aber dennoch auf deren freundschaftliche Intervention teils aus Höflichkeit, teils um kein Mittel zur Erhaltung des Friedens unversucht zu lassen, nicht verzichten, denselben vielmehr ihren regelmäßigen Verlauf lassen möchte; daß er indessen für den Fall, daß ich nicht die Ratschläge jener Mächte für die notwendige Vorbedingung hielte, um eine Verzichtleistung auf das preußische Garnisonsrecht der öffentlichen Meinung in Deutschland annehmbar erscheinen zu lassen, es entschieden vorziehen würde, die Einigung und Versöhnung zwischen Preußen und Frankreich vorher direkt, wenn auch in vertraulicher Form, zu konstatieren und das europäische Arrangement demnächst mehr als eine Förmlichkeit nachfolgen zu lassen, bestimmt einerseits, beide Regierungen in eine günstigere Stellung ihren Ländern gegenüber zu versetzen, andererseits eine verstärkte Bürgschaft für die künftige Erhaltung des Friedens zu gewähren.

Wenn nicht höhere, meiner Beurteilung sich entziehende Rücksichten einem Eingehen auf den von Herrn Rouher angedeuteten Weg entgegenstehen, so dürfte der letztere geeignet sein, die Kriegsgefahr ohne Beeinträchtigung der Würde der einen oder der anderen der beiden beteiligten Mächte und mit der größtmöglichsten Beschleunigung zu beseitigen. Eure Exzellenz kennen die Tendenzen dieses Ministers, der mir im Monat Juli vorigen Jahres der schätzenswerteste Bundesgenosse war und sich bisher über die Entschließungen seines Souveräns weder selbst getäuscht noch mich je zu einem Irrtum veranlaßt hat. Daß selbst der glücklichste Krieg durch ein relativ so geringfügiges Objekt nicht gerechtfertigt sein und die Machtfrage zwischen Preußen und Frankreich nicht definitiv entscheiden würde, habe ich schon bei früheren Gelegenheiten auszuführen mir erlaubt. Andererseits würde der Kaiser Napoleon den Krieg einer so schweren Niederlage, wie es das Verbleiben der preußischen Garnison in Luxemburg, nachdem er die Provinz durch regelmäßige Zession des Souveräns erwerben zu können auch nach unserer früheren Haltung hoffen durfte, sein würde, vorziehen müssen. Wenn nicht überwiegende militärische Rücksichten unsere Besetzung der Festung zu einer Existenzfrage für die äußere Sicherheit Deutschlands machen, was ich bezweifeln zu dürfen glaube, so ist das vorgeschlagene Prinzip ein für beide Teile annehmbares. Ich sehe ferner in der Orientalischen Frage ein unberechenbares Element, welches die europäische Konstellation plötzlich zu unserem Nachteile verändern kann. Rußland würde einen Krieg zwischen Frankreich und Preußen ohne Zweifel zu einem Vorgehen benutzen, welches England in das französische Lager treiben müßte. Die Haltung Österreichs, wie sie hier hervortritt, ist in hohem Grade verdächtig. Die Sprache der hiesigen österreichischen Botschaft ist nach beiden Seiten hin eine aufreizende und zeigt, daß man den Moment kaum erwarten kann, wo der Krieg zwischen Preußen und Frankreich ausgebrochen sein wird.

Fürst Metternich ist sehr häufig in den Tuilerien, und ich kann nicht bezweifeln, daß an einer französisch-österreichischen Allianz sehr stark gearbeitet wird. Alles dies erklärt den dringenden Wunsch Rouhers, daß sich Preußen und Frankreich ohne Zeitverlust direkt die Hand reichen mögen. Er kann sich nicht verhehlen, daß die Allianz mit Österreich seiner ministeriellen Stellung ein Ende machen würde.[1]

Endlich kann ich es, angesichts der gegenwärtigen militärischen Schwäche Süddeutschlands, insbesondere Bayerns,[2] worauf auch Herr Rouher mit großer Sachkenntnis hinwies, nicht als ausgemacht ansehen, daß die militärische Situation sich mit der Zeit zu unseren Ungunsten verändern würde, und daher, für den Fall, daß man den Krieg früher oder später für unvermeidlich ansähe, ein möglichst beschleunigtes Losschlagen für uns ratsam sei.

Schließlich erlaube ich mir noch gehorsamst zu bemerken, daß der Staatsminister zwar eine direkte Kritik des Verhaltens Moustiers und Benedettis vermied, aber doch durch gelegentliche Bemerkungen zu erkennen gab, daß er sich die von ihnen begangenen Fehler nicht verhehlte. Von Moustier äußerte er, daß derselbe unglücklicherweise sich immer nur mit einer Frage ausschließlich beschäftige und unfähig sei, das Ensemble und die Wechselwirkung der europäischen Angelegenheiten zu erfassen.

Randbemerkungen König Wilhelms I:

1* Das sind aber doch nicht 40000 Pferde

2* d. h. nicht mehr Lyon, sondern Metz ist die Oper(ations) Basis

[1] Diese Äußerung bestätigt, daß Rouher schwerlich um das Allianzangebot an Österreich (Nr. 450) gewußt hat. Napoleons Urteil über Rouhers friedliche Haltung: Nr. 446.

[2] Die in Frankreich wohlbekannte militärische Schwäche Süddeutschlands mag auch zur Kennzeichnung der französischen Gefühle des »Bedrohtseins« durch einen deutschen Überfall etwas näher belegt werden. Hohenlohe erklärte am 14. April dem preußischen Gesandten: »Wir könnten nicht mehr als 60000 Mann in vier Wochen zusammenbringen, Bewaffnung jetzt noch mangelhaft, in einem Vierteljahr genügend.« (Eigenhändige Aufzeichnung Hohenlohes vom 15. April, Geh. St. Arch. München.) Noch bezeichnender ist die Lage in Württemberg. In der Ministerialsitzung vom 19. April erklärte der Kriegsminister v. Hardegg: »Ehe wir Hinterlader haben, also vor zirka drei Monaten, seien wir nicht marschfertig. Die Infanterie habe kein Vertrauen zu ihren Waffen. Ein Ausmarsch wäre die größte Kalamität . . . Er marschiere nicht ohne neue Gewehre; er übernehme kein Kommando.« Es erging dann die Antwort nach Berlin: »Daß sechs Wochen von dem Zeitpunkt, in welchem mit den förmlichen Rüstungen öffentlich begonnen werden kann, die württembergische Armee in einer Stärke von 25000 Mann und 5000 Mann Reserven . . . kriegsbereit sein werde.« Der Optimismus dieser amtlichen Auskunft ergibt sich aus einem Erlaß Varnbülers an Spitzemberg vom 20. April: »Indessen habe ich eine Einberufung sämtlicher Maschinenfabriken auf Montag angeordnet, und ich hoffe, daß vielleicht schon in zwei Monaten weitaus der größte Teil der Infanterie mit den neuen, den preußischen weit überlegenen Gewehren wird bewaffnet sein können.« (St. Arch. Stuttgart.)

437.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 20 avril 1867, 11^{00} a. m.; arr. 1^{20} p. m.

J'ai assisté ce matin à une conférence du Duc de Gramont qui part ce soir, avec le Marquis de Moustier qui lui donnait les dernières instructions. J'ai conseillé la plus grande franchise[1] et d'éviter tout ce qui ressemblerait à une pression.

Le télégramme Havas qui rapporte que Comte Tauffkirchen[2] a échoué à Vienne, fait sensation.

438.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 21 avril 1867, pr. 4^{40} p. m.; arr. 6^{5} p. m.

Marquis Moustier me fait dire que des nouvelles de Munich d'assez bonne source annoncent que la Bavière vient de signer son accession à la Confédération du Nord.[3]

Duc de Gramont part ce soir.

[1] Vgl. Gramonts Wendung zu Beust am 23. April: « j'aime mieux entrer franchement en matière », Nr. 450.

[2] Über diese Angelegenheit vergleiche die eingehende Abhandlung von K. A. v. Müller, Die Tauffkirchensche Mission nach Berlin und Wien. Bayern, Deutschland und Österreich im Frühjahr 1867 (Riezler-Festschrift, S. 352—440, Gotha 1913). Die Ergebnisse der Abhandlung, die vor allem auf die Tauffkirchenschen Papiere gegründet ist, könnten aus den Wiener und Münchener Akten noch einige Ergänzungen erfahren. Der Antrag Hohenlohes zu dieser Mission war am 11. April von König Ludwig genehmigt worden. Tauffkirchen wurde am 13. und 14. April von Bismarck und König Wilhelm empfangen; am 16. und 18. fanden in Wien seine Besprechungen mit Beust, am 21. April die Audienz bei Kaiser Franz Joseph statt.

[3] Vgl. das Telegramm des österreichischen Gesandten Grafen Trauttmansdorff an Beust, München, 21. April, 3^{30} p. m.: »Es zirkulierten gestern sehr stark Gerüchte von Beratungen im Ministerkonseil über Vertrag mit Preußen wegen Anschluß an Nordbund, die heute auch in die Zeitungen dringen. Bin auf Grund eingezogener Erkundigungen in dem Falle, selbe dahin zu widerlegen, daß es sich nur um Beratungen wegen Feststellung einer Punktation in der Zollvereinssache handle.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Ferner: Graf Bray an Hohenlohe, 22. April: « Le Baron de Beust a reçu deux dépêches, dont l'une annonce l'entrée de la Bavière dans la ligue du Nord, l'autre la nie, en annonçant le renouvellement du Zollverein avec la Bavière. Il demande si la dernière est exacte. » Hohenlohe antwortete umgehend, »daß beide Nachrichten gleich unbegründet«. (Geh. St. Arch. München.) In Paris gab man sich noch länger den Anschein, an den Eintritt Bayerns in den Nordbund zu glauben. Noch am 1. Mai berichtete Baron Perglas aus Paris: « Encore on a alarmé le gouvernement français par une communication particulière disant que l'entrée dans la confédération du Nord des États du Sud était préparée et assurée et que la Prusse profiterait de la situation actuelle pour réaliser et accomplir son œuvre d'unité. Cette communication a été faite au gouvernement français après le discours récent du Roi de Prusse, on m'en a parlé très confidentiellement, et on l'a soutenue, bien que je l'ai signalée comme erronée. » (Geh. St. Arch. München.)

439.

Bismarck an v. Thile

Privatbrief. Eigenhändig. A. A. Berlin

Zimmerhausen, den 21. April 1867

Im Begriff, nach Schlawe (Varzin) zu fahren, erhalte ich die Depesche,[1] habe nur die Telegramme gelesen bisher. Meiner prima facie Ansicht, ist danach die Lage dieselbe wie bei meiner Abreise.[2] Wir können meines Erachtens auf Räumung von Luxemburg nur eingehen, wenn uns die Neutralität von Land und Festung ebenso verbürgt wird, wie die Belgiens. Dann[1*] aber halte[1*] ich die neue[1*] Situation für vorteilhafter[1*] als die alte,[1*] und nur fraglich, wie die öffentliche Meinung sie aufnimmt, auf letzteres kommt es schließlich an. Ich hoffe Mittwoch abend in Berlin zu sein.

Immer können wir die Räumung nicht zusagen und das Weitere der Verhandlung überlassen, sondern müssen zuerst die europäischen Bürgschaften haben. Goltz »gutem Vernehmen nach« erfordert noch keine Antwort; wir sind überhaupt nicht mise en demeure, und können doch nicht freiwillig die Festung verbieten.[2*]

Randbemerkungen König Wilhelms I.:

[1*] ?

[2*] am Kopfe: Ganz meine Auffassung.

440.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 23 avril 1867, 2^{30} p. m.; arr. 7^{20} p. m.

Unsere Haltung wird hier sehr dankbar anerkannt.

Prince Gortchacow vient de faire dire que l'Empereur Alexandre Se met en correspondance directe avec le Roi de Prusse en vue du maintien de la paix et que le langage du Comte Bernstorff à Londres est exagéré.

Lord Loftus dit que des idées plus pacifiques se font jour dans les hautes régions.

[1] Betrifft die Anfrage Wimpffens, ob Bismarck auch die Alternative Nr. 1 (Räumung Luxemburgs) annehmen würde, vgl. Nr. 429, Anm. 2.

[2] Bismarck war vom 18. bis 24. April von Berlin abwesend, um die Herrschaft Varzin in Hinterpommern zu besichtigen. (Keudell, S. 359.) Damit waren die Vermittlungsbesprechungen mit dem österreichischen Botschafter vorübergehend unterbrochen, was die ungewisse Spannung dieser Tage erhöhte. Auf eine besorgte Anfrage Beusts vom 19. April, 10^{3} a. m., ob es wahr sei, daß eine Mobilisierungsorder zu erwarten sei, antwortete Wimpffen am 19. April, 3^{00} p. m.: »Thile versichert, von einer Mobilisierungsorder noch nichts zu wissen, il trouve situation alarmante moins à cause du silence absolu de Mr. Benedetti, que par la constatation de grands préparatifs de guerre en France.« Am 20. April 8^{35} p. m. meldete er: »Auch nach H. v. Thile lauten die Nachrichten aus Paris für unseren Vorschlag günstiger. Bestimmt keine Mobilisierungsorder«. Und 9^{33} p. m.: « Mr. Benedetti me dit qu'il a reçu aujourd'hui un courrier pacifique dans le sens de nos efforts, mais sans le charger d'aucune communication.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

441.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Paris, den 23. April 1867

Lord Cowley hat mir gestern erzählt, daß der Kaiser Napoleon ihn am vorigen Donnerstage (18. April) habe rufen lassen. Bevor er mir über diese Audienz nähere Mitteilungen machte, hat er mich dringend gebeten, dafür zu sorgen, daß dieselben mit größerer Diskretion behandelt werden möchten als diejenigen, welche er mir über seine erste Unterredung mit dem Kaiser gemacht hatte. Der Botschafter fügte hinzu, daß er gern bereit sei, mir alles mitzuteilen, was für die Beurteilung der politischen Lage wichtig sei. Auch finde er es natürlich, daß ich es zur Kenntnis Eurer Exzellenz brächte. Er müsse aber dabei voraussetzen, daß dergleichen vertrauliche Mitteilungen, insbesondere solche über streng vertrauliche und intime Unterredungen mit einem Souverän, nicht demnächst in die offizielle Korrespondenz übergingen und Gemeingut der europäischen Diplomatie würden.

Ich glaubte, meinem englischen Kollegen versprechen zu dürfen, daß seine Mitteilungen streng geheim gehalten werden würden.

Derselbe erzählte mir sodann, der Kaiser habe ihm erklärt: Er verlange absolut nichts, als daß Preußen die Festung Luxemburg räume; er verzichte auf die Erwerbung des Großherzogtums sowie auf jeden anderen Gebietszuwachs, insbesondere auch auf die vorgeschlagene Abtretung eines kleinen Stücks von Belgien. Der Kaiser habe ihm demnächst den Wunsch ausgesprochen, daß das englische Kabinett seinen Einfluß in Berlin anwende, damit Preußen ein so billiges, auf der Basis der beiderseitigen Verzichtleistung beruhendes Übereinkommen annehme. Der Botschafter habe darauf Seine Majestät gebeten, die Art der gewünschten Intervention näher zu präzisieren, indem er angedeutet habe, daß England eine eigentliche Mediation schwerlich übernehmen dürfte. Der Kaiser habe erwidert: Er sei nicht Diplomat, die Form der Intervention sei ihm gleichgültig. Alles, was er wünsche, sei, daß England in der freundschaftlichsten Form der preußischen Regierung zurede, die fragliche Transaktion anzunehmen. Graf Cowley habe darauf den Kaiser gebeten, ihm aufrichtig und rückhaltlos die Frage zu beantworten, ob durch eine solche Erledigung der Luxemburger Differenz auch in der Tat die Kriegsfrage definitiv beseitigt sein würde, und nicht etwa Preußen zu besorgen haben möchte, daß Frankreich demnächst früher oder später mit neuen Ansprüchen auftrete? Der Kaiser habe ihm auf das Feierlichste versichert, daß letzteres nicht zu besorgen sei.[1] Er wolle aufrichtig den Frieden und freundschaftliche Beziehungen mit Preußen. Sobald die unglücklich eingeleitete (mal engagée) Luxemburger Angelegenheit beseitigt sei, werde kein Anlaß zur Trübung des Einverständnisses mehr eintreten, da er keinerlei Vergrößerung für Frankreich erstrebe. Im Laufe der Unterredung habe der Kaiser geäußert, daß er nicht glaube, Eure Exzellenz hätten ihm eine Falle legen wollen. Eure Exzellenz hätten vielmehr wohl an-

[1] Vgl. die Anerbietungen der Mission Gramont in Wien, Nr. 450.

fänglich aufrichtig geglaubt, ihm Luxemburg zuwenden zu können, wären aber bei Seiner Majestät dem Könige auf unüberwindlichen Widerstand gestoßen.

Der englische Botschafter hat infolgedessen seine Regierung in der eindringlichsten Weise gebeten, ihre guten Dienste bei dem Königlichen Hofe im Interesse des Friedens und der Versöhnung anzuwenden. Er hat keinen Anstand genommen, es für ein Verbrechen zu erklären, wenn England gegenüber der Gefahr eines durch keinerlei reelle Interessen motivierten Krieges, dessen Folgen für ganz Europa unberechenbar wären, die Hände in den Schoß legte und nicht vielmehr seine freundschaftlichen Beziehungen zu dem Königlichen Hofe nutzbar zu machen versuchte, um ein solches Unheil womöglich abzuwenden. Er zweifelte nicht, daß bereits gegenwärtig der englische Botschafter in Berlin beauftragt sei, einen vertraulichen Schritt in jener Richtung zu tun. Auch vermutete er, daß Ihre Majestät die Königin Ihrer Königlichen Hoheit der Frau Kronprinzessin in dem bezeichneten Sinne geschrieben habe.[1]

Lord Cowley sprach mir die Hoffnung aus, daß die Königliche Regierung den freundschaftlichen Vorstellungen Englands um so mehr Gehör schenken werde, als sie ja wisse, wie freudig letzteres die Machterweiterung Preußens begrüßt habe und wie aufrichtig es wünsche, daß das von Preußen unternommene deutsche Einheitswerk sich immer mehr konsolidiere. Aber eben um dieses Interesses willen müsse England wünschen, daß ein Krieg vermieden werde, in den zwar Preußen mit relativ günstigen, wiewohl immer nicht ganz sicheren militärischen Chancen treten möchte, bei dem es jedoch nichts zu gewinnen, wohl aber alles zu verlieren hätte, insbesondere alle seine vorjährigen Erfolge

[1] Königin Viktoria richtete am 22. April 1867 an König Wilhelm selber einen Brief folgenden Inhalts (A. A. Berlin):

»Teuerer Bruder,

Ich fühle mich gedrungen, im Interesse des Friedens, der Dir gewiß nicht weniger als mir selbst am Herzen liegt, ein paar Worte an Dich zu richten. Der Friede Europas scheint ernstlich gefährdet, und es würde Dir gewiß ein schmerzliches Gefühl sein (wie es wenigstens bei mir der Fall sein würde), wenn die Welt mit Recht Preußen die Schuld zuschieben könnte. Und dies kann in der Tat leicht der Fall sein —, wenn [man] der versöhnlichen Stimmung des Kaisers auf preußischer Seite nicht ebenso versöhnlich entgegenkommt.

Der Kaiser ist bereit, auf jede Forderung, die er in bezug auf Luxemburg erhoben hat, zu verzichten und erklärt sein Einverständnis mit jedweder Verfügung über die Festung, sobald eine solche den Charakter enthielt, daß dadurch weder Frankreich noch Deutschland bedroht ist. Dagegen verlangt der Kaiser nur, daß die preußische Garnison zurückgezogen werde; und wenn man bedenkt, wie empfindlich der Stolz der französischen Regierung und des französischen Volks verletzt sein muß durch Verzichtleistung auf die mit so großer Ostentation erhobenen Forderungen, so erscheint der gegenwärtige Vorschlag gewiß nur eine geringe, im Interesse des Friedens gemachte Konzession.

Wenn diese Forderung verweigert wird, so wird die Welt nur zu sehr im Recht scheinen, wenn sie Preußen beschuldigt, daß es den Krieg herbeiwünsche, und Du mußt Dich alsdann nicht wundern, wenn die Verantwortlichkeit für alles Unglück, welches dieser Krieg im Gefolge haben würde, Preußen aufgebürdet wird. —

Ich habe nicht den geringsten Zweifel, daß es dem Kaiser sehr ernstlich darum zu tun ist, daß der Friede erhalten wird. Jetzt ist es in die Hand Preußens gelegt, den Frieden zu erhalten, und um Gottes willen flehe ich Dich an einzuhalten, ehe Du die jetzt gebotene Chance von Dir wirfst.«

auf das Spiel setzen würde. Insofern würde Frankreich ein Objekt, nämlich die Wiederherstellung der Ohnmacht Deutschlands, bei dem Kriege haben, während für Preußen ein jedes zu dem von ihm zu bringenden Einsatz im Verhältnis stehendes Objekt fehle.

Wie mir der italienische Gesandte im engsten Vertrauen sagte, hat die Kaiserin ihn gebeten, seiner Regierung zu raten, auch ihrerseits in Berlin freundschaftlich im Sinne des Friedens und der Versöhnung zu wirken. Herr Nigra wiederholte mir dabei die Versicherung, daß alles, was man über die Ursache der Entlassung Ricasolis und die Tendenzen des neuen Kabinetts gesagt, unwahr sei und Italien trotz des Ministerwechsels eventuell neutral bleiben, aber den Ausbruch eines Krieges zwischen den beiden Mächten, welchen es seine nationale Konstituierung verdanke, lebhaft beklagen würde.

Eure Exzellenz werden in dem vom Kaiser bei dem englischen Botschafter, von der Kaiserin bei dem italienischen Gesandten getanen vertraulichen Schritte einen Beweis von dem lebhaften und aufrichtigen Wunsche des französischen Hofes finden, den Frieden zu bewahren. Die vertrauliche Form dieser Schritte, besonders des von der Kaiserin getanen, zeigt, daß es nicht darauf abgesehen ist, die fremden Mächte in einen Gegensatz zu Preußen zu versetzen, sondern diejenigen unter ihnen, an deren freundschaftlichen und uneigennützigen Gesinnungen wir nicht zweifeln können, zu Vorstellungen zu veranlassen, welche vermöge ihres Charakters unsere Beziehungen zu ihnen nicht trüben können, sie selbst aber nicht engagieren und daher, wenn sie fehlschlügen, die wohlwollende Haltung jener Mächte nicht verändern würden.

442.

Freiherr v. Werther an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Wien, den 24. April 1867

Der Herzog von Gramont ist gestern vormittag von Paris hier wieder eingetroffen und habe ich ihn bereits gestern abend begegnet. Er berührte mir gegenüber sofort die brennende Frage des Moments, indem er bemerkte, Krieg und Frieden hänge allein von Preußen ab und in Paris habe man die Überzeugung, daß wir den Krieg herbeiführen wollten. Frankreich wäre bereit, auf alle Zessionsprojekte in betreff Luxemburgs zu verzichten, wenn wir die Festung Luxemburg, welche geschleift werden sollte, räumen und dem Großherzog-König von Holland sie überlassen wollten. In Paris glaube man zu wissen, daß wir uns zu keiner Räumung der Festung verstehen würden, und bestätige sich dieses, so wäre der Kaiser Napoleon, selbst wenn er es anders wünschen sollte, nicht imstande, dem Kriege aus dem Wege zu gehen. Er beklagte, daß das persönliche Verhältnis des Herrn Benedetti zu Eurer Exzellenz mehr oder weniger gespannt wäre und dadurch alle direkte Verhandlung gelähmt sei. Er wolle noch nicht alle Hoffnung aufgeben, daß obiger Vermittlungsgedanke, bei dem Luxemburg dem Großherzog-König von Holland verbleibe und wir die Festung

räumten, zur Ausführung komme. Dann wäre der Frieden gesichert; doch wenn wir entschieden wären, Luxemburg nicht zu räumen, so schiene ihm der Krieg unvermeidlich. Schließlich bemerkte er mir, er habe in Paris bis auf die neueste Zeit hin Schriftstücke gelesen, welche klar bewiesen, daß in der Luxemburger Frage der Kaiser Napoleon ganz nach der ihm von Berlin zugekommenen Ratgebung vorangegangen sei.[1] Ich habe ihm darauf entgegnet, daß mir dieses in keiner Weise verständlich wäre und es nach meinem Wissen vollkommen in Abrede stellen müßte. Er erwiderte darauf, wenn es zum Kriege käme, würden diese Schriftstücke publiziert werden, und daraus würde dann jedermann entnehmen können, auf welcher Seite die Schuld, diese Verwickelungen hervorgerufen zu haben, liege. Ich führe diese Äußerungen nur an, nicht weil ich ihnen unbedingten Wert beilege, aber wohl, indem sie darauf hinweisen, daß der Herzog von Gramont, kaum hierher zurückgekehrt, sich zur Aufgabe stellen wird, dartun zu wollen, daß wir die Provokateurs der Luxemburger Verwickelungen sind.

Ich bin noch nicht imstande, die sonstigen Anschauungen zu kennen, welche der Herzog von Gramont gestern von Paris mitgebracht, und behalte mir darüber eventuell spätere Berichterstattung vor.

443.

Graf Wimpffen an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Berlin, den 25. April 1867, 6^{30} p. m.; angek. 8^{20} p. m.

Graf Bismarck[2] hat eine bestimmte Annahme der von Kaiser Napoleon nunmehr adoptierten Lösung noch nicht ausgesprochen. Persönlich[3] hat er aber den Vorschlag um so annehmbarer erklärt, als er Territorialerwerbung Frankreichs ausschließt. Er will Annahme beim Könige bevorworten, die preußischen Abgeordneten darauf vorbereiten und in gleichem Sinne in der Presse wirken. Er will, daß die Initiative des Verlangens der Räumung von Holland ausgehe, und stellt Bedingung, daß die Neutralisierung von den Groß-

[1] Vgl. dagegen die Auffassung, die Kaiser Napoleon selbst dem englischen Botschafter Lord Cowley gegenüber vertrat. (Nr. 441)

[2] Vgl. Telegramm Wimpffens vom 22. April, 3^{56} p. m.: »Ich wahre nach Möglichkeit für die Ankunft Bismarcks Donnerstag den Vortritt für unsere Mediation. Thile pressent la plus grande difficulté dans les grands armements continuels de la France.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[3] Wie Bismarck, der am 24. April von seiner Reise nach Hinterpommern zurückkehrte, persönlich und politisch zu der Frage: Krieg oder Frieden, stand, geht aus der Erzählung R. v. Keudells (Fürst und Fürstin Bismarck, S. 360) hervor, der ihm an diesem Tage entgegenfuhr und über Moltkes Geneigtheit berichtete, die französische Herausforderung anzunehmen. Bismarck antwortete kühl: »Nein. Luxemburg ist nicht mehr Bundesfestung, unser Besatzungsrecht daher anfechtbar. Wenn die Großmächte uns von der Garnisonspflicht entbinden und das Ländchen neutralisieren, kommen wir ohne Schaden an der Ehre aus der Sache heraus. Man darf nicht Krieg führen, wenn es mit Ehren zu vermeiden ist; die Chance günstigen Erfolges ist keine gerechte Ursache, einen großen Krieg anzufangen.«

mächten garantiert werde.[1] Graf Bismarck wird nach seiner Rücksprache mit dem Könige an Baron Werther über meine heutige Mitteilung schreiben. Lord Loftus wird Bedenken wegen der öffentlichen Meinung bekämpfen und nach Möglichkeit auf einen definitiven Entschluß dringen.

444.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 25 avril 1867

Les dernières informations sur l'état de la question qui menace la paix, sont fort contradictoires. Voici à peu près tout ce que j'ai pu recueillir jusqu'à ce jour.[2]

Le Prince Gortchacow a fait dire ici que Mr. de Bernstorff avait exagéré les choses et mal interprêté ses instructions en niant toute possibilité pour son Gouvernement de faire des concessions à la France sur la question du Luxembourg, que d'après ses informations le Roi de Prusse ne serait pas aussi intraitable, et que l'Empereur Alexandre venait de se mettre en rapport direct avec Lui pour agir sur Son esprit dans le sens de la conciliation. La Reine d'Angleterre aurait fait également une démarche directe et dans *le même sens* à Berlin.

Le Roi des Belges a envoyé ici un télégramme que Mr. de Moustier vient de me montrer et dans lequel il assure que le Roi de Prusse partageait les sentiments pacifiques et modérés de l'Empereur Napoléon.

D'un autre côté Mr. Benedetti dans un rapport que je viens de lire, écrit: « Le Roi de Prusse vient de s'énoncer envers quelqu'un qui me l'a répété dans un sens pacifique, affirmant que la guerre ne pouvait pas ressortir de la question du Luxembourg — malheureusement le Prince Royal tient un langage fort belliqueux et prétend que l'on ne peut pas permettre à la France de s'ingérer dans des questions qui ne la *concernent pas.* »

[1] Der Antworterlaß Beusts vom 26. April erklärte sich mit beiden Bedingungen einverstanden, hielt aber die Neutralisierung an sich für kaum im preußischen Interesse liegend: »In den Norddeutschen Bund kann ein neutrales Land nicht eintreten, und Preußen scheint mir daher eine günstige Chance aufzugeben, wenn es das von einer deutschen Bevölkerung bewohnte und dem Zollverein bereits angehörige Land geflissentlich in eine von den Großmächten verbürgte Sonderstellung bringt. Die Neutralisierung Luxemburgs stellt sich vielmehr als eine Bedingung dar, die das Berliner Kabinett zwar anzunehmen, aber nicht selbst aufzustellen Ursache hat.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Augenscheinlich war Beust bemüht, die Vermittlung an der Klippe der Garantie nicht scheitern zu lassen. Zu welchen merkwürdigen Mitteln er dabei griff, beweist auch ein Bericht des bayerischen Gesandten Grafen Bray, von dem er die Mitwirkung Bayerns, bei seiner Vermittlung erbat, vom 25. April 1867: »Baron Beust stellt dabei in Aussicht, daß das Land Luxemburg später — durch Abdizierung des König-Großherzogs zugunsten seines Bruders, des Prinzen Heinrich, und durch dessen Beitritt zum Norddeutschen Bunde — Deutschland dennoch erhalten, vielleicht ihm dereinst wiedergegeben werden könnte.« (Geh. St. Arch. München.)

[2] Der wesentliche Inhalt dieses Berichts auch in einer Depesche Metternichs vom 25. April, 5^{00} p. m.

Mr. Benedetti conclut en rappelant à son Gouvernement que quelques jours avant la guerre de Bohême le Roi prétendait aussi qu'il *ne prévoyait pas la possibilité d'éventualités belliqueuses.*

Le Gouvernement du Wurtemberg vient de se plaindre ici des démarches faites à Berlin et à Vienne dans le sens d'une union plus intime avec la Prusse par la Bavière, sans que cette dernière ait jugé à propos d'en faire mention ou de prendre conseil à Stuttgart. En prenant les devants pour écarter tout malentendu, le Gouvernement Wurtembergeois déclare ici qu'il n'est pour rien dans cette affaire.

A Munic l'Envoyé de France a été chargé de demander des explications *amicales* sur la mission du Comte de Tauffkirchen que des bruits fort répandus ont accusé de vouloir préparer une entente hostile à la France des cours du nord.

Mr. des Méloïzes est autorisé à demander si un procédé quelconque de la France avait pu être cause de tendances hostiles que l'on n'a nullement conscience d'avoir provoquées.

C'est aujourd'hui même que Lord Loftus, au dire du Marquis de Moustier, doit faire une démarche *plus accentuée* à Berlin en faveur du maintien de la paix.

De tout cela il résulte que l'on ne sait guère encore à quoi s'en tenir au sujet des intentions réelles de la Prusse.

Mr. de Moustier m'a dit avec raison que si Mr. de Bismarck veut amener une solution pacifique de la question du Luxembourg, il le fera avant la réouverture des chambres qui a lieu le 29 de ce mois. Malheureusement les correspondances de journaux allemands inspirés par le cabinet de Berlin et le langage des feuilles officielles prussiennes ne donnent que peu d'espoir.

Ici les journaux commencent aussi à montrer les dents. Il y a une odeur de poudre dans l'air qui me paraît trop bien établie pour pouvoir être écartée.

Les préparatifs de guerre sont poussés avec une vigueur inouïe, le langage des généraux et des officiers supérieurs est très *calme*, mais ne laisse aucun doute sur les efforts que l'on accumule dans le but de se trouver prêt *le plus-tôt possible.*

On attend avec une impatience presque fiévreuse les premiers rapports de Mr. de Gramont.[1]

445.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 25 avril 1867

J'ai fait part, en résumé, à Mr. de Moustier de ce que Vous avez bien voulu me mander concernant les instructions données au Comte de Wimpffen et la mission du comte de Tauffkirchen.

[1] Vgl. Nr. 450.

Le Ministre s'est montré fort touché de Vos efforts en faveur de la paix, ainsi que de Votre attitude si loyale et si amicale pour la France et m'a prié de Vous en transmettre tous ses remercîments.

J'ai cité à Mr. de Moustier les expressions si *nettes* dont Vous vous servez à Berlin pour y faire comprendre à quel point une solution dans le sens d'une renonciation simultanée de droits *également contestés* dans la question du Luxembourg serait *logique, correcte* et désirable.

Il y a quelques jours le Ministre des affaires étrangères semblait presque regretter que l'Empereur se fut avancé *aussi nettement* envers moi, en niant toute arrière-pensée de conquête ou d'agrandissement, mais je l'ai, pour ainsi dire, forcé à renoncer à tout écart de ce côté-là et j'ai la satisfaction de pouvoir Vous annoncer que la base sur laquelle Vous vous êtes placé, de concert avec l'Empereur Napoléon, reste *intacte* jusqu'à nouvel ordre.

Je ne dis pas que si la Prusse déclinait notre proposition, la France ne se verrait induite à *augmenter ses prétentions*.

446.

Fürst Metternich an Baron Beust

Eigenhändiger Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 25 avril 1867

Je n'ai que peu de choses à Vous rapporter, cher ami, la situation est *très tendue*.[1] Voilà ce qui est positif, et les courants belliqueux et pacifiques se combattent en attendant qu'ils laissent le champ libre aux fusils à aiguilles ainsi qu'aux Chassepots, vulgo *chasse-prussiens*!

Rouher est, m'assure-t-on, toujours très pacifique au point qu'aujourd'hui l'on dit tout haut ce qui se disait tout bas l'an dernier, à savoir qu'il serait gagné et compère de Bismarck. Sa chute, si jamais *il tombe*, sera la plus épouvantable dégringolade qu'on ait jamais vue. On ne se figure pas combien il commence à être détesté. J'avoue que je ne puis encore m'amender à son égard — j'ai toujours des griefs à voter contre lui. Ainsi tout dernièrement encore il a inspiré à « l'Étendard », son journal, l'article ci-joint qui seul suffit, il me

[1] Als Stimmungsbild mag für diese Tage auch ein Bericht des bayerischen Gesandten Baron Perglas vom 24. April 1867 zu Worte kommen: « Dans l'opinion de beaucoup de monde et de personnes bien renseignées entourant l'Empereur, l'alliance entre la France et l'Autriche serait déjà assurée et faite. Je doute encore pour mon compte qu'on se soit déjà engagé des deux parts, mais je crois autant au désir qu'aux efforts de la diplomatie française à former cette alliance et d'y faire entrer l'Italie ... Je crois observer aussi l'action de cette politique française en faveur de se créer des alliances sur la Hollande et les pays scandinaves, je signale à cet égard un article que le ‚Moniteur universel' en date du 22 et 23e a reproduit sur les débats dans les chambres néerlandaises, notamment sur la défense stratégique de ce pays et la démolition des forteresses, considérées comme inutiles, sur la rive gauche du Rhin et de la Meuse. » (Geh. St. Arch. München.) Und am 25. April: «Un article de fond du Journal ‚La France' traitant *l'unanimité* de l'opinion en France contre la Prusse mérite de l'attention, comme témoignant de l'esprit public hostile à la Prusse, non apaisé encore. » (Ebenda.)

semble, à caractériser l'homme qui n'a pas encore désespéré à son rêve favori — *alliance du Césarisme avec Bismarck pour gouverner le monde*!

Moustier est devenu fort doux et cherche à démêler les intentions réelles de son maître. L'Empereur auquel quelqu'un a fait remarquer dernièrement que son premier ministre tenait encore toujours un langage très prussien, a répondu: «C'est très bien, il doit être pacifique jusqu'à ce que nous soyons prêts.»

Tant que Rouher et La Valette seront au pouvoir, je n'aurais pas la moindre confiance et je craindrais toujours pour la *sécurité* d'une entente avec nous.

Moustier me semble commencer à se séparer un peu de ses deux collègues et me paraît sincèrement désirer nous voir prendre confiance. L'Empereur est réellement très reconnaissant de tout ce qui lui revient sur Votre attitude aussi loyale que digne et n'oubliera pas, à l'occasion, l'immense service que lui rend notre neutralité amicale.

447.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm. Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 26 avril 1867, 6^{00} p. m.; arr. 7^{25} p. m.

L'Empereur *accepte avec reconnaissance* et m'a dit: «Si Vous faites accepter à Berlin, Vous M'aurez rendu un service que Je n'oublierai pas. Vous Me rattachez complètement à Vous: ce qui s'est passé à Berlin est une bonne leçon pour Moi.»

Inutile de dire que je n'ai désigné la demande du Comte Bismarck au Comte Wimpffen que comme pouvant faciliter une solution.

448.

Graf Wimpffen an Baron Beust

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Berlin, den 26. April 1867

Graf Bismarck ist vorgestern abends aus Pommern zurückgekehrt und empfing mich gestern mittag.

Ich eröffnete ihm, was er übrigens schon aus anderen Quellen, wenngleich mit geringerer Bestimmtheit, wußte, daß Kaiser Napoleon sich nun definitiv für die erste der von uns vorgeschlagenen Lösungen der Luxemburger Frage, — Verbleiben Luxemburgs bei Holland und Räumung und Schleifung der Festung — entschieden hat.

Nachdem ich auf Grund der h. Depesche Eurer Exzellenz vom 20. l. M.,[1] aus welcher ich die prägnanteste Stelle vorlas, die Argumente hervorgehoben hatte, welche vom preußischen Standpunkte die Annahme dieser Kombination wünschenswert erscheinen lassen, fragte ich den Grafen Bismarck, ob er, bei seiner von mir nicht in Zweifel gezogenen und auch jederzeit außer Zweifel gestellten Friedensliebe, die günstige Beurteilung, womit er unseren

[1] Nr. 429, Anm. 2.

zweiten Vorschlag — Gebietsaustausch mit Belgien — aufgenommen hatte, nicht auch und um so mehr einer Lösung angedeihen lassen wolle, welche bereits mit der französischen Zustimmung und der nicht zu unterschätzenden Konzession versehen ist, daß Frankreich für sich keine territoriale Erwerbung in Anspruch nimmt.

Graf Bismarck antwortete mir, daß er, welcher vor allem und vor allen die Erhaltung des Friedens im Auge habe, durch die günstige Aufnahme unserer zweiten Proposition durchaus nicht den ersten Vorschlag ausschließen wollte, dem auch er den Vorzug zuerkennt, daß damit für Frankreich keine Erwerbung in Verbindung steht, daß er sich daher persönlich für die Annehmbarkeit desselben ausspreche, aber keine amtliche Antwort geben könne, bevor er nicht die Ansicht des Königs genau ermittelt und dessen Zustimmung erlangt habe, und solange es nicht gelungen ist, die Stimmung in Deutschland dafür zu gewinnen. Graf Bismarck versicherte mir, nach beiden Richtungen hin seinen Einfluß sofort geltend machen zu wollen, direkt beim König, welcher, wie mir der Minister zu verstehen gab, zwar von der Militärpartei in eher schroffen Anschauungen befangen gehalten wird, andererseits aber doch nach Paris und von dort in ein Bad am Rhein zu reisen wünscht, und indirekt auf die öffentliche Meinung, welche er und zwar schon vorbereitend durch die Abgeordneten der am 29. zusammentretenden preußischen Kammern und zugleich durch die Presse in Angriff nehmen würde . . .

Nach dieser Disgression führte ich den Grafen auf unseren Vorschlag zurück, indem meine Bemühungen doch hauptsächlich darauf gerichtet sein mußten, von ihm, wenn auch keine definitive Annahme, so doch möglichst bestimmte Anhaltspunkte für eine friedliche Lösung zu erlangen.

Nachdem mir Graf Bismarck nochmals seine persönliche Geneigtheit für den Neutralisationsvorschlag ausgesprochen hatte, trat er und zwar in positiver Weise mit der Bedingung hervor, daß die Neutralität Luxemburgs nicht nur mit der Garantie Frankreichs, deren Wert er nicht unterschätzen wolle, sondern auch mit jener der übrigen Großmächte: Österreichs, Englands und Rußlands, umgeben werde, und daß die Aufforderung zur Räumung der Festung, damit Preußen derselben Folge leisten könne, nicht von Frankreich, sondern von Holland ausgehe. Zu dieser « mise en scène » scheint dem Minister eine Konferenz der Großmächte mit Zuziehung Hollands ein notwendiges und auch geeignetes Mittel zu sein.

Graf Bismarck äußerte einige Zweifel über die Aufrichtigkeit der Friedensbemühungen Englands und Rußlands. Erstere bekämpfte ich aus Überzeugung, und, wie ich anzunehmen Grund habe, nicht ohne Erfolg; für letztere stehen mir jedenfalls weniger Daten zu Gebote als dem Ministerpräsidenten, und meine geringen Wahrnehmungen sind nicht geeignet, seiner ausgesprochenen Ansicht entgegenzutreten. Unseren hochherzigen und aufopfernden Bestrebungen ließ Graf Bismarck, in welchem ich die Stimme der Gerechtigkeit erweckt hatte, die vollste und wärmste Anerkennung zuteil werden, was mich weniger freute, als daß ich hier auch von vielen und maßgebenden Leuten dieses Urteil unaufgefordert aussprechen höre.

Graf Bismarck glaubt zwar noch an die persönliche Friedensliebe des Kaisers Napoleon, meint aber, daß er durch die Zustände und Stimmung in Frankreich, weniger, wie sie sind, als wie sie ihm von seiner Umgebung in aufhetzender Absicht dargestellt werden, zum Kriege getrieben wird und daß Luxemburg doch nur ein Vorwand zu weiteren Schritten sei. Herrn Benedetti zählt Graf Bismarck zu den eifrigsten Vertretern des Krieges. Mit großer Gereiztheit sprach er von den fortgesetzten Rüstungen Frankreichs, hinter welchen Preußen, welches bis jetzt noch gar keine Vorkehrungen getroffen hat und jede provozierende Maßnahme vermeiden möchte, schließlich nicht länger zurückbleiben könnte. Auch über die Sprache der offiziösen Pariser Blätter beklagte sich der Minister, den ich bei diesem Anlasse auf einige Artikel der »Norddeutschen Allgemeinen« und der »Kreuzzeitung« aufmerksam machte, welche aber auch nicht geeignet sind, zu einer Beschwichtigung der Gemüter beizutragen. . . .

Vom Kriege selbst sprach der Minister mit großer Nüchternheit, ohne Überschätzung der eigenen Kraft — er gedachte sogar der Möglichkeit des Unterganges Preußens — und mit voller Erkenntnis der von Eurer Exzellenz in Ihren Depeschen klar bezeichneten, für Frankreich günstigen Umstände, wobei er aber, von den Wirkungen der französischen Flotte redend, eine Hoffnung auf unerwartete Hilfe durchblicken ließ, worin ich eine Bestätigung des Gerüchtes zu erkennen glaubte, daß die Königliche Regierung direkt oder vielleicht durch russische Vermittlung mit den Vereinigten Staaten wegen eventueller Kriegsunterstützung in Verhandlung getreten sei. Schließlich versprach mir der Minister, nach Rücksprache mit dem Könige über unsere letzte Mitteilung, an Baron Werther schreiben zu wollen.

Graf Bismarck bemühte sich, seinen Worten und seiner Aufnahme unseres Vorschlages einen persönlichen, beinahe vagen Charakter zu bewahren, und wenn ich dies wiederholt hervorhebe, so geschieht es, weil ich, durch die Erfahrung anderer gewitzigt, den Widersprüchen, Entstellungen und Widerrufungen dieses Staatsmannes gegenüber keine Vorsicht für ungerechtfertigt halte. Übrigens warnte er mich selbst scherzweise vor Mißverständnissen, wie jene, deren ihn Herr Benedetti beschuldige, wobei ich, ungeachtet der Schwierigkeit, zwischen Berlin und Paris die Wahrheit von der Unwahrheit, die Schuld von der Unschuld zu unterscheiden, doch eher einige Reserven zugunsten des französischen Botschafters machen möchte.

449.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Vertraulich

Berlin, den 26. April 1867

Eurer Exzellenz habe ich in meinem Erlaß Nr. 297 von heute[1] die gegenwärtige Lage der Bemühungen der neutralen Mächte zur Erhaltung des Frie-

[1] Der Zirkularerlaß Bismarcks vom 26. April teilte mit, daß König Wilhelm der russischen Anregung, eine Konferenz nach London zu berufen, zustimme. Man teile die An-

dens mitgeteilt, namentlich den von Rußland, und, wie es scheint, von England beabsichtigten Vorschlag einer Konferenz in London und die österreichischen Eröffnungen. Ich habe Sie zugleich ersucht, darüber keine Initiative in Paris zu ergreifen, da wir die weiteren Schritte der neutralen Mächte erwarten müssen. Diese Zurückhaltung dem französischen Kabinett gegenüber erscheint um so mehr geboten, als dasselbe sie in gleichem Maße gegen uns beobachtet. Herr Benedetti hat, in augenfälligem Kontrast gegen seine frühere Assiduität sich seit dem 2. d. M. nicht bei mir sehen lassen, auch keine Art von Mitteilung in der Luxemburger Sache gemacht. Die von Eurer Exzellenz erwähnte Depesche des Marquis de Moustier an ihn, welche, wie ich aus Petersburg erfahre, auch dort mitgeteilt worden, ist mir völlig unbekannt geblieben.

In Verfolg meiner früheren Mitteilungen über die Entwicklung der luxemburgischen Sache, namentlich meines Erlasses vom 6. d. M.,[1] muß ich noch einen Umstand hervorheben, welcher beweist, daß das französische Kabinett und Herr Benedetti an die Zustimmung Preußens zu der Erwerbung Luxemburgs auf dem jetzt von ihr eingeschlagenen Wege selbst nicht glaubte.

Herr Benedetti hat mir, wenn die Rede von dem beabsichtigten Besuch Seiner Majestät des Königs in Paris war, gesagt, ob es nicht besser sein würde, die ganze Sache liegen zu lassen bis zu diesem Besuche hin. Seine erste Äußerung darüber habe ich Eurer Exzellenz schon in meinem Erlaß Nr. 146 vom 25. Februar mitgeteilt;[2] es ist aber wiederholt darüber gesprochen worden, und auch noch in der Zeit, als Frankreich schon im Haag unterhandelte und uns die Nachricht davon über St. Petersburg zugekommen war, was ich allerdings nur im Sinne einer vertraulichen Sondierung der eventuellen Geneigtheit des König-Großherzogs auslegte und mich gegen die Nachricht eines abgeschlossenen Geschäfts, welche uns am 13. März mitgeteilt wurde, ungläubig verhielt. Ich habe Herrn Benedetti den Besuch in Paris zwar nicht als die einzige Chance der Verständigung bezeichnet, wie ich dies auch in meinem erwähnten Erlaß konstatiert habe, aber ich habe ihm gesagt, daß ich allerdings seinen Gedanken, die Sache bis dahin ruhen zu lassen, nützlich fände, und dabei noch besonders bemerkt, daß es gut sein würde, wenn die beiden Monarchen bei ihrer Zusammenkunft einmal selbst ihre Diplomatie machten, sie würden sich beide dadurch über die Schwierigkeiten der Luxemburger Transaktion selbst klar werden und erkennen, wie weit die Möglichkeiten auf beiden Seiten gingen. Herr Benedetti fand es noch in der zweiten Hälfte des März sehr unbequem für die

sicht der holländischen Regierung, daß das preußische Besatzungsrecht erloschen sei, nicht: »Wir könnten aber einem freundschaftlichen Rate der Großmächte, welcher die Erhaltung des europäischen Friedens bezwecke, eine Konzession machen, welche uns einer Forderung Frankreichs gegenüber aber unmöglich sein würde. Wir würden jedenfalls auf eine Räumung der Festung, deren Schleifung eine notwendige Folge der Neutralisierung sein würde, nur dann eingehen können, wenn letztere unter bestimmte und ausdrückliche europäische Verbürgung der Großmächte gestellt würde; eine solche Garantie einer neutralen Grenze würde uns, da wir aggressive Tendenzen nicht hegen, einen Ersatz für die Festung gewähren.« (A. A. Berlin.)

[1] Nr. 404.

[2] Nr. 350.

Monarchen, daß sie sich begegnen sollten mit der Aufgabe, ein so schwieriges Geschäft entweder zu besprechen oder unerwähnt zu lassen, er wünschte, daß wir vorher das unsrige täten, pour déblayer le terrain. Ich erwiderte, daß wir bis dahin ja jeden günstigen Anlaß, der sich etwa böte, um den König der Räumung der Festung geneigter zu machen, doch benutzen könnten, daß es aber besser sei, falls solcher Anlaß nicht einträte, die ganze Sache bis zum Besuch in Paris ruhen zu lassen.

Wie war es möglich, daß man nach einer solchen Erklärung die Zustimmung Seiner Majestät des Königs als sicher oder gar schon vorhanden annehmen konnte? — und wie konnten wir unsererseits bei dem Vorschlag Herrn Benedettis, die Sache zu verschieben, glauben, daß man schon damit beschäftigt sei, sie abzuschließen?

450.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Confidentielle et réservée

Vienne, le 27 avril 1867

Mr. le Duc de Gramont est venu me voir aussitôt après son arrivée[1] et j'ai eu avec lui deux longs entretiens dont je crois devoir Vous communiquer la substance.[2] Il a débuté par me dire que l'Empereur Napoléon appréciait hautement les efforts que nous faisions en faveur du maintien de la paix et désirait nous voir les continuer. Quelqu'en soit, d'ailleurs, le résultat, poursuivit Mr. de Gramont, mon Gouvernement est prêt à toutes les éventualités; la France ne sera pas prise au dépourvu et elle ne craint pas la guerre, car tous nos armements sont achevés et nous sommes parfaitement en état d'entrer en campagne d'un instant à l'autre.[3] Nous n'avons donc besoin de personne, continua l'Ambassadeur, et pourtant je viens vous proposer une alliance offensive et défensive. Je ne suis autorisé, à dire vrai, qu'à sonder le terrain dans ce sens, ajouta Mr. de Gramont, mais j'aime mieux entrer franchement[4] en matière et vous dire tout ce dont il s'agit.

[1] Am Vormittag des 23. April.

[2] Gramont überbrachte gleichzeitig eine Einladung Napoleons an Kaiser Franz Joseph, ihn während der Pariser Ausstellung zu besuchen, mit Hinweis auf die vor der Luxemburger Krisis geäußerte Absicht der Monarchen von Preußen und Rußland, nach Paris zu kommen. Eine lettre particulière Beusts vom 27. April teilte dem Fürsten Metternich mit, daß der Kaiser die Einladung annehme.

[3] Vgl. den Bericht des bayerischen Gesandten Grafen Bray an König Ludwig II. vom 25. April: »Der Herzog von Gramont ist aus Paris hier wieder eingetroffen und hat schon wiederholt längere Besprechungen mit dem Freiherrn v. Beust gepflogen. Derselbe spricht sich offen darüber aus, daß die Eventualität eines Krieges nahe gerückt sei, daß die Stimmung in Frankreich anfange, sehr gereizt zu werden, und daß die Rüstungen dort beschleunigt werden. Er fügt aber hinzu, daß der Kaiser Napoleon lebhaft wünsche, einen Krieg zu vermeiden, daß er auf alle und jede Gebietserweiterung Frankreichs verzichte, auch auf jene, welche durch die Verhandlungen mit dem König der Niederlande mittels der Erwerbung Luxemburgs in sichere Aussicht gestellt war« . . . (Geh. St. Arch. München.)

[4] Zu dieser Wendung siehe das Telegramm Metternichs vom 20. April, Nr. 437.

L'Autriche et la France s'engageraient l'une vis-à-vis de l'autre à ne point déposer les armes avant d'avoir atteint certains résultats. Pour l'Empereur Napoléon, c'est la rive gauche du Rhin qu'il voudrait acquérir, c'est à dire le Palatinat bavarois et les provinces prussiennes situées sur cette rive du fleuve.[1] Quant à la Belgique, elle resterait hors de cause et ne serait pas entamée. Pour l'Autriche, on la laisserait arranger à sa guise toute l'Allemagne du Sud; elle pourrait en faire une Confédération à la tête de laquelle elle se placerait; elle serait même libre d'y opérer les annexions qui lui conviendraient. La France ne ferait de réserves que pour le Grand-Duché de Bade, au sort duquel elle s'intéresse.[2] La Silésie pourrait également être réunie à l'Autriche.

Je répondis sans hésiter à l'Ambassadeur que le plan qu'il me déroulait me paraissait tant soit peu aventureux et ne me semblait pas reposer encore sur une base bien solide. Ce n'est pas seulement hardi qu'il faudrait être, mais fort léger pour entrer dans la voie qu'il me traçait ainsi. Je lui fis observer que tout Gouvernement, avant de se lancer dans des entreprises aussi hasardées et pouvant avoir des suites si graves, devait nécessairement se demander quel était le sentiment de la nation et si celle-ci était prête à le suivre. En Autriche,

[1] Das Eroberungsprogramm des Bündnisvorschlags vom April 1867 enthält das Rheinprogramm nicht mehr in Stücken, sondern im ganzen. Es kombiniert die Absichten, die die französische Politik im Juni 1866 vermöge des Vertrages mit Österreich auf Kosten Preußens hatte verwirklichen wollen, mit den Kompensationsforderungen, die man nach dem Siege Preußens hauptsächlich auf Kosten Bayerns und Hessens im August 1866 gestellt hatte: was man damals einem vom Bürgerkrieg zerrissenen Deutschland je nach der Konjunktur stufenweise abzunehmen erstrebte, sollte jetzt von dem auf die Einheit zusteuernden Deutschland mit einer gewissen Unparteilichkeit im ganzen erobert werden. Das Programm kennzeichnet weiterhin das französische Interesse für die Unabhängigkeit der Südstaaten, im Stile der alten Fürsorge für deutsche Libertät, indem es Bayern und Württemberg auch einer österreichischen Annexion preisgibt und Baden für die französische Einflußsphäre reklamiert, die, wie zu allen Zeiten heftigeren Ausgreifens, auch in der »natürlichen« Grenze des Rheines kein Hindernis erblickte. Das Programm vom April 1867 — dessen Kombination Rheinland-Schlesien schon in den Anträgen Napoleons an Metternich im März 1863 sichtbar wurde — leitet somit von der gescheiterten Politik des Jahres 1866 hinüber zu dem Programm Gramonts vom August 1867 (Nr. 510 A), zu dem Bündnisantrag vom Juli 1868 (Nr. 615), zu den unausgesprochenen Hintergedanken des Bündnisses von 1869 und der Aktion Gramonts, die im Sommer 1870 in den Krieg trieb, bis zu den »Kriegszielen« vom August 1870.

[2] Die Stellungnahme der französischen Politik gegenüber Baden unterscheidet sich von der gegenüber den übrigen süddeutschen Staaten beobachteten Haltung. Wenn die Vorschläge Gramonts der österreichischen Macht freie Hand nur bis zum Schwarzwald geben, aber Baden gewissermaßen als eine Sphäre des französischen Einflusses reservieren möchten, so ist das Motiv sowohl in der geographischen Lage Badens als in der preußenfreundlichen Haltung des Großherzogs zu suchen. Der französische Druck auf Karlsruhe wird immer spürbarer sein als etwa auf Stuttgart, vgl. Nr. 459. Charakteristisch für diese Tendenzen sind auch die immer wieder von der Pariser Presse gebrachte Nachrichten, der Großherzog von Baden beabsichtige abzudanken. Am 11. März 1867 übersandte der badische Gesandte Freiherr v. Schweitzer einen Artikel der « Liberté », der wieder von der Abdankung sprach; der Artikel sei diesmal mehr beachtet worden als seine Vorgänger, habe in diplomatischen Kreisen zu vielfacher neugieriger Nachfrage Anlaß gegeben und verfolge wohl den Zweck, gerade Baden eine ausgesprochenere Richtung gegen Frankreich zuzuschreiben als den übrigen süddeutschen Staaten. (G. L. Arch. Karlsruhe.)

la question étant complexe et particulièrement délicate, car il y avait à prendre en considération au moins trois groupes distincts de nationalités avec des tendances et des intérêts divers. Je suis charmé, continuai-je, que l'Empereur Napoléon rende justice aux efforts que nous faisons pour préserver la paix, mais il me semble qu'on devrait aussi en France nous savoir quelque gré de l'attitude de neutralité que nous gardons. En effet, l'alliance française que vous me proposez, répond-elle au vœu unanime de l'Autriche? Est-ce la politique qui nous soit indiquée dans la situation actuelle et n'y a-t-il pas des voix qui plaident au contraire en faveur de l'alliance avec la Prusse? Si nous examinons les sentiments des trois groupes principaux dont je parlais tout à l'heure, que trouverons-nous? Les Hongrois jusqu'ici se montrent plutôt indifférents. J'admets qu'ils n'aient pas des sympathies très vives pour la Prusse, mais ce serait une erreur que de les croire très portés à embrasser la cause de la France dont la conduite l'année dernière est loin de leur avoir plu. Les Slaves, de leur côté, ne se sentent certainement pas entraînés vers la Prusse, mais l'alliance française les attire encore moins, car ils prévoient fort bien qu'elle aurait pour conséquence probable une rupture ouverte de l'Autriche avec la Russie, et c'est là ce qu'ils redouteraient le plus. Enfin quant aux Allemands, il ne saurait y avoir de doute sur leurs sentiments. Rien ne leur répugnerait plus que de prendre part à une guerre qui aurait *pour but avoué* de faire passer une partie de l'Allemagne sous une domination étrangère. Aucun Souverain ne s'est montré plus disposé que l'Empereur Napoléon à tenir compte, en chaque circonstance importante, des vœux des populations. Il doit donc assurément comprendre que l'Empereur d'Autriche ne veuille pas mettre 10 millions de ses sujets dans le cas de supporter les sacrifices que la guerre impose et de risquer leurs vies et leurs fortunes pour une cause qui est loin de leur être sympathique. Je n'obéis point, en parlant ainsi, à un sentiment outré de patriotisme germanique. Je ne suis certes pas insensible aux avantages que l'alliance française peut offrir à l'Autriche. Il est telle éventualité, — dans la question d'Orient, par exemple, — où j'appellerais cette alliance de tous mes vœux et où je ne reculerais devant aucune de ses suites possibles, pas même devant un agrandissement de la France en Allemagne, pourvu que ce résultat vînt à se présenter non pas comme le but principal et immédiat de la guerre, mais comme une conséquence pour ainsi dire accessoire, d'une lutte engagée sur d'autres points et en vue d'autres intérêts.[1] Le terrain sur lequel le Gouvernement français se place aujourd'hui est évidemment le plus défavorable pour conclure cette alliance avec nous, car elle se pose dans des conditions

[1] Diese Äußerung entspricht der Haltung, die die österreichischen Staatsmänner auch in den Verhandlungen des Juni 1866 (vgl. Nr. 148, 149) beobachtet hatten: sich zwar nicht formell mit dem Odium der Preisgabe des Rheins an Frankreich belasten und sie nicht zur vertraglichen Grundlage einer gemeinsamen Aktion machen, wohl aber das Zulassen dieser Preisgabe im Verlauf eines Krieges in moralisch bindender Weise in Aussicht stellen. Mit dem Geständnis Beusts ist seine Tendenz zu vergleichen, den Mittelstaaten die Hoffnung auf einen Wiedergewinn des deutschen Luxemburg ins Ohr zu flüstern (vgl. Nr. 444 Anm.). Auch zur Beurteilung des späteren Verhaltens von Beust in den Bündnisverhandlungen mit Frankreich ist diese grundsätzliche Stellungnahme von Bedeutung.

qui froissent trop les idées et les convictions intimes d'une des nationalités et peut-être de la plus importante de l'Empire. Toutes les fibres nationales de l'Allemagne se trouvent resserrées dès que la guerre s'allume sur une question où les intérêts de la France et ceux de l'Allemagne sont en opposition directe et les populations allemandes de l'Autriche ne peuvent rester étrangères à ce mouvement.

Il est enfin une autre considération, ajoutai-je, qui nous fait hésiter à accepter vos offres. J'admets qu'en politique la morale n'ait point à régir la conduite des cabinets, comme elle doit gouverner les actions des hommes dans la vie privée. Cependant elle a des lois qu'on ne saurait entièrement fouler aux pieds. Or, ne serait-ce pas en violation directe de toute loi morale que l'Autriche chercherait à s'agrandir aux dépens des États de l'Allemagne qui, bien que leur attitude ait laissé à désirer, ont été pourtant nos alliés pendant la dernière guerre?

L'Ambassadeur de France, adoptant alors une autre tactique, me donna à entendre que si nous ne consentions pas à nous allier à la France, celle-ci pourrait bien s'arranger avec la Russie et même s'accommoder directement avec la Prusse et que dans ces deux cas, ce serait aux dépens de l'Autriche.[1]

J'assurai le Duc de Gramont que l'éventualité qu'il me faisait entrevoir ne saurait m'inquiéter sérieusement. En effet, aussi longtemps que nous garderions la neutralité, nous ne pourrions donner aucun prétexte à la Russie de nous chercher querelle et quant à la Prusse, elle nous avait déjà fait tout le mal que nous pouvions en craindre et je ne voyais pas trop ce qui pouvait encore nous en arriver de plus fâcheux.

Au moins, me dit alors le Duc de Gramont, si vous nous déclarez aujourd'hui vouloir rester neutres, songez bien que nous entendons que vous ne vous départirez en aucun cas de cette ligne de conduite.

Je dus me récrier contre cette interprétation et rappelant à mon interlocuteur la conversation que j'avais eue avec lui avant son voyage,[2] je lui répétai: qu'une grande Puissance comme l'Autriche ne pouvait pas s'engager d'avance à rester neutre en tout état de cause. Pour le moment, nous n'avions nullement la pensée d'intervenir dans une lutte éventuelle, ni d'un côté, ni de l'autre; mais nous devrions toujours nous réserver notre entière liberté d'action et demeurer maîtres d'agir selon les événements.

Malgré cet accueil fait à ses ouvertures, le Duc de Gramont m'a paru, en somme, plutôt satisfait du résultat de ses entretiens avec moi. Il m'assura, en terminant, qu'après tout son Gouvernement n'était pas si porté pour la guerre et qu'il préférait de beaucoup le maintien de la paix. Le ton de notre conversation a toujours été fort amical et l'Ambassadeur a beaucoup appuyé sur les dispositions bienveillantes de l'Empereur Napoléon pour l'Autriche. « L'alliance

[1] Die Art, in der Gramont durch unzweideutige Drohungen die Bündnisgeneigtheit Österreichs herbeizuführen sucht, charakterisiert die meistens plump zufahrenden Methoden dieses Diplomaten.

[2] Nr. 407.

avec l'Autriche doit être désormais la base de ma politique, » aurait dit l'Empereur en congédiant à Paris son Ambassadeur.

De mon côté, je protestai de mon désir de rester dans les meilleurs termes avec la France et j'ajoutai que si les vues de l'Empereur Napoléon étaient si pacifiques, il nous serait encore plus facile de nous entendre avec lui. En me séparant du Duc de Gramont, je n'ai pu m'empêcher de lui dire qu'il serait difficile de croire à la volonté de l'Empereur Napoléon de faire la guerre à la Prusse, aussi longtemps qu'il garderait pour Ministres M. M. Rouher et de la Valette. Le Duc de Gramont prit assez bien cette observation, en me disant toutefois qu'il ne se chargerait pas de la mander à Paris et il me quitta sans emporter d'illusions, mais aussi sans mécontentement et sans éprouver, je crois, la moindre défiance à notre endroit.

J'ai tenu à instruire exactement Votre Altesse de ce qui s'était passé entre l'Ambasadeur de France et moi, mais il est bien entendu que ces renseignements sont exclusivement destinés à l'information toute personnelle de Votre Altesse et qu'ils doivent être regardés comme strictement confidentiels.

451.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 27 avril 1867

Au reçu de Votre télégramme concernant les demandes formulées par Mr. de Bismarck,[1] je me suis rendu chez l'Empereur qui a bien voulu m'accorder de suite quelques minutes d'entretien.

J'ai dit à Sa Majesté que je désirais, dans l'intérêt de notre médiation pacifique, savoir si la France consentirait à ce que la demande d'évacuation fût formulée par la Hollande et à ce que la neutralité du Luxembourg fût garantie par les Puissances. J'ai ajouté que certains propos tenus par Mr. de Bismarck nous faisaient espérer que sur ce terrain un arrangement ne deviendrait peut-être pas impossible.

L'Empereur parut très satisfait d'apprendre que nous ne désespérions pas de réussir à empêcher la guerre et accepta immédiatement et *presque chaleureusement* la base que je venais de Lui indiquer.

Il ajouta:

« Si vous parvenez à faire accepter un arrangement pareil, Vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai pas. Vous me rattachez à Vous par les sentiments réels de reconnaissance que je Vous devrai et l'avenir ne pourra que cimenter entre nous une union plus intime encore. L'expérience que j'ai faite d'un autre côté me servira de leçon. »

Sa Majesté me demanda ensuite si je connaissais les résultats de la démarche que Lord Loftus devait faire à Berlin.

Je n'avais rien à répondre, et notre entretien se porta de nouveau sur la conduite énigmatique de Mr. de Bismarck. L'Empereur voulut me faire voir

[1] Vgl. Nr. 443 und Beust an Metternich, 26. April, 1[45] p. m.

la note qui avait été soumise au Roi et à son ministre,[1] mais Il ne la trouva pas et Il me dit de me la faire montrer par Mr. de Moustier.

J'ai puisé, dans mon entretien d'hier, la conviction que la rancune de l'Empereur contre la Prusse est très profonde. L'Impératrice que j'ai vue ensuite m'a donné à entendre que l'Empereur songeait à se rapprocher entièrement de nous et à préparer, de concert avec nous, tous les éléments nécessaires à une résistance énergique contre de nouveaux empiètements de la Prusse.

J'ai constamment suivi à l'égard des nouvelles avances que l'on nous fait ici pour ainsi dire à la dernière heure, la même ligne de conduite, et je Lui ai répondu que nous désirions la paix avant tout et qu'un accord intime avec la France dépendait surtout des gages que l'on nous offrirait et de la confiance que l'on nous inspirera.

452.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le 27 avril 1867

Dans les entretiens dont traite ma dépêche précédente,[2] Mr. le Duc de Gramont a touché la question de l'attitude du Cabinet Impérial vis-à-vis des tendances d'empiètement manifestées par la Prusse en Allemagne[3] et qui se revèlent dans les traités d'alliance conclus avec les États du Sud, ainsi que dans les tentatives plus ou moins voilées d'attirer le Grand-Duché de Hesse tout entier dans la Confédération du Nord.[4]

D'après ce que m'a dit l'Ambassadeur, je crains qu'il se soit glissé quelque malentendu dans les conversations que Votre Altesse a eues à ce sujet avec le Marquis de Moustier. Le Ministre aurait dit en effet au Duc de Gramont que Vous aviez été autorisé par moi à entrer en pourparlers avec le Gouvernement français sur ce qu'il y aurait à faire dans cette question. Or, les dépêches que j'ai adressées à Votre Altesse en date du 9 et du 14 de ce mois[5] n'étaient destinées qu'à Vous informer de l'attitude prise par nous et nous n'y expri-

[1] Anscheinend ist Nr. 354 gemeint.

[2] Nr. 450.

[3] Vgl. Nr. 433.

[4] Über diese Bestrebungen vgl. die Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk.

[5] Der Erlaß Beusts vom 14. April führte aus, daß sowohl eine Andeutung Bismarcks im Reichstage, als wenn Österreich keine Einwendung gegen den Eintritt Hessens in den Nordbund erheben würde, irrig sei, wie die Auffassung des Darmstädter Hofes, als wenn Österreich sich einem solchen Eintritt formell widersetze. Österreich halte an den Bestimmungen des Prager Friedens über die Mainlinie fest, und zumal in der gegenwärtigen Situation «l'Autriche ne saurait songer à donner le moindre encouragement aux tentatives de faire entrer la Hesse dans la Confédération. D'un autre côté nous voulons trop sincèrement cultiver des relations pacifiques avec la Prusse pour faire à sa politique une opposition active. Nous ne poussons donc pas non plus la Cour de Darmstadt à une résistance à outrance; si le Grand-Duc prenait spontanément l'initiative et demandait à faire partie de la Confédération du Nord avec tous ses États, nous ne refuserions probablement pas notre consentement à cette combinaison, mais nous ne saurions l'approuver d'avance.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

mions nullement le désir, de nous consulter à cet égard avec la France. J'ai donné lecture de ces deux pièces à Mr. le Duc de Gramont, en l'assurant que nous avions simplement voulu bien préciser notre position et la faire connaître à Paris, mais que nous n'avions pas songé à donner pour le moment d'autres suites à cet incident.

Il serait peut-être utile de donner quelques explications dans ce sens à Mr. le Marquis de Moustier, afin de réduire à sa juste valeur la portée des communications que Votre Altesse a jugé convenable de lui faire d'après nos indications.

453.

Zirkularerlaß Bismarcks an die Missionen in London, Petersburg, Wien, Haag, Brüssel, Florenz

Konzept. A. A. Berlin

Vertraulich

Berlin, den 27. April 1867

Inmitten der großen Aufregung, in welche die Luxemburger Angelegenheit die Gemüter versetzt hat, ist an mehreren Stellen die Ansicht laut geworden, als sei Frankreich in dieser Sache von Preußen induziert worden und habe Ursache gehabt, auf Preußens Zustimmung zu dem Kaiserlichen Geschäft mit dem König-Großherzog mit Sicherheit zu rechnen.

Es ist begreiflich, daß man für eine Überraschung, mit welcher Frankreich mitten in die friedlichen Verhältnisse Europas in so bedrohlicher Weise eingreift, nach einem solchen Erklärungsgrunde sucht, es ist auch erklärlich, daß in Paris selbst das Bedürfnis empfunden wird, das Vorgehen auf solche Weise zu entschuldigen und die Illusionen, in die man sich offenbar gewiegt hat, vor sich und anderen zu rechtfertigen.

Eine einfache und offene Darlegung der Tatsachen wird die beste Widerlegung der Vorwürfe bilden, welche sich an jene falsche Auffassung für Preußen knüpfen müßten. Zunächst muß ich der Behauptung direkt widersprechen, Luxemburg sei von Preußen an Frankreich angeboten als eine Kompensation für die Territorialvergrößerung des preußischen Staats in Deutschland, und von Frankreich ursprünglich abgelehnt. Hiervon ist nur das gerade Gegenteil wahr. Preußen hat an Frankreich niemals Kompensationen angeboten, weder vor, während, noch nach dem Kriege, weder um französische Hilfe, noch um französische Neutralität zu erkaufen; es hat, um letztere zu erlangen, immer nur darauf hingewiesen, daß eine großartige französische Politik, im Gegensatz zu der traditionellen kleinlichen Eifersucht, in der neuen Konsolidierung des niemals aggressiven Deutschlands keine Gefahr, sondern nur einen Fortschritt gemeinsamer Entwicklung und eine Bürgschaft des Friedens erblicken dürfe. Luxemburg ist von uns nicht angeboten, von Frankreich nicht abgelehnt. Der Erwerb desselben für Frankreich ist vielmehr nur das Residuum gleichsam der größeren französischen Forderungen, in welchen es mit inbegriffen war. Daß diese Forderungen gleichzeitig mit dem Abschluß der Nikolsburger Präliminarien hervortraten, ist kein Geheimnis geblieben, sowie, daß sie eine Abtretung deutschen Gebiets verlangten, welche eine solche Verkennung der Situation

und des deutschen Geistes in sich schloß, daß der Kaiser Napoleon selbst, dem wir eine richtige Würdigung der deutschen Verhältnisse zuschreiben dürfen, sie bald als ein Mißverständnis bezeichnete. Ich erinnere mich, daß mir in Nikolsburg Herr Benedetti von einer Entschädigung des Königs der Niederlande für die Abtretung Luxemburgs an Frankreich durch Ostfriesland[1] sprach! Daß ich die seltsame Unkenntnis der Tatsachen und Verhältnisse, welche sich in diesem Gedanken der Abtretung gerade einer dem Hause der Hohenzollern so eng verbundenen und eifrig zugetanen Provinz kundgab, sofort rektifizierte, versteht sich von selbst. Es ist bekannt, daß jene Forderungen der Abtretung deutschen Gebiets vom Kaiser Napoleon in einer seine hohe politische Klugheit und seine Achtung vor dem nationalen Gefühl gleich ehrenden Weise zurückgezogen wurden, als ich erklärte, solche Forderungen werde Seine Majestät der König niemals bewilligen und ich könne sie bei Allerhöchstdemselben niemals befürworten.

Als Rest von diesen Forderungen blieb dann der Erwerb von Luxemburg für Frankreich übrig.

Diese Frage bewegte sich allerdings auf einem anderen Gebiete als die frühere. Luxemburg erschien nicht ganz in demselben Sinne als deutsches Land wie die übrigen Teile Deutschlands auf dem linken Rheinufer; seine lange Existenz unter dem Zepter eines fremden Fürsten hatte es Deutschland gewissermaßen entfremdet. Die Fortdauer des Rechtes einer preußischen Garnison auch nach der Auflösung des Deutschen Bundes wurde zwar von uns behauptet, aber von dem König der Niederlande bestritten, und ich mußte zugeben, daß es eine der Erörterung fähige Frage sei. Über die militärische und strategische Bedeutung der Festung waren die Ansichten geteilt. Wir konnten demnach nicht in demselben Sinne wie bei den anderen Forderungen die Erfüllung der französischen Wünsche für eine Unmöglichkeit erklären. Die Zumutung zwar, Luxemburg dem Kaiser der Franzosen zu verschaffen oder ihm dazu behilflich zu sein, mußten wir entschieden ablehnen, und wir haben es für unmöglich erklärt, daß wir zu einer solchen Transaktion irgendwie aktiv behilflich sein könnten; aber wir konnten es unter Umständen für zulässig erachten, diesen Wünschen nicht zuwider zu sein, soweit unsere Stellung in Deutschland uns dies möglich machen würde. Wir forderten nicht die Aufnahme Luxemburgs in den Norddeutschen Bund, dessen innere Verhältnisse kaum die Zugehörigkeit eines solchen unter fremder Herrschaft stehenden Territoriums erlauben würden.

Ich habe zugleich dem französischen Botschafter von Anfang an erklärt, daß Seine Majestät der König einer Überlassung Luxemburgs an Frankreich entschieden abgeneigt sein würde und daß ich nicht wisse, ob diese auf nationalen und militärischen Gesichtspunkten beruhende Abneigung durch anderweite Erwägungen würde geändert werden. Ich habe immer darauf hingewiesen, daß die Bedeutung Luxemburgs mehr auf dem nationalen als auf dem geldlichen und militärischen Gebiete liege und daß, wenn die Schwierigkeiten derselben überwunden werden sollten, dies nur durch eine äußerst vorsichtige

[1] Vgl. Nr. 238.

Behandlung von seiten Frankreichs geschehen könne. Eine Überlassung an Frankreich wider den eigenen Wunsch und Willen der Bevölkerung von Luxemburg sei nicht denkbar und ebensowenig könne Preußen sich mit einem entschieden ausgesprochenen Gefühl der deutschen Nation in Widerspruch setzen. Was unser eigenes Garnisonsrecht in der Festung betreffe, so habe ich dasselbe als diskutabel zwischen uns und dem Großherzog anerkannt; wenn die Bevölkerung der Stadt und der König-Großherzog uns den Wunsch aussprächen, so würden wir in Erwägung ziehen, ob wir diesem Wunsch entsprechen könnten. Die Zustimmung dazu habe ich nie sicher in Aussicht gestellt; am wenigsten habe ich, wie behauptet wird, unser Recht von vornherein als hinfällig bezeichnet und erklärt, daß, wenn Frankreich das Großherzogtum erwerbe, uns nichts übrig bleiben werde als hinauszugehen. Ich habe im Gegenteil wiederholt betont, daß diese Frage über die Garnison erst zwischen uns und dem König-Großherzog geregelt sein müßte, ehe die weitere Frage über eine Zession des Landes an Frankreich zur Sprache kommen könne. An und für sich scheine mir Luxemburg kein Objekt von solchem Werte für eine von beiden Nationen zu sein, daß ein europäischer Krieg darüber entzündet werden sollte. Man möge sich aber hüten, ihm durch Aufregung der nationalen Gefühle Mun Leidenschaften eine Bedeutung zu geben, die jede Transaktion unmöglich machen könnte.

Diese Warnung habe ich seit dem Herbst des vorigen Jahres unzählige Male wiederholt, sowohl dem hiesigen französischen Botschafter gegenüber als auch Seiner Majestät dem Kaiser Napoleon selbst durch den Königlichen Botschafter in Paris. Ich habe eben auf die Geringfügigkeit des Objekts hingewiesen und dringend gebeten, nicht durch eine Begehrlichkeit nach einem so kleinen Vorteil und einer so vorübergehenden Befriedigung nationaler Eitelkeit das gute Verhältnis zwischen Deutschland und Frankreich und damit den Frieden Europas überhaupt zu gefährden. Ich habe auf alle die Gefahren aufmerksam gemacht, die in einer überstürzenden Behandlung liegen würden, und davor gewarnt, uns in eine Lage zu bringen, wo wir den Wünschen des Kaisers um unserer Stellung in Deutschland willen direkt entgegentreten müßten.

Während meiner Unterhaltungen mit dem französischen Botschafter im Laufe des Winters konnte ich glauben, daß man in Paris diese Verhältnisse richtig beurteile und unsere auf die Verhinderung jeder Störung des Friedens gerichteten Absichten würdige. Erst gegen Ende des Winters scheint eine andere Phase in der Behandlung der Sache eingetreten zu sein, in der man den vorsichtigen und besonnenen Gang, an dem man bisher festzuhalten schien, aufgab, ohne uns dies auch nur ahnen zu lassen oder uns um unsere Zustimmung zu befragen. Die ersten uns über St. Petersburg zukommenden Nachrichten über die Kaufverhandlungen mit dem König-Großherzog fanden uns vollkommen ungläubig, dies war um so natürlicher, als zu derselben Zeit der französische Botschafter mir noch wiederholt die Frage stellte, ob es nicht besser sei, die ganze Sache aufzuschieben, bis durch den damals ins Auge gefaßten Besuch Seiner Majestät des Königs in Paris während der Ausstellung eine

direkte Verständigung der beiden Monarchen erzielt werden könne.[1] Ich muß annehmen, daß man sich in Paris Illusionen hingegeben habe, welche für das Gelingen der Sache selbst verhängnisvoll waren. Die Berichte des französischen Botschafters werden sehr natürlich eine seinen Wünschen entsprechende Färbung getragen haben, obwohl ich wiederholt Gelegenheit genommen habe, gegen Auslegungen zu reklamieren, welche meinen Worten gegeben waren, und die Aussichten, die man daran knüpfen wollte, auf das rechte Maß zurückzuführen. Vielleicht gestützt auf diese Illusionen, vielleicht nur gedrängt durch innere Schwierigkeiten und von einer kriegerischen Partei, welche diese Schwierigkeiten ausbeutete, um den Kaiser vorwärts zu treiben, hat man entweder wirklich den Krieg provozieren gewollt oder geglaubt, unsere Zustimmung gleichsam erzwingen zu können, wenn man uns vor ein fait accompli hinstellte, indem man hinter unserem Rücken das Geschäft mit dem König-Großherzog abschloß; daß übrigens auch das französische Kabinett sich ungeachtet jener Illusionen doch keineswegs so sicher hielt, beweist der Umstand, daß es bei den Mitteilungen über das Geschäft an andere Höfe zugleich in markanter Weise erklären ließ, qu'il en accepterait les consequences. Diese Konsequenzen sind allerdings sehr ernsthafter Art. Denn durch die Übereilung hat man uns gerade in die Lage gebracht, welche zu vermeiden ich so dringend gemahnt hatte, man hat, indem man dem französischen Nationalgefühl schmeicheln wollte, das deutsche Nationalgefühl aufgeregt und eine politische Frage nüchterner Erwägung zu einer Frage der nationalen Ehre gemacht. Man hat dadurch alle die Chancen des Gelingens abgeschnitten, welche ich als Möglichkeiten bezeichnet hatte und über deren Natur wir Frankreich nicht im unklaren gelassen hatten.

Weit davon entfernt, Frankreich induziert zu haben, haben wir ihm vielmehr von Anfang an offen die Grenze bezeichnet, bis zu der wir gehen könnten und vor dem Überschreiten derselben gewarnt. Es ist nicht unsere Schuld, wenn man sie dennoch überschritten und die Gefahren heraufbeschworen hat, auf welche wir im voraus aufmerksam gemacht hatten.

Eure Exzellenz werden in diesem nur zu Ihrer Information bestimmten Erlaß das Material finden, um solche Auffassungen, wie sie Ihnen entgegentreten, zu berichtigen.

454.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 27. April 1867

Wir sind nach Maßgabe des heute früh hier abgegangenen Erlasses 297 mit garantierter Neutralisierung Luxemburgs einverstanden und bearbeiten öffentliche Meinung in dem Sinne. Rouher kann dieses vertraulich wissen, aber amtlich können wir diese Konzession gegen das französische Kabinett angesichts der französischen Rüstungen noch nicht aussprechen, wenn wir sie auch als Ergebnisse einer europäischen Konferenz akzeptieren wollen. In diesem Sinne

[1] Vgl. Nr. 449.

haben wir die Anfragen von Rußland, England und Österreich beantwortet. Die friedliche Einwirkung auf die öffentliche Meinung Deutschlands wird nur durch den unverschämten Ton französischer Blätter, besonders der offiziösen in den Departements, ebenso wie durch die Rüstungen Frankreichs erschwert.

Zusatz Seiner Majestät:

Solange dort Preußen als Störenfried dargestellt wird, können hier zurückweisende Antworten nicht ausbleiben.

455.

Bismarck an die Missionen in London, Petersburg, Paris, Wien

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 28. April 1867

Nach den Nachrichten, welche wir heut über die Steigerung der französischen Rüstungen[1] in den letzten vier Tagen, ungeachtet der friedlichen Konferenzaussichten, erhalten, können wir mit dem Beginn unserer Verteidigungsmaßregeln nicht länger warten, ohne uns dem Lande gegenüber der Unvorsichtigkeit schuldig zu machen.[2] Ich werde Eurer Exzellenz, soweit es tunlich ist, mitteilen, was in dem auf morgen von Seiner Majestät deshalb angesetzten Konseil beschlossen werden wird.

456.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, den 29. April 1867

Telegramm Nr. 73 erhalten. Schon vor Empfang desselben habe ich nach Maßgabe Eurer Exzellenz Erlassen und Telegrammen dem Minister Rouher vertrauliche Mitteilung über die Lage und unseren Standpunkt gemacht und

[1] Beust war über die Rüstungen Frankreichs, die ihm auch von dem österreichischen Gesandten in Karlsruhe bestätigt und im Zusammenhang mit den Eröffnungen Gramonts vom 23. April bewertet wurden, so bestürzt, daß er am 29. April 11^{00} a. m. an Metternich telegraphierte: «Nous apprenons avec un profond sentiment de regret qu'après Votre dernière entrevue avec l'Empereur et lorsque nous venons d'obtenir l'assentiment de la Prusse le Gouvernement français continue des armements qui menacent de renverser tout ce que nous avons péniblement atteint et compromettent la paix aussi bien que notre action politique.» Bismarck ließ für diese »kräftigen Vorstellungen« gegen die französischen Rüstungen seinen Dank aussprechen, »infolge welcher er die bereits beschlossenen Maßregeln sistiert hat. Allerdings nur auf kurze Zeit, wenn nicht Frankreich durch Entgegenkommen in der Konferenzfrage und Sistierung seiner Rüstungen den Beweis seiner Friedensliebe gibt; widrigenfalls — wie er durchblicken ließ — eine preußische Konzentrierung gegen den Rhein stattfinde.« (Wimpffen an Beust, 29. April, 10^{30} p. m.)

[2] In einem Telegramm an die Gesandtschaften in München und Stuttgart vom 28. April nachts fügte Bismarck hinzu, »daß wir zu Gegenrüstungen schreiten müssen, um keiner Überraschung ausgesetzt zu sein. Wir werden zunächst die rheinischen Festungen armieren, den Pferdebedarf sichern und die Mannschaften einziehen, welche zur Besatzung der westlichen Festungen gehören«. In einem Erlaß vom 28. April hatte er die Berichte über die französischen Rüstungen in München und Stuttgart mitteilen lassen und gleichzeitig sein Bedauern ausgesprochen, Süddeutschland noch in keiner besseren militärischen

unsere prinzipielle Übereinstimmung festgestellt. Ich habe ihm zugleich geraten, in der Presse abzuwiegeln und die Rüstungen zu sistieren. Ersteres hat er versprochen und sofort halboffizielle Desavouierung eines heftigen Artikels der Provinzialblätter angeordnet. In letzterer Beziehung habe ich ihm gesagt, daß die bisherigen französischen Rüstungen bestehen in 1. Beschleunigung der neuen Bewaffnung, 2. Armierung der östlichen Festungen, 3. massenhaften Pferdeankäufen, 4. Einberufung der Reserven von 1865 zum 1. Mai. Zu 1 könnten wir keine Einwendungen machen, zu 2 entziehe sich der Kontrolle, zu 3 würde ich wünschen, daß man einhielte, zu 4, daß man durch Widerruf der Anordnung, wenn derselbe noch möglich, eine allgemeine Beruhigung herbeiführe. Er hat mir versprochen, sofort mit dem Kaiser zu sprechen und mir heute Montag nachmittag Antwort zu bringen. Zu 3 hielt er für zulässig, zu 4 war er vermöge seiner Auslegung der Maßregel, als einer lediglich durch das Übergangsstadium herbeigeführten, sehr zweifelhaft, wobei sich ergab, daß auch die Einberufung der Reserve von 1864 bereits im Werke war, welche letztere er rückgängig machen zu können hoffte.

Die mir von Eurer Exzellenz mitgeteilten Nachrichten über französische Rüstungen sind, soweit sie nicht von den Berichten unseres Militärattachés gewährleistet sind oder wenigstens mit ihnen übereinstimmen, durchgängig falsch. Neue militärische Anordnungen sind, seitdem man hier die erste Nachricht von unsern günstigen Dispositionen hat, nämlich seit Donnerstag, nicht getroffen worden. Diese Nachrichten haben hier allgemein die freudigste Bewegung und versöhnlichste Stimmung hervorgerufen und in den maßgebenden Kreisen, namentlich auch im diplomatischen Korps hält man den Frieden für gesichert. Ich glaube an keine Hintergedanken, deren Ausführung überdies die entschieden friedliche Richtung der öffentlichen Meinung hindern würde.[1]

Verfassung als im Vorjahre zu sehen, und somit noch außerstande, die Voraussetzung der Bündnisverträge von 1866 und »die nicht formulierte, aber in der gemeinsamen Nationalität begründete Verpflichtung zur Verteidigung des deutschen Bodens nach Verhältnis der eigenen Kräfte zu erfüllen.« Wenn etwas den Frieden erhalten könne, so sei es eine einmütige und entschlossene Haltung Deutschlands: »Eine solche würde manifestiert sein, wenn die süddeutschen Regierungen baldigst ihre Stände beriefen und von ihnen die Mitwirkung zur Abhilfe der militärischen Übelstände begehrten.« Einer öffentlichen Diskussion über die Beziehungen zwischen Nord- und Süddeutschland werde im preußischen Landtage noch weniger als im Reichstage auszuweichen sein, und er würde zur Zeit noch nicht in ganz Deutschland eine Übereinstimmung in Sinn und Tatbereitschaft konstatieren können, »ohne welche uns die Gesamtbasis einer nationalen Politik fehlen würde«. (Geh. St. Arch. München.) Wie sehr diese Mahnung berechtigt war, bedarf keines besonderen Nachweises, geht z. B. aus den Verhandlungen des württembergischen Staatsministeriums am 18. und 19. April (s. o. S. 347, Anm. 2) unwiderleglich hervor. Sowohl Fürst Hohenlohe wie auch Freiherr v. Varnbüler hielten es nicht für angezeigt, auf die Anregung zur Einberufung der Stände einzugehen, sondern gaben ausweichende Antworten.

[1] Bismarck antwortete darauf telegraphisch an demselben Tage: »Ihr Telegramm 55 ging während der Konseilberatung über die zu treffenden Verteidigungsmaßregeln ein und wurde infolgedessen die Beschlußnahme von Seiner Majestät für heute sistiert und ich beauftragt, Eure Exzellenz um schleunige Mitteilung zu ersuchen, ob ad 3 und 4 Ihres Telegrammes friedliche Entschließungen in Paris gefaßt werden. Das Verbot der Pferdeausfuhr, über welches alle deutsche Regierungen mit uns einig sind, werden wir

457.

Graf Goltz an Bismarck

Telegramm, Entzifferung. A. A. Berlin

Paris, le 29 avril 1867

Mr. Rouher m'a communiqué confidentiellement une convention avec le Ministre de la guerre approuvée par l'Empereur qui paraîtrait demain dans le «Moniteur».[1] Il y est dit que certaines appréhensions motivées par la tournure de l'affaire du Luxembourg ainsi que la réduction de l'armée française depuis 1865 au dessous de l'effectif normal de la paix et la vente des chevaux du corps de Mexique avaient amené des mesures de précaution qui consistaient à relever l'effectif des régiments, à faire acheter un certain nombre de chevaux et à mettre les places fortes de la frontière en état de défense; mais que les nouvelles pacifiques survenues depuis quelques jours ont déterminé l'Empereur à donner l'ordre de ne prendre aucune mesure nouvelle;[1*] que par conséquent le nombre des chevaux à acheter va être réduit au stricte nécesssaire,[2*] et les soldats en congé qui allaient être rappelés, seront laissés dans leurs foyers.

Randbemerkungen König Wilhelms I.:

[1*] weil sie ziemlich fertig sind

[2*] ?? gut.

458.

Graf Werthern an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

München, den 30. April 1867

Der französische Gesandte hat heute früh dem Fürsten Hohenlohe eine Depesche des Marquis Moustier vorgelesen, welche, unter Bezugnahme auf das traditionelle gute Einvernehmen zwischen Frankreich und Bayern, eine Art Interpellation über die durch Graf Tauffkirchens Mission nach Berlin und Wien versuchte Neubildung der heiligen Allianz enthält und die Verwunderung des

aber, angesichts der massenhaften Ankäufe, die für Frankreich in Süddeutschland, Westfalen, Hannover, Leipzig, bis nach Preußen hinein geschehen, nicht länger als bis nach Euer Exzellenz Antwort auf dieses Telegramm, die ich morgen erwarte, aufschieben können. England macht mir den Eindruck, als ob es aus Rücksicht für Frankreichs Rüstungen die Berufung der Konferenz verschleppt. Jetzt will es, daß Holland sie beruft. Wir haben nichts dagegen. Dauert diese Situation aber länger, so müssen wir sofort umfassende Rüstungen vornehmen.« (A. A. Berlin.) Vgl. auch Bismarcks Telegramm an Graf Bernstorff vom 29. April: »In heutiger Konseilsitzung wegen Gegenrüstungen ist auf telegraphische Meldung des Grafen Goltz von friedlichen Tendenzen die Beschlußfassung vertagt worden, doch können wir Verbot der Pferdeausfuhr bei den starken Ankäufen Frankreichs in Deutschland nicht länger aufschieben, Rüstungen aber sind auf einige Tage ausgesetzt in Hoffnung, daß sie bei schneller Konferenzberufung unnötig werden mögen. Haben Sie den Eindruck, daß England die Berufung nicht absichtlich hinhält und deshalb Zwischenfragen aufwirft?« (A. A. Berlin.)

[1] Vgl. Fürst Metternich an Beust, 30 avril 1867, 3[15] p. m.: «Marquis Moustier proteste énergiquement contre tout reproche concernant les armements qui ont été suspendus ainsi que l'explique la note du moniteur de ce matin.» (H. H. u. St. Arch. Wien.) Beust ließ am 1. Mai Moustier seinen Dank für die «note calmante du Moniteur» aussprechen. Am 3. Mai verlas Moustier im Corps législatif eine Erklärung über die Konferenz.

französischen Kabinetts ausdrückt, daß Bayern bei diesem Schritte vermittelnd eingewirkt habe.[1]

Wie mir Fürst Hohenlohe sagte, hat er dem Vicomte des Méloïzes erwidert, Frankreich habe Bayern in seinem Verhältnis zu Preußen oft an die Fabel vom Lamm und Wolf erinnert und zu seiner größeren Sicherheit auf die Notwendigkeit hingewiesen, Österreich wieder zu Deutschland heranzuziehen. Graf Tauffkirchens Mission habe gar nichts anderes als das bezweckt; er, Graf des Méloïzes, könne in derselben nur eine Befolgung seines Rates erblicken. Übrigens sei Bayern keine Großmacht und nicht so situiert, um Koalitionen zustande zu bringen, auch nicht gegen Frankreich, denn man habe die Hoffnung auf Erhaltung des Friedens noch nicht einen Augenblick aufgegeben.

Nach Abreise des Marquis Gabriac, der nach St. Petersburg versetzt ist und Deutschland wenigstens annäherungsweise kannte (seine Frau ist eine Erkeles aus Wien), befindet sich der Vicomte des Méloïzes ausschließlich in den Händen des Chanceliers Lefaivre. Beide sind gereizt, jener, indem er abberufen, aber noch nicht wieder angestellt worden ist; dieser, da er eine mühsam errungene Stellung in der hiesigen Gesellschaft durch Taktlosigkeit wieder verloren hat. Der eine wie der andere verhehlt nicht sein Mißvergnügen darüber, daß ein neuer Rheinbund unmöglich ist, und jene Depesche ist wohl nur der Reflex ihrer durch üble Laune getrübten, schiefen und beschränkten Auffassung der hiesigen Verhältnisse.

459.

Herr v. Freydorf an Großherzog Friedrich von Baden

Konzept. G. L. Arch. Karlsruhe[2]

Karlsruhe, den 1. Mai 1867

Euer Königlichen Hoheit habe ich die Ehre vorzutragen.

Gestern mittag zur gewöhnlichen Empfangsstunde brachte der Kaiserlich französische interimistische Geschäftsträger, Baron v. Montgascon, aus Anlaß

[1] Die Wirkung der scharfen französischen Beschwerde auf den Fürsten Hohenlohe war unverkennbar. Sie ergibt sich aus der ausweichenden Art, mit der er die Mahnung Bismarcks vom 28. April (s. o. Nr. 456 Anm.) beantwortete. In seiner Depesche an Montgelas vom 30. April hieß es: »Baron Werthern teilte mir ferner die Absicht mit, ein Pferdeausfuhrverbot heute oder morgen zu erlassen und eine Militärkonvention mit Baden über Besetzung Rastatts abzuschließen. In beiden Richtungen dürfte durch den ‚Moniteur'-Artikel vom heutigen die Lage geändert sein, und muß ich wenigstens dringend abraten, im Augenblicke dieser Veröffentlichung Maßregeln zu treffen, welche ein direktes Mißtrauen gegen die französische Regierung bekunden würden, Maßregeln, die, wie eine Militärkonvention mit Baden, überdies einen neuen selbständigen Grund zur Aufregung der öffentlichen Meinung in Frankreich bieten würden.« (Geh. St. Arch. München.) Wie sich aus einer eigenhändigen Aufzeichnung des Fürsten, gleichfalls vom 30. April, ergibt, ging er sogar noch einen Schritt weiter: er ersuchte den englischen Geschäftsträger Howard, nach London zu telegraphieren, daß nach einer soeben eingetroffenen Depesche aus Paris Frankreich seine Rüstungen einstelle, weshalb es dringend wünschenswert erscheine, wenn Preußen durch England veranlaßt werde, auch seinerseits seine Rüstungen einzustellen, um nicht der öffentlichen Meinung in Frankreich neuen Stoff zu kriegerischer Erregung zu geben. (Geh. St. Arch. München.)

[2] Am 7. Mai in etwas gekürzter Form durch Erlaß Bismarcks einer Anzahl von preußischen Missionen mitgeteilt. (A. A. Berlin.)

einer Depesche seiner Regierung, die er jedoch weder mitteilte noch vorlas, die Unterredung auf die Luxemburger Frage.

Die wiederholte Erkundigung nach einer bevorstehenden Verstärkung der Besatzung von Rastatt durch Königlich preußische Truppen beantwortete ich dahin, daß in einer solchen Verstärkung, wenn sie je einträte, nichts für Frankreich Alarmierendes liegen könne, da bis zum Juni v. J. sich unangefochten preußische, außer ihnen sogar österreichische Truppen in Rastatt befunden hätten, daß der Regierung Eurer Königlichen Hoheit das Recht noch nicht bestritten worden sei, mit Preußen und anderen deutschen Staaten mindestens in dieselben nahen Beziehungen zu treten, wie sie vor dem vorjährigen Kriege und dem Frieden von Prag bestanden hätten, daß sich die Regierung Eurer Königlichen Hoheit für berechtigt halte, sich mit der Königlich preußischen Regierung über die Besetzung von Rastatt zu vertragen, daß sich aber faktisch zur Zeit weder Königlich preußische Truppen in Rastatt befänden, noch eine solche Mitbesetzung in Aussicht stehe.[1]

Wir waren schon bei früheren Unterredungen übereingekommen, die Rechtsfrage als zur Zeit unpraktisch beiseite zu lassen, und Herr von Montgascon gab sich mit der zweiten Erklärung zufrieden.

Derselbe bat mich sodann, Eurer Königlichen Hoheit den Dank seiner Regierung auszusprechen, daß Höchst Ihre Regierung sich, wie genaue Informationen ergeben hätten, nicht an der Mission des Königlich bayerischen Legationsrats Grafen Tauffkirchen nach Berlin und Wien beteiligt habe.[2] Herr v. Montgascon erläuterte, daß diese Mission ein gegen Frankreich sehr feindseliger Schritt gewesen sei, nichts weniger als eine Koalition Preußens und

[1] Vgl. dazu den Bericht des württembergischen Gesandten in Karlsruhe, v. Soden, an Freiherrn v. Varnbüler, datiert 21. April 1867: »Der Kaiserliche französische Geschäftsträger hat in dem Artikel zu seiner Befriedigung ein Dementi der vielfach behaupteten Besatzung Rastatts durch Preußen gesehen und hat sowohl dem Herrn v. Freydorf als mir gegenüber in offiziöser Weise die Idee einer Besetzung Rastatts durch Kontingente der drei süddeutschen Staaten zur Sprache gebracht, gegen welche Frankreich nichts einzuwenden hätte. Hiernach scheint die französische Regierung den Wunsch noch nicht aufgegeben zu haben, im Kriegsfall eine Neutralität der Südstaaten anzubahnen. Gestern ist auch der Kommandant von Kehl, Oberst v. Weiller, hierher berufen worden, um Bericht von seinem Grenzposten zu erstatten und sich über etwaige militärische Maßnahmen zu äußern. Er hat hier offiziell mitgeteilt, daß eine Anhäufung von Truppen und Material in Straßburg stattfände, die sondergleichen, und daß ferner die Stimmung der elsässischen und Straßburger Bevölkerung eine sehr exaltierte sei. Angesichts dieser und anderer verbürgten Nachrichten über französische Rüstungen haben die fortwährenden friedlichen Berichte des großherzoglichen Gesandten Freiherrn v. Schweitzer wenig Wert.« (St. Arch. Stuttgart.) In den Memoiren des Generals Ducrot 2, 170, findet sich ein Brief des Generals Fleury an Ducrot vom 25. April 1867: « L'Empereur, après lecture de votre lettre, dit que vous devez envoyer de suite un officier pour s'assurer en secret et bien incognito, de la véracité des renseignements que vous m'avez communiqués sur Rastadt.

[2] Das Wesen dieser Dankbarkeit erhellt aus dem Baden betreffenden Satze des französischen Bündnisangebots in Wien: « La France ne ferait de réserves que pour le Grand-Duché de Bade, au sort duquel elle s'intéresse.» (Nr. 450.)

Norddeutschlands mit Österreich und den süddeutschen Staaten gegen Frankreich bezweckt habe.

Ich entgegnete, daß der Dank ein unverdienter sei, indem die Mission des Grafen Tauffkirchen der Regierung Eurer Königlichen Hoheit ein Geheimnis gewesen und dieselbe auch heute noch darüber nicht genau unterrichtet sei. —

Übrigens dürfe ich nach allem, was ich von der Mission gehört, voraussetzen, daß dieselbe keinen gegen Frankreich feindseligen Charakter gehabt habe. Graf Tauffkirchen scheine sich in Berlin über die Frage der in dem Prager Frieden und in der Bundesverfassung vorbehaltenen nationalen Verbindung der süddeutschen Staaten mit dem Norddeutschen Bunde und in Wien über die Möglichkeit der Wiederherstellung eines engeren Verhältnisses Österreichs zu Nord- und Süddeutschland orientiert zu haben. Ich wisse, daß von dergleichen die Rede gewesen, bevor man an die Möglichkeit eines Konflikts mit Frankreich gedacht habe.

Herr v. Montgascon kam schließlich auf die rechtliche Seite der Luxemburger Frage zu sprechen und wünschte Auskunft darüber, welche Haltung die Regierung Eurer Königlichen Hoheit in dem Falle beobachten würde, daß sich Preußen dem Urteile der Großmächte über sein Besatzungsrecht der Festung Luxemburg nicht fügen und daß diese Angelegenheit zu einem Kriege zwischen Frankreich und Preußen führen würde; ob insbesondere die Regierung Eurer Königlichen Hoheit sich verpflichtet halte, in solchem Falle auf Seite Preußens zu stehen. Herr v. Montgascon verwahrte sich dagegen, zur Beobachtung einer Neutralität oder zu irgendeiner bestimmten Haltung einladen zu wollen; doch stelle er die Frage aus Auftrag seiner Regierung, und werde dieselbe wohl gleichzeitig an die übrigen süddeutschen Regierungen gestellt.[1]

Herr v. Montgascon betonte die Zurückhaltung und Mäßigung, mit der die Kaiserliche Regierung die Luxemburger Frage behandele, die Anrufung der Entscheidung der Garantiemächte von 1839 und die beabsichtigte Unterordnung unter deren Ausspruch.

Auf die Behauptung, daß die drei angerufenen Großmächte sich gegen das Besatzungsrecht Preußens in Luxemburg erklärt hätten, konnte ich erwidern, daß meines Wissens die Großmächte sich auf eine Erörterung der Rechtsfrage nicht eingelassen, sondern nur Wege der Vermittelung und des Ausgleichs gesucht und vorgeschlagen hätten.

Ich erklärte, vorläufig nur meine persönliche Ansicht in der Sache aussprechen zu können; die Frage sei bis jetzt nicht so nahe an Eure Königliche Hoheit und Deren Regierung herangetreten, daß man für nötig befunden, sie eingehend zu beraten und eine bestimmte Stellung einzunehmen.

Herr v. Montgascon wünschte, in einigen Tagen, nachdem die Sache im Staatsministerium und Eurer Königlichen Hoheit vorgetragen worden, weitere Antwort einholen zu können. Auf meine Erklärung, daß ich einen solchen Vortrag nur auf schriftliche Präzisierung und Mitteilung der Anfrage der Kaiserlichen Regierung erstatten würde, begnügte sich Herr v. Montgascon mit

[1] Vgl. Nr. 471.

meiner persönlichen Antwort, die ich, kurz und möglichst allgemein gehalten, dahin wiederholte:

Es scheine mir ein Recht Deutschlands, nun der einzelnen deutschen Staaten, an die Zugehörigkeit Luxemburgs, ebenso ein Besatzungsrecht Preußens in der Festung Luxemburgs begründet.

Würde Preußen aus Anlaß der Luxemburger Frage in einen Krieg mit Frankreich verwickelt, so würde die Regierung Eurer Königlichen Hoheit die Rechtsfrage eingehender zu prüfen, sodann zu untersuchen haben, ob nicht Baden, als ein Stück von Deutschland, schon an sich moralisch verpflichtet sei, für die Verteidigung der Zugehörigkeit Luxemburgs einzutreten, ferner, ob Baden nicht durch das Bündnis vom 17. August v. J. selbst vertragsmäßig und rechtlich gehalten sei, sich auf Seite Preußens zu stellen.

Übrigens stehe ja nun die Erhaltung des Friedens in Aussicht; das Großherzogtum Baden müsse nach seiner geographischen und gegenwärtigen politischen Lage wünschen, daß, wenn dies für Preußen und Deutschland unter ehrenhaften Bedingungen möglich sei, ein Ausgleich gefunden und der Krieg verhindert werde. Auf meine Frage, was die Kaiserliche Regierung gerade bei der jetzigen friedlichen Wendung zu den gestellten Anfragen veranlasse, bemerkte Herr v. Montgascon, daß die betreffende Depesche das Datum vom 27. April trage und am 28. April hier eingetroffen sei.

Auf Frage des Herrn v. Montgascon, ob die Regierung Eurer Königlichen Hoheit bei ihrem Interesse an Erhaltung des Friedens nicht in Berlin im Sinne des Friedens wirken wolle, bemerkte ich, daß die Vermittelung von den Großmächten in die Hand genommen sei, die nach bestehenden Machtverhältnissen und bei ihrer besseren Information über die Lage der Angelegenheit auch eher zur Vermittelung beitragen könnten, als die Regierung eines Mittelstaates.

Eine Äußerung des Herrn von Montgascon veranlaßte mich zu der Bemerkung, es scheine Frankreich darauf anzukommen, in Berlin sagen zu können, daß in einem Kriegsfalle Baden und die süddeutschen Staaten nicht auf Seite Preußens stehen würden. Herr v. Montgascon stellte indes in Abrede, daß er dies habe sagen oder andeuten wollen.

Von der Mission des Grafen Tauffkirchen sprechend, gab Herr v. Montgascon zu verstehen, daß die Tätigkeit dieses Diplomaten in Berlin und Wien und München selbst von Seiner Majestät dem Könige von Bayern und von dortigen hochgestellten Personen übel aufgenommen worden sei. Der Dank an Baden wurde trotz meiner Ablehnung mehrfach wiederholt. Herr v. Montgascon mag unter dem Eindruck geschieden sein, daß Baden in einem Kriege wegen Luxemburgs an der Seite Preußens stehen werde.[1]

[1] Vgl. den Bericht des württembergischen Gesandten Herrn v. Soden an Varnbüler vom 1. Mai 1867: »Als ihm Herr v. Freydorf erwiderte, daß er hierüber die Ansicht des Großherzogs und des Staatsministeriums einholen müsse, stellte Herr v. Montgascon sein Wiederkommen in einigen Tagen in Aussicht. Im Verlaufe des Gesprächs besann sich aber der Präsident eines Besseren und sagte dem Kaiserlichen Geschäftsträger: wenn das französische Gouvernement als solches (man hat nämlich verschiedene Beweise von vorlautem Auftreten des Herrn v. Montgascon) hierüber eine Äußerung der Großherzoglich badischen Regierung wolle, so müsse er ihn bitten, hierüber eine schriftliche Anfrage

460.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 2 mai 1867

Le Marquis de Moustier, Ministre des affaires étrangères, m'a fait hier soir des observations importantes au sujet de la mission récente à Vienne du Comte de Tauffkirchen.

Le Ministre s'est plaint à moi vivement du but de cette mission comme ayant été hostile à la France, devant former contre elle une coalition ou bien reconstituer la Sainte Alliance. Le Marquis de Moustier m'a exprimé la surprise du Gouvernement français que la Bavière se soit crue appelée à prendre l'initiative d'une politique aussi avancée et peu amicale pour la France, il m'a désigné le personnage auquel la mission a été confiée comme ennemi de ce pays, encore le Ministre des affaires étrangères m'a fait observer la divergence entre les opinions et vues actuelles du Gouvernement bavarois et ses démarches antérieures auprès du Cabinet Impérial en août passé.

Quand j'ai répondu au Ministre que, non informé officiellement du but de la mission du Comte de Tauffkirchen, j'avais cependant lieu de la considérer comme n'ayant eu qu'un intérêt tout pacifique, le Marquis ne l'a pas admis et m'a répliqué qu'il était mieux et exactement renseigné de différents côtés, et que le Marquis de des Méloïzes avait reçu une dépêche à cet égard avec l'ordre de la communiquer au Cabinet bavarois, dans laquelle le Gouvernement français se déclare très explicitement sur cet incident. En récapitulant ensuite avec le Marquis les faits de Nicolsbourg et ceux qui ont précédé la conclusion de la paix à Berlin et avaient motivé ma mission à Paris, notre entretien a été interrompu, mais il devait être repris d'après le désir du Ministre des affaires étrangères.[1]

zu stellen, da er den Großherzog nicht ohne dringende Veranlassung in die Lage versetzen wollte, sich jetzt schon in dieser Frage zu engagieren; im übrigen gehe seine (des Präsidenten) persönliche (übrigens selbstverständlich mit den Anschauungen des Großherzogs und des Staatsministeriums übereinstimmende) Ansicht dahin, daß die Großherzogliche Regierung das größte Interesse an der Erhaltung des Friedens habe, wozu ja neuerdings erhöhte Aussichten seien, daß aber für den Fall eines kriegerischen Konfliktes — ganz abgesehen von der Frage, ob die alten Rechte des Deutschen Bundes nach der Auflösung des letzteren nicht auf die deutschen Regierungen übergegangen seien — die Frage an Baden herantreten werde, ob nicht moralische Rücksichten aus dem nationalen Gesichtspunkte sowohl als positive Verbindlichkeiten infolge des bekannten Schutz- und Trutzbündnisses für Baden existierten, sich auf preußische Seite zu stellen. Hiermit beruhigte sich der französische Diplomat vorerst, und Herr v. Freydorf, von der Vermutung ausgehend, es sei eine ähnliche französische Démarche in Stuttgart erfolgt, ersuchte mich, dieses zu Euer Exzellenz Kenntnis zu bringen.« (St. Arch. Stuttgart.)

[1] Ein vertraulicher Bericht des Freiherrn v. Wächter an Varnbüler vom 3. Mai 1867 schildert in ähnlicher Art, wie Moustier »in sehr erregter Weise« dem bayerischen Gesandten seine Beschwerde über die Mission Tauffkirchen vorgetragen und dieser den Vorgang als ganz versöhnlicher Natur zu erklären versucht habe, auch den von Moustier ihm vorgehaltenen Abschluß des Bündnisvertrages vom August 1866 auf die Ergebnislosigkeit seiner Sendung nach Paris und die »ganz verlassene« Lage Bayerns zurück-

461.

Fürst Metternich an Baron Beust

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 6 mai 1867

Vous connaissez à l'heure qu'il est le projet de convention proposé par l'Angleterre ainsi que celui que Mr. de Brunnow a élaboré avec l'autorisation de son gouvernement.

Mr. de Moustier trouve le projet de l'Ambassadeur de Russie à Londres mieux rédigé et plus précis que ne l'est celui de Lord Stanley. Il regrette néanmoins que le projet Brunnow n'accorde pas à un arrangement *ultérieur* de la question du Luxembourg autant de marge que le fait le projet anglais.

Ne voulant en quoique ce soit entraver l'œuvre de la paix, M. de Moustier s'est abstenu de concert avec son maître de laisser tomber un seul mot sur l'inégalité des garanties d'avenir données par la neutralisation pure et simple du Grand-Duché d'un côté à la Prusse et de l'autre à la France.

Cette dernière s'engage à tout jamais à ne s'ingérer en aucune façon dans les affaires intérieures du Luxembourg, ce qui ne lui sera pas difficile, vu que tous les moyens d'action lui manqueront, tandis que la Prusse pourra par des liens de commerce que le développement du Zollverein lui permettra de resserrer de plus, maintenir sur ce Grand-Duché une influence de plus en plus prédominante. Cet état de choses ne laisse pas que de préoccuper le Gouvernement français et Mr. de Moustier m'a insinué confidentiellement que, dans l'avenir, et lorsque les susceptibilités germaniques se seront calmées, il serait très désirable pour la France que le Grand-Duché de Luxembourg fut annexé à la Belgique avec le consentement des Puissances.

Il ne serait pas impossible, selon le Ministre, que l'Angleterre ait, dès aujourd'hui, en vue un pareil arrangement qu'elle espère faciliter en proposant d'introduire dans la conversation de Londres l'article que Vous connaissez et selon lequel le Roi Grand-Duc s'engage à ne pas aliéner le Luxembourg sans le consentement de toutes les puissances signataires.

Je Vous préviens de ceci afin que Vous puissiez, si Vous le jugez convenable, faire appuyer à Londres l'adoption de l'article précité ou l'insertion dans le projet Brunnow d'un alinéa conçu dans ce sens qui pourrait se placer tout naturellement à la suite de l'article II, si je ne me trompe, par lequel le Roi-Grand-Duc s'engage à conserver le Luxembourg pour lui et ses successeurs. Cette adjonction aurait de plus l'avantage d'empêcher le Roi d'abdiquer en faveur du Prince Henri entièrement dévoué à la Prusse.

geführt habe. Zu der Ablehnung der Auskunft über die Mission Tauffkirchen bemerkt der württembergische Gesandte: »Verhält sich die Sache so, so läge die Vermutung nahe, daß in Wien Indiskretionen begangen worden, um sich hier gefällig zu zeigen. Der französische Minister konnte bei diesem Anlaß seinen tiefen Mißmut und Erregtheit gegen Preußen und den Grafen Bismarck nicht verbergen und ließ durchblicken, daß man das Luxemburger Arrangement für den Augenblick annehme, aber alle übrigen griefs für später aufbewahre.« (St. Arch. Stuttgart.)

Mr. de Moustier m'a lu une longue dépêche de Mr. Benedetti dans laquelle cet ambassadeur soupçonne Mr. de Bismarck de vouloir faire croire à une attitude peu sincère de la part de l'Angleterre. Mr. de Bismarck fait en outre sa cour à la France en déclarant que la Prusse trouve tout-à-fait inutile l'adjonction de la Belgique à la conférence qui ne serait demandée par Lord Stanley que pour chercher à obtenir de la part de la France une nouvelle consécration de la neutralité belge.

L'Envoyé de France à Munic a donné un résumé fort intéressant de sa conversation avec le Prince de Hohenlohe sur la mission du Comte de Tauffkirchen. Le Ministre bavarois a franchement avoué toute l'affaire, et a fort naïvement affirmé qu'il n'avait cherché à évoquer le phantôme d'une nouvelle coalition que pour intimider l'Empereur Napoléon et le rendre plus accessible à un arrangement équitable de la question du Lux(embourg)![1] . . .

L'Empereur Napoléon écrit à notre Auguste Maître pour le remercier de s'être déclaré prêt à venir à Paris si les circonstances le permettraient.[2] A la Cour des Tuileries, la perspective de recevoir l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche est devenu un sujet constant de préoccupation et surtout de satisfaction et l'opinion correspond entière à ce sentiment.

462.

Fürst Hohenlohe an Baron Perglas

Ausfertigung. Geh. St. Arch. München

Munich, le 7. Mai 1867

Le Ministre de France accrédité auprès de Sa Majesté le Roi notre Auguste Maître vient de me faire part de la sensation fâcheuse qu'aurait produite à Paris la Mission du Comte Tauffkirchen à Vienne.

Il m'a dit que le Gouvernement Impérial y voyait une attitude aussi imprévue qu'hostile vis-à-vis de la France, et qu'il était chargé de s'enquérir des raisons qui avaient provoqué cette démarche.

Vous n'ignorez pas combien le Gouvernement du Roi apprécie les bons rapports qui ont toujours subsisté entre la France et la Bavière, Vous comprendrez donc l'impression pénible que cette communication a dû produire sur moi. Je ne veux pas tarder à Vous donner les explications nécessaires pour Vous mettre à même de rectifier le malentendu qui me semble avoir amené cet incident regrettable.

Vous connaissez les traités qui lient les états du midi de l'Allemagne à la Prusse. J'admets volontiers qu'il peut y avoir différence d'opinion sur l'opportunité de ces conventions. Mais ces traités conclus, le Gouvernement royal doit accepter franchement et loyalement la situation qui en résulte. Il est soutenu dans cette politique par la grande majorité du peuple bavarois. Le Ministre de France m'a fait observer à plusieurs reprises que l'alliance avec

[1] Dagegen Nr. 462!
[2] Nr. 474.

la Prusse *seule* présentait des dangers pour la Bavière, et que l'ancienne Confédération germanique nous offrait plus de garanties. En admettant ce raisonnement le Gouvernement royal était d'autant plus obligé à chercher les moyens d'atténuer ces dangers en rapprochant l'Autriche de l'Allemagne.

Je n'ai pas attendu la question du Luxembourg pour me prononcer dans ce sens. Il y a des mois que j'ai écrit au Grand-Duc de Bade et à Mr. de Varnbüler que je ne voyais de solution pacifique et durable de la question allemande que dans une alliance de tous les états allemands avec l'Autriche. Le danger d'une complication européenne ne peut-être un motif pour la Bavière de retarder une démarche qui ne saurait être différée au delà du terme prévu dans l'article 79 de la constitution fédérale du Nord de l'Allemagne. Il est vrai qu'on nous attribue des projets plus vastes en nous accusant d'avoir travaillé à une coalition agressive des puissances du nord contre la France. Je ne crois pas avoir besoin de Vous prouver, qu'une telle intention était bien loin de la pensée du Gouvernement royal. La Bavière n'est pas une grande puissance et connaît trop bien la portée de son influence pour s'attribuer un rôle qui ne lui conviendrait pas et un projet qui de plus serait contraire à ses intérêts. Le Gouvernement Royal n'avait d'autre but en envoyant Mr. de Tauffkirchen à Berlin et à Vienne que de s'assurer des intentions de ces deux Gouvernements et d'agir dans une voie de conciliation et de paix. Pénétré de la conviction qu'une guerre entre la France et l'Allemagne serait le plus grand malheur qui pourrait frapper la civilisation de l'Europe, le Gouvernement Royal n'a cessé de parler dans ce sens et, du moment qu'il a eu connaissance des propositions des grandes puissances au sujet de la question du Luxembourg, il a déclaré à la Prusse qu'il y voyait un moyen efficace pour aplanir les difficultés pendantes. Le Gouvernement Royal regrette les expressions de susceptibilité nationale trop accentuées auxquelles a donné lieu de part et d'autre la question du Luxembourg et il a tâché autant qu'il était en son pouvoir de les contenir. S'il n'y a pas toujours réussi, il faut en attribuer la cause à nos institutions libérales qui nous refusent tout moyen d'agir sur la presse.

J'aime à croire, Mr. le Baron, que Vous parviendrez facilement à détruire l'impression fâcheuse causée par la démarche du Gouvernement royal en parlant à Mr. le Marquis de Moustier dans le sens de cette lettre dont je Vous autorise à lui donner lecture.[1]

463.

Graf Wimpffen an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Berlin, le 7 mai 1867, 3^{10} p. m.; arr. 4^{30} p. m.

Le Président du Conseil ne doutait plus de la paix sans les armements inexplicables de la France, savoir: achat de chevaux, dislocation vers les fron-

[1] Nach einer Mitteilung Hohenlohes an den badischen Gesandten war Herr des Méloizes mit seinen Erklärungen nicht sehr zufrieden, denn offenbar habe Frankreich auf der

tières, précipitation du camp Châlons.[1] Er läßt Euer Exzellenz sagen, daß er heute an Graf Moltke die letzte Stütze verloren hat und daß, wenn nicht in sehr wenig Tagen durch Aussicht auf Resultat der Konferenz und Zeichen der Sistierung der französischen Rüstungen der Friede gesichert erscheint, energische Gegenrüstungen und Mobilisierung erfolgen.[2]

464.

Kaiserin Eugenie an Fürst Metternich[3]

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

7 mai 1867

Mon cher Prince,

Je ne conçois rien à la *querelle d'allemand* que veut susciter à présent Votre collègue, nous sommes au dessous du pied de paix, nous voulons l'augmenter

Londoner Konferenz geltend machen wollen, daß Süddeutschland nicht zu Preußen halten werde, und sei jetzt gereizt darüber, daß ihm solche Erklärungen nicht zuteil geworden. (Herr v. Mohl an Herrn v. Freydorf, 3. Mai 1867. Gen. Land. Arch. Karlsruhe.)

[1] Aus den zahlreichen Meldungen über die französischen Rüstungen sei nur ein Immediatbericht des Freiherrn v. Loë an den König vom 5. Mai angeführt: »Die französische Militärorganisation bringt mit sich, daß einer Mobilmachung große Vorbereitungen vorherzugehen haben. Wir beobachten solche Vorbereitungen seit Anfang April 1867. Die Ende April mündlich und am 1. Mai 1867 im ‚Moniteur' erteilten Versicherungen des Aufhörens der Rüstungen werden nicht eingehalten, und sind die Ausreden Rouhers handgreifliche Lügen. So hat am 4. 5. 67 Rouher behauptet, daß nur 4000 Pferde um $3^1/_2$ Millionen Franken angekauft worden seien, während nachweisbar 15000—20000, wahrscheinlich 25000—30000 angekauft sind. Die Armeen zu Paris und Châlons werden je um 1 Division vermehrt und zu Straßburg eine solche gebildet. Es stehen in und um Paris 3 Divisionen Linie, 2 Divisionen Garde, in Lyon 4 Divisionen Linie, in Châlons 4 Divisionen Linie, in Straßburg 1 Division Linie, im Norden 1 Division Linie, im ganzen 14 Divisionen. In Paris ist alles vorbereitet, um täglich bis zu 50000 Mann auf den Eisenbahnen an die Ostgrenze zu befördern. » (Kopie. St. Arch. Stuttgart.)

[2] Auf die Frage Beusts vom 7. Mai, 10^{30} p. m., ob wirklich Mobilisierung beschlossen, antwortete Graf Wimpffen am 8. Mai 4^{13} p. m.: »Wenn bis morgen nicht entscheidende friedliche Aussichten eintreffen, so ist morgen Mobilisierungsorder zu erwarten. La publication en sera peut-être encore retardée d'un ou de deux jours. Je crois encore qu'ici on désire la paix et au fond appréhende la guerre, mais qu'on la précipitera du jour où on la jugera inévitable. Le langage officiel de Mr. Benedetti est réservé mais pacifique, ich halte aber dafür, daß er an den Krieg glaubt und ihn will.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Beust hatte schon am 7. Mai an den Botschafter in London telegraphiert: « Pressez pourqu'on en finisse rapidement; si non, les armements de la France amèneront une mobilisation en Prusse. » (Bericht des Grafen Bray vom 8. Mai; Geh. St. Arch. München). Der württembergische Gesandte v. Thumb, der gleichfalls über den Schritt Beusts in London berichtete, fügte hinzu: »Eine zweite Vorstellung in jener Beziehung direkt nach Paris habe, wie mir Baron Beust sagte, ihm nicht wohl angezeigt geschienen, nachdem man seine erste — vor etwa zehn Tagen etwa — dort etwas empfindlich aufgenommen habe.« (St. Arch. Stuttgart.)

[3] Fürst Metternich übersandte den Brief am 9. Mai an Beust: « Voici, cher ami, une lettre de l'Impératrice sur l'affaire des armements. Goltz m'avait fait peur dernièrement en me disant que si les armements duraient encore pendant trois jours, personne, ni lui, ni Bismarck ne pourrait empêcher le parti militaire et le Roi de mobiliser. J'ai immédiatement averti l'Impératrice de ce propos ce qui m'a valu la réponse que voici. » (H. H. u. St. Arch. Wien.) Vgl. eine Meldung des Grafen Wimpffen vom 8. Mai, 10^{15} p. m.: « Mr.

dans les mesures normales seulement, mais je vois bien qu'ils *ont envie* de nous trouver en défaut; hier Mr. de G(oltz) a aussi parlé des formidables armements à l'Empereur qui lui a répondu qu'il n'en était rien, ce qu'il a reconnu lui-même au bout de la conversation. Certes, nous ne serons pas agressifs, la modération est mieux dans notre rôle, nous désirons la *paix*, mais je ne leur conseillerais pas de venir nous chercher querelle, car forts de notre droit, de notre vaillance et de celle *de nos alliés*? je ne les crains pas.

465.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 8 mai 1867

... J'ai observé en même temps que le gouvernement français porte beaucoup de rancune à la Prusse et conserve un vif ressentiment des procédés du Comte Bismarck dans l'affaire du Luxembourg, que le Cabinet français avait eu lieu de considérer comme réglée lorsque le Comte Bismarck subitement et inopinément, a changé d'opinion et de conduite. Le Marquis Moustier le regrette vivement, il m'a fait entendre que la cession du Luxembourg à la France aurait compté comme une compensation pour le revirement survenu pendant l'année passée dans l'équilibre européen et qu'elle aurait écarté et enlevé toutes autres prétentions et aspirations, en assurant au contraire et au profit de la Prusse la consolidation intérieure de l'Allemagne et de ses frontières, absolument respectées. Ceci repoussé par la Prusse, il en est resté un vif ressentiment près du Gouvernement français, que j'ai observé dans cet entretien, et que je signale à Votre Majesté comme un fait important; on va de nouveau s'occuper d'anciens projets qui étaient abandonnés, et si jamais on les realise ce sera sans ménagement pour des puissances à l'autonomie desquelles la France a cru autrefois devoir s'intéresser.[1]

Je ne réfère à Votre Majesté que ce que j'entends et j'observe, mais scrupuleusement, et je m'abstiens de tout commentaire . . .

466.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 8 mai 1867

J'ai rencontré lundi soir aux Tuileries le Marquis de Moustier qui m'a dit avoir reçu du Ministre de France à Munich le rapport relativement aux observations que le Cabinet de France a adressées à celui de la Bavière au sujet de

Benedetti est chargé d'exprimer sa surprise et de renouveler au Comte Bismarck les assurances pacifiques et les explications sur les armements français qui ont déjà données au Comte Goltz et que ce dernier a trouvé tout-à-fait satisfaisantes. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[1] Der Widerhall der französischen Drohungen gegen Bayern!

la mission du Comte Tauffkirchen à Vienne et que le Prince Hohenlohe « admettait », c'était l'expression du Ministre, les faits dont le gouvernement français se plaignait. Mr. de Moustier m'a fixé une heure (pour demain, Jeudi) pour causer de cette affaire.

J'aurais bien désiré d'en être renseigné par mon gouvernement pour pouvoir en connaissance des choses et des faits m'exprimer et répliquer au Ministre des affaires étrangères, — je me trouve dans une position pénible d'être en ignorance d'une affaire aussi importante et sans instructions.

J'ai lieu de croire que les renseignements « exacts » du Marquis de Moustier sur la mission du Comte de Tauffkirchen à Vienne lui sont parvenus par le Cabinet autrichien. J'en juge ainsi par quelques observations du Prince de Metternich. . . .

467.

Herr v. Spitzemberg an Freiherrn v. Varnbüler

Ausfertigung. St. Arch. Stuttgart

Berlin, den 9. Mai 1867

Der auf heute angesagt gewesene Kriegsrat, welchem die Frage der Mobilisierung vorgelegt wird, ist auf morgen verschoben worden. Die Regierung will die Nachrichten über die heutige Sitzung der Londoner Konferenz abwarten. Graf Bismarck, welcher mit dem General Moltke lange Widerstand gegen das Drängen zu Ergreifung von Rüstungsmaßregeln geleistet hatte, will nun auch nicht länger mehr zuwarten, nachdem General Moltke erklärt hat, daß jetzt keine Zeit mehr zu verlieren sei und er die Verantwortlichkeit für jede weitere Zögerung nicht übernehme.[1]

Das französische Kabinett beharrt darauf, daß die militärischen Maßregeln nur sich auf die Reorganisation der Armee, deren Stand überdies weit unter dem Friedensfuß gewesen sei, beziehen, während man hier gerade aus dem Charakter eines großen Teiles der Rüstungsarbeiten das Gegenteil beweisen zu können glaubt und sich dieselben nur aus aggressiven, gegen Deutschland gerichteten Plänen zu erklären vermag. Die Vertreter von Rußland, England und Österreich, welche mit steigender Besorgnis die infolge des wachsenden Mißtrauens sich täglich verschlimmernde Lage beobachteten, veranlaßten vorgestern den französischen Botschafter, seine Regierung um beruhigende Aufklärung über die Rüstungen anzugehen. Gestern erhielt Herr v. Benedetti auf telegraphischem Wege ausführliche Antwort, welche derselbe sofort dem Grafen Bismarck mitteilte. Es war darin gesagt, daß Kaiser Napoleon und Herr v. Moustier im Beisein von Militärbevollmächtigten dem Grafen von der Goltz genaue Auskunft über alle von der französischen Regierung ergriffenen Maß-

[1] Vgl. Spitzemberg an Varnbüler, den 8. Mai 1867: »Es ist daher kein Wunder, daß die Ansicht immer allgemeiner wird, es sei der französischen Regierung nur um Zeitgewinn und nicht um den Frieden zu tun. Die militärischen Fachleute versichern, daß Frankreich in seinen Rüstungen Preußen gegenüber einen Vorsprung von 14 Tagen habe und daß das linke Rheinufer schon nicht mehr geschützt werden könne.» (St. Arch. Stuttgart.).

regeln gegeben haben, um darzutun, daß nichts geschehen sei, was auf kriegerische, Preußen feindliche Absichten hinweise, und daß zugleich die irrigen Tatsachen berichtigt und widerlegt worden seien, welche über die angeblichen französischen Rüstungen in Umlauf sind. Herr v. Benedetti hatte bei dieser Gelegenheit eine lange Unterredung mit dem Grafen Bismarck und war von der ruhigen und versöhnlichen Stimmung desselben befriedigt. Allein es ist nicht zu erwarten, daß das Vertrauen damit wiederhergestellt werde.

Der Wunsch der badischen Regierung, welche schon lange auf Abschluß einer Militärkonvention dringt, wird schwerlich mehr lange unerfüllt bleiben. Bis jetzt legte die preußische Regierung auf eine isolierte Vereinbarung mit Baden keinen Wert, und es hätten die Bestrebungen des badischen Kabinetts kaum Aussichten gehabt, wenn die Organisierung der süddeutschen Gesamtstreitkräfte hätte erfolgen können. Das hier ohne Zweifel durch die Anwesenheit des Generals Bothmer verbreitete Gerücht von Verhandlungen mit Bayern über eine Militärkonvention ist, wie mir wenigstens der bayerische Gesandte sagte, unbegründet. Derselbe teilte mir vielmehr mit, daß Fürst Hohenlohe von dem Abschlusse einer Militärkonvention abrate, wegen der darin liegenden Provokation Frankreichs und Österreichs, die beide eine Verletzung des Prager Friedens in diesem Vorgehen erblicken würden. Gegen diese Bedenken erwiderte Graf Bismarck, daß er Österreichs sicher sei, und es stimmt dies mit der von dem Grafen mir gegenüber gemachten Bemerkung über das Verhältnis zu Österreich überein, wie ich dieselbe in meinem gehorsamsten Berichte vom 5. d. M. zu melden die Ehre hatte. Gegen Frankreich aber, sagte der Ministerpräsident, habe man keine Rücksichten mehr zu nehmen. Bei den kolossalen Rüstungen jenseits des Rheins komme ihm eine solche Rücksicht vor wie das Bedenken eines Mannes, den Degen zu ziehen, wenn ihm die Pistole auf die Brust gesetzt werde.

468.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 9 mai 1867

Je crois pouvoir Vous assurer que les rapports envoyés à Berlin par les officiers prussiens qui parcourent la France sont très exagérés en ce qui concerne les armements.

Les reproches adressées à ce sujet par le Comte Goltz à l'Empereur et à ses ministres et les soupçons que le Cabinet de Berlin ne cesse de témoigner à Mr. Benedetti, auquel on répète tous les jours que la France est prête à attaquer le Rhin, ont provoqué de la part de l'Empereur et de son Gouvernement des manifestations très nettes qui permettent d'apprécier dans leur ensemble les préparatifs faits ici.

L'Empereur écrit de Sa main une note que je viens de lire et qui résume d'une façon très précise les armements par lesquels l'armée française vient d'être placée

sur le pied de paix à peine renforcé. J'ai pu contrôler les chiffres qui s'accordent pleinement avec les renseignements pris par notre attaché militaire.

Mr. de Goltz s'est déclaré satisfait des explications dont l'Empereur avait daigné prendre l'initiative, mais Mr. de Bismarck n'a pas voulu encore déclarer qu'en face de ses explications le Gouvernement prussien renoncerait à mobiliser et semblait vouloir attendre le résultat de la conférence qui doit avoir lieu aujourd'hui avant de se prononcer.

Mr. de Moustier vient me donner lecture d'un télégramme assez vif adressé à Mr. Benedetti, dans lequel il laisse percer le soupçon de voir la Prusse employer *la tactique de l'année dernière*, et annonce qu'en cas de difficulté il fera un appel énergique à l'esprit d'équité des autres puissances.

469.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 9 mai 1867

Mr. de Perglas, envoyé de Bavière, vient de donner à Mr. de Moustier communication d'une dépêche du Prince de Hohenlohe[1] qui cherche à donner à la dernière mission de Mr. de Tauffkirchen une signification moins hostile pour la France. Comme plusieurs passages de cette dépêche ne concordaient pas entièrement avec ce que le Prince de Hohenlohe avait dit à Mr. Des Méloïzes, le Ministre des affaires étrangères fit remarquer à Mr. de Perglas les contradictions que renfermait la pièce qu'il venait de lui lire et profita de cette occasion pour lui dire toute sa pensée.

Il lui a dit que, selon lui, Mr. de Tauffkirchen ne cherchait pas à opérer un rapprochement entre l'Autriche et la Confédération du Sud de l'Allemagne, mais qu'au contraire il avait cherché à rapprocher la Bavière de la Prusse et de prendre l'Autriche à la remorque. Il lui a dit que dans le cas d'une guerre la Bavière ne devait pas oublier que sa manière d'agir pourrait bien avoir pour résultat que la paix finale se fasse tout simplement *sur son dos*[2] et il conclut en lui insinuant que la Bavière ferait bien mieux de se rapprocher de l'Autriche et des autres puissances du Sud de l'Allemagne pour opposer une barrière aux envahissements de la Prusse, mais qu'il pensait qu'une politique aussi salutaire et d'ailleurs très populaire, quoiqu'on en dise, dans ces parages ne pourra guère être inaugurée par le ministre *qui dirige aujourd'hui les destinées de son pays.*

[1] Nr. 462.

[2] Die Versuche, Bayern einzuschüchtern, wurden Dritten gegenüber noch etwas kräftiger dargestellt, als sie tatsächlich erfolgt waren. Es kam darauf an, auch bei den übrigen Beteiligten eine möglichst unsichere Stimmung gegenüber den französischen Entschlüssen zu erwecken. Vgl. den Erlaß des Freiherrn v. Varnbüler an den Gesandten in München, Grafen Degenfeld, vom 29. Mai 1867: »Was die ‚Allianz' mit Österreich betrifft, so bitte ich Eure Exzellenz, dem Herrn Fürsten (Hohenlohe) recht eindringlich vorzustellen, wie aufgeregt und gehässig die Sache in Paris angesehen worden ist und wie von dort aus die Bemerkung gefallen ist: ‚que si les États du Sud et surtout la Bavière se montreraient hostiles contre la France, ils nous faciliteraient de nous arranger au mieux avec la Prusse à leurs dépens.'« (St. Arch. Stuttgart.)

Mr. de Perglas a répondu qu'il était bien aise de pouvoir écrire dans ce sens directement à son Roi et semblait peu enclin à défendre la politique de son chef.

Mr. de Moustier m'a lu ensuite le fameux rapport de Mr. des Méloïzes, qui est très curieux en ce qu'il contient des aveux très nets du Prince de Hohenlohe. Le passage surtout qui traite des idées de ce ministre sur l'union future de toute l'Allemagne y compris nos provinces allemandes[1] me paraît de nature à fixer l'attention de Votre Excellence.

Le Ministre envoie une copie de cette dépêche à Mr. de Gramont.

470.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Konzept, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, den 10. Mai 1867

Von dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten zu einer Unterredung gestern eingeladen, bin ich durch den Empfang der geehrten Depesche Nr. 170 vom 7. l. M.[2] . . . noch rechtzeitig in den Stand gesetzt worden, dem Minister die angewiesenen Aufklärungen bezüglich der Sendung des Grafen Tauffkirchen zu geben, und bitte ich Euer Durchlaucht überzeugt zu sein, daß ich mich bemüht habe, Ihren Mitteilungen und Versicherungen den entsprechenden Ausdruck zu verleihen.[3] Auch hat der Marquis de Moustier sowohl in dem Empressement einer Erwiderung als in der Form der Depesche, die ich ihm vorgelesen habe, eine gewisse Befriedigung empfunden, welche er aber mehr auf die Zukunft bezog als auf die Vergangenheit und den Zweck der Mission des Grafen v. Tauffkirchen.

Der Marquis verkennt nicht die Bemühungen Euerer Durchlaucht im allgemeinen zur Erhaltung des Friedens, aber er hat sich nicht überzeugen lassen,

[1] Der leise großdeutsche Unterton in der Politik Hohenlohes wird von den Franzosen zur Beunruhigung Österreichs verwendet.

[2] Nr. 462.

[3] Ergänzend der Bericht des württembergischen Gesandten Freiherrn v. Wächter vom 11. Mai 1867: »Der bayerische Gesandte beschränkte sich darauf, mir aus der Münchener Depesche Vorstehendes mitzuteilen, aber aus einer Äußerung, die er über den bayerischen Ministerpräsidenten machte, konnte ich schon mit Sicherheit schließen, daß dieser kolossale diplomatische Bévues gemacht haben müsse, die für Bayern später sicherlich unangenehme Folgen haben müssen. Marquis Moustier hörte alle Versicherungen, die ihm namens des bayerischen Kabinetts gegeben wurden, ruhig an und akzeptierte für die Zukunft diejenigen der freundschaftlichsten Gesinnungen, beharrte aber auf seinen früheren Anklagen, betonend, daß Bayern die fragliche Sendung im Augenblick angeordnet habe, wo der Krieg als bevorstehend angesehen wurde, und offenbar in feindseliger Absicht gegen Frankreich. Der französische Minister muß etwas sarkastisch gewesen sein und namentlich über die diplomatischen Fähigkeiten des neuen Ministers und die Persönlichkeit des für die Sendung Auserkorenen fein glossiert haben; er warf u. a. die Frage auf, wie man in München habe glauben können, daß das kaum niedergeschlagene und erschöpfte Österreich eine Allianz eingehen werde.« (St. Arch. Stuttgart.) Zur Würdigung dieses letzteren Arguments darf auf das Projekt eines wirklichen Eroberungsbündnisses hingewiesen werden, das Frankreich Ende April in Wien unterbreiten ließ.

daß die Sendung des Grafen nicht einen europäischen Charakter gehabt habe, und nicht den Zweck, für einen gewissen Kriegsfall ein Zusammengehen Preußens mit Österreich und Bayern gegen Frankreich anzubahnen, indem Graf Tauffkirchen, der im Namen von zwei Souveränen gesprochen habe, »dem Könige von Preußen und dem Könige von Bayern«, noch zudem eine für Österreich bedeutungsvolle Zusicherung Rußlands in Aussicht gestellt habe, wozu[1] von Rußland keine Vollmacht gegeben worden sei.

Es war mir daher nicht möglich, den ungünstigen Eindruck vollständig zu verwischen, welchen diese Mission, die hiebei von Bayern genommene Initiative für die Interessen Preußens, dann der éclat dieser Sendung und die Wahl des hiefür ausersehenen Beamten verursacht haben. Insbesondere wollte Marquis Moustier mir nicht zugeben, daß Österreich, von Preußen aus Deutschland verdrängt, à sa remorque sich an deutschen Angelegenheiten beteiligen könne, daß vielmehr für den drohenden Krieg Österreich von Preußen und Bayern gewonnen werden sollte, auf Grund ihm in Aussicht gestellter Garantien, während hier, wie ich aus den Äußerungen des Ministers entnahm, volles Vertrauen in die Haltung Österreichs, wenn ein Krieg ausgebrochen wäre, gesetzt worden ist. Marquis Moustier hielt mir wiederholt vor, daß im Widerspruche mit den Versicherungen der Depesche, die ich ihm vorgelesen habe, Euer Durchlaucht den Bemerkungen des Vicomte des Méloïzes in keinem Punkte ein démenti gegeben hätten,[2] und ersuchte mich, ihm zu gestatten, nicht zugeben zu können, daß die große Majorität des bayerischen Volkes die politische Aufgabe Bayerns in dem Sinne unterstütze, wie in der Depesche angedeutet sei. Er benutzte den Anlaß, mich zu versichern, daß Frankreich sich in die inneren Angelegenheiten Deutschlands nicht mischen wolle, daß es auch ersichtlich (?) keinen Grund habe, nicht mit Preußen auf dem freundlichsten Fuße zu stehen, mit »dem gegenwärtigen Preußen, aber nicht mit einem anderen«, und lag in dieser Äußerung, welche der Minister sehr betonte, eine entschiedene Absicht Frankreichs, etwaige weitere Übergriffe Preußens in Deutschland nicht zu dulden. Das Interesse der süddeutschen Staaten für ihre eigene Erhaltung und Autonomie fällt mit dem Frankreichs und anderer Staaten zusammen.[3] Hier herrscht aber die Ansicht vor, daß von Seite Bayerns mehr als die eigene Autonomie selbst an Preußen geopfert werden wolle, und der Dienst, welchen die Sendung des Grafen Tauffkirchen nach Wien Preußen erweisen sollte, hat diese Ansicht bestärkt. Marquis Moustier sagte mir, daß in diesem Augenblicke General Moltke zur Mobilisierung der preußischen Armee dränge, obwohl Frankreich positive Friedensversicherungen gegeben hatte und bereit war, mittels irgendeiner andern Form die europäische Garantie der Neutralisation Luxemburgs zu ersetzen, falls etwa England sich dieser Garantie nicht anschließen würde; (einige Stunden später war der Erfolg der Sitzung vom 9. bekannt). Es war der

[1] Ursprünglich im Konzept hier die Worte: »wie Marquis Moustier meinte, der darüber in St. Petersburg angefragt hat«.

[2] Im Konzept folgen ursprünglich die Worte: »vielmehr die französische Auffassung admittiert haben«.

[3] Vgl. dagegen das Bündnisangebot Gramonts Nr. 450

Wunsch des Ministers, daß ich Euer Durchlaucht von dieser kriegerischen, nicht motivierten Stimmung in Berlin Nachricht geben möchte,[1] was ich mit dem Telegramme vom 9. getan habe, und beeile ich mich noch beizufügen, daß der Ton während der ganzen Unterhaltung zwischen dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten und mir der freundlichste und vertraulichste war. Marquis de Moustier teilte mir noch schließlich mit, daß er dem hiesigen preußischen Botschafter habe versichern können, daß Frankreich keine anderen Rüstungen mache, als die nötig wären, um die Armee auf einen normalen Stand zu bringen, den einerseits die neue Organisation erheischte und der andererseits durch den Abgang und Verluste in Mexiko motiviert ist, daß endlich Graf Goltz selbst die übertriebenen Berichte der preußischen Militäragenten beklage.

Ich war noch in der Lage, dem Minister Aufklärungen geben zu müssen über die Verhältnisse, welche bei Abschluß der Verträge vom 22. August obwalteten, und benützte den Anlaß, Euer Durchlaucht früheren Auftrag zu erfüllen, indem ich den defensiven Charakter des Schutz- und Trutzvertrages Bayerns mit Preußen betonte,[2] was der Minister mit besonderem Interesse aufnahm, wie überhaupt meine eingehende Erörterung des Zwecks jenes Vertrages, nach dem Artikel der »Allgemeinen Zeitung« vom 27. März, den Euer Durchlaucht mir als die Ansicht der Königlichen Regierung aussprechend bezeichnet hatten.

471.

Herr v. Rosenberg an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Stuttgart, den 14. Mai 1867

Eurer Exzellenz vertraulichen Erlaß Nr. 68, die an den badischen Minister der auswärtigen Angelegenheiten gerichteten Anfragen des französischen Geschäftsträgers in der Luxemburger Frage betreffend,[3] habe ich die Ehre gehabt, zu erhalten und den Freiherrn v. Varnbüler befragt, ob der Marquis de Chateaurenard hier eine ähnliche Anfrage, namentlich auch in betreff Ulms gestellt habe. Der Minister verneinte dies, indem er sagte: »Marquis Chateaurenard hat sich in allgemeinen Auseinandersetzungen über den französischen Standpunkt ergangen und zu wissen gewünscht, wie er die Rechtsfrage auffasse und welche persönliche Ansicht er über die Ausgleichung der beiderseitigen Differenzen habe.« Er habe dem französischen Diplomaten darauf erwidert, daß

[1] Vgl. auch den Bericht des Baron Perglas an König Ludwig vom 14. Mai, der die französische Auffassung der Rüstungsfrage spiegelt, aber gleichzeitig meldet: «J'ai entendu dire le Ministre de la guerre que les armements dans ces limites continueraient après le succès des conférences de Londres. L'armée française, conservant actuellement l'état de paix, sera dans moins d'une année bien préparée pour pouvoir entrer en campagne, ce qu'elle n'aurait peut-être pas pu faire à présent avec garantie complète de supériorité.» (Geh. St. Arch. München.)

[2] Nach den Mitteilungen Moustiers an Metternich, Nr. 473, scheint der bayrische Gesandte in diesen Darlegungen noch weiter gegangen zu sein, als er seinem Chef meldete.

[3] Nr. 459.

er die rechtliche Seite nicht zu beurteilen wünsche, da sie hier nur sekundäre Bedeutung habe. Luxemburg habe von jeher einen historischen Zusammenhang mit Deutschland gehabt; daraus sei die Einverleibung in den früheren Deutschen Bund und die allgemeine Auffassung zu erklären, daß es sich um eine nationale Sache handele. Da Württemberg zu derselben Nation wie Preußen gehöre, so sei seine Politik daher selbstverständlich. Was seine Ansicht über einen wünschenswerten Ausgleich betreffe, so sei Württemberg zu klein, um ein Urteil abzugeben. Dies würde, wenn es geschehe, keinen Wert haben, und deshalb bäte er ihn, darauf zu verzichten, von ihm eine persönliche Ansicht zu hören.

Marquis Chateaurenard habe sich außerdem sehr gereizt über die Mission des Grafen Tauffkirchen nach Berlin und Wien ausgesprochen.[1] Freiherr v. Varnbüler habe ihm darauf erwidert, daß er allerdings über Wien, Berlin und Paris allerlei über diese Mission gehört habe, indessen nichts von dem Fürsten Hohenlohe selbst. Württemberg könne deshalb keine Verantwortung an dieser Mission übernehmen.

Der Minister spricht sich allerdings über die Zwecke dieser Mission nicht günstig aus und sagt, man gewinne nicht dadurch an Einfluß, daß man sich um Dinge bekümmere, die einen nichts angehen, sondern dadurch, daß man in dem begrenzten Raum, der einem mittelstaatlichen Staatsmanne angewiesen ist, seine Pflicht tue. Graf Tauffkirchen habe wenig Takt in Wien gezeigt, Fürst zu Hohenlohe habe die französischen Interpellationen nicht geschickt beantwortet, und man könne sich deshalb in München nicht über die Mißstimmung wundern, welche in Paris über Bayern und das Ministerium Hohenlohe herrscht. Der Ausdruck dieser Mißstimmung sei in der Art und Weise zu finden, in welcher sich der Marquis de Chateaurenard ihm, dem Freiherrn v. Varnbüler, gegenüber über jene Mission des Grafen Tauffkirchen ausgesprochen habe.

472.

Graf Chotek an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Stuttgart, den 23. Mai 1867

... Die Furcht ist eben hier ein gar mächtiger Hebel — von allen Seiten kommen mir Anzeichen eines, wenn auch unbedeutenden, vielleicht auch bloß kurz dauernden Einhaltens zu, wie solches seit dem vergangenen Sommer nicht bemerkt wurde ... Es bleibt ... bei ihm (Varnbüler) noch genug nach Preußen

[1] Vgl. dazu Varnbülers Mitteilungen an den Fürsten Hohenlohe am 30. Mai 1867: »Der französische Gesandte in Stuttgart, dem er wahrheitsgemäß erklärt, daß er an dieser Mission weder Anteil noch von derselben Kenntnis habe, gebrauchte die Worte: ‚Bayern wird, wenn es zum Kriege kommt und Frankreich siegreich ist, teuer, sehr teuer für diesen Schritt büßen müssen.' Die Berichte des Baron Wächter aus Paris stimmten hiermit überein.« (Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig Hohenlohe I, 236.) Der österreichische Gesandte Graf Chotek konnte schon am 17. Mai die Eröffnung Varnbülers melden, »er habe Frankreich gegenüber die Tauffkirchensche Mission vollkommen und entschieden desavouiert«. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

hin drängendes parti pris; die hier stattgehabte und noch andauernde Schwankung hat ihn nur teilweise und nicht durchgreifend berührt.

Ihre erste Ursache ist die Furcht vor Frankreich, angesichts des vorläufig noch Schutzlos-gelassen-werdens seitens Preußens. Was diesen Punkt betrifft, versichert mich Graf Chateaurenard, der im allgemeinen ziemlich heftig gegen Preußen ist und Sicherheit erhalten zu haben vorgibt, daß die süddeutschen Staaten, wenn es zum Kriege gekommen wäre, nicht fest zum Berliner Hof gestanden wären, daß er nicht gegen die fraglichen Zollvereins-Rekonstruktions-Verhandlungen hier drohe, fürchtend, am Ende dadurch Württemberg erst recht in Preußens Arme zu treiben.

473.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 23 mai 1867

Le nouveau Ministre Plénipotentiaire de France à Munic, Mr. le Marquis de Cadore, part très prochainement pour occuper son poste.

Mr. de Moustier en m'annonçant le départ de ce diplomate m'a entretenu assez longuement des pourparlers qui viennent d'avoir eu lieu entre la France et la Bavière.

L'Envoyé bavarois, le Baron de Perglas, a été dans le cas de donner des explications assez satisfaisantes au sujet du traité de garantie conclu entre son Gouvernement et celui de Berlin, seulement le Ministre des affaires étrangères ne sait pas si cet Envoyé a été dûment autorisé à s'exprimer aussi pacifiquement ou bien si son initiative personnelle l'a fait agir. Il paraîtrait que Mr. de Perglas se pose presqu'en adversaire politique du Prince de Hohenlohe ce qui ne donne pas créance entière à ses paroles.

D'après lui le traité qui lie la Bavière à la Prusse n'est pas de nature à engager son pays dans toutes les querelles du Cabinet de Berlin et qu'avant de se déclarer le Gouvernement de Munic a parfaitement conservé le droit de juger s'il prendra part ou non à l'affaire.

Mr. de Moustier a demandé incidemment à Mr. de Perglas si dans le cas où une guerre se déclarerait entre la Prusse et la France au sujet de l'article 5 du traité de Prague concernant le Schleswig, la Bavière se croirait obligée à se ranger du côté de la Prusse.

Son interlocuteur ayant nié la nécessité de prendre dans ce cas fait et cause pour la Prusse, Mr. de Moustier vient d'adresser la même question à Mr. des Méloïzes et à Mr. Benedetti[1] afin de pouvoir contrôler les paroles de l'Envoyé Bavarois.

[1] Ein Bericht des Grafen Wimpffen vom 18. Mai schildert die unversöhnliche Stimmung des Botschafters Benedetti; seine Versöhnung mit Bismarck sei nur äußerlich, und der Umstand, daß er nicht abberufen wurde, sondern im Gegenteil selber von seinem Hierbleiben spreche, werde mit Mißbehagen bemerkt. Benedetti äußerte zu Wimpffen: « Les rapports entre les deux pays restent très tendus. Qu'on ne nous parle plus d'armements.

Cet incident me donnerait presque à penser que l'on se réserve toujours ici la question du Schleswig pour une occasion future et opportune.

En attendant — comme le rapport fort intéressant de ce jour de notre attaché militaire à Paris le constate — les armements continuent sans cesse, et je crois savoir que l'on ne les cessera que le jour où l'on sera prêt à parer à toutes les éventualités.

Les bruits qui courent sur la translation de la garnison prussienne de la forteresse du Luxembourg dans celle de Rastadt commencent à inquiéter ici.[1] Il serait désirable que si elle ne veut pas que toute l'agitation des derniers jours recommence jusqu'à devenir plus menaçante encore, la Prusse renonce à occuper Rastadt.

Mr. de Moustier m'a dit que si ces bruits qui d'ailleurs n'ont encore rien d'authentique se réalisaient il serait bien difficile à la France de ne pas protester.

« Beaucoup dépend, » ajouta-t-il, « de ce que l'Autriche en dira. »

Il faut que nous nous mettions au même niveau de puissance militaire. Qu'on se contente de faire valoir notre renonciation au Grand-Duché de Luxembourg tandis que nous ferons valoir l'évacuation de la forteresse. Tant qu'on n'exécute pas le traité de Prague qui nous regarde au moins autant que vous — il y aura toujours une cause de guerre. Ce traité est déchiré par le fait que la ligne du Main n'existe plus et je ne comprends pas ce qu'on pourrait mettre à sa place ! » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[1] Vgl. den Bericht des bayerischen Gesandten Grafen Paumgarten in London vom 28. Mai 1867: »Ich höre, Graf Bismarck sei von der Idee, die Truppen von Luxemburg nach Rastatt zu verlegen, zur rechten Zeit wieder abgekommen. Prinz La Tour war schon sehr rege über das bloße Gerücht geworden.« (Geh. St. Arch. München.)

VII.

Die Zeit der Monarchenbesuche und das zweite Bündnisangebot Napoleons III. an Österreich

Mai bis Oktober 1867

474.

Kaiser Napoleon III. an Kaiser Franz Joseph

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 4 mai 1867

Monsieur mon frère,

Ayant appris que Votre Majesté et Sa Majesté l'Impératrice avaient l'intention de se rendre en France nous en avons ressenti une vive joie. Car ces entrevues entre souverains qui se comprennent et s'estiment laissent toujours de profondes traces, elles entretiennent de bons rapports et font disparaître toute précaution injuste.

J'espère que Vos Majestés voudront bien accepter notre hospitalité soit à Paris soit à S. Cloud et qu'Elle voudra bien me faire savoir d'avance l'époque de son arrivée.

Je saisis cette occasion de remercier Votre Majesté des efforts efficaces qu'a fait son gouvernement pour faire entrer la question de Luxembourg dans une phase pacifique et je Lui renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et des sincères amitiés avec lesquels je suis

de Votre Majesté Impériale

le bon frère

Napoléon.

475.

Kaiser Franz Joseph an Kaiser Napoleon III.

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Bude, le 13 mai 1867[1]

Monsieur mon frère,

La lettre de Votre Majesté[2] et la gracieuse hospitalité qui nous est offerte avec tant d'empressement à l'Impératrice et à moi ne pouvaient que nous

[1] Erst am 14. Mai abgegangen.

[2] Nr. 474. In einem Privatbrief vom 9. Mai 1867 berichtete Fürst Metternich: «Vous ne sauriez croire combien on se réjouit ici de la perspective de voir arriver notre Auguste Maître et notre belle Impératrice. Chaque fois que je rencontre S. S. Majestés, Elles me demandent, si je ne pourrais indiquer la date approximative de Leur arrivée.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

confirmer dans le désir que nous éprouvons de nous rendre à Paris. C'est moins l'exposition qui m'y attire que l'intention de présenter personnellement mes hommages à l'Impératrice.

J'avais déjà répondu dans ce sens à Mr. le Duc de Gramont lorsqu'il m'avait transmis verbalement, de la part de Votre Majesté, l'invitation de visiter Paris pendant l'Exposition. Ainsi que Votre Majesté, je suis persuadé qu'une telle entrevue aiderait puissamment à cimenter les bons rapports que je suis heureux de voir établis entre nos deux Gouvernements et dont je souhaite vivement le maintien et la consolidation.

J'accepterais donc, dès à présent, l'aimable proposition de Votre Majesté, si les importantes affaires qu'il me reste à régler dans l'intérieur de mon Empire me permettraient de disposer de mon temps avec une entière liberté. Votre Majesté connaît les graves intérêts qui, à Vienne aussi bien qu'en Hongrie, réclament mes soins assidus. Je ne puis prévoir dès aujourd'hui avec certitude jusqu'à quelle époque je pourrai être retenu par ces devoirs impérieux, mais dès que ces obstacles seront écartés je saisirai avec plaisir l'occasion de me rencontrer avec Votre Majesté.

Je me félicite de voir Votre Majesté apprécier les efforts de mon Gouvernement pour faire entrer la question du Luxembourg dans une phase pacifique. J'aime à constater, de mon côté, combien la modération et l'esprit conciliant de Votre Majesté ont facilité la tâche des Puissances qui ont cherché prévenir un conflit.

L'Impératrice a été, comme moi, fort sensible à la démarche de Votre Majesté. Nous Lui en exprimons tous nos remerciements, et je renouvelle en même temps à Votre Majesté l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère.

476.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 17 mai 1867

Nous voilà dans les grandeurs et les fêtes, cher ami, pendant que Vous cherchez et que Vous réussirez à rallier les membres éparses de notre vieux corps auquel Vous allez donner une jeunesse et une puissance nouvelle.[1]

On nous fait ici des démonstrations inouïes de sympathie — nos salons ne se déremplissent pas et nous sommes favorisés par les Rois et les Princes.

Tout cela cependant n'est rien en comparaison de la splendeur de la réception qui sera faite à notre Souverain ainsi qu'à l'Impératrice.

Il y a eu entre l'Empereur, l'Impératrice, Pauline et moi divers conciliabules sur ce qu'il conviendra de faire.

[1] Abschluß der Verhandlungen über den Ausgleich mit Ungarn und die Krönung Kaiser Franz Josephs in Pest (8. Juni 1867).

On a décidé que Trianon, Versailles et St. Cloud s'illumineraient et que la société jouerait une pièce faite exprès pour la circonstance.

Vous ne donc figurez pas du plaisir que L. L. M. M. éprouvent à s'occuper de cette réception qui mettra dans l'ombre toutes celles qui vont avoir lieu pour l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse.

Der Empfang wird aber im Publikum ganz besonders herzlich sein.

477.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 17. Mai 1867

In meinem Immediatbericht vom 13. d. M., Nr. 179, habe ich die Bedenken zu erwähnen die Ehre gehabt, welche der Prinz Napoleon gegen den Besuch Seiner Majestät des Königs anfangs Juni äußerte. Ganz ähnliche Bemerkungen, welche mir der russische Botschafter machte, veranlaßten mich, dieser Frage näherzutreten, indem ich darüber vertraulich den Staatsminister Rouher sondierte. Derselbe versicherte mir, nie von einem anderen Bedenken gehört zu haben, als von einem aus zwei Gründen gegen die Gleichzeitigkeit der Besuche Seiner Majestät des Königs und des Kaisers von Rußland gerichteten.[1] Der eine dieser Gründe sei rein häuslicher Natur. Der General Rolin habe nämlich vorgestellt, wie wenig würdig zur Aufnahme eines Souveräns der Pavillon Marsan ausgestattet und wie es ihm unmöglich sei, einen vollständigen und angemessenen Dienst, was Küche, Silberzeug, Dienerschaft usw. anbetrifft, gleichzeitig im Pavillon Marsan und im Élysée einzurichten. Er habe daher den Wunsch geäußert, daß die beiden allerhöchsten Besuche womöglich der eine dem anderen folgten, damit beide Souveräne im Élysée wohnen könnten. Ein anderes Bedenken gegen die Gleichzeitigkeit der beiden Besuche sei aus Anlaß einer taktlosen Note des «Constitutionel», welche unter Aufzählung aller zu erwartenden Fürstlichkeiten daran erinnerte, daß Paris seit 50 Jahren niemals so viele gekrönte Häupter gesehen habe, geäußert worden. Bei Besprechung dieser Note hätten der Kaiser und die Kaiserin die Besorgnis geäußert, daß das Publikum mit Rücksicht auf die bekannten Allianzgerüchte den gleichzeitigen Besuch der Monarchen von Preußen und Rußland mißdeuten könnte. Diese, wie gesagt, weder gegen den Besuch Seiner Majestät des Königs noch gegen die baldige Ausführung desselben, sondern lediglich gegen seine Gleichzeitigkeit mit dem des Kaisers von Rußland geäußerten Bedenken seien die einzigen, von denen er, der Staatsminister, je habe sprechen hören.

Ich habe demnächst die Bestätigung hiervon aus dem Munde Ihrer Kaiserlichen Majestäten selbst erhalten. Die Kaiserin hatte mich in Anknüpfung an das mir von ihr auf dem letzten Hoffeste ausgesprochene Bedauern, mich seit so langer Zeit nicht gesehen zu haben, zum erstenmal seit etwa vier Monaten wieder privatim empfangen. Der Kaiser ließ mich ersuchen, nach Beendigung

[1] Vergl. Nr. 388, Anm. 2.

dieser Audienz zu ihm zu kommen. Beide sprachen mir in sehr herzlichen Worten ihre Freude über die Wiederherstellung unserer guten Beziehungen und über die Aussicht, Seine Majestät den König bei Sich zu empfangen, aus. Aber beide nahmen auch die Gelegenheit wahr, den Wunsch auszusprechen, daß dieser Besuch nicht mit demjenigen des Kaisers von Rußland zusammenfalle. Beide motivierten diesen Wunsch in erster Linie mit den kaum überwindlichen häuslichen Schwierigkeiten. Der Kaiser hob außerdem den in der Tat sehr beachtenswerten Umstand hervor, daß Seine Majestät der König keinen Schritt aus den Tuilerien heraus würde tun können, ohne von der am Gitter harrenden neugierigen Menge, welche hier mit einer bei uns unbekannten Indiskretion die Souveräne in großen Haufen zu verfolgen pflegt, umgeben zu werden. Die Lokalität des nunmehr zur bequemen und würdigen Aufnahme von Souveränen eingerichteten Élysées, welches mehrere Ausgänge, insbesondere auch durch den schönen Garten bietet, würde dagegen Seiner Majestät die Möglichkeit gewähren, ganz unbeachtet zu Wagen oder zu Fuß auszugehen. Auch die politischen Bedenken gegen die Gleichzeitigkeit der beiden allerhöchsten Besuche wurden von beiden Majestäten erwähnt. Der Kaiser fürchtete, dadurch Herrn Thiers ein neues Argument für sein beliebtes Thema von einer preußisch-russischen Allianz zu gewähren. Er bemerkte, daß die falschen Interpretationen, welche dem gleichzeitigen Eintreffen beider Souveräne gegeben werden würden, natürlich töricht seien, daß es aber doch gut sei, sie womöglich zu vermeiden. Nur ganz beiläufig warf der Kaiser hin, daß, wenn der Besuch des Königs erst gegen Mitte Juni erfolge, bis dahin die Luxemburger Angelegenheit, über welche noch eine leider unvermeidliche Diskussion im Gesetzgebenden Körper stattfinden und die noch einige Zeit von unverbesserlichen Zeitungsschreibern wie Girardin ausgebeutet werden würde, vollständig vergessen sein dürfte. Beide Majestäten legten endlich einen besonderen Wert darauf, Sich vollständig Seiner Majestät dem Könige widmen zu dürfen, anstatt Sich zwischen Allerhöchstdemselben und dem Kaiser von Rußland zu teilen.

Ganz in demselben Sinne haben sich noch seitdem der Marquis de Moustier und Herr Rouher mir gegenüber ausgesprochen. Der erstere sagte, er fürchte weder die parlamentarische Diskussion noch die Besprechungen in der Presse, sei vielmehr überzeugt, daß die Pariser Bevölkerung während der Anwesenheit Seiner Majestät des Königs eine durchaus anständige Haltung beobachten würde. Es herrsche überhaupt hier keine irritation gegen uns, sondern nur ein gewisses froissement. Es könne sich also nur um den größeren oder geringeren Enthusiasmus des Empfanges handeln. Er glaube aber, daß die Aufnahme von seiten der Bevölkerung besser sein würde, wenn der König nicht an der Seite des Kaisers Alexander, sondern allein käme und der Besuch etwas hinausgeschoben würde.

Der Staatsminister hatte den Eindruck, daß das einzige wesentliche Bedenken des Kaisers in den häuslichen Schwierigkeiten beruhe, und die Interpretationen, welchen der gleichzeitige Besuch beider Souveräne unterzogen werden könnte, mehr als ein Argument angewendet würden, um jenes Bedenken um so sicherer zur Geltung zu bringen. Er erzählte mir, der Kaiser habe infolge des aufge-

worfenen Zweifels, ob Er noch auf den Besuch Seiner Majestät des Königs rechne, geäußert: Was Ihn anbetreffe, so begreife Er nicht, wie Er jetzt weniger Wert darauf legen sollte, den König bei sich zu sehen, als vor sechs Wochen. Er habe den König eingeladen, der König Seine Einladung angenommen. Darauf habe ein Konflikt gedroht; diese Wolke sei jetzt verscheucht und es trete daher vollständig die frühere Lage wieder ein. Alles, was Er wünsche, sei, daß Seine Majestät Sich bei Ihm möglichst wohl fühle.

Eure Exzellenz werden aus dem vorstehenden vertraulichen Vortrage geneigtest ersehen, wie diese delikate Angelegenheit liegt. Ich kann mit voller Zuversicht die Überzeugung aussprechen, daß der Kaiser und die Kaiserin aufrichtig wünschen, Seine Majestät den König hier gastlich zu empfangen und daß der freundschaftliche Charakter dieses Empfanges nichts zu wünschen übrig lassen wird. Auch fürchte ich keinerlei unangenehme Demonstrationen; vielmehr glaube ich, daß die Anwesenheit der Kronprinzlichen Herrschaften und die Aussicht auf den Königlichen Besuch die parlamentarische und journalistische Diskussion mäßigen werde. Ich muß aber als feststehend ansehen, daß der Kaiserliche Hof dringend wünscht und wünschen muß, daß der Besuch Seiner Majestät des Königs nicht gleichzeitig mit demjenigen des Kaisers Alexander erfolgte. Ich lege dabei gleich dem Minister Rouher das geringere Gewicht auf die geäußerten politischen Bedenken, obgleich dieselben allerdings dem Eifer gegenüber, womit die feindlichen Parteien nach Vorwänden für eine gehässige Kritik suchen, nicht außer acht zu lassen sind und es den Absichten Seiner Majestät des Königs zuwiderlaufen würde, durch Seinen Besuch die Stellung des Kaisers zu erschweren, anstatt sie im Gegenteil zu erleichtern. Aber ich weiß, daß die Kaiserliche Hofhaltung in der Tat nicht auf die gleichzeitige Bewirtung von zwei großen Souveränen eingerichtet ist. Ich bitte zu bedenken, daß der Kaiser von Rußland von dem Großfürsten Thronfolger und dem Großfürsten Wladimir begleitet sein und ein Gefolge von 27 Personen haben wird, so daß einschließlich der Dienerschaft die Zahl der im Élysée aufzunehmenden Personen sich auf nahe an 100 belaufen dürfte.

Um dies möglich zu machen, wird wahrscheinlich der Pavillon Marsan geleert, und es dürfte nur mit Mühe hinlängliches Silberzeug für die großen Hoffeste übrig bleiben. Sei es, daß der Kaiser sich alles dies nicht klar gemacht hatte, als Er der Einladung an unseren allergnädigsten Herrn diejenige an den Kaiser von Rußland folgen ließ, sei es, daß Er nicht auf die Gleichzeitigkeit beider Besuche rechnete — die Verlegenheit ist tatsächlich vorhanden. Auch kann ihr meines Erachtens nicht dadurch abgeholfen werden, daß Seine Majestät der König jetzt etwa erklärte, in Seinem Botschaftshotel absteigen zu wollen. Dies würde einerseits verletzen, andererseits kann Seine Majestät als der zuerst eingeladene Souverän nicht dem Kaiser von Rußland Platz machen und in einem Botschaftshotel wohnen, während dieser Souverän einen Kaiserlichen Palast einnimmt. Dies würde zu völlig falschen Auslegungen Anlaß geben.

Andererseits scheinen mir gewisse Wahrnehmungen in russischen Kreisen nicht allein zulässig, sondern sogar bis auf einen gewissen Punkt wünschenswert zu machen, daß Seine Majestät der König den hiesigen Hof nicht gleichzeitig

mit dem Kaiser von Rußland besuche. Im engsten Vertrauen erlaube ich mir Eure Exzellenz darauf aufmerksam zu machen, daß der Baron Budberg sich nicht allein gegen dritte Personen, sondern auch gegen mich in wenig wohlwollender Weise über den von Seiner Majestät dem König beabsichtigten Besuch ausgesprochen hat. Mir hat er einzureden versucht, daß man denselben selbst in hohen französischen Regierungskreisen für inopportun halte. Anderen hat er das Verhältnis so dargestellt, als ob Seine Majestät der König gleichsam unter dem Schutze des Kaisers von Rußland komme (pour se mettre à l'abri). Ich habe mich genötigt gesehen, dieser Verkehrung des Sachverhältnisses nicht allein ihm gegenüber, sondern auch in meinen sonstigen Gesprächen entgegenzutreten, indem ich darauf hinwies, daß der Gedanke, den Besuch in Gemeinschaft mit unserem allergnädigsten Herrn auszuführen, vom Kaiser von Rußland ausgegangen sei. Aber ich habe aus Äußerungen der Großfürstin Marie entnehmen können, daß die gedachte Auffassung selbst bei dieser, gewiß gegen Seine Majestät den König und gegen Preußen nicht unfreundlich gesinnten Prinzessin Eingang gefunden hat.[1]

Endlich dürfte in der Tat der sukzessive Besuch der beiden Allerhöchsten Herrn für den wesentlichen Zweck, die Wiederherstellung und Fortdauer guter persönlicher Beziehungen zu konstatieren und dadurch in Frankreich und Deutschland Beruhigung zu verschaffen, förderlicher sein als die gleichzeitige Vereinigung der Monarchen der drei mächtigsten Kontinentalstaaten. Letztere wäre geeignet, Kongreßideen zu erwecken, zu denen es jetzt nicht an der Zeit ist, und die Erwartung politischer Abmachungen hervorzurufen, welche schwerlich in Erfüllung gehen kann.

Ich bin meinerseits überzeugt, daß der Besuch unseres Allergnädigsten Herrn einen tieferen und wohltätigeren Eindruck zurücklassen wird, wenn derselbe einzeln erfolgt, als wenn derselbe mit demjenigen des Kaisers von Rußland vereinigt wird.

Wenn daher Seine Majestät der König diese Gemeinschaftlichkeit nicht als eine unumgängliche Vorbedingung betrachten, in welchem Falle, wie die Dinge tatsächlich hier liegen, der Besuch sehr bedauerlicher Weise ganz würde unterbleiben müssen, so würde ich es für angezeigt halten, daß Allerhöchstdieselben sich zu entschließen geruhten, etwa gegen Mitte Juni herzukommen. Seine Majestät würde dann die Rückkehr des Kaisers Alexander in Berlin abwarten

[1] Dazu Bericht des Prinzen Reuß an Bismarck vom 18. Mai 1867 aus Petersburg: » Durch Privatbrief einer hohen Frau aus Paris an den Kaiser Alexander ist derselbe darauf aufmerksam gemacht worden, daß es dem Kaiser Napoleon wünschenswert sei, ihn nicht gleichzeitig mit Seiner Majestät dem Könige bei sich zu sehen, da die zwischen Frankreich und Preußen herrschende Spannung unwillkürlich die Relationen zwischen Frankreich und Rußland, denen er die größte Intimität zu geben wünsche, beeinflussen würde. Diese Darstellung hat hier nicht verfehlt, allerhöchsten Ortes einigen Eindruck zu machen. Von einer hohen, Preußen wohlgesinnten Stelle bin ich beauftragt, dies vertraulich Eurer Exzellenz zu melden, darauf hinweisend, daß gerade die gemeinsame Anwesenheit der beiden Monarchen in Paris von Preußen aufrechtzuerhalten sein dürfte. damit der Kaiser Alexander nicht zu sehr den französischen Einflüssen und trügerischen Versprechungen für die Orientalische Frage anheimfalle, ein Mittel, durch das man hier schon in jüngster Zeit erfolgreich gearbeitet habe. » (A. A. Berlin.)

496.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, den 6. Juli 1867

Ein Besuch, welchen ich vor einigen Tagen dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten machte, bot mir die Gelegenheit, auf die Erörterung zurückzukommen, über welche Euer Durchlaucht meinen Bericht unter Nr. 288 vom 3. l. M. erhalten haben werden.[1]

Ich war in der Lage, Marquis Moustier die Gesichtspunkte zu wiederholen und näher zu beleuchten, welche die Königliche Regierung beim Abschlusse der neuen Zollvereins-Übereinkunft geleitet haben, und bemühte ich mich vorzüglich, ihn über die Organisation des »Zollparlamentes« aufzuklären, wobei aber der Minister auf seinen Ansichten beharrte, die ich in Nr. 288 berichtete, und mir den Umstand vorhielt, daß im Norddeutschen Bunde keine gesonderten Wahlen für das Zollparlament stattfänden, vielmehr die Mitglieder des Reichstages des Norddeutschen Bundes mit Zuziehung von Abgeordneten der süddeutschen Staaten dies Parlament bildeten.

Marquis Moustier beurteilt den Abschluß der geheimen Verträge vom August vorigen Jahres mit Bayern und den anderen süddeutschen Staaten als Verletzung des Prager Vertrages, respektive der Nikolsburger Präliminarien, wie er mir in dieser und früheren, vertraulichen, Unterredungen wiederholt angedeutet oder vielmehr erklärt hat, und auch die gegenwärtigen Vereinbarungen Preußens auf dem Zollgebiete mit den süddeutschen Regierungen widersprechen nach seiner Ansicht dem Texte und dem Geiste des Prager Vertrages, wobei aber der Minister mehr über die Haltung dieser letzteren Regierungen klagt, als ihn bindende Vorwürfe gegen Preußen formuliert.

Der Minister sagte mir bei dieser Gelegenheit, daß auch das Wiener Kabinett, desfalls von den süddeutschen Regierungen befragt, in der neuen Zollvereins-Übereinkunft einen den Prager Vertrag verletzenden Übergriff erblicke und diese seine Ansicht hieher vertraulich mitgeteilt habe,[2] und er mir unter gleichem Vorbehalte anvertraue.

Die Übereinstimmung der hiesigen desfallsigen Ansichten lag mir notorisch vor, ohne daß ich mich hier darüber äußern kann, welche Folge die kaiserlich französische Regierung ihren Auffassungen geben werde. Ich bemerke zugleich in diesen Tagen einen intimen Verkehr zwischen der französischen und dänischen Regierung bezüglich der Angelegenheit Nordschleswigs, welche letztere gleichfalls auf die zukünftige Haltung Frankreichs gegen Preußen wesentlichen Einfluß haben wird.[3]

[1] Nr. 495.

[2] Vgl. Nr. 488 Anm.

[3] Vgl. Nr. 503, 505.

497.

Graf Flemming an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Baden, den 8. Juli 1867

... Ich habe die Depesche Nr. 92 vom 20. v. M.,[1] den Aufenthalt Seiner Majestät unseres Allergnädigsten Königs in Paris betreffend, dem Präsidenten v. Freydorf vorgelesen, und jüngst auch Gelegenheit gehabt, ihren Inhalt direkt zur Kenntnis des Großherzogs zu bringen. Der Großherzog teilte mir bei dieser Gelegenheit Mehreres aus den Gesprächen mit, die er im vorigen Monat mit dem Kaiser Napoleon gehabt hat.[2] Er hob folgendes hervor:

1. Der Kaiser habe sich über den Zollvereins-Vertrag vom 4. v. M. zwar nicht befremdet gezeigt, aber des Zollparlaments in einer Weise erwähnt, welche die Besorgnis verraten habe, daß dasselbe den Charakter einer politischen Vertretung annehmen möge, was, wie der Kaiser betont, namentlich dadurch herbeigeführt werden würde, wenn es periodisch einberufen werden sollte. In betreff dieses Punktes habe er, der Großherzog, sich darauf beschränkt zu bemerken, daß das Zollparlament zunächst bestimmt sei, die bisherigen Zollkonferenzen zu ersetzen.

2. Hinsichtlich des Verhältnisses von Süddeutschland zum Norddeutschen Bunde habe der Kaiser geäußert, man stelle ihm die Sache preußischerseits so vor, daß es Süddeutschland überlassen bleibe, den engeren Anschluß zu verlangen; wenn es darauf dringe, werde man seitens des Norddeutschen Bundes seinen Wünschen nicht entgegen sein. Nun sei aber doch bekannt, daß man in Süddeutschland den Eintritt nicht wolle. Er frage deshalb, wie sich das Verhältnis also gestalten solle, und ob nicht doch vielleicht ein Südbund möglich sei.

Der Großherzog hat darauf erwidert, das Streben in Süddeutschland sei allerdings auf möglichst enge Vereinigung mit dem Norden gerichtet, auch sei zu erwarten, daß sie nicht ausbleiben werde. Angenommen, daß ein Südbund überhaupt ausführbar sei, lasse er sich nur unter der Voraussetzung und mit dem

[1] Nr. 490.

[2] Über den Besuch des Königs Ludwig II. von Bayern in Paris, der in der Zeit zwischen dem 20. und 29. Juli stattfand, ist verhältnismäßig nur wenig zu ermitteln. Der König erzählte nach der Rückkehr dem Fürsten Hohenlohe, der Kaiser habe ihn gewarnt, sich nicht zu tief mit Preußen einzulassen. (Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig Hohenlohe 1, 256.) Der preußische Gesandte in München, Graf Werthern, berichtete am 7. August: »Man erzählt mir heute, die Reise des Königs von Bayern nach Paris sei doch nicht so ohne allen politischen Nachklang geblieben, als man anfänglich behauptete. In Pierrefonds habe er seine Bewunderung der gotischen Bogen sehr lebhaft ausgedrückt. Hieran anknüpfend habe ihm der Kaiser bemerkt, er freue sich dieser Anerkennung, die andere Souveräne, die auch in Pierrefonds gewesen, nicht in gleichem Maße geteilt; überhaupt finde er, daß der König der wahre Träger und Repräsentant des deutschen Genies sei, der Mann der Zukunft Deutschlands; er möge sie ruhig erwarten, da die Berliner Aspirationen doch früher oder später wieder zerfallen würden. Bei seiner Rückkehr nach München habe nun der König nach der Bibliothek geschickt und studiere jetzt eifrig das Zeremonial der Kaiserkrönungen des weiland heiligen Römischen Reiches.« (A. A. Berlin.)

Zweck denken, daß er sich sofort mit dem Norddeutschen Bunde durch ein festes nationales Band verknüpfe. Für sich allein sei er nicht lebensfähig und jede andere Verbündung desselben, namentlich die mit Österreich, ausgeschlossen. Der Großherzog hat hierbei daran erinnert, daß der Kaiser Napoleon in Italien eine gleiche nationale Einigung selbst unterstützt habe, und daß ein ähnliches Verhältnis auch in der Schweiz bestehe. — Hierauf habe der Kaiser erwidert, daß in Italien sich die Tendenz zu allgemein nationaler Verbindung kundgegeben habe, während die Ereignisse des vorigen Jahres in Deutschland im Grunde genommen nur zu einer Vergrößerung Preußens geführt hätten. Er hat hieran

3. die Bemerkung geknüpft, daß die dem Norddeutschen Bunde beigetretenen Fürsten doch eine wesentliche Schmälerung ihrer Souveränitätsrechte erfahren hätten. Vom Großherzog ist hierauf entgegnet worden, er könne nicht finden, daß die gedachten Fürsten jetzt ungünstiger gestellt seien; denn ihre frühere Militärhoheit sei doch nichts anderes als Schein gewesen; sie hätten immer die Notwendigkeit gefühlt, sich auf größere Kräfte zu stützen, und die wahre Bedeutung ihrer eigenen habe das vorige Jahr klar genug erwiesen. Was aber das Recht der diplomatischen Vertretung nach außen betreffe, dessen sie sich als Glieder des Norddeutschen Bundes entäußert hätten, so habe dasselbe häufig nur als Mittel zu Intriguen gedient, und seien die Nachteile, die es erzeugt, größer gewesen als die Vorteile.

Der Großherzog sagte mir, daß der Eindruck, den er aus seinen Unterhaltungen mit dem Kaiser Napoleon über die deutschen Angelegenheiten gewonnen habe, im ganzen demjenigen entspreche, welcher in der Depesche Eurer Exzellenz wiedergegeben sei.[1] Seiner Überzeugung nach habe die nationale einheitliche Entwicklung Deutschlands keinen Feind in dem französischen Kaiser; derselbe habe vielmehr volles Verständnis und vielleicht sogar Empfänglichkeit dafür, und würde, wie er glaube, wenn die Initiative zum Anschluß des Südens an den Norden von den Südstaaten ausgehe und damit nicht zu sehr geeilt werde, den Dingen ruhig zusehen.[2]

Ich erwähne zum Schluß noch, daß in Gegenwart des Marschalls Niel auch der Festung Rastatt Erwähnung geschah, und daß der Kaiser den Großherzog ersuchte, dem Marschall die Versicherung zu wiederholen, daß Rastatt gegenwärtig keine Besatzung von 20 000, sage zwanzigtausend, Mann habe und daß dieselbe nicht zum Teil aus Preußen bestehe, was ihm, dem Kaiser, angeblich bis dahin nicht gelungen war, seinem Kriegsminister auszureden!! Seine Königliche Hoheit fügten hinzu, daß der Kaiser ihm übrigens nicht verhehlte, wie es in Frankreich einen peinlichen Eindruck machen würde, falls Rastatt eine preußische Besatzung erhielte, und wie er in diesem Sinne sich auch gegen Seine Majestät den König ausgesprochen habe.

[1] Nr. 490.

[2] Die Korrektur dieser optimistischen Auffassung sollte nicht lange ausbleiben, vgl. Nr. 502.

498.

Kaiser Napoleon III. an Kaiser Franz Joseph

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Palais des Tuileries, le 11 juillet 1867

Monsieur mon frère

La lettre que Votre Majesté m'a écrite le 8 juillet m'a vivement touché; malgré la douleur qui l'accable, elle a encore la bonté de penser à l'affliction des autres et elle trouve des paroles affectueuses pour adoucir mes trop légitimes regrets.

La catastrophe arrivée au Mexique nous a causé, à l'Impératrice et à moi, le plus profond chagrin. Je n'aurais jamais cru les républicains mexicains si barbares et si dénaturés; j'espère que le sang répandu retombera sur leur tête; j'espère surtout que ce funeste événement marquera le terme des malheurs qui accablent depuis longtemps la famille de Votre Majesté. La providence nous éprouve quelquefois pendant longtemps pour nous combler ensuite de ses faveurs. Il en sera ainsi pour Votre Majesté, c'est un de mes vœux les plus chers. Dans ces tristes circonstances la pensée que Votre Majesté se voit dans la nécessité bien naturelle de renoncer au (?) voyage qu'elle se proposait de faire à Paris avec l'Impératrice ajoute encore à nos regrets. Nous nous étions réjouis vivement à l'idée d'une entrevue qui aurait resserré les liens qui nous unissent, car aujourd'hui, je le répète avec bonheur à Votre Majesté, rien ne nous divise et tout doit nous rapprocher.

Je renouvelle à Votre Majesté l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère

Napoléon

499.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 juillet 1867

L'Empereur et l'Impératrice ont sérieusement pensé à se rendre à Vienne. De tout ce qu'Ils m'ont dit ce matin, j'ai pu induire qu'Ils n'ont pu encore prendre une résolution à ce sujet.[1]

Leurs phrases sur les inconvénients que ce voyage pourrait avoir en ce que l'opinion publique se laisserait peut-être entraîner à des suppositions à perte de vue touchant le côté politique de cette visite, m'ont semblé peu justifiables de même que la crainte exprimée par Leurs Majestés de troubler la douleur de la Famille Impériale.

[1] Fürst Metternich hatte schon am 4. Juli in einem eigenhändigen Privatbrief angeregt: »Mir kommt es vor, daß Kaiser Napoleon nun den ersten Besuch selbst machen sollte. Es wäre gleichsam eine Sühne und eine natürliche Aufmerksamkeit, die sowohl in der hiesigen als in unserer öffentlichen Meinung den besten Eindruck machen würde.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

J'ai franchement dit que selon moi cette question était de celles qu'une initiative prise dans un sentiment personnel et un procédé délicat et touchant, mais très naturel d'ailleurs, pouvaient suffisamment expliquer. Ceci n'étant en somme que matière à appréciation individuelle, j'ai ajouté que je n'avais pas à émettre mon opinion à cet égard.

L'Impératrice a été plus près de la vérité en me disant franchement ceci:

« Pour moi ce sera la chose la plus pénible du monde de me trouver en face d'un frère et d'une mère à la douleur desquels j'ai contribué en poussant à l'expédition du Mexique.

« Si je connaissais déjà l'Empereur, l'Impératrice et l'Archiduchesse Sophie il y a longtemps,que je me serais précipitée sur leurs mains pour leur témoigner des sentiments sur lesquels Ils ne peuvent se méprendre.

« Ne les connaissant pas j'ai peur de passer pour trop froide ou pour trop tragique. »

Comme je connais le caractère de l'Impératrice en disant cela, elle a dit *vrai*.

Je lui ai adressé en particulier quelques paroles qui lui ont fait impression. Je l'ai notamment assurée que cette douleur commune des deux Familles Souveraines ne laisserait certainement d'autre impression que le souvenir de toute communauté de ce genre qui *rapproche* plus qu'elle ne saurait éloigner.

Je sais que l'Empereur a été personnellement très sensible à la lettre de notre Auguste Maître, — Il en a été profondément touché.

Je ne reviendrai pas sur la question du voyage de quelque temps, — dès qu'une résolution définitive sera prise je Vous en avertirai.

500.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 juillet 1867

Il est fort question depuis quelques jours de crise ministérielle. Je n'y crois pas beaucoup quoique je m'aperçoive d'un grand remue-ménage des ministres entre eux.

On m'assure que le Marquis de La Valette aurait présenté à l'Empereur Napoléon un long mémoire sur la situation extérieure et intérieure de la France. Dans ce mémoire le ministre de l'intérieur arriverait à cette conclusion:

« L'Empereur doit dès aujourd'hui se décider pour la guerre ou pour la paix. »

Sa Majesté aurait trouvé cette conclusion inepte et aurait répondu à ce mémoire par une fin de non-recevoir pure et simple.

De là bouderie de la part de Mr. de La Valette qui aurait en outre demandé à son collègue Mr. Rouher de l'appuyer auprès de l'Empereur et de lui laisser échanger le ministère de l'intérieur contre celui des affaires étrangères.

Mr. de Moustier aurait eu vent de tout cela et se serait ligué avec Mr. Rouher contre le ministre de l'intérieur.

Le fait est que le ministre des affaires étrangères devient de plus en plus invisible. Voilà près de quinze jours que je n'ai pu l'approcher; mes collègues sont de plus en plus indignés d'être aussi mal traités.

Dans ces conditions si anormales il nous est presqu'à tous impossible de faire de la politique et Votre Excellence ne m'en voudra pas de mon *silence forcé* à cet égard.

501.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 15 juillet 1867, 5^{25} p. m.; arr. 7^{40} p. m.

L'Empereur Napoléon et l'Impératrice ont l'intention de se rendre dans le courant d'août faire une visite de condoléance à la Famille Impériale. Ils ne veulent pas aller à Vienne pour ne pas être forcés d'aller à Berlin et à St. Pétersbourg et désireraient se rendre incognito à Salzbourg pour y passer quelques jours dans le plus grand calme avec la Famille Impériale. Le plus grand secret recommandé expressément par l'Empereur pour éviter les intrigues prussiennes et une excitation inopportune de l'opinion publique. Sa Majesté m'a dit tenir beaucoup à cette entrevue qui devra conserver le caractère le plus intime et amener des résultats *salutaires et importants*.[1]

502.

Minister v. Freydorf an Freiherrn v. Schweizer

Kopie. A. A. Berlin

Karlsruhe, den 16. Juli 1867

Es liegt mir daran, Eurer Exzellenz zu Ihrem Benehmen von dem Inhalt einer Unterredung Kenntnis zu geben, die ich am 9. und 12. d. M. mit dem interimistischen Kaiserlich französischen Geschäftsträger, Baron v. Montgascon, hatte.[2]

[1] Am 15. Juli, 12^{35} p. m. telegraphierte Fürst Metternich: « En relisant ma lettre particulière Votre Excellence verra que j'ai encouragé le voyage. J'ai fait de plus comprendre que si je n'émettais pas plus nettement mon opinion, c'était parce que je désapprouvais une hésitation que je soupçonne provoquée par des conseils qui nous sont encore plus ou moins hostiles et dont j'entretiendrai depuis dès que je m'en serai assuré. Je reverrai l'Empereur.» (H. H. u. St. Arch. Wien.) Die Abreise Napoleons und Eugenies wurde dann zuerst auf den 6. oder 7. August in Aussicht gestellt; am 3. bzw. 5. August teilte Metternich mit, daß das Kaiserpaar am 17. August aufbrechen, am 18. in Salzburg eintreffen und am 23. August wieder abreisen werde.

[2] Eine vorläufige Mitteilung über die Unterredung findet sich in dem Bericht des preußischen Gesandten in Karlsruhe, Grafen Flemming, an Bismarck vom 13. Juli 1867: »Herr v. Freydorf sagte mir, daß die Depesche ... ihm den Eindruck einer impertinenten Einmischung des Kaiserlichen Gouvernements in die deutschen und speziell badischen inneren Angelgenheiten gemacht und daß er Herrn v. Montgascon seine Empfindung darüber um so weniger verhehlt habe, als derselbe sich gemüßigt gesehen, in der Unterhaltung Äußerungen fallen zu lassen, welche diesen Eindruck noch hätten steigern müssen.« (A. A. Berlin.)

Derselbe hatte die Mitteilung des Inhalts einer Depesche des Marquis von Moustier vom 27. v. M. (wahrscheinlich einer Zirkulardepesche an die Kaiserlichen Gesandten bei den süddeutschen Höfen) ursprünglich auf die Ankunft des Kaiserlichen Gesandten, Grafen Mosbourg, ausgesetzt, und eröffnete mir dieselbe erst, nachdem Marquis de Moustier sich nach dem Eindruck erkundigt hatte, den diese Mitteilung gemacht habe, und nachdem sich die Ankunft des Grafen Mosbourg, der soeben erst in Baden eingetroffen ist, über Erwarten verzögert hatte.

Die Depesche wurde nicht verlesen, auch auf Verlangen keine Abschrift gegeben. Baron Montgascon teilte nur einzelne Stellen wörtlich mit, um mich von der Übereinstimmung seiner Eröffnungen mit deren Inhalt zu überzeugen.

Baron Montgascon leitete die Unterhaltung mit der Erwähnung des offiziösen Artikels der »Karlsruher Zeitung« vom 3. Juli d. J. ein, worin die Nachricht anderer Zeitungen über Gespräche Seiner Königlichen Hoheit des Großherzogs mit Seiner Majestät dem Kaiser[1] und dessen Ministern desavouiert wird. Baron Montgascon schien irgendeinen Sinn in diesen Artikel hineingelegt zu haben, der nicht darin liegt, schien darüber an Marquis Moustier berichtet, jedoch, da man in Paris ohne Zweifel Sinn und Zweck des Artikels richtig erkannte, keine entsprechende Weisung erhalten zu haben.

Baron Montgascon fuhr fort, es liege seiner Regierung daran, daß die Großherzogliche Regierung ihrer Bevölkerung nicht glauben mache, die Kaiserliche Regierung habe über das Verhältnis der süddeutschen Staaten zum Norddeutschen Bunde andere Gedanken und Gefühle, als von denen sie wirklich beseelt sei, und hierüber gebe die Depesche Auskunft, deren Inhalt mir mitzuteilen er beauftragt sei.

Baron Montgascon beklagte zunächst namens der Kaiserlichen Regierung die reißenden Fortschritte, welche der Anschluß der süddeutschen Staaten an Norddeutschland mache. Obgleich der Ausdruck nicht gebraucht wurde, daß durch die bezüglichen Vorgänge der Art. IV des Prager Friedens vom 23. August 1866 verletzt sei, schien man zu glauben, daß ein engerer Anschluß Süddeutschlands an Norddeutschland gegen Wortlaut und Sinn des Prager Friedens verstoße.

Die Depesche vom 27. v. M. (hier wurde deren Wortlaut verlesen) bedauerte sodann, daß die süddeutschen Staaten in demselben Momente, in dem ihnen der Prager Vertrag gestattet habe, sich unter sich zu einigen und eine unabhängige, internationale Existenz zu gründen, es vorgezogen hätten, sich durch die Schutz- und Trutzbündnisse vom August v. J. in die Abhängigkeit von Preußen zu begeben. Baron Montgascon bezeichnete das Verhältnis, in welches das Großherzogtum hierdurch zu Preußen getreten sei, als eine Art militärischer Mediatisation.

Sodann ging die Depesche auf die Rekonstruktion und neue Verfassung des Zollvereins über, tadelte, daß sich Württemberg und Baden in den Verhandlungen vom 3. und 4. Juni d. J. nicht der Haltung Bayerns angeschlossen, das seine Souveränitätsrechte zu wahren gesucht und wenigstens nachträglich noch einige Zugeständnisse errungen habe. Die Depesche behauptete, der erweiterte

[1] Vgl. darüber Nr. 497.

Bundesrat und das Zollparlament werde sich nicht immer auf die Beratung von Zoll- und Steuerangelegenheiten beschränken, sondern gelegentlich auf das politische Gebiet übergreifen. Der neue Zollvereins-Vertrag sei eine Sache von wesentlich politischer Bedeutung. Marquis Moustier glaubte die Großherzogliche Regierung vor weiterer Verfolgung eines Weges warnen zu sollen, der sie vielleicht gegen ihren Willen und unversehens zu einer Mediatisierung und Unterwerfung unter die Herrschaft Preußens führe.

Baron v. Montgascon unterdrückte, wie er ausdrücklich bemerkte, nachdem ich mich schon durch die bisherigen Eröffnungen unangenehm berührt zeigte, zwei Stellen der Depesche vom 27. Juni d. J., die eine in der Mitte des Aktenstücks, die andere am Schlusse. Ich habe inzwischen erfahren, es sei am Schlusse darauf hingewiesen, daß der weitere Fortgang des Einigungswerkes der süddeutschen Staaten mit dem Norddeutschen Bunde ein Gegenstand ernster Beunruhigung für Europa sein werde.

Baron Montgascon bemerkte wiederholt, daß diese Eröffnungen durchaus nichts Bedrohliches enthielten, sondern nur der Ausdruck freundschaftlicher Besorgnis um das Schicksal eines befreundeten Nachbarstaates seien.[1]

Ich dankte für diese Besorgnis und bat zu glauben, daß wir hier die Interessen des Großherzogtums und Deutschlands wohl ebensogut zu würdigen wüßten, als dies in auswärtigen Residenzen der Fall sei, daß wir uns der Folgen jedes unserer Schritte bewußt seien und mit offenen Augen vorwärts gingen.

Ich hob wiederholt, in gelassenem Tone und ohne förmlich zu protestieren, hervor, daß ich in der Depesche vom 27. Juni d. J. den Anfang einer Einmischung in die inneren Angelegenheiten Badens und Deutschlands erblicke, und daß dieselbe nicht ganz vereinbar sei mit den Prinzipien der Nationalitäten und der Nichteinmischung, welche Seine Majestät der Kaiser selbst aufgestellt und bis dahin befolgt habe.

Die Eingangsworte des Baron Montgascon aufgreifend, fragte ich, wo und wann denn die Großherzogliche Regierung die Bevölkerung über die Haltung Frankreichs in der deutschen Frage getäuscht habe? Eine solche Täuschung wäre ein vergeblicher Versuch; jeder fühle heraus, daß Frankreich einer Einigung Deutschlands entgegen sei.

Was Herr v. Montgascon in dem fraglichen Artikel der »Karlsruher Zeitung« finde, begreife ich nicht; man habe die Zeitungsartikel über die angeblichen Unterredungen Seiner Königlichen Hoheit des Großherzogs mit Seiner Majestät dem Kaiser und den Kaiserlichen Ministern unbeachtet gelassen, bis sie ihren Weg auch in die inländischen Zeitungen gefunden, und das ganze endlich abgedrungene offiziöse Dementi sage nichts, als daß es ungeeignet sei, den angeblichen Inhalt einer zwischen vier Augen stattgehabten, niemanden bekannt gewordenen Unterhaltung zweier Souveräne in öffentlichen Blättern mitzuteilen und zu besprechen.

[1] Zu dieser »freundschaftlichen Besorgnis« um das Schicksal Badens vgl. die Wendung in der Bündnissondierung Gramonts vom April 1867: « La France ne ferait de réserves que pour le Grand-Duché de Bade, au sort duquel elle s'intéresse. » (Nr. 450.)

Glaube man, die Großherzogliche Regierung strebe die Einigkeit des Südens mit dem Norden Deutschlands an, und suche dieses Streben durch die Behauptung zu fördern, daß Frankreich dasselbe insgeheim begünstige, so sei das ein Irrtum. Die gegenteilige Behauptung, daß Frankreich oder irgendeine auswärtige Macht diesem Streben entgegentrete, würde den Drang nach Einigung besser fördern, als jene Vorspiegelung. Habe Frankreich ein Nationalgefühl, so sei ein solches allmählich auch in Deutschland erwacht.

Nachdem ich genötigt gewesen, die Äußerungen des Barons v. Montgascon: «Nous, qui avons créé le Grand-Duché de Bade»[1], mit der Bitte zurückzuweisen, keine solche Behauptungen aufstellen zu wollen, da der Staat und das Fürstenhaus Baden älter sei als die Vorgänge, auf welche Baron Montgascon anspiele, und da das Großherzogtum in seinem jetzigen Bestande auf den nach den Siegen von 1813 und 1814 geschlossenen Verträgen fuße, nahm die erste und insbesondere die zweite Unterhaltung einen ruhigeren Verlauf und ging ich auf den sachlichen Inhalt der Depesche vom 27. v. M. näher ein.

Ich bemerkte, wenn einmal Seine Königliche Hoheit der Großherzog, unser gnädigster Fürst und Herr, sich entschließen sollte, an seinen Souveränitätsrechten Opfer zu bringen, so geschehe es im Interesse und zugunsten des ganzen Deutschlands und mittelbar im Interesse der Dynastie und des Großherzogtums selbst.

Übrigens seien noch keine solche Opfer gebracht. Man müsse einsehen, daß Süddeutschland, welches seit tausend Jahren einen Teil des Deutschen Reichs, dann des Deutschen Bundes gebildet, sich nicht von Deutschland losreißen lasse.

Nachdem durch die Ereignisse des vorigen Jahres der Deutsche Bund gesprengt worden, haben wir bei den Friedensverhandlungen in Berlin irgendeine engere Einigung mit Norddeutschland festzuhalten gesucht. Wir haben statt eines näheren staats- oder völkerrechtlichen Verhältnisses nur das Schutz- und Trutzbündnis erreicht. In diesem inzwischen bekannt gewordenen Vertrage übernehme Baden nur ganz dieselben Verpflichtungen gegen Preußen, wie Preußen gegen Baden. Dies sei ein rein völkerrechtlicher Vertrag, den jeder Souverän mit dem anderen abschließen könne, ein Vertrag, der einen engeren Bund weder darstelle noch voraussetze und durch den der Prager Frieden um so weniger verletzt sein könne, als der Abschluß des Schutz- und Trutzbündnisses vor den Abschluß des Prager Friedens falle, der zudem von den süddeutschen Staaten weder mit geschlossen noch anerkannt sei. Wohl enthalte der von den süddeutschen Staaten anerkannte Präliminarvertrag von Nikolsburg vom 26. Juli v. J. in Art. II eine ähnliche Bestimmung wie Art. IV des Prager Friedens, aber das Schutz- und Trutzbündnis verstoße auch nicht gegen diesen Vertrag.

Würden durch das Schutz- und Trutzbündnis und durch die Zollvereinsverträge von Juni und Juli d. J. Bestimmungen des Nikolsburger und Prager Vertrages verletzt, so würde wohl zunächst von Österreich Einsprache erhoben

[1] Die Erinnerungen an die Rheinbundszeit wurden gern von der französischen Diplomatie an den süddeutschen Höfen in geeigneten Momenten aufgefrischt, vgl. Nr. 64, Anm. 2.

worden sein, das allein mit Preußen diese Verträge abgeschlossen und unterzeichnet habe; von seiten Österreichs sei aber noch nicht die entfernteste Andeutung in diesem Sinne gemacht worden.

Das einzige, was Baden in dem Schutz- und Trutzbündnisse Preußen nachgegeben habe, sei die Führung im Falle eines Krieges; diese Konzession entspreche dem Machtverhältnisse beider Staaten, und Baden habe zudem damit kein Recht aufgegeben, welches es je besessen habe.

Weder zu Zeiten des Deutschen Reichs noch des Rheinbundes habe Baden die selbständige Führung seiner Truppen gehabt, und hätte es dieses Recht zur Zeit des Deutschen Bundes besessen, so würden die badischen Truppen im letzten Feldzuge unter einem anderen Führer gefochten haben, als der sie damals befehligte.

Auf die Bemerkung des Baron Montgascon, daß zur Zeit des Abschlusses des Schutz- und Trutzbündnisses Preußen den Odenwald, Mannheim und Heidelberg besetzt gehabt und Baden unter dem Druck Preußens gestanden habe, erwiderte ich, daß Preußen einen Druck auf Baden weder geübt habe noch übe, daß wir den Friedensvertrag ganz mit denselben Bedingungen, mit oder ohne Schutz- und Trutzbündnis, hätten abschließen können, und daß wir neben dem Friedensvertrag einen engeren Anschluß an Preußen gesucht hätten. Auf die weitere Bemerkung des Baron Montgascon, das sei es, worauf sich Preußen in Paris stets berufe, nämlich, daß es keinen Druck auf die süddeutschen Staaten übe, sondern daß diese Staaten den Anschluß an Preußen suchten, bat ich Herrn v. Montgascon, nach Paris zu berichten, daß ich dies bezüglich Badens aus eigener Erfahrung bestätigen könne.

Ich führte ferner aus, daß das Schutz- und Trutzbündnis einen rein defensiven Charakter habe, und daß überhaupt schon die preußische Wehrverfassung, welche nun auch in Süddeutschland eingeführt werde, und die künftige Art der Zusammensetzung der Deutschen Heere eine Garantie gegen mutwillige und abenteuerliche Angriffskriege biete.

Bezüglich der Zollvereinsverträge vom Juni und Juli d. J. glaube ich den Baron v. Montgascon überzeugt zu haben, daß der Zollverein erneuert werden mußte, daß derselbe in keiner anderen Verfassung, als mit erweitertem Bundesrate und Zollparlament, mit einheitlichen beratenden und gesetzgebenden Körpern erneuert werden konnte, daß der Wunsch nach solcher Reorganisation weit älter sei als die Ereignisse des Jahres 1866, und daß diese Reorganisation auch beim Forbestehen des Deutschen Bundes über kurz oder lang hätte eintreten müssen.

Ich konnte an die eigenen Erfahrungen erinnern, welche Frankreich bei Abschluß seines Handelsvertrags mit der bisherigen Organisation des Zollvereins und mit dem Veto der einzelnen Vereinsstaaten gemacht habe.

Ich suchte nachzuweisen, daß die neue Organisation des Zollvereins dem Süden vorteilhafter sei als die bisherige, in der der Norden die Gesetze und Tarife festgestellt und den süddeutschen Staaten stets nur die Wahl gelassen haben würde, das im Norden ohne ihre Mitwirkung Festgestellte ohne Änderung anzunehmen oder aus dem Verein zu treten.

Die politischen Bedenken des Marquis de Moustier suchte ich durch Vorlesung des Paragraphen des neuen Vertrags zu zerstreuen, welcher die Zuständigkeit des Bundesrats und Parlaments des Zollvereins auf Zoll- und Steuersachen beschränkt.

Die angeblichen Errungenschaften Bayerns bezeichnete ich als unbedeutend und als vertragsmäßige Feststellung von Sätzen, über die man allseitig schon zuvor einverstanden gewesen sei.

Schließlich bemerkte ich, geschweige daß wir über die Bestimmungen der Nikolsburger und Prager Verträge hinausgegangen wären, seien wir noch nicht einmal zu dem nationalen Band mit dem Norden Deutschlands gelangt, das diese Verträge vorsehen.

Es sei das ausgesprochene Programm der Großherzoglichen Regierung, auf dieser Bahn weiter zu gehen.

Eine Regierung mit einem anderen Programm würde sich der Bevölkerung und den Ständen gegenüber nicht lange halten können.

Ich sei nach den wiederholt kundgegebenen, auch bei der Frage der Einigung Italiens beobachteten Grundsätzen Seiner Majestät des Kaisers überzeugt, daß sich derselbe auch mit dem Gedanken der Einigung Deutschlands versöhnen werde.

Zu solcher Einigung zu gelangen, sei unser Recht.

Jedoch hätten wir vorerst durch das Schutz- und Trutzbündnis und die Rekonstruktion des Zollvereins das Nötigste erreicht. Ich sehe ein, daß durch zu rasches Vorschreiten auf dieser Bahn der Kaiserlichen Regierung Verlegenheiten bereitet werden könnten. Wir selbst gingen lieber langsam und sicher als rasch und Gefahren laufend voran; und so könne ich in Würdigung des hohen Wertes freundnachbarlicher Beziehungen zu der Regierung Seiner Majestät die Zusicherung, aber auch nur die Zusicherung geben, daß wir unsere Schritte eher mäßigen als beschleunigen würden.

Ich konnte diese Zusicherung um so eher ohne voraussichtlichen Nachteil für das Werk der Einigung geben, als zur Zeit keinerlei Aussicht vorhanden ist, vor Jahresfrist um einen erheblichen Schritt weiter zu kommen.[1]

[1] Der Erlaß des Ministers v. Freydorf wurde abschriftlich sogleich der preußischen Regierung mitgeteilt. Wie Bismarck, der damals auf dem Lande in Varzin weilte, den Vorgang auffaßte, geht aus seinen Privatbriefen an den Unterstaatssekretär v. Thile hervor. 19. Juli 1867: »Die französischen Schritte in Baden und voraussichtlich in Süddeutschland überhaupt sind sehr nützlich in der Presse zu verwerten; soweit Badens Zustimmung zu erlangen ist, konkret im Detail; sonst jedenfalls mit der allgemeinen, aber in eindrücklicher Form in Kurs gesetzten Mitteilung, daß Frankreich das Zollparlament der Deutschen unter Drohungen verbietet.« 29. Juli 1867: »In bezug auf die Einmischung Frankreichs in Süddeutschland brauchen wir ja nicht gerade badische Depeschen zu veröffentlichen oder Baden auch nur zu nennen. Aber, daß gedruckt werde, daß Frankreich bei süddeutschen Höfen diese Sprache geführt habe und keinen Anklang gefunden, und daß dieses Thema acht Tage lang täglich in allen zugänglichen Blättern geritten werde, ist ganz unerläßlich, Baden mag es wünschen oder nicht.« (G. v. Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, S. 560, 563.)

Ein Bericht des preußischen Gesandten in Darmstadt, v. Wentzel, vom 24. Juli konnte nicht feststellen, daß die französische Depesche vom 27. Juni auch in Darmstadt zur Kenntnis gebracht worden sei. Allerdings waren die vertraulichen Unterhaltungen der fran-

503.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 juillet 1867

Mr. de Moustier a eu une conversation assez sérieuse avec le Comte de Goltz au sujet de la question de la rétrocession au Danemark des districts danois du Schleswig.

La théorie selon laquelle l'étendue du territoire rétrocédé serait mesurée d'après la somme des garanties offertes par le Danemark en faveur des habitants de nationalité allemande, a été vivement combattue par le Ministre comme étant contraire à la lettre et à l'esprit du traité de Prague.

Mr. de Moustier a écrit dans ce sens au Chargé d'affaires français à Berlin[1] et a fait communiquer sa dépêche à Londres, Vienne et St. Pétersbourg avec prière de vouloir bien appuyer sa démarche et sa manière de voir. Il ne sait pas jusqu'à quel point Votre Excellence voudra au nom de l'Autriche, la puissance la plus compétente dans tout ce qui se rapporte au traité de Prague, sortir de la réserve que Lui commandent la prudence et la sagesse dont Elle a donné tant de preuves.

Dans tous les cas le ministre serait charmé de connaître l'impression que produira sur Vous, Mr. le Baron, la communication que le Duc de Gramont, représentant de France à Vienne, sera chargé de vous faire.

504.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 22. Juli 1867

Eurer Exzellenz geehrten Erlaß vom 13. d. M. betreffend die Erneuerung des Zoll- und Handelsvereins zwischen dem Norddeutschen Bunde und den süd-

zösischen Diplomatie in Darmstadt auf einen anderen Ton gestimmt, z. B. auf den, daß in einem Kriege gegen Preußen Österreich den Anfang machen und Frankreich nur als Alliierter einzugreifen habe. 31. Juli 1867 (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 335.)

[1] Die Depesche Moustiers vom 13. Juli, die an die Ausführung des Artikels V des Prager Friedens erinnerte und die Garantieforderungen bestritt (vgl. darüber Aage Friis, Det Nordslesvigske Spørgsmal 1864/79, Bd. I, 532ff.), wurde am 16. Juli von dem Geschäftsträger Lefèbvre dem Unterstaatssekretär v. Thile mitgeteilt. Über die Aufnahme der Depesche und die Kontroverse, die sich daran knüpfte, siehe jetzt die Berichte und Aufzeichnungen des Unterstaatssekretärs v. Thile vom 16., 21., 28., 29. und 31. Juli (Platzhoff, Rheindorf und Tiedje, Bismarck und die Nordschleswigsche Frage, S. 193f., 200f., 205f., 207, 209f.) Bismarck, der in Varzin weilte, schrieb an Thile am 19. Juli: «Mit Lefèbvre würde ich Ihnen raten, sich nur einzulassen, wenn er amtliche Mitteilungen macht, diese schriftlich zu erbitten und durch Goltz zu beantworten.« (G. v. Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, S. 560.) Für die nordschleswigsche Frage an sich darf auf die großen Aktenpublikationen von Aage Friis und W. Platzhoff verwiesen werden. Im weiteren Zusammenhange ist der diplomatische Feldzug des französischen Kabinetts in der nordschleswigschen Frage, in Verbindung mit den kurz zuvor unternommenen Interventionsvorstößen in der innerdeutschen Politik (Nr. 502), als Auftakt einer politischen Offensive zu beurteilen, die in den Besprechungen von Salzburg (Nr. 510) sich enthüllen wird.

deutschen Staaten habe ich nebst zwei Exemplaren des Vertrages und Schlußprotokolls am vorigen Donnerstag dem französischen Minister der auswärtigen Angelegenheiten mitgeteilt.

Die zufällige Anwesenheit des Direktors der handelspolitischen Abteilung, Herrn Herbet, würde an sich eine erschöpfende politische Unterredung über diesen Gegenstand ausgeschlossen haben. Indessen konnte ich doch bemerken, daß sich die Ansichten des Marquis de Moustier seit unserem letzten Gespräch erheblich modifiziert hatten oder er es wenigstens nicht angemessen fand, ihnen denselben scharfen Ausdruck zu geben wie damals. Die Erwiderungen welche, seine Vorstellungen in Karlsruhe,[1] Stuttgart,[2] und Petersburg[3] gefunden haben, mögen dazu beigetragen haben.

Er sagte mir, daß er den Vertrag prüfen und darüber dem Kaiser Vortrag halten werde. Er sei erfreut darüber, daß es sich nur um ein Parlament ad hoc handele; vielleicht würde er indirekte Wahlen und ein Zollparlament, dessen vom Norden gewählte Mitglieder nicht mit den Mitgliedern des norddeutschen Bundesparlaments identisch wären, für unbedenklicher gehalten haben. Auf meine Bemerkung, daß ein so komplizierter Mechanismus höchst unzweckmäßig sein würde, machte er dieselbe törichte Erwiderung wie vor drei Wochen, nämlich daß wir ja die komplizierten Dinge in Deutschland liebten. Ich entgegnete, daß diese Bemerkung nicht ernstlich gemeint sein könne.

Herr Herbet äußerte, für einen solchen Zweck würden Wahlen der Handelskammern am zweckmäßigsten sein. Ich erwiderte, daß man zwar Handelskammern konsultiere, auch von ihnen Fachmänner zu Gutachten über technische Fragen wählen lassen, eine aus Handelskammern hervorgegangene Versammlung aber doch unmöglich eine Landesvertretung darstellen könne, welche zu den wichtigsten Finanzgesetzen ihre Zustimmung zu geben oder zu verweigern hätte.

Die Herren zeigten beide im allgemeinen eine große Unkenntnis der bei dieser Frage in Betracht kommenden Momente. So war Herr Herbet sehr von der Besorgnis bewegt, daß Preußen immer die Majorität haben werde. Ich setzte ihm auseinander, daß dies der weiteren Entwicklung einer liberalen Handelspolitik nur günstig sein könnte, daß sich aber überdies die Parteien im Parlament nicht nach der Staatsangehörigkeit, sondern nach den verschiedenen materiellen Interessen, insbesondere nach freihändlerischen und schutzzöllnerischen Tendenzen formieren und abgrenzen würden, im Bundesrate dagegen Preußen mit seinen 25 Millionen Einwohnern nicht mehr Stimmen habe als Süddeutschland mit 8 bis 9 Millionen.

Ich machte den Minister darauf aufmerksam, daß man hier über die künftige Stellung des Großherzogtums Luxemburg falsch unterrichtet gewesen sei. Er bemerkte, daß dies an den Tendenzen des Prinzen Heinrich liege, welcher weiter zu gehen geneigt sei, als Preußen es selbst wünsche. Er fügte hinzu, er sei überzeugt, daß eine Abstimmung im Großherzogtum sich für den Austritt

[1] Nr. 502.
[2] Vgl. Nr. 493 Anm. (Danach wären in Stuttgart keine Vorstellungen erhoben worden.)
[3] Vgl. Nr. 491 Anm.

aus dem Zollverein aussprechen würde. Er habe Eurer Exzellenz eine solche Probe angeboten, indessen zur Antwort erhalten, daß uns derartige Bestrebungen in hohem Grade verletzen würden.[1]

505.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 1 août 1867

Mr. de Moustier m'a communiqué toutes les pièces relatives à l'incident qui a fait tant de bruit dans les journaux allemands et français.

J'ai annoncé à Votre Excellence dès le 18 juillet ct. que Mr. de Moustier avait écrit à Mr. Lefèbvre, Chargé d'Affaires de France à Berlin, pour l'engager à faire des observations sur les garanties demandées au Gouvernement danois en faveur des habitants de nationalité allemande de la partie du Schleswig à rétrocéder. Ces observations verbales appuyées de la lecture de certains passages de la dépêche de Mr. de Moustier ont paru fort graves à Mr. de Thile qui a tenu à y trouver une immixtion de la part d'une puissance étrangère dans une question purement allemande.

Le bruit que les journaux officieux de Berlin ont fait autour de cet incident a engagé le Marquis de Moustier à adresser une seconde dépêche au Chargé d'Affaires de France, lui prescrivant de ne laisser subsister aucun malentendu au sujet des observations qu'il a adressées au Cabinet de Berlin.[2] Mr. de Thile semble avoir fait exprès de regarder les observations faites par le Chargé d'Affaires de France comme une interpellation officielle de la part du Cabinet français et pouvant amener des suites graves. Des télégrammes de plus en plus véhéments que m'a lus Mr. de Moustier se sont entrecroisés. Dans l'une de ces dépêches télégraphiques le Ministre écrit au Chargé d'Affaires de France:

« Le Cabinet de Berlin ne pourra, quoiqu'il fasse et qu'il laisse insinuer par les journaux, forcer une puissance à avouer qu'elle a fait remettre officiellement une note lorsque c'est justement le reproche d'une ingérence inopportune qu'elle a voulu éviter. »

Mr. de Moustier a eu une explication très vive à ce sujet avec le Comte de Goltz qui après avoir lu les documents en question a été forcé de constater que le bruit fait par les journaux prussiens ne reposait sur aucun fondement réel.

La conviction où l'on est ici, que Mr. de Bismarck, comme dans des occurrences précédentes, a voulu se servir de cette affaire au profit de l'agitation

[1] Vgl. Moustiers Äußerung in Nr. 493.

[2] In dieser zweiten Depesche Moustiers hieß es, »daß die französische Regierung weit davon entfernt sei, uns Verlegenheiten bereiten zu wollen, daß sie großen Wert darauf lege, mit uns als einer «puissance voisine et amie» in gutem Einvernehmen zu bleiben, und daß ihre Eröffnungen in bezug auf Nordschleswig lediglich den Zweck gehabt hätten, unsere Aufmerksamkeit darauf zu lenken, daß die von uns in Kopenhagen übergebene Note in Europa eine allgemeine Beunruhigung hervorgerufen hätte.« (Promemoria Thiles vom 29. Juli, bei Platzhoff, a. a. O., S. 207.)

allemande contre la France et de l'unité sous l'hégémonie prussienne, a fortement ému l'Empereur et Son Gouvernement.

Mr. de Moustier ne parle plus que de l'attitude intolérable de la Prusse — il est surexcité au plus haut degré.

Malgré tous ces faits, malgré l'agitation du public contre la Prusse et les griefs du Gouvernement français on a trop peur ici de cette puissance pour ne pas faire tout au monde pour éviter une brouille. Jamais je n'ai vu la crainte d'une guerre immédiate aussi vive qu'à présent, et je doute que l'incident de la dépêche au Chargé d'Affaires de France à Berlin se renouvelle de longtemps.

Je ne saurais mieux résumer la situation qu'en disant:

« La France mord son frein et son Gouvernement se tiendra loin pour empêcher la Prusse de trouver un prétexte à une brouille. »

506.

Denkschrift Baron Beusts für die Zusammenkunft mit Kaiser Napoleon III. in Salzburg

Entwurf mit eigenhändiger Korrektur. H. H. u. St. Arch. Wien

o. D. (Anfang August 1867)

Exposé für Seine Majestät den Kaiser.

Die zu Salzburg in Aussicht stehenden Besprechungen erfolgen mit vollkommener Freiheit nicht allein des Entschlusses sondern auch des Urteiles. Zwischen Wien und Paris ist keine Verabredung, ja nicht einmal eine Sondierung vorausgegangen. Ebensowenig hat zwischen Wien und Berlin irgendeine Vernehmung stattgefunden, auf welche die Kaiserliche Regierung Rücksicht zu nehmen hätte.

Ob Eröffnungen und welcher Art in Salzburg zu erwarten seien, darüber ist aus den Berichten des Fürsten Metternich etwas Verläßliches nicht zu entnehmen gewesen, und es ist sehr möglich, daß Kaiser Napoleon selbst nur mit Fühlern, nicht aber mit bestimmten Vorschlägen hervortreten wird.

Die Frage, ob österreichischerseits ein Beruf vorwaltet, in diesem Falle weiter zu gehen, glaube ich im allgemeinen verneinen zu müssen, und zwar mit Rücksicht auf den zweifellosen Umstand, daß Österreich noch auf längere Zeit des Friedens unbedingt bedarf, und für den Fall, daß derselbe dennoch bedroht würde, keine Regierung in Österreich diesseits und jenseits der Leitha auf die Unterstützung der Bevölkerung und ihrer Vertretungen zu rechnen hätte, welcher der Vorwurf gemacht werden könnte, den Krieg heraufbeschworen zu haben.

Inzwischen ist es doch sehr denkbar, daß in bezug auf konkrete Fragen präzise Explikationen stattfinden können, welche nach Befinden späterhin in Paris zu formulierten Aufzeichnungen führen und welche im Gegenteile das Ziel verfolgen würden, solche Kombinationen zu schaffen, die am besten geeignet wären, den Krieg hintanzuhalten.

Es dürfte daher zweckmäßig sein, diese Fragen scharf ins Auge zu fassen, zumal sie teilweise im wechselseitigen Zusammenhange stehen.

Was zunächst die deutsche Frage betrifft, so scheint es mir für den Fall, daß der Gedanke eines französisch-preußischen Krieges und einer zu diesem Ende in Aussicht genommenen Allianz auftauchen sollte, angezeigt, den Standpunkt im wesentlichen festzuhalten, welcher in der an Fürst Metternich anläßlich der Luxemburger Frage gerichteten, hier ehrerbietigst angeschlossenen Depesche dargelegt wurde.[1] Ich gehe dabei von der ziemlich zweifellosen Voraussetzung aus, daß solchen Falles die Erwerbung deutschen Gebietes für Frankreich als ausgesprochener Zweck mit in das Bündnis ausdrücklich aufzunehmen beabsichtigt sein sollte.[2] Nach den letzten Mitteilungen des Fürsten Metternich erscheint diese Eventualität nicht wahrscheinlich; sie bleibt aber möglich. Meines Erachtens wird es in diesem Falle wesentlich darauf ankommen, in einer die französischen Instinkte nicht verletzenden Weise den großen Unterschied hervorzuheben, welcher in Beziehung auf Deutschland für Österreich zwischen einem Aggressivkrieg und einem Defensivkrieg besteht. Österreich hat nach den Ereignissen des vorigen Jahres keinen Beruf, ja sogar, um es aufrichtig zu sagen, kein Interesse, Deutschland zu verteidigen, nachdem Deutschland in der Wesenheit ein vergrößertes und noch größerer Erweiterung zustrebendes Preußen geworden ist. Dagegen hat es bei einem Aggressivkrieg die Sympathien seiner deutschen Bevölkerung auf das Spiel zu setzen und im günstigsten Falle eine Stellung in Deutschland wieder zu gewinnen, die von Haus aus für die Monarchie in ihrer Gesamtheit vielleicht noch größere Schwierigkeiten im Gefolge haben würde, als die jetzige Ausschließung Österreichs, da eben diese Stellung ihr Dasein einer französischen Invasion und einer Verminderung deutschen Gebietes verdanken würde.

Hieraus darf aber keineswegs folgen, daß eine solche scharfe Auffassung jede Verständigung zwischen Frankreich und Österreich ausschließen müßte. Ohne daß es zu einem entschiedenen Bündnis oder gar zu einer Offensiv- und Defensivallianz kommt, kann sehr wohl über die Haltung gesprochen werden, welche Österreich einnimmt, wenn Frankreich einer Verletzung des Prager Friedens entschieden Widerstand leisten will. Daß diese Bestimmungen wegen der Mainlinie und Nordschleswigs auf der französischen Intervention hauptsächlich beruhten, kann nicht in Abrede gestellt werden, und daher auch nicht eine Berechtigung Frankreichs, auf deren Innehaltung zu bestehen.[3] So wenig es Österreichs Beruf ist, Frankreich zu einem Vorgehen aufzuhetzen, so wenig kann es sich der Frage entziehen, ob dieses Vorgehen seinem Interesse entspricht oder nicht. Diese Frage aber scheint mir a priori bejaht werden zu müssen. Was zunächst die Schleswigsche Frage betrifft, so ist zwar Österreich an sich dabei unbeteiligt, allein [in] seinem Interesse ist es zusagend, wenn die preußische

[1] Nr. 450.

[2] Beust scheute vor einer solchen Vergrößerung Frankreichs nicht zurück, er hatte nur Bedenken, diesen ausgesprochenen Zweck ausdrücklich in einen Bündnisvertrag aufzunehmen.

[3] »und daher — bestehen« nachträglich von Beusts Hand eingeklammert.

489.

Fürstin Pauline Metternich an Baron Beust

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, den 20. Juni 1867[1]

Éljen Beust!

Auch ich fühle mich zu dem enthusiastischen Zurufe gedrängt und aus ganzem Herzen sende ich Ihnen denselben zu — Éljen! für die beiden im Reichsrate abgehaltenen brillanten Reden, Éljen! — für die so glänzend ausgefallene Krönungszeit, die Ihr Werk einzig und allein ist.[2] — Doch genug davon, denn Sie müssen Enthusiasmus-müde sein.

Ich will Ihnen von Ihrer Herkunft mit den Kaiserlichen Majestäten reden. — De ce pas, stürze ich zur Kaiserin, mit welcher ich ein Programm der stattzufindenden Festlichkeiten entwerfen soll. Dasselbe kommt folglich erst zu Ende dieses Briefes.

Wir werden nur das Notwendige quant au grand tralala machen, allein ganz können wir es nicht schenken, denn unsere Herrschaften müssen des sie mit Jubel und Freude erwartenden französischen Publikums [wegen] einige Male *in fiocchi* ausrücken. Der Empfang wird glänzend sein — d. h. nicht nur vom Hofe, sondern vom plebs. Daß die Kaiserin mitkommt, macht den allerbesten Effekt, und sollen Sie sehen, wie man die Majestäten aufnehmen wird! ... Auch Sie, bester Baron, werden Ihren Teil an diesem brillanten Empfange haben, denn man hat beaucoup de sympathies Beust.

Unter uns gesagt, de vous à moi, — trachten Sie nur, daß die Allerhöchsten beim Einzuge in Paris allerwärts hier recht freundlich grüßen, denn dem Zaren z. B. hat man sein steifes Nicken entsetzlich übel genommen, während man des verhaßten Wilhelms umgaukelnde Liebenswürdigkeit sehr anpries.

In Paris ist eben alles nur Humbug und auf Kleinigkeiten legt man ein furchtbares Gewicht.

Die Majestäten bewohnen das Élysée, welches ein ganz reizender Aufenthalt ist. Wenn Sie keine Wohnung daselbst finden sollten, so kommen Sie, es versteht sich von selbst, zu uns. Übrigens glaube ich mit Gewißheit behaupten zu können, daß man Sie mit dem Kaiser installieren wird.

Nun noch eines: Könnten Sie nicht dahin wirken, daß Prinz Louis Arenberg im Gefolge Seiner Majestät provisorisch für das Pariser séjour aufgenommen würde? — er spricht famos französisch, kennt alle Leute und dürfte von ressource sein — außerdem würde es seine hier lebende Familie unendlich freuen. Prinz Louis Arenberg hat sich in allen Feldzügen sehr ausgezeichnet, folglich wäre auch die ihm dadurch zuteil werdende Gnade ganz verdient. Tâchez que cela se fasse, vous me ferez grand plaisir, parce que j'aime beaucoup la famille Arenberg.

[1] Schon am 19. Juni, einen Tag vor diesem Schreiben der Fürstin Pauline, war Kaiser Maximilian von Mexiko in Queretaro standrechtlich erschossen worden und damit der geplante Besuch in Paris hinfällig geworden. Die sichere Nachricht wurde jedoch erst am 2. Juli in Paris bekannt.

[2] Kaiser Franz Joseph wurde am 8. Juni zum König von Ungarn gekrönt.

Als Ehrenbürger von Arád schleppen Sie wohl jetzt einen Säbel, und am Ende sehen wir Sie im ungarisch verschnürten Attila aus dem Wagen steigen? Mir ist alles recht, was Sie tun, und meine Beust-Schwärmerei nimmt nur immer zu.

Ich freue mich außerordentlich, mit Ihnen zu reden und über manches Ihre Ansichten kennen zu lernen, damit, wenn man mich befragt, ich als guter Advokat für Sie auftreten könne und die Thesen verteidige. — D'ailleurs la défense n'est presque plus nécessaire, car vous gagnez journellement du terrain et nos adversaires de la veille sont tout prêts de devenir vos partisans. —

Soeben von der Kaiserin zurück, Richard schickt alles ein, et je m'efface, man bittet um recht baldige Antwort.

Mit tausend herzlichen Grüßen auf Wiedersehen.

490.

Zirkularerlaß Bismarcks

Entwurf. A. A. Berlin

Berlin, den 20. Juni 1867[1]

Der Besuch, welchen Seine Majestät der König, unser Allergnädigster Herr, Seiner Majestät dem Kaiser der Franzosen in Paris gemacht, hatte, wie Eurer ..... bekannt ist, keinen politischen Zweck, sondern war auf die Einladung des Kaisers zur Besichtigung der großen internationalen Ausstellung erfolgt. Wenn aber schon der Umstand selbst, daß dieser Besuch so bald nach einer mit ernsten Folgen drohenden, aber glücklich gelösten Verwickelung stattfand, demselben eine erhöhte Bedeutung als Unterpfand der nicht wesentlich getrübten Beziehungen gab, so hat der Aufenthalt selbst Seiner Majestät des Königs und namentlich die gleichzeitige Anwesenheit des Kaisers von Rußland in der französischen Hauptstadt nicht ohne günstige Wirkung auf die internationalen Beziehungen bleiben können. Wenn auch keine politischen Abmachungen getroffen worden sind, so hat doch der persönliche Verkehr der Monarchen und Ihrer Minister untereinander das gegenseitige Vertrauen verstärkt und zugunsten der Erhaltung des Friedens eine Übereinstimmung der Gesinnungen zutage treten lassen, welche um so erfreulichere Bürgschaften für die Zukunft enthält, als sie von den Nationen selbst geteilt wird.

Die Aufnahme, welche Seine Majestät der König nicht nur bei dem Kaiser der Franzosen und dessen Regierung, sondern in allen Kreisen gefunden, hat bei Allerhöchstdemselben den angenehmsten Eindruck hinterlassen. Seine Majestät hat die erfreuliche Überzeugung gewonnen, daß in der französischen Nation weder ein Verlangen nach Krieg noch eine feindliche Gesinnung gegen Deutschland und Preußen vorherrscht, und daß die noch vor wenigen Monaten so vielfach behauptete nationale Aufregung nur eine künstlich durch einen Teil der Presse und durch Parteien, welche die Regierung des Kaisers zu kompromittieren wünschten, hervorgerufene war. Es scheint zweifellos, daß Seine Ma-

[1] Am 21. Juni an die preußischen Gesandtschaften an den deutschen Höfen, in Brüssel und an den großen Höfen mitgeteilt.

jestät der Kaiser Napoleon sich in der friedlichen Richtung, welche seine Politik in der Beilegung der Luxemburger Angelegenheit befolgt hat, in Übereinstimmung mit der großen Majorität seines Landes befunden hat.

Allerdings sind nicht alle Besorgnisse über die endliche Gestaltung der Zukunft überwunden und die französische Regierung hat den Gedanken einer politischen Einigung von Nord- und Süddeutschland nicht in ihr eigenes politisches System aufgenommen. Die jetzt abgeschlossenen Zollvereinsverträge mit den süddeutschen Staaten und die Schöpfung eines gemeinsamen Zollparlaments haben ihre lebhafte Aufmerksamkeit erregt; aber es ist nicht schwierig gewesen, ihr die Überzeugung zu gewähren, daß diese Neugestaltung der alten Zollvereins-Verhältnisse, wie sie zweifellos den durch die Nikolsburger Präliminarien sanktionierten Prinzipien entspricht, ein durch die materiellen Interessen bedingtes unabweisliches Bedürfnis befriedigt, und keiner auswärtigen Macht zu irgendwelchen Besorgnissen oder zu begründeten Bemerkungen Veranlassung geben kann. Was die weiteren politischen Beziehungen des Norddeutschen Bundes zu Süddeutschland betrifft, so haben wir bei jeder Gelegenheit uns unverhohlen darüber ausgesprochen, daß wir zu der von so vielen Seiten verlangten und in den Nikolsburger Präliminarien vorgesehenen weiteren Entwickelung der nationalen Verbindung in keiner Weise drängen; daß wir aber der nationalen Bewegung uns nicht entgegenstellen würden, und den süddeutschen Regierungen, insoweit sie das Bedürfnis der Anlehnung empfinden, dieselbe zu gewähren uns verpflichtet halten. Wir haben von jeder Einmischung in die deutschen Angelegenheiten abgeraten, weil dieselbe, sobald sie öffentlich erkennbar würde, jederzeit zu erneuter Spannung der Beziehungen beider Nachbarvölker führen werde.

Wir sind zu der Annahme berechtigt, daß die Richtigkeit dieser Ansicht auch von der Kaiserlich französischen Regierung mehr und mehr erkannt wird, und hegen daher das Vertrauen, daß Deutschland auf dem Wege friedlicher und gemeinsamer Entwickelung seiner Kräfte ungestört fortschreiten werde . . .

491.

Freiherr v. Varnbüler an Freiherrn v. Wächter

Ausfertigung. St. Arch. Stuttgart

Stuttgart, den 24. Juni 1867

. . . Ich habe die jüngste Anwesenheit des Fürsten Gortschakoff dahier nicht vorbeigehen lassen, ohne mich in wiederholten Unterredungen mit ihm über die europäische Lage zu informieren. Nach den Äußerungen des russischen Vizekanzlers sind die maßgebenden Persönlichkeiten in Paris (Rouher,[1] La Valette) und in erster Linie der Kaiser Napoleon selbst entschieden für Erhaltung des Friedens gestimmt und ist die etwas stramme Haltung Preußens, namentlich auch des Grafen Bismarck, wesentlich gemildert worden. Indem der

[1] Vgl. Graf Chotek an Beust, 18. Juni 1867: « Gortschakoff lobt Rouher als den einzigen Staatsmann in Paris; c'est le seul homme d'état qu'ils ont, car Moustier n'est rien qu'un professeur. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Kaiser Napoleon entschlossen ist, Frieden zu halten, erwartet er, daß jeder Anstoß sorgfältig vermieden werde, welcher ihm unmöglich machen würde, die aufgeregten Leidenschaften in Frankreich sich wieder beruhigen zu lassen.

In dieser Beziehung wurden nun von dem Fürsten Gortschakoff insbesondere auch die Verhältnisse der süddeutschen Festungen zur Sprache gebracht. Was hierbei speziell die Festung Ulm betrifft, so sprach ich gegen den Fürsten meine entschiedene Ansicht dahin aus, daß Württemberg und Bayern sowohl Unterhaltung als Besetzung allein zu leisten haben, so daß im Frieden von irgendeiner Einwirkung Preußens nicht die Rede sein werde.[1]

Was die Festung Rastatt betrifft, so sind die Verhältnisse dort etwas schwieriger, sofern Baden diese Festung schwerlich allein besetzen, noch weniger allein unterhalten kann und dieselbe überdies noch großer Befestigungsbauten bedarf. Ich habe daher von einer Erörterung der Verhältnisse dieser Festung in meiner Unterredung mit dem Fürsten Umgang genommen und sehe vorerst noch näherer Auskunft über den Gedanken des Berliner Kabinetts entgegen. Ich beschränke mich hier auf die allgemeine Bemerkung, daß auch hinsichtlich der Regelung der Verhältnisse dieser Festung mit Rücksicht auf Frankreich sehr vorsichtig wird verfahren und, wenn immer möglich, jede preußische Beteiligung wird vermieden werden müssen.

Hinsichtlich der zu Rekonstruierung des Zollvereins getroffenen Abmachungen bestätigte mir Fürst Gortschakoff, daß man in Frankreich anfangs diesfalls aufgeregt gewesen sei, namentlich wegen des Zollparlaments, daß aber die diesfalls gegebenen Aufklärungen wieder beruhigt haben.[2] Indessen schien es

[1] Nach einem Berichte des Grafen Chotek an Beust vom 11. Juli 1867 erklärte Varnbüler, es sei unabänderlich beschlossen, diese Sache zwischen München und Stuttgart allein zu regeln und unter keiner Bedingung jemals Preußen nach Ulm zu lassen, ja ihm nicht einmal zu erlauben, darüber etwas mitzusprechen — selbst Rußland habe hiervon dringend abgeraten. »Prinz Friedrich von Württemberg aber ging noch weiter und teilte mir mit, Fürst Gortschakoff hätte dem Freiherrn v. Varnbüler sehr bestimmt gesagt: ‚Tenez ferme pour Ulm, n'y laissez jamais entrer les Prussiens, cela vous coûterait la guerre avec la France et, sans parler d'autres protestations, même nous ne voudrions point y consentir.' Überhaupt hätte der russische Kanzler zu größter Vorsicht gemahnt, tadelnd und besorgt selbst über das bloße Erscheinen preußischer Ingenieur-Offiziere in Rastatt gesprochen, und dies wäre der Grund gewesen, warum zur Instruierung in der Handhabung des Zündnadelgewehres badische und nicht preußische Offiziere hierher berufen worden wären. Als man, wie mir Prinz Friedrich sagte, dies in Berlin übel vermerkte, hätte man sich hiesigerseits, wie Baron Varnbüler selbst eingesteht, auf des Fürsten Gortschakoff Warnung ausgeredet.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Moustier hatte schon bald nach der Abreise des Fürsten Gortschakoff dem russischen Botschafter Baron Budberg gegenüber Klage geführt, daß die neuen Zollvereinsverträge im Widerspruch zu den von Bismarck in Paris gegebenen Versicherungen und zu dem Prager Frieden ständen; er könne nicht zugeben « que le Cabinet de Berlin se serve de ce prétexte pour fonder un lien constitutionnel avec toute l'Allemagne ». Fürst Gortschakoff, in einem Erlaß an Baron Budberg vom 25. Juni, lehnte es ab, die Berechtigung dieser Klagen anzuerkennen, und betonte die Loyalität Bismarcks, die mit dem Interesse Preußens zusammenfalle. Die Erhaltung des Zollvereins sei für die Südstaaten eine finanzielle Notwendigkeit; das preußische Kündigungsrecht, das wie ein Damoklesschwert über den Budgets der süddeutschen Staaten hing, mußte beseitigt werden. Was die Form angehe, sei die Klage Moustiers nicht exakt, da die süddeutschen Abgeordneten nicht in den nord-

dem russischen Minister wünschenswert, wenn ein baldiger Zusammentritt des Zollparlaments vermieden werden könnte, weil er besorgt, daß an denselben gar zu leicht unerwünschte öffentliche Kundgebungen sich knüpfen möchten, welche in Frankreich Schwierigkeiten erregen könnten. — —

Endlich habe ich auch Anlaß gehabt, mich gegen den Fürsten Gortschakoff wegen der Auslegung des Schutz- und Trutzbündnisses mit Preußen auszusprechen. Ich habe es in der E. H. bereits bekannten Richtung getan, daß das Wort »Trutz« lediglich die Bedeutung habe, daß eine Defensive im Kriege auch durch eine offensive Aktion erfolgen könne.[1]

Im Vorstehenden erhalten Eure Exzellenz den wesentlichsten Inhalt meiner Unterredungen mit dem Fürsten Gortschakoff; es gereicht mir zur angenehmen Befriedigung, beifügen zu können, daß meine Ansichten sich sowohl bei dem Kaiserlichen Minister als Seiner Majestät dem Kaiser Alexander selbst einer beifälligen und freundlichen Aufnahme zu erfreuen hatten.

492.

Fürst Metternich an Baron Beust

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 juin 1867

Mon collègue de Prusse a eu hier une conversation assez orageuse avec le Mr. de Moustier. Ce dernier ne voulait pas concéder au Comte de Goltz que la dernière mesure prise à Berlin dans l'intérêt de l'union douanière n'eût pas un caractère politique. D'un autre côté il s'est attaché à nier devant l'Ambassadeur de Prusse que les États du Sud de l'Allemagne se furent jetés dans les bras de la Prusse. Ses informations lui permettaient d'affirmer que le Comte de Bismarck avait usé de beaucoup d'habilité et d'énergie, pour rendre de la part de ces gouvernements tout refus impossible.

Mr. de Moustier m'ayant de nouveau demandé,[2] quelle était notre attitude en face de cette situation, je lui ai répondu que le peu que j'en savais me per-

deutschen Reichstag einträten: « Il n'y a pas de fusion. Mr. de Bismarck ne la désire pas, et dans notre dernière tournée dans le Midi de l'Allemagne, j'ai eu lieu de me convaincre qu'elle n'y était pas désirée non plus. De part et d'autre on cherchera autant que possible à retarder cette réunion, à ne la convoquer qu'à de longs intervalles et à veiller à ce que dans ses délibérations elle ne s'écarte pas du but industriel. Le succès de ces efforts ne saurait être absolu. Il sera difficile d'empêcher des esprits ardents à se livrer à des déclamations ne répondant pas à ce but, mais elles ne seront pas converties en résultats pratiques. La position du Comte de Bismarck est difficile. A moins d'ébranler la base de son ascendant en Allemagne, il ne peut pas se prononcer publiquement contre l'unité, mais je crois ne pas me tromper en affirmant qu'en ce moment il est loin de la désirer. Elle lui créerait plus d'embarras qu'elle n'apporterait de profit. » (Kopie. A. A. Berlin.)

Die Absage der russischen Regierung an Paris wird dadurch bezeichnet, daß Gortschakoff diesen Erlaß in Berlin zur Kenntnis brachte.

[1] Vgl. Varnbülers Auslegung der casus-foederis-Verpflichtung in seiner Kammerrede vom 22. Oktober 1867. Die Frage sollte im Februar 1870 noch eine nicht unbedenkliche Rolle spielen, vgl. Nr. 782.

[2] Vgl. Nr. 488.

mettait de l'assurer que nous n'avions pas pour le moment l'intention de récriminer contre la Prusse, mais qu'à ceux des États du Sud qui nous demandaient notre avis, nous ne dissimulions pas que nous regardions les dernières mesures prises, soit dans le Grand-Duché de Hesse, soit dans la question douanière, comme s'écartant de l'esprit et de la lettre du traité de Prague.

Le ministre m'assure qu'il attendait avec impatience l'arrivée de Votre Excellence voulant lui offrir dans toutes ces questions son appui *sans réserves* et dans la mesure qu'Elle indiquerait Elle-même.

Les journaux officieux recommencent décidément une nouvelle campagne contre la Prusse. L'opinion publique est d'accord avec eux et l'on s'aperçoit de plus en plus que l'entrevue n'a pas rapproché les deux puissances.

493.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 28. Juni 1867[1]

Seit der Abreise Seiner Majestät des Königs ist eine Wiederaufnahme der feindseligen Polemik gegen Preußen in der hiesigen ministeriellen Presse bemerkbar. Abgesehen von den schamlosen Angriffen Granier de Cassagnacs im «Pays», welche selbst während der Anwesenheit Seiner Majestät nicht aufgehört hatten, sowie von der Mirès'schen «Presse», welche nicht unbedingt für offiziös gelten kann, vielmehr sogar in verschiedenen Fragen der Regierung Opposition macht, treten die «France» und der «Étendard» besonders leidenschaftlich auf. Den Stoff zu ihren Angriffen entlehnen sie hauptsächlich der Behandlung der nordschleswigschen Angelegenheit, sowie der Übereinkunft mit den süddeutschen Staaten über die Erneuerung des Zollvereins. Die «France» druckte außerdem vor einigen Tagen eine angebliche Korrespondenz aus Wiesbaden ab, welche die lügenhaftesten Behauptungen über preußische Bedrückungen enthielt. Dergleichen mag zum Teil dänischen und hannoverschen Geldern zuzuschreiben sein, aber ein solches, fast von der ganzen offiziösen Presse systematisch verfolgtes Bestreben läßt sich bei den hiesigen Preßzuständen nicht ohne die Begünstigung offizieller Persönlichkeiten erklären. Ich darf hierbei auch die von zwei Mitgliedern des gesetzgebenden Körpers in den Zeitungen eröffnete Subskription zur Unterstützung der notleidenden

[1] Wie Bismarck die Mitteilungen dieses Berichtes aufgenommen hat, erhellt aus seinem Privatbrief an den Unterstaatssekretär v. Thile vom 4. Juli 1867 (G. v. Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, S. 557 f.): »Mir scheint, daß Goltz angemessen und erschöpfend über die Sache geredet hat, und daß er, auf das Gesagte Bezug nehmend, kühl und schneidig abweisen kann, falls Moustier wiederum von den betreffenden Dingen anfangen sollte; daß es sich für Goltz aber nicht empfiehlt, irgendwelche Beunruhigung über Frankreichs weiteres Verhalten dadurch zu verraten, daß er seinerseits interpelliert oder anregt . . . Die frechen Schulmeistereien können wir nicht dulden. Kommen sie in ‚vertraulicher' Gestalt, so müssen wir sie auf das freie Feld der Öffentlichkeit zu drängen suchen, mit einem Blaubuch vor dem Reichstag drohen, in dem sich G.'s Depesche vom 28. schon recht hübsch ausnehmen würde.«

Familien der aus Nordschleswig ausgewiesenen Dänen, sowie den von der hiesigen Presse ausgebeuteten Artikel des « Dagbladet » über die in diesem Lande von Preußen angeblich ausgeübte Bedrückung nicht unerwähnt lassen.

Diese Erscheinung in Verbindung mit einzelnen anderen Symptomen, über welche ich schon bei anderen Gelegenheiten zu berichten die Ehre hatte, haben die Aufmerksamkeit der meisten Pariser Korrespondenten von deutschen und belgischen Blättern erregt, welche daraus den Schluß zogen, daß die Beziehungen zwischen den Kabinetten von Berlin und Paris gespannt seien.

Ich habe hieraus schon vor einigen Tagen Anlaß genommen, die Lage mit dem Staatsminister Rouher vertraulich zu besprechen. Seine Äußerungen bewiesen mir, daß man in der Tat in offiziellen Kreisen Grund zu haben glaubt, mit unserer Politik unzufrieden zu sein. Herr Rouher klagte namentlich über die Nichtausführung oder Umgehung des Artikel V des Prager Friedens, sowie darüber, daß Eure Exzellenz in der deutschen Frage zu schnell vorgingen. Er motivierte den letzteren Vorwurf durch die Vereinigung süddeutscher Delegierter mit dem Norddeutschen Bundesrat und Parlament zur Beratung der Zollfrage. Ich übergehe hier dasjenige, was ich ihm darauf erwiderte, da meine weiter unten resümierten Erläuterungen, welche ich dem Marquis de Moustier gab, weit ausführlicher waren.

Den letzteren machte ich gestern auf die feindselige Haltung der hiesigen Presse aufmerksam. Er erwiderte mir mit Lebhaftigkeit, daß diese Haltung der hier vorherrschenden Stimmung entspreche. Er würde hierüber geschwiegen haben, wenn ich nicht den Gegenstand selbst berührt hätte. Denn die bezüglichen Äußerungen der Zeitungen seien ihm fremd, obwohl sie ein beachtenswertes Symptom der Stimmung seien. Er bitte mich dabei von vornherein, nicht vom « Pays » zu sprechen, obgleich sich dasselbe « Journal de l'Empire » nenne. Wenn er heute Herrn Granier de Cassagnac drei Stunden lang eindringlich belehrte, so würde derselbe morgen das Gegenteil von dem schreiben, worum er ihn gebeten hätte. Ebensowenig könne er das Journal « La Presse » als ein Organ der Regierung anerkennen. Dasselbe sei gegen die letztere nicht absolut feindlich gesinnt, gehe aber seinen eigenen Gang, insbesondere in der Orientalischen Frage.

Ich erwiderte, daß ich keine Zeitungen genannt hätte, jedenfalls aber mich weder über den « Pays » noch über die « Presse » beschwert haben würde. Letztere sei nicht allein, wie mir bekannt, türkisch, sondern auch päpstlich und in inneren Fragen liberal. Die Unverschämtheiten des p. Granier sei ich weit entfernt, ministeriellen Inspirationen zuzuschreiben. Höchstens würde ich einen billigen Anspruch zu stellen glauben, wenn ich wünschte, daß die Regierung die Solidarität mit dem « Journal de l'Empire » ausdrücklich und wiederholt dadurch ablehnte, daß sie die frechen Beleidigungen, welche sogar während des Aufenthalts Seiner Majestät des Königs nicht aufgehört hätten, öffentlich tadelte, wozu es ihr nicht schwer fallen könnte, ein Organ zu finden. Ich hätte aber wahrgenommen, daß Organe, deren offiziöser Charakter nicht zu bestreiten sei, unmittelbar nach der Abreise Seiner Majestät des Königs eine heftige, zum Teil auf durchaus unwahren Tatsachen beruhende Polemik gegen Preußen wieder

aufgenommen hätten. Dies habe auswärtige Zeitungen zu der logischen Schlußfolgerung geführt, daß die Beziehungen zwischen beiden Mächten gespannt seien, und es liege mir hiernach daran, zu erfahren, worauf dies beruhen könne.

Marquis de Moustier erwiderte, er würde mir noch nicht von dem Eindrucke gesprochen haben, welchen unser neuestes Vorgehen auf ihn mache, da derselbe zunächst ein persönlicher sei, er darüber erst nähere Mitteilungen Benedettis erwarten und mit dem Kaiser sprechen müsse, und es von den diesfälligen Beratungen abhängen werde, ob das französische Kabinett uns darüber Bemerkungen (*observations*) — immerhin eine bedenkliche Sache von einer Großmacht zur andern — machen oder seine Auffassung zunächst für sich behalten und den Moment reservieren wolle, um der letzteren Folge zu geben? Da ich ihm aber einen Anlaß böte, sich über die Lage auszusprechen, so wolle er mir seine persönlichen Eindrücke nicht vorenthalten. Es scheine ihm, daß wir uns über den Prager Frieden hinwegsetzten und einfach unsere Konvenienz zu Rate zögen. Wir stellten die Ansicht auf, daß Frankreich, da es nicht Mitkontrahent dieses Vertrages sei, über die Art der Ausführung desselben nicht mitzusprechen habe. So hätten sich — wie Marquis de Moustier auf meine ausdrückliche Frage erwiderte — Eure Exzellenz selbst darüber geäußert. Er wolle die Frage nicht näher untersuchen, wie weit das Recht eines bloßen Zeugen ginge, die loyale Ausführung des betreffenden Rechtsgeschäftes zu überwachen und zu fordern? Man könne sagen, daß die Trauzeugen nur die Legalität der Ehe zu bestätigen, aber weder das Recht noch die Pflicht hätten, die gegenseitigen Beziehungen der Ehegatten zu überwachen und darauf zu halten, daß dieselben ihre gegenseitigen Verpflichtungen erfüllten. Es sei ein großer Fehler des Herrn Drouyn de Lhuys gewesen, daß er den Prager Frieden nicht mit habe unterzeichnen, sondern dem Abschlusse desselben nur als Zeuge hätte beiwohnen wollen. Er habe sich dadurch die Möglichkeit offen halten wollen, denselben anzufechten, zugleich aber die Befugnis geschwächt, auf die strenge Innehaltung der darin bezeichneten Grenzen zu dringen.

Ich fiel hier dem Minister mit der Bemerkung ein, daß Frankreich, der Nichtunterzeichnung des Prager Friedens ungeachtet, nicht in der Lage sei, den Bestimmungen desselben seine Anerkennung zu versagen, da es die letzteren selbst vorgeschlagen habe. Marquis de Moustier gab durch seine Verwunderung zu erkennen, daß ihm die Entstehungsgeschichte des Prager Friedens unbekannt war. Ich belehrte ihn daher darüber, daß der letztere mit den vom Kaiser Napoleon selbst vorgeschlagenen Nikolsburger Friedenspräliminarien identisch sei. Ich sprach demnächst die Voraussetzung aus, daß er die Punkte, in Beziehung auf welche ihm unser Vorgehen mit dem fraglichen Vertrage nicht im Einklang zu sein schienen, mit Eurer Exzellenz hier persönlich besprochen habe, und äußerte mein Befremden, daß jetzt diesfällige Beschwerden hervorträten, während meines Wissens seit der Abreise Seiner Majestät des Königs keinerlei neue Akte vorgenommen worden seien, es sei denn solche, welche eher eine Milderung des früher eingenommenen Standpunktes enthielten.[1]

[1] Bis hierhin ist der Bericht neuerdings auch abgedruckt bei Platzhoff, Rheindorf und Tiedje, Bismarck und die Nordschleswigsche Frage 1864—1879. S. 182 ff.

Der Minister entgegnete, er habe die Pflichten der Gastfreundschaft nicht verletzen können und daher jede unangenehme Unterredung mit Eurer Exzellenz möglichst vermieden. Hiernach habe er auch ein Gespräch über die Luxemburger Angelegenheit (wahrscheinlich die Zollvereinsfrage) abgebrochen, sobald er gesehen habe, daß Eure Exzellenz durch seine Bemerkungen peinlich berührt worden wären.[1] Abgesehen hiervon seien indessen allerdings seit der Abreise Seiner Majestät des Königs Nova teils eingetreten, teils zur Kenntnis der französischen Regierung gekommen, welche hier eine große Mißstimmung erzeugten. Er erwähnte demnächst ganz im Vorübergehen der nordschleswigschen Angelegenheit, ging aber sodann ausführlicher auf das Zollparlament über, in welchem er eine kommerzielle und finanzielle Absorption der süddeutschen Staaten durch Preußen fand, nachdem letzteres die ersteren bereits in militärischer Beziehung völlig unter seine Botmäßigkeit gebracht habe. Er erklärte, daß die Minister, welche die Übereinkunft über die Erneuerung des Zollvereins abgeschlossen hätten, an ihren Souveränen Verrat geübt, die letzteren um jeden Schatten von Unabhängigkeit gebracht und in die Stellung von Vasallen Preußens versetzt hätten.

Ich warf hin, daß es nicht weise von dem französischen Kabinett sei, zu den süddeutschen Bevölkerungen, wie vor kurzem zu den Luxemburgern, zu sagen: « Vous devez mourir de faim, parce que nous sommes jaloux. »

Der Minister entgegnete mit Lebhaftigkeit, daß es ihm völlig fern liege, aus politischen Rücksichten die materiellen Interessen zu beeinträchtigen. Es wäre ein leichtes gewesen, die kommerziellen Interessen zu sichern, ohne den Buchstaben und den Geist des Prager Friedens zu verletzen. Der letztere sehe die Bildung eines Nord- und eines Süddeutschen Bundes vor. Wir hätten sehr wohl einen Norddeutschen Zollverein konstituieren und den Süddeutschen Staaten die Bildung eines selbständigen Zollvereins überlassen können.[2] Beide Zollvereine hätten demnächst Verträge miteinander abschließen können, welche jede Zollschranke zwischen ihnen beseitigt hätten.

Wenn man es dann nach der gegenwärtig eingeschlagenen liberalen Richtung für notwendig gehalten hätte, ein Zollparlament ins Leben zu rufen, so hätte man dies an einem dritten Orte Deutschlands vereinigen können. Der Zutritt süddeutscher Deputierter zu dem Norddeutschen Parlament, selbst ad hoc, nämlich zur Mitwirkung an der Zollgesetzgebung, mache aber Bayern, Württemberg, Baden und Hessen-Darmstadt zu bloßen Vasallen Preußens.

Der Minister flocht in diese Bemerkungen über die vorliegenden Rekonstruktionen des Zollvereins die bittersten Klagen über die von mir für überwunden

[1] Vgl. Nr. 504.

[2] Moustier hatte keine Ahnung davon, daß Bismarck, auf den in der Sache liegenden Zwang vertrauend, am 3. Juni 1867 genau dieselbe Sprache dem Fürsten Hohenlohe gegenüber geführt hatte: daß, wenn Bayern Bedenken trüge, dem Zollparlament zuzustimmen, Preußen vorziehe, daß man in Süddeutschland ein eigenes Zollgebiet bilde, das sich dann mit dem Norddeutschen Bunde und dem Norddeutschen Zollverein auf möglichst guten Fuß setzen könne. Preußen werde aber nicht von dem Projekte abgehen. Die Auflösung des Zollvereins werde die Folge der Nichtannahme sein. (Denkwürdigkeiten des Fürsten Hohenlohe 1, 245.)

erachtete Phase der Schutz- und Trutzbündnisse ein. Er wollte nachweisen, daß wir die süddeutschen Staaten dazu durch Drohungen gezwungen hätten, und behauptete, die bayerische Regierung habe ihm versichert, Eure Exzellenz hätten ihr die Wahl gelassen, ob sie das Schutz- und Trutzbündnis schließen oder 500 000 Untertanen verlieren wolle? In gleicher Weise beschwerten sich jetzt die süddeutschen Staaten darüber, daß Preußen sie verhindere, den süddeutschen Bund zu schließen, und sie nötige, sich dem Norddeutschen Bunde unbedingt zu unterwerfen.[1]

Marquis de Moustier bemerkte im Laufe dieses fast einstündigen Vortrages, welchen ich fast gar nicht unterbrach, wiederholt, daß er mir bloß seine vorläufigen persönlichen Eindrücke mitteile, weil ich ihm dazu einen Anlaß gegeben hätte und es ihm nützlich schiene, sich darüber mir und hierdurch mittelbar Eurer Exzellenz gegenüber vertraulich auszusprechen, ehe man von der Theorie zur Aktion, d. h. wie er sogleich erläuterte, im vorliegenden Falle zu eventuellen *observations* überginge.

Ich ersuchte den Minister, mich ebenso geduldig anzuhören, als ich ihn angehört hätte, und meinen Bemerkungen denselben Charakter einer rein persönlichen Auffassung zuzuschreiben, welchen er für die seinigen in Anspruch genommen habe. Es scheine mir nützlich, ihm diese persönliche Auffassung mitzuteilen, bevor er dem Kaiser seine Vorschläge mache, und vielleicht habe dieselbe vermöge des Anteils, welchen ich an der Entstehung der Nikolsburger Friedenspräliminarien genommen hätte, Anspruch auf eine gewisse Beachtung. Hierbei wolle ich die Grenzen, innerhalb welcher Frankreich wegen des von ihm ausgeübten Vermittleramts die Ausführung des Prager Friedens verlangen könne, um so weniger untersuchen, als sich solche nicht theoretisch formulieren ließen. Meines Wissens hätten Eure Exzellenz den Satz, daß wir gegen Österreich allein Verpflichtungen übernommen hätten, seinerzeit nur hinsichtlich der Frage der nordschleswigschen Distrikte aufgestellt. Unzweifelhaft dürfte sein, daß, wenn Österreich, der direkte Kontrahent, mit unserer Auslegung und Ausführung des Prager Friedens zufrieden wäre, Frankreich nicht befugt sein

[1] Der preußische Gesandte in Stuttgart v. Rosenberg berichtete zu dieser Bemerkung Moustiers am 20. Juli: »Ich habe derartige Beschwerden in hiesigen maßgebenden Kreisen nicht gehört; wenn Marquis Moustier diese Notizen etwa aus Stuttgart erhalten haben will, so hat sein Berichterstatter der üblen Laune der in ihrem Interesse bedrohten Hofkreise oder den Parteiargumenten der großdeutsch-radikalen Koalition größeres Gewicht beigelegt, als sie verdienen. Ich erfuhr vor kurzem, daß Marquis Moustier an demselben 27. Juni, wo er mit Graf Goltz diese bemerkenswerte Unterredung hatte, eine Depesche an den französischen Vertreter in Karlsruhe gerichtet hat, worin er seine Einwendungen gegen das Zollparlament umständlich formuliert hatte. (Vgl. Nr. 502.) Ich fragte heute den Minister v. Varnbüler, welcher durch hiesige Geschäfte am Antritt seines Urlaubs behindert wurde, aber nunmehr abgereist ist, ob Marquis Chateaurenard einen ähnlichen Auftrag ihm gegenüber ausgeführt habe. Freiherr v. Varnbüler sagte mir, daß allerdings der französische Gesandte stets dieselben Argumente gegen das Zollparlament in Anregung gebracht habe, indessen müsse er annehmen, daß dieses ohne speziellen Auftrag geschehen sei, denn Marquis Chateaurenard habe es vermieden, irgendeinen ihm gewordenen Auftrag anzudeuten, würde dies in anderem Falle wohl getan haben, schon um das Gewicht seiner Argumentation zu erhöhen.« (A. A. Berlin.)

würde, dagegen auf Grund seiner Mediation Einspruch zu tun. Es würde höchstens wie jede andere Macht Gleichgewichtsrücksichten geltend machen können. Es schiene mir aber nicht nötig, diese Prinzipienfrage näher zu erörtern, weil wir ohne Zweifel die redliche Absicht hätten, die Bestimmungen des Prager Friedens gewissenhaft zu erfüllen, und nach meiner Überzeugung bis jetzt nichts geschehen sei, was die durch denselben gezogenen Grenzen überschreite, ja sogar nach den Absichten Eurer Exzellenz nicht einmal soweit gegangen werden solle, als es meines Erachtens die letzteren gestatten würden. Dies gelte insbesondere von der Maingrenze und den sogenannten Trois-Tronçons,[1] hinsichtlich deren hier eine Auslegung Platz greife, welche weder durch den Wortlaut noch durch die Entstehungsgeschichte der auf Grund der Vorschläge des Kaisers Napoleon in das Nikolsburger Instrument aufgenommenen und von diesem in den Prager Frieden übergegangenen Sätze gerechtfertigt sei.

Ich ging nun auf jene Entstehungsgeschichte näher ein und erinnerte daran oder belehrte vielmehr den anscheinend mit diesen Tatsachen völlig unbekannten Minister der Auswärtigen Angelegenheiten darüber, daß bei den Besprechungen, welche ich in der Zeit vom 6. zum 14. Juli mit dem Kaiser Napoleon über eine von Ihm vorzuschlagende, für uns annehmbare Friedensgrundlage hatte, Seine Majestät darauf Bedacht zu nehmen wünschte, das Gewicht Süddeutschlands dem Norddeutschen Bunde gegenüber zu stärken. Der Kaiser habe zu diesem Zwecke verschiedene Kombinationen ins Auge gefaßt, welche ich als unzulässig hätte bezeichnen müssen, so die Vereinigung des Königreichs Sachsen mit Süddeutschland oder die Bildung eines unabhängigen Staats am Rhein unter der Souveränität der sächsischen Dynastie.[2] Ebenso entschieden hätte ich, in dieser Beziehung über meine Instruktionen hinausgehend, die Stipulation der Bildung zweier Parlamente, eines nord- und eines süddeutschen, sowie zweier entsprechenden Bundesversammlungen verworfen, indem ich darin eine definitive Teilung Deutschlands erkannt hätte, zu welcher wir nimmermehr die Hand bieten dürften. Der Kaiser habe hiernach nur darauf bestanden, daß es den Staaten südlich des Mains freigelassen würde, sich unter sich zu einem Bunde zu vereinigen, welcher ein selbständiges Kriegs- und Bündnisrecht genösse. In dieser Weise seien die beiden Sätze der Nikolsburger Friedenspräliminarien entstanden, von denen der erste dem eventuellen süddeutschen Bunde eine selbständige internationale Stellung eingeräumt, der zweite die nationalen Bande zwischen Nord- und Süddeutschland gewahrt und lediglich von einer freien Vereinbarung zwischen beiden abhängig gemacht hätte.[3] Die Bildung des süddeutschen Bundes sei hiernach für die süddeutschen Staaten fakultativ. Niemand könne die letzteren zwingen, sich zu einem solchen Bunde zu vereinigen, wenn sie nicht wollten. In letzterem Falle trete jeder von ihnen in die Stellung eines selbständigen Staates zurück, welcher sich nach freiem Ermessen mit dem Norddeutschen Bunde, mit Frankreich oder Österreich oder irgendeiner anderen Macht verbinden könne. Vielleicht gehe Eurer Exzellenz Interpretation, jeden-

[1] Das Schlagwort von den drei Stümpfen (Nordbund, Süddeutschland, Österreich), in die die vormalige Einheit des Deutschen Bundes zerschlagen sei.

[2] Vgl. Bd. 1, 353 Anm. [3] Vgl. Nr. 212.

falls das gegenwärtige Programm der Königlichen Regierung nicht so weit; aber nach meiner persönlichen Auffassung, welche im vorliegenden Falle ein gewisses Gewicht beanspruchen könne, liege so die Frage rechtlich. Durch die Nikolsburger und Prager Stipulationen hätten wir uns nur das Recht versagt, mittels der separaten Friedensschlüsse den süddeutschen Staaten Bedingungen aufzuerlegen, welche die Bildung eines international unabhängigen süddeutschen Bundes ausgeschlossen haben würden. Aber selbst wenn ein solcher zustande gekommen wäre oder noch zustande kommen könnte, stände die gegenwärtige Übereinkunft über die Erneuerung des Zollvereins mit jenen Stipulationen nicht im Widerspruch. Vielmehr gehöre dieselbe recht eigentlich in die Kategorie der nationalen Bande, deren Feststellung im Wege freier Vereinbarung ausdrücklich vorbehalten worden sei. Es habe niemandem einfallen können, ein Werk zerstören zu wollen, welches seit Jahrzehnten vor der Auflösung des Deutschen Bundes, unbeschadet des letzteren und neben demselben bestanden habe. Was die neue Organisation des Zollvereins anbetreffe, so sei auch diese schon lange Zeit vor den vorjährigen Ereignissen ins Auge gefaßt worden. Jedermann habe das bisherige Verhältnis, wonach für jede Tarifänderung Einstimmigkeit notwendig war, als unhaltbar erkannt. Der Widerstand der süddeutschen Staaten gegen den preußisch-französischen Handelsvertrag habe die Unzulässigkeit dieses Zustands in das hellste Licht gestellt. Nicht minder sei längst die Anomalie empfunden worden, daß tatsächlich den Landesvertretungen die Mitwirkung bei den wichtigsten Finanzfragen, nämlich bei der Feststellung der Zollsätze, entzogen war, indem sie nur die Wahl hatten, nachträglich pure zuzustimmen oder einem zwischen zahlreichen Regierungen mühsam zustande gebrachten Vertrage ihre Genehmigung zu versagen. Der Ruf nach einem Zollparlament sei deshalb ebenso alt, wie der nach einem deutschen Reichsparlament. Man habe die beiden angedeuteten Übelstände bei der letzten Erneuerung des Zollvereinsvertrages beseitigen wollen. Man habe aber damals froh sein müssen, die Ratifikation des preußisch-französischen Handelsvertrages zu erlangen. Die Suspension der Zollvereinsverträge infolge des Krieges und die bloß provisorische Erneuerung derselben auf sechs Monate hätte nun die willkommene Gelegenheit geboten, die so wünschenswerte und ganz den kommerziellen Interessen der Nachbarmächte entsprechende Reform in der Organisation einzuführen, wie solche sich aus der Übereinkunft vom 4. Juni ergebe und durch das Protokoll vom 18. Juni im Interesse der Autonomie Bayerns modifiziert zu sein scheine. Wenn mir der Minister sage, wir hätten ein gesondertes Zollparlament ins Leben rufen können, so müsse ich bemerken, daß wir bereits Landeskammern und ein Reichsparlament hätten und die Hinzufügung eines dritten Parlamentes zu diesen beiden Vertretungen einen so komplizierten Mechanismus herstellen würde, daß sich damit nicht regieren ließe.

Marquis de Moustier unterbrach mich während der vorstehenden Auseinandersetzung durch den wiederholten Versuch des Nachweises, daß wir den süddeutschen Staaten die Schutz- und Trutzbündnisse bei den Friedensschlüssen aufgezwungen und dadurch die Bildung des süddeutschen Bundes von vornherein unmöglich gemacht hätten. Im Monat August habe Freiherr von Perglas

dem Kaiser Napoleon ein eigenhändiges Schreiben des Königs von Bayern überreicht, durch welches der letztere den Schutz des ersteren wegen der ihm angedrohten Gebietsverluste erbeten habe. Als die geheimen Verträge bekannt geworden seien, habe daher der Kaiser geäußert, die letzteren müßten antedatiert sein, da es sich sonst nicht erklären lasse, wie der König von Bayern in demselben Augenblicke den Schutz Frankreichs habe anrufen können, wo sein Bevollmächtigter in Berlin das Schutz- und Trutzbündnis unterzeichnet habe.[1] Die Sache sei aber einfach die, daß Freiherr von der Pfordten, von Eurer Exzellenz geängstigt, das Resultat der französischen Vermittelung nicht abzuwarten gewagt habe.

Ich habe diese Auffassung entschieden bestritten. Ich machte darauf aufmerksam, daß Württemberg, welches mit Gebietsverlusten nicht bedroht worden sei und nicht habe bedroht werden können, zuerst um das Schutz- und Trutzbündnis gebeten habe (worauf Marquis de Moustier bemerkte, daß Freiherr v. Varnbüler nichts als ein preußischer Prokonsul sei); daß demnächst Baden, endlich Bayern nachgefolgt sei, woraus sich die von den süddeutschen Staaten ausgegangene Initiative von selbst ergebe. Was insbesondere Bayern anbetreffe, so hätten Eure Exzellenz mir lange vor dem Abschlusse des Schutz- und Trutzbündnisses die Ansicht ausgesprochen, daß es nützlicher sei, uns diesen Staat durch Schonung zum Freunde zu machen, anstatt dort durch die Entziehung von verhältnismäßig nicht so wertvollem Gebiete einen unauslöschlichen Haß gegen uns hervorzurufen. Ich sei dieser Ansicht um so mehr beigetreten, als der Kaiser Napoleon mir den Wunsch ausgesprochen habe, daß wir auf die fragliche größere Gebietsabtretung, ebenso wie auf die Annexion von Oberhessen verzichteten. Beides hätten wir zugegeben, und es sei daher von Zwang nicht die Rede gewesen, wie dieses schon der Umstand beweise, daß wir Hessen-Darmstadt kein Bündnis auferlegt hätten.

Schließlich habe ich den Marquis de Moustier noch eindringlich darauf aufmerksam gemacht, daß die Einigung Deutschlands eine bloße Zeitfrage sei und es den Interessen einer weitsehenden französischen Politik entsprechen würde, sich mit dieser Tatsache zu befreunden. Wenn Frankreich, wie ich annähme, die letztere nicht durch einen Krieg verhindern wolle, so würde es weise handeln, indem es sich auch aller sonstigen Hemmnisse enthielte. Jeder Artikel der «France» oder des «Étendard» beschleunige den deutschen Einigungsprozeß; noch mehr würden es diplomatische Vorstellungen tun, und zwar in einem Maße, welches weit über die nach dem inneren Bedürfnisse Deutschlands bemessenen Wünsche Eurer Exzellenz hinausginge. Es liege dieses in der Natur der Dinge. Keine Nation könne es sich auf die Dauer gefallen lassen, daß sich eine andere Nation in ihre inneren Angelegenheiten mischen, ihre Konstituierung überwachen, ja sie sogar verhindern wolle, ihre materiellen Interessen nach ihrem Bedürfnis frei zu regeln. Jeder solche Versuch müsse die deutsche Nation ver-

[1] Vgl. Nr. 252, 266, 279. Tatsächlich hatte Baron Perglas mit dem Schreiben des Königs vom 3. August 1866 in der Zeit vom 7.—13. August vergeblich auf eine Audienz bei dem Kaiser Napoleon gewartet. Erst nach dem Umschwung in Berlin kam es am 14. August zum Empfang.

anlassen, sich fester zusammenzuschließen. Wolle das französische Kabinett dies, so möge es seiner Presse freien Lauf lassen und womöglich noch diplomatische Noten hinzufügen. Ich könne ihn aber versichern, daß, wenn wir einerseits nicht den Wunsch empfänden, den fraglichen Prozeß zu beschleunigen, vielmehr darin nur notgedrungen der nationalen Strömung folgten, doch andererseits die in der Luxemburger Angelegenheit gemachten Konzessionen die letzte Grenze der Nachgiebigkeit bezeichneten, welche wir Anforderungen des Auslandes gegenüber zeigen könnten.

Diese Bemerkungen schienen nicht ohne Eindruck auf den Minister zu bleiben, welcher mir versicherte, daß die Regierung noch keinerlei Entschlüsse über den einzuschlagenden Gang gefaßt habe und er eben deswegen bis jetzt habe Abstand nehmen müssen, auf die Presse, sei es in der einen, sei es in der anderen Richtung einzuwirken.

Eure Exzellenz werden aus Vorstehendem geneigtest ersehen, daß das französische Kabinett sich von neuem mit der Frage beschäftigt, welche Stellung es dem Gange der deutschen Angelegenheit gegenüber einnehmen, ob es der Präponderanz Preußens, zunächst diplomatisch, womöglich im Bunde mit Österreich, schließlich auch nötigenfalls auf kriegerischem Wege entgegentreten oder die neue Schöpfung akzeptieren wolle?

Prinz Napoleon klagte gegen mich schon vor einigen Tagen darüber, daß die Regierung nicht wisse, was sie wolle. Sie habe nur die Wahl zwischen zwei Wegen: entweder Befreundung mit dem unter Preußen einheitlich konstituierten Deutschland als einer unvermeidlichen Tatsache oder Bekämpfung des letzteren nötigenfalls mit den Waffen. Sie könne sich aber weder zu dem einen noch zu dem anderen entschließen und falle infolgedessen aus einer Inkonsequenz in die andere.

Ob und wann der Kaiser Napoleon einen solchen Entschluß fassen werde, muß ich dahingestellt sein lassen. Schwerlich vor dem österreichischen Besuche. Inzwischen neigt er in Übereinstimmung mit der großen Masse der Nation zum Frieden, während mächtige Einflüsse in seinen Umgebungen, vielleicht auch unter seinen Ministern, auf eine Haltung hindrängen, welche den Bruch zu einer bloßen Zeitfrage machen würde.

494.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 2 juillet 1867, 4^{30} p. m.

L'Empereur Napoléon à Sa Majesté l'Empereur: « La terrible nouvelle[1] que Nous venons de recevoir nous plonge dans une vive douleur. Je déplore tout en l'admirant, l'énergie qu'a montrée l'Empereur Maximilien en voulant lutter

[1] Die Nachricht von der Erschießung des Kaisers Maximilian am 19. Juni 1867 war erst am 2. Juli in Paris eingetroffen.

seul contre un parti qui n'a vaincu que par la trahison et je ne puis me consoler d'avoir, avec les meilleures intentions, contribué à un si déplorable résultat. Que Votre Majesté reçoive l'expression la plus sincère de mes profonds regrets.

Napoléon.[1]

495.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, den 3. Juli 1867

Ehe ich die Ehre hatte, Euer Durchlaucht Aufträge unter Nr. 233 vom 28. Juni zu erhalten, war ich schon in der Lage gewesen, die Ansichten und Eindrücke der französischen Regierung über die neuen Zollvereinsverträge kennen zu lernen.

Bereits am 19. d. v. M., in einer Soiree im Hotel des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten, hatte mir Marquis Moustier einige Bemerkungen über seine desfallsigen Eindrücke gemacht (Depesche Nr. 268) und sich vorbehalten, mit mir darüber eingehend zu sprechen. Ich benutzte deshalb die erste Gelegenheit, die sich inzwischen bot, und besuchte den Minister an seinem letzten Empfangstage, am 27. v. M.

Vorstehendes wird Euer Durchlaucht zur Überzeugung dienen können, daß der Anschein vollkommen vermieden ist, den ich nach der geehrten Instruktion vom 28. v. besonders zu beachten hatte, indem die Initiative der Beurteilung und Erörterung von seiten des Ministers ausging, und als ich mit Instruktionen noch nicht versehen war.

Allerdings hat die Nachricht vom Abschlusse der neuen Zollvereins-Verträge in Berlin die französische Regierung und die öffentliche Meinung in Frankreich empfindlich und unlieb berührt, wie auch die hiesige Presse bekundet, auf welche ich mich mit Belegen in Nr. 268 zu beziehen die Ehre hatte.

Marquis Moustier äußerte mir schon am 19. v. abends sein Erstaunen und seine Enttäuschung darüber, daß sich Bayern und die süddeutschen Staaten auch hier wieder hätten verleiten und zu Konzessionen drängen lassen, welche ihre Selbständigkeit, wie seine Ansicht war, wesentlich beeinträchtigen. Er machte, als ich ihn am letzten Donnerstage besuchte, insbesondere den süddeutschen Staaten den Vorwurf, nicht stärkeren Widerstand den preußischen Anträgen bezüglich des Eintritts in das norddeutsche Parlament geleistet zu haben, und nicht vielmehr, mit Eklat und offizieller Berufung auf den Prager Vertrag und was dahin bezüglich ist, wenigstens auf die Bildung eines eigentlichen gesonderten Zollparlamentes bestanden zu haben, welches, wie der Minister sagte, » seinen Sitz ebensogut in Bamberg und Würzburg als in Berlin zu nehmen be-

[1] Vgl. Telegramm Metternichs vom 2. Juli 9^{40} p. m.: « La douleur de l'Empereur et de l'Impératrice est profonde; je les ai vu pleurer et se désoler d'un résultat qui entraîne jusqu'à un certain point leur *responsabilité*, » und seinen Bericht vom 4. Juli: « L'Empereur et l'Impératrice sont dans un état de désolation fort compréhensible. On ne peut être (que) touché de voir l'Empereur si désespéré d'avoir contribué à un aussi horrible dénouement en engageant l'Empereur Maximilien à accepter cette couronne d'épines. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

rechtigt gewesen wäre«.[1] Der Minister hatte in dieser Beziehung auf mehr Widerstand von seiten Bayerns gerechnet, welcher, wie er beifügte, wenn er sich öffentlich bekundet hätte, lebhafte Unterstützung von anderen Mächten gefunden haben würde, der Preußen hätte Rechnung tragen müssen; er frug mich in dieser Beziehung, ob ich meiner Regierung berichtet hätte, wie günstig gerade desfalls die Chancen für Bayern gewesen seien, welche Bemerkung er mir damals mit besonderer Absicht gemacht habe.

Indem ich dem Minister erwiderte, daß ich die Bedeutung seiner Äußerung nicht verkannt und dieselbe meiner Regierung nicht hätte ignorieren lassen (Depesche Nr. 243), verwies ich ihn aber auf die politische Lage im allgemeinen und auf die Bayerns speziell, auf die natürlichen Konsequenzen der vorjährigen Ereignisse, und bezüglich der letzten Zollverhandlungen auf den Umstand, daß Bayern allein stand, daß die anderen süddeutschen Staaten ihre adhésion zur neuen Übereinkunft ohne Bedenken schon früher erklärt hätten, daß aber eine isolierte Stellung Bayerns außerhalb des Zollvereines wohl als nicht möglich erachtet werden müsse. Ich hatte mich daher ziemlich übereinstimmend mit den Instruktionen vom 28. v. M. geäußert, die mir damals noch nicht zugekommen waren. Da ich auch den Punkt gegen die Ansicht des Marquis Moustier hervorhob, daß Preußen Forderungen Bayerns in anderer Richtung als seine (Preußens) Anträge nicht nachgegeben haben würde und meine Regierung mit dem Ausschluß aus dem Zollvereine faktisch bedroht gewesen sei, ohne Äquivalent hiefür, wollte der Minister mir diese Befürchtung nicht zugeben und wiederholte mir, daß Preußen bei entschiedenerem Widerstande der süddeutschen Staaten deren Interessen und Selbständigkeit besser achten würde. Auf meine Frage, ob sich Frankreich bei Anwesenheit des Herrn v. Bismarck in Paris nicht bestimmte Zusicherungen habe geben lassen, daß der Vertrag von Prag in bezug auf Süddeutschland geachtet werde, antwortete mir der Minister, daß der »König von Preußen« ihm die bündigsten Versicherungen in dieser Hinsicht, zur Beruhigung von Frankreich, gegeben habe, aber auch beigefügt hätte, daß Preußen sich dem Drängen der süddeutschen Staaten nicht erwehren könne.

Marquis Moustier verkennt nicht die Stellung und Aufgabe Bayerns gegen die wankelmütige Haltung Württembergs und die Zustände in Baden, dessen Großherzog, müde von der Last seiner Krone,[2] ungeduldig oder geneigt sei abzudanken, leider aber wohl lieber zugunsten Preußens als etwa des »Königs von Hannover!«

Der Minister hat keine eigentlichen Vorstellungen gegen Bayern formulieren wollen, sondern in einer vertraulichen Erörterung in freundlichstem Tone und nicht ohne Humor, wie die Auslassung wegen Baden bekundet, zog er in Betracht l'ensemble des États du midi de l'Allemagne und bedauerte wiederholt, daß deren übereilte Politik — jetzt und im August 1866 —, ihre Schwäche und ihr Mangel an Vertrauen auf andere Mächte schuld an ihrer gegenwärtigen Lage wären . . .

[1] Diese etwas kindlichen Vorstellungen sind zugleich als Insinuationen für das bayrische Selbstbewußtsein gedacht.

[2] Vgl. dazu S. 362, Anm. 2.

496.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, den 6. Juli 1867

Ein Besuch, welchen ich vor einigen Tagen dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten machte, bot mir die Gelegenheit, auf die Erörterung zurückzukommen, über welche Euer Durchlaucht meinen Bericht unter Nr. 288 vom 3. l. M. erhalten haben werden.[1]

Ich war in der Lage, Marquis Moustier die Gesichtspunkte zu wiederholen und näher zu beleuchten, welche die Königliche Regierung beim Abschlusse der neuen Zollvereins-Übereinkunft geleitet haben, und bemühte ich mich vorzüglich, ihn über die Organisation des »Zollparlamentes« aufzuklären, wobei aber der Minister auf seinen Ansichten beharrte, die ich in Nr. 288 berichtete, und mir den Umstand vorhielt, daß im Norddeutschen Bunde keine gesonderten Wahlen für das Zollparlament stattfänden, vielmehr die Mitglieder des Reichstages des Norddeutschen Bundes mit Zuziehung von Abgeordneten der süddeutschen Staaten dies Parlament bildeten.

Marquis Moustier beurteilt den Abschluß der geheimen Verträge vom August vorigen Jahres mit Bayern und den anderen süddeutschen Staaten als Verletzung des Prager Vertrages, respektive der Nikolsburger Präliminarien, wie er mir in dieser und früheren, vertraulichen, Unterredungen wiederholt angedeutet oder vielmehr erklärt hat, und auch die gegenwärtigen Vereinbarungen Preußens auf dem Zollgebiete mit den süddeutschen Regierungen widersprechen nach seiner Ansicht dem Texte und dem Geiste des Prager Vertrages, wobei aber der Minister mehr über die Haltung dieser letzteren Regierungen klagt, als ihn bindende Vorwürfe gegen Preußen formuliert.

Der Minister sagte mir bei dieser Gelegenheit, daß auch das Wiener Kabinett, desfalls von den süddeutschen Regierungen befragt, in der neuen Zollvereins-Übereinkunft einen den Prager Vertrag verletzenden Übergriff erblicke und diese seine Ansicht hieher vertraulich mitgeteilt habe,[2] und er mir unter gleichem Vorbehalte anvertraue.

Die Übereinstimmung der hiesigen desfallsigen Ansichten lag mir notorisch vor, ohne daß ich mich hier darüber äußern kann, welche Folge die kaiserlich französische Regierung ihren Auffassungen geben werde. Ich bemerke zugleich in diesen Tagen einen intimen Verkehr zwischen der französischen und dänischen Regierung bezüglich der Angelegenheit Nordschleswigs, welche letztere gleichfalls auf die zukünftige Haltung Frankreichs gegen Preußen wesentlichen Einfluß haben wird.[3]

[1] Nr. 495.

[2] Vgl. Nr. 488 Anm.

[3] Vgl. Nr. 503, 505.

497.

Graf Flemming an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Baden, den 8. Juli 1867

... Ich habe die Depesche Nr. 92 vom 20. v. M.,[1] den Aufenthalt Seiner Majestät unseres Allergnädigsten Königs in Paris betreffend, dem Präsidenten v. Freydorf vorgelesen, und jüngst auch Gelegenheit gehabt, ihren Inhalt direkt zur Kenntnis des Großherzogs zu bringen. Der Großherzog teilte mir bei dieser Gelegenheit Mehreres aus den Gesprächen mit, die er im vorigen Monat mit dem Kaiser Napoleon gehabt hat.[2] Er hob folgendes hervor:

1. Der Kaiser habe sich über den Zollvereins-Vertrag vom 4. v. M. zwar nicht befremdet gezeigt, aber des Zollparlaments in einer Weise erwähnt, welche die Besorgnis verraten habe, daß dasselbe den Charakter einer politischen Vertretung annehmen möge, was, wie der Kaiser betont, namentlich dadurch herbeigeführt werden würde, wenn es periodisch einberufen werden sollte. In betreff dieses Punktes habe er, der Großherzog, sich darauf beschränkt zu bemerken, daß das Zollparlament zunächst bestimmt sei, die bisherigen Zollkonferenzen zu ersetzen.

2. Hinsichtlich des Verhältnisses von Süddeutschland zum Norddeutschen Bunde habe der Kaiser geäußert, man stelle ihm die Sache preußischerseits so vor, daß es Süddeutschland überlassen bleibe, den engeren Anschluß zu verlangen; wenn es darauf dringe, werde man seitens des Norddeutschen Bundes seinen Wünschen nicht entgegen sein. Nun sei aber doch bekannt, daß man in Süddeutschland den Eintritt nicht wolle. Er frage deshalb, wie sich das Verhältnis also gestalten solle, und ob nicht doch vielleicht ein Südbund möglich sei.

Der Großherzog hat darauf erwidert, das Streben in Süddeutschland sei allerdings auf möglichst enge Vereinigung mit dem Norden gerichtet, auch sei zu erwarten, daß sie nicht ausbleiben werde. Angenommen, daß ein Südbund überhaupt ausführbar sei, lasse er sich nur unter der Voraussetzung und mit dem

[1] Nr. 490.

[2] Über den Besuch des Königs Ludwig II. von Bayern in Paris, der in der Zeit zwischen dem 20. und 29. Juli stattfand, ist verhältnismäßig nur wenig zu ermitteln. Der König erzählte nach der Rückkehr dem Fürsten Hohenlohe, der Kaiser habe ihn gewarnt, sich nicht zu tief mit Preußen einzulassen. (Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig Hohenlohe 1, 256.) Der preußische Gesandte in München, Graf Werthern, berichtete am 7. August: »Man erzählt mir heute, die Reise des Königs von Bayern nach Paris sei doch nicht so ohne allen politischen Nachklang geblieben, als man anfänglich behauptete. In Pierrefonds habe er seine Bewunderung der gotischen Bogen sehr lebhaft ausgedrückt. Hieran anknüpfend habe ihm der Kaiser bemerkt, er freue sich dieser Anerkennung, die andere Souveräne, die auch in Pierrefonds gewesen, nicht in gleichem Maße geteilt; überhaupt finde er, daß der König der wahre Träger und Repräsentant des deutschen Genies sei, der Mann der Zukunft Deutschlands; er möge sie ruhig erwarten, da die Berliner Aspirationen doch früher oder später wieder zerfallen würden. Bei seiner Rückkehr nach München habe nun der König nach der Bibliothek geschickt und studiere jetzt eifrig das Zeremonial der Kaiserkrönungen des weiland heiligen Römischen Reiches.« (A. A. Berlin.)

Zweck denken, daß er sich sofort mit dem Norddeutschen Bunde durch ein festes nationales Band verknüpfe. Für sich allein sei er nicht lebensfähig und jede andere Verbündung desselben, namentlich die mit Österreich, ausgeschlossen. Der Großherzog hat hierbei daran erinnert, daß der Kaiser Napoleon in Italien eine gleiche nationale Einigung selbst unterstützt habe, und daß ein ähnliches Verhältnis auch in der Schweiz bestehe. — Hierauf habe der Kaiser erwidert, daß in Italien sich die Tendenz zu allgemein nationaler Verbindung kundgegeben habe, während die Ereignisse des vorigen Jahres in Deutschland im Grunde genommen nur zu einer Vergrößerung Preußens geführt hätten. Er hat hieran

3. die Bemerkung geknüpft, daß die dem Norddeutschen Bunde beigetretenen Fürsten doch eine wesentliche Schmälerung ihrer Souveränitätsrechte erfahren hätten. Vom Großherzog ist hierauf entgegnet worden, er könne nicht finden, daß die gedachten Fürsten jetzt ungünstiger gestellt seien; denn ihre frühere Militärhoheit sei doch nichts anderes als Schein gewesen; sie hätten immer die Notwendigkeit gefühlt, sich auf größere Kräfte zu stützen, und die wahre Bedeutung ihrer eigenen habe das vorige Jahr klar genug erwiesen. Was aber das Recht der diplomatischen Vertretung nach außen betreffe, dessen sie sich als Glieder des Norddeutschen Bundes entäußert hätten, so habe dasselbe häufig nur als Mittel zu Intriguen gedient, und seien die Nachteile, die es erzeugt, größer gewesen als die Vorteile.

Der Großherzog sagte mir, daß der Eindruck, den er aus seinen Unterhaltungen mit dem Kaiser Napoleon über die deutschen Angelegenheiten gewonnen habe, im ganzen demjenigen entspreche, welcher in der Depesche Eurer Exzellenz wiedergegeben sei.[1] Seiner Überzeugung nach habe die nationale einheitliche Entwicklung Deutschlands keinen Feind in dem französischen Kaiser; derselbe habe vielmehr volles Verständnis und vielleicht sogar Empfänglichkeit dafür, und würde, wie er glaube, wenn die Initiative zum Anschluß des Südens an den Norden von den Südstaaten ausgehe und damit nicht zu sehr geeilt werde, den Dingen ruhig zusehen.[2]

Ich erwähne zum Schluß noch, daß in Gegenwart des Marschalls Niel auch der Festung Rastatt Erwähnung geschah, und daß der Kaiser den Großherzog ersuchte, dem Marschall die Versicherung zu wiederholen, daß Rastatt gegenwärtig keine Besatzung von 20 000, sage zwanzigtausend, Mann habe und daß dieselbe nicht zum Teil aus Preußen bestehe, was ihm, dem Kaiser, angeblich bis dahin nicht gelungen war, seinem Kriegsminister auszureden!! Seine Königliche Hoheit fügten hinzu, daß der Kaiser ihm übrigens nicht verhehlte, wie es in Frankreich einen peinlichen Eindruck machen würde, falls Rastatt eine preußische Besatzung erhielte, und wie er in diesem Sinne sich auch gegen Seine Majestät den König ausgesprochen habe.

[1] Nr. 490.

[2] Die Korrektur dieser optimistischen Auffassung sollte nicht lange ausbleiben, vgl. Nr. 502.

498.

Kaiser Napoleon III. an Kaiser Franz Joseph

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Palais des Tuileries, le 11 juillet 1867

Monsieur mon frère

La lettre que Votre Majesté m'a écrite le 8 juillet m'a vivement touché; malgré la douleur qui l'accable, elle a encore la bonté de penser à l'affliction des autres et elle trouve des paroles affectueuses pour adoucir mes trop légitimes regrets.

La catastrophe arrivée au Mexique nous a causé, à l'Impératrice et à moi, le plus profond chagrin. Je n'aurais jamais cru les républicains mexicains si barbares et si dénaturés; j'espère que le sang répandu retombera sur leur tête; j'espère surtout que ce funeste événement marquera le terme des malheurs qui accablent depuis longtemps la famille de Votre Majesté. La providence nous éprouve quelquefois pendant longtemps pour nous combler ensuite de ses faveurs. Il en sera ainsi pour Votre Majesté, c'est un de mes vœux les plus chers. Dans ces tristes circonstances la pensée que Votre Majesté se voit dans la nécessité bien naturelle de renoncer au (?) voyage qu'elle se proposait de faire à Paris avec l'Impératrice ajoute encore à nos regrets. Nous nous étions réjouis vivement à l'idée d'une entrevue qui aurait resserré les liens qui nous unissent, car aujourd'hui, je le répète avec bonheur à Votre Majesté, rien ne nous divise et tout doit nous rapprocher.

Je renouvelle à Votre Majesté l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère

Napoléon

499.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 juillet 1867

L'Empereur et l'Impératrice ont sérieusement pensé à se rendre à Vienne. De tout ce qu'Ils m'ont dit ce matin, j'ai pu induire qu'Ils n'ont pu encore prendre une résolution à ce sujet.[1]

Leurs phrases sur les inconvénients que ce voyage pourrait avoir en ce que l'opinion publique se laisserait peut-être entraîner à des suppositions à perte de vue touchant le côté politique de cette visite, m'ont semblé peu justifiables de même que la crainte exprimée par Leurs Majestés de troubler la douleur de la Famille Impériale.

[1] Fürst Metternich hatte schon am 4. Juli in einem eigenhändigen Privatbrief angeregt: »Mir kommt es vor, daß Kaiser Napoleon nun den ersten Besuch selbst machen sollte. Es wäre gleichsam eine Sühne und eine natürliche Aufmerksamkeit, die sowohl in der hiesigen als in unserer öffentlichen Meinung den besten Eindruck machen würde.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

J'ai franchement dit que selon moi cette question était de celles qu'une initiative prise dans un sentiment personnel et un procédé délicat et touchant, mais très naturel d'ailleurs, pouvaient suffisamment expliquer. Ceci n'étant en somme que matière à appréciation individuelle, j'ai ajouté que je n'avais pas à émettre mon opinion à cet égard.

L'Impératrice a été plus près de la vérité en me disant franchement ceci:

« Pour moi ce sera la chose la plus pénible du monde de me trouver en face d'un frère et d'une mère à la douleur desquels j'ai contribué en poussant à l'expédition du Mexique.

« Si je connaissais déjà l'Empereur, l'Impératrice et l'Archiduchesse Sophie il y a longtemps, que je me serais précipitée sur leurs mains pour leur témoigner des sentiments sur lesquels Ils ne peuvent se méprendre.

« Ne les connaissant pas j'ai peur de passer pour trop froide ou pour trop tragique. »

Comme je connais le caractère de l'Impératrice en disant cela, elle a dit *vrai*.

Je lui ai adressé en particulier quelques paroles qui lui ont fait impression. Je l'ai notamment assurée que cette douleur commune des deux Familles Souveraines ne laisserait certainement d'autre impression que le souvenir de toute communauté de ce genre qui *rapproche* plus qu'elle ne saurait éloigner.

Je sais que l'Empereur a été personnellement très sensible à la lettre de notre Auguste Maître, — Il en a été profondément touché.

Je ne reviendrai pas sur la question du voyage de quelque temps, — dès qu'une résolution définitive sera prise je Vous en avertirai.

500.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 juillet 1867

Il est fort question depuis quelques jours de crise ministérielle. Je n'y crois pas beaucoup quoique je m'aperçoive d'un grand remue-ménage des ministres entre eux.

On m'assure que le Marquis de La Valette aurait présenté à l'Empereur Napoléon un long mémoire sur la situation extérieure et intérieure de la France. Dans ce mémoire le ministre de l'intérieur arriverait à cette conclusion:

« L'Empereur doit dès aujourd'hui se décider pour la guerre ou pour la paix. »

Sa Majesté aurait trouvé cette conclusion inepte et aurait répondu à ce mémoire par une fin de non-recevoir pure et simple.

De là bouderie de la part de Mr. de La Valette qui aurait en outre demandé à son collègue Mr. Rouher de l'appuyer auprès de l'Empereur et de lui laisser échanger le ministère de l'intérieur contre celui des affaires étrangères.

Mr. de Moustier aurait eu vent de tout cela et se serait ligué avec Mr. Rouher contre le ministre de l'intérieur.

Le fait est que le ministre des affaires étrangères devient de plus en plus invisible. Voilà près de quinze jours que je n'ai pu l'approcher; mes collègues sont de plus en plus indignés d'être aussi mal traités.

Dans ces conditions si anormales il nous est presqu'à tous impossible de faire de la politique et Votre Excellence ne m'en voudra pas de mon *silence forcé* à cet égard.

501.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 15 juillet 1867, 5^{25} p. m.; arr. 7^{40} p. m.

L'Empereur Napoléon et l'Impératrice ont l'intention de se rendre dans le courant d'août faire une visite de condoléance à la Famille Impériale. Ils ne veulent pas aller à Vienne pour ne pas être forcés d'aller à Berlin et à St. Pétersbourg et désireraient se rendre incognito à Salzbourg pour y passer quelques jours dans le plus grand calme avec la Famille Impériale. Le plus grand secret recommandé expressément par l'Empereur pour éviter les intrigues prussiennes et une excitation inopportune de l'opinion publique. Sa Majesté m'a dit tenir beaucoup à cette entrevue qui devra conserver le caractère le plus intime et amener des résultats *salutaires et importants*.[1]

502.

Minister v. Freydorf an Freiherrn v. Schweizer

Kopie. A. A. Berlin

Karlsruhe, den 16. Juli 1867

Es liegt mir daran, Eurer Exzellenz zu Ihrem Benehmen von dem Inhalt einer Unterredung Kenntnis zu geben, die ich am 9. und 12. d. M. mit dem interimistischen Kaiserlich französischen Geschäftsträger, Baron v. Montgascon, hatte.[2]

[1] Am 15. Juli, 12^{35} p. m. telegraphierte Fürst Metternich: « En relisant ma lettre particulière Votre Excellence verra que j'ai encouragé le voyage. J'ai fait de plus comprendre que si je n'émettais pas plus nettement mon opinion, c'était parce que je désapprouvais une hésitation que je soupçonne provoquée par des conseils qui nous sont encore plus ou moins hostiles et dont j'entretiendrai depuis dès que je m'en serai assuré. Je reverrai l'Empereur.» (H. H. u. St. Arch. Wien.) Die Abreise Napoleons und Eugenies wurde dann zuerst auf den 6. oder 7. August in Aussicht gestellt; am 3. bzw. 5. August teilte Metternich mit, daß das Kaiserpaar am 17. August aufbrechen, am 18. in Salzburg eintreffen und am 23. August wieder abreisen werde.

[2] Eine vorläufige Mitteilung über die Unterredung findet sich in dem Bericht des preußischen Gesandten in Karlsruhe, Grafen Flemming, an Bismarck vom 13. Juli 1867: »Herr v. Freydorf sagte mir, daß die Depesche ... ihm den Eindruck einer impertinenten Einmischung des Kaiserlichen Gouvernements in die deutschen und speziell badischen inneren Angelgenheiten gemacht und daß er Herrn v. Montgascon seine Empfindung darüber um so weniger verhehlt habe, als derselbe sich gemüßigt gesehen, in der Unterhaltung Äußerungen fallen zu lassen, welche diesen Eindruck noch hätten steigern müssen.« (A. A. Berlin.)

Derselbe hatte die Mitteilung des Inhalts einer Depesche des Marquis von Moustier vom 27. v. M. (wahrscheinlich einer Zirkulardepesche an die Kaiserlichen Gesandten bei den süddeutschen Höfen) ursprünglich auf die Ankunft des Kaiserlichen Gesandten, Grafen Mosbourg, ausgesetzt, und eröffnete mir dieselbe erst, nachdem Marquis de Moustier sich nach dem Eindruck erkundigt hatte, den diese Mitteilung gemacht habe, und nachdem sich die Ankunft des Grafen Mosbourg, der soeben erst in Baden eingetroffen ist, über Erwarten verzögert hatte.

Die Depesche wurde nicht verlesen, auch auf Verlangen keine Abschrift gegeben. Baron Montgascon teilte nur einzelne Stellen wörtlich mit, um mich von der Übereinstimmung seiner Eröffnungen mit deren Inhalt zu überzeugen.

Baron Montgascon leitete die Unterhaltung mit der Erwähnung des offiziösen Artikels der »Karlsruher Zeitung« vom 3. Juli d. J. ein, worin die Nachricht anderer Zeitungen über Gespräche Seiner Königlichen Hoheit des Großherzogs mit Seiner Majestät dem Kaiser[1] und dessen Ministern desavouiert wird. Baron Montgascon schien irgendeinen Sinn in diesen Artikel hineingelegt zu haben, der nicht darin liegt, schien darüber an Marquis Moustier berichtet, jedoch, da man in Paris ohne Zweifel Sinn und Zweck des Artikels richtig erkannte, keine entsprechende Weisung erhalten zu haben.

Baron Montgascon fuhr fort, es liege seiner Regierung daran, daß die Großherzogliche Regierung ihrer Bevölkerung nicht glauben mache, die Kaiserliche Regierung habe über das Verhältnis der süddeutschen Staaten zum Norddeutschen Bunde andere Gedanken und Gefühle, als von denen sie wirklich beseelt sei, und hierüber gebe die Depesche Auskunft, deren Inhalt mir mitzuteilen er beauftragt sei.

Baron Montgascon beklagte zunächst namens der Kaiserlichen Regierung die reißenden Fortschritte, welche der Anschluß der süddeutschen Staaten an Norddeutschland mache. Obgleich der Ausdruck nicht gebraucht wurde, daß durch die bezüglichen Vorgänge der Art. IV des Prager Friedens vom 23. August 1866 verletzt sei, schien man zu glauben, daß ein engerer Anschluß Süddeutschlands an Norddeutschland gegen Wortlaut und Sinn des Prager Friedens verstoße.

Die Depesche vom 27. v. M. (hier wurde deren Wortlaut verlesen) bedauerte sodann, daß die süddeutschen Staaten in demselben Momente, in dem ihnen der Prager Vertrag gestattet habe, sich unter sich zu einigen und eine unabhängige, internationale Existenz zu gründen, es vorgezogen hätten, sich durch die Schutz- und Trutzbündnisse vom August v. J. in die Abhängigkeit von Preußen zu begeben. Baron Montgascon bezeichnete das Verhältnis, in welches das Großherzogtum hierdurch zu Preußen getreten sei, als eine Art militärischer Mediatisation.

Sodann ging die Depesche auf die Rekonstruktion und neue Verfassung des Zollvereins über, tadelte, daß sich Württemberg und Baden in den Verhandlungen vom 3. und 4. Juni d. J. nicht der Haltung Bayerns angeschlossen, das seine Souveränitätsrechte zu wahren gesucht und wenigstens nachträglich noch einige Zugeständnisse errungen habe. Die Depesche behauptete, der erweiterte

[1] Vgl. darüber Nr. 497.

Bundesrat und das Zollparlament werde sich nicht immer auf die Beratung von Zoll- und Steuerangelegenheiten beschränken, sondern gelegentlich auf das politische Gebiet übergreifen. Der neue Zollvereins-Vertrag sei eine Sache von wesentlich politischer Bedeutung. Marquis Moustier glaubte die Großherzogliche Regierung vor weiterer Verfolgung eines Weges warnen zu sollen, der sie vielleicht gegen ihren Willen und unversehens zu einer Mediatisierung und Unterwerfung unter die Herrschaft Preußens führe.

Baron v. Montgascon unterdrückte, wie er ausdrücklich bemerkte, nachdem ich mich schon durch die bisherigen Eröffnungen unangenehm berührt zeigte, zwei Stellen der Depesche vom 27. Juni d. J., die eine in der Mitte des Aktenstücks, die andere am Schlusse. Ich habe inzwischen erfahren, es sei am Schlusse darauf hingewiesen, daß der weitere Fortgang des Einigungswerkes der süddeutschen Staaten mit dem Norddeutschen Bunde ein Gegenstand ernster Beunruhigung für Europa sein werde.

Baron Montgascon bemerkte wiederholt, daß diese Eröffnungen durchaus nichts Bedrohliches enthielten, sondern nur der Ausdruck freundschaftlicher Besorgnis um das Schicksal eines befreundeten Nachbarstaates seien.[1]

Ich dankte für diese Besorgnis und bat zu glauben, daß wir hier die Interessen des Großherzogtums und Deutschlands wohl ebensogut zu würdigen wüßten, als dies in auswärtigen Residenzen der Fall sei, daß wir uns der Folgen jedes unserer Schritte bewußt seien und mit offenen Augen vorwärts gingen.

Ich hob wiederholt, in gelassenem Tone und ohne förmlich zu protestieren, hervor, daß ich in der Depesche vom 27. Juni d. J. den Anfang einer Einmischung in die inneren Angelegenheiten Badens und Deutschlands erblicke, und daß dieselbe nicht ganz vereinbar sei mit den Prinzipien der Nationalitäten und der Nichteinmischung, welche Seine Majestät der Kaiser selbst aufgestellt und bis dahin befolgt habe.

Die Eingangsworte des Baron Montgascon aufgreifend, fragte ich, wo und wann denn die Großherzogliche Regierung die Bevölkerung über die Haltung Frankreichs in der deutschen Frage getäuscht habe? Eine solche Täuschung wäre ein vergeblicher Versuch; jeder fühle heraus, daß Frankreich einer Einigung Deutschlands entgegen sei.

Was Herr v. Montgascon in dem fraglichen Artikel der »Karlsruher Zeitung« finde, begreife ich nicht; man habe die Zeitungsartikel über die angeblichen Unterredungen Seiner Königlichen Hoheit des Großherzogs mit Seiner Majestät dem Kaiser und den Kaiserlichen Ministern unbeachtet gelassen, bis sie ihren Weg auch in die inländischen Zeitungen gefunden, und das ganze endlich abgedrungene offiziöse Dementi sage nichts, als daß es ungeeignet sei, den angeblichen Inhalt einer zwischen vier Augen stattgehabten, niemanden bekannt gewordenen Unterhaltung zweier Souveräne in öffentlichen Blättern mitzuteilen und zu besprechen.

[1] Zu dieser »freundschaftlichen Besorgnis« um das Schicksal Badens vgl. die Wendung in der Bündnissondierung Gramonts vom April 1867: « La France ne ferait de réserves que pour le Grand-Duché de Bade, au sort duquel elle s'intéresse. » (Nr. 450.)

Glaube man, die Großherzogliche Regierung strebe die Einigkeit des Südens mit dem Norden Deutschlands an, und suche dieses Streben durch die Behauptung zu fördern, daß Frankreich dasselbe insgeheim begünstige, so sei das ein Irrtum. Die gegenteilige Behauptung, daß Frankreich oder irgendeine auswärtige Macht diesem Streben entgegentrete, würde den Drang nach Einigung besser fördern, als jene Vorspiegelung. Habe Frankreich ein Nationalgefühl, so sei ein solches allmählich auch in Deutschland erwacht.

Nachdem ich genötigt gewesen, die Äußerungen des Barons v. Montgascon: «Nous, qui avons créé le Grand-Duché de Bade»[1], mit der Bitte zurückzuweisen, keine solche Behauptungen aufstellen zu wollen, da der Staat und das Fürstenhaus Baden älter sei als die Vorgänge, auf welche Baron Montgascon anspiele, und da das Großherzogtum in seinem jetzigen Bestande auf den nach den Siegen von 1813 und 1814 geschlossenen Verträgen fuße, nahm die erste und insbesondere die zweite Unterhaltung einen ruhigeren Verlauf und ging ich auf den sachlichen Inhalt der Depesche vom 27. v. M. näher ein.

Ich bemerkte, wenn einmal Seine Königliche Hoheit der Großherzog, unser gnädigster Fürst und Herr, sich entschließen sollte, an seinen Souveränitätsrechten Opfer zu bringen, so geschehe es im Interesse und zugunsten des ganzen Deutschlands und mittelbar im Interesse der Dynastie und des Großherzogtums selbst.

Übrigens seien noch keine solche Opfer gebracht. Man müsse einsehen, daß Süddeutschland, welches seit tausend Jahren einen Teil des Deutschen Reichs, dann des Deutschen Bundes gebildet, sich nicht von Deutschland losreißen lasse.

Nachdem durch die Ereignisse des vorigen Jahres der Deutsche Bund gesprengt worden, haben wir bei den Friedensverhandlungen in Berlin irgendeine engere Einigung mit Norddeutschland festzuhalten gesucht. Wir haben statt eines näheren staats- oder völkerrechtlichen Verhältnisses nur das Schutz- und Trutzbündnis erreicht. In diesem inzwischen bekannt gewordenen Vertrage übernehme Baden nur ganz dieselben Verpflichtungen gegen Preußen, wie Preußen gegen Baden. Dies sei ein rein völkerrechtlicher Vertrag, den jeder Souverän mit dem anderen abschließen könne, ein Vertrag, der einen engeren Bund weder darstelle noch voraussetze und durch den der Prager Frieden um so weniger verletzt sein könne, als der Abschluß des Schutz- und Trutzbündnisses vor den Abschluß des Prager Friedens falle, der zudem von den süddeutschen Staaten weder mit geschlossen noch anerkannt sei. Wohl enthalte der von den süddeutschen Staaten anerkannte Präliminarvertrag von Nikolsburg vom 26. Juli v. J. in Art. II eine ähnliche Bestimmung wie Art. IV des Prager Friedens, aber das Schutz- und Trutzbündnis verstoße auch nicht gegen diesen Vertrag.

Würden durch das Schutz- und Trutzbündnis und durch die Zollvereinsverträge von Juni und Juli d. J. Bestimmungen des Nikolsburger und Prager Vertrages verletzt, so würde wohl zunächst von Österreich Einsprache erhoben

[1] Die Erinnerungen an die Rheinbundszeit wurden gern von der französischen Diplomatie an den süddeutschen Höfen in geeigneten Momenten aufgefrischt, vgl. Nr. 64, Anm. 2.

worden sein, das allein mit Preußen diese Verträge abgeschlossen und unterzeichnet habe; von seiten Österreichs sei aber noch nicht die entfernteste Andeutung in diesem Sinne gemacht worden.

Das einzige, was Baden in dem Schutz- und Trutzbündnisse Preußen nachgegeben habe, sei die Führung im Falle eines Krieges; diese Konzession entspreche dem Machtverhältnisse beider Staaten, und Baden habe zudem damit kein Recht aufgegeben, welches es je besessen habe.

Weder zu Zeiten des Deutschen Reichs noch des Rheinbundes habe Baden die selbständige Führung seiner Truppen gehabt, und hätte es dieses Recht zur Zeit des Deutschen Bundes besessen, so würden die badischen Truppen im letzten Feldzuge unter einem anderen Führer gefochten haben, als der sie damals befehligte.

Auf die Bemerkung des Baron Montgascon, daß zur Zeit des Abschlusses des Schutz- und Trutzbündnisses Preußen den Odenwald, Mannheim und Heidelberg besetzt gehabt und Baden unter dem Druck Preußens gestanden habe, erwiderte ich, daß Preußen einen Druck auf Baden weder geübt habe noch übe, daß wir den Friedensvertrag ganz mit denselben Bedingungen, mit oder ohne Schutz- und Trutzbündnis, hätten abschließen können, und daß wir neben dem Friedensvertrag einen engeren Anschluß an Preußen gesucht hätten. Auf die weitere Bemerkung des Baron Montgascon, das sei es, worauf sich Preußen in Paris stets berufe, nämlich, daß es keinen Druck auf die süddeutschen Staaten übe, sondern daß diese Staaten den Anschluß an Preußen suchten, bat ich Herrn v. Montgascon, nach Paris zu berichten, daß ich dies bezüglich Badens aus eigener Erfahrung bestätigen könne.

Ich führte ferner aus, daß das Schutz- und Trutzbündnis einen rein defensiven Charakter habe, und daß überhaupt schon die preußische Wehrverfassung, welche nun auch in Süddeutschland eingeführt werde, und die künftige Art der Zusammensetzung der Deutschen Heere eine Garantie gegen mutwillige und abenteuerliche Angriffskriege biete.

Bezüglich der Zollvereinsverträge vom Juni und Juli d. J. glaube ich den Baron v. Montgascon überzeugt zu haben, daß der Zollverein erneuert werden mußte, daß derselbe in keiner anderen Verfassung, als mit erweitertem Bundesrate und Zollparlament, mit einheitlichen beratenden und gesetzgebenden Körpern erneuert werden konnte, daß der Wunsch nach solcher Reorganisation weit älter sei als die Ereignisse des Jahres 1866, und daß diese Reorganisation auch beim Forbestehen des Deutschen Bundes über kurz oder lang hätte eintreten müssen.

Ich konnte an die eigenen Erfahrungen erinnern, welche Frankreich bei Abschluß seines Handelsvertrags mit der bisherigen Organisation des Zollvereins und mit dem Veto der einzelnen Vereinsstaaten gemacht habe.

Ich suchte nachzuweisen, daß die neue Organisation des Zollvereins dem Süden vorteilhafter sei als die bisherige, in der der Norden die Gesetze und Tarife festgestellt und den süddeutschen Staaten stets nur die Wahl gelassen haben würde, das im Norden ohne ihre Mitwirkung Festgestellte ohne Änderung anzunehmen oder aus dem Verein zu treten.

Die politischen Bedenken des Marquis de Moustier suchte ich durch Vorlesung des Paragraphen des neuen Vertrags zu zerstreuen, welcher die Zuständigkeit des Bundesrats und Parlaments des Zollvereins auf Zoll- und Steuersachen beschränkt.

Die angeblichen Errungenschaften Bayerns bezeichnete ich als unbedeutend und als vertragsmäßige Feststellung von Sätzen, über die man allseitig schon zuvor einverstanden gewesen sei.

Schließlich bemerkte ich, geschweige daß wir über die Bestimmungen der Nikolsburger und Prager Verträge hinausgegangen wären, seien wir noch nicht einmal zu dem nationalen Band mit dem Norden Deutschlands gelangt, das diese Verträge vorsehen.

Es sei das ausgesprochene Programm der Großherzoglichen Regierung, auf dieser Bahn weiter zu gehen.

Eine Regierung mit einem anderen Programm würde sich der Bevölkerung und den Ständen gegenüber nicht lange halten können.

Ich sei nach den wiederholt kundgegebenen, auch bei der Frage der Einigung Italiens beobachteten Grundsätzen Seiner Majestät des Kaisers überzeugt, daß sich derselbe auch mit dem Gedanken der Einigung Deutschlands versöhnen werde.

Zu solcher Einigung zu gelangen, sei unser Recht.

Jedoch hätten wir vorerst durch das Schutz- und Trutzbündnis und die Rekonstruktion des Zollvereins das Nötigste erreicht. Ich sehe ein, daß durch zu rasches Vorschreiten auf dieser Bahn der Kaiserlichen Regierung Verlegenheiten bereitet werden könnten. Wir selbst gingen lieber langsam und sicher als rasch und Gefahren laufend voran; und so könne ich in Würdigung des hohen Wertes freundnachbarlicher Beziehungen zu der Regierung Seiner Majestät die Zusicherung, aber auch nur die Zusicherung geben, daß wir unsere Schritte eher mäßigen als beschleunigen würden.

Ich konnte diese Zusicherung um so eher ohne voraussichtlichen Nachteil für das Werk der Einigung geben, als zur Zeit keinerlei Aussicht vorhanden ist, vor Jahresfrist um einen erheblichen Schritt weiter zu kommen.[1]

[1] Der Erlaß des Ministers v. Freydorf wurde abschriftlich sogleich der preußischen Regierung mitgeteilt. Wie Bismarck, der damals auf dem Lande in Varzin weilte, den Vorgang auffaßte, geht aus seinen Privatbriefen an den Unterstaatssekretär v. Thile hervor. 19. Juli 1867: »Die französischen Schritte in Baden und voraussichtlich in Süddeutschland überhaupt sind sehr nützlich in der Presse zu verwerten; soweit Badens Zustimmung zu erlangen ist, konkret im Detail; sonst jedenfalls mit der allgemeinen, aber in eindrücklicher Form in Kurs gesetzten Mitteilung, daß Frankreich das Zollparlament der Deutschen unter Drohungen verbietet.« 29. Juli 1867: »In bezug auf die Einmischung Frankreichs in Süddeutschland brauchen wir ja nicht gerade badische Depeschen zu veröffentlichen oder Baden auch nur zu nennen. Aber, daß gedruckt werde, daß Frankreich bei süddeutschen Höfen diese Sprache geführt habe und keinen Anklang gefunden, und daß dieses Thema acht Tage lang täglich in allen zugänglichen Blättern geritten werde, ist ganz unerläßlich, Baden mag es wünschen oder nicht.« (G. v. Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, S. 560, 563.)

Ein Bericht des preußischen Gesandten in Darmstadt, v. Wentzel, vom 24. Juli konnte nicht feststellen, daß die französische Depesche vom 27. Juni auch in Darmstadt zur Kenntnis gebracht worden sei. Allerdings waren die vertraulichen Unterhaltungen der fran-

503.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 juillet 1867

Mr. de Moustier a eu une conversation assez sérieuse avec le Comte de Goltz au sujet de la question de la rétrocession au Danemark des districts danois du Schleswig.

La théorie selon laquelle l'étendue du territoire rétrocédé serait mesurée d'après la somme des garanties offertes par le Danemark en faveur des habitants de nationalité allemande, a été vivement combattue par le Ministre comme étant contraire à la lettre et à l'esprit du traité de Prague.

Mr. de Moustier a écrit dans ce sens au Chargé d'affaires français à Berlin[1] et a fait communiquer sa dépêche à Londres, Vienne et St. Pétersbourg avec prière de vouloir bien appuyer sa démarche et sa manière de voir. Il ne sait pas jusqu'à quel point Votre Excellence voudra au nom de l'Autriche, la puissance la plus compétente dans tout ce qui se rapporte au traité de Prague, sortir de la réserve que Lui commandent la prudence et la sagesse dont Elle a donné tant de preuves.

Dans tous les cas le ministre serait charmé de connaître l'impression que produira sur Vous, Mr. le Baron, la communication que le Duc de Gramont, représentant de France à Vienne, sera chargé de vous faire.

504.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 22. Juli 1867

Eurer Exzellenz geehrten Erlaß vom 13. d. M. betreffend die Erneuerung des Zoll- und Handelsvereins zwischen dem Norddeutschen Bunde und den süd-

zösischen Diplomatie in Darmstadt auf einen anderen Ton gestimmt, z. B. auf den, daß in einem Kriege gegen Preußen Österreich den Anfang machen und Frankreich nur als Alliierter einzugreifen habe. 31. Juli 1867 (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 335.)

[1] Die Depesche Moustiers vom 13. Juli, die an die Ausführung des Artikels V des Prager Friedens erinnerte und die Garantieforderungen bestritt (vgl. darüber Aage Friis, Det Nordslesvigske Spørgsmal 1864/79, Bd. I, 532ff.), wurde am 16. Juli von dem Geschäftsträger Lefèbvre dem Unterstaatssekretär v. Thile mitgeteilt. Über die Aufnahme der Depesche und die Kontroverse, die sich daran knüpfte, siehe jetzt die Berichte und Aufzeichnungen des Unterstaatssekretärs v. Thile vom 16., 21., 28., 29. und 31. Juli (Platzhoff, Rheindorf und Tiedje, Bismarck und die Nordschleswigsche Frage, S. 193f., 200f., 205f., 207, 209f.) Bismarck, der in Varzin weilte, schrieb an Thile am 19. Juli: «Mit Lefèbvre würde ich Ihnen raten, sich nur einzulassen, wenn er amtliche Mitteilungen macht, diese schriftlich zu erbitten und durch Goltz zu beantworten.« (G. v. Diest, Aus dem Leben eines Glücklichen, S. 560.) Für die nordschleswigsche Frage an sich darf auf die großen Aktenpublikationen von Aage Friis und W. Platzhoff verwiesen werden. Im weiteren Zusammenhange ist der diplomatische Feldzug des französischen Kabinetts in der nordschleswigschen Frage, in Verbindung mit den kurz zuvor unternommenen Interventionsvorstößen in der innerdeutschen Politik (Nr. 502), als Auftakt einer politischen Offensive zu beurteilen, die in den Besprechungen von Salzburg (Nr. 510) sich enthüllen wird.

deutschen Staaten habe ich nebst zwei Exemplaren des Vertrages und Schlußprotokolls am vorigen Donnerstag dem französischen Minister der auswärtigen Angelegenheiten mitgeteilt.

Die zufällige Anwesenheit des Direktors der handelspolitischen Abteilung, Herrn Herbet, würde an sich eine erschöpfende politische Unterredung über diesen Gegenstand ausgeschlossen haben. Indessen konnte ich doch bemerken, daß sich die Ansichten des Marquis de Moustier seit unserem letzten Gespräch erheblich modifiziert hatten oder er es wenigstens nicht angemessen fand, ihnen denselben scharfen Ausdruck zu geben wie damals. Die Erwiderungen welche, seine Vorstellungen in Karlsruhe,[1] Stuttgart,[2] und Petersburg[3] gefunden haben, mögen dazu beigetragen haben.

Er sagte mir, daß er den Vertrag prüfen und darüber dem Kaiser Vortrag halten werde. Er sei erfreut darüber, daß es sich nur um ein Parlament ad hoc handele; vielleicht würde er indirekte Wahlen und ein Zollparlament, dessen vom Norden gewählte Mitglieder nicht mit den Mitgliedern des norddeutschen Bundesparlaments identisch wären, für unbedenklicher gehalten haben. Auf meine Bemerkung, daß ein so komplizierter Mechanismus höchst unzweckmäßig sein würde, machte er dieselbe törichte Erwiderung wie vor drei Wochen, nämlich daß wir ja die komplizierten Dinge in Deutschland liebten. Ich entgegnete, daß diese Bemerkung nicht ernstlich gemeint sein könne.

Herr Herbet äußerte, für einen solchen Zweck würden Wahlen der Handelskammern am zweckmäßigsten sein. Ich erwiderte, daß man zwar Handelskammern konsultiere, auch von ihnen Fachmänner zu Gutachten über technische Fragen wählen lassen, eine aus Handelskammern hervorgegangene Versammlung aber doch unmöglich eine Landesvertretung darstellen könne, welche zu den wichtigsten Finanzgesetzen ihre Zustimmung zu geben oder zu verweigern hätte.

Die Herren zeigten beide im allgemeinen eine große Unkenntnis der bei dieser Frage in Betracht kommenden Momente. So war Herr Herbet sehr von der Besorgnis bewegt, daß Preußen immer die Majorität haben werde. Ich setzte ihm auseinander, daß dies der weiteren Entwicklung einer liberalen Handelspolitik nur günstig sein könnte, daß sich aber überdies die Parteien im Parlament nicht nach der Staatsangehörigkeit, sondern nach den verschiedenen materiellen Interessen, insbesondere nach freihändlerischen und schutzzöllnerischen Tendenzen formieren und abgrenzen würden, im Bundesrate dagegen Preußen mit seinen 25 Millionen Einwohnern nicht mehr Stimmen habe als Süddeutschland mit 8 bis 9 Millionen.

Ich machte den Minister darauf aufmerksam, daß man hier über die künftige Stellung des Großherzogtums Luxemburg falsch unterrichtet gewesen sei. Er bemerkte, daß dies an den Tendenzen des Prinzen Heinrich liege, welcher weiter zu gehen geneigt sei, als Preußen es selbst wünsche. Er fügte hinzu, er sei überzeugt, daß eine Abstimmung im Großherzogtum sich für den Austritt

[1] Nr. 502.
[2] Vgl. Nr. 493 Anm. (Danach wären in Stuttgart keine Vorstellungen erhoben worden.)
[3] Vgl. Nr. 491 Anm.

aus dem Zollverein aussprechen würde. Er habe Eurer Exzellenz eine solche Probe angeboten, indessen zur Antwort erhalten, daß uns derartige Bestrebungen in hohem Grade verletzen würden.[1]

505.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 1 août 1867

Mr. de Moustier m'a communiqué toutes les pièces relatives à l'incident qui a fait tant de bruit dans les journaux allemands et français.

J'ai annoncé à Votre Excellence dès le 18 juillet ct. que Mr. de Moustier avait écrit à Mr. Lefèbvre, Chargé d'Affaires de France à Berlin, pour l'engager à faire des observations sur les garanties demandées au Gouvernement danois en faveur des habitants de nationalité allemande de la partie du Schleswig à rétrocéder. Ces observations verbales appuyées de la lecture de certains passages de la dépêche de Mr. de Moustier ont paru fort graves à Mr. de Thile qui a tenu à y trouver une immixtion de la part d'une puissance étrangère dans une question purement allemande.

Le bruit que les journaux officieux de Berlin ont fait autour de cet incident a engagé le Marquis de Moustier à adresser une seconde dépêche au Chargé d'Affaires de France, lui prescrivant de ne laisser subsister aucun malentendu au sujet des observations qu'il a adressées au Cabinet de Berlin.[2] Mr. de Thile semble avoir fait exprès de regarder les observations faites par le Chargé d'Affaires de France comme une interpellation officielle de la part du Cabinet français et pouvant amener des suites graves. Des télégrammes de plus en plus véhéments que m'a lus Mr. de Moustier se sont entrecroisés. Dans l'une de ces dépêches télégraphiques le Ministre écrit au Chargé d'Affaires de France:

«Le Cabinet de Berlin ne pourra, quoiqu'il fasse et qu'il laisse insinuer par les journaux, forcer une puissance à avouer qu'elle a fait remettre officiellement une note lorsque c'est justement le reproche d'une ingérence inopportune qu'elle a voulu éviter.»

Mr. de Moustier a eu une explication très vive à ce sujet avec le Comte de Goltz qui après avoir lu les documents en question a été forcé de constater que le bruit fait par les journaux prussiens ne reposait sur aucun fondement réel.

La conviction où l'on est ici, que Mr. de Bismarck, comme dans des occurrences précédentes, a voulu se servir de cette affaire au profit de l'agitation

[1] Vgl. Moustiers Äußerung in Nr. 493.

[2] In dieser zweiten Depesche Moustiers hieß es, »daß die französische Regierung weit davon entfernt sei, uns Verlegenheiten bereiten zu wollen, daß sie großen Wert darauf lege, mit uns als einer «puissance voisine et amie» in gutem Einvernehmen zu bleiben, und daß ihre Eröffnungen in bezug auf Nordschleswig lediglich den Zweck gehabt hätten, unsere Aufmerksamkeit darauf zu lenken, daß die von uns in Kopenhagen übergebene Note in Europa eine allgemeine Beunruhigung hervorgerufen hätte.« (Promemoria Thiles vom 29. Juli, bei Platzhoff, a. a. O., S. 207.)

allemande contre la France et de l'unité sous l'hégémonie prussienne, a fortement ému l'Empereur et Son Gouvernement.

Mr. de Moustier ne parle plus que de l'attitude intolérable de la Prusse — il est surexcité au plus haut degré.

Malgré tous ces faits, malgré l'agitation du public contre la Prusse et les griefs du Gouvernement français on a trop peur ici de cette puissance pour ne pas faire tout au monde pour éviter une brouille. Jamais je n'ai vu la crainte d'une guerre immédiate aussi vive qu'à présent, et je doute que l'incident de la dépêche au Chargé d'Affaires de France à Berlin se renouvelle de longtemps.

Je ne saurais mieux résumer la situation qu'en disant:

« La France mord son frein et son Gouvernement se tiendra loin pour empêcher la Prusse de trouver un prétexte à une brouille. »

506.

Denkschrift Baron Beusts für die Zusammenkunft mit Kaiser Napoleon III. in Salzburg

Entwurf mit eigenhändiger Korrektur. H. H. u. St. Arch. Wien

o. D. (Anfang August 1867)

Exposé für Seine Majestät den Kaiser.

Die zu Salzburg in Aussicht stehenden Besprechungen erfolgen mit vollkommener Freiheit nicht allein des Entschlusses sondern auch des Urteiles. Zwischen Wien und Paris ist keine Verabredung, ja nicht einmal eine Sondierung vorausgegangen. Ebensowenig hat zwischen Wien und Berlin irgendeine Vernehmung stattgefunden, auf welche die Kaiserliche Regierung Rücksicht zu nehmen hätte.

Ob Eröffnungen und welcher Art in Salzburg zu erwarten seien, darüber ist aus den Berichten des Fürsten Metternich etwas Verläßliches nicht zu entnehmen gewesen, und es ist sehr möglich, daß Kaiser Napoleon selbst nur mit Fühlern, nicht aber mit bestimmten Vorschlägen hervortreten wird.

Die Frage, ob österreichischerseits ein Beruf vorwaltet, in diesem Falle weiter zu gehen, glaube ich im allgemeinen verneinen zu müssen, und zwar mit Rücksicht auf den zweifellosen Umstand, daß Österreich noch auf längere Zeit des Friedens unbedingt bedarf, und für den Fall, daß derselbe dennoch bedroht würde, keine Regierung in Österreich diesseits und jenseits der Leitha auf die Unterstützung der Bevölkerung und ihrer Vertretungen zu rechnen hätte, welcher der Vorwurf gemacht werden könnte, den Krieg heraufbeschworen zu haben.

Inzwischen ist es doch sehr denkbar, daß in bezug auf konkrete Fragen präzise Explikationen stattfinden können, welche nach Befinden späterhin in Paris zu formulierten Aufzeichnungen führen und welche im Gegenteile das Ziel verfolgen würden, solche Kombinationen zu schaffen, die am besten geeignet wären, den Krieg hintanzuhalten.

Es dürfte daher zweckmäßig sein, diese Fragen scharf ins Auge zu fassen, zumal sie teilweise im wechselseitigen Zusammenhange stehen.

Was zunächst die deutsche Frage betrifft, so scheint es mir für den Fall, daß der Gedanke eines französisch-preußischen Krieges und einer zu diesem Ende in Aussicht genommenen Allianz auftauchen sollte, angezeigt, den Standpunkt im wesentlichen festzuhalten, welcher in der an Fürst Metternich anläßlich der Luxemburger Frage gerichteten, hier ehrerbietigst angeschlossenen Depesche dargelegt wurde.[1] Ich gehe dabei von der ziemlich zweifellosen Voraussetzung aus, daß solchen Falles die Erwerbung deutschen Gebietes für Frankreich als ausgesprochener Zweck mit in das Bündnis ausdrücklich aufzunehmen beabsichtigt sein sollte.[2] Nach den letzten Mitteilungen des Fürsten Metternich erscheint diese Eventualität nicht wahrscheinlich; sie bleibt aber möglich. Meines Erachtens wird es in diesem Falle wesentlich darauf ankommen, in einer die französischen Instinkte nicht verletzenden Weise den großen Unterschied hervorzuheben, welcher in Beziehung auf Deutschland für Österreich zwischen einem Aggressivkrieg und einem Defensivkrieg besteht. Österreich hat nach den Ereignissen des vorigen Jahres keinen Beruf, ja sogar, um es aufrichtig zu sagen, kein Interesse, Deutschland zu verteidigen, nachdem Deutschland in der Wesenheit ein vergrößertes und noch größerer Erweiterung zustrebendes Preußen geworden ist. Dagegen hat es bei einem Aggressivkrieg die Sympathien seiner deutschen Bevölkerung auf das Spiel zu setzen und im günstigsten Falle eine Stellung in Deutschland wieder zu gewinnen, die von Haus aus für die Monarchie in ihrer Gesamtheit vielleicht noch größere Schwierigkeiten im Gefolge haben würde, als die jetzige Ausschließung Österreichs, da eben diese Stellung ihr Dasein einer französischen Invasion und einer Verminderung deutschen Gebietes verdanken würde.

Hieraus darf aber keineswegs folgen, daß eine solche scharfe Auffassung jede Verständigung zwischen Frankreich und Österreich ausschließen müßte. Ohne daß es zu einem entschiedenen Bündnis oder gar zu einer Offensiv- und Defensivallianz kommt, kann sehr wohl über die Haltung gesprochen werden, welche Österreich einnimmt, wenn Frankreich einer Verletzung des Prager Friedens entschieden Widerstand leisten will. Daß diese Bestimmungen wegen der Mainlinie und Nordschleswigs auf der französischen Intervention hauptsächlich beruhten, kann nicht in Abrede gestellt werden, und daher auch nicht eine Berechtigung Frankreichs, auf deren Innehaltung zu bestehen.[3] So wenig es Österreichs Beruf ist, Frankreich zu einem Vorgehen aufzuhetzen, so wenig kann es sich der Frage entziehen, ob dieses Vorgehen seinem Interesse entspricht oder nicht. Diese Frage aber scheint mir a priori bejaht werden zu müssen. Was zunächst die Schleswigsche Frage betrifft, so ist zwar Österreich an sich dabei unbeteiligt, allein [in] seinem Interesse ist es zusagend, wenn die preußische

[1] Nr. 450.

[2] Beust scheute vor einer solchen Vergrößerung Frankreichs nicht zurück, er hatte nur Bedenken, diesen ausgesprochenen Zweck ausdrücklich in einen Bündnisvertrag aufzunehmen.

[3] »und daher — bestehen« nachträglich von Beusts Hand eingeklammert.

Überhebung und die preußische Geringschätzung der bestehenden Verträge, die sich in der antizipierten Verletzung des Prager Friedens durch die süddeutschen Militärverträge so glänzend dokumentiert hat, im Zaum gehalten und zurückgedrängt wird. Eine Frankreich freundliche Haltung in dieser Frage ist ferner deshalb dem österreichischen Interesse entsprechend, weil wir immerhin die Möglichkeit einer späteren Conflagration, in welche Österreich an der Seite Frankreichs hineingezogen werden kann, ins Auge fassen und für diesen Fall wünschen müssen, daß Frankreich über Dänemark verfügen könne.[1] Dabei ist es dann nur naturgemäß, wenn Österreich die Bestimmungen eines von ihm unterzeichneten Friedens aufrecht hält, anstatt sie zu ignorieren. Was dagegen die Süddeutsche Frage betrifft, so liegt es auf der Hand, daß Österreichs entschiedenes Interesse dahin geht, die Ausbreitung des Norddeutschen Bundes über Süddeutschland zu verhindern, da, wenn dieselbe gelingt und somit in dieser oder jener Form den preußischen Ring von Oderberg bis Salzburg und Bregenz zieht, die Stellung der Kaiserlichen Regierung in den deutschen Provinzen einer unausgesetzten Beunruhigung entgegenzusehen hat. Österreich kann daher nicht darauf angewiesen sein, durch eine rein passive Haltung das preußische Vorgehen zu stützen und den französischen Widerstand dagegen abzuschwächen. Es kann sich vielmehr nicht der Notwendigkeit entziehen, in einer Weise vermittelnd einzutreten, welche Preußen sowohl als den süddeutschen Staaten darüber keinen Zweifel lasse, daß Österreich sich die vollste Freiheit der Aktion im Falle kriegerischer Eventualitäten offenhalten werde.

Eine solche Frankreich freundliche Haltung ist aber wesentlich dadurch bedingt, daß Frankreich in den die österreichische Monarchie noch viel näher und tiefer berührenden Interessen sich nicht allein wohlwollend, sondern auch tatkräftig eingreifend zeige. Die nächste Gefahr droht Österreich von Rußland her, und die Verständigung über die Orientalische Frage, oder richtiger gesagt, über die gesamte östliche Frage dominiert alles übrige. Frankreich muß entweder entschieden gegen die russische Politik der Türkei und Österreich gegenüber auftreten oder uns sichere Garantien gegen die russischen Übergriffe durch ein gemeinsames Abkommen mit Rußland gewähren. Können wir nicht erreichen, daß Frankreich durch ein entschiedenes Einlenken in der kandiotischen Frage das russische Prestige unter den christlichen Bevölkerungen brechen hilft, daß es einer russischen Okkupation der Donaufürstentümer entschieden widersteht und das eventuelle Einschreiten Österreichs unterstützt, so legt es uns den Gedanken nahe, eine Verständigung mit Preußen zu suchen.

In diesen Richtungen scheint es mir geraten, sich gegen Kaiser Napoleon in vollster Offenheit und Entschiedenheit auszusprechen, selbst dann, wenn derselbe nur mit reservierten Ausführungen entgegenkommen sollte.[2] Der Gang

[1] So faßt Beust das Motiv des diplomatischen Feldzuges auf, den die Depesche Moustiers vom 13. Juli eröffnet hatte. Vgl. Beusts Telegramm vom 2. August aus Salzburg: »Bitte Korrespondenz wegen Nordschleswig auf acht Wochen zurück sofort nach Gastein zu schicken.« (H. u. H. St. Arch. Wien.)

[2] »selbst dann — sollte« nachträglich von Beusts Hand eingeklammert.

der Besprechung dürfte übrigens noch manche andere Betrachtungen an die Hand geben.

Auf einen Gegenstand sehr delikater Natur kann ich nicht umhin, zuletzt noch meine Aufmerksamkeit zu richten. Es betrifft die Römische Frage. Mir scheint es wichtig, darüber Klarheit zu erlangen, wohin gegenwärtig in dieser Frage die Gedanken des Kaisers Napoleon sich bewegen. Einerseits ist offenbar die Absicht, sich Italiens für einen Krieg mit Preußen zu versichern, andererseits scheint der Gedanke einer schützenden Aktion für Rom neues Leben zu gewinnen. In beiden Beziehungen ist Österreich in hohem Grade beteiligt, und ich kann nicht umhin, bei diesem Anlasse von neuem mich der Betrachtung zuzuwenden, daß Österreich seinem Berufe, als katholische Macht zum Schutze der Kirche und namentlich auch der weltlichen Herrschaft des Papstes einzutreten, zu genügen dann erst volle Freiheit haben wird, wenn die Erfüllung dieses Berufes ihm nicht durch die innere kirchliche Frage unmöglich gemacht wird. Kann daher ein Mittel gefunden werden, dem päpstlichen Stuhl eine entschiedene Kompensation für die Erleichterungen zu bieten, deren die Kais(erliche) Regierung im Innern bedarf, und die ihr nur die Aufhebung des Konkordats und eine Verhandlung auf neuer Basis gewähren kann,[1] so ist es gewiß ratsam, die Gelegenheit mit rascher Hand zu ergreifen.

507.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Telegramm, Entzifferung. Geh. St. Arch. München

Paris, le 15 août 1867

Je reçois à l'instant la dépêche que voici adressée par l'Empereur au Ministre des affaires étrangères: «Remerciez de ma part le ministre de Bavière, mais dites-lui que je ne veux pas déranger le roi pour si peu de temps et voyageant incognito. Nous préférons loger à l'hôtel à Augsbourg où nous arriverons très tard dans la nuit. Nous serions très heureux de voir le roi le lendemain matin dans notre trajet d'Augsbourg à Munich. (Signé) Napoléon.»

508.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 17 août 1867

. . . Le Roi de Wurtemberg avait l'intention de saluer Leurs Majestés au passage à Ulm ce qui fut communiqué à Châlons où on y a été sensible, en observant cependant que ce passage aurait lieu à une heure très «avancée de la nuit». (10 h 20 m.)

J'ignore quelle décision Sa Majesté Wurttembergeoise a prise, si Elle s'abstient de se rendre à Ulm ou préfère d'aller à la rencontre de la Cour jusqu'à Stuttgart.

[1] »und die — kann« nachträglich von Beusts Hand eingeklammert.

Mr. de Varnbuler se proposait d'accompagner le train Impérial de Stuttgart à Ulm, il me revient confidentiellement qu'il ambitionnait à un certain degré de s'aboucher avec l'Empereur, il aura toujours occasion de causer avec le Général Fleury.

Le dernier, Grand Écuyer de la Cour, jouit en effet de toute la confiance de l'Empereur, il a beaucoup d'influence dans les affaires et a été particulièrement consulté dans les questions allemandes. Si je suis bien renseigné, il a toujours conseillé de s'opposer par les moyens propres à l'agrandissement du pouvoir prussien en Allemagne et de faire prendre la dernière, surtout le Sud de l'Allemagne, de la confiance dans la politique désintéressée de la France par l'abandon complet de sa part d'aspiration de territoires allemands.

Le choix du Général Fleury dans la suite de l'Empereur, où il sera le personnage le plus marquant, a ainsi l'importance politique. S'il y a lieu de traiter des matières politiques, Mr. de Beust causera facilement avec le Général dont les opinions et sentiments sont portés pour l'Autriche.

509.

Freiherr v. Varnbüler an König Karl

Eigenhändig. St. Arch. Stuttgart

Kempten, den 18. August 1867

Halte mich für verpflichtet, den Inhalt der Unterredung mit Seiner Majestät dem Kaiser Napoleon[1] in kurzen Umrissen mitzuteilen:

Nachdem der Kaiser Napoleon mir befohlen hatte, sich zu Ihm zu setzen, entfernte sich die Kaiserin auf ein von Ihm gegebenes Zeichen und der Kaiser leitete die Konversation mit einigen Worten über die Lage ein, worauf ich Ihm bemerkte, daß ich mich sehr freue, Ihm den Standpunkt der Regierung des Königs darzulegen.

Ich begann mit den Allianzverträgen, hielt an deren defensivem Charakter insofern fest, als sie abgeschlossen seien, die Integrität des deutschen Gebietes zu sichern. Ich erinnerte Ihn an die Lage im August 1866, sprach Ihm aus, daß Graf Benedetti mir irgendeine Zusage einer Unterstützung nicht gemacht, indem er ausdrücklich nur betont habe, daß Frankreich die Mainlinie festhalte; daß aber die Kompensationsfragen unter den süddeutschen Staaten die Interessen Frankreichs nicht berühren. Die Antwort, die Er gab, c'est vrai, beweist mir, daß Benedetti seinen Instruktionen gemäß gehandelt hat und daher von Frankreich nichts zu erwarten gewesen wäre.

Ich hatte im allgemeinen den Eindruck, daß die Allianzverträge für Ihn eine fertige Sache seien, auf die Er keinen Wert mehr legte, eher natürlich fand.

Darauf kam ich auf den Zollverein, wobei ich Ihm die Euer Majestät bekannten Anschauungen, welche die Entschließungen Höchst Ihrer Regierung bestimmten, auseinandersetzte, Ihm nachzuweisen suchte, daß Günstigeres

[1] Varnbüler hatte am 17. August das Kaiserpaar im Eisenbahnzuge auf der Fahrt von Stuttgart bis Ulm begleitet.

wohl nicht zu erreichen gewesen sei, wohl aber, daß eine durch die Kündigung des Zollvereins und die stockenden Erwerbsverhältnisse hervorgerufene agitation populaire leicht zu viel weiter gehenden Konzessionen hätte führen können, die dann Er, als von der Stimme des Volkes ausgegangen, nach den von Ihm aufgestellten Prinzipien ruhig hingenommen haben würde.

Als ich dann beifügte, je crois avoir le devoir, de prévenir les agitations nationales en venant au-devant des besoins et des demandes fondées dans l'équité, so fiel Er mir bei den Worten ein, c'est très juste, très vrai.

Ich erklärte Ihm den eigentlichen Charakter des Zollparlamentes, ohne Ihm dessen Gefahren im geringsten zu verkleinern und ohne Ihm zu verschweigen, wie die nationalen Fragen zwar geleitet, aber nicht zum Schweigen gebracht werden können. Er hörte mit großer Aufmerksamkeit die Details des Zollvereinvertrages an und, wenn ich schließen darf aus den eingesprengten Bemerkungen, so muß ich annehmen, daß meine Deduktionen nicht ohne Gewicht waren.

Er selbst kam auf die Festungsfragen, wobei Er den Standpunkt der württembergischen Regierung, wie natürlich, sehr billigte. Eine Bemerkung war mir sehr interessant. Vous voyez, comme il faut ménager la susceptibilité nationale, les quelques officiers du génie prussiens à Rastadt ont fait un bruit en France bien au delà de la mesure en question, qui au fond était toute naturelle.

Der Kaiser war sehr unzufrieden auch mit der französischen Presse, welche den Krieg schüre, pendant que nous tous, peuples et Souverains, ont bien besoin de la paix, les journaux soi-disant officieux font bien du mal et Nous ne pouvons pas en répondre; les rédacteurs qu'on ne peut pas contrôler, n'ont ou pas de toute ou pas de bonne volonté, j'en n'ai à me louer que du «Constitutionel».

Wiederholt betonte der Kaiser seine Friedensliebe, und ich will nicht an derselben zweifeln. Er lobte im allgemeinen den Grafen Bismarck, während Er in auffallender Weise über den König von Preußen schwieg; Er zweifelte entschieden nicht an des ersteren Friedensliebe, aber immer und immer betonte Er, il ne faut pas exciter les susceptibilités nationales. Wenn ich an die Friedensliebe des Kaisers glaube, so muß ich doch annehmen, daß Er an den Krieg als eine, wenn auch unliebsame Möglichkeit denkt. Es fiel mir auf in dieser Beziehung, wenn Er mein Urteil über die Zustände und Kräfte Österreichs verlangte, und welchen Eindruck meine nicht eben günstigen Beobachtungen auf Ihn gemacht haben; ebenso der Ton, in welchem Er sagte, je ne vois pas de question qui pourrait compromettre la paix, j'*espère* que les *Prussiens videront la question du Schleswig aussi vite que possible*, wie ob Er darin eine gefährliche Klippe finde.[1]

[1] In einem Bericht des Herrn v. Holstein an Bismarck vom 24. August 1867 wird auf Grund der Mitteilungen Varnbülers dieser Teil des Gespräches in folgender Weise wiedergegeben: »Der Kaiser habe geäußert: Je désire la paix, je tiens à sauver la paix, il faut cependant que la Prusse finisse vite la question du Sleswig, und habe dann, wie um die Bedeutung seiner Worte abzuschwächen, sich ausführlich darüber ausgelassen, wie jede Streitfrage der schlechten Presse Anlaß zur Aufbringung der nationalen Empfindlichkeit gebe.« (A. A. Berlin.)

Endlich berührte Er den Südbund,[1] und als ich Ihm die Möglichkeit eines solchen widerlegte aus den Verhältnissen in Bayern und Baden und der voraussichtlichen Zusammensetzung eines Südparlamentes, hob Er die Liebenswürdigkeit des Königs von Bayern hervor, welche doppelt le manque de conduite politique bedauern lasse.[2] Er schien eine Art von Wohlgefallen an dessen kindlichem Wesen zu haben. Ich halte mich überzeugt, daß Er an die Unmöglichkeit des Südbundes glaubt.

Wenn ich Euer Majestät den Gesamteindruck aussprechen darf, so ist dieser, daß der Kaiser, was die württembergische Politik betrifft, die Gründe einigermaßen gewürdigt hat, welche ich für dieselbe Ihm vorgetragen, Gründe, welche Ihm wohl neu waren, da Er nur die Gründe der Gegner bis jetzt gehört hat. Ob der Eindruck ein tiefer ist, kann kaum gesagt werden, immerhin war er momentan vorhanden. Der Kaiser will den Frieden, dessen bin ich überzeugt, allein Er ist dessen nicht sicher und sieht sich daher nach Stärkung für den Fall um, daß er nicht zu erhalten wäre, Er wird in dieser Richtung die Zusammenkunft in Salzburg benutzen, welche übrigens, wie mir scheint, einen offensiven Charakter nicht haben wird.

[1] Über diesen Teil des Gesprächs vgl. die späteren Mitteilungen Varnbülers an den preußischen Gesandten (Bericht des Grafen Dönhoff vom 3. September 1867): »Der Kaiser«, sagte er, »hat von der Absicht, durch Österreich den süddeutschen Bund stiften zu lassen, während der langen vertraulichen Unterhaltung, die ich mit ihm während der Eisenbahnfahrt bis an die bayrische Grenze hatte, nicht eine Silbe erwähnt. Er fragte mich nur: ‚Eh bien, cette confédération des États de l'Allemagne du Sud, vous n'avez pas voulu la former?' Ich antwortete dem Kaiser hierauf, daß eine solche Konföderation aus mehreren Gründen eine Unmöglichkeit sei, erstens müßte eine Spitze, eine Führerschaft gefunden werden. Bayern besäße die dazu nötigen Eigenschaften durchaus nicht. Sein Ländergebiet, seine Armee seien viel zu gering, um dem unter seinem Schutz zu konstituierenden Bunde Lebenskraft einzuflößen, und aus diesen Gründen würde sich Württemberg nie dem Führer unterordnen wollen. Zweitens bedürfte der Bund eines Parlaments und dieses würde, bei den bekannten viel verbreiteten Gesinnungen in Süddeutschland vollkommen revolutionär und destruktiv wirken. Der Kaiser antwortete hierauf, daß er seine, des Ministers, argumentations richtig fände und einen Südbund unter solchen Verhältnissen für nicht ausführbar halte. Hätte nun,« fuhr Freiherr v. Varnbüler fort, »Kaiser Napoleon, der mit mir ganz im Vertrauen sprach und sich später über mich und die mit mir gehabte Konversation höchst schmeichelhaft geäußert hat, die Absicht der Stiftung eines solchen Bundes gehabt, so würde er in anderem Tone hierüber mit mir gesprochen haben. Hätten ferner die beiden Souveräne in Salzburg die Absicht gehabt, Verhandlungen in betreff eines Südbundes zu beginnen, so wäre wohl selbstverständlich gewesen, daß Kaiser Franz Joseph den König von Bayern, welcher nur zwei Stunden von Salzburg in Berchtesgaden weilte, einlud, an den Verhandlungen teilzunehmen. Man war aber in Salzburg dermaßen vorsichtig, jeden Schein von Politik in betreff der Südstaaten zu vermeiden, daß man sogar ein Fest, welches der König von Bayern in dem benachbarten Berchtesgaden anbot, ausschlug.« (A. A. Berlin.)

[2] Kaiser Napoleon wurde auf der Weiterreise am 17. August von König Ludwig II. von Bayern in Augsburg empfangen. Über ihr Gespräch meldet ein späteres Schreiben des Ministerialrates Lutz an den Staatsrat Daxenberger (gegenüber falschen Zeitungsgerüchten) am 5. September 1867: »Die Souveräne haben kaum mit einer Silbe der Politik Erwähnung gemacht, sondern sich gegenseitig unterhalten, wie Leute ihres Ranges, die sich artig sein wollen, sich zu unterhalten pflegen. Von abenteuerlichen Projekten der Art, daß Ludwig II. deutscher Kaiser werden könnte, war nicht die Rede, ebensowenig denkt der König an Fürst Hohenlohes Entfernung usw.« (Geh. St. Arch. München.)

510.

Aktenstücke zur Zusammenkunft des Kaisers Napoleon III. und des Kaisers Franz Joseph in Salzburg, 18.—22. August 1867

A.

Französischer Entwurf eines französisch-österreichischen Angriffsbündnisses (? verfaßt vom Herzog von Gramont)[1]

Kopie (nach Abdruck in der Ungar. Monatsschrift, August 1870) H. H. u. St. Arch. Wien

1. L'Empereur Napoléon s'engage à prêter une assistance active à l'Autriche dans le cas où cette puissance exigerait de la Prusse la stricte exécution du traité de Prague ou qu'elle voudrait, au besoin, y forcer la Prusse les armes à la main.[2]

[1] Dieses Aktenstück wurde veröffentlicht in »Bethlens diplomatischer Wochenschrift« (früher »Ungarische Monatsschrift«) von Mitte August 1870, danach abgedruckt in der Brüsseler Zeitung « L'Indépendance » vom 18. August 1870 (vgl. Bericht des österreichischen Geschäftsträgers in Brüssel, Grafen Kuefstein, vom 18. August 1870). Nach dieser Abschrift des Grafen Kuefstein wird das Aktenstück mitgeteilt; die Wochenschrift selbst war in den Bibliotheken des Deutschen Reiches, auch in Wien und Budapest, nur bis Ende Juli 1870 zu ermitteln. Die von dem Grafen Nikolaus Bethlen geleitete »Ungarische Monatsschrift« und ihre Fortsetzung war ein Organ, das vom nationalmadjarischen Standpunkt die Politik Beusts bekämpfte, sich mit Hilfe eines französischen Bündnisses wieder in Deutschland hineinzuerobern, und sich als warmen Freund des deutschen Nationalstaates bekannte. Die Jahrgänge 1868—1870 dieses Organs erweisen, daß es in Wien über sehr gute Beziehungen verfügte, vermöge deren es zur Kenntnis dieses geheimen Aktenstückes kommen konnte; das Motiv, in diesem Augenblick die Enthüllung vorzunehmen, hängt mit dem (von Andrássy geführten) ungarischen Widerstande gegen Beusts Politik beim Ausbruche des Deutsch-Französischen Kriegs zusammen.

Daß es in Salzburg zur Vorlage eines französischen Aktenstückes von sehr weitgreifendem Charakter gekommen ist, ist durch Beust selbst beglaubigt. Er erzählt in seinen Memoiren (Aus drei Vierteljahrhunderten 2, 133 f.): »Besprechungen haben nur zwischen den beiden Kaisern und zwischen dem Kaiser Napoleon und mir stattgefunden, teilweise unter Beteiligung des französischen Botschafters Herzog von Gramont . . . Bei der letzten Konferenz produzierte der Herzog von Gramont ein sehr ausführliches, mehrere Bogen füllendes Memoire, welches neben der Wirklichkeit auch der Phantasie einigen Spielraum ließ. Ich meinesteils brachte nicht mehr als eine drei Seiten mit großer Schrift einnehmende Aufzeichnung. « C'est très bien fait, » sagte der Kaiser Napoleon zum Herzog von Gramont, « mais j'aime mieux ce que Mr. de Beust a écrit. » — « Alors, » entgegnete der Herzog, indem er auf sein Manuskript deutete, « il faudra conserver ici etc. etc. » « Non, non, » antwortete der Kaiser, « il faut le brûler. »

Auch aus einer Mitteilung, die Beust am 26. Oktober 1867 dem Freiherrn v. Dalwigk machte, geht hervor, daß in Salzburg sehr weitreichende Dinge zur Sprache gekommen sind: »Beust erzählte mir, Kaiser Napoleon habe in Salzburg Österreich das südliche Deutschland angeboten, wenn man ihm das linke Rheinufer überlassen wolle. Er, Beust, habe darauf erwidert, solange der Kaiser Franz Joseph noch 8 Millionen deutscher Untertanen habe, könne er nie ein Erbieten annehmen, welches die Abtretung deutschen Gebietes bezwecke.« (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 343.) Diese Mitteilung deckt sich inhaltlich genau mit dem Bündnisangebot Gramonts vom April 1867 (Nr. 450), entspricht aber auch dem Sinn des obigen Aktenstückes. Es liegt daher nahe, in diesem Aktenstück wenn nicht das Salzburger Memoire Gramonts selbst, so doch eine in Vertragsform gebrachte Zusammenfassung seines Inhaltes zu sehen.

[2] Die Vertragsgrundlage: aktives Bündnis zur Aufrechterhaltung des Prager Friedens, bzw. zur bewaffneten Erzwingung dessen, was man unter seiner Aufrechterhaltung verstand, wird in dem französischen Bündnisangebot vom Juni 1868 wiederkehren.

2. Les traités d'alliance offensive et défensive des États du Midi avec la Prusse seront considérés comme une violation du traité de Prague, et les États du Midi, en vertu du traité, seront invités à former une Confédération de l'Allemagne méridionale sous le protectorat collectif de l'Autriche et de la France, avec un parlement fédéral qui siégera à Vienne. L'Empereur d'Autriche jouira, en qualité de Chef de la Confédération du Sud, des mêmes pouvoirs que ceux dont jouit le roi de Prusse dans la Confédération du Nord.[1]

3. La Prusse sera sommée d'évacuer Mayence, qui recevra une garnison des États du Midi.[2] La partie du Grand-Duché de Hesse, située au nord du Mein, sera détachée de la Confédération du Nord pour être englobée dans celle du Sud.[3]

4. L'Autriche et les États du Midi formeront entre eux une union douanière laquelle pourrait conclure des traités de commerce d'une part avec la France, de l'autre avec la Confédération du Nord.[4]

[1] Daß damals solche Pläne tatsächlich bestanden haben, wird durch das Durchsickern unbestimmter Gerüchte bestätigt. Fürst Hohenlohe gestand am 23. August dem preußischen Gesandten, »er könne nicht in Abrede stellen, daß er vermute, daß von Wien aus Vorschläge wegen Gründung eines süddeutschen Bundes an ihn gerichtet werden dürften«. Der Gesandte schloß daraus, »daß der Fürst Hohenlohe von der Absicht des Wiener Kabinettes und der Existenz jener Vorschläge bereits positiv unterrichtet worden ist ... Dies vorausgesetzt, entsteht die Vermutung, daß es sich um einen süddeutschen Bund mit Anlehnung an Österreich und unter seiner und Frankreichs Protektion handle.« (Graf Werthern an Bismarck, 23. August, A. A. Berlin.) Nach seiner Besprechung mit dem Kaiser am 24. August war Fürst Hohenlohe beruhigt: »Der Kaiser habe ihm nur in allgemeinen Worten sein Bedauern ausgedrückt, daß der früher projektierte süddeutsche Bund nicht zustande gekommen sei. Er würde anders gesprochen haben, läge der Gedanke eines süddeutschen Bundes mit österreichischer Spitze wirklich vor, oder beschäftige man sich gar mit der Ausführung desselben. Sollte indessen der Graf Trautmannsdorff wirklich mit so einem Projekte auftreten, so würde er (Hohenlohe) Mühe haben, ernsthaft zu bleiben ... Ein süddeutscher Bund mit österreichischer Führung sei in Bayern ganz undenkbar; er werde sich deswegen freuen, wenn man ihm Gelegenheit gebe, darauf abzielende Propositionen abzulehnen (was sich eventuell von selbst verstände), insofern dadurch seine Stellung im Lande wesentlich verstärkt werden würde.« (Graf Werthern an Bismarck, 25. August, A. A. Berlin.) Bismarck wies den Gesandten an, bei weiterer Gelegenheit zu bemerken, daß »wenn solche Vorschläge von Österreich kämen, Bayern in der Stellung, die es zu denselben nimmt, mit vollem Vertrauen auf die Anlehnung rechnen kann, auf welche die zwischen Preußen und Bayern bestehenden Verträge der dortigen Regierung das Recht gewähren, und daß wir uns im Bunde mit Süddeutschland stark genug fühlen, um jedem Druck die Wage zu halten«. Sehe man aber in diesen Verträgen ein Hindernis für günstigere Aussichten Bayerns in einem süddeutschen Bunde, so werde in Berlin jeder Weg eine unbefangene und bundesfreundliche Erwägung finden. (Bismarck an Graf Werthern, 26. August, A. A. Berlin.)

[2] Diese Forderung hat für Frankreich eine entscheidende militärische Tragweite. Sie hatte im August 1866 eine Rolle gespielt (Nr. 241 ff.) und wird noch im Juli 1870, bei Beginn der spanischen Krisis, wieder auftauchen.

[3] Die geplante Herauslösung Oberhessens aus dem Norddeutschen Bunde zeigt an, was es mit der französischen Berufung auf den Prager Frieden auf sich hatte.

[4] Die Zerreißung der Zollvereinsverträge vom Juni 1867 und die Spaltung der seit einem Menschenalter bestehenden deutschen Wirtschaftseinheit gehört wohl (ebenso wie der Südbund unter österreichisch-französischem Protektorat) zu denjenigen Bestandteilen des Programms, die nach Beusts Urteil »neben der Wirklichkeit auch der Phantasie einigen Spielraum ließen«.

5. Pour le moment la question de la restauration des princiers dépossédés ne sera pas soulevée.[1]

6. Dans le cas où la Prusse refuserait d'exécuter le traité de Prague dans toute sa teneur et de résilier toutes les conventions et tous les arrangements en contradiction avec ce traité, la France et l'Autriche déclareront la guerre à la Prusse. Après la défaite, celle-ci aurait à céder à la France le bassin houiller de Sarrebruck, ainsi que le territoire de Sarrebruck, Sarrelouis et Sarrebourg.[2] La partie méridionale de la Silésie serait cédée à l'Autriche.

La population des territoires annexés par la Prusse serait consultée par voie du suffrage universel, dont le résultat deviendrait obligatoire pour la Prusse, et que la France et l'Autriche s'obligeraient de faire respecter. Dans le cas où les populations des dits territoires se prononceraient en faveur de la restauration de leurs anciens souverains, ces derniers auraient le droit d'entrer ou non dans la Confédération du Nord.

7. La Prusse sera également sommée de s'entendre avec le Danemark, dans le délai de trois mois, pour l'exécution de l'article 5 du traité de Prague. Si cette entente n'était pas réalisée dans le délai fixe, la France et l'Autriche prendraient en mains le réglement de cette affaire, et elles soumettraient leurs décisions à une conférence des grandes puissances.[3]

8. Dans le cas, peu probable, que les États du Midi, ou l'un d'eux, refuseraient de se prêter à la création d'une Confédération du Sud dans le sens du traité de Prague, il leur sera adressé par les deux puissances alliées un ultimatum, dont le refus serait suivi d'une déclaration de guerre.[4]

[1] Die Wiederherstellung der Depossedierten soll, wie Absatz 6b zeigt, nicht dynastisch, sondern plebiszitär begründet und in die Kriegsziele verlegt werden.

[2] Da Beust für eine vertragsmäßige Zusicherung der rheinischen Ansprüche Frankreichs im großen nicht zu haben war (vgl. Nr. 506), so begnügt sich der Entwurf Gramonts mit der Minimalforderung der »Grenzen von 1814« (dementsprechend auch die Beschränkung des Angebots an Österreich auf Oberschlesien). Über die wirklichen Kriegsziele der Franzosen wird dadurch so wenig ausgesagt, wie in dem amtlichen Kriegszielangaben im August 1870 (vgl. Nr. 961), die aus denselben Gründen sich dieselbe Beschränkung auferlegten.

[3] An dieser Stelle wird das Ziel des am 13. Juli eingeleiteten diplomatischen Feldzuges (Nr. 503) sichtbar. Die Äußerungen des Kaisers Napoleon zu Varnbüler (Nr. 509) deuten ebenso darauf hin, wie die diplomatischen Vorbereitungen der französischen Regierung bei den europäischen Mächten und die in diese Tage fallenden französisch-dänischen Verbrüderungen in Kopenhagen. Vgl. auch die Veröffentlichungen von Aage Friis und Platzhoff-Rheindorf-Tiedje.

[4] Der Südbund, der im Juli 1866 von Frankreich zugunsten der Unabhängigkeit der süddeutschen Staaten, als ein Rechtsanspruch dieser Staaten, vorbehalten worden war, soll ihnen nunmehr durch ultimative kriegerische Drohung als eine Verpflichtung auferlegt werden. Auch nachdem der Entwurf Gramonts in Salzburg längst gescheitert war, spukte dieser Plan noch weiter. Nach seinem Gespräch mit Beust am 6. November 1867 hatte Fürst Hohenlohe den Eindruck: »Es scheint, daß die entschiedene Absicht besteht, uns, wenn wir nicht gutwillig auf diesen Gedanken eingehen, bei der ersten Gelegenheit dazu zu zwingen.« (Denkwürdigkeiten des Fürsten Hohenlohe I, 279.)

La France et l'Autriche se réservent de s'entendre par rapport à des cessions de territoire éventuelles de la part des États du Midi auxquelles elles auraient fait la guerre.[1]

B.

Die Übereinkunft von Salzburg

Eigenhändiger Entwurf Beusts, mit Verbesserungen Kaiser Napoleons III. (kursiv gedruckt)
H. H. u. St. Arch. Wien[2]

L'échange d'idées qui a eu lieu pendant l'entrevue de Salzbourg a constaté une entente parfaite et cordiale dans les questions du jour.

Il importe que les stipulations du traité de Prague ne soient pas transgressées. Cependant il faut non seulement éviter tout ce qui pourrait être interprêté et exploité *par la Prusse* comme une menace ou une provocation, *mais*[1]* il faut encore s'abstenir de toute intervention, qui serait de nature à éveiller les susceptibilités de l'esprit allemand.

Pour arriver au but ci-dessus indiqué il faut employer d'autres moyens. Il faut agir moralement sur les états du midi afin qu'ils s'en tiennent au statu quo et n'en sortent pas.[2]

Le système que le Gouvernement autrichien pratique aujourd'hui à l'intérieur servira de plus en plus à échauffer les anciennes sympathies des populations. Une politique ouvertement pacifique du Gouvernement français enlèvera tout prétexte à de nouveaux engagements qui seraient proposés et acceptés dans la prévision d'une guerre et dans un intérêt de sécurité. En même temps l'entente et l'union de la France et de l'Autriche devront *se manifester*[2]* de manière à faire réfléchir les Gouvernements du midi de l'Allemagne et à leur faire sentir la nécessité d'une attitude à la fois indépendante et réservée.[3]

Ce dernier résultat sera hâté si les symptômes de cet accord ne tardent pas à se *montrer*[3]* dans les affaires de l'Orient.

Là aussi il s'agit de maintenir le statu quo et d'arrêter le mouvement qui le menace par une action diplomatique commune et persévérante sans que l'on prenne une attitude hostile à la Russie. La question de Candie doit être reprise en tout œuvre aujourd'hui que les circonstances ont changé. Une intervention diplomatique en faveur de la cession à la Grèce *devient de plus en plus* . . .(?)[4]* Obtenir une pacification prompte du pays en amenant la

[1] Wiederaufnahme der Pläne vom April 1867, vgl. Nr. 450.

[2] Beust analysiert in seinen Memoiren den von ihm verfaßten Entwurf, »worin der Kaiser Napoleon mit eigener Hand einige Einschaltungen machte«. Prinz Napoleon bemerkt (Revue des deux mondes 26 (1878), 492) über die Salzburger Zusammenkunft: «Aussi n'a-t-elle abouti qu'à l'échange d'un procès-verbal non signé de conversations assez insignifiantes, rédigé par Mr. de Beust dans un français douteux, où il est surtout question d'une entente vague et d'une conduite commune en Orient.» Von Beust findet sich in den Akten ein in Gastein am 24. August 6^{45} p. m. aufgegebenes Telegramm an das Ministerium des Äußern: »Soeben hier angekommen. Mit Salzburg sehr zufrieden, volles Einverständnis in allen Fragen nur in friedlichem Sinne. Unsere Majestäten sehr heiter, die französischen sehr gefallen. Kaiserreise nach Paris 20. Oktober. Zeitungsberichte voll von Lügen, Konjekturen absurd.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[3] Diese Sätze sind in der Analyse in Beusts Memoiren übergangen worden.

cessation des hostilités et le commencement de l'enquête dans le but de donner satisfaction à tous les vœux des populations compatibles avec *la dignité*[5*] de l'empire ottoman, voilà ce que les Gouverments de France et d'Autriche doivent tâcher de réaliser. A cet effet on fera une démarche[6*] auprès du Gouvernement *de St. Pétersbourg pour lui demander un avis sur les moyens les plus propres à amener la solution de l'affaire de Candie. Les deux Gouvernements de France et d'Autriche s'adresseront ensuite au gouvernement Britannique afin de l'engager à unir ses efforts aux leurs*[7*] pour faire entrer résolument le Gouvernement ottoman dans la voie indiquée.

En même temps on tiendra un langage conforme à Athènes pour amener le Gouvernement hellénique à une appréciation plus sage de la situation.

Malgré les nombreux griefs qu'il aurait à faire valoir, le Gouvernement autrichien s'abstiendra à moins d'y être forcé par des circonstances impérieuses de soulever des différends avec le Gouvernement des Principautés unies. Il s'impose cette réserve dans la prévision d'une intervention peut-être armée d'une autre puissance. Si, ce cas échéant, le Gouvernement autrichien se voyait dans la nécessité d'occuper une partie des Principautés contiguë à son territoire, le Gouvernement français interposerait ses bons offices pour que d'une part et d'autre les troupes fussent retirées, et que la Confédération de Paris rentrât aussitôt en activité pour aviser aux moyens les plus propres à rétablir et à consolider un ordre de choses conforme aux traités.

Änderungen Napoleons III. (im Texte kursiv):

1* Von Napoleon verbessert statt: « exploité comme une menace ou une provocation de la part de la Prusse. »

2* Von Napoleon verbessert statt: (?. .) ter.

3* Von Napoleon verbessert für: « manifester ».

4* Von Napoleon verbessert für: « ne pouvait être maintenue dans les conditions où le refus de la Porte est justifiée ».

5* Von Napoleon verbessert für: « le maintien de l'intégrité ».

6* Von Napoleon gestrichen: « commune ».

7* Von Napoleon verbessert für: « britannique aussi bien qu'auprès de celui de St. Pétersbourg, mais quelle que soit la réponse de ces deux cabinets on agira de commun accord à Constantinople ».

C.

Französisches Zirkular an die Gesandtschaften

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 25 août 1867

En se rendant à Salzbourg, l'Empereur et l'Impératrice étaient guidés par un sentiment sur lequel l'opinion publique ne pouvait se méprendre,et je m'abstiendrais de vous entretenir aujourd'hui de l'entrevue des deux Souverains si elle n'avait été le sujet d'interprétations qui tendent à en dénaturer le caractère. Le voyage de Leurs Majestés a été dicté uniquement par la pensée de porter un affectueux témoignage de sympathie à la Famille Impériale d'Autriche si cruellement atteinte par un malheur récent.

Assurément les chefs de deux grands Empires ne pouvaient se trouver réunis pendant plusieurs jours dans une confiante intimité sans se communiquer mutu-

ellement leurs impressions et sans échanger leurs idées sur les questions d'intérêt général; mais leurs entretiens n'ont eu ni pour objet ni pour résultat d'arrêter des combinaisons que rien ne justifierait dans la situation actuelle de l'Europe.

Vous vous rappellez le langage du Gouvernement de l'Empereur chaque fois qu'il a eu à s'expliquer sur l'état de choses créé par les événements militaires de l'été dernier. Notre attitude a été définie, d'abord par la circulaire du 16 septembre,[1] plus tard par les paroles de Sa Majesté à l'ouverture du Sénat et du corps législatif, enfin par les discours de Mr. le ministre d'État dans les débuts parlementaires de la dernière session.[2] Nous n'avons pas cessé de nous montrer fidèles dans tous nos actes aux intentions que nous avons manifestées dès le principe en présence des changements survenus en Allemagne. Dans une conjoncture récente, nous avons vu les cabinets de l'Europe rendre justice à la loyauté de notre politique et prêter leur concours aux idées d'apaisement. Ce qui s'est passé alors est un gage de l'appui qu'au besoin les pensées de modération trouveraient encore auprès d'eux.

Les entretiens de l'Empereur Napoléon avec l'Empereur François Joseph ne pouvaient donc présenter le caractère que certains nouvellistes leur ont attribué. Longtemps avant de se rencontrer à Salzbourg, les deux Souverains avaient déjà de part et d'autre attesté par leurs actes les sentiments pacifiques qui dirigent leurs gouvernements. Réunis, ils ne pouvaient former d'autre dessein que celui de persévérer dans la même ligne de conduite. C'est à cette assurance mutuellement donnée que se sont bornées leurs conversations sur les affaires générales. Ainsi loin de considérer l'entrevue de Salzbourg comme un sujet de préoccupation et d'inquiétudes pour les autres cours, il ne faut y voir qu'un nouveau motif de confiance dans la conservation de la paix.

J'ai tenu à vous faire connaître mon sentiment sur des publications dont le but est d'accréditer une opinion contraire et vous pourrez vous inspirer de ces considérations pour rectifier les appréciations erronées qui viendraient à se produire autour de vous.[3]

D.

Zirkular Bismarcks[4]

Konzept, Kopie. A. A. Berlin

Berlin, den 7. September 1867

Eurer . . . . . habe ich bereits die Äußerungen mitgeteilt, welche uns sowohl von Kaiserlich österreichischer, wie von Kaiserlich französischer Seite über die Bedeutung und den Charakter der Salzburger Zusammenkunft

[1] Das Zirkular La Valettes vom 16. September 1866, vgl. Nr. 308, Anm. 2.

[2] Vgl. Nr. 372, Anm. 3.

[3] Zu diesem Aktenstück vgl. Beust, Aus drei Vierteljahrhunderten 2, 133 ff.; »Man sieht, daß das Zirkular, welches Marquis de Moustier . . . an die französischen Missionen erließ und das die Monarchenbegegnung auf eine persönliche Freundschaftsbezeigung reduzierte, sich nicht allzuweit von der Wahrheit entfernt hat.«

[4] Über die Aufnahme dieses Zirkulars berichtete der österreichische Geschäftsträger Graf Mülinen am 27. September: « Le Marquis de Moustier serait, me dit-on, très mécontent de la circulaire du comte Bismarck. Comme Mr. le Ministre des Affaires Étran-

zugekommen sind, und welche wir nur mit Befriedigung haben entgegennehmen können. Es war vorauszusehen, daß es sehr schwer sein würde, die öffentliche Meinung zu überzeugen, daß eine Tatsache, wie die Zusammenkunft der beiden mächtigen Monarchen, angesichts der gegenwärtigen Lage der europäischen Politik nicht eine tiefer liegende Bedeutung und weitergehende Folgen habe, und die mit einer gewissen Beflissenheit und dem Anscheine der Authentizität verbreiteten Nachrichten über beabsichtigte oder gefaßte Entschließungen auf dem politischen Gebiete waren nicht geeignet, die Zweifel über den Zweck der Zusammenkunft zu heben.

Es gereicht uns um so mehr zur Genugtuung, aus den österreichischen und französischen Erklärungen die Versicherung zu entnehmen, daß der Besuch des Kaisers Napoleon lediglich aus einem Gefühle hervorgegangen ist, welches wir ehren und mit dem wir sympathisieren, und daß der Zusammenkunft beider Herrscher der Charakter dieses Motivs gewahrt geblieben ist. Danach sind innere Angelegenheiten Deutschlands nicht in der Weise, wie die ersten Nachrichten es voraussetzen ließen, Gegenstand der Besprechungen in Salzburg gewesen.

Es ist dies um so erfreulicher, da die Aufnahme, welche jene Nachrichten und Voraussetzungen in ganz Deutschland fanden, von neuem gezeigt hat, wie wenig das deutsche Nationalgefühl den Gedanken erträgt, die Entwicklung der Angelegenheiten der deutschen Nation unter die Vormundschaft fremder Einmischung gestellt oder nach anderen Rücksichten geleitet zu sehen, als nach den durch die nationalen Interessen Deutschlands gebotenen.

Wir haben es uns von Anfang an zur Aufgabe gemacht, den Strom der nationalen Entwicklung Deutschlands in ein Bett zu leiten, in welchem er nicht zerstörend, sondern befruchtend wirke. Wir haben alles vermieden, was die nationale Bewegung überstürzen könnte, und haben nicht aufzuregen sondern zu beruhigen gesucht. Dies Bestreben wird uns, wie wir hoffen dürfen, gelingen, wenn auch von auswärtigen Mächten mit gleicher Sorgfalt alles vermieden wird, was bei dem deutschen Volke eine Beunruhigung hinsichtlich

gères n'a toutefois abordé ce sujet délicat avec moi, je me suis gardé de lui en parler. Votre Excellence a pu voir par les extraits de la presse française combien ce document a été mal accueilli à Paris, où il est traité généralement d'outrecuidant et d'arrogant. Le ‚Times' se joint à ses confrères de Paris pour lui attribuer ce caractère en ajoutant que cette pièce respirait en outre le sarcasme et distillait l'ironie.» (H. H. u. St. Arch. Wien.) Gewisse Kreise in München neigten zu derselben Auffassung. Ein Bericht des Staatsrates Daxenberger an König Ludwig II. vom 10. September fand den Ton der Depesche »ziemlich hochfahrend« und wahrscheinlich geeignet, in Frankreich Anstoß zu erregen. Denn sie vertrete mit Nachdruck, daß weder Österreich noch weniger Frankreich in die innere Gestaltung der deutschen Verhältnisse hineinzureden hätten, wogegen doch daran zu erinnern sei, daß die süddeutschen Staaten nach dem Prager Frieden eine »internationale Selbständigkeit« genießen sollten. »An dieser dürfte mit Energie festzuhalten sein, und an dem Paragraphen des Vertrags haben wohl doch Frankreich und Österreich ein nicht zu bestreitendes Interesse.« (Geh. St. Arch. München.) Auf welche Weise das »nicht zu bestreitende Interesse« Frankreichs sich damals äußerte, geht aus Nr. 510 A hervor. Es braucht nicht betont zu werden, daß die Auffassung Daxenbergers nicht derjenigen des Fürsten Hohenlohe entsprach.

fremder Pläne, deren Gegenstand es sein könnte, und infolgedessen eine gerechte Erregung des Gefühls nationaler Würde und Unabhängigkeit hervorrufen könnte. Wir begrüßen daher die bestimmte Verneinung jeder auf eine Einmischung in innere Angelegenheiten Deutschlands gerichteten Absicht im Interesse der ruhigen Entwicklung unserer eigenen Angelegenheiten mit lebhafter Genugtuung.

Die süddeutschen Regierungen selbst werden uns bezeugen, daß wir uns jedes Versuchs enthalten haben, einen moralischen Druck auf ihre Entschließungen zu üben, und daß wir vielmehr auf die Handhabe, welche sich uns zu diesem Zwecke in der Lage des Zollvereins bieten konnte, durch den Vertrag vom 8. Juli cr. rückhaltlos verzichtet haben.

Wir werden dieser Haltung auch ferner treu bleiben. Der Norddeutsche Bund wird jedem Bedürfnisse der süddeutschen Regierungen nach Erweiterung und Befestigung der nationalen Beziehungen zwischen dem Süden und dem Norden Deutschlands auch in Zukunft bereitwillig entgegenkommen, aber wir werden die Bestimmung des Maßes, welches die gegenseitige Annäherung innezuhalten hat, jederzeit der freien Entschließung unserer süddeutschen Verbündeten überlassen.

Diesen Standpunkt glauben wir um so ruhiger festhalten zu dürfen, als wir in den gegenwärtig bestehenden vertragsmäßigen Beziehungen zwischen dem Norden und dem Süden Deutschlands, wie sie in den abgeschlossenen Bündnissen und in der Vervollständigung des Zollvereins sich darstellen, eine rechtlich und tatsächlich gesicherte Grundlage für die selbständige Entwicklung der nationalen Interessen des deutschen Volkes erblicken.

Eure .... ersuche ich, sich in diesem Sinne gegen die dortige Regierung auszusprechen, und ermächtige Sie auch zur Vorlesung dieses Erlasses.

E.

Vertrauliches Zirkular Bismarcks

Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 8. September 1867

In meinem Erlasse Nr. . . vom 7. d. M.[1] habe ich mich über den Charakter und die Ergebnisse der Salzburger Zusammenkunft in Gemäßheit der Auffassung ausgesprochen, welche durch die an uns gelangten amtlichen Erklärungen von beiden Teilen bedingt wird. Wir können uns für alle offiziellen und ostensiblen Beziehungen diese Auffassung nur aneignen und festhalten. Für Eurer .... persönliche Orientierung darf ich aber nicht unbemerkt lassen, daß wir uns zu der Annahme berechtigt halten, daß wenigstens auf einer Seite diese Erklärungen der Wahrheit nicht vollständig entsprechen.

Die bestimmte Versicherung des französischen Zirkulars, daß die Bezeugung einer tief empfundenen Sympathie das einzige Motiv des Besuchs gewesen, und daß die Besprechungen keinen anderen Charakter gehabt als den Austausch gegenseitiger friedlicher Versicherungen, dürften wenigstens die Absichten, welche der Kaiser der Franzosen mit diesem Besuche verbunden hat,

[1] Nr. 510 D.

nicht vollständig wiedergeben. Wir können freilich über die Gegenstände und den Charakter der intimen Besprechungen zwischen dem Kaiser der Franzosen und dem Kaiser von Österreich und dem Minister des letzteren nicht genau unterrichtet sein; aber es leiten uns beachtenswerte Spuren und Nachrichten zu der Annahme hin, daß der Zweck des Besuchs für den Kaiser Napoleon ein doppelter gewesen: einmal, den Gegenbesuch des Kaisers von Österreich in Paris zu erwirken — und sodann, einen Austausch gegenseitig zu gewährender Vorteile mit Österreich in der Weise anzubahnen, daß Frankreich gegen Garantien, die es Österreich im Orient zu gewähren bereit wäre, von Österreich Garantien gegen die Einigung Deutschlands zu erlangen wünschte.

Wir glauben aber auch annehmen zu dürfen, daß es dem Kaiser Napoleon nicht gelungen, diese Wünsche zur Verwirklichung zu bringen. Was den Gegenbesuch des Kaisers von Österreich am Hofe der Tuilerien betrifft, so müssen wir freilich nach unseren Nachrichten glauben, daß der Kaiser Franz Joseph und der Reichskanzler sich dieses Mittel für weitere Verhandlungen offen halten wollen und daß der Besuch stattfinden werde.

Dagegen dürfen wir annehmen, daß Seine Majestät der Kaiser von Österreich die Aussicht auf Wiedergewinnung der Anlehnung Österreichs an Deutschland den im Orient von Frankreich zu bietenden Vorteilen nicht hat opfern wollen, und es deshalb abgelehnt hat, im Bunde mit Frankreich gegen Deutschland aufzutreten.

Wir können dies Ergebnis, wenn wir es als ein solches ansehen dürfen, im beiderseitigen Interesse nur mit Genugtuung begrüßen, da wir der festen Überzeugung sind, daß Österreich nur in einer den neuen Verhältnissen entsprechenden aufrichtigen und ehrlichen Anlehnung an ein geeinigtes Deutschland die gesicherten Grundlagen finden kann, deren es zum Aufbau seiner eigenen neuen Zukunft bedarf.

Eure .... ersuche ich ergebenst, diesen Erlaß als ganz vertraulich und nur zu Ihrer eigenen Direktion bestimmt anzusehen und mit voller Diskretion zu behandeln.

511.

Freiherr v. Varnbüler an König Karl

Eigenhändig. St. Arch. Stuttgart

Stuttgart, den 24. August 1867

Euer Majestät habe ich folgenden untertänigsten Bericht über die Reise mit Seiner Majestät dem Kaiser Napoleon zu erstatten.[1]

Derselbe empfing mich in Ulm sehr freundlich und lud mich ein, in seinen Salonwagen zu steigen. Er behielt mich in demselben bis Stuttgart und führte mit der Kaiserin und mir eine sehr heitere, teils durch die Landesteile, welche wir durchreisten, teils durch die verschiedensten persönlichen Verhältnisse genährte Konversation. Wiederholt berührte hierbei die Kaiserin die Reise der

[1] Varnbüler begleitete das Kaiserpaar am Nachmittag des 23. August von Ulm bis Stuttgart.

Königin. Sie schien mir sehr besorgt zu sein, Höchstdieselbe zu verfehlen, worüber ich dieselbe jedoch vollständig beruhigen konnte. Die ganze Haltung des Kaiserpaares war eine äußerst wohlwollende und freundliche.

In betreff der Politik sprach der Kaiser nur wenige Worte, und ich hätte es nicht richtig gefunden, hier in zudringlicher Weise ausforschen zu wollen; außerdem hätte es wahrscheinlich nichts geholfen. Doch sagte er mir: « J'ai trouvé l'Empereur d'Autriche et les Autrichiens très portés pour la paix, dont j'ai été très satisfait. » Und dann sagte er später: « Nous croyons être sûrs d'avoir contribué à maintenir la paix européenne, dont nous tous, Souverains et peuples, avons tout besoin, nous nous sommes beaucoup occupés de la question orientale et croyons y avoir trouvé une issue pacifique.»[1] Er beklagte sich wiederholt über die unpatriotische Haltung der Presse aller Länder, einschließlich der französischen. Diese Bemerkung über die Erhaltung des Friedens machte er mir noch einmal, als wir in den Schloßgarten einliefen; und ich halte mich berechtigt, dieses Mal die Friedensversicherungen für rückhaltloser zu halten als auf der Hinfahrt.[2]

In Stuttgart entließ mich der Kaiser mit den freundlichsten Grüßen für Eure Königliche Majestät, ebenso die Kaiserin. Das Publikum war dieses Mal in den Wartesälen abgesperrt und die Majestäten verließen die Waggons nicht, so daß jede Art von Demonstration von selbst entfiel.[3]

512.

Graf Werthern an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

München, den 29. August 1867

Aus guter Quelle sind mir noch folgende Notizen über das Gespräch zwischen dem Kaiser Napoleon und dem Fürsten Hohenlohe auf dem hiesigen Bahnhofe am 23. d. M. zugegangen.[4]

»Der Kaiser habe damit begonnen, den Fürsten zu versichern, daß er für seine Person den Frieden ganz aufrichtig wünsche und daß ihm, sowie dem Kaiser von Österreich, nichts ferner liege als aggressive Absichten. Hiervon ausgehend, akzeptiere er auch alles, was bis jetzt in Deutschland geschehen sei, nämlich den Prager Frieden und die zwischen Preußen und den süd-

[1] Der Bericht des Legationssekretärs v. Holstein vom 24. August enthält noch den Satz: »Er (Napoleon) sei von jeher der Ansicht gewesen, daß Frankreich nicht nach kriegerischen Eroberungen streben müsse. Dieselben seien très chanceuses. Dagegen seien die friedlichen Eroberungen gesichert, denn auf dem Felde der Industrie sei es allen anderen voraus, es habe le prestige de la mode usw.« (A. A, Berlin.)

[2] Vgl. Varnbülers Äußerung zu dem österreichischen Gesandten Grafen Chotek (Bericht Choteks vom 27. August, H. H. u. St. Arch. Wien.)

[3] Auf der Hinreise war es auf dem Bahnhof zu Stuttgart zu Demonstrationen, Hochrufen auf Napoleon, dann auch zu Gegenäußerungen gekommen, die ein erregtes Nachspiel in der Presse fanden.

[4] Über diese Unterredung am Mittag des 23. August berichtet Fürst Hohenlohe ausführlich in seinen Denkwürdigkeiten 1, 258 ff.

deutschen Staaten geschlossenen Verträge. Er wolle jedoch nicht verhehlen, daß eben diese Beziehungen Preußens zu Süddeutschland dasjenige Gebiet bilden, auf welchem er, ebenso wie der Kaiser von Österreich, weiteren Übergriffen entschieden entgegenzutreten geneigt sei. Allerdings habe sich der Graf Bismarck bei seiner letzten Anwesenheit in Paris außerordentlich gemäßigt geäußert und erklärt, daß das Drängen nach einer engeren Verbindung zwischen Süd- und Norddeutschland, oder nach einem förmlichen Eintritte der süddeutschen Staaten in den Norddeutschen Bund, durchaus nicht von ihm, sondern von der nationalen Partei in Süddeutschland und zum Teil von den süddeutschen Regierungen[1]* selbst ausgehe. Man dürfe daher hoffen, daß auch preußischerseits keine Störung des allseitigen guten Einvernehmens zu besorgen sei.

Hierauf habe Fürst Hohenlohe erwidert, jene Äußerung leide auf Bayern kaum eine Anwendung, namentlich sei die Partei, welche dem Eintritte Bayerns in den Norddeutschen Bund das Wort rede, im Lande äußerst klein und ohne Einfluß.

Der Kaiser entgegnete, »er freue sich dies zu hören, und schloß mit der Ermahnung, alles zu vermeiden, was bei Österreich und der öffentlichen Meinung in Frankreich ‚de justes susceptibilités' erregen könne«. —

Meiner festen Überzeugung nach besteht unsere wohlverstandene Politik den Bayern gegenüber darin, daß wir sie behandeln, als ob sie der souveränste Staat auf der Welt seien, im übrigen aber de les laisser cuire dans leur propre jus. Eine Annäherung der hiesigen Regierung an Frankreich würde die öffentliche Meinung unmöglich machen; einen süddeutschen Bund mit österreichischer Spitze will man in Bayern nicht, weil man herausfühlt, daß, wenn Österreich sich wieder aufrafft, dies auf Unkosten Bayerns geschehen wird; einem süddeutschen Bund unter bayerischer Spitze widerstreben Baden und Württemberg. Bayern wird also durch die Macht der Verhältnisse gezwungen, sich an uns anzulehnen, in uns seinen besten Alliierten zu suchen, und es kommt nur darauf an, ihm diesen Prozeß, der jetzt se defendendo vor sich geht, durch gute Behandlung zu erleichtern.

Sir Henry Howard, der mich, während ich dies schrieb, besuchte, sagte mir, die eingangs erwähnte Äußerung des Kaisers Napoleon bezüglich des Verhältnisses Preußens zu Süddeutschland sei folgendermaßen gefaßt gewesen: »Die Haltung Frankreichs werde wesentlich durch dieses Verhältnis bedingt werden,« und nicht, »er wie der Kaiser Franz Joseph werden desfallsigen Übergriffen entgegentreten«. Letztere Fassung figuriere, nach der Meinung des Fürsten Hohenlohe, wahrscheinlich aber in den Salzburger »Abmachungen«. Ich erlaube mir dies berichtigend zu bemerken . . .[2]*

Randbemerkung Bismarcks:

[1]* ? Baden ja

Randbemerkung König Wilhelms I.:

[2]* Des Pudels Kern bleibt die Mainlinie. Wilhelm

513.

Fürst Metternich an Baron Beust

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 4 septembre 1867

L'entrevue de Salzbourg commence à porter ses fruits.

Après avoir épuisé toutes les méfiances et toutes les conjectures selon les appréhensions des uns et les espérances des autres,[1] le public commence à voir plus clair et à se douter que l'on s'est uniquement entendu en vue du *maintien énergique de la paix*, tant en Orient qu'en Allemagne. Le langage des ministres de l'Empereur a gagné en precision et je ne puis que me louer de l'attitude de Mr. de La Valette qui tient l'intérim du ministère des affaires étrangères.

J'ai eu occasion de causer plusieurs fois à fond avec ce terrible adversaire de l'intervention française en Allemagne, avec ce personnage qui avec son collègue au Ministère d'État a constamment préconisé la politique qui consiste à agir envers l'Allemagne comme la France a agi envers l'Italie.

Mr. de LaValette professe aujourd'hui très hautement les principes suivants: « Nous avons besoin de la paix tout comme l'Autriche, nous avons besoin de nous refaire, de reprendre notre assiette. Pour arriver à notre but, nous proclamons franchement envers la Prusse que nous respectons ce qui s'est fait, que nous ne devons plus commettre une seule faute en nous ingérant en quoi que se soit dans les affaires d'autrui tant qu'elles ne nous menacent pas, mais nous déclarons aussi que nous regarderions comme une faute, comme un suicide de ne pas renforcer notre puissance en nous consolidant à l'intérieur, en améliorant nos engins de guerre et en réorganisant nos forces militaires de façon à être prêt à faire face à toutes les éventualités. Oui, nous armons nos forteresses, oui, nous achetons des chevaux — nous ne le cachons pas à la Prusse et nous usons envers elle d'une franchise dont Mr. de Bismarck nous a donné l'exemple. Il nous a dit, il y a deux ans — ‚nous armons en vue de la guerre!' Nous lui disons aujourd'hui: nous armons en vue de la paix! »

Mr. de La Valette s'étend avec complaisance sur la question d'Orient et je m'empresse d'assurer Votre Excellence que ses idées concordent entièrement avec les nôtres. Il déplore les engagements pris envers la Russie, mais ne doute pas que cette dernière ne se charge elle-même de dégager l'Empereur. Les idées principales et pratiques sont d'empêcher en première ligne la Russie de s'avancer dans la Turquie d'Europe, et en second lieu de maintenir le ‚status quo' en améliorant peu à peu le sort des Chrétiens et des musulmans sans secousse ni imprudence pour ne pas compromettre la paix entre les deux sectes et pour les préparer peu à peu à une tutèle, qui, selon lui, si nous le voulions, bien serait tout naturellement la nôtre.

Empêcher, par une entente avec nous et l'Angleterre, que l'influence russe ne parvienne à mettre le feu aux poudres, et, par une politique *prudente et habile en même temps que ferme dans son action pacifique*, contenir l'élan par

[1] Ein anschauliches Bild dieser Stimmungen in einem Bericht des badischen Gesandten v. Schweitzer an Herrn v. Freydorf vom 27. August 1867. (G. L. A. Karlsruhe.)

trop ambitieux de la Prusse, enfin gagner du temps en se fortifiant réciproquement — telles sont les pensées que Mr. de La Valette développe avec conviction et, d'autant qu'il me paraît, avec sincérité.

J'ai assuré le Ministre et je crois que Votre Excellence ne me désapprouvera pas, que nous ne demandions pas mieux que de nous unir de plus en plus avec la France sur ce terrain.[1]

514.

Baron Perglas an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 10 septembre 1867

L'entrevue de Salzbourg a contribué, il me semble, a éclairer sur plusieurs points la situation politique en Europe et à désigner les rapports entre les puissances, notamment entre la France, l'Autriche et la Prusse. La publication de la circulaire du 25 août[2] — bien accueillie à Berlin et de tous les Cabinets étrangers — et les observations que m'a faites à son égard le Marquis de La Valette (Nr. 377 du 7 septembre) constatent les intentions pacifiques du gouvernement français et l'absence de questions ou de complications altérant ces dispositions. On s'est entendu à Salzbourg, je crois, sur la franche acceptation du « statu quo » particulièrement à l'égard des affaires allemandes. Il n'y a qu'un point qui compromettrait la paix, d'après l'opinion du Marquis de La Valette, ce serait la dérogation aux stipulations du traité de Prague par rapport à l'autonomie des États du midi. Si la Prusse observe les engagements et si ces gouvernements ne sacrifient pas spontanément leur indépendance, il n'y aura pas de casus belli et pas de motif d'ingérence de puissances étrangères dans les affaires allemandes. Le Marquis de La Valette, le représentant le plus dévoué des principes pacifiques dans le Cabinet français, m'a dit clairement, qu'il n'y aurait menace pour la paix que dans le cas que l'autonomie des États du midi de l'Allemagne allait être atteinte et lésée à l'avantage de la Prusse. Le voyage de l'Empereur en Allemagne et les entrevues que Sa Majesté a eues à Paris avec des Souverains allemands ont fait entrevoir et espérer que ces pays non absorbés encore par la Prusse ne désiraient pas l'être à l'avenir. J'ai appris que l'Empereur a écouté avec intérêt et approbation les explications que Lui a données spontanément le Baron de Varnbuler sur les affaires politiques du

[1] Vgl. Baron Perglas an König Ludwig, 4. September 1867: «Il me revient de bonne source qu'on est en effet très convaincu à Berlin qu'il n'y a pas eu d'engagements politiques séparés à Salzbourg et que rien de positif n'y a été fait, mais j'ai observé en même temps qu'on n'y est cependant pas sans méfiance et que cette dernière aurait des conséquences plus graves, si pareilles entrevues se répétaient. L'arrivée inopinée à Paris du Prince Metternich, qui se trouvait en congé, a encore donné quelque nouvelle signification à ces rapports récemment engagés à Salzbourg, et si Mr. Rouher s'est rendu de Carlsbad à Vienne, comme on le disait, les appréhensions à Berlin en augmenteraient. Le Comte de Goltz, de son côté, a également eu hâte d'accourir à Paris, où il vient d'arriver pour se rendre à Biarritz pendant le séjour de la Cour Impériale dans ce bain.» (Geh. St. Arch. München.)

[2] Nr. 510 C.

Wurtemberg;[1] ce Ministre s'est épanché envers l'Empereur sur tous les points de la conduite du gouvernement depuis l'époque de la conclusion de la paix à Berlin jusqu'au moment présent, il a particulièrement protesté contre le reproche que le Wurtemberg allait au devant de tendances qui auraient l'effet de le médiatiser. Rassuré sur ce point du respect du traité de Prague de part et d'autre, les craintes de complications politiques et de guerre diminuent, encore on compte ici avec une certaine confiance sur la sagesse du Comte de Bismarck et qu'il ne voudrait pas compromettre son œuvre, mais on a été fort désappointé du discours récent du Grand-Duc de Bade,[2] qui a causé en présence de ces espérances la plus pénible impression. Le Moniteur » et les journaux officieux l'ignorent et dans la presse indépendante il est vivement blâmé . . .

Dans des conversations *intimes* que j'ai eues à Paris avec le Baron de Werther, qui est mon cousin, ce dernier a protesté contre des intentions de son gouvernement altérant l'autonomie des États du Midi, il m'assure, qu'il n'entre nullement dans la pensée de son gouvernement d'admettre dans la Confédération du nord ces États, et que le gouvernement prussien était bien plus disposé à aider le Cabinet de Votre Majesté, choisi par sa confiance royale pour consolider et développer les nouvelles institutions que la situation réclame, à lui faciliter cette tâche selon les propres vues du gouvernement bavarois, que de lui causer des embarras. Il serait réservé, d'après l'opinion confidentiellement exprimée de Monsieur de Werther, au gouvernement bavarois de resserrer les liens qui l'attachent à la Prusse ou de les relâcher (»lockern«), si l'utilité politique le réclamait.

Mr. de Werther proteste de ses sentiments les plus conciliants et bienveillants pour l'Autriche; tout disposé de se retirer de son poste s'il n'y était plus agréé favorablement, il doute de pouvoir y être remplacé aussi avantageusement pour les rapports entre la Prusse et l'Autriche. Il porte en général un jugement favorable de Mr. de Beust, il apprécie ses hautes qualités et ses bonnes intentions, mais il le dit entouré de grandes difficultés et ne semble avoir aucune confiance dans une restauration de la puissance de la monarchie autrichienne, plutôt convaincu de sa décadence inévitable. C'est là aussi l'opinion du Comte de Goltz, qui m'a dit en parlant de Salzbourg, qu'on n'y avait rien fait ni rien arrêté, que la France avait tâtonné et aurait désiré obtenir quelque chose, mais que l'impuissante Autriche n'avait rien eu à offrir, il s'en est exprimé avec mépris et dédain. Monsieur de Werther et le Comte de Goltz en se séparant, l'un est parti pour Bade et Berlin, l'autre pour Biarritz, sont cependant tombés d'accord de vouloir agir chacun sur son terrain respectif en faveur du maintien de la paix. A l'ambassade de Prusse on se plaint particulièrement de la presse française, plus ou moins hostile à la Prusse, — l'Empereur Lui-même fait le re-

[1] Nr. 509.

[2] In der Thronrede des Großherzogs vom 5. September hieß es: »Mein Entschluß steht fest, der nationalen Einigung [mit dem Norddeutschen Bunde] unausgesetzt nachzustreben, und gerne werde ich, und wird mit mir mein getreues Volk die Opfer bringen, die mit dem Eintritt in dieselbe unzertrennlich verbunden sind.«

proche à la presse publique, tant à l'étranger qu'à l'intérieur, d'être la cause principale de la méfiance générale et y désigne l'obstacle à une entente internationale sincère dans l'intérêt de la paix . . .

515a.

Staatsminister Rouher an Kaiser Napoleon III.

Papiers et correspondance de la Famille impériale (Paris 1871), S. 359—367

Cercay, le 27 septembre 1867

(Darlegung der Gesamtlage Frankreichs.)

. . . Sur le premier point, le débat se concentre dans cette unique question: le gouvernement impérial consentira-t-il ou non à l'incorporation imminente des États du Sud dans la Confédération du Nord? Votre Majesté peut-elle dès aujourd'hui, pour ainsi dire *a priori*, donner à cette question une solution précise et énergique? La prudence et la réserve du langage ne nous sont-elles pas imposées? Mais les intérêts privés et les passions de la polémique ne tiennent aucun compte de ces nécessités gouvernementales et diplomatiques. On demande un oui ou un non bien absolu et bien carré, comme si un gouvernement pouvait proclamer la paix quand même et quels que puissent être les événements ultérieurs, comme si une déclaration semblable, en excitant les audaces rivales, n'était pas plus propre à conduire à la guerre que toute autre attitude. Quoiqu'il en soit, les appréhensions suivent une proportion géométrique, et la stagnation des affaires, chaque jour plus accentuée, excite déjà les plaintes vives des centres industriels. Je suppose que Votre Majesté, lassée de cette position équivoque, veuille faire une déclaration explicite. Que dira-t-elle? Réclamera-t-elle la ligne du Mein comme la limite contractuelle de la Confédération du Nord, et la violation de cette limite comme un *casus belli?* Il est de toute évidence qu' une pareille déclaration jetterait l'alarme dans tous les intérêts et nous conduirait précipitamment, à travers des incidents diplomatiques très rapides, à la guerre avec l'Allemagne. Or sommes-nous prêts?

L'Empereur ferait-il, au contraire, connaître que l'union des États du Sud avec ceux du Nord est une question de nationalité à laquelle la France demeure indifférente et étrangère, mais que l'intégrité de l'empire d'Autriche et celle de la Hollande devront être respectées absolument par la Prusse?

Cette résignation officielle, véritable provocation à l'unité, apaiserait peut-être momentanément certains esprits; mais n'aurait-elle pas d'autres inconvénients bien graves? 1° Ne serait-elle pas contraire aux idées échangées à Salzbourg? 2° Ne produirait-elle pas dans l'armée, dont nous avons besoin, le plus détestable effet? 3° N'autoriserait-elle pas plus que jamais cette perfide, cruelle et incessante attaque dont tous les journaux opposants sont remplis: «La France est descendue au troisième rang?» Donc la nature des choses nous condamne à une politique d'expectative consacrée à fortifier le courage des gouvernements des États du Sud, à nous organiser militairement, à préparer nos alliances, et destinée à prendre ultérieurement conseil de la situation

générale de l'Europe, soit pour consolider la paix, soit pour engager un duel redoutable avec la Prusse, soit pour prendre résolûment autour de nous des compensations nécessaires . . .[1]

515 b.

Graf Mülinen an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Réservé Paris, le 2 octobre 1867

. . . Il est constant que depuis huit jours il y a crise ministérielle sourde, non pas au sein du Conseil de l'Empereur, mais au dehors. Les différents ministres semblent craindre chacun pour lui une modification des positions personnelles et relatives. Un moment Mr. de Moustier était sacrifié et son collègue de l'Intérieur se croyait déjà arrivé au but de ses désirs; depuis deux jours il se raffermissait. Je doute toutefois qu'il reste longtemps aux affaires et je pense toujours que les trois candidates possibles sont:

Mr. Drouyn de Lhuys si la politique tourne franchement à la guerre, mais ce serait la guerre d'automne et elle paraît peu probable.

Mr. de la Tour d'Auvergne dans le cas où l'Empereur serait revenu à des instincts conservateurs et décidé de terminer la question Romaine dans le sens inauguré dernièrement.

Mr. de La Valette si le parti Rouher l'emportait sur le parti Niel, Rigault de Genouilly et si la politique à bascule à défaillances reprenait le dessus pour aboutir à la papauté à Malte.

Dans le premier cas ce serait la guerre précipitée, amenée par l'amour-propre du pays vivement froissé par les rodomontades prussiennes.[2]

Dans le second la politique du bon sens, de la loyauté défendant, protégeant, conservant et attendant le moment de se venger, de rétablir l'influence de la France, mais froidement, avec calcul.

Le troisième cas serait l'abaissement de la France au moral et matériellement et amènerait tôt ou tard des complications intérieures et extérieures qui sont incalculables à moins que Mr. de La Valette brûlât ce qu'il a adoré jusqu'ici et adorât ce qu'il a brûlé, se séparant de Rouher et du parti pour prendre en main la défense de la cause du pouvoir temporel. On a vu des choses si extraordinaires se passer ici en sens inverse que ce changement à vue serait encore, bien que j'en doute, parmi les choses possibles . . .

[1] Es ist bezeichnend für die Situation in Paris, daß selbst derjenige Minister, der als das Haupt der Friedenspartei galt und von der Opposition der Schwäche bezichtigt wurde. jetzt zu einer »Politik des Abwartens« riet, in deren Endzielen auch die kriegerische Alternative unverblümt ins Auge gefaßt wurde.

[2] In einem Bericht von demselben Tage meldete Graf Mülinen: « Les armements continuent ici sur un pied formidable et c'est peut-être cela, rapproché des nouvelles analogues qui arrivent de l'autre côté du Rhin, qui a contribué à inquiéter si fort l'opinion publique. On travaille nuit et jour aux fortifications de l'État, l'armée est au grand complet et la question de l'armement est satisfaisante. A l'heure qu'il est l'armée a 70000 chassepots et 230000 fusils transformés et on peut en livrer 30 à 40 mille par mois des deux catégories. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

516.

Kaiser Napoleon III. an Kaiser Franz Joseph

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Biarritz, le 6 octobre 1867

Monsieur mon frère

J'ai appris avec un vif regret que l'Impératrice Elisabeth n'accompagnerait pas Votre Majesté à Paris, heureusement nous conservons l'espoir de l'y voir à une autre époque.

Nous serons de retour à Paris vers le 16 ou 17 et nous serons bien heureux d'y recevoir Votre Majesté vers la fin du mois ainsi qu'elle nous l'annonce. J'ai conservé un si bon souvenir de la bienveillante hospitalité reçue à Salzbourg que ce sera un vrai plaisir pour moi de renouveler les rapports intimes qui naissent de la conformité des sentiments et des intérêts.

Je prie Votre Majesté de présenter mes hommages respectueux à l'Impératrice et de recevoir la nouvelle assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère et ami

Napoléon.

517.

Graf Mülinen an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Réservé

Paris, le 11 octobre 1867[1]

Il me revient de tous côtés et le langage de Mr. le Ministre des affaires étrangères moins sujet aux réticences qu'il y a huit jours me confirme dans cette idée, que l'Empereur est resté ferme dans la question Romaine. Mr. Nigra qui n'aurait pas pu voir l'Empereur de suite après son arrivée à Biarritz serait revenu peu content et ce qui est plus il n'aurait pas jugé le moment propice à faire la moindre demande de modification à la convention du 15 septembre.

Tout le monde est d'accord depuis trois jours pour considérer la partie comme perdue pour l'Italie, pour le quart d'heure bien entendu, car avec la politique napoléonnienne comment savoir ce que nous réserve le lendemain?

La crise ministérielle n'est point encore arrivée à tenue et bien qu'on assure depuis hier que la position du marquis de Moustier se serait consolidée par suite d'une lettre que lui aurait adressée l'Empereur, je crois et crains toujours que Mr. de La Valette n'arrive au Quai d'Orsay, bien qu'aujourd'hui le Baron Alphonse de Rothschild ait parlé de la possibilité de la rentrée de Mr. Drouyn de Lhuys. Ce serait le triomphe du courant de la guerre. Tandis qu'à en croire

[1] In den Berichten Mülinens vom 9. und 11. Oktober wird über die französisch-italienischen Verhandlungen und über die umlaufenden Gerüchte von einer preußisch-italienischen Allianz gehandelt. Danach äußerte sogar Moustier: « Il n'y aurait rien qui m'étonnât si le Comte Bismarck avec prodigieuse *activité* travaillait à amener une entente avec l'Italie pour peser sur la France. » Mülinen vollends traute der « astuce diabolique » Bismarcks das Schlimmste zu.

d'autres personnes, le courant pacifique aurait le dessus et se traduirait par la liste ministérielle que j'ai eu l'occasion de transmettre à Votre Excellence par mon rapport Nr. 54.[1] Mais ce serait aussi la politique de l'abaissement qui entrerait ou se consoliderait avec elle dans les conseils de l'Empereur et la France ne supporterait pas longtemps une pareille humiliation.

Je dois à la vérité de constater que depuis quelques jours le calme tend à renaître quelque peu et que les éventualités de guerre et de complications commencent à s'éloigner. Mais si le public se rassure, il n'en est pas de même de l'Empereur qui aurait été vivement impressionné par les rapports du général Fleury sur l'état de l'opinion en Allemagne et sur les chances peu favorables à la France en cas d'une guerre avec la Prusse soutenue par l'Allemagne entière. Le souverain de la France se serait décidé à rengaîner une fois de plus l'épée à moitié sortie du fourreau et à subir, s'il le faut encore, les procédés peu courtois et humiliants du comte Bismarck, et le monde des affaires voyant une échappée de beau temps, de se réjouir, quitte à le regretter lorsqu'il ne tardera pas à voir que ce n'est pas par ces moyens que la France se sort d'embarras.

En un mot, la peur de la Prusse domine dans les conseils de l'Empereur et je ne serais pas étonné qu'on fît incessament de nouvelles coquetteries à Mr. de Bismarck ainsi qu'on en fait à la Russie.

Triste politique, triste décadence d'un régime qui jadis encore faisait de Paris l'arbitre du monde.

518.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 16 octobre 1867

Un Conseil des Ministres ayant lieu à l'heure qu'il est à St. Cloud sous la présidence de l'Empereur pour décider les grandes et importantes questions pendantes et Sa Majesté m'ayant fait télégraphier d'être chez Elle aujourd'hui à cinq heures, je crois inutile d'envoyer à Votre Excellence par le courrier anglais une relation de la situation si complexe dans laquelle nous nous trouvons. Dans quelques heures peut-être un télégramme pourrait en effet infirmer tous les raisonnements que je serais dans le cas de faire actuellement en mettant en évidence les différents courants qui nous entraînent en sens inverse.

Je me bornerai donc à Vous dire, Mr. le Baron, que depuis mon dernier courrier qui faisait espérer un apaisement, les défaillances ont repris le dessus et on s'attend dans le grand public aux résolutions les plus contraires en bien comme en mal. L'agitation est très grande et croît en raison de l'incertitude qui règne. Dans quelques heures je pense que nous serons fixés sur les intentions de l'Empereur et que nous saurons, si dupe ou complice Il a permis que l'infamie couronnât Son œuvre, ou si, sensible à une parole que Mr. Drouyn de Lhuys Lui aurait dite: «La mort d'un Empereur et l'exil d'un Pape c'est trop, Sire, pour un règne,» Il s'est décidé à tenir ferme contre les conseils et les menaces de la révolution.

[1] Nr. 515.

J'ajouterai encore un détail que j'ai tiré des mille bruits et opinions contraires (qui) se croisent et s'entrechoquent. Il est des personnes qui croient que Napoléon se donne l'apparence de céder du côté de l'Italie, tâche d'être agréable à la Russie en Orient, afin d'isoler la Prusse et d'accomplir son œuvre de ce côté.

S'Il est devenu mou et craintif, Il est resté fataliste. S'Il craint la guerre et voudrait la paix, n'est-il pas possible que le fatalisme qui est le fond même de Son essence, Le pousse à la guerre contre la Prusse![1]

Je termine en demandant à Votre Excellence d'user d'indulgence envers moi. Avec une politique à bascule comme celle de l'Empereur, il est difficile de ne point contredire aujourd'hui ce qu'on a dit hier et de ne point faire également des rapports à bascule. Mon soin a toujours été de refléter les opinions les plus accréditées du moment et de m'abstenir de me fourvoyer dans des affirmations que l'événement pouvait facilement rendre vaines. Je serais heureux si j'étais parvenu à rendre le tableau aussi exactement que possible en évitant de faire naître des illusions qui sont loin de ma pensée, car de la part d'un Napoléon rien ne m'étonnerait.

519.

Baron Perglas an Fürst Hohenlohe

Konzept, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Vertraulich

Paris, den 26. Oktober 1867

Die Erklärungen, welche Euer Durchlaucht in einer Rede am 8. Oktober[2] in der Kammer der Abgeordneten bei Gelegenheit der Vorlagen über die Neukonstituierung des Zollvereins gehalten haben, haben nicht verfehlt, auch hier Eindruck zu machen wegen der Teilnahme, welche den deutschen Angelegenheiten und insbesondere der Haltung der bayerischen Regierung vom Publikum und von der Kaiserlichen Regierung gezollt wird.

Die öffentliche Presse hat im allgemeinen diese Rede als von einer wesentlichen Bedeutung für die künftige Regelung der Beziehungen der süddeutschen Staaten zum Norddeutschen Bunde aufgenommen, und wenn ihr auch die schließlichen Ziele und Absichten in allen Punkten nicht vollkommen klar erscheinen, anerkannte dieselbe doch in ihrem vollen Umfange die aufgestellten

[1] Über die Stimmung des Kaisers ist der Brief des Generals Ducrot vom 19. Oktober zu vergleichen: »En passant à Paris, j'ai eu de longues conversations avec le maréchal Niel et le général Frossard; ce dernier surtout m'a dit des choses très intéressantes; il m'a affirmé que l'Empereur ne se fait aucune illusion sur la gravité de la situation, qu'il sent parfaitement la nécessité d'en sortir à tout prix et que les événements ne tarderont pas à le prouver. Nous attendons l'Empereur mardi matin.« (Mémoires du général Ducrot II, 191.) Immer häufiger begegnet fortan das Argument, die deutsche Einheit werde tödlich für die Napoleonische Dynastie werden. Im August 1867 sagte Benedetti zu dem englischen Botschafter Lord Loftus: »We can never passively permit the formation of a German Empire; the position of the Emperor of the French would become untenable.« (J. Morley, Life of Gladstone 1, 953.)

[2] Gedruckt in den Denkwürdigkeiten des Fürsten Hohenlohe 1, 268—273. Über die Kontroverse, die sich im Anschluß an die Rede des Fürsten Hohenlohe zwischen Berlin, München und Karlsruhe erhob, vgl. Ottokar Lorenz, Kaiser Wilhelm und die Begründung des Deutschen Reiches, S. 154—161, 585.

Grundsätze, welche sich einem bedingungslosen Eintritt Bayerns und, nach der Ansicht Euerer Durchlaucht, der anderen drei süddeutschen Staaten in den Norddeutschen Bund entschieden entgegenstellen, daher diese Rede und ihre Beziehung auf den Prager Frieden in der hiesigen Presse und im Publikum sofort eine günstige Beurteilung gefunden hat. Zugleich hat die französische Regierung nicht gezaudert, ihrer eigenen, mit der öffentlichen Meinung übereinstimmenden Ansicht Ausdruck zu geben, und hat sich im « Moniteur universel » du soir vom 17. l. M. darüber eingehend geäußert, wie Euer Durchlaucht belieben wollen, aus der Anlage zu erkennen.

Indem hier nicht meine Aufgabe ist, die französische Politik in bezug der deutschen Angelegenheiten wiederholt und näher zu erörtern, möchte ich doch daran erinnern, daß im natürlichen politischen Interesse Frankreichs, wie auch anderer europäischer Großmächte stets gelegen ist, daß der Vertrag von Prag geachtet und erfüllt werde und daß daher die vier süddeutschen Staaten ihre Souveränität ungeschmälert sich erhalten möchten. Die Sprache in dieser Richtung von seiten Euerer Durchlaucht hat hier vielen Beifall gefunden, welcher sich um so mehr steigerte, als die anfängliche Beurteilung der Rede in Preußen derselben nicht günstig gewesen ist. Im Mißvergnügen, welches man in Berlin zu empfinden schien, fand man hier die eigene Erwartung bestätigt, daß Bayern sich nicht durch Preußen absorbieren lassen, vielmehr sich feste Grundlagen schaffen wolle, um sich vor dem norddeutschen Vasallentum zu schützen. Alle offiziösen Zeitungen haben die Wichtigkeit und Bedeutung der Rede Euerer Durchlaucht in diesem Sinne viel und wiederholt besprochen und genügte mir dieses, um danach die Aufnahme derselben am hiesigen Hofe zu bezeichnen, wozu ich durch den geehrten Erlaß vom 8. d. M. beauftragt bin.

Ich habe gleichwohl gezögert meinen Bericht abzuschicken, ehe ich nicht Gelegenheit fand, in Äußerungen des Ministers der auswärtigen Angelegenheiten die Bestätigung der obigen Wahrnehmungen zu erhalten. Marquis de Moustier hat der Rede Eurer Durchlaucht seine volle Aufmerksamkeit geschenkt, er bezeichnete mir dieselbe als ebenso wichtig und bedeutend, wie äußerst geschickt, Rechnung tragend allen den seit Jahr und Tag erfolgten Verhältnissen, der Minister anerkannte insbesondere ihren politischen theoretischen Wert, behielt sich aber vor, abzuwarten, welche praktische Folge diesen Erklärungen gegeben würde. So reizend es etwa für den Minister der äußeren Angelegenheiten sein konnte, mir auf dem Gebiete der Neugestaltung Deutschlands eingehend zu folgen, wozu ich ihm auf Grund der erhaltenen Weisungen Gelegenheit bot, vermied er es, um nicht den Schein auf sich zu laden, in die inneren deutschen Angelegenheiten sich mischen zu wollen. Es war dem Minister nicht unbekannt, daß sich in Bayern eine Reaktion gebildet habe, welche die Erhaltung der Selbständigkeit Bayerns zu unterstützen bestrebt sei, aber er wollte sich hüten, durch irgendwelche direkte Einwirkung diese Bewegung zu ermuntern, um nicht etwa dadurch in Deutschland Mißtrauen und Beschuldigungen zu veranlassen.

Wie die Dinge sich in Deutschland und in Europa gestalten, wird es nach der Ansicht des Ministers, die er mir vor einigen Wochen schon aussprach (bald

nach der Salzburger Entrevue), auf die eigene Verantwortlichkeit der süddeutschen Regierungen fallen, wenn dieselben nicht ihre souveräne Autonomie und ihre Dynastien zu erhalten imstande sind; »so wie man sich bettet, so wird man liegen«, sagte damals der Minister, beifügend, daß Frankreich künftig in seinen Beziehungen zu der Neugestaltung Deutschlands nur seine eigenen Interessen in Beratung zu ziehen haben werde. Dieser Umschwung in hiesiger Haltung und Ansichten und in der Teilnahme an den deutschen Angelegenheiten war mir besonders auffallend bei den jüngsten Erklärungen und Adreßdebatten in der badischen Kammer, zu welchen man absichtlich zu schweigen schien, und bekundet er deutlich das erkannte Interesse Frankreichs, lebensunfähigen Staaten gegenüber, die sich selbst aufgeben, sich nicht zu kompromittieren durch nutzlose Klagen und Ermahnungen, zudem die Kaiserliche Regierung genügend hat erkennen lassen, wie sie schließlich ein Aufgehen Süddeutschlands in Preußen ruhig hinzunehmen kaum in der Lage sein würde, wobei ich mich auf die Depesche Nr. 377 vom 7. September zu beziehen die Ehre habe.

Ich war nicht veranlaßt, dem Minister der äußeren Angelegenheiten Aufklärungen über Punkte der Rede zu geben, die etwa hier Anstoß erregt hätten, sondern empfand vielmehr eine Genugtuung über seine vorurteilsfrei ausgesprochene Ansicht, wobei ich aber wiederhole, daß er dieselbe auf eine theoretische Beurteilung beschränkt wissen wollte und sein schließliches Urteil abhängig machte von der praktischen Folge, welche die Königlich bayerische Regierung diesen Erklärungen geben werde.

520.

Freiherr v. Varnbüler an König Karl von Württemberg

Ausfertigung. St. Arch. Stuttgart

Stuttgart, den 7. November 1867

(Bericht über seine Unterredung mit Beust auf der Rückreise von Frankreich.)[1]

. . . Zuerst sprach er über die Römische Frage und sagte mir: »Der Kaiser ist fest entschlossen, den Heiligen Vater zu halten, und nebenbei die Revolution, welche Rom zu ihrem Brennpunkt gewählt hat, lieber dort zu bekämpfen, als sie nach Paris kommen zu lassen, wie dies seinerzeit Louis Philipp getan hat. In Paris waren Erhebungen vorbereitet; sie sind aber im Keime erstickt. Einen Kongreß wünscht er sehr wegen der Römischen Frage, und auch mir wäre er

[1] Kaiser Franz Joseph hielt am 23. Oktober 1867, nachdem er sich in Straßburg und Meaux inkognito aufgehalten hatte, seinen feierlichen Einzug in Paris und verließ Frankreich am 5. November. Vgl. den Brief des Generals Ducrot vom 9. November in seinen Memoiren 2, 195: « L'Empereur d'Autriche a quitté la France mardi après une halte de deux heures à Strasbourg. J'ai eu l'honneur de déjeuner entre Sa Majesté et le comte Andrássy. La conversation a été fort intéressante et l'impression qui m'en est restée, c'est qu'il y a entente parfaite entre nos deux pays. Le comte Andrássy me disait: ‚Plus on étudie la situation, plus on est convaincu que nos intérêts sont étroitement liés dans l'avenir, et je dirai même plus: c'est que je n'entrevois pas une question qui puisse amener la moindre divergence dans nos vues, dans notre action commune.'» Noch bezeichnender waren die Worte des Kaisers Franz Joseph zu Ducrot: « Comme vous, j'espère qu'un jour nous marcherons ensemble. »

erwünscht. Doch darf er sich nicht auf die katholischen Mächte beschränken. Die Römische Frage ist eine durchaus europäische.«

Er bestätigte mir seine und des Kaisers Napoleon Friedensliebe; dieser werde zwar die Rüstungen nicht einstellen, um auf alle Fälle vorbereitet zu sein; aber er werde weder in Italien noch in Deutschland den Krieg suchen, in Italien sich auf die Sicherung des Papstes beschränken, in Deutschland auf die Beobachtung, ob die Verträge von 1866 von Preußen gehalten werden.

Sodann übergehend auf unsere Verhältnisse, sagte er mir: »Wir denken nicht daran, Ihre Verträge zu beanstanden; sie sind uns nicht zum Nachteil und sind eine Folge der gegebenen Verhältnisse, welche wir zu respektieren haben; aber es ist das Interesse des europäischen Friedens, daß man über dieselben nicht hinausgehe, und daß die süddeutschen Staaten tatsächlich zeigen, daß sie es nicht wollen.

»Wenn Sie nur in militärischen Angelegenheiten (in politischen geht das nicht wohl) eine gewisse Gemeinschaftlichkeit konstatieren könnten, dies würde den etwas aufgeregten Nationalgeist in Frankreich beruhigen und dem Kaiser seine Aufgabe erleichtern.« »Ich erkenne wohl die Schwierigkeit Ihrer Lage zwischen Bayern mit seinen zerrissenen Zuständen, und Baden, diesem schmählichen Lande[1] und diesem Freydorf; aber die Aufgabe kann nur von Württemberg gelöst werden, wenn dies überhaupt möglich ist. Der Kaiser Napoleon hat großes Vertrauen in Sie.« — Er betonte dabei wiederholt die konsequente Haltung Eurer Königlichen Majestät.

Ich verwies ihn auf die Stellung, welche ich in betreff Ulms eingenommen,[2] und daß ich jede Idee preußischer Einmischung zurückweisen werde, sodann auf die Militärkonvention, aber auch auf die Schwierigkeiten, welche die militärisch-diplomatischen Fragen bieten, sodann auf die unsichere Stellung Hohenlohes und die Zweideutigkeit Badens, welches jedes gesprochene Wort nach Berlin berichte. Darauf sagte mir Beust: »Baden muß seine Parole in dieser Beziehung von Berlin bekommen. Ich werde das zu erreichen suchen.«

Ich sagte ihm, unter Verweisung auf meine Kammerrede,[3] daß ich nicht daran denke, noch daran gedacht habe, daß von der Unabhängigkeit des Südens weiter abzugeben (sic) sei, daß ich eben deshalb die Verträge abgeschlossen habe, und daß ich eine Verbindung des Südens in Militärangelegenheiten und auch in anderen, soweit dies die Zerrissenheit der Parteien und der Mangel an gouvernementaler Autorität zulassen, gerne fördern werde, aber nicht dafür stehen könne, was zu erreichen sei, da man Bayern, wie es jetzt sei, eine leitende Rolle nicht einräumen könne, und ich Baden nicht trauen werde, auch wenn es von Berlin an uns gewiesen würde, dieses überdies schamlos egoistisch sei.

Wir hatten uns Stuttgart genähert; Herr v. Beust schloß mit den Worten: »Ich verlasse mich ganz auf Sie; wir wollen alle den Frieden und Sie werden da-

[1] Ähnliche Urteile begegnen häufig auch in den Denkwürdigkeiten des Freiherrn v. Dalwigk, sie zeigen die Erbitterung an, die in dem antipreußisch-partikularistischen Lager gegen die Politik des Großherzogs Friedrich von Baden herrschte.

[2] Vgl. Nr. 509.

[3] Über die Rede Varnbülers vom 22. Oktober 1867 vgl. Nr. 491. 779.

für wirken, das weiß ich, daß die Haltung von Süddeutschland eine möglichst selbständige bleibe und keinen Anlaß zu Störungen des Friedens gebe.« Alles dies bestätigte mir später Chotek. Ich zweifle nicht an der Aufrichtigkeit dessen, was mir Herr v. Beust gesagt hat, weil dasjenige, was er mir über die inneren Zustände Österreichs hingeworfen hat, mir zeigt, daß Österreich den Frieden braucht und wünscht. Dennoch sind in Paris und London gewiß auch die Eventualitäten eines Krieges besprochen worden (in London wohl am meisten der Kongreß, den Beust wegen des Konkordats besonders wünscht).

Ich finde mich durch die Unterredung mit Herrn v. Beust in demjenigen bestätigt, was ich Euer Königlichen Majestät wiederholt untertänig vorgetragen habe, und was Allerhöchstdieselben gutgeheißen haben: daß es den Interessen Württembergs entspreche, nachdem dasselbe dem Auslande gegenüber seine nationale Stellung genommen und sein wirtschaftliches Leben seinem Bedürfnisse entsprechend geregelt hat, diese Grenze nach Kräften festzuhalten und sich darauf zu beschränken, etwaige hervortretende Bedürfnisse in betreff materieller Fragen, z. B. im Postwesen, in Münzangelegenheiten, durch internationale Konventionen zu regeln.

521.

Graf Degenfeld an Freiherrn v. Varnbüler

Ausfertigung. St. Arch. Stuttgart

München, den 8. November 1867

. . . Meine heutige Unterredung gab mir den sehr erwünschten Anlaß, mich gegen M. Hohenlohe im Sinn der mir unterm 3. November erteilten Direktion auszusprechen und es ist mir äußerst angenehm, Eurer Exzellenz die Anzeige machen zu können, daß der Königlich bayerische Staatsminister des Äußeren mit den Anschauungen und der beabsichtigten Haltung der Königlichen Regierung durchaus einverstanden ist. Namentlich gefiel ihm der Vorsatz, die vertragsmäßigen Grenzen nicht ohne zwingende Gründe zu überschreiten, und er fand diesen ganz besonders durch die Unterredung, welche er vorgestern abend mit dem Kaiserlich österreichischen Reichskanzler, Freiherrn v. Beust, gepflogen, gerechtfertigt.[1]

Aus den Äußerungen des letzteren habe er nämlich, so zart sie auch gemacht worden seien, entnommen, daß, wenn von jetzt an die Satzungen des Prager Friedens nicht ganz strenge eingehalten werden sollten, und sich Preußen erlauben wollte, noch einen Schritt weiter zu tun, oder die süddeutschen Staaten Miene machen würden, sich in Weiteres mit dem Norddeutschen Bunde einzulassen, Österreich und Frankreich hieraus einen Casus belli machen würden.[1]

[1] Vgl. die Aufzeichnung des Fürsten Hohenlohe über seine Unterredung mit Beust am 6. November 1867: »Der Gedanke Beusts und des Kaisers Napoleon würde wohl in einer Union der süddeutschen Staaten in militärischer und diplomatischer Beziehung seine Realisierung finden. Auf meine Frage, ob denn das bloße Abwarten diesen Zweck nicht ebenso erreiche, meinte er sehr eifrig, damit werde der Krieg nicht vermieden. Es scheint, daß die entschiedene Absicht besteht, uns, wenn wir nicht gutwillig auf den

Herr v. Beust habe, wie gesagt, dies alles sehr verblümt gegeben, allein die Sprache sei doch derart gewesen, daß er sich leicht überzeugt habe, daß den Österreichern der Kamm wieder gewachsen sei und daß Napoleon ein weiteres Vorgehen Preußens gegen Süddeutschland nicht dulden werde.

522.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. Privatschreiben. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 15 novembre 1867

J'ai eu occasion lors de notre dernière entrevue, de Vous faire entendre, que pour ma part, je n'étais pas aussi satisfait des résultats du séjour Impérial en France que les symptômes extérieurs semblaient le faire croire.

Je Vous disais: «On nous flatte, on nous sourit, mais on ne nous prend pas assez au sérieux.»

Je ne me suis pas assez retourné encore pour pouvoir Vous fournir autant de preuves que je le désirerais à l'appui de ce que j'avoue.

Soit d'instinct, soit à la suite de quelques symptômes nouveaux, je maintiens mon dire et vais Vous en expliquer la raison.

L'Empereur Napoléon n'a été cette fois-ci ni bavard, ni tout-à-fait sincère. Il n'a par conséquent pas voulu dire ni ce qu'il pense ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il fera. Il n'y a pas eu une bien grande différence entre ce qu'il Vous a dit et ce que Vous ont dit ses ministres. Pour moi c'est un signe certain qu'il n'a pas tout dit parce qu'à défaut de preuves sur ce que je présume à cet égard et ce que je vais Vous dire, j'ai la preuve que ses ministres n'en savent rien.

Je crois que l'Empereur va faire semblant de s'entendre avec la Prusse, de laisser faire et de se mettre au mieux avec elle. Est-ce impuissance ou comme le chat qui recule pour mieux sauter? C'est ce que l'avenir seul nous apprendra.

Dans tous les cas l'une des raisons qui probablement lui feront faire sa cour à la Prusse et par-dessus sa tête à *l'Allemagne unie*, est qu'il veut pouvoir en finir avec l'Italie, soit en la brisant, soit en se l'attachant définitivement.

Il a dû se passer à ce sujet des choses dont je ne me doute pas. Comment croire que l'Empereur aurait fait le plaisir à Mr. de Bismarck d'aller à Rome, s'il n'était parvenu secrètement à l'enguirlander?

Un symptôme important, une preuve évidente de la tendance de l'Empereur à faire la cour à l'Allemagne pour avoir ses coudées franches en Italie, est pour moi l'apparition de la brochure que je Vous ai adressée hier et la manière pompeuse dont elle a été annoncée.

Gedanken eingehen, bei der ersten Gelegenheit dazu zu zwingen.« (Denkwürdigkeiten Hohenlohes 1, 277 ff.) Hohenlohe stellte danach mit Recht eine neue Stufe des österreichisch-französischen Druckes fest, der sich nicht mehr mit der Enthaltsamkeit Preußens begnügte, sondern von den Südstaaten ein aktives Vorgehen in Sachen des Südbundes mit drohender Miene forderte. Die Wirkung dieses Druckes auf die Person des Königs Ludwig blieb nicht aus, vgl. Denkwürdigkeiten Hohenlohes I, 279, 281.

Je sais que l'Empereur a travaillé Lui-même à la brochure de l'Abbé Bauer ou de celui qui l'a écrite.

Mr. Conti, son Sécrétaire, a envoyé tel qu'il est, l'entrefilet et annonçant la brochure au Rédacteur en Chef du «Constitutionnel», en lui ordonnant de placer cette annonce à un endroit apparent.

Vous verrez par l'exemplaire ci-joint de ce journal que l'endroit est tellement bien choisi que le public s'est immédiatement enquis de cette nouvelle apparition, au point que les bureaux du journal étaient remplis de monde pendant les deux jours qui suivirent cette annonce. Tout le monde voulait savoir de qui était la brochure — et on l'a attendu avec l'impatience qui présida à l'apparition de la fameuse brochure de La Guerronière avant la guerre d'Italie.

Mr. Lymeyrac, le Rédacteur en chef du «Constitutionnel» courut à St. Cloud, pour dire que cette annonce faisait la plus grande sensation et c'est alors que Mr. Conti lui dit que l'Empereur avait promis à l'auteur de faire placer l'annonce en évidence, que Sa Majesté avait corrigé et amendé Elle-même la brochure et que, quoique ne partageant pas entièrement toutes les conclusions de l'auteur, Il s'y intéressait assez pour passer par-dessus le bruit qu'elle occasionnerait.

Tout ceci est *authentique* — j'ai vu la lettre de Conti et j'ai lieu d'en croire Mr. Lymeyrac sur parole.

Maintenant que dit la brochure?

Vous l'avez lue et Vous avez vu que l'auteur va assez loin dans ses concessions envers la Prusse. Trop loin même, puisqu'il se demande si la Prusse pourra être arrêtée à la frontière du Tyrol!!

Tout cela, il est vrai, n'est que mensonge et phantasmagorie. L'auteur n'est pas *sincère* tout aussi peu que l'Empereur. C'est un enguirlandement en règle qui n'ira ni jusqu'au désarmement général ni jusqu'à la liberté de la tribune et de la presse en France, ni jusqu'au sacrifice à bon marché de nos provinces allemandes à la Prusse.

Mais, ou je me trompe, ou c'est un symptôme à l'appui de ce que j'avance:

1° supprimer ou enchaîner l'Italie en vue des complications futures avec la Prusse,

2° amadouer et calmer l'Allemagne, enguirlander la Prusse — tel est, selon moi, le programme secret de l'Empereur qui ira, s'il le faut, jusqu'à faire semblant de nous renier ou de nous sacrifier, quitte à un moment donné, à faire appel à toutes nos forces vives.

De bonnes paroles, d'aimables sourires, mais rien de bien sérieux en notre faveur — voilà ce que nous pouvons attendre et ce à quoi il faudra pour le moment nous en tenir ici.

Nous n'en sommes pas plus malheureux pour cela si Vous réussissez — et Vous réussirez.

523.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Lettre particulière

Vienne, le 19 novembre 1867

J'ai lu avec toute l'attention et tout l'intérêt qu'elle mérite Votre lettre particulière et secrète du 15 de ce mois.[1] Je Vous remercie du soin avec lequel Vous observez ce qui se passe autour de Vous et de la franchise que Vous mettez à dissiper les illusions que nous pourrions avoir ici sur les résultats du voyage de Paris.

Je ne prétends pas contester absolument Vos conclusions et je suis même prêt à admettre qu'il y a beaucoup de vrai dans le programme que Vous tracez de la politique qui va être suivie par l'Empereur Napoléon. Mais à dire vrai, je ne vois là rien qui doive nous effrayer ou faire considérer le voyage de Paris comme manqué dans son but. Tout au plus, pouvons-nous dire que si tel est le cas, nous avons agi fort sagement en ne nous engageant en rien vis-à-vis de la France et en conservant une entière liberté d'action. Un journal d'ici a assez bien défini le résultat que nous avons obtenu à Paris en disant que nous étions »*verbunden, aber nicht gebunden*« avec la France.[2] Je n'avais pas le désir d'aller au delà et si un prochain avenir nous montre la France se livrant à quelques coquetteries pour « enguirlander » la Prusse, ce n'est pas là ce qui m'inquiètera. Ne craignez donc pas que nous éprouvions quelque déception. Si les concessions de la France à la Prusse ne dépassent pas Vos pronostics, nous n'y voyons pas grand mal.

Je dois d'ailleurs Vous dire que toutes les informations qui me parviennent depuis mon retour sont plutôt de nature à dissiper qu'à confirmer vos appréhensions. Aussi bien à Berlin que dans les États du Sud de l'Allemagne, on semble croire, beaucoup plus que vous ne le faites, à un rapprochement sérieux de l'Autriche et de la France. J'ai peine à supposer que Mr. de Bismarck parle et agisse comme il le fait aujourd'hui, s'il n'est pas sincèrement convaincu que le voyage de Paris a porté des fruits. D'un autre côté, si l'Empereur Napoléon était vraiment décidé à se montrer si complaisant pour la Prusse, il n'est guère admissible qu'il laisse encore jusqu'à présent Mr. de Bismarck dans une complète ignorance de ces dispositions. Tous les renseignements que je recueille tendent donc à atténuer Vos fâcheuses impressions, et d'ailleurs, je le répète, fussent-elles entièrement exactes, je n'en concevrais point d'alarme. Si l'optimisme est dangereux, il ne faut pas non plus s'abandonner au découragement. Je crois que Vous pouvez être un peu rassuré sur les intentions de l'Empereur Napoléon, mais je Vous prie cependant de continuer à le surveiller attentivement et à me tenir exactement au courant de Vos observations qui ont toujours beaucoup de prix pour moi.

[1] Nr. 522.

[2] Vgl. den Bericht des württembergischen Gesandten v. Thumb an Varnbüler vom 15. November: »Beust äußerte sich kurz dahin, daß Österreich sich dort verbunden, aber nicht gebunden habe, und wollte mir überdies andeuten, daß sich nicht zu binden die Schwierigkeit gewesen sei.« (St. Arch. Stuttgart.)

524.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. Privatschreiben. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 21 novembre 1867

Je Vous dois l'explication d'un pessimisme fort naturel de ma part au sujet des suites et des résultats du voyage de l'Empereur en France.

Je restreins ma pensée et vais m'exprimer en deux mots.

Mes meilleures années se sont passées à assister comme spectateur très intéressé, mais très impuissant, comme témoin officiel, mais rarement comme acteur, à l'épopée du second Empire.

Vous arrivez — avec Vous, je sens enfin, au-dessus de moi et derrière moi, de l'énergie, de la résolution, du savoir-faire et je vais pouvoir *agir*, mais je ne retrouve qu'un bonnet de nuit où il y avait une pensée fertile — une nature *flasque* où il y avait de la *fécondité*.

L'Autriche voulant aujourd'hui profiter de l'activité, du feu d'artifice qui à ses dépens lui éblouissait souvent les yeux, me fait l'effet d'une femme qui se décide enfin à faire des avances à Don Juan et qui ne trouve plus en lui qu'*Abeylard après la coupe*.

C'est là ce qui me rend un peu boudeur.

Vous trouvez le discours *parfait*[1*] — je comprends cela — Héloise ne veut pas être affichée — mais que dira-t-elle de l'échéance!!

Ce discours pouvait selon moi rester tel qu'il est, mais une seule étincelle de plus pouvait en faire un chef d'œuvre.

Si l'Empereur qui sait très bien aujourd'hui qu'en France comme en Prusse et ailleurs, même dans l'alcôve de la Rosina, on se doute de sa mollesse, si l'Empereur avait prononcé ce seul mot:

« Vous tous qui m'écoutez et qui admirez ma modération et ma prudence, n'oubliez pas que je ne suis encore le chat qui dort! » — je Vous livre les termes — mais je Vous livre également ma tête que la France eût illuminé et que de Berlin on nous eût très gentiment demandé certains éclaircissements sur la nature de ce sommeil qui Vous eussent fourni l'occasion d'une de ces dépêches que l'humeur goguenarde de Mr. de Bismarck eût eu de la peine à accepter en silence ce qu'il eût cependant été forcé de faire.

Ceci posé, mon cœur est allégé et je puis Vous dire que Moustier se conduit bien et que les deux nouveaux Ministres sont nos amis.

J'attends avec patience les événements qui devront nous donner la mesure de la vigueur et de la fidélité de l'Empereur.

Je Vous remercie d'accueillir avec indulgence mes boutades et Vous prie de compter sur l'entière bonne volonté qui depuis longtemps Vous est acquise de ma part.

Randbemerkung Beusts:

[1*] « Je n'ai pas dit *parfait* mais *satisfaisant*. »

VIII.

Diplomatische Erkundungsversuche und kriegerische Rüstungen

November 1867 bis Juni 1868

525.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 15 novembre 1867

(Gespräch des Marquis Moustier mit dem englischen Botschafter Lord Lyons über die zurückhaltende Politik Englands im Orient und in Italien.)

En Italie — la France a trouvé la Prusse intéressée manœuvrant *en dessous* et l'Angleterre franchement révolutionnaire, mais toutes les deux se donnant la main et voulant faire croire que, leur intérêt étant identique, leur politique devait rester la même. C'est surtout cette dernière considération que Mr. de Moustier a cherché à combattre vis-à-vis de Lord Lyons.

Il lui a dit qu'à première vue on semblerait fondé à penser que dans la question romaine les deux grandes Puissances protestantes, ayant toutes les deux des sujets catholiques à ménager, devaient avoir les mêmes intérêts.

En y regardant de plus près, Mr. de Moustier n'hésite pas à prétendre le contraire, et il l'a prouvé à Lord Lyons.

L'Angleterre a des sympathies réelles pour les Italiens, elle voudrait que cette nationalité puisse s'affermir, se développer et prendre son assiette en toute liberté.

Pour que cela puisse se faire elle désirerait franchement voir respecter le principe de non-intervention, déplore l'expédition française et témoigne sincèrement à l'Italie ses regrets, ses vœux et ses sympathies.

En est-il ainsi de la Prusse?

Faisant appel à l'esprit de pénétration de Lord Lyons, Mr. de Moustier n'a pas cru devoir insister sur chacune des nuances qui séparent les deux politiques. Là ou à Londres tout est désintéressé, sincère et positif, il faudrait être bien aveugle pour ne pas présumer, n'en eût-on les preuves les plus palpables, qu'à Berlin le jeu est *intéressé*, le but *compliqué*, la franchise *douteuse* et la politique *spécieuse*.

A Londres on voudrait le retrait des troupes françaises des états pontificaux.

Est-on bien sûr qu'on le veuille à Berlin?

A Londres on serait charmé de voir l'Italie s'entendre avec la France, se reconcilier avec elle et marcher vers l'unité, la puissance et la force en bonne harmonie avec sa voisine.

Tel est-il le but de Mr. de Bismarck?

De là à la conclusion que si à Berlin on ne veut peut-être pas une solution définitive et européenne de la question romaine, on doit la vouloir et la désirer à Londres, il n'y a qu'un pas.

Mr. de Moustier croit avoir été bien compris par Lord Lyons.

Il désire que si Votre Excellence partage ses idées à ce sujet, Elle veuille bien faire parler dans ce sens à Londres et y faire comprendre certaines différences entre les deux politiques en question, que la France ne peut et ne veut aborder.

526.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 21 novembre 1867

(Über die Einladung der französischen Regierung zu einem Kongreß in der Römischen Frage, und die Haltung und Antworten der Mächte.)[1]

L'invitation adressée à la Saxe a beaucoup fait crier à Berlin.[2] Mr. de Moustier se défend d'avoir voulu porter ombrage aux susceptibilités *suzeraines* de la Prusse et vient de donner à Berlin les explications suivantes:

« La Saxe ayant un représentant à Paris et la France en ayant un à Dresde, il est tout naturel que dans une question de cette importance on n'ait pas voulu prendre l'initiative d'une omission blessante. C'était à la cour de Saxe qu'il fallait laisser le soin de décider de la nuance qu'il convenait de maintenir à cet égard.»[3]

[1] Die französische Regierung richtete ihre Einladung zu dem Kongreß außer an die großen und kleinen europäischen Mächte auch an die deutschen Einzelstaaten, und zwar nicht nur an Bayern, Württemberg und Baden, die eine völkerrechtliche Unabhängigkeit besaßen, sondern auch an Sachsen und Hessen, die Glieder des Norddeutschen Bundes waren. So spielte in die Frage des Kongresses, der gar nicht zustande kam, auch die Frage des deutschen Staates und Frankreichs Verhalten zu ihr hinein.

[2] Graf Wimpffen berichtete am 22. November über Bismarcks Unwillen über die Ausdehnung der Kongreßeinladungen, er nehme vor allem daran Anstand, mit den kleinen, namentlich den kleinen deutschen Staaten auf die Konferenz zu gehen, und nehme es Frankreich übel, Einladungen an diese gerichtet zu haben, ohne es ihm, trotz seiner Frage an Benedetti, zu sagen; unter seinen heftigen Äußerungen gab er die folgende wieder: »Ich kann nicht zugeben, daß mein Ja oder Nein mit jenem Portugals oder Darmstadts in dieselbe Wagschale geworfen werde, und daß man mich mit all diesen kleinen Staaten — dem Chore der Tragödie — ad audiendum verbum Imperatoris nach München zitiere.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Die Erbitterung Bismarcks rührte vor allem daher, daß er die bewußte Absicht der französischen Regierung erkannte, auch bei einer Gelegenheit, die sie nur sehr mittelbar betraf und zu der sie in früheren Situationen niemals berufen worden wären, die deutschen Mittelstaaten, und zumal diejenigen, die Glieder des Norddeutschen Bundes geworden waren, als europäische Potenzen auf einem europäischen Kongresse aufzuführen. Da der Kongreß nicht zustande kam, wurde die Frage zunächst nicht praktisch, doch hielt es Bismarck für angezeigt, den preußischen Botschafter nunmehr als Botschafter des Norddeutschen Bundes in Paris zu akkreditieren (vgl. Nr. 534).

[3] Über die Einladung an Sachsen erzählt der sächsische Minister Freiherr v. Friesen, Erinnerungen aus meinem Leben 3, 66 f.: »Dies letztere mußte uns auffallen, denn Sachsen hatte bis dahin niemals an einem ähnlichen Kongreß teilgenommen und war

La Bavière semble avoir passé par trois phases distinctives en ce qui concerne la réponse à faire. On y a commencé par décliner toute réunion composée uniquement de puissances catholiques, puis on a fait entendre que la réponse dépendrait de la situation que lui ferait celle de la Prusse; enfin tout récemment on s'est décidé à *accepter* très nettement et *sans réserve* en ne dissimulant même pas la satisfaction que le Gouvernement bavarois éprouvait d'avoir été *convoqué*.

Cette réponse définitive me semble avoir fait grand plaisir ici.

Le Grand-Duc de Hesse a également annoncé son acceptation d'une façon des plus explicites.[1]

Le Wurtemberg et Bade acceptent plus timidement.

En somme on croit ici que peu à peu on arrive à la Conférence.

527.

Herr v. Spitzemberg an Freiherr v. Varnbüler

Ausfertigung. St. Arch. Stuttgart

Berlin, den 10. Dezember 1867

... Die Aussichten der Konferenz haben sich nicht gebessert. Bei der Aufnahme, welche die französische Einladung hier gefunden hat, scheint die Persönlichkeit des französischen Botschafters einen erheblichen Anteil zu haben. Wenigstens hörte ich neulich den Grafen Bismarck sich bitter über den Mangel an Takt und Lebensart des Herrn v. Benedetti beklagen. Man schreibe, meinte der Graf, häufig der Politik zu, was nur die Folge unge-

auch in Fällen, in welchen der Deutsche Bund, als solcher, mitgewirkt hatte, nur durch letzteren vertreten worden ... Dies war natürlich der Kaiserlich französischen Regierung genau bekannt, und wenn sie dessenungeachtet zur Teilnahme an dem beabsichtigten Kongresse einlud, so war die Absicht dieses Verfahrens leicht zu verstehen.« Da der französische Gesandte, Baron Forth-Rouen, trotz eines dilatorischen Winkes des Ministers dringend auf baldiger Antwort bestand, so erfolgte eine sehr höfliche, aber entschieden ablehnende Antwort Sachsens.

[1] Das inkorrekte Verhalten Hessen-Darmstadts, das im Unterschied von Sachsen auf die Einladung Frankreichs am 11. November unbedingt bejahend geantwortet hatte (Tagebücher des Frhr. v. Dalwigk, S. 345), gab Bismarck Gelegenheit, Remedur eintreten zu lassen. Vgl. Metternichs Bericht vom 30. November 1867 über Äußerungen Moustiers in dieser Sache: « Le Comte de Bismarck, continua le Ministre, s'est montré aux débuts très cassant, très susceptible, mécontent de nos invitations adressées aux petits états en même temps qu'aux grandes Puissances. Pour la Hesse, la mesure de Mr. de Dalwigk étant pleine, il a passé condamnation sur cet état moyen, membre à demi de la Confédération du Nord, qui osait agir sans lui en demander l'autorisation; sûr qu'il est de la lui revaloir, il n'en est pas autrement préoccupé. » (H. H. u. St. Arch. Wien.) Graf Wimpffen meldete am 14. Dezember 1867 über Bismarcks Unzufriedenheit mit den süddeutschen Regierungen: »Er schmeichelte sich offenbar, die Mandate von ganz Deutschland zu erhalten und damit vor Europa zu treten. Nun geschah das Gegenteil. Seine Verstimmung war groß und fand ab irato einen unüberlegten Ausdruck in der Veröffentlichung der bekannten Depesche an Herrn v. Dalwigk. Der Leiter der preußischen Politik fühlt, eine Art Niederlage erlitten zu haben.« Nach seinen Informationen schrieb Bismarck diese Enttäuschung großenteils dem Einflusse Beusts auf die süddeutschen Staatsmänner zu. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

schickten Verhaltens sei, denn die Antwort mißfiele oft bloß deshalb, weil sie auf eine Frage folge, welche ungeeignet gestellt sei. Unter anderem habe Herr v. Benedetti die Gewohnheit, wenn er zur Hoftafel geladen sei, mit dem König über Politik zu sprechen. Neulich habe er vor Tisch dem Könige bemerkt, er habe noch über Politik mit ihm zu reden, und sei dann in der Tat nach Tisch zum Könige getreten, um ihn über die Konferenz auszuholen. Der König habe ihm erwidert, daß er sich an den Minister wenden solle, und als der Botschafter Ihm darauf geantwortet, er habe das schon getan, aber nicht die gewünschte Aufnahme gefunden, habe der König entgegnet: « Et pourtant il n'est que mon écho. »

528.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 11 décembre 1867

Le public de Paris vient de passer par les plus vives émotions. On regarde généralement les incidents qui ont eu lieu au sein du Corps législatif comme de grands et gros événements. « C'est, » dit-on, « le parlamentarisme qui s'introduit définitivement en France, qui se relève de sa longue impuissance, qui s'intronise et force la main à l'Empereur. »

Je suis loin de partager cette conviction et je crois être dans le vrai, en affirmant que le Gouvernement à bout de ressources, vis-à-vis d'une majorité qui tenait à connaître la verité tout entière, vient d'acheter le retrait d'une interpellation au prix d'une déclaration radicale. S'est-il entièrement lié les mains? La réponse est facile, si l'on se reporte vers le passé, et si l'on compte les nombreuses déclarations solennellement faites et tacitement rétractées.

Le fait même que le Gouvernement n'a pas pris l'initiative de ses déclarations, mais qu'il les a réduites aux termes d'un « marché à la main » prouve qu'il ne faut pas se laisser entraîner à des interprétations par trop exagérées.

Mr. Thiers n'a pas encore gagné une bataille, mais il a victorieusement poussé en avant une reconnaissance.[1]

Il faut bien me permettre de réduire la valeur de « l'événement », parce que j'ai vu l'instigateur, l'acteur principal et que ses embarras m'ont fourni la mesure réelle de sa victoire. —

Mr. Thiers a été presque effrayé de son succès. Il a entraîné la Chambre par son talent *juvenile* et incontestable. Il sent qu'il a eu raison, et je ne le lui conteste pas, pour ce qui concerne les reproches qu'il a adressés au gouvernement, mais a-t-il eu raison de lui mettre le marché à la main et de le contraindre à rompre en visière avec l'Italie? Il se le demande et dans son embarras il a fini par où il aurait dû commencer et s'est enquis avec anxiété de la situation politique réelle. A moi aussi il a posé des questions qui prouvent qu'il se sent une bien grave responsabilité qui vient de lui tomber des nues et qui prête à son embarras un côté comique.

[1] Rede von Thiers im Corps législatif am 4. Dezember 1867.

Il m'a demandé si je ne croyais pas qu'il venait imprudemment de pousser le gouvernement à la guerre avec l'Italie en première, avec la Prusse en seconde et peut-être même avec la Russie en troisième ligne. J'ai pu assurer l'orateur aux abois et lui dire que les choses ne me paraissaient pas arrivées à cette extrémité, que le gouvernement trouverait bien encore moyen d'éviter la guerre, que si par hazard l'Italie attaquait les Français à Civita-Vecchia et que l'on vînt à leur secours par mer, la Prusse, selon moi, ne bougerait pas pour cela et que d'ailleurs il me paraissait fort improbable que l'Empereur ne trouvât pas moyen de mitiger à Florence ce que le langage de son ministre avait d'incisif et de désagréable pour l'Italie. J'ai profité de cette occasion pour avertir Mr. Thiers des suites bien plus importantes qu'aurait une discussion violente dans les affaires d'Allemagne. Mr. Thiers m'affirma qu'il était décidé à être très prudent à cet égard et ce n'est que Mr. Ollivier, voulant lui donner une leçon d'histoire[1] qui a pu l'engager à une improvisation brillante, mais assez réservée pour ne pas ameuter la Chambre contre la Prusse.

Divers symptômes me font croire que mes prévisions se réaliseront. Déjà le gouvernement nie avoir déclaré que jamais l'Italie n'entrerait à Rome; elle n'y entrera pas *par la force* et en déclarant cela le gouvernement ne fait que confirmer *en paroles* ce que le Général de Failly et les chassepots ont tenu à maintenir *de fait*.

Ce qui est sûr, c'est que la majorité au Corps législatif et dans le pays est hostile *à l'Italie*. L'Empereur est peut-être le seul aujourd'hui dans le gouvernement qui hésite encore à faire ce qui est pour moi la conséquence *logique* de la protection accordée au Saint-Père, c'est-à-dire le retrait de toute protection accordée à l'unité italienne, ce qui en termes louis-napoléoniens veut dire sa chute. Jusqu'ici on en est arrivé tout juste à jouer le jeu du comte de Bismarck, à se mettre en hostilité avec l'Italie et à tourner ses regards et ses efforts du côté du sud, au lieu de les tourner vers l'est. S'arrêter *là* serait agir selon les vœux de la Prusse, mais aller plus loin, c'est aller directement contre la révolution et c'est là que l'Empereur hésite! Le rapport confidentiel ci-joint de notre consul à Nice prouve que l'Empereur tient encore à faire croire aux Italiens que lui *seul* est avec eux. Peut-être, et cela ne m'étonnerait guères, l'Empereur fait-il croire à Rome qu'il en a assez de l'unité italienne et qu'il songe à la briser. Peut-être la politique qui consisterait à aller au delà du but de Mr. de Bismarck et de *paralyser* son alliée, en la rendant impuissante et par là même peu dangereuse, triomphera-t-elle des hésitations de Sa Majesté, mais je n'y croirai que lorsque je verrai.

[1] In der Debatte mit Ollivier kam der Staatsminister Rouher von neuem auf das preußisch-bayerische Schutz- und Trutzbündnis vom 22. August 1866 zu sprechen, das geschlossen sei «sous l'empire de cette situation douloureuse que la Bavière était vaincue, impuissante et en face d'un ennemi victorieux, la menaçant de ce dilemme ou la mutilation du territoire bavarois et l'agrégation à la Prusse de ce territoire, ou l'alliance offensive et défensive». Die französischen Staatsmänner setzten alles daran, den historischen Sachverhalt — den Zusammenhang des Bündnisabschlusses mit der Pfalzforderung Napoleons (vgl. Nr. 266, 269) — vor der Welt vergessen zu machen.

Walewski avec lequel je viens d'avoir une conversation très intéressante me confirme entièrement dans mes doutes. Il dit que l'Empereur ne peut se décider à sortir de la politique des demi-mesures. Il regrette presque tout ce qu'il a fait, mais ne peut se décider à inaugurer une politique franche, simple et conséquente. Il regrette de s'être aliéné l'Angleterre par son incartade avec la Russie au sujet des affaires de Crète, mais il remarque trop tard qu'il a semé la méfiance là où il avait tout besoin de ménager les pots de fleurs.

En somme Walewski serait entièrement découragé si, selon ce qu'il avance, et ce que je crois, la France n'était pas matériellement et militairement aussi prête à toutes les éventualités qu'elle ne l'est.

529.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 20 décembre 1867

Le Marquis de Moustier m'a prié de Vous communiquer *secrètement* un incident survenu dans un entretien qu'il vient d'avoir avec le Comte de Goltz.

Ce dernier, après avoir cherché à plaider la cause de la proposition faite par le Comte de Bismarck, en vue d'une réunion des grandes puissances,[1] lui avoua que c'était surtout pour délivrer le chancelier prussien du cauchemar d'une réunion de petits états allemands indépendants que la France devait souscrire à la conférence proposée.

Mr. de Moustier demanda au Comte Goltz s'il voulait parler de la Saxe et il le prévint que, cette question n'étant plus de sa compétence, il n'avait pas à s'en préoccuper.

Mon collègue lui avoua que c'était surtout l'ingérence de la Bavière et de Wurtemberg dans des questions européennes qui agaçait le Comte de Bismarck. Tout en admettant leur indépendance au sein de la famille allemande, il ne pouvait admettre que ces états fussent appelés à se préoccuper d'autre chose que des questions germaniques et à porter leurs regards *au dehors*.

Mr. de Moustier lui répondit que la France, dans l'intérêt de la paix, voulait bien ne pas *évoquer* des questions qui ennuient la Prusse, mais qu'elle ne se sentait pas le devoir de les lui *éviter* lorsqu'elles se présentaient aussi naturellement que celle-là. Il ajouta que d'ailleurs la Prusse n'avait pas usé envers la France de procédés aussi courtois que ceux que l'on prétend lui imposer. Il a dit au Comte de Goltz que la France et la Prusse devraient en effet éviter,

[1] Bismarck hatte eine vorbereitende Aussprache unter den fünf Großmächten in Paris vorgeschlagen, zu dem Zwecke, Präliminarverhandlungen über den Gegenstand des von Frankreich beantragten Kongresses in der Römischen Frage zu eröffnen. Da man in Paris angesichts der großen Schwierigkeiten, die sich der Kongreßidee entgegenstellten, geneigt war, diese Brücke zu betreten, so hatte auch Beust, wenngleich nicht ohne Widerstreben, sich mit dieser «réunion préparatoire» einverstanden erklärt, indem er die Vorteile anerkannte, «que présente tout essai de reconstruction de ce tribunal suprême que formait autrefois, en quelque sorte, la Pentarchie européenne». (Beust an Metternich, 16. Dezember 1867, H. H. u. St. Arch. Wien.)

à force de courtoisies réciproques, tout sujet de récriminations, comme deux individus ayant tous les deux l'oreille chatouilleuse, destinés à rester bons voisins et qui n'arriveront à ne pas s'entr'égorger qu'en se cuirassant de politesses et de prévenances à toute épreuve.

530.

FürstM etternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 décembre 1867

L'organisation nouvelle de l'armée sera votée par le Corps Législatif et avec elle nous entrons dans une ère énigmatique qu'il est important de dessiner le plus possible.

Tant que l'on ne faisait que *se préparer matériellement* à faire face aux complications possibles de l'avenir, j'étais tranquille surtout en voyant que sur le terrain diplomatique aucune espèce de préparatifs ne se faisait dans un but bien défini.

Faire la guerre avec le matériel seul est devenu bien difficile. Il faut avant tout se ménager des alliés ou tout au moins des *neutres*.

Quant aux prétextes, je sais bien qu'ils ne manquent jamais et c'est justement sur le chapitre des prétextes que je viens Vous entretenir.

Il est évident pour moi, aujourd'hui, que l'action plus ou moins clandestine de la Prusse sur l'Italie commence à jouer un rôle très marqué dans les préoccupations de l'Empereur. Il est évident aussi que Sa Majesté recommence à faire de la politique et même du *journalisme tout seul*.

L'article ci-joint du « Constitutionnel » en fournit la preuve. J'ai la certitude la plus *complète* que cet article sort tel qu'il est du cabinet de l'Empereur, il n'en est sorti même qu'*à 2 heures du matin*.

Cet article témoigne d'une indignation peu masquée contre les procédés italiens et c'est surtout le refus de payer la dette pontificale qui semble irriter l'auteur de l'article.

Je crois savoir que c'est parce que l'on voit dans ce fait une inspiration venue de Berlin que l'on s'en indigne. L'article officieux également ci-joint de la « Presse » nous fournit la preuve de ce que j'avance.

Ce sont là des symptômes assez caractéristiques pour que l'on s'en préoccupe.

D'un autre côté Votre Excellence ne peut s'imaginer tout ce qui se débite ici sur l'éventualité plus ou moins prochaine de la guerre avec la Prusse.

L'Empereur lui-même a fourni des textes aux donneurs de nouvelles, en s'exprimant envers plusieurs personnes avec la plus grande indignation sur le compte du roi Victor-Emmanuel et des Italiens. Il a dit entre-autres à la Duchesse de Hamilton qui le raconte à qui veut l'entendre, qu'il était décidé à restaurer le trône de Naples au profit de François II.

On prétend que dès que la nouvelle loi sera votée on mobilisera immédiatement pour devancer la Prusse qui déjà soumet à ses confédérés son nouveau plan de mobilisation.

On parie dans les clubs pour le mois de février ou de mars comme étant l'époque de l'entrée en campagne.

Je crois tout cela très exagéré, je le regrette même beaucoup, mais je ne puiss pas dédaigner certains symptômes comme ceux que je Vous ai signalésplus haut.

Le jour de l'an est attendu avec une certaine anxiété par le public, on croit que l'Empereur émettra l'une de ces phrases qui font boule de neige.

On regard le discours de Rouher sur l'organisation militaire comme assez belliqueux.

On pense que l'Empereur veut commencer par culbuter l'Italie. Si la Prusse bouge, tant pis, ce sera la guerre tout de suite — si non, ce sera un répit qui profitera à la France.

Je Vous signale tout cela non pas comme des cancans de rue, mais comme des phrases proférées par des individus aussi bien posés que pacifiques de leur nature.

Quant à moi, je ne croirai à la guerre *décidée* que lorsque l'Empereur viendra nous sonder plus directement . . .

531.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 décembre 1867

Il est un point, que Vous relevez dans Votre billet adressé à Pauline que je tiens à éclaircir à fond.

Vous dites que l'Empereur, Notre Auguste Maître, et Vous-même êtes frappés de ce que dans mon correspondance je n'aie pas l'air aussi satisfait que le comporterait peut-être la situation actuelle et l'attitude du Gouvernement et du Souverain de la France.

Voici franchement ma pensée: Si jusqu'à Votre arrivée à la chancellerie d'État, j'étais, sinon optimiste, en ce que concerne la France, mais toujours encourageant, c'est que notre politique tendait incessamment à dévier du chemin qui était, selon moi, le seul conforme à nos intérêts. Le préjugé souvent injuste et peu *sensé* éloignait notre Gouvernement de la France toutes les fois que nous eussions eu si besoin de nous rapprocher d'elle, de faire les sacrifices nécessaires pour nous la rattacher et ne pas être forcés à venir à résipiscence *une année trop tard*. J'ai toujours désiré voir notre politique *se servir* en mainte occasion et dans notre intérêt de l'énergie et même, pourquoi ne pas le dire, des manœuvres plus ou moins orthodoxes de l'Empereur Napoléon.[1]

Je n'ai pas besoin de Vous en rappeler les occasions. Nos idées étaient, sans que nous les eussions échangées, certainement si non *identiques*, du moins *analogues*, pour parler en termes de chancellerie.

Nos malheurs qui certainement ont excédé les bornes de ce à quoi je m'attendais ont fait comprendre chez nous, que de chevaucher toujours et toujours sur les principes que mon père a eu raison de professer en partie, ayant eu et

[1] Das Endziel dieser »Manöver« war dem Fürsten Metternich seit 1863 vertraut.

l'adresse et l'autorité nécessaires, pour les faire prévaloir au profit de la tranquillité et du calme des règnes sous lesquels il dirigeait les affaires, — que, dis-je, cette cavalcade devenait du Don-Quichottisme, lorsque l'autorité n'existait plus, que l'adresse faisait également défaut et qu'on se trouvait entouré de gens faisant leur profit de nos *négations principielles* pour se livrer à des *affirmations* dans le sens unique de leurs intérêts.

Les rêves aussi respectables qu'impuissantes sont tombés dans les fossés de Sadowa et les *idées pratiques* ont fait avec Vous leur entrée à la vieille «*Staatskanzlei*», à mon grandissime plaisir et à celui de tout patriote sensé, — il est vrai, que les patriotes insensés, les adeptes de la politique de quiétude, mal cuirassée de principes impraticables, se livrent encore à ce que j'appelle le dénigrement des impuissants et des ignares.

Vous arrivez avec les idées politiques que je partage, c'est à dire avec l'intention de profiter des occasions au moment même où elles se présenteront, de battre le fer tant qu'il sera chaud, mais de ne plus le laisser battre sur le dos de l'Autriche. Vous n'avez pas besoin d'optimisme qui Vous encourage à marcher à l'occasion, mais Vous avez besoin de gens qui Vous disent la vérité — rien que la vérité —, de gens qui appellent Votre attention sur tout ce qui peut Vous édifier, qui connaissent bien les cartes tenues en main par Vos adversaires ou Vos alliés. Vous voulez pouvoir compter sur un compère sûr et bien éclairé. Eh bien, je tiens à être ce compère, et si je n'ai pas l'air aussi satisfait, que je devrais le sembler peut-être, c'est que je suis devenu *très difficile*. J'ai peur de Vous donner plus de confiance qu'il ne faut.

Avant tout, j'étais l'ami qui voulait faire épouser la France à mon pays — je l'avantageais le plus possible — je montrais ses charmes et j'avoue avoir quelque fois tenu la main sur telle ou telle petite verrue qui l'enlaidissait. Aujourd'hui, que les fiançailles se sont faites sous Vos auspices, je suis placé auprès de la fiancée comme une vieille duègne qui se méfie, prête à tomber sur quiconque voudrait me la caresser trop intimement. J'observe bien plus ses habitudes, car je lui en ai connu de bien mauvaises! Les Italiens sont funestes dans leurs amours, et c'est le diable de guérir du mal sicilien *invétéré*.

Voilà pourquoi je bougonne, pourquoi je ne suis pas enchanté par principe, et pourquoi j'ai l'air de mauvaise humeur.

Ne Vous en préoccupez pas, je Vous prie, et n'y voyez que les petites méfiances de celui qui tient à bien Vous servir.

532.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 28 décembre 1867

Mr. de Moustier m'a encore parlé des avances faites par la Prusse à l'Angleterre et qui ont pour but d'enchaîner le plus possible la politique anglaise au profit des convenances de Mr. de Bismarck.

Le grand moyen employé par Mr. le Comte de Bernstorff consiste à assurer le cabinet Britannique que la Prusse ne demande pas mieux que de s'unir à l'Angleterre sur le terrain de la question orientale.

Mr. de Moustier se demande ce que cela veut dire.

Serait-ce que la Prusse pour se rapprocher de l'Angleterre irait jusqu'à rompre avec la Russie?

Est-ce un piège tendu à la crédulité sympathique de Lord Stanley?

Ou bien n'est-ce qu'un déplacement de la question orientale, au moyen duquel la Prusse cherche, de concert avec la Russie, à circonvenir l'Angleterre?

Il n'est pas éloigné de croire que c'est surtout cette dernière manœuvre qui s'emploie dans ce moment-ci, et qui, selon le Ministre, mérite d'être surveillée de près par l'Autriche et la France.

Un article du «Journal de Moscou», reproduit par d'autres journaux russes, donne au Marquis de Moustier la clé de ce qu'il appelle le déplacement de la question orientale. D'après le sens de cet article la Russie donnerait les garanties les plus certaines à l'Angleterre concernant ses possessions aux Indes et lui promettrait de lui laisser le champ libre en Égypte, de l'aider même par tous les moyens à y asseoir et à y étendre de plus en plus son influence. Moyennant cette entière sécurité et ces promesses, l'Angleterre n'aurait plus intérêt à contrecarrer la politique russe en Orient.

Si, selon Mr. de Moustier, la Prusse patronnait cette manière de voir, ce serait déplacer la question et donner une preuve de plus de sa connivence avec la Russie.

Le Ministre n'a, il est vrai, pas de preuves certaines que les insinuations prussiennes à Londres portent positivement ce caractère, mais il croit que la chose est trop importante et même *probable*, pour qu'il ne s'empresse de diriger Votre attention de ce côté.

Je ne fais que me conformer aux vœux de Mr. de Moustier en Vous priant de me faire parvenir les renseignements que Vous pourriez recueillir à ce sujet.[1]

533.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 2 janvier 1868

Une grippe affreuse m'a retenu chez moi plusieurs jours et c'est à grande peine que j'ai pu sortir hier pour aller faire ma cour aux Tuileries. J'ai été

[1] Am 9. Januar 1868 berichtete Metternich: «Mr. de Moustier formule au sujet de l'abstention momentanée de l'Angleterre dans les questions de l'Allemagne et de l'Orient une nouvelle théorie qui probablement lui a été inspirée par le Prince de La Tour d'Auvergne. Il croit que l'Angleterre ne veut pas avoir l'air de partager les idées de l'Autriche et de la France sur ces questions afin de ne pas encourager ces deux puissances à une attitude belliqueuse.» Beust antwortete am 14. Januar 1868 durch Übersendung eines Berichtes des Grafen Kalnoky mit dem Bemerken: «Les observations de notre Chargé d'Affaires à Londres sont d'ailleurs plutôt de nature de tranquilliser le Gouvernement français sur l'effet produit auprès de Lord Stanley et de l'opinion publique en Angleterre par les insinuations russes et prussiennes.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

surpris, comme tout le monde, de la vitesse avec laquelle la reconnaissance et la cérémonie de Goltz s'est effectuée.[1]

L'Empereur ne s'est pas présenté au corps diplomatique *à son avantage.* Il a mal parlé, s'est repris presqu'à chaque mot et a fait une assez triste impression sur nous tous. On ne manquera pas cependant de commenter sottement et son discours et ses *paroles vagues* adressées à chacun. Ainsi, j'ai déjà entendu exprimer l'étonnement le plus vif et le plus ridicule de ce qu'il m'ait chargé de simples compliments pour l'Empereur tandis qu'il a chargé Goltz de toutes ses amitiés pour le Roi.

Tout cela ne vaut pas la peine d'en parler. Ce qui m'a hier plus frappé c'est l'émotion de l'Impératrice que j'ai trouvée chez elle *en larmes.* L'année 1868 lui apparaît grosse d'événements et sa conversation m'a prouvé qu'on trouvait aux Tuileries la situation assez difficile pour s'en préoccuper *très sérieusement.*

L'Empereur a voulu me souhaiter la bonne année à sa façon. Pauline lui avait envoyé un *manchon* pour la chasse et l'Empereur m'a répondu (par) le billet ci-joint.[2] J'en ai de cette façon plusieurs et cela ne me toucherait pas plus qu'il ne faut, si pour la première fois l'Empereur ne se montrait aussi affectueux *pour Notre Auguste Maître.* Pour moi c'est un premier indice d'enguirlandement que *je note* et qui — s'il est suivi d'autres symptômes de la même nature — en ferait arriver les choses au point que je Vous désignais dernièrement en Vous disant que je ne croirais à la guerre que lorsqu'Il viendra nous faire directement sa cour.

En somme Vous devez être content de ce que je Vous mande aujourd'hui et si Vous l'êtes réellement, je serais charmé de Vous avoir transmis ces symptômes de bon augure pour le commencement de l'année 1868.

534.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 2 janvier 1868

Le Comte de Goltz part ce soir pour Berlin, où il ne compte rester que le temps nécessaire pour faire soigner, par les médecins qui possèdent sa confiance, une indisposition assez grave.[3]

La remise précipitée de ses lettres de créance comme Ambassadeur de la Confédération allemande du Nord et son départ pour Berlin donnent beaucoup à penser aux hommes politiques d'ici.

[1] Vgl. Nr. 534.

[2] Kaiser Napoleon an Fürst Metternich, le 1 janvier 1868: « Mon cher Prince. Je Vous remercie du joli petit *manchon* que Vous m'avez envoyé. Si Vous Vous êtes aperçu que j'avais quelquefois les mains froides, j'espère que Vous n'avez pas cru qu'il en était de même du cœur. Celui-là n'a pas besoin de *manchon*, croyez-le bien, lorsqu'il s'agit de Votre Empereur et de Vous. Recevez l'assurance de tous mes sentiments d'amitié. Napoléon. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[3] Graf Goltz war an einem Krebsleiden an der Zunge erkrankt.

J'avoue que je crois parfaitement à ce qu'il m'a dit à ce sujet et ce qui d'ailleurs m'a été confirmé en haut lieu.

Son indisposition, se développait si vite que lorsqu'il reçut ses lettres de créance, il conjura l'Empereur de le recevoir immédiatement, étant forcé de partir le 2 janvier au plus tard.

Le premier jour, le 29 décembre, l'Empereur fit quelques difficultés. Il n'aurait pas voulu faire de cette reconnaissance admise déjà en principe de la Confédération du Nord une cérémonie par trop solennelle. Il eût désiré recevoir le Comte de Goltz en audience privée, mais sur la demande faite par ce dernier à Berlin, le Comte de Bismarck lui répondit qu'il tenait à ce que *la cérémonie fût complète.*

L'Empereur se décida le 30, et le 31, le nouvel Ambassadeur de la Confédération du Nord fut reçu avec les cérémonies habituelles.

Votre Excellence connaît par les journaux les discours pacifiques et amicaux qui eurent lieu.

Ce matin avant de partir, mon collègue de Prusse prit congé de Mr. de Moustier qui profita de cette occasion pour lui faire certaines recommandations qu'il voulut bien me répéter.

Il convint avec Mr. de Goltz qu'il était de l'intérêt des deux puissances comme de l'Europe entière

1° d'éviter tout conflit direct,

2° d'empêcher la Russie d'en provoquer en Orient,

3° d'éviter par une action loyale et *commune* sur l'Italie qu'elle ne devint le prétexte d'une conflagration.

Sur ces trois points Mr. de Moustier trouva le Comte de Goltz fort bien disposé.

Les rapports venus récemment de Berlin confirment les assurances données par l'Ambassadeur de Prusse à l'égard des intentions pacifiques du Comte de Bismarck. Il paraîtrait que le Chancelier fédéral veut éviter toute mesure choquante pour l'amour-propre français, que notamment à Carlsruhe, il contient les aspirations par trop prussophiles qui s'y agitent.

En Orient le Comte de Goltz partagerait entièrement l'avis du Marquis de Moustier qui affirme que les agitations panslavistes à St. Petersbourg sont très opposées aux intérêts prussiens — à moins que la Prusse n'entre dans l'ordre d'idée, *récemment insinué*, paraît-il, par la Russie, et selon lequel la Prusse devrait tendre à s'annexer les provinces allemandes de l'Autriche et à lui laisser les provinces slaves.

Le Comte de Goltz aurait lui-même protesté contre un plan pareil qui donnerait à la Russie *la part du lion* et promit au Ministre d'engager son gouvernement à prêcher plus de modération à St. Pétersbourg.

Quant à l'Italie, selon le Comte de Goltz, la Prusse désire *comme la France* que le Pape ne soit pas *renversé* et que l'Italie ne soit pas *détruite.* Il croit qu'une action commune à Florence peut amener de bons résultats sous ce double point de vue et promet également de le faire valoir à Berlin.

Mr. de Moustier s'est applaudi de cet entretien qui *vu en rose* pourrait faire croire à une entente heureuse et prochaine entre la France et la Prusse sur les questions les plus graves, les plus délicates et certainement les plus importantes du jour.

En terminant, le Ministre me dit qu'il espérait au moins que la *guerre serait évitée au printemps*![1]

535.

Prinz Reuß an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Vertraulich

St. Petersburg, den 4. Januar 1868

(Urteil des Fürsten Gortschakoff über die Lage in Frankreich:)

»Ich glaube nicht, daß der Kaiser Napoleon kriegerische Absichten hat; die Verhältnisse liegen aber heutzutage anders wie im Anfang seiner Regierung; er ist nicht mehr Herr der Situation in dem Maße wie früher. Seine Lage ist so bedenklich, daß er genötigt sein kann, dort nachzugeben, wo er zurückhalten möchte. Er hat mir im letzten Sommer selbst gesagt, daß er über die Heftigkeit erstaunt gewesen sei, mit welcher man von allen Seiten her den Krieg gegen Preußen verlangt habe, und daß es ihm nur mit der größten Mühe gelungen sei, bei Gelegenheit der Luxemburger Frage die Gemüter zu beruhigen; wird er dies ein zweites Mal können?

Es ist aber nicht allein die öffentliche Meinung in Frankreich, welche man im Fall eines Konfliktes anklagen könnte, durch ihre Heißblütigkeit die Schuld zu tragen. Durch ihre unbedachten Maßregeln trägt die Regierung dazu bei, das Land aufzuregen. Ich weiß wohl, daß alles, was in dieser Richtung geschieht, den Zweck hat, das neue Heeresgesetz durchzubringen; zu diesem Ende macht man dem Lande Angst. Die Provinzialzeitungen in Frankreich schäumen über von Haß gegen Preußen und hetzen die Bevölkerung auf, und jedermann weiß, daß gerade dieser Teil der Presse seine Inspirationen von Paris aus erhält und daß, wenn es die Regierung nicht wollte, eine solche Sprache nicht geführt werden dürfte. Das Heeresgesetz mag durchgebracht werden oder nicht, die Stimmung im Lande wird eine feindliche gegen Preußen, welches man als drohendes Gespenst darzustellen sich bemüht hat, bleiben, und lassen Sie eine Frage ähnlich der Luxemburger aufs Tapet kommen, wie wird dann der sorgsam genährte Chauvinismus der Franzosen zu zügeln sein?

Alle diese Betrachtungen können mir kein großes Vertrauen in die Zukunft einflößen, wenn ich auch hoffe, daß es der Weisheit der preußischen Regierung gelingen wird, einen Krieg zu vermeiden, in welchem niemand etwas gewinnen kann. Denn Frankreich darf nicht auf ein zweites Jena rechnen,

[1] Vgl. Privatbrief des Prinzen Reuß an Herrn v. Thile vom 1. Februar: »Dagegen kann ich nicht leugnen, daß ich neugierig bin zu wissen, wie weit unsere angebliche Annäherung an Frankreich und Österreich geht, welche hier die Leute dermaßen beunruhigt. Ich habe nun durch Ihre Güte einen Bericht von Goltz vom 7. Januar erhalten, welcher ein besseres Einverständnis andeutet.« (A. A. Berlin.)

Preußen kann wohl, wie jeder andere, einmal geschlagen werden, das aber, was die Geschichte aufgerichtet hat, wird nicht wieder wie das damalige Preußen zusammenzuwerfen sein. Das sollte man sich in Paris klarmachen!

536.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le 9 janvier 1868

Mr. le Duc de Gramont a été chargé par son Gouvernement de me faire quelques communications qui n'ont pas donné lieu à des entretiens marquants, mais dont je crois néanmoins devoir porter la substance à votre connaissance.

Dans une dépêche relative à la Conférence Mr. le Marquis de Moustier explique qu'il n'a pas jugé convenable d'adresser une invitation à la Grèce par égard pour la Turquie qui serait froissée d'être seule exclue, et qui d'un autre côté, ne pouvait pas être admise à délibérer sur une question concernant la Papauté et les intérêts catholiques . . .

La dernière de ces communications était un peu plus importante. Elle avait trait à la nécessité où se trouvait l'Empereur Napoléon d'accréditer son Ambassadeur à Berlin auprès de la Confédération de l'Allemagne du Nord.[1]

Quelque temps auparavant, Mr. le Duc de Gramont m'avait entretenu confidentiellement de cette éventualité. Il m'avait demandé alors quel était à cet égard mon avis personnel et il m'en parlait comme d'un embarras pour le Gouvernement français qui aurait volontiers trouvé un expédient pour se soustraire à une obligation qui l'importunerait.

Entrant dans cet ordre d'idées, je suggérai à l'Ambassadeur que la France pourrait à cette occasion remettre sur le tapis la question de la Confédération du Sud et faire entendre à Berlin qu'on accréditerait un Représentant auprès de la Confédération du Nord, dès que celle-ci aurait son pendant dans le midi.

En me transmettant d'aujourd'hui, comme la nouvelle d'un fait accompli, ce qui n'avait été envisagé dans notre dernier entretien que comme une simple éventualité, Mr. le Duc de Gramont eut l'air de vouloir excuser auprès de moi son Gouvernement. Il me dit que, tout en appuyant ma suggestion, Mr. le Marquis de Moustier n'avait pas cru pouvoir s'y conformer et que la remise des lettres de créance du Comte de Goltz l'avait obligé de ne plus tarder à placer Mr. Benedetti dans la même position.

Je me suis empressé d'assurer Mr. le Duc de Gramont que je trouvais la conduite du Gouvernement français toute naturelle et que je ne songeais pas à exprimer le moindre regret de cette décision. Ma suggestion n'avait été faite que parce qu'il m'avait laissé croire alors au désir du Gouvernement français d'éviter une démarche qui lui répugnait. Du moment où tel n'était pas le cas et où il m'annonçait comme une chose faite l'expédition de nouvelles lettres de créance à Mr. Benedetti, je n'avais aucune observation à présenter et la suggestion

[1] Vgl. Nr. 534.

tombait d'elle-même, dès que la circonstance qui l'avait provoquée n'existait pas, ou n'existait plus.

Sans y attacher trop de valeur, je me suis étendu un peu plus longuement sur cet incident. Il me semble être un indice de plus d'un certain courant qui rapproche en ce moment la France de la Prusse. Si nous n'avons point à nous en alarmer, nous devons toutefois le surveiller attentivement. Votre Altesse sera d'autant plus disposée à le faire que ses propres prévisions s'accordent entièrement avec mes observations.[1]

537.

Österreichisches Mémoire, dem Kaiser Napoleon durch den Fürsten Metternich überreicht[2]

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

o. D. (Erste Hälfte des Januar 1868)

Sur les moyens d'établir une triple alliance entre l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne en Orient

La France n'a pas de moyen plus sûr d'isoler la Prusse et de laisser, en attendant, le Prussianisme « cuire dans son jus », que de s'appliquer à la solution du problème d'Orient et d'accepter la lutte, ou plutôt de l'engager sur ce terrain

[1] Vgl. Telegramm von Graf Wimpffen an Beust, 12 janvier 1868, 3^{32} p. m.: « Les instructions de Mr. Benedetti ne sont pas encore arrivées, mais il les attend incessament. Il m'a prié de lui laisser l'initiative en me promettant de m'avertir de son côté aussitôt que l'arrangement sera terminé. L'Ambassadeur m'a confié, er entnehme aus einem Privatschreiben, daß zwischen Paris und Wien wegen der Reziprozität in der Repräsentationsfrage des Norddeutschen Bundes Rücksprache genommen wird und daß die dagegen noch vorhandenen Bedenken von unserer Seite kämen. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Das Memoire war von dem früheren sächsischen Diplomaten Grafen Karl Friedrich Vitzthum verfaßt, der in diesem Moment in die österreichische Politik eintritt und in den österreichisch-französischen Bündnisverhandlungen bald eine bedeutsame Rolle spielen wird.

Graf Vitzthum erzählt in seinen Denkwürdigkeiten 1866 bis 1873 (im Jahre 1894 als Manuskript gedruckt, aber nicht in die Öffentlichkeit gelangt), S. 22: »Immer unter dem Eindruck von Napoleons Ohnmacht, erschien es mir gewagt, in Frankreich allein unsere Stütze zu suchen. Ich gab daher anheim, anknüpfend an den tripartiten Vertrag vom 15. April 1856, durch welchen Österreich, England und Frankreich die spezielle Garantie der Integrität des Osmanischen Reiches übernommen hatten, zu versuchen, ob sich nicht ein Dreibündnis herstellen lassen könnte, welches die Konstellation vom Januar 1815 erneuert haben würde. Damals hatte sich Österreich mit England und Frankreich zu Schutz und Trutz verbündet, um Talleyrands staatsklugen Inspirationen zu folgen und den russisch-preußischen Eroberungsgelüsten die Spitze zu bieten . . . Beust ging auf diesen Gedanken ein, und ich entwarf ein Exposé, welches an Metternich gesendet und von diesem dem Kaiser Napoleon vertraulich mitgeteilt wurde. Ich erhielt nun den Auftrag, auf dem Wege nach London mich einige Tage in Paris aufzuhalten, um zu konstatieren, ob die französische Regierung geneigt sein würde, die Fühlungen zu unterstützen, die ich dann in London unter dem Siegel des Geheimnisses einleiten sollte . . . Als ich Paris erreichte, war eine unerwartete Wendung eingetreten und die drohende Kriegsgefahr schien beseitigt. Es ging die Sage, Bismarck habe plötzlich Rußland im Stiche gelassen, um sich den Westmächten zu nähern und sich mit ihnen über die orientalischen Angelegenheiten zu verständigen.«

brûlant, mais neutre; c'est le seul moyen de s'assurer de la coopération de l'Angleterre et de l'Autriche. Il ne s'agit pas de poser la question abstraite, ni de rechercher des solutions définitives ou doctrinaires. Il s'agit de prendre les choses telles qu'elles sont et de saisir au cheveu l'occasion unique de placer l'Angleterre et en seconde ligne l'Autriche au pied du mur. Partant du fait que la Russie a posé ou est en train de poser la question d'Orient, la France est en droit de s'adresser aux deux consignataires du traité de 1856 et d'entamer sur la base de ce pacte une négociation qui aurait le double but, d'examiner: 1° si l'état actuel de l'Empire Ottoman réclame impérieusement, oui ou non, la sollicitude des trois puissances? et, dans l'affirmative, 2°, quels seraient les moyens qu'il conviendrait de concerter d'avance pour atteindre le but du traité signé il y a onze ans? —

Or, ce traité avait pour but d'empêcher les empiètements moscovites, et proposait, comme moyen, le maintien du status quo en Orient. Il se pourrait bien, qu'en examinant de près les progrès qu'a fait la décomposition de l'Empire Ottoman, depuis 1856, les trois Puissances arrivassent à la conclusion que le maintien pur et simple du status quo impliquerait des sacrifices trop disproportionnés, qu'il serait, en un mot, impossible de sauver la Porte. Ce serait reconnaître l'insuffisance du moyen qu'on avait voulu employer en 1856, mais est-ce nécessaire d'abandonner pour cela le but qu'on avait en vue en signant ce traité dont Lord Derby dans la discussion sur la question de Luxembourg a reconnu tout dernièrement encore l'importance et la validité? Nullement. Il s'agirait dans ce cas de substituer au moyen de 1856 un autre et de se poser la question: Comment, le maintien de la domination de trois millions Musulmans sur douze millions de Chrétiens devenant impossible, organiserons-nous cet héritage de manière à brider l'ambition Russe et à établir un état de choses durable?

Cet examen d'une solution du problème répondant aux intérêts des trois cours garantes ne saurait être consideré par la Russie comme une provocation, mais uniquement comme un travail préparatoire. Si le cabinet de St. Pétersbourg ne voulait pas le considérer ainsi, il se démasquerait et serait forcé d'avouer que ce n'est pas le sort des populations chrétiennes qui l'intéresse, mais l'acquisition du territoire. Il est même à présumer que le fait seul d'une entente entre la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche suffirait pour le moment comme moyen de pacification, surtout, si, après avoir résolu le problème académiquement, les trois Puissances voulaient s'entendre sur les moyens pratiques de soutenir leur solution [les armes à la main].[1]

On ne saurait se faire illusion sur la difficulté qu'il y aura à amener l'Angleterre à prendre des engagements plus positifs, dans un moment où les craintes d'un conflit avec les États-Unis préoccupent les esprits déjà fatigués de querelles intérieures et disposent les hommes d'État britanniques à renouer le fil d'anciennes relations avec les alliés éventuels des Américains, savoir la Russie et son satellite: la Prusse. C'est cette tendance qu'il est dans l'intérêt de la France et de l'Autriche de combattre à outrance; car le jour où l'Angleterre

[1] Die Worte « les armes à la main » sind von anderer Hand durchgestrichen. Dafür ist « pratiques » später eingefügt.

et la Russie se donneraient la main en Orient, toutes les questions continentales deviendraient *secondaires* et la France se réveillerait isolée, menacée d'une coalition nouvelle et paralysée sur mer, sans alliés, puisque l'Angleterre soulèverait l'Italie et que la Russie, forte de l'appui de la Prusse, tiendrait en échec l'Autriche et la Turquie. Pour éviter ce danger et empêcher que l'Empereur Napoléon perde d'un coup les fruits de sa politique basée sur l'alliance anglaise, il n'y aurait de moyen plus sûr que d'offrir à l'Angleterre, donnant, non seulement une compensation, mais aussi les armes indispensables pour combattre les États-Unis. Quelle serait cette compensation? — — — — — Il s'agirait simplement de proposer à l'Angleterre la révision de la déclaration de 1856,[1] abolissant la course et rendant l'Angleterre impuissante en temps de guerre. On sait que parmi ceux qui ont le plus sévèrement critiqué Lord Clarendon pour avoir signé cette déclaration se trouvent Lord Derby et Mr. Disraeli; on sait que ce dernier est allé jusqu'à s'engager formellement envers le parti que Mr. Urquhart dirige, de saisir la première occasion pour émanciper la Grande-Bretagne des entraves de cette déclaration.

Qu'on ne s'y trompe pas en France, le jour où l'Angleterre sera forcée de déclarer la guerre à qui que ce soit, l'opinion publique réclamera avec une telle insistance l'abolition de ces restrictions (auxquelles, on le sait, les États-Unis se sont toujours refusés d'adhérer pour leur compte) que Bright lui-même, fût il au pouvoir, se verrait dans la nécessité de déchirer cette déclaration que tout Anglais dans son for intérieur considère comme une duperie, comme une humiliation, comme une vengeance de la Russie, vengeance à laquelle Lord Clarendon, blâmé par Lord Palmerston lui-même, aurait eu tort de prêter la main. La France prenant généreusement l'initiative et offrant à l'Angleterre de la délivrer d'un engagement qu'elle ne tarderait pas à déchirer, le cas d'une guerre échéant, possède donc un moyen de négociation qui certes n'est pas à dédaigner, tout qu'il s'agit d'obtenir de l'Angleterre des engagements plus positifs en Orient. La France et l'Autriche diraient à l'Angleterre: « Si vous voulez nous donner des garanties pour l'observation du traité de 1856, si vous voulez consentir à exécuter l'esprit de ce pacte en signant une triple alliance, nous nous engageons à vous faciliter le moyen de reviser la déclaration de Lord Clarendon, c.-à-d. de vous rendre toute votre ancienne suprématie maritime, dont nous n'avons pas à nous inquiéter puisque vous êtes notre alliée. »

538.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 16 janvier 1868

Le Marquis de Moustier auquel l'Empereur avait remis le mémoire en question[2] — s'en était évidemment effrayé.

[1] Die Pariser Seerechtsdeklaration vom 16. April 1856, die die Kaperei abschaffte.

[2] Nr. 537.

L'insinuation contre « le Prussianisme » par laquelle elle débute, la phase éminemment pacifique dans laquelle notre démarche s'est produite — les allusions sur l'isolement possible de la France — avaient commencé par troubler la quiétude du ministre au point qu'il nous reçut en s'écriant: « Expliquez-moi, je Vous prie, Messieurs, ce qu'il y a *là-dessous* ! » (et il désigna le mémoire).

J'ai prié Mr. de Moustier de se tranquilliser complètement au sujet d'une notice destinée uniquement à être placée sous les yeux de l'Empereur pour provoquer un échange d'idées confidentielles sur une crise imminente qui nous touche de si près — quant aux détails nous étions venus pour répondre avec la plus grande sincérité aux questions qu'il nous adresserait.

Moustier monta pour ainsi dire en chaire pour nous faire un long discours sur la phase pacifique dans laquelle on se trouvait, et après nous avoir expliqué la conduite de l'Angleterre dans le sens de sa nouvelle argumentation que je Vous ai reproduite dernièrement en peu de mots — il nous a fait les aveux, à son sens, les plus complets sur l'écart que sa ligne de conduite avait subi du côté de la Russie. Il nous a parlé de la crainte des Anglais au sujet de la Belgique, qui pourrait bien revenir à la France en cas de guerre avec la Prusse et comme prix de la paix, qu'elle ait obtenu ou non la victoire, — et nous a présenté à la fin ses objections contre une démarche à Londres qui pourrait bien y réveiller des craintes sur nos intentions pacifiques.

Je regrette de n'avoir pas le temps avant le départ du courrier de Vous redire tout ce que Mr. de Moustier à trouvé d'arguments en faveur de la nécessité d'une attitude circonspecte envers l'Angleterre, envers la Prusse et surtout envers la Russie.

J'ai pris la parole pour faire au Ministre quelques objections. Je lui ai très franchement dit que selon tout ce qui me revenait, la froideur anglaise à l'égard de la France provenait surtout d'un sentiment de méfiance que ses dernières évolutions dans la question d'Orient avaient beaucoup contribué à alimenter. Je l'assurais que l'un des grands mobiles qui nous avait fait prendre l'initiative de la présente démarche était le désir que nous éprouvions de voir ce sentiment disparaître à la suite de propositions nettes et dont le but ne pourrait être soupçonné — je lui dis que s'il voulait bien y regarder de près, il se trouverait « *là-dessous* » pas autre chose qu'une manière de frapper à la porte pour dire: « Si les choses se gâtent en Orient, nous voulons savoir ce que vous ferez, parce que, *ayant un choix à faire* parmi les alliances, nous désirons pouvoir nous décider en connaissance de cause. »

Vitzthum intervint alors dans le débat et fit l'historique de notre démarche. Mr. de Moustier l'écouta avec une attention soutenue. J'ai remarqué que les quelques grains de sel apportés dans son argumentation par notre ami, eurent l'avantage de calmer singulièrement la première effervescence du Ministre. Vitzthum Vous rend compte de son intervention dans le débat, je n'ai par conséquent qu'à resumer mon impression sur les premiers résultats de notre démarche.

Malgré la nécessité évidente de mettre la France et l'Angleterre *au pied du mur* vu l'imminence du danger en Orient, nous sommes assez mal tombés dans

un moment où l'Empereur se frotte les mains de la perspective pacifique qui lui permettra de continuer des préparatifs à l'intérieur et sa petite misère en Italie et en Allemagne.

Quelques termes un peu vifs de la note ont peut-être sonné un peu trop vigoureusement aux oreilles de l'Empereur qui est toujours somnolent. On dirait que les rôles sont changés. Les débordements de sa politique d'action nous ont toujours fait trembler, aujourd'hui c'est Votre vigueur qui semble presque l'effrayer — il est tellement habitué lui-même à avoir les dessous de carte qu'il ne peut pas se figurer que Vous n'ayez pas Vous-même des arrière-pensées, soit *belliqueuses*, soit *d'alliances phantastiques*.

Tout cela se calmera bien vite — j'ai trouvé Moustier hier soir à sa réception beaucoup plus tranquille et enclin à examiner notre point de vue à fond avec Sa Majesté.

Je prévois que Vitzthum partira pour Londres — *à moitié chargé* par l'Empereur lui-même de sonder les Anglais. On ne voudra peut-être pas encore jouer soi-même un rôle, mais on nous laissera faire.

On a mille raisons pour rester tranquille, c'est la question italienne que l'on voudrait prendre en sous-œuvre et un peu derrière notre dos.

Mon petit billet ci-joint[1] Vous donnera la clé de ce que j'avance.

Après demain, ou dimanche, au plus tard, je pense avoir une réponse plus nette de Moustier et Vitzthum verra l'Empereur un de ces jours.

539.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatschreiben, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 16 janvier 1868

Je viens d'obtenir quelques renseignements *authentiques* et fort curieux sur les négociations confidentielles qui sont en train de se tramer entre Berlin et Paris. Le Comte de Goltz a réussi à faire comprendre au Roi que ce n'était pas assez de rester tranquille pour calmer le chauvinisme français, mais qu'il fallait encore trouver un moyen *d'action* pouvant satisfaire la cour des Tuileries. Il se présenta au Roi la question italienne comme un sujet excellent de négociations amicales pouvant amener provisoirement des relations vraiment bonnes entre les deux cours. Le Roi fut enchanté de ce moyen de rapprochement et quoique Bismarck parût être moins décidé, on donna carte blanche au Comte de Goltz sur la question italienne. Ce fut une vraie jubilation lorsque mon collègue de Prusse vint certifier à l'Empereur que le Roi ne demandait pas mieux que de suivre franchement l'Empereur dans sa politique en Italie. Je me rappelle maintenant que l'Impératrice me dit le lendemain de l'arrivée de Goltz: «Nous allons joliment traiter les canailles d'Italiens!»

Depuis ce temps les négociations se poursuivent dans le sens d'une action *anti-unitaire* en Italie — je n'en connais malheureusement pas les détails, mais

[1] Nr. 539.

l'une des manifestations les plus éclatantes que cette politique vient de faire naître est une nouvelle brouille entre l'Empereur et le Prince Napoléon qui donnait des conseils diamétralement opposés aux vues de son cousin. Je sais que le Prince Napoléon va partir pour l'Angleterre parce qu'on lui a défendu d'aller en Italie, où il voulait s'établir. Il voulait lancer une brochure dont la police a découvert les premières épreuves. L'Empereur lui aurait déclaré que si cette espèce de manifeste paraissait, Il provoquerait un sénatus-consulte, le privant de tous les droits de succession.

C'est au milieu de ces histoires et des négociations amicales qui se poursuivent avec la Prusse que nous sommes arrivés avec notre démarche: « *Inde ira* », — *perturbation de quiétude.*

Le refrain, ici, aujourd'hui est la contre-partie du refrain de l'année dernière — en 1867 la France avait peur de la guerre, aujourd'hui c'est *la Prusse.*

Vous voyez que nous avons tout au moins le temps de nous retourner et Vous faites joliment bien de rappeler ici de temps en temps que nous sommes intéressés à savoir ce qui se passe. Vous inspirez décidément une sainte frayeur ce dont je suis charmé. Je ne lâcherai pas prix, soyez-en bien convaincu.

540.

Prinz Reuß an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

St. Petersburg, den 17. Januar 1868

(Unterredung mit Fürst Gortschakoff. Dessen Klagen über einen Artikel in der »Kreuzzeitung« über die preußischen Beziehungen zu Österreich und dessen deutsche Mission. Klage des Botschafters über die hetzende Tonart der russischen Presse.)

Er sprach mir hierauf von den Versuchen, welche die französische Regierung von neuem gemacht habe, um sich das Vertrauen Rußlands wieder zu gewinnen. Baron Talleyrand habe ihm eine lange Depesche voller Süßigkeiten vorgelesen, die ihn aber nicht hätte bekehren können. Er habe den Botschafter gefragt, wie sich die Deklamationen des Freiherrn v. Beust mit diesen Versicherungen vereinigen ließen, welcher laut von der französischen Freundschaft und von dem engen Zusammengehen Frankreichs und Österreichs in den orientalischen Angelegenheiten spräche und sich seiner Erfolge auf diesem Terrain rühmt. Baron Talleyrand habe ihm allerdings hierauf geantwortet, daß seine Regierung nicht für die Sprache des österreichischen Ministers verantwortlich gemacht werden könnte, dies hätte aber ihn, den Kanzler, nicht von der Aufrichtigkeit der französischen Beteuerungen überzeugen können et qu'il n'en serait pas la dupe.

Der französische Botschafter sprach mir ebenfalls über seine Unterredungen, die er sowohl mit dem Fürsten Gortschakoff als auch mit Seiner Majestät dem Kaiser gehabt hatte, und ich konnte aus der Art, wie er sprach, entnehmen, daß er nicht sehr befriedigt über seine Resultate gewesen.

Baron Jomini, mit dem ich heute eine längere Unterhaltung hatte, bestätigte mir die Unfruchtbarkeit der französischen Bemühungen, hier wieder Terrain zu gewinnen. Er teilte mir mit, daß der Fürst in einer Depesche an Herrn v. Oubril auf die Betrachtung eingegangen sei, welche ich ihm neulich auf Eurer Exzellenz Befehl bezüglich des französisch-österreichischen Zusammengehens und dessen möglicher Verhinderung gemacht hatte. Nach diesen Mitteilungen des Baron Jomini scheinen aber hiesigerseits keine entschiedenen Äußerungen gemacht worden zu sein, sondern man hat, anstatt auf eine Anfrage zu antworten, sich die Ansichten Eurer Exzellenz ausgebeten.

541.

Freiherr v. Schweitzer an Herrn v. Freydorf

Eigenhändig. G. L. Arch. Karlsruhe

Paris, le 18 janvier 1868

La loi militaire[1] qui vient d'être votée au Corps législatif a vivement agité les esprits pendant la longue durée des discussions qu'elle a soulevées. — Sa matière qu'on y traitait était à vrai dire faite pour amener un pareil résultat. Pendant trois semaines il n'a été question que des forces fantastiques soi-disant mises sur pied par les puissances étrangères, et des fautes commises par la politique française nécessitant une augmentation de son état militaire. On a cru dans le public voir poindre sur le Rhin une menace plus ou moin rapprochée contre la France, on s'est impressionné de cette crainte imaginaire, et c'est en vain que les ministres dans leurs entretiens, aussi bien qu'à la tribune ont donné les assurances les plus positives des bons rapports existant présentement entre la France et les grandes puissances, avec la Prusse nommément, on ne s'en obstine pas moins dans le public à croire qu'on se trouve en face d'une situation fausse et devant tenir constamment les susceptibilités nationales à l'éveil. Il est à espérer qu'avec la fin des discussions sur la loi militaire les esprits en reviendront à des appréciations plus calmes, et que l'application de cette loi dissipera en partie les préventions dont elle a été l'objet. Quant aux préoccupations qui persistent pour un avenir trés prochain je ne les crois pas fondées. Pour le moment du moins une détente marquée, un rapprochement même ont lieu entre Paris et Berlin. La Prusse se montre mesurée et prudente dans ses allures, elle a observé une neutralité amicale dans la question italienne dont on lui a su gré ici, et tout récemment encore le Cabinet de Berlin s'est joint aux démarches que la France, l'Angleterre et l'Autriche ont fait auprès du gouvernement serbe pour empêcher toute entreprise inconsidérée pouvant venir en aide aux tendances orientales de la politique russe.

Ces symptômes, rassurants pour le moment, ne changent sans doute pas le fond des choses, ils n'indiquent pas que la France ou plutôt son Gouvernement soient satisfaits du nouvel ordre de choses établi depuis 1866, mais seulement que dans le présent nul n'a intérêt à faire naître une convulsion définitive;

[1] Annahme des Wehrgesetzes im Corps législatif am 14. Januar 1867.

toutes les puissances sont aux prises avec des difficultés au dedans et au dehors; et la France plus que toute autre semblerait avoir intérêt à ne pas brusquer la situation.

542.

Marquis de Moustier an Duc de Gramont[1]

Kopie. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 janvier 1868

Mr. le Duc, Le Prince de Metternich est venu me voir, il y a quelques jours, accompagné du Comte de Vitzthum qui est chargé d'une mission confidentielle à Londres. J'ai eu hier avec eux une seconde conversation et l'Empereur les a reçus ce matin. Quant à la pensée, qui a inspiré cette mission, elle aurait pris sa source dans les vives appréhensions qu'auraient causées au Baron Beust certains bruits accrédités par les journaux russes sur un rapprochement possible entre l'Angleterre et la Russie. Le Chancelier désirait s'assurer de nouveau des dispositions du cabinet anglais au sujet des affaires d'Orient et essayer de vaincre cette froideur qu'il a rencontrée personnellement à Londres quand il a voulu établir des rapports plus intimes entre le Gouvernement autrichien et le Gouvernement britannique.

Tous les points de vue auxquels la situation de l'Europe peut être envisagée, ont été mûrement examinés dans les entretiens que j'ai eus à cette occasion avec l'Empereur et avec les Représentants du Gouvernement autrichien.

Nous sommes arrivés à des conclusions communes que je vais retracer en peu de mots.

Il importe avant tout de maintenir intacte la paix européenne et de n'ébranler en rien la confiance qui commence à s'affermir dans les esprits.

On peut tenir pour certains les faits suivants:

1°. L'Angleterre désire plus qu'aucune autre Puissance la consolidation de la paix.

2°. Elle avait jusqu'ici conservé de certaines préoccupations sur les sentiments, qui, à cet égard, animaient les cabinets de Paris et de Vienne.

3°. Elle ne voulait pas, en prenant une attitude que la France et l'Autriche auraient pu interpréter dans un sens trop bienveillant envers elles, leur fournir involontairement des encouragements pour une politique belliqueuse.

4°. Malgré les grands intérêts qui appellent sa sollicitude en Orient, elle hésitait à se laisser attirer par l'Autriche et par nous sur ce terrain, dans la crainte que nous ne la fissions pas dévier de la ligne qu'elle s'est imposée en Occident.

5°. Elle voyait, il est vrai, avec déplaisir le point d'appui que les aspirations russes trouvaient dans l'intimité des cabinets de Berlin et de St. Pétersbourg, mais elle ne perdait pas l'espoir, en témoignant à Mr. de Bismarck une certaine sympathie, d'empêcher un conflit sur le Rhin et de faire mieux comprendre à

[1] Das Schreiben ist auch aufgenommen worden in die Denkwürdigkeiten 1866 bis 1873 des Grafen Vitzthum (als Manuskript gedruckt 1894), S. 23 ff.

la Prusse, rassurée sur ses intérêts de ce côté, le danger, que le développement illimité du slavisme lui faisait courir de l'autre.

6°. La Prusse semble en ce moment animée des mêmes sentiments pacifiques que les autres Puissances, à l'exception toutefois de la Russie qui dissimule avec peine les espérances qu'elle fondait en Orient sur la possibilité de complications européennes.

7°. Le cabinet de Berlin paraît se rendre compte de cette tactique et la prendre en mauvaise part. De là un certain refroidissement qui se révèle, depuis quelques jours, dans les rapports de la Prusse avec la Russie. Une tendance visible de se rapprocher des Puissances occidentales dans les affaires d'Orient se manifeste parallèlement à Berlin. On s'en inquiète déjà à St. Pétersbourg et l'on s'en félicite à Londres.

Nous sommes tombés d'accord sur les conséquences qui découlent naturellement de ces données.

On peut espérer, dès à présent, que la Russie, sentant l'isolement qui commence à la menacer, s'arrêtera sur la pente, où elle glisse en ce moment, et s'efforcera elle-même de ne pas rompre le concert européen.

La question doit donc être présentée à Londres dans ces termes et il importe que rien ne puisse y faire naître le soupçon d'une sorte de coalition que l'on voudrait préparer contre la Prusse. Il est essentiel, au contraire, de rassurer à cet égard le Gouvernement anglais. Il faut, pour atteindre ce but que l'Autriche et la France se concertent afin de nouer avec le Cabinet de Berlin les rapports plus amicaux que ce dernier semble rechercher aujourd'hui.

Les intérêts qui tendent à rapprocher la France et l'Autriche sont trop fondamentaux pour qu'elles ne soient pas en mesure d'aborder cette situation avec une parfaite confiance dans leurs intentions réciproques.

543.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm. Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 janvier 1868, pr. $^{1}/_{4}4^{30}$ p. m.; arr. 8^{35} p. m.

Prévisions de ma lettre concernant l'intérêt des informations qu'on nous adressera de Londres pleinement réalisées.

L'Empereur préoccupé des nouvelles de Constantinople voudrait que cette Puissance fût appelée à se concerter sur l'avenir de la question orientale. Die Antwort wäre für die Neuverteilung der Standpunkte maßgebend. Urgence de résoudre l'affaire de Candie sous peine d'épuisement de la Porte ottomane. Sa Majesté l'Empereur frappé du revirement oriental à Berlin et du mot prononcé par le Prince Royal: « J'aime raisonnablement mieux sacrifier mon cousin Prince Charles à l'Autriche qu'à la Russie. » Désireux de se concilier l'Angleterre l'Empereur cherche les moyens de l'engager sans les trouver dans la suggestion de notre mémoire.[1] Il affirme solidarité avec nous, unité de tendances et du but, intérêt de ne pas se laisser surprendre, mais point d'initiative.

[1] Nr. 537.

544.

Graf Vitzthum an Graf Beust

Denkwürdigkeiten des Grafen Vitzthum 1866 bis 1873 (als Manuskript gedruckt), S. 26 ff.

Paris, le 19 janvier 1868

L'Empereur Napoléon nous a reçu hier, à deux heures après-midi, sans cérémonie dans son cabinet aux Tuileries. La position exceptionnelle que le Prince de Metternich s'est faite à la cour de France, l'empressement amical qu'il avait bien voulu mettre à m'épauler, les sympathies que Napoléon III professe pour l'Autriche régénerée, tout m'avait fait espérer un accueil gracieux. Cependant le fait que le Souverain jadis si enclin à ne prendre conseil que de lui-même avait jugé à propos de faire part à son ministre d'une démarche toute confidentielle, et le langage peu encourageant dont Mr. de Moustier s'était servi, la veille, pour nous annoncer que Sa Majesté ne pensait pas pouvoir adopter les suggestions de notre exposé, m'avaient donné à réfléchir et ne m'avaient guère préparé à cette causerie intime, soutenue à trois avec toute la liberté d'un tête-à-tête animé.

Je n'avais pas vu l'Empereur depuis tantôt dix ans. On me l'avait représenté comme fort souffrant. On m'avait parlé de son indifférence, de son profond ennui. Je fus donc agréablement surpris de voir cet œil, ordinairement si terne, s'animer jusqu'à lancer des éclairs, tandisque le sourire le plus bienveillant accueillait chacune de nos réponses aux nombreuses questions qu'il voulut bien nous faire sur les symptômes de la prospérité renaissante de l'Autriche. Rien ne paraissait lui faire un plaisir plus sensible que le tableau que nous lui traçâmes du curieux contraste entre l'activité industrielle et commerciale qui règne parmi les vaincus de Sadowa et la morne stagnation qui désole les provinces des vainqueurs. Je n'ai pas la prétention de lire entre les lignes d'une physiognomie énigmatique. Mais, évidemment de bonne humeur, l'Empereur Napoléon m'a fait l'effet d'un homme qui se réveille d'un pénible cauchemar. La lumière se fait dans son esprit, la vie revient avec le jour. Ce n'est pas lui maintenant qui fera la guerre sans y être préparé. Les rôles sont intervertis. Hier c'était la France, aujourd'hui c'est la Prusse qui voudrait ajourner le fatal duel.

Que signifie ce revirement soudain dans la politique de Mr. de Bismarck? Qui trompe-t-on ici? Pourquoi la Prusse qui passait pour l'âme damnée de la Russie se montre-t-elle si désireuse de se rapprocher de la France et de l'Autriche? Cet isolement de la Russie, serait-ce, comme Mr. de Moustier a l'air de le croire, un triomphe de la diplomatie occidentale? Ou bien ne faudrait-il voir dans cette évolution du cabinet de Berlin qu'un jeu concerté avec celui de St. Pétersbourg pour endormir la France et l'Angleterre? L'Empereur se le demande, et le sourire indéfinissable avec lequel il nous avoua qu'il était encore à chercher le mot d'énigme semblait indiquer qu'il ne partage pas entièrement l'optimisme de son ministre. Toujours est-il que cette attitude nouvelle du Comte de Bismarck paraît bien cadrer avec les idées de l'Empereur Napoléon. Les peu de mots par lesquels j'ai constaté l'anachronisme de

notre exposé[1] furent bien accueillis: « Lorsque j'ai quitté Vienne, » ai-je dit, « la guerre paraissait imminente, arrivé à Paris, je trouve tout le monde à la paix. » —

« Que voulez-vous, » répondit l'Empereur, « avec le télégraphe les changements de décorations s'opèrent si vite. »

Napoléon III paraissait s'exagérer à dessein l'importance des dépêches qu'il venait de recevoir de Constantinople. Mr. Bourré y représente la Porte comme menacée d'un écroulement très prochain si l'Europe ne parvient pas à résoudre promptement l'affaire de Crète. Nous ayant lu le rapport d'un autre agent qui peint en couleurs vives l'ineptie des autorités turques, l'Empereur s'écria: « On le voit, la Porte s'épuise en hommes et en argent. Ces Orientaux sont de si mauvais financiers! Que d'embarras nos protégés nous donnent: à vous les Turcs, à moi les Italiens. »

C'est dans ce danger imminent, dans cette impuissance du Sultan de se sauver lui-même, que l'Empereur des Français voit le point de départ d'une action commune de toutes les puissances et non pas seulement des signataires du traité du 15 avril 1856.

« Invitons-les toutes à aviser avec nous, » dit l'Empereur, « les réponses que nous recevrons, nous donneront la mesure de la sincérité de ceux qui voudraient nous assister pour sauver la Porte. »

S'il ne veut pas d'une conférence à trois, serait-ce parce qu'il n'a pas la conscience nette vis-à-vis de l'Angleterre et qu'il ignore jusqu'à quel point il peut compter sur la confiance de son ancienne alliée?

Toujours est-il que l'Empereur Napoléon paraît parfaitement d'accord avec nous sur l'urgence de sonder le cabinet de Londres. Non seulement l'Empereur approuve cette idée, mais s'associe même à cette reconnaissance officieuse. Or, l'Empereur m'a prié de lui faire parvenir mes appréciations par l'entremise du Prince de Metternich et m'a invité de venir le voir après mon retour de Londres.

A tout Seigneur, tout honneur. Le Prince de Metternich vous fera le récit de cette audience.[2] Je me borne à vous retracer mes impressions personnelles.

545.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

V(ienne), le 19 janvier 1868

J'ai fait suivre mon télégramme d'hier d'un autre adressé par Gramont au Marquis de Moustier et portant ce qui suit:

« Baron Beust vous prie de ne pas vous émouvoir des communications du Comte Vitzthum.[3] Il s'agissait d'une reconnaissance du terrain anglais par

[1] Nr. 537.

[2] Der Bericht des Fürsten Metternich über diese Audienz, der wohl in einem Privatbriefe an Beust niedergelegt sein mag, wird in den Akten nicht vorgefunden.

[3] Nr. 537.

quelqu'un qui le connaît à fond, précédée d'une étude à faire à Paris. Le but est un travail à lui soumettre et non une négociation. »

Tel est en effet le véritable caractère de la mission dont mon ancien compatriote a voulu se charger. Le rôle d'observateur que je lui ai confié exigeait pour être bien rempli les facilités d'un tâtonnement dans les parties sensibles. Les idées développées dans le Mémorandum[1] n'ont pas d'autre portée et avant de s'en servir Vitzthum devait s'assurer comment on les jugeait à Paris. Vous connaissez trop ma manière de penser et d'agir pour me supposer dans les circonstances actuelles des velléités entreprenantes. Vitzthum est sans contredit une capacité et j'ai voulu l'exploiter pour réunir en temps opportun les matériaux dont je pourrais avoir besoin d'un moment à l'autre.

Maintenant, cher ami, veuillez prier le Marquis de Moustier de s'expliquer franchement envers Vous. Répétez lui encore qu'il n'y a rien du tout «dessous». Je fais dépendre entièrement de son avis amical le départ de V(itzthum) pour Londres. S'il croit sa présence dans cette capitale compromettante Vous engagerez V(itzthum) aussitôt à y renoncer. S'il le juge utile, je lui demande comme un service de vouloir bien me dire ce que V(itzthum) doit tâter et à quoi il ne doit pas toucher.

Vous aurez la bonté de Vous exprimer dans le même sens dans les conversations que Vous seriez dans le cas d'avoir avec l'Empereur.

546.

Graf Vitzthum an Baron Beust

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

(Paris), den 22. Januar 1868

Mit tiefgefühltestem Danke, verehrtester Gönner, erhielt ich, mit Ihrem freundschaftlichen avis au lecteur, die Mitteilung Ihres an den Fürsten M. gerichteten Privatschreibens vom 20.[2] Die inzwischen Ihnen zugegangenen und heute zu expedierenden Briefe werden die Überzeugung gewährt haben, daß unsere Haltung genau Ihren Absichten und Anweisungen entsprochen hat.

Der Fürst geht morgen auf zwei Tage nach Compiègne und wird dort die beste Gelegenheit haben, den Kaiser noch einmal zu fragen, ob er noch einigen Wert auf die mir übertragene Rekognoszierung legt. Ich werde inzwischen, auf des Fürsten Wunsch, Moustier sehen, ihn Ihr Schreiben an den Botschafter lesen lassen und hören, was er sagt.

Bei der veränderten Sachlage, die ich hier vorgefunden, wollte ich schon anfragen, ob die Reise nach England nicht aufzugeben oder aufzuschieben sei? Die Audienz vom 18., welche ich in dem beifolgenden, nach Befinden ostensiblen Schreiben skizziert habe — hielt mich von dieser Anfrage ab, da die Hoffnung, auf Ihn, durch einige Notizen aus London, zu wirken, sich dadurch eröffnet.

[1] Nr. 537.

[2] Nr. 545 (Konzept vom 19. Januar).

Rebus sic stantibus, wird es sich daher, Sonnabend früh, wo ich den Fürsten wiedersehe und von meiner Unterredung mit Moustier Bericht erstatten werde, entscheiden, ob ich meine Schritte nach London oder nach Wien zu lenken habe. Die letzten vortrefflichen Berichte des Grafen Kalnoky lassen mir geringe Hoffnung, in England Neues und Wissenswürdiges zu erfahren, und die Rückkehr des Grafen Apponyi, der am 25. hier erwartet wird, könnte meine dortige Anwesenheit ganz überflüssig erscheinen lassen, wenn die langjährigen freundschaftlichen Beziehungen zu ihm mir nicht die mir gestellte Aufgabe gerade sehr erleichterten.

Nachschrift.

Ich habe dem Fürsten diesen Brief vorgelesen; er hatte nur daran auszusetzen, daß ich gewissermaßen auf die Reise nach England renonciere, bevor er den Kaiser, ich Moustier gesehen. Der Fürst, wie er Ihnen noch selbst schreiben wird, legt auf die Tatsache des gemeinschaftlichen Vertrauensauftrages, der mir von beiden Regierungen geworden, großen Wert und hebt hervor, daß Kaiser Napoleon gerade für Berichte unbefangener Reisender, wie Lord Clarendon jetzt in Italien, besonders empfänglich sei. Die Abgabe meines Rappellschreibens würde außerdem für das Publikum meine dortige Anwesenheit ausreichend motivieren.

547.

Graf Vitzthum an Baron Beust

Denkwürdigkeiten des Grafen Vitzthum 1866 bis 1873 (als Manuskript gedruckt), S. 28 ff.

Paris, den 24. Januar 1868

Auf Wunsch des Fürsten Metternich hat mich der Marquis de Moustier heute morgen um elf Uhr empfangen.

Die vertrauliche Unterhaltung, welche eine volle Stunde währte, hat nur bestätigen können, daß jede Spur der nervösen Erregtheit verschwunden ist, welche die unerwartete Mitteilung unseres nur für den Kaiser Napoleon bestimmten Exposés[1] auf diesen Minister hervorgebracht hatte. Der Marquis war von seinem Katheder herabgestiegen und fand ich in ihm den liebenswürdigen Weltmann au coin de son feu.

Ich gab ihm zuerst Ihr billet de matin vom 20.[2] zu lesen, welches er mir nach aufmerksamem Studium mit der Bemerkung dankbarst zurückgab, daß er auf das dort erwähnte Telegramm des Herzogs von Gramont in einer vertraulichen Depesche an diesen Botschafter geantwortet habe.[3] Diese Depesche trägt das Datum vom 18. und wurde mir vom Minister in extenso vorgelesen. Soweit ich nach einmaliger Vorlesung zu beurteilen vermag, enthalten die sieben Punkte der Pièce ein vollständiges Résumé unserer beiden Unterredungen mit Moustier. Jedenfalls ist es als ein Gewinn anzusehen, die fran-

[1] Nr. 537.
[2] Nr. 545.
[3] Nr. 542.

zösische Regierung zu einer Klarstellung ihres Standpunktes in den schwebenden Tagesfragen veranlaßt zu haben. Die Depesche vom 18. hat, wie Moustier wiederholt betonte, dem Kaiser vorgelegen und ist von diesem ausdrücklich genehmigt worden. Man wird daher in jenem Schriftstücke, wenn nicht die Hintergedanken, so doch diejenige Auffassung der Weltlage zu suchen haben, an welcher das französische Kabinett für den Augenblick festhält. Die Depesche wird mir übrigens als Instruktion für meine Londoner Fühlungen dienen können.

Der französische Minister hob hervor, wie sich das apaisement in den letzten Tagen nur noch schärfer akzentuiert habe. Die neuesten Petersburger Berichte ließen erkennen, daß das russische Kabinett, erschreckt durch die unerwartete Haltung Preußens, überall seine Segel einraffe. Selbst General Ignatieff habe Mäßigung gepredigt. Er kehre mit Instruktionen auf seinen Posten zurück, die ihm zur Pflicht machten, auch den Schein zu vermeiden, als wolle Rußland die Dinge im Orient jetzt auf die Spitze treiben. Die friedfertige Sprache, welche das Petersburger Kabinett den Westmächten gegenüber führe, schließe freilich Verdächtigungen Österreichs nicht aus. Sie, verehrter Gönner, würden immer noch als Störenfried hingestellt, der seine intimen Beziehungen zu Frankreich nur dazu benutze, um das Feuer zu schüren. Man wisse jedoch hier und in London, was davon zu halten. Die Hauptsache sei, daß Rußland jede gewaltsame Lösung aufgeschoben zu haben scheine . . .

Was nun Preußen anlangt, so versicherte Moustier, daß die antirussische Evolution Bismarcks auch in Italien sehr greifbar zutage träte. «En Italie nous sommes tout-à-fait d'accord avec la Prusse sur deux points,» bemerkte Moustier, « à savoir le maintien du royaume d'Italie, et le maintien du pouvoir temporel du Pape. Si l'Italie, dans une guerre européenne, voulait se tourner contre nous, nous la briserions en mille morceaux. Mais l'idée de la briser en trois morceaux ne nous sourit point. Et pareille chose, vous pouvez en être bien sûr, n'entre pas dans le programme de l'Empereur. Si nous rétablissons le roi de Naples aujourd'hui, il serait chassé demain; à quoi bon?»

Übrigens, bemerkte der Marquis, hätten die französischen Rüstungen ihren Zweck bereits erreicht, da sich die Sprache Bismarcks wesentlich gemäßigt habe. Man sei überzeugt, daß Preußen in diesem Augenblick nichts beabsichtige, was in Paris als Übergriff erscheinen könnte. Innerhalb des Norddeutschen Bundes werde man Bismarck schalten und walten lassen, und darüber hinaus werde er nicht gehen, solange er Frankreich gerüstet wisse.

Sehr wichtig endlich erscheint eine vertrauliche Unterhaltung, die Moustier unlängst mit Lord Lyons gehabt. Hiernach wäre England nicht abgeneigt, sich mit den Kontinentalmächten über gemeinsame Mittel der Abwehr gegen die europäische Revolutionspartei zu verständigen. Moustier raunte mir dies ins Ohr und bemerkte, über diesen Punkt würden vorsichtige Fühlungen sehr willkommen sein. Der Augenblick sei günstig, da Alt-England von den Feniern entsetzlich terrorisiert werde.

Der Marquis bemerkte zum Abschied, eine Rekognoszierung wie die mir aufgetragene könne nur nützlich sein, nachdem alles ausgeschlossen sei, was

schädlich hätte werden können. Er bat mich, ihn nach meiner Rückkehr wieder aufzusuchen und ihm meine Londoner Eindrücke nicht vorzuenthalten.

548.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief, Kanzleihand. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, den 25. Januar 1868

Wie ich Ihnen bereits gemeldet, ist Vitzthum bei Moustier gewesen,[1] während ich mit dem Kaiser in Compiègne jagte.

Wie unser Freund bei Moustier die erste Aufregung über unsere Insinuationen geschwunden fand, so konnte auch ich konstatieren, daß Seine Majestät über den Vorgang durchaus beruhigt ist.

Interessant ist es, daß, während Vitzthum am Quai d'Orsay in Friedensseligkeit schwamm, ich einem geheimen Kriegsrate, gleichsam als »natürlicher confident«, beiwohnte.

Marschall Niel, General Payot, Fleury, La Moskowa waren die Geladenen, und es ist mir klar geworden, daß Kaiser Napoleon den ganzen Jagdausflug ersann, um unauffällig einige 10—12 Stunden mit seinem Kriegsminister zu konferieren. Es war während der Fahrt nach Compiègne und zurück, sowie vorgestern bei Tisch und abends nur von den Festungen, deren Bedeutsamkeit und praktischem Gewichte die Rede.

Niel, der mit dem Kaiser und mir en troisième Platz genommen, fing damit an, dem Kaiser zu versichern, es sei ihm sehr viel daran gelegen, in meiner Anwesenheit von den Erlebnissen des Obersten Loïsel, der soeben aus Wien zurückkehrte, Meldung erstatten zu können. Der überaus freundlichen Art, womit er von Seiner Majestät dem Kaiser und den Militärautoritäten empfangen worden sei, verdankt Loïsel, daß er unsere neueren militärischen Institutionen gründlich studieren konnte.

Niel sagte: Je me vois forcé d'avouer à Votre Majesté que d'après les observations très intéressantes du Colonel Loïsel sur le dépôt de la guerre à Vienne, nous avons encore beaucoup à apprendre et à modifier chez nous.

Der Kriegsminister ging nun in verschiedene Details ein, die ich bei meiner Inkompetenz nur sehr unvollständig wiedergeben könnte. Genug, er äußerte sich mit so viel Lob über unsere Vorbesprechungen und Fortschritte, daß ich es für meine Pflicht halte, Sie zu bitten, die Aufmerksamkeit Seiner Majestät des Kaisers auf die Anerkennung, welche Loïsels eingehende Beobachtungen hier gefunden, lenken zu wollen.

Während sich der Kaiser in Compiègne mit dem Kriegsminister beriet, war ich Zeuge der überschwenglichen Hoffnungen, denen sich seine ergebensten Freunde hingaben. Fleury und Ney sagten mir offen, daß der Kaiser seine Maßnahmen sowohl gegen innere als gegen äußere Feinde, hinter dem Rücken seiner Friedensminister und so sehr im geheimen treffe, daß Frankreich sowie Europa erstaunt sein würden, wie sehr der Kaiser in kürzester Zeit zu

[1] Nr. 547.

allem bereit stehe.[1] Glaubte ich ihnen, so stünden wir an der Schwelle einer vollkommenen Umwälzung der Politik. Der Kaiser wolle demnächst das liberale Experiment im Innern durchsetzen. Es stünde ein notwendiger Wechsel der leitenden Persönlichkeiten bevor. Namentlich soll Rouher endlich der öffentlichen Meinung geopfert werden.

Nach außen Friede, nach innen Freiheit, dies sei das Programm, aber unter der Hand würde man sich nach Kräften zum Kriege, der denn doch unvermeidlich ist, fort und fort rüsten und, da die erteilten Freiheiten sehr bald zu Exzessen führen würden, so dürfte dann ein neuer coup d'état in Aussicht stehen — die kampfbereite Armee würde den Staatsstreich unterstützen und nach einem siegreich beendeten Kriege würde alles wieder in das gute Geleise kommen.

Diese und andere derartige vollblütige Äußerungen wurden vor mir als einem natürlichen, interessierten Alliierten gemacht. Ich halte dieselben für vorzeitig, wenn nicht rein aus einer auf einen neuen 2. Dezember hinarbeitenden Einbildungskraft entsprungen.

Daß dergleichen verhandelt und wieder aufgegeben wurde, von neuem ersonnen, um wieder beiseite gelegt zu werden, glaube ich allerdings. Mir scheint es aber fast, als wollten die Freunde des Kaisers den Ausfluß persönlicher, sehr natürlicher Ängstlichkeit den äußeren und inneren Komplikationen gegenüber zur kecken Initiative stempeln.

Mein Grundgedanke, daß nämlich der »Caesar« moralisch und physisch sehr gesunken, steht trotz alledem aufrecht, und ich sehe darin nur den Entschluß, sich seiner Haut nach außen und innen bestens zu wehren.

Daß der Kaiser fortfährt, sich vorwiegend mit militärischen Angelegenheiten zu beschäftigen, wurde mir klar, bedenkt man aber, wie viele Schwierigkeiten

[1] Für diese Stimmung der französischen Generalität finden sich in den Memoiren Ducrots zahlreiche Beispiele. Am 17. Januar 1868 schreibt er dem General Faure: « Notre ami *Bourbaki* m'écrit ce qui suit en date d'hier: ‚Il paraît que les nouvelles arrivées d'Italie et de Prusse sont des plus pacifiques. Tout le monde croit à la paix . . . Je trouve que cette situation devrait nous engager à précipiter le mouvement et à prendre Mayence.'» Er spricht des weiteren von seinen Studien über die Rheinübergänge: « S'il veut couvrir les États du Sud et les entraîner dans son action, il portera rapidement son offensive dans le Haut-Rhin. Depuis Turenne, on a répété cent fois que la meilleure manière de défendre la rive gauche du Rhin est de prendre l'offensive sur la rive droite, et réciproquement. » (Mém. 2, 209 f.) Am 17. Februar schreibt Ducrot seinem Bruder: « *Le maréchal (Bazaine)* considère la guerre comme inévitable et très désirable pour sortir de la triste situation dans laquelle nous ont placés les événements de 1866. Il ne paraît pas croire qu'elle éclate au printemps de cette année, cependant il ne considère pas la chose comme impossible.» (Mém. 2, 216 f.) Der frühere französische Legationssekretär Graf Breda, der in den nächsten Wochen als eine Art Geheimkurier zwischen Paris und Wien verwandt wird (Nr. 550, 563), erzählt am 11. März 1868 dem Freiherrn v. Dalwigk, er habe in Gegenwart eines französischen Senators und eines Adjutanten des Marschalls Niel gesagt: « Que l'Empereur par sa conduite en 1866 aurait mérité d'être traduit devant un tribunal de guerre et fusillé . . .» Der Adjutant des Marschalls habe ihm die Hand gedrückt und gesagt: « Je viens de dire la même chose au Maréchal. » Breda meinte, daß der Krieg Frankreichs gegen Preußen noch in diesem Jahre ausbrechen werde. (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, herausgegeben von W. Schüßler, S. 368.)

die neue Organisation mit sich bringt, so ist es nur sehr natürlich, daß der Kaiser mit Niel nun unbedingt mehr zu besprechen hat, als es mit den anderen Ministern der Fall ist.

Mir hat der Kaiser im allgemeinen friedliche Intentionen kundgegeben, sich zugleich aber von mir, mit auffallender Neugierde, um die preußischen Gewehre, Kanonen und um die Kruppsche Anstalt erkundigt. Der Kriegsminister schien nichts mehr zu fürchten und die Superiorität der preußischen Bewaffnung nicht anzuerkennen.

Der Kaiser fragte mich viel über Vitzthum aus, welcher ihm gefallen zu haben schien. Die Idee, seine Beobachtungen in England seinerseits zu benützen, schien vorwaltend.

Im übrigen legte der Kaiser, im Vergleiche zu seiner militärischen Eingenommenheit, den kleinen politischen und militärischen Begebenheiten des Tages nur wenig Gewicht bei.

Einige Besorgnis äußerte Seine Majestät über le rouage compliqué unserer Verfassung. Er freute sich indessen ungemein über den Aufschwung, den unsere finanziellen und kommerziellen Verhältnisse genommen, und wünscht unserem allergnädigsten Herrn und Ihnen den besten Erfolg.

Ich denke, der Augenblick, den ich Ihnen unlängst als denjenigen bezeichnete,[1] an welchem er, einen Entschluß fassend, vorgehen will, ist noch lange nicht gekommen. Bis dahin wird er jeder diplomatischen Aktion widerstehen, dann aber zu einem praktischen Annäherungsversuche schreiten. Es dürfte nun gut sein, Vitzthum abgehen zu lassen.

549.

Graf Beust an Kaiser Franz Joseph

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Wien, den 26. Januar 1868

Im Anschluß beehre ich mich, Euer Majestät die infolge der Sendung des Grafen Vitzthum gepflogene Korrespondenz ehrerbietigst zu unterbreiten.

Die Situation hatte sich unmittelbar nach des Grafen Vitzthum Abreise infolge des Berliner Umschwungs total geändert und die Sendung Graf Vitzthums daher im ersten Augenblick den Charakter des mal à propos gewonnen. Dies ist indessen schnell repariert worden und das Endresultat ist, was Paris betrifft, ein nützliches gewesen.

Die vorausgehende, von Graf Vitzthum verfaßte Aufzeichnung war eigentlich nur ein Aide-mémoire[2] und nicht zur Mitteilung bestimmt. Es scheint, daß Fürst Metternich die letztere veranlaßt hat.

Ich habe nun Graf Vitzthum zur Reise nach London veranlaßt unter strenger Verweisung auf die in der Moustierschen Depesche[3] niedergelegte Verabredung.

[1] Vgl. Nr. 530, 533.
[2] Nr. 537.
[3] Nr. 542.

550.

Baron Beust an Graf Trautmannsdorff

Abschrift. H. H. u. St. Arch. Wien

Wien, den 29. Januar 1868[1]

(Über seine Bemühungen, erneute Beratungen zwischen München und Stuttgart über die Herbeiführung eines süddeutschen Bundesverhältnisses in Gang zu bringen.)

... Als Graf Bray mir unlängst die auch in Ihren Berichten angekündigte Mitteilung von dem Stande der Verhandlungen mit Württemberg machte, was übrigens nur mündlich geschah, beschränkte ich mich folglich darauf, die Befriedigung zu konstatieren, mit welcher ich den Fürsten Hohenlohe so ernstlich bestrebt fand, praktische Grundlagen für eine süddeutsche Einigung zu gewinnen, und ich konnte zugleich bezeugen, daß es mir mehr an Württemberg als an Bayern zu liegen scheine, wenn man sich dem angestrebten Ziele nicht bereits entschiedener genähert habe. Ich erwähne ferner, daß Graf Bray von der ihm erteilten Information auch gegenüber dem Herzog von Gramont Gebrauch gemacht hat und letzterer hiervon einen günstigen Eindruck empfangen zu haben scheint.

Was nun Euer . . . weiteres Verhalten in dieser Sache betrifft, so habe ich, wie bisher, so auch jetzt Sie nur zu ersuchen, bei jedem vorkommenden Anlasse zu erkennen zu geben, daß wir uns für das Projekt eines regeren bayerisch-württembergischen Einverständnisses interessieren und dessen Gelingen als ein der Erhaltung des europäischen Friedens günstiges Resultat betrachten würden. Euer . . . werden in Ihren vertraulichen Unterredungen mit dem Herrn Fürsten Hohenlohe sogar betonen können, daß dieses Projekt in neuester Zeit an Opportunität sicher nicht verloren sondern eher gewonnen habe. Zwischen Frankreich und Preußen hat sich, nicht ohne unsere Beihilfe, eine Annäherung vollzogen, welche bereits eine wirkliche Verminderung der so allgemein verbreitet gewesenen Kriegsbesorgnisse zur Folge gehabt hat. Wer diese friedlichere Wendung konsolidiert zu sehen wünscht, muß Wert darauf legen, die Friedenspartei in Frankreich zu unterstützen, damit sie die noch immer vorhandene oder doch so leicht wieder erwachende Aufregung gegen Preußen bemeistern könne. Und zu diesem Zwecke würde es gewiß wesentlich beitragen, wenn die politische Selbständigkeit Süddeutschlands gerade jetzt, wo ihr die Probe des ersten Berliner Zollparlaments bevorsteht, in positiven Vertragsverbindlichkeiten einen bestimmten Ausdruck finden könnte.

551.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 30 janvier 1868

Mr. de Moustier remercie Votre Excellence des informations précieuses qu'Elle a bien voulu lui faire communiquer par mon entremise.

[1] Am 1. Februar 1868 an Metternich mitgeteilt.

Les observations faites à Londres par Votre Chargé d'Affaires coïncident exactement avec celles que le Prince de La Tour d'Auvergne a recueillies.

Quant aux arguments contenus dans Votre dépêche au Comte Kalnoky en date du 21 janvier, Mr. de Moustier se les approprie entièrement. Il voit malheureusement que l'Angleterre semble de plus en plus vouloir se maintenir dans la plus stricte réserve. Il le regrette d'autant plus que l'union étroite des trois puissances forcerait la Prusse à se rapprocher de plus en plus de nous et formerait la seule garantie efficace en faveur du maintien de la paix en Orient.[1]

Dans tous les cas, les rapports confidentiels qui se sont établis entre la France et l'Autriche constituent, selon le ministre, un noyau assez solide pour que d'autres puissances soient amenées peu à peu à s'y rallier. Aussi m'a-t-il donné l'assurance formelle qu'il ne cesserait pas de nous tenir au courant de ses informations les plus intéressantes, comme il Vous prie de son côté de continuer à lui faire communiquer Vos renseignements.

552.

Prinz Reuß an König Wilhelm I.

Ausfertigung. A. A. Berlin

St. Petersburg, den 5. Februar 1868

. . . Der Kaiser bat mich, mit ihm in Sein Coupé zu kommen, und sprach mir so ausführlich, wie dies lange nicht geschehen, über die Beziehungen Preußens zu Rußland und über die Freude, die ihm die Worte bereitet hätten,

[1] Die französische Regierung schürte damals sehr eifrig in Wien das Mißtrauen gegen die preußische Politik in Rumänien. In einem vertraulichen Bericht vom 30. Januar 1868 teilte Fürst Metternich die Anregung Moustiers mit, Österreich und Frankreich möchten durch gleichartige Schritte in Berlin und Bukarest gegen die rumänischen Umtriebe vorgehen. Beust gab am 5. Februar 1868 dem Grafen Wimpffen eine entsprechende Anweisung: wenn man in Berlin österreichische Orientwünsche im Interesse des Friedens freundlich aufzunehmen geneigt sei, so möge man sein Wort in Bukarest in die Wagschale werfen. Wenn Bratiano offiziell auch den daco-rumänischen Schwindel verleugne und die Aspirationen auf einen Staat aller Rumänen für ein Hirngespinst erkläre, so werde doch nachweislich die großrumänische Idee von der Regierung des Fürsten Karl im stillen begünstigt. Es hänge daher von der preußischen Regierung ab, in Bukarest eine Einwirkung zu üben, »die uns als ein sicherer Beweis des von ihr der Wiederanknüpfung freundschaftlicher und vertrauensvoller Beziehungen zu Österreich beigelegten Wertes gelten würde«. Zu dem weiteren Verlauf siehe den Bericht Metternichs an Beust vom 13. Februar 1868 über Moustiers Mitteilungen: « D'après le jugement qu'il a pu se former à cet égard, les événements qui se préparent sur les bords de Danube devaient coïncider avec ceux que l'on présumait de voir éclater sur le Rhin. La Russie, très active à hâter ces préparatifs, aurait, d'après certains bruits, promis au parti Bratiano d'appuyer la revendication des districts roumains de la Transsylvanie, d'un autre côté la Prusse dans un intérêt très transparent aurait protégé ces ambitions et ces intrigues. Il est bien vrai que depuis le revirement pacifique qui s'est opéré de ce côté-ci, la Prusse parait avoir changé de langage à Bucarest. Mr. de Bismarck semble vouloir cacher aux yeux des puissances les encouragements très positifs qu'il a donnés il y a quelque mois au parti Bratiano, il nie tout, ne veut pas se joindre ostensiblement aux démarches faites à Bucarest, mais il donne aujourd'hui *en secret* des conseils de prudence. » (H. H. u. St. A. Wien.)

welche Eure Majestät sowohl als auch der Herr Graf v. Bismarck an Herrn v. Oubril gerichtet. Er versicherte, daß wenn hier anscheinend Mißtrauen oder Mißstimmung gegen die Politik der Regierung Eurer Majestät geherrscht hätte, Er selbst dieses Gefühl durchaus nicht geteilt habe. Sein Vertrauen in die freundschaftlichen Gesinnungen Eurer Majestät könne nicht erschüttert werden, und hoffe Er stets auf die Dauer dieser Freundschaft rechnen zu können, so wie Eure Majestät auch auf die gleichen Gesinnungen von Seiner Seite zählen dürfe.

Als ich von dem Grade vorsichtigen Mißtrauens sprach, mit welchem die Regierung Eurer Majestät französische Insinuationen aufzunehmen genötigt sei, unterbrach mich der Kaiser sehr lebhaft und sagte, daß Seine Regierung das Gleiche zu tun gewohnt sei; es seien übrigens derartige Insinuationen in letzter Zeit nicht mehr vorgekommen, namentlich auch keine Hetzereien gegen Preußen. (Das stimmt mit einer Äußerung des Fürsten Gortschakoff überein, der mir gestern früh versicherte, daß, was den Baron Talleyrand betreffe, er diesen niemals bei derartigen Hetzereien ertappt hätte.)

Die verschieden lautende Sprache der französischen Agenten an den verschiedenen Höfen war dem Kaiser nicht unbekannt, und beklagte Er sich auch darüber.

Ich erlaubte mir darauf hervorzuheben, daß es der Wunsch Eurer Majestät Regierung sei, im wohlverstandenen Interesse der Erhaltung des europäischen Friedens mit unseren anderen Nachbarn in möglichst gutem Einverständnis zu leben, und drückte die Hoffnung aus, daß Seine Majestät besser als einige Hitzköpfe hierzulande zu unterscheiden wissen werde, was für eine Verschiedenheit zwischen diesem durch Staatsklugheit gebotenen Wunsch und der Tendenz einer Entfernung von unserem alten Freunde und Bundesgenossen im Norden bestände.

Seine Majestät sagten, daß Sie dies vollständig verständen, und sprachen mir darauf von der alten Besorgnis des Kaisers Napoleon vor einer gegen ihn gerichteten Koalition, deren Grundelemente Preußen und Rußland wären. Er habe selbst mit dem Kaiser Napoleon über diesen Gegenstand gesprochen und ihn nur schwer davon überzeugen können, daß eine Koalition gegen seinen Oheim die Folge von dessen eroberungssüchtiger Politik gewesen sei, daß aber heutzutage, solange der Neffe einer solchen Politik nicht huldige, Befürchtungen jener Art ein Unsinn seien. Ich begegnete bei dieser Gelegenheit beim Kaiser derselben Ansicht, die ich schon öfter beim Kanzler wahrgenommen habe, nämlich, daß man hier nicht an kriegerische Absichten des Kaisers Napoleon persönlich glaubt, der durch den ganzen Kriegslärm der letzten Monate nur bezweckt habe, sein Militärgesetz durchzubringen, daß man aber wenig Vertrauen mehr in die Macht jenes Souveräns setzt, einem kriegerischen Drängen der Nation zu widerstehen, weil man dessen Prestige für sehr untergraben hält. Fürst Gortschakoff setzt hinzu: Le Baron Budberg ne nous convaincra jamais du contraire.

Die Äußerungen, welche der Kaiser mir über die orientalischen Angelegenheiten machte, werde ich mir erlauben, Eurer Majestät in einem anderweitigen Berichte alleruntertänigst zu wiederholen.

Der Kaiser entließ mich in sehr gnädiger Weise und sagte in dem Eurer Majestät bekannten ausdrucksvollen und treuherzigen Tone, Er hoffe, daß nichts unser gutes Einvernehmen stören würde — »und sagen Sie dem König, daß er sich auf mich verlassen kann, so wie ich mich auf ihn verlasse«.

553.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief. Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 13 février 1868

Je Vous ai dit dans ma dernière lettre que les détails de la crise qui vient d'avoir lieu ici dans le sein du gouvernement ne valaient guère la peine de Vous être rapportés. Il est si difficile de séparer les *inventions* de la *vérité* qu'il importe bien plus de constater les résultats d'une pareille crise que d'en commenter les péripéties toujours sujettes à caution.

Je commence par Vous affirmer qu'il s'est joué une grande comédie qui avait pour but de sonder le degré d'énergie de la majorité de la chambre. Si cette majorité s'était montrée très décidée à appuyer certaines velléités réactionnaires, nul doute que l'on eût prorogé le vote de la loi sur la presse et sur le droit de réunion. Comme une notable partie de la majorité faisait mine de défection, que l'autre ne dissimulait ni son malaise ni ses craintes, on se retourna et Mr. Rouher qui devait essayer de défendre le projet de la loi assez nullement pour encourager la majorité à la renvoyer aux commissions, a fait volte-face en s'apercevant des défaillances de ses amis et a fort habilement fait tourner en faveur du Gouvernement le triomphe de l'immense majorité qui est venu voter la loi. Il a mis toutes les hésitations qui avaient transpiré dans le public, sur le dos de ses amis dans la chambre.

Il est néanmoins déplorable au plus haut degré que le sentiment de se voir privé de la volonté et de l'énergie *suprême* placée au timon dans un moment difficile, gagne tous les jours du terrain. Il faut une force de caractère presqu'égale pour le gouvernement personnel et le maniement de pouvoirs illimités qu'il en faut pour inaugurer le régime libéral. Il n'en faut point pour faire de la politique au jour le jour — tergiverser — et prouver que l'on ne sait pas ce que l'on veut. C'est là ce que le public ressent et ce que tout le monde déplore. Cela peut durer ainsi quelque temps, mais il faudra bien tôt ou tard que l'Empereur se décide et choisisse résolument une voie plus nette.

Notre livre rouge[1] a commencé par déplaire aux Ministres. Il y a cependant déjà une certaine réaction qui se fait jour à cet égard. On en est arrivé à trouver très bon que le public soit instruit des décisions si résolument prises dans l'affaire du Luxembourg par l'Empereur Napoléon et Vous verrez que l'on fera mousser encore dans les journaux cette lueur d'énergie rétrospective dont on est heureux de pouvoir faire parade après coup.

[1] Über das österreichische »Rotbuch«, das erste seiner Art, vgl. Beust, Aus drei Vierteljahrhunderten 2, 171 ff.

Je ne sais si Moustier, comme on l'a prétendu, Vous fera faire par Gramont quelques observations sur le livre rouge. Il m'a dit qu'il regrettait *dans notre intérêt* certaines divulgations au sujet de la question orientale (la dépêche du 1er janvier, d'ailleurs fort comme déjà), mais il ne m'a pas fait d'autres observations.

554.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 19 février 1868

Mr. de Moustier est enchanté de pouvoir considérer la question de la légion hanovrienne comme terminée.

Si, d'un côté, le bruit que les feuilles conservatrices de Berlin ont fait autour de cette affaire pour s'en forger une arme contre les concessions offertes au Roi George par Monsieur de Bismarck, était empreint d'une exagération manifeste, de l'autre on ne pouvait se dissimuler que les faits et gestes de ces légionnaires devenaient trop compromettants pour un enfantillage pareil; aussi le Gouvernement français a-t-il pris des mesures sévères pour faire cesser ce prétexte à récriminations.

Mr. de Moustier chargera probablement ou a chargé déjà Mr. le Duc de Gramont de faire des représentations amicales à ce sujet à ceux qui fournissent à ces légionnaires leurs moyens d'existence et malheureusement même leur *superflu*.

Il y a eu des scènes de désordre dans les cabarets, et le fait même que ces *exilés* ne se trouvent pas dans les conditions de ceux que le Gouvernement français accueille et auxquels, aux termes de la loi, il confère certains soulagements provenants de sommes réservées à cet usage, rend leur séjour *extra-légal*.

Le Comte de Goltz a été à même de présenter au Marquis de Moustier certains documents compromettants, comme par exemple la copie d'un télégramme envoyé par l'un de ces hanovriens au Comte de Platen, et par lequel on lui annonce que tout va bien et on le prie d'envoyer 100000 francs pour le besoin de la cause.

Sans prêter à ces incidents une valeur exagerée, Mr. de Goltz a cru devoir faire ici certaines représentations qui ont été accueillies avec *déférence*.

Selon le Ministre, mon collègue de Prusse est maintenant parfaitement édifié à l'égard de la conduite loyale de la France en cette occasion. Les conversations que j'ai eues avec le Comte de Goltz m'ont permis de constater que cette question paraît définitivement enterrée.[1]

[1] Über die hannoversche Legion und ihren Übertritt von Wien, auf dem Wege über die Schweiz, nach Frankreich, wo die Mitglieder interniert wurden, vgl. Beust, Auf drei Vierteljahrhunderten 2, 173 f. Seit Anfang Februar hatte die Frage der Erteilung von österreichischen Pässen einen etwas empfindlichen Meinungsaustausch zwischen Berlin und Wien hervorgerufen, der sich auch in heftigen Auseinandersetzungen der Presse spiegelte. Ein Erlaß Beusts an Metternich vom 25. Februar 1868 zeigte die Begleichung der Angelegenheit an. Eine Notiz des »Moniteur« vom 16. Februar dementierte formell

555.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 27 février 1868

Le bruit ayant couru parmi les journalistes coutumiers du Palais Royal et les amis scientifiques et littéraires du Prince Napoléon que Son Altesse Impériale allait partir pour Berlin en mission spéciale, je me suis empressé d'interpeller à ce sujet Mr. de Moustier.

Le Ministre m'a répondu qu'en effet le Prince Napoléon comptait faire un voyage en Allemagne et jusqu'*à Vienne même*, mais que son voyage n'avait aucun caractère politique. Des bruits malencontreux lui étant parvenus à ce sujet, il s'est adressé à l'Empereur pour Lui demander si Son cousin avait ou non une mission tout au moins confidentielle. Sa Majesté lui répondit qu'Elle n'avait pas même revu Son cousin depuis quelque temps et le chargea de rédiger une circulaire qui mette les représentants de la France en mesure de nier toute connivence entre le Prince Napoléon et l'Empereur et d'affirmer que Son Altesse impériale n'était chargée d'aucune mission, ni officielle ni secrète.[1]

Mr. de Moustier me rappela à cette occasion que le Prince Napoléon avait déjà cet automne, après l'expédition romaine qu'il désapprouvait, manifesté l'intention de s'éloigner de France pour quelque temps. L'Italie lui ayant été défendue par son Impérial cousin, la Russie étant fermée à ses convictions politiques, il se résignait à « *flâner* » en Allemagne.

556.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Particulière et très confidentielle

Paris, le 27 février 1868

Moustier m'a reçu si tard ce matin que j'ai guère plus d'une demie heure pour Vous écrire entre « *quatre-yeux* ». Aussi, je Vous prie d'excuser d'avance le manque de *corrélation* que Vous remarquerez dans ma lettre — heureusement que Vous avez fait Vos preuves dans bien d'autres labyrinthes, sans perdre le fil.

D'abord, permettez-moi de Vous remercier de la lettre intéressante que Vous venez d'adresser à Pauline. J'en ai fait mon profit et mes délices. On ne peut mieux dépeindre la situation dans laquelle nous nous trouvons ici, que Vous

die Gerüchte, der Übertritt der hannoverschen Legionäre nach Frankreich sei auf Grund einer vorgängigen Vereinbarung zwischen der Kaiserlichen Regierung und dem Grafen Platen erfolgt.

[1] Vgl. Telegramm des Grafen Goltz an Bismarck vom 27. Februar 1868: »Der Kaiser hat dem Marquis Moustier auf Befragen gesagt, Prinz Napoleon habe ihn schriftlich um die Erlaubnis zu einer Vergnügungsreise nach Berlin und Wien und anderen Ländern gebeten, er nicht umhin gekonnt, sie zu erteilen, derselbe habe keine Mission und werde von ihm keinerlei politische Aufträge erhalten. Marquis de Moustier wird dies in einem Zirkular den betreffenden französischen Missionen anzeigen.« (A. A. Berlin.)

en le faites. Je ne devrais rien y ajouter et je ne Vous en parle que pour Vous faire constater Vous-même combien Vous avez raison: «*Metternich pro Beust*!»

L'Empereur sait si bien que cela va mal, *daß es stinkt im Staate Dänemark*, qu'il en dort mal. Il a selon moi le tort d'en trop parler et de montrer qu'il n'est pas sans inquiétudes. Il avise à parer aux dangers de la situation qui ne se résument pas en menaces de *barricades*, *pas si bâtis*, mais en une atonie, une inertie énervante, qui a ses périls. L'opposition orléaniste ou républicaine, qui pousse des cris et devient de plus en plus insolente, n'est pas aussi dangereuse que le découragement *des bons*, et *la méfiance de l'avenir* de ceux qui s'ennuient du régime actuel. L'Empereur a su déjà mainte idée de coup d'état, d'action spontanée, d'un éclat populaire, mais il ne s'est encore arrêté à amener. Ce n'est pas tout d'avoir des idées, il faut d'avoir des *hommes* pour les réaliser et c'est là ce qui *manque*!

Je crois cependant être parvenu à me douter de ce qui adviendra et ce à quoi l'Empereur s'arrêtera. Je ne crois pas que Sa Majesté veuille reprendre ce qu'il a donné ou promis. Au contraire, il s'est probablement éloigné de cette idée, parce qu'en reprenant le gouvernement personnel dans toutes ses rigueurs, il lui faut des instruments qui lui manquent. Il s'arrangera pour modifier la constitution à la suite *d'un nouveau plébiscite* qu'il demandera à la France à son de grosse caisse et au moyen d'une de ces proclamations qui lui ont tant de fois réussi. Après le vote du budget, vers le moi de juin ou de juillet, le corps législatif sera dissolu et les modifications à la constitution seront proposées au peuple français de manière à former un régime parlementaire, avec certaines *réserves qui, à un moment donné, permettront à l'Empereur de se défendre par un nouvel appel au suffrage universel.*

Si je ne me trompe, c'est à peu près à cela que vise l'Empereur et l'année ne se passera pas sans une pareille mise en scène et inauguration de la responsabilité ministérielle avec accompagnement de parlementarisme *sauf réserves* à l'avantage du pouvoir central et au détriment d'efforts subversifs et antidynastiques. —

Mr. de Moustier m'a confié ce matin qu'il était assez inquiet de ce voyage du Prince Napoléon dont je Vous écris dans mes rapports de ce jour.[1] Il prévoit que le Prince cherchera à compromettre l'Empereur soit à Berlin soit à Stuttgart. Je ne sais s'il n'y a pas un peu *de louche* dans ce yoyage et si l'Empereur a été *bien sincère* en niant toute connivence. Dans tous les cas Vous feriez bien de faire surveiller ses faits et gestes *de près*. Un petit tripotage avec Bismarck encouragé par Rouher et mené en secret par le Prince Napoléon sous la connivence de La Valette ne me semble pas *improbable*.

Moustier a voulu me prouver ce matin qu'entre la Prusse et la Russie, il avait existé un *refroidissement* assez caracterisé. La raison en serait que chaque fois que Mr. de Bismarck essayait d'obtenir à St. Pétersbourg des déclarations satisfaisantes en faveur de la Roumanie, il avait toujours essuyé le refus le plus absolu de s'expliquer *catégoriquement*. Il dit savoir positivement que la Prusse voulait faire épouser au Prince Charles la Princesse Eugénie de Leuchtenberg.

[1] Nr. 555.

Les Russes, ayant eu vent de cela, se sont empressés de lui faire épouser le duc d'Oldenburg.

Cette confidence que le Ministre m'a faite sous le sceau du plus grand secret, devait me prouver qu'à Berlin on n'est pas content des Russes. Mr. de Bismarck cependant ne veut pas laisser percer ce refroidissement, afin, me dit Moustier, que la France ne l'exploite pas à son avantage. C'est élémentaire, seulement Moustier est si heureux d'avoir trouvé cela tout seul, que ... je l'en plaindre [sic]. Ce qui dérange ses renseignements, c'est que le bruit court à Bukarest que le Prince Charles doit épouser la sœur de la Reine des Grecs. Il en est tout ému et m'a demandé de Vous le faire savoir en Vous demandant ce que Vous en pensiez.

Les 34 canons ont horriblement effrayé Moustier. *Il nie que les Turcs eussent été forcés de les laisser passer sur le bas Danube.*

J'ai oublié de dire que c'est Mr. Cantacuzêne qui aurait tripoté le nouveau mariage à St. Pétersbourg. La pauvre Princesse ne pourra pas demander au Prince Charles: «Pour qui me prenez-Vous?», comme cette autre dame à laquelle le monsieur qui l'attaquait vigoureusement répondit: «*Mais, sapristi, c'est pour m o i que je Vous prends.*»!!

557.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Ganz vertraulich! Paris, den 28. Februar 1868

Durch mein Telegramm Nr. 10 habe ich gestern Eurer Exzellenz den wesentlichen Inhalt der mir vom Marquis de Moustier über die beabsichtigte Reise des Prinzen Napoleon gemachten Eröffnung anzuzeigen die Ehre gehabt.

Der Minister schien nicht zu wissen, daß der Prinz bei dem Kaiser gewesen war, nahm aber jedenfalls an, daß dieser Besuch nicht die Reise zum Gegenstande gehabt habe, die Erlaubnis zur letzteren vielmehr schriftlich nachgesucht und erteilt worden sei. Er deutete dabei an, daß der Kaiser diese Erlaubnis ungern erteilt habe, ihre Versagung aber für unfreundlich gehalten haben würde. Er ließ bei dieser Gelegenheit der großen Begabung des Prinzen Gerechtigkeit widerfahren, beklagte aber dessen Leidenschaftlichkeit und die üble Wahl seines Umgangs.

Das Zirkular soll gestern abend abgegangen sein.

Von anderer völlig zuverlässiger Seite habe ich seitdem erfahren, wie sich der Prinz über die Entstehungsgeschichte und den Zweck seiner Reise geäußert hat. Er hat meinem Gewährsmann erzählt, er habe dem Kaiser mündlich seine Ideen über die zu befolgende auswärtige Politik vorgetragen und die Überzeugung ausgesprochen, daß Eure Exzellenz Sich leicht von der Wichtigkeit dieser Ideen überzeugen lassen und dieselben aneignen würden. Um diese Einigung anzubahnen, habe er den Kaiser um die Erlaubnis gebeten, nach Berlin reisen zu dürfen. Der Kaiser habe ihm erwidert, daß Er eine Reise des Prinzen nach Berlin gestatten wolle, ihm aber keine politische Mission geben könne.

Wolle er dort seine Ansichten entwickeln, so möge er es tun, aber dieselben lediglich als dasjenige darstellen, was sie wären, nämlich als seine eigenen. Politische Aufträge oder Instruktionen irgendwelcher Art werde ihm der Kaiser nicht erteilen. Der Prinz habe entgegnet, daß ihm dies um so lieber sei, weil er dann völlig unbefangen mit Eurer Exzellenz sprechen könne. Er habe also die Erlaubnis des Kaisers mit den Bedingungen, unter welchen sie erteilt worden, dankbar akzeptiert. Als Zwecke gestehe er ein, sich das rekonstituierte Preußen ansehen zu wollen.

Mein Gewährsmann war der Ansicht, daß der Kaiser vom Prinzen überrumpelt worden sei und mit der Unkenntnis, welche Er in derartigen Fragen zu bekunden pflege, die Erlaubnis erteilt habe, ohne sich die mannigfaltigen Interpretationen klarzumachen, zu welchen diese Reise Anlaß geben werde. Das politische Programm, welches der Prinz dem Kaiser vorgetragen hat und Eurer Exzellenz entwickeln will, hatte derselbe ihm nicht anvertraut. Auch glaubte er nicht, daß der Prinz es mir mitteilen werde, obgleich Seine Kaiserliche Hoheit den Wunsch, mich vor seiner Abreise zu sehen, geäußert und ihn daher gefragt hatte, ob ich wohl geneigt wäre, um seinen Besuch zu empfangen?

Ich bin dieser Absicht zuvorgekommen und habe den Prinzen bitten lassen, mich zu empfangen, wozu ich um so mehr einen Anlaß hatte, als er mich infolge meiner Beglaubigung für den Norddeutschen Bund in offizieller Audienz hatte empfangen wollen, und ich wegen meiner damals unmittelbar bevorstehenden Operation mich davon entschuldigen lassen mußte.

Ich komme soeben vom Prinzen. Die Erwartung, daß er mir die politischen Gedanken, welche er in Berlin entwickeln will, nicht im voraus anvertrauen werde, hat sich bestätigt, und finde ich dies um so natürlicher, als er erst in etwa vier Tagen in Berlin eintreffen wird. Er hob sogar wiederholt hervor, daß er in Berlin nicht über politische Fragen sprechen wolle, sondern ihn nur der Wunsch dorthin ziehe, Preußen nach seiner großen Machtentwicklung wiederzusehen und sich durch den Augenschein über Dinge zu belehren, über welche man sich ohne solchen nur eine einseitige Ansicht bilden könne. Benedetti habe ihm vorgeschlagen, bei ihm zu wohnen; er ziehe es aber vor, in einem Gasthofe abzusteigen, um ganz ungezwungen zu sein. Er werde morgen früh reisen, sich aber unterwegs aufhalten, namentlich in Frankfurt.

Unsere Unterredung, welche eine volle Stunde dauerte, war fast ausschließlich politischer Natur; indessen ist der Prinz mit keinen positiven Ansichten hervorgetreten. Indem er sehr lange bei der glücklichen diplomatischen Kampagne verweilte, welche ich hier im Jahre 1866 geführt hätte, und dabei die vom Kaiser begangenen Fehler ebenso scharf tadelte, als er meine nach seiner Ansicht für Frankreich verhängnisvolle Tätigkeit in schmeichelhafter Weise kritisierte, verhehlte er nicht sein Bedauern darüber, daß Frankreich völlig leer ausgegangen sei. Er führte aus, wie der Kaiser vor dem Kriege die eventuellen Kompensationen hätte stipulieren müssen und ohne das Versprechen derselben das Bündnis mit Italien nicht hätte zugeben dürfen. Diese Kompensationen hätten der Art sein müssen, daß sie das deutsche Nationalgefühl nicht verletzt haben würden, während man nachher zu weit gegangen sei; sie hätten sich überdies

in der Hauptsache auf nichtdeutsche Territorien erstrecken können.[1] Jetzt sei es zu spät dazu. Durch die Neutralisation von Luxemburg unter europäischer Garantie sei alles abgeschnitten. Wie je die Belgische Frage sollte in Fluß kommen können, sei nicht abzusehen. Wo überhaupt jetzt noch eine Vergrößerung für Frankreich finden?

Aus diesen retrospektiven Betrachtungen und den daraus gezogenen Folgerungen schließe ich, daß der Prinz nicht etwa neue Kompensationsvorschläge machen will.

Nach wie vor präokkupiert zeigte er sich von der Gefahr einer Überschreitung der Mainlinie. Er bemerkte, die Wahlen zum Zollparlament schienen für uns in Süddeutschland nicht gut ausgefallen zu sein.[2] Ich erwiderte, es frage sich, was man gute Wahlen nenne. Wir wollten gar nicht durch das Zollparlament den deutschen Einigungsprozeß überstürzen lassen. In diesen Wahlen liege aber eine wichtige Lehre für Frankreich. Man möge sich den Fall vorstellen, daß dieselben während oder unmittelbar nach der Luxemburger Krisis stattgefunden hätten, und man könne überzeugt sein, daß sie alsdann durchweg unitarisch ausgefallen sein würden. Die Abstention des Auslandes sei der mächtigste Bundesgenosse des Partikularismus, wogegen jeder Schein von beabsichtigter Einmischung die Vollendung der Einheit beschleunigen müsse.

Der Prinz ging hierauf zu den österreichischen Zuständen über. Er fragte, ob ich glaubte, daß Österreich fortbestehen könnte? Ich erwiderte, ich hielte das liberale System für tödlich für ein Reich, welches so viele nationale Gegensätze in sich trüge, denen dadurch verschärfte Waffen gegeben würden, um aneinander zu platzen. Dennoch sei dieses letzte Experiment vielleicht noch das einzig mögliche gewesen. Wir müßten dringend wünschen, daß es gelänge. Der Prinz zeigte sich sehr besorgt vor der Eventualität, daß dort ein »Loch« entstünde, welches Rußland würde ausfüllen wollen. Österreich sei krank, fast ebenso krank als die Türkei.[3] Dies führte auf die Orientalische Frage, in Be-

[1] Tatsächlich hat Prinz Napoleon selbst im Mai 1866, zwar nicht für die Neutralität, aber für das Bündnis, reindeutsche Kompensationen im Umfange von 1½ Millionen Einwohnern vorgeschlagen. Vgl. Nr. 127.

[2] Diesen »beruhigenden« Eindruck der Zollparlamentswahlen spiegelt auch ein Bericht des bayerischen Geschäftsträgers Baron Bibra an Hohenlohe vom 9. März 1868: »Der Minister (Moustier) vernahm mit Interesse, daß bei den jüngst im Königreiche stattgefundenen Wahlen zum Zollparlamente die weit überwiegende Mehrheit der Bevölkerung den Willen kundgetan habe, vor allem die Selbständigkeit und Unabhängigkeit des Landes aufrechtzuerhalten, und daß durch dieses Ergebnis der bekannte Standpunkt der königlichen Regierung eine wesentliche Bekräftigung erhalten habe. Der Minister bemerkte mir, daß meine Mitteilungen genau mit den diesfallsigen Berichten des Marquis de Cadore übereinstimmten, und stellte hierauf die Frage, ob dies für Bayern günstige Ergebnis in Berlin etwa übel aufgenommen worden sei (« si l'on en avait témoigné de la mauvaise humeur à Berlin? »). Ich antwortete, daß von Äußerungen der letzteren Art mir nichts bekannt sei, daß vielmehr — wie Euere Durchlaucht in der Depesche bemerken — das Berliner Kabinett, in bestimmter und loyaler Weise, sich gegen eine Erweiterung des Zollparlamentes zu einem Nationalparlamente ausgesprochen habe.« (Geh. St. Arch. München.)

[3] Prinz Napoleon wird seine Auffassung von dem »kranken Mann« Österreich sehr bald völlig revidieren, vgl. Nr. 605.

ziehung auf welche der Prinz sich indessen darauf beschränkte, den Gegensatz zwischen unseren Interessen und denjenigen Rußlands hervorzuheben.

Die bevorstehende Reise des Prinzen gibt dem anliegenden Artikel ein besonderes Interesse, welcher vor einigen Tagen in der »Opinion nationale« erschien, und den ich daher nachträglich einreiche. Ich glaube, es sind diese Ansichten, welche der Prinz Eurer Exzellenz vortragen wird.

Aus journalistischen Kreisen sagt man, daß der Prinz Napoleon den Marquis de Moustier zu stürzen suche, indem er ihm in der Orientalischen Frage vorwirft, die christlichen Bevölkerungen geradezu Rußland in die Arme zu treiben. Gleichzeitig habe ich bemerken können, daß der Marquis de La Valette dieselbe Sprache führt. Es scheint fast, daß der letztere sich mit dem Prinzen ausgesöhnt habe, ohne deshalb die Gunst der Kaiserin verscherzt zu haben.

Der Prinz beabsichtigt, wie ich, nicht von ihm selbst, sondern von meinem oben erwähnten Gewährsmann gehört habe, von Berlin wieder hierher zurückzukehren und dann nach acht Tagen eine zweite Reise nach Wien, und jedenfalls nach Pest zu unternehmen, welche er vielleicht bis Konstantinopel ausdehnen wird. Auf dem Wege nach Wien dürfte er Stuttgart und München berühren.

Meine Vermutung ist demnach folgende: Der Prinz wird Eure Exzellenz für eine Verständigung Preußens, Frankreichs, Österreichs und Italiens (mit oder ohne England) im Interesse der christlichen Bevölkerung der Türkei, um letztere dem Einfluß Rußlands zu entziehen, zu gewinnen suchen.[1] Gelingt ihm dies, so beabsichtigt er hierher zurückzukehren, um dem Kaiser anzuzeigen, daß er privatim die Bereitwilligkeit Preußens zu einer solchen Kombination konstatiert habe und es nur von Frankreich abhänge, dieselbe zu realisieren. Nimmt der Kaiser sie an, so wird er sich ermächtigen lassen, dieselben Vorschläge in Wien zu machen, und im Fall des Erfolgs als Abgesandter des nichtrussischen Europa dem Sultan die für notwendig erachteten Reformen abzuringen suchen.

In den Ideen des Prinzen mag sehr viel Richtiges sein, obgleich die Dringlichkeit einer durchgreifenden Behandlung der Orientalischen Frage seit einigen Tagen wieder in den Hintergrund getreten ist. Auffallend bleibt es aber immer, daß der Kaiser einem Prinzen, der seit einiger Zeit eine so eigentümliche Stellung zu ihm einnimmt, gestattet, fremde Höfe zu bereisen und an denselben auf eigene Hand Politik zu treiben . . .

[1] Auch Fürst Metternich telegraphierte am 28. Februar, 2^{15} p. m., an Beust: »Prinz Napoleon soll es auf eigene Faust versuchen wollen, Preußen und Österreich zu einer Allianz mit Frankreich gegen Rußland zu bewegen. Mr. Moustier weiß nichts davon. Der Kaiser billigt diese Kreuzfahrt stillschweigend und ohne irgendwelche Verantwortlichkeit übernehmen zu wollen. Obige Details habe ich von einem Mitgliede des Geheimen Rates, welchem Prinz Napoleon sein Vorhaben anvertraut hat.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Vgl. auch Bismarck an Prinz Reuß, 28. Februar 1868: »... Bisher existierte kein Anzeichen, welches uns auf den Gedanken an die Möglichkeit dieses Einfalls hätte bringen können, und über den Zweck, falls die Reise einen hat, habe ich bisher keine Vermutungen. Sagen Sie Vorstehendes an Fürst Gortschakoff.« (A. A. Berlin.)

558.

Aufzeichnung des Unterstaatssekretärs v. Thile

Eigenhändig. A. A. Berlin

2. März 1868

Über die bevorstehende Ankunft des Prinzen Napoleon hat mir Herr Benedetti soeben folgendes vertraulich mitgeteilt:

Der Prinz, mit dem er seit Jahren in sehr nahen freundschaftlichen, wenn auch nicht politischen Verhältnissen stehe, habe ihm vor etwa 14 Tagen geschrieben, daß er eine Erholungsreise nach Deutschland beabsichtige, wobei er auch Berlin berühren und Seiner Majestät dem Könige sowie den Mitgliedern des Königlichen Hauses seinen Besuch machen wolle; er werde übrigens auf der ganzen Reise das strengste Inkognito bewahren und in Berlin im Gasthofe wohnen.

Auf diese Mitteilung habe Herr Benedetti den Prinzen dringend ersucht, lieber bei ihm im Botschaftshotel abzusteigen, der Prinz habe aber dies abgelehnt und werde nunmehr als Comte de Meudon im Hotel Royal Wohnung nehmen.

Herr Benedetti bemerkte ferner, daß er vom Marquis Moustier über den Reiseplan des Prinzen durch eine Depesche vom vorgestrigen Tage erst heute benachrichtigt worden sei. Diese Depesche (anscheinend ein Zirkular an mehrere französische Missionen) besagt, daß der Prinz die Reise nach Deutschland lediglich zu seinem Vergnügen unternehme, daß er die Erlaubnis dazu vom Kaiser erbeten und erhalten habe, daß ihm aber von letzterem keinerlei Auftrag noch Weisung (ni mission ni direction) geworden sei und seine Reise überhaupt jedes politischen Motives entbehre. In Berlin angekommen, würde der Prinz um die Ehre bitten, Seiner Majestät und der Königlichen Familie seinen Besuch zu machen, und Herr Benedetti solle hierzu die geeigneten Schritte tun.

Der Botschafter wünschte zu wissen, ob er sich dieserhalb an den Minister der auswärtigen Angelegenheiten oder direkt an den Oberhofmarschall Seiner Majestät zu wenden haben werde.[1]

Schließlich bat Herr Benedetti dringend, daß, dem Inkognito des Prinzen entsprechend, von seinem Eintreffen auf dem hiesigen Bahnhof keinerlei Notiz genommen werden möge.

Drei oder vier französische Offiziere werden den Prinzen begleiten, den Herr Benedetti übermorgen erwartet.

[1] Dazu Immediatbericht Bismarcks an König Wilhelm vom 2. März 1868: »Meiner alleruntertänigsten Ansicht nach dürfte es sich mit Rücksicht darauf, daß der Prinz Napoleon das strengste Inkognito beobachten will, empfehlen, wenn Herr Benedetti ersucht würde, sich zu dem gedachten Zweck nicht an mich, als Minister der auswärtigen Angelegenheiten, sondern an Euer Königlichen Majestät Ober-Haus- und Hofmarschall und die betreffenden Höfe direkt zu wenden.« Randbemerkung König Wilhelms: »Anmeldung durch Benedetti bei Graf Pückler. 2/3.« (A. A. Berlin).

559.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Ganz vertraulich!

Paris, den 4. März 1868

Obgleich meine Telegramme Nr. 13 und 14[1] die Äußerungen, welche der Kaiser mir auf dem vorgestrigen Hofkonzert über die Reise des Prinzen Napoleon gemacht hat, ziemlich vollständig enthielten, so erlaube ich mir dieselben doch mit Rücksicht auf die Möglichkeit von Versehen bei diesem Beförderungsmittel noch einmal schriftlich im Zusammenhange wiederzugeben.

Zuerst hatte mich die Kaiserin gefragt, ob es wahr sei, daß ich eine volle Stunde bei dem Prinzen Napoleon gewesen sei? Ich bejahte dies mit dem Bemerken, daß mir der Prinz gleichwohl seine Geheimnisse, insbesondere die von ihm etwa in Berlin zu machenden Vorschläge nicht anvertraut, sich vielmehr auf retrospektive Betrachtungen beschränkt hätte. Die Kaiserin versicherte hierauf, der Prinz habe keine Mission.

Der Kaiser redete mich mit den Worten an: «On raconte, que le Prince Napoléon a une mission pour Berlin; mais ce n'est pas vrai. Vous savez (entre nous) que nous ne sommes pas bien ensemble, il a voulu faire un voyage, je le lui ai permis, mais je ne l'ai nullement autorisé à parler politique. Il n'a de moi aucune mission, ni instruction, et fait uniquement un voyage d'agrément.»

Ich erwiderte, man hätte mir allerdings anfänglich gesagt, der Prinz wolle, obwohl ganz auf seine eigene Hand und ohne irgendeinen Auftrag des Kaisers, gewisse politische Ideen in Berlin entwickeln. Der Prinz selbst habe mir aber versichert, er wolle dort überhaupt nicht von Politik sprechen. Es sei mir dies lieb. Denn wie bereitwillig auch die Königliche Regierung jeden vom Kaiser oder seiner Regierung ausgehenden Vorschlag aufnehmen und prüfen würde, so könnten Eure Exzellenz doch etwaige Vorschläge des Prinzen, sofern derselbe ohne Auftrag und Vollmacht Seiner Majestät wäre, nur mit Zurückhaltung entgegennehmen und besprechen, indem Sie Sich sonst der Gefahr aussetzen würden, uns für Ideen zu engagieren, welche demnächst vielleicht der Kaiser selbst gar nicht akzeptieren würde. Hieraus könnte aber der Prinz den irrigen Schluß ziehen und hier aufstellen, daß wir auf Vorschläge Frankreichs nicht eingehen wollten.

[1] Telegramm Nr. 13, 3. März 1868: »Auf dem gestrigen Hofkonzert hat der Kaiser alle politischen Vorschläge, welche Prinz Napoleon in Berlin machen könnte, im voraus ausdrücklich desavouiert. Er hat mir gesagt, der Prinz habe von ihm keinen Auftrag, und deutete an, daß er eigentlich nur eine Reise mache, weil sie miteinander gespannt wären.« Telegramm Nr. 14, 3. März 1868: »Ich füge meinem Telegramm Nr. 13 noch hinzu, daß der Kaiser meine Bemerkung als richtig anerkannte, daß aus der Zurückhaltung, welche Euer Exzellenz etwaigen politischen Äußerungen des Prinzen gegenüber, da derselbe keine Aufträge vom Kaiser habe, würden beobachten müssen, keine Schlüsse gegen unsere Bereitwilligkeit, Vorschläge Frankreichs aufzunehmen, würden gezogen werden dürfen.« (A. A. Berlin.)

Der Kaiser entgegnete, daß dieser Schluß durchaus irrig sein würde, da der Prinz, wie gesagt, von Ihm keinerlei Aufträge habe und Er daher nicht wünschen könne, daß auf die Vorschläge desselben eingegangen würde.[1]

Der Kaiser schien von der Reiseroute des Prinzen weniger zu wissen als ich.

Marquis de La Valette hat mir gestern aus Anlaß eines Artikels der « Liberté » versichert, daß er an der Reise des Prinzen völlig unschuldig sei. Er bestätigte, daß letzterer keine Mission habe, und vermutete auch, er werde keine politischen Zwecke verfolgen. Aus seinen sonstigen Äußerungen glaube ich schließen zu müssen, daß seine Beziehungen zur Kaiserin nicht mehr ebenso vertrauensvoll sind wie früher.

560.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm. Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 5. März 1868

Prinz Napoleon hat heute bei Seiner Majestät diniert, mich vorher empfangen. Seine bisherigen Äußerungen waren allgemeine Fragen über deutsche Stimmungen. Seine Etappen in Frankfurt, Kassel, haben im Publikum hier verstimmend gewirkt, noch mehr seine Absicht, von hier nach Dresden zu gehen. Alles Maß der Taktlosigkeit aber übersteigt die von seinen Ordonnanzoffizieren gegen die des Kronprinzen kundgegebene Absicht, von hier nach Posen zu gehen und im nächsten Sommer die Ostseeküsten von Schleswig bis Memel auf seiner Jacht zu revidieren.[2] Wir haben kein Bedürfnis, seiner Neugierde Schranken zu setzen, aber ich weiß nicht, ob sich der Kaiser und sein Kabinett über die Eindrücke klar sind, welche diese Rekognoszierungsreisen in der öffentlichen Meinung Deutschlands und auf die Presse hervorbringen werden.

[1] Zu den Gerüchten über die Reise des Prinzen vgl. ein Telegramm des Grafen Usedom aus Florenz vom 6. März: »Prinz Napoleon hatte zwei Tage vor Abreise lange Konferenzen mit Louis Napoleon in dessen Kabinett — soll in süddeutschen Staaten die vielen dort stationierten Agenten bereisen, spezielle Überwachung daselbst wohl ratsam.« (A. A. Berlin.) Welche unsinnigen Phantasien sich an die Reise knüpfen konnten, zeigt ein Gespräch des Generals Ducrot mit einem franzosenfreundlichen Advokaten (Lippert, vgl. Tagebücher Dalwigks, S. 390) in Mainz, der ihm seine Sehnsucht versicherte, mit dem linken Rheinufer der französischen Nation anzugehören: « Dernièrement encore nous avons eu un instant d'espoir, lorsque nous avons vu passer le prince Napoléon se rendant à Berlin, le bruit a couru qu'il allait s'entendre avec la Prusse pour la cession de la rive gauche. La joie a été grande, mais de courte durée.« (Mémoires du Général Ducrot II, 233.)

[2] Vgl. dazu die Randbemerkung König Wilhelms vom 7. März zu einem Berichte Werthers vom 3. März: »Mir hatte Prinz Napoleon am 5. März gesagt, er ginge von hier über Dresden nach Paris, im März über Stuttgart nach Wien und im Sommer per Meer nach der Ostsee, um Häfen (Höfe?), selbst Petersburg zu besuchen.« (A. A. Berlin.)

561.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Lettre particulière

Vienne, le 10 mars 1868

J'ai recours à cette forme tout confidentielle pour Vous entretenir d'une affaire que je recommande particulièrement à Votre tact et à Votre savoir-faire.

Vous n'ignorez pas combien mes relations avec le Duc de Gramont ont toujours été bonnes. Je n'ai, en somme, qu'à me louer de lui et dans toute occasion, à Salzbourg aussi bien qu'à Paris, j'ai cherché à faire valoir ses services et à consolider sa position. Je tiens donc beaucoup à ne pas lui nuire et surtout à ne pas être soupçonné par lui de travailler à le discréditer.

D'un autre côté, il faut que je me mette en garde contre certains inconvénients de son caractère. Il est un peu léger dans ses appréciations et j'ai bien de craindre que, sans vouloir y mettre de malveillance, il ne se laisse entraîner à écrire quelquefois à son Gouvernement d'une manière peu favorable sur le compte de l'Autriche. Cela peut arriver d'autant plus facilement que le corps diplomatique étranger, tel qu'il est composé ici actuellement, n'est que trop enclin à juger sans beaucoup de discernement ce qui se passe et à colporter des nouvelles tout au moins fort hasardées. Je puis citer en exemple le fait tout récent *qu'un de co-représentants*[1] informe son Gouvernement qu'il est sur la trace d'une entente secrète entre l'Autriche et la Russie au sujet d'un partage éventuel de l'Empire ottoman. (Quand de pareils bruits se trouvent accueillis sérieusement et propagés, on peut appréhender qu'un diplomate comme le Duc de Gramont ne s'en fasse l'écho et n'exerce ainsi une influence fâcheuse sur l'esprit de son Gouvernement.)[2]

En tout cas, il me revient de bonne source que la correspondance du Duc de Gramont contient dans ces derniers temps des aperçus peu exacts et peu flatteurs de la situation en Autriche.

D'après mes renseignements, l'Ambassadeur de France transcrit un tableau fort exagéré des difficultés contre lesquelles nous avons à lutter; il prévoit, sinon une catastrophe, du moins une crise redoutable, et il dépeindrait le Gouvernement actuel comme peu capable d'y résister.

Tâchez, sans compromettre ni moi, ni le Duc de Gramont, de Vous assurer si de pareils rapports existent. Sondez à cet égard l'Empereur aussi bien que Mr. de Moustier et cherchez à combattre les préventions qui auraient été conçues.

Je ne sais pas si la fable d'une entente secrète entre l'Autriche et la Russie a été racontée à Paris, mais Vous pouvez être assuré qu'elle ne repose sur aucun fondement. Je suis parfaitement sincère dans mon désir de marcher entièrement d'accord avec la France dans la question d'Orient, et il n'y a pas trace d'un rapprochement particulier, ou d'un échange de confidences entre Vienne

[1] Ursprünglich: « que le Chargé d'affaires d'Angleterre »!

[2] ( ) ist im Konzept durchgestrichen.

et St. Pétersbourg. Nos relations avec le Gouvernement russe continuent à être courtoises, mais n'ont aucun caractère d'intimité. Rien ne saurait donc, je le répète, justifier le moindre soupçon sur la loyauté de notre attitude.

Quant à notre situation intérieure, je ne prétends pas qu'elle soit dépourvue de difficultés, mais celles-ci ne sont pas de nature à nous enlever l'espoir de réussir. La nouvelle organisation, malgré son mécanisme tant soit peu compliqué, est entrée en pleines fonctions et ses rouages marchent jusqu'ici à notre entière satisfaction. Elle donne ainsi la meilleure preuve de sa vitalité et on peut supposer, sans se livrer à des illusions, que la pratique ne fera qu'améliorer et consolider des institutions qui se montrent aussi pleines de vie dès leur début.

La question religieuse forme, sans contredit, une de nos plus grandes préoccupations du moment. C'est elle qu'on exploite le plus pour nous causer de l'embarras. Mais le gouvernement a les yeux ouverts et cherchera autant que possible à éviter les dangers d'une rupture avec l'Église. Il n'est pas exact de croire, comme on s'efforce de le répandre, que nous voulons provoquer et hâter un éclat.

Nous tenons, au contraire, à apaiser les esprits et à concilier les divers intérêts qui se trouvent en présence. Vous pouvez assurer le Gouvernement français que nous agirons sous ce rapport avec la plus grande prudence et que nous tâcherons de ne pas prêter le flanc aux attaques dont on nous menace.

Veuillez donc, mon cher Prince, ne rien négliger pour dissiper les fâcheuses impressions qui pourraient avoir été produites à Paris par les rapports du Duc de Gramont, s'ils ont été, en effet, tels qu'on me les a dépeints. En même temps veuillez prendre toutes les précautions nécessaires pour ne pas nuire à l'Ambassadeur, car, malgré ses défauts, nous devons nous féliciter d'en avoir un qui soit en général aussi bien disposé et nous n'aurions probablement qu'à perdre s'il était remplacé par un autre.

562.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Vertraulich

Berlin, den 11. März 1868

Von dem ersten Eindruck, welchen die Herkunft des Prinzen Napoleon hier gemacht hat, habe ich Euer Exzellenz in meinem Telegramm Nr. 15 vom 5. d. M. eine vorläufige Kenntnis gegeben.[1] Der Prinz hat sich seitdem hauptsächlich damit beschäftigt, die Sehenswürdigkeiten von Berlin in Augenschein zu nehmen, und scheint mit der Aufnahme, die er hier in geselliger Beziehung und von seiten des Hofes gefunden, zufrieden zu sein.

Seine Gespräche mit mir haben bisher nicht den Charakter getragen, den die an seine Reise geknüpften Vermutungen und Gerüchte erwarten ließen. Er hat sich in längerer Unterhaltung hauptsächlich auf retrospektivem Gebiete bewegt, an die Luxemburger Frage angeknüpft und dies und jenes, was seit 1863

[1] Nr. 560.

geschehen sei oder hätte geschehen können und sollen, erörtert. Eröffnungen in dem Sinne, wie die von Euer Exzellenz eingehenden Zeitungsartikel der « Opinion nationale » sie vermuten ließen, hat er in keiner Weise gemacht, die Orientalische Frage kaum berührt und auch keine besondere Eingenommenheit oder Animosität gegen Rußland gezeigt. Nur in bezug auf unser Verhältnis zu Süddeutschland ließ er einige Besorgnis blicken für den Fall, daß wir darin selbst zu rasch vorgingen oder vom Zollparlament gedrängt würden; wenn in letzterem eine starke Tendenz zu dieser Einheit sich kundgebe und heftige und aufreizende Reden in nationalem Sinne gehalten würden, so werde dies in Frankreich einen üblen und verstimmenden Eindruck machen. Das Verhältnis zu Süddeutschland sei überhaupt in seiner gegenwärtigen Schwebe und Unsicherheit ein bedenklicher Punkt und es sei wünschenswert, daß hier ein Abschluß gemacht werde, bei dem Frankreich sich beruhigen könne.[1] Aber auch dieses Thema behandelte der Prinz mehr in akademischer Weise; und wenn ich den Eindruck, den seine Unterhaltung im ganzen und in Verbindung mit dem Wege, den er genommen, über Frankfurt—Kassel, auf mich gemacht, zusammenfassen soll, so könnte ich sagen, es sähe weniger so aus, als ob er für die Gegenwart oder Zukunft Politik machen wolle, als vielmehr, als ob er ein Werk über die Vergangenheit zu schreiben beabsichtige, und seine Reise zu dem Zweck unternommen habe, um sich Informationen darüber zu sammeln.

Wenn nun hiernach seine Anwesenheit auch nicht die befürchteten politischen Unbequemlichkeiten mit sich bringt, so ist sie doch in geselliger Be-

[1] Daß der Prinz in dieser Hinsicht auf Preußen einzuwirken versuchte, bestätigte die Auffassung, die damals dem bayerischen Geschäftsträger in Paris, Baron Bibra, über die Vorgeschichte der »Rekognoszierungsreise« zugetragen wurde. Er berichtete am 6. März: « D'un autre côté j'apprends d'une source ordinairement bien informée que l'Empereur aurait désiré que le Prince ne fît pas ce voyage; mais puisqu'il le faisait, qu'il devait déclarer à Berlin qu'on voulait ici la paix sincèrement et qu'il devait engager la Prusse d'éviter avec soin, tout ce qui pût provoquer la susceptibilité des esprits français. L'on aime à croire ici que ce langage, tenu à Berlin par l'organe du Prince, va produire plus d'effet et rencontrer plus de foi, que celui tenu par l'organe de l'Ambassadeur Mr. Benedetti, dont la position à Berlin est — paraît-il — ébranlée depuis longtemps, et que l'on aurait dû rappeler, à plus d'une occasion, si la bonté de l'Empereur, la force de l'inertie et le désir de ne rien faire qui ressemblât à un éclat, ne l'avaient maintenu à son poste jusqu'à ce jour. » (Geh. St. Arch. München.) Jedenfalls entkräftet der Erlaß Bismarcks die Auffassungen, wie sie in dem Berichte des württembergischen Gesandten in Berlin vom 5. März erscheinen: der Prinz wolle Preußen für eine Unterstützung der französischen Politik im Orient gewinnen, und die Gegengabe biete sich in dem Aufgeben der Bestimmungen des Prager Friedens über die Mainlinie. Der Prinz habe sich noch vor kurzem über die deutschen Angelegenheiten gegenüber einer ihm befreundeten Person dahin ausgesprochen: »Die Absorption des Südens von Deutschland durch Preußen im Norddeutschen Bund sei für ihn nur eine Frage der Zeit. Die Regierungen seien wenigstens nicht imstande, sie zu hindern. Nur wenn die Bevölkerungen des Südens in ihrer großen Majorität dem Anschlusse widerstreben, werde Preußen nicht weiter gehen. Er glaubte zwar, daß in Württemberg die öffentliche Meinung einer engeren Verbindung mit dem Norden nicht geneigt sei; dagegen scheine in Bayern die Stimmung weniger entschieden zu sein. Wie sich die Bevölkerungen im Süden über das Verhältnis zum Norden aussprechen, werde sich zeigen. Möge aber die Entscheidung ausfallen, wie sie wolle, so sei Frankreich davon wenig berührt. Er sehe in dem Anschluß des außerösterreichischen Deutschland an den Nordbund keine Gefahr für Frankreich.« (St. Arch. Stuttgart.)

ziehung für den Königlichen Hof eine nicht geringe Unbequemlichkeit, von der man sich vielleicht in Paris aus Unkenntnis der hiesigen Hofgebräuche keinen rechten Begriff macht. Die Rücksicht auf Seine Majestät den Kaiser hat Seine Majestät den König und das Königliche Haus zu einem Entgegenkommen und eifrigen Bestreben, dem Prinzen seinen Aufenthalt hier in geselliger Weise so angenehm wie möglich zu machen, veranlaßt, welches namentlich bei dem über die ursprüngliche Erwartung hinaus verlängerten Aufenthalt des Prinzen in die gewohnte Hofexistenz empfindlich eingreift und für Geschäftsmänner sehr zeitraubend ist. Ich erwähne dies vertraulich gegen Eure Exzellenz, indem ich zugleich die Hoffnung ausspreche, daß der Kaiser Napoleon in jenem Bestreben den Ausdruck der persönlichen freundschaftlichen Gesinnungen Seiner Majestät des Königs gegen ihn erkennen werde.[1]

563.

Freiherr v. Schweitzer an Herrn v. Freydorf

Eigenhändig. G. L. Arch. Karlsruhe

Paris, le 17 mars 1868

Bien qu'habitué aux surprises et à l'imprévu, le public parisien ne s'en est pas moins ému quelque peu du contenu de l'article ci-joint du journal ministériel « Le Pays » d'hier au soir.[2] Dans cet article, et en prévision de complications

[1] Prinz Napoleon fragte u. a. Bismarck, »was wohl Preußen dazu sagen würde, wenn der Kaiser Napoleon 30 belgische Abgeordnete zu gemeinsamen Beratungen mit den französischen nach Paris beriefe« (Vgl. Nr. 604). Dieselbe Frage legte der Prinz am 7. März dem englischen Botschafter in Berlin, Lord Loftus, vor: « What would Europe say if France were to enter into a similar Zollverein Treaty with Belgium, and if Belgian representatives should sit in a Parliament assembled at Paris? » (Diplomatic reminiscences of Lord Loftus I, 217.)

Das auch sonst wiederholte (Nr. 568) Argument des Prinzen ist insofern schief, als Frankreich und Belgien weder, wie Norddeutschland und Süddeutschland, bereits seit einem Menschenalter in einem einheitlichen Wirtschaftsgebiete zusammengefaßt waren, noch eine historische und nationale Einheit darstellten. Ob die Bemerkung auf damals schon unter der Oberfläche schleichende Pläne einer französisch-belgischen Zolleinigung hindeutet (vgl. H. v. Sybel 7, 82; K. Rheindorf, Der belgisch-französische Eisenbahnkonflikt und die großen Mächte 1868/69, Deutsche Rundschau, Mai 1923), ist nicht zu erkennen; jedenfalls geben die preußischen Akten keinen Aufschluß darüber, ob diese Frage schon damals in Berlin von dem Prinzen Napoleon zur Sprache gebracht worden ist.

In dem Gespräch des Prinzen Napoleon mit Lord Loftus werden zwei Gedankengänge sichtbar: 1. Für den Fall einer Vereinigung Süddeutschlands mit Norddeutschland: « what *concessions* will Germany and Prussia be prepared to make in return for this agrandissement? » und 2. Wo wird die Vergrößerung Deutschlands ihre Grenze finden?: « Let a Germany be constituted, but let its limits be fixed and final, so that it may not be led to aspire to future agrandissement; and let the arrangement concluded be placed under an *European guarantee.* » Wenn das Thema der Konzessionen und der europäischen Garantie auch im Gespräch mit Bismarck berührt worden sein sollte, es wird von diesem kaum aufgegriffen worden sein.

[2] Am 18. März ergänzte Freiherr v. Schweitzer seinen Bericht durch folgende Mitteilung: « Le Marquis de Moustier, questionné hier par l'un de mes collègues au sujet de l'article du ‚Pays', lui répondit que cet article lui avait d'abord échappé; que Mr. de

qui pourraient naître en printemps, on rappelle que le Gouvernement Impérial, après avoir obtenu de la nation des hommes et de l'argent, ne veut plus être menacé sur le Rhin ni en Orient — il se termine par une sorte de revendication du Rhin et de la Belgique. Tout en méritant une sérieuse attention par la netteté de son programme, il ne faut cependant pas s'exagérer la portée immédiate de semblables articles, ils peuvent être conçus en partie en vue de relever le prestige du Gouvernement aux approches des élections, bien qu'on puisse être également porté à admettre, que la France voudra démontrer qu'on compte avec elle, puisqu'on ne l'a fait depuis 1866. L'article belliqueux du « Pays » a d'autant plus surpris le public en ce qu'il vient à si court délai des déclarations éminemment pacifiques faites au Corps législatif par le Ministre d'État Rouher, et après celles qui ont suivi dans le « Moniteur » du soir, on s'est dit qu'une feuille officieuse et toute à la disposition du Gouvernement telle que l'a été jusqu'à ce jour « le Pays », ne saurait de sa seule inspiration se permettre un pareil écart, et que par conséquent il fallait qu'il y eût une cause sérieuse à une manifestation de cette nature; on s'est dit aussi que l'explosion d'une guerre au printemps ne semblait pas être vraisemblable; il le serait du moins que la France reprit une attitude plus décidée au nom du maintien de l'équilibre européen ou de son rétablissement.

564.

Graf Goltz an König Wilhelm I.

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 18. März 1868

Eurer Königlichen Majestät Ministerpräsidenten habe ich bereits telegraphisch gemeldet, daß der Kaiser Napoleon mich gestern abend bei einem Konzert in den Tuilerien beauftragte, Allerhöchstdenselben Seinen Dank für die Seinem Vetter gewährte so freundliche Aufnahme zu übermitteln. Er sprach dies mit besonderer Wärme aus und fügte die Hoffnung hinzu, daß Er darin einen Beweis der Freundschaft Eurer Majestät für Ihn selbst erkennen dürfe.

Cassagnac qui était l'enfant terrible de l'Empire, ne représentait que son opinion personnelle, qu'il ne comptait pas sérieusement dans le journalisme officieux. Si je l'interpellais, ajouta Mr. de Moustier, sur cet article, il me répondrait qu'il ne relève que de lui-même et qu'il entend servir l'Empire suivant ses vues personnelles. Les tendances du Gouvernement Impérial, continua le Ministre, en accentuant ses paroles, sont des plus pacifiques, et plus que jamais nos relations internationales permettent d'espérer que rien ne viendra troubler la paix qui est dans le vœu de tout le monde. Nos armements n'ont qu'un but purement défensif, et ne dépassent pas les forces formidables dont dispose la Prusse; ils sont plutôt faits en vue d'empêcher la guerre que de la provoquer par la confiance qu'ils inspirent au pays en sa propre force et la sécurité qui en ressort. » (G. L. Arch. Karlsruhe.) Ähnliche Wendungen gebrauchte Moustier gegenüber dem bayerischen Gesandten Grafen Quadt, den er besonders auch über die Reise des Prinzen Napoleon zu beruhigen suchte: « Au surplus, le Prince Napoléon n'est pas en communauté d'idées et encore moins d'action avec l'Empereur. » (Graf Quadt an König Ludwig, 17. März; Geh. St. Arch. München.)

Ich bestätigte dies mit dem Bemerken, daß ein Prinz Seines Hauses eines freundlichen Empfanges von seiten Eurer Majestät sicher sein konnte.

Der Kaiser fragte, der Prinz müsse ja wohl in diesen Tagen zurückkehren. Ich erwiderte, daß ich dies vermuten müsse, da der Prinz nach den Mitteilungen der Privattelegraphie bereits in Weimar gewesen sei und sich auf dem Rückwege nur noch in Gotha und Essen aufhalten wolle.

Ich schließe hieraus, daß dem Kaiser die Reiseroute des Prinzen unbekannt war, ja daß Er von dem letzteren vielleicht überhaupt gar keinen Brief erhalten hat, vielmehr über dessen Aufenthalt in Berlin nur durch die Berichterstattung Seines Botschafters Nachrichten besitzt.

Schon gestern früh sagte mir Marquis de Moustier, daß nach Berichten des Herrn Benedetti der Prinz Napoleon sehr befriedigt von seinem Aufenthalt in Berlin und sehr dankbar für die ihm zuteil gewordene freundliche Aufnahme sei. Er sah darin ein neues günstiges Zeichen für die Beziehungen zwischen beiden Mächten. Er deutete dabei an (worauf ich nicht eingegangen bin), als ob man vergebens Eröffnungen des Prinzen erwartet hätte, fügte aber hinzu, daß der letztere von seinem allgemeinen Ideenaustausch mit dem Grafen v. Bismarck einen guten Eindruck habe.

Der französische Minister äußerte ferner sein Befremden darüber, daß der russische Gesandte sich völlig von dem Prinzen ferngehalten habe. Ich machte ihn darauf aufmerksam, daß auch hier seit der vom Prinzen im Senat über die Polnische Frage gehaltenen Rede jeder Verkehr zwischen demselben und dem russischen Botschafter aufgehört, Seine Kaiserliche Hoheit auch kurz vor dem Besuch des Kaisers Alexander Paris verlassen habe. Marquis de Moustier bemerkte, daß man österreichischerseits dergleichen Dinge weniger nachtrage. Prinz Napoleon habe vor Jahren auch gegen Österreich eine heftige Rede gehalten, Graf Rechberg damals ihm, dem Marquis, Vorhaltungen gemacht. Er hätte aber erwidert, daß der Prinz Senator und der Kaiser Napoleon für dessen Reden nicht verantwortlich sei. Dabei habe man sich beruhigt. Ich belehrte den Minister darüber, daß gleichwohl der hiesige österreichische Botschafter sich jedes Verkehrs mit dem Prinzen enthalten habe. So hätte ich die Verhältnisse noch vorgefunden. Erst im Jahre 1865 sei Fürst Metternich zu dem Prinzen in Beziehungen getreten, indem er ebenso wie ich einer Einladung desselben zu einem Ball im Palais royal nachgekommen sei. Baron Budberg habe dagegen in der Meinung, daß die Erinnerung an die polnische Angelegenheit noch zu frisch sei, das Beispiel seines österreichischen Kollegen nicht befolgt.

565.

Graf Vitzthum an Baron Beust[1]

Eigenhändig. Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 21 mars 1868

Mr. le Marquis de Moustier m'ayant fait prévenir que l'Empereur des Français daignerait me recevoir aujourd'hui à une heure et demie, je me rendis aux

[1] Nach dem stilistisch vielfach abweichenden Konzept wiedergegeben in den Denkwürdigkeiten 1866 bis 1873 des Grafen Vitzthum (als Manuskript gedruckt), S. 67—72.

Tuileries, et je fus introduit sans cérémonie, par le chambellan de service, dans le cabinet de travail de Sa Majesté.

L'Empereur Napoléon me reçut de la manière la plus gracieuse, me disant qu'il avait lu avec intérêt mes rapports de Londres, dont plusieurs passages l'avaient frappé.

Je ne pus que remercier Sa Majesté de l'indulgence qu'Elle avait daigné accorder à ces griffonages, qui, rédigés souvent au club et toujours à la hâte, n'avaient d'autre mérite que de retracer telles quelles mes impressions du moment.

M'ayant fait asseoir, l'Empereur, pendant la demie heure que dura l'audience, ne cessa de m'adresser avec vivacité des questions sur l'Autriche et sur l'Angleterre. J'ai tâché d'y répondre de mon mieux.

Interrogé d'abord sur l'aspect général des hommes et des choses en Angleterre, je dis, que je ne pouvais que confirmer les appréciations du Prince de la Tour d'Auvergne sur la politique d'abstention pacifique qui était à l'ordre du jour, et sur la crainte de s'engager qui dominait Lord Stanley. J'ai ajouté que les dispositions de l'opinion publique m'avaient cependant paru plus favorables à l'Autriche et à la France que je n'avais osé l'espérer.

« La santé de Votre Majesté, » dis-je, « joue un grand rôle et exerce une immense influence sur les sympathies anglaises. Plus cette santé se raffermit et plus l'alliance française gagne du terrain. Aussi, sans me vanter d'avoir eu l'honneur d'approcher Votre Majesté, je me suis appliqué à donner les meilleures nouvelles sur le raffermissement d'une santé si précieuse pour l'Europe. »

L'Empereur parut goûter cette réponse: « Et Mr. Disraeli, » dit-il, « pensez-Vous qu'il puisse se maintenir? »

« Je n'oserais pas l'affirmer; cependant les probabilités étaient en sa faveur, lorsque j'ai quitté l'Angleterre. La menace d'une dissolution ne manquera pas d'en imposer aux libéraux. Il est cependant douteux si le Gouvernement pourra et voudra exécuter cette menace. Une dissolution en 1868, avec la perspective d'une autre en 1869 ou en 1870 au plus tard, (si les *reform bills* pour l'Écosse et l'Irlande ne sont pas votés avant le 20 juillet prochain) est une épée à double tranchant, car les conservateurs en souffriraient tout autant que les libéraux. La botte que Lord Russell a portée au Ministère par sa brochure sur l'Irlande est d'autant plus dangereuse que le noble Lord a fait preuve de désintéressement en abdiquant en faveur de Mr. Gladstone, qu'il a désigné comme le seul chef possible désormais du parti libéral. »

« Et l'Orient? où en sommes-nous avec les Anglais? »

« Sire, officiellement au même point: on s'évertue à nier le danger pour ne pas être obligé de prendre des engagements. J'ai eu à ce sujet deux longues conversations avec Mr. Disraeli: l'une peu de jours après mon arrivée, l'autre, la veille de mon départ, à Osborne. J'ai eu la satisfaction de voir que cette dernière a eu l'effet de modifier le langage de la presse ministérielle. Le ‚Morning Herald' entre autres a reproduit quelques arguments dont je m'étais servi, pour démontrer à Mr. Disraeli que le plus sûr moyen d'amener de graves complications en Orient, c'était de laisser la Russie dans le doute sur le maintien de

l'entente entre l'Autriche, la France et l'Angleterre. Or l'organe du premier ministre a publié depuis une espèce d'apologie de la politique d'abstention de Lord Stanley, disant, que si l'Angleterre n'avait pas jugé à propos de trop se préoccuper des intrigues moscovites dans les Principautés, en Servie et en Bulgarie, c'était parce que les ‚*clefs de l'Asie*' étaient encore mieux gardées aujourd'hui qu'en 1854. A elles deux, l'Angleterre et la France, dit le ‚*Herald*', ont, il y a quatorze ans, empêché la Russie de s'emparer de Constantinople, elles sauront à plus forte raison faire échouer de semblables tentatives aujourd'hui où elles peuvent compter sur la coopération d'une troisième grande puissance, sur celle de l'Autriche le cas échéant.

« J'ai aussi profité de mon séjour à Frogmore pour appeler l'attention de la fille favorite de la Reine sur les dangers que j'avais signalisés à Mr. Disraeli. Le Prince Chrétien, à la suite de la conversation que nous eûmes à ce sujet, me pria de formuler par écrit les idées que je lui avais développées. Je lui ai envoyé un *mémorandum* et j'ai tâché de combattre dans cet écrit, tout confidentiel et destiné tout au plus à être placé sous les yeux de la Reine, une argumentation assez répandue en Angleterre, savoir, que, si l'on voulait y adopter une ligne plus accentuée, on risquait de s'exposer à une action combinée Russo-Américaine dans le Pacifique. J'ai soutenu la thèse, que, tant que Constantinople était sauvegardée, les Russes n'oseraient pas donner des développements sérieux à leur politique envahissante en Asie, et j'ai représenté Constantinople comme la clef qui non seulement *ouvrait* l'Inde aux cosaques, mais qui *fermait* en même temps le Pacifique au commerce Britannique. »

« C'est cela, » me répondit Sa Majesté, après avoir écouté ce développement avec une attention marquée, « ce sont ces grands points de vue qui frappent toujours. En somme, Vous pensez que la nation anglaise est bien disposée pour nous? »

« Je ne saurais Vous en donner une meilleure preuve, Sire, qu'en constatant que la bonne entente entre Paris et Vienne et la confiance bienveillante dont Votre Majesté honore Mr. de Beust, loin de diminuer les sympathies qui commencent à se manifester assez hautement en Angleterre pour l'Autriche régénerée, sont cotées à la bourse, et ont puissamment contribué à relever le crédit financier de l'Autriche dans la Cité de Londres! »

« Tant mieux, » répliqua l'Empereur avec un sourire de satisfaction.

« En un mot, je ne puis que répéter que ce que j'ai écrit au Prince de Metternich, savoir, que la France, si elle se trouvait engagée cette année-ci dans une guerre, pourrait compter sur la neutralité plutôt bienveillante de l'Angleterre. Mais nul ne sait ce qui peut arriver après les élections . . . Les libéraux de la nuance de Kinglake, en ceci entièrement d'accord avec Mr. Disraeli, sont d'avis que le nouveau Parlement pourrait bien pousser le Gouvernement dans la voie d'une politique étrangère moins pacifique, puisque les masses appelées au scrutin par la loi électorale de 1867 se montreront moins influencées, que la bourgeoisie par des appréhensions financières et plus disposées à revendiquer au dehors l'honneur du drapeau national. Pour le moment, la Prusse elle-même a abandonné tout espoir d'obtenir contre la France le moindre appui de l'Angle-

terre. Or, tout en se louant de la bienveillance dont Lord Stanley aurait fait preuve en secondant les efforts du cabinet de Berlin et en l'aidant de son mieux à consolider la confédération du Nord, l'Ambassadeur de Prusse à Londres se plaint amèrement de ce que l'Allemagne, en cas d'une guerre avec la France, ne saurait guère compter sur la protection de la flotte anglaise. . . . ‚Ces tories,' dit le Comte Bernstorff, ‚ont pour la France une sympathie et une déférence invincibles.' » —

L'Empereur Napoléon parut frappé de cette appréciation et voulut bien y reconnaître une preuve concluante de ce que je lui avais dit sur la probabilité d'une neutralité bienveillante de l'Angleterre en cas de guerre.

« Il faut du reste, » repris-je, « convenir que la publication du *livre rose*[1] a puissamment contribué à faire perdre à la Prusse le peu de terrain qu'elle avait gagné. Les dépêches du Baron de Beust ont révélé le dessous des cartes de l'affaire de Luxembourg, dont on ne se doutait pas à Londres; elles ont dévoilé en même temps le défaut de la cuirasse de Mr. de Bismarck. La mauvaise humeur de ce ministre se comprend, surtout parce qu'il se verra forcé de produire à son tour des dépêches qui ne pourront que confirmer l'impression générale, qu'il a joué en tout ceci le rôle d'un agent provocateur. » — —

« Sans doute, » dit l'Empereur; « il m'a fait proposer par Mr. de Goltz toute cette affaire, seulement il n'y a rien d'écrit, au moins rien d'officiel. Cette forteresse dont les canons semblaient braqués sur la France, me déplaisait, non que j'y attachasse une grande importance stratégique, mais parce que l'opinion publique en prenait ombrage. Après les ouvertures de Mr. de Goltz, je fis donc savoir à Mr. de Bismarck qu'il n'avait qu'à en parler à son Roi. Il me le promit, en me donnant sans cesse des encouragements. Il était de bonne foi, je crois.»
« Pour ce qui est de la bonne foi de Mr. de Bismarck, Votre Majesté me permettra de conserver quelques doutes. »

« Oh ce n'est pas parce que je le crois capable d'un bon sentiment; mais c'est un homme d'esprit, et c'est par calcul que je le supposais de bonne foi; il ne voulait pas de guerre avec la France. Toujours est-il que lorsque les journaux et les chambres se sont emparés de l'affaire, il a eu peur, et il a reculé. »

« Et Mr. de Beust en arrangeant cette affaire a rendu un grand service à Votre Majesté comme à l'Europe. La guerre alors eût été un malheur; il fallait laisser le temps à Mr. de Bismarck de ‚cuire dans son jus', et il y cuit aujourd'hui . . .»

« Certes; et je me félicite de ma modération et de ma patience. Les sympathies prussiennes ne font pas de progrès dans le Sud de l'Allemagne, et quant au Nord, Lord Clarendon, que j'ai vu hier, m'a dit, qu'un des plus grands propriétaires du Holstein, qui, il y a un an, professait encore les plus vives sympathies pour la Prusse, lui avait assuré, que si 20 ou 30,000 Français allaient aider les Danois à reconquérir les Duchés, tout le pays se lèverait comme un seul homme pour chasser les Prussiens! Je Vous cite Lord Clarendon, parce que c'est un homme sérieux qui ne me répèterait pas de pareilles choses sans être sûr de son fait. »

« Et j'oserai même Vous nommer le grand propriétaire, Sire, c'est à coup sûr le Comte de Blome, père de celui qui signa la malheureuse convention de Gastein. »

« C'était bien ce nom là — »

« Et l'Empereur peut être sûr que le Hanovre, la Hesse, Francfort et le Duché de Nassau sont bien éloignés d'être reconciliés avec leur sort. Mes lettres de Saxe sont tristes; nos fabriques chôment et ne travaillent que lorsque les Autrichiens veulent bien leur céder quelques commandes, qu'ils ne peuvent pas accepter eux-mêmes. Nous vivons des miettes qui tombent de la table des vaincus. Cet état de choses ne saurait durer. Les journaux prussiens ont beau dire que le Prince Napoléon aurait constaté partout la consolidation de la Confédération du Nord. J'ai trop bonne opinion de l'intelligence de Son Altesse Impériale pour ne pas croire qu'Elle aura précisément remarqué le contraire — »

L'Empereur sourit: « En revanche, » me dit-il, « tout va bien en Autriche. C'est du moins ce qu'on m'écrit. J'ai seulement peur, et je ne Vous le cache pas, que l'élément Hongrois n'empiète un peu trop sur le gouvernement de l'Empire. »

« Les Hongrois, Sire, ont certes l'avantage d'une grande habitude de la vie publique et il est à présumer qu'ils en profiteront, dans les commencements surtout, pour faire valoir leurs petits intérêts de préference à ceux de l'Empire. Cependant le système inauguré par Mr. de Beust est victorieusement sorti de la première épreuve. Que Votre Majesté lui conserve Sa confiance! La machine fonctionne, l'intelligence, quoi qu'on en dise, ne fait pas défaut aux races représentées dans le parlement cis-leythanien. Il y a en Autriche une quantité d'hommes aptes aux affaires. Il ne s'agit que de les découvrir et de mettre chacun à sa place. La confiance renaît partout. La question religieuse, quelque épineuse qu'elle soit, trouvera avec quelque bonne volonté de part et d'autre une solution équitable. Des hommes d'état, jugeant les choses d'en haut et sans préjugé, sont rares partout, et l'ont été de tout temps. Il n'est pas donné à chacun de conduire à grandes guides le char à travers les difficultés intérieures et extérieures avec ce calme et ce courage qui ne se retrouvent que dans les inspirations d'un génie supérieur. L'Empereur François-Joseph l'a reconnu et, grâce à l'appui puissant que lui prête Son Auguste Maître, Mr. de Beust saura vaincre les difficultés qu'on ne peut se dissimuler mais qu'il ne faut pas non plus s'exagérer. »

Le président du Corps législatif ayant été annoncé à l'Empereur Napoléon, Sa Majesté me congédia en me serrant la main de la manière la plus affectueuse et en me chargeant de Ses compliments pour Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche.

Beilage:

Précis d'une conversation que j'ai eu avec Mr. le Marquis de Moustier à Paris, le 15 mars 1868[1]

Après m'avoir exprimé ses regrets de n'avoir pu me recevoir plus tôt, à cause d'une indisposition, Mr. le Ministre des affaires étrangères me dit:

[1] Ein Auszug aus diesem Schreiben findet sich auch in den Denkwürdigkeiten 1866 bis 1873 des Grafen Vitzthum (als Manuskript gedruckt 1894), S. 65 ff.

« Vous aurez trouvé l'Angleterre telle que je Vous l'avais dépeinte: désireuse d'éviter toute espèce d'engagement et reculant à mesure qu'on l'a poussée dans une voie plus accentuée . . . »

« Certainement. Cependant j'ai été plus content que je ne l'avais cru, et j'ai été enchanté de voir reproduits dans les journaux ministériels certains arguments dont je m'étais servi pour combattre cette politique d'abstention, cette froideur, dont nous nous plaignons. Si le ‚Standard' et le ‚Morning Herald' ont nié le canard de la ‚Liberté' qui avait parlé d'une triple alliance entre l'Angleterre, l'Autriche et la France, ces feuilles affirment avec emphase *l'entente* entre ces puissances, et expliquent l'indifférence avec laquelle Lord Stanley a paru traiter les intrigues russes en Roumanie et en Bulgarie par le fait de cette entente, disant que, puisque, il y a 14 ans, la France et l'Angleterre ont forcé la Russie à reculer en Orient, il y aurait encore moins lieu de se préoccuper des moyens que le cabinet de St. Petersbourg met en avant pour arriver à ses fins, aujourd'hui, que l'Autriche est très décidée à se joindre aux puissances occidentales pour empêcher les Russes de s'emparer des ‚*clefs de l'Asie*'. Je vois donc avec plaisir que je n'ai pas prêché Mr. Disraeli en pure perte, en lui disant que le plus sûr moyen d'amener la guerre en Orient ce serait de continuer cette politique d'isolement et d'abstention, puisque la Russie y puiserait des illusions sur l'Angleterre, les illusions et les mécomptes qui avaient amené la guerre de Crimée. » —

« Certes il y a du progrès et je ne regrette pas d'avoir parlé un peu haut en Roumanie puisque je suis arrivé à mes fins. Bratiano a été forcé de s'expliquer. Ce Ministre presqu'ici ne s'était fait connaître que par des bêtises. Il a dû nous avouer maintenant qu'il avait partagé l'appréhension du Prince Charles sur la prétendue promesse que l'Empereur Napoléon aurait faite à l'Autriche, à Salzbourg, de la mettre en possession de la Moldavie et de la Wallachie. J'ai pu, d'ordre de l'Empereur, donner le démenti le plus formel à cette absurdité . . . A Berlin on paraît en ce moment un peu en froid avec St. Pétersbourg, depuis qu'on y a découvert que la Russie, le cas échéant, ne songerait pas à maintenir le Prince Charles, mais qu'elle convoite la Roumanie pour la garder, comme nous l'avons toujours pensé. Mr. de Bismarck reste néanmoins sur la réserve, comme un homme qui ne veut pas être cité. Si en Angleterre on craint de s'engager de peur de se voir entraîné dans une coalition contre la Prusse et la Russie, en Prusse, on a toujours l'esprit frappé de la crainte de se voir détaché de la Russie, et cependant tel n'est pas notre but, lorsque nous tâchons de leur faire entendre à Berlin que leur intérêt en Orient est solidaire avec le nôtre et aussi celui de l'Autriche. Mr. de Goltz me tient ici là-dessus le langage le plus sage; il comprend que l'Autriche sauvegarde sur le bas Danube des intérêts allemands et que la Prusse aurait tort de les négliger par suite d'une mesquine jalousie. Mais Mr. de Bismarck se renferme dans le silence, sans précisément désavouer le langage du comte de Goltz; nous n'avons pas encore pu obtenir de lui une confirmation. Du reste, il faut bien le dire, Mr. de Bismarck n'a guère fait de progrès. Ses embarras augmentant, il a joué les conservateurs contre les libéraux, et les libéraux contre les conservateurs; maintenant il faut qu'il se

décide à rompre avec ces derniers; mais voudra-t-il, pourra-t-il entrer dans une voie franchement libérale? Dans le midi de l'Allemagne, témoin les dernières élections pour le parlement douanier, les sympathies prussiennes n'ont guère augmenté . . . Bref, la Prusse se trouve là où je l'attendais et je suis enchanté d'avoir résisté à ceux qui nous recommandaient une attitude plus fière, quitte à le payer par un langage plus humble, plus tard . . . *Il ne faut jamais jouer le jeu de l'ennemi* . . . Il est certain que nos intérêts commerciaux se sont tellement multipliés et entrelacés avec ceux de l'Angleterre, qu'une guerre entre les deux pays est presque devenue impossible . . . *il n'en est pas ainsi avec la Prusse et l'Allemagne* . . .»

«Il[1] est bien sûr que l'Angleterre ne songe pas à Vous faire la guerre pour le moment; on ne se fait nulle illusion à cet égard à Berlin. Cependant nul ne sait ce qui peut arriver après les prochaines élections; il se pourrait bien que le nouveau parlement fût disposé aux aventures et à pousser le Gouvernement dans les voies d'une politique plus accentuée. Quant à la froideur dont Vous vous plaignez, je crois pouvoir Vous en dire la cause principale en toute franchise. Quelque bien que Mr. Disraeli et les tories en général soient disposés, ils ne peuvent s'émanciper de l'appréhension généralement répandue en Angleterre, que la France se trouve à la veille d'une révolution; les discussions sur la loi sur la presse ont fait craindre à Vos amis d'outre-mer que le pouvoir de l'Empereur Napoléon à l'intérieur n'était plus aussi fort . . .»

«Il est à regretter que les hommes d'État Anglais se laissent si facilement influencer par les Orléanistes dont l'intérêt est de représenter la France comme menacée de nouvelles tempêtes. La France ressemble à la mer. La surface seule est agitée. Descendez quelques pieds et Vous trouverez la mer calme, au milieu de la plus forte tempête. Les masses sont calmes et ont confiance dans l'Empereur: il est l'élu de la nation et non pas celui d'une fraction de la bourgeoisie, comme Louis Philippe, qui n'a jamais osé faire appel à la nation, sachant bien . . .[2]

566.

Bismarck an Graf Goltz

Konzept. A. A. Berlin

Vertraulich

Berlin, den 21. März 1868

Meiner vertraulichen Mitteilung vom 11. d. M.,[3] in welcher ich das fast gänzliche Zurücktreten eines politischen Charakters in der Anwesenheit und dem Auftreten des Prinzen Napoleon hier hervorhob, kann ich jetzt hinzufügen, daß der Prinz dieselbe Haltung bis ans Ende bewahrt hat. Er hat hier jede Art Information gesucht, hiesige Anstalten und Einrichtungen besucht, sich mit Personen der verschiedensten Art, mit wissenschaftlichen und künstlerischen Notabilitäten unterhalten und sich eine Anschauung über unsere inneren Zustände zu bilden gesucht. Auch in Dresden ist nach den mir zugekommenen Berichten

[1] Anführungszeichen fehlen in dem sehr flüchtigen Brief. Aber offenbar beginnt hier Vitzthums Antwort auf die Ausführungen Moustiers im vorhergehenden Absatz.

[2] Die Fortsetzung fehlt in den Akten.

[3] Nr. 562.

die Politik weniger in den Vordergrund getreten, indem dem Prinzen weder vor dem Könige noch vor dem Kronprinzen, bei welchem er eine kleine nichtpolitische Gesellschaft gefunden, zu politischen Gesprächen Gelegenheit geboten ist. Der König von Sachsen hat auf die Frage, ob Sachsen die durch den Bund vermehrten Lasten tragen könne, geantwortet, daß er es hoffe.

In seiner hiesigen Konversation ist, soweit ich mich erinnern kann, das Wort Polen gar nicht über seine Lippen gekommen, was ich besonders hervorhebe, weil in öffentlichen Blättern ganz entgegengesetzte Gerüchte verbreitet werden, die vielleicht auch anderswo Anklang gefunden haben können. Auch vom Orient ist in unseren wiederholten Unterhaltungen sehr wenig die Rede gewesen, und ich habe bis zum Ende seines Aufenthaltes feindliche Tendenzen gegen Rußland nicht hervortreten sehen, obwohl ich gerade auf diesen Punkt besonders aufmerksam war. Wenn daher die in dem unmittelbar vor der Reise erschienenen Artikel der « Opinion nationale » ausgesprochenen Ideen wirklich, wie vermutet worden, die Auffassung des Prinzen enthalten sollten,[1] so hat er wenigstens diesem ganzen Gedankengang während seines hiesigen Aufenthalts uns gegenüber keinen Ausdruck gegeben. Überhaupt muß ich bemerken, daß der Prinz vor mir Äußerungen von praktischer Bedeutung nicht zu provozieren gesucht hat.

Selbst in dem einen Punkte, auf welchen er wiederholt und mit Geflissenheit zurückkam, nämlich den Beziehungen zu Süddeutschland, waren unsere Unterhaltungen doch mehr akademischer Natur. Er zeigte sich allerdings lebhaft präokkupiert über Süddeutschland und fast sein erstes Wort an mich war die Frage: wie die Stimmung in Bayern sei? Er betonte wiederholt die Notwendigkeit, einen Abschluß der Beziehungen zwischen Nord- und Süddeutschland zu finden, bei welchem Frankreich sich beruhigen könne, indem er große Besorgnis wegen der Stimmung der französischen Nation zeigte, wenn diese Verhältnisse zu lange in der Schwebe blieben oder einer in Frankreich nicht erwünschten Entwicklung entgegentrieben.

Ich bin geneigt, diese Besorgnis als vielleicht absichtlich übertrieben anzusehen, und glaube nicht, daß die Stimmung der französischen Nation so leicht in die Phase einer bedenklichen Aufregung geraten wird, wenn die Regierung dies nicht absichtlich befördert. Ich konnte derselben gegenüber nur auf den ruhigen und mäßigenden Charakter unserer Politik hinweisen, welche keinen Anlaß zu solcher Aufregung bieten werde. Meinerseits mit Plänen und Vorschlägen für einen Abschluß der süddeutschen Verhältnisse hervorzutreten, hatte ich natürlich keinen Beruf. Ebensowenig aber war der Prinz in der Lage, solche zu machen. Eine so genaue Sachkenntnis, als ich bei dem Prinzen voraussetzte, habe ich bezüglich der Verhältnisse in Süddeutschland und der gegebenen Bedingungen und Faktoren, mit welchen dort gerechnet werden muß, überhaupt bei ihm nicht gefunden, und so war es natürlich, daß auch auf diesem Gebiete, dem einzigen, in welchem der Prinz die Gegenwart und die Zukunft eingehend berührte, unsere Besprechungen einen recht allgemeinen und akademischen Charakter bewahrten.

[1] Vgl. Nr. 557.

567.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 26 mars 1868

Le Prince Napoléon de retour de son excursion en Allemagne en a rapporté le sentiment que les vœux unanimes s'y prononcent de plus en plus pour *la paix*. Il a néanmoins encore surpris dans l'esprit de Mr. de Bismarck un restant de méfiance contre le Gouvernement français. Cet homme d'état n'aurait en outre en aucune façon renoncé à ses plans d'absorption plus complets en Allemagne, mais l'échéance n'en paraît rien moins qu'imminente.

D'un autre côté le Gouvernement Impérial a appris que l'impression produite par le Prince n'a pas été aussi mauvaise que l'on avait lieu de le craindre, elle a été certainement meilleure que celle qu'il a produite lors de son premier voyage en Allemagne.

Son Altesse Impériale n'a fait à son arrivée à Berlin que donner les assurances les plus pacifiques de la part de l'Empereur. Il n'en aurait pas autrement parlé politique, comme de l'autre côté le Roi et les hommes d'état de la Prusse se sont abstenus d'en prendre l'initiative.

Les seuls résultats pratiques de cette excursion seraient une connaissance assez approfondie des institutions, du sentiment public et de l'état matériel en Allemagne, rapportée par le Prince qui a aussi examiné en détail les hospitaux, les casernes, la fabrique d'armes à Essen etc. etc.

Mr. de Moustier m'a assuré en conséquence qu'il n'avait été question entre le Prince et ceux avec lesquels il s'est entretenu à Berlin, ni de la question orientale ni de la Pologne comme le voulaient faire croire les journaux.[1]

[1] Ähnliche Stimmungsbilder in anderen Berichten. So schreibt der badische Gesandte Freiherr v. Schweitzer am 24. März 1868: « Le Prince Napoléon est de retour à Paris, mais rien n'a transpiré sur le résultat de son voyage, bien que personne ne doute qu'il n'ait eu indirectement du moins un but politique ... Les Ambassadeurs des Puissances étrangères accréditées à Paris continuent, il est vrai, à nier que le Prince Napoléon ait reçu une mission quelconque, mais quand même Son Altesse n'aurait reçu que celle de voir et d'observer pour pouvoir agir suivant les circonstances, ce n'en serait pas moins une mission quand même aucune proposition n'aurait été faite. » (G. L. Arch. Karlsruhe.) Mißtrauischer ist der bayerische Gesandte Graf Quadt, der am 25. März 1868 berichtet: « Bien que la visite du Prince ... soit dépourvue d'un caractère officiel, il est hors de doute que son voyage a eu tout au moins pour but de sonder le terrain à Berlin et de se rendre compte de la vitalité de la Prusse agrandie, afin d'établir un point de comparaison avec la situation et les chances de régénération en Autriche, qu'il compte visiter sous peu. La question d'Orient, bien qu'apaisée pour le moment, doit inspirer au Gouvernement français la nécessité de détacher la Prusse de la Russie, elle a dû fournir matière aux entretiens du Prince Napoléon avec le Comte de Bismarck. A ce point de vue, on ne peut se défendre de la pensée que le Prince Napoléon aura fait entrevoir certaines compensations à la Prusse, afin d'obtenir son concours dans les éventualités de l'avenir. Tout porte à croire que cet échange d'idées à Berlin pourrait bien marquer le point de départ d'un revirement complet de la politique française. Il est notoire que le Prince Napoléon et le Comte Bismarck sont guidés par la même conviction, comme quoi le principe des grandes agglomérations est dans les nécessités de l'époque, ils sont faits pour se comprendre à demi-mot sur cette question. » (Geh. St. Arch. München.)

568.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 28 mars 1868

Le Prince Napoléon m'a fait l'honneur de me recevoir hier en audience particulière. Le Prince a été d'une franchise remarquable sur Ses impressions qu'il a rapportées de Berlin, l'omnipotence de Mr. de Bismarck en Allemagne est un fait acquis et l'absorption des États du Sud n'est plus qu'une question de temps. Tel est le résumé de son langage.

Le Parlement douanier, dit le Prince, est une union déguisée. Il est impossible d'admettre que ce Parlement ne cherche à dépasser les limites qu'on lui assigne aujourd'hui. Je pose en fait, continua le Prince, que si la France se mettait à contracter une union douanière analogue avec la Belgique qui enverrait 30 députés au Parlement ad hoc — l'Europe ne manquerait pas de qualifier ce fait comme devant impliquer une union réelle.[1]

Je crois volontiers, ajouta le Prince, que la Prusse n'est pas pressée en ce moment d'augmenter les liens qui unissent le Sud et le Nord de l'Allemagne « cela me ferait l'effet de tuer un oncle, qu'on est sûr d'hériter ».

En ce qui concerne l'alliance offensive et défensive, continua le Prince, j'ai remarqué dans mes entretiens, que l'appréciation à Berlin sur la portée de cette alliance diffère complètement de celle qui a été donnée dans le Sud de l'Allemagne. Loin de reconnaître que ce dernier s'était réservé l'examen du casus belli, on me répondit à Berlin: « Lisez le traité, il ne contient pas un mot de réserve à ce sujet », s'il y avait un engagement verbal, on devrait le savoir à Berlin, où l'on prétend ignorer ce fait.[2]

Je comprends, ajouta le Prince, les motifs qui ont amené Mr. von der Pfordten à signer cette convention militaire, en regard des compensations maladroitement réclamées d'autre part. Cependant il est certain, que le sacrifice des territoires réclamés par la Prusse (près de Bamberg) eût été préférable à cette convention qui renferme implicitement la perte totale de la Bavière, privée de son indépendance.

Les souverains en Allemagne, continua le Prince, seront maintenus assurément dans la jouissance de tous leurs privilèges honoraires et conserveront donc en apparence leur trône pour quelque temps. Ils sont placés en ce moment sur des tréteaux, mais un beau jour, il n'y aura qu'à tirer la ficelle pour faire disparaître ces semblants de Souverains, sapés par la base.

Sur mon observation, que les dernières élections douanières dans le Sud de l'Allemagne avaient démontré qu'il y a encore une grande force de résistance contre l'absorption par la Prusse, le Prince répliqua, qu'il n'attachait pas grande importance à ce mouvement réactionnaire, dû à l'influence du parti clérical, dont l'étiquette suffisait pour provoquer par contre l'adhésion du parti libéral au parti Prussien. — Au surplus, ajouta le Prince, en admettant même

[1] Vgl. Nr. 562 Anm.; Nr. 604.

[2] Die Bemühungen, die Einzelheiten des casus foederis zu ermitteln, wiederholen sich öfter.

ces éléments de résistance, encore faut-il trouver l'homme, qui sache les utiliser. —

En me permettant de mentionner que la Prusse aurait agi plus sagement, en traitant le Hanovre comme la Saxe, le Prince fit observer que Mr. de Bismarck était contraire dans le temps à cette brusquerie, j'aurais compris, continua-t-il, l'incorporation de Cassel, en vue de la solution de continuité du territoire de la Prusse. — Du reste, ajouta le Prince, c'est un fait définitivement acquis, les résistances à Hanovre n'ont aucune chance. La Prusse fortement organisée, comme elle l'est aujourd'hui, en aura facilement raison, et dans 4 ans au plus tard, il n'en sera plus question. Le Hanovre est considéré à Berlin comme un noyau essentiellement nécessaire à la consolidation de la Prusse qu'elle ne cédera pas plus que Berlin. Au cas d'une guerre malheureuse, on ferait plutôt le sacrifice de la Silésie et d'une partie des bords du Rhin.

Quant au Südbund, dit le Prince, c'est une combinaison impossible, en regard du Gouvernement badois. — Le Wurtemberg, ajouta-t-il, ne serait pas mal désireux de s'étendre en Bade. — Dans ce pays il y a un parti autonomiste républicain, qui vise à s'associer à la Suisse, en formant des cantons. —

Si l'on voulait tirer de ces paroles du Prince quelques inductions, elles ne sauraient être favorables à l'hypothèse d'une mission, ce langage est entièrement contraire à celui de tous les organes officieux de la presse, qui ne cesse d'encourager les États du Sud au maintien de leur autonomie. Il est à l'encontre de tous les sentiments de la nation française qui place en tête de ses griefs contre le Gouvernement Impérial l'extension qu'a reçue la Prusse en Allemagne, ce n'est qu'à ce titre que la nouvelle organisation militaire a pu s'effectuer sans trop de secousses. Le Prince n'a donc exprimé que ses sentiments personnels.

Le Prince termina cet entretien, en s'informant avec beaucoup d'intérêt de la santé de Votre Majesté et me faisant part de son intention de visiter Munich à son retour de Vienne. J'apprends d'autre part, que le Prince compte au préalable assister aux fêtes nuptiales du Prince Humbert à Turin.

569.

Graf Quadt an Fürst Hohenlohe

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 31 mars 1868

En me référant à ma dépêche (Nr. 83)[1] j'ai l'honneur de mander à Votre Altesse, que dans l'entretien avec le Prince Napoléon j'ai cru devoir relever, que le sentiment national avait fait d'immenses progrès en Allemagne. En raison de ce fait, les Gouvernements ne pouvaient s'affranchir de l'obligation d'y faire une large part. Le Prince me répliqua « je suis loin de contester ces tendances nationales, mais il n'en est pas moins vrai, qu'aujourd'hui c'est la Prusse et *non* la nationalité allemande, qui domine la situation.»

[1] Nr. 568.

Dans mes rapports personnels ici, j'ai eu l'occasion de remarquer à plusieurs reprises, qu'on se flatte de l'illusion, comme quoi les Gouvernements du Sud de l'Allemagne auraient tout intérêt, au cas d'une guerre entre la France et la Prusse, de s'abstenir d'y prendre une part active, que la garantie par le Gouvernement français de leur autonomie et même d'une extension territoriale assurerait dans l'éventualité d'une guerre leur neutralité. Je crois agir dans les vues de mon Gouvernement en m'efforçant de combattre de mon mieux cette manière de voir. A cet effet, je fis remarquer, que bien certainement une semblable attitude de la part des Gouvernements du Sud, en opposition manifeste avec les tendances nationales allemandes, amènerait forcément le renversement de ces Gouvernements.

En se plaçant au point de vue de la politique française, il me semblait plus conforme à ses intérêts, d'éviter à tout prix les conflits d'une guerre avec la Prusse. Une pareille éventualité, dans les circonstances données, aurait pour effet d'augmenter les chances du parti national unitaire dans le Sud de l'Allemagne. Par le fait on hâterait par là l'unité de l'Allemagne au profit de la Prusse et les derniers vestiges de l'autonomie, si précieux pour le Sud de l'Allemagne, disparaîtraient.

Je crois ce langage d'autant plus indiqué parce qu'une illusion sur ce point ne ferait qu'augmenter les chances d'une guerre . . .

570.

Lord Lyons an Lord Stanley

Kopie.[1] A. A. Berlin

Private and most confidential

P(aris), 31 March (18)68

The language of the French Ministers is extremely pacific and their present policy . . . appears to be founded on the supposition that peace in Europe will be preserved at least for this year. Still there is a feeling of uneasiness and some close observers, who have long studied the character of the Emperor L. N., see (or fancy they see) symptoms which indicate that the idea of *a sudden declaration of war against Prussia* is present to his mind. They do *not suppose* that L. N. has yet come to any *positive decision*, but they think that, *without confiding his plans to any one*, he is *quietly* so disposing matters as to be ready if he should deem it expedient, to take *Prussia by surprise*,[2] and produce a startling effect upon public in France . . .

[1] Dieses Schreiben (ebenso wie ein späteres vom 7. April) — Nr. 576 — wurde vom Kabinettssekretär der Königin Augusta »mit der Bitte um Geheimhaltung, namentlich gegen englische Diplomaten«, dem Auswärtigen Amt mitgeteilt. Vermutlich waren die Abschriften durch Königin Viktoria an Königin Augusta gelangt. Am 23. April teilte Bismarck die beiden Stücke Moltke mit: »Ich habe Ursache, die Quelle, aus welcher die von der Bitte um Geheimhaltung begleitete Mitteilung kommt, für zuverlässig zu halten.« (A. A. Berlin.)

[2] Dieser »Überfallsplan« hängt vermutlich mit dem Vorstoß nach Süddeutschland zusammen, der in diesen Jahren ein Hauptstück der französischen Kriegspläne bildet.

The following details are given of military arrangements which may certainly have been made with a view of being ready for war. It may be noted also that among *political*, *naval* and *military* men at Paris war is spoken of as being less *improbable* than it was a short time age.

Beilage: Vom E(nglischen) Mil(itär)-Bev(ollmächtigten)[1]

Symptoms of an intention to make war against Prussia

The reduction of the Civita Vecchia-garrison;

The withdrawal of 3 regiments from Algeria, of which marshal Mac Mahon *alone* has been told.

The concentration of troops from the S(outh) and W(est)provinces at Chalons (50 000 men are already quartered between Lille and Strasbourg).

The first camp at Chalons, to march on the *first May*, the second to be formed in July, the troops proceeding by mil.way.

The Generals in Command are 4 aide-de-camps to the Emperor, so orders can be secretly transmitted to them.

In addition the first corps (Army of Paris), the corps of the *Imperial Guards* and the 4th corps (Army of Lyon) are quite ready to march. There are 90 000 effective *horses* and 15 000 lent to farmers but *ready to join in a few days*.

It is said that the new loan of 440 000 is not yet negotiated because a larger amount will be required.

571.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 1 avril 1868

... Le Prince Napoléon a donné avant-hier son premier dîner aux habitués du Palais Royal depuis son retour. Le Prince, dit-on, s'est dédommagé de la réserve qu'il a observée en Prusse. Il a parlé longuement des préparatifs militaires dans ce dernier pays, qui sont formidables et qui rendent impossible de maintenir longtemps la situation actuelle. Il a conclu à la nécessité de la guerre. Ce langage a produit de l'impression sur les convives et cela d'autant plus que le Prince avait souvent manifesté de la complaisance pour l'œuvre prussienne. En présence de ce fait, les hypothèses d'une entente quelconque du Prince avec le Comte Bismarck perdent toute leur valeur. On serait plutôt porté à croire, que le Prince était dans les secrets de l'Empereur.

Le parti militaire ici, qui est d'avis que les élections doivent être ajournées pour qu'elles puissent suivre la guerre, au lieu de la précéder, l'a emporté définitivement dans le dernier conseil aux Tuileries. Le parti de la guerre est persuadé de la victoire dans une lutte sur le Rhin, et il dit que le lendemain d'une victoire le Gouvernement fera les élections entièrement à son gré ...

[1] Aus den Berichten des englischen Obersten Claremont teilt auch Graf Goltz gelegentlich mit, vgl. Nr. 593.

572.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 1 avril 1868

En apportant aux Tuileries la lettre de remercîments de notre Auguste Maître je ne me doutais pas que j'aurais avec l'Impératrice et puis avec l'Empereur une conversation assez importante pour Vous la rapporter de suite.

Je ne sais pas si l'on en revient sérieusement à penser à nous dans le but d'une alliance plus étroite ou bien si l'on n'a que l'intention de nous *tenir à portée*. Le fait est que tous les deux, l'Empereur et l'Impératrice, m'ont exprimé une certaine *frayeur* de nous voir réduire *considérablement* notre armée au moment même où la France se trouve à la veille de pouvoir se considérer *comme étant* prête à tous événements.[1]

L'Impératrice s'est, comme toujours, plus avancée que l'Empereur. Elle m'a franchement exprimé ses craintes de voir notre gouvernement par trop subir l'influence des Hongrois et des libéraux allemands qui *tendent à différents points de vue, il est vrai, à laisser la Prusse faire en Allemagne ce que bon lui semble.*

Elle voudrait que l'on s'entendit bien clairement sur ce que l'on veut et ne veut pas à Paris comme à Vienne. Sans s'aventurer à des plans de grande portée, Elle voudrait que sur le terrain du traité de Prague comme sur celui de (18) 56 en Orient l'on reste *inébranlable de commun accord*!

Le Prince Napoléon paraît avoir jeté aux Tuileries le cri d'alarme sur notre désarmement. Son voyage semble lui avoir donné la conviction qu'une entente avec «*les allemands*» est devenue impossible. Il a, paraît-il, *sauté* la puissance croissante de la Prusse qui menace d'isoler et de mater la France!

Je vous avertis de tout cela afin que Vous Vous prépariez en conséquence. Vitzthum Vous apportera certainement des symptômes du premier pas que l'Empereur essayera de faire sur le terrain de la politique *d'action*.

On s'effraye encore aux Tuileries des suites *éventuelles* du régime *constitutionnel* chez nous, surtout s'il devait avoir pour résultat un affaiblissement de *Votre* action et de *Votre* influence. On me l'a fait *clairement* entendre — le jour où l'on ne Vous supposerait plus *la haute main*, ce serait une vraie panique.

[1] Zu dem Zusammenhange zwischen der französischen Kriegsbereitschaft und der österreichischen Kriegsstärke vgl. u. a. den in den Memoiren Ducrots, 2, 220, mitgeteilten Privatbrief des Generals vom 16. März 1868: «Il me paraît évident que nous ne ferons rien cette année, notre préparation est encore trop incomplète. L'Autriche, sur laquelle nous devons compter pour engager avantageusement la partie, n'est pas encore suffisamment remise de ses désastres de 1866, mais elle travaille avec suite et ardeur à réorganiser son armée, à refaire et à compléter son armement; elle reprend de l'influence sur les États du Sud de l'Allemagne, et si quelque nouvel incident intérieur ne vient pas la troubler dans sa marche, elle sera vraiment en très bonne situation l'année prochaine. Les causes de conflits avec la Prusse ne lui manqueront pas; elle pourra engager la partie et nous pourrons alors la suivre sans crainte de surexiter le sentiment national des Allemands et de les coaliser contre nous.»

573.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Ganz vertraulich

Paris, den 3. April 1868

Am vorigen Dienstag habe ich bei dem Prinzen Napoleon zu speisen die Ehre gehabt.

Schon vorher hatte ich gehört, was der Prinz verschiedenen Personen über seine Reiseeindrücke gesagt hatte. Die Äußerungen, welche er mir im Verlaufe eines längeren Gesprächs nach Tische machte, stimmten damit vollkommen überein. Er sprach mit großer Achtung von Preußen und der Leitung der Angelegenheiten dieses Landes. «C'est un grand pays, c'est un pays qui a un grand avenir», dies waren seine Ausdrücke. Er bemerkte, was er auch mehrfach anderweitig geäußert hatte, daß Eure Exzellenz sich weder um den Orient noch um Italien, weder um Frankreich noch um Rußland bekümmerten, sondern sich ausschließlich mit Preußen und Deutschland beschäftigten, was von Ihrem Standpunkt richtig sein möge. Er erklärte es (was er gleichfalls in früheren Gesprächen getan) für töricht, wenn man Restaurationsbestrebungen in den annektierten Ländern eine größere Bedeutung beilegte. Die Herrschaft Preußens in diesen Provinzen sei solide begründet. Schwierigkeiten würden allerdings nicht ausbleiben, sie seien aber sehr untergeordneter Natur und würden immer mehr schwinden. Binnen wenigen Jahren würden die Hannoveraner, Hessen usw. durchweg gute Preußen sein. Die Lage Süddeutschlands präokkupierte ihn nach wie vor. Er hielt die gegenwärtige unabhängige Stellung der süddeutschen Staaten einschließlich Bayerns, welches er ausdrücklich nannte, für durchaus unhaltbar. Er erachtete es daher für einen Fehler, daß sich Frankreich und Preußen nicht im voraus für eine Eventualität verständigten, welche früher oder später eintreten müsse. Er schien mir dabei, von der Notwendigkeit eines Anschlusses Süddeutschlands an den Norddeutschen Bund ausgehend, die Stipulation einer eventuellen Kompensation für Frankreich im Sinne zu haben. Nicht minder beunruhigten ihn die Lage Österreichs, die naheliegende Gefahr seiner Auflösung und das eventuelle Los seiner deutschen Provinzen. Er ging sogar soweit, eine Absorption Hollands durch Deutschland zu besorgen, was ich, als absolut widersinnig, zurückwies. Er hielt endlich die Gesamtlage Europas für höchst bedenklich, wobei er allerdings selbst zugab, daß man ihm vielleicht mit Recht seine Neigung vorwerfe, sich einer pessimistischen Auffassung hinzugeben.

Ich bemerke im Anschluß hieran, daß der Prinz im vertrauten Kreise sich ziemlich wegwerfend über Herrn Benedetti geäußert hat, welcher, wie er sagte, nichts als ein »Journalist« sei.

Als mir gestern der Marquis de Moustier sagte, daß die Berichte des Herrn Benedetti den befriedigenden Charakter unserer Beziehungen bestätigten, und dabei die gute Aufnahme des Prinzen erwähnte, bemerkte ich, daß ich bei demselben gespeist und aus seinem Munde die Bestätigung der von ihm mitge-

brachten günstigen Eindrücke erhalten hätte. Der Marquis sagte hierauf, er habe den Prinzen seit dessen Rückkehr noch nicht gesehen, wobei er hinwarf, daß bei der Stellung, welche derselbe einnehme, die Minister es vermeiden müßten, zuviel mit ihm zu verkehren. Er habe indessen gebeten, von Seiner Kaiserlichen Hoheit empfangen zu werden. Der Kaiser habe nämlich zu Seinem Befremden gehört, daß der Prinz in seinen Gesprächen zwar die friedlichen Tendenzen Preußens bestätige, Frankreich aber kriegerische Velleitäten zuschreibe, insbesondere auch solche der Kaiserin beimesse,[1] welche gerade jetzt so friedlich gesinnt sei, wie irgend jemand es nur sein könnte. Ich habe dem Minister versichert, daß der Prinz mir gegenüber auch nicht die leiseste Andeutung in diesem Sinne gemacht habe. Er habe mir zwar Besorgnisse über die Lage Süddeutschlands und den Zustand, in welchem sich im allgemeinen Europa befinde, geäußert, dabei aber selbst hinzugefügt, daß er Pessimist zu sein pflege, und in keiner Weise zu verstehen gegeben, daß man von hier aus geneigt sein könnte, den Frieden zu stören.

Der Minister bemerkte, daß seit langer Zeit die Situation keine so friedliche gewesen sei, wie dies schon der Umstand ergebe, daß jetzt keine einzige brennende Frage vorliege.

Es ist mir auffallend, daß unter den zahlreichen vertraulichen Äußerungen des Prinzen, welche zu meiner Kenntnis gekommen sind und deren Übereinstimmung mir für ihre Vollständigkeit und Glaubwürdigkeit zu sprechen scheint, die vom Marquis de Moustier erwähnte mir vorher nicht mitgeteilt worden war. Seit meinem Gespräche mit diesem Minister habe ich nun gehört, daß der Prinz in Berlin über den von der Kaiserin in kriegerischem Sinne ausgeübten Einfluß geklagt haben soll. Ist letzteres richtig, so möchte ich vermuten, daß es von Herrn Benedetti vertraulich berichtet worden und der Marquis de Moustier sich nur auf angeblich hier getane Äußerungen des Prinzen berufen hat, um die ihm in Berlin zugeschriebenen dementieren zu können.

Welches Licht die vertrauliche Mitteilung des Marquis de Moustier auf die Stellung des Prinzen Napoleon wirft, brauche ich nicht näher hervorzuheben.

[1] Bismarck erwiderte in einem vertraulichen Erlaß an Graf Goltz vom 9. April 1868: »Eure Exzellenz erwähnen in Ihrem gefl. Bericht Nr. 95 vom 3. d. M., daß Sie gehört, der Prinz Napoleon habe in Berlin über den von Ihrer Majestät der Kaiserin im kriegerischen Sinne geübten Einfluß geklagt. Dies ist Seiner Majestät dem Könige wie mir gegenüber bestimmt nicht geschehen, und auch von allen Personen, über deren Unterhaltungen mit dem Prinzen ich Gelegenheit gehabt habe, mich zu informieren, ist mir nicht die leiseste Andeutung davon gemacht. Die Nachricht tritt mir zum erstenmal in Eurer Exzellenz Mitteilung entgegen. Wenn Herr Benedetti wirklich darüber etwas nach Paris berichtet haben sollte, so ließe sich nur vermuten, daß derartige Äußerungen von dem Prinzen gegen Herrn Benedetti selbst getan sein möchten. In bezug auf die Frage wegen des Verhältnisses zu den süddeutschen Staaten, welche der Prinz Eurer Exzellenz gegenüber berührt hat, zeigte er sich zwar hier ebenfalls besonders präokkupiert und ließ Besorgnisse wegen der Wirkung blicken, welche ein Anschluß derselben an den Norddeutschen Bund in Frankreich haben würde. Es war dies der einzige Punkt, auf dem wesentliche Befürchtungen über die Lage hervortraten, während andere Fragen der Gegenwart oder Zukunft weniger von ihm berührt wurden, und ich im ganzen eine größere Zurückhaltung bei ihm gefunden habe, als man vorher erwartet hatte.« (A. A. Berlin.)

574.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 3. April 1868

Im Anschluß an die Äußerungen, über welche ich Eurer Exzellenz unter Nr. 95[1] zu berichten die Ehre hatte, sagte mir der Marquis de Moustier gestern, daß er ein politisches Auftreten des Zollparlaments, welches die Königliche Regierung in betreff der Beziehungen zu Süddeutschland drängen könnte, nicht besorge. Er habe nur gehört, daß der hessische Abgeordnete Bamberger Anträge im unitarischen Sinne stellen wolle, daß derselbe aber vermöge seiner Parteistellung diese Tendenz unabhängig verfolge.

Ich habe nicht umhin gekonnt, dem Minister meine Überraschung darüber auszusprechen, daß Frankreich und Österreich immer dieselben Nachrichten hätten, indem mir Fürst Metternich soeben ganz dieselbe Bemerkung über das von dem p. Bamberger erwartete Auftreten gemacht habe.

Übrigens habe ich dem Marquis de Moustier ebenso wie unmittelbar vorher meinem österreichischen Kollegen gesagt, daß es natürlich sein würde, wenn gerade aus der Mitte der hessischen Abgeordneten derartige Anträge hervorgingen, indem die Doppelstellung von Hessen-Darmstadt das Bedürfnis einer Erweiterung des Norddeutschen Bundes lebhafter empfinden lasse, als dies in den süddeutschen Staaten der Fall sein möchte.

575.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Lettre particulière

Vienne, le 4 avril 1868

Je m'empresse de répondre à quelques passages de votre lettre du 1er,[2] car je tiens à ce que Vous puissiez, si l'occasion s'en présente, dissiper les préventions et les inquiétudes qu'on paraît avoir conçues aux Tuileries sur notre compte.

Je dois avant tout Vous faire remarquer que j'aurais le droit d'être un peu surpris d'entendre l'Empereur Napoléon et l'Impératrice m'adresser le reproche de montrer trop de réserve à leur endroit, ou trop de circonspection dans ma politique. Si des insinuations de ce genre venaient à se produire, veuillez rappeler à L. L. M. M. ce qui s'est passé à Salzbourg. A cause de quelques éventualités prévues dans le Mémorandum que j'y ai rédigé,[3] on m'a trouvé alors trop hardi et l'Impératrice elle-même s'est servie, si j'ai bonne mémoire, de l'expression: « Mr. de Beust est trop vif. »[4] Après cette expérience, il est donc naturel que je me sois abstenu par la suite de toute

[1] Nr. 573.
[2] Nr. 572.
[3] Nr. 510 B.
[4] Ursprünglich (nachher durchgestrichen): « ceci est bien osé ».

initiative et que je n'ai plus cherché à aborder un terrain où l'on ne semontrait nullement disposé à me suivre. Ce retour sur le passé suffit, il me semble, pour expliquer ma conduite et les allures prudentes dont je ne me suis plus départi vis-à-vis de l'Empereur Napoléon.

Quant à ce qui est de notre faiblesse matérielle, de ce «désarmement complet», dont on s'effraye à Paris, Vous pouvez assurer que nous ne sommes pas tellement dépourvus des moyens de faire gare aux événements. Nous avons, il est vrai, adopté un programme de politique toute pacifique. Nous n'avons en cela qu'imité l'exemple du Gouvernement français dont les vues et le langage étaient conformes aux nôtres. Notre budget militaire a été réglé en conséquence et il est clair que l'état de nos finances ne nous permet pas de passer légèrement et souvent du pied de paix au pied de guerre et vice versa. Cependant, malgré toute l'économie, avec laquelle les dépenses pour l'armée ont été mesurées par le Gouvernement et les corps représentatifs, il nous a été alloué un crédit suffisant pour la fabrication de 900000 fusils nouveaux, ce qui n'indique pas un manque absolu de préparatifs pour un cas de guerre.[1] Cet exemple prouve que nous ne sommes pas entièrement dénués de ressources.

En ce qui concerne l'appréhension «de nous voir par trop subir l'influence des Hongrois et des libéraux allemands qui tendent à différents points de vue à laisser la Prusse faire en Allemagne ce que bon lui semble»,[2] — cette crainte est en réalité également peu fondée.

Il est d'abord plus que douteux que la marche politique actuelle du Gouvernement autrichien favorise le développement de la puissance prussienne en Allemagne. Pour se convaincre du contraire on n'a qu'à observer la mauvaise humeur évidente qu'on ressent à Berlin et les efforts qu'on y fait pour nous susciter des entraves. On n'emploie pas un, mais tous les moyens possibles pour nous créer des embarras ou augmenter ceux qui existent. On cherche à nouer des intelligences secrètes avec tout ce qui peut nous nuire et tous les partis hostiles trouvent de l'appui et de l'encouragement de la part du Gouvernement prussien. Hongrois, Tchèques et Catholiques sont également cajolés et excités dans ce but. Certes Mr. de Bismarck ne se donnerait pas tant de peine pour contrarier notre politique intérieure, si celle-ci secondait, même indirectement, l'accomplissement de ses desseins. Qu'on regarde

[1] Ob man in diesem Augenblick unter der Hand oder von gewissen Stellen aus in Wien auf die französischen Fühler noch mehr gesagt hat, ist aus den Akten, die bei der Natur der Verhandlungen hier nicht das letzte enthalten, nicht zu erkennen. Der französische Legationssekretär Graf Breda, der in diesen Monaten mehrfach zu geheimen Geschäften in Wien verwandt wurde, erzählte am 3. April, auf der Durchreise von Wien nach Paris, in Darmstadt dem Freiherrn v. Dalwigk: »Er habe den Auftrag, insbesondere von dem Geheimen Rat v. Biegeleben, erhalten, dem Kaiser Napoleon zu sagen, daß nur ein Krieg Österreich zu retten vermöge, und dem Kaiser den Beginn eines solchen gegen Preußen anheimzustellen. Österreichs Rolle werde dann sein, durch Aufstellung eines Observationskorps Rußland in Schach zu halten.« Er bat Dalwigk, seine Sendung als strengstes Geheimnis zu behandeln. (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 369.) Doch scheint auch aus dieser Antwort hervorzugehen, daß man in Wien nicht auf ein aktives Zusammenwirken gegen Preußen sich einlassen wollte und jedenfalls die Initiative ablehnte.

[2] Nr. 572, S. 546.

d'ailleurs attentivement ce qui se passe en Allemagne et on pourra difficilement en conclure que les progrès de l'influence prussienne coïncident avec les progrès de l'Autriche dans les voies libérales et constitutionnelles. J'ignore où le Prince Napoléon a pu puiser ses informations et il ne m'est donc possible de les contrôler. Mais, plus je considère les faits et moins je les trouve d'accord avec les suggestions que Vous me transmettez. Je vois, au contraire, non seulement un temps d'arrêt dans la marche envahissante de la politique prussienne, mais un mouvement prononcé de réaction qui se produit surtout dans le midi de l'Allemagne. Les élections récentes pour le parlement douanier, les rapports visiblement plus tendus entre le Cabinet de Berlin et les Gouvernements du Sud sont autant de témoignages en faveur de ce que j'avoue. Les communications que je Vous transmets par une de mes dépêches de ce jour contiennent aussi à ce sujet quelques indications qui pourront Vous être utiles.[1] Tous ces symptômes ne manquent pas de valeur et notez bien qu'ils sont précisément contemporains du moment où notre politique a pris une allure libérale plus tranchée. Je ne crois donc pas m'abuser en soutenant que c'est justement la politique que nous poursuivons aujourd'hui à l'intérieur qui contrecarre les plans prussiens et fournit un point d'appui aux résistances des États allemands encore indépendants.

Veuillez, je Vous prie, insister sur ces considérations afin qu'on apprécie plus justement à Paris le contre-coup qu'exerce en Allemagne la conduite du Gouvernement en Autriche. On peut, je le répète, s'en fier sous ce rapport à Mr. de Bismarck mieux qu'à tout autre. L'hostilité sourde, mais active et continuée qu'il nous témoigne est le meilleur argument que je puisse invoquer. D'ailleurs l'opinion publique s'exprime assez hautement à cet égard à Berlin, comme dans le reste de l'Allemagne, et je pourrais citer à l'appui de ma manière de voir plus d'un passage de discours public ou d'article de journal.

Quant aux craintes qui Vous ont été exprimées au sujet de ma position personnelle, je ne puis qu'être très flatté de ce sentiment et en manifester ici ma reconnaissance. Cette position repose uniquement, Vous le savez, sur la confiance dont notre Auguste Maître veut bien m'honorer. Je ne pense pas que ce serait la fortifier, que de donner des conseils qui tendraient à détourner l'Empire des nouvelles voies où il régagne déjà une partie du prestige que des revers momentanés lui avaient enlevé et l'on peut compter que je ne contribuerai pas en affaiblissant le Gouvernement.

[1] Beust übersandte dem Botschafter einen Bericht des Grafen Wimpffen vom 1. April 1868, in dem es hieß: »Die partikularistischen Richtungen und Bestrebungen in Süddeutschland, die dortigen Wahlergebnisse und antipreußischen Demonstrationen gehen dem Grafen Bismarck sehr nahe, wenn er gleich bemüht ist, sich damit einverstanden oder dagegen gleichgültig zu zeigen. Die inneren Zustände und Parteien, die verminderte Teilnahme an dem norddeutschen Parlamentarismus, der den Reiz der Neuheit bereits verloren hat — die zunehmende Unzufriedenheit in den neuerworbenen Ländern —, all diese Umstände tragen wohl wesentlich zur Verstimmung des preußischen Staatsmannes bei, der sich bald vor der bedenklichen Alternative befinden dürfte, entweder stehen zu bleiben, was einem Rückschritte gleichkäme, oder auf alle Gefahren hin vorwärts zu gehen.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

576.

Lord Lyons an Lord Stanley

Kopie.[1] A. A. Berlin

Private

P(aris) April 7 1868

... As to the negotiations between Prussia and Denmark, the Min(istre) of For(eign) Aff(aires) said, that France had carefully abstained from connecting herself in any way with it, that the dispute was, he feared, one between the iron pot and the earthen pot.

If the Emperor intends to surprise Prussia, the language of the Government would be pacific to the last moment, nor indeed is it by any means certain, that *he* would confide his intentions to his ministers ... *Confidence* in the pacific views of the Emperor *diminishes* daily. The vague alarms as to the instability of the present order of things at home appear to be gradually changing into a *definite apprehension of foreign war*, of a war undertaken to restore the Imperial prestige and likely to produce as its result either a new lease of absolute power — or the overthrow of Dynasty!

(Beilage): Vom E(nglischen) Mil(itär)-Bev(ollmächtigten)

A General officer, always well informed, said, that at the War Departement they spoke of war with the utmost certainty and confidence, and named the month of *July* as the period at which it would probably break out. *Immense* preparations have been made since last year, a sum of money has already been spent far beyond the loan which has been proposed and they cannot go on in this way another year. *Disarming* would make the Government dreadfully unpopular with the army and it would be looked upon as an additional humiliation. The only chance of peace is that the Emperor is very undecided and not so young as he was; he must assume the supreme command and play his crown at the issue of a battle. Another successful General might prove a very inconvenient subject! ...

577.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 7 avril 1868, pr. 4^{15} p. m.; arr. 7^{00} p. m.

Votre lettre particulière[2] a eu le plus grand succès auprès de l'Empereur qui a été très frappé des passages relatifs à notre influence sur les affaires de l'Allemagne. Il approuve entièrement Votre manière d'agir dans la question danoise et paraît complétement *remonté* à notre égard. Il m'a chargé de Vous poser certaines questions sur les affaires d'Allemagne et d'Orient que je Vous soumettrai par le prochain courier.[3] ...

[1] Über den Ursprung dieses Aktenstückes siehe Nr. 570 Anm.

[2] Nr. 575.

[3] Nr. 578.

578.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatschreiben, Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Secret

Paris, le 9 avril 1868

Votre lettre a produit sur l'Empereur une impression d'autant plus vive que j'ai pu l'appuyer d'extraits de Vos dépêches au Comte de Wimpffen.

Sa Majesté a été très frappée de ce que Vous m'écrivez sur les résultats obtenus en Allemagne par suite de notre politique pacifique et libérale ainsi que de l'excellent argument dont Vous Vous servez en représentant l'attitude du Comte Bismarck comme devant nécessairement servir de baromètre au sujet de nos relations avec la Prusse.

L'Empereur approuve et partage entièrement et *sans réserve* Votre manière de voir dans la question danoise.

Votre dépêche sur la presse a aussi eu auprès de Sa Majesté un vrai succès, l'Empereur en a trouvé les termes on ne peut plus justes et spirituels.

Les données fournies par le Comte Wimpffen[1] sur la situation intérieure L'ont également fort intéressé. Il pense comme notre Envoyé à Berlin qu'il ne serait pas impossible que le Comte de Bismarck se vît tôt ou tard placé devant l'alternative, ou de reculer, ou de s'avancer aveuglément.

Après que Sa Majesté se fut entretenue fort longuement avec moi sur Votre lettre particulière et sur les dépêches que Vous avez bien voulu me communiquer, nous en sommes arrivés à formuler une conclusion.

L'Empereur m'avait fait observer à différentes reprises qu'il serait bien désirable de pouvoir s'entendre sur le « quid faciendum » en face de certaines éventualités qui peuvent se présenter en Allemagne et en Orient. Il me permit de préciser exactement les termes des questions qu'il conviendrait de s'adresser réciproquement et sur lesquelles il s'agirait d'arriver à une entente aussi satisfaisante que possible dans l'intérêt de la paix et afin de pouvoir tourner avec plus de confiance ses regards vers l'avenir.

Voici ce à quoi nous sommes arrêtés:

1°. Que fera-t-on dans le cas où les populations du Sud de l'Allemagne se jetteraient de plein gré dans les bras de la Prusse? (L'Empereur pense que dans ce cas d'ailleurs peu probable, *si l'on agit avec prudence*, il serait difficile d'intervenir directement.)

2°. Que fera-t-on si la Prusse usait de violence et commettait *spontanément* une infraction grave au traité de Prague?

3°. Quelle ligne de conduite prendrions-nous dans le cas où les Principautés danubiennes, l'une ou l'autre ou toutes ensemble, devenant sourdes à nos conseils se révoltaient et proclamaient leur indépendance?

4°. N'y aurait-il pas lieu, malgré notre peu de chance de réussite, de chercher encore à rallier l'Angleterre à l'entente qui se serait établie entre nous?

En ce qui concerne la question allemande, l'Empereur m'a dit, que d'après

[1] S. 551, Anm. 1.

son sentiment, ce serait toujours à l'Autriche à prendre les devants d'une action diplomatique préventive ou d'une protestation éventuelle, et à la France à ne l'appuyer qu'en seconde ligne pour ne pas froisser les susceptibilités germaniques et ne pas précipiter un cataclysme.

Sa Majesté a d'ailleurs ajouté en propres termes: «*L'Autriche pourra toujours et entièrement compter sur notre appui lorsqu'elle le trouvera utile.*» . . .

Les lignes qui précèdent ont été entièrement approuvées par le Marquis de Moustier auquel j'en ai donné lecture. Il en a pris copie afin de les soumettre à Sa Majesté. S'il y avait lieu, je Vous ferais connaître par le télégraphe les observations que pourrait encore faire l'Empereur.[1]

Je ne puis que Vous répéter qu'à mon sens toute Votre expédition, chaque ligne et chaque terme, me paraissent avoir fait l'impression la plus favorable sur l'Empereur et sur son Ministre.

Le petit bout d'oreille renfermé dans la phrase de l'Empereur sur la nécessité de notre prise d'initiative dans les affaires d'Allemagne ne Vous étonnera pas plus qu'il ne m'étonne. Il y a d'ailleurs de si bonnes raisons à faire valoir même dans notre intérêt en faveur d'une attitude fort *prudente* de la France, qu'il serait bien difficile de ne pas reconnaître l'entière justesse de l'observation faite par l'Empereur pourvu que Son appui en *seconde ligne* soit *loyalement* donné.

Je dois dire que l'Empereur a mis un accent fort convaincu à l'expression de sa promesse à cet égard.

579.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Particulière

Vienne, le 14 avril 1868

Je n'ai pas perdu un instant pour soumettre à l'Empereur les importantes communications consignées dans Votre lettre secrète du 9.[2] Conformément aux ordres qui me parviennent de Bude, par le fil électrique,[3] je Vous prie de témoigner à l'Empereur Napoléon et à l'Impératrice la vive satisfaction qu'éprouve notre Auguste Maître en voyant se resserrer et se consolider de plus en plus une entente qui assure la paix du monde et qui sauvegarde en même temps les intérêts communs des deux Empires. Persuadés, que nous étions, depuis Salzbourg,[4] surtout de la solidarité de nos intérêts, nous avons toujours cru pouvoir compter sur l'appui de la France, lorsque nous le trouverions utile. Nous constatons néanmoins avec plaisir le fait que nous ne nous sommes pas trompés, et nous prenons acte avec reconnaissance de la

[1] Dazu Telegramm Metternich an Beust, 11. April, 6[45] p. m.: «L'Empereur a complétement approuvé le contenu de ma lettre particulière d'avant-hier.»

[2] Nr. 578.

[3] Mit Bleistift am Rande von der Hand Beusts: «ist nur Phrase, um das Empressement zu beweisen».

[4] Vgl. Nr. 510 B.

confirmation expresse et spontanée que Vous avez pu recueillir à cet égard de la bouche même de l'Empereur Napoléon.

Je ne crois pas pouvoir Vous donner une meilleure preuve du prix que j'attache aux rapports intimes si heureusement établis entre les deux augustes Cours qu'en répondant, en toute franchise, aux questions que d'accord avec Votre Auguste interlocuteur et son ministre, Vous avez formulées dans Votre lettre.

Ad 1. Quant à la première, nous pensons avec l'Empereur Napoléon que le cas est peu probable «où les populations du Sud de l'Allemagne se jetteraient de plein gré dans les bras de la Prusse». Or, la *prudence* avec laquelle nous avons agi envers les Gouvernements et les populations du Sud, a porté fruit; le programme tracé à Salzbourg se dessine et se développe de plus en plus, et l'Empereur Napoléon rendra à la justesse de mes prévisions cette justice que les événements leur ont rendue. La voie franchement libérale dans laquelle l'Autriche a résolument marché lui a valu des sympathies dont Mr. de Bismarck lui-même n'a pas osé nier l'existence. Il s'est servi, dans une des dernières séances du parlement allemand, pour parer les attaques de la Gauche, dirigées contre ce défaut de sa cuirasse, du faux-fuyant de représenter les libéraux dans le Midi comme les partisans de la Prusse et les conservateurs comme ceux de l'Autriche. Mais cette tactique n'a pas produit d'autre effet que d'exciter l'hilarité générale de l'assemblée, sans cependant mettre les rieurs du côté du chancelier de la Confédération du Nord.

Ad 2. Il nous est tout aussi impossible d'admettre *prima facie* la probabilité d'un acte de *violence* de la part de la Prusse, et nous ne pensons pas non plus que cette puissance soit déjà tellement aux abois pour songer à sortir de ses embarras par un coup de désespoir *en commettant spontanément une infraction grave au traité de Prague*. Le cabinet de Berlin, nous aimons à le croire, y regardera à deux fois avant de mettre ainsi tous les torts de son côté! Or, la question telle qu'elle a été posée, me paraît, à Vous dire vrai, quelque peu vague et par trop générale. Qu'entend-t-on par infraction *grave?* Est-ce possible de préciser d'avance des faits éventuels qui acquerront toujours plus ou moins de *gravité* selon les circonstances dans lesquelles ils pourraient se produire? La *prudence* qu'on ne cesse de nous recommander ne nous impose-t-elle pas le devoir de nous réserver une certaine liberté d'action et d'éviter, avant tout, des malentendus qu'engendrent souvent des engagements éventuels? Mais cette même prudence ne nous empêchera pas de «*prendre les devants d'une action diplomatique préventive*». Je suis tout disposé à envoyer au Comte de Wimpffen des instructions qui le mettront à même de rappeler en temps et lieux au souvenir du Comte de Bismarck le fait de la signature du traité de Prague.[1] Cette précaution, cependant, purement préventive, ne nous rapprochera guère, j'ose l'espérer, du moment où il conviendra d'examiner sérieusement la question de savoir si c'est à la France ou bien à l'Autriche de se tenir sur la *seconde ligne*. En attendant, nous ne pouvons qu'applaudir à la sage résolution d'éviter tout ce qui pourrait froisser *les*

[1] Über diese Depesche Beusts vom 15. April siehe Nr. 583, Anm. 1.

susceptibilités germaniques et précipiter un cataclysme. Nous nous sommes toujours attachés à séparer la Prusse de l'Allemagne et l'isolement embarrassant, dans lequel cette première se trouve en ce moment, ainsi que je l'ai constaté dans ma dernière lettre,[1] prouve que notre politique patiente n'a pas manqué son but.

Ad 3. La troisième question est, selon moi, la plus importante, puisque la clef de voûte ainsi que la base ostensible de notre entente, — je ne saurais assez Vous le répéter — est toujours la question d'Orient. Je me réserve de revenir sur ce point dans ma correspondance officielle et je me borne à constater avec reconnaissance que le succès jusqu'ici a couronné nos efforts pacifiques. Confiant dans l'appui de la France nous attendrons de pied ferme les événements qui pourraient se produire sur les bords du bas Danube. Mes lettres de Belgrade me font espérer que le Prince Michel se tiendra sur la réserve, et, sans lui, les Roumains se garderont bien de casser les vitres.

Ad 4. Quant à l'Angleterre que personne ne connaît mieux que l'Empereur Napoléon, nous nous remettons entièrement à Lui pour le choix du moment opportun d'une démarche collective. Mon avis serait d'attendre des faits avant de nous adresser à des ministres qui, en ce moment surtout, aimeront mieux se laisser surprendre par les événements et agir au besoin *ab irato*, que de se lier les mains par des promesses et des engagements pour des éventualités d'avenir. Mais, je le répète, l'Empereur Napoléon connaît mieux que personne le terrain de Londres et le jour où Sa Majesté jugera le moment venu d'y faire une démarche, Elle nous trouvera prêts à nous y associer.

580.

Graf Bray an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Wien, 16. April 1868

Die Zeichen mehren sich, daß Frankreich an einem Wendepunkt seiner Politik angelangt ist. Als ein solches Zeichen wird eine Besprechung des Herzogs von Gramont mit Baron Beust zu gelten haben, über deren Inhalt der erstere selbst mir folgenden Aufschluß erteilte.[2]

Die bevorstehende Eröffnung des Zollparlaments und die zu gewärtigende Stellung von Anträgen auf Erweiterung seiner Kompetenz scheint den Anlaß geboten zu haben, die Gestaltung der deutschen Verhältnisse überhaupt ins Auge zu fassen und insbesondere die Eventualität der Ausdehnung preußischer Macht und Aktion über die Mainlinie hinaus.

[1] Nr. 575.

[2] Es liegt hier der seltene Fall vor, daß die politische Aktion des Herzogs von Gramont in Wien aus den bayerischen Akten noch deutlicher zu erkennen ist, als aus den österreichischen Akten selbst, die an dieser Stelle nicht alles enthalten. Daß die französische Regierung die für Bayern bestimmten Eröffnungen nicht direkt in München an den Fürsten Hohenlohe, sondern in Wien durch Gramont an den Grafen Bray richtete, hatte seine guten Gründe: ein Immediatbericht Brays konnte unmittelbar auf die Person des Königs einwirken!

Der französische Botschafter erklärte sich mit dem Reichskanzler darin einverstanden, daß sich gegenwärtig in Süddeutschland Abneigung und energischer Widerstand gegen eine weitere Assimilierung mit dem Norddeutschen Bunde und bei Preußen selbst eine scheinbare Mäßigung und Zurückhaltung kundgeben. Er bemerkte aber weiter: es könne ein Moment kommen, wo die preußische Politik sich der bisherigen «ménagements» enthoben glauben und mit allen ihr zu Gebote stehenden Mitteln einen Anschluß Süddeutschlands zu erzwingen suchen werde, und knüpfte daran die Frage: ob sich dann Österreich auch noch passiv verhalten und alles geschehen lassen werde? Auf die zögernde Antwort des Freiherrn v. Beust erklärte der Herzog sofort: Frankreich würde hierin einen Casus belli erblicken, und replizierte auf den Einwurf, daß man in Paris früher nicht so rasch gewesen sei mit der Stellung des Kriegsfalles: Frankreich sei eben früher nicht gerüstet gewesen, und jetzt sei es gerüstet.

Hieran knüpfte sich von Seite des Botschafters die weitere Frage: was Österreich im Falle eines zwischen Frankreich und Preußen ausbrechenden Krieges zu tun gedenke, und was dann Kaiser Napoleon nach den vielfach ausgetauschten guten Worten («bonnes paroles») und wohlwollenden Zusicherungen von Seite der österreichischen Regierung zu erwarten habe?

Baron Beust scheint auf diese, in so bestimmter und brüsker Weise gestellte Interpellation nicht gefaßt gewesen zu sein. Er erwiderte jedoch nach einigem Bedenken: Gegen Frankreich würde sich Österreich keinesfalls erklären («contre la France jamais») — aber auch nicht gleich für Frankreich, da es — wenigstens beim Beginn eines Konflikts — sich dabei nicht zu beteiligen, sondern neutral zu bleiben wünsche.

»Dann« — will der Herzog von Gramont weiter bemerkt haben — »werden wir Sie mit uns fortreißen (‚nous vous embarquerons avec nous'), und Sie werden die Neutralität selbst als unhaltbar erkennen.«

In einem solchen Falle — bemerkte mir der Herzog von Gramont weiter —, würde auch an Süddeutschland, insbesondere an Bayern, das Dilemma der Entscheidung herantreten («On vous posera le dilemme, et il s'agira de vous prononcer pour ou contre»).

Unter den Kriterien des nach französischen Begriffen eintretenden Kriegsfalls nannte der Botschafter auch eine Besetzung der süddeutschen Festungen Ulm und Rastatt durch preußische Truppen, und diese Bemerkung läßt die beabsichtigte definitive Regelung der Besatzungsverhältnisse in den genannten Festungen durch ein militärisches Übereinkommen der süddeutschen Regierungen um so wichtiger und dringender erscheinen.[1]

[1] Indem Fürst Hohenlohe in einem Erlaß an den bayerischen Gesandten in Paris vom 22. April 1868 diesen anwies, zu ermitteln, »inwieweit diese Äußerungen nur individuelle des Herzogs sind oder mit den Absichten der französischen Regierung harmonieren«, beauftragte er ihn zugleich, in der Festungsfrage hervorzuheben, wie gerade die von den süddeutschen Regierungen angebahnte Regelung geeignet wäre, »jede derartige Besorgnis zu zerstreuen, und indem die süddeutschen Staaten durch eine erzielte Gemeinsamkeit befähigt werden, die Festungen selbst instand zu halten und gehörig zu besetzen, der vorzüglichste Anlaß beseitigt würde, welcher den einen oder andern für sich allein zu

Bei der an mancherlei Symptomen erkennbaren Zunahme der französischen Kriegslust ist es sicher von höchster Bedeutung, derselben keine Nahrung und keine Vorwände zu liefern. In Berlin scheint man dies zu erkennen, da auch — Dänemark gegenüber — größeres Entgegenkommen bemerkbar wird. Es wurde mir dies durch den hiesigen dänischen Gesandten mit dem Zusatze bestätigt, daß die Reise des dänischen Kriegsministers Raaslöff nach Paris[1] nicht der Schleswigschen Frage, sondern dem beabsichtigten Verkauf der Antilleninsel St. Thomas gegolten habe. Auf diese Besitzung steht nämlich Frankreich ein Einlösungsrecht zu, so daß diese Macht gefragt werden mußte, ehe der Verkauf an Nordamerika stattfinden kann.

Nicht minder als die preußische, empfindet sicher die österreichische Regierung das Bedürfnis des Fernhaltens aller Konflikte, und es war unter dem Eindruck seiner Unterredung mit dem französischen Botschafter, als Baron Beust, bei dem ich unmittelbar nach jenem eintrat, seine Absicht kundgab, den Grafen Bismarck — gelegentlich der Zollparlamentseröffnung — an die durch den Prager Vertrag gezogene Demarkationslinie zu erinnern.[2]

Die abermalige Reise des Reichskanzlers nach Ofen dürfte mit den Eröffnungen des französischen Botschafters in einigem Zusammenhange stehen und nicht bloß dem neuen Wehrgesetze gegolten haben.

In Paris schwankt augenscheinlich noch die Entscheidung. Friedliche Kundgebungen[3] wechseln mit kriegerischen,[4] neben beiden gehen aber als

schwachen Südstaat bestimmen könnte, eine preußische Besatzung aufzunehmen«. Mit dieser Beruhigung verband der Erlaß Hohenlohes für die Pariser Politik einen deutlichen Hinweis: »Es erscheint dringend geboten, die Meinung nicht aufkommen zu lassen, als ob in Süddeutschland rheinbündlerische Tendenzen oder egoistische Vergrößerungspläne irgendwie Boden finden könnten.« (Geh. St. Arch. München.)

[1] Vgl. Bericht des badischen Gesandten v. Schweitzer an Herrn v. Freydorf vom 15. April: »On s'est demandé pourquoi le Ministre de la guerre danois sous prétexte de santé, s'était déplacé dans cette saison pour ne rester que dix jours dans la capitale, on a épié toutes ses démarches et l'on n'a pu découvrir d'autre fait que celui d'une ou deux visites faites au Maréchal Niel. Tout ce que je puis dire avec une entière certitude c'est que l'Envoyé de Danemarc à Paris m'a donné sa parole d'ignorer complétement que ce général eût une mission de nature quelconque à remplir en France, que ce dernier n'aurait vu ni l'Empereur ni le Marquis de Moustier, et que toutes ses visites s'étaient bornées à cette faite au Maréchal Niel.« (G. L. Arch. Karlsruhe.)

[2] Über die Depesche Beusts an Wimpffen vom 15. April, in deren Entstehungsgeschichte man hier hineinblickt, siehe N. 583, Anm. 1.

[3] Die friedlichen Kundgebungen erfolgten vor allem auf dem amtlichen Geschäftswege des Ministeriums des Äußern. So teilt der Erlaß des Fürsten Hohenlohe vom 22. April (siehe S. 557, Anm. 1) mit: »Übrigens hat mir gestern der hiesige französische Gesandte zwei Depeschen des Marquis de Moustier vorgelesen, die den Gerüchten über kriegerische Absichten der Kaiserlichen Regierung auf das entschiedenste entgegentreten.«

[4] Ein Stimmungsbild liefert der Bericht des badischen Gesandten v. Schweitzer vom 15. April 1868: »Les bruits de guerre ont continué à se propager ici dans le cours de la semaine dernière, grâce aux imprudences et aux commentaires de certains journaux — parmi lesquels on avait remarqué un organe officieux ‚Le Pays' — ils montraient une guerre prochaine en perspective comme étant la conséquence funeste, mais forcée de la situation, et comme devant être une revendication légitime de la France des provinces rhénanes et de la Belgique. Ni l'un ni l'autre des organes de la presse n'était à la vérité

bedeutungsvolle Tatsachen die Rüstungen ohne Unterlaß ihren Weg. Ein Grund des Aufschubs liegt jedenfalls in dem noch zu realisierenden französischen Anlehen, dem man eine ruhige Börse und gute Abnahme zu bereiten trachten muß.

Bei der Wichtigkeit, welche die Erhaltung des Weltfriedens ganz besonders für Bayern hat, durfte ich nicht zögern, meine gestern mit dem französischen Botschafter gepflogene Unterredung durch eine sich darbietende sichere Gelegenheit ihrem genauen und vollständigen Inhalte nach zur allerhöchsten Kenntnisnahme Euerer Königlichen Majestät zu bringen, indem ich die wichtigeren Stellen im französischen Wortlaute beizufügen mir erlaube.

Ich darf schließlich bitten, die vielleicht nicht absichtslosen, aber jedenfalls vertraulichen und als solche bezeichneten und empfohlenen Äußerungen des Herzogs von Gramont reserviertem Gebrauche huldvollst vorbehalten zu wollen . . .

581.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 17 avril 1868

. . . Je prends la liberté d'appeler l'attention de Votre Majesté sur une brochure, intitulée «*Nos frontières sur le Rhin*»,[1] que je transmettrais à Munich par le prochain courrier. Les documents inédits qu'elle renferme font supposer que l'inspiration de cet opuscule remonte à de hautes influences. L'annexion de la rive gauche du Rhin et de la Belgique par la France, telle serait la tradition impérieuse du Gouvernement Impérial au risque de déchoir honteusement en laissant amoindrir la France. Les Bourbons, ainsi qu'il appert des documents publiés dans cette brochure, n'ont cessé de poursuivre cette politique patriotique et indispensable pour le bonheur de la France et le repos de l'Europe. Les journaux officieux se sont abstenus de signaler cette brochure dont la publication concorde si peu en ce moment avec le mot d'ordre pacifique . . .

en mesure de préciser la question au sujet de laquelle le conflit européen allait s'engager; ils exploitaient le chapitre des récriminations et des prévisions, sans pouvoir s'étayer sur l'événement du jour qui leur faisait défaut . . . Le Gouvernement avait fait démentir en vain dans les journaux officieux les bruits d'une ingérence qui aurait été demandée par le Danemark à la France dans la question de Schleswig, et ceux d'une proposition soi-disant venue de Vienne pour former entre la France, l'Angleterre et l'Autriche une alliance dont la Prusse et la Russie seraient exclues; on s'obstinait dans le public à maintenir l'imminence d'une solution de guerre, en citant à l'appui le doublement du camp de Châlons et les autres camps d'instruction formés en diverses localités pour focusaner l'armée aux nouvelles manœuvres que le changement de l'armement a rendues nécessaires.» (Gen. L. Arch. Karlsruhe.)

[1] Die Schrift von *Charles Muller*, *Nos frontières du Rhin*, Paris, E. Dentu, 1868, 159 Seiten. Der Verfasser, ein Elsässer, der in den siebziger Jahren ein Buch über den napoleonischen Spion Schulmeister geschrieben hat, ist ein vortrefflicher Kenner der französischen Geschichte und insbesondere der Eroberungspolitik am Rheine, für die er den üblichen historischen Apparat von den alten Galliern und Chlodwig bis

582.

Fürst Metternich an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, le 18 avril 1868, pr. 3^{45} p. m.; arr. 6^{55} p. m.

L'Empereur se déclare d'accord avec Vous sur tous les points consignés dans Votre lettre du 14.[1] Il désire continuer cet échange d'idées confidentiel. Le prochain courrier Vous apportera de nouveaux détails destinés à préciser davantage le point Nr. 2.[2]

Le nouveau Consul de France à Bucharest Mr. Mellinet part ce soir et s'arrêtera à Vienne et à Pesth. Il est chargé de prendre Vos instructions . . .

zu Napoleon aufbietet und das Schlagwort der »natürlichen Grenzen« ins Gefecht führt. Die besonders eingehende Behandlung der Rheinpolitik der Restauration (Chateaubriand 1823, La Ferronnays 1828, das Mémoire Polignacs 1829) zeigt an, daß er zu den Anhängern der Bourbonen gehört: « En se rappelant ces généreuses espérances et ces fières déclarations du gouvernement de Charles X., comment ne pas s'indigner à la pensée que la France pourrait se résigner à la situation que lui ont créée les événements de 1866 » (S. 60). Die Kritik der Regierung Napoleons III. legt eine Analyse der Thronrede vom 5. November 1863, das Schreiben an Drouyn de Lhuys vom 11. Juni 1866 und das Zirkular La Valettes vom 16. September 1866 zugrunde. Von dem Eroberungsprogramm, das gleichzeitig das deutsche linke Rheinufer und Belgien umfaßt, seien nur einige Sätze wiedergegeben (S. 138 ff.): « Que la terre germanique appartienne aux Allemands et qu'ils aient liberté entière d'en disposer. Mais à nous la rive gauche du Rhin; à nous tout ce qui est terre gauloise; à nous ce qui nous appartient; à nous les frontières que Dieu nous a créées! Il nous les faut pour notre honneur, il nous les faut pour notre sécurité, il nous les faut dans l'intérêt général de la civilisation. » Von den Rheinländern heißt es (S. 150 f.): « Mais sous cette enveloppe prussienne la tradition française vit encore. Dans le fond de son cœur ce peuple catholique n'a cessé de gémir de son asservissement à la Prusse protestante; et croit-on que ce soit sans une douloureuse appréhension que les populations de la Bavière rhénane se voient à la veille s'être à leur tour assujetties à une puissance ennemie de leur foi religieuse? . . . La situation est telle aujourd'hui qu'elle ne comporte plus de demi-solution. Ne nous y trompons plus, la question qui s'agite, c'est de savoir si la France s'étendra jusqu'au Rhin ou si l'empire allemand s'étendra jusqu'aux Vosges. Permettre à l'idée de pangermanisme de prendre racine sur la rive gauche, c'est exposer aux convoitises de nos voisins une partie du territoire que nous possédons. Ou il faut que la Gaule rhénane nous appartienne, qu'elle ne connaisse plus d'autre drapeau que le nôtre, ou il faut nous attendre à voir un jour l'Allemagne réclamer, les armes à la main, le pays d'Alsace. Ou Cologne redeviendra ville française, ou Strasbourg est menacé de redevenir ville allemande. » (S. 152.) Den Schluß bildet ein stürmischer, drohender Appell an Napoleon III.: « Peut-il oublier que nos désastres de 1814 et de 1815 ont laissé à la charge du nom de Napoléon une dette qui n'est pas encore acquittée? » (S. 155), und ein Hymnus auf den Krieg und seine staatsschöpfenden Kräfte: « Ne nous laissons pas abuser par ces théories de paix, qui font abstraction de tous les enseignements de l'histoire . . . C'est par la guerre, c'est au prix du sang, que toutes les sociétés se sont constituées et que la civilisation à succédé à la barbarie . . . N'ayons pas de faux préjugés contre la guerre. La poudre à canon . . . a rendu plus de services à la cause du progrès que n'en a pu rendre jusqu'à ce jour la vapeur; et ce n'est pas sans raison que la gloire militaire tient encore le premier rang dans l'estime des peuples. » (S. 158 f.)

[1] Nr. 579.

[2] Diese Expedition fehlt bei den Wiener Akten, wie denn überhaupt über den Fortgang dieser geheimen Besprechungen aus den Akten nicht völliger Aufschluß gewonnen werden

583.

Graf Wimpffen an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Berlin, le 18 avril 1868, 6^{20} p. m.; arr. 8^{30} p. m.

La communication confidentielle de la dépêche du 15[1] a irrité le Comte Bismarck au plus haut degré. Er bezeichnete sie als eine Einmischung, als eine Drohung, legt den Prager Frieden ganz willkürlich in dem Sinne der vollständigsten Freiheit der Aktion zwischen dem südlichen und dem nördlichen Deutschland aus, behauptete avec forte allusion au livre rouge[2] et l'impossibilité de rapports confidentiels avec nous, que cette dépêche ne resterait pas inconnue[3] et que par conséquent er sich gezwungen sehe, sofort eine verschärfte Erwiderung zu demselben Zwecke und zum Gebrauche vor dem Parlament ergehen zu lassen.

Er zeigte Verdacht von Einverständnis mit Frankreich[4] und daß wir Krieg zwischen Preußen und Frankreich wünschen, wollte schließlich, que je Vous télégraphie de déclarer envers lui la dépêche comme « non avenue ».

Je combattis ses faux arguments et interprétations volontaires en lui prouvant la dépêche en main, wie sehr seine Auslegung dem Texte, Geiste und Zwecke derselben widerspreche. Ich stellte ihm vor, que je ne pouvais pas me charger de sa commission précédente.

Hierauf schien er sich etwas zu beruhigen und einiges abschwächen zu wollen und resümierte schließlich: daß er den Erlaß der Depesche sehr beklagenswert finde, daß dieselbe seine guten Absichten durchkreuze und früher Mögliches für ihn unmöglich mache; daß er daher bis morgen warten will, dann aber, wenn er keine weitere Mitteilung erhalte, en parlera au Roi et agira en conséquence.

kann. Das hängt wohl damit zusammen, daß der Meinungsaustausch in dieser Angelegenheit zwischen Beust und Metternich auch weiterhin in Privatbriefen erfolgte, die nur zum Teil zu den Akten gelangt sind. Aus den Schreiben Beusts an Metternich vom 21. und 24. April (Nr. 585, 589) geht hervor, daß man in Wien die Besprechungen mit einem äußersten Maß von Vorsicht betrieben zu sehen wünschte.

[1] In einer Depesche vom 15. April hatte Beust, angesichts des Zusammentritts des Zollparlaments, Bismarck wissen lassen, wie nützlich es nach seiner Auffassung sei, im Interesse der Aufrechterhaltung des allgemeinen Friedens, wenn das Zollparlament sich streng innerhalb seiner Kompetenzen hielte; in der gegenwärtigen Situation würde jeder neue Versuch, die den Südstaaten im Prager Frieden garantierte Unabhängigkeit zu beschränken, das österreichische Kabinett mit gerechter Sorge erfüllen und nicht als gleichgültigen Zuschauer finden.

[2] Siehe Nr. 553.

[3] Unter dem Druck dieser Warnung ließ Beust eine schon entworfene Depesche an Metternich, die die Depesche vom 15. April auch in Paris mitzuteilen bestimmt war, nachträglich nicht expedieren. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[4] Daß ein solches Einverständnis vorlag, zeigt das vertrauliche Schreiben Beusts an Metternich vom 14. April (s. o. Nr. 579). Nur darin ging Bismarck zu weit, daß er Wien im Verdacht hatte, mit diesem Schritt den Wunsch eines Krieges zwischen Preußen und Frankreich zum Ausdruck zu bringen.

584.

Baron Beust an Graf Wimpffen

Telegramm, Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Ofen, le 19 avril 1868, 5^{30} p. m.; arr. 6^{15} a. m.

L'accueil fait à ma dépêche me surprend au plus haut degré. Faites remarquer ceci: So wie mein Erlaß in der dänischen Sache, ist jener wegen des Zollparlaments[1] in der wohlmeinendsten Absicht geschrieben, nicht um fremder Einmischung vorzuarbeiten, sondern um sie zu vermeiden. Von fremder Inspiration keine Rede. Nicht die Spur einer Drohung, die lächerlich wäre. Nous avons jugé nécessaire pour l'acquit de notre conscience de faire en temps opportun appel à la sagesse éprouvée du Comte Bismarck afin d'empêcher des démonstrations, welche den Frieden kompromittieren könnten. Hat man in Berlin abweichende Ansicht, so ist Anlaß gegeben, hierüber sich in freundschaftlicher Weise auseinanderzusetzen. L'idée que nous souhaitons guerre entre la France et la Prusse ne saurait être sérieuse.[2]

585.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Lettre particulière

Vienne, le 21 avril 1868

Des nouvelles que je reçois de Berlin me font voir qu'on y surveille avec une attention fort inquiète les relations de l'Autriche avec la France. On soupçonne l'existence de pourparlers secrets avec l'Empereur Napoléon et on épie avec soin toutes les indications qui pourraient mettre sur la voie.

Je crois donc devoir Vous recommander la plus grande prudence et la plus grande discrétion. Veillez surtout à ce que rien ne se divulgue de ce qui a fait l'objet de notre correspondence privée dans ces derniers temps.

Observez toutes les précautions nécessaires pour Vos papiers et méfiez-Vous un peu de Mr. de Goltz. Que Votre attitude et Votre langage ne puissent

[1] Vom 15. April, vgl. Nr. 583, Anm. 1.

[2] Graf Wimpffen berichtete am 19. April 1868, 8 p. m.: »Infolge des Telegrammes Eurer Exzellenz, von dem ich ihm nichts vorenthielt, zeigt sich Graf Bismarck viel beruhigter, ließ seine gestrigen Verdächtigungen fallen, blieb nur dabei, daß der Passus ‚gleichgültige Zuschauer' als eine Drohung ausgelegt werden muß. Er hätte Depesche und voraussichtlichen Depeschenwechsel als nicht notwendig vermeiden wollen, fürchtet von uns Besprechung in der Presse und später Publikation, weshalb er werde entgegnen müssen, um, wenn wir publizieren, auch von seiner Erwiderung öffentlich Gebrauch zu machen. Ich wahrte, wie gestern, unser Recht auf freie Äußerung und unseren Anspruch auf Anerkennung unserer Sorge für Erhaltung des Friedens. Graf Bismarck bemüht sich, heute ruhig und mäßig zu sein, mais je ne doute pas qu'il écrive au Baron Werther.« (H. H. u. St. Arch. Wien.) Augenscheinlich war Bismarck nur noch bemüht, das Bekanntwerden der Depesche und des in ihr erfolgten diplomatischen Druckes zu verhindern. Wie sehr Beust sich durch diese scharfe Abwehr seiner Versuche, die Wirkung der französischen Drohungen durch einen diplomatischen Druck von seiner Seite zu verstärken, hinfort zur Vorsicht genötigt sah, zeigen seine zur äußersten Vorsicht mahnenden Schreiben an Metternich vom 21. und 24. April (Nr. 585, 589).

pas lui faire croire à une entente secrète entre nous et la France; tâchez enfin d'endormir les soupçons et ne leur donnez prise en rien.

Il serait bon que Vous fissiez aussi parvenir des recommandations analogues aux Tuileries, afin qu'on prît garde de ne pas ébruiter les relations particulières qu'on y a avec Vous.

586.

Kaiser Napoleon III. an Kaiser Franz Joseph

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Palais des Tuileries, le 23 avril 1868[1]

Monsieur mon frère,

Je m'empresse d'exprimer à Votre Majesté la joie que nous ressentons en apprenant l'heureuse délivrance de Sa Majesté l'Impératrice. Nous espérons bien que la Providence couvrira de sa protection la famille de Votre Majesté et lui accordera toutes les faveurs dont elle est si digne.

[1] Ich möchte die Vermutung aussprechen, daß dieses Kaiserliche Handschreiben, das am 27. April in den Händen des Herzogs von Gramont war (s. S. 561, Anm. 1), überbracht worden ist durch den Grafen Breda (s. o. S. 550, Anm. 1), der am 25. April mittags, von Paris kommend, auf der Durchreise nach Wien in Darmstadt von dem Freiherrn v. Dalwigk empfangen wurde und diesem sehr eingehend über die Pariser Absichten vertrauliche Mitteilung machte (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 373 ff.). Graf Breda berichtete, ohne Frage von Napoleon im geheimen dazu bevollmächtigt, das folgende: »Er habe bei dem Kaiser eine anderthalbstündige Audienz gehabt, in welcher Napoleon, gegen seine sonstige Gewohnheit, äußerst gesprächig und mitteilsam gewesen sei. Er habe ihm erklärt, er wolle den Krieg, aber erst in einem Jahre, während Marschall Niel bereits im Herbste dieses Jahres losschlagen wolle, um Preußen den Chancen eines Winterfeldzuges auszusetzen, ... die französische Flotte werde in der Ostsee erscheinen und 25000 Mann bei Danzig landen, ... daß man in diesem Falle Hannover wiederherstellen und durch Westfalen vergrößern werde, ... die Aufgabe Österreichs sei zunächst, Rußland im Schach zu halten. Wolle Rußland Preußen beistehen, so werde die nächste Aufgabe die Wiederherstellung des Königreiches Polen sein ... Es werde dem Kaiser Napoleon überaus erwünscht sein, wenn irgendein Übergriff Preußens den deutschen Südstaaten gegenüber ihm einen Vorwand gebe, Preußen ein energisches ‚Halt' zuzurufen und dadurch letzteres zu einer aggressiven Haltung zu nötigen ... Er habe dem Kaiser von den Ansichten und der Lage der Großherzoglich hessischen Regierung reden wollen. Der Kaiser habe dies aber kurz mit den Worten abgeschnitten: ‚Je le sais.' Er, Breda, gehe nun von hier nach Wien, um mit den österreichischen Staatsmännern im Auftrage Napoleons das Weitere zu besprechen. Napoleon habe ihm übrigens schon bei Beginn der Unterhaltung das Versprechen abgenommen, mit niemand in Paris, am wenigsten mit den Kaiserlichen Ministern, von dem vorliegenden Gegenstande zu reden. Weder Rouher noch Moustier seien in die Kaiserlichen geheimen Gedanken eingeweiht. Dieselben hielten fortwährend die friedlichsten Reden, solange, bis die Kaiserliche Entschließung über Krieg und Frieden jedermann und auch sie überrasche. Breda sagte mir noch, er habe in Paris dringend abgeraten, an eine Eroberung des linken Rheinufers zu denken. Man werde sich dadurch ohne Nutzen für den Staat nur eine unzufriedene, feindlich gesinnte Bevölkerung unterwerfen.«

Diese vertraulichen Eröffnungen, deren Authentizität nicht angefochten werden kann, lüften den Schleier von den Besprechungen, die in diesen Wochen zwischen

La lettre de Votre Majesté du 21 mars m'a fait grand plaisir puisque j'ai vu qu'elle avait gardé un bon souvenir de son séjour en France. J'espère que plus nous irons plus nos liens se resserreront pour la conformité de vues et d'intérêts. Je suis avec attention tout ce qui se passe de l'autre côté du Rhin et je vois avec plaisir que l'attitude réservée que nous avons adoptée semble porter ses fruits.

L'Impératrice me charge de la rappeler au souvenir de Votre Majesté et moi je lui renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère

Napoléon.[1]

587.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 23 avril 1868

L'incident dans le Grand-Duché de Hesse, par rapport à l'arrangement militaire au profit de la Prusse, bien que commenté par les journaux de l'opposition, n'a pas été relevé dans les organes du journalisme officieux. C'est un symptôme

Paris und Wien gepflogen wurden, und von den Hintergedanken, mit denen man sich in Paris, trotz der österreichischen Haltung, dabei trug. In den österreichischen Akten ist naturgemäß von diesen Dingen nichts zu finden, und der Fortgang der Veröffentlichungen der französischen ministeriellen Akten wird aller Voraussicht nach noch weniger Licht über die Interna der Kaiserlichen Geheimpolitik verbreiten. Es ist nur ein glücklicher Zufall, daß man in Darmstadt — dem einzigen deutschen Orte, wo diese Pariser Wünsche so offen aus sich herausgehen durften — diese mündlichen Geständnisse des kaiserlichen Vertrauensmannes so sorgfältig aufgezeichnet hat. In welcher Art Dalwigk diese Anregungen aufnahm, darüber vgl. S. 569, Anm. 2. In diesem Zusammenhange erklärt sich auch, weshalb Napoleon, sobald er die österreichische Ablehnung erfuhr, es so eilig hatte, durch einen anderen Geheimagenten am 8. Mai den Großherzog von Hessen über die friedliche Wendung zu unterrichten.

Am 25. Oktober 1869 machte General Ducrot dem Freiherrn v. Dalwigk die Mitteilung: »Im verflossenen Jahre habe der Kaiser ihn, Ducrot, in den Tuilerien empfangen und ihm gesagt, daß er entschlossen sei, sofort Krieg mit Preußen anzufangen. Aber fünf Tage später habe ihm General Frossard, der Gouverneur des Prince Impérial, mitgeteilt, die Nachrichten aus Wien seien von der Art, daß der Kaiser sich entschlossen habe, bis zum Jahre 1870 zu warten.« (Mémoires du général Ducrot 2, 417.) Es ist zwar nicht beweisbar, aber nicht unwahrscheinlich, daß dieser Vorfall in die Krisis in der zweiten Hälfte des April 1868 fällt, die durch die damals von Österreich geübte Zurückhaltung zugunsten des Friedens entschieden wurde.

[1] Vgl. Telegramm des Baron Meysenbug an Beust vom 27. April: »Herzog von Gramont hat ein Schreiben des Kaisers Napoleon zu übergeben und wünscht zu wissen, wo und wann es Seine Majestät entgegenzunehmen geruhen wollen.« Auf die Entscheidung des in Ofen weilenden Kaisers Franz Joseph: »Ich werde am 1. Mai in Wien sein, werde aber den Herzog, wenn es ihm lieber wäre, auch sehr gern hier sehen,« verzichtete Gramont auf die Fahrt nach Ofen und übergab das Schreiben Napoleons dem Baron Meysenbug zur Beförderung an seine Bestimmung. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

de plus, combien le Gouvernement Impérial évite en ce moment de signaler les points noirs.

Le communiqué officiel, il est vrai, qui pour mettre fin à toutes les appréhensions belliqueuses, constate qu'il n'y a aucune négociation pendante, n'a rien de rassurant. En effet l'affirmation qu'en présence des graves questions qui divisent les Gouvernements, aucune négociation n'est sur le tapis, ferait conclure, que dans l'état des choses les négociations sont inutiles, et que la guerre en perspective est appelée à trancher les difficultés. Cette dernière éventualité est considérée par le parti militaire comme ajournée tout au moins jusqu'à l'automne prochain.

En attendant Mr. de Moustier s'applique au langage le plus pacifique. Le Ministre a fait observer dernièrement à un de mes collègues, «que la question d'Orient n'offrait aucun danger, aussi longtemps qu'il n'y aura pas de conflit dans l'Occident».

Un observateur politique me fit remarquer que chaque mois qu'on gagnait, éloignait les chances d'une guerre, attendu que la pression parlementaire, en faveur de la paix, qui répond aux vœux de la grande majorité du pays, gagnait chaque jour du terrain — elle empêcherait au besoin l'Empereur de céder à un caprice et de courir l'aventure d'une guerre. Cette appréciation perd toutefois sa valeur, puisque pendant l'été les Chambres ne siégeront pas et par conséquent cette influence ne pourra pas s'exercer alors.

L'essentiel, me dit mon interlocuteur, c'est la régénération de l'Autriche; si le dissolvant l'emporte, si la couronne des Habsbourgs est réduite par le fait à regner en Hongrie, la guerre serait inévitable. Cela aurait pour effet la destruction complète de l'équilibre en Europe, au préjudice de la France. La marche des choses en Autriche décidera donc du maintien de la paix en Europe. Je crois devoir signaler ce raisonnement, qui démontre, combien les gens les plus pacifiques ne peuvent se défendre d'aboutir aux préoccupations de la guerre.

On me rapporte un incident, qui s'est produit au sein de la commission du budget militaire, et qui caractérise la situation. Le Maréchal Niel réclame pour sa part dans l'emprunt et pour augmentation des dépenses militaires 60 millions. Après avoir beaucoup contesté cette exigence, la commission du budget a tout cédé. Le Maréchal dans la chaleur de la discussion s'est laissé entraîner à dire, «mais, Messieurs,» a-t-il dit, «vous ne savez donc pas qu'à propos du Luxembourg la guerre a été décidée pendant huit jours.» Sensation dans la commission. Mr. Rouher comprenant la faute commise, a essayé par sa présence d'esprit d'atténuer l'effet produit. «Oui,» a-t-il ajouté, «comme Mr. le Maréchal vous l'a dit, la guerre a été décidée, *mais de la part de la Prusse.*» Le Maréchal se ravisant à son tour, a appuyé sur la rectification, «oui, c'est du côté de la Prusse qu'elle était décidée.»

588.

Graf Wimpffen an Baron Beust

Telegramm, Entzifferung. H. H. u. St. Arch. Wien

Berlin, den 24. April 1868, pr. 4^{06} p. m.; angek. 7^{30} p. m.

Graf Bismarck sofort beide Depeschen mitgeteilt.[1] Er blieb zwar, wenngleich ruhig, bei seiner Ansicht wegen Drohungsphrase und Prager Frieden, schien sich aber infolge zweiter Depesche zu kalmieren. Er findet eher, daß wir zu indifferent sind, kann aber seit Tauffkirchens Schlappe nichts mehr tun. Sprach eingehend über Dänemark — wobei ich mich auf Unterredung mit Werther berief — und sagte, daß, wenn Dänemark bei seiner Anschauung bleibe, er schließlich die ganz nördlichsten Distrikte ohne Garantie hingeben und es nach Wien mitteilen werde. Von Flensburg, Alsen und Düppel keine Rede mehr.

Will aber Frankreich wirklich Krieg, so kann es ja jeden anderen Vorwand, auch Zollparlament, benützen. Er möchte ihn vermeiden, da Chancen nun ungünstiger als voriges Jahr — müßte ihn aber aufnehmen.

Schließlich las er mir letzte Depesche an Werther vor und teilte mir deren ungünstigen Eindruck mit. Ich konnte denselben auf mich auch nicht verhehlen, mit Hinblick auf doch mögliche Veröffentlichung meint er, sie sei wie unsere bestimmt, vorläufig im Karton zu sein. Als ich bald nach dieser Mitteilung aufstand, glaubte er mir raten zu dürfen, Eurer Exzellenz nicht zu sagen, daß er mir die Depesche vorgelesen, indem Sie dies vielleicht noch mehr verstimmen könnte.

589.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Lettre particulière

Vienne, le 24 avril 1868

Ma lettre du 21 de ce mois[2] Vous recommandait déjà d'observer une grande prudence dans les relations confidentielles qui se sont établies dans ces derniers temps entre Vous et la Cour des Tuileries. Votre récent télégramme[3] m'engage à revenir sur ce sujet. Il m'annonce que l'Empereur Napoléon désire beaucoup continuer la conversation commencée. Je ne demande pas mieux, pour ma part, que de me prêter à ce désir, pourvu, toutefois, que je reste, autant que possible, simple auditeur. Faites ce qu'il faut pour demeurer en contact avec la Cour des Tuileries, mais l'initiative des confidences ne doit pas venir de notre côté et Vous ne devez pas non plus mettre de l'insistance à les provoquer.

[1] Vgl. Beust an Wimpffen, 23. April 1868, 5^{10} p. m.: »Werther vient de me lire dépêche non seulement vive mais encore grossière. Indem Sie dieselbe vollständig ignorieren, bringen Sie baldmöglichst meine beiden gestrigen Depeschen zur Kenntnis des Grafen Bismarck. Meine Replik folgt dann später. Gegen Benedetti gardez silence absolue.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Nr. 525.

[3] Vom 18. April, Nr. 582.

Réglez votre conduite en conséquence et ne perdez pas de vue les précautions que je Vous ai demandé de prendre. Cela me paraît d'autant plus essentiel que ce n'est pas seulement de la surveillance prussienne que je me méfie. Des informations que je crois dignes de foi me représentent l'attitude de l'Empereur Napoléon à notre égard comme tant soit peu équivoque. On m'assure que la Cour des Tuileries n'est pas étrangère à certaines insinuations qui se produisent dans la presse française et qui dénoncent l'Autriche comme cherchant à exciter l'une contre l'autre, la France et la Prusse. Je citerai par exemple un récent article du « Journal des Débats » qui, résumant de soi-disant correspondances étrangères, dépeint notre politique sous des couleurs peu favorables. Cette élucubration serait due à des inspirations venant de haut lieu.

Vous concevez que je ne voudrais pas faciliter de pareilles manœuvres faites à nos dépens et je n'ai pas envie de fournir un prétexte pour être signalé à Berlin comme bouc émissaire.

Tenez-Vous donc sur Vos gardes et tout en Vous montrant toujours très disposé à entendre ce qu'on voudrait Vous dire, ne témoignez pas trop d'ardeur. Veillez aussi avec soin à éviter l'apparence d'une entente trop intime avec les Tuileries.

590.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Particulière

Bude, le 27 avril 1868

Je Vous remercie du soin que Vous avez pris de mettre notre causerie à l'abri de toute indiscrétion. Je constate avec plaisir que nous nous entendons de mieux en mieux. J'applaudis avant tout à la résolution si sage et si franchement accentuée de nous laisser le champ libre dans les questions purement allemandes. Jusqu'ici je me suis borné à une simple reconnaissance. *L'avis au lecteur* que le Comte Wimpffen a donné au Comte Bismarck dans les formes les plus douces[1] a eu le double résultat d'encourager nos amis dans le Sud de l'Allemagne et de nous démontrer que la position du Nord était loin d'être aussi forte qu'on voudrait la faire accroire. Sachant ce que je tenais à savoir j'ai discontinué une discussion oiseuse. L'Empereur Napoléon verra de la mauvaise humeur de Mr. de Bismarck une preuve nouvelle de la justesse de Vos appréciations.

Quant à Votre supposition relative à la Belgique, je Vous engage à suivre cette piste et à me tenir au courant. Si l'Empereur Napoléon voulait me donner la preuve de confiance que je crois mériter, il ne s'en repentira pas. En sortant du clair-obscur et du vague nous n'aurions qu'à gagner les uns comme les autres.

[1] Nr. 583, Anm. 1,

591.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 27. April 1868, 8^{15} morgens

Nr. 22 erhalten. Benedetti besuchte mich gestern[1] zum ersten Male seit Monaten, auf sein schriftliches Verlangen, hatte mir aber nichts zu sagen, wollte offenbar nur hören, ob Eure Exzellenz und ich Krieg fürchteten. Ich sagte ihm, Eure Exzellenz und ich gehörten zu der Minorität, welche an keinen Überfall Frankreichs glaubten;[2] die Industrie aber litte fortwährend unter der Besorgnis von Frankreichs aggressiven Absichten. Wenn Marschall Niel etwa die Kriegsbesorgnis als parlamentarisches Hilfsmittel benutzen sollte, so koste dies, sagte ich Benedetti, der Industrie vielleicht jedesmal 50 Millionen, um dem Kriegsbudget 10 einzubringen. Ich sagte Benedetti, daß wir zum 1. Mai etwa 12000 Mann entlassen würden,[3] und hofften, daß Frankreich diese Gelegenheit auch zu einer Demonstration im Interesse der Herstellung des Vertrauens zum Frieden benutzen werde. Die Eröffnungsrede wird trocken, geschäftlich und friedlich sein.

592.

Graf Quadt an Fürst Hohenlohe

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Confidentiel

Paris, le 28 avril 1868

En conformité de la dépêche confidentielle du 22 ct. je me suis empressé de me rendre au Ministère des Affaires Étrangères. Le jour de réception du

[1] Schon am 23. April, 7^{40} a. m., telegraphierte Graf Wimpffen an Beust: »Benedetti kam und sagte mir vertraulich, daß er, aber nicht vor morgen, einen Anlaß nehmen wird, um Graf Bismarck wieder einmal zu sehen. Er wird ihm ganz persönlich et sans insister auf Grund früherer beruhigender Erklärung die Hoffnung aussprechen, daß er im Zollparlamente mögliche Demonstrationen durch die Tagesordnung werde abzuhalten wissen. Ich habe bis jetzt mit Benedetti nur allgemein und nicht von meinem letzten Auftrage gesprochen.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Vgl. Telegramm Wimpffens an Beust, 26. April, 9^{10} a. m.: »Bismarck a dit hier à Benedetti qu'il se trouvait dans la minorité en croyant à la paix et à l'état normal des armements français, mais que la Prusse ne marcherait que si on marchait sur elle und daß schon am 1. Mai Beurlaubungen stattfinden würden. Auf eine persönliche Anregung des Zollparlaments zeigte Bismarck beruhigende Absichten tout en donnant à entendre qu'il ne saurait imposer silence à tous les discours, die aber, wie auch mögliche Resolutionen, keine weitere Bedeutung hätten. Soviel erzählte mir Benedetti, dessen Eindruck ein friedlicher war.« (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[3] Die erste Mitteilung dieser Absicht Bismarcks findet sich schon am 23. April. Er machte sie dem Baron Karl Rothschild, der sie vertraulich nach London weitergab: »that from the 1st of May army reduction here has been decided upon, and will be continued on a larger scale if same system is adopted elsewhere.« (G. E. Buckle, Life of Lord Beaconsfield 5, 85 f.) Die Absicht Bismarcks war augenscheinlich, im kritischen Moment seinen Friedenswillen eindrucksvoll kundzutun und vor allem auch auf die Haltung des englischen Kabinetts und der englischen öffentlichen Meinung damit einzuwirken. Der französische Botschafter in London behauptete dagegen, die Reduktion bedeute nichts, da sie keine Sicherheit dafür gebe, daß die Mannschaften in einer Woche, wenn nicht in 24 Stunden, wieder eingestellt würden.

Marquis de Moustier n'ayant lieu que jeudi prochain, j'ai cru ne pas devoir tarder et je me suis adressé à cet effet au comte Saint-Vallier, chef de cabinet, pour l'entretenir de l'incident en question, en me bornant à le signaler à titre de nouvelles de Vienne.

Mr. de Saint-Vallier s'empressa de me dire, qu'il était à même de démentir catégoriquement ces bruits de conversation de Mr. de Gramont, et cela d'autant mieux qu'il venait de lire les dépêches que l'Ambassadeur en question avait expédiées de Vienne, et qui ne renfermaient pas un mot de ce prétendu entretien avec Mr. de Beust,[1] par conséquent, me dit-il, l'inanité de ces bruits saute aux yeux. Il me répéta les ouvertures que Mr. de Cadore avait été chargé tout récemment de faire à Munich et qui ne sauraient se concilier avec le langage de Mr. de Gramont. «Tout au contraire,» me dit-il, «nos armements n'ont qu'un caractère purement défensif, la paix est assurée sauf provocation d'autre part, cette dernière éventualité n'entre pas dans nos prévisions, en regard des bonnes relations qui subsistent entre la France et la Prusse.»[2]

Je fis remarquer à Mr. de Saint-Vallier que je m'attendais d'autant plus à ce démenti du langage, prêté à Mr. de Gramont, attendu que les États du Sud venaient d'établir une entente en vue de régler par une commission militaire la question des forteresses, ce qui écarte par le fait l'éventualité d'une garnison prussienne. Mr. de Saint-Vallier me confirma qu'en effet les dépêches tant de Munich que de Stuttgard étaient des plus rassurantes sur la marche des choses dans le Sud de l'Allemagne, que le maintien de l'autonomie était parfaitement assuré et que les appréhensions à cet égard ne seraient motivées en rien.

J'apprends, continua mon interlocuteur, que le parti anti-prussien à Darmstadt qui vient de subir un échec considérable dans la question militaire, se livre à un pessimisme exagéré, c'est peut-être là que ces bruits alarmants ont pris naissance. Cet incident, ajouta-t-il, ne laisse pas, il est vrai, d'avoir un côté inquiétant. Mais ce qui nous préoccupe en première ligne, c'est la question du Parlement douanier; on ne peut se défendre de la crainte, que les 60 députés du Sud risquent d'être noyés dans ce Parlement, car, fit-il observer, c'est individuellement et non à titre de groupe du Sud que les députés siégeront

[1] Vgl. Nr. 580.

[2] Ein beachtenswertes Anzeichen dafür, daß man jetzt in Paris, vermutlich unter dem Eindruck der in Wien geübten Zurückhaltung, wieder friedlicher gesonnen war und im Augenblick des Zusammentritts des Zollparlaments (27. April) sich scheute, Öl ins Feuer zu gießen, scheint darin zu liegen, daß Kaiser Napoleon (Schreiben an den Großherzog von Hessen vom 28. April) sich gerade in diesem Augenblick verpflichtet hielt, durch die Sendung eines gewissen Mr. Curtis dem Großherzog eröffnen zu lassen, daß er »vorerst den Frieden zu erhalten wünsche. Es scheine den Wünschen des Kaisers zu entsprechen, daß in einem Konflikte mit Preußen Österreich die Initiative ergreife, wozu aber vorerst keine Aussicht sei.« (Tagebücher des Freiherrn v. Dalwigk, S. 376 f.) Dalwigk erzählte im Oktober 1868 den Vorgang an General Ducrot: »Der Kaiser Napoleon habe den Großherzog auf vertraulichstem Wege benachrichtigt, daß er auf den Krieg mit Preußen verzichtet habe.« (Ebenda S. 388; in der Zeitangabe »vor etwa 8 Wochen« muß freilich ein Irrtum stecken; durch den Zusatz, »nachdem er, Ducrot, Darmstadt verlassen habe«, wird dort auf den April 1868 zurückverwiesen.) Vgl. S. 563, Anm. 1.

dans cette assemblée, ce qui fait une notable différence. — Le Parlement est composé d'ardents unitaires, tels que Roggenbach et Bamberger auxquels on prête l'intention de faire des propositions d'une grande portée, tout au profit de la suprématie prussienne. — Il y a un autre incident qui à nos yeux a une grande importance, c'est la compétence revendiquée par Mr. de Bismarck en faveur du Parlement douanier pour la question du libre domicile,[1] ce qui par le fait amoindrirait sensiblement l'action des Gouvernements du Sud.

Je dois dire cependant, accentua Mr. de Saint-Vallier, que le Comte Goltz ne cesse de nous faire les assurances les plus formelles, comme quoi le Gouvernement prussien compte pratiquer la plus grande modération, en ne permettant pas de dépasser les limites posées au Parlement douanier. Mr. de Saint-Vallier termina se réservant de faire part à Mr. de Moustier de l'objet de notre conversation, et que ce dernier pourrait peut-être y trouver un motif pour m'entretenir à ce sujet, mais qu'il était persuadé d'avance, que le langage de Mr. de Moustier serait la confirmation des assurances qu'il venait de me faire, que rien dans l'état des choses n'autorisait les craintes d'un conflit.

J'ai rapporté presque littéralement cet entretien. S'il m'était permis d'énoncer mon opinion au sujet de l'incident Gramont,[2] je crois ne pas me tromper en affirmant que ce dernier, en conformité de l'usage pratiqué par l'Empereur d'agir *sans le concours* de ses Ministres, aura entamé cette conversation avec Mr. de Beust, *à l'insu* de Mr. de Moustier. L'Empereur, en préoccupation des éventualités, aura chargé Mr. de Gramont de sonder le terrain à Vienne et de préparer les voies.

Il est certain que tout récemment encore une commande extraordinaire de médicaments pour l'armée vient de s'effectuer, ces médicaments ne peuvent durer au delà d'une année. Beaucoup de personnes cependant persistent à croire que l'Empereur hésitera d'entreprendre une guerre, aussi longtemps, que le concours d'alliés fera défaut. Mais on ne met pas en doute ici, que si la guerre devait se faire, ce serait avec la rapidité de l'éclair «sicut fur in nocte».

593.

Graf Goltz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

Paris, den 29. April 1868

Eurer Exzellenz habe ich durch mein Telegramm Nr. 22 über den Besuch, welchen ich am 25. abends zu ziemlich später Stunde vom Grafen St. Vallier erhielt, summarisch Anzeige zu erstatten die Ehre gehabt.[3] Ich erlaube mir die letztere in nachstehendem zu ergänzen:

Der Bericht des Herrn Benedetti vom 23., welchen mir der Kabinettschef zeigte und vorlas, war offenbar das unveränderte Aktenexemplar des

[1] Vgl. S. 579 Anm.

[2] Vgl. Nr. 580.

[3] Telegramm des Grafen Goltz, 26. April 1868, 1[30] nachm. (A. A. Berlin.)

Déchiffré. Derselbe machte mich auf den Marginalvermerk «copie pour l'Empereur« — eine Mitteilung, welche nur ganz ausnahmsweise erfolgt — besonders aufmerksam. Die Antwort war am Rande im Konzept aufgesetzt. In dem Bericht, welcher sehr konziliant war und der Haltung der Königlichen Regierung und der preußischen Presse volle Gerechtigkeit widerfahren ließ, waren Einzelheiten, welche Herr v. Thile seiner Bemerkung über die uns zugegangenen kriegerischen Nachrichten hinzugefügt hatte, unter anderen die massenhafte Anfertigung von Bandagen für die französische Armee, angeführt. Graf St. Vallier sagte mir, daß der Marquis de Moustier, über diese Meldung bestürzt, keinen Augenblick habe zögern wollen, mir von derselben und seiner Antwort Mitteilung zu machen, und daß derselbe hoffe, wie ich auch meinerseits Eurer Exzellenz das völlig Unbegründete der fraglichen Gerüchte versichern werde.

Ich habe erwidert, es wundere mich, daß Herr Benedetti erst durch die Äußerungen des Herrn v. Thile auf die Nachrichten aufmerksam geworden sei, welche seit 14 Tagen in der europäischen Presse zirkulierten, allmählich bei mehreren Kabinetten Beachtung fänden, die größte Beunruhigung in den kommerziellen und industriellen Kreisen hervorbrächten, auf alle Geschäfte den verderblichsten Einfluß ausübten und daher notwendigerweise von verschiedenen Seiten auch zur Kenntnis der Königlichen Regierung hätten gelangen müssen. Man gehe jetzt soweit, ziemlich allgemein den Monat Juli oder spätestens den Monat August als den Termin zu bezeichnen, an welchem Frankreich uns mit Krieg überziehen wolle. Eure Exzellenz teilten diese Besorgnisse so wenig als ich, wie dies schon der jüngste Beschluß einer Reduktion des Friedensfußes beweise,[1] bei deren Einleitung und Motivierung alles, was einer Pression behufs Herbeiführung einer ähnlichen Maßregel in der französischen Armee ähnlich sehen könnte, in taktvollster Weise vermieden worden sei. In der Tat erscheine es als eine Unmöglichkeit, daß ein Krieg beschlossen worden sei, während bis jetzt noch nicht einmal eine diplomatische Differenz vorliege. Überdies seien wir aber auch von den friedlichen Absichten und der Loyalität des Kaisers und Seines Ministers der auswärtigen Angelegenheiten überzeugt. Gleichwohl lasse sich nicht verkennen, daß die erwähnten Besorgnisse nicht jeden Bodens entbehrten. In dem Umfange der französischen Armee-Organisation und der durch schwere finanzielle Opfer erkauften Schlagfertigkeit des Heeres, welche dadurch erzielt werde, liege schon an und für sich eine ernste Gefahr. Außerdem aber sei die fieberhafte Eile, mit welcher dieselbe betrieben würde, sowie die Natur einzelner Maßregeln, welche sich nur durch die Erwartung eines Krieges erklären ließen und daher wirkliche Kriegsrüstungen darstellten, geeignet, zu beunruhigen. Hierzu komme die Sprache des Marschalls Niel. Die Äußerungen desselben in der Budgetkommission und anderweitig zirkulierten in der ganzen Stadt und würden von hier aus im Wege der Presse durch ganz Europa verbreitet. Von einem Manne in seiner Stellung und in seinen Jahren sei eine solche Haltung nicht ohne Bedeutung. Ähnliche Tendenzen schreibe man dem Marineminister,

[1] Vgl. Nr. 591.

dem Handelsminister, dem Minister des Innern zu. Die mir vom Marquis de Moustier selbst auseinandergesetzten, noch immer nicht gänzlich überwundenen Schwierigkeiten, welchen derselbe bei der Ausführung der mir gegebenen Versprechungen wegen der Hannoverschen Legion begegne, bewiesen, daß zwei verschiedene Strömungen, eine friedliche und eine kriegerische, innerhalb der Regierungssphäre sich gegenseitig bekämpften und daß die erstere nur mit Mühe und nicht immer vollständig den Sieg über die letztere behaupte. Ein geringfügiger Anlaß könnte das entgegengesetzte Resultat herbeiführen. Eine solche Lage sei in hohem Grade bedenklich. Hierzu kämen noch zahlreiche andere Symptome. Das »Journal de Genève« veröffentlichte einen Bericht der Regierung von Basel-Stadt, wonach laut einer Erklärung des Hauptmanns v. Hartwig die französische Regierung der Hannoverschen Legion das Asyl in Frankreich angeboten habe. General Ducrot, dessen agitatorische Tätigkeit im Elsaß bekannt und dessen angeblich vom Kaiser verfügte Versetzung nach Bourges mir vor einigen Wochen als ein Beweis der friedlichen Tendenzen Seiner Majestät bezeichnet worden sei, habe in Begleitung von acht Generalstabsoffizieren eine Rekognoszierung im Großherzogtum Baden ausgeführt.[1] Der dänische Kriegsminister habe eine rätselhafte Reise nach Paris unternommen, für welche ich die günstigste Auslegung in der Erzählung fände, daß Marschall Niel ihn habe kommen lassen, um einen Druck auf die Budgetkommission auszuüben.[2] Diesem oder jenem deutschen Fürsten, welcher in Salzburg gewesen, solle dort der Kaiser

[1] Über diese Art der Tätigkeit des Generals Ducrot unterrichten seine Memoiren in eingehender Weise. Die Reise im April führte den General, der sich unterwegs als »Ducrot, particulier de Paris« bezeichnete, nach Darmstadt, Mainz und in die Pfalz. Nach seinen Aufzeichnungen hat der Großherzog von Hessen, den er im Auftrage Napoleons in geheimer Weise, ohne Wissen Dalwigks, von einer Hofcharge unauffällig eingeführt, aufsuchte, sich ihm über seine Hoffnungen und Sorgen in einer Weise ausgesprochen, die selbst seinen Minister v. Dalwigk überbietet. Danach soll dieser deutsche Fürst, der sich der Treue »seiner« Hessen rühmte, gesagt haben: « Ainsi je vous donnerais volontiers ma rive gauche du Rhin qui vous fait si grande envie. Vous me trouverez bien quelque compensation du côté du grand-duché de Bade par exemple. De ce côté, j'accepterais sans scrupule, car, ne vous y trompez pas, ils sont aussi Prussiens que les Poméraniens et les Brandebourgeois; non pas précisément ce qu'on appelle le peuple, qui, pas plus que nos Hessois, ne veut devenir prussien; mais le grand-duc et tout son entourage, ce sont, je le répète, de vrais Prussiens ... Qu'il (Napoléon) fasse en sorte, le jour où il voudra commencer la guerre, de pouvoir passer immédiatement sur la rive droite du Rhin et de prendre résolument l'offensive, le plus léger succès déterminera tous les États du Sud de l'Allemagne à marcher avec vous ... Ah, vous voulez voir vos Mayençais, vous avez raison, ils vous sont restés attachés et leur sympathie pour la France s'accentue encore plus depuis qu'ils sont menacés de devenir Prussiens. Étudiez bien le terrain, l'état-major prussien en ne se fait pas faute d'étudier le vôtre. (Mémoires du général Ducrot 2, 286 ff.)

Selbst wenn man von diesem unverantwortlichen Gerede einiges auf die Stilisierung des Franzosen schiebt, der dergleichen Dinge hören wollte, so bleibt genug übrig, um die Gesinnung, die dahintersteckt, ebenso zu richten, wie den politischen Willen, der diesen Ausdruck findet. Es ist leider nicht zu leugnen, daß sich die Illusionen der Franzosen, sie würden bei einem Angriff auf ein uneiniges Deutschland stoßen, sich an diesen und ähnlichen landesverräterischen Reden genährt haben. Diejenigen, die sie führten, tragen daher eine Schuld, die über die momentane Wirkung ihrer Worte weit hinausreicht.

[2] Vgl. Nr. 580, S. 558, Anm. 1.

Napoleon spöttische Bemerkungen über seine Unterordnung unter Preußen gemacht haben. Dieser oder jener süddeutsche Diplomat erzähle, daß Herr Benedetti ihn aus Anlaß des Zusammentritts des Zollparlaments gefragt habe, ob nunmehr sein Souverän dem Könige von Preußen den Eid leisten werde. Dieser oder jener österreichische Gesandte versichere, daß Europa den Frieden ausschließlich dem Wiener Kabinett verdanke, welches den wiederholten Aufforderungen Frankreichs, sich mit ihm zum Kriege gegen Preußen zu verbünden, beharrlich widerstehe.[1] Europa leide (wie dies Graf St. Vallier selbst einräumte) noch immer an den Nachwehen der Salzburger Reise, und jetzt spreche man von einer abermaligen Zusammenkunft der beiden Kaiser. Dieselbe würde abermals Millionen des Nationalwohlstandes der verschiedenen Länder zerstören, ohne daß daraus irgend jemand politischen Nutzen zöge. Ich bestritt schließlich die Ansicht des Grafen St. Vallier, daß die Aufreizungen gegen Preußen von der Opposition herrührten. Vielmehr schrieb ich dieselben einerseits dem militärischen Element, welches in dieser Richtung vom Marschall Niel ermutigt werde, andererseits einer Anzahl von anrüchigen Persönlichkeiten vom Schlage Granier de Cassagnacs zu. Ich erinnerte an die im vorigen Jahre dem Kaiser gegenüber ausgeübte Täuschung, infolge deren er befürchtet habe, daß der König von der hiesigen Bevölkerung schlecht aufgenommen werden würde. Gerade das Gegenteil sei eingetreten, wie ich dies mit Bestimmtheit vorausgesehen hätte. Das Volk sei nicht mesquin und wisse die großen Eigenschaften fremder Souveräne und Nationen zu würdigen. Diese Haltung der Bevölkerung sei um so bezeichnender, als der Einfluß des Ministeriums des Innern stets im entgegengesetzten Sinne ausgeübt worden sei. Man brauche nur einen Blick in die offiziösen Departementalblätter zu werfen, um sich hiervon zu überzeugen. Diese Tendenz müsse in dem genannten Ministerium eine traditionelle sein; denn sie sei während der Amtsverwaltung des Marquis de La Valette, welcher mir stets versichert habe, ein warmer Anhänger der preußischen Allianz zu sein, ebensosehr wahrnehmbar gewesen als unter seinen Vorgängern und seinem Nachfolger.

Graf St. Vallier wußte auf meine in obigem zusammengestellten Bemerkungen wenig zu erwidern und erkannte dieselben vielmehr zum Teil als richtig an. Er sagte mir zwar, daß nach der Versicherung des Staatsministers Rouher die in allen Zeitungen enthaltene Erzählung von einer Diskussion, welche zwischen diesem und dem Kriegsminister im Schoße der Budgetkommission stattgefunden haben solle, vollständig erfunden sei.[2] Er gab aber

[1] Prinz Reuß hatte am 15. April aus Petersburg berichtet, Graf Revertera (der österreichische Geschäftsträger) habe ihm gesagt, »daß wenn Österreich den Krieg gewollt hätte, so hätten sich ihm dazu schon Gelegenheiten dargeboten, und er könne mir versichern, daß, wenn Frankreich bis jetzt noch keinen Krieg mit Preußen angefangen habe, so läge dies großenteils daran, daß Österreich auf das Entschiedenste zu wiederholten Malen erklärt habe, es wolle sich an keinem Kriege beteiligen und seine Neutralität bewahren, so lange als es nicht selbst in Mitleidenschaft gezogen werde. Diese entschiedene Haltung des Kaiserlichen Kabinetts habe einen größeren Einfluß auf die Politik Frankreichs ausgeübt, als man ahne.« (A. A. Berlin.)

[2] Vgl. Nr. 587.

zu, daß Marschall Niel eine aufreizende kriegerische Sprache führe. Derselbe sei aus dem Süden, ein Gascon, und diese Leute könnten die Fanfaronaden nicht unterlassen. Auch die von mir dem Marineminister zugeschriebenen Tendenzen bestritt er nicht geradezu. Dem Handelsminister sprach er jeden politischen Einfluß ab. Die Behauptung des Hauptmanns v. Hartwig über ein von Frankreich der Legion gemachtes Anerbieten erklärte er für unwahr; dem Übertritt seien keinerlei Verhandlungen vorhergegangen. Die Rekognoszierung des Generals Ducrot, falls solche wirklich stattgefunden, erkannte er als sehr unpassend an.[1] Über den Zweck der Reise des dänischen Kriegsministers wußte er nichts zu sagen; er behauptete aber, daß weder der Kaiser noch der Marquis de Moustier, noch selbst der Marschall Niel denselben empfangen hätten. In letzterer Beziehung habe ich ihm auf Grund der Äußerungen des dänischen Gesandten in Berlin versichert, daß er sich im Irrtum befinden müsse. Was den beabsichtigten österreichischen Besuch anbetrifft, so bemerke er, daß derselbe neuerdings zweifelhaft geworden sei. Ich erwiderte, daß mir dies bekannt sei, daß ihn aber die Blätter nach wie vor verkündigten, ohne ein Dementi zu erhalten, während vor einigen Wochen das von einem fremden Blatt gemeldete Gerücht, daß der Kaiser Napoleon einen Gegenbesuch in Berlin und St. Petersburg auszuführen beabsichtige, mit einem auffallenden Empressement sofort vom »Constitutionnel« als unwahr bezeichnet worden sei.

Gestern abend speiste der Marquis de Moustier bei mir. Schon während des Diners sprach er mir seine große Befriedigung über die von Seiner Majestät dem Könige bei der Eröffnung des Zollparlaments gehaltene Thronrede aus. Nach Tische dankte er mir mit Wärme für die Mitteilungen, welche ich dem Grafen St. Vallier gemacht und die er bei dem Kaiser verwertet hätte. Er gestand also den im Schoße der Regierung vorhandenen Gegensatz ein. Er bemerkte, der Kaiser habe ihm auf die Mitteilung von der Rekognoszierung des Generals Ducrot erwidert, der Marschall Niel habe es ihm gegenüber für sehr nützlich und notwendig erklärt, daß die im Osten stehenden Generale an den Krieg glaubten; denn sonst würden sie nicht den nötigen Eifer haben. Marquis de Moustier erkannte die große Gefahr eines solchen Systems an. Er schenkte der ihm von mir mitgeteilten schlagenden Bemerkung Eurer Exzellenz an Herrn Benedetti, daß der Marschall Niel auf je 10 Millionen, welche er durch die parlamentarische Ausbeutung der Kriegsbesorgnisse etwa

[1] Daß die Rekognoszierung des Generals Ducrot keineswegs allein stand, sondern nur Teil eines ausgedehnten Systems war, geht aus einem Brief des Generals Changarnier an A. Thiers am 5. Juli 1868 hervor: « Si l'habile ministre que la France est très heureuse d'avoir en ce moment, a de la prudence, il ne manque pas non plus de vigilance. Depuis un certain temps, vingt-quatre officiers français sont en Allemagne, étudiant les routes, les terrains militaires, les places, les effectifs et les mouvements de troupes, prêts à nous avertir de toutes les modifications de nature inquiétante. Ces précautions ne sont pas superflues. Le parti qui veut nous faire la guerre sans la déclarer, et nous gagner de vitesse en rassemblant tout d'un coup toutes ses réserves, s'agite en ce moment et a fait des progrès dans les conseils du roi Guillaume. » (D. Halévy, Le Courrier de M. Thiers, 1921, S. 392.)

seinem Budget einbrächte, der Industrie 50 Millionen entzöge, den wärmsten Beifall. Eine Anzeige des Botschafters über diese Unterredung mit Eurer Exzellenz schien er noch nicht erhalten zu haben, obgleich er sich schon an demselben Morgen dem Baron Budberg gegenüber sehr anerkennend über die Haltung Eurer Exzellenz geäußert hatte. Infolge meiner Mitteilung, daß die mir von ihm in betreff der Hannoveraner erteilten Zusagen an Ort und Stelle noch immer unerfüllt blieben, bat er mich dringend, ihm alle darauf bezüglichen Tatsachen mitzuteilen, was ich bei unserer nächsten Zusammenkunft nach Maßgabe des Berichts des Herrn v. Zernicki mittels einer schriftlichen vertraulichen Notiz tun werde. Von meinen sonstigen dem Grafen St. Vallier gemachten Bemerkungen hob er nur die auf den österreichischen Besuch bezüglichen hervor. Er versicherte in dieser Beziehung, daß er vom Herzoge von Gramont nie die leiseste Andeutung von der Absicht, diesen Besuch auszuführen, erhalten habe. Wenn gleichwohl die hierauf bezüglichen Zeitungsnachrichten nicht wie diejenige von einer Reise des Kaisers Napoleon nach Berlin und St. Petersburg in den ministeriellen französischen Blättern berichtigt worden seien, so habe dies abweichende Verfahren darin seinen Grund, daß es sich in diesem Falle um einen angeblichen Entschluß des Kaisers Napoleon, in jenem dagegen um denjenigen eines fremden Souveräns, für welchen man keine Erklärungen abzugeben berufen sei und dem man nicht würde verwehren können, nach Paris zu reisen, gehandelt habe.

Ich warf im Laufe des Gesprächs hin, daß man auch von der Erneuerung der September-Konvention und anderen Abmachungen zwischen Frankreich und Italien spreche. Der Minister versicherte mit anscheinender Unbefangenheit, daß beide Regierungen zwar über den Fortbestand der September-Konvention einig wären, darüber aber nicht einmal etwas Schriftliches aufgesetzt sei und sonst keinerlei Vereinbarungen zwischen ihnen beständen. Er hob zugleich die Schwierigkeiten hervor, welchen er in Florenz hinsichtlich der Verzinsung des übernommenen Teils der päpstlichen Schuld noch begegne, obgleich das Gutachten der Kronsyndici, welches die Verpflichtung zur Entrichtung dieser Zinsen anerkenne, es dem Parlament erleichtern sollte, seinen früheren Beschluß zu modifizieren. Ist diese Angabe des Marquis de Moustier richtig, so muß ich allerdings annehmen, daß keine neue Übereinkunft zwischen beiden Mächten abgeschlossen worden ist, indem der erwähnte Punkt ohne Zweifel in dieselbe aufgenommen worden sein würde.

Anlangend die Beziehungen zu Österreich, bemerkte der Minister, daß Frankreich mit dieser Macht gemeinsame Interessen habe, von denen er diejenigen im Orient speziell erwähnte, daß aber dieses Verhältnis keinerlei Besorgnisse einflößen könne. Letzteres erkannte ich an, indem ich wiederholt hervorhob, daß die österreichische Regierung, selbst wenn sie die Neigung dazu haben sollte, außerstande sein würde, im Bunde mit Frankreich gegen Deutschland Krieg zu führen, weil ihre Bevölkerungen sich dazu nicht verstehen würden.

Ich schließe an die vorstehenden Erklärungen die Auffassung der hiesigen englischen Diplomatie.

Lord Lyons macht mir gegenüber kein Hehl daraus, daß ihm die Lage ernste Besorgnisse einflößt. Er glaubt, daß Marquis de Moustier den Frieden will, der Marschall Niel aber mit Bewußtsein auf den Krieg hinarbeitet. Er fragte mich nach meiner Ansicht über die letzten Absichten des Kaisers. Ich erwiderte ihm, daß die Neigungen des Kaisers entschieden zugunsten des Friedens seien, wie dies schon wegen seines Alters, seines Gesundheitszustandes, der politischen Isolierung Frankreichs und der großen Gefahr, welche ein unglücklicher Krieg für seinen Thron und seine Dynastie herbeiführen müßte, nicht anders sein könne. Diese naturgemäße Richtung werde aber durch das fortdauernd in ihm nagende Gefühl bekämpft, daß unter seiner Regierung die relative Machtstellung Frankreichs zugunsten Preußens geschwächt worden sei. Die zur Kriegspartei gehörigen Personen in seinen Umgebungen und unter seinen Ministern dürften dieses Gefühl bei jeder sich darbietenden Gelegenheit auszubeuten und die persönliche Eitelkeit, von der er keineswegs frei sei, durch die Vorstellung, daß er von Preußen überlistet und zum Fußschemel für die Größe dieser Macht benutzt worden sei, aufzustacheln suchen. Sie dürften durch die Herabsetzung Frankreichs auf den zweiten Rang die Zukunft der Dynastie für bedroht, ein geschwächtes Frankreich mit dem Namen Bonaparte für unverträglich erklären. Wenn eine solche Stimmung sich bei dem Kaiser befestigte, so würde es nach Vollendung der neuen Organisation und Bewaffnung der französischen Armee nur eines äußeren Anlasses, welcher in unserer an Keimen zu Verwicklungen reichen Zeit leicht herbeizuführen sei, bedürfen, damit jenes Gefühl die Oberhand über die friedlichen Neigungen des Kaisers gewänne, zumal wenn im gegebenen Falle die europäische Konstellation für ihn günstiger wäre, als sie es gegenwärtig ist. Der englische Botschafter trat dieser Auffassung mit dem Bemerken bei, daß es ihm schiene, als ob überhaupt jetzt hier jede Leitung fehle und daher die französische Politik unberechenbar sei.

Da Lord Lyons hier noch sehr neu und daher seine Auffassung keine unbedingt selbständige ist, so habe ich mich überdies bei denjenigen Personen zu unterrichten gesucht, deren Urteil auf das seinige einen wesentlichen Einfluß ausüben dürfte. Zu diesen gehört namentlich, wie mir dies auch die Übereinstimmung seiner Äußerungen mit denjenigen des Botschafters bestätigte, der englische Militärattaché Oberst Claremont.[1] Derselbe sieht die Lage als eine äußerst bedrohliche an, dergestalt, daß nach seiner Ansicht von einem Tage zum anderen die Kaiserliche Politik in eine unmittelbar kriegerische übergehen könnte. Die vom Kriegsminister mit fieberhafter Tätigkeit betriebenen Vorbereitungen hält er zum Teil nicht sowohl für organisatorische Maßregeln, als vielmehr für wirkliche Kriegsrüstungen. Er will überdies gehört haben, daß der Kaiser von Tage zu Tage mehr in Apathie und Gedanken-

[1] Siehe die Berichte des englischen Militärbevollmächtigten vom 31. März und 7. April, Nr. 570, 576. Vgl. Telegramm des Grafen Bernstorff vom 29. April 1868, 11[4] p. m.: »Der englische Militärattaché in Paris berichtet, daß es wieder sehr kriegerisch aussehe und der Kriegsminister und Marineminister alles tun, um es zum Kriege zu treiben, während der Kaiser hin und her schwanke.« (A. A. Berlin.)

losigkeit versinke, subalternen Einflüssen unterliege und daher auch durch Indiskretionen verraten werde. Er fürchtet ferner, daß der Kaiser aufhören möchte, Herr der Situation zu sein. Marschall Niel, sagte er, sei ein wahrer Tartüff. Derselbe habe gekrochen, um seine gegenwärtige Höhe zu erklimmen, jetzt gebärde er sich bereits als eine selbständige Größe, und es könnte der Moment eintreten, wo er dem Kaiser im Namen der Armee das Gesetz diktieren möchte. Viele Generäle seien von dem vom Marschall Niel sorgfältig genährten chauvinistischen Geiste beseelt und hielten die neuorganisierte und mit den neuen Waffen versehene französische Armee für unbesiegbar. Der Marsch auf Berlin erscheine ihnen als ein Kinderspiel. Vor allem zeichne sich in dieser Beziehung der in Straßburg kommandierende General Ducrot aus, dessen Chauvinismus an Wahnsinn grenze. Alle Manövers, welche derselbe von den Truppen ausführen lasse, hätten den Charakter von Provokationen gegen das Nachbarland. Der Marineminister arbeite Hand in Hand mit dem Kriegsminister auf den Krieg hin. Trotz alledem glaubt selbst Oberst Claremont, daß der Kaiser den Frieden zu erhalten wünsche. Er motiviert diese Überzeugung durch Erwägungen militärischer Natur, hauptsächlich durch die, daß der Kaiser den Oberbefehl würde übernehmen müssen, hierzu aber schon physisch außerstande sei.

Ich muß dahingestellt sein lassen, ob nicht die Auffassung des englischen Militärattachés eine allzu pessimistische, zum Teil durch orleanistische Mitteilungen gefärbte ist.

Die meinige haben Eure Exzellenz im wesentlichen aus demjenigen entnommen, was ich meinem englischen Kollegen gesagt habe. Ich erlaube mir heute nur noch hinzuzufügen, daß es hier selbst in einflußreichen Kreisen gewisse anrüchige Persönlichkeiten gibt, welche mit dem Kaiserreich stehen und fallen würden. Wenn diesen ihr Scharfblick sagen sollte, daß dasselbe nur durch einen siegreichen Krieg zu retten sei, so würden sie ihren ganzen Einfluß zugunsten einer kriegerischen Politik geltend machen, welche ihnen die Gelegenheit gewähren könnte, sich wirkliche Verdienste um Frankreich zu erwerben, vermöge deren ihre Existenz selbst von einer Katastrophe der Dynastie unberührt bleiben könnte. Ich habe hierbei nicht bloß Leute von der Kategorie Granier de Cassagnacs, vielmehr militärische Notabilitäten im Auge, welche sich sagen könnten, daß ein Marschall von Frankreich inamovibel ist.

Um das Gesamtbild meiner Anschauungen zu vervollständigen, fehlt mir ein wesentlicher Faktor. Seit mehreren Wochen habe ich mit dem Kaiser überhaupt keine, seit mehreren Monaten keine politische Konversation gehabt. Am Sonnabend werde ich die Ehre haben, in den Tuilerien zu speisen. Vielleicht bietet sich mir dabei die Gelegenheit zu Wahrnehmungen, welche meine bisherigen Eindrücke bestätigen, berichtigen oder vervollständigen können.[1]

[1] Der letzte Bericht des Grafen Goltz († 24. Juni 1869) in dieser Veröffentlichung.

594.

Bismarck an Graf Goltz

Telegramm, Konzept. A. A. Berlin

Berlin, den 1. Mai 1868, 6^{15} abends

Seine Majestät der König wünscht, daß Sie dem Kaiser gesprächsweise sagen, des KönigsVertrauen auf die friedlichen Intentionen des Kaisers sei unabhängig von den Fluktuationen der öffentlichen Meinung und der Masse, und sei unerschüttert; daß Sie aber über die Leiden klagen, welche Mangel an Vertrauen über Industrie verhänge, und Hoffnung äußern, daß der Kaiser wirksame Mittel zur Hebung des allgemeinen Glaubens an Frieden finden würde.[1]

595.

Freiherr v. Schweitzer an Herrn v. Freydorf

Eigenhändig. G. L. Arch. Karlsruhe

Paris, le 1 mai 1868

... En ce qui concerne l'Allemagne, l'ouverture du Parlement douanier a éveillé à un assez haut degré l'attention; bien que le Comte de Goltz ait donné à ce sujet l'assurance que le Parlement ne sortirait pas de ses attributions toutes spéciales, il est curieux toutefois de constater le soin minutieux que les feuilles françaises mettent à interpréter chaque mot, ayant trait au développement ou caractère de la nouvelle institution. C'est ainsi que dans une réunion de notabilités politiques on s'est mis à commenter, à propos du discours d'ouverture prononcé par le Roi de Prusse, le sens du mot »*einigen*«,[2] les uns lui prêtant un sens d'unification de l'Allemagne, d'autres le restreignant à celui d'un accord à établir entre les deux groupes. Le discours du Roi a d'ailleurs fait une bonne impression, la plupart des journaux rendant justice à sa modération. On a

[1] Antwort auf die Depesche des Grafen Goltz vom 30. April, 8^{15} p. m.: »Neue kriegerische Symptome sind nicht hervorgetreten ... Rouher soll sich der Fortdauer der Friedenspolitik versichert halten. Thronrede Seiner Majestät des Königs hat sehr befriedigt ... Ich speise am Sonnabend bei dem Kaiser und bitte eventuell um telegraphische Weisung wegen etwaiger Äußerungen.« (A. A. Berlin.) Die Antwort Bismarcks gleich nach dem Zusammentritt des Zollparlaments (am 27. April) beweist, daß er gegenüber den kriegerischen Stimmungen und Gerüchten in Paris kühles Blut bewahrte und sich seiner Verantwortlichkeit bewußt blieb. Vgl. auch sein Gespräch mit dem Fürsten Hohenlohe am Abend des 27. April: »Was den Krieg mit Frankreich anbetreffe, so sei es ebenso unmöglich, darüber etwas Sicheres zu sagen, als über das Wetter, welches im Juli sein werde. Doch glaube er nicht an den Krieg, da Frankreich sich zweimal besinnen werde, ehe es mit Deutschland anbinde. Der französische Kriegsplan bestehe darin, in Süddeutschland mit 50000 Mann einzufallen und diese Staaten zur Neutralität zu zwingen usw.« (Denkwürdigkeiten des Fürsten Hohenlohe 1, 306.)

[2] Bezieht sich anscheinend auf die Worte der Thronrede vom 27. April: »Wenn heute Vertreter der ganzen Nation sich zur Beratung der gemeinsamen wirtschaftlichen Interessen Deutschlands vereinigen.« Das Wort »einigen« kommt in der Thronrede nicht vor.

remarqué que Sa Majesté n'y avait pas mentionné la question de naturalisation,[1] qui semblerait devoir être ici un moyen d'étendre indûment la compétence du Parlement douanier, si la solution de cette question lui était attribuée. On dénaturerait, ajoute-t-on, de la sorte sa mission, en plaçant le Parlement sur le domaine de la politique, et l'on porterait atteinte à la souveraineté des États du Sud, lesquels, s'ils voulaient maintenir leurs prérogatives et la situation qui leur a été facile par les traités, ne pourraient adhérer à la loi impliquant la libre élection du domicile pour leurs sujets qu'en vertu d'un traité librement débattu.

596.

Kaiser Franz Joseph an Kaiser Napoleon III.

Konzept.[2] H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le ...[3] mai 1868

Monsieur mon frère,

Je suis très reconnaissant des preuves d'intérêt que Votre Majesté et l'Impératrice ont bien voulu nous donner à l'occasion de la naissance de ma fille.[4] L'Impératrice joint ses remerciements aux miens et nous sommes vivement touchés de ces nouveaux témoignages d'amitié.

Je ne puis que m'associer au désir exprimé par Votre Majesté dans sa dernière lettre de voir nos liens se resserrer de plus en plus par la conformité de vues et d'intérêts. Il est naturel que les affaires d'Allemagne occupent une place importante dans les préoccupations de Votre Majesté. L'attitude de réserve attentive que nous observons de commun accord m'a toujours paru la plus adaptée aux besoins de la situation actuelle. Votre Majesté semble apprécier assez favorablement les résultats dus à cette ligne de conduite. C'est pour moi un motif de plus d'y persévérer et je me félicite particulièrement de l'accord qui règne entre nous sur ce point.

Je prie Votre Majesté de présenter mes hommages empressés à l'Impératrice et je réitère ici, en même temps, l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté

le bon frère.

[1] Es handelt sich um die Freizügigkeit im Gebiet der deutschen Einzelstaaten. Bayern und Württemberg hatten im März Anträge in Berlin gestellt, das Freizügigkeitsgesetz des Norddeutschen Bundes vom 1. November 1867 im Wege des Vertrages auf Süddeutschland auszudehnen. Zeitweilig scheint in Berlin der Gedanke erwogen worden zu sein, diese Frage der Gesetzgebung des Zollparlaments zuzuschieben und dessen Kompetenz dadurch zu erweitern. Der Gedanke wurde dann jedoch fallen gelassen und die wirtschaftliche Kompetenz des Zollparlaments strenge innegehalten. Vgl. Bericht Wimpffens an Beust vom 1. April 1868. (H. H. u. St. Arch. Wien.)

[2] Von der Hand Beusts.

[3] Verweis auf Depesche nach Paris vom 1. Mai 1868.

[4] Nr. 586.

597.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 6 mai 1868

. . . Le discours tenu par le Prince Hohenlohe à l'occasion de son élection de Vice-Président du Parlement douanier, a fait une excellente impression ici: on se plaît à reconnaître ici que son langage digne et modéré est en parfaite conformité de la situation créée pour le Sud de l'Allemagne . . .

Dans mon dernier entretien avec Mr. de St. Vallier j'ai mentionné les bruits des journaux au sujet de pourparlers entre le Comte Goltz et le Marquis de Moustier, en vue d'un désarmement réciproque. Il me répondit que la question posée dans ces termes n'était fondée en rien, que la Prusse se rendait parfaitement compte de l'inopportunité d'une semblable démarche. Je crois savoir, ajouta Mr. de St. Vallier, que le Comte Goltz à l'occasion des congés militaires accordés en Prusse, a émis l'espoir que, la nouvelle réorganisation militaire ici une fois accomplie, la France pourrait être à même de réduire également son contingent militaire. Le Marquis de Moustier n'a pas hésité d'entrer dans cet ordre d'idées, qui n'engage en rien les armements militaires, nécessités aujourd'hui par la nouvelle organisation, et qui n'a trait qu'à un avenir éloigné . . .

598.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. Privatbrief. H. H. u. St. Arch. Wien

Particulière

Vienne, le 12 mai 1868

La loyauté et la sincérité dont l'Empereur Napoléon Vous a donné des preuves si éclatantes lors de Votre dernière audience, la reconnaissance que notre Auguste Maître en éprouve et dont il Vous a chargé de transmettre les assurances réitérées, les éclaircissements que Vous avez été à même de me fournir dans les entretiens que nous venons d'avoir ici,[1] tout m'invite à user d'une franchise égale et à Vous signaler une occasion où l'appui actif de la France serait hautement apprécié par l'opinion publique. Or, nous avons con-

[1] Der Besuch des Fürsten Metternich in Wien (unter dem äußeren Vorwand der Teilnahme an der Hochzeit seines Bruders) in der ersten Woche des Mai gab zu vielen Gerüchten Anlaß. Der bayerische Gesandte Graf Quadt berichtete an König Ludwig am 12. Mai 1868: « Le fait des rumeurs d'après lesquelles le Prince se trouverait en dissentiment avec Mr. de Beust, est de nature à faire supposer, qu'une entrevue personnelle était devenue nécessaire entre les deux hommes d'État. Les propos échangés entre Mr. de Gramont et Mr. de Beust, par rapport aux éventualités de l'avenir, pourraient bien être l'origine de de ce dissentiment. En effet l'accueil peu encourageant que Mr. de Beust a fait aux ouvertures de Mr. de Gramont à ce sujet n'a pas dû contenter ici. Il est notoire que le Prince Metternich est très ardent pour l'alliance Austro-française. Dans cet état de choses on est amené à supposer que le Prince a jugé nécessaire d'expliquer de vive voix à Mr. de Beust les nécessités qui commandent à la politique de Napoléon de mettre l'Autriche en demeure de s'associer à la France, dans certaines éventualités. » (Geh. St. Arch. München.)

staté avec plaisir combien le patriotisme autrichien s'est révélé dans l'affaire des israélites Roumains. Vous avez été témoin de l'impression profonde et salutaire que le démenti insolent infligé à notre agent à Bukarest vient de produire. La preuve nouvelle de sympathie que nous donnerait l'Empereur Napoléon en s'associant à nous pour obtenir la satisfaction qui nous est due, m'aiderait puissamment à préparer l'opinion publique à voir et à consolider de plus en plus, surtout en Orient, cette entente si heureusement établie et si nécessaire entre les deux Empires.

Quant aux affaires de l'Allemagne, nous continuerons à les surveiller de près, sans en avoir l'air. Cette prudence nous est imposée par les exigences de notre situation intérieure et par le désir de consolider de plus en plus la bonne harmonie existante entre Vienne et Bude. Cette bonne harmonie pourrait être facilement troublée, si nous allions éveiller la jalousie des Hongrois par une politique trop accentuée vis-à-vis de la Prusse, dans un moment surtout, où le bon vouloir que jusqu'ici nous avons rencontré chez le Comte Andrassy et ses collègues, nous est indispensable pour conduire à bonne fin la grave question de la réorganisation de l'armée.

On sait du reste à quoi s'en tenir à Berlin sur notre manière de voir, et l'incertitude dans laquelle nous avons pris soin de laisser le Comte de Bismarck sur le degré d'intimité établie entre nous et le gouvernement français n'a pu qu'être profitable sous tous les rapports.[1]

L'ordre du jour pur et simple qui vient d'enterrer l'adresse du parlement douanier,[2] donne la mesure du terrain que nous avons gagné et des sympathies dont nous sommes assuré non seulement dans le midi, mais dans le nord de l'Allemagne, à un degré que peut-être on n'apprécie pas suffisamment à Paris.

Toujours est-il que c'est en Orient que notre entente avec la France peut se manifester dès à présent sans inconvénient. Plus elle s'y manifestera et plus l'opinion publique en Autriche et en Allemagne s'habituera à compter avec elle et avec les conséquences qui peuvent s'y rattacher dans les éventualités de l'avenir.

599.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 19 mai 1868

... Les partisans de la guerre affirment aujourd'hui avec beaucoup d'aplomb, que les conditions actuelles de l'armée française doivent lui assurer un succès certain, au cas d'une guerre avec la Prusse, que l'armée pourrait même au besoin faire une campagne *en plein hiver*.

Il est certain toutefois que l'opinion publique en France, sauf provocation de la part de Bismarck, est franchement pour le maintien de la paix. On cite

[1] Ursprünglich: « n'a pu qu'augmenter les embarras de sa politique à la fois timide et turbulente. »

[2] Die einfache Tagesordnung wurde in der Sitzung des Zollparlaments am 8. Mai mit 186 gegen 150 Stimmen angenommen.

à l'appui de cette appréciation un fait qui mérite d'être remarqué. Le journal « La Situation », créé ici pour rechauffer le chauvinisme français et travailler les esprits dans le sens de la guerre, a dû cesser, faute d'abonnés. Assurément si cet organe aurait été sympathique aux aspirations du pays, les abonnés ne lui auraient pas fait défaut.

Tout en constatant le courant pacifique de l'opinion publique en ce moment, il n'en est pas moins vrai, que ce serait une erreur que de s'appuyer sur ce fait, pour se livrer à l'optimisme pacifique . . . le passé est là pour servir d'enseignement, combien il serait imprudent de se fier à ces symptômes pacifiques de l'opinion publique en France. Je rappellerais à cet effet l'année 1859, les mêmes symptômes rassurants s'étaient produits, le Comte Walewski avait donné à cette époque les assurances les plus pacifiques au corps diplomatique, tout comme Mr. de Moustier aujourd'hui. Cela n'a pas empêché que dans un tour de main, l'opinion publique s'est laissée entraîner à un enthousiasme fiévreux pour la guerre en Italie. Combien, à plus forte raison, ce brusque revirement est-il possible, en vue des bords du Rhin, dont la conquête est dans les traditions françaises . . .[1]

600.

Herzog von Gramont an Baron Beust

Eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le 27 mai 1868

Son Altesse Impériale le Prince Napoléon quittera Paris à la fin de ce mois pour entreprendre un voyage dans le midi de l'Allemagne, et il arrivera à Vienne vers le 6 ou le 7 juin. Je m'empresserai d'ailleurs de Vous faire connaître le jour et l'heure dès qu'ils seront définitivement arrêtés. L'intention du Prince est de garder l'incognito le plus absolu, de descendre partout à l'hotel et de n'accepter nulle part d'officier attaché à sa personne conformément à la règle qu'il a suivie pendant son voyage dans les États du Nord de l'Allemagne. Son Altesse Impériale demandera à être reçue par Sa Majesté l'Empereur d'Autriche dans celle de ses résidences qu'habitera Sa Majesté et sans vouloir lui causer aucun dérangement.

Telles sont, mon cher Baron, les informations que je viens de recevoir et que je m'empresse de Vous transmettre, profitant de cette occasion pour Vous renouveler les assurances de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.[2]

[1] Weitere Belege für das Umschlagen der Stimmung nach der Seite des Friedens in dem Berichte des Grafen Quadt vom 27. Mai 1868: « Le discours du Roi de Prusse, pour la clôture du Parlement douanier, est commenté favorablement par les journaux officieux, en faisant ressortir le cachet de modération, qui caractérise le langage du Roi. Cette appréciation est une nouvelle preuve du courant pacifique qui domine en ce moment. Le retour du Prince Metternich, remportant ses impressions d'apaisement de Vienne, aura sans doute renforcé ces bonnes dispositions, qui se résument dans le mot ‚faire bonne mine à mauvais jeu.' » (Geh. St. Arch. München.)

[2] Ein Bericht Metternichs vom 4. Juni 1867 teilt über die zweite Erkundungsreise des Prinzen mit: « Mr. de Moustier a été chargé par l'Empereur de transmettre une

601.

Fürst Metternich an Baron Beust

Ausfertigung. H. H. u. St. Arch. Wien

Confidentiel

Paris, le 30 mai 1868

L'Empereur m'a parlé de la situation en termes fort satisfaits. Il attribue la tournure pacifique qu'ont prise les événements à l'attitude combinée et prudente de l'Autriche et de la France. Les bons résultats lui en paraissent de plus en plus évidents et il rend aujourd'hui pleine et entière justice à la direction politique que Vous avez inaugurée. S'il exprime encore quelques craintes sur l'influence *prussophile* des Hongrois qui selon lui ne veulent pas admettre que nous nous occupions des affaires d'Allemagne, il espère et voit en effet que Vous ne Vous laissez pas arrêter par ces considérations égoïstes.

L'Empereur paraît toujours fort préoccupé de savoir si nous avons beaucoup à souffrir d'intrigues et de manœuvres prussiennes en Hongrie et en Bohême, et pense que les autorités impériales les découvrent au fur et à mesure qu'elles se produisent.

Il s'est sincèrement réjoui des détails que j'ai pu lui donner sur la situation en Autriche et tout particulièrement sur le raffermissement journalier de Votre influence.

Sa Majesté s'est plue à caractériser les avantages de Votre position indépendante mieux que je ne saurais le faire et j'ai vu qu'Elle était parfaitement bien renseignée.

En me parlant du voyage du Prince Napoléon l'Empereur m'a dit: « J'aime assez le laisser partir, il rapporte des impressions curieuses, souvent fausses, mais quelquefois très salutaires, et du moins ne me gêne-t-il pas pendant son absence. »

Le Prince Napoléon n'a pas reçu d'instructions et voyage pour son propre compte. L'Empereur m'a dit regretter de ne pas pouvoir compter sur cette intelligence peu commune qui dans certaines occasions pourrait rendre de grands services.

Nous avons beaucoup parlé de fusils, de canons et de forteresses, mais j'ai parfaitement pu me convaincre que l'Empereur était tout-à-fait décidé à maintenir la paix le plus longtemps possible, se rendant très bien compte des avantages qu'elle offre, soit en nous permettant de nous relever de plus en plus, soit en diminuant le sentiment de méfiance que les Allemands professent envers Lui.

Je ne puis cependant Vous cacher que depuis quelques jours il y a une reprise de tension entre la France et la Prusse. Les journaux officieux recommencent à s'injurier et le Comte de Goltz me semble un peu moins confiant.

dépêche circulaire aux Envoyés de France auprès des Cours que le Prince Napoléon a l'intention de visiter, afin de les mettre en mesure de conserver à cette excursion du cousin de Sa Majesté son caractère privé et personnel. S. A. I. voyage ‚de proprio motu', sans instruction aucune et sans, par conséquent, que les idées qu'Elle pourra émettre puissent en rien engager la politique de l'Empereur. » (H. H. u. St. Arch. Wien.)

Ce n'est là heureusement qu'une affaire de presse et il faut bien avouer que c'est du côté de Berlin que la guerre des journaux a recommencé.

Je remarque que dans ces moments-là, le parti hanovrien se remue beaucoup et trouve un peu plus d'encouragement officieux auprès du Gouvernement. C'est Mr. Drouyn de Lhuys qui se charge de relever et d'entretenir les espérances des Medings et consorts et qui depuis quelque temps s'agite en leur faveur et leur sert d'intermédiaire auprès de l'Empereur.

Mr. Rouher est plus en *situation* que jamais, — si je ne me trompe — il a fait quelques concessions au parti belliqueux qui l'ont rapproché de l'Impératrice et du Ministre de la Guerre. Je crois savoir cependant qu'il use de son influence pour calmer les ardeurs par trop fiévreuses, et qu'il s'est entièrement placé sur le terrain de l'Empereur qui ne veut pas laisser passer de nouvelles humiliations sur la France sans risquer une partie décisive et bien préparée, mais qui ne tirera l'épée qu'au dernier moment et lorsqu'il ne serait plus possible de reculer sans déchoir. — — —

602.

Graf Quadt an König Ludwig II.

Ausfertigung, eigenhändig. Geh. St. Arch. München

Paris, le 30 mai 1868

J'ai l'honneur d'appeler l'attention de Votre Majesté sur un rapport du Maréchal Niel à l'Empereur publié par le «Moniteur Universel» du 27 courant, rapport qui établit la supériorité et les merveilles du chassepot.

Cet exposé, bien qu'il ne fait que constater les préparatifs, dont le Gouvernement Impérial ne cesse d'affirmer les nécessités, en regard de la nouvelle Prusse de 1866, ne laisse pas cependant d'impressionner vivement les partisans de la paix. On est forcément amené à faire la part d'une logique de situation, qui doit aboutir à la guerre tôt ou tard. Ainsi que je l'ai mentionné à plusieurs reprises, c'est après la clôture de la session législative (vers l'automne) que les chances du parti de la guerre augmenteront; l'Empereur Napoléon ayant les coudées plus franches, pourrait bien être entraîné du jour au lendemain à réparer par une campagne les revers de sa politique, si peu compatibles avec les conditions du Gouvernement Impérial. Il est certain, qu'entouré de tous les avantages matériels et du mirage d'un succès infaillible, les chances de cette tentation doivent être aujourd'hui plus considérables . . .

Dans cet état de choses, il faut qu'un grand coup soit frappé pour sortir de l'impasse dans laquelle on se trouve ici. L'Empereur Napoléon, il est vrai, est indécis et peu disposé à son âge de risquer l'aventure d'une guerre. Quoiqu'il en soit, il est des nécessités de situation, auxquelles il est difficile de se soustraire. A ce point de vue il me semble que la guerre est fatalement inévitable.[1]

[1] In diesen Tagen erschien in Paris eine Broschüre «*La paix par la guerre*», über welche die »Times« am 30. Mai bemerkte: »Bei einer gewissen Klasse französischer Politiker sei alle Logik verloren: ‚Es gibt nur ein Frankreich, und es will kein Deutschland neben sich haben. Nicht als wenn Deutschland nicht ein freies und einiges Land sein dürfte, aber es darf nur soviel Einheit und Freiheit besitzen, als es seinem weisen

603.

Aufzeichnung der Königin Augusta von Preußen

Kopie. A. A. Berlin

Baden, den 2. Juni 1868[1]

Prinz Napoleon besuchte mich gestern um 3 Uhr und blieb wohl dreiviertel Stunden in abwechselndem Gespräch über allerlei, worunter Fragen, Reisebemerkungen, literarische Mitteilungen und lieux communs. Ein solches Gespräch ist um so schwerer zu schildern, wenn man es, wie ich es tat, zu unterhalten sucht, um Politik zu vermeiden. — Der Prinz erkundigte sich angelegentlich nach dem Könige (beim Abschiede beauftragte er mich mit dem Ausdruck de ses hommages bien reconnaissants pour le Roi). Er sprach sich überhaupt mehrfach dankbar über den Empfang in Berlin, und befriedigt von den norddeutschen Eindrücken aus. Er sagte: Le Zollparlament s'est bien passé; ich antwortete, es sei von kurzer Dauer gewesen. Er fragte nach dem Fürsten Hohenlohe und den vornehmsten Bayern; äußerte sich bei dieser Gelegenheit ziemlich geringschätzend über den jungen König und sehr gespannt auf seine bevorstehenden Wahrnehmungen in Süddeutschland. Ich bemerkte, es werde interessant sein, durch dieselben die günstigen Eindrücke Norddeutschlands zu vervollständigen. Er sagte: Oui, certainement, j'aime à voir, j'aime à observer le développement d'une grande nation et à mon avis les intérêts de la paix y gagnent. Ich bemerkte, trotzdem dauerten die Kriegsbesorgnisse fort. Er erwiderte: C'est un grand mal, car ces craintes ont partout de fâcheuses conséquences et personne ne saurait calculer les chances d'une pareille guerre et les désastres qu'elle entraînerait! Il y a du salut de la civilisation. — Ich sagte, um so mehr müsse man das Bestreben derjenigen anerkennen, die das Unglück zu verhindern suchten, und wir hätten gern vernommen, daß Er persönlich zugunsten des Friedens spräche. Er sagte: Certainement, je prêche la paix, du reste je puis Vous assurer que depuis six mois je trouve un changement notable en sa faveur. Le bon sens prend le dessus, et en matière pareille qui gagne du temps, écarte la mauvaise chance. Du reste l'Empereur est pacifique, et le parti qui voudrait Le pousser à la guerre est composé d'éléments trop divers pour pouvoir rester en force à la longue. Ich bemerkte: Mais chez nous en Allemagne on ne provoquera rien qui puisse lui venir en aide, Vous avez dû vous en apercevoir? Er sagte: Assurément, je me suis convaincu avec plaisir des excellentes dispositions pacifiques du Roi et du Comte Bismarck, (welchen letzteren Er später noch einmal lobend erwähnte) et en Allemagne,

Nachbarn gefällt. Gut für Deutschland, daß es in verschiedene Deutschländer zersplittert ist. Hannover mit Westfalen bis an den Rhein ein fetter Bissen für die Welfen, Baden an Württemberg, Sachsen wirft man einen Knochen vor, Frankfurt wird begütigt. Preußen erhält die Elbe mit Magdeburg, ja noch Mecklenburg. Und wie ist dieses Ziel zu erreichen? Einfach durch einen neuen Krieg.« (»Augsb. Allg. Zeitung« vom 2. Juni 1868.)

[1] Am 20. März 1868 hatte der badische Gesandte im Anschluß an die Nachricht über eine künftige Reise des Prinzen Napoleon nach Stuttgart angeregt: « Ne serait-il pas convenable d'offrir à Son Altesse Impériale l'hospitalité éventuelle de notre Cour, pour le cas où Elle entendrait parcourir le Midi de l'Allemagne. » (G. L. Arch. Karlsruhe.)

on ne peut réellement pas désirer la guerre. Ich sagte: Mais si seulement on pouvait apaiser la presse et désapprendre à vos compatriotes de se lasser au bout d'un certain temps de toute forme gouvernementale, ce qui use le pouvoir. Er erwiderte: Ce n'est que trop vrai, et cela rend la tâche chez nous terriblement difficile. Du reste le parti clérical y contribue de son côté. Ich fragte: Comment entendez-Vous cela, Monseigneur, étendez-Vous cette influence sur le terrain politique général? Er antwortete: Non, je ne parle que de la France où les Ultramontains dominent, je sais au contraire qu'en Prusse la relation entre l'Église et l'État est bonne, et que les Catholiques n'ont pas à se plaindre, parce qu'on doit être tolérant de part et d'autre. Ich sagte: Je suis aise d'entendre confirmer cette vérité par Vous, car il ne manquerait plus que de voir surgir des conflits religieux pour compliquer les dangers politiques et sociaux d'une manière désespérante. — Er sagte: Non, Vous avez de bons éléments en Allemagne et avec de la prudence tout pourra bien marcher. Du reste, je ne vois vraiment pas de motif direct d'inimitié entre les deux nations qui ont à décider du sort de l'Europe tant que l'Angleterre reste inactive. Dies war der einzige politische Teil des Gesprächs. — In betreff des Kronprinzen sagte er: C'est un brave jeune homme, d'un caractère très franc. Il a eu beaucoup de succès en Italie, mais à la fin il a dû être un peu fatigué de tout ce bruit. — Weiter bemerkte er nichts und glitt über Italien hinweg, nur sagend: Mon beau-père est un terrible original, mais au fait il a un bon naturel. Ses fils n'ont pas été élevés du tout. La jeune Princesse Royale est bien douée, mais tout l'ensemble là-bas a quelque chose de nomade; c'est plutôt un campement au qui vive qu'un établissement monarchique n'importe où. Der Prinz fragte angelegentlich, wohin der König dies Jahr ins Bad gehen werde? Ich sagte, ich wüßte es noch nicht. Er fragte: Est-ce vrai qu'il ne veut pas aller dans un bain autrichien? Ich sagte: Il lui répugnerait peut-être par délicatesse de raviver des souvenirs récents, mais cela ne saurait l'empêcher de faire ce qui est profitable à sa santé, et, du reste, il a déjà revu l'Empereur François Joseph. Er sagte: Oui, c'est vrai, à Oos, schien aber dabei eine Art Sorge zu empfinden, die man dahin auffassen könnte, als fürchte man in Frankreich eine wirkliche persönliche Aussöhnung mit Österreich, während doch dieselbe vom allgemeinen friedlichen Standpunkte gewiß empfohlen ist. Über den Aufenthalt in Österreich sagte er nur: Cela m'intéressera beaucoup d'observer l'Autriche et la Hongrie dans leur développement actuel, et j'irai par les provinces danubiennes à Constantinople. In zwei Monaten will er in Frankreich zurück sein, wahrscheinlich zur See bis Dalmatien und dann vermittelst der Brenner Bahn reisend. Seine Begleitung bestand aus denselben Herren, die in Berlin mit waren, und die sich ebenfalls sehr anerkennend und dankbar über die Aufnahme daselbst äußerten. Ein höherer französischer Beamter, Orientalist, ist dem Prinzen vom Kaiser noch für diese Reise mitgegeben, dessen Namen ich mich augenblicklich nicht erinnere, der aber sehr interessant über die orientalischen Verhältnisse sprach. Rußland und Polen wurden nicht einmal genannt.

Das Diner fand um 6 Uhr auf dem Schlosse mit der Gesandtschaft und dem Hofe statt. Da der Großherzog gleich darauf nach Schloß Eberstein zurück-

kehrte und erst nächste Woche herkommen wird, vermochte ich nicht, ihn in betreff der Äußerungen zu befragen, welche der Prinz Napoleon ihm gegenüber getan haben kann. Während des Diners war ein allgemeines sehr animiertes Gespräch unterhalten, wobei der Prinz in heiterer Stimmung schien. Bei dem Abschiede war derselbe sehr freundlich und wiederholte die Empfehlungen für den König.

Abends soll der Prinz auf der Promenade gewesen sein, und heute morgen ist er nach Stuttgart weitergeresit. Auch dieses Mal hat er weder den Kaiser noch die Kaiserin genannt und sich in der bekannten beobachtenden Weise im Hofzirkel benommen.

604.

Herr v. Radowitz an Bismarck

Ausfertigung. A. A. Berlin

München, den 6. Juni 1868

Prinz Napoleon ist am 3. d. M. abends hier angekommen und gestern, den 5. früh, weitergereist. Der Prinz hatte ursprünglich beabsichtigt, noch den ganzen gestrigen Tag hier zu verweilen. Ohne Zweifel dürfte der Umstand, daß es ihm nicht gelungen ist, die von ihm gewünschte Bekanntschaft des Königs von Bayern zu machen, dazu beigetragen haben, seine Weiterreise zu beschleunigen. König Ludwig hat nämlich, trotzdem der bevorstehende Besuch des Kaiserlichen Prinzen in München schon seit mehreren Tagen notifiziert war, und trotzdem der letztere unmittelbar nach seiner Ankunft durch den Fürsten Hohenlohe noch besonders um die Ehre gebeten hatte, von Seiner Majestät empfangen zu werden, allen hierauf gerichteten Anfragen durch eine Exkursion in die Gebirge Sich zu entziehen gewußt. Fürst Hohenlohe ist auch diesmal, wie schon öfters bei ähnlichen Veranlassungen, in der Lage gewesen zu erklären, daß er den momentanen Aufenthalt des Königs nicht kenne und daher nicht imstande sei, eine Bestimmung desselben über den Empfang des Prinzen zu extrahieren.

Während die hiesige französische Gesandtschaft begreiflicherweise über diesen Vorfall sehr ungehalten ist, hat der Vetter des Kaisers Napoleon selbst, wenigstens dem Fürsten Hohenlohe gegenüber, in keiner Weise eine Empfindlichkeit durchblicken lassen.

Der Fürst, welcher eine lange Konversation mit Prinz Napoleon gehabt, und aus der hierüber gemachten Aufzeichnung[1] mir vertrauliche Mitteilung gegeben hat, ist der Überzeugung, daß der Prinz ohne alle bestimmte politische Mission reise und war im ganzen frappiert durch die Einsicht und Mäßigung, mit welcher er sich besonders über die deutschen Verhältnisse ausgesprochen. Er habe ihm zunächst eingehende Fragen über die inneren Zustände von Bayern vorgelegt und dabei eine ungewöhnliche Kenntnis des Landes bewiesen. Das Gespräch habe sodann der auswärtigen Politik sich zugewendet, über welche der Prinz in anscheinender großer Offenheit sich ausgelassen. Er habe

[1] Vgl. Denkwürdigkeiten des Fürsten Chlodwig zu Hohenlohe-Schillingsfürst 1, 316 ff.

mit Vorliebe bei den Eindrücken verweilt, die er von seinem Besuche in Berlin empfangen, und mit großer Bewunderung von den preußischen Institutionen, der außerordentlichen Tüchtigkeit der Armee und dem strammen Geiste der Administration gesprochen, ganz besonders aber — und auf diesen Punkt sei er immer wieder zurückgekommen — eine wahre Bewunderung für die Person Eurer Exzellenz kundgegeben. Der Prinz habe ferner gesagt, er begriffe vollkommen, daß die deutsche Nation, nachdem von Preußen ein so gewaltiger Anstoß gegeben worden, das Bestreben habe, sich politisch zu einigen, und daß sie nicht eher ruhen würde, bis dieses Ziel erreicht sei; doch bliebe die Frage immer noch zu lösen, inwiefern dieser Prozeß sich vollziehen könne, ohne einen Konflikt mit Frankreich herbeizuführen. Er habe mit Eurer Exzellenz verschiedene Konversationen gehabt, in denen er die Bedenken nicht unterdrückt hätte, zu welchen die von Preußen eingeleiteten Beziehungen zwischen Nord- und Süddeutschland, zunächst also die Schutz- und Trutzbündnisse und das Zollparlament, für viele Gemüter in Frankreich Veranlassung gäben. — Er habe unter anderem Eure Exzellenz gefragt, was wohl Preußen dazu sagen würde, wenn der Kaiser Napoleon 30 belgische Abgeordnete zu gemeinsamen Beratungen mit den französischen nach Paris beriefe?[1] So sehr er auch, für seine Person, das Einigungsstreben in Deutschland begreife und anerkenne, so wenig verhehle er sich jedoch, daß darin ein permanenter Anlaß zum Konflikt läge. Der französische Nationalcharakter sei nun einmal nicht geduldig und könne langsame Übergangsstadien nicht vertragen. Die gegenwärtige Lage, welche schon anfinge, eine kommerzielle und industrielle Kalamität zu werden, steigere die Ungeduld der Franzosen aufs höchste und man könne deshalb nicht verkennen, daß selbst in Geschäftskreisen der Wunsch, durch die Katastrophe eines Krieges dem ein Ende zu machen, immer mehr populär werde. Den Krieg zwischen Frankreich und Deutschland halte er aber für ein immenses Unglück und er möchte alles, was in seinen Kräften stünde, aufbieten, um ihn zu verhüten. Die deutschen Südstaaten könnten wesentlich zur Erhaltung des Friedens mit beitragen, und wenn er einen Rat geben dürfte, so wäre es der, vor allen Dingen dahin zu wirken, daß keine neuen Zündstoffe zu einer Katastrophe sich ansammeln. Den Gedanken eines deutschen Südbundes bezeichnete er ausdrücklich als seiner Ansicht nach nicht ausführbar und eher dazu geeignet, den Unfrieden zu vermehren. Der Prinz schien allen Maßregeln, welche den Status quo der Beziehungen zwischen Nord- und Süddeutschland zu verändern geeignet wären, zu widerraten und in keiner Weise einen Widerstand des Südens gegen den Norden begünstigen zu wollen. Die Art und Weise, wie er von der Kriegseventualität sprach, machte dem Fürsten Hohenlohe durchaus den Eindruck, daß er noch nicht an einen sicheren Sieg Frankreichs glaube und daher wirklich wünsche, den Frieden zu erhalten.

Man hatte hier von manchen Seiten die Annahme zu verbreiten gesucht, Prinz Napoleon würde womöglich bei dem Könige direkt gegen den Fürsten Hohenlohe sprechen und die Tätigkeit desselben (mit Beziehung auf seine Äußerungen in Berlin) als für die Aufrechterhaltung des Friedens gefährlich

[1] Vgl. Nr. 562 Anm.

hinstellen. Aus seinem Gespräch hatte der Fürst nicht den Eindruck, daß der Prinz irgendeinem Ressentiment gegen ihn Raum gäbe, vielmehr rühmte er den offenen, zwanglosen und anscheinend aufrichtigen Ton desselben.

Fürst Hohenlohe glaubte, daß der Prinz Napoleon, außer mit ihm selbst, nur mit dem österreichischen Gesandten, Graf Trautmannsdorff, politische Konversationen gehabt und die letzteren auch nur die inneren österreichischen Verhältnisse betroffen haben.

Ich erfuhr aber heute von Herrn Fröbel, daß derselbe durch Vermittlung des Hofkapellmeisters Hans v. Bülow (mit welchem er, beiläufig gesagt, infolge des Zerwürfnisses der »Süddeutschen Presse« mit der Richard Wagnerschen Koterie in letzterer Zeit beinahe allen Verkehr abgebrochen hatte) aufgefordert worden war, sich bei dem Prinzen, der ihn kennen lernen wolle, melden zu lassen. Leider ist Herr Fröbel durch die unerwartete Beschleunigung der Abreise des Prinzen um die Ehre dieser Unterredung gekommen.

605.

Baron Beust an Fürst Metternich

Konzept. H. H. u. St. Arch. Wien

Vienne, le 14 juin 1868

Le Prince Napoléon a quitté Vienne hier pour se rendre à Prague et bien que Son Altesse Impériale doive encore passer quelques instants ici avant de partir pour Pesth et Constantinople, on peut dès à présent considérer comme terminé son séjour dans la capitale d'Autriche.

Je crois donc le moment venu de Vous faire part des impressions que j'ai recueillies sur l'effet d'un voyage qui n'a pas manqué d'éveiller à un haut degré l'attention publique.

Je dois me hâter de constater avant tout l'unanimité avec laquelle on rend justice au tact parfait et à l'attitude courtoise de Son Altesse Impériale qui a su se concilier la faveur générale, tout en évitant avec soin donner à sa présence en Autriche le moindre caractère politique.

J'aime à croire que le Prince emportera, de son côté, un bon souvenir de l'accueil qu'il a reçu non seulement de la part de la Cour Impériale, mais aussi de la population. Bien que la politique soit restée entièrement étrangère à ce voyage, nous pourrons nous féliciter de ses résultats, s'ils contribuent à faire disparaître de part et d'autre quelques-uns de ces anciens préjugés qui ont longtemps mis obstacle à un rapprochement sincère entre l'Autriche et la France.

Les entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Son Altesse Impériale ne font que me confirmer dans cette opinion. Sans dissimuler l'éloignement qu'il ressentait autrefois pour notre pays, le Prince s'est plu à remarquer que les changements considérables survenus depuis avaient entièrement modifié la situation. La direction actuellement suivie, le développement donné aux nouvelles institutions lui permettaient de témoigner à l'Autriche une sympathie

réelle.[1] Il appréciait surtout les efforts constants du Gouvernement Impérial et Royal en faveur du maintien de la paix en Europe. Cette politique répondait tout à fait à ses propres désirs, comme à ceux de l'Empereur des Français, et il voyait dans cet accord de vues la plus solide garantie d'un avenir pacifique.

L'attitude du Prince Napoléon a toujours été conforme à ce langage et rien n'a pas pu donner de sa part le plus léger encouragement aux adversaires du Gouvernement Impérial et Royal.

Ce résumé rapide mettra Votre Altesse à même de s'exprimer auprès de l'Empereur Napoléon et de son Gouvernement sur la satisfaction sincère que nous fait éprouver l'issue favorable du voyage du Prince Napoléon. Nous désirons que ce sentiment soit réciproque, et nous en recueillerons l'assurance avec joie, si elle est donnée à Votre Altesse.

606.

Fürst Metternich an Baron Beust

Privatbrief, eigenhändig. H. H. u. St. Arch. Wien

Paris, 1. Juli 1868

... Ihre Depesche, den Prinzen Napoleon betreffend, habe ich bereits vor einigen Wochen mitgeteilt, doch hielt ich es nicht für der Mühe wert, über deren Aufnahme im Auswärtigen Amte zu berichten, da Gramont fast Wort für Wort dasselbe in Ihrem Namen vorgebracht hatte und bereits angewiesen war, sich darüber zu äußern — namentlich wurde er dahin instruiert, Sie über die Unterredungen des Prinzen mit Rieger und Palacky zu beruhigen.[2]

Über die Reise des Kaiserlichen Vetters kommen mir folgende Notizen von einer Seite zu, die sich viel in den Kreisen seiner hiesigen Freunde und Korrespondenten herumtreibt.

Über den Empfang, der dem Prinzen in Wien zuteil wurde, äußerte er sich sehr erfreut und gerührt, er hatte sich auf eine so große Zuvorkommenheit nicht gefaßt gemacht.

In Böhmen soll er den Tschechen zur Ruhe geraten haben und hier will man es zum Teile seinem Einflusse zuschreiben, daß die Tschechenführer sich Ihnen

[1] Die Reise des Prinzen Napoleon nach Wien leitet einen Umschwung in der politischen Haltung derjenigen Gruppen in Paris ein, die bisher als antiösterreichisch galten. So wird es möglich werden, daß auch die «Italianissimi» oder die, welche als «les Prussiens aux Tuileries» bezeichnet wurden, ihre Opposition gegen ein Bündnis mit Österreich aufgeben oder gar, wie Rouher und La Valette, künftig an seiner Herbeiführung mitwirken werden.

[2] Prinz Napoleon hatte während seines Aufenthalts in Prag am 15. Juni eine längere Unterredung mit den Tschechenführern Palacky und Rieger gehabt. Ein Erlaß Beusts an Metternich vom 17. Juni besagte, daß die letzten Nachrichten über den Vorgang nicht so bedenklich lauteten, wie man anfangs befürchtet, er möge daher in der Wiedergabe seiner Depesche vom 16. Juni bei dem Marquis Moustier nicht zuviel Gewicht auf den Zwischenfall legen: «Nous ne voulons montrer à ce sujet ni mécontentement, ni susceptibilité. Nous nous bornons à remarquer, que Son Altesse Impériale aurait témoigné plus d'égards pour les convenances, si Elle s'était abstenue d'entrer en relatio navec les chefs d'un parti qui pousse l'hostilité contre le Gouvernement jusqu'à la négation des principes sur lesquels repose aujourd'hui l'existence de l'Europe.» (H. H. u. St. Arch. Wien.)

gegenüber biegsamer erwiesen hätten. Er soll geschrieben haben, daß diese Partei ganz russisch gesinnt sei, er deshalb auch nicht die geringsten Sympathien für dieselbe fühle.

Seine längst gehegten Sympathien für Andrássy, Klapka, Türr usw. usw. hingegen haben infolge seines Aufenthaltes in Ungarn natürlich noch zugenommen. Das hindert übrigens nicht, daß er in Bukarest die Partei Bratianos sehr in Schutz genommen und, darf ich mich auf meine Auskünfte verlassen, so wäre er vollkommen entschlossen, Bratiano auch hier als den einzigen Mann in den Fürstentümern zu verteidigen.

Hier führt die Opposition ihre letzte Schlacht. Das Kriegsbudget wird, obgleich stark angegriffen, dennoch angenommen werden und somit der Kaiser in der Lage sein, seine Rüstungen zu vollenden; im September wird alles fertig und kampfbereit dastehen und Kaiser Napoleon über das «quid faciendum» in vollster Ruhe und Unabhängigkeit beschließen können.

Die Symptome für Krieg oder Frieden liegen zu gleichen Teilen in der Wagschale.

Kriegerisch sind die meisten Hofschranzen, die Armee und alle Minister außer Rouher und Moustier.

Mit Preußen wird viel geliebäugelt, die hannövrische Legion jedoch sorgsamst trotz aller Gegenbestrebungen und Mühewaltungen der preußischen Botschaft in die Kühlwanne gestellt und gepflegt.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
WAP
93534/I
2.